This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Revue des traditions populaires

Société des traditions populaires (France)

Digitized by Google

GR1
.B32

Library of

Princeton University.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

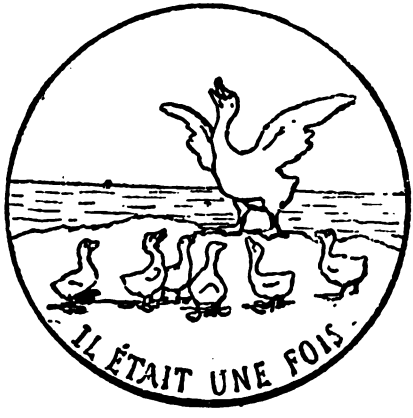
Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

RECUEIL MENSUEL DE MYTHOLOGIE,
LITTÉRATURE ORALE, ETHNOGRAPHIE TRADITIONNELLE
ET ART POPULAIRE



TOME IX — 9me ANNÉE

PARIS

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte

1894

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

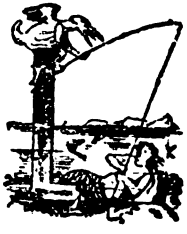
9e Année. — Tome IX. — N° 1 — Janvier 1894.

LES TYPES MÉLODIQUES

DANS LA CHANSON POPULAIRE FRANÇAISE

Mémoire lu à la Séance du 30 Novembre

I



Les anciens avaient, pour les diverses circonstances de la vie publique où la musique jouait un rôle, un certain nombre de formules mélodiques ou *nomes* qui, variées de certaines façons, satisfaisaient à toutes les éventualités.

De nos jours, un maître éminent, M. Gevaërt, a cru reconnaître quelque chose d'analogue dans le recueil considérable du plain-chant grégorien : comparant les textes musicaux, il en est arrivé à conclure que tous les thèmes pourraient être réduits à un certain nombre de formules premières, qui sont les substances essentielles de ce chant, et qu'il se propose d'extraire et de publier dans un ouvrage que nous attendons avec impatience.

Si quelque folk-loriste musicien avait la patience de faire un pareil travail pour les mélodies populaires, il y a tout lieu de croire qu'il arriverait à d'analogues constatations. Jusqu'ici, dans l'étude entreprise de nos chansons, l'on s'est borné surtout à comparer les textes poétiques : MM. Nigra, de Puymaigre, E. Rolland, etc., ont donné à cet égard des exemples que nous-mêmes avons suivis le plus souvent. Mais de semblables observations pourraient être faites parallèlement pour les mélodies. De même qu'en rapprochant les différents textes de poésies populaires, lesquels, tout d'abord, semblaient se diversifier à l'infini, on a pu arriver à les grouper en un

(RECAP) 582503

Digitized by Google

certain nombre de types relativement assez restreint, de même, en rapprochant les mélodies, on pourrait arriver, croyons-nous, sinon à des conclusions positives aussi nettement déterminées, du moins à d'intéressantes observations et à des remarques de même nature.

Cette confrontation des textes musicaux est d'ailleurs très délicate et exige, pour être bien faite, un esprit sagace et exercé. Il ne suffit pas, en effet, qu'il y ait entre deux mélodies une analogie de quelques mots pour pouvoir déclarer qu'elles n'en forment qu'une seule et même. Les observations d'amateurs, chercheurs de réminiscences, trouvant du Philidor dans Gluck, ou du Boieldieu dans Wagner (l'espèce, aujourd'hui, n'en est pas rare) ne sont aucunement de mise dans cette étude. La remarque est d'autant moins superflue que certains, qui prétendent à mieux qu'au titre d'amateur, sont tombés dans cette erreur, et d'une façon parfois bien singulière. Tel est le cas pour un de nos confrères, que nous n'avons malheureusement pas trop l'occasion de citer autrement que pour montrer comment il ne faut pas faire, M. Anatole Loquin. Il est vrai que, bien que collaborant à une revue spéciale de folk-lore, M. Loquin ne s'est jamais beaucoup occupé de chansons populaires proprement dites, — je parle des chansons traditionnelles, conservées, perpétuées et recueillies oralement, vraisemblablement composées de même, dont le genre, l'esprit et les formes sont parfaitement connus, et distincts de ceux des chansons écrites : les seules, en un mot, qui rentrent dans le cadre des études folk-loristes. M. Loquin, au contraire, n'a jamais porté son attention que sur les chansons qui sont dans les vieux livres ; et comme on sait que les chansons populaires n'y figurent qu'à titre de véritables raretés, il s'en suit que toute son attention se porte sur des productions inférieures de la littérature et de l'art, vaudevilles, airs de cour, ou, pour une époque plus récente, airs d'opéras ou d'opéras-comiques, qui, parfois, ont pu jouir d'une vogue plus ou moins étendue, mais n'en sont pas moins parfaitement étangers au sujet spécial de nos études.

Pourtant si, en raison des analogies, nous suivons M. Loquin sur le terrain qu'il a choisi, nous pourrons constater plus d'une fois que ses observations, portant sur des comparaisons d'anciens airs de vaudevilles, sont faites absolument dans l'esprit que nous définissions plus haut par ces mots « Observations d'amateur ». Dans une étude très développée, qui a tenu plusieurs numéros de *Mélusine*, et où, sous le sous-titre fallacieux : *A propos du Recueil de M. E. Rolland*, il parle de tout excepté de ce recueil, — ce qui s'explique, M. Rolland étant un vrai folk-loriste, — il recherche des analogies entre des airs notés dans d'anciens chansonniers, prétendant par là en retrouver

Digitized by Google

l'origine. J'ai voulu vérifier quelques-unes de ses assertions, ce qui ne laissait pas d'être parfois un peu difficile, M. Loquin ayant la religion du livre rare : j'avouerai même que, jugeant que dans beaucoup de cas l'intérêt de la recherche ne vaudrait pas la peine qu'elle coûterait, je me suis borné seulement à quelques confrontations. Or, si dans quelques cas j'ai pu constater l'exactitude de ses observations, il en est d'autres où j'ai reconnu avec la dernière évidence que sa critique manquait tout au moins de sagacité.

Je me bornerai à deux exemples.

A propos de la chanson bien connue : *Allons, chasseur, vite en campagne*, M. Loquin dit en avoir retrouvé le premier type mélodique dans un couplet de l'opéra-comique *Le Chaos*, parodie des *Eléments* (1725, 9e vol. des *Parodies du nouveau théâtre italien*, n° 258 des airs), musique attribuée à Mouret. Or, en comparant les deux mélodies, j'ai reconnu que, sur seize mesures, il n'y en a que *deux* qui se trouvent dans l'air connu. M. Loquin avait d'ailleurs fait pressentir ce résultat en disant que le début était différent ; il en inférait que ce début avait été remplacé, traditionnellement, ou autrement, par celui de la chanson qui nous est connue, et que le reste avait subsisté ; mais cela encore est inexat : il n'a y a pas que le commencement qui diffère, mais la fin aussi : le rythme, les cadences, le sentiment harmonique, tout est dissemblale ; rien absolument n'autorise à supposer que l'une des deux mélodies dérive de l'autre. Quant aux deux mesures communes elles sont le fait d'une rencontre fortuite ou d'une involontaire réminiscence d'une troisième mélodie. En effet, la chanson du *Chaos*, elle aussi, est une chanson de chasse : or, il est très possible que l'une et l'autre se soient inspirées instinctivement, pour leur période intermédiaire, d'une formule d'anciens airs de cor de chasse. Peu importe d'ailleurs pour ce détail : il ne concerne en rien l'ensemble des deux mélodies, qui sont, je le répète, parfaitement indépendantes l'une de l'autre.

Le second exemple n'est pas moins significatif. M. A. Loquin croit retrouver l'origine de la mélodie pastorale que Chateaubriand a adaptée à sa chanson : « Combien j'ai douce souvenance », dans un autre *timbre* de vaudeville du XVIIIe siècle : « Ce fut un dimanche après vespres ». Or, comme pour la chanson précédente, il n'y a de commun aux deux mélodies que les deux premières mesures de la phrase du milieu, et d'ailleurs ces deux mesures se composent d'une seule note répétée quatre fois : belle occasion, en vérité, de chercher des réminiscences ! Une réminiscence d'une seule note ! Quant au commencement et à la fin, ils diffèrent absolument : la chanson du XVIIIe siècle est un air de menuet, avec des mordants, des notes

Digitized by Google

d'agrément, toutes les grâces surannées d'un air mondain de la cour du Régent : on voit par cette simple description quel rapport elle doit avoir avec le simple et naïf chant de berger que Chateaubriand recueillit dans les montagnes de l'Auvergne.

Si M. A. Loquin consteste nos assertions, nous publierons les textes musicaux en regard — ce qu'il s'est bien gardé de faire pour aucun des exemples précités, — et laisserons les lecteurs juges. Nous pourrons d'ailleurs profiter de la circonstance pour leur soumettre quelques autres observations relatives aux travaux de ce savant (1).

Nous nous efforcerons de mettre au service des études analogues qu'il nous arrivera d'entreprendre, un esprit critique un peu plus solide.

II

Je n'ai pas la prétention de traiter ici un sujet aussi étendu avec le développement qu'il pourrait comporter. Mais, ayant eu récemment l'occassion de relire, dans un but spécial, tout ce qui a été écrit et publié sur la chanson populaire française, j'ai pu faire au passage quelques observations sur ce sujet, qui n'a été encore traité par personne. Je me bornerai à les grouper et à étudier les plus intéressantes avec quelque attention.

Pour bien se rendre compte des rapports des mélodies populaires entre elles, il importe tout d'abord de les considérer dans leurs rapports avec les poésies. C'est un aphorisme généralement admis, et devenu presque banal, que de proclamer l'unité d'inspiration de la mélodie et de la poésie populaire, nées du même jet, faisant corps intimement l'une avec l'autre. J'ai pu moi-même, lors de mes premières études en ces matières, céder au consentement universel et formuler des idées inspirées par cet esprit. Une observation plus attentive m'a démontré, depuis lors, que cette vérité admise était

1. On trouve pourtant dans les écrits de M. Anatole Loquin, une confrontation de textes musicaux qui a une valeur réelle, et à laquelle, d'ailleurs, pleine justice a été rendue ; nous voulons parler du Noël : *Chantons, je vous en prie*, dont l'air primitif se retrouve dans les *Chansons du XVe siècle* de MM. Gaston Paris et Gevaërt, sur la chanson : *Hélas, je l'ai perdue*. Ici, l'observation était d'autant plus intéressante que, dans la notation ancienne, la première phrase du Noël était devenue seconde, et inversement : il fallait intervertir l'ordre des deux périodes pour retrouver la mélodie telle que les *Bibles de Noëls* nous l'ont conservée. Cette observation, consignée dans la première série des *Mélodies populaires de la France* de M. Loquin, a obtenu, en son temps, un légitime succès. Seulement, elle n'est pas de lui. Son véritable auteur est M. Pierre Lagarenne, à qui revient tout l'honneur de la découverte et de l'étude qui s'en est suivie : le seul rôle de M. Loquin a été de l'insérer dans sa publication.

Digitized by Google

loin d'être absolue ; que, si l'unité d'inspiration dont il est parlé existe parfois, elle est loin d'être constante ; qu'en un mot, d'une façon générale, les poésies et les mélodies de nos chansons populaires sont beaucoup plus souvent d'essences parfaitement indépendantes les unes des autres que formées d'un seul bloc.

Aussi bien, s'il est un sujet sur lequel il faut éviter de formuler des principes immuables, c'est celui-ci. Toutes les éventualités sont possibles dans le domaine de la chanson populaire. Envisageons donc tour à tour les principales.

Tout d'abord, il est de certaines chansons populaires qui ont leurs mélodies particulières. La chanson du *Roi Renaud*, celle de *Pernette*, la ronde *En passant par la Lorraine*, la chanson amoureuse *En revenant des noces j'étais bien fatigué*, bien d'autre encore, ont chacune une mélodie qui leur appartient en propre, et que, sous les altérations introduites par la transmission orale, on reconnaît dans la plupart des versions. Je dis dans la plupart, car, même pour des chansons aussi caractérisées que celles-ci, il se présente toujours des exceptions, des cas où la mélodie type est remplacée par une autre tout à fait différente. Mais laissons pour l'instant les exceptions, et ne nous occupons que des formes différentes des mêmes mélodies appliquées anx mêmes poésies : c'est par cette étude que nous pourrons le plus clairement nous rendre compte de la nature des altérations qui peuvent être subies par un même type mélodique (1).

Prenons d'abord une chanson relativement moderne : une Chanson de Conscrits, dont trois versions, de la Bresse, du Vivarais et du Morvan, ont été publiées dans un même n° de la *Revue des Traditions populaires* (T. III, p. 13 et suiv.). Les trois mélodies ne sont pas absolument identiques ; plusieurs variantes en modifient la ligne principale ; le mouvement même en diffère, puisque, dans certaines versions, il est lent, dans le caractère d'une mélopée, tandis que dans une autre il est bien rythmé, dans un mouvement de marche ; mais la longueur des phrases est identique, les cadences tombent sur les mêmes notes essentielles, la tonalité est la même, aussi bien que le caractère général : à la simple audition l'on ne peut douter que ces trois mélodies soient des variantes d'un seul et même chant.

Le Portrait de la Maitresse, versions de la Haute-Bretagne et de

1. Afin de ne pas multiplier les exemples notés, et pour citer principalement des mélodies connues de nos lecteurs, nous emprunterons le plus grand nombre d'exemples que nous pourrons à la *Revue des Traditions populaires*.

Digitized by Google

la Bresse, *Rev. des Trad. pop.*, IV, 77 et 78 ; BUJEAUD, *Prov. de l'Ouest*, I, 288 ; BEAUQUIER, *Franche-Comté* (recueil encore inédit). Là encore, il n'y a pas à douter de l'identité des quatre mélodies : la tonalité et le mouvement sont les mêmes, ainsi que la ligne mélodique, altérée par endroits, par un ornement de chant, une petite variation, ou bien légèrement amplifiée ; ailleurs au contraire écourtée de quelques notes, mais retombant toujours exactement aux endroits importants, c'est-à-dire aux cadences, et ayant partout la même physionomie.

LE SOLDAT DE RENNES. Versions de la Haute-Bretagne et de la Bresse, *Rev. des Trad.*, IV, 468-69 ; du Vivarais, *id.* VI, 14 ; Cf. *Le Piocheur de terre*, Sologne, dans CHAMPFLEURY ET WECKERLIN, 182. Ici nous commençons à percevoir moins distinctement les ressemblances. La plupart de ces versions sont très altérées : tellement que dans l'une d'elles (celle de Haute-Bretagne), l'on trouve même des variantes entre deux couplets et deux périodes similaires. Nous ne connaîtrions que les versions vivaraise et bretonne que nous hésiterions à conclure à l'unité du thème ; mais la version vivaraise se rapproche de la version bressane, et comme-ci et la version bretonne, bien que parfois peu conformes, dérivent pourtant du même type, il faut bien réunir la version vivaraise à leur groupe. Quant à la version de la Sologne, elle offre plusieurs particularités très curieuses. D'abord dans la poésie le « soldat de Rennes » est remplacée par un « piocheur de terre » qui travaille « au chemin de fère » : rajeunissement évident de l'ancienne chanson, dont celle-ci a gardé, sauf ce détail, tous les éléments essentiels. Pour la mélodie le début diffère de celui des trois précédentes et semble plutôt rappeler d'autres chansons populaires ; mais toute la fin est parfaitetement conforme à la partie correspondante de la version bretonne. De sorte qu'en rapprochant d'abord les versions Bresse et Bretagne ensemble, puis Vivarais et Bresse, Sologne et Bretagne, nous parvenons à déterminer le type mélodique, commun aux quatre chansons.

LE RETOUR DU MARIN. Version du Maine, *Rev. des Trad.* V, 68 ; BUJEAUD, II, 89. La version Bujeaud, est aujourd'hui bien connue à Paris, grâce à l'accompagnement que j'ai adjoint à la mélodie en l'insérant dans mon recueil de *Mélodies populaires des provinces de France*. La version du Maine en est une variante très déformée, d'un rythme différent, moins net et moins pur, mais où l'on reconnait néanmoins le même mouvement mélodique, accusé principalement aux cadences, et surtout au refrain *Tout doux*, qui conserve là tout son caractère de douce mélancolie.

Digitized by Google

En passant par la Lorraine. J'ai retrouvé le thème primitif de cette chanson dans un recueil musical du XVIe siècle (voir *Rev. des Trad.*, II, 249) ; plusieurs versions modernes l'ont conservé purement, bien que dans d'autres il soit très altéré (voir notamment, outre la version très connue de mon recueil, emprunté à M. de Puymaigre, celle de la Société d'Archéologie lorraine, 1855, p. 527, air n° 13, une des Ardennes, et une de Cambrai, moins bien conservée, dans Rolland, II, 133-35 ; une de Franche-Comté, dans Ch. Beauquier).

L'on remarquera que tantôt la mélodie est notée sur un mouvement binaire, tantôt sur un mouvement ternaire : ces différences sont très fréquentes dans les chansons populaires, et souvent bien plus accusées, comme c'était le cas pour la chanson étudiée précédemment. Mais non-seulement les diverses variantes d'une même même mélodie peuvent différer par le mouvement et le rythme, elles peuvent le faire aussi par la tonalité. Tel est le cas pour une variante bien connue de la présente chanson : celle d'*Anne de Bretagne avec ses sabots* (voyez E. Rolland, II, 141). Le type mélodique est très reconnaissable, mais tandis qu'il est en majeur dans toutes les versions précédentes, ici il est en mineur. Et pourtant c'est bien la même mélodie : c'est comme une variation mineure du thème majeur.

En étudiant les chansons précédentes, je n'ai considéré que leurs mélodies types : toutes ces chansons ont d'ailleurs, je l'ai déjà dit, des versions dont les mélodies diffèrent de ce type principal. C'est le cas même pour le *Roi Renaud*, dont la vraie mélodie est si caractérisée. Bujeaud en donne une autre qui n'a aucun rapport avec elle ; ce l'est encore pour *Pernette*, dont nous avons étudié les différentes formes musicales dans une région restreinte (1), et où nous avons reconnu pourtant des mélodies étrangères au type principal, dont il eût été facile d'augmenter le nombre en étendant le champ de nos observations ; pour *En revenant de noces*, dont Rolland et Bujeaud donnent des variantes mélodiques nombreuses (2), et dont cependant le vrai

1. Chansons populaires recueillies dans le Vivarais et le Vercors, p. 29 et suiv.
2. M. Rolland, auprès de qui je m'étonnais un jour de ce que, sur les dix variantes mélodiques de cette chanson que renferme son premier volume, pas une n'appartînt au type principal, me répondit qu'il en connaissait bien d'autres appartenant à ce type ; mais que celui-ci lui avait paru si connu qu'il avait jugé inutile de publier ces variantes. En cela, notre confrère se rattachait aux traditions des anciens éditeurs de chansons, qui, parfois, considérant l'universelle popularité d'un air, négligeaient de le reproduire, même dans des publications comportant des notations musicales. C'était fort bien pour les lecteurs de leur temps : mais une fois la tradition disparue, la mélodie disparaissait de même ; et c'est ainsi que tant d'airs que toute la France chanta pendant plusieurs générations dans les siècles passés sont, sans rémission, perdus pour nous.

Digitized by Google

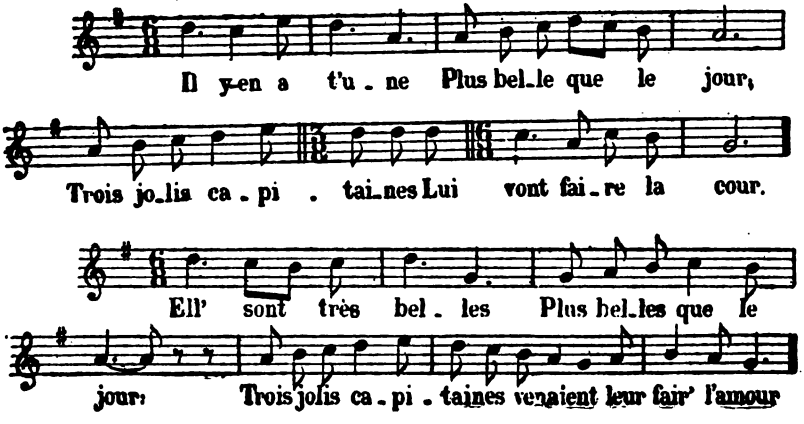
type mélodique est universellement répandu en France, etc. Pour le *Portrait de la maîtresse* dont nous venons de parler, outre les quatre variantes correspondant au même type, la seule *Rev. des Tr.* en a déjà publié trois autres leçons mélodiques très caractérisées : l'une de la Drôme (VIII, 72), est une chanson de conscrits ; une autre, de la Gascogne (VIII, 742), une ronde à danser ; une troisième, du Morvan (V, 645), est moins spéciale, mais n'en diffère pas moins absolument de la version type étudiée.

Il est enfin d'autres chansons pour lesquelles le cas que nous envisageons, au lieu d'être l'exception, est la règle, dont toutes les versions ont des mélodies différentes et auxquelles on ne saurait attribuer avec certitude un type musical. Comme exemple, je donnerai tout d'abord une chanson dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps, celle de *La fille qui fait la morte pour son honneur garder*. M. Doncieux lui a consacré une étude critique développée ; après lui, MM. Nigra, Anatole Loquin, d'autres encore, ont apporté quelques observations complémentaires [1]. Or, sur dix versions mélodiques de nous connues, il n'en est pas deux qui se ressemblent assez pour que l'on puisse conclure à l'identité d'un type commun, et la plupart sont absolument dissemblables, portant chacune le carac-

1. M. ANATOLE LOQUIN se livre à ce propos (dans *Mélusine*, VI, 176 et suiv.) à une longue recherche dans les anciens chansonniers, de laquelle il tire cette conclusion : que la première version française se chantait sur le même air que trois chansons, d'un tout autre genre, dont il donne quelques strophes, et qu'il pense avoir eu elles-mêmes un *timbre* commun. Cette dernière hypothèse, il l'appuie sur cette observation : que les mots qui servent de double *timbre* à deux de ces chansons se trouvent, les uns au troisième vers du premier couplet, les autres au troisième vers du troisième couplet d'une autre chanson. Ce raisonnement me paraît quelque peu fragile, car je n'ai jamais trop ouï dire que les *timbres* de vaudevilles fussent indiqués par des troisièmes vers de couplets : ils le sont, sauf exceptions motivées, soit par le premier vers, soit par le refrain de la chanson type. En outre, comme cet air présumé est perdu, il semblera peut-être qu'il était un peu inutile de tant se mettre en frais d'érudition pour si peu. Enfin les trois chansons anciennes citées par M. L. ont des couplets de *quatre* vers, le troisième décasyllabique, les trois autres de douze pieds, tandis que les couplets de la chanson populaire sont de *trois* vers, tous trois vraisemblablement de douze pieds (les raisons données pour faire du second un décasyllabe semblent avoir été victorieusement réfutées par M. G. Doncieux), forme, de toute façon, absolument différente de celle des chansons citées comme étant le type primitif. A la vérité, M. Loquin observe que le premier vers de la chanson populaire est répété dans plusieurs versions : mais cette répétition, quand elle a lieu, ne saurait être considérée comme représentant un vers de plus dans la strophe ; c'est un simple *bis*, une reprise où la mélodie et les paroles sont redites ensemble, suivant un procédé populaire que M. Loquin semble être le seul à ne pas connaître : quels que soient ses efforts, il ne parviendra pas à faire que les strophes de cette chanson aient quatre vers et non trois. Enfin, cela même fût-il acquis, il n'en résulterait nullement encore que la mélodie dût être commune à toutes les chansons : il ne manque pas de poésies conçues dans la même forme et se chantant sur des airs parfaitement distincts. Ces simples remarques montrent quelle importance il y a lieu d'attribuer d'ordinaire aux observations énoncées par M. Anatole Loquin, chercheur d'ailleurs plein de patience.

Digitized by Google

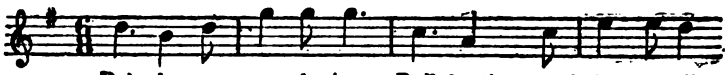
tère musical particulier aux provinces où elles ont été trouvées. Ainsi la version provençale de DAMASE ARBAUD (II, 143) est une mélodie vive, gaie, bien ryhtmée, comportant une assez grande étendue vocale, un vrai type de mélodie provençale ; celle d'Ille-et-Vilaine (DECOMBE, 42) est une mélopée qui semble procéder de quelque *gwerz* bas-breton, avec sa mélancolique formule plusieurs fois répétée dans le couplet : la forme de celui-ci est d'ailleurs écourtée, car au lieu de trois vers de douze syllabes il n'en a que deux, et les couplets sont croisés, comme dans les rondes. La version bressanne (*Rev. des Tr.* III, 501) est une large et pleine mélodie de laboureur ou de berger ; celle du Bourbonnais, empruntée à une publication déjà ancienne (voy. CHAMPFLEURY et WECKERLIN, p. 93, et ROLLAND, III, 61) est un autre chant français, très différent de tous ceux qui précèdent et suivent. Une autre version de l'Allier (ROLLAND, III, 59) n'est pas plus conforme : à peine y peut-on trouver, au commencement de la seconde période, une analogie de rythme ; encore cette analogie provient-elle de la répétition d'une seule et même note : l'on ne saurait établir un rapprochement pour si peu, et l'analogie de rythme s'explique assez par le fait qu'il s'agit de l'accentuation musicale du même vers. Il en est de même avec une version franc-comtoise (BEAUQUIER), si du moins nous la comparons aux mélodies précédemment considérées ; par contre, nous trouvons une ressemblance réelle entre cette dernière et une autre version, belge celle-ci (*Mélusine* V, 183) : là, toute la seconde partie de la mélodie est semblable àcelle de la version franc-comtoise, à quelques notes près.

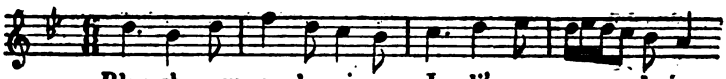


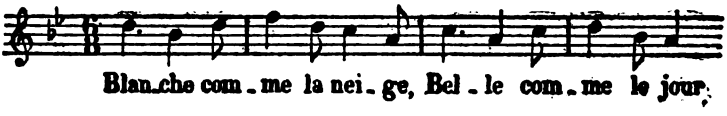
Une huitième version, lorraine, (*Revue des tr.*, III, 502), en majeur et à *six-huit*, vrai type de mélodie française, ne ressemble à aucune

Digitized by Google

des précédentes; pour les deux dernières (BUJEAUD, II, 174, et ROLLAND, III, 58), toutes deux des provinces du centre et de l'ouest de la France, elles sont en mineur et présentent quelque analogie dans le mouvement initial (premier hémistiche du 1er vers) et dans la dernière partie; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on retrouve dans ces deux mélodies mineures un mouvement qui est aussi dans la mélodie majeure recueillie en Lorraine ; tonalité à part, la formule mélodique de l'hémistiche : « Blanche comme la neige » est la même dans les trois versions, et cette similitude se poursuit jusqu'à la fin du vers : « Belle comme le jour » pour la version lorraine (majeure) et celle de Vendôme (mineure).







Ainsi donc, sur dix versions mélodiques, nous en trouvons d'abord cinq absolument indépendantes ; puis, deux d'une part, trois de l'autre, formant deux groupes correspondant chacun à un type mélodique spécial. Remarquons que le premier de ces groupes est formé par deux versions dont le second vers est un décasyllabe, tandis que, dans le second, ce vers a douze syllabes. Au reste, pour les trois dernières surtout, ce qui peut subsister du type mélodique primitif a subi trop d'altérations pour que ce type puisse être reconstitué.

L'on pourrait citer plusieurs autres chansons dont les diverses variantes sont toutes sur des mélodies différentes. Telle est la chanson du retour du chevalier et de sa reconnaissance avec sa femme, connue sous le nom de *Germaine* dans quelques-unes de nos provinces (CHAMPFLEURY, p. 195 ; *Rev. des tr.* III, 364 ; BUJEAUD, II, 215 ; et Cf. *Barzaz Breiz*, p. 146 et XI). De même la chanson des *Noces de l'alouette et du moineau* est très répandue et a été fréquemment publiée, mais, à ma connaissance, jamais avec la même musique.

Digitized by Google

Nous pouvons signaler aussi le cas de chansons pourvues de deux mélodies parfaitement différentes. Je citerai par exemple la pastourelle : *Là-haut sur la montagne*. Elle a, d'une part, une mélodie que j'ai eu l'occasion de citer plusieurs fois comme un type charmant de chant de montagne (voy. *Ch. du Vivarais et du Vercors, Rev. des tr.*, VI, 6 et suiv., versions du Vivarais, de la Franche-Comté, et Cf. WECKERLIN, Alsace, et JOUVE, Vosges, *loc. cit.*), et, d'autre part, un autre chant que j'ai recueilli en Bresse, que M. G. Vicaire a retrouvé dans une autre partie du même pays (*Rev. des tr*, I), et que M. Ch. Beauquier a également noté en Franche-Comté. Encore négligeons-nous des mélodies isolées et n'ayant aucun rapport avec les deux précédemment mentionnées (voir mon *Hist. de la ch. pop.*, p. 103. et note).

(*A suivre*). JULIEN TIERSOT.

COUTUMES, CROYANCES ET TRADITIONS DE NOEL [1]

XII

EN AUXOIS

(*Côte-d'Or*)

PENDANT la nuit de Noël, les habitants des villages qui avoisinent Sainte-Reine, s'ils ont la foi, et sont exempts de tout péché, peuvent voir la sainte Vierge, accompagnée de sainte Reine et d'une nuée d'anges, partir au milieu d'une traînée lumineuse comme l'arc-en-ciel, de sa chapelle d'Alise pour se rendre au château de Grignon où la sainte fut martyrisée et torturée.

Les ménagères de l'Auxois croient que la Vierge vient se chauffer auprès de la bûche de Noël ; elle se plaît surtout à s'arrêter dans les maisons où le foyer est propre. Aussi a-t-on soin de le bien balayer avant d'aller à la messe de minuit.

HIPPOLYTE MARLOT.

1. Cf. les tables de la Revue, années 1887, 1888, 1889, 1893.

Digitized by Google

LES ÉPINGLES [1]

I

Les Epingles et les saints (*Suite*)

Au musée archéologique de Namur on a recueilli une multitude d'objets tirés du lit de la Meuse et de la Sambre, notamment beaucoup d'agglomérats hérissés d'épingles, trouvés principalement dans les anciens gués. A Chatelet (Hainaut) on a fait des découvertes identiques, mêlées de nombreuses anciennes monnaies. (Les plus récentes monnaies sont de 1650 et 1688).

Voici, dit M. Von Basteler, dans sa note sur *l'Offrande de Menus objets*, d'autres faits qui prouvent que l'emploi des épingles comme ex-voto a continué par tradition jusqu'à nos jours. A Louvain (Brabant), dans l'Eglise primatiale de St-Pierre, église fort ancienne au pied d'un vieux christ en bois, révéré par le peuple d'une manière toute particulière à cause de son antiquité, se trouve une pelote sur laquelle les fidèles viennent piquer chacun une épingle en guise *d'ex-voto* pour rendre le Christ favorable aux demandes qu'ils lui adressent.

Le même usage existe encore dans l'Eglise de *Bon-Secours*, à Bruxelles. Aujourd'hui cette *pratique est restreinte au jour du Vendredi Saint.*

A Braine l'Alleud (Brabant), le long d'un chemin, est une croix ou un Calvaire, placé entre deux vieux sapins, tout criblés d'épingles et les passants enfoncent encore chaque jour leur épingle dans l'écorce.

II

Les Epingles et l'amour (*Suite*)

Tant en Flandre qu'en Wallonnie, l'amoureuse abandonnée renvoie à son ancien amant son portrait dont les yeux ont été percés avec une épingle. Elle croit ainsi faire souffrir l'infidèle.

A Anvers, la jeune fille abandonnée par son amant, allume une chandelle et y pique des épingles. Elle croit tellement faire souffrir l'inconstant, qu'il sera forcé de renouer ses anciennes relations.

On sait dans la Flandre occidentale qu'une jeune fille qui a jeûné

1. V. le t. I p. 82 ; le t. II, 528, 419 ; le t. III. p. 560, 580 ; t. VII, p. 383.

Digitized by Google

pendant la journée du 20 janvier, peut voir en rêve son futur mari, si dans la nuit de Ste-Agnès, au moment où sonne sa XIIe heure, elle commence à prier l'oraison dominicale, et que, pendant la prière, elle tire d'une *rangée d'aiguilles*, l'une après l'autre, et attache la dernière à la manche de sa jaquette de nuit. (Dr Coremans, p. 256).

ALFRED HAROU.

III

LES EPINGLES ET LA SORCELLERIE (1)

Dans certaines parties de la Normandie, quand un berger veut nuire à une jeune fille, il suffit qu'il lui présente une épingle par le « mauvais bout ». Dès qu'elle l'a prise, elle dépérit et ne tarde pas à succomber. Il y a une trentaine d'années, une jeune fille des environs d'Elbeuf avait repoussé les avances d'un berger ; celui-ci se trouvait fréquemment sur sa route ; un soir qu'elle avait laissé tomber son châle, le berger le lui ramassa, et, en le lui rendant trouva moyen de lui offrir par le mauvais bout, pour le rattacher, une épingle qu'elle accepta, ignorante des maléfices que peuvent faire les bergers. A partir de ce jour, la jeune fille, jusque là très robuste, devint pâle, et dépérit ; la tante qui l'avait élevée et l'aimait comme une fille, eut recours aux médecins, aux pélerinages, mais sans obtenir aucun soulagement pour sa nièce. Elle se décida enfin, bien que cela fût défendu par l'église, à aller consulter un sorcier renommé dans le pays, qui demeurait seul dans une petite maison, au haut d'une colline. Le sorcier leur dit d'entrer, et quand les deux femmes furent assises, il ouvrit son grimoire à une page marquée par une grande épingle et leur dit « : Vous avez le « mal donné » ; il vient d'un berger qui vous a présenté l'épingle par le mauvais bout. Pour vous guérir, il faudra que treize prêtres consentent à venir vous assister dans votre chambre, chaque espèce d'objet devra être par treize : il faudra 13 chaises, 13 épingles, 13 chandelles. Au milieu de la chambre sera un cercueil dans lequel vous vous coucherez, vêtue des habits que vous aviez lorsque le mal vous fut donné. A minuit, les 13 chandelles allumées, les 13 prêtres réciteront les prières des morts, puis ils diront 13 mots qu'eux seuls connaissent. Alors on entendra un grand bruit de chaînes et la malade sera complètement guérie. » La tante de la jeune fille accomplit ce que le sorcier avait prescrit, et la guérison fut radicale.

(J'ai entendu faire ce récit, étant enfant, par une religieuse, originaire de Normandie, qui en attestait la vérité disant : « C'est aussi vrai que je vois cette chandelle et j'y crois comme je crois en Dieu »).

OLGA DE BASSILAN.

1. Cf. le t. VII, p. 383.

Digitized by Google

LE PRÊT MIRACULEUSEMENT REMBOURSÉ

Le recueil des *Miracles de la Vierge (Milagros de Nuestra Senora)*, mis en vers au commencement du XIIIe siècle par le clerc Gonzalo, surnommé de Berceo, du lieu de sa naissance, contient le récit très développé d'un prodige qui fut populaire en Orient, avant de le devenir en Espagne et dans le reste de l'Occident : c'est celui dans lequel la Vierge et son fils se rendent caution d'un prêt et viennent en aide à un emprunteur que des circonstances indépendantes de sa volonté empêchent de se présenter au jour de l'échéance [1].

« Str. 626. — Dans une cité appelée de Constantin (Constantinople), car Constantin la peupla autrefois, celui qui donna à St-Pierre Rome pour résidence, était un homme de fortune considérable.

627. — Ce bourgeois était un brave homme, de grand cœur : pour monter en haute estime, il faisait de grands efforts, dépensait son avoir et le distribuait pour rien, quiconque lui demandait, n'éprouvait pas de refus.

628. — Pour élever sa renommée et accroître sa réputation, il dépensait sans regret tout ce qu'il pouvait avoir ; si son bien faisait défaut, pour augmenter son mérite, il empruntait volontiers à ses voisins.

629. — Il dépensait sa fortune largement et sans réflexions, il épuisait son avoir, mais non ses bonnes dispositions : on trouvait toujours dans sa maison une multitude de gens, tantôt vingt, tantôt trente et quelquefois cent.

630. — Comme il faisait de grands frais et dépensait sans mesure, l'argent lui manqua : il se vit dans la détresse, ne trouva plus à emprunter même à usure, ni chez les étrangers, ni chez ses parents.

631. — Tous ayant appris qu'il était devenu pauvre, il ne trouvait plus à emprunter : plus de crédit ; le brave homme était tombé en grande honte et tenait le passé entier pour perdu.

632. — Il alla en grande tristesse devant les autels et fit cette

1. Sanchez, *Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, Paris, 1842, in-8, *Milagros de nuestra Señora* ,XVIII, strophes 625-701, p. 227-231.

Digitized by Google

prière à voix basse : Seigneur, qui es Dieu unique, en trois personnes égales, sois-moi clément et ne m'abandonne pas.

633. — Seigneur, tu m'as conservé jusqu'à présent ; si, tombé dans le besoin à cause de mes péchés, j'ai perdu tout l'honneur que j'avais, mieux vaudrait pour moi n'être pas né.

634. — Seigneur, donne-moi conseil d'une façon quelconque : envoie-moi ta grâce par quelque moyen : un tel acte est pour toi chose facile, sinon, je mourrai dans une rivière.

635. — Tandis qu'il priait Dieu de l'aider, il eut une bonne inspiration : elle ne lui vint pas d'elle-même, mais celui qui a le monde entier à gouverner voulut le guider.

636. — Il y avait dans la ville un Juif très riche, il n'y en avait pas de plus riche dans le voisinage ; le bourgeois, de son plein gré, imagina d'aller lui demander conseil pour Dieu et par charité.

637. — Sur le champ, il se rendit chez le Juif qui le reçut bien, lui demanda comment il allait, pourquoi il était venu, car il le connaissait depuis plusieurs années et avait entendu parler de son affaire.

638. — Le bourgeois exposa son cas au Juif : Sire un tel, tu connais bien ma situation, à ce que je crois ; j'aurais grand désir d'obtenir un prêt de toi, car je ne croyais pas me voir dans l'état où je me vois.

639. — Quand Dieu voulait que je possédasse quelque chose, mes voisins le savent bien, j'obligeais tout le monde : je tenais ouvertes les portes de ma maison, tout ce que Dieu me donnait je le partageais avec tous.

640. — Je voudrais pouvoir encore y arriver, mais je suis ruiné ; pourtant, si tu voulais me confier de ton bien, je pense pouvoir te le rendre au terme fixé.

641. — Le Juif lui dit : Je le ferai de bon gré et te donnerai de mon avoir autant que tu le désires, mais donne-moi une caution qui soit sûre, sinon j'aurai peur d'être déçu.

642. — Le Chrétien répondit et lui parla à son gré : Sire un tel, je ne puis te donner d'autre garant que le Christ, mon Dieu et mon Seigneur, fils de la Dame de Gloire, Sauveur du monde.

643. — Je ne puis croire, dit le Juif, que celui que tu dis né de Marie soit Dieu ; mais ce fut un homme sage et sans folie, je ne croirai pas autre chose (?).

644. — S'il te garantissait, pour l'amour de lui, je te confierais mon bien sans autre caution, mais cela me paraît une chose extraordinaire et sans vraisemblance et tu me sembles être un homme assez moqueur.

Digitized by Google

645. — Je ne sais de quelle manière je pourrais l'avoir, car il n'est plus de ce monde, à ce que je crois : tu n'espères pas qu'il vienne à ton secours, donc il te convient de prendre une autre résolution.

646. — Le Chrétien répondit au Juif : Je comprends que tu me tienne pour fou et mal avisé, sans raison et égaré ; mais aie confiance dans le Véridique en qui je crois (?).

647. — Si tu me montres pareille chose, dit le Juif, je te prêterai tout ce que tu demanderas, mais ne va pas, pour des bagatelles, payer avec ce que tu recevras de moi, des bouffons ni des jongleurs.

648. — Le bourgeois répondit au truand renié : Viens seul avec moi, à mon asile sacré, je te montrerai Marie et son fils. — Volontiers, dit le Juif.

649. — Il l'amena à l'Église avec Dieu, et à son gré lui montra l'image de Sainte Marie, avec son fils dans les bras, la douce compagnie. Ceux de la Juiverie en furent honteux.

650. — Le brave homme dit à ceux de la synagogue : C'est notre Sire, c'est notre Dame ; toujours est bien avisé qui se réclame d'eux, qui n'y croit pas sera livré au feu et à la flamme.

651. — Il dit au Juif..., à celui qui lui promettait de lui prêter de l'argent : Ce sont mes seigneurs et je suis leur serviteur, qu'ils soient mes cautions, je ne puis en fournir d'autres.

652. — Le Juif lui répondit : Je les accepterai bien, je ne te demanderai pas d'autres garants, mais si tu me trompes, c'est à eux que je m'en prendrai, ou je connaîtrai ta loyauté (?).

653. — Le Chrétien donna au truand pour garants la mère et le fils : il les lui mit entre les mains, ils fixèrent pour le paiement un terme certain et le bourgeois reçut l'argent.

654. — Quand le bourgeois eut reçu l'argent, il ressentit une grande joie et se tint pour guéri ; il retourna vers la glorieuse mère de Dieu, et par son bon esprit, il s'en fut rendre grâces à Dieu d'un cœur accompli.

655. — Il fléchit les genoux devant la Majesté ; il leva les yeux vers Dieu avec grande humilité : Seigneur, dit-il, vous m'avez fait grâce et charité.

656. — Seigneur, hier j'étais pauvre et endetté, aujourd'hui je suis riche et bien pourvu : je t'ai donné pour garant ; pour moi ce serait grand tort si tu étais blâmé.

657. — Seigneur, je ne voudrais pas manquer à ma parole et je veux accomplir ce que j'ai promis devant toi ; mais si je ne pouvais venir à l'endroit convenu je veux apporter l'argent devant toi.

658. — Seigneur, si par aventure, je suis éloigné de façon à ne pouvoir venir à un terme court, je placerai l'argent devant toi qui

Digitized by Google

as répondu pour moi, et tu feras le paiement comme tu voudras.

659. — Reine du ciel, mère du pain de froment (l'hostie), par qui fut confondu l'ennemi mortel, tu as été ma garantie, je te dis la même chose que j'ai contée à celui qui est avec toi.

660. — Quand le bourgeois eut fini sa prière et qu'il eut réglé les conditions avec le truand, il arrangea ses affaires et tous ses comptes et s'en fut en terre étrangère, dans une région lointaine.

661. — Il alla en terre étrangère, en Flandre et en France, avec beaucoup de marchandises et fit un gain considérable : grâce à Dieu et à la Glorieuse (Vierge), son bien s'accrut ; il posséda beaucoup de richesses et de renommée.

662. — Avec toutes les grandes affaires qu'il faisait, il était très éloigné de son pays ; il ne pensa pas au terme qui avait été fixé : pour ses grands péchés, il l'avait oublié.

663. — Alors arriva le jour où il devait payer, mais il ne restait plus qu'un seul jour : le bourgeois commença à se rappeler ; le brave homme voulut se tuer de ses propres mains.

664. — Je suis mal tombé, dit-il, misérable pécheur ; je ne puis puis plus remédier en rien envers mon garant ; à cause de moi mon Rédempteur sera injurié et sa sainte mère, celle de Rocamadour.

665. — Seigneur, toi qui m'entends et qui connais la vérité, combien j'ai de regrets dans ma volonté ! Seigneur, par compassion, donne-moi un conseil, pour que ta majesté ne soit pas blâmée.

666. — Après avoir mis tout l'argent dans un sac fermé — il ne manquait pas à la somme la moindre pièce de monnaie — il le souleva bien clos sur ses épaules et le jeta à l'eau où il n'y avait personne.

667. — Il s'adressa à Jésus-Christ avec grande dévotion et en pleurant beaucoup, il fit cette prière : Seigneur, dit-il, tu sais tout cela, tu as été garant des conditions.

668. — Seigneur, puisque je ne peux faire autrement, je veux payer à la mer : or il y a entre nous bien des routes sauvages. Seigneur, toi que l'on appelle le vrai sauveur, place demain cette somme dans son cabinet.

669. — Dame de Gloire, Sainte-Marie, qui es mienne, tu es de moitié dans ce compte ; à la bien examiner, l'affaire est plus tienne que mienne : je te remets l'argent, madame, conduis-le.

670. — Toi et ton fils, tous deux vous avez pris part au marché ; tous deux vous avez donné une garantie au truand renié. Par votre grâce, qu'il soit payé demain, afin que le bon Seigneur ne soit pas blâmé pour un mauvais serviteur.

Digitized by Google

671. — Je vous le recommande, je compte qu'il est payé, je me tiens pour quitte, car je vous l'ai donné. Je t'en conjure, ô Mère, demande au Fils que cet argent soit livré demain au truand quand il le réclamera.

672. — Il implora la Glorieuse (Mère de Dieu) et son fils chéri. Le lendemain matin, le soleil étant clair, la barque à laquelle il avait confié l'argent se trouva à la porte du truand incrédule.

673. — La ville où le Juif faisait sa résidence, celui qui avait prêté l'argent au bourgeois, était, comme nous l'avons lu, près de la mer, et tour à tour les ondes battaient ses murailles.

674. — En cette matinée, dès la première heure, les gens du Juif, troupe méprisable, sortirent pour se divertir près de la rivière et virent nager cette barque.

675. — Des serviteurs agiles allèrent pour la prendre : maintes fois ils firent de vains efforts, elle leur échappa, glissant entre leurs mains, à la vue de beaucoup de Juifs et de Chrétiens.

676. — Des Chrétiens vinrent alors avec des crochets, des harpons, des barques à voiles : tout cela ne servit à rien, ils furent déçus. Jamais ils ne se donnèrent plus de mal.

677. — Vint par aventure le véritable maître ; la pièce de bois aborda entre ses mains ; il la porta à sa maison, entra dans son cabinet et trouva un grand monceau d'or et d'argent.

678. — Quand le truand eut recouvré la somme, le coffre où il était venu fut bien caché, il le tira sous son lit bien allégé : tous enviaient le truand renié.

679. — Le truand déloyal, nature perfide, ne pensa pas autrement au malheureux : il tint son aventure pour merveilleuse et donna au bourgeois le nom de bouche menteuse.

680. — La synagogue lui reprocha, cette mauvaise nature, d'avoir perdu follement son argent ; jamais homme n'avait montré si folle confiance que de prendre pour garant une image insensible.

681. — Laissons le Juif et usurier... parlons à présent de l'affaire du marchand, apportons-lui la nouvelle de l'arrivée du coffre.

682. — Le bourgeois de Byzance avait grande tristesse de n'avoir pu payer le Juif au terme : le bon homme ne pouvait dérider son visage et ses gens ne pouvaient le réconforter.

683. — Un long temps s'écoula : il gagna beaucoup d'argent, achetant aux marchands et leur vendant. Quand le moment fut venu, il abandonna ces voies et revint dans son pays avec d'autres compagnons.

684. — Le bruit se répandit dans Constantinople que le bourgeois

Digitized by Google

Don Valère était revenu, il parvint jusqu'au Juif : il se tint pour guéri et vit sa fortune doublée.

685. — Il alla sur le champ à sa maison, car il savait où il demeurait et, en manière de préambule, lui demanda pourquoi il ne le payait pas. Le bon homme lui dit que c'était folie, qu'il ne lui devait rien de ce qu'il lui réclamait.

686. — Le Juif répliqua : Je suis dans mon droit ; j'ai de bons témoins de ce que je te demande, si tu dis que tu as payé, dis où et quand, car à la fin, je crois que je ne m'en irai pas en chantant.

687. — J'ai accepté comme garants ton Christ, un grand imposteur, et sa mère qui ne valait pas beaucoup mieux. Que celui qui croit en vous reçoive le pire (?).

688. — Tu dis des folies, repartit le Chrétien : bonne mère, bon fils ; as-tu peu de honte (?), jamais en ce siècle pareille femme ne se couvrit d'une coiffe ; jamais enfant ne naquit d'un sein si gracieux.

689. — Quant à la somme dont tu me parles, je suis bien tranquille, j'ai de bons témoins, je t'ai bien payé ; même si tu le nies... que les garants qui ont été pris le disent.

690. — Le truand fut joyeux et se tint pour sauvé : « J'accepte la décision, et n'en serai pas démenti ». Il pensait que l'image insensible ne dirait pas un mot qui pût le confondre.

691. — Les deux adversaires allèrent à l'église, pour mettre à l'épreuve celui qui avait l'argent : beaucoup s'y rendirent avec eux, beaucoup les devancèrent pour voir si des morceaux de bois pouvaient parler.

692. — Ils se tinrent devant l'enfant couronné, celui que la mère tient doucement embrassé. Le bourgeois dit : « Seigneur si parfait, juge cette affaire, car je suis blâmé à tort.

693. — Tu sais comment j'ai agi, si j'ai son argent ou non, tu le sais Seigneur : fais-moi cette grâce, Seigneur, à moi pécheur, de dire si je l'ai, puisque tu as été mon garant. »

694. — Le crucifix parla et lui dit : Tu as payé au jour fixé, le coffre dans lequel est venu l'argent bien compté, il le tient caché sous son lit.

695. — Le peuple entier s'émut, courut à la maison, fit grand bruit et trouva le coffret qui gisait sous son lit ; le méchand truand demeura confus et confondu.

696. — ... Lui et ses compagnons furent convertis sur le champ. Il mourut dans la vraie religion après avoir quitté la fausse.

Ce sujet fut fréquemment traité au XIIIe siècle, surtout dans les Miracles de la Vierge ; après avoir énuméré aussi complètement qu'il me sera possible les diverses recensions occidentales qui diffèrent peu

Digitized by Google

entre elles, j'aurai à montrer que l'arabe nous a conservé sinon la version originale, du moins la plus ancienne.

En Espagne, un compatriote de Gonzalo, Gil de Zamora, mort en 1298, l'ami d'Alphonse X et le précepteur de son fils Don Sancho, inséra cette légende dans le XVIe traité de son ouvrage intitulé : *Liber Mariæ*, dont les sources, malgré les travaux du P. Fidel Fita sont loin d'être bien établies [1].

La version de Gonzalo est une refonte et un développement du sujet qui lui a été sans doute fourni par un des recueils latins, si nombreux à cette époque. En première ligne on peut citer celui qui est contenu dans un manuscrit du XIIIe siècle, attribué par Pez qui le découvrit et le publia en 1731 dans un livre devenu introuvable [2], à un certain Potho ou Botho de Priefling près de Ratisbonne. Le miracle est raconté par un archidiacre de Liège qui avait été témoin à Constantinople d'une fête commémorative de cet évènement [3]. Ici les héros ne sont pas nommés et l'emplacement de la statue miraculeuse n'est pas indiqué. Il en est de même dans un recueil en vers élégiaques des miracles de la Vierge par un certain Volpertus (ou Vulpertus) d'Ahusa (ou Alhusa) qui termina son ouvrage au printemps de 1327 [4]. Mais un voyageur russe, postérieur d'au moins deux siècles à l'obscur Potho, confirme dans la relation de son voyage (1425-1455) le récit attribué à l'archidiacre et place le lieu de la scène près de Galata, non loin du Basilikon. « Un peu plus loin, dit-il, est situé le Sauveur garant ; il y a là une image du S. Sauveur qui se porta garant pour le marchand Théodore, quand celui-ci, ayant emprunté de l'argent au juif Abraham, se noya et le Juif blasphéma l'image du S. Sauveur ; à la même heure, la mer rejeta la somme en or et une lettre du marchand avec quelques lignes du

1. Cf. Mussafia, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, III, Vienne, 1889, in-8, p. 28.

2. *Venerabilis Agnetis Blannbekin... vita et revelationes auctore anonymo... Accessit Pothonis Prunveningensis nunc Priflingensis prope Ratisbonam. O. S. B. liber de miraculis S. Dei genitricis Mariæ.* Vienne, 1731, in-8. Ce Botho paraît être le même que le Botho de Provins, auteur *du Liber de Miraculis S. Virginis* où se trouve, d'après M. Wolter, une des trois sources principales de *l'Enfant Juif*, cf. *Bibliotheca Normananica*, IIe partie, Halle 1879, in-8.

3. Mussafia, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, I, Vienne, 1887, in-8, p. 28, Dans un manuscrit du XIIIe siècle conservé à Vienne, l'introduction manque (Mussafia, *Studien*, I, 58) ; un autre existant à Leipzig remplace l'archidiacre par un marchand et Constantinople par Jérusalem (Mussafia, *Studien*, I, 58). D'autres recueils contiennent la même légende, mais sans différences notables (Mussafia, *Studien*, I, 52, 63, 75) : tous ces manuscrits sont du XIIIe siècle. Il est de même d'un autre du XIVe siècle conservé à Toulouse (Mussafia, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, II, Vienne, 1888, in-8, p. 15), et d'un manuscrit du XIIIe siècle existant à Charleville (Mussafia, *Studien*, II, 48). Une autre version latine conservée à Paris (Bib. Nat. f. latin 75267) mentionne Alexandrie à la place de Constantinople (Mussafia, *Studien*, II, 6).

4. Mussafia, *Studien*, III, 16.

Digitized by Google

Sauveur disant : Ne m'insulte pas ainsi, ô Juif ! Je ne peux avoir d'obligations ni abandonner mon serviteur dans la souffrance, prends ce qui t'appartient : il y a quatre grivènes en or de plus ». A la vue de ce miracle, le Juif se fit baptiser avec tous les siens (1).

C'est encore une rédaction semblable que nous trouvons dans une version arabe : *Histoire de Théodore* (Tâdoros), négociant de Constantinople et du juif Abraham (2). Il est à remarquer que dans la tradition russe et la version arabe, c'est le Christ seul qui est mis en cause; la substitution de la Vierge à son fils s'est faite sans doute par les versions occidentales. En effet, bien que cette légende ait été insérée dans presque toutes les collections des miracles de Marie qui existent en Occident, elle manque dans les recensions orientales : tout au plus pourrait-on en rapprocher un miracle du même genre qui se trouve dans une des recensions éthiopiennes des *Miracles de la Vierge* (3). « Histoire d'un diacre du Qaire, nommé Michel, qui était un pauvre marchand et très pieux ; un de ses voisins, un musulman, voyant sa piété envers Dieu et la Sainte Vierge, voulut le perdre et lui donna en gage un anneau de grand prix, qu'il enleva ensuite secrètement de la boutique et qu'il jeta dans le fleuve. Le 21e jour du mois de tër, fête de la Sainte-Vierge, le diacre trouva l'anneau dans le ventre d'un poisson qu'il avait fait acheter : le musulman se convertit au christianisme (4) ».

Les noms de Théodore et d'Abraham de la tradition russe et de la version arabe ont été conservés dans plusieurs rédactions occidentales, par exemple dans un recueil en vers des Miracles de la Vierge par un certain Nigellus de Longo Campo, qui paraît avoir vécu au XIIIe siècle (5), et d'autres rédactions latines (6). On les retrouve encore dans le *Livre des Miracles de la Sainte Mère de Dieu*, de Guillaume, moine de Meaux (ch. XXXIII), qui a été une des sources d'Adgar (7).

Ce dernier, moine anglo-normand du XIIe siècle, a une supériorité incontestable sur Gonzalo, à qui l'on peut reprocher des longueurs

1. *Description de Constantinople* dans les *Itinéraires russes*, traduits par Mme B. de Khitrowo, t. I, Genève, 1889, in-8, 1re partie, ch. IX, p. 233-234.
2. Bibliothèque Nationale de Paris, suppl. ar. n. 96, f. 143-153.
3. Bibliothèque Nationale de Paris, dsf éthiopien n. 62, f. 77-84.
4. Zotenberg, *Catalogue des Manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1877, in-4, p. 72.
5. Cf. Mussafia, *Studien*, III, 5.
6. Manuscrit de Toulouse, différent comme composition de la rédaction attribuée à Potho de Priefling (Mussafia, *Studien*, II, 24), d'Oxford (Mussafia, *Studien*, II, 31), de Cambridge (Mussafia, *Studien*, II, 35), de Paris, Bib. nat. 5562 (Mussafia, *Studien*, II, 44) et 1070, XIVe siècle, (Mussafia, *Studien*, III, 24), de Darmstadt (Mussafia, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden*, IV, Vienne, 1891, in-8, p. 6).
7. Cf. Mussafia, *Studien*, IV, 20, 83.

Digitized by Google

et des tirades d'un médiocre intérêt par elles-mêmes et entièrement étrangères au sujet. Chez Adgar, les personnages sont vivants : Tierri, le marchand chrétien

De Costantinoble la bele
. . . . . .
Cite n'ad en Crestiente,
Fors Rome, que ait tel dignete

ne ressemble pas à ses confrères qui

Tuit vivent de brocherie
Ki si vivent par grant tricherie
Tuit vivent par grant falsete
Kar ils vendent verite
N'en trouverez gueres de tuz,
Ki ne soit pariures et gluz.
N'en troverez nul, ki tant vaile,
Ki ne se pariurt tost pur maille,
U ki la fei ne ment pur meins
Las, que deit qu'il sont si vilains !

S'il est ruiné, ce n'est pas par de folles dépenses comme Don Valère, mais par excès d'honnêteté :

Ses cumpaignuns ne volt trichier

L'emprunt a lieu comme dans les autres versions : le juif Abraham après avoir reçu comme garant l'image de la Vierge :

En une bele iglise eslite,
Qu'est *Aie Sophie* (1) dite,
Que Justinien l'empereur
Edifiat al Creatur

fournit à Tierri de quoi reprendre ses affaires « en Alissandre ». Tandis que dans Gonzalo, le marchand oublie complètement son engagement et ne se le rappelle que la veille même de l'échéance, Adgar, se conformant aux versions plus anciennes, met le retard sur le compte de la mer qui empêche le débiteur de se libérer au jour dit :

El terme voleit l'aveir rendre,
Que altre feiz i peust plus prendre.
Quant tut esteit prest de l'aler,
Turna li vent ; mut sei la mer.
Cuntrarius fud li orages,
Si deffendi trestuz passages.
Ceo qui dast, qui la mer veist,
Que le grand juise venist.
Ensement se demena bise,

1. Agia Sophia, Sainte-Sophie.

Digitized by Google

Cum ceo fust le jor de juise.
La mer emfla del vent cruel ;
Tierri remist : ne pout faire el.

C'est alors qu'il a recours au moyen désespéré qui réussit dans toutes les versions : en une nuit, le coffret qu'

...il fist dedenz bien engluer
Et defors a fer bien bender.

arriva d'Alexandrie à Constantinople. Le Juif le reçoit sans peine, mais cache à tout le monde qu'il est remboursé

N'a sa femme saveir ne fist,

et au retour de Tierri, lui réclame son argent. La cause est portée devant l'image invoquée en témoignage :

Mais cil, que fist parler jadis
La beste desuz Balaam,
Pur ateindre cest Abraham,
Duna dunc a cel'ymage
Cert sermun e entier langage,
Pur icele mencuinge ateindre
E pur le fel Jueu cunstreindre.

L'histoire se termine par la conversion du Juif

Ci out argument a provance
De venir a veire creance (1).

Vers le milieu du XIIIe siècle, Vincent de Beauvais (mort en 1264) inséra dans la VIIe partie de son *Speculum historiale* (ch. LXXXIII) une rédaction de cette légende identique à celle qui est attribuée à Potho de Priefling (2). C'est elle qui, d'après M. Child (3) a été l'original d'une version provençale qui, d'ailleurs, suit d'assez près la rédaction de Gonzalo. Elle existe au British Museum (Add. 17920) et, après avoir été signalée par M P. Meyer (4), a été publiée par M. Ulrich (5). Dans cette version, comme dans plusieurs autres, les

1. *Adgars Marienlegenden* éd. Neuhaus, t. IX de *l'Alt-französische Bibliothek* de Fœrster, Heilbronn, 1886, in-12, n° XXIX, p. 176-185.
2. Cf. Mussafia, *Studien*, II, 50.
3. *Romania*, VIII, 429, opinion adoptée par M. Mussafia (*Romania*, IX, 300). M. Child cite (*op. laud.*) les notes d'une collection norvégienne (mentionnée aussi par M. Mussafia, *Studien*, I, p. 22, note 2), *Maria Saga* (légendes de Marie), publiée par M. Unger, Christiania, 1871, que je n'ai pu consulter, non plus qu'une version en ancien anglais. Cf. Hortsmann, *Altenglische Legenden* dans *l'Archiv für das Studien der neueren Sprachen*, t. LVI, p. 232 ; Mone, *Anzeiger*, t. VIII, n. 8, p. 355 ; P. Pâris, *Manuscrits français*, t. IV, n. 160, p. 9.
4. *Rapport sur une mission littéraire en Angleterre*, *Archives des Missions scientifiques*, 11e série, t. XIII, 1861, p. 307.
5. *Miracles de Notre-Dame en provençal*, *Romania*, t. VIII, 1879, p. 12-28. La légende en question est la troisième, *En qual manieira un crestia mes en gualge la ymagina de Crist vas un Jugieu que pretz d'una soma d'argen, et*

Digitized by Google

personnages ne sont pas nommés : ils habitent Constantinople, appelée ici Byzance par réminiscence classique « Ella ciotat de Bisancea, que d'autre maneir es apelada Costantinoble, fo un ciotada que vole divulgar la fama [1] ». Avec l'argent du Juif le Chrétien va trafiquer en Barbarie. « E aprop lo crestias quan ac pres l'argen, aparelhet una naus e fetz la cargar de mercadarias e mes se en la mar a ancs s'en si que pervene en las partidas de Barbaria ». Le reste du récit est conforme aux autres versions : le Juif, confondu par le miracle, se convertit.

Une rédaction sommaire de cette légende nous a été conservée par un manuscrit du XIIIe siècle de la bibliothèque de Vendôme, renfermant une collection des miracles de la Vierge, attribuée, en partie du moins, à un abbé de Vaux-Cernay [2] : « Un Juif prêta de l'argent à un Chrétien sous la seule caution d'une image de la Sainte-Vierge avec son fils. Le Chrétien, devenu riche, se trouvait outre-mer pour son commerce lorsqu'il lui revint en mémoire, un jour seulement avant le terme, qu'il devait payer sa dette au Juif ; et triste, parce qu'il ne pouvait rembourser au jour convenu, il prit une cassette, y mit l'argent, après l'avoir fidèlement pesé et la jeta dans la mer. La cassette aborde à la maison du Juif qui la cache sous son lit avec l'argent. Le Chrétien de retour, le Juif réclame son argent. Alors il est conduit devant l'image et l'image répond : « Je te rends témoignage, dit-elle, qu'au jour marqué tu as remboursé tout ce que tu devais, à telles enseignes que la cassette avec l'argent est sous le lit. En entendant cela, le Juif se convertit ».

Enfin, l'auteur du *Promptuarium Exemplorum* (X, 1) [3] et Gautier de Coincy [4] ont inséré cette légende dans leurs recueils.

Dans la collection des *Miracles de Notre-Dame par personnages* [5], nous trouvons notre légende arrangée en un mystère qui ne manque

qual maneira, quan lo crestia lo ac paguat, la ymagina portet testimoni de la pagua (p. 16-18).

1. Il n'est pas probable que la Barbarie soit ici un souvenir de l'Alexandrie d'autres versions : il faut chercher la cause de cette modification dans les relations de commerce que la France méridionale et l'Italie du Nord avaient nouées avec les royaumes de Bougie et de Tunis. La mention de la Flandre est une pure fantaisie de Gonzalo.

2. *Miracles de la bienheureuse Vierge Marie*, éd. Bouchet, Orléans, 1888, in-8, p. 18. *De iudeo qui ymaginen beate uirginis pro fideiussore suscepit.* Incipit : Quidam iudeus mutuavit pecuniam christiano...

3. Mussafia, *Studien*, III, 53.

4. Ed. Poquet, Paris, 1857, in-4. col. 545.

5. Ed. G. Pâris et U. Robert, t. VI, Paris, 1881, in-8, n. XXXV, p. 169-223 : *Cy commence un Miracle de Nostre-Dame, conment Nostre Seigneur témoigna que un marchant qui avoit emprunté argent d'un juif à paier à jour nommé l'avoit bien et duement paié, conbien que le juif lui reniast, et pour ce se fist le juif crestienner.*

Digitized by Google

pas d'une certaine habileté dramatique. Comme dans presque toutes les versions, la scène se passe

A Bisçance, la ville noble
Qui nommée est Constantinoble.

Dès l'abord, l'auteur nous met sous les yeux plusieurs exemples de la charité et de la générosité de Sire Andry :

.....C'est un bourgeois
Larges, à touz habandonné,
Qui maint biau diner a donné,
Il est franc de cuer, il est gent,
Il est amé de toute gent,
Il donne au povre, il donne au riche,
Du sien n'est point aver ne chiche,
Je vous promet.

.....
C'est un homs qui grant poine met
D'avancier ses petiz amis.
De son avoir y a moult mis,
Sages et riches est sanz guille.
N'a tel bourgeois en ceste ville,
Non, de largesce.

Successivement, on le voit traiter magnifiquement un évêque et sa suite, faire de riches aumônes à quelques pauvres, qui se hâtent d'aller les boire à la taverne de la pointe saint Vitasse, payer les dettes d'un cousin, doter la fille d'un autre, si bien qu'il se trouve ruiné et abandonné de ses amis et de ses obligés :

J'ay tant donné et tant presté
Que je n'ay mais en verité
Riens qui soit, tant me suis destruiz ;
Et saches que mais je ne truiz
Nul qui me vueille riens prester,
Si que vaz ailleurs emprunter :
N'ay mais de quoy.

.....
Et ceulx a qui j'ay plus fait bien,
Ceulx me tiennent plus vilz qu'un chien,
Et de ceulx sui plus desprisié
Dont plus soloie estre prisié
Et en eulx ai-je moins d'espoir,
Dont a po que ne desespoir
Du dueil que j'ay et de la honte.

Dans sa détresse, il s'adresse à Moussé (Moïse) et lui emprunte mille livres en or en lui donnant pour garant Jésus-Christ.

..... Par cest ymage
Te doing en pleige Jhesu-Crist

Digitized by Google

Qui tout fist, ainsi est escript :
Il te pleige tout ton avoir ;
Ne peuz nulz si bon pleige avoir,
Si gart Diex mon corps de meschance,
Met en ta main sanz delaiance
La main de cest ymage cy.
C'est bien. Or n'aies plus soussy
De ton avoir.

Toutefois, et ce détail imaginé par l'auteur de la pièce, donne plus d'intérêt à l'engagement du chrétien et fait pressentir la clause de Shylock, sire Andry s'engage, en cas de non-paiement au jour voulu, à devenir le serf de son créancier :

Car s'il n'est paiez, bien puis dire
Si tost qu'un jour trespasseray,
Son serf de ma teste seray
A touz les jours de mon aage :
Sur sains li jur et sur t'ymage,
Biau sire Diex.

Parti en lointain pays, le chrétien voit prospérer ses affaires, mais ce n'est que la veille de l'échéance qu'il lui souvient de sa dette et de son engagement. Il confie à la mer, sous la garde de Dieu, un coffret renfermant la somme et une lettre ainsi conçue :

Cest escrin a tout cest avoir,
Va, ce fas j'a touz assavoir,
A Bissance a un bon juif
Qui y demeure, s'il est vif,
Nommé Moussé, ou à son hoir.

Le dépôt arrive à Byzance, échappe au valet de Moussé et ne se laisse prendre que par le destinataire. Mais celui-ci, après s'être assuré qu'il lui appartient, fait mystère du paiement et quand sire Andry revient dans sa patrie, riche et se croyant libéré de sa dette, son créancier malhonnête vient lui rappeler son engagement :

Par droit comme serf est mon homme
Car faly m'a de paiement.

Grand émoi du chrétien qui obtient que l'affaire soit remise au lendemain : en attendant, il s'adresse à l'image qui lui a servi de garant. Touché de sa prière, Dieu et la Vierge lui apparaissent, annoncés par un rondel de Gabriel :

Reconfortes toy, cuer humain,
A qui Jhesu sa mére amaine
Du hault trosne de son demaine,
Car par amour tout prist en main.
Reconfortes toy, cuer humain

Digitized by Google

En eulz loant et soir et main
Et non pas de loenge humaine,
Mais de celle qui es cieulx maine.
Reconfortes toy, cuer humain,
A qui Jhesu sa mére amaine
Du hault trosne de son demaine

Dieu recommande au chrétien d'amener le lendemain son créancier en présence de l'image.

Telle parole vous diray
De quoy vous deux accorderay
N'en doubte pas.

Naturellement le juif n'hésite pas à suivre sire Andry dont il n'aura pas, pense-t-il, de peine à triompher, puisqu'il n'y a pas eu de témoin du paiement.

C'est fort chose qu'on me le monstre ;
Non pourquant voulentiers iray,
Biau sire, et voz tesmoings verray.
Seigneurs, je vous pri, vous et vous
Trestouz, venez avecques nous
Veoir quelz tesmoinz il ara
Et comment il me prouvera
Ce qu'il a dit.

Mais tous ceux qu'il convoque de la sorte seront là pour assister à sa confusion, car c'est Dieu lui même qui vient rendre témoignage du paiement :

Au juif as paié moult bien
Quanques tu avoies du sien
Et a jour nommé, c'est la fin,
A ces enseignes que l'escrin
Est en son lit o tout l'avoir
Que je pour toy li fis avoir,
Tout tel comme en mer mis l'avoies
La nuit que paier le devoies
Dont l'endemain il le trouva
Ou a ses piez li arriva,
Si le prist quant le vit a port.
De ce tesmoingnage te port,
Ceci te fis pour la grant foy
Que je vy qu'avoies en moy
Et la créance.

Confondu par ce miracle, le Juif reconnaît la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne et demande à être baptisé.

Je voi bien et suis cognoissans
Que vostre Dieu est tout puissans
Et vostre loy en bonté passe

Digitized by Google

La nostre ; dont sanz plus d'espace,
Je vueil crestien devenir.
Je vous pri, faites moy venir
Qui crestienté me donrra
Et en la foy m'introduira
Que vous tenez.

L'évêque, que nous avons vu au commencement de la pièce dîner chez sire Andry, administre le baptême à Moussé après que celui-ci, dans une confession publique, a résumé le sujet du mystère qui se termine par un motet en l'honneur de la Vierge :

On vous doit bien, Vierge, loer,
Quant pour nous d'enfer desnoer
Dieu se fist en vous homme,
Qui de la mort nous acquitta
Ou Adam touz nous endebta
Par le mors de la pomme.

A côté des diverses versions qui viennent d'être énumérées, il faut encore citer celle où le même miracle est attribué à S.-Nicolas, dans une recension latine publiée par M. Joly d'après un manuscrit d'Alençon [1] et deux remaniements en vers latins, contenus dans un manuscrit de la Laurentienne à Florence (XVe siècle), dont M. Mussafia a donné la table [2]. Dans le premier, un chrétien emprunte de l'argent à un Juif, en lui donnant pour garantie l'image de la Vierge. Le jour de l'échéance arrivé, l'emprunteur nie sa dette : le créancier se plaint au pape, mais comme il n'a pas de témoin, il va être renvoyé, quand il invoque à l'appui de son dire l'image qui confirme sa réclamation. Dans l'autre, le chrétien ne peut s'acquitter envers son créancier, quand des bergers, ayant trouvé un trésor dont ils ignorent la valeur le lui cèdent pour des pains et des noix. Le Juif se cache le jour de l'échéance, mais son débiteur suspend une bourse contenant le montant de sa dette au cou de la statue qui lui sert de répondant : la scène se passe à Alexandrie.

En laissant de côté ces dernières versions, on voit que toutes celles qui ont été énumérées dérivent médiatement ou immédiatement, soit oralement, soit par écrit, d'une version qui avait cours à Constantinople au temps des croisades. Mais cette dernière ne nous présente pas la forme la plus ancienne dont le thème était celui-ci : un débiteur, se trouvant dans l'impossibilité matérielle de venir payer sa dette au jour de l'échéance, confie à la mer ou à un fleuve la

1. *Quatre miracles inédits de S.-Nicolas.* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. IX, 1879, I, p. 202-222).
2. *Studien*, II, 86.

Digitized by Google

somme qu'il doit et que Dieu fait parvenir juste au temps voulu, entre les mains du créancier. L'image divine donnée en garantie est un épisode postérieur de même que la mauvaise foi du prêteur : ce dernier détail qui sert à rendre le miracle plus éclatant, fut sans doute ajouté au fonds primitif quand le rôle du créancier fut rempli par un Juif : il existe déjà, d'ailleurs, dans la version grecque.

L'arabe nous a conservé une forme plus ancienne, empruntée peut-être à une source chrétienne, et où l'on retrouve simplement le thème primitif indiqué tout à l'heure. Le texte est donné par Ibn Khallikân (1), d'après l'ouvrage anonyme intitulé : *Kitâb el Montazham fi akhbâr man sakana'l Moqat'tam* (2) :

Un individu alla un jour chez un forgeron pour lui emprunter à terme mille dinars. « Qui me garantira le paiement ? » demanda le prêteur. « Dieu très haut. » Le forgeron lui donna les mille dinars : l'homme les emporta pour trafiquer. Le jour de l'échéance arrivé, il voulut partir, mais retenu par le manque de vent, il fit faire un coffre, y mit les mille dinars, le ferma, le cloua et le jeta à la mer en disant : « Mon Dieu, voilà l'argent pour lequel tu t'étais porté garant ». Le propriétaire de la somme était sorti pour attendre l'arrivée de l'emprunteur. Il vit sur la mer quelque chose de noir et se le fit apporter : c'était le coffre. Il l'ouvrit et trouva mille dinars. Le voyageur en rassembla mille autres et, les vents étant devenus favorables, il alla trouver le forgeron et le salua. « Qui es-tu ? » lui demanda celui-ci. — « Ton emprunteur, et voici les mille dinars ». L'autre reprit : « Je ne les prendrai pas avant que tu ne m'aies raconté ce que tu en as fait ». L'homme lui raconta l'histoire et lui dit que le vent avait été contraire. « Dieu m'a déjà payé », répondit le prêteur.

Nous avons vu que la légende grecque dut se répandre en Russie grâce à des pélerins de cette nation. Un conte russe nous a conservé la version la plus ancienne, sous une forme qui se rapproche beaucoup de l'arabe : on voit déjà ici apparaître la question religieuse.

« Il y avait une fois deux marchands qui demeuraient sur le bord d'un torrent. L'un était Russe, l'autre Tartare ; tous deux étaient riches. Mais le Russe fut tellement ruiné à la suite de quelque affaire qu'il ne lui resta plus rien. Tout ce qu'il avait fut confisqué ou pris. Le marchand russe n'ayant plus rien resta pauvre comme un rat. Alors, il alla à son ami le Tartare et le pria de lui prêter

1. *Ouefâ'iât el A'yân*, éd. de Boulaq, 2 v. in-4, 1299 hég. t. II, p. 554 ; Hamaker, *De expugnatione Memphidis et Alexandriæ*. Leyde, 1825, in-4, notes p. 2.

2. *Le livre bien coordonné de l'histoire de ceux qui ont habité le Moqat'tam* (montagne d'Egypte près du Qaire). Hadji Khalfa, qui mentionne cet ouvrage (*Lexicon bibliographicum* t. VI, N° 13110) ne donne pas de détails sur son auteur qui tenait ce récit de Younès ben E l'Ala, traditionniste du IIIe siècle de l'hégire.

Digitized by Google

quelque argent. — Donné-moi un gage dit le Tartare. — Mais que puis-je te donner ? Tu sais que je ne possède plus rien. Attends, pourtant : prends pour gage la croix qui a donné la vie au monde. — Très bien, mon ami, dit le Tartare. J'accepte ta croix. Ta foi ou la mienne, c'est tout un pour moi. — Et il donna au marchand 50000 roubles.

« Le Russe prit l'argent, dit adieu au Tartare et alla commercer en divers lieux. Au bout de deux ans, il avait gagné 150000 roubles par le moyen des 50000 qu'il avait empruntés. Or un jour qu'il naviguait sur le Danube, allant avec des marchandises de place en place, un orage s'éleva tout-à-coup et fut sur le point d'engloutir le vaisseau. Alors le marchand se souvint qu'il n'avait emprunté de l'argent qu'en mettant en gage la croix qui donna la vie au monde, et qu'il n'avait pas encore songé à payer sa dette. C'était sans doute la cause de l'orage qui grondait. Il n'eut pas plus tôt dit ces paroles en lui-même que l'orage commença à s'apaiser.

« Le marchand prit un baril, compta 50000 roubles, écrivit une note au Tartare, l'y plaça avec l'argent, puis jeta le baril dans l'eau, en se disant : Puisque j'ai donné la croix comme gage au Tartare, l'argent lui parviendra certainement. Le baril tomba aussitôt au fond du fleuve. Chacun supposa que l'argent était perdu. Mais qu'arriva-t-il ?

« Dans la maison du Tartare vivait une cuisinière russe. Un jour elle alla chercher de l'eau à la rivière et, quand elle y fut, elle vit flotter un baril. Alors elle fit quelques pas dans l'eau et essaya de s'en emparer, mais sans réussir. Quand elle s'approchait du tonneau, il roulait ; quand elle s'éloignait, le tonneau flottait au rivage. Elle fit encore plusieurs tentatives, puis revint à la maison et raconta à son maître ce qui lui était arrivé. D'abord, il ne voulut pas la croire, mais à la fin, il se décida à aller à la rivière et à voir par ses yeux ce qu'était ce tonneau qui flottait. Quand il fut près du Danube, il s'assura que le tonneau flottait non loin du bord. Alors le Tartare enleva ses vêtements et entra dans l'eau. Il n'avait fait que quelques pas que le baril flotta vers lui de son propre mouvement. Il s'en saisit, le rapporta chez lui, l'ouvrit et regarda dedans. Il vit beaucoup d'argent, et dessus était un billet. Il prit le billet et voici ce qu'il y lut : cher ami, je te rends les 50000 roubles que je t'ai empruntés, en te laissant en gage la croix qui donna la vie au monde ». Le Tartare lut ces mots et fut étonné du pouvoir de la croix qui donna la vie au monde. Il compta l'argent pour voir si toute la somme y était. Elle s'y trouvait exactement.

« Pendant ce temps, le marchand russe, après avoir commercé

Digitized by Google

cinq ans, fit une belle fortune. Puis il revint chez lui, et pensant que le baril était perdu, il crut de son premier devoir de régler avec le Tartare. Alors, il alla chez lui et lui offrit l'argent qu'il avait emprunté. Mais le Tartare lui conta ce qui était arrivé, et comment il avait trouvé le baril dans la rivière, avec l'argent et le billet. Puis il lui montra le billet en disant : Est-il bien de ta main ? — Sans doute, répliqua l'autre.

« Chacun s'étonna de cette merveilleuse manifestation et le Tartare dit : Je n'ai donc pas d'argent à recevoir de toi, frère, reprends-le. — Le marchand russe fit célébrer un service pour remercier Dieu, et le lendemain le Tartare fut baptisé avec toute sa famille. Le marchand russe fut son parrain et la cuisinière sa marraine. Dans la suite, ils vécurent tous deux longtemps et heureusement, jusqu'à un âge avancé, et puis moururent dans la paix du Seigneur » (1).

RENÉ BASSET.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DES PONTS ET CHAUSSÉES (2)

VII

LES PONTS (*Suite*)

Les Emmurés

Il a existé de tous temps une étrange superstition parmi les populations bosniaques, qui croient qu'un pont ne saurait être solide ni durer longtemps, à moins qu'un être humain ne soit muré dans ses fondations. C'est ainsi que la légende court que la belle arche romaine du pont de Mostar n'a pu être terminée jusqu'à ce que l'architecte y eût muré un couple de jeunes mariés.

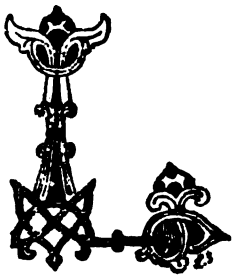
Actuellement, un nouveau pont étant en construction sur la Save, à Brazcka, cette superstition recommence à se manifester. On va répétant, en effet, que des bohémiens volent des enfants pour les vendre aux entrepreneurs qui en mureraient un dans chacun des piliers du pont. Il y a quelques jours, à la suite de ces bruits, on s'était livré à une chasse en règle contre quelques-uns de ces bohémiens. (*Journal des Débats*, 14 Août 1893).

G. DE R.

1. Ralston, *Contes populaires de la Russie*, trad. Brueyre. Paris, 1874, librairie Hachette, in-18 jésus, N° VI. *La Croix en gage*, p. 25-28.
2. V. la table des années 1891 et 1892.

Digitized by Google

DEVINETTES ESTONIENNES



Le recueil de M. J. Eisen. *Eestirahwa mõistatused.* (Devinettes estoniennes). Dorpat, K. A. Hermann, 1890, in-8° de pp. 181, contient dix longues chansons de devinettes (daymans) et 1770 devinettes en prose, en partie recueillies par M. Eisen lui même, en partie empruntées aux autres recueils.

Les devinettes forment une partie considérable de la littérature orale estonienne. — M. Eisen en a recueilli à lui seul, de 1882 au mois d'août 1893, plus de neuf mille et, depuis la plus haute antiquité, elles jouissent d'une grande considération. Ainsi, pendant le voyage au bout du monde de *Kalewipoeg*, l'Hercule estonien, les héros se tirent d'embarras en devinant les énigmes qu'un géant leur donne à résoudre ; autrefois le prétendant en demandant la main d'une jeune fille devait deviner quelques devinettes, s'il voulait avoir du succès auprès d'elle. Quelquefois des condamnés à mort rachetaient leur vie de la même manière.

Les devinettes de ce recueil portent, avec grand nombre des variantes, sur presque tous les animaux, plantes, instruments de travail, objets divers, édifices, parties du corps, phénomènes de la nature, etc. Les dernières sont cependant moins nombreuses et ne montrent pas toujours la beauté et l'ingéniosité de beaucoup d'autres, mais elles ont un intérêt plus général que celles des autres catégories. On en trouvera ci-après quelques-unes.

Le recueil est composé d'après l'ordre alphabétique des devinettes, et non pas d'après leurs catégories et leurs variantes. C'est un inconvénient pour les recherches, et l'auteur le reconnait dans la préface, mais il s'excuse par l'impossibilité de donner toutes les variantes, ce qui aurait rendu le recueil si considérable qu'il n'aurait pu trouver d'éditeur.

I

Phénomènes naturels

1. Le donateur ne se lasse pas, mais le receveur (celui qui reçoit) se lasse ?

Le puits, le fleuve, le lac, la mer.

Digitized by Google

2. Quelle est la mère qui suce ses enfants ?
3. Le cheval gris, les brancards verts ?
4. Le cheval court, les brides restent immobiles ?
5. Le cheval court nuit et jour sans brides ?
6. Un ruban d'argent court sur la terre ?

Le fleuve.

7. Quel est le grand chaudron qui reste toujours sans couvercle ?

La mer.

8. Les enfants marchent sur les yeux de la mère, elle les prend tout de même à (dans) son sein ?

La terre.

9. La mère est noire, sa robe est blanche ?

La terre et la neige.

10. L'homme est noir, son habit est vert ?

La terre et le gazon.

11. Petit enfant d'un jour, mais plus vieux qu'un vieillard de cent ans.

La neige.

12. Qui construit un pont sans un morceau de pierre et sans un éclat de bois ?

Le froid.

13. Le monde est plein de menu plomb, mais il y a nulle part des chasseurs ?

La grêle.

14. On ne voit d'où elle vient et où elle est, mais on voit d'où elle arrive ?

La pluie.

15. Qui court sans pieds, vole sans ailes ?
16. Quand elle est blanche, elle est vierge ; quand elle est noire, elle est enceinte ?

Le nuage ; la nue.

17. Qui court sans pieds, tire sans mains, crie sans gorge, gémit sans douleur ?
18. On ne le voit pas, mais on l'entend ?

Le vent.

19. En Harrien on l'agite, en Wiru il tombe ?

L'éclair.

20. Les hommes hachent du bois au pays lointain, les éclats tombent chez nous ?

L'éclair, la grêle.

Digitized by Google

21. Le cheval hennit en Hiiu ([1]), la voix s'entend en Oesel ?

22. Le cheval hennit en Hiiu, les brides sont en Russie, la voix s'entend ici ?

23. Qui a la voix plus sonore que la trompette ?

Le tonnerre.

24. Une jupe grise pleine de petits pois blancs ?

Le ciel étoilé.

25. Qui passe par le monde courbé et rayé comme un ruban et que personne n'attrape ?

26. Qui est tissé de fils d'or, natté de fils de soie, assis sur le bord du monde ?

27. On attèle le cheval dans un autre pays, on voit le bois courbé ici ? ([2])

L'arc-en-ciel.

28. Le monde est plein de sang, mais personne n'est tué.

L'aurore.

29. Madame met sa toilette derrière la forêt ?

Le lever du soleil.

30. Une pomme d'or sur un plat d'argent ?

31. Qui passe une fois autour de la maison et regarde dans tous les trous ?

Le soleil.

31. Qui vit depuis les commencement du monde, mais n'a pas l'âge de cinq semaines ?

32. Qui est né avant moi, mais n'a pas encore quatre semaines ?

La lune.

33. Deux bateaux se balancent sur la mer, l'un ne peut attraper l'autre ?

34. L'homme dans la cour, les yeux sont dans la chambre ?

Le soleil et la lune.

35. Le bercail est plein de brebis, le vieux bélier se tient dans leur milieu ?

Les étoiles et la lune.

36. La terre en est pleine, la vallée en est pleine, et on ne peut en prendre une poignée ?

Le brouillard.

1. Districts de l'Estonie. u = ou
2. En Estonie comme en Russie on attelle les chevaux à l'aide d'un demi-cercle en bois qui surmonte le cou du cheval de brancard.

Digitized by Google

37. Qui est sans corps, mais visible ?

38. L'acier ne le rompt, le fer ne le casse, le feu ne le brûle, l'eau ne le noie ?

39. Dans sa jeunesse il est grand, dans l'âge d'homme il est court, dans la vieillesse il est si long que personne ne peut le mesurer ?

L'ombre.

40. Quand tu me vois, tu ne vois personne ; quand tu ne me vois pas, tu vois tout. Qui suis-je ?

L'obscurité.

II

Divers

1. Elle casse la tête sans la casser ; quand tu dors, elle te casse, quand tu es éveillé (quand tu as l'esprit éveillé), tu la casses? Qu'est-ce que c'est ? (Le Casse-tête)

La devinette.

2. Qui vole plus vite que l'oiseau ?

La pensée.

3. Qui arrive au monde sans être né ?

L'œuf.

4. Qui naît deux fois et meurt une fois ?

L'oiseau.

5. Quelle jeune et jolie fille se maria avant l'âge d'un an ?

Eve.

6. Si je suis jeune, je reste jeune ; si je suis vieux, je reste vieux — comme je suis, ainsi je reste. Qui suis-je ?

Le tableau.

7. Qui ne mange ni boit, mais vit ?

Le mercure.

8. Veux-tu aller par la haie de broussailles ou par le pont de planches ?

9. Vas-tu sur le fil ou sur la grosse corde ?

Le chemin au ciel ou aux enfers.

10. Qu'est-ce qui est plus profond que la mer ?

L'enfer.

A. Dido.

Digitized by Google

CONTES DE LA HAUTE-BRETAGNE

QUI PRÉSENTENT DES RESSEMBLANCES AVEC DES CONTES IMPRIMÉS

ÈS 1881, dans ma *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, j'avais donné place à une série intitulée « Contes qui présentent des analogies avec ceux de Perrault, soit, dans la marche générale du récit, soit dans les épisodes, sans qu'on puisse dire avec certitude si elles sont dues à des transformations faites par des conteurs ayant connu les récits de Perrault, ou si la ressemblance provient de contes plus anciens ». Cette section comprenait : Barbe-Rouge = Barbe-Bleue, la Pouilleuse = Peau d'âne, Peau d'Anette, ainsi que plusieurs analyses d'autres contes.

Plus tard, en 1887, je publiais dans *Mélusine* une version du Petit Chaperon rouge (t. III, c. 327), et une du Petit Poucet (ibid. c. 399). Ces deux récits étaient précédés d'une petite introduction, dans laquelle je disais que plusieurs variantes m'avaient sans doute échappé, parce que, comme la plupart des collecteurs de contes, il m'était arrivé d'interrompre, presque au commencement, les conteurs qui me semblaient réciter des versions assez mal sues de contes imprimés. Je n'ai pas toutefois toujours procédé ainsi. Dans plusieurs des pays que j'ai enquêtés, les conteurs venaient chez moi ; ils me connaissaient assez pour ne pas être gênés, et je pouvais prendre, pendant qu'ils parlaient, des notes, qui étaient en général rédigées le lendemain, de façon à reproduire aussi exactement que possible le récit qui m'avait été fait. Souvent même il m'arrivait d'écrire en abrégé des contes que je n'avais aucunement l'intention de publier, parceque j'avais remarqué que mes conteurs ordinaires, habitués à voir courir ma plume pendant qu'ils parlaient, s'imaginaient que si je me bornais à écouter leur récit, c'est qu'il me paraissait peu intéressant. Or les conteurs sont mauvais juges de l'intérêt de leurs récits : telle farce grossière, tel conte rebattu leur semblent mériter autant d'attention que les récits originaux ou bien venus, qu'ils font parfois sans s'en douter. Il est donc nécessaire de se résigner à entendre bon nombre de platitudes et de redites, pour ne

Digitized by Google

pas être exposé, en ayant l'air de les dédaigner, à paralyser les conteurs et à les empêcher de « vider leur sac ».

Il était resté dans mes cartons un assez grand nombre de ces « feuilles d'audience » couvertes de griffonnages, de signes abréviatifs, dont la lecture aurait été impossible pour tout autre que pour moi.

Dernièrement, avant de les détruire, je me suis mis à les déchiffrer, et j'y ai retrouvé, avec quelques contes intéressants que je n'avais pas — je ne sais vraiment pourquoi — jugé à propos de publier, un assez grand nombre de récits qui méritaient d'être tout au moins résumés, le plus succinctement possible, pour les épisodes qui ne constituaient que des variantes, avec plus de développement pour ceux qui avaient plus d'originalité. Ce sont ces notes qui m'ont fourni les éléments de l'étude, surtout documentaire, qui suit.

§ I. Les Contes de Perrault

Plusieurs des contes ainsi déchiffrés, d'autres que j'avais en portefeuille, présentent avec les contes de Perrault des communautés dans les éléments du récit ou dans les incidents qui m'ont semblé dignes d'être signalées. En les réunissant à ce que j'ai déjà publié, on arrive à constater qu'un assez grand nombre de matériaux communs aux contes de la Haute-Bretagne et à ceux de ma Mère l'Oye, se trouvent dans les récits que j'ai recueillis. En voici au surplus l'énumération.

a). Quatre versions qui se rapprochent plus ou moins de Cendrillon.

1. *Cendrouse*. Contes populaires, t. II, n° 31 (beaux vêtements, citrouille devenant carrosse, chat devenant cheval).

2. *Pondonette-Cendrillon*, 3. *Cendrasson*, 4. *Cendrillonne*, (pour le début seulement) qu'on trouvera ci-après.

b). Quatre versions du Petit Poucet [1].

1. *Peucerot*. Mélusine, t. III, 399, (enfants égarés, Peucerot jette des cailloux ; perdu une seconde fois, il se retrouve grâce à un fil ; la troisième il sème du blé noir — épisodes des bonnets substitués,

1. A ajouter une version des environs de Redon recueillie par M. E. Rolland (*Mélusine*, t. III, c. 308). Un père qui s'est remarié veut égarer ses deux filles ; elles reviennent au logis en suivant du son qu'elles avaient jeté ; une seconde fois elles jettent du sel qui fond ; elles ne peuvent se retrouver, jettent une pelote de fil qui les conduit à la maison d'un Sarrasin ; sa femme les cache, il veut les manger, mais il les garde pour les engraisser ; elles changent de lit ses petites filles ; il les tue et veut tuer les petites chrétienes ; celles-ci font entrer le Sarrasin dans un four et le brûlent, elles tuent aussi sa femme en abattant sur elle le couvercle de la huche au pain.

Digitized by Google

de la poursuite, des bottes volées, de l'ogresse qui donne de l'argent à Peucerot).

2. *Peuçot* (analysé dans ma Littérature orale, diffère peu de Perrault).

3. *Les enfants dans la forêt* (imprimé ci-après).

4. *La Perle*. Contes de la Haute-Bretagne, t. II, n° 19 (substitution des bonnets, vol des bottes de l'Ogre).

c). Trois versions du PETIT CHAPERON ROUGE.

1. *La petite fille et le Renard*. Mélusine, t. III, c. 397, 2 ibid. (Variante où le loup est tué).

3. *Le Rat et la Ratesse*. Littérature orale, p. 232.

d). Trois versions du CHAT BOTTÉ.

1. *Le marquis de Carabas*. Le Père Gérard, 16 mars 1884.

2. *Le Renard doré* (inédit), très voisin du premier: dans ces deux contes, c'est le Renard doré qui remplit le rôle du Chat botté.

3. *Le père Jabot*, qu'on trouvera ci-après.

e). Des versions de La BARBE-BLEUE.

1. *Barbe-rouge*. Littérature orale, p. 41. 2. *Barbe-Bleue* (analysé ci-après) (1). 3. *Le géant aux sept femmes*. Contes de la H.-B. I, n° 9, (pour les femmes seulement).

f). Versions présentant, mais presque toujours dans les détails, seuls des analogies avec PEAU D'ANE (2).

1. *Peau d'ânette*. Littérature orale, p. 73. (Père qui veut épouser sa fille. Robes et coffre. Fuite. Peau. Fils du roi amoureux).

2. *La Pouilleuse*. Littérature orale, p. 44. (Gardeuse d'oies qui s'habille en dame. Fils amoureux. Pain boulangé. Bague dans la pâte).

3. *Césarine*. Cont. pop. t. I, n° 27 (robes de couleur. Fille s'habillant de belles robes. Fils du roi amoureux). 4. *Le Taureau bleu*, C. p. t. I, n° 3. (robe magique, prince amoureux de bergère, pantoufle

1. A ajouter une version des environs de Redon (Mél. t. III, c. 330). La Barbe-Bleue, un seigneur marié pour la huitième fois, donne à sa femme sept clés, en lui défendant de se servir de la septième; elle enfreint la défense, et voit les sept femmes pendues au plancher. Elle essaie de tromper B.-B. en lui comptant rapidement les clés. Il lui dit qu'il va la tuer. Elle va prendre ses habits de soie, envoie son chien chercher ses frères, et met son coq en observation, qui remplit le rôle de sœur Anne. La femme est délivrée, B.-B. la poursuit, en réclamant ce qu'il a donné à sa femme, qui est obligée de se dépouiller pour être débarassée de sa poursuite.

2. Ajouter une version des environs de Redon (Mél. t. III, c. 330. Une jeune fille amoureuse du fils du roi, met une peau d'âne sur ses habits pour se rapprocher de lui, en se gageant comme domestique dans son château ; elle jette sur le feu du sel pour faire croire que ce sont des poux (épisode qui se trouve dans la Pouilleuse). Le fils du roi la voit revêtue de ses beaux habits. Il en devient amoureux, demande à sa mère un pâté, dans laquelle Peau d'Ane laisse tomber sa bague ; elle seule peut la mettre et il l'épouse.

Digitized by Google

perdue que l'héroïne seule peut mettre). 5. *Le bœuf d'or*, C. p. n° 40, I. (Promesse faite à mourante; père voulant épouser sa fille, objet qu'elle lui demande, fuite). 6. *Pondonnette* (pour la bague et le pâté.

g). Des épisodes des Fées. 1. *La Houle de Teignouse*. Contes pop. t. II, n° 3 (fée à la fontaine).

2. *Les fées à la fontaine*. Trad. et superstitions, t. I, p. 108 (fées à la fontaine, dons différents à la femme polie et à l'autre). 3. *Pondonnette* ci-après.

h). Un épisode de Riquet a la Houppe : les cuisiniers qui parlent sous terre. Le *Prince Bouvier*, Almanach du Phare, Nantes, 1891, p. 108.

i). Un épisode de la Belle au bois dormant. *Le capitaine Pierre* I, p. 43 (princesse endormie qu'on réveille en lui touchant le front).

Parmi ces épisodes il en est dont les conteurs ont pu avoir connaissance par les livres de colportage, par l'imagerie, ou par les récits faits par les mères d'après la source écrite, qui leur arrivait en passant par plusieurs bouches. Je crois cependant que dans plusieurs cas, on se trouve en présence de contes, non pas dérivés, mais parallèles, dans lesquels ont pu être intercalés, — ou substitués à des similaires, — des passages provenant de Perrault.

Je suis en effet de ceux qui pensent que les contes de Perrault les plus parfaits et les plus populaires d'allure, le *Petit Chaperon rouge*, le *Chat botté*, le *Petit Poucet*, la *Barbe-bleue*, ont été puisés par lui à la source orale. Lorsqu'une petite fille me raconta le *Petit roi Jeannot*, le premier conte merveilleux à peu près complet, et d'une bonne forme que j'aie recueilli, je ne pus m'empêcher de songer aux « contes de ma Mère l'Oye », et en écoutant certains passages, je me disais : C'est presque du Perrault. D'autres récits me l'ont, depuis, encore plus rappelé ; c'étaient ceux, en petit nombre dans mes recueils, qui, originairement racontés par des paysannes, avaient été bien retenus par des personnes bien élevées, qui les redisaient dans une meilleure langue, sans leur enlever la naïveté qui en fait le charme. (Cf. les *Petites Coudées*, t. II. Contes pop. t. II, p. 23). Il est un conte, que je n'ai pas encore publié, qui me fut si bien dit par une de mes nièces, petite fille de huit ans, que l'ayant écrit sous sa dictée, je n'ai pas eu à changer vingt mots pour avoir un récit d'une forme tout à fait jolie. Elle l'avait appris d'une domestique de l'école qui, chargée les jours de pluie, d'amuser les petites filles, leur disait des contes. Cette paysanne, tout à fait illettrée, parlait le patois des environs de Dinan, modifié

Digitized by Google

par un séjour de quelques années à la ville, c'est-à-dire une langue assez médiocre. En passant par la bouche de ma petite conteuse, le récit était resté naïf, mais les expressions patoises ou impropres avaient disparu, et de cette adaptation inconsciente était résulté quelque chose de très agréable.

L'origine de plusieurs des contes de Perrault a vraisemblablement été la même : son fils, dont la signature P. Darmancourt est placée au bas de la préface écrite par son père, a pu, comme ma nièce, les entendre raconter par une femme de la campagne, et les redire en bon langage, en leur donnant à peu près la forme sous laquelle nous les connaissons, le rôle de Perrault s'étant borné — et ceci ne diminue en rien son mérite — à des retouches discrètes.

Les deux versions du *Chat Botté* (1 et 2) recueillies en Haute-Bretagne, dans des endroits assez éloignés, fournissent un exemple de contes dans lesquels une partie est parallèle à Perrault, sans que vraisemblablement elle lui ait été empruntée, alors que certains de ses épisodes ont pu être intercalés. Toutes deux débutent par un partage qui rappelle de très près les « Trois héritiers chanceux » de Grimm, que j'ai rencontrés nombre de fois, avec des variantes quant à la nature des objets hérités. La ressemblance avec le récit de Perrault ne commence qu'à la seconde partie, alors que les aînés ont fait fortune. Le troisième n'a qu'un cerisier ; c'est parce qu'il donne des cerises à Compère le Renard que celui-ci va offrir au roi des cerises, des perdrix et des lièvres, dont il s'est rendu maître par des procédés qui n'ont aucune analogie avec ceux employés par le Maître Chat (c'est parce que le roi a fait dorer la queue et les pattes du Renard que le gibier vivant le suit). Le jeune homme auquel le Renard veut du bien s'appelle le marquis de Carabas, sans que le récit explique pourquoi — et ici on peut être à peu près certain que la popularité du conte de Perrault a fait donner ce nom au héros, qui auparavant était anonyme. Le marquis ne se jette plus à l'eau ; mais a été dépouillé par des voleurs, qui lui ont pris son carrosse et ses chevaux. Les épisodes du Renard qui rencontre des lavandières, des faucheurs, des bouviers, etc., ressemblent à ceux du Maître-Chat. La conclusion en diffère. Ce n'est plus du château de l'ogre, mais d'une riche abbaye, que le Renard doré s'empare par ruse, en persuadant aux moines de se cacher dans un amas de paille, pour éviter d'être tués par le roi. Puis le Renard dit au roi qu'il y a dans la paille des rats qui mangent tout, et le fait y mettre le feu. On peut penser que ce dernier épisode, qui n'est pas dans

Digitized by Google

la donnée moderne, remonte jusqu'à l'époque où la satire contre les moines était encore florissante. L'assimilation entre les moines et les rats rappelle la fable de Lafontaine

> Que désignai-je à votre avis
> Par ce rat si peu secourable ?
> Un moine — non, mais un dervis.
> Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

Voici au surplus les variantes et les résumés inédits. On pourra les rapprocher, et de Perrault, et des contes déjà publiés dont j'ai donné l'indication plus haut.

I

Pondonette-Cendrillon

Il y avait une fois un homme qui s'était marié deux fois. De son premier mariage il avait une petite fille qui était belle comme un jour ; sa mère mourut quand elle était toute petite ; comme il était jeune encore, et qu'il était à la tête d'une ferme, il se remaria pour avoir une ménagère.

Tant que sa seconde femme n'eut point d'enfant, elle eut grand soin de sa belle-fille. Mais il lui vint une petite fille qui était laide comme un péché ; en grandissant elle enlaidissait de plus en plus, alors que sa sœur embellissait tous les jours. La femme devint jalouse de sa belle-fille, et cessa de la bien traiter.

Le fermier était assez riche et il invitait assez souvent à dîner le recteur et les principaux de la commune. Les convives étaient charmés de la beauté et de la gentillesse de Pondonette, la fille du premier lit, ils jouaient avec elle et lui donnaient, tantôt des gros sous, tantôt des bonbons, alors qu'ils ne faisaient pas attention à sa sœur. La mère de la petite laide résolut de faire son possible pour enlever la beauté à Pondonette. Elle l'envoyait aux champs par les plus mauvais temps, ne lui donnant que de vieux vêtements et du pain noir tout sec. Mais Pondonette ne cessait d'embellir, et un jour qu'il y avait du monde à dîner, on lui fit encore plus de caresses que de coutume. La fermière, à la fin du repas, envoya les deux sœurs chercher de l'eau à la fontaine pour laver la vaisselle ; et elle leur avait donné à chacune un morceau pour manger ; celui de sa fille était un gâteau beurré bien gras, celui de Pondonette un pain bis, avec très peu de beurre dessus.

Digitized by Google

Comme elles arrivaient à la fontaine, elles rencontrèrent une bonne femme toute courbée, toute ridée, qui paraissait avoir plus de cent ans et était couverte de vieux habits tout rapiécés. Elle s'adressa à la petite fille qui avait le gâteau et lui en demanda un peu.

— Non, ma foi, répondit-elle, je ne donnerai pas mon gâteau à une vilaine vieille bonne femme comme vous, qui fait mal au cœur.

La vieille s'adressa alors à Pondonette et lui demanda un peu de son pain. Pondonette lui dit :

— Ma pauvre bonne femme, il n'est guère appétissant ; mais le voici, prenez-en ce que vous voudrez.

— Je n'ai pas besoin de ton pain, dit la vieille ; mais je te remercie tout de même. Je voulais voir si tu avais bon cœur. Lorsque tu auras affaire de quelque chose ou que tu seras dans la détresse, viens à ma maison qui se trouve sur Crokélien, et je t'accorderai tout ce que tu voudras [1].

La bonne femme disparut, et les deux sœurs retournèrent à la maison ; quand elles y arrivèrent, la fermière reprocha durement à Pondonette d'avoir été si longtemps, mais elle ne gronda pas sa fille. Elle prit la cruche de Pondonette et fut bien surprise de voir qu'au lieu d'eau elle contenait du vin blanc. Elle en remplit des bouteilles et alla les offrir à ses hôtes ; mais quand elle vida la cruche de sa fille, elle n'y trouva que de l'eau croupie, remplie de grenouilles, de sourds et de crapauds.

Elle traita Pondonette encore plus mal que par le passé et elle lui donnait des morceaux de pain de plus en plus petits. Un jour que sa belle-mère l'avait encore plus maltraitée que de coutume et que son père était absent, Pondonette partit pour tâcher de gagner sa vie ; mais elle ne pensa pas à aller trouver Margot la fée à sa maison.

Après avoir voyagé quelque temps, elle arriva à un château, et demanda si l'on n'avait pas besoin d'une domestique. La dame lui répondit que non, mais son fils la pria de trouver de l'occupation pour cette pauvre fille, et elle mit Pondonette à garder les dindons.

Elle resta longtemps au château et l'on était content d'elle ; comme le soir elle restait à songer au coin du feu dans la cuisine, et qu'elle s'amusait avec la cendre et les tisons, les autres domestiques la surnommèrent Cendrillon.

1. Il y a sur la colline de Crokélien, commune du Gouray, un gros rocher qui s'appelle la Maison de Margot la Fée. Ce tertre de Crokélien est le théâtre d'un assez grand nombre de récits merveilleux ; c'est là que les conteurs placent la demeure des Margot la fée, fées de l'intérieur locales (cf. mes *Traditions et Superstitions*, t. I, et les *Margot la fée*, 1887, in-8° (Extr. des Mém. de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord).

Digitized by Google

Un jour le marquis, auquel était le château, dit à sa mère qu'il voulait se marier; mais, ajouta-t-il, je n'irai pas chercher une femme bien loin. Nous ferons un grand dîner auquel sera invitée toute la noblesse des environs et je choisirai une femme parmi les jeunes filles qui y seront venues.

Quand Pondonette sut le dessein de son maître, elle se souvint de la bonne femme et alla sur Crokélien devant la Maison des fées. Elle appela la fée et la vit bientôt paraître : ce n'était plus une vieille couverte de haillons, mais une dame jeune et belle, et vêtue comme une reine.

— Que veux-tu, Pondonette? lui demanda-t-elle.

— Je voudrais bien avoir ce soir un bel habit couleur de la nuit.

— Le voici, dit la fée; quand tu auras encore besoin de moi, reviens ici.

Pondonette était bien contente : elle mit son bel habit couleur de la nuit et alla, quand tout le monde fut couché, se promener dans la cour du château. Le marquis était à sa fenêtre à prendre le frais et il fut ébloui de la beauté de la demoiselle; mais il n'eut pas le temps de lui parler, car elle ne fit que passer, et elle alla se coucher, après avoir quitté ses belles robes, qui disparaissaient quand elle voulait.

Le lendemain, elle garda encore les dindons, et le soir, elle alla sur Crokélien trouver la fée, qui lui donna un habit plus beau que le premier; il était couleur du soleil. Pondonette vint à la même heure que la veille se promener dans la cour du château. Le marquis était encore à sa fenêtre; il vit la belle demoiselle et jura dans son cœur, que si elle venait au souper, ce serait elle qu'il épouserait.

Quelques jours avant le repas, le marquis dit à sa mère qu'il voulait que chacune des domestiques fît un pâté et que Cendrillon ferait aussi le sien. Toutes les fois que le marquis parlait de Cendrillon à sa mère, celle-ci se moquait de lui.

— Comment veux-tu, dit-elle, que Cendrillon fasse un pâté? elle ne sait peut-être pas même ce que c'est.

— Cela m'est égal, répondit-il, je veux qu'elle fasse le sien comme les autres.

Toutes les domestiques firent leur pâté, et Cendrillon aussi, mais elle laissa tomber par mégarde dans la pâte une bague que la fée lui avait donnée.

Le matin du repas, Pondonette alla sur Crokélien à la Maison des fées et demanda un carrosse avec de beaux chevaux et de beaux habits, pour pouvoir assister au repas que donnait son maître. La

Digitized by Google

fée lui accorda tout cela ; il n'y avait pas un aussi beau carosse que le sien. Quand le marquis le vit arriver, il se présenta à la portière de la voiture et fut ébloui de la beauté de la jeune fille. Il lui offrit la main pour la conduire à la salle du festin ; mais il ne la reconnut pas et se jura de l'épouser.

Mais Pondonette devait rendre l'attelage à la fée à quatre heures et revenir garder ses dindons. Elle partit un peu avant quatre heures et alla reconduire l'attelage à la fée, puis elle retourna à ses dindons. Ce jour-là le marquis ne fit point son choix, quand il vit que celle qu'il aimait était partie.

Le lendemain, il y avait encore un autre repas ; Pondonette alla demander à la fée un plus bel équipage et de plus beaux habits que la veille, et elle se présenta au château. Le marquis vint lui offrir la main et lui dit encore qu'il l'aimait et qu'il l'épouserait si elle l'acceptait. En descendant de voiture elle laissa tomber une de ses pantoufles que le marquis ramassa ; mais il en vint une autre la remplacer, de sorte qu'elle n'était pas déchaussée.

A quatre heures le marquis n'avait pas encore fait son choix ; il voulut empêcher Pondonette de partir, mais elle lui déclara qu'elle ne pouvait rester plus longtemps, et elle retourna à Crokélien rendre le carrosse à la fée.

Le marquis avait fini par s'apercevoir de l'absence de Pondonette et, malgré ses beaux habits, il pensa que la belle demoiselle était la même personne que sa pâtoure.

Enfin le jour arriva où le marquis devait choisir sa femme. Toutes les jeunes filles des environs étaient au repas, et aussi les domestiques de la maison. Cendrillon était avec les autres, dans ses habits de gardeuse de dindons.

On servit le dîner, et quand vint le tour des pâtés, le marquis trouva dans le sien la bague que Cendrillon avait perdue. Il la ramassa et n'en parla à personne ; à ce moment il savait que la belle jeune fille qu'il avait admirée n'était autre que Cendrillon.

Quand le repas fut terminé, le marquis dit qu'il allait faire son choix. Il tira de ses habits la bague et la pantoufle et dit :

— Je prendrai pour femme celle qui pourra mettre cette pantoufle et au doigt de laquelle ira cette bague.

Toutes les jeunes filles essayèrent : d'abord les demoiselles de la noblesse, puis les filles de fermiers et les domestiques. Mais aucune ne put chausser la pantoufle ou passer à son doigt la bague. Quand vint le tour de Pondonette, ou si vous aimez mieux de Cendrillon, la pantoufle lui allait comme un gant et la bague était juste de mesure à son doigt.

Digitized by Google

Le marquis déclara que c'était elle qu'il épouserait ; sa mère fut d'abord un peu contrariée, mais quand elle vit Pondonette, non plus en gardeuse de dindons, mais vêtue de sa robe couleur de soleil, elle se dit qu'elle avait une jolie bru et elle donna son consentement.

Il y eut de belles noces : le marquis ne se repentit pas d'avoir épousé Pondonette, qui était aussi douce que jolie ; quand elle avait besoin de quelque chose, elle n'avait qu'à aller sur Crokélien, à la maison des fées, et la fée lui accordait ce qu'elle désirait.

(*Conté en 1884 par J.-M. Comault, du Gouray*).

II

Cendrasson

Il y avait une fois une petite fille qui avait l'habitude de se fourrer dans la cendre ; aussi ses sœurs lui avaient donné le sobriquet de Cendrasson. Elles la traitaient comme leur servante, et l'envoyaient aux champs couverte de haillons et presque sans pain. Quand il y avait des noces, c'étaient toujours elles qui y allaient et laissaient l'ouvrage à faire à Cendrasson, et si elle ne l'avait pas fait à leur idée, elles la battaient.

Margot la Fée finit par avoir pitié d'elle ; un jour que ses sœurs étaient aux noces, elle se présenta à la maison, vieille, ridée, et vêtue comme une mendiante. Cendrasson l'invita à entrer, lui donna un morceau de pain, et alluma du feu pour la réchauffer. La vieille resta longtemps, pour voir si Cendrasson s'impatienterait, mais elle la trouva toujours polie.

Quand elle fut assurée que Cendrasson avait bon cœur, elle cessa tout à coup d'être vieille et déguenillée, et devint une dame si belle que Cendrasson n'osait s'approcher d'elle.

— Ecoute, mon enfant ; tu as été bonne avec moi, je veux t'en récompenser. Quitte tes vieux habits.

Cendrasson obéit ; Margot la Fée lui donna de belles robes, et des bottines qui lui arrivaient jusqu'à mi-jambe, puis elle lui dit :

— Maintenant, tu peux aller aux noces ; mais si tu n'es pas rentrée ici à onze heures du soir, tu perdras tes beaux habits.

Dans la cour il y avait une belle voiture avec un bon cheval et un cocher.

— Je te fais encore don de ceci, dit la fée ; mais rappelle-toi à quelle condition.

Elle alla à la noce où étaient ses sœurs ; elle était si belle qu'elles

Digitized by Google

ne la reconnurent pas. Le fils du roi qui était là, la trouva jolie et en devint amoureux. Il dansa plusieurs fois avec elle et lui fit la cour de son mieux.

Le soir elle songea à s'en retourner ; le fils du roi la conduisit à sa voiture, elle lui promit de revenir le lendemain et elle rentra à la maison, avant onze heures.

Margot la fée s'y trouvait, et pendant que Cendrasson se divertissait, elle avait fait son ouvrage.

Le lendemain, Cendrasson retourna à la noce ; le fils du roi ne dansa qu'avec elle, ce qui la fit regarder davantage par ceux qui étaient là. Ses sœurs la reconnurent : si elle avait été vêtue de ses haillons, elles l'auraient battue, mais la voyant mise comme une princesse, elles s'approchèrent d'elle et lui firent la meilleure mine du monde.

Ce jour-là, elle resta plus tard que d'habitude, et quand elle arriva dans la cour, onze heures sonnaient ; sa voiture, son cheval et son cocher avaient disparu, et elle fut obligée de s'en retourner couverte de haillons. De tous les dons de Margot la fée, il ne lui restait plus que ses bottines, et encore elle en perdit une dans un chemin creux, où il y avait de la boue jusqu'à mi-jambe.

Le lendemain le fils du roi la trouva, en allant se promener, et il essaya de savoir à qui elle était. Il vint dans la maison où était Cendrasson qui lui montra son autre bottine.

Comme Cendrasson était jolie, le fils du roi, auquel elle raconta sa misère et ses aventures, voulut l'épouser. Ils furent heureux et Cendrasson fit du bien à ses deux sœurs.

(*Conté en 1884 par Jean Mamet, de Gouray, âgé de 11 ans*).

III

Cendrillonne

Il y avait une fois un homme et une femme qui avaient trois filles, deux jolies et une laide. Celle qui était laide se nommait Cendrillonne et, lorsque son père était sorti, sa mère et ses sœurs lui faisaient de la misère et ne lui donnaient point à manger. Quand les jeunes gens venaient le soir faire la cour aux deux belles filles, on envoyait la pauvre Cendrillonne coucher dans l'étable avec les moutons. Son père qui savait que sa femme maltraitait la petite fille mettait de côté la moitié de ce qu'on lui donnait à manger dans les maisons où il travaillait en journées, et il le lui rapportait tous les soirs.

Digitized by Google

Mais le bonhomme tomba malade et Cendrillonne mourait de faim. Un jour son père qui sentait la mort venir lui dit :

— Ecoute, mon enfant ; quand je serai mort, il ne faudra pas rester ici, car tu y serais trop malheureuse. Tu partiras et tu tâcheras d'entrer dans quelque bonne maison où tu te loueras pour garder les moutons ou les vaches, puisque c'est là le métier auquel tu as été habituée. Mais il faudra bien te garder, si tu veux rester en place, de répondre à tes maîtres quand ils te diront quelque chose.

Cendrillonne promit à son père de suivre ses conseils, et peu de temps après le bonhomme mourut.

Quelques jours après l'enterrement, Cendrillonne mit toutes ses hardes dans un paquet qui ne lui chargeait guère les épaules, et partit pour chercher une place.

Après avoir marché quelque temps, elle aperçut une maison qui avait bonne apparence, et elle y entra pour demander si on n'avait point besoin d'une servante :

— Si, répondit la maîtresse du logis, il me manque justement une domestique : que faisiez-vous chez vous ? — Je gardais les moutons et les vaches. — Savez-vous tricoter et filer ? — Un peu. — Alors restez chez nous, je pense que vous nous conviendrez.

On la chargea de mener aux champs le troupeau de la maison et on lui donna du lin à filer, et elle s'acquittait très bien de sa besogne.

Elle n'était point jolie, mais elle était si gracieuse que tout le monde l'aimait, et le fils unique de sa maîtresse s'amouracha d'elle et voulut l'épouser. Quand sa mère en eut connaissance, elle ne fit pas mine de le savoir, et lui dit que la pâtoure était une voleuse.

— Ah ! dit-elle, quelle petite coquine j'ai prise à mon service ! — Qu'a-t-elle donc fait, ma mère ? — C'est elle qui vole les œufs de nos poules, la laine de nos moutons et le beurre de nos vaches ; si elle restait longtemps chez nous elle nous ruinerait. Il faut la mettre à s'en aller.

La pauvre Cendrillonne fit un petit paquet de ses hardes, et s'en alla pour chercher de l'ouvrage ; mais tout le monde l'appelait voleuse, et elle ne trouvait personne qui voulût la prendre à son service.

Elle partit bien loin et se rendit dans un pays où personne ne la connaissait ; elle entra dans une ferme, et demanda si on n'avait pas besoin d'une domestique. — Que savez-vous faire, mon enfant, lui dit la fermière. — Je sais, dit-elle, filer et tricoter et je garderai les moutons et les vaches si vous voulez, madame.

Digitized by Google

Mais la malechance poursuivait la pauvre Cendrillonne ; quelque temps après son entrée en service, le feu prit à la ferme ; ses maîtres dirent que c'était elle qui l'y avait mis, et la voilà poursuivie en justice. Son père lui avait recommandé de ne jamais contredire ses maîtres ; aussi quand les juges la questionnèrent pour savoir si elle avouait ce qu'on lui reprochait, elle se contenta de répondre : « Dieu seul le sait, messieurs, si j'ai mis le feu ». Elle fut condamnée à cinq mois de prison, et quand elle eut fini son temps, elle était bien humiliée, bien chagrine et ne savait où aller. Elle s'assit sur le bord de la route et se mit à pleurer.

Un monsieur qui passait par là eut pitié de son chagrin et lui dit : — Qu'avez-vous à pleurer, ma fille ? — C'est que je ne sais pas où aller pour gagner ma vie. — Il faut chercher une place. Savez-vous faire des allumettes chimiques ? je vous emmenerai avec moi. — Je n'en ai jamais fait, monsieur, dit-elle, mais j'ai bonne volonté et j'essaierai.

En peu de temps elle apprit ce nouveau métier, et elle travailla à la fabrique où tout le monde l'aimait bien à cause de sa gentillesse. Mais un des ouvriers fut empoisonné ; on accusa Cendrillonne de sa mort, et comme, suivant la recommandation de son père, elle ne niait pas de peur de contredire son maître, on la mit à la porte de la maison.

Comme elle s'en allait pleurant sur la route, trois voleurs passèrent auprès d'elle : — Qu'as-tu à pleurer, Cendrillonne, dit l'un d'eux ? — Qui vous a dit mon nom ? répartit-elle étonnée, car c'était la première fois qu'elle les voyait. — Il y a longtemps que nous le connaissons, ton nom. Je te trouverai une place si tu veux ; nous allons en ville et nous ne pouvons te mener avec nous ; mais si tu veux rester ici jusqu'à ce soir à nous attendre, nous viendrons te chercher à la nuit close. — Je veux bien ; mais je n'ai pas mangé depuis deux jours et j'ai bien faim. — Il faut, dit un des voleurs, lui donner du pain et de la viande, et elle nous attendra. Le temps semblait long à la pauvre Cendrillonne, surtout quand vint la nuit ; mais comme les voleurs lui avaient dit de monter dans un petit arbre, si elle avait peur, elle y grimpa et les attendit là avec plus de tranquillité.

Vers dix heures du soir, elle entendit un bruit de pas, et l'un des voleurs cria : — Es-tu là, Cendrillonne ? — Oui. — Hé bien, descends et viens avec nous. Ils l'emmenèrent et elle ne savait où ils la conduisaient. Ils marchèrent longtemps dans une forêt et arrivèrent à l'entrée d'un souterrain, où ils sonnèrent une petite clochette. La porte s'ouvrit et Cendrillonne vit une vieille femme qui tenait à

Digitized by Google

la main une lumière. Elle était si vieille qu'elle avait la figure et le dos couverts de mousses longues comme celles des rochers. C'était la grand' mère des brigands qui firent entrer Cendrillonne avec eux dans la caverne.

Elle ne tarda pas à voir qu'elle avait affaire à des voleurs et qu'elle était prise par eux ; mais elle se souvint des recommandations de son père et ne dit rien. La caverne était toujours bien éclairée et elle ne manquait de rien, car les voleurs rapportaient souvent du butin, des bœufs, des moutons, des cochons, des hardes de toute espèce, de l'or et de l'argent.

Elle demeura longtemps dans le souterrain ; l'un des voleurs s'amouracha d'elle et promit de l'épouser, et elle consentit à le regarder comme son mari. Quand elle fut sur le point de devenir mère, les voleurs allèrent, couverts d'un masque, chercher une sage-femme pendant la nuit et lui bandèrent les yeux jusqu'au moment où elle se trouva dans la caverne. Elle y demeura quatre jours, et elle seule n'était pas masquée. Au bout de ce temps les voleurs la ramenèrent chez elle, lui donnèrent mille francs pour sa peine et ils lui dirent qu'ils reviendraient la chercher de nouveau si Cendrillonne avait besoin d'elle.

Quelques jours après Cendrillonne se trouva malade et les voleurs retournèrent chez la sage-femme ; mais en arrivant chez elle, ils y trouvèrent des gendarmes qui depuis plusieurs nuits les guettaient. Ils se saisirent d'eux et les emmenèrent en prison.

Celui des voleurs qui aimait Cendrillonne déclara à la justice qu'il avouerait tout et les conduirait au souterrain s'ils voulaient faire prendre soin de Cendrillonne. On lui accorda ce qu'il demandait, et quand les voleurs passèrent en jugement, les deux autres furent condamnés à passer leur vie en prison ; l'amant de Cendrillonne en fut quitte pour six mois, et quand il eut subi sa peine, il l'épousa.

(*Conté par Rose Renaud, de St-Cast. 1879*).

IV

L'Ogre

Un soir deux femmes qui étaient enceintes s'en revenaient de l'église où elles étaient allées pour se confesser. Il faisait une nuit noire, si bien qu'elles s'égarèrent et marchèrent longtemps sans pouvoir retrouver leur chemin.

Digitized by Google

Elles étaient fort lassées, quand elles aperçurent une petite lumière qui brillait à travers les arbres : elles se dirigèrent de ce côté, et arrivèrent à une maison, où elles frappèrent à la porte pour demander qu'on voulût bien les loger pour la nuit, car elles étaient si fatiguées qu'elles ne pouvaient aller plus loin.

— Hélas ! dit la femme qui leur avait ouvert la porte, je voudrais bien vous recevoir, mais mon mari est un ogre qui n'est point chrétien, et j'ai peur qu'il ne vous mange s'il vient à vous découvrir : je vais cependant vous cacher de mon mieux.

Elle les fit monter dans son grenier et leur dit de se coucher dans deux grands coffres qui s'y trouvaient : ce fut là qu'elles mirent au jour un petit garçon et une petite fille.

Quand l'ogre rentra, il dit : — Je sens la chair chétienne. — Vous êtes fou, répondit la femme ; c'est l'odeur d'un morceau de veau qui est dans notre buffet.

Le lendemain, l'ogre découvrit les deux femmes et leurs enfants ; mais comme il était de bonne humeur, il ne les mangea pas et finit même par s'habituer à leur compagnie.

Cependant, quand les enfants furent devenus grands, il força les mères à s'en aller, et quelque temps après il ordonna au petit garçon, qui s'appelait Pierre, d'aller abattre un taillis avec une hache de bois, en jurant de le manger, s'il ne pouvait y parvenir.

Le petit Pierre partit et, quand arriva l'heure de midi, la femme de l'ogre donna à la petite Françoise (c'était le nom de l'autre enfant) un panier qui contenait le dîner de Pierre.

L'enfant partit, son panier sous le bras et une petite gaulette à la main : sur la route elle rencontra une belle dame qui lui demanda si elle voulait changer sa gaule pour la baguette qu'elle tenait.

— Je le veux bien, madame.

— Hé bien, prends cette baguette, et toutes les fois que tu désireras quelque chose, frappe trois coups en prononçant un souhait et ton souhait s'accomplira.

Quand elle arriva au taillis, elle vit Pierre qui, avec sa hache de bois, essayait d'abattre un des arbres ; mais bien qu'il eût travaillé depuis le matin et qu'il fût tout en sueur, c'est à peine s'il avait entamé l'écorce.

— Voici de quoi manger, mon frère, dit-elle.

— Je n'ai pas le temps, ma sœur.

La petite fille se souvint alors de sa baguette, et elle frappa trois coups sur un arbre en disant :

— Mon Dieu, faites que par la puissance de la baguette qui m'a été donnée, le taillis tombe par terre.

Digitized by Google

Comme elle achevait ces mots, les arbres furent étendus sur le sol, aussi bien coupés que si les meilleurs bûcherons les avaient tranchés avec leurs haches et les enfants n'eurent que le temps de se sauver pour n'être pas écrasés par leur chute.

Ils revinrent bien contents à la maison de l'ogre, auquel Pierre raconta que sa tâche était accomplie. L'ogre alla voir, et quand il fut de retour, il commanda au petit garçon de remplir une grande cuve d'eau avec le bec d'une plume.

Il se mit à l'ouvrage, mais bien qu'il eût pris son sabot à la main pour puiser de l'eau et aller plus vite, la cuve était bien loin d'être pleine.

Françoise arriva alors et toucha la cuve avec sa baguette en prononçant son souhait et elle fut aussitôt remplie d'eau.

Quand l'ogre fut de retour, il ordonna à sa femme de mettre dans un grand bassin l'eau de la cuve, et de faire un bon feu dessous pour la faire bouillir.

Comme les enfants étaient lassés, il les envoya se coucher. Mais la petite fille, qui ne dormait pas, entendit l'ogre dire à sa femme que l'eau était pour faire bouillir son frère. Elle l'en avertit, et il essaya de creuser dans le mur avec son couteau un trou pour pouvoir se sauver, mais il n'avançait guère à la besogne. La petite fille eut encore recours à sa baguette, et ouvrit un passage par lequel ils s'enfuirent tous les deux, bien joyeux d'échapper à l'ogre.

Pour qu'il ne s'aperçût pas de leur fuite, ils avaient tout doucement mis le fils de l'ogre à la place du petit Pierre ; pendant la nuit, l'ogre prit son fils et le mit dans le bassin où était l'eau bouillante. Quand vint le jour, il s'avisa de son erreur, il monta dans une grande colère, prit son grand sabre et se mit à courir après les fugitifs. Ceux-ci l'aperçurent qui accourait à grandes enjambées ; ils se trouvaient alors près d'une rivière large et profonde. Françoise frappa les eaux de sa baguette en disant :

— Mon Dieu, faites que par la vertu de ma petite baguette les eaux se séparent pour laisser un passage à vos petits voyageurs.

Aussitôt ils virent au milieu de la rivière un endroit sec comme un grand chemin, et ils arrivèrent sur la rive sans être mouillés.

L'ogre était entré dans le lit de la rivière à la suite des enfants, et quand ils virent qu'il était trop avancé pour reculer, Françoise frappa de sa baguette les eaux qui recommencèrent à couler et noyèrent l'ogre.

Au bout de quelque temps, les deux enfants arrivèrent en pays chrétien, où ils grandirent, et plus tard ils se marièrent et vécurent heureux. (*Conté en 1879 par Marie Huchet, d'Ercé*).

Digitized by Google

V

Les enfants dans la forêt

Il était une fois une veuve qui avait deux enfants et point de pain pour les nourrir. Elle résolut de les égarer dans la forêt. Quand ils s'y furent bien promenés, elle leur dit qu'il fallait se reposer. Elle se coucha auprès d'eux au pied d'un arbre et fit semblant d'être endormie. Les deux enfants ne tardèrent pas à dormir pour de bon ; leur mère les laissa là et se hâta de retourner à la maison.

Quand ils s'éveillèrent, ils furent bien étonnés de ne plus voir leur mère et ils se mirent à crier : « Maman ! maman ! », mais leur mère était déjà loin. A la nuit, l'un d'eux grimpa sur un arbre et vit une lumière qui ne paraissait pas très éloignée. Ils se dirigèrent de ce côté et ne tardèrent pas à arriver près d'une belle cabane. Ils frappèrent à la porte, et une vieille bonne femme qui vint leur ouvrir, leur demanda ce qu'ils désiraient.

— Nous voudrions bien, répondirent-ils, que vous nous logiez pour cette nuit.

— Mes pauvres enfants, dit-elle, mon mari est un Sarrasin [1], et il mange les petits enfants.

— Mourir ici ou ailleurs, il n'en chaut, répondirent-ils, logez-nous tout de même.

Elle les laissa entrer, les fit souper et leur dit d'aller se coucher sous un grand lit, et de se cacher de leur mieux, pour que son mari ne les vît pas.

Quand le Sarrasin entra, il renifla et dit :

— Je sens de la chair chrétienne.

— Non, répondit la femme, c'est le veau que je t'ai préparé pour ce soir.

— Je sens de la chair chrétienne, te dis-je ! dis-moi où tu les as cachés, ou c'est toi que je vais manger.

— Hé bien ! je vais te le dire, mais tu ne les mangeras pas, et tu ne leur feras aucun mal.

— Non, non, dis-moi vite.

— Ce sont deux petits enfants, bien gentils, qui s'étaient égarés dans la forêt et que j'ai recueillis.

— Où sont-ils.

— Là, sous le lit.

Ils les attira et les prit dans sa main, pensant qu'il aurait de quoi

1. Un ogre ; en Haute-Bretagne les deux termes sont synonymes.

Digitized by Google

faire un bon repas. Il dit à sa femme de les mettre à coucher avec deux enfants qu'ils avaient, et de leur donner à chacun un bonnet de bois pour les distinguer de ses enfants qui avaient des bonnets de laine.

Pendant la nuit, l'un des enfants ôta les bonnets de laine des petits Sarrasins, et les mit sur sa tête et sur celle de son frère, en les remplaçant par les bonnets de bois. Un peu avant le jour, le Sarrasin arriva au lit, et tâta les bonnets avec la main. Il coupa le cou à ceux qui avaient des bonnets de bois, puis retourna se coucher.

Dès que les enfants l'entendirent ronfler, ils se levèrent, passèrent par une fenêtre, puis ils se mirent à se sauver le plus vite qu'ils purent.

Le lendemain quand le Sarrasin vit qu'il avait tué ses enfants, il ne se sentait pas de colère ; il chaussa ses bottes de sept lieues et se mit à les poursuivre. Il les aperçut dans un chemin ; eux aussi l'avaient vu, et ils grimpèrent dans le haut d'un grand arbre. Le Sarrasin, d'un seul coup de hache, coupa l'arbre ; mais les deux enfants avaient eu le temps de sauter sur un autre. Le Sarrasin le coupa encore, puis un troisième sur lequel ils s'étaient refugiés. Alors les deux petits garçons s'envolèrent comme des oiseaux, et quoique le Sarrasin fît sept lieues au pas, il les perdit de vue.

Quand ils furent lassés, ils se cachèrent sous un grand rocher où il y avait une sorte de grotte. Le Sarrasin qui était aussi fatigué vint se coucher auprès, le rocher lui servit d'oreiller, et il s'endormit comme une motte.

Alors les petits garçons lui prirent ses bottes, et ne furent pas longtemps à retourner chez leur mère.

(*Conté en 1884 par François Glatre, du Gouray, qui tient ce conte de Jacques Bidan d'Erquy*).

VI

Le prince Jabot

C'est le marquis de Carabas, avec ce détail que quand le chat dit « Si vous ne dites pas que ceci est au prince Jabot, vous serez mangés » les gens ont peur du chat, parce qu'il parle.

Quand le roi dit à Jabot « Vous êtes bien riche ? » il répond : « Oui, j'ai des terres assez, mais je n'ai pas d'argent ». Le roi lui en prête et lui propose sa fille en mariage ; Jabot dit qu'on verra quand on sera arrivé à son château. Le chat va à un château où il y avait

Digitized by Google

un diable qui prenait la forme de toutes sortes de bêtes. Quand il est en souris le chat le mange. Le prince Jabot hérite du château et épouse la princesse.

(*1879, Etienne Pluet, St Cast*).

VII

LA BARBE-BLEUE

Barbe-Bleue avait épousé trois femmes ; la troisième va malgré sa défense dans la chambre. Il veut la tuer ; elle envoie son petit chien à ses frères avec une lettre.

Elle demande à faire ses prières, et Barbe-Bleue en bas répète :

J'affile, j'affile, mon couteau,
Pour tuer ma belle qu'est en haut.

Elle demande à sa sœur si elle voit venir quelqu'un : — Non, je ne vois rien que la lune et les étoiles qui brillent.

(*Recueilli en 1883 à Saint-Glen*).

(*A suivre*). PAUL SÉBILLOT.

LES MONTAGNES (1)

IX

D'après la *Vie des Esquimaux* de l'explorateur Nansen, dont la traduction anglaise vient de paraître, quand l'Esquimau passe à côté d'un glacier, il se garde bien de lui dire son nom de peur que celui-ci ne s'offense, et ne détache un iceberg. Le nom fait, en effet, partie de la personne ou de la chose, et celui qui le connaît acquiert une certaine puissance sur le propriétaire de ce nom, et peut employer cette puissance à lui nuire. A. H.

1. V. le t. VII, p. 321 et le t. VIII, p. 230.

Digitized by Google

COUTUMES DE MARIAGE [1]

XVI

La Bague au cou des fiancées, usage ancien (1542)

(Extrait du manuscrit n° 1431 de la Bibliothèque de Troyes)

La seule page écrite en français que l'on rencontre dans ces quatre volumes (vers la fin du tome III) rappelle l'ancien usage des femmes, de porter une bague pendue à leur cou, lorsqu'elles étaient fiancées à quelqu'un ou qu'elles se mariaient ; elle commence ainsi :

« Tu voiras mintenant ung femme laquelle on mene pour espouse, et icelle aura pandu ugne bage precieuse au col avecques ugne chennette d'or : tu te pourras esbay de cela ; mès touteffoys tu ne tans doibs pas esbay, car ce n'est pas de mintenant que ceste coutume est treuvée. Le temps passé, quant ung homme vouloit prandre pour espouse ugne femme, il faisoit sculper sa figure en or ou argent au plus prest de sa semblance qu'il estoit possible, et puys il donnoit cest bage à icelle avecques ugne petite chennette pour la pandre à son col et puys luy disoit : Tenez, ma mye, voilla que je vous donne : touttefoys et quant que vous la voirez, ayez memoire de moy, pandez la à vostre col et ne permetez personne touche à vous sinon moy. Ceste pucelle prenoit de son amy cest bage et la pandoit à son col, et puis si quelqu'un la vouloit avoir en mariage, elle respondoit : Je suys jà promise, vous voyez de quoy, et luy montroit ceste bague ; ou si sur elle on vouloit faire atouchement impudique, elle respondoit le semblable ; ains, si elle vouloit faire la folle et l'esgarée, ycontinent ces parens et amys luy disoient : Ma mye, regardez ce qu'est pandu à vostre col, etc ».

Louis Morin.

1. Cf. le t. II, p. 521, le t. III, p. 107, 446, 609, le t. IV, p. 48, 157, 158, le t. V, p. 181, 221, 710, 421, 500, 614, 621, le t. VI, p. 625, le t. VII, p. 177, 272, 682, le t. VIII, p. 219, 290.

Digitized by Google

LA TOUPIE DU GÉANT PÉRIFÉRIGÉRILÉRIMINI (1)

Les géants, comme on sait, jouaient volontiers aux boules et à la toupie avec des rochers façonnés par eux ou par la nature. C'est ainsi que près d'Hœxter, disent les frères Grimm, sont situés le Bruxeberg et le Wilberg, montagnes autrefois habitées par des géants, si grands selon la tradition populaire, que le matin, en se saluant, ils se donnaient la main d'une fenêtre à l'autre de leurs châteaux. Ils se jetaient aussi, en guise de paume, de grosses boules qu'ils faisaient voler et se renvoyaient l'un à l'autre. Une de ces boules tomba un jour au milieu de la vallée et creusa dans la terre un énorme trou que l'on voit encore aujourd'hui. En France, M. Paul Sébillot a relevé dans son *Gargantua* un grand nombre de légendes qui attribuent des prouesses analogues à Gargantua et aux héros similaires.

Dans la Loire-Inférieure, près de la source ferrugineuse de Préfailles, au bord de la mer, on remarque un rocher qui a la forme d'une toupie. C'est, nous a dit en 1889, un jeune homme de la localité qui le tenait de sa vieille bonne, la toupie du géant Périférigérilérimini.

Quand il était jeune, les parents de Périférigérilérimini lui permettaient entre les repas, d'aller se promener à la condition de ne pas enjamber la Manche pour aller polissonner en Angleterre et surtout de ne pas s'avancer dans l'Océan. Un jour que l'enfant géant se promenait le long des côtes, en jouant à la toupie, celle-ci rebondit dans la mer. Périférigérilérimini allongea le bras, tâtonna pour ratrapper son jouet ; mais, ne sentant rien, il se lassa et s'en alla.

Or, la mer était haute ; en se retirant elle laissa à découvert la toupie dont la pointe s'était enfoncée dans un rocher.

La toupie du géant Périférigérilérimini est encore debout. — En

1. Ce nom bizarre de géant, qui est une sorte de casse-tête de prononciation, n'est vraisemblablement pas d'origine populaire. Un conte de Ducray-Duminil, qui fait partie d'un recueil que le colportage a vulgarisé, est intitulé le Géant Périférigérilérimini; ses aventures n'ont rien de commun avec celles du géant de Préfailles, c'est un ogre qui a pour massue un chêne entier et mange les petits enfants qui s'écartent de la maison.

Digitized by Google

voilà une qui ronfle longtemps ! disent les jeunes garçons ; — mais comme la mer mine sans cesse sa pointe, on craint que dans un temps peu éloigné elle ne devienne un vulgaire *potet* (1).

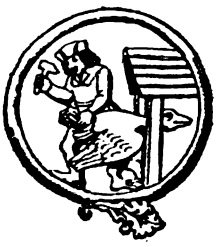
A. CERTEUX.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS DE LA KABYLIE DU DJURJURA

(Province d'Alger)

I

LA PETITE FILLE AUX SEINS PENDANTS



QUAND un voyageur traverse un cimetière la nuit, il entend une femme qui chante d'une façon mélodieuse.

Si le voyageur se bouche aussitôt les oreilles et se sauve sans regarder derrière lui aussi vite qu'il le peut, il est sauvé.

Mais presque toujours le voyageur prête l'oreille, va dans la direction de la voix et arrive près d'une petite fille toute noire mais fort jolie ; celle-ci se sauve doucement en chantant ; le voyageur la poursuit ; mais elle court de plus en plus fort, ses seins s'allongent demesurément, elle les rejette par dessus son épaule et saute tout d'un coup dans un ravin. Le voyageur qui la poursuit, poussé par une force irrésistible, tombe dans le ravin et se brise les os.

II

LA CAVERNE DE L'AZEROU TIDJER

Il y a dans les flancs de l'Azerou Tidjer, un des pics du Djurjura, une caverne voisine d'un marabout. Les bons musulmans peuvent y entrer et en sortir sans encombre. Quant aux mauvais musulmans, ils n'y sont pas plutôt entrés que les murs se rapprochent et les emprisonnent à tout jamais.

De même, dans la tribu des Chenacha une autre grotte, habitée par un Djinn (sorte de démon volant), se fermait sur l'imprudent qui y entrait sans être bon musulman.

ARMAND VIRÉ.

1. Le *potet* est une vieille toupie que chaque joueur met au centre d'un cercle ; on gagne autant de potets qu'on peut en faire sortir du cercle en lançant sur le tas sa toupie de jeu. La toupie qui reste dans le cercle après avoir cessé de tourner et sans qu'on ait pu la retirer en la recueillant dans le creux de la main devient *potet*. Il y a du reste tout une règle pour le jeu de la toupie au cercle et du potet.

Digitized by Google

SUPERSTITIONS ET CROYANCES DU CAP SIZUN [1]

(Pointe du Raz)

Le Mauvais œil [2] *(Suite)*

An Drouk-Awis

IV

Un quatrième genre de *Mauvais œil*, ou *Drouk-awis*, est celui qu'on apprend dans certains livres.

Les livres, où l'on acquiert le Mauvais œil, sont : la *Physique* et *le Vif (Ar Physic ac ar Vif)*.

I

La Physique

La Physique est une science qui donne, à ceux qui la savent jusqu'au bout, le pouvoir de faire toutes sortes de tours, bons ou mauvais, rien qu'en *regardant*. Ce pouvoir s'exerce sur les hommes, comme sur les choses ; aucun *louzou* ne peut en préserver. Ceux qui le possèdent vous enlèveront, par un seul regard, votre volonté, vos sentiments ; vous transporteront d'un lieu, dans un autre, éloigné ou non ; vous feront faire tout ce qu'ils voudront et vous ne le saurez même pas. Ils vous changeront un objet en un autre et vous feront voir des choses que personne, autre que vous, ne verra.

Une seule limite est à leur pouvoir, c'est qu'ils ne peuvent l'exercer sur eux-mêmes.

La Physique, qui donne ce pouvoir, s'enseigne au collège de Pont-Croix, dans les hautes classes. Tout le monde l'apprend, mais peu la comprennent et la connaissent bien : c'est fort heureux, car si tous ceux qui l'ont étudiée pouvaient la pratiquer, on ne saurait où aller, dans le Cap, pour se garer de leurs tours.

Le premier qui enseigna la physique, au collège de Pont-Croix, fût un vieux prêtre barbu qui ne faisait jamais les choses comme les autres gens, tant il était savant. Figurez-vous qu'il allait à cheval,

1. Cf. le t. IV, p. 405, le t. V. p. 169, 281, le t. VI, p. 377, 535, 650.
2. Sur le mauvais œil en particulier cf. le t. V, p. 465, le t. VI, p. 169.

Digitized by Google

au haut d'un arbre de la cour, sur une branche, le nez tourné vers le tronc et se mettait à scier la branche, devant lui, rien que pour voir comment il serait tombé. Vous et moi, nous nous serions cassé le cou, vingt fois, en dégringolant. Lui, pas ! Il ne lui arrivait jamais de mal. Cependant il disparut d'une façon mystérieuse. Les uns disent qu'il fut enlevé par le diable ; d'autres, par une lame sourde, un jeudi qu'il était allé, à la pêche, sur les roches de Castel-Coz. Une seule chose est certaine, c'est que, le soir de sa disparition, il y eût une grande tempête.

Dans le Cap-Sizun, il y a eu, autrefois, certains prêtres renommés pour leur savoir-faire en Physique. Mais tous ne la pratiquaient pas. Les vicaires, cependant, y avaient recours fréquemment, surtout quand ils avaient quelques petites vengeances à tirer de leurs recteurs.

Vous dirai-je comment le vicaire de Primelin fit courir son recteur, tout un jour, sans pouvoir retrouver son chemin, dans les sables de Tmez-Goarer, pour lui avoir donné de la bouillie à dîner, quand le vicaire voulait des crêpes ? Il est juste aussi de dire que M. le recteur gronda fort parceque cette bouillie ne put se faire, car un côté du chaudron restait toujours froid, pendant que l'autre donnait un joli gratin doré ; ne vous en étonnez pas, le vicaire avait jeté son mauvais œil sur la servante, quand elle mêlait la bouillie.

Comment le vicaire d'Esquibien changea son recteur en pigeon ? — « Allez, dit-il, à la bonne, dans la basse-cour, compter les pigeons ? — Il y en a un de plus que le compte ; fit-elle en revenant. — C'était tout bonnement le recteur que le vicaire avait ainsi changé en pigeon, parce qu'il voulait aller au dîner de l'Ordination quand c'était le tour du vicaire. Il resta ainsi deux jours : le temps d'aller à Quimper, de voir l'ordination et de revenir.

J'aurais aussi trop long à dire sur le compte du vicaire de Beuzec, le plus fort de tous les vicaires, qui était le seul à avoir fait le tour de la grande cour du collège, avec une échelle de vingt-cinq marches, posée droite sur ses dents ; il est vrai qu'il le faisait par Physique.

Cependant j'aurais voulu vous expliquer la colère de ce fermier qui resta planté, six heures d'horloge durant, avec sa charrette et ses chevaux, sans pouvoir détacher de terre, ni pied, ni patte, au milieu de la place du bourg de Beuzec, parcequ'en passant, il avait appelé le vicaire : sorcier ; — la honte du recteur de Beuzec qui, de neuf heures du soir, jusqu'au dernier coup de minuit, resta à danser, en chemise, dans sa chambre, un soir de mardi gras, sans pouvoir poser, à la fois, ses deux pieds par terre, et il serait resté ainsi

Digitized by Google

jusqu'au lendemain à midi, si ce n'avait pas été le mercredi des Cendres. Pourquoi cela ? parcequ'il voulait faire au vicaire, commencer le carême trop tôt en lui donnant, le jour du mardi-gras, de la bouillie à souper. Au moment où le recteur tirait ses souliers pour se mettre au lit, le vicaire lui jeta un coup d'œil par le trou de la serrure, et ce fut assez.

Il n'était pas commode, ce recteur qui refusait tout à son vicaire, même son cheval pour aller dîner à Poullan. Aussi ne vous étonnez pas si M. le recteur resta tout un jour à cheval, jambe de ci, jambe de là, sur l'escalier du cimetière, sous une pluie d'averse. Encore un tour du vicaire.

Cependant, il n'était pas méchant, ce vicaire, c'est lui qui retrouvait toutes les bêtes perdues, sans sortir de sa chambre. Au bout de cinq minutes, le temps de lire une page de son livre, il descendait :

— « Les bêtes que vous cherchez sont dans tel ou tel champ ! » — et c'était toujours vrai.

Il ramonait aussi les cheminées du presbytère pour faire plaisir à la cuisinière qui lui faisait de si bons plats quand le recteur n'était pas au presbytère.

— « Retirez votre batterie, disait-il à la *Carabassen* (1), en jetant un regard dans la cheminée.

Aussitôt : — « Vrooû !... Vrooû ! » Un vent de feu grimpait jusqu'au haut, et la suie tombait toute.

Ah ! si je vous contais tout ce que j'ai appris ! J'aime mieux vous dire ceci ; — Allez à Beuzec et demandez aux femmes.... ? elles vous expliqueront tous les tours que faisait autrefois, à tout le monde... et à elles-mêmes,... l'œil du vicaire de Beuzec, qui se croyait le plus savant de tous et sur le parapluie duquel le vieux professeur barbu du collège de Pont-Croix fut obligé de faire tomber le tonnerre pour lui prouver qu'il était encore son maître.

Elles vous diront encore que d'autres prêtres, rien que par la physique, font voir aux mourants, tout le temps qu'ils ont l'œil sur eux, toutes sortes de choses, des anges, ou des diables, selon leur bon plaisir. Mais ceux qui travaillent ainsi, avec la physique, ne meurent pas dans leur lit : témoin le vicaire d'Audierne qui se noya dans le quai : pour avoir fait voir à Tinti Chann Pichon, dans sa fièvre muqueuse, toutes sortes de choses.

1. Nom des servantes de curé.

Digitized by Google

II

Le Vif

Le *Vif* est un livre dans lequel les Abbés, obligés d'étudier et de connaître tout pour devenir prêtres, apprennent à lire au Séminaire.

Il est dangereux de lire dans ce livre. Aussitôt qu'on en a commencé la lecture, les choses qui s'y trouvent, prennent vie. Elles vous transportent, hors de ce monde, sur un chemin que l'on parcourt aussi vite que le vent ou le feu, et qui aboutit à l'enfer. Plus on lit dans ce livre, plus on veut lire. Mais, arrivé à un certain point, il faut s'arrêter. Ce point est différent pour chacun, plus ou moins éloigné du commencement du livre, selon les études que l'on a faites. Là, une bande de diables, sous forme de corbeaux noirs, vient pour vous saisir. Vite jetez-leur une poignée de son. Chacun d'eux en prend un brin, dans son bec, pour le porter en enfer. En attendant que les diables reviennent, il vous faut retourner sur vos pas. Cela se fait en *déguisant le vif*, c'est-à-dire, en épelant par la fin, à rebours, tout ce que vous avez déjà lu. Il vous faut aller vite, plus vite que le Pater, ce qui est bien difficile, car si vous n'avez pas fini de *déguiser* jusqu'au commen cement, et n'êtes pas *sorti du livre*, avant l'arrivée des diables, malheur à vous ! Vous êtes pris et conduit aussitôt en enfer. Voilà pourquoi il est si dangereux de lire le *Vif*.

Même chose arrive, si vous ne savez comment le *déguiser* ; vous continuez votre chemin, sans vous en détourner.

Il n'y a que les prêtres et ceux qui ont fait des *études entières, sur tout*, qui peuvent, en lisant le *Vif*, aller jusqu'à l'enfer et revenir sur leurs pas.

Les prêtres ont un autre privilège, c'est de faire reculer et revenir sur terre ceux qui se trouvent entraînés sur la route de l'enfer, après avoir lu le *Vif*.

Cela, du reste, est arrivé bien des fois.

Un jour, un *Massicot* de Plogoff trouva, à la sacristie, le *Vif* du recteur, et se mit à le lire. A peine eût-il commencé, qu'il disparut, laissant ses sabots après lui.

Le recteur, après sa messe, ayant vu son livre ouvert et les sabots de l'enfant, par terre, devina ce qui était arrivé. Vite, il *déguisa le Vif*, à la page qui était ouverte, et il se dépêchait, car il ne savait depuis combien de temps l'enfant était parti. Arrivé au commencement du livre, voilà l'enfant qui revient, mais tout noir.

— « Jusqu'où as-tu été ? »

Digitized by Google

— « Jusqu'à la porte de l'enfer qui était ouverte. Il y avait beaucoup de monde dedans, mais je n'ai reconnu personne.

Au Yeuch, près de Douarnenez, même fait est arrivé. Mais, cette fois, ce fut le garçon du recteur ; il revint, roussi, après avoir reconnu qu'il n'y avait en enfer, que les grands et les riches ».

On a pensé que le *Vif* était l'Evangile du diable, c'est même probable. C'est, du reste, l'opinion de M. l'ancien Maire de Goulien, un savant aussi, qui n'est pas plus gêné de faire un sermon, après la messe, sur la croix du cimetière, que M. le recteur, dans sa chaire, avant le Credo. Beaucoup de recherches ont été faites là-dessus, mais on y a renoncé depuis ce qui est arrivé au recteur de Mahalon.

Un jour, ce recteur, qui était très savant, lisait le Vif. Il se demandait d'où venait ce livre, si c'était du ciel ou de l'enfer, de la part de Dieu, ou de celle du diable. Il était dans sa chambre. Tout-à-coup, il est soulevé et transporté sur le rebord de la fenêtre. Il regarde dans la cour et voit un singulier spectacle. Des nuées et des nuées de corbeaux voltigaient, allant et venant, tenant, tous, dans leur bec, une fourche en bois, et, sur cette fourche, un grain de blé. Les uns entraient dans le grenier où était le blé de la quête, et le transportaient, grain par grain, au milieu de la cour. D'autres le transportaient, de la cour, au grenier. Il entrait autant d'oiseaux qu'il en sortait. Après avoir longtemps contemplé ce spectacle, sans lui trouver d'explication, le recteur dit : — « S'ils continuent ainsi, ils n'auront jamais fini de rentrer ou de sortir le blé. » — « Ils auront fini avant que tu aies compris la « première syllabe du *Vif* » — répondit une voix qu'il ne put savoir si elle sortait de la terre ou tombait du ciel. Aussitôt les corbeaux disparurent.

Mais le recteur pensa que le *Vif* pouvait bien venir de l'enfer et que les corbeaux étaient des diables qui ne voulaient pas qu'on devinât le secret de leur Évangile. Il ferma son livre et ne le rouvrit plus.

Ceux qui savent *déguiser le vif*, acquièrent, par ce livre, une puissance surnaturelle. Cette puissance s'exerce sur eux-mêmes, comme sur les autres, et sur toutes choses. Mais, pour cela, il faut qu'il sachent le *déguiser* par cœur, ou qu'ils le portent toujours sur eux, afin de pouvoir le déguiser à temps.

Il y a peu de prêtres à se servir du Vif, parcequ'on ne sait s'il vient d'en haut ou s'il vient d'en bas. Ils cherchent même, toujours, à l'enlever à ceux qui le possèdent, car généralement on ne s'en sert que pour mal faire.

On a beaucoup dit qu'il était survenu, à Audierne, au printemps de 1870, un être mystérieux et malfaisant qui en voulait surtout aux

Digitized by Google

femmes. Pour lui, pas de portes closes, pas de bonnes gardes. La nuit, les femmes s'éveillaient en sursaut, griffées sous la profondeur de leurs draps. La chandelle allumée, on ne voyait rien, et tout était clos. Le soir, pas de femme, même accompagnée, qui pût circuler, sans sentir quelque chose, comme les dents d'un peigne à carder la filasse, leur piquer au delà des genoux. Toutes les femmes, ou à peu près, avaient senti les atteintes de cet être mystérieux ; mais aucune ne l'avait vu. On ne pouvait donc dire comment il était, ni ce que c'était. On l'appela : *Piker-noz,* le *Piqueur de nuit.*

En réfléchissant bien (mais comment réfléchir quand tout Audierne avait peur), on aurait su que le piqueur de nuit était tout bonnement Yvonic J... qui avait autrefois volé un *Vif* à la sacristie, et se servait de son livre pour aveugler ceux qui le guettaient, ou glisser, comme une anguille, entre les mains de ceux qui voulaient le prendre.

Une preuve en est, c'est que, un jour, croché par quatre marins qui le soupçonnaient, il se changea en boule, roula par terre, bondit plus loin et disparut au tournant de la rue Double. Je le tiens de sa belle-sœur qui couchait dans le cabinet à côté du sien et qui ne savait jamais, à quelle heure de la nuit, Yvonic sortait et rentrait, et cela par la puissance de son livre.

Autre preuve, c'est que le jeu du Piker-noz cessa à Audierne, le 13 septembre 1870, le jour où Yvonic J... partit pour le siège de Paris. A Paris, il fit le même jeu qu'à Audierne. Mais mal lui en prit, car, pendant l'armistice, à Villejuif, il se cassa le cou en voulant sauter à travers une rue, d'un troisième étage à l'autre, un jour qu'il avait mal *déguisé* un chapitre de son *Vif.*

Plus fort qu'Yvonic J.... était encore Mogne, de Beuzec, qui avait fait des études entières : huit ans à Pont-Croix, quatre ans au séminaire et était revenu sergent du service. Avec tout ça, comment voulez-vous qu'il ne fût pas le plus savant de tout le Cap : il savait la Physique et possédait un *Vif.* Il avait un regard... qu'il ne faisait pas bon rencontrer sur son chemin. C'est, du reste, avec son œil qu'il travaillait toujours. Il aurait fait, de vous, tout ce qu'il aurait voulu rien qu'en vous regardant. Pour lui, c'était un jeu d'endormir sa belle-sœur et de l'envoyer se réveiller, à trois lieues de là, sur le seuil de la maison de sa mère. Pour un rien, il faisait cela, surtout quand elle lui avait refusé deux sous pour aller boire la goutte. Son frère, sans même lui faire changer de place, il l'envoyait causer, avec telle personne qu'il désignait, au milieu de la grande place de Pont-Croix. Les jeunes filles, il les faisait danser, avec un balai de genêt, et elles croyaient que c'était avec le plus beau *Lantic* de tout Beuzec. A Plogoff, il fit sortir de terre, rien qu'en y plantant son

Digitized by Google

bâton, au lieu de panais qu'on récoltait, une infinité de couleuvres qui se mirent à grimper sur les fossés.

Pour lui, il allait où il voulait et en aussi peu de temps qu'il voulait. Ainsi, en deux heures, il alla, de Troguer, dîner à Quimper et revint pour souper à Cléden ; on l'a vu en route.

Tout le monde, de Poullan à Lescoff, sur cinq lieues carrées de pays, avait peur de lui [1] et à bonne raison. Si bien que le Recteur de Beuzec fût obligé de s'en mêler. Il essaya, à plusieurs reprises, de lui enlever son *Vif*. Mais, soit que le recteur fût malade, et je le crois, car il mourut peu de temps après, soit que Mogne fût plus fort que lui, il ne put réussir. Il n'y eut que le vicaire à venir à bout de lui, au commencement de l'année 1891.

Depuis que Mogne n'a plus son livre, il a perdu toute sa puissance. Mais on parlera longtemps de lui et des tours qu'il a faits, pendant six ans, de 1885 à 1891, dans le Cap Sizun.

H. Le Carguet.

BIBLIOGRAPHIE

Alessandro de Gubernatis. *Le tradizioni popolari di S. Stefano di Calcinaia*, con proemio de Angelo de Gubernatis. Rome, Forzani, gr. in-8 de p. 200 (4 s.).

(T. I de la Biblioteca nazionale delle tradizioni popolari italiane).

Ce volume est en quelque sorte une monographie, au point de vue des traditions populaires envisagées dans leur sens le plus large, des croyances, des superstitions et de la littérature orale d'un petit pays. Les matériaux qui le composent ont été recueillis dans le village de San Stefano di Calcinaia, soit par M. de Gubernatis (pour une grande partie des contes) soit par son fils. On y trouve les coutumes et les superstitions en rapport avec la vie humaine, de la naissance à la mort, des superstitions agricoles ou météorologiques, et de la médecine populaire. La Littérature orale est représentée par une série de Prières populaires, de Proverbes, de Stornelli (qui ont quelque ressemblance avec les dayemans de notre Lorraine), des chansons, des devinettes, des formulettes et jeux enfantins, etc. Les contes sont au nombre de 42. Les *Novelline di S. Stefano di Calcinaia*, contes publiés il y a vingt ans, et qui ont été bien souvent

1. Deux faits seulement :
M. Paul du Châtellier et moi, quand nous faisions l'exploration du Camp romain de Troguer et de l'oppidum gaulois de Castel Meur, près de la baie des Trépassés, en avril 1887, avons eu mille peines à calmer nos travailleurs effrayés par le passage du sorcier. L'un d'eux quitta même les chantiers. — Ma bonne, jeune fille de 18 ans, dont le village est voisin de celui de Mogne, tremblait et menaçait de se trouver mal, toutes les fois que, devant elle, je prononçais son nom.

Digitized by Google

cités dans les ouvrages de contes populaires comparés, y figurent pour 34 numéros. Ainsi qu'on le voit, ce premier volume contient un peu de tout ; il sera extrêmement utile aux membres de la nouvelle société pour les enquêtes à faire, parce qu'il leur fournira un cadre et aussi un assez grand nombre de sujets dont ils pourront parler aux personnes qu'ils interrogeront, de façon à attirer des réponses sur des croyances similaires ou qui s'y rattachent par des associations d'idées plus ou moins étroites. M. de G. a eu raison d'inaugurer la collection par un volume de ce genre ; c'est dans le même ordre d'idées que j'avais écrit, comme premier volume de la Collection des littératures populaires, la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, qui contient, elle aussi, un grand nombre de sujets variés de littérature orale. P. S.

Maria Savi-Lopez. *Leggende del Mare*. Torino, Ermanno Loescher, in-8 de pp. 360 (5 fr.).

Les divisions de ce livre sont : La Mer ; les Héros de la Mer ; les Fantômes, la Phosphorescence, les Esprits de la Mer, les Nuages, l'Arc-en-ciel, les Coquillages ; le Roi de la Mer et les femmes cygnes ; les Vaisseaux fantômes et les navires des morts ; les fils de la terre, les Ecueils et les cloches ; les îles et les cités mystérieuses ; les monstres de la mer, les Vents et les sorcières, les Sirènes, les Nageurs.

L'auteur a eu la bonne fortune d'être encouragé par la reine d'Italie, et le Ministre de l'Instruction publique l'a aidé dans ses recherches en en signalant l'importance aux professeurs et aux instituteurs. Malgré cela, comme le constate Mme S. L. elle-même, la part des traditions populaires italiennes est assez petite dans son volume, et l'on peut être surpris de ne pas en trouver davantage dans un pays qui comprend deux des plus grandes îles de l'Europe et est baigné de trois côtés par la mer. Faut-il en conclure avec l'auteur que les antiques légendes de la mer se sont perdues ? La place relativement restreinte qu'elles occupent dans de grands et excellents recueils comme ceux de Pitrè, dans ceux de l'Angleterre et de la Norwège tendraient à le faire croire ; d'autre part, une exploration personnelle en Haute-Bretagne, et celle que M. Sauvé fit à mon instigation dans la Bretagne bretonnante, semblent démontrer qu'avec un peu de persévérance on rencontrerait encore bien des faits curieux.

Si, au point de vue du traditionnisme scientifique, le livre de Mme S. L. est loin de fournir autant de faits que les *Legends of the Sea* de Bassett, ou que mes *Légendes et Croyances de la mer*, ouvrages auxquels l'auteur a fait de nombreux emprunts, en revanche la forme en est plus littéraire, et la lecture plus agréable pour le public non-savant. Il obtiendra sans doute le même succès que les *Leggende dell' Alpi*, dont nous avons déjà rendu compte. De même que cet ouvrage, les *Leggende del Mare* sont ornées de gravures, dont quelques-unes sont très réussies ; je signalerai parmi elles celles qui illustrent les Vaisseaux fantômes, l'une des parties les mieux venues comme texte de ce volume, et celles du chapitre de la Phosphorescence de la Mer (qui contient aussi le feu St-Elme et les divers météores). P. S.

Mme P. Cocheris. *Les parures primitives*. Paris, Jouvet, gr. in-8 de pp. 266 avec 209 gravures.

On peut définir les parures primitives telles que les entend l'auteur de cette monographie, celles qui sont faites avec les matériaux de toute nature que fournit un pays, sans l'intervention d'une industrie organisée comme dans notre

Digitized by Google

civilisation moderne, ou tout au moins avec cette industrie à l'état un peu embryonnaire, tels que sont de nos jours les bijoux populaires. A cela il faut ajouter les tatouages et les peintures corporelles, d'un usage à peu près universel chez les sauvages et les demi-civilisés, et dont on trouve par survivance de nombreuses traces dans les pays les plus cultivés. C'est le sujet du 1er chapitre, qui est accompagné d'un grand nombre de planches. Le second est consacré aux déformations et aux mutilations au point de vue de l'esthétique. Il est plus développé que le précédent, et forme un bon résumé de ces pratiques bizarres que les voyageurs ont si souvent constatées. Dans le chapitre suivant, qui traite du rôle des écorces, des feuilles et des fruits dans la parure et le costume, on voit les emprunts que les femmes surtout ont faits au règne végétal pour leurs coiffures et pour les autres parties de leur vêtement ; mais Mme C. nous montre plus que ne promet son titre : les berceaux, le linge et beaucoup d'autres applications y figurent aussi. Le dernier chapitre a trait aux peaux de bêtes employées comme vêtements, et il présente de curieux spécimens des peaux peintes qui forment, comme les tatouages, une sorte de livre personnel à celui qui le porte. Ainsi qu'on le voit par ce rapide exposé, les ethnographes et les traditionnistes trouveront dans ce volume des matériaux intéressants, qui sont rendus plus précieux encore par l'abondance des gravures. P. S.

Fr. Renard. *Superstitions bressanes.* Bourg, in-8 de pp. 25. (Extr. du Bulletin des Syndicats agricoles de l'arrondissement de Bourg).

Cette brochure n'a pas été écrite pour fournir une contribution au traditionnisme, mais simplement pour constater à un autre point de vue les superstitions qui existent encore en Bresse. Si les explications scientifiques ont montré aux paysans que les feux follets, par exemple, sont non pas des lutins, mais une simple émanation gazeuze, la croyance aux sorts jetés aux hommes et aux bêtes est toujours vivace ; il y a des « guérisseurs de maux de bétails » qui accomplissent des rites de désensorcellement assez compliqués. Il y a des êtres dont la présence assainit les étables, le bouc, le pigeon ; si l'on touche aux toiles d'araignée des écuries, les bêtes deviennent botteuses. Un os provenant du repas de Mardi-gras traîné autour d'une maison forme un cercle magique que le renard ne peut franchir. Plusieurs fêtes sont chomées, quelques-unes en vertu de jeu de mot. Saint-Vincent = vin et cent, est pour cela patron des vignerons, de même que Saint-Denis est le patron des nids ; on apporte à son autel les volailles malades. Le jour Saint-Antoine est la fête des porcs, pour lesquels les pélerinages sont nombreux. Un noyer planté sur la tombe d'un personnage que l'église ne connaît pas et que le peuple appelle Saint-Pissereux a été abattu, mais ceux qui souffrent des voies urinaires viennent encore péleriner sur son emplacement ; une pierre dite de Saint-Clément est souvent grattée par les mères, et ses fragments calment les nourrissons criards. M. R. parle aussi de la « fête des souris » et de celle des « serpents », qui doit être chomée sous peine de disgrâces ; il serait intéressant de connaître en détail les rites de ces deux fêtes. P. S.

Tom Tit. *Pour amuser les petits,* ou les joujoux que l'on peut faire soi-même, E. Plon, Nourrit et Cie). album in-4° oblong cartonné de 50 pages. (3 fr. 50).

Plusieurs des joujoux de cet album proviennent de source populaire, ou tout au moins on y retrouve les parallèles : telle est la cage de la p. 9, qui en Haute-Bretagne est une cage à mouche avec un petit trou dans le haut (que l'on ferme

Digitized by Google

avec un bouchon qui n'est pas dans celle-ci) ; le découpage des oranges fournit des figures grotesques ou un râtelier ; le pistolet p. 17 existe en Haute-Bretagne, et en sureau, la paille donne p. 31 un moulin ; presque toutes les figures de la p. 36 sont fabriquées populairement ; nous avons donné R., t. VIII, p. 256, des spécimens des objets populaires faits avec des coquillages, dont quelques-uns se retrouvent p. 47 de l'album. Il en est d'autres qui dérivent plus ou moins directement de la forme populaire, qui fournirait de nouveaux sujets, le jonc par exemple, dont nous avons montré t. VIII, p. 153 un assez grand nombre d'applications. L'auteur commence par montrer que la fabrication ne nécessite aucun outillage spécial ; un couteau, des ciseaux, le crayon et le porte-plume, la boîte à couleurs ou le pot de colle en font tous les frais. Quant à la matière première, Tom Tit n'a besoin que d'objets faciles à se procurer : bouts d'allumettes, vieux bouchons, cartes de visite, coquilles de noix, marrons d'Inde, coquillages, etc ; chacune de ces catégories d'objets forme une des 16 divisions de ce petit volume ; chacune d'elle comprend tous les objets que l'on peut faire à l'aide de cette matière première. Les explications sont très claires, ainsi que les dessins, et l'auteur a fait un livre qui amusera les grandes personnes, et contribuera grandement « à la joie des enfants et à la tranquillité des parents ».

P. S.

Adrien Thibault. *Glossaire du pays blaisois.* Blois, in-8 de pp. XXVI-356. (10 fr.).

Ainsi que le dit l'auteur, les mots de ce glossaire ont été récoltés dans un pays d'une étendue restreinte, assez éloigné de celui où M. Talbert trouva, il y a vingt ans, les éléments de son livre *Du dialecte blaisois.* Le parler blaisois a un grand nombre de mots qui lui sont communs avec celui de la partie française de la Bretagne ; tous les deux d'ailleurs ne sont pas très éloignés de l'ancienne langue française. Au point de vue des traditions populaires, il y a pas mal à glaner dans le livre de M. T., qui donne la description avec les formulettes d'une vingtaine de jeux, des fragments de chansons, et quelques blasons populaires, tel celui des Anes de Sougé. Les gens de ce pays ayant vu flotter sur l'eau une masse noirâtre qui leur parut suspecte, le clergé vint, bannière en tête, sur le bord de la Loire, pour exorciser le monstre. Le courant l'ayant apporté, on reconnut que c'était un âne crevé. Parmi les noms de personnages historiques qui ont pris un sens figuratif ou injurieux figurent Garibaldi, nom donné depuis 1859 au mauvais vin, et Charles X ; suivant M. T. ce roi passait dans les campagnes pour un imbécile ; de là le nom de Charles, ou Charlot, donné aux ânes. M. T. ne cite aucune preuve à l'appui de cette étymologie. A l'article voyage — pèlerinage, on trouve une liste des principaux pèlerinages du pays blaisois. Comme exemples du dialecte, M. T. a donné un Noël (non populaire) et une chanson, le gas Simon, auquel on pourrait donner comme sous-titre le retour des pontons. C'est un dialogue entre une mère et son fils, auquel elle ne veut pas d'abord ouvrir, le prenant pour un revenant. Cette chanson, qui me semble l'œuvre d'un lettré écrivant en patois, est devenue, comme plusieurs autres de même origine, populaire, et elle est chantée aux noces.

P. S.

Digitized by Google

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Léon Clédat. *La poésie lyrique et satirique en France au moyen-âge.* Paris, Lecène, Oudin et Cie, in-8 de pp. 240. (1 fr. 50).

Ce livre fait partie de la « Collection des Classiques populaires ». il n'a pas été écrit pour les savants, mais pour propager le goût de notre poésie du moyen-âge, qui pendant trop longtemps a été dédaignée, et dont l'influence a été beaucoup plus grande que l'on ne le supposait autrefois, et pour montrer la manière dont procédaient les troubadours et les trouvères. Ecrit dans une langue très claire, le livre de M. C. est très bien adapté au but spécial qu'il se propose, et il répond à l'ancien dicton « Indocti discant et ament meminisse periti ».

P. Ristelhuber. *Les Mimes de Hérodas,* traduits en français, avec introduction et notes. Delagrave, in-18 de pp. XVI-122.

Cette traduction, la première complète qui soit donnée dans notre langue de cet auteur, qui a parfois traité des sujets qui font penser aux *Dialogues des courtisanes* de Lucien, est accompagnée de notes explicatives, consciencieusement faites suivant l'habitude de M. P. R. Les *Mimes* ne se rattachent à nos études que par les proverbes dont ils sont parsemés et par quelques traits de coutumes ou de superstitions.

Gaspare Ungarelli. *Le Vecchi danze popolari italiane ancora in uso nel Bolognonese,* gr. in-8 de pp. 77, avec une gravure et trois planches de musique. Rome Forzani. (5 fr.).
(T. II de la Biblioteca nazionale delle tradizioni popolari italiane).

Ch. Letourneau. *L'évolution littéraire dans les diverses races humaines.* L. Bataille, in-8, de pp. VII-574 (9 fr.).

F.-M. Luzel. *L'île de Bréhat en 1873,* traditions populaires, lutins, conjurés, revenants. Vannes, Lefolye, in-8, de pp. 23.
(Extr. de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*).

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, XII, 4. — Guiochi popolari e fanciulleschi in Bologna. Continuazione e fine, *G. Ungarelli.* — L'altalena sarda ed il ballo : La Montferrina, *G. Ferraro.* — Svintura e morti di 'na vecchia : Canto satirico di Caltanissetta, *Francesco Pulci.* — Uzi, Credenze, Superstizioni sarde di Nuoro : La festa di S. Giovanni, *Filippo Valla.* — Leggenda popolare in Noto : Pirchi l'uommini 'ranni nun s'ammazzunu ciù, *M. di Martino.* — Usi e Costumi della Valle di Pragelato, *Filippo Seves.* — Le Dodici Parole della

Digitized by Google

Verità in Calabria, *G. Brinati.* — Superstitions russes. — Se cuntu de pulichitta. Novellina popolare raccolta in Nuoro, *Filippo Valla.* — La festa di S. Anna al Capo delle Colonne (Calabria) nel 1891, *F. Pulci.* — Il carro nelle tradizioni popolari, *G. Ferraro.* — Aneddoti e Spigolature folk-loriche, *G. di Giovanni.* — Soprannomi di disprezzo che davano i Turchi in Constantinopoli alle diverse nazioni nel sec. XVIII. — Le Dodici Parole della Verità : Novellina-cantilena pop. considerata nelle varie redazioni italiane e straniere. Continuazione, *St. Prato.* — Miscellanea (Pronostici venatori nel Modenese, *G. di Giovanni.* — Festa commemorativa della Battaglia di Lepanto nel Friuli. — La pierre miraculeuse en Irlande. — Il Vascello-fantasma. — Talismani dello Sciâ di Persia. — Usages funèbres pour les enfants au Chili).

Cesky Lid, III, 2. — Drapeaux de noces dans les environs de Pocatky (avec 3 fig.), *Fr. Lego.* — Les anciens noms tchèques des chevaux au XVIe siècle, *K. Chytil.* — Noces dans les environs de Chrast (district Chrudim), *V. Paulus.* — Maisons slovaques peintes en Moravie (av. 9 fig.), *J. Koula.* — Notre chanson nationale. Nouvelles contributions, *O. Hostinsky.* — Sur l'état du peuple soumis à la domination de Podebrady pendant le XVIIIe siècle, *O. G. Paroubek.* — Traditions anciennes sur l'or se trouvant dans les montagnes de Krkonose, *A. Solta.* — Vestiges de la préhistoire slave dans la topographie spéciale de la Bohême, *Br. Jelinek.* — Sur l'état présent des travaux relatifs à la conservation des antiquités nationales en Bohême, *Jar. Haasz.* — Croix anciennes dans les environs de Domazlice, Nemecky Brod, Tabor et dans le pays des Serbes Lusaciens (avec 4 fig.), *A. Solta.*

Folk-lore, IV, 4. — Cinderella and the Diffusion of Tales, *Andrew Lang.* — Some recent Utterances of Mr. Newell and Mr. Jacobs. A Criticism. *Alfred Nutt.* — Pin-Wells and Rag-Bushes, *E. Sidney Hartland.* — The Edinburgh Dinnschenchas. Edited, translated, and annotated by, *Whitley Stokes.* — The Sanctuary of Mourie, *Miss. G. M. Godden.* (*With Two Illustrations*). — Melanesian Folk-Tales, *R. H. Codrington.* — Flok-lore in Wills, *Leland L. Duncan.* — Balochi Tales, IV, *M. Longworth Dames.*

Journal of Anthropological Society of Bombay, III, 2. — Notes on two Behari Pastimes, *Sarat Chandra Nuthra.* — Name giving ceremony on a new born child. T. *Mangaldas Nothubhai.* — Some curious custom among the Kochs, *Kedarnath Basu.* — Dakhina Raya, a modern deity, *Kedarnath Basu.*

Rivista delle tradizioni popolari italiane, I, 1. — La tradizione popolare italiana (con una incisione rappresentante una bella Arlesiana), *Angelo de Gubernatis.* — Leggende : Due leggende etrusche, *Charles G. Leland.* — Leggende classiche e superstizioni dei Castelli romani, *Roma Lister.* — Tradizioni e leggende di Cogne nella Valle d'Aosta, Canonico *Stephano Pietro Duc,* — La Madonna delle Milizie (leggenda siciliana), *Arturo Mormina.* — Leggende comasche : I. La leggenda dei mughetti ; II. Il vento della Madonna ; III. Il diavolo e il vento ; IV. La reliquia del beato Federico Barbarossa, *Adelaïde Pozzi.* — La torre di Milone, *Italo Carlo Falbo.* — La leggenda del pettirosso e delle rondini, *Camilla Buffoni-Zappa.* — Leggende di Piobbico : La donna suicida (communicata dalla signora *Contessa Pulcheria Rasponi.* — La leggenda del lago Scaffaiolo, *Gaspare Ungarelli.* — La leggenda della capella dei Longobardi ; Leggenda di Annibale, *Laura Maria Baratta.* — Novelline : La donna dalle mani mozze (Novellina greca di Riccaforte), *Luigi Bruzzano.* — Il principino malinconico (Novellina popolare ivornese), *Stanislao Prato.* — Canti popolari : I due tambù (Canzone raccolta in

Digitized by Google

Arcetri, con musica), *A. V. Vecchi.* — Preghiere : Lauda di Sant' Antonio (con musica), *Grazia Deledda.* — Credenze e superstizioni popolari : Credenze popolari della Valsesia, *Marchosa di Villamarina.* — Credenze et superstizioni dei paesi del Garda, *Camilla Buffoni-Zappa.* — Il gruppo di Salomone et il Paternoster verde (con designo del gruppo di Salomone), *Jack la Bolina.* — Credenze e superstizioni ferraresi, *Pio Barbieri.* — Uzanze : Usanze di Sanseverino Marche : I. Conviti funebri ; II. Giuoco di carte detto « La Ventura » ; III. Giuoco degli scacchi ; IV. Giuoco del formaggio ; V. Costume del Paglicciate, *Vittorio Aleandri.* — Le rogazioni a Campione e le tradizioni dei riti druidici dei Galli (Sacrifici umani). — Miscallanea : Le uova senzia guscio. — I servi del contado bolognese, *Lia.* — Il capitano della Montagna, *Gaspare Ungarelli.*

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde, III, 4. — Beitrage zur deutschen Volkskunde aus alteren Quellen, *Friedrich Vogt.* — Das Saterland. Ein Beitrag zur deutschen Volkskunde, *Theodor Siebs*, (Schluss). — Vilotte friulane (Friaulische Dorflieder). *Dr. E. Schatzmayr* (Schluss). — Scherzhaft gebildete und angewendete Eigennamen im Niederlandischen, *August Gittée.* — Der Geruch vom Standpunkte der Volkskunde, *Dr. M. Höfler.*

M. Emile Blémont nous prie d'annoncer qu'il a donné sa démission de co-directeur de la *Tradition*, et qu'il ne fait plus partie de cette revue à aucun titre.

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Dîner de ma Mère l'Oye.* — Le 89e dîner de ma mère l'Oye a eu lieu le 27 décembre au restaurant des Sociétés savantes sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la Société. Les autres convives étaient MM. O. Beauregard, A. Certeux, comte de Charencey, Henri Cordier, Charles Joret, Alfred Michau, N. Quellien, Raoul Rosières, Paul Sébillot. Au menu figuraient des rillettes à la Mère l'Oye et une oie farcie de marrons, suivant l'usage de Noël en beaucoup de pays. Au dessert M. Sébillot a montré un certain nombre d'images qui lui ont été envoyées du Cambodge par M. Agostini. Elles sont imprimées à Pnom-Pemp. Les unes représentent des scènes du Ramayana, d'autres des faits d'armes où les Français battent les pavillons noirs. Le jeu de trente-six bêtes est imprimé sur des feuilles de la dimension à peu près de notre jeu d'oie avec des inscriptions en trois langues. M. Quellien chante plusieurs chansons bretonnes, et M. Certeux donne lecture d'une lettre de M. de Gubernatis qui adresse ses souhaits au dîner et à la société. Les membres du dîner chargent M. Certeux d'exprimer à la société italienne les vœux de succès de la société française. En

Digitized by Google

Italie le nombre des traditionnistes est plus considérable qu'en France, ainsi que le fait remarquer M. Sébillot, parceque le mouvement est plus ancien, les enquêtes plus nombreuses et souvent poussées très loin ; c'est, avec l'appui de la reine d'Italie, la cause du rapide développement de la société italienne, qui est arrivée tout de suite à un chiffre que ni « Folk-lore Society », ni la « Société des Traditions populaires » n'ont atteint. En France le nombre des folkloristes est assez restreint, et sur les 15 dernières admissions de 1893, 7 membres, moins de la moitié, sont français.

.*. *Nominations et distinctions.* — L'Académie royale de Belgique a décerné la médaille d'or de huit cents francs à notre collègue M. Florimond Van Duyse de Gand, pour un mémoire présenté par lui sur le sujet suivant : « Faire au point de vue musical, l'histoire de la chanson mondaine, française et flamande, à une seule voix, dans les provinces belges, depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours. » Sous cette dénomination : « Chanson mondaine » se trouve comprise tout naturellement la chanson populaire.

.*. *Les chansons populaires à l'école.* — Il vient d'être ouvert par les soins de la *Correspondance générale de l'Enseignement primaire*, sous la présidence de M. Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, un concours pour la composition des poésies d'un *Recueil de chants à l'usage des écoles primaires de France*, destinées à être adaptées à 40 mélodies, dont le choix et la publication ont été confiés à notre confrère M. Julien Tiersot. Un prix de 500 francs sera décerné.

La limite extrême pour la remise des manuscrits est le 30 juin 1894. Le réglement du concours et le recueil de mélodies sont à la disposition des concurrents à la librairie Hachette.

La plus grande partie des mélodies proposées se compose de chansons populaires françaises. Il s'agit donc d'enseigner aux enfants des écoles primaires, et, par là, de faire rentrer dans le peuple les chansons formant son antique patrimoine lyrique sous une forme un peu renouvelée, mais sans que l'esprit essentiel en soit changé. L'intérêt d'une semblab le tentative n'échappera pas à ceux qui s'intéressent à nos traditions populaires et aimeraient à les voir revivre.

.*. *Latwju daïnas.* — C'est sous ce titre que deux folkloristes lataviens, MM. *Kr. Baron* et *H. Wissendorff*, vont commencer la publication d'un recueil de chansons nationales lataviennes (lettonnes) qui, par l'immense nombre de chansons qu'il devra contenir, n'aura pas d'égal. Il paraîtra par fascicules de 6 feuilles chacun et contiendra environ *80.000* (quatre-vingt mille) chansons ; l'édition ne prendra pas moins de 3 à 4 ans. Le prix du fascicule est fixé à 30 Copèques (75 centimes) seulement.

Ce recueil sera le véritable Rig-Veda latavien et ne manquera pas d'appeler sur lui l'attention du monde savant. En lui nous aurons une source inépuisable pour l'étude de la mythologie, des mœurs et coutumes, et de l'histoire du peuple latavien qui, avec la branche lithuanienne forme un groupe fort remarqué aujourd'hui par le monde savant. Pour l'abonnement des *Latwju dainas*, s'adresser à l'imprimerie de H. I. Drawine-Drawniek, à Mitau (Courlande).

.*. *Peler le ventre, ennuyer.* — D'ou vient cette expression, très répandue en Wallonnie : « *Vous me pelez le ventre* », pour dire à quelqu'un qu'il vous ennuie, qu'il vous importune ?

(Com. de M. Alfred Harou).

.*. *Enseignes de Paris en rapport avec le folk-lore.* — « Au sou percé », rue des Martyrs, et boulevard Rochechouart. « Au porte-bonheur », boulevard

Digitized by Google

St-Germain ; « Au bon puits », rue Mouffetard, « Tout est bon depuis les pieds jusqu'à la tête », enseigne de charcutier, rue Gozlin.

⁂ *Les êtres fantastiques qui font dormir les enfants.* — En Haute-Bretagne on connaît la bonne femme au sable, le petit bonhomme Chopillard (de choper, s'assoupir), le petit bonhomme Dormi ; la grande nuit de Pléboulle (pays au couchant) ; pourrait-on citer les similaires d'autres pays ?

⁂ *L'origine du point de Venise.* — Une Vénitienne avait reçu de son amant, matelot qui partait pour la mer, une algue marine qu'elle devait garder en souvenir de lui. Le navigateur ne revenait pas, la frêle plante séchait et s'émiettait ; pour en conserver au moins quelques vestiges, la Vénitienne imagina de fixer sur une étoffe les fibrilles de l'algue avec le fil de son aiguille. Son cœur avait inventé la dentelle. A Ravenne. MELCHIOR DE VOGUÉ. *Revue des deux mondes*, 15 Juin 1893.

(Com. de Mlle HEDWIGE HEINECKE).

⁂ *Pourquoi il n'y a pas d'écrevisses en Bretagne.* On m'a parlé d'une légende qui expliquerait à sa manière, par une malédiction de saint, pourquoi une partie de la Bretagne est dépourvue d'écrevisses. Quelqu'un pourrait-il nous dire au juste quelle est cette légende et où elle a cours ?

(Com. de M. P.-Y. S.).

⁂ *La gelée blanche.* — En Ille-et-Vilaine quand le froid a couvert les toits d'une fine gelée blanche, on dit : « Les meuniers du Bon Dieu ont travaillé cette nuit. » (Comm. de M. FRA DEUNI).

RÉPONSES

⁂ *Les Bélemnites* (R. t. VIII p. 304, 576, 624). — En Auxois, arrondissement de Semur (Côte-d'or), les terrains du lias moyen sont au lieu où se tient le pèlerinage de sainte Reine, pour ainsi-dire pétries de bélemnites. On les appelle fusia (fuseaux) de sainte Reine, et c'est la sainte qui était bergère et filait de la laine, qui a laissé ses fuseaux pour que les pèlerins trop pauvres pour acheter des médailles ou des plombs, puissent les emporter chez eux comme souvenir.

(Comm. de M. HIPPOLYTE MARLOT).

⁂ *L'épouvantail des oiseaux* (R. t. VIII p. 304, 576, 624). — Dans l'Aube, vers Bar-sur-Aube, on appelle « épantiot » l'épouvantail destiné à éloigner les oiseaux ; dans la forêt de Clairvaux (Alph. Baudouin, *Glossaire du patois de la forêt de Clairvaux*), on dit « épantot » ; on trouve encore dans notre région : « épointeau » (Grosley, *Vocab. troyen*) ; « épantat » (Thévenot).

(Comm. de M. L. MORIN).

⁂ *Faire sa poire* (t. VIII p. 576, 624). — Le sens de l'expression *faire sa poire* serait peut-être éclairé par ce fait qu'à Troyes on appelle parfois « poire » la figure d'une personne. — Quelle drôle de poire ! Tu en as, une poire, ce matin ! « Faire sa poire » serait donc composer son visage.

(Comm. de M. L. MORIN.)

Par suite d'une indisposition de M. Alexandre Tausserat, chargé de la rédaction de la table analytique et alphabétique de l'année 1893, celle-ci sera distribuée avec le numéro prochain.

Le Gérant : A. CERTEUX

Imprimerie DALOUX, Baugé (Maine-et-Loire).

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 2 — Février 1894.

CONTES DE L'EXTRÊME ORIENT

I

La Virginité protégée par le Ciel

ORNELIUS Matelief le jeune, l'amiral de la flotte hollandaise, qui s'efforça l'un des premiers de supplanter les Portugais dans le monopole du commerce avec la Chine, nous a laissé, dans sa relation (1) un grand nombre d'observations intéressantes sur les Chinois. On peut citer, tout particulièrement, la légende suivante que les sinologues retrouveront sans doute dans les traditions indigènes du pays.

« Leur seconde Idole (des Chinois) est la déesse Quanina, qui étoit fille du Roi Tzonton. Ce Roi, qui avoit trois filles, en maria deux : mais Quanina refusa de se marier, alléguant qu'elle avoit fait vœu au Ciel de vivre dans le célibat. Son pere irrité contre elle, la fit renfermer dans un lieu fait comme un cloître, où il l'obligeoit de porter de l'eau et du bois, et de nétoïer un grand Palais qu'il avoit en ce lieu-là. Les Chinois croient que les cignes alloient lui aider ; qu'il descendoit des Saints du ciel pour lui puiser de l'eau : que les oiseaux baleïoient le Palais, avec leurs becs et leurs aîles ; qu'il descendoit de grosses bêtes des montagnes, qui portoient le bois (2).

1. *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces-Unies des Païs-Bas, Rouen*, 1725, 10 v. in-12, t. VI, p. 166-167.

2. On reconnaît ici un trait familier à la plupart des contes populaires : le héros ou l'héroïne, aidé dans sa tâche par les animaux.

Digitized by Google

« Le Roi aiant été informé de ce qui se passoit, crut que tout cela se faisoit par art magique, et fit mettre le feu partout. Comme elle vit que tout brûloit à cause d'elle, elle voulut s'enfoncer une grande épingle d'argent dans la gorge : mais à l'instant même il tomba une grosse pluïe, qui éteignit le feu. Alors elle prit la fuite, et alla se cacher dans une montagne, où elle vécut avec beaucoup d'austérité, et fort saintement.

« Cependant le Roi fut ataqué de la lépre, et il s'engendra dans sa chair des vers qui le rongeoient, sans que tout l'art des Médecins pût le soulager : maladie qui lui étoit envoiée pour la punition de son crime. La fille aïant été divinement avertie de l'état où étoit son père, s'en alla le trouver et le guérit. Ce miracle ravit tellement le Roi, qu'il voulut l'adorer. Mais comme elle s'y oposoit, et que pourtant elle ne pouvoit l'en empêcher, elle fit venir un autre Saint, qui se mit devant elle, faisant ainsi connoître que c'étoit à lui que cette guérison miraculeuse devoit être atribuée, et non pas à elle, puis elle s'en retourna dans sa solitude, et y mourut. Voilà ce qui a donné lieu à regarder cette Princesse comme une des plus grandes Saintes, et à l'adorer, afin qu'elle obtienne dans le Ciel, pour ses dévots, la rémission de leurs péchez [1] ».

II

Le Crocodile amoureux

Le conte suivant, recueilli au XVIIe siècle par Gautier Schouten [2], dans l'île de Boro, qui fait partie de la Malaisie, porte des traces de totémisme à peine déguisé. A Madagascar, la même superstition existe à propos d'union entre femmes et caïmans [3].

« Un saint Crocodile étant autrefois devenu amoureux d'une des filles du Roi de l'Isle (de Boro), qui étoit fort belle, venoit tous les jours sur le rivage, d'où il entraînoit hommes, femmes et enfans, et il les dévoroit. Les habitans résolurent de s'assembler tous, d'épier l'occasion, de surprendre le Crocodile et de le tuer. Ils se mirent donc sous les armes, et attendirent qu'il parût. Il vint en éfet, et

1. Cornélius Matelief rapporte ensuite, mais succinctement, une légende du même genre : « Le troisième du principaux objets du culte religieux des Chinois, est une Sainte nommée Néoma, de Cochi, dans la Province d'Ochiam. Ils disent qu'elle étoit fille d'un des principaux Seigneurs du païs, et que ne voulant pas se marier, elle passa, sur un radeau, dans une isle, vis-à-vis d'Igoa, où elle mena une vie fort austère et fit plusieurs miracles. Les mariniers mettent sa figure sur le haut de l'étrave de leurs vaisseaux, et lui adressent tous les jours leurs prières » (*Ibid.*, p. 167-168).

2. *Voyage aux Indes Orientales*, Rouen, 1725, 2 v. in-12, t. I, p. 137.

3. Cf. G. Ferrand, *Contes populaires malgaches*, Paris, 1893, in-18. Préface p. V-VI et conte XXXIX, *Le caïman*.

Digitized by Google

cria en langue du païs, qu'on se donnât bien garde de l'insulter, parce qu'il étoit assez puissant pour les faire périr avec toute leur Isle, et qu'il le feroit en éfet, à moins qu'on ne lui fit present de la fille du Roi, et qu'on ne la lui abandonnât : mais que, si on le faisoit, il seroit le protecteur de l'Isle, et la combleroit de bénédictions.

« Les insulaires ne purent pas résister à tant de promesses et de menaces. Ils allèrent querir la Princesse, même du consentement du Roi son père, et la menèrent à l'endroit du rivage où le monstre paroissoit tous les jours. Ils la lierent à un pilier, où le Crocodile alla la prendre et l'emporta. C'est du commerce qu'ils eurent ensemble que sont venus tous les Crocodiles, selon le sentiment de ces gens-là, et à cause de cela ils les honorent comme étant des Divinitez ».

III

L'arbre triste

Les païens de Ternate racontaient, au XVIe siècle, la légende suivante sur un arbre à fleurs fort estimé chez eux et dans l'extrême Orient.

« Les Idolâtres font semblant de croire, ou croient peut être en éfet, qu'anciennement une personne d'une beauté singuliére qui étoit fille du Satrape Parizataco se rendit amoureuse du Soleil, lequel ayant d'abord répondu à son amour, et s'étant engagé avec elle, changea dans la suite et en aima une autre : que cette premiére amante se voiant méprisée, et en voiant une autre préférée à elle, ne le put souffrir et se tua. On retient encore en ces païs-là l'usage de brûler les corps, et on dit que le sien fut brûlé, et que de ses cendres nâquit cet arbre dont les fleurs conservent encore la memoire de sa douleur, et abhorrent si fort le Soleil qu'elles ne peuvent supporter sa lumiére. Cette plante est nommée en quelques endroits Parizataco du nom du pére de cette Indienne métamorphosée, comme Daphné, quoique par un sentiment fort différent. Dans la langue Malaye, on l'appelle Singadi, dans l'Arabie Guart [1], dans la Perse et dans la Turquie, Gul, et au Decan, Pul. Les Portugais la nomment l'Arbre Triste. Il pousse un grand nombre de petites branches, avec des nœuds de distance en distance, et à chaque nœud deux feüilles, une de chaque côté. Les feüilles ressemblent, pour la figure, à celles du prunier, mais elle sont plus molles au toucher, à peu près comme celles de la sauge, et sont

1. *Ouard* en arabe et *Gul* en persan signifient rose.

Digitized by Google

pour la couleur revètües d'un beau blanc. Au bas de chaque feüille sort une queuë qui porte cinq petites têtes dont chacune est entourée de quatre petites feüilles rondes. De chaque tête sortent cinq fleurs, la cinquième étant enfermée au milieu des quatre autres. Entre celles-ci naissent les fleurs blanches si estimées, plus grandes que celles de l'Oranger, et qui, quand la nuit approche, poussent si promtement, se succédant les unes aux autres, qu'on discerne presque leur mouvement à l'œil. Cette fécondité dure pendant toute le nuit, et jusques à ce que la présence du Soleil en arrête le cours. En éfet, il ne paroît pas plûtôt que toutes les fleurs et les feüilles tombent, et les branches deviennent languissantes. En même temps, on voit aussi cesser tout d'un coup l'agréable odeur qui semble embaumer l'air de tous les parfums de l'Arabie, qu'on peut dire en quelque sorte être compris en celui-là seul. Lorsque le Soleil recommence à se coucher sous l'horison, l'arbre recommence aussi à fleurir, comme pour se consoler du chagrin que lui avoit causé la présence de son ennemi » [1].

IV

Le dévoûment de Mieou

Les Annales chinoises qui traitent de l'histoire de Khotan, dans la Kachgarie, au VIIIe et au IXe siècle de notre ère, rapportent la légende suivante sur le dévoûment d'un grand personnage. « Au sud-ouest de la ville, à cent *li*, il y a une grande rivière qui coule vers le nord-ouest, et dont les habitants tirent beaucoup d'avantages, parce qu'elle leur fournit de l'eau pour arroser leurs champs. Il arriva que le cours du fleuve fut absolument interrompu. Le roi, frappé de ce prodige, ordonna d'apprêter son char pour aller consulter les Rahan et les religieux. Il leur exposa ainsi sa demande : L'eau d'un grand fleuve, qui sert à mes sujets pour toutes leurs provisions, a tout-à-coup cessé de couler. A quelle faute puis-je attribuer ce malheur ? Y a-t-il quelque injustice dans mon gouvernement, quelque irrégularité dans ma conduite ? Sans cela, le ciel m'enverrait-il un châtiment si sévère ? Les Rahan lui répondirent : Le gouvernement de Votre Majesté est pur et irrépréhensible ; le cours de l'eau n'est interrompu que par la volonté du dragon (qui préside au fleuve). Il faut sur le champ offrir un sacrifice, pour obtenir que le peuple puisse recouvrer les avantages qu'il a perdus. Le roi revint

1. Argensola, *Histoire de la conquête des isles Moluques*, Amsterdam, 1706, 3 v. in-12. L. I, t. I, p. 85-86.

Digitized by Google

et offrit un sacrifice au dragon du fleuve. Tout-à-coup, il y eut une femme qui sortit des eaux et dit : Mon mari m'a été enlevé par une mort prématurée ; voilà ce qui a causé l'interruption du cours de l'eau, et le dommage qu'ont éprouvé les laboureurs, Mais, ô roi, faites choix d'un grand dans vos États, et donnez-le moi pour mari, et l'eau reprendra son cours comme auparavant. Le roi répondit : Je reçois vos ordres avec respect. Le dragon témoigna sa joie, et le roi s'en étant retourné dit aux grands et à ceux qui l'entouraient : Les grands sont les gardiens de l'Etat, les laboureurs en sont la substance et la vie. Si l'État perdait ses gardiens, il serait en danger ; mais si les hommes manquent de nourriture, ils meurent. Entre ces deux périls, quelle conduite faut-il tenir ? — Un grand, alors, s'agenouillant sur la natte devant le trône, dit : Il y a longtemps que moi, Mieou, ne suis qu'un être inutile : il est temps de remplir le devoir que mon rang m'impose. J'ai toujours pensé à ce que je devais à l'Etat, sans que j'aie trouvé l'occasion de m'en acquitter. Si je suis choisi en ce moment, vous mettrez un terme aux graves reproches que je mériterais. Quand il s'agit de l'avantage de tout un peuple, doit-on épargner un magistrat ? Les magistrats sont les aides de l'État, mais le peuple en est la base. Que Votre Majesté n'hésite pas, et que pour assurer la félicité publique, elle fonde un monastère. Le roi se rendit aux désirs du grand, et celui-ci ayant demandé la permission d'entrer le lendemain matin dans le palais du dragon, les seigneurs de la cour furent assemblés ; on donna un repas de cérémonie au généreux magistrat ; et celui-ci, vêtu d'une robe simple et monté sur un cheval blanc, reçut les adieux du roi et les démonstrations de respect et de reconnaissance de tout le peuple. Il poussa son cheval dans le lit du fleuve, et s'avança au milieu des eaux sans être submergé ; mais il s'ouvrit avec son fouet un passage dans lequel il entra et disparut. Peu après, on vit ressortir des eaux le cheval blanc, portant sur son dos un tambour de bois de santal et une lettre, dont le contenu était en substance que le roi n'avait rien perdu au sacrifice qu'il avait fait ; que Mieou était admis au rang des dieux ; qu'il veillerait à la prospérité du royaume, et qu'il envoyait à Sa Majesté un tambour, pour le suspendre à la porte de la ville du côté sud-est, que si des ennemis venaient attaquer la ville, on en serait averti par le son du tambour. L'eau reprit alors son cours ordinaire et n'a pas cessé de procurer aux habitants les mêmes avantages qu'autrefois » [1].

René Basset.

1. Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*. Paris, 1820, in-8, p. 57-60.

Digitized by Google

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE [1]

VIII

Le siége d'Alise

La tradition populaire a laissé quelques souvenirs dans la contrée où fut l'antique *Alésia* assiégée par César, *Alise Ste-Reine*, aujourd'hui simple village de l'arrondissement de Semur-en-Auxois, Côte-d'or.

Lors de la grande bataille entre les Gaulois et les Romains dans la plaine au pied d'Alise le sang coula jusqu'au village de *Seigny* (Saigney en patois) à 4 kilomètres, mais ne s'arrêta qu'au *Fain* près de Montlord à 10 kilomètres.

La ville du *Mont-Auxois*, défendue par Vercingétorix était imprenable [2] et César n'en vint à bout que par surprise et frayeur. Il fit chercher et rassembler dans tout le Morvan le plus de bœufs qu'on put trouver, ceux ayant des longues cornes étaient les préférés. La nuit venue on attacha au bout de chaque corne une chandelle allumée et on les poussa vers la ville. Les Gaulois effrayés d'un spectacle si étrange et si nouveau se rendirent aussitôt.

Hippolyte Marlot.

IX

César et Anne de Bretagne

Dans la commune de Comblessac (canton de Redon), où les Romains ont laissé des traces de leur passage, l'on cause volontiers d'un souterrain où César aimait à s'entretenir avec Anne de Bretagne [3].

François Duynes.

1. Cf. le t. IV, p. 65, 148, 207, 522, 483, le t. V, p. 433, le t. VI, p. 25, 385, 605, 531 le t. VII, p. 690.
2. Le nom de Vercingétorix est une interpolation moderne.
3. Cf. le t. V, p. 434 ; Boulanger, Mandrin et don Carlos se donnent rendez-vous dans la grotte de la Balme. (Isère).

Digitized by Google

VII (*Suite*) [1]

1815-1889.

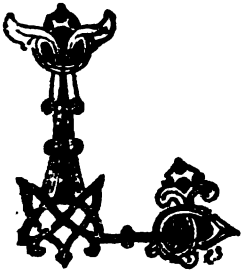
M. Paul Sébillot dit, t. IX, p. 67, à propos du *Glossaire du pays Blaisois* de M. Adrien Thibault, que suivant M. A. T., le roi Charles X passait dans les campagnes pour un imbécile ; il n'y avait pas que dans le Blaisois que cette opinion avait cours : ma mère née, mariée et vivant à Paris, disait volontiers en parlant de quelqu'un dont la physionomie ne révélait pas une intelligence très éveillée : « Il a l'air bête comme Charles X. »

GIRARD DE RIALLE.

LES VILLES ENGLOUTIES [2]

CIX

LE LOCH ERICHT



OCH Ericht est un lac situé en partie dans le comté d'Inverness, en partie dans celui de Perth, et est placé au pied de montagnes sauvages et escarpées. A l'endroit où il se trouve étaient jadis deux paroisses, avec deux églises, chacune à l'extrémité de la vallée. Une nuit quelques jeunes gens sans vergogne formèrent le projet d'évoquer le diable. Ils voulurent associer à leur entreprise un jeune homme du Lochaber, et lui dirent que « l'ennemi » ne demandait à ceux auxquels ils apparaissait qu'un peu d'eau pour boire. Il essaya de les détourner de ce projet, en leur disant, comme par un pressentiment de ce qui devait arriver : « Vous aurez assez d'eau avant le matin. » Ils persévérèrent dans leur dessein, et avant le matin la vallée fut couverte par les eaux.

(*Raconté par une femme âgée de soixante-dix ans*).

WALTER GREGOR.

1. Cf. le t. VI. p. 385, 531, (1815-1889).
2. Voir la table des années 1892-1893.

Digitized by Google

LES TYPES MÉLODIQUES

DANS LA CHANSON POPULAIRE FRANÇAISE [1]

(Suite)

III

Mais c'est assez insister sur ces particularités qui ne tiennent qu'indirectement au fond même de notre sujet : notre but essentiel est en effet de rechercher, non des différences dans les versions mélodiques des chansons, mais au contraire des analogies entre des mélodies qui, au premier abord, semblent devoir être complètement étrangères les unes aux autres. Nous ne serons pas embarrassés pour en trouver.

Le premier cas qui se présente naturellement à l'esprit est celui de mélodies communes à plusieurs chansons. Sans approfondir autrement, nous nous bornerons à en citer les exemples suivants :

Nous retrouvons la mélodie de la chanson En revenant des noces dans trois versions de *la Fille au cresson* citées par Rolland, t. II, p. 11 : la mélodie est complète, sauf dans la fin du refrain, que d'ailleurs on ne trouve jamais pareille d'une version à l'autre ; t. I, p. 7, les deux premières phrases sont conformes ; la troisième (le refrain) diffère ; enfin t. I, p. 5, nous retrouvons seulement l'influence de cette mélodie dans la seconde phrase musicale.

La mélodie de la Mort du mari est bien caractéristique et se retrouve dans toutes nos provinces. Nous la trouvons en entier dans une des *Rondes* publiées par Ballard au commencement du XVIIIe siècle, sur une toute autre poésie (voy. Rolland, I, 95) ; la dernière mesure seule diffère. Ce même type mélodique paraît deux fois dans Bujeaud, II, 42 et 160, sur les chansons : *Ol est un petit bonhomme*, et *les Clefs d'or ;* dans Meyrac, *Ardennes*, 559, chanson : *Quand les garçons sont jeunes*. Nous avons eu déjà l'occasion d'en signaler l'existence dans les *Chansons de danse* publiées par J. Mangeant en 1615 (*Hist. de la ch. pop.* 303 et 374) ; mais ici l'analogie se bornait à la première période et à quelques notes de la seconde.

1. V. le t. IX, p. 1.

Digitized by Google

En tout cas, ici encore, la poésie est toute différente des précédentes.

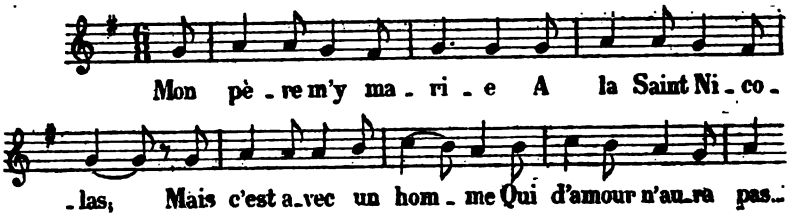
Ce cas de mélodies entières communes à différentes chansons se retrouve assez fréquemment dans les anciens chansonniers. Ainsi la chanson mentionnée précédemment : *la Mort du mari*, se chante, dans les *Rondes* de Ballard, sur une tout autre mélodie ; mais celle-ci avait déjà été notée dans les *Brunettes* avec la ronde : *En revenant de Versailles ;* et même nous la retrouvons presque entière dans une autre des *Rondes* de 1794 sur la chanson : *Mon père m'a marié*, dont la troisième période, avec les dernières notes de la deuxième, sont seules différentes de la version précédemment considérée (voy. Rolland, I, 90, 96 et 101). Dans Bujeaud, II, 67, cette mélodie figure encore sur la chanson *la Veuve* (var. de *la Mort du mari*), ce qui établit une analogie entre cette version et celle des Rondes de Ballard ci-dessus mentionnée.

Dans Rolland, I, 55 et 56, nous trouvons les chansons : *On veut me donner un cloître* et *C'est la bergère Nannette*, tirées, l'une des *Rondes* de 1724, l'autre des *Brunettes* de 1704. La mélodie est, dans l'une en *la mineur*, dans l'autre en *ut majeur* : mais nous avons déjà vu d'autres exemples d'une même mélodie tantôt mineure et tantôt majeure sans cesser d'être la même mélodie : c'est encore le cas pour celle-ci, qui, sauf dans les dernières notes, conserve dentiquement la même ligne dans les deux cas.

Nous ne pourrions pas, à la vérité, multiplier beaucoup ces observations en nous en tenant à ce cas précis et absolu d'une mélodie se retrouvant complète sur plusieurs poésies différentes. Ce procédé est celui des vaudevilles, des noëls, des chansons du Caveau, écrites à tête reposée, dans une forme déterminée, en vue d'un certain air ou *timbre*. Mais la poésie populaire, plus fantaisiste, plus libre, ne s'accommode pas volontiers de ces contraintes ; aussi est-il rare de retrouver, sur plusieurs poésies populaires, une même mélodie reproduite exactement et complètement. Par contre, il est de certains fragments mélodiques qui se trouvent replacés tout naturellement sur un grand nombre de poésies différentes ; et ces fragments sont presque toujours des commencements, des premières phrases de mélodies ; car le début est le plus souvent l'essence même du thème mélodique ; c'en est la partie la plus apparente, celle qui frappe le plus et se grave le mieux dans l'esprit. Déjà dans la série précédemment étudiée nous en avions trouvé des exemples. En voici d'autres non moins caractéristiques.

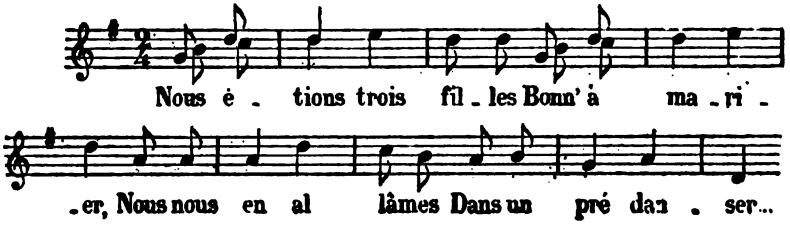
Bujeaud, II, 58, et Rolland, V, 3, donnent deux variantes de la *Maumariée* dont la mélodie, bien caractérisée, se compose de trois membres de phrase de 4 mesures, la troisième formant refrain.

Digitized by Google



Les deux premières périodes se retrouvent, identiquement, dans la chanson : *Un jour de cet automne* intercalée par Devienne dans les *Visitandines*, il y a plus d'un siècle, sous le titre de « Chanson gasconne. » La première de ces périodes est également dans une version normande du *Mal marié* (*Rev. des tr.* VI, 466) ; enfin, sauf une variante de deux notes, c'est encore par elle que commence la chanson bien connue : *Il était une barque* (voy. DE LA LANDELLE, *Chansons maritimes*, p. 145).

La chanson : *Nous étions trois filles* figure dans plusieurs recueils du XVIIIe siècle et a été retrouvée dans la tradition moderne (voy. *Rev. des tr.* III, 634, 635 et 636, ainsi que *Mélusine*, I, 483).

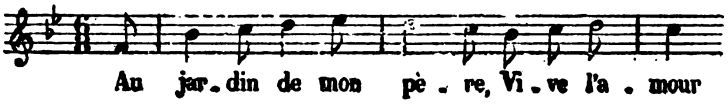


Ici même, les variantes présentent des différences procédant du principe d'altérations mélodiques que nous avons exposé : la première période se retrouve partout, sauf quelques notes de détail ; la seconde diffère déjà complètement dans une version, et assez notablement dans une autre ; quant à la troisième, on ne la trouve semblable à la forme ancienne que dans la version ardennaise publiée par *Mélusine*. — D'autre part une version du XVIIe siècle (J. Mangeant, 1615 ; voy. *Rev. des tr.* III, 636) donnait, sur une tout autre poésie, la première période mélodique. Enfin, dans BUJEAUD, II, 290, nous retrouvons le même début dans la chanson : *Il était trois nonnes*, qui, bien que ce premiers vers soit manifestement imité de *Nous étions trois filles*, diffère complètement, par la suite, du reste de cette chanson.

Digitized by Google

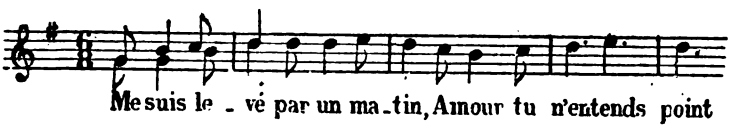
BUJEAUD, I, 109, et ROLLAND, I, 238, donnent la chanson : *Mon père avait cinq cents moutons*, dont la mélodie est très franche au début. Nous retrouvons ce même début dans la chanson des *Echos du temps passé*, II, 136 : *A Parthenay ;* mais à partir de la seconde période, et même de la fin de la première, toute analogie disparaît.

Nous avons publié dans la première année de la *Rev. des tr.*, p. 89, une version bretonne du *Plongeur :* la mélodie, avec son refrain : *Digue don ma dondaine*, a un charme mélancolique qui appartient en propre au chant populaire français :



Nous en retrouvons la première période, mais non la seconde (bien que les syllabes du refrain aient subsisté) dans une var. de *la Fille au cresson*, ROLLAND, II, 8. Par contre, dans une autre chanson que j'ai recueillie en Haute-Bretagne : « Dans les prisons de Rennes », je la retrouve presque entière, et c'est la première période qui est la plus altérée.

Les *Rondes* de Ballard donnent la chanson : *Me suis levé par un matin, — Amour tu n'entends point* (ROLLAND, I, 45, et var. moderne, 46) commençant par une formule mélodique qui se répète sur le premier vers et sur le second formant refrain :

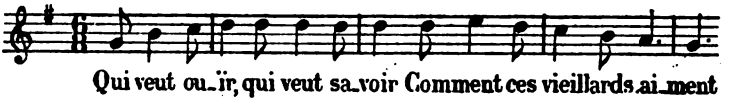


Nous retrouvons cette formule complète dans la chanson : *De grand matin me suis levée*, version vendéenne (ROLLAND, I, 97). Cela est d'autant moins surprenant que le vers initial est presque le même dans les deux chansons, bien que la suite en diffère complètement : nous saisissons ainsi sur le vif un des procédés de composition propre à la chanson populaire, consistant à adopter pour point de départ une formule courante, paroles et musique, et à inventer le reste. Nous retrouvons le même début mélodique dans deux chansons de l'Armagnac (BLADÉ, nos 20 et 24) : les paroles du vers correspondant diffèrent de celles des deux précédentes chansons, mais elles se ressemblent entre elles : *Mon père mariez-moi donc,* et *Mon père veut me marier.* Dans la première de ces deux versions

Digitized by Google

musicales, le rythme est binaire, tandis qu'il est ternaire partout ailleurs. Dans: *En passant près d'un petit bois* (ROLLAND, IV, 52), et deux chansons de Bujeaud : *Mon père m'a marié* (II, 44) et *Margoton prend son panier* (II, 263), la phrase mélodique reparaît, mais une fois seulement et sans répétition comme dans les quatre premiers cas. Notons, au passage l'identité presque absolue de cette phrase avec le commencement de l'hymne : *Creator alme siderum ;* même la première chanson de Bujeaud lui est presque absolument conforme jusqu'à la fin du second vers. Et comme d'autre part on a déjà rapproché cette mélodie sacrée de celle de la célèbre chanson flamande du *Reuze*, il s'ensuit que cette dernière nous fournit encore un rapprochement de plus.

En modifiant les deux dernières notes de ce fragment mélodique, nous trouvons un nouveau thème appartenant à d'autres chansons : *Qui veut ouïr qui veut sçavoir*, des *Brunettes*, et *J'ai demandé à mon chat*, des *Rondes* (ROLLAND, I, 103 et 175).

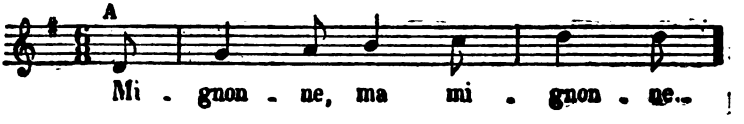


C'est aussi le début du *timbre : A la façon de Barbari.* Enfin, avec une nouvelle et non moins légère altération, nous avons le premier vers de la *Carmagnole*, du caractère populaire de laquelle il a été question récemment ici même. Voilà donc un thème qui, avec de très légères modifications, a servi a des fins très différentes et assez variées.

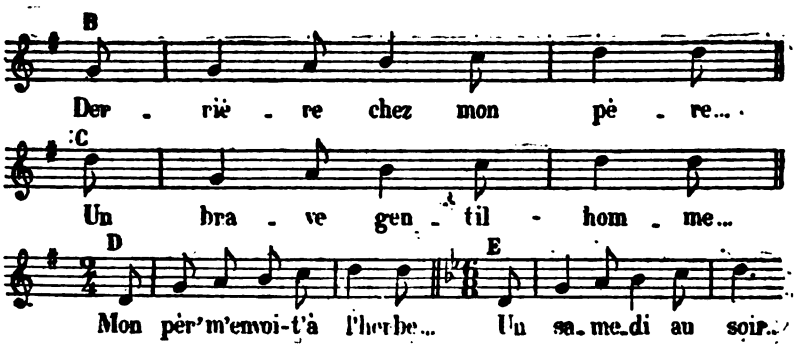
IV

Considérons enfin un dernier cas, non moins fréquent, celui où la formule mélodique commune à plusieurs chansons est très courte et se compose seulement de quelques notes initiales ; mais, nous le savons, la formule musicale représentée par ces premières notes a son importance, puisqu'elle pose le début de la mélodie et suffit le plus souvent à en régler l'allure générale.

En voici une, par exemple, qui reparaît au début d'un grand nombre de chansons :



Digitized by Google



Sous ces différentes formes, qui se réduisent à une seule et même, nous trouvons ce fragment mélodique au commencement des chansons suivantes :

a) *La chanson des Métamorphoses*, Morvan, *Rev. des tr.* I, 102 ; *Les trois déserteurs*, Vendômois, ROLLAND, IV, 34 ; *Le Garçon à marier*, BUJEAUD, II, 46.

b) *La Marchande d'oranges*, Lorraine, *Rev. des tr.* II, 539 ; *La Fille qui fait la morte*, id. ibid. III, 302 ; *Mon amant me délaisse*, BUJEAUD, I, 265.

c) *La Batelière*, Bresse, version inédite (fragment noté ci-dessus) ; deux versions de *la Fille au cresson*, dans ROLLAND, I, 11 et 13 ; *les Métamorphoses*, version de la Champagne communiquée par M. Gaston Paris, *Rev. des tr.* I, 98 ; *J'ai fait une maîtresse*, dans MEYRAC, *Ardennes*, 569 (en rythme binaire). Comparez le début de la mélodie bien connue : *Mandolinata*, de M. Paladilhe, imitée de chansons populaires italiennes. (1)

d) *Mon pèr' m'envoie-t-à l'herbe*, DE PUYMAIGRE, Pays Messin, Pl. 16 ; *Chanson de noce* du Morvan, dans mon *Hist. de la ch. pop.* p. 208 ; *la Fille qui fait la morte*, Bresse, *Rev. des tr.* ; *Les Garçons de Bordeaux*, BLADÉ, *Armagnac*, n° 13 (tient à la fois de *c* et de *d*). Cf. le refrain *Au bois rossignolet*, CHAMPFLEURY, 83.

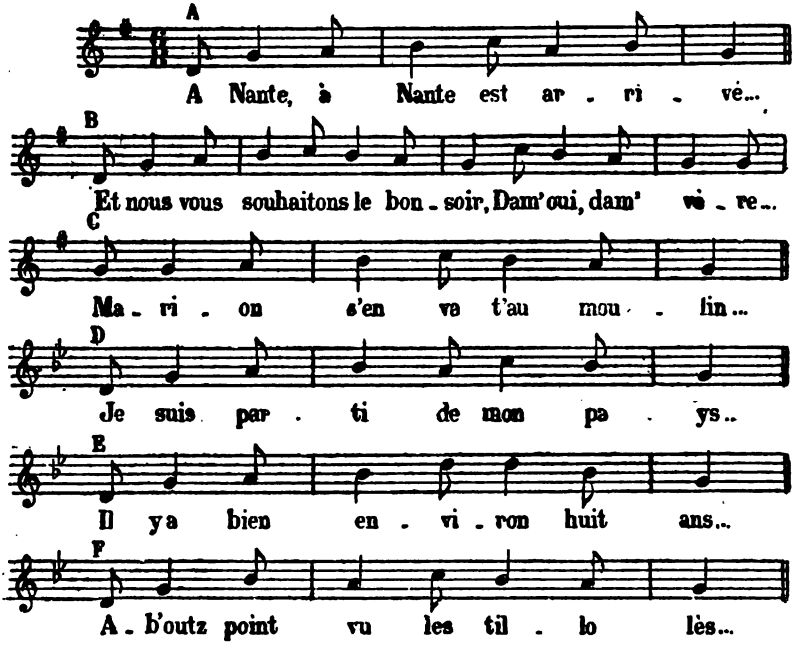
e) *Un samedi au soir*, chanson bressane (fragment noté ci-dessus) ; *Un jour bergère mes amours*, BUJEAUD, I, 254 ; *Le Hareng saur*, chanson flamande, dans CHAMPFLEURY, p. 14 ; *Ali Alo*, chanson de marins flamands, dans DE COUSSEMAKER, *Flamands de France*, 271.

1. Notre regretté collègue Ernest Guiraud m'avait demandé un jour de lui indiquer quelques mélodies populaires françaises dont il aurait choisi l'une pour l'intercaler dans un ouvrage que, d'ailleurs, il n'acheva pas ; je lui avais, entre autres, signalé une des versions mentionnées de *la Fille au cresson*, mais, bien que la tournure mélodique lui en plût beaucoup, il l'abandonna sur le champ, craignant qu'on lui reprochât d'avoir eu une *réminiscence* de *Mandolinata !*

Digitized by Google

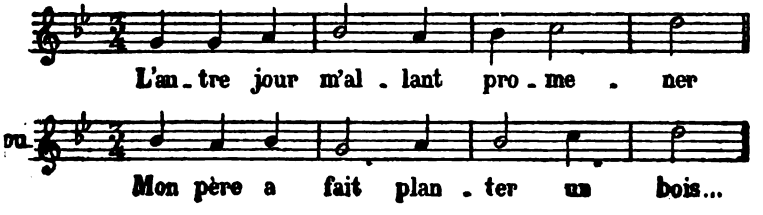
Nous pourrions ajouter encore la version bretonne du *Plongeur* déjà citée en un autre endroit, dont les cinq premières notes sont celles de *a*, la sixième descendant à *si* au lieu de monter à *ré*.

Voici une autre formule mélodique que l'on rencontre au début de plusieurs chansons : elle est un peu altérée en passant d'une version à l'autre, mais pourtant reconnaissable dans toutes.



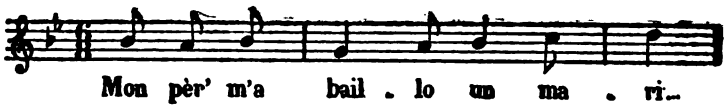
a, est une ronde recueillie en Bretagne (dans CHAMPLEURY et WECKERLIN, p. 155) ; *b*, une chanson de noces, dans BUJEAUD, II, 32 ; *c*, une variante de l'*Ane de Marion*, BUJEAUD, I, 107 ; *d*, une chanson recueillie dans le Morvan ; *e*, en Bresse (ces deux dernières inédites) ; *f*, la chanson des bateliers de l'Adour (LAMAZOU, *Chants pyrénéens*, 34).

Autre rapprochement : nous trouvons le thème ci-dessous au commencement de plusieurs chansons :



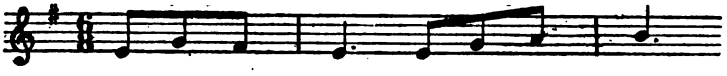
Digitized by Google

Ou, dans un mouvement plus conforme au sentiment de la mélodie populaire :



La première formule se trouve dans les *Chansons de danse* de 1615 (voir mon *Hist. de la ch. pop.* p 576), et, deux fois, dans les *Rondes* de Ballard, la première fois note pour note, la seconde fois en mouvement binaire (Rolland, I, 114, 116) ; la seconde est dans une chanson recueillie dans les Ardennes (Rolland, I, 118), et la troisième dans une version en patois bressan du *Petit mari* (inédite). Il est à remarquer que la chanson des Ardennes a pour refrain : *O Regnault, réveille, réveille, — O Regnault, réveille-toi*, refrain cité tout entier par Rabelais au 41me chapitre de *Gargantua* : il se pourrait que la mélodie, qui a elle-même un caractère d'ancienneté assez accusé, et dont nous trouvons le type dans d'anciens recueils, fût déjà celle sur laquelle Frère Jean des Entomneures entonnait à pleine voix la chanson. — On pourrait en rapprocher aussi le refrain d'une autre chanson : *Ah ! Thomas, réveille, réveille, — Ah ! Thomas, réveille-toi*, notée dans les *Rondes* de Ballard (Rolland, I, 129); mais, bien que le rythme et la tonalité ne soient pas sans analogie avec ceux de la précédente, la ligne de chant est trop différente pour que nous puissions l'identifier avec celle-ci.

J'ai eu déjà l'occasion de signaler (dans mon *Histoire de la chanson populaire*, p. 362) une forme mélodique très caractéristique que j'avais remarquée dans plusieurs chansons bretonnes :



Dans le livre de M. Quellien (*Chansons et danses des Bretons*), paru postérieurement, cette formule ne reparaît pas moins de six fois, au commencement de chansons de différents caractères. Page 243, c'est un *gwerz*, d'allure très familière et primitive ; p. 249, une chanson de Kloarek ; p. 255, la *sôn* satyrique du *Tailleur* ; p. 261, une autre *sôn* satirique ; p. 273, un cantique : ce cantique a d'ailleurs double mélodie, mais toujours commençant par le même dessin : la seconde, en outre, est identique à celle du *gwerz* noté dans le *Barzaz-Breiz* (*l'Héritière de Kéroulas*), mais les cinq autres sont tout à fait différentes; chaque fois, après ces premières notes, la mélodie prend un

Digitized by Google

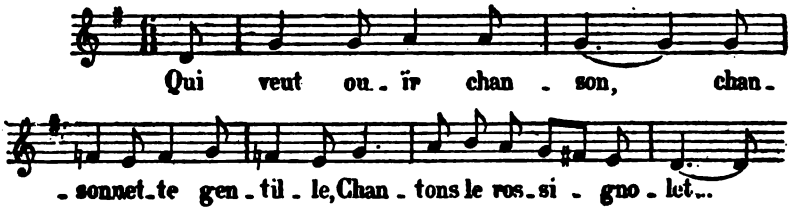
tout autre ton ; ce qui n'empêche pas ce point de départ, très remarquable, d'établir un lien commun entre toutes les versions.

V

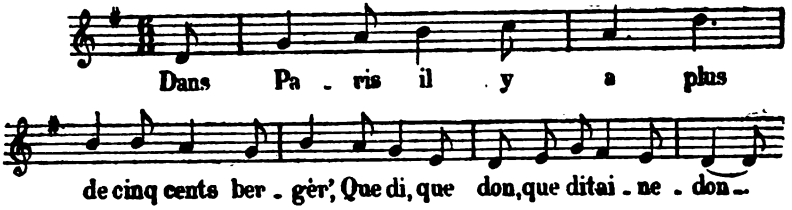
En voilà assez, sans doute, pour éclairer le sujet d'un jour nouveau. Pourtant, après ces observations d'un caractère général, je voudrais en présenter quelques autres, plus particulières, mais qui n'en sont pas pour cela sans intérêt.

Nous avons vu comment une même formule mélodique pouvait passer de chansons en chansons ; voici maintenant un exemple d'une poésie qui a emprunté des fragments mélodiques à deux chansons différentes, de sorte qu'elle se trouve à la fois procéder de deux mélodies qu'on n'aurait jamais eu l'idée de rapprocher sans cela.

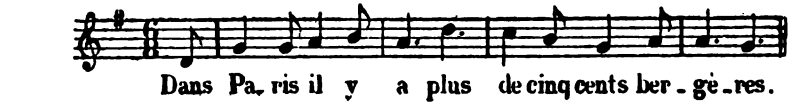
L'on connaît la mélancolique complainte de *la Noce tragique* : en voici le début mélodique pris dans une version des Hautes-Alpes (*Rev. des tr.* V, 144).



D'autre part, voici le commencement de la ronde du *Roi d'Angleterre,* version bressane (*Rev. des tr.* IV, 388).

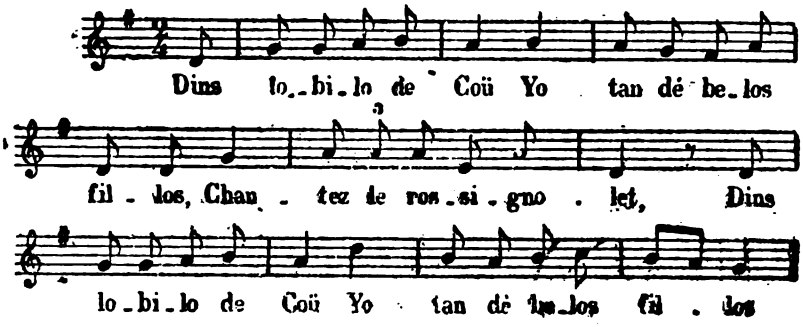


Variante pour la période finale (vers. bourguignonne, *Rev. des tr.* IV, 387).



Digitized by Google

Maintenant, plaçons en regard une version du Quercy de *la Belle dans la vigne* (ROLLAND, I, 216).



En comparant ces trois mélodies, nous trouvons d'abord un début analogue; mais bientôt le mouvement de la ronde s'élève, celui de la complainte descend : la chanson du Quercy se tient entre les deux, et semble tenir à la fois de l'une et de l'autre; pourtant, au refrain : *Chantez le rossignolet*, elle se rapproche franchement de la complainte. Mais, sur la période finale, après avoir repris comme au début, elle s'élève à son tour et devient semblable à la partie correspondante de la ronde. Et ce rapprochement de deux mélodies de caractères très différents, l'une vive et l'autre mélancolique, opéré grâce à une troisième qui tient à la fois de l'une et l'autre, attire notre attention sur ces deux-ci, et nous montre qu'elles s'adaptent si bien l'une sur l'autre qu'il n'est pas douteux qu'elles procèdent elles-mêmes d'un seul et même type.

(*A suivre*). JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LES RITES DE LA CONSTRUCTION [1]

XVII

Chez les Cédans

Dans sa relation *De Thi-Nai au Bla* [2], M. Naveau donne les détails suivants sur une coutume qui existe encore de nos jours chez les Cédans [3].

« Lorsqu'ils construisent une nouvelle maison communale, il font un trou dans le sol pour y planter le principal poteau, ils jettent au fond du trou un prisonnier ou un esclave vivant et garrotté ; ils posent sur sa poitrine la base du poteau et comblent le trou avec de la terre. »

Albert Basset.

XVIII

Ciment en forme de croix

Lors de la fondation de la citadelle de Civita Vecchia, Jules II après les prières d'usage, la mitre en tête, prit des mains des ouvriers une truelle et posa du ciment en forme de croix ; puis on mit sous la première pierre un vase rempli de monnaie [4].

P. .

XIX

La paie inépuisable.

D'après la légende, l'ancienne église de St-Rombaut, à Malines, fut construite par ce saint, qui présidait lui-même aux travaux. La tradition veut qu'il portait constamment sur lui dix cens, et que

1. Suite. Voir t. VI, p. 172, 278, t. VII, p. 37, 207, 315, 353, 489, 692, t. VIII, p. 49, 194.
2. *Excursions et reconnaissances*, Saïgon, 1887.
3. Ou Sédangs. Cette tribu est celle dont M. David de Mayréna se proclama roi en 1888 sous le nom de Marie Ier avec la devise « toujours Cédang, jamais cédant. » Elle habite le versant occidental de la chaîne annamitique entre le 14e et le 15e de latitude.
4. Bonanni. *Numimasta pontificum romanorum*, t. I, p. 157.

Digitized by Google

chaque fois qu'il puisait dans sa poche pour payer les ouvriers il en retirait invisiblement cette somme. Ces derniers le soupçonnèrent d'être porteur d'une forte somme et l'assassinèrent, mais il ne trouvèrent que *dix cens dans la poche du saint,* qui par un miracle se renouvelaient constamment.

ALFRED HAROU.

LES CHASSES FANTASTIQUES (1)

III

EN ANGOUMOIS

IL y était une fois un homme qui aimait la chasse ; un jour, c'était un vendredi, le bon Dieu vint chez lui et lui demanda à manger ; comme il n'avait qu'un peu de salade et des choux, et pas de viande, l'homme prit son fusil, ses chiens et sa gibecière et se disposa à partir pour la chasse ; mais Dieu lui dit :

— Non, ne va pas chasser, on ne pourrait manger ta viande, c'est aujourd'hui maigre.

Mais lui partit tout de même ; pour le punir Dieu le suspendit en l'air avec ses cinquante chiens, et tous les cinq ans à minuit on entend des hurlements, des cris de détresse et des coups de feu. Quand on entend des cris la nuit, les bonnes femmes s'écrient: Faites attention, c'est l'homme aux cinquante chiens qui passe ! et toutes de se cacher dans leurs draps.

Conté par Ader Géron, de Chadurie (Charente).

FRANÇOIS DUYNES.

1. Cf. le t. VII, p. 175, 328, le t. VIII, p. 566.

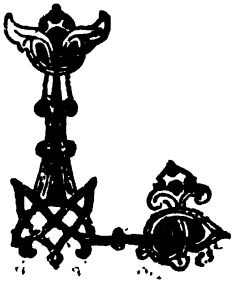
Digitized by Google

CONTES DE LA HAUTE-BRETAGNE

QUI PRÉSENTENT DES RESSEMBLANCES AVEC DES CONTES IMPRIMÉS [1]

I

Les Contes de Perrault (*Suite*)



Le nom de Pondonette, dans le conte ainsi nommé (t. IX, p. 41), ne signifie rien en patois, et il n'est ni un prénom ni le diminutif d'un prénom ; il me semble pourtant qu'il tient à autre chose qu'à une fantaisie de conteur. Dans cette version, ainsi que beaucoup d'autres de divers pays, sont mélangés des traits appartenant à *Cendrillon* et à *Peau d'âne*, C'est toutefois au type Cendrillon qu'il se rattache le plus ; mais il est vraisemblable que des épisodes ont été perdus par les conteurs : c'est ainsi qu'a disparu la peau d'âne, que l'héroïne a dû porter à un moment de ses aventures. Pondonette sonne d'une façon bien voisine de *Peau d'ânette*, qui est le titre d'une version de Peau d'âne que j'ai publiée, et nous savons par un passage de Noël du Fail qu'un conte de *Cuir d'Asnette* était populaire en Haute-Bretagne au XVIe siècle. Cette peau ayant cessé de figurer dans le récit, Peau d'ânette ne représentait plus qu'un son qui s'est assourdi, et est devenu Pondonette, nom que l'héroïne porte dès le début du conte.

Plusieurs des lecteurs de la Revue m'ont demandé si je ne pourrais donner le titre des Contes, recueillis populairement depuis Perrault, qui présentent des ressemblances dans l'aflabulation ou dans les détails, avec ceux de Ma Mère l'Oye. Bien que je n'aie eu en vue que d'apporter une contribution, empruntée au seul groupe haut-breton, à une étude comparée dont les éléments ne me paraissent pas encore suffisamment réunis, et qui d'ailleurs dépasserait de beaucoup le cadre de la revue, je vais essayer d'indiquer les contes recueillis en France, — et pour l'un d'eux en Belgique — soit dans les pays de langue purement française, soit dans ceux où Perrault a pu pénétrer par traduction ou transmission orale,

1. Cf. le t. IX p. 36.

Digitized by Google

qui peuvent être compris sous la rubrique mise en tête de ce chapitre. Je le fais d'autant plus volontiers que l'article précédent présente deux chiffres de pages inexacts, et un petit nombre d'omissions ; celles-ci viennent surtout de ce que je n'avais pas, pour le type Cendrillon, considéré comme similaires, certaines marâtres qui persécutent leurs belles-filles, alors que M. Cosquin et miss Cox les regardent comme un des éléments constitutifs de Cendrillon.

Cendrillon

1. — *Haute-Bretagne.* Cendrouse. *Sébillot.* Cont. pop. t, II, n. 31.
2. — Le Taureau bleu. Contes populaires I, n 3.
3. — La fille aux bras coupés, ib. n. 15.
4. — Césarine, ib. n. 27.
5. — La petite Brebiette blanche, ib. n. 58.
6. — Le petit Mouton Martinet, II, n. 29.
7. — La Belle-mère. II, n. 36.
8. — La chèvre blanche, II, n. 42.
9. — Pondonette-Cendrillon. Revue des trad. pop. t. IX, p. 41.
10. — Cendrasson, ibid. p. 45.
11. — Cendrillon, ib. p. 46.
12. — *Bourgogne.* La petite Annette. *Beauvois.* Contes de Norvège, etc, p. 239.
13. — *Basque.* The step-mother and the step-daughter. *Webster.* Basque Legends, p. 166.
14. — *Lorraine.* Le poirier d'or. *Cosquin.* Contes pop. de Lorraine, t. I, p. 246.
15. — Les clochettes d'or, ibid. p. 248.
16. — *Gascogne.* La gardeuse de dindons. *Bladé.* Cont pop. recueillis en Agenais, p. 31 et contes pop. de la Gascogne, t. I, p. 251.
17. — *Martinique.* Cendrillon. *Turiault.* Etude sur le langage créole, p. 219.
18. — *Corse.* Les trois pommes de Mariucella. *Ortoli,* Contes de l'Ile de Corse, p. 81.
19. — Ditu Migniulellu, ibid. p. 88.
20. — *Basse-Bretagne.* La femme du loup gris. *Luzel,* contes de la Basse-Bretagne, t. I, p. 318.
21. — Le chat noir, t. III, p. 134.
22. — Le petit agneau blanc. Légendes chrétiennes, t. II, p. 264.
23. — *Ardennes.* Florine et Truitonne. *A. Meyrac.* Légendes, etc. des Ardennes, p. 478.
24. — *Poitou.* La Cendrouse. *Pineau.* Contes pop. du Poitou, p. 117.
25. — *Belgique wallonne.* Poivre et sel. *A. Gittée.* Contes wallons, p. 41.
26. — *Menton.* Cendreusette. *Andrews.* Academy, 26 juin 1880.
27. — Catarina. Contes ligures, p. 1.
28. — Le pays des Brides, ib. p. 126.
29. — Marie robe de bois, ib. p. 149.

Peau d'Ane

1. — *Haute-Bretagne.* Peau d'ânette. *Sébillot.* Litt. orale, p. 73.
2. — La Pouilleuse, ib. p. 44.
3. — Césarine. Cont. pop. t. I. n. 27.

Digitized by Google

4. — Le Taureau bleu, ib. n. 3.
5. — Le Bœuf d'or, t. II, n. 40.
6. — Peau d'âne. *E. Rolland.* Mél. t. III, c. 404.
7. — Pondonette. *Sébillot.* Revue des Trad. pop. t. IX, p. 41.
8. — *Languedoc.* Peau d'âne. *Hubac.* Revue des langues romanes, t. V, p. 369.
9-12. — *Basque.* Ass' skin. *Webster.* Basque Legends. p. 158 et variantes, p. 165.
13. — *Lorraine.* Le Taureau d'or. *Cosquin.* t. I, p. 273.
14-16. — *Gascogne.* Peau d'âne. *Bladé.* Contes de l'Agenais, p. 3 et contes de Gascogne, t. I, p. 267 et la note de la page 274.
17. — *Corse.* Marie la fille du roi. *Ortoli.* Contes de l'île de Corse, p. 48.
18. — Ditu Migniulellu, l. c. p. 88.
19. — *Basse-Bretagne.* La fille du roi d'Espagne. *Luzel.* Contes de la Basse-Bretagne, t. III, p. 247.
20. — *Ile Maurice.* Zistoire Peau d'âne. *Baissac.* F.-L. de l'île Maurice, p. 118.
21. — *Poitou.* Le bouc blanc. *Pineau.* Contes du Poitou, p. 99.
22. — *Menton.* Marie Robe de bois. *Andrews*, l. c. p. 149.

La Barbe Bleue

1. — *Haute-Bretagne.* Barbe Rouge. *Sébillot.* Litt. orale, p. 41.
2. — Le géant aux sept femmes. Cont. pop. t. I, n° 9.
3. — Barbe Bleue. *E. Rolland.* Mélusine, t. III, c. 330.
4. — La Barbe Bleue. *Sébillot.* Rev. des Trad. pop. t. IX, p. 54.
5. — *Basse-Bretagne.* Comorre. *Souvestre.* Foyer Breton.
6-7. — *Basque.* The cobler and his three daughters. *Webster*, l. c., p. 173. Autre version analysée, ibid, p. 175.
8. — *Lorraine.* Le Bénitier d'or. *E. Cosquin*, t. II, p. 60.
9. — *Gascogne.* Barbe Bleue. *Bladé.* Contes de la Gascogne, t. I, p. 241.
10. — *Basse-Bretagne.* Le prince turc Frimelgus. *Luzel.* Contes de Basse-Bretagne, t. I, p. 25.
11. — La fille qui naquit avec une couleuvre, ibid, t. II, p. 341.
12. — *Auvergne.* Barbe Bleue. *Antoinette Bon.* Revue des Trad. pop. t. II. p. 245.
13. — *Poitou.* Barbe Bleue. *Pineau.* Le F.-L. du Poitou, p. 13.

Le Petit Poucet (1)

1. — *Haute-Bretagne.* La Perle. *Sébillot.* Contes pop. t. I, n° 19.
2. — Peuçot. Littérature orale, p. 53.
3. — L'ogre. *E. Rolland.* Mélusine, t. III, c. 308.
4. — Peucerot. *Sébillot*, ib. c. 399.
5. — L'ogre. Revue des trad. pop. t. IX, p. 49.
6. — Les enfants dans la forêt, ib. p. 52.
7. — *Lorraine.* Piaoue ou conte lorrain. *Oberlin.* Essai sur le patois du ban de la Roche, 1775.
8. — *Alsace.* La maison omelette. *Stœber.* trad. dans la *Revue des traditions populaires*, t. III, p. 293.
9. — *Forez.* Le Plen Pougnet. *Gras.* Patois forézien, p. 200.
10. — *Gascogne.* Les deux Filles. *J.-F. Bladé.* Contes de l'Agenais, p. 15.

1. Ici il n'est question que du héros de Perrault; je laisse de côté les contes qui ont pour héros un personnage de petite taille, cf. sur celui-ci, Cosquin, t. II, p. 148 et suiv.

Digitized by Google

11. — *Basse-Bretagne*. Le géant Goulaffre. *Luzel*. Contes Bretons, Quimperlé, 1870, p. 1.
12. — Le perroquet sorcier, Contes de B. B. t. II, p. 231.
13. — *Languedoc*. La maràtre. Revue des langues romanes, t. II, p. 126.
14. — *Normandie*. Les petits garçons et le diable. *Carnoy*. Contes français, p. 173.
15. — *Auvergne*. Les enfants perdus. *Antoinette Bon*. Revue des trad. pop. t. II, p. 196.
16. — *Menton*. Grand comme une bouteille. *Andrews*, l. c. p. 83.
17. — *Poitou*. La maison aux fuseaux rouges. *Pineau*. F. L. du Poitou, p. 7.

Le Petit Chaperon Rouge

1. — *Haute-Bretagne*. Le Rat et la Ratesse. *Sébillot*, Litt. orale p. 232.
2-3. — La Petite fille et le Renard. Mélusine, t. III, c. 397 et 398.
4-5. — *Forez*. La pétita et le loup, et variante. *Gras*. Patois forézien, 1863, p. 207 et suiv.
6. — *Provence*. Le chaperon rouge. Armana prouvençau, 1883, trad. dans Mélusine, t. III, c. 271.
7-8. — *Nivernais*. Le chaperon rouge. *A. Millien*. Ibid. c. 352, 428.
9. — *Forez*. Le chaperon rouge. *Des Martels*. Ibid. c. 354.
10. — *Champagne*. Le petit chaperon d'or. *Ch. Marelle*. Affenschwanz. Berlin, 1889, p. 39.
11. — *Gascogne*. Le loup et l'enfant. *Bladé*, Conte pop. de Gascogne, t. III, p. 189.
12. — *Berry*. Le chaperon rouge. *E. Rolland*. Mél. t. VI. c. 237.

Le Chat botté

1. — *Haute-Bretagne*. Le Marquis de Carabas. *Sébillot*. Le père Gérard, 16 Mars 1884.
2. — Le renard doré. Analysé. Revue des Trad. pop. t. IX p. 40.
3. — Le prince Jabot. Ibid. p. 53.
4. — *Languedoc*. Le Compère chat. *Montel et Lambert*. Revue des langues romanes, t. III, p. 399.
5. — *Ile Maurice*. L'histoire ené çatte qui te ena botes. *Baissac*. Essai sur le créole mauricien.

Les Fées

1. — *Haute-Bretagne*. La Houle de la Teignouse. *Sébillot*. Cont. pop. t. II, n° 3.
2. — Les fées à la fontaine. Trad. et sup. t. I p. 108.
3. — Pondonette. Rev. des trad. pop. t. IX p. 41.
4. — *Nivernais*. La fontaine rouge. *Millien*, dans Contes des provinces de France de Sébillot, p. 154.
5. — *Flandre*. Les Méquennes de Marie au blé. *Deulin*. Cambrinus, p. 283.

Riquet a la Houpe

1. — *Haute-Bretagne*. Le prince Bouvier. *Sébillot*, Almanach du Phare. Nantes, 1891, p. 108.

La Belle au bois dormant

1. — *Haute-Bretagne*. Le Capitaine Pierre. *Sébillot*, C. pop., t. I, p. 43, n° 6.
2. — *Gascogne*. La Belle endormie. *Bladé*, l. c. t. I, p. 181.

Digitized by Google

SIMILAIRES DES CONTES DE MA MÈRE L'OYE

	Haute-Bretagne	*Autres provinces*	*Total.*
Cendrillon	11	18	29
Peau d'âne	7	15	22
La Barbe Bleue	4	9	13
Le petit Poucet	6	11	17
Le petit chaperon Rouge	3	9	12
Le Chat botté	3	2	5
Les fées	3	2	5
Riquet à la Houppe	1	»	1
La Belle au bois dormant	1	1	2
	39	58	106

II

CONTES DE Mmes D'AULNOY ET LEPRINCE DE BEAUMONT ET DE DUCRAY-DUMINIL

Une partie des contes de ces deux dames figure depuis longtemps dans les livres de colportage. Le *Grand Cabinet des fées*, Lebailly, s. d, petit in-12 en trois parties de 112 pages chacune, couverture gris-bleu, qui s'est vendu jusqu'à la fin de l'empire, comprenait Perrault, Mme d'Aulnoy et Mme Leprince de Beaumont, et en outre, à la fin de chaque partie, quelques contes qui ne sont pas de ces auteurs. A une époque plus récente la même maison les a réédités sous le titre de *Collection des meilleurs contes de fées* (couverture jaune), qui contient aussi les *Contes des fées* de Ducray-Duminil.

Des vingt-trois contes de Mme d'Aulnoy, trois seulement ont été admis par les éditeurs de ces recueils. Un seul, la *Belle aux cheveux d'or*, présente une certaine quantité d'épisodes parallèles aux nombreuses versions de la Belle qu'il s'agit d'amener, recueillies par moi en Haute-Bretagne. On y retrouve le garçon qui s'est vanté d'aller la chercher (*La Belle aux clés d'or*, III, n° 13 et *Petit-Jean* n° 13 *bis*), la bague qu'il faut trouver dans la rivière (les clés à aller prendre dans la mer III, n° 13), l'ingratitude du roi envers son serviteur.

Je ne pense pas que le conte imprimé ait eu une grande influence sur les récits de la Haute-Bretagne, qui en diffèrent tout à fait par le début, par le milieu, et où n'interviennent pas les animaux secourus par le gentil Avenant, qui le tirent ensuite de peine.

Alors que je constatais l'existence de nombreuses versions offrant des ressemblances, parfois très considérables, avec les contes de

Digitized by Google

Perrault, je ne trouvais dans les vingt autres contes de Madame d'Aulnoy aucun thème sensiblement parallèle à ceux que je recueillais dans la tradition populaire. Le seul qui présente quelques points de rencontre un peu caractérisés, est *Belle-Belle ou le Chevalier Fortuné*, que le colportage n'a pas propagé que je sache; c'est, au reste, l'un de ceux dont l'action est assez simple, et qui n'ont pas été par trop surchargés d'épisodes romanesques.

Voici les incidents qui lui sont communs avec un conte que je n'ai pas encore publié, et qui est l'un des plus longs qui m'aient été racontés: Une fille déguisée en garçon se présente pour remplacer son père qui est un vieux soldat. [Dans *Belle-Belle*, ce sont trois sœurs qui partent successivement à cheval pour remplir le service féodal à la place de leur père; la troisième seule réussit par l'intervention d'une fée qui ne figure pas dans mon conte). La reine tombe amoureuse de la fille-soldat qu'elle a demandé pour son page, et rebutée par trois fois, dit qu'il a voulu lui faire violence ; le roi au lieu de le tuer, lui impose plusieurs tâches difficiles parmi lesquelles : prendre l'or aux Anglais, — il y parvient avec l'aide de compagnons forts et adroits qu'il rencontre. [*Belle-Belle* les rencontre avant son arrivée à la cour : La sœur du roi, rebutée, ne crie pas, mais dit au roi que le chevalier s'est vanté d'aller tuer le dragon, — il y parvient avec l'aide de ses compagnons, — puis on lui ordonne de reprendre les trésors du roi Matapa]; faire Licorne prisonnier. Le sexe est reconnu par Licorne qui ne pouvait être pris que par une vierge. [Le sexe de *Belle-Belle* n'est reconnu que quand le bourreau la déshabille pour la tuer). Le conte de la Haute-Bretagne, mieux construit que l'autre, en est trop différent pour qu'il y ait lieu de songer à une imitation tout au moins directe. Il n'y a pas non plus à en chercher dans la *Princesse Belle-Etoile*, dont une partie assez notable se retrouve aussi dans l'*Oiseau de vérité (Contes de marins*, extr. de l'Archivio, n° 6): les petits chiens substitués aux enfants qui sont exposés sur la mer et recueillis par un corsaire (Haute-Bretagne, par un meunier); la recherche des objets merveilleux conseillée par une vieille, l'oiseau vert qui dit tout (oiseau de vérité), la pomme qui chante, l'eau qui empêche les rides (eau qui danse), qui sont conquis par la princesse déguisée, alors que les autres ont été métamorphosés et n'ont pu réussir et la reconnaissance finale. Ce conte est d'ailleurs l'un des plus répandus et il est de ceux que l'on retrouve le plus avec une trame à peu près semblable.

Dans l'*Oranger et l'abeille* se rencontrent la poursuite et les métamorphoses, dont j'ai recueilli une vingtaine de variantes, la fève qui parle (au lieu de la goutte de sang) d'un de mes contes inédits.

Digitized by Google

Les conteurs de la Haute-Bretagne donnent à des fées locales des noms qui sont les mêmes que ceux de personnages de Madame d'Aulnoy et qui lui sont vraisemblablement empruntés ; mais leurs fonctions sont parfois différentes ; si Soucio est partout une fée, Truitonne est, non plus la filleule d'une fée, mais une fée. Belle-Belle est l'héroïne d'un conte inédit de la Haute-Bretagne, qui n'a aucune ressemblance avec le *Nain Jaune*, où figure aussi une Toute-Belle, ni avec aucun des contes de Mme d'Aulnoy (1).

Si on ne constate pas de trames suivies communes, en revanche, un très grand nombre des traits populaires épars dans Mme d'Aulnoy, se rencontrent dans les contes de la Haute-Bretagne. On ne peut en tirer d'autre conclusion que celle-ci : Mme d'Aulnoy s'est servie pour ses petits romans féeriques, de tous les éléments qui lui tombaient sous la main, depuis les romans de chevalerie jusqu'aux recueils de contes italiens ou espagnols rédigés d'après les récits populaires ; elle a pu aussi y introduire des épisodes pris directement dans la tradition orale. Née en Basse-Normandie, pays très voisin de la Haute-Bretagne, et qui a avec celle-ci tant de points communs, elle a dû entendre dans son enfance les paysans qui l'entouraient lui raconter des histoires de féeries, dont elle a utilisé les fragments sans se soucier de les reproduire avec fidélité. Sa vie est assez peu connue pour qu'il y ait un texte à l'appui de cette présomption ; mais elle devient très vraisemblable, si l'on veut bien se rappeler qu'on racontait à Louis XIV enfant, quelques années avant elle, des histoires de fées ; plus tard, dans le *Gage touché*, publié en 1712, Paris, p. in-12, une jeune fille de quatorze ans, qui doit dire une histoire, demande à sa mère : Maman, conterai-je l'histoire que ma nourrice m'apprit l'autre jour ? (p. 231), et une petite fille de huit ans raconte, p. 254, une version de l'Oiseau de vérité.

Madame d'Aulnoy n'avait point la sobriété de Perrault qui sait si bien, dans ses contes les mieux venus, s'effacer derrière les conteurs, que les traits ajoutés sont intercalés de façon à former une sorte de parenthèse, que l'on pourrait presque toujours enlever sans qu'il y ait un trou dans la narration. Elle bâtit en se servant de traits empruntés un peu partout, des espèces de nouvelles écrites dans une langue facile, molle, souvent prolixe, dont l'intrigue est bien conduite, et où l'on trouve quelques traits heureux, le prince

1. M. Cosquin a aussi trouvé en Lorraine le nom de Truitonne et de Florine, t. I, p. 250, et ceux de Gracieuse et Percinet, les deux premiers dans un conte qui n'a rien de commun avec ceux de Mme d'Aulnoy ; les noms de Truitonne et Florine figurent aussi dans un conte des Ardennes. Meyrac. *Trad. des Ardennes*, p. 279.

Digitized by Google

Charmant, l'Oiseau bleu couleur du temps, des noms assez bien venus, les fées : Soucio, Carabosse, Grognette, Fanfreluche, ou les héroïnes : Babiole, Toute-Belle, Finette-Cendron, Fleur d'amour, les héros : Avenant, Percinet, le petit mouton Ruson, les petits chiens Cabriolle et Frétillon.

Bien plus que Perrault, Madame d'Aulnoy fit école. Elle eut une queue innombrable de jeunes dames et d'abbés, que connaissent seuls ceux qui, par profession, ont eu le courage de lire les 37 volumes du Cabinet des fées. Pour retrouver l'accent populaire et la narration naïve et sobre, il faut arriver à Restif de la Bretonne, près d'un siècle après Perrault.

Mme Leprince de Beaumont mérite une place à part, parce qu'elle a écrit quelques contes, moins arrangés que les autres, qui figurent aussi dans la Bibliothèque du colportage. Le meilleur de tous est la *Belle et la Bête*, dont une version moins connue et très longue avait été publiée en 1740 par Mme de Villeneuve. Le thème populaire est mieux conservé que chez Mme de Villeneuve, et le style, quoique sans éclat et sans naturel, en est moins délayé ; il y a aussi quelque grâce dans le *Prince Charmant* et dans plusieurs autres, que gâtent des moralités intercalées, et la manie des noms abstraits : (Fatal et Fortuné, Sincère, Fausse-Gloire, fée Candide, etc.). Le nombre des traits de cette série que j'ai retrouvés en Haute-Bretagne est peu considérable ; ce ne sont pour ainsi dire que les lieux-communs des contes.

Ducray-Duminil était presque contemporain de Restif de la Bretonne ; mais il ne sut pas comme lui écrire les contes avec simplicité. C'est l'un des auteurs que deux éditeurs parisiens, Le Bailly et Bernardin-Béchet, réimpriment pour le colportage. On pourrait appeler leur collection, sous sa forme nouvelle, la Bibliothèque Jaune, en raison de la couleur de la couverture d'une bonne partie des volumes. Elle trouve encore, à Paris, dans les faubourgs, et dans les foires de campagne, un assez grand débit.

Les contes de Mesdames d'Aulnoy et Leprince de Beaumont peuvent passer pour des chefs-d'œuvre de narration et de style si on les compare à ceux de Ducray-Duminil. Les tirades à prétentions morales s'y étalent avec tant de prolixité et de fadeur qu'il a l'air de « tirer à la ligne. » Les impropriétés d'expression, les phrases prétentieuses, y atteignent parfois le comique. Si Joseph Prudhomme avait écrit des contes, il n'aurait pas procédé autrement que Ducray-Duminil.

Il semble assez vraisemblable qu'il puisa, à la source populaire, mais qu'il n'y vit qu'un thème à moralités, à mettre en français médiocre.

Digitized by Google

Parmi les contes que j'ai imprimés, il en est deux, recueillis à Saint-Cast, qui, par la marche du récit, parfois par les détails, se rapprochent beaucoup de deux des siens. En voici le résumé. J'ai numéroté de 1 à 16 les épisodes du premier conte de la Haute-Bretagne ; ces numéros se retrouvent presque tous dans le récit de l'auteur de *Cœlina ou l'enfant du mystère*. Dans celui-ci, j'ai mis en italiques ceux qui ne s'y rencontrent pas.

Jean des Merveilles

1. Jean des Merveilles, orphelin élevé par sa grand'mère, va à une assemblée avec ses camarades.

2. Il rencontre une vieille mendiante — ses camarades l'attaquent, lui la défend.

3. Elle promet une récompense.

4. (a) Jean achète une noix à une marchande.

(b) Qui lui dit de ne pas jeter sa coquille qui est un talisman.

5. Il lui ordonne de devenir bateau, pour passer avec ses camarades la rivière qui avait débordé.

6. Sa grand'mère lui dit de la transformer en coffre rempli d'or.

7. On ne peut en tirer qu'une seule pièce par jour.

8. Ils ont peur des voleurs.

9. Jean veut délivrer fille du roi captive dans une île de la mer.

10. Il ordonne à sa coque de devenir navire.

11. Il est monté par des matelots muets.

12. L'île est gardée par quinze navires.

13. L'équipage refuse de tirer.

14. Les corsaires montent à l'abordage, Jean ordonne à sa coquille de devenir bateau à une seule place.

15. Le Chef des corsaires est l'ennemi de la fée, il est changé en chat noir qui doit rester chat cent ans.

16. Jean ordonne à son bateau de devenir navire.

17. Il épouse la fille du roi de France qu'il avait délivrée.

La coquille de noix ou la fée Barbotte

Introduction morale où les petits garçons se plaignent ; le jeune Théophile-Jean leur fait une longue tirade sur la nécessité du travail.

4. Ils achètent des noix à une femme *voilée, à cause de sa laideur.*

2. *Après un orage* ils rencontrent une petite vieille ; elle est attaquée par les camarades de T. et défendue par lui.

T. la console et souhaite qu'elle redevienne jeune ; elle se transforme alors, et lui dit qu'elle est la fée Barbotte qui doit être trois ans laide à moins de bons souhaits, lui révèle (4 b.) le pouvoir de sa coquille, *qui ne peut servir que quatre fois.* Disparaît sous forme d'arc-en-ciel.

Les noix de T. étaient bonnes ; celles de ses amis mauvaises.

5. La coquille devenue bateau passe le torrent, ses *camarades ont les pieds dans l'eau.*

6. Sa grand'mère lui dit de la transformer en coffre plein d'or.

7. Une seule pièce à prendre ; *apparition de la fée et tirade morale.*

8. Ils ont peur des voleurs, sa grand'mère consent à ce que le coffre redevienne coquille.

10. *T. veut faire fortune pour épouser la fille d'un marchand,* il ordonne à sa coquille de devenir vaisseau *chargé de marchandises.*

11. Il est monté par des muets.

13. L'équipage refuse de tirer sur un pirate, T. *est mis aux fers à fond de cale.*

Le pirate voulait enlever la fille du gouverneur de l'île voisine.

Digitized by Google

14. T. ordonne à la coquille de devenir petit bateau à une seule place.

Le Pirate enlève la fille du gouverneur au moment ou T. allait l'épouser. T. ordonne à sa coquille de devenir char aérien, il va à l'île du pirate, mais le talisman avait perdu sa puissance ; au moment où le pirate veut se servir du talisman, il éclate et tout brûle. Apparition de la fée Barbotte qui lui dit que l'enchanteur Miaulant, le chef des pirates, sera chat pendant cent ans (15)

Ils partent dans une nacelle aérienne et T. épouse la fille du gouverneur (17)

Ainsi qu'on le voit les ressemblances sont grandes, puisque presque tous les épisodes de l'un se retrouvent dans l'autre ; mais autant est sobre la marche du conte populaire, autant est traînante, encombrée de tirades, de descriptions et de moralités prudhomesques celle de la Coquille de noix, qui occupe 21 pages.

Il ne semble pas que mon conteur, — ou ceux qui ont connu le conte et le lui ont transmis, — l'ait emprunté au récit imprimé. Je serais plus disposé à penser que Ducray-Duminil a pris le conte dans la tradition, et que c'est lui qui l'a dérangé, à l'exemple de beaucoup d'auteurs qui ont cru devoir refaire les récits traditionnels, sans avoir, comme Laboulaye par exemple, l'art de les rendre plus littéraires, tout en leur gardant une certaine saveur naïve. Même en admettant que ce conte procède de Ducray-Duminil, il serait un exemple curieux de la manière dont le peuple sait redonner une allure populaire à des récits que des littérateurs ont puisés à la source orale.

Un second conte m'a été raconté par le même conteur. Voici le résumé de son conte et celui de Biscotin :

L'instruction et le Jugement	**Biscotin**
1. Un garçon de ferme qui faisait tout de travers est renvoyé.	1. Garçon de ferme, fort, mais très niais, est renvoyé de chez son patron. (*tirade morale*).
2. Il secourt un chardonneret poursuivi par un épervier.	2. Il secourt une fauvette attaquée par un oiseau de proie.
3. A sa place il voit une belle fée.	3. Elle se change en belle dame, la fée Babonnette.
4. Elle lui offre l'instruction ou le jugement.	4. Elle lui offre comme récompense l'esprit ou le jugement, à *condition qu'il ne dira pas qui lui a fait ce don*,

Digitized by Google

5. Il choisit l'instruction.

Il est clerc chez un notaire qui le renvoie à cause de son orgueil.

6. La fée revient et lui donne le jugement.

7. Il arrange un cousin et une cousine qui se disputaient pour un héritage et leur conseille de se marier.

5. Il choisit l'esprit, parle bien, *va chez son maître qui le renvoie et le bat.*

Devient secrétaire d'un grand seigneur qui le chasse, parce qu'il est orgueilleux et le reprend.

6. Il appelle de nouveau la fée, qui lui reprend l'esprit et lui donne le jugement, et *vingt mille francs.*

7. Il arrange un cousin et une cousine qui se disputaient pour un héritage et leur conseille de se marier.

Il me semble, malgré une plus complète identité dans la marche générale et dans les détails, que les observations émises à propos du premier conte s'appliquent à celui-ci. Si le conte populaire dérivait de celui de Ducray — qui, dans mon hypothèse, peut venir d'une source orale — le conteur aurait retenu les noms de Biscotin et de Babonnettte, à l'épisode 6, il n'aurait pas manqué de faire mention du don de vingt mille francs.

III

Sources diverses

Les Contes qui suivent présentent des ressemblances avec quelques autres récits imprimés.

La première partie du *Lion, le Renard et l'Homme,* rappelle le Lion malade et le Renard, que Lafontaine a mis en vers.

Le géant qui n'avait qu'un œil est apparenté au Cyclope de l'Odyssée et au monstre anthropophage des *Mille et une Nuits,* qui figurent déjà dans le *Grand-Géant Grand Sourcil* (cont. pop. III, n° 22).

Sacundum ouvre-toi est un épisode d'un des plus jolis récits des *Mille et une Nuits.* L'adaptation, médiocre et plate, me paraît ici hors de doute : elle n'est pas en tout cas directe : ma conteuse était complètement illettrée.

Le *Petit Chevreuil* semble une version, écourtée, du conte de Grimm « Le petit frère et sa sœur ». Il est probable qu'il en vient plus ou moins directement. Je sais en effet qu'en 1881, deux années avant l'époque où il a été recueilli, un baigneur avait donné à un petit garçon de St-Cast un exemplaire de la traduction de quelques contes de Grimm faite par F. Baudry.

Il n'en est pas toutefois la reproduction exacte, et à ce point de vue, il présente un certain intérêt, parce qu'il montre les transformations que subit un récit, même d'allure populaire, en « allant d'une

Digitized by Google

oreille dans l'autre » suivant la pittoresque expression d'un de mes conteurs.

L'introduction du conte breton est plus longue ; c'est sur le conseil de leur père et non de leur propre initiative, que les enfants partent ; leur père leur fait cadeau d'un anneau d'or (peut-être est-ce la jarretière dorée qu'a la petite fille dans le conte allemand), qui ne joue d'ailleurs aucun rôle dans le récit. Cette jarretière d'or que la fille met au cou de son frère ne paraît plus ici ; il n'y a que deux sources qui parlent, celle du loup est oubliée.

Dans le conte allemand le chevreuil est poussé par une force irrésistible à se faire poursuivre ; dans l'autre, il sort pour aller à la chasse. La formulette pour ouvrir la porte, plus jolie dans le conte français, vient probablement d'un autre conte.

Toute la partie où la fille laide de la belle-mère est substituée à la vraie mariée, les trois nuits passées par celle-ci dans la chambre du roi ont disparu ; mais la métamorphose cessant par la mort de la sorcière a subsisté.

VIII

Le lion, le renard et l'homme [1]

Il y avait une fois un lion qui était malade, et les autres animaux venaient voir leur roi. La biche, qui revenait de lui rendre visite, rencontra compère le Renard qui lui dit :

— Commère la Biche, le Lion est-il guéri ?

— Non, répondit-elle, il est encore malade ; tous les animaux sont venus le voir ; il n'y a que toi qu'il n'ait pas vu, et il s'en souviendra.

Compère le Renard se décida alors à aller pousser une visite au Lion qui était toujours en mauvaise santé. Sur sa route il trouva des marais et des chemins creux, mais au lieu de les éviter, il se roulait dans la boue, et il n'y avait pas sur lui un seul endroit qui ne fût sale à faire répugnance.

Il finit par arriver chez le Lion, près duquel était compère le Loup. Le Lion lui demanda d'une voix rude, pourquoi il n'était pas venu plus tôt lui rendre visite.

Compère le Renard s'excusa, en disant qu'il avait parcouru tout le pays pour consulter des médecins et connaître quel remède il fallait pour guérir le roi, et que c'était pour cela qu'il était si « bouillon-

1. Je numérote ces contes comme étant une suite de ceux déjà donnés qui ressemblent aux récits de Perrault, parce que, comme eux ils présentent des ressemblances avec des contes imprimés.

Digitized by Google

neux » ; mais il assura qu'il avait fini par savoir comment il fallait s'y prendre.

Voilà le Lion bien content ; il adoucit sa voix, et demanda à compère le Renard ce qu'il fallait faire.

Compère le Renard répondit :

— Voici : il faut tuer Glaume le Loup, l'écorcher tout chaud, puis vous envelopper dans sa peau comme dans une couverture ; en peu de temps vous serez guéri.

— Comment ! s'écria Glaume, que voulez-vous faire de moi, qui suis vieux comme les rues, et n'ai que la peau et les os ?

— Plus l'animal sera vieux et maigre, mieux cela vaudra, répartit compère le Renard.

Le pauvre Glaume resta penaud comme la lune et ne sut que répondre. Le Lion rassembla les forces qui lui restaient et tua le pauvre vieux loup. Compère le Renard aida à l'écorcher, puis le Lion s'enveloppa dans sa peau toute chaude, et se coucha. En peu de temps il fut rétabli, et compère le Renard devint son favori.

Il prit envie au Lion de quitter la forêt, et de visiter la campagne. Chemin faisant, il demanda au Renard s'il connaissait l'homme.

— Oui, certes, répondit-il.

— Je voudrais bien savoir, dit le Lion, comment il est, et s'il est fort.

— Bien, répondit le Renard, nous en verrons sans doute un bientôt, et je vous le montrerai.

Un jour ils rencontrèrent un vieillard qui gardait ses brebis.

— Qu'est-ce que cet animal que je ne connais pas ? demanda le Lion ; est-ce un homme ?

— Non ; il l'a été, mais il ne l'est plus.

Plus loin, il virent un enfant.

— Est-ce un homme ? demanda le Lion.

— Non, mais il est du bois dont on les fait.

Ils continuèrent leur route, et aperçurent un chasseur sur une colline.

— Est-ce un homme ? demanda le Lion.

— Oui, répondit compère le Renard, pour ce coup-ci en voilà une

Le Lion s'approcha de l'homme et lui dit :

— Je veux me battre avec toi, et savoir si tu es fort.

— Volontiers, répondit l'homme ; mais avant de se battre il faut avoir chicane, et se faire des menaces à distance.

Le Lion se recula, et quand il fut un peu loin, l'homme épaula son fusil et lui envoya une balle dans le front.

— Diable ! s'écria le Lion, vos menaces sont dures.

Digitized by Google

— Ce n'est que la première, répondit le chasseur, il y en a une seconde qui est bien plus dure.

— En ce cas, dit le Lion, allez de votre côté et moi du mien.

C'est depuis ce temps-là qu'on dit que les hommes sont plus forts que les lions.

(*Conté en 1884 par Jean Rouxel, du Gouray, âgé de 60 ans environ*).

IX

Le Géant qui n'avait qu'un Œil

Il était une fois un jeune homme qui revenait de la Vendée, et comme il y avait fait bonne « gagnaison » il avait la bourse bien garnie. La nuit le surprit quand il traversait une forêt, et il ne savait de quel côté aller. Il finit par apercevoir une petite lumière, et en se dirigeant dessus, il arriva à une cabane et frappa à la porte.

Une bonne femme vint lui ouvrir, et il lui demanda si elle pouvait donner un gîte pour la nuit à un garçon qui revenait de la Vendée. Elle lui dit que oui, et, quand il eut soupé, il monta dans le grenier où il y avait un lit. Au moment où il allait se coucher, il regarda par la gerbière, et vit deux hommes, hauts comme des chênes, qui étaient accompagnés de deux grands chiens noirs. Ils frappèrent trois coups à la porte, et aussitôt la bonne femme vint leur ouvrir, et leur dit :

— Avez-vous fait bonne prise, mes garçons ?

— Non, répondirent-ils.

— Ne parlez pas si haut, j'ai au grenier un jeune homme qui me semble avoir le gousset bien garni. Il doit dormir maintenant, et il sera facile de le tuer.

Le jeune homme, qui avait tout entendu, se laissa glisser par une petite fenêtre qui donnait sur le derrière de la maison, il toucha terre sans s'être fait aucun mal, et s'enfuit à toutes jambes. Mais les chiens qui l'avaient entendu se mirent à aboyer. Les géants les détachèrent et les lancèrent à la poursuite du jeune homme. Celui-ci avait bientôt fait une demi-lieue lorsqu'ils arrivèrent près de lui ; il se trouvait au bord d'une grande rivière, il s'y jeta à la nage, et les chiens aussi. Mais il nageait plus vite qu'eux, en suivant le courant, et il allait aborder, quand il vit les deux géants sur la rive. Il continua à nager en s'aidant du courant, et il prit terre un peu plus bas. Il se mit à courir ; mais les chiens n'avaient pas perdu sa trace, et ils allaient l'atteindre, lorsqu'il arriva au bord d'un grand étang. Il y sauta, et après avoir plongé, se cacha parmi les herbes. Les chiens perdirent sa trace, et leurs maîtres les rappelèrent.

Digitized by Google

Quand il ne les entendit plus, il sortit de l'étang, et reprit sa course à travers la forêt. Il n'en pouvait plus, quand il aperçut une autre cabane, et il alla frapper à la porte.

— Attendez un moment, dit une voix rude, je vais vous ouvrir.

Il entendit un grand bruit, puis la porte s'ouvrit, il vit l'homme de la cabane, qui tenait à la main la barre de la porte, et elle était de la grosseur d'un homme. Il entra tout de même, en se disant qu'il était tombé de mal en pis.

En regardant autour de lui, il vit dans la cheminée des bras suspendus au milieu des andouilles, et dans une marmite qui bouillait sur le feu des pieds d'hommes, et des morceaux de chair humaine ; il eut peur, et se dirigea vers la porte en disant qu'il avait un pressant besoin. Mais il ne put soulever la barre, et l'homme lui dit :

— Il n'est pas nécessaire de sortir ; allez là-bas parmi les moutons.

Dans le bas de la maison, il y avait un troupeau de huit moutons, grands comme des poulains. Le jeune homme vint auprès du foyer, et, pour ne pas avoir l'air d'avoir peur, il se mit à fumer sa pipe. Alors le maître de la maison s'approcha de lui; il était grand comme un géant, paraissait fort comme un cheval, et il n'avait qu'un œil au milieu du front. Il demanda au jeune homme s'il voulait manger de la viande.

— Non, répondit-il, je n'ai pas faim.

— Tu en mangeras tout de même, dit le géant, ou tu vas y passer.

Le jeune homme attira un pistolet qu'il avait dans sa poche, et visa si bien le géant qu'il lui creva son œil.

— Scélérat ! s'écria le géant ; tu voulais me tuer, tu n'as pu que crever mon œil, mais tu ne mourras que de ma main, et je te mangerai.

Le garçon était allé se réfugier au milieu des moutons. Le géant alla pour l'y chercher, mais il ne le trouvait point. Alors, il ouvrit la porte et fit sortir les moutons, les uns après les autres, en en les appelant par leur nom, et à mesure qu'ils passaient près de lui, il les tâtait. Quand il n'y eut plus que trois ou quatre moutons, le jeune homme se mit sous le ventre de l'un d'eux en se tenant après la laine. En passant à la porte, il toucha un peu avec ses pieds le géant, qui arrêta le mouton ; mais le garçon avait lâché sa laine, et se sauvait à toutes jambes. Il trouva moyen de sortir de la forêt, en emmenant les huit moutons, qu'il vendit un bon prix au marché.

(Conté en 1884 par François Glâtre, du Gouray, âgé de 40 ans).

Digitized by Google

X

Secundum, ouvre-toi

Il était une fois un petit bonhomme qui allait dans la forêt ramasser du bois mort.

Un jour qu'il était monté dans un chêne auprès d'une cabane qu'il prenait pour une loge de charbonnier, il vit arriver trois voleurs montés sur trois cavales.

L'un d'eux alla à la porte et dit : *Secundum, ouvre-toi*, et la porte s'ouvrit d'elle-même. Au bout de quelque temps, il les vit sortir, après avoir dit en sortant : *Secundum, ferme-toi*. La porte se ferma et ils s'en allèrent.

Quand les voleurs furent partis, le ramasseur de bois descendit de son arbre, dit : *Secundum ouvre-toi*, et entra dans la maison où il remplit ses poches d'argent, puis il s'en retourna chez lui, après avoir eu soin de fermer la porte en disant : « *Secundum, ferme-toi* ».

Il alla ensuite chez son voisin et lui emprunta un demiau (boisseau) pour mesurer l'argent ; mais, quand il le rapporta, une pièce de cinq francs était restée attachée au fond.

Son voisin vint lui demander comment il se faisait qu'il avait de l'argent à pleine mesure : il le pria de ne rien dire et l'emmena avec lui dans la maison des voleurs, où il remplit trois sacs d'argent et le voisin en remplit un.

Le petit bonhomme fit construire un château où il demeura seul deux ans : ensuite il se maria, et eut deux enfants : quand ils furent en âge de prendre femme, il leur donna trente-deux mille francs à chacun.

(*Conté en 1879 par Rose Renaud, de Saint-Cast*).

XI

Le petit chevreuil

Il était une fois un homme qui avait deux enfants : un garçon et une fille. Leur mère mourut quand ils étaient encore tout petits, et leur père se remaria avec une vieille sorcière.

Elle résolut de les tuer ; mais leur père, qui eut connaissance de sa méchanceté, leur donna à chacun un anneau d'or, et leur dit de s'enfuir de la maison.

Ils partirent et firent beaucoup de chemin. Au bout de trois jours,

Digitized by Google

le garçon avait bien soif, et il dit à sa sœur qu'il boirait à la première source qu'il trouverait. Un peu après, il découvrit une fontaine, et il s'en approcha, mais la fontaine chantait :

Celui qui boit de mon eau devient tigre.

C'était la sorcière qui avait ensorcelé cette eau ; les enfants n'en savaient rien ; toutefois ils ne burent pas. Trois jours après ils arrivèrent à une autre fontaine qui murmurait :

Celui qui boit de cette eau devient chevreuil.

Malgré cet avertissement, le petit garçon avait si soif, qu'il y but, mais aussitôt il fut transformé en chevreuil.

Sa sœur resta avec lui ; ils allèrent loger dans une petite cabane au milieu de la forêt, où il y avait du vin, du cidre et deux sacs de pain. Ils avaient beau manger, ces provisions ne diminuaient point.

Un jour le chevreuil dit à sa sœur :

— Je vais aller à la chasse ; tu fermeras ta porte, et tu ne l'ouvriras que si je dis :

Petite sœur,
Ouvre-moi ton petit cœur.

Peu après le petit chevreuil revint ; il était un peu blessé, mais il rapportait un pigeon. Quand il eut dit « Petite sœur — Ouvre-moi ton petit cœur, » sa sœur lui ouvrit.

Le lendemain il retourna encore dans la forêt : il entendit les trompes qui sonnaient et les chiens qui aboyaient. Il eut peur et revint en toute hâte à la cabane.

Un chasseur qui l'avait suivi, ayant vu sa sœur, lui demanda de se marier avec elle. Elle y consentit, à la condition d'emmener son petit chevreuil.

Il conduisit la jeune fille et le chevreuil dans son pays, qui était celui où demeurait la méchante belle-mère. Un jour il vint chez le chasseur une sorcière qui reconnut que le chevreuil était « emmorphosé », mais qu'il reprendrait sa première forme si la sorcière de belle-mère était morte.

Le chasseur alla assommer la méchante belle-mère ; dès qu'elle fut morte, le petit chevreuil redevint homme ; il épousa la sœur du chasseur, et ils vécurent tous ensemble très heureux.

(*Conté en 1883 par François Hamon, de St-Cast, âgé de 12 ans*).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LES ORDALIES (1)

I

Par le fer rouge

(l) *Chez les Danois*

[DAM de Brême rapporte qu'un certain Poppo, envoyé par l'empereur d'Allemagne et l'évêque de Hambourg auprès de Heric, roi des Danois et des Suédois (fin du Xe, commencement du XIe) siècle prouva l'excellence du christianisme en portant un fer rouge sans que sa main présentât des traces de brûlure. (2)

X

Par le feu

(n) *Chez les Danois*

Le même Poppo eut encore recours à un autre miracle, toujours d'après Adam de Brême. Il se plaça, couvert d'une tunique enduite de cire, au milieu de l'assemblée du peuple et, après avoir invoqué le nom de Dieu, il fit mettre le feu à son vêtement. Pendant qu'il brûlait, l'envoyé tenait les bras et les yeux tournés vers le ciel : la tunique réduite en cendres, il affirma n'avoir pas même senti la fumée du feu. (3)

XVIII

Par les baguettes

(a) *Chez les Scythes*

Comme les sauvages de nos jours, les Scythes considéraient la mort naturelle ou la maladie comme un évènement extraordinaire, hors du cours des choses, inexplicable et amené par des maléfices ou par une faute. Aussi, suivant Hérodote (4), quand un de leurs princes tombait malade, il faisait venir trois devins ; ceux-ci,

1. Suite, voir t. VIII, p. 561.
2. *Gesta Hammaburgensis ecclesiæ pontificum*, éd. Lappenberg, Hanovre, 1876, in-8 L. II ch. XXXIII p. 65.
3. *Gesta Hammab. eccl. pontif.* L. II ch. XXXIII p. 65.
4. *Histoires* L. IV. § 66-67.

Digitized by Google

par la disposition des baguettes de saule dont ils défaisaient et refaisaient les faisceaux en prophétisant, accusaient un tel d'être cause de la maladie pour s'être parjuré en faisant un faux serment par le foyer royal. Celui qu'ils avaient dénoncé se défendant, le roi mandait un nombre double de devins. Si, après avoir consulté les baguettes, les nouveaux venus confirmaient l'accusation des premiers, on tranchait la tête à l'accusé et ses biens étaient partagés entre les premiers devins. Si au contraire, les seconds le déclaraient innocent, on en faisait venir de nouveaux, puis d'autres. Si le plus grand nombre se rangeait à ce dernier avis, les premiers devins étaient mis à mort.

XIX

Par le serpent

(a) *Au Malabar*

Gautier Schouten raconte, dans le récit de son voyage [1] que dans quelques parties du Malabar, quand quelqu'un était accusé, « il était obligé de fourrer sa main dans un pot, renfermant un petit serpent fort venimeux. » S'il en était piqué, on le reconnaissait pour coupable, sinon il était déclaré innocent.

René Basset.

SUPERSTITIONS ICONOGRAPHIQUES

V

Les Portraits

Les indigènes du district de Msuata, chez les Batékés, avaient une frayeur bleue d'un dessinateur anglais. Le bruit courait dans les villages environnants que ceux qui se laisseraient croquer par lui mourraient dans l'année.

Ch. de Martrin-Sonos. *Les Belges dans l'Afrique centrale,* III, 110.

Alfred Harou.

1. *Voyage aux Indes Orientales*, Rouen, 1725, 2 v. in-12, t. I p. 574.

Digitized by Google

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET COUTUMES DU MENTONNAIS (1)

(Alpes-Maritimes)

I

Naissance et enfance

1 — La stérilité peut être guérie par des bénédictions, et par des pélerinages, parmi lesquels le plus connu est celui de N.-D. de Laguet. Les femmes stériles y offrent parfois leur bague et leurs boucles d'oreilles de mariage.

2 *a*) — La femme enceinte qui trouve un fruit double aura des jumeaux.

b) — Si elle boit le fond d'une bouteille de vin elle aura une fille.

c) — Si elle trouve une aiguille elle aura une fille, si c'est une épingle ce sera un garçon.

d) — Si elle jette les lunettes ou fourchettes d'une volaille et que les jambes tombent vers la terre, elle aura un garçon.

e) — Si elle garde sa bonne mine elle aura un fils.

3 — Elle doit se méfier des étrangers ; ils pourraient être des sorciers qui nuiraient à l'enfant. Si elle porte un fardeau, elle ne doit pas consentir à lui vendre « son faix » il pourrait y avoir un malentendu, et sans le savoir elle vendrait son enfant.

4 — Une femme en couches ne doit pas, sous peine de malheur, répondre à qui l'appelle du dehors.

5 — La sage-femme enlève les bijoux parceque l'or empêche l'enfant de bien venir.

6 — Un cierge de la chandeleur soulage les douleurs d'accouchement.

7 — L'enfant portera la marque de ce que sa mère aurait beaucoup désiré.

8 — Si elle dévide du coton, l'enfant naîtra avec de la ficelle entortillée au cou.

9 — Il faut vite détruire le cordon ombilical, car si quelque bête le trouve l'enfant souffrira. On l'enterre souvent dans le fumier.

10 — Des jumeaux de sexes divers un mourra.

11 — Une fille est moins bien reçue qu'un garçon. On parle du coucou.

1. Principalement de Menton même, ensuite de Gorbio, les distinguer serait difficile. Le petit recueil de la *Grammaire* ne sera pas répété ici.

Digitized by Google

12 — Les enfants naturels et les enfants trouvés sont heureux. A quelqu'un qui a de la chance on dit : c'est le fils d'un prêtre.

13 — La mère perd une dent pour chaque enfant ; à Gorbio une côte.

14 — On ne désire pas en général plus de deux enfants, malgré le proverbe que : « d'enfants et de verres à boire, il n'y en a jamais trop. »

15 — Il est d'un bon augure de naître avec une coiffe, avec des dents, avec une veine bleuâtre au nez, ou en criant.

16 *a*) — L'enfant né à midi sera malheureux.

b) — Celui né le vendredi aura des visions.

17 — Le septième enfant peut deviner les sources d'eau.

18 — Les sages-femmes disent aux enfants qu'elles ont acheté le bébé à Nice.

19 *a*) — Il ne faut pas mettre l'enfant dans le berceau avant les relevailles, ou il sera tourmenté par les mauvais esprits.

b) — La mère qui néglige de se faire relever sera également tourmentée.

c) — Le sexe du prochain enfant dépend de celui qu'on rencontre d'abord en s'y rendant.

d) — Les filles-mères ne font pas les relevailles.

20 — La mère ne doit pas parler à un étranger avant le baptême, ce pourrait être un sorcier qui lui ferait tarir son lait.

21 — Si la marraine est enceinte, un des deux enfants aura courte vie.

22 — Refuser d'être parrain portera malheur à celui qui refuse.

23 — En se rendant à l'église, noter le sexe de la première personne rencontrée, pour connaître le bonheur de l'enfant. Il est plus heureux si elle n'est pas de son sexe.

24 — L'eau employée dans la cérémonie devrait être apportée de la maison paternelle.

25 *a*) — Si le parrain récite le Credo imparfaitement, l'enfant verra les esprits.

b) — Si le prêtre le dit mal il sera bègue.

c) — Si l'enfant ne pleure pas pendant la cérémonie, il ne vivra pas longtemps.

d) *Le prêtre n'a pas épargné le sel*, se dit d'un bavard.

26 — Il faut sortir de l'église par une autre porte et retourner par un autre chemin pour éviter les sorciers.

27 — On conserve un peu de l'eau baptismale contre les mauvais esprits.

28 — Au retour le parrain jette aux enfants des dragées de la

Digitized by Google

fenêtre, autrement ils chantent *parrain cogü, mairina sigara* (cigale, pour légère).

29 — Les parrains sont tenus de faire un cadeau à la sage-femme.

30 — Il ne faut pas laisser l'enfant seul au berceau à cause des sorciers. A la campagne un serpent pourrait venir lui sucer le lait par la bouche, en frappant la poitrine avec sa queue. On doit au moins le protéger par un chien de garde, ou en plaçant du tabac ou de l'ail sur le berceau.

31 — La cire de la Chandeleur sert à le protéger. On la place dans le berceau, et aussi en croix sur la poitrine de l'enfant ; on attache parfois à son bras droit une médaille de Notre-Dame de Laghet (près de la Turbie).

32 *a*) — Balancer le berceau vide causerait des maux d'estomac à l'enfant.

b) — Pour le guérir, on l'enveloppe d'une chemise que son père a portée.

33 — On suspend à son cou un sachet de sel fin ; la sorcière serait obligée d'en compter les grains d'abord, et ainsi perdrait le temps de son pouvoir. Quelquefois le sachet contient de la cire bénie, du poivre et du sable.

34 — Il ne faut pas laisser la robe de l'enfant dehors la nuit par crainte des sorcières.

35 — En emmaillotant l'enfant on fait le signe de la croix sur ses petits draps et sur le corps, puis en disant : *Ainsi-soit-il*, on lui tire le nez.

36 — Peser un enfant, ou le baiser sur la bouche lui porte malheur.

37 — Si deux personnes le peignent : *quatre mains lui font venir du mal de tête.*

38 *a*) — L'allaiter plus qu'un an le rend moins intelligent.

b — Si la mère l'allaite quand elle est enceinte, *il suce les pieds à l'autre.*

39 — Il deviendra voleur si on lui coupe les ongles.

40 *a*) — Si les dents inférieures viennent les premières il aura de l'esprit.

b) — La première dent qui tombe doit être brûlée. Si un chien l'avalait la prochaine dent serait une dent de chien.

c)— Si un enfant a vite ses dents sa mère aura bientôt un autre enfant.

41 — S'il prononce *père* avant *mère* le prochain enfant sera un garçon.

Digitized by Google

42 *a*) — Les enfants tombent assez souvent malades ou meurent par les maléfices des sorcières.

b — On peut les guérir en battant la sorcière, ou en lui faisant peur, pour la forcer de défaire son œuvre.

43 — Quand il est ensorcelé dans son berceau, il meurt d'habitude au bout de trois cinq ou neuf jours, car dans ces jours impairs la sorcière l'étrangle. On voit les empreintes noirs de ses ongles.

44 — Pour le désensorceler on procède parfois ainsi. D'abord on le porte à l'église pour le faire bénir. Si cela ne le guérit pas on le lave avec une décoction très chaude de la plante dite *Herba déra Madonna* ou *d'envea* (Salvia horminoides vel clandestina) pendant trois cinq ou neuf matins, puis on laisse l'eau se refroidir dans la chambre, si elle devient épaisse c'est une preuve sûre d'ensorcellement. Il faut alors jeter l'eau dans la rue pour que les passants, en marchant dessus, *écrasent le venin*. Si la maladie persiste encore, on prend un foie d'agneau avec le cœur, on enfonce trois épingles dans le cœur et le met dans une casserole neuve sur le feu à onze heures et demie du soir. Les portes et les fenêtres doivent être étroitement fermées, et le berceau contenant l'enfant mis à côté de soi. On chauffe la casserole de sorte qu'à minuit précis elle soit bouillante. A ce moment la sorcière qui a fait mal à l'enfant, se trouvant dans une souffrance cruelle, frappera à la porte en priant qu'on ôte la casserole. On se garde de lui répondre et on chauffe plus fort. Alors la sorcière le supplie de nouveau, en disant que l'enfant est guéri. Si on lui avait répondu l'enfant serait mort dans les vingt-quatre heures.

45 — Pour savoir si un enfant est ensorcelé, prenez une soucoupe, mettez-y de l'eau, et posez-la sur sa tête. Puis versez-y de l'huile goutte à goutte ; si les gouttes restent détachées il n'y a pas sorcellerie ; mais si les gouttes se répandent sur l'eau en se réunissant l'enfant est ensorcellé [1].

46 — La sorcière n'a qu'à toucher l'enfant, ou à lui donner des friandises, pour l'ensorceler ; même son regard pourrait suffire.

47 — La tradition d'enfants changés par des sorcières ou par des mauvais esprits existe, mais on n'en cite pas d'exemples récents.

II

La Mariage

48. — Pour le deviner, outre les moyens bons à tout, les procédés suivants sont usités.

1. Consulter le chapitre où il sera question des sorcières.

Digitized by Google

a) — Les filles posent leurs jarretières sur le bois au pied du lit quand elle se couchent en disant: *Saint Jean, bienheureux saint Jean, faites moi voir en dormant, l'époux que j'aurai pendant mon vivant*; et il paraîtra en rêve.

b) — Si on place un miroir sous son oreiller, et qu'on le regarde à minuit on y verra son époux.

c) — Si à neuf heures du soir on s'assied devant une table avec une branche de myrte chaque côté, et trois lumières devant soi, à minuit on verra ou son époux ou bien son propre cercueil.

d) — En mettant, avant de se coucher, un verre d'eau avec un doigt d'huile à la fenêtre, le matin on verra dessinés sur l'huile les outils de l'époux futur.

e) — En se levant au jour de l'an faire sauter son soulier en l'air; s'il tombe avec la pointe à côté on sera fiancée; si elle est retournée on sera mariée; si elle est dirigée vers la porte on ne sera pas mariée dans l'année.

f) — On effeuille les marguerites comme ailleurs.

49 — Une ronce qui s'attache à la robe prédit qu'on épousera un veuf.

50 — Rêver d'une belle tresse de cheveux prédit une demande en mariage.

50 *b*) — Les jeunes gens à la procession de St-Michel jetaient des petits cailloux (*a peireta*) aux filles pour déclarer leur amour.

51 — On rencontre les trace d'une croyance dans un *erba de seghitou* (plante qui fait suivre), et dans un tabac à priser qui aideraient aux amoureux.

52 — Les amants s'écrivent parfois avec leur sang en signe de fidélité

53 *a*) — Quand une jeune fille est marraine pour la première fois, si le filleul est un garçon, elle sera plus vite mariée.

b) — Lorsque des jeunes gens sont parrains ensemble: après le baptême viendra le mariage.

54 *a*) — Le cadeau d'un livre entre fiancés fait manquer le mariage.

b) — La fiancée ne doit pas accepter quatre cadeaux car:

Trois
Amour y sera,
Quatre
Faut se battre

55 — Pour être heureux en ménage il faut que les époux soient devenus ennemis neuf fois pendant qu'ils se font la cour.

56 *a*) — Qui se marie en Avent.
Aura grand mécontent.

Digitized by Google

b) — Ne pas se marier au mois de Mai, *le mois des ânes.*

57 — Celui qui épouse une fille plus riche que lui *a pendu son chapeau.*

58 — Si la cadette se marie la première on dit *qu'elle a laissé sa sœur sur la cendre.*

29 — Un homme de trente et une fille de quinze ans sont bien assortis comme époux.

61 — Si un parent meurt le jour des noces le ménage n'aura pas de bonheur.

62 — Rencontrer un enterrement ce jour-là, signe malheureux.

63 *a*) — *Si les mariés se mouillent les pieds*
Ils seront trois dans l'année (1).

b) — La pluie présage autant de larmes.

64 *a*) — Si le mari monte sur la robe de la mariée, malheur.

b) — Elle ne doit pas laisser pousser la bague loin sur le doigt, ou elle sera trop dominée.

65 — Si elle perd ou brise sa bague un des deux époux mourra dans l'année.

66 — Si son mari lui donne un bouquet de jasmin elle mourra dans l'année.

67 — Le lit est préparé par le mari ou par sa mère. Les amis cherchent à y introduire des objets piquants.

68 — Celui qui éteint la lumière sera le premier à mourir.

69 — Les maris trompés sont heureux.

70 — Les amants étrangers sont maltraités dans les villages, au moins il était ainsi il y a peu de temps.

71 *bis*) Qui trébuche d'amour ne se fait pas de mal.

III

La Mort

72, *a*) — La mort est annoncée par des bruits insolites dans la maison.

b). — Par un chien qui aboie langoureusement.

c). — Des oiseaux qui chantent à minuit.

e). — La vibration prolongée des cloches.

f). — Un corbeau qu'on rencontre, ou qui vole à travers la ville.

g). — Un papillon noir.

h). — Trois lumières à table : *quelqu'un fera vite son testament.*

i). — Un vêtement, raccommodé sur soi.

j). — Brins de pailles en croix rencontrés. Le premier seulement pourrait être conjuré en l'écartant.

1. Ils auront un enfant.

Digitized by Google

k). — Taches jaunes passagères à la main. Sur le pouce ce sera un proche parent.

l). — Des baillements fréquents.

m.) — Une poule qui chante comme le coq.

73 — Si l'on rêve d'une dent qui tombe, un parent mourra ; plus la douleur est vive plus le parent qui mourra est proche.

74 — Un mort qui garde les yeux ouverts attend les autres.

75 — Le prêtre connaît l'heure exacte de la mort.

76 — Un cierge de la Chandeleur amoindrit les souffrances de l'agonie.

77 — Un chat stationnant près du cadavre d'un enfant est un indice que la mort a été causée par ensorcellement.

78 — On voile les miroirs, et on laisse ouvertes les fenêtres et portes de la chambre mortuaire, pour faciliter le départ de l'âme.

79 — On coud les chaussettes ensemble ; si le mort était un enfant avant l'âge de puberté on conserve le fil et l'aiguille comme porte-bonheur.

80 — On ne fait pas de feu, on ne mange pas de viande à la maison pendant le séjour du corps, le mort en souffrirait. Les voisins apportent la nourriture.

81 — Le corps doit être sorti les pieds en avant.

82 — Signe de malheur si les confréries reposent leur croix contre une maison voisine ; les femmes l'enlèveraient.

83 — Il ne faut pas enterrer le vendredi, il y aurait encore trois morts dans l'année.

84 — Quand il pleut à l'enterrement il y aura neuf jours de pluie.

85 — Un prêtre qui meurt sans avoir dit toutes ses messes est obligé de revenir pour les dire.

86 — Les morts reviennent parfois pour entendre des messes la nuit dans l'église ; ils reviennent aussi pour demander des messes.

87 — Les morts vous avertissent parfois dans les rêves qu'ils ont besoin de vos prières. Aussi par du bruit que l'on entend à la maison pendant la nuit ; ou par une lumière fixe que l'on voit dans les biens laissés par le défunt. Ils vous désignent quelquefois un bon numéro dans la loterie.

88 — Une lumière se voit toutes les nuits où quelqu'un a trouvé une mort violente, comme en tombant, ou par la main d'un assassin.

89 — Des plantes épineuses ou des orties sur un tombeau sont un signe de damnation ; des plantes sans épines que le défunt est au ciel ; un mélange des deux, au purgatoire.

(*A suivre*)

J. Bruyn Andrews.

Digitized by Google

LES PENDUS [1]

XIII

Le noyé pendu

Un valet de ferme, loué en service dans un domaine à l'embouchure de la Loire, avait tenté deux fois de se noyer et deux fois il en avait été empêché par le berger qui s'était jeté à la nage pour le sauver.

Ce malheureux, décidé à aller dans l'autre monde, profita du moment où il crut que son sauveteur ne le voyait pas et se pendit à la potence qui servait pour monter les sacs de blé au grenier,

Le berger l'avait bien aperçu, mais il le laissa faire et ne lui porta aucun secours.

Quand le maître de la ferme, alors en tournée, revint quelques minutes avant l'heure du repas, il aperçut le corps de son domestique qui se balançait au dessus de la porte de la grange et s'adressant au berger :

« Pourquoi, dit-il, as-tu laissé ainsi ton camarade périr sous tes yeux ? »

— « Ma foi, répond cet homme, voilà deux fois de suite que je venais de le retirer de l'eau, et, comme il était trempé de la tête aux pieds, j'ai cru qu'il s'était mis là pour se sécher. »

(*Conté par Lureau, perruquier à Préfailles*).

XIV

Joie causée a un noyé par un pendu

C'était au temps où l'on pendait sommairement au premier arbre venu les voleurs et autres sacripants. De là sans doute est venu le proverbe :

« *Aussitôt pris, aussitôt pendu* ».

Un voyageur qui s'était embarqué sur un navire marchand fit naufrage et, ayant pu s'accrocher à une épave, fut jeté sain et sauf à la côte au moment où, à bout de forces, il allait périr.

Rentré dans ses foyers, le noyé termina ainsi le récit de son aventure :

1. Cf. le t. VI, p. 295, 564, 666 ; le t. VII, p. 176, 371, 374 ; le t. VIII, p. 38.

Digitized by Google

« Après avoir marché pendant longtemps sans rencontrer un seul être vivant, j'aperçus, à ma grande satisfaction, un homme pendu à un arbre : ma joie, à cette vue, fut extrême et je m'écriai :

« Merci ! mon Dieu, merci ! Je suis dans un pays civilisé. »

(*Conté à Préfailles par M. Lavigne, ancien capitaine au long cours, âgé de 81 ans*).

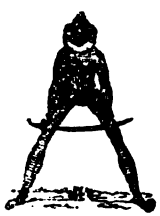
A. CERTEUX.

NAVIRES ET MARINS

IX

LE BAPTÊME DE LA LIGNE

I



Au XVIe siècle, moins de cent ans après que Barthélemy Diaz avait passé l'Equateur, le baptême de la ligne était en usage chez les marins. « C'est la coutume des matelots (qui se réjouissent volontiers) de faire la guerre à ceux qui n'ont point encore passé la ligne æquinoctiale, quand ils y arrivent. Ainsi, ils les plongent dans l'eau, ou leur donnent la bascule, ou les attachent au grand mast pour en avoir mémoire. Toutefois il y a un moyen de se racheter de cette condamnation en payant le vin des compagnons [1] ».

Jean de Léry, qui accompagnait l'expédition de Villegaignon donne les mêmes détails. « Cedit jour donc quatriesme de febvrier, que nous passasme le centre, ou plutost la ceinture du monde, les matelots firent les ceremonies par eux accoustumees en ce tant fascheux et dangereux passage. Assavoir pour faire ressouvenir ceux qui n'ont jamais passé sous l'Equateur, les lier de cordes et plonger en la mer, ou bien avec un vieux drappeau frotté au cul de la chaudiere, leur noircir et barbouiller le visage, toutesfois on se peut racheter et exempter de cela, comme je fis, en leur payant le vin [2] ».

RENÉ BASSET.

1. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1866, 3 v. in-8, t. I, L. II, ch. IV, p. 162.
2. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, Paris, 1880, 2 v. in-12, t. I, ch. IV, p. 70-71.

Digitized by Google

SOUHAITS ET COUTUMES DE BONNE ANNÉE [1]

XII

La Guillaneu en Vendée

Dès la veille du premier de l'an, à partir de dix à onze heures du soir, les jeunes gens, divisés par bandes, se partagent les divers quartiers de la paroisse. Ils vont frapper aux portes où ils espèrent recevoir un bon accueil, demandant assez poliment, toutefois, la permission de chanter quelques couplets de la *Guillaneu*. Les maîtres de la maison se lèvent, plus ou moins éveillés et satisfaits, et outre de l'argent, leur donnent du vin, du lard, des œufs, etc....

Le soir, nos chanteurs se réunissent chez l'un d'eux ou dans une auberge et mettent en commun leurs petites sommes et les provisions. Un bruyant et plantureux festin, arrosé d'ordinaire de trop copieuses libations, termine toutes ces réjouissances et ces cérémonies champêtres de la *Guillaneu*.

Dans une grande paroisse voisine de Luçon, que j'habitais au 1er janvier 1888, les conscrits vinrent sous mes fenêtres, me donner la *Guillaneu* en aubade.

Les habitants des communes de Saint-Benoît-sur-Mer, le Bernard, Avrillé, Saint-Hilaire-de-Talmont, Talmont, Sain-Cyr-en-Talmondais, Saint-Michel-en-l'Herm, Grues, etc., vous diront très sérieusement que la *Guillaneu* entre dans le monde montée sur un cheval blanc, et voici ce qu'ils chantent à la porte des maisons.

La *Guillaneu*, elle est dans la maison ;
Nous la voyons par la fenêtre,
Montée sur un cheval blanc
Qui n'a ni queue ni tête.
Ses quatre pattes sont ferrées à neuf ;
Donnez-nous-la, la *Guillaneuf !*

F.-C.

L'Eclaireur de la Vendée. (30 décem. 93).

1. Cf. Le t. II, p. 8, 563 et le t. VIII, p. 614.

Digitized by Google

LE PEUPLE ET LES MONUMENTS (1)

IV

En Ecosse

Jadis les églises de Glenbucket et de Strathdon, dans le comté d'Aberdeen, étaient situées ailleurs que dans l'endroit actuel. Pendant la construction, la partie des murailles bâties pendant le jour, étaient, la nuit, transportées à l'endroit où on les voit maintenant.

Dans la paroisse de Kinloss, comté de Moray, il y avait autrefois une abbaye ; lorsqu'elle fut fondée, on entendit en l'air une voix qui disait : « L'abbaye est commencée, mais elle ne sera jamais achevée. » D'après la tradition, cette abbaye, en ruines depuis plusieurs générations, n'a jamais été achevée.

Walter Gregor.

LES MÉTÉORES (2)

IV

Le feu Saint-Elme

Au milieu du XVIIe siècle, la croyance au feu St.-Elme était aussi vivace chez les Hollandais protestants qui naviguaient dans la Malaisie, qu'elle l'avait été chez leurs compatriotes du commencement du siècle et au XVIe, chez les Espagnols et Portugais catholiques. « Sur la minuit, dit Gautier Schouten dans la relation de ses voyages (3), lorsque la tempête commençoit à s'apaiser, nous vîmes, à la verge de notre girouëtte, une lumiére aussi claire qu'une chandelle ardente. Quelques-uns de nos gens y ayant aussitôt monté, la perdirent de vuë à mesure qu'ils s'en aprochèrent, quoique ceux qui étoient sur le pont la vissent encore, nonobstant la pluïe qui tomboit toujours, et on la vit jusqu'à la pointe du jour. Il y a peu de mariniers, qui aïent beaucoup navigé, qui n'en aïent vû de semblables. C'est ce qu'on apelle des Feux Folets, ou Ardents, ou Feu S. Elme. On les voit ordinairement sur la fin d'une tempête, et par cette raison, les Hollandois les nomment, Feux de paix ».

René Basset.

1. Cf. le t. VII, p. 248, 579, t. VIII, p. 607.
2. Suite, voir t. VII, p. 115, 487, t. VIII, p. 444.
3. *Voyage de Gautier Schouten aux Indes orientales*, Rouen, 1725, 2 v. in-12, t. I, p. 69-70.

Digitized by Google

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE (1)

X

Côtes-du-Nord

Maladie de la rate (ou carreau)

On mène l'enfant à l'abattoir, on le déshabille complètement, puis on lui pose en travers du corps, directement sur la peau, la rate d'un animal, on lui remet ses vêtements par dessus ce topique, qui appartient au moins à la catégorie des pansements sales. Ce n'est que vingt-quatre heures après que l'on débarrasse le pauvre bébé de ce dégoûtant cataplasme.

Autre procédé. On fait venir de l'Hermitage, près de la forêt de Lorges, une femme noble, ou de famille noble. Elle est à jeun et trois matins de suite elle *panse* l'enfant avec un jeton en os en lui passant neuf fois la main sur le ventre. Elle dit en même temps des prières.

Saint-Columban et les fous

« Les parents dudit Le Loier, qui l'avoient aperçu, avoient fait dire une messe pour sa guérison et porter des offrandes à Saint Columban que l'on invoque pour la santé des *fous* et depuis il étoit mieux ». Peu après il se suicide.

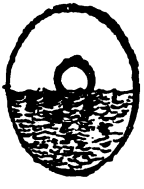
(Archives des Côtes-du-Nord. Série B 283. G. de Coatcourez, 1765).

Saint-Eloi et les chevaux

On mène les *chevaux* à St Nicolas-du-Pélem pour les préserver des maladies et en même temps on fait une offrande en nature. Les jours de foire — tout au moins le 19 septembre — près de la chapelle, dans un fossé le long de la route, on place une statue du saint et une statue de cheval.

Dr Paul Aubry.

1. Cf. La table des premières années et le t. VIII, p. 344, 563.



Digitized by Google

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES [1]

XX

Les mégalithes de Locmariaquer et de Carnac et les amours

Un de nos amis habitant Locmariaquer, M. François Mahé, à qui l'on doit des fouilles si nombreuses dans cette commune chère aux archéologues, nous a raconté de curieuses superstitions. Jadis, toute jeune fille de Locmariaquer qui voulait se marier dans l'année, montait la nuit du 1er Mai sur le grand menhir, encore debout à cette époque, retroussait ses jupes et sa chemise d'une façon extrêmement consciencieuse, et faisait une glissade du haut en bas [2]. Il était absolument nécessaire, paraît-il, que son corps fût en contact direct avec la pierre du mégalithe gigantesque. Nous laissons à penser dans quel état devait être la malheureuse. Certaines parties de son corps devaient être cruellement écorchées. Quand dans un des quartiers de Locmariaquer, comme on le sait assez étendue, plusieurs mariages ont lieu dans la même année, on dit proverbialement : « La pierre chaude est venue dans notre quartier ! » C'est là une allusion évidente à la pratique superstitieuse que nous venons de rapporter.

En Carnac, qui n'est pas très éloigné de Locmariaquer, il existait, paraît-il, une coutume du même genre. Les jeunes filles qui désiraient se marier se déshabillaient complètement, allaient se frotter la nombril, également la nuit, à un menhir des célèbres alignements spécialement affecté à cet usage. Malheur au profane, au touriste qui aurait osé, en se cachant, assister à l'opération ! Il risquait fort, s'il était découvert, d'être assommé par les jeunes gens à marier qui faisaient bonne garde à une distance très respectueuse de l'endroit où ce rite singulier était mis en pratique.

Voilà certes qui est fort curieux et donne lieu à de nombreux rapprochements avec des coutumes du même genre observées autre part.

Nous signalons ces faits à l'attention de nos collègues, certains que plusieurs auront aussi à signaler bien des faits analogues.

Lionel Bonnemère.

1. Cf. le t. VIII p. 76, 249, 448.
2. Dans la partie de la Bretagne qui ne parle que le français, des pratiques analogues ont été constatées. Cf. Sébillot. *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, t. I, p. 48-51. Dans le même ouvrage, p. 52, il est aussi parlé d'une cérémonie nocturne qui eut lieu à Carnac, mais après un mariage.

Digitized by Google

XXI

L'ORIGINE DES DOLMENS EN ALGÉRIE

Les indigènes de l'Algérie appellent les dolmens *el-R'oulat* (1), c'est-à-dire, les goules, les ogres, les vampires (2), ce qui ne les empêche pas de rechercher ces monuments pour s'abriter de la pluie et du soleil.

Comme toujours, mêlant la fable à l'histoire, ils se complaisent à créer des contes fantastiques et les légendes répétées et transmises successivement de génération en génération, finissent par avoir créance sur leur esprit. (3)

« Jadis, racontent-ils, vivait là une race de païens, dont les mœurs impies attirèrent sur eux la colère de Dieu, qui, pour les anéantir, fit tomber une grêle de pierres. Les R'oulat, qui habitaient en rase campagne, n'ayant d'autre toiture que le ciel, se construisirent alors des maisons recouvertes en pierre (les dolmens) pour se garantir de cette lapidation céleste. »

Les dolmens de la province de Constantine, de même que ceux qui sont situés près d'Alger et que j'ai visités plusieurs fois, sont en tous points semblables aux dolmens que l'on voit en Bretagne et autres régions de la France.

A. CERTEUX.

NÉCROLOGIE

FLETCHER S. BASSETT

Nous avons le regret d'apprendre la mort de notre collègue Fletcher S. Bassett, le fondateur de Chicago Folk-Lore Society, dont il était le secrétaire général. C'est aussi lui qui fut la cheville ouvrière du Congrès international des Traditions populaires de Chicago. Il est l'auteur des *Legends of the sea*, l'un des rares ouvrages écrits sur le folk-lore de la mer, et du *Folk-lore Manual*, publié par la société de F. L. de Chicago.

P. S.

1. Au sing. *El-R'oul.*
2. *R'oul, roule, Monstre*; *Roula, Goule, Vampire*; *Roul, Rilàn*, Ogre. — (Voy. Dict. Cherbonneau). — On dit aussi actuellement pour le mot Goule : *Ghoul, Goul.* (Voy. *Algérie traditionnelle*, p. 277).
3. Cf. Recueil des *notices et mémoires* de la société d'archéologie de la province de Constantine, p. 229, Année 1863.

Digitized by Google

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

La neuvième assemblée générale a eu lieu le 31 janvier sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la société.

M. Paul Sébillot, secrétaire général, parle de la situation de la société qui continue à être bonne : il donne lecture, en l'absence de M. Certeux, trésorier, en ce moment indisposé, de son rapport sur les finances. Beaucoup de nos collègues ont acquitté leurs cotisations arriérées, et il ne reste plus à l'heure actuelle qu'un petit nombre de retardataires. En 1893 les recettes se sont élevées à 4. 274 fr. 18, les dépenses à 3. 363 fr. 12, présentant un excédent de recettes de 911 fr. 06. Il y a lieu d'observer que cet excédent sera diminué par l'Annuaire qui n'avait pas paru le 25 janvier, époque où le trésorier a arrêté ses comptes. Pour 1894, les prévisions sont : en recettes 4. 691 fr. 06, en dépenses 4. 380 fr., qui présentent un excédent, l'Annuaire payé, en supposant que le nombre des abonnés et des sociétaires n'augmente pas.

Pendant que le scrutin reste ouvert pour la nomination du bureau et des comités, le secrétaire général donne lecture de la correspondance, qui comprend plusieurs lettres d'excuses de nos collègues qui ne peuvent assister à la séance, les remerciements du Dr Paul Aubry, récemment élu et un certain nombre de demandes d'échanges faites par des sociétés savantes des départements.

M. Sébillot montre des images imprimées à Pnomp-Pem, et coloriées à la façon d'Epinal ; quelques-unes représentent les victoires des Français sur les Chinois ou les pirates, des scènes du Ramayana, le jeu des trente-six bêtes, et des épisodes des légendes siamoises. Plusieurs des membres présents expriment le désir de voir reproduire dans la revue, avec un texte explicatif, quelques-unes de celles qui sont en rapport avec le folk-lore.

M. Clément Rubbens exhibe la Sonnette sacrée des Bouddhistes.

Cette sonnette a le manche formé par le *Go-Ko* ou foudre à 5 pointes, sa décoration en relief est formée par quatre lotus opposés par la base et dont émergent d'un côté les cinq pointes du Go-Ko, de l'autre le corps de la sonnette. Elle est employée concurremment avec les différents Kos, qui représentent la foudre, mise dans la main des prêtres pour combattre les ennemis de la religion, les passions, les vices, et les démons. Dans les sacrifices bouddhiques, elle sert à accompagner certaines prières, et, dans les cérémonies

Digitized by Google

qui ont un caractère magique. Le son de cette sonnette appelle les Dieux et met les démons en fuite.

La sonnette sacrée et le Go-Ko se trouvent réunis dans les mains de certaines divinités, ainsi Aïson-mio-o tient dans sa main droite le Go-Ko, dans la gauche la sonnette sacrée, et sur sa tête, une tête de lion ornée d'un Go-Ko ou foudre à cinq pointes. Ce Go-Ko à cinq pointes est l'emblême des cinq bouddhas suprêmes et n'est employé que par les prêtres du plus haut rang.

M. Ollivier Beauregard montre une intéressante parure de la fiancée Javanaise, dont voici les diverses pièces : Bracelet du poignet s'ouvrant en spirale, nom javanais *gèlanga*, j'épouse. Un Bracelet du poignet, s'ouvrant en charnière, nom javanais *gèlanga Kana*. Bracelet de la partie supérieure du bras, nom javanais *Kélatr-ba-ou*, c'est comme un paon aux ailes éployées monté sur un ruban d'acier et s'offrant en grand relief. Collier-Pectoral, nom javanais *Kalouga*. Ceinture articulée, nom javanais, *Pendinga*. Diadème, nom javanais *Jamanga*, Boutons d'oreille, son correspondant ne lui en fournit pas les noms javanais. Voici les noms Malais : Boucles d'oreilles, *Krabu* ; Pendant d'oreilles, *Anting-Auting ;* Rouleaux d'oreilles, *Subang*. M. Beauregard montre une gravure de la *Description de Java* par Raffles et Crawfurd, trad. fr. Bruxelles, 1824, in-4, où ces ornements sont portés par une jeune fille. M. Volkov en examinant une des pièces moins importantes de la parure, une épingle à cheveux qui est garnie de fleurs artificielles montées sur des pieds de filigrane, remarque qu'elle présente une grande ressemblance avec une kitka, ornement de mariage, en usage en Bulgarie, porté par les deux fiancés.

BUREAU DE 1894

Présidents honoraires

MM.

D'Arbois de Jubainville
Frédéric Mistral
Gaston Paris
Vte H. de la Villemarqué

Président

M. Charles Ploix

Vice-Présidents

MM.

Charles Beauquier
Loys Brueyre
E.-T. Hamy

Secrétaire-général

M. Paul Sébillot

Secrétaires

MM.

Lionel Bonnemère
Alexandre Tausserat

Trésorier

M. A. Certeux

Digitized by Google

COMMISSION DE RÉDACTION

MM.

Félix Frank
Girard de Rialle
N. Quellien
Félix Régamey
Raoul Rosières
Julien Tiersot

COMITÉ CENTRAL

Membres résidant à Paris

MM.

Charles Reauquier
Raphael Blanchard
Prince Roland Bonaparte
Lionel Bonnemère
Loys Brueyre
A. Certeux
H. Cordier
J. Deniker
E.-T. Hamy
Alfred Michau
Morel-Retz
Eugène Muntz
Charles Ploix
Comte de Puymaigre
N. Quellien
Arthur Rhoné
Raoul Rosières
Paul Sébillot
Alexandre Tausserat
Julien Tiersot

Membres ne résidant pas à Paris

MM.

René Basset
J.-F. Bladé
Emmanuel Cosquin
F.-M. Luzel
Achille Millien

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Byzantinische Zeitschrift, t. II, 2e fasc., 1893.

Parmi les articles de cette importante revue, les suivants méritent d'être signalés au point de vue du folk-lore : p. 212-220, SCHMIDT, *Zu Phlorios und Platziaphora*. On avait cru jusqu'à présent, sur l'autorité de Gidel, que ce remaniement grec en vers du célèbre roman de Flore et Blancheflor dérivait médiatement du *Filocolo* de Boccace. M. Schmidt établit que, comme l'avait soupçonné Crescini, l'original du poème grec est le *Cantare*, bien antérieur au Filocolo, à qui il a servi de modèle, ainsi qu'à une ancienne version espagnole. — P. 291-293, GRUNWALD, *Zer den Zauberbüchern*. L'auteur de cette note ajoute quelques détails à l'article publié par M. Politis dans un précédent numéro et rétablit l'orthographe de quelques noms cabalistiques, d'origine hébraïque, défigurés par la transcription grecque. — P. 293-296, THUMB, *Eine Klostergründungsage am Amorgos*. La légende de la fondation de Constantinople, que Constantin aurait voulu d'abord établir à Chalcédoine — ce dont il fut empêché par des aigles qui transportèrent les matériaux de l'autre côté de la mer — est appliquée à la construction du couvent d'Amorgos, au temps de l'empereur Comnène, dans un récit populaire recueilli par M. Thumb de la bouche d'un moine. Suivant une autre légende, une image merveilleuse de la Panagia, trouvée dans un rocher où elle était venue par mer, fut la cause de la construction de ce couvent. Ailleurs, dans Amorgos même, il s'agit de l'image de Saint-Georges au lieu de celle de la Vierge.

RENÉ BASSET.

Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire, t. VI, 3e fascicule. Paris, 1893, in-4, E. Leroux.

Le présent fascicule, qui témoigne une fois de plus de l'activité déployée par l'Ecole créée par M. Maspéro, contient plusieurs travaux de M. Casanova dont l'un touche de près au folk-lore dans le sens le plus absolu du mot. C'est (p. 447-491) l'étude sur Qara-Qouch, l'auxiliaire et le conseiller favori de Salah'eddin (Saladin), dont les historiens orientaux et occidentaux ont vanté à l'envi la bravoure et la sagesse, mais qui, dans la tradition populaire égyptienne, est devenu peu à peu le symbole de la naïveté, puis de la grossièreté. M. Casanova étudie cette transformation où il voit la revanche — triste revanche et bien méprisable — du peuple égyptien contre un des meilleurs auxiliaires d'un de ses souverains les plus illustres. Dans mes *Recherches sur Si Djoh'a et les anecdotes qui lui sont attribuées* (1), j'avais déjà cité (p. 7) le recueil des prétendus jugements de Qara-Qouch par El Mamâti, remanié par Es Soyouti, comme devant renfermer des traits analogues à ceux dont Si Djoh'a et Nas'r eddin Hodja sont les

1. Mouliéras. *Les fourberies de Si Djeh'a*, Paris, 1892, in-12, introduction, p. 1-15 et *Tableau comparatif*, p. 16-79.

Digitized by Google

héros : la publication de M. Casanova confirme cette théorie. Les trois textes qu'il donne sont : 1° L'ouvrage du Cheikh El Mamâti, d'après un manuscrit de la bibliothèque Khédiviale du Caire. 2° Celui d'Es Soyouti qui porte le même titre (mss. de la Bibliothèque Nationale de Paris). 3° Un écrit analogue du Cheikh Abd es Selâm el Loqâni (d'après un mss. de la Bibliothèque royale de Munich). Voici le tableau comparé des historiettes contenues dans ces trois textes :

MANUSCRIT I (EL MAMATI)	MANUSCRIT II (ES SOYOUTI)	MANUSCRIT III (EL LOQANI)
1. La négresse et la blanche.		
2. L'imberbe et les deux barbus.	5. L'imberbe et les deux barbus.	
3. Le fils emprisonné.	10. Le fils emprisonné.	
4. Le cheval puni.	11. Le cheval puni.	
5. Le forgeron épargné.		
6. Le voleur relâché.		
7. L'eau du Nil interdite.		
8. La récompense du poète.		
9. Le qâdhi à la besogne		
10. Le battu condamné.		
11. Propriété mal établie.		
12. Le vieillard et l'imberbe.		
13. Le coup de bec prévu.		
14. Le chrétien noirci.		
	1. La chemise tombée (1).	7. La chemise tombée.
	2. Le linceul ajourné.	8. Le linceul ajourné.
	3. L'ânesse complice.	
	4. Le mari puni.	5. Le mari puni.
	6. Qaraqouch impuissant.	
	7. Dommages intérêts en nature (2).	1. Dommages intérêts en nature.
	8. Le créancier gardé.	
	9. Le faucon envolé.	10. Le faucon envolé.
	10. Diminution du prix du mulet.	
	11. La porte interrogée (3).	
	12. L'olivier soigné.	

1. Cf. la note de la version turke, n. 229. *Tableau comparatif*, p. 59, note 3 : *Danger de tirer sur son propre manteau.* L'anecdote égyptienne se rattache à la seconde classe des recensions (El Qalyoubi, Allaoua, version kabyle de Bou Qandour).

2. Cf. un épisode des *Contes de D'Ouville*, éd. Brunet. Paris, 1883, 2 vol. in-8, t. I. p. 64. *Jugement naïf.*

3. Nous avons ici la combinaison de deux récits : le premier (l'interrogatoire

Digitized by Google

13. Le mort récalcitrant.	2. Le mort récalcitrant.
	3. L'imbécile, l'âne et les voleurs (1).
	4. La laine donnée en place de coton.
	6. L'oreille mordue (2).

On voit que Qaraqouch n'a été comme Si Djoh'a et Nas'r eddin Hodja que le prête-nom d'anciennes plaisanteries.

René Basset.

Georges Dottin. *Contes irlandais*, extraits du Leabhar Sgeulaighealhta de M. Douglas Hyde. Rennes, Oberthur, in-8 de pp. 67.

Ces contes irlandais modernes sont extraits du livre dont nous avons transcrit le titre, livre en texte irlandais seul ; une partie a été traduite en anglais par l'auteur lui-même dans son ouvrage *Beside the fire;* ceux que M. Dottin nous donne en français avec le texte irlandais en regard, n'avaient pas été traduits en anglais ; ils seront bien accueillis par ceux auxquels la langue irlandaise n'est pas familière. Les contes sont au nombre de huit. I. Tadhg O'Cathain et le Cadavre (un jeune débauché rencontre des nains qui lui mettent de force un cadavre sur le dos, cadavre qui noue ses bras autour de son cou, et lui disent qu'il n'aura ni paix ni trêve jusqu'à ce qu'il l'ait enterré ; il essaie de le mettre dans plusieurs églises ou cimetières, mais les tombeaux où il veut le placer sont occupés par d'autres morts qui lui parlent et ne veulent pas du nouveau cadavre ; d'autre fois, ce sont des revenants qui forment comme une garnison sur le mur du cimetière, des cercles de feu, etc. Par le conseil du cadavre qu'il porte, et qui parle de temps en temps pour lui indiquer le chemin, il finit par arriver à une fosse toute creusée, où il se débarrasse du cadavre. Ce conte, d'une belle tournure fantastique, met en relief la persistance après la mort de la sensibilité et de la vie, qui existe aussi dans la Bretagne française, et, avec plus d'intensité, dans la Bretagne bretonnante). II. Monachor et Manachar (randonnée que l'on peut rapprocher de notre Biquette ou chanson de Bricou). III. Le joueur de cornemuse et le lutin (un lutin avec de longues cornes monte sur le dos d'un joueur de cornemuse qui ne savait qu'un air, et l'emmène chez les fées dans un palais souterrain ; il fait danser les fées, et au lieu d'un seul air il

de la porte) se retrouve chez les Kurdes. Cf. Jaba, *Recueil de notices et de récits Kourdes*, S.-Pétersbourg, 1860, in-8, XXIIIe récit); et le second (la plume supposée sur la tête du voleur) est classique chez les Arabes. Cf. mes *Contes populaires berbères* (Paris, 1887, in-18), n. XV. *Salomon et le voleur d'oie,* et note 29 p. 153 ; mon article sur *Solaïman dans les légendes musulmanes*, ch. III, 54. (*Revue des traditions populaires.* Janvier, 1889, p. 52). Aux rapprochements indiqués, il faut ajouter Ibn el Djouzi. *Kitâb el Azkiâ*, Boulaq, 1302, hég. L. I, ch. V. p. 12-13.

1. Cf. *Mille et une nuits*, texte arabe, éd. de Beyrout, t. III, 1889, in-8, p. 59 ; reproduit par Guorguos. *Cours d'arabe vulgaire*, Paris, 2 v. in-12, t. II, p. 58 et par Belkassem ben Sedira. *Cours de littérature arabe*, Alger, 1879, in-12, n° 123, en zouaoua, dans Belkassem ben Sedira. *Cours de langue Kabyle*, Alger, 1887, in-12, p. 166. Cf. aussi Lagarde, *Une promenade dans le Sahara*, Paris, 1885, in-18, jès. p. 203-205, *L'ânier et les voleurs*. Cette anecdote est arrivée, je ne sais par quelle voie jusqu'à Piron qui en a fait le sujet d'un de ses contes.

2. *Tableau comparatif*, version turke, n° 17 et note. Il faut ajouter que le texte turk de cette anecdote a été publié par A. Müller, *Turkische Grammatik*, Berlin, 88 , in-12, p. 65.

Digitized by Google

en sait plusieurs. Les fées lui donnent des pièces d'or — qui se changent en pièces de plomb — mais il est le meilleur sonneur de l'Irlande, à partir de ce moment). IV. Hélas, sans moi, à l'ouest. V. Les trois questions (un roi doit mourir quand on lui aura posé trois questions qu'il n'aura pu résoudre). VI. La vieille aux longues dents et le fils du roi (une vieille aide un roi à traverser l'océan sur son dé transformé en bateau, dont deux de ses dents forment les rames, à la condition qu'il lui donnera son fils aîné ; il y consent, n'ayant pas d'enfant ; à vingt-un ans, la promesse doit être accomplie ; le roi donne à la vieille le fils de sa cuisinière, puis celui d'une femme de basse-cour ; ils sont transformés en pierre par la vieille ; il finit par donner son fils ; tous deux sous la forme d'un faucon vont dans une île. Là il faut que le fils du roi retrouve dans l'écurie une vieille épingle ; s'il y réussit, il aura la fille de la vieille, s'il ne le peut, il mourra. Il y parvient avec l'aide de la fille de la vieille et il l'épouse). VII. Le chevalier aux tours d'adresse (conte de magie). VIII. Vient-souvent (choix du fiancé par la jeune fille). P. S.

Henri de Kerbeuzec. *Locutions populaires du pays de Dol en Bretagne.* Rennes, Caillière, p. in-12 de pp. 32 (tiré à 100 exemplaires).

C'est une intéressante contribution à l'étude du patois gallo, dans laquelle se trouvent un assez grand nombre de termes que je n'ai pas rencontrés en Ille-et-Vilaine ou dans les Côtes-du-Nord, et qui ne se trouvent pas dans les glossaires publiés. L'auteur qui, sous un autre nom, a donné à la revue plusieurs notes curieuses sur son pays natal, n'a pas manqué de noter au passage des coutumes et des superstititions. Quand les cloches sonnent pour un mariage, il faut tâcher de compter les coups ; plus tard la mariée en recevra autant de son époux ; la mort marche sur trois pieds = les maisons où elle frappera forment triangle. Aller au Mont-Dol = à l'assemblée, etc. P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Almanach du Phare, 1894. Nantes, in-8 de pp. 128, avec illustrations.

Contient cinq contes de la Haute Bretagne, dont voici les titres : La Mule ou le filleul du diable ; Le petit-fils du roi ; La Jeannaie ; Le chien et l'ivrogne ; Le devin. Par suite d'un oubli, ces contes ne portent pas la signature de leur auteur, M. Paul Sébillot, qui n'en a pas corrigé les épreuves, de sorte qu'il y a plusieurs fautes, même dans le titre de l'un d'eux, la Jeaunais au lieu de la Jeannaie.

Digitized by Google

Emile Bouchet. *Maximes et proverbes tirés des chansons de geste.* Orléans, Michau, in-8 de pp. 52.

L'auteur de cette monographie a compulsé les chansons de gestes et y a trouvé un assez grand nombre de proverbes, qu'il a rapprochés de ceux encore en usage aujourd'hui, et il arrive à ce sujet à des conclusions analogues à celles que M. Rosières avait émises ici même dans son article intitulé *Ancienneté de quelques locutions usuelles.*

Eugène Lintilhac. *Précis historique et critique de la littérature française,* deuxième partie (du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours). Paris, André, in-18 de pp. 460. (4 fr.).

Dans ce volume très clair, agréable à lire, et où les recherches sont commodes, nous avons constaté, avec quelque surprise, l'absence des noms de X. Marmier, Souvestre, la Villemarqué, dont les livres eurent une influence assez considérable sur leurs contemporains pour ne pas être une quantité négligeable. M. L., qui a fort bien apprécié Perrault, est un esprit trop ouvert pour ne pas combler cette lacune dans une nouvelle édition de son précis, en accordant quelques pages au rôle de la littérature orale pendant la période romantique et dans la dernière moitié du XIXe siècle.

Silas Tertius Rand. *Legends of the Micmacs* (Wellesley philological publications). New-York and London, Longman, in-8 de pp. XLVI-452.

Gaston Paris. *Le haut enseignement historique et philologique en France.* Paris, Welter, in-18 de pp. 61.

— *Jaufré Rudel.* (Extrait de la Revue historique, t. LIII, 1893), in-8.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Bulletin de la Société archéologique du Finistère, XX, 11. — Histoire de revenant, *F.-M. Luzel.*

Journal of American Folk-Lore, VI, 23. — Uncle Remus traced to the Old Word, *A. Gerber.* — Demoniacal Possession in Angola, Africa. — Folk-Lore from Ireland, *Ellen Powell Thompson.* — The Pa-lo-lo-kon-ti : a Tusayan Ceremony, *J. Walter Fewkes.* — A Woman's Song of the Kwakiutl Indians, *John Comfort Fillmore.*

Le Livre et l'Image, I, 10. — Les Etrennes, *Henri Bouchot* (avec plusieurs gravures de jouets de la Restauration et de l'Empire, poupées, joujoux, etc.).

Digitized by Google

Janvier. — Note sur l'iconographie des dîners de Paris, *John Grand-Carteret*. — Les Poésies du jour de l'an, Empire et Restauration. — Cartes de souhaits de bonne année, *John Grand-Carteret*. — Les jouets du jour de l'an (très curieuse notice, accompagnée de gravures).

Revue de Bretagne et de Vendée, XI, 1. Légendes du pays de Paimpol, *Paul Sébillot* (3 légendes de revenants et 3 de lutins ; c'est par une erreur qui n'est pas imputable à l'auteur que le titre de l'article porte : Légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne ; Paimpol est en pays bretonnant).

La Revue des Revues, VIII, 2. — La superstition et les faits, *Andren Lang*. — Chansons indiennes, *Alice C. Fletcher* (analyses).

Rivista delle tradizioni popolari, I, 2. — Leggende : La leggenda degli zingari a Monte Donato, *B. Coccapani Imperiale*. — La leggenda di San Martino e le dodici parole della verità in Bologna, *G. Ungarelli*. — Leggenda romagnola del Diavolo (communicata dalla *Contessa Pulcheria Rusponi*). — Leggenda del lago d'Ellio (o Delio) nell' Alta Lombardia, *Lady Vère de Vère*. — La leggenda cimbra dell' orco e adagi cimbri relativi all' orco, *A. Baragiola*. — Felici ed infelici, Leggenda friulana colla versione di Caterina Percoto (comunicata da *T. Massarini*. — La leggenda di Luca Giordano a Cercola, *L. A. Villari*. — L'Arco di Riccardo in Trieste, *A. Horeris*. — Novelline : Novelline di Gorbio : I. Il cattivo fratello ; II. Il noce di Bulivento, *J. B. Andrews*. — Il violino fatato, *D. Carraroli*. — Canti Popolari : Canti popolari pisani (con musica), *A. Bonaventura*. — Ninne nanne di Cetraro (con musica), *G. de Giacomo*. — La ninna nanna di Natale in Sicilia, *C. Grassi*. — Credenze e zuperstizioni popolari : Credenze popolari della Valsesia (cont. e fine), *la Marchesa di Villamarina*. — Usi e credenze funebri del Bolognese, *C. Coronedi Berti*. — Uzanze : Il Natale in Gallura, *A. Pirodda*. — La notte di Natale in Calabria, *P. de Luna*. — Il capo d'anno nel Molise, *F. Pellegrini*. — Motti e proverbi illustrati : Motti storici veneziani, *C. Musatti*. — Psicologia del linguaggio popolare : Il numero dell' amore. — Come vive il montanaro pistoiese e piemontese. — Il cappello e le ore. — Rubare e togliere. — Gli intercalari, *A. de Gubernatis*. — Tipi popolari : Il theatro romanesco (con incisione), *F. Sabatini*.

Sezatoarea, II, 2, juillet 1893. — Les géants. Les « capcaüni ». L'Antechriszt etc., *M. Lupescu*. — Chansons de Bessarabie, *S. Jonescu*. — Le jugement de Dieu, *A. Gorovei*. — Pourquoi le poisson n'a pas de pieds, *M. Lupescu*. — Ballades de Transylvanie, *J. Candea*. — Glossaire des montagnes de Suceava, *Arthur Gorovei*. — La légende du coucou, *G. Popescu*. — Chanson de mort, *V. Filipovici*. — Dictons, *S. Mihaïlescu*.

3-4. — Les trois fils de la vieille (conte), *Arthur Gorovei*. — Refrains de danse de Transylvanie, *N. Sperlea*. — Jeux d'enfants, *S. Mihaïlescu*. — Superstitions, *M. Lupescu*. — Le prêtre enlevé par le diable, *G. Popescu*. — Médecine populaire, *M. Lupescu*. — Dictons, *S. Mihaïlescu*. — Chansons. — Epreuves de jargon (Moldavie), *Arthur Gorovei*. — Lèvements de charmes, *G. Ghibanescu*. *D. Stefanescu*, *V. Filipovici*, *P. Herescu*.

Wallonia, II, 1. — Le baptême : I. Les censes de baptême, *Aug. Gittée*. — II. Traditions liégeoises, *O. Colson*. — Coufi-Coufou, conte liégeois, *J. Lesuisse*. — La bière, chanson (air noté), *L. Loiseau*. — Théâtre des doigts : I. L'aubergiste et son client, *O. C.* — II. La pénitente et le confesseur, *G. Willame*. — III. Montehalette. IV. Le père et ses fils, *Jul. Tromme*.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Dîner de ma Mère l'Oye.* — Le 90e dîner de ma mère l'Oye a eu lieu le 31 janvier au restaurant des Sociétés savantes sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la Société. Les autres convives étaient MM. O. Beauregard, Charles Normand, le comte de Puymaigre, N. Quellien, Félix Régamey, Arthur Rhoné, Raoul Rosières, Paul Sébillot.

Au dessert, M. Paul Sébillot rappelle que c'est à l'Hôtel Serpente, qui est maintenant l'Hôtel des Sociétés savantes, où ont lieu le dîner de ma Mère l'Oye et les séances de la Société que fut publié le Cabinet des fées de 1785 à 1787. Un fleuron que nous reproduisons et qui figure en tête d'un certain nombre de volumes représente un serpent ou plutôt un monstre à tête de serpent. On a parlé de Napoléon dans la légende, sur lequel nous avons déjà publié quelques articles, des chansons napoléoniennes semi-populaires, dont quelques fragments ont été chantés par MM. Régamey, Rosières, Sébillot, Quellien, ainsi que de l'imagerie napoléonienne.

Pendant le premier semestre de 1894, les dîners auront lieu, comme d'habitude, le dernier jour du mois, c'est-à-dire, les mercredi 28 février, samedi 31 mars, lundi 30 avril, jeudi 31 mai, samedi 30 juin. Nos collègues sont instamment priés de vouloir bien répondre aux lettres de convocation, au moins deux jours à l'avance.

⁂ *Nominations et distinctions.* — Nos collègues et collaborateurs, MM. Alfred Harou et Michel de Zmigrodzki, ont été nommés officiers d'Académie.

⁂ *Sur un proverbe.* — M. Thivrier, le député à la blouse, invité à s'expliquer sur le cri de Vive la Commune ! par le président de la chambre, M. Dupuy, auvergnat d'origine, lui a répondu . « Je ne suis pas comme l'Auvergnat qui a son dit et son dédit ». Ce proverbe est-il une adaptation faite par M. T. de « Un Normand a son dit et son dédit », connu dès le XVIIe siècle, ou bien existe-t-il réellement ? Je ne l'ai pas trouvé dans mes recherches sur le Blason populaire de l'Auvergne.

P. S.

⁂ *Idées d'enfants qui présentent des analogies avec des idées de sauvages.* — Si mon petit frère est malade, ses militaires (en plomb) pleureront.

Le petit Seguin est mort : est-ce que son fusil est mort aussi ? (D'une petite fille de quatre ans).

⁂ *L'image et la légende.* — La réclame des cigarettes dites des « dernières cartouches », sur laquelle on voit un zouave qui fume une cigarette, est affichée en beaucoup d'endroits de Paris. Des petits garçons d'une école enfantine ont cherché l'explication de cette image, et ils en ont conclu qu'au moment de la guerre de 1870, les zouaves, n'ayant plus de cartouches, chargeaient leur fusil avec des cigarettes.

Digitized by Google

.*. *Un recueil de littérature orale.* — Vers 1877 M. de Bréhier, qui vient de mourir, s'occupait, à Josselin, de recueillir les Contes et chansons de ce pays : a-t-il été publié quelque chose de sa récolte ?

.*. *Noms de la lune de miel.* — A Anvers, pour dire que de jeunes époux en sont encore à la *lune de miel,* on dit que « le *speelman* (ménétrier) *est encore sur le toit de la maison* ». (Comm. de M. Alfred Harou).

.*. *Surnom du paratonnerre.* — Les Indigènes de Madagascar nomment le paratonnerre, *piège à tonnerre.* (*Le Globe illustré* de Bruxelles, 1892, pp. 503).
(Com. de M. Alfred Harou).

.*. *Passer sur une échelle.* — Dans certaines parties de l'Angleterre les vieilles gens ne passaient jamais par dessus une échelle ; ils se seraient plutôt détournés de leur route, parce que cela porte malheur : cette superstition existe-t-elle en France ?

.*. *Un manuscrit à retrouver.* — Gédéon Dubreuil a publié chez Delahays en 1856 un volume in-8 de 168 pages intitulé : Gisors et ses environs. *Histoire, chroniques, légendes et portraits.* D'après l'introduction de l'auteur, ce volume était extrait « de son manuscrit des : *Chroniques, Traditions et superstitions normandes* qu'il promet de publier si le présent ouvrage est bien accueilli : » Il y parle d'une coutume qui existait encore vers 1845 à Boutencourt, village voisin de Gisors. « Une coutume qui s'est conservée traditionnellement, dit-on, depuis les premiers temps du christianisme, c'est celle de porter de l'eau bénite dans toutes les maisons, et d'y faire l'aspersion chaque dimanche, immédiatement après la grand'messe. Seulement autrefois c'étaient les diacres eux-mêmes, en aube et en soutane, qui allaient de maison en maison les bénissant, et récitant les prières de l'exorcisme pour conjurer l'esprit malin. Aujourd'hui ce sont tout bonnement des enfants de chœur, en costume de ville, qui n'y viennent que dans le but de percevoir quelque menue monnaie, pour rétribution de quelques paroles qu'ils marmottent sans savoir ce qu'ils disent ». Quelqu'un pourrait-il nous dire quel était cet auteur, et ce que sont devenus ses manuscrits ?
(Com. de M. Louis Morin).

.*. *L'ail et le croup.* — A Elven (Morbihan), il y a quelques années, le croup désolait les mères. Celles-ci, pour sauver leurs enfants, faisaient des chapelets d'ail et les passaient au cou des malades.
(Com. de M. Fra Deuni).

.*. *La bénédition des canons en Chine.* — Il y a quelques semaines, la garnison de Tchinkiang était réunie sous les ordres du général de brigade. On devait procéder à l'essai de nouveaux canons. Devant chacune des pièces d'artillerie du fort on placa une tête de porc, un coq vivant et un gros poisson. Les officiers s'agenouillèrent et supplièrent les esprits présidant à la direction du tir de leur être fidèle en temps de guerre pour que le boulet ne manquât jamais le but. Après la prière, le feu fut mis à la mèche, et tête de porc, coq et poisson furent mis en miettes.
(*Le Siècle*, janvier 1894).

.*. *Les Dentelles.* — A Malines on se servait autrefois, et on se sert encore quelquefois aujourd'hui d'une terminologie baroque pour typer les différents points de dentelles ; moulins à mouches, serpents à l'araignée, blondes à cœur, arcades de la prude, neige de St-Paulien, pattes de loup, os de mort, embrouillades, etc.
(Comm. de M. Alfred Harou).

Digitized by Google

RÉPONSES

⁂ *Enseignes de Paris en rapport avec le folk-lore* (t. IX, p. 72). — « Le petit Chaperon-Rouge » restaurant, rue des Plantes, « le Petit Poucet », magasin de chaussures, rue de Seine.

⁂ *Le coq rouge* (t. VIII, p. 575). — M. Harou demande si l'expression de *faire chanter le coq rouge* signifiant « allumer un incendie », employée par des chroniqueurs belges, est usitée ailleurs. Je puis lui répondre que dans ma jeunesse un de mes oncles que ses affaires faisaient voyager dans l'Est de la France — Alsace, Lorraine et Franche-Comté, — se servait de cette locution avec le sens indiqué plus haut et qu'il avait vraisemblablement rapporté des pays qu'il fréquentait.

(Com. de M. Girard de Rialle).

⁂ *Bélemnites* (t. VIII p. 304, 576, 624, t. IX p. 72). — Dans les Deux-Sèvres, les bélemnites s'appellent cornes de lièvre.

(Com. de M. Léo Desaivre).

⁂ *L'épouvantail des oiseaux* (t. VIII, p. 304, 576, 624, t. IX, p. 72) — Dans l'Auxois (Côte-d'or), il se nomme un *aipouchichou de moignaux* ; *aipouchi* veut dire effrayer. L'épouvantail est ordinairement un mannequin habillé de vieux habits. On l'appelle aussi un fantôme.

(Comm. de M. H. Marlot).

⁂ *Charcuterie familiale* (t. VIII p. 624, 627). — L'usage de faire des boudins, des andouilles existe encore dans les Deux-Sèvres ; la journée de la « cuisine du cochon » est assez rude, puisqu'elle est de plus de quinze heures.

(Com. de M. Léo Desaivre).

⁂ *Coutumes de mariage* (t. VIII, p. 622). — Les paysans de l'Aube se marient généralement après la moisson ou la vendange, à une époque où les travaux urgents ne retiennent personne à la maison.

(Comm. de M. Louis Morin).

⁂ *Superstitions en rapport avec les courses*, (t. VIII, p. 576). — Parmi les parieurs aux courses, pour savoir s'ils auront de la chance, il en est qui prennent la lunette d'un poulet et se mettent à deux à tirer dessus, jusqu'à ce qu'elle éclate. La personne qui a le plus long fragment est assurée d'avoir de la chance. Cette façon de procéder a été relevée à Paris, mais parmi des gens originaires de la Hollande. Il est possible que cette sorte d'ordalie soit en usage en ce pays, appliquée à d'autres choses, et que son emploi en matière de paris de courses ne soit qu'une adaptation.

(Comm. de Mlle Marie Cochery).

La table analytique de 1893 sera distribuée avec le numéro de Mars.

Le Gérant : A. CERTEUX.

Imprimerie DALOUX, Baugé (Maine-et-Loire)

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — Nos 3-4 — Mars-Avril 1894.

KALEWIPOEG, EPOPÉE NATIONALE ESTONIENNE

(*Mémoire lu à la séance du 31 octobre 1893*)

La race finnoise, qui autrefois occupait toute la Russie septentrionale et orientale jusqu'à la mer Noire et la Baltique, et dont l'origine remonte peut-être jusqu'aux anciens Mèdes et Assyriens, est de nos jours peu connue en France. Un très petit nombre de savants s'en sont occupés et les renseignements, souvent traduits de l'allemand et d'autres langues, sont dispersés ça et là, mais la plupart des lettrés français ignorent l'existence d'une vingtaine de petits peuples dispersés dans le nord et l'est de la Russie qui composent la race finnoise, race tout à fait différente des autres peuples européens. Pourtant ces peuplades ne sont pas moins dignes d'intérêt que les nègres de l'Afrique centrale ou de la Polynésie que tout le monde connaît presqu'aussi bien que ses voisins; quelques-unes ont, au contraire, une vie intellectuelle très développée et des créations littéraires, qui feraient honneur à n'importe quel grand peuple civilisé.

Leur littérature moderne attendra probablement encore quelque temps avant d'arriver à la mode, en France, comme celle des Scandinaves, avec H. Ibsen en tête, mais leur littérature orale a déjà fait son entrée avec la traduction du *Kalevala* par M. Léouzon le Duc, et il est à prévoir qu'elle y pénétrera de plus en plus. Les traditionnistes français savent au moins que cette littérature des Finlandais est très

Digitized by Google

riche et aussi intéressante que celle des peuples antiques, mais ce qu'ils semblent avoir ignoré jusqu'ici, c'est que les Estoniens [1], voisins des Finnois proprement dits et la tribu la plus importante, après ces derniers, de la race finnoise, ont aussi leur épopée nationale. Ce poëme, *Kalewipoeg*, est pourtant un digne pendant du *Kalevala*, même de l'Iliade et Odyssée, de l'Edda, de Nibelungen, de la chanson de Roland, du Mahabharata etc., et une création populaire de grande valeur qui, à notre avis, n'est restée inconnue en France que faute de gens connaissant la langue estonienne.

Peu de peuples ont de grandes épopées nationales, et si les Estoniens ont la leur, c'est grâce à deux folk-loristes, Fæhlmann et Kreutzwald, tous deux médecins. Ce sont eux qui vers 1840 ont fondé le traditionnisme de leur peuple. Avant eux, on connaissait bien quelques fragments de la littérature orale estonienne, mais tout cela passait inaperçu et on crut que les Estoniens étaient incapables d'inspirations poétiques.

Quand Fælhmann recueillit et publia quelques charmants contes mythologiques, les Allemands des provinces Baltiques, qui prétendaient toujours que leurs anciens serfs étaient réfractaires à tous sentiments élevés et à toute œuvre d'imagination, l'accusèrent d'avoir imaginé lui-même ces contes, et ces accusations durèrent jusqu'au moment où de nouveaux recueils, d'autres auteurs vinrent justifier le jeune traditionniste.

Comme Fælhmann avait attiré l'attention sur la valeur poétique de la littérature orale de son peuple, Kreutzwald en révéla la richesse. En effet, cette littérature est très riche pour un petit peuple de neuf cent mille individus [2].

Cette richesse s'explique en grande partie par un évènement funeste pour ce peuple. Vaincus après une lutte de plus de trente années et réduits en servage, au commencement du XIIIe siècle, par les croisés allemands et scandinaves, les Estoniens étaient exclus de toute manifestation de la vie intellectuelle, forcés de perpétuer oralement les souvenirs d'un passé plus heureux et d'exprimer leurs joies et leurs peines par des traditions. Le christianisme, imposé par les croisés à l'aide du fer et du feu et prêché par les prêtres et les pasteurs allemands dans une langue incompréhensible pour leurs serfs, avait à peine effleuré les anciennes croyances et avait laissé

1. Dans une note de la *Revue des Traditions populaires*, juillet 1893, nous avons expliqué pourquoi nous n'écrivons pas le mot *estonien* avec *h*, qui ne se justifie ni par l'étymologie, ni par la prononciation.

2. La *Revue des Traditions populaires*, juillet 1893 a publié une bibliographie assez complète de la littérature orale estonienne.

Digitized by Google

subsister, il y a un demi-siècle, tous les usages de l'ancienne religion à côté des cérémonies chrétiennes.

Quand après l'abolition du servage, en 1819, les rayons de la civilisation occidentale commencèrent à y pénétrer et à dissiper les riches traditions anciennes, il manquait des hommes pour les recueillir et les conserver. Aujourd'hui presque tous les Estoniens savent lire et écrire, et leur littérature moderne a remplacé la littérature orale ; cependant d'innombrables vestiges témoignent encore de cette richesse perdue.

C'était donc un grand mérite pour Fæhlmann et Kreutzwald d'avoir, à un temps plus propice, commencé à recueillir la littérature orale et d'avoir inauguré, en 1838, l'œuvre traditionniste par la fondation d'une Société dans ce but. Cette société, *Gelehrte Estnische Gesellschaft* (Société savante estonienne), existe encore à Dorpat.

Déjà Fælhmann, collaborateur et initiateur de Kreutzwald, après avoir fait paraître ses jolis contes mythologiques, avait conçu le projet de publier le grand poëme de son peuple, mais il mourut en 1850, avant d'avoir pu réaliser son idée et il en légua l'exécution à son ami.

Kreutzwald, qui, lui aussi, pendant trente ans, avait recueilli des contes et des chansons sur le héros national, se mit à l'œuvre. Les matériaux lui paraissaient les débris d'un grand poëme, mais il manquait beaucoup de liens d'attache entre les fragments dont la plupart étaient en prose. Kreutzwald qui était lui-même d'une nature poétique, les versifia et compléta par quelques chansons qui n'appartiennent pas au *Kalewipoeg*, pour en reconstruire « l'édifice entier ».

En 1857, la Société savante estonienne à Dorpat commença la publication du *Kalewipoeg*, mais de nouveaux matériaux arrivaient toujours et la publication dura jusqu'à 1861. Cette première édition, publiée en livraisons, parut avec une traduction allemande, ce qui la rendit très chère et presque inaccessible au grand public. En 1862, la Société littéraire Finnoise (*Suomalaisen Kirjallisuuden Seura*), publia à Kuopio la deuxième édition en langue estonienne, et en 1875 parut à Dorpat chez Schnakenburg la troisième édition, également en estonien.

Malgré les grands efforts de Kreutzwald pour recueillir tous les contes sur le héros, il existe encore des débris et des variantes du poëme dans la bouche du peuple. M. J. Koerw, dans son recueil des contes (*Eesti-rahwa muiste jutud*) 1881, et le Dr M. Weske, dans sa revue *Oma Maa* (Le Pays natal), 1884 et les années suivantes, en ont publié quelques-uns.

On a reproché à Kreutzwald de n'avoir pas reproduit tous les maté-

Digitized by Google

riaux dans la langue populaire comme il les avait recueillis et d'y avoir ajouté, comme introduction à chaque chant, des chansons étrangères à ce poëme (qui d'ailleurs sont charmantes) et par cela d'avoir rendu le poëme trop long (19,000 vers). Quoiqu'il en soit, le *Kalewipoeg* est un monument de la littérature populaire qui peut figurer avec honneur à côté des épopées des grands peuples. Par ses exploits gigantesques, son voyage au bout du monde, sa descente aux enfers, ses luttes contre les mauvais esprits et les forces de la nature, etc., le héros peut être assimilé plutôt à l'Hercule grec qu'à Wainemoinen du *Kalevala* finnois. Le dieu du chant, *Wanemuiné*, l'Orphée estonien, ne joue aucun rôle dans le poëme.

Kalewipoeg signifie *fils de Kalew*, provenant de *poeg*, le fils et de *Kalew*, nom générique des héros mythiques.

Les *Kalewid* étaient des demi-dieux, fils de Taara ou de Uku (Oukou), dieu suprême des Estoniens. Les plus célèbres d'entre eux étaient *Wanemuiné*, dieu du chant et de la poésie; *Ilmariné*, célèbre forgeron et dieu des arts; *Laemmekuné*, inspirateur des amusements et Don Juan redouté; *Wibuanué*, dieu des archers et des chasseurs; *Olew*, constructeur des villes, etc.

D'après un conte sur la « Création » recueilli et publié par Fæhlmann, ces divinités sont les aides et les conseillers du créateur principal, appelé indifféremment le *Vieux-Père*, Taara ou Oukou. Ils devaient se mêler aux hommes et reproduire une race intelligente et forte, qui ne succombera pas facilement au principe du mal, mais Oukou ne voulait pas supprimer le mal, qui est la mesure et l'aiguillon du bien. *Kalewipoeg*, fils de Kalew, est donc un descendant direct de ces demi-dieux et sa tâche principale est la lutte contre le mal.

Quant aux beautés poétiques et aux faiblesses de ce poëme, nous ne pouvons les examiner ici en détail. Il suffirait peut-être de dire qu'il y a autant de côtés faibles que de passages charmants. Si les multiples répétititions, les descriptions trop minutieuses, les allitérations incessantes sont un peu fastidieuses, de saisissants tableaux de nature et des passages lyriques, qui s'élèvent parfois jusqu'à la plus haute poésie, nous dédommagent grandement des faiblesses de l'ouvrage.

Ne pouvant pas donner la traduction entière de ce long poëme, composé d'une introduction et de vingt chants comprenant en tout 19,000 vers, nous nous contenterons d'en faire une analyse.

I. — Le premier chant nous apprend l'origine et le mariage du vieux *Kalew*, père du héros; il vient du Nord, d'une campa-

Digitized by Google

gne [1] située au bord du firmament et de la forêt du *Taara* [2]. Il est porté sur les ailes puissantes de l'aigle du Nord qui le dépose sur les côtes de l'Estonie. Venu pour chercher le bonheur et la puissance, il y fonde un royaume et devient le premier roi estonien [3].

Linda, la mère de *Kalewipoeg*, est née d'un œuf de perdrix et est considérée comme la fille de *Uku* (Oukou), dieu principal. Une veuve, menant paître ses troupeaux, trouve sur la prairie une poule, un œuf de perdrix et une jeune corneille qui, après quelques mois, se transforment en trois jeunes filles.

Salme et *Linda*, celles nées de la poule et de l'œuf, eurent beaucoup de prétendants qu'elles refusèrent l'un après l'autre. *Salme* refusa même le Soleil et la Lune; l'un, parce qu'il brûlait les moissons, et l'autre, parce qu'elle était trop variable, et elle se maria avec l'Étoile aux yeux brillants. *Linda*, dont le nom vient de *lind,* l'oiseau, parce qu'elle était née de l'œuf, refuse successivement le Soleil, la Lune, l'Étoile, l'Eau, le Vent, le roi de *Koungla*, pays de la richesse fabuleuse, et donne sa main au puissant roi *Kalew*.

Les noces sont longuement décrites. L'union de *Kalew* et de *Linda* fut heureuse; ils eurent plusieurs fils, dont le cadet devint le héros du poëme.

II. — Le chant II raconte la mort du vieux *Kalew* et la naissance du héros. De son vivant le père avait prédit la gloire et la puissance de ce fils auquel il avait promis aide et protection après sa mort. Il avait dit aussi à son épouse que son royaume ne devait pas être partagé entre ses fils, mais que le futur roi devait être désigné par le sort.

Après sa mort, Linda l'enterre avec tous les honneurs qui lui sont dûs, et, de ses propres mains, élève sur sa tombe un immense tumulus. C'est là l'origine du mont-de-dôme à Reval. Mais, tout en apportant de loin de grosses pierres dans les nattes de ses cheveux, elle se sent tout à coup prise des douleurs de l'enfantement; elle s'assoit alors sur le rocher qui avait glissé de ses cheveux et qu'elle avait en vain tenté de soulever; elle gémit sur le malheureux sort des veuves, et ses larmes coulent si abondamment qu'elles forment *Ulemiste jærw*, le « lac supérieur » situé près de Reval. L'enfantement est très douloureux et la pauvre mère invoque tour à tour et le dieu

1. Litt. une exploitation rurale analogue à la *villa*.
2. *Taara*, un des noms du dieu suprême, s'emploie indifféremment avec *Uku* (Oukou), *Jumal* (Youmal), *Vieux-Père*.
3. Les Estoniens n'ont jamais eu de roi. Tous les districts formaient une sorte de république fédérative et étaient gouvernés par des chefs élus qui se réunissaient, dans la forêt de Taara (à Dorpat), en assemblée nationale tous les ans, ou en cas de guerre. L'idée et le nom de roi, *Kuningas*, leur viennent de la Suède.

Digitized by Google

du vent et Uku, son père. Enfin les dieux ont pitié d'elle, et avec leur aide, elle donne le jour à celui qui sera le héros de l'épopée. Heureuse, elle lui prodigue ses soins avec une tendresse toute maternelle; mais l'enfant crie sans cesse, il déchire ses maillots et ses langes, démolit son berceau et, dès l'âge de trois mois, se met à marcher.

La mère eut beaucoup de prétendants, mais elle les refusa tous. Le dernier, le puissant sorcier finnois, se retire en jurant de se venger.

III. — Le troisième chant nous relate quelques traits de force du jeune héros et l'enlèvement de sa mère par le sorcier finnois, pendant qu'il était avec ses deux frères à la chasse. Kalewipoeg porte tout le butin de la chasse sur son dos : un ours, un buffle, quatre douzaines de peaux de loups, autant de peaux de renards, etc.

Les trois frères s'assoient dans une forêt pour se reposer et se mettent à chanter. Le chant de l'aîné fait pousser les branches, les feuilles et les bourgeons des arbres, celui du second produit les fleurs, le blé et les fruits, celui du cadet crée les oiseaux chanteurs, fend les nuages, fait ouïr les arbres, le ciel et fait pleurer de joie les nymphes de la forêt.

Pendant ce temps le sorcier finnois ravit leur mère et veut l'emmener dans son bateau caché derrière un rocher; la veuve résiste de toutes ses forces et invoque les dieux qui l'écoutent et la transforment en un bloc de pierre pour que sa chasteté reste intacte. Ce bloc existe encore sur le mont *Iru*, près de Reval, et tout homme qui y passe pour la première fois, doit s'arrêter et le couvrir de son chapeau.

Les fils de Kalew n'ayant pas trouvé leur mère, la cherchent partout. Les deux ainés remettent la continuation des recherches au lendemain et se couchent, mais le cadet ne trouve pas de repos et va sur la tombe de son père qui lui conseille de suivre l'indication des étoiles. Le jeune héros se précipite dans la mer et traverse le golfe de Finlande. C'est le sujet du quatrième chant.

IV. — De ses bras puissants il fend les flots sans songer aux dangers ni aux fatigues. Seuls l'étoile polaire et l'amour de sa mère le guident [1].

Une aventure amoureuse, qui, plus tard, empoisonne sa vie, lui arrive pendant la traversée. Il aborde à une île pour se reposer et entend le charmant chant d'une jeune fille qui, pendant la nuit, garde les toiles de lin de sa mère. Kalewipoeg répond par un chant puissant

1. Ce trait de dévouement est caractéristique. La mère est très vénérée chez les Estoniens, comme chez tous les peuples finnois, et c'est pour cela que Kalewipoeg n'hésite pas à traverser à la nage le grand golfe.

Digitized by Google

et séduisant et attire la jeune fille auprès de lui ; elle s'assied à ses côtés et bientôt ils s'éprennent l'un de l'autre et il la séduit.

Elle pousse un cri, ses parents, maîtres de l'île, se réveillent et accourent armés de bâtons. Dans un dialogue qui s'engage entre eux et le héros, ce dernier révèle son origine ; la jeune fille en entendant son nom se jette dans les flots et se noie. Il se précipite pour la sauver, mais il ne la trouve pas et il continue sa route. Le père et la mère se mettent avec de longs râteaux et des filets à la recherche de leur enfant ; ils retirent un chêne, un pin, un casque de fer et un poisson, mais pas leur fille. Leurs lamentations et les réponses de la voix de la jeune fille sur les flots sont des plus touchantes.

V. — A l'aube du jour nous trouvons le héros sur les côtes de la Finlande, se reposant des fatigues de la longue traversée. Mais ce chant nous ramène de nouveau sur l'île et nous peint la douleur des parents qui cherchent toujours le corps de leur fille.

Enfin Kalewipoeg se réveille, erre longtemps dans les forêts et trouve la demeure du sorcier qui dort dans sa cour. A sa vue le héros entre en fureur, arrache avec ses racines un jeune chêne et en fait une massue de bonne taille avec laquelle il tue les guerriers couverts de cuirasses, que le sorcier avait produits d'une poignée de plumes, et le ravisseur lui-même. Puis il cherche en vain sa mère dans toute la maison qu'il finit par démolir de fond en comble. Il se plaint amèrement et entend dans l'air les chants de jeunesse de sa mère.

VI. — Après deux jours de plaintes douloureuses, Kalewipoeg veut retourner dans son pays, mais il se rappelle le célèbre forgeron finnois et veut se procurer une épée digne de lui. Il erre encore trois jours dans les forêts en se plaignant sans cesse de la mort prématurée de ses parents et de sa vie solitaire. Enfin il trouve, sur l'indication du coucou et d'une vieille femme, le célèbre forgeron. Celui-ci fait apporter un grand nombre de solides épées ; le héros les brise en mille morceaux en frappant un rocher. On en apporte de mieux trempées, il frappe l'enclume à la profondeur de deux doigts, l'épée ne se brise pas, mais le tranchant se plie et s'ébrèche, alors le forgeron lui remet un glaive auquel il avait travaillé pendant sept ans en y accumulant toutes les forces magiques et en le trempant dans l'eau de sept mers et lacs sacrés. Avec ce glaive, le héros fend l'enclume en deux morceaux et le tranchant reste intact. Ce *roi des glaives* avait été commandé par le vieux Kalew lui-même, mais il était mort avant sa sortie de la forge. Le forgeron ne veut le céder qu'à un prix fort élevé ; neuf bons chevaux, huit juments, vingt vaches, cinquante veaux, cent mesures de blé, un bateau et demi d'orge, un bateau de

Digitized by Google

seigle, cent vieux thalers, deux cents pièces d'or, plusieurs poignées de broches et les dots de cinq jeunes filles.

Kalewipoeg ne marchande pas et promet le prix. Le forgeron organise alors une grande fête de sept jours pour célébrer ce brillant marché. On mange et l'on boit ferme et chacun dit ses aventures. Le héros raconte celle qui lui est arrivée avec la jeune fille de l'île et se vante de son succès. Le fils aîné du forgeron lui reproche, en termes violents, l'insulte des jeunes filles. On en vient aux mains et dans un accès de colère Kalewipoeg tranche la tête de son adversaire et s'en va avec le glaive. Le forgeron veut se lancer, avec ses fils et ses aides, sur le meurtrier, puis, en se disant qu'il sera inutile de verser encore du sang, il invoque le glaive magique et le conjure de tuer le meurtrier qui le porte.

Le chant revient de nouveau sur l'aventure de l'île et nous raconte que le chêne, que les parents de la malheureuse jeune fille avaient retiré de la mer, et avaient planté dans leur cour, était devenu si grand qu'il éclipse le soleil et menace de détruire le firmament. Un nain qui se transforme en un géant abat l'immense arbre, avec le bois duquel on construit un célèbre pont sur le golfe de Finlande, des bateaux, des villes, la chambre des poètes, etc. (1)

VII. — En retournant dans le bateau du sorcier finnois, Kalewipoeg se rappelle à peine tout ce qui s'est passé, mais la voix de la jeune fille chante sur les flots et lui reproche ses méfaits. (2) Le héros devient très triste, et, en continuant sa route, il chante un chant des plus tristes dans lequel il exprime tous ses regrets pour sa mère.

Arrivé sur les côtes de son pays il entend la voix de sa mère, qui comme celle de la jeune fille, lui fait des reproches et lui conseille de prendre garde à son épée.

Les trois frères se racontent leurs aventures et comment ils ont en vain cherché leur mère, mais le cadet passe sous silence ce qui lui est arrivé dans l'île et le meurtre du fils du forgeron. Pendant la nuit il se rend sur la tombe de son père dont la voix essaie de le consoler, lui conseille de réparer ses crimes involontaires par des bienfaits et lui dit que son ombre veillera toujours sur lui.

VIII. — Les trois frères exécutent la dernière volonté du père et décident par le sort lequel d'eux régnera. Il vont au bord du lac

1. Cet épisode de l'immense chêne, qui menace le ciel, se trouve aussi dans le *Kalevala* finnois.

2. M. J. Eisen, traditionniste estonien, prétend dans une opuscule « Kalewipoeg et le modérantisme » que la jeune fille que le héros avait violentée était sa sœur et explique par cela ses douloureux remords incessants. Mais son hypothèse n'est appuyée par aucun argument sérieux. Le poëme ne mentionne pas l'existence d'une sœur du héros.

Digitized by Google

Saadjærw (près de Dorpat, ville de Taara) et chacun lance une grosse pierre de l'autre côté du lac. Le cadet ayant lancé la sienne le plus loin, les aînés le déclarent roi et vont chercher, après des adieux des plus cordiaux, le bonheur vers quelque autre rive.

Le jeune roi, pour honorer l'agriculture, inaugure son règne en labourant la terre comme son père l'avait fait. Après plusieurs jours de travail continu, il se repose et laisse paître son cheval. Pendant qu'il dort, des bandes de loups, d'ours, de renards déchirent son célèbre cheval après une lutte acharnée. Là où le cheval frappe de son pied, de profonds trous s'ouvrent, là où il tue des agresseurs, en masse des collines s'élèvent ; son sang forme des mares, son foie un mont, sa crinière une forêt, ses entrailles deviennent des marais, etc. — On montre encore aujourd'hui en Estonie les traces de cette fameuse lutte.

IX. — Quand Kalewipoeg se réveille, il cherche et appelle longtemps son cheval et trouve enfin les traces de sa mort. Furieux, il commande d'abord au vent et au bruit des forêts de se taire pour qu'il puisse mieux maudire les animaux féroces, puis il se lance à leur poursuite, en brisant devant lui de grands arbres comme des roseaux, et tue de son épée une masse de loups, des ours, etc. Seule la tombée de la nuit empêche leur totale extermination.

Fatigué, il se couche sur la peau de son cheval qu'il avait recueillie comme souvenir. A peine a-t-il fermé les yeux qu'un messager arrive et lui annonce que l'ennemi a envahi le pays. Le messager fait une longue description des horreurs de la guerre et l'appelle au secours de ses sujets effrayés et timides. Le héros lui reproche d'accuser son peuple de timidité et de peur, et le fait se coucher auprès de lui jusqu'au matin.

Avant qu'il s'endorme, un vieillard avec une longue barbe blanche apparaît comme s'il venait de tomber des nuages. Kalewipoeg est furieux qu'on le dérange à chaque instant et regrette, dans un long chant, d'être roi et de ne pouvoir travailler et dormir comme tout le monde.

Le vieillard lui répond, également par un long chant, qu'il est un ami de son père, de sa famille, de sa race, qu'il a assisté à sa naissance, à la fondation de son royaume, à la création des étoiles, de la lune, du soleil, et qu'il est venu pour le bénir. Il lui prédit que son peuple sera heureux et fort sous son règne, puis qu'il viendra un temps d'affaiblissement et de malheur, et enfin il le met en garde contre son propre glaive, car rien ne pourra enlever les malédictions du forgeron finnois et sécher les larmes de la mère de l'île. Le vieillard disparaît dans un souffle du vent, et Kalewipoeg comprend que c'était Uku lui-même.

Digitized by Google

Le matin, il congédie le messager en lui indiquant la manière de ranger les bataillons pour vaincre l'ennemi et il promet de venir au secours du peuple, si le danger devient trop grand. Il veut éprouver le courage de son peuple et l'habituer à lutter seul et se décide à aller en Russie pour apporter des planches, afin de construire des villes et des forteresses contre les envahisseurs.

Ce neuvième chant finit par un épisode qui ne semble pas être en rapport direct avec l'épopée. C'est la condamnation absolue de toute guerre. Un messager, traversant le pont fabuleux du golfe de Finlande, doit apporter la nouvelle d'une guerre; il y rencontre personnifiées toutes les horreurs qui suivent la guerre : les oiseaux de proie, le loup, l'ours, la famine, la peste. A leur vue et pour conjurer tant de désastres, il jette ses lettres dans la mer.

X. — Au dixième chant apparaît un nouveau héros, le fils de Alew, compagnon et parent de Kalewipoeg.

Le lac habité par les diables était devenu trop petit pour leur nombre croissant. Deux d'entre eux vont chercher une autre demeure et choisissent un marais, Kikerpæra, mais s'y disputent la domination. Kalewipoeg y passe par hasard et les diables de lui demander de bien vouloir trancher leur querelle. Le héros leur conseille de partager le marais en attribuant la plus grande partie au plus grand d'entre eux. Les diables lui demandent de faire ce partage, mais il n'a pas le temps et en charge son compagnon Alew(1).

Celui-ci se met à mesurer le marais avec de longues cordes. L'esprit de l'eau (2) voyant cette opération lève sa tête sur les flots et demande à Alew ce qu'il fait. Alew lui répond qu'il veut arrêter le cours du fleuve et le mettre à sec. L'esprit lui demande grâce et lui promet une forte récompense, s'il n'arrête pas son fleuve.

Ils conviennent enfin que l'esprit remplira d'argent le chapeau de Alew. Pendant que le premier va chercher de l'argent, le dernier creuse un grand trou dans la terre, large en bas et étroit en haut, coupe le fond de son chapeau et le pose dessus. L'esprit apporte des masses d'argent sans arriver à remplir le chapeau mystérieux. Enfin, il demande que Alew vienne lui-même chercher le reste dans sa demeure, en espérant se rendre maître de lui, mais celui-ci envoie l'écuyer de Kalewipoeg qui échappe avec grande difficulté aux tourments des diables. L'esprit de l'eau l'attrape en route et lui propose une lutte corps à corps que celui-ci accepte. Heureusement

1. On appelle dans le poëme, ce héros ainsi que deux autres, tantôt Alew, Olew et Soulew, tantôt fils de Alew, de Olew, de Soulew.
2. Cf. Le diable.

Digitized by Google

pour lui, Kalewipoeg passe, le met dans sa poche et sort vainqueur de l'esprit du fleuve.

Alew en racontant son affaire avec le diable répète le proverbe estonien : on tient le bœuf par les cornes et l'homme par la parole. Ces paroles rappellent au fils de Kalew ses promesses envers le forgeron finnois et il se souvient que son glaive n'est pas encore payé. Il expédie Alew pour acquitter cette dette et lui recommande d'y ajouter encore beaucoup d'or et d'argent. Lui-même se rend à Plescau, en Russie, pour apporter des planches.

Le chant finit par ce joli épisode. La fille de la Nature et du Tonnerre en puisant de l'eau avait fait tomber sa bague au fond du puits et pleurait amèrement sa perte. Kalewipoeg entend ces lamentations et s'offre comme cavalier galant de retrouver la bague. A peine est-il descendu que ses ennemis, les sorciers, accourent avec joie et précipitent une immense meule sur lui, mais le héros se lève sain et sauf sur l'eau et porte la meule comme bague à son doigt. Il demande ironiquement à la Fille de la Nature [1], si ce n'était pas sa bague, car ses doigts n'avaient trouvé rien de plus gros au fond du puits.

XI. — Arrivé au bord du Peipus [2], Kalewipoeg cherche un bateau pour traverser le lac, mais n'ayant rien trouvé, il le traverse à pied. Il revient de la même manière avec une charge de planches qu'un bon cheval ou une paire de bœufs ne pourraient traîner. A son retour le puissant sorcier du lac le guette et soulève les flots contre lui, mais le héros arrive heureusement sur la rive, où il se couche et met son glaive à sa gauche. Le sorcier l'enlève à l'aide des forces magiques et des conjurations, mais passant par le pont du fleuve Kæpa [3] le glaive s'échappe de ses mains et tombe dans le fleuve.

Quand Kalewipoeg en se réveillant ne trouve pas son glaive, il le cherche, l'appelle et le supplie de lui répondre. Enfin il arrive au bord du Kæpa et le voit briller sous l'eau.

Un long dialogue s'engage entre lui et son glaive. Le glaive raconte comment le sorcier l'avait enlevé et comment il s'était échappé de ses mains en voyant sous les ondes la nymphe qui l'appelait. Le héros demande s'il n'était pas plus honorable pour lui de gagner la gloire immortelle au milieu des batailles que de s'abandonner aux caresses d'une nymphe. Le glaive regrette d'être forcé d'abandonner

1. Quelques contes attribuent à la Fille de la Nature (Ilma neitsi) une puissance malfaisante et la mettent en rapport avec les sorciers. L'affaire de la bague était donc un piège qu'elle tendait au héros.

2. Le Peipus, grand lac de 230 kilomètres de long et de 50 kilomètres de large, qui sépare la moitié de la Livonie et l'Estonie de la Russie proprement dite.

3. Petit fleuve en Livonie, à une trentaine de kilomètres du lac Peipus et de la ville de Dorpat.

Digitized by Google

son maître héroïque et de ne pouvoir revenir parce qu'il a versé le sang innocent du fils du forgeron. Alors Kalewipoeg le prie de chanter sa bravoure quand ses compagnons Alew et Sulew, ses braves descendants ou les poëtes viendront au bord du Kæpa ; de sortir de l'eau, quand, dans l'avenir viendra un homme valeureux comme lui, et il le conjure enfin de couper les pieds *de celui qui l'a apporté jusqu'ici* Il voulait dire : *de celui qui l'a apporté ici*, mais son grand chagrin et les conjurations du forgeron finnois troublent sa langue et le font commettre une faute, une confusion des mots qui plus tard devient fatale pour lui (1).

Tout triste il retourne au bord du Peipus, prend ses planches et continue sa route.

Chemin faisant il recueille et cache dans sa sacoche un homme qui lui demande secours contre les terribles fils de la forêt.

XII. — En continuant son chemin avec la charge de planches, Kalewipoeg arrache un grand sapin et en fait une massue de dix brasses de long. Bientôt il est assailli par trois fils du sorcier du Peipus. Dans la lutte, la massue se casse ainsi que les planches avec lesquelles il se défend et le danger devient très grand. Alors une petite voix, sous un monceau de terre lui conseille de frapper avec le tranchant des planches. Les ennemis mis en fuite, Kalewipoeg appelle le bon conseiller; c'était le hérisson que le Créateur avait oublié de couvrir de sa peau. Il lui donne, comme signe de sa reconnaissance, un morceau de sa pelisse, et de là vient la peau hérissée de cet animal.

L'homme, que le fils de Kalew avait caché dans sa sacoche, avait été tué pendant la lutte. Le héros gémit en pensant qu'il est cause de la mort de celui qu'il voulait protéger et l'enterre en pleurant

Après son souper il se dresse un lit de sable (2) et se couche. Pendant son sommeil le sorcier vient et l'endort pour longtemps par ses conjurations magiques. La guerre dure toujours et on cherche partout le libérateur, on l'attend également en vain aux grandes fêtes nationales qui avaient lieu tout les ans dans la forêt de Taara, à Dorpat (3). Il rêve beaucoup pendant le long sommeil et voit comment

1. En estonien cette confusion est beaucoup plus facile qu'en français; il suffit simplement de déplacer une lettre dans *isé* lui-même, et *sié*, ici, pour changer le sens de la phrase.

2. En Estonie et en Livonie on montre une dizaine de ces lits de Kalewipoeg. Ce sont de hautes collines à forme de cônes tronqués et étaient, en réalité, des forteresses des anciens Estoniens.

3. Le gouvernement russe a changé, en 1893, le nom de la ville de Dorpat en celui de Yourief en croyant que Dorpat était un nom allemand et que le prince russe Yury avait fondé cette ville. A la vérité ce nom vient d'une invocation du dieu principal des Estoniens : *Taar aita* ! (ou awita, selon les dialectes) *Taara*

Digitized by Google

au centre de la terre, Ilmariné, dieu des forgerons, dresse sa forge et lui fabrique une épée. L'ombre du fils du forgeron finnois apparaît et conseille à ce dieu de ne pas fabriquer d'épée à celui qui l'a tué lâchement. Kalewipoeg lui crie : « Menteur ! » et se réveille à ce mot. Il avait dormi sept semaines.

En examinant les débris de ses planches dont la plupart étaient cassées dans la lutte avec les fils du sorcier, il trouve que cela ne vaut pas la peine de les apporter à la maison. Il retourne, après avoir en vain essayé de construire un pont sur le Peipus, par ce lac en Russie et apporte une nouvelle charge de planches.

XIII à XV. — Arrivé près du lac *Endla*, consacré à *Endel*, fils de Ilmariné, et à sa femme *Juta* (Youta), déesse des contes, le héros voit devant une grotte trois hommes qui préparent de la soupe dans un immense chaudron. C'était l'entrée des enfers. Kalewipoeg y pénètre et sauve trois jeunes filles, après avoir passé quelques jours dans leur aimable compagnie et après avoir vaincu le maître souterrain, qui cependant lui échappe avant qu'il ait pu l'enchaîner au rocher. Il emporte le glaive du diable et dix sacs d'or et d'argent qu'il place avec les jeunes filles sur sa charge de planches.

Cet enfer, longuement décrit, n'est pas celui des anciens Estoniens, mais celui de tous les peuples européens du moyen-âge.

Le fils de Kalew poursuivi par la fille de l'enfer qui veut le noyer [1], arrive enfin chez lui et fait construire une grande ville par le célèbre constructeur Olew. Il l'aide lui-même à ce travail et apporte de loin des masses de pierres, de planches, de poutres, etc. Enfin il marie les trois jeunes filles à ses héroïques compagnons Alew, Olew et Sulew. C'est le sujet des treizième, quatorzième et quinzième chants.

XVI. — Au seizième chant l'idée vient au fils de Kalew d'aller à la

aide nous ! que les Allemands avaient pris pour un nom de forteresse et dont ils avaient fait Tarabita, Dorbita etc., et qui finalement est devenu Dorpat en allemand, Derpt en russe et Tartou en estonien. (Voir la chronique de Henri le Letton, du XIIIe s.).

L'endroit, où est situé Dorpat, était depuis des temps immémoriaux, le principal lieu sacré des Estoniens. Là, au centre de ce peuple, se trouvait la célèbre *forêt de chênes de Taara* (Taara tammik), sanctuaire de ce dieu, là se tenaient les assemblées nationales et se célébraient les fêtes et des sacrifices, enfin c'est aussi là où leur mythologie place la création des langues et des voix des animaux.

Il est également inexact que le prince Yury ait fondé la ville de Dorpat comme le croient certains historiens. Il a, au contraire, conquis et détruit, en 1030, l'ancienne forteresse estonienne et s'était établi sur ses ruines d'où il fut chassé quelques années plus tard par les indigènes.

Il n'entre pas dans le cadre de cette note de réfuter, avec documents en main, l'erreur de ces historiens qui, du reste, a été suffisamment démontrée par d'autres historiens et les découvertes archéologiques. Nous constatons simplement que la tradition vient ici, comme en d'innombrables cas, à l'appui de l'histoire impartiale. A. D.

1. Cet épisode est un peu trop frivole pour être répété ici.

Digitized by Google

recherche des limites du monde et de toucher le bord du firmament au pôle Nord. Il demande conseil aux oiseaux et le corbeau lui décrit la limite de l'univers et dit que c'est également là où se trouve l'entrée du monde souterrain.

Le héros veut se faire construire un bateau du tronc d'un chêne qui éclipse le soleil, mais on ne trouve pas d'homme pour l'abattre et d'ailleurs les magiciens appelés de toutes parts disent que ce n'est pas dans un bateau de bois qu'il faut aller au bout du monde. Kalewipoeg fait alors construire un bateau d'argent qu'il appelle *Lennuk*, c'est-à-dire *celui qui vole*. Il fait également des cuirasses en métal; en or pour lui-même, en argent pour les autres héros et chefs supérieurs, en acier pour les magiciens, en bronze pour les chefs inférieurs, et en fer pour les hommes.

Puis il arme et approvisionne le bateau pour un long voyage, invite les héros, les sages, choisit les meilleurs hommes et se dirige vers le Nord, après avoir offert des sacrifice à *Mana*, destin et dieu souterrain, et à *Uku*, dieu suprême.

Le voyage est dangeureux. Bientôt les sorciers finnois soulèvent une horrible tempête, le soleil et les étoiles, qui servaient de guides, se cachent, l'interprète qui connaissait toutes les langues et savait tirer des augures de la marche des animaux, ne se reconnaît plus, et après une lutte terrible de plusieurs jours le bateau est jeté sur une côte inconnue. A la vue de la terre le fils de Kalew se jette dans la mer et traîne en nageant le bateau jusqu'à la rive. Ici les oiseaux apprennent à l'augure que c'est la côte de Laponie.

Le héros pénètre dans l'intérieur du pays, avec l'interprète et quelques compagnons, découvre le célèbre magicien lapon Warrak, et l'invite à voyager avec lui pour découvrir le bout du monde. Celui-ci déconseille d'abord ce voyage insensé et refuse de l'accompagner, mais il y consent enfin pour une riche récompense et pour un objet enchaîné dans la maison de Kalewipoeg, que celui-ci ne connaissait pas.

Le voyage continue vers le Nord, le bateau est pris dans un tourbillon et se trouve sur le point d'être englouti Warrak, le magicien lapon, fabrique un appât, le jette dans les flots, une baleine l'attrape et sort le bateau hors du tourbillon.

Puis les argonautes du Nord arrivent à l'*Ile des Etincelles*, où des colonnes de feu et des nuages de fumée s'entremêlent sans cesse et où l'eau bouillante coule continuellement. Kalewipoeg veut explorer cette île étrange, mais le magicicien lapon le retient, parcequ'il y trouvera sa fin. Cependant le fils de Sulew y va et revient bientôt avec quelques brûlures, après avoir allumé sa pipe au feu du

Digitized by Google

volcan, mais l'écuyer de Kalewipoeg, qui l'avait suivi, ne revient plus [1].

Les héros abordent ensuite au pays des géants. Le fils de Kalew envoie l'interprète avec quelques hommes pour reconnaître le pays. La fille du roi-géant les recueille comme des joujoux dans son tablier et les porte à son père. Celui-ci après les avoir fait deviner trois devinettes et les avoir reconnus pour des êtres très intelligents, les fait rapporter sur la côte. La fille du géant après avoir posé les hommes à leur place souffle, pour plaisanter, sur le bateau qui faillit être chaviré.

De nouveaux dangers attendent les voyageurs. Le bateau est presque écrasé par des blocs de glace et les hommes perdent courage en assistant avec angoisse à la lutte des esprits de la lumière boréale. Mais Kalewipoeg les encourage et dit que le reflet des boucliers d'or et les lances d'argent des esprits de la lumière boréale est un bienfait pour eux, puisque le soleil et la lune ne se lèvent plus depuis des semaines.

Enfin les héros arrivent dans un pays peuplé d'êtres fantastiques ayant une tête humaine et un corps de chien, qui ripostent à nos voyageurs. Kalewipoeg s'élance sur eux, en tue une partie et met le reste en fuite. Pour venger son cheval de bataille qui vient de tomber, le héros se met à tourner le sol de ce pays sens dessus dessous et à détruire tout. Le sage du pays arrête sa fureur, lui démontre sa folie, dit que le corbeau l'avait trompé en lui faisant croire qu'il pourrait trouver le bout du monde, et il ajoute encore que l'endroit indiqué ne pouvait le conduire qu'aux enfers et à la mort.

Après cette prédiction, Kalewipoeg se décide à retourner dans son pays sans avoir pu découvrir les limites du monde, mais il n'est pas pas mécontent de ce voyage périlleux. Une sage morale s'en dégage pour lui. « Le monde est sans bornes comme la sagesse de Taara », dit-il, et il raille les faibles fils de père qui restent toute leur vie chez eux et ne cherchent pas à connaître le monde.

XVII. — Après son retour, Kalewipoeg règne sept ans en paix et rend ses sujets heureux. Il fait construire des villes, des forteresses, et peuple sa capitale qu'il appelle *Lindanisa* [2], le sein de *Linda*, sa mère.

Une guerre terrible éclate, mais le héros rassemble ses guerriers et met l'ennemi en fuite. La description du héros et de son cheval de

1. D'après quelques traditionnistes estoniens, cette *Ile des Etincelles* (Saedemete Saar) est l'Islande.
2. Cette ville est Reval, chef lieu de l'Estonie et que les Estoniens appellent actuellement *Pallinna*.

Digitized by Google

bataille, est trop hyperbolique et représente un tableau bigarré où les plus vives couleurs sont jetées pêle-mêle, mais l'auteur de l'épopée n'a pas cru avoir le droit de l'omettre comme il le regrette dans une explication.

Après la bataille et le partage du butin, le fils de Kalew descend pour la seconde fois aux enfers. En errant dans les forêts avec ses trois compagnons, Alew, Olew et Sulew, il rencontre, devant une grotte, une vieille femme qui dans un grand chaudron prépare la soupe aux choux.

Kalewipoeg enlève au diable, qui voulait goûter de la soupe, une petite clochette d'or. Le lendemain matin ayant reconnu l'endroit que le corbeau lui avait indiqué comme le bout du monde et qu'un sage étranger avait dit être l'entrée aux enfers, il congédie ses compagnons et y descend.

XVIII et XIX. — Cette nouvelle descente aux enfers occupe près de deux chants entiers. Sous la voûte souterraine plusieurs obstacles se présentent au héros, mais le corbeau, la souris, le crapaud, la cigale, l'écrevisse lui conseillent tour à tour d'agiter la clochette d'or et les obstacles disparaissent comme par enchantement. Le plus intéressant d'entre-eux, peut-être, est une petite rivière large à peine d'un pied qui s'élargit chaque fois que le héros veut la franchir. Enfin le son de la clochette la fait s'évanouir. Il reste encore à franchir le grand fleuve de soufre et de goudron brûlants qui entoure l'enfer. Un pont d'acier le traverse, mais le maître souterrain y oppose au téméraire tous ses guerriers armés de glaives, de lances, de flèches, etc. Dans une lutte de plusieurs jours, le héros tue presque tous les ennemis et franchit aussi les barricades que le diable lui avait dressées.

Entré aux enfers, Kalewipoeg trouve, dans la première pièce, l'ombre de sa mère qui filait du lin. Sur un signe d'elle il boit un breuvage destiné à augmenter sa force et il se met à explorer le monde souterrain. Dans une deuxième galerie, il trouve la mère de l'enfer qui tissait; mais quand il veut pénétrer plus loin, le diable lui oppose une nouvelle armée qui tombe également sous ses coups formidables.

Alors, après des défis et reproches mutuels, une lutte corps à corps s'engage entre les deux ennemis mortels et cette lutte suprême dure sept jours. Bien que le diable eût par mégarde avalé le breuvage de la faiblesse et que lui, Kalewipoeg, eût bû le breuvage de la puissance, les forces de ce dernier commencent à s'affaiblir et il craint de succomber. Mais l'ombre de sa mère lui vient en aide en indiquant, par signes, comment il pourra vaincre son adversaire. Il lève le diable au-dessus de sa tête, le tourne dix fois comme une

Digitized by Google

quenouille et le jette à terre avec un terrible fracas. Puis il le traîne dans une chambre de fer et l'enchaîne à un rocher.

En quittant le monde souterrain, le héros emporte, malgré les conjurations et les injures de la déesse de ces sombres lieux, quatre gros sacs d'or. A la sortie il apprend par Alew, qui l'attendait fidèlement, qu'il est resté trois semaines aux enfers.

Arrivé chez lui, le fils de Kalew dépense un de ces sacs d'or pour la construction de nouvelles villes et des forteresses et conserve les trois autres pour l'avenir.

La dernière moitié du dix-neuvième chant est consacrée à la description des grandes fêtes que le héros donne à ses compagnons. Ceux-ci l'engagent à se marier et à rechercher la main de la fille du roi de Koungla, pays des richesses fabuleuses. Son poëte lui chante aussi des chants d'amour et fait l'éloge du foyer, mais lui, il reste réfractaire à toutes les séductions et à toutes mollesses de la vie domestique.

Pendant ces fêtes, Warrak, le magicien lapon, se présente et lui réclame l'objet enchaîné dans sa maison et qu'il lui avait promis pendant son voyage dans le Nord. C'était un grand livre à couverture en fer, contenant les lois et les libertés que le vieux Kalew avait laissées à son peuple. Ses compagnons lui conseillent de ne pas livrer ce trésor ou du moins faire étudier ce qu'il contenait, mais lui veut tenir sa promesse et fait arracher du mur le plus précieux des legs de son père.

A peine ce sacrilège est-il commis que les messagers de guerre arrivent et annoncent que des hommes de fer ont envahi le pays, que les femmes et les enfants pleurent, que les vieillards tremblent...

« Et les jeunes gens ? » demande le héros.

« Ils baissent la tête », répondent les messagers, « car ni leurs épées, ni leurs haches ne peuvent entamer la cuirasse de ces hommes bardés de fer [1] ».

Le fils de Kalew comprend les terribles suites de cette nouvelle, de funestes pressentiments le tourmentent ; la nuit, il ne peut dormir et se rend au tombeau de son père, mais cette fois la voix du père ne lui répond plus.

XX. — Le dernier chant nous peint la seconde et la plus terrible guerre du héros et sa mort douloureuse.

Les messagers vont partout et la corne [2] de guerre retentit dans le

1. Cette invasion des hommes de fer est celle des croisés allemands qui, au commencement du XIIIe s., conquirent le pays, après une lutte de trente ans, et réduisirent les Estoniens à un servage qui dura six siècles, jusqu'en 1819.
2. La trompette.

Digitized by Google

pays entier en appelant tous les hommes valides à une lutte suprême. L'armée est convoquée près de Dorpat, ville de Taara; mais avant de s'y rendre, le fils de Kalew, redoutant un dénouement fatal, enterre ses trésors et prononce des conjurations sans lesquelles on ne peut les enlever.

La guerre est horrible, plusieurs batailles des plus sanglantes sont livrées, les hommes tombent comme des mouches et le héros en tue des milliers. Son fidèle compagnon, le fils de Sulew, est bientôt grièvement blessé, son sang coule malgré les conjurations et les remèdes des magiciens, en grands torrents et il meurt après plusieurs jours des plus atroces souffrances. Sur l'urne qui contient ses cendres, on élève un immense tumulus, haut comme une montagne.

Kalewipoeg réussit presque à repousser ses ennemis : Allemands, Russes, Tartares, Polonais, etc., [1] mais, dans la dernière bataille, ses hommes diminuent et ceux qui restaient, reculent. Lui seul, avec les fils de Alew et de Olew, résiste jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit vienne mettre fin à cette terrible lutte.

Il s'en va tout abattu, avec ses deux amis, chercher de l'eau pour étancher sa soif. Le fils de Alew en voulant boire dans un lac, est entraîné dans les flots par le poids de son casque de fer et de sa grande épée et il se noie.

La douleur de Kalewipoeg est indescriptible, il comprend que son peuple va tomber sous le joug des étrangers et que sa propre fin est proche. Il lègue son royaume au fils de Olew et lui conseille de régner avec amour et avec tendresse. Lui-même s'en va errer dans les forêts.

Pendant que Kalewipoeg pêche à la ligne dans le fleuve Aa (en Livonie), pour prolonger encore ses jours solitaires, trois messagers étrangers viennent lui proposer un pacte de paix et demander sa soumission. Ils disent que lui a la force et eux la ruse et qu'avec ces qualités réunies on pourrait faire des merveilles. Le héros ne répond pas et continue à regarder sa ligne, mais dans le reflet de l'eau, il voit que les messagers tirent leurs épées et veulent l'assassiner lâchement. Il les saisit et les enfonce l'un après l'autre dans la terre.

Un autre messager venant encore lui faire une semblable proposition, sa fierté se révolte et il lui répond avec ironie et dédain que les héros n'ont pas appris à manger le pain des domestiques.

Après quelques aventures Kalewipoeg arrive enfin au bord du fleuve Kaepa où dormait son épée. Mais à peine a-t-il mis les pieds dans l'eau que l'épée se rappelle les conjurations du forgeron finnois et

1. A cette guerre de conquête prirent part les Allemands, les Russes et les Danois. Les Polonais conquirent les provinces plus tard, mais les Tartares n'y sont jamais venus.

Digitized by Google

celles du héros lui-même et lui coupe les deux jambes jusqu'aux genoux.

A ses cris de mort, les dieux descendent du ciel pour calmer ses douleurs, mais ils ne peuvent le sauver et il meurt.

Son âme monte au ciel auprès de *Uku*. Là, il assiste aux fêtes et aux jeux des héros et il entend chanter ses prouesses. Mais Uku ne trouve pas pour lui d'occupation convenable et le conseil des dieux décide qu'il sera employé à garder les portes du monde souterrain. Son âme redescend dans son corps, et puisque les dieux eux-mêmes ne peuvent remettre ses jambes, on le hisse sur un cheval blanc et on l'envoie aux enfers. A la porte du monde souterrain, une voix d'en haut lui commande de frapper le rocher de son poing. Il frappe, mais sa main reste prise dans la fente qu'elle a faite et en même temps le héros se trouve enchainé au rocher, par de solides chaînes.

Vers la Noël les flammes des torches amincissent les chaînes et elles semblent céder, mais dans la nuit de Noël elles redeviennent très solides. Le héros s'efforce de se délivrer et secoue de temps en temps le rocher en produisant des tremblements de terre. Mais *Mana*, dieu du destin, est là qui le surveille et l'empêche de s'échapper.

Le poëme finit par ces mots :

« Il viendra un temps où toutes les torches s'enflammeront par les deux bouts, où les flammes vives arracheront la main des entraves du rocher, alors le fils de Kalew retournera pour apporter le bonheur à ses enfants, pour créer un nouveau sort à son peuple. »

A. Dido.

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS (1)

III

Sacrifice pour la pluie

Krencheala (Algérie), où se trouve une source d'eau chaude, les nègres qui habitent la localité font un sacrifice pour demander la pluie. Ils se réunissent et vont faire une quête dont le produit sera destiné à acheter un jeune taureau, qui sera égorgé et ensuite mangé en commun.

(*Le Monde illustré*, 13 janvier 1894 ; un dessin représentait cette cérémonie).

P. S.

1. Cf. le t. VIII, p. 611.

Digitized by Google

LES GATEAUX ET LES BONBONS TRADITIONNELS[1]

VIII

Bonbons de Saint-Nicolas (*Autriche*)

Nous avons reçu de Vienne un souvenir intéressant qu'il est d'usage de s'envoyer pour la Saint-Nicolas. C'est un diable d'environ 50 centimètres de haut, appelé « *Crampus* », fait tout en pruneaux, et décoré aux épaules et à la ceinture d'amandes sèches. La tête, très ridée, et les mains sont en papier mâché bistre, la langue est un ruban rouge, sous un bras est la verge pour les enfants qui ne sont pas sages ; le gros corps masque une boîte de bonbons. La jupe est en satin rouge écarlate, et ornée d'une guirlande de graines enfilées, le collier est aussi fait avec des graines de même nature ; le plastron est en raisins de Corinthe. Les jambes écartées sont noires et se terminent par les pieds de cheval traditionnels.

Cette poupée nous a fait penser à ces petits ramoneurs en pruneaux qui à Halberstadt faisaient la joie de notre enfance, et dont nous avons demandé en vain quelques exemplaires pour les offrir au musée des Traditions populaires. Ils étaient plus modestes que le gros « Crampus ». Enfilés sur de solides fils de fer et maintenus sur une planche en bois blanc, ils avaient à peu près la tournure de la fig. 2.

Il ne nous reste plus qu'à parler du troisième personnage représentant saint Nicolas, de la fig. 3, l'ami des enfants sages, qui fait à Vienne le pendant du « Crampus ». Celui-ci, on le devine peut-être, a été dessiné sur le modèle, envoyé de Vienne. Notre jeune ami, Monsieur Joseph de la

Fig. 1. Crampus.

1. Cf. le t. IV, p. 88, 90, 270, 328, le t. V, p. 448, t. VI, p. 191, t. VIII, p. 303.

Digitized by Google

Nezière qui a bien voulu nous rendre ce service, y a ajouté sur notre demande, le Saint-Nicolas et le ramoneur qui ont été faits,

Fig. 2. Le Ramoneur. Fig. 3. Saint Nicolas.

non d'après nature, mais d'après les indications que nous avons pu lui fournir.

HEDWIGE HEINECKE.

Digitized by Google

LES TYPES MÉLODIQUES (1)

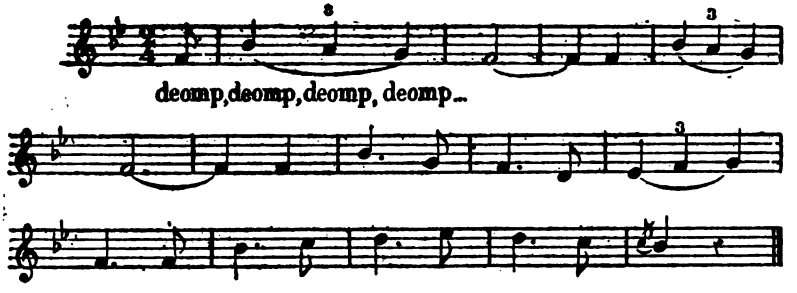
DANS LA CHANSON POPULAIRE FRANÇAISE

(Suite)

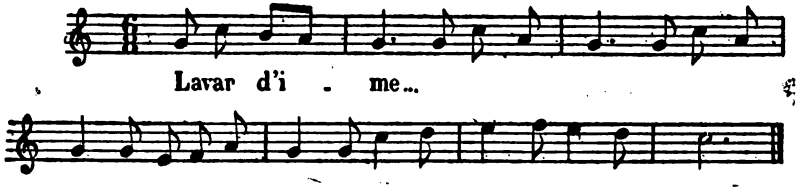
VI

Il est de certains thèmes très caractéristiques qui semblent appartenir en propre à une seule chanson, tout au moins à une région déterminée, et qu'on est tout étonné de rencontrer fort loin de l'endroit où on les avait trouvés tout d'abord. J'en vais donner quelques exemples.

Le *Barzaz-Breiz*, dont les mélodies sont généralement très bien notées (sauf quelques défectuosités provenant de l'inexpérience du notateur, inexpérience bien excusable quand on songe que la difficulté inhérente à ces sortes de transcriptions était bien plus grande encore à une époque où l'on n'avait encore rien tenté de semblable en France), le *Barzaz-Breiz*, dis-je, donne, sous le titre de *la Marche d'Arthur*, une mélodie que voici :



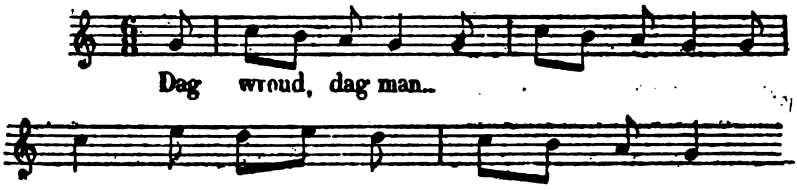
Cette mélodie a été retrouvée : voici comment M. Quellien la note dans ses *Chansons et danses des bretons*, p. 277, sous le titre de *Chanson nouvelle à la Vierge Marie*. Nous en donnons seulement la seconde partie, conforme à la version de M. de la Villemarqué.



1. V. le t. IX, p. 1, 80.

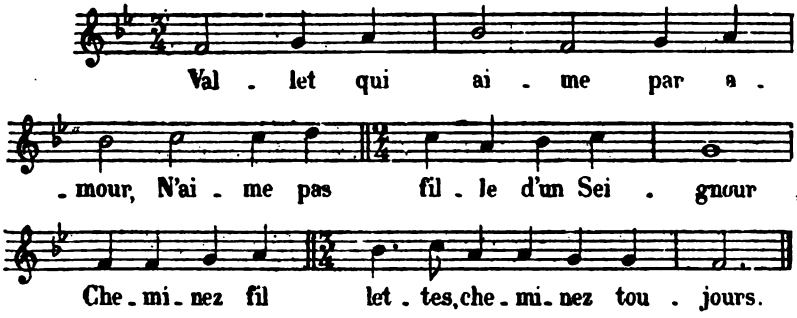
Digitized by Google

Or, voilà qu'en Flandre nous retrouvons toute la première partie, la plus caractéristique, de la mélodie bretonne : voici en effet le commencement d'une chanson de nouvel an notée dans DE COUSSEMAKER, *Flamands de France*, 94.

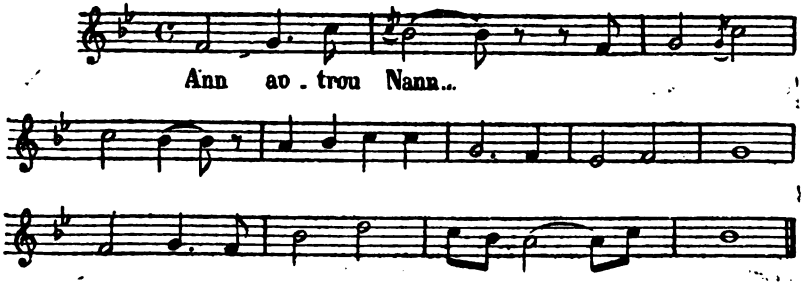


Sauf quelques notes à la fin de la deuxième période, qui s'achève d'ailleurs sur le même degré de la gamme, la mélodie des deux premiers vers de cette strophe de trois vers est parfaitement semblable dans les chansons bretonnes et flamandes.

Dans un ancien chansonnier français, les *Chansons de danse* de Jacques Mangeant, 1615, f° 37, nous lisons le couplet suivant, sous le titre de *Branle simple de village :*



Et, d'autre part, nous trouvons dans le *Barzaz Breiz*, sur le *gwerz* du *Seigneur Nann et la Fée* (forme celtique de la chanson du *Roi Renaud*) :

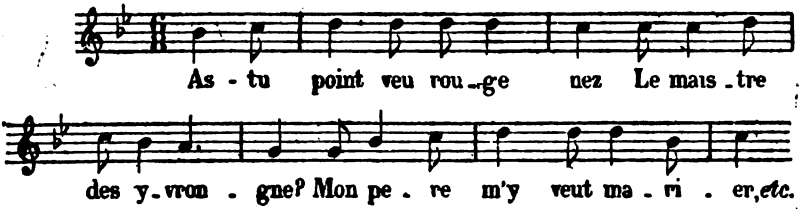


Digitized by Google

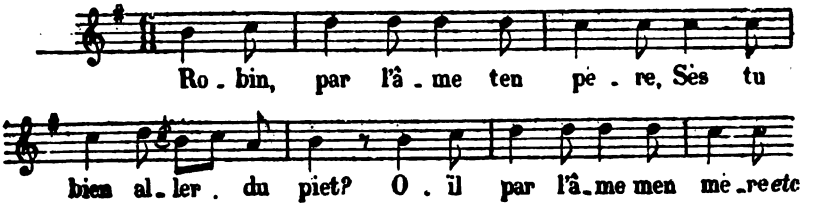
Sauf la cadence finale, qui s'achève sur la dominante au lieu de la tonique (altération fréquente dans la tradition populaire), toutes les autres cadences sont identiques, surtout celle si caractéristique du second vers, et la ligne mélodique, plus pure et plus élégante assurément dans la version bretonne, n'en est pas moins, dans ses parties essentielles, la même dans les deux exemples.

Et, puisque nous en sommes aux anciens recueils, rapprochons ces deux airs de chansons à danser qui ont disparu des souvenirs populaires, mais qui n'en ont pas moins joui autrefois d'une grande popularité, ainsi qu'on va le voir.

D'abord une des *Plus belles chansons des comédiens français* (1), du recueil de J. Mangeant (vers 1615) :



Puis, en regard, cette phrase d'une des chansons du *Jeu de Robin et de Marion :*



Cette analogie est une nouvelle preuve du caractère et de l'essence populaire des airs de *Robin et Marion*, qui, ainsi que nous l'avons démontré, ne sont pas de la composition d'Adam de la Halle comme on l'a cru souvent, mais sont purement et simplement des mélodies populaires replacées par lui dans sa comédie musicale.

1. M. Rolland a noté inexactement cette mélodie dans son second volume, p. 85 : il a confondu la clef d'ut quatrième ligne avec la clef d'ut première ligne, et, par suite, noté en *fa* majeur la mélodie qui est en *sol* mineur. De cette façon, le rapprochement était encore plus frappant, les deux airs étant en majeur : mais, bien qu'en réalité l'un soit mineur et l'autre majeur, ce rapprochement doit subsister quand même, la ligne étant presque identique dans les deux cas ; et nous savons par bien d'autres exemples qu'un des principaux modes de transformation des mélodies populaires est celui qui consiste à en changer instinctivement la tonalité, faisant passer le mineur en majeur, ou inversement.

Digitized by Google

VII

La transmission orale des mélodies populaires peut donner lieu parfois à des observations très dignes d'intérêt. Parfois une mélodie, sans subir pour cela des modifications fondamentales, peut, en passant d'un pays dans un autre, prendre un caractère tout nouveau, qui est le caractère propre à la région où elle a élu son nouveau domicile. Il y a là un phénomène d'acclimatation musicale très digne d'être noté. Le peuple est, d'instinct, un grand symphoniste : il transforme un thème, le montre sous les aspects les plus divers, en modifie le caractère et l'accent, comme ferait un Beethoven ou un Wagner dans le développement de la plus savante symphonie ou du drame musical le plus expressif.

Pour ne pas multiplier les notations, je renverrai d'abord à des mélodies déjà notées.

Tout le monde connaît la chanson : « Je me suis engagé pour l'amour d'une blonde », popularisée dans le monde lettré par Henri Murger. La mélodie, bien française et d'un caractère peu ancien, a, dans une certaine mesure, une expression de complainte pleurarde assez commune dans certaines chansons du XVIIIe siècle. J'en ai donné une version bressane (*Rev. des tr.* III 522, ou 474 *b*) dont la ligne mélodique est bien la même ; mais combien l'expression en est différente ! La complainte sentimentale est devenue une douce pastorale, pleine de charme et de poésie.

Le premier recueil de M. E. Rolland donne (p. 199-200) deux versions bretonnes de *la Claire fontaine*, sur une même mélodie toute différente de la mélodie généralement connue de cette chanson. La première version est un air de ronde à six-huit, en mineur très caractérisé, la note sensible y paraissant quatre fois ; l'autre, plus lente, à deux temps , avec sensible dure, semble un tout autre chant : on dirait une plaintive mélopée de *sôn* bretonne, tandis que l'autre n'est qu'une chanson de danse. Et pourtant c'est bien la même mélodie.

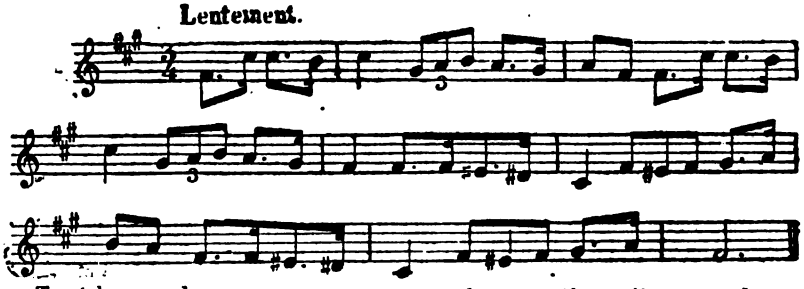
Je signalerai un exemple analogue, sans y insister par la notation. J'ai recueilli en Bresse une chanson : « C'est un beau vigneron », au rythme décidé, ferme et net, pleine de bonne humeur et d'entrain. Dans les *Chansons maritimes* de DE LA LANDELLE, je trouve, p. 98, la même mélodie comme étant celle de la chanson bretonne : « Nous étions trois marins. » Elle est en style lié, soutenu, avec une expression de religiosité mélancolique comme presque tous les cantiques bretons. Ainsi la chanson du vigneron bourguignon et celle du ma-

Digitized by Google

rin breton se chantent-elles sur le même air, mais avec un accent bien différent.

Est-il nécessaire de répéter ce que j'ai déjà dit des mélodies provençales ? La plupart des chants les plus populaires en Provence sont des airs français importés ; mais aussi, combien ils sont transformés, métamorphosés comme allure et comme accent ! Il suffit de rappeler ce qu'est devenu dans la tradition le vif et joyeux noël de Saboly, composé, dans le principe, sur l'air de la chanson du *Médecin malgré lui* : « Qu'ils sont doux, bouteille jolie. » (1)

Pour appuyer ces remarques par une notation, donnons un air d'une chanson bretonne, qui n'est certainement pas originaire de la Bretagne. Nous l'empruntons aux *Chansons maritimes* de DE LA LANDELLE, dont presque toutes les mélodies notées sont empruntées au répertoire des marins bretons.



Tout le monde a reconnu sous ce chant mélancolique et doux, une bourrée auvergnate qui s'est répandue dans toutes nos provinces et à Paris même. Nous en avons donné une autre notation, provenant du Vivarais, et également différente de la lourde danse de l'Auvergne et de la plaintive mélopée bretonne. Et pourtant, si nous n'avions pas ce terme de comparaison, nous n'aurions aucun motif de croire que celle-ci n'est pas un véritable air breton : c'est qu'en effet, si elle ne l'est pas, elle l'est devenue.

VIII

Il serait imprudent de trop généraliser les observations ci-dessus. En effet, s'il est exact que certaines mélodies, certaines formules, certains rythmes se retrouvent dans diverses chansons, formant ainsi comme une matière première musicale, un fonds commun mélodique où chacun peut venir puiser à volonté, il n'en est pas moins vrai que le nombre est grand des mélodies populaires vrai-

1. Voir mon *Histoire populaire*, p. 249 et suiv. Cf. 107-108.

Digitized by Google

ment originales, uniques, ne valant que par elles seules, et ne devant rien à personne qu'à leur auteur. C'est que le peuple est un improvisateur admirable, et que si parfois, au cours de ces improvisations, il lui revient instinctivement à l'idée quelqu'une de ces formules appartenant au fonds commun, dans d'autres circonstances il est capable de véritables trouvailles de génie.

IX

De cet ensemble d'observations, s'il convient de dégager quelques idées générales, nous dirons d'abord qu'il ne faut jamais poser de règles absolues ni de principes immuables lorsqu'on étudie les productions du génie populaire ; que ce génie est capable de suivre à tour de rôle les directions les plus diverses, même les plus opposées ; et que, lorsqu'on a été amené à faire une observation d'un certain genre, il faut bien se garder de déclarer qu'il en est toujours ainsi, vu qu'une observation tout opposée peut être produite au même moment : et cela prouve simplement ceci, c'est qu'en ces matières, *tous les cas sont possibles.*

Pour le cas particulier qui a fait le principal objet de ce travail, notre conclusion est que la mélodie populaire est chose essentiellement fluide, malléable, infiniment délicate et susceptible de se transformer sous les influences les plus diverses ; que souvent le peuple, dans son apparente force créatrice, n'est qu'adaptateur, arrangeur de matières déjà existantes, et que dans certains cas (dont ceux qui ont été considérés dans cette étude ne sont que le petit nombre) il ne fait que s'emprunter à lui-même des éléments traditionnels qui lui appartiennent depuis de longues générations.

Quant à la question qui préoccupe plus particulièrement les folkloristes de nos jours, celle des origines précises des chansons, j'avoue que cette étude, toute sincère et approfondie qu'elle puisse être, ne lui fait pas faire un pas. En recherchant les éléments premiers de la mélodie populaire, je me suis fort écarté, je le sais, de ceux qui prétendent trouver dans les vieux livres la solution du mystère. J'estime en effet qu'ils font fausse route. Non, assurément, que je considère comme inutile l'étude des documents écrits : elle est précieuse, au contraire ; mais elle ne nous a fourni que des matériaux insuffisants si l'on regarde l'immensité de ceux que nous donne la seule tradition. Si je n'ai pas plus souvent puisé aux vieux livres, ce n'est point que je les ignore : ils me sont, au contraire, parfaitement connus ; c'est que je n'y trouve pas les lumières qu'il faudrait pour éclairer la question de son véritable jour. Je laisse

Digitized by Google

avec plaisir ceux qui prétendent qu'on peut trouver l'auteur et la date de toute chanson, de toute mélodie, continuer à courir à la réalisation de leur rêve : loin de les en empêcher, je leur fournirais volontiers moi-même de quoi exercer leur sagacité ; ainsi je serais heureux s'ils pouvaient trouver les dates et les auteurs de quelques-unes des mélodies qui ont fait l'objet de ce travail, d'une seule incrédulité, me bornant à constater, quel qu'en soit le résultat, qu'en recherchant et en mettant en lumière la véritable matière primitive de la mélodie populaire et en étudiant quelques-unes des transformations les plus caractéristiques, je pense avoir considéré la question de plus loin, et de plus haut.

JULIEN TIERSOT.

LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME (1)

III

LE DIMANCHE DES ABRANDONS DANS LE PERCHE

Belhomert (Canton de La Loupe), le 1er Dimanche de Carême, on donne aux enfants des gaules, munies à l'une de leurs extrémités d'un gros bouchon de paille. A la nuit ils vont avec leurs torches allumées se promener sous les pommiers dans les champs ; et chaque fois qu'ils s'arrêtent sous un arbre, ils chantent.

Pomeri,
Pomerol,
Si tu m'apport's pas des pommes
J'te brul' la barb' jusqu'au petit sicot.

Cet usage a pour but d'obtenir beaucoup de fruits pour la saison prochaine. C'est à cause des torches ou *Brandons* que portent les enfants pendant cette promenade, que l'on a nommé ce jour-là le *Dimanche des Abrandons*.

LÉON COLLOT.

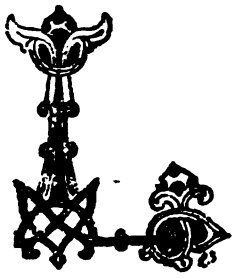
1. Cf. le t. III, p. 73, le t. VI, p. 309.

Digitized by Google

LES POURQUOI (1)

XC

POURQUOI L'ARAIGNÉE DES JARDINS PORTE GRAVÉE SUR SON DOS UNE CROIX BLANCHE



LORSQUE Jésus agonisait sur le calvaire, une araignée voyant ses membres couverts de mouches, eut pitié de ses souffrances et se mit à filer une toile autour de ses pieds endoloris. Après cette bonne action, l'araignée compatissante se retire au bout d'un fil. Mais comme elle s'éloigne, l'ombre de la croix se détache tout-à-coup sur son corps, aussi blanche qu'un lis et l'araignée des jardins en a toujours gardé l'empreinte.

(*La France*, 17 octobre 1893).

L'auteur de cet article ne dit point en quel pays existe cette légende ni d'où il l'a tirée. Nos lecteurs pourront peut-être nous renseigner à ce sujet.

G. FOUJU.

XCI

POURQUOI LES CHIENS SE SENTENT LORSQU'ILS SE RENCONTRENT (2)

(*Suite*)

C'était au temps où les chiens mangeaient la viande et les hommes les os.

Les hommes las de ronger les os, se mirent à manger la viande à belles dents et laissèrent les os aux chiens.

Ceux-ci, mécontents du préjudice qui leur était causé, se réunirent, délibérèrent sur la situation et rédigèrent une requête au juge suprême afin de revendiquer leurs droits immémoriaux à la viande.

Le Roi des chiens fut chargé de faire parvenir la supplique à

1. Cf. les tables analytiques.
2. Sur cette légende cf. le t. II, p. 433, t. III, p. 97.

Digitized by Google

destination; malheureusement il laissa tomber le précieux document dans une marmite de bouillon.

La requête, saturée de graisse, fut placée au séchoir. Un chien, qui passait, tenté par l'odeur de bouillon que répandait le papier, s'en saisit et l'avala, sans qu'on pût jamais parvenir à le rattraper et à le reconnaitre.

C'est depuis lors que les chiens, mis au courant de l'aventure par leur Roi, se sentent dès qu'ils se rencontrent, afin de retrouver la requête en question.

Recueilli à Godarville (Hainaut).

ALFRED HAROU.

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XXX

LE MERCREDI DES CENDRES

Carnaval est défunt. Il a piqué sa tête
Dans le Doubs, le folâtre, et noyé ses méfaits.
C'est bien fini de rire, et, sans doute on s'apprête
A pleurer le Carême en fermant le buffet.

« Pleurer ! » Est-ce le mot ? non pour une autre fête
On se déguise encore. Chacun sur ses effets
Endosse une chemise, et tous vont d'une traite
Ligne en main, faux pêcheurs, pieds drus, mais nez défaits.

Trompeur, au bout d'un fil un poisson se balance,
Et la procession marche, et rompt le silence
Pour crier : « *un n-hareng ! deux z-harengs ! trois z-harengs !* »

Alors le gamin saute et veut saisir la proie.
Mais, prompt, le saur bondit et rentre dans les rangs,
Symbole du long jeûne après le jour de joie.

F. FERTIAULT. *Croquis d'après nature.* Types. — Scènes. — Paysages. *Lemerre, in-18 de pp. VIII-263.*

Le sonnet que nous avons reproduit n'est pas le seul de l'agréable recueil de notre collègue qui se rapporte à des coutumes populaires. D'autres sont consacrés à des mets bourguignons, dont l'auteur a, dans la note de la fin, donné la recette.

P. S.

Digitized by Google

CONTES RÉSUMÉS DE LA HAUTE-BRETAGNE

La plupart des contes qui suivent sont des variantes, avec des différences plus ou moins grandes, tant pour la marche du récit que pour les épisodes, de ceux que j'ai déjà publiés [1]. Il m'a semblé qu'il y aurait quelque intérêt à les résumer, aussi brièvement que possible pour les parties qui ne constituent que des parallèles, avec quelques détails pour les épisodes qui sont nouveaux, ou dont le développement est original.

Quelques autres ne ressemblent que peu ou point aux divers contes que j'ai imprimés ; si je les résume, c'est qu'ils m'ont été racontés d'une façon assez plate, ou que, après une dizaine d'années, je ne puis en me servant des notes prises alors, les rédiger sans risquer d'en altérer la forme populaire. Chacun d'eux est systématiquement suivi de notes sur :

1° Le type auquel il se rattache.

2° Les épisodes qui se retrouvent dans un ou plusieurs de mes contes.

3° Les épisodes inédits.

4° Et de remarques, s'il y a lieu.

I

La Barbe-Bleue

1). Un homme joue aux cartes avec Barbe-Bleue ; il perd, et B.-B. lui dit : Tu seras sept ans à mon service, et tu ne dormiras « *ni jour ni né* (*nuit*), *tant que tu ne m'auras trouvé* ».

2). L'homme se met en route ; il rencontre successivement trois vieilles, l'une n'avait vu personne depuis sept ans, l'autre depuis quatorze ans, et elles ne savaient où était le royaume de B.-B. La troisième lui dit qu'il faut traverser trois mers, l'une rouge, l'autre blanche, l'autre bleue.

3). Mais que les filles de B.-B. viennent se baigner près de là dans

1. D'après un recensement que j'ai fait récemment, j'ai publié de 1880 à 1894, sous ma signature, 478 contes. Après ceux résumés ci-après, il m'en restera en portefeuille une quarantaine. La récolte que j'ai faite dans deux départements de la Haute-Bretagne, dépasse le chiffre de 600.

Digitized by Google

un étang, et qu'elles pourront l'y conduire, s'il peut attraper leur jarretière.

4). Le lendemain, il en vient une sous forme de *cane*, qui se déshabille et devient femme. L'homme lui enlève sa jarretière, et la lui rend à la condition qu'elle le mènera chez son père. Elle le lui promet, mais ne tient pas sa parole. De même une seconde. La bonne femme lui dit qu'il faut faire jurer à la fille « sa foi de vérité ». Avant de rendre la jarretière à la troisième, il la fait jurer.

5). Et elle l'enlève et le transporte dans le royaume de son père, après lui avoir fait promettre de ne pas le dire, car B.-B. la tuerait. Elle le met dans une chambre où il s'endort.

6). Elle lui avait recommandé de ne pas aller trouver son père ; il y va, B.-B. lui dit que pour être arrivé là, il faut qu'il soit sorcier.

7). Il le prend pour son domestique, et il lui ordonne : 1° d'épuiser un étang avec un crible, 2° de filer cent livres de laine (une des filles lui vient en aide), 3° d'attraper sans les casser les œufs d'un nid au haut d'un arbre sans échelle.

8). La fille de Barbe-Bleue se fait couper en morceaux pour servir d'échelle ; mais quand le nid a été déniché, il manquait un petit doigt.

9). B.-B. lui donne à choisir une de ses filles, qui étaient voilées ; il les tâte, et reconnait au doigt qui lui manque celle qui l'avait aidé. Il l'épouse.

10). Ses sœurs sont jalouses, et persuadent à B.-B. de le tuer.

11). Mais la femme dit à son mari d'écraser sur la poitrine de B.-B. l'œuf dans lequel est son âme, et B.-B. meurt.

(Conteur. *Aimé Pierre, de Liffré*, 1879).

Type du Conte : Mélange de plusieurs types : Le domestique du diable. — Les filles cygnes. — Les tâches difficiles. — Le corps sans âme.

(1) Episodes : (3, 7, 8, 9). La demoiselle en blanc I. 31. (1, 2, 3, 4, 7). Le Petit garçon qui se vendit au diable. V. Les dons des animaux, Al. du Phare, 1892, p. 97. (4). Le Merle d'or. *Litt. orale*, p. 60. (11). Corps sans âme, II. 24, Le géant aux 7 femmes. I, 9.

Episodes inédits (2, partie 3, Jarretière, 4, pour les filles sous forme de cane. 5, 6, 7, laine à filer, 10).

Barbe-Bleue tient la place occupée dans les similaires par le diable. C'est une simple substitution de nom, certainement moderne.

1. Les chiffres arabes précédés d'un chiffre romain désignent les numéros de mes trois séries de Contes, éd. Charpentier ; *Litt. Or.* Littérature orale de la Haute-Bretagne, Maisonneuve ; V. les Contes parus en 1892 et 1893 dans la Revue de Bretagne et de Vendée (tirage à part 1894).

Digitized by Google

II

La fille en bleu

1). Un garçon, pendant l'absence de son père, dépense toute sa fortune, un jeune homme lui dit que si au bout d'un *an et un jour*, il veut venir au *château des montagnes d'or*, il lui donnera autant d'argent qu'il voudra.

2). Il accepte ne sachant pas que c'était le diable. Au bout de l'an, il se met en route, et rencontre bien loin un bonhomme qui était « vieux, bien plus vieux que je ne dis », qui avait un *jardin sur la tête* et qui veut d'abord le manger.

3). Mais quand le jeune homme lui dit où il allait, il écrit quelque chose sur une feuille de chou pour son frère *qui est plus vieux que lui*. Celui-ci avait *deux jardins sur la tête ;* et remet aussi une feuille de chou pour son frère *trois fois plus vieux que lui ;* qui avait sur la tête « *une champagne* (*plaine*) *couverte de blé* que des moissonneurs coupaient, des prairies où des bergers gardaient les vaches et les moutons ». Il veut manger le garçon, mais quand il voit la feuille de chou écrite, il dit que puisque son frère n'est pas encore mort, il ne le mangera pas.

4). Il lui indique la route du château, et ce qu'il aura à y faire.

5). Le garçon trouve trois jeunes filles qui se *baignaient ;* il prend l'habit *bleu* de l'une d'elles, et ne le lui rend que lorsqu'elle a consenti à *l'embrasser*.

6). Il arrive au château et le diable lui demande quel métier il veut, et quand il a choisi celui de bûcheron, il lui donne une forêt à abattre avec une hache de verre. La fille en bleu l'abat avec sa baguette. Le lendemain nouvelle épreuve : elle fait aussi un *château* avec une rivière et des bateaux. Le troisième jour, il faut aller chercher un œuf sur une tour. Le garçon y parvient en faisant une échelle avec les os de la fille ; il en oublie un. Le diable lui bande les yeux et lui dit de choisir une de ses filles. Il reconnaît celle en bleu au doigt de pied qui lui manque.

7). Sachant que le diable veut les tuer, ils montent sur un *vieux cheval blanc*. Si le cheval n'avait *pu sauter par dessus la tour*, ils auraient été perdus ; il y réussit la troisième fois.

8). La femme du diable les poursuit ; la fille jette à terre son bouchon d'écurie, et par sa vertu, le cheval est changé en église, la fille en prêtre et le mari en enfant de chœur ; la seconde fois, elle jette son étrille, le cheval devient *jardin*, la fille *carotte*, son mari *jardinier* (qui répond en faisant le niais). A la troisième fois, elle

Digitized by Google

jette son peigne, le cheval devient *fleuve*, la fille *cane*, le mari *canard*, et ils passent de l'autre côté. Comme c'était en *terre sainte*, le diable n'avait plus pouvoir sur eux.

9). Elle bâtit un château, et le jeune homme veut aller voir ses parents. Elle lui dit de ne pas se *laisser embrasser*, il oublie la défense, devient fou, et ne reconnaît plus sa femme.

10). Il emmène deux de ses amis. L'un propose deux cents francs pour passer la nuit avec la dame ; elle l'oblige, par magie, à essayer de *fermer sa porte* jusqu'au jour, et elle fait tomber *du verglas ;* elle joue le même tour, au second, et demande à son fou de mari s'il veut coucher avec elle, il y consent, et dès qu'il fut au lit avec sa femme la mémoire lui revint.

(CONTEUR, *François Marquer, de St-Cast*, 1885).

TYPE (composite). Domestique du diable. — Filles cygnes. — Epreuves et Métamorphoses. — L'Action qui fait oublier.

EPISODES. (1, 5, 6, 7, 8). La Demoiselle en blanc. I. 31. (1, 2, 3, 4, 5, 6). Le petit garçon qui se vendit au diable. V. (5) Les Dons des animaux. Alm. du Phare. 1892, p. 97. (8). Jean le Teignous. III. 9. La Belle aux clés d'or. III. 13. (10 partie). Les galants dupés. I. 16.

EPISODES INÉDITS. (2, 3), (pour partie) 6, Choix de métier, 7, Saut, 9, 10).

III

JEAN DE BORDEAUX

1). Un jeune garçon laissé par son père à la tête de sa boutique, mange le fonds, il rencontre un beau monsieur qui lui dit : — Donne-moi une *goutte de ton sang* ou un *brin de tes cheveux*, je te tirerai d'affaire et te donnerai une belle boutique.

2). Le jeune garçon ne voulut pas se tirer la goutte de sang, mais il consentit à donner le brin de cheveux, et le monsieur lui ordonna de venir le trouver au Chauchix Vert, où il demeurait.

3). Comme il y allait, il vit auprès d'une fontaine *trois pigeons* qui se transformèrent en trois demoiselles, et il leur demanda le chemin du Chauchix Vert ; l'une d'elles lui répondit que le diable demeurait là et que c'était leur père.

4). Le diable lui impose comme épreuves d'épuiser un lac avec un bassin, de couper une forêt avec une faucille de bois, et de dénicher un nid d'hirondelle placé en haut d'une tour.

5). Le garçon y réussit à l'aide d'une des filles du diable qui avait dessein de se marier avec lui, et qui pour la dernière lui fit une échelle avec ses os.

6). Mais une bête devait venir le dévorer la nuit ; il réveilla la fille du diable qui dormait si dur qu'il fallut qu'il *tire fort sur ses cheveux* ;

Digitized by Google

elle lui dit qu'à l'écurie, il y avait trois chevaux : Grand Vent, Moyen Vent et Petit Vent, et qu'il fallait prendre le meilleur : il prit Petit Vent, et la fille du diable et lui montèrent dessus.

7). Elle était *sourde*, et elle lui dit de bien prêter l'oreille ; pour éviter la poursuite, elle se transforme ainsi que Jean de Bordeaux et Petit Vent en jardin où un jardinier cueille une rose, en prairie où un homme court après un *papillon*, et trompant son père, ils finissent par arriver sur une terre où le diable n'avait plus droit.

(CONTEUR, *J. M. Comault, du Gouray*, 1881).

TYPE : Domestique du diable. — Filles cygnes. — Epreuves et Métamorphoses.

EPISODES. (3, 4, 5, 6, 7). La Demoiselle en blanc. I. 31. (1, 4, 5). Le petit garçon qui se vendit. V.

EPISODES INÉDITS. (2, 3, 6, surdité, 7, prairie et papillon).

IV

LE SARRASIN

C'est au nom près, exactement le commencement de l'Ogre, t. IX, p. 49 ; et les épreuves, et la manière d'en venir à bout sont les mêmes. A partir du moment où elles sont accomplies, le conte diffère et en voici la fin.

1). Le Sarrasin les garda, et peu à près il « se mourut ». Sa femme se tourna en Sarrasin parce qu'elle avait mangé un reste d'hostie.

2). Elle prit le petit gars et le mit dans un four pour le faire brûler ; mais un ange éteignait les flammes autour du petit gars.

3). La servante de l'ogresse le retira [1] du four, et la Sarrasine « se mourut » à son tour. Le petit gars se maria avec la petite fille et ils gardèrent la servante avec eux.

(CONTEUR, *Jean Piou, de Gosné*, 1878).

EPISODES INÉDITS : (1, 2, 3).

V

LE FILLEUL DU DIABLE

1). Le diable est parrain du fils d'un *sabotier* ; il reste à l'auberge et *n'entre pas à l'église*.

2). Son filleul *marchait seul* au bout de trois jours, à quatorze mois, il avait la taille d'un homme.

3). Son parrain l'emmène à son château, et lui ordonne de bien soigner deux *chevaux* et de battre une *mule*. Elle lui révèle que son parrain est le diable.

Digitized by Google

4). Il fuit sur son dos, il jette son démêloir, et ils sont *changés en une église*, avec un prêtre à l'autel, puis, le peigne jeté, en *un jardin* et *un jardinier*.

5). Il rencontrent ayant soif, un *marchand de lait* que le diable avait mis là pour le perdre ; il résiste à la tentation.

6). Ayant franchi un *étang* au-delà duquel le diable n'avait plus de pouvoir, il revient à la hutte de ses parents, et la mule servait à porter des sabots.

(CONTEUR, *Etienne Pluet, de St Cast*, 1879).

TYPE : Domestique du diable, Transformations.

EPISODES. (1, 2, 3, 4), Jean le Teignous, III, n. 9. (3, 4, 6). La Belle aux clés d'or, III. 13. (5). La Princesse Félicité. II, 22. (3, 4). La Jument blanche. V.

EPISODES INÉDITS. (5 partie et fin de 6).

VI

CULOTTE VERTE

1). Culotte Verte n'a peur de rien.

2). Son frère se déguise en *fantôme* pour lui faire peur ; il le frappe et croyant l'avoir tué, il quitte le pays à la recherche des aventures.

3). Il arrive à un *château* où il y a une chambre rouge hantée par un *géant* ; à minuit, il entend crier : « Descendrai-je ou ne descendrai-je pas ? » Culotte Verte, crie au géant de descendre, et celui-ci se présente par morceaux. Il fait voir au géant qu'il n'a pas peur.

4). Et descend *après lui* dans un souterrain où se trouvent trois pots d'or. Le géant en donne deux à Culotte Verte.

5). En lui recommandant de porter le troisième au *roi de Castille* à qui son père l'avait emprunté. Le géant s'en va en poussière et le château cesse d'être hanté.

6). Culotte verte se fait faire un *bâton de cinq cents livres* et tue la *Bête à sept têtes* qui devait dévorer la fille du roi.

7). Lui coupe les langues et les ramasse.

8). Il se bat ensuite en champ clos avec le charbonnier qui avait coupé les têtes et s'était donné comme libérateur de la princesse, ils sont vêtus tous deux de chemises de fer.

9). Culotte Verte qui combat à pied coupe avec sa canne les quatre pieds du cheval du charbonnier, le tue, et épouse la princesse.

(CONTEUR, *Etienne Pluet, de St Cast*, 1879.)

TYPE mélangé : Jean Sans Peur. — Château hanté. — Princesse exposée à un monstre.

EPISODES (1, 2, 3, 7, 9, partie). Jean Sans Peur, I. 11. (3) Decampe. Phare 1891, p. 112. (4). Capitaine Pierre I. 6. (6). Petite Baguette. II. 26. (1, le garçon qui n'a peur de rien). Jean-sans-Peur. La recherche de la Peur, V.

EPISODES INÉDITS (5, 9, 8).

Digitized by Google

VII

Jean Sans Peur

1). Entre au service du bedeau qui lui ordonne d'aller à minuit sonner les cloches ; il jette par dessus la balustrade le *bedeau* qui voulait *lui faire peur*.

2). Sa mère l'envoie vendre une vache qu'il échange contre trois chiens.

3). Il se loue comme pâtour de vaches ; il y avait un pré où, si les vaches passaient, une *bête* qui parlait dévorait le berger ; il la tue à l'aide de ses chiens, en tue une autre le lendemain.

4). Et va tuer dans un *château* une bonne femme qui était la maîtresse des bêtes.

5). Une *bête à sept têtes* « qu'on entendait à sept lieues loin » devait dévorer une princesse. Monté sur un *cheval blanc* qui était dans l'écurie du château, avec l'aide de ses chiens, et vêtu d'un habit *couleur de soleil*, il coupe *deux têtes ;* le lendemain deux (*cheval gris* et habit *couleur de lune*), le troisième jour (*cheval noir* et *habit d'étoiles*) il coupe les autres têtes.

6). Il avait ramassé les langues, et un *couvreur* avait ramassé les têtes ; il arriva au château avant Jean Sans Peur, mais la princesse dit que ce n'était pas lui, Jean survint qui montra les langues et épousa la princesse.

(Conteur. *Marie Lucas, de St Glen*, 1876).

Type : Le garçon sans peur. Princesse exposée à un monstre.

Episodes. (3). Le géant aux sept femmes I. 9. (5. 6). Jean sans Peur I. 11. (5) Le roi des Poissons I. 18.

Episodes inédits (1, 2, 4, 5, pour les chevaux et les habits seulement).

VIII

Le Neveu du recteur

1). C'est un garçon espiègle qui va courir les aventures après avoir demandé à son oncle.

2). Une *étole* et un *bâton de croix*. Il s'appelait la Feillarde.

3). Il contraint trois diables descendus par la cheminée à abandonner un château.

3). Ce château était hanté par un fantôme, avec lequel il joue aux cartes la nuit suivante.

Digitized by Google

4). Il gagne le fantôme qui lui dit de le suivre dans une cave qu'il va le payer.

5). Comme la chandelle s'éteint, la Feillarde remonte, et le fantôme lui dit : « Tu as peur la Feillarde. — Non, si tu es un homme j'en suis un, si tu es un fantôme, je n'ai pas peur de toi. — Il y a longtemps, dit le fantôme, que j'attendais un homme tel que toi, maintenant mon temps est fini. »

6). On creuse à côté et l'on trouve les os du fantôme et un trésor.

(CONTEUR. *Pierre Derou, de Collinée*, 1879).

TYPE : Garçon sans peur. Château hanté.

EPISODES. (1, 2, 3, 4), Jean Sans Peur I. 11, (1, 2, 3), Décampe, Phare 1891, p. 113.

EPISODES INÉDITS. (4, partie 5, 6).

IX

LES JUMEAUX

1). Il y avait deux enfants jumeaux, deux chevaux, deux chiens, deux lauriers jumeaux.

2). Un des enfants alla visiter un château, dans lequel, il y avait une *chambre remplie* de pieds d'hommes, la seconde remplie de bras, la troisième remplie de têtes.

3). Là se tenait une bonne femme qui passe au cou du chien un de ses *cheveux* qui se change en chaîne de fer, et tue le garçon.

4). Son laurier se flétrit ; le frère va au château, au lieu d'attacher le cheveu au cou du chien, il le laisse tomber à terre, où il se change en corde pourrie. Il force la vieille à ressusciter son frère.

(CONTEUR, *Gilles Rouxel, d'Ercé*, 1880).

TYPE : Les frères Jumeaux ; l'arbre qui avertit.

EPISODES. (1, 3, 4), roi des Poissons. I. 18.

EPISODES INÉDITS. (2).

X

LE MERLE BLANC

1). Trois fils d'un homme riche partent successivement pour aller chercher.

2). Le Merle blanc qui rajeunit. Les deux aînés s'arrêtent à l'auberge

3). Le troisième fait enterrer le cadavre d'un homme que, suivant l'usage du pays, on traînait parcequ'il n'avait point payé ses dettes.

4). Il rencontre un renard qui lui dit : Je sais où tu vas ; le

Digitized by Google

Merle blanc que tu cherches est dans un *bois gardé par trois géants, qui ne s'endorment qu'à minuit,* il faut entrer alors et prendre bien doucement le Merle blanc ; mais garde-toi de le mettre dans la jolie cage qui est à côté de lui, car il chanterait aussitôt et éveillerait les géants.

5). Le petit garçon désobéit au renard, les géants s'éveillent et ils veulent tuer l'enfant ; il leur demande grâce, et ils la lui promettent à la condition qu'il leur ramène *l'âne à sept lieues le pas.*

6). Il rencontre le renard qui lui dit que l'âne à sept lieues le pas est dans un *bois gardé par trois géants qui s'endorment à minuit, qu'il verra auprès deux selles, l'une belle et l'autre vilaine,* et qu'il faut lui mettre la vilaine sur le dos. Le petit garçon prend l'âne, mais il lui place sur le dos la belle selle ; l'âne se met à braire, les géants s'éveillent.

7). Et ne consentent à lui accorder la vie que s'il veut leur ramener.

8). « Mamezelle aux cheveux d'or. » Il rencontre le renard qui lui dit que Mamezelle aux cheveux d'or est gardée par un lion et par toutes sortes de bêtes, le lion s'endort à *minuit,* la tête dans le giron de la fille ; il réussit à faire sortir la demoiselle. Il arrive avec elle.

9). Au *bord d'un étang et les bêtes hurlaient ; mais le renard les passe sur son dos* ; puis il lui dit :

10). Demande aux géants la permission de monter comme pour t'amuser sur le dos de l'âne à sept lieues le pas avec la belle aux cheveux d'or. Les géants y consentent et il s'enfuit sur l'âne,

11). Par le conseil du renard, il arrive à l'endroit où étaient les géants qui gardaient « le zoizeau Merle blanc », et il s'en empare.

12). Le renard lui dit de ne pas s'arrêter dans une ville où il y aura grand tracas.

13). Il y arrive, délivre ses frères qu'on allait pendre, et suivi par eux, remonte sur l'âne à sept lieues le pas, avec Mamezelle aux cheveux d'or qui en *se peignant faisait tomber des louis d'or.*

14). Ses deux frères, lui crièrent de s'approcher, pour regarder de grands trous, puis ils le jetèrent dedans, et s'en allèrent chez leur père ; mais tout y était triste.

15). Mamezelle aux cheveux d'or ne parlait point, le zoizeau Merle blanc ne chantait point et l'Ane à sept lieues le pas ne voulait plus manger.

16). Le petit garçon reste *trois jours* dans son trou ; le renard vint le voir et lui dit de s'accrocher à sa queue, une première fois il le remonta jusqu'à la moitié de l'escarpement, une seconde, il le monta presque jusqu'au haut, mais il retomba ; à *la troisième* fois il le tira.

Digitized by Google

17). Quand il arriva à la maison, Mamezelle aux cheveux d'or se mit à parler, le zoizeau Merle blanc à chanter, et le père fut guéri.

18). Son père voulut tuer ses aînés à coups de fusil, mais il intercéda pour eux, et on les mit à partir.

(CONTEUR. *Joseph André, de Trébry*, 1876).

TYPE : L'oiseau merveilleux et la belle demoiselle.

EPISODES. (1, 2, 3, 4, 5, 8, 13, 14, 15, 16, 17, 18). Le Petit roi Jeannot, I. 1. (3) Jean de Calais, Alm. du Phare, 1891, p. 109. (1, 2, 4, (lièvre) 5, 8, 12, 14, (étang) 18). Le Merle d'or, Litt. or., p. 57. (12, 14, 16,) Le Grand Coquelicu, III. 15. (1).

EPISODES INÉDITS. (En partie 5, 6, 7, 9, 10, 13).

XI

L'OISEAU QUI RAJEUNIT

1). Trois fils du roi partent successivement pour aller chercher la Belle aux cheveux d'or et l'Oiseau qui rajeunit.

2). Ils rencontrent auprès d'une fontaine un petit renard qui leur demande un morceau de pain ; les deux aînés refusent, et ne réussissent pas ; le dernier des fils du roi voit aussi le renard auquel il donne un peu de son pain.

3). Le petit renard lui dit : Tu vas marcher tout droit jusqu'à une *chapelle*, *la porte en est difficile* à ouvrir, mais tu pousseras jusqu'à ce qu'elle cède ; alors tu verras une belle dame qui a sur ses genoux un *gros serpent*, tu prendras le serpent par dessous le ventre, bien doucement et tu emmèneras la dame et l'oiseau : mais quand tu les auras, il ne faudra pas t'arrêter, quoique tu puisses entendre.

4). Le petit fils du roi emmène la belle dame et l'oiseau, mais en passant il entendit des cris perçants qui partaient d'une auberge, c'était un de ses frères que l'aubergiste battait parcequ'il lui devait de l'argent.

5). Il paie, et son frère le suit ; en passant sur le bord d'une carrière, il le pousse dedans et s'empare de la belle dame et de l'oiseau.

6). Le petit garçon est secouru par le renard qui lui fait saisir sa queue et par *trois fois* il retombe, mais il finit par arriver en haut de la carrière.

7). Et le petit renard le laisse retourner chez son père où la belle dame était triste, et où l'oiseau ne voulait plus chanter.

(CONTEUR. *C. Ronsin, menuisier, de Moncontour*).

TYPE : L'oiseau merveilleux et la belle demoiselle.

EPISODES (1, 2, 3, 5, 6, 7). Le Petit roi Jeannot I. 1, (1, 4, 5, 6, 7). Poutte-Poutte, V, (1, 3, partie 5, 6). Le Merle d'or, Litt. or., p. 56.

EPISODES INÉDITS (partie 3, 4).

Digitized by Google

XII

Le Merle blanc

1). Un roi, vieux comme un chêne.

2). Qui avait une fille aux *cheveux d'or*, *la promet en mariage* à celui qui lui aurait apporté le Merle blanc qui rajeunit les vieilles gens.

3). Deux frères partent pour le chercher, puis le troisième, qui était petit et chétif.

4). Il rencontre dans une forêt ses deux aînés qui lui reprochent d'avoir quitté *la maison* qu'ils lui avaient donné à garder, et le jettent dans une minière.

5). Un renard vient à son secours ; une première fois la queue qu'il lui tend *s'écourte*, la seconde, il happe le moignon, et se retire de la carrière.

6). Le Renard lui dit que s'il veut lui donner la moitié de son fils aîné, il lui indiquera où est le Merle blanc. Il accepte.

7). Le Merle était dans une crèche (étable) gardé par des hommes. Il y va la nuit, pendant que les gardes étaient endormis.

8). Il s'empare de la Mule à sept lieues le pas, et après avoir rajeuni le roi, il épouse sa fille.

9). Au moment de la naissance de son fils, il fit fermer toutes les portes du palais ; mais ce fut inutile, le Renard à la queue écourtée vint réclamer la moitié de l'enfant.

(Conteur, *J. M. Comault*, 1882).

Type : L'oiseau merveilleux, La promesse imprudente.

Episodes. (2, 3). Petit roi Jeannot, I. 1. (6, 10). Jean de Calais, III, 16. (3, 4, 5). Le Merle d'or, Litt. or. p. 57.

Episodes inédits. (Partie de 2, 8).

XIII

Le corps mort reconnaissant

1). Il y avait trois frères dont le plus jeune était bossu. Les deux aînés allaient voir une jeune fille qui les refusa. Le bossu voulut tenter l'aventure, mais ses frères se moquaient de lui.

2). Un soir qu'il allait voir la jeune fille, il entendit un grand bruit : c'était des gars qui frappaient un *cadavre*, parcequ'il n'avait pu leur payer dix, quinze ou vingt sous qu'il leur devait. Le petit bossu les *paya*.

Digitized by Google

3). Alors le corps mort lui dit qu'il épouserait la fille, et que lorsqu'il aurait besoin de lui, il viendrait à son aide.

4). Il se maria avec la jeune fille ; mais ses frères la lui enlevèrent ; il demanda aide au corps mort qui lui donna un *petit oiseau*,

5). Qui devait lui montrer le chemin, et un *sabre* magique pour se défendre. Grâce à eux il reprit sa femme.

(Conteur. *Jean-Marie Hervé*, *du Gouray*, 1883).

6). Dans un autre récit, c'est un journalier qui paie la dette du corps mort pour qu'on ne frappe plus dessus.

7). Le corps mort lui dit que puisqu'il était si charitable, sa place était au dessus de lui dans le ciel. Le journalier mourut quelques jours après et alla dans le ciel.

Type : Le mort reconnaissant.

Episodes. (2, 4, 6), Jean de Calais, Al. Ph. 1891, p. 108. (2, 4, 6). Le Petit roi Jeannot, I. 1.

Episodes inédits. 5 (pour le petit oiseau).

XIV

Les Poires qui font des cornes

1). La fille du roi vole la bourse d'un jeune homme qui était venu pour lui faire la cour.

2). En s'en retournant bien marri, il rencontre une fée qui lui donne une *boule* qui doit le conduire dans un champ où se trouvent des poires de deux couleurs. Les *jaunes* font pousser des *cornes*, les *vertes* les ôtent.

3). Il trouve moyen de faire manger des poires jaunes à la princesse, qui essaie de faire enlever ses cornes ; à mesure qu'on les scie, elles repoussent, plus longues de moitié.

4). Le jeune homme se déguise en *prêtre*, et dit qu'il les lui ôtera si elle veut se confesser ; elle n'avoue pas son vol.

5). Il se déguise ensuite en *médecin* ; il demande à être enfermé avec elle, se fait reconnaître, la bat, et lui fait rendre la bourse, puis il lui donne à manger une poire jaune : au lieu de deux cornes, elle en avait quatre.

6). Le roi envoie à sa poursuite ; mais il échappe en mettant un *chapeau* d'invisibilité que la fée lui avait donné.

7). Le garçon revoit la fée qui lui donne une *bourse* qui contient toujours deux pièces d'or.

8). Et un *pardessus* ; en frappant sur la poche droite, il sort des

Digitized by Google

soldats, sur la poche gauche, il rentrent. Il défait les soldats du roi, puis retourne au palais.

9). Et ayant fait manger des poires vertes à la fille du roi, il se marie avec elle.

(CONTEUR, *Auguste Macé, de St-Cast.* 1882).

TYPE : Talisman.

EPISODES. (2). Le Pilote de Boulogne, I. (13, 7, 8), Jean de la Grange. Alm. du Phare, 1891. 112, (1, 3). L'oiseau bleu. I, 14. (1, 3, pêches), 4, 5), Le Petit Oiseau. Alm. du Phare, 1891, p. 116. (1, 3, 5). Les Cornes enchantées. I. 5. (8). Milord l'Arsouille, Alm. du Phare, 1891, p. 119.

EPISODES INÉDITS. Aucun.

OBSERVATIONS. Dans les autres contes, les plantes qui font pousser les cornes en font d'abord pousser au héros ; celui-ci est aussi le seul où la fille a successivement affaire au jeune homme déguisé en prêtre, puis en médecin.

XV

QUATORZE

1). Quatorze est domestique ; il est fort comme quatorze hommes ; mais il mange comme *quatorze*.

2). Il se fait faire une canne de *dix mille* livres.

3). Et rencontre Petit-Palet qui jouait avec des meules de moulin, et Teurs-Chênes.

4). Ils vont dans un *château* où un *petit bossu* bat ses compagnons.

5). Mais Quatorze le tue, il en tue également un autre et ils restent maîtres de la maison.

(CONTEUR. *Jean Piou, de Gosné,* 1879).

TYPE. Compagnons forts, château hanté.

EPISODES. (4), le Capitaine Pierre I. 6. (3). La princesse aux pêches I. 13. (2, 4, 5) Jean de l'Ours. Litt. or. pp. 81, 251. (1, 2, 3, 4), Petite Baguette II. 26 (et aussi pour les 14 ans).

XVI

JEAN DE BORDEAUX

1). Le fils d'un riche marchand qui avait succédé à son père achète une caisse sans savoir ce qu'elle contenait ; il l'ouvre et y trouve deux jolies petites filles qu'il fait élever.

2). Quand elles sont grandes, il épouse l'une d'elles malgré son père, qui le déshérite.

3). Jean gagne de l'argent, achète un vaisseau, et sa femme lui demande de la conduire chez son père. Elle se rappelait à peu près

Digitized by Google

où il demeurait ; ils arrivent au château du père qui est bien content de les revoir.

4). Il part pour aller annoncer la nouvelle à son père ; un ancien galant de sa femme le jette à la mer.

5). Comme Jean allait se noyer, une grosse bête qui avait la forme d'un renard, lui dit de prendre sa queue et le conduit sur un rocher.

6). La veuve de Jean était sur le point de se remarier ; la bête vient le lui apprendre, et lui propose de le conduire chez sa femme, s'il veut lui donner la moitié de son fils aîné.

7). Le lendemain, il se trouve au château, sa belle-sœur le reconnaît et le fait raser ; alors sa femme le reconnaît aussi.

8). Il a un enfant, dont la bête vient réclamer la moitié. Jean s'apprête à le couper en deux quand la bête s'y oppose et disparaît.

(CONTEUR. *Baptiste Huet, de Langourla*, 1884).

TYPE : Jean de Calais. Promesse imprudente.

EPISODES. (3, 4, 6, 7, 8). Jean de Calais. III. 16. (3, 4, 6, 7, 8). Jean de Calais Almanach du Phare 1891, p. 108.

EPISODES INÉDITS. (1, 2, 5).

XVII

LA FILLE AUX MAINS COUPÉES

1). Une belle-mère ne pouvait souffrir sa bru ; pendant que son mari était à la guerre, elle lui fit couper les deux mains et la mit à la porte avec ses deux enfants.

2). Elle arrive à une fontaine où il y avait une statuette de la Vierge ; la Vierge lui dit : Sauce tes moignons dans la fontaine. Ils repoussent.

3). Et peu après la femme trouve une boursée d'argent, et elle se met à tenir auberge.

4). Quand le mari revint, on lui dit que sa femme et ses enfants étaient morts. Pour se distraire, il alla à la chasse et entra à l'auberge où il s'endormit.

5). L'un des enfants dit : Voilà papa qui dort. La femme le regarda et le reconnut.

6). A son réveil, il reconnaît aussi sa femme qui lui raconte son histoire.

7). A son retour il fit brûler la méchante belle-mère sur un cent de fagots.

(CONTEUR. *J.-M. Hervé. St-Cast*, 1879).

TYPE : La fille aux mains coupées.

EPISODES. (1, 2, 6), La fille aux bras coupés. I. 15 (2). II. 39.

EPISODES INÉDITS. 3, 5.

Digitized by Google

XVIII

La fille aux bras coupés

1). Il était une fille nommée Elisabotte ; ses parents l'avaient vendue au diable ; mais comme elle ne péchait pas, il ne pouvait s'emparer d'elle.

2). Dans l'espoir de la faire pécher, il l'emmena dans une forêt et lui coupa les poignets. Mais elle continuait à ne pas pécher.

3). Le petit chien d'une ferme qui était auprès de la forêt lui portait à manger le pain que ses maîtres lui donnaient pour sa nourriture. Les gens de la ferme se disaient : qu'est-ce que notre chien peut bien faire du pain qu'on lui jette, jamais on ne le voit le manger : il doit le cacher quelque part. Ils le suivirent, mais le petit chien les vit et se coucha auprès de son morceau de pain ; la seconde fois, il alla si vite qu'ils ne purent le suivre ni voir où il allait. Une troisième fois ils furent plus heureux et virent le petit chien qui donnait à manger à la femme.

4). Ils emmenèrent Elisabotte avec eux, la soignèrent de leur mieux, et la marièrent à un homme de guerre dont elle eut deux enfants.

5). Pendant que son mari était à l'armée, les enfants tombèrent à l'eau, et la Vierge donna à leur mère des mains pour retirer les enfants qui allaient se noyer.

6). Son mari revint ensuite de la guerre sans blessure, la reconnut et ils vécurent heureux tous ensemble.

(Conteur. *Pierre Huchet, d'Ercé*, 1879).

Episodes (1). Le Pacte. I. 42. (3, 4, 5, 6). La fille aux bras coupées. I. 15 (2, 3. 4, 6). II, 39.

XIX

Turlurette

1). Turlurette qui avait sept enfants, trouva une *fève* et la mit dans sa cheminée ; le lendemain, il y avait un grand arbre.

2). Le bonhomme grimpa tout au long, et il arriva au Paradis où il demanda « du pain pour ses garçailles ».

3). Saint Pierre lui donna un âne qui *crottait de l'or*. Chez lui, il eut des louis, mais trouvant que cela ne donnait pas de pain, il retourna en Paradis, et saint Pierre lui remit une *serviette* qui procurait tout le « fricot » que l'on désirait.

Digitized by Google

4). Le bonhomme prêta son âne et sa serviette à un voisin pauvre qui ne voulut pas les lui rendre quand il les lui demanda.

5). Il remonta trouver saint Pierre qui lui remit un *bâton*; il redemanda à son voisin ce qu'il lui devait. Comme il refusait, il posa le bâton à terre, et dit : « Mon bâton frappe partout ». Le bâton frappa sur le nez de Turlurette qui alla se plaindre à saint Pierre. Celui-ci lui dit qu'il fallait sortir de la maison dès qu'il aurait ordonné à son bâton de frapper.

6). Le bonhomme oublia la recommandation, et comme le bâton le frappait,

7) Il remonta demander au bon Dieu comment faire : Dis-lui de frapper les maîtres de la maison. » Le bâton les tua et Turlurette reprit son âne et sa serviette.

(Conteur. *Isidore Poulain, de Pluduno, boulanger, âgé de 26 ans.* 1881).

Type : L'arbre qui monte au ciel.
Episodes. (1, 2, 3, 5), 7. La Fève I, 12 (1, 2, 3, 5, 7), Litt. or. p. 213.
Episodes inédits. (4, et parties de 5 et 6)

XX

Nord-Est

1). Nord-Est avait abattu toutes les fleurs du pommier d'un bonhomme.

2). Celui-ci tira dessus, et comme il « calmissait » un peu, il crut l'avoir tué.

3). Un peu plus tard, il lui montra son derrière pour l'effrayer; mais le bonhomme fut roulé par le vent.

4). Il alluma alors un grand feu pour le rôtir, mais Nord-Est fit aller les flammes sur la cabane du bonhomme, qui fut brûlée, à l'exception d'une armoire et d'un lit.

5. Le bonhomme partit à la recherche de Nord-Est; il coucha chez un petit bonhomme qui lui indiqua où étaient les vents.

6). Il monta sur une montagne, et vit sept cabanes et un château; c'était la demeure des vents.

7). Il tira sur Nord-Est et lui coupa une oreille. Nord-Est qui avait peur lui donna *a*) un âne qui crottait de l'or, *b*) une serviette qui donnait du fricot quand on la dépliait, *c*) une baguette magique, *d*) une paire de bottes qui menait où l'on voulait.

8). En repassant par chez le petit bonhomme, il fit son âne lui crotter deux sacs d'or.

9). Il eut un château et tout ce qu'il voulait.

Digitized by Google

10). Quand il se vit sur le point de mourir, il donna à ses neveux son âne, sa serviette et sa baguette.

11). Puis il chaussa ses bottes, prit sa bonne femme sur son dos et dit : Par la vertu de mes bottes, que j'aille avec ma bonne femme en paradis. Il fut enlevé au ciel et entra dans le Paradis.

(CONTEUR. 1885, *St-Cast, François Marquer*).

TYPE : La Visite aux vents ; Talismans.
EPISODES. (1, 5, 6). I. 24 à 28. (2) I. 26. (3). I. 29. (6). I. 24 à 26.
EPISODES INÉDITS. (4, 6), p. 7, 8, partie 9, 11, 12).

XXI

LE PETIT OREILLER

1). Une jeune fille est maltraitée par sa belle-mère Une petite bonne femme, fée déguisée, lui donne une *petite baguette*, et un *petit oreiller* magique qui lui procurera tout ce qu'elle désire, si elle dit : « Mon petit oreiller, je prie Dieu que ceci arrive ».

2). Elle se procure un beau château, et comme elle chantait « comme un chardonneret », trois chasseurs la remarquent, et lui demandent successivement à coucher avec elle. Au premier, elle fait par la vertu de son petit oreiller essayer de remettre la *barre de la porte*, et il y passe toute la nuit ; le second passe la nuit à essayer de *couvrir le feu* ; le troisième à tirer *de l'eau*.

3). Quand elle s'est débarrassée de ses trois galants, la petite fée lui amène un beau mari.

(CONTEUR. *Marie Huchet d'Ercé*, 1879).

TYPE : Galants dupés. I. 16.
EPISODES. Tous s'y trouvent, sauf le château magique et l'oreiller.

PAUL SÉBILLOT.

(*A suivre*).

Digitized by Google

USAGES DE CARNAVAL [1]

V

Le jeu du disque en Alsace

Un des plus anciens usages de carnaval en Alsace est le jeu ou le jet du disque. Très répandu autrefois, il n'est plus connu que dans quelques localités de la Basse-Alsace et cède peu à peu sous les influences progressives d'une civilisation niveleuse. C'est surtout le cercle montagneux de Molsheim dont certaines communes ont conservé fidèlement cet usage, bien que là aussi un recul se laisse observer.

Le jet du disque était pratiqué ces dernières années dans les communes de : Oberhaslach, Gresswiller, Rosenwiller, Dachstein, Ballbronn, Traenheim ; Scharrachbergheim, Odratzteim, Wangen, Marlenheim, Romanswiller, puis dans le village de Winzenheim du canton de Truchtersheim et dans celui d'Offwiller, du canton de Niderbronn. Dans la Haute-Alsace il persiste à Biederthal, canton de Ferrette.

Il garde surtout sa popularité à Offwiller et à Scharrachbergheim, localités que leur situation au pied d'une raide montagne rend particulièrement favorables à cet exercice.

Plusieurs semaines avant carnaval les préparatifs commencent. Les jeunes garçons taillent dans du bois de hêtre dur ou du bois résineux facilement inflammable des disques d'un cent. d'épaisseur et de 6 à 10 cent. de diamètre. Au milieu ils percent un trou de l'épaisseur du petit doigt, puis ils amincissent fortement le bord. Chaque garçon se met en possession de deux à trois douzaines de disques, qu'il passe dans une corde. Le jour de la fête, qui est le premier dimanche de carême et qu'on appelle carnaval des paysans, on transporte à une place désignée une grande quantité de bois. La jeunesse recueille ce bois chez les habitants qui d'habitude donnent un fagot de sarments, celui qui ne donne pas le bois de gré se le voit prendre de force. A Offwiller l'administration forestière, désireuse de prendre sa part de la fête, a permis de chercher le bois dans les forêts de l'Etat.

L'intérêt excité par la vieille coutume est si grand que non seule-

1. Cf. le t. I, p. 75, le t. II, p. 178, le t. IV, p. 271, le t. V, p. 90, le t. VI, p. 109, 118, le t. VIII, p. 77.

Digitized by Google

ment les vieillards de la localité vont assister au spectacle, il attire même les campagnards des villages voisins. A Scharrachbergheim, les gardes-champêtres ont l'habitude d'accompagner sur le mont Scharrach la voiture chargée de branchages.

A l'approche de la nuit, on allume le feu. Les garçons y placent les disques, dans lesquels ils ont passé des baguettes d'osier. Le bord aminci s'enflamme, le disque est secoué avec dextérité contre une pierre, alors il rebondit en lançant des étincelles et descend vers la plaine, après avoir décrit un grand cercle et fait des détours variés. Ce spectacle fait songer à celui des étoiles filantes et les assistants ne se privent pas d'exprimer leur satisfaction par des cris d'allégresse et des chants joyeux.

Il y a des localités où ce ne sont pas les écoliers qui jouent le principal rôle, mais les jeunes gens; avec les jeunes gens viennent les jeunes filles dont chacune a son préféré et alors la vieille coutume se tourne en une fête dont le dernier acte se passe quelquefois devant M. le maire et M. le curé.

Le jet du disque s'accompagne d'un couplet dont voici la forme usuelle traduite du patois alsacien :

Disque! disque!
Je l'ai fait à tout risque,
Grand ou petit, il va son train,
Il passe par dessus le rain
Et perce le volet de... (ici un nom de jeune fille).

Nous rappelons que rain veut dire ici bord, lisière du bois (voy. La Curne). Il y a bien une variante avec Rhin et où la jeune fille est remplacée par l'empereur, mais l'antiquité de cette version est douteuse.

Stœber (*Alsatia*, 1851), dit qu'on exprimait à cette occasion des vœux en faveur des parents et des amis, mais il ne donne pas de formule.

Quand la provision de disques est épuisée et le feu éteint, les participants redescendent la montagne portant des torches de résine et marchant soit par groupes, soit un à un.

La soirée se termine par une mascarade où les garçons recueillent des beignets de porte en porte.

Cette fête s'est si bien gravée dans l'imagination populaire que le lieu où elle se célèbre a été dénommé d'après elle ; ainsi à Balbronn et à Wintzenheim il y a la *Schiwcberg* ou mont du disque ; à Odratzheim le vignoble s'appelle *Schiwakeberg*.

L'usage que nous venons de décrire symbolise la fuite de l'hiver et

Digitized by Google

le retour du soleil, c'est une fête du printemps que nous ont léguée les Romains, peut-être les Celtes :

Annuaque accenso celebrare Palilia fono
Qualia nunc curto lustra novantur equo.
(Properce, IV, I)

PAUL RISTELHUBER.

VII

LES FEUX DES SORCIERS

Le Dimanche avant le mardi gras, à Etalle, on va quêter de maison en maison de la paille et du bois, qu'on entasse sur le sommet d'une éminence du sol et on y met le feu. Cela s'appelle *brûler les sorcières*. Il ne faut pas omettre cette cérémonie, car autrement on ne s'amuserait pas pendant le mardi gras.

Ces tas de matières inflammables atteignent quelquefois la hauteur de grandes meules de foin.

ALFRED HAROU.

DEVINETTES NORMANDES

I

(*Calvados*)

Qui qu'a les guevais (cheveux) dans terre ?
— lé pourrias (les poireaux).

Qui qui jette du son pà (par) les fenêtres ?
— les cloques (cloches).

Qui qui tremble quand no (on)-z-entre dans la maison ?
— C'est le pain de peu (peur) d'être mangi (mangé).

Qui qu'est le p'u' segret (plus secret) de la maison ?
— C'est le sieu (seuil) de la porte, i' vait (il voit) tout et ne dit rien.

Qui qu'est le p'u' (plus) fin de la maison ?
— C'est le crible, qui garde l'bon grain et jette l' mauvais.

Qui qu'est le p'u' (plus) sot de la maison ?
— C'est la passoire qui passe le bon et garde le mauvais.

Qui qui monte au guernier (grenier) sans chandelle ?
— C'est le cat (chat)

ALBERT PATRY.

Digitized by Google

LA MANIÈRE DE CHOISIR UNE FEMME

Conte de la Franche-Comté

SONGEANT à prendre femme, un paysan riche et avisé réunit à sa table un certain nombre d'amis et connaissances, et parmi eux, trois jeunes filles, entre lesquelles son choix flottait indécis.

La première le tentait fort : elle avait de beaux écus sonnants et de bons champs au soleil ; c'était du reste une fille froide et fière, qui, dit-on, menait rondement la maison de son père.

La seconde, qui était très jolie et toujours bien attifée, l'agaçait par sa coquetterie, et l'idée de la voir à la tête de sa maison flattait fort sa vanité. Les méchantes langues disaient bien que les choses n'allaient pas au mieux chez ses parents et qu'elle n'avait cure que de sa jolie personne. Mais était-ce sa faute à elle si son père faisait de mauvais marchés et si sa mère n'avait pas d'ordre !

La troisième enfin n'était ni riche ni belle ; mais elle avait une santé vigoureuse, des bras robustes, le pied agile et l'œil éveillé. Le travail ne lui faisait pas peur. Elle était vraiment femme à conduire une maison, même plus grande, et on pourrait reprendre la terre d'à côté qu'on avait mise à ferme.

Ainsi réfléchissait l'hôte tout en causant avec ses convives. On arriva au dessert et on fit passer le fromage. Sans y laisser paraître il devint attentif.

La riche paysanne venait de se servir et elle se mit à gratter légèrement la couenne [1] qu'elle mangea avec le fromage.

— Eh mais, cette fille est une avare, se dit le paysan, elle nous mettrait à la ration, moi et mes gens.

La coquette, tout en faisant des agaceries à son voisin, jouait avec son fromage ; elle en mangea quelques bribes et en laissa presque la moitié après la couenne.

— Celle-ci gaspillerait mon bien, dit le paysan avec un soupir, n'y pensons plus.

Et il interrogea l'assiette de la troisième. La forte fille riait et causait très haut et mangeait beaucoup. Elle prit un gros morceau de fromage et, en deux bouchées, fit disparaître le tout.

1. Le mot *couenne* est devenu populaire pour désigner la croûte du fromage connu sous le nom de Gruyère.

Digitized by Google

— Voilà une ménagère grossière et malpropre. Dieu m'en garde.

Le paysan, déçu, promenait ses regards sur la table d'un air assez ennuyé, quand il aperçut, vers le bas-bout, une jeune fille à laquelle il n'avait jamais fait attention. Sa tenue était modeste et timide, sa mise très propre, presque pauvre, mais elle ne semblait pas s'en soucier et, tout en causant gaîment avec un vieux voisin, elle enlevait soigneusement et sans affectation la couenne de son fromage.

— Mais, voilà la femme qu'il me faut, se dit le maître de la maison ; elle est propre, sait être économe sans avarice ; sa modestie lui tiendra lieu de beauté.

Bientôt après, en effet, il l'épousa, bien qu'elle n'eût pas le sou. Et on n'a jamais dit qu'il ait eu à le regretter.

(*Ce conte a été entendu à Maiche il y a un certain nombre d'années, par Mlle Gouverd).* A. Certeux.

En Normandie et en Bretagne, me dit un breton, M. Ménard, qui l'a entendu raconter à Saint-Nazaire, il y a une dizaine d'années, on observe la manière dont une jeune fille mange une poire on une pomme, pour savoir si elle fera une bonne ménagère : celle qui mord à même le fruit et le mange avec la peau est une avare ; celle qui pèle trop ou crache la peau est une gaspilleuse ; mais celle qui coupe légèrement et avec soin la peau du fruit est propre, économe et *bonne travailleuse.*

NOMS ET GESTES DES DOIGTS [1]

XVIII

Montauban

On prend la main droite de l'enfant et on en chatouille la paume en disant : Par ici passe la levrette [2].— On prend le pouce : Celui-ci l'a vue. — On prend l'index : Celui-ci l'a tuée. — On prend le doigt du milieu : Celui-ci l'a fait cuire. — On prend le quatrième doigt : Celui-ci l'a mangée. — On prend le petit doigt : Et le pauvre petit Gouingouin, qui est derrière le moulin, qui a cassé la cuvette et qui tient les écuelles !.....

Ici on avance alternativement l'index et le doigt du milieu tout le long du bras de l'enfant en disant : Miaou, miaou, miaou, miaou.... et arrivé au cou, on le chatouille brusquement sous le menton en disant très vite : Miamiamiaou ! Mme A. E.

1. Cf. le t. VII, p. 58, 93, 199, 290, le t. VIII, p. 223, 377.
2. Ici *levrette* veut dire : Petit lièvre.

Digitized by Google

COUTUMES ET USAGES DE LA SEMAINE SAINTE [1]

VI

Battre la Carcasse

Il y a une quarantaine d'années, s'est éteinte à Coulommiers (S.-et-M.), une coutume à laquelle je me souviens d'avoir pris part au moins une fois ; cela s'appelait *Battre la Carcasse.*

Chaque année, la veille de Pâques, les enfants se réunissaient et promenaient par les rues de la ville un squelette de cheval que l'équarisseur du crû avait à cet effet préparé et fourni gratuitement. Ce squelette, enrubanné et orné de feuillage de lierre, étendu sur une claie d'osier, était porté par une douzaine d'enfants. D'autres enfants l'escortaient de chaque côté, armés de baguettes de noisetier et, à chaque pas, frappaient en cadence de leurs baguettes, la carcasse de cheval en chantant la chanson suivante.

C'est aujourd'hui Samedi
C'est demain Pâques ;
Pâques Fleuries,
A ma tante Denis.
Harengères,
Poissonnières,
Chiez dans vos caques.
C'est aujourd'hui Samedi
C'est demain Pâques.
Battons, Battons la carcasse !
Faut qu'tout l'monde y passe,
Depuis Montapeine jusqu'à Montanglaust
Par la rue des Maquereaux
Et la Porte de Meaux.

Des enfants de chœur en surplis ouvraient la marche avec des sonnettes d'église, d'autres faisaient la quête, sonnant à toutes les portes, surtout aux portes des notables, devant lesquelles s'arrêtait la carcasse, et recueillaient des pièces de monnaie et des œufs durs.

Les offrandes étaient le soir partagées entre tous les enfants, et l'on brûlait la carcasse dans un feu de joie.

(Hanoï, 1er décembre 1893).

G. Dumoutier.

1. Cf. le t. V, p. 273, 509, le t. VI, p. 301, 330, le t. VII, p. 218.

Digitized by Google

SOLAIMAN (SALOMON) DANS LES LÉGENDES MUSULMANES [1]

VII

Les constructions de Salomon

§ 1. *Les villes*

ALOMON est représenté dans la Bible comme un grand bâtisseur et les légendes musulmanes lui ont conservé ce caractère, tellement qu'il n'est point de ruines considérables où elles ne voient un reste des villes que les djinns construisirent sur ses ordres. C'est encore un des points de contact des légendes de Solaïman et de Djemchid, qui, d'après les traditions persanes, avait tout pouvoir sur les dives qu'il employait à couper et à tailler les pierres [2].

a) En Arabie

Dans le Yemâmah, pays de l'Arabie centrale, la ville de Qaryah des Benou Seddous possédait une chaire et un château qui avait été bâtis, à ce qu'on racontait, avec une seule pierre, par Solaïman. En face, sur une colline élevée, se trouvait le château d'El Mochaqqar, célèbre dès avant l'islamisme, et qui avait été également construit, d'après quelques traditions, par Solaïman, suivant d'autres par le fabuleux Tasm [3].

Le célèbre château fort d'El Ablaq où Samaoual ben Adya défia les attaques du Ghassanide El Harith et conserva, au prix de la vie de son fils, le dépôt qui lui avait été confié par le poète païen, Imrou'l qaïs, avait été, suivant le poète El A'cha, contemporain de Moh'ammed, bâti par Solaïman. Il rappelait cette tradition dans un poème dont il n'est resté que des fragments :

« Ad n'a pas été protégé par sa richesse contre la mort, ni le Juif (Samaoual) par l'établissement d' Ablaq à Taïma,

« Qu'avait construit Solaïman ben Daoud pour un long temps, orné d'un haut portique et d'une maçonnerie solide.

« Il faisait parallèle à la voûte du ciel : au-dessous étaient un palais, des habitations, des murs blanchis à la chaux, un fossé [4].

1. Suite, voir t. VII, p. 377.
2. Tabari, *Annales*, éd. de Leyde, t. I, 1879, p. 179, 180 ; Ibn el Athir, *Kâmel*, éd. de Boulaq, t. I p. 28.
3. Yaqout, *Mo'djem*, éd. Wustenfeld, t. IV, Leipzig, 1869, p. 84, 541 ; Al Hamdâni, *Geographie der arabischen Halbinsel*, Leyde, 2 v. in-8, 1884-91, t. I p. 141. Qazouini, *Athâr el bilâd* éd. Wustenfeld, Gœttingen, 1848, in-8, p. 73.
4. Yaqout, *Mo'djem*, éd. Wustenfeld, t. I, Leipzig, 1867, in-8, p. 92 ; El Bekri, *Mo'djem*, éd. Wustenfeld, Leipzig, 1876, in-8, p. 62.

Digitized by Google

C'est à lui qu'on doit les puits de Linah, localité du Nedjd, sur la route de Ouasit' à la Mekke. Ce point, renommé depuis pour la bonté de ses eaux, appartenait aux Benou Ghâdirah, d'après un commentaire de Modharris el Asadi. Solaïman avait quitté Jérusalem pour se rendre dans le Yémen et s'était arrêté à Linah qui était un beau pays; mais les gens souffraient de la soif et l'eau était rare. Un démon qui se tenait au chevet de Salomon se mit à rire. — Pourquoi ris-tu ? demanda le roi. — Je ris de voir souffrir de la soif des gens qui habitent au-dessus d'une masse d'eau. Alors Salomon donna des ordres : les djinns frappèrent le sol avec leurs bâtons et arrivèrent jusqu'à l'eau (1).

Dans le Yémen, dont la reine aurait épousé Salomon, celui-ci aurait ordonné aux djinns de construire trois châteaux pour son épouse : Sana'a, Ghomdân et Silh'in (2). Quelques traditionnistes réunissant Sana'a et Ghomdân ajoutent Baïnoun (3) que d'autres rapportaient à l'un des Tobba' (4). Les constructions étaient admirables, suivant le poète Ibn Dzou Djeden et ne devaient jamais être surpassées :

« Y a-t-il des monuments après Ghomdân et Silh'in ? Les gens bâtiront-ils des demeures après Baïnoun ? (5) »

Mais la fondation d'autres châteaux ou villes lui était attribuée : Sirouah' ou Sirdah', où l'on voyait le château de Bilqis qui en aurait été la fondatrice (6), comme l'indique ce vers du poète Alqama :

« Comme Sirouah' et ce qui est en deçà, bâti par Bilqis ou par Dzou Bata'. »

On y ajoute aussi Falthoum (7) et Mareb, célèbre par sa digue où s'élevait un château de Solaïman, tandis que celui de Bilqis, la reine de Saba, se dressait à Qachib (8). Quand Salomon maria Dzou Bata' roi de Hamdân, à Bilqis, les démons lui bâtirent un château et y gravèrent cette inscription :

« Nous avons bâti Baïnoun, Silh'in, Sirouâh', Mirouah' et Afiq par notre force ; Hinda, Honeïda, Falthoum et Raïda et sept réservoirs à Qa'a (9). »

1. Yaqout *Mod'jem*, t. IV, p. 375-376.
2. Ibn el Fakih, *Compendium libri Kitâb el Boldân*, éd. de Leyde, 1885, t. I, p. 35.
3. Yaqout, *Mo'djem* Leipzig, 1868, in-8, t. III, p. 812.
4. Yaqout, *Mo'djem*, t. I p. 801, t. III p. 812.
5. Ibn Khordadbeh, *Kitâb al Masâlik*, éd. de Goeje, Leyde, 1889, in-8, p. 145 ; Yaqout, *Mo'djem* t. III p. 812 ; Ibn Hichâm, *Sirat er Resoul* t. I p. 26. Cf. une partie de cette pièce dans Qazouini, Athar el bilâq, p. 33.
6. El Hamdâni, *Kitâb el Iklil* ap. D. H. Müller, *Die Burgen und Schlosser Süd-Arabiens* I, Vienne, 1879, in-8, p. 66 ; Yaqout, *Mo'djem*, t. III, p. 380, 383.
7. Yaqout, *Mo'djem*, t, III p. 908.
8. Ibn Khordadbeh, *Kitâb al Masâlik*, p. 138.
9. Tabari *Annales* I, 585 ; Müller, *Die Burgen und Schlosser* ; I, 79, 88 ; II 89; Ibn Khordadbeh, *Kitâb al Masâlik* p. 144.

Digitized by Google

b) Syrie, Mésopotamie et Asie mineure

La construction de Tadmor ou Palmyre, par les djinns au service de Salomon [1], déjà mentionnée avant l'islamisme par le poète arabe Nabighah Dzobyâni, est encore de nos jours le sujet de légendes plus ou moins mêlées de traits étrangers. On raconte en effet qu'ayant épousé une *chrétienne*, nommée Sitt Bilqis, celle-ci désira avoir une maison de plaisance entre Damas et l'Irâq, parce que l'air du désert lui était bon. Le prophète chargea les oiseaux de lui indiquer un endroit favorable. Tous obéirent, excepté un aigle, mais aucun ne put répondre à sa demande. Ayant remarqué l'absence de l'aigle, il le fit amener. L'oiseau donna pour excuse qu'il était occupé à soigner son père qui était si vieux que ses plumes étaient tombées, qu'il ne pouvait voler et ne se nourrissait que de ce que son fils lui apportait. Il ajouta que cet oiseau devait connaître l'endroit désiré par Bilqis, car il avait vécu quatre mille ans et connaissait tous les endroits du monde. Salomon se le fit amener dans une cage et, pour lui permettre de se soulever, il le frotta d'un onguent, qui le rajeunit et lui fit pousser les plumes. Il vint trouver le prophète et lui indiqua l'emplacement de Tadmor comme un endroit où l'air était bon. Salomon fit alors déblayer le sable par ses djinns et construire la ville. Mais celle-ci manquait d'eau, car elle était gardée dans une caverne du voisinage par un serpent quarante mille fois long comme le bras d'un homme. Salomon invita le monstre à sortir de la caverne ; celui-ci n'y consentit qu'à condition que le prophète ne le tuerait pas. Mais quand il fut à moitié sortit de la caverne, ce qu'on reconnut à une marque noire qu'il avait sur le dos, Salomon le toucha de son sceau et il mourut. L'eau circula alors, mais empoisonnée par le venin du serpent : elle fut assainie par le soufre que le prophète y jeta [2]. De nos jours encore, certains habitants de Tadmor racontent, loin de leur pays, dans leurs fanfaronnades, que la moindre bicoque a été construite par Salomon, qu'elle renferme des colonnes de marbre de soixante

1. Ibn el Fakih, *Compendium* p. 110 ; Ibn Batoutah, *Voyages*, éd. Defrémery et Sanguinetti t. IV, Paris, 1879, in-8, p. 315 ; De Hammer, *Auszüge aus Saalebi's Buche der Stützen des sich Beziehenden und dessen worauf es sich bezieht* (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. V, 1851, p. 184), El Bekri, *Mo'djem*, p. 194 ; Yaqout, *Mo'djem*, t. I, p. 829. Ce dernier fait d'ailleurs judicieusement remarquer que les gens, quand ils voient une construction admirable dont ils ignorent l'auteur, l'attribuent à Salomon et aux djinns.

2. Lady Blunt, *Voyage en Arabie*, trad. Derôme, Paris, 1882, in-8, ch. XIV, p. 355-357. On remarquera que la dernière partie de ce récit est, sous une forme altérée, la même légende que j'ai recueillie chez les Beni Menace près de Cherchel (Cf. mes *Contes berbères*, Paris, 1887, in-18, n° XIV, *Salomon et le dragon*, p. 29 et note p. 152-153).

Digitized by Google

pieds de haut, au nombre de 800, et que les murs ont vingt pieds d'épaisseur (1).

Baalbek, qui aurait été donné en douaire à Bilqis, par Solaïman, renfermait, dit-on, un palais bâti sur des colonnes de marbre, par les djinns au service de ce prince (2).

Près de Damas était la ville de Djaïroun, construite, pour Salomon, par un djinn du même nom : elle se composait d'une plate-forme allongée sur des colonnes et entourée d'autres plates-formes et d'habitations. Une autre tradition faisait de Djaïroun un fils du fabuleux Sa'ad ben 'Ad (3).

En Syrie encore, près de 'Ammân, on voyait outre le château de Djalout' (Goliath), le tombeau du prophète Ouryah (Urie), le lieu de divertissement de Salomon (4).

La reine Bilqis aurait même possédé un château à Amorium en Asie mineure : c'était du moins le nom qu'on donnait à un édifice de cette ville (5).

En Mésopotamie, la ville de Bazendawâr ou Zendawerd, près de Ouasit', avait été, dit-on, bâtie par les djinns sur l'ordre de Salomon. Ils avaient nommément fabriqué les portes au nombre de quatre qui furent enlevées par El H'adjdjâdj après la conquête musulmane (6).

C'est encore à Salomon et à ses génies qu'on devait le canal connu sous le nom de Nahr el Malik (fleuve du roi), près de Baghdad ; d'autres en faisaient honneur à Alexandre (7).

Enfin Lodda (Lyddus) fut bâtie pour lui par les djinns (8).

c) En Perse et dans le Turkestan

La tradition populaire qui confondit Salomon et Djemchid, considérait le premier comme le constructeur d'Istakhar (Persépolis) ou au moins d'une mosquée (9) dont il existait encore des restes à la fin du moyen-âge. Encore au XVIIIe siècle, les habitants du pays croyaient retrouver l'image de Salomon dans une des statues de Tchihil-Minâr (Persépolis) « à laquelle il pend sur les épaules de longues tresses de cheveux. Une longue robe à grands plis leur

1. Lady Blunt, *Voyage en Arabie*, ch. X, p. 249.
2. Yaqout, *Mo'djem*, t. I p. 674.
3. Yaqout, *Mo'djem*, t. II, Leipzig, 1867, in-8, p. 175.
4. Yaqout, *Mo'djem*, t. III p. 720.
5. Abou'lféda, *Géographie*, trad. Reinaud et Guyard, t. II, 2e partie, Paris, 1883, in-4, page 136 note 1.
6. Yaqout, *Mo'djem*, t. I p. 684, t. II p. 952.
7. Yaqout, *Mo'djem*, t. IV p. 847.
8. Ibn el Fakih *Compendium*, t. I p. 117.
9. Yaqout, *Mo'djem*, t. I p. 299 ; Ibn Haouqal *Kitâb el Masâlik* p. 194 ; El Istakhri, *Kitâb el Masâlik*, p. 123, 150. Qazouini, *Athâr el bilâd* p. 99.

Digitized by Google

descend jusqu'aux pieds. Elle a une robe flottante et le bandeau royal sur le flanc. Ce Roi tient un sceptre de la main droite et de la gauche une grosse boule » (1). Mais l'auteur du *Zeïnet el Medjâlis* combat énergiquement sur ce point l'auteur du *Siouar el Aqâlim*. « J'ai vu de mes propres yeux les ruines de cet édifice, dit-il, j'ai très bien observé l'image de Djemchid adorant le soleil ; il est donc impossible d'admettre que de pareilles figures aient orné une mosquée consacrée au culte de Dieu. » (2)

Enfin, dans le Ferghanah (Turkestan russe), une exclamation de Salomon fournit le nom de la ville d'Och. Il passait à cet endroit à la tête de son armée et conduisait devant lui une charrue attelée de deux bœufs. Arrivé à l'emplacement de la ville actuelle d'Och, il cria à ses bœufs : Ho-och ; c'est l'exclamation dont les Sartes se servent pour arrêter les animaux qui traînent la charrue. De là le nom de la ville actuelle (3).

RENÉ BASSET.

LES MYSTIFICATIONS (4)

IV

LE POISSON D'AVRIL EN BELGIQUE

A Haut-Fays (Luxembourg Belge)

Le 1er Avril on a l'habitude de *faire porter le mois d'avril*, ce qui consiste à envoyer quelqu'un dans une maison désignée chercher quelque chose qui n'existe pas.

Certains condamnent cette coutume en disant qu'on fait exécuter à ces gens ce que dût faire Jésus lorsqu'il fut renvoyé d'Hérode à Pilate.

ALFRED HAROU.

1. Glanius, *Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse*. Amsterdam, 1718, 3 vol. in-12, t. III, p. 40.
2. Barbier de Meynard, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse*, Paris, 1861, in-8, p. 49, note.
3. Nalivkine, *Histoire du Khanat de Khokand*, tr. Dozon, Paris, 1889, gr. in-8, ch. I, p. 11.
4. Cf. le t. III, p. 184, le t. IV, p. 227, et le t. VII, p. 193, 309.

Digitized by Google

LE CULTE DES MORTS CHEZ LES LATINS

Funérailles. Enfers. Larves, Mânes, Lares, Pénates, Génies. Le foyer domestique et national.

Le problème de la mort est le premier qui se soit posé devant l'homme, au sortir de l'inconscience animale ; on peut même dire qu'il a été résolu avant d'être posé. Herbert Spencer, E.-B. Taylor, Fustel de Coulanges, nombre de savants après eux, ont expliqué comment l'ombre mouvante des objets, l'image réfléchie par les eaux, les fantômes évoqués dans le rêve et l'hallucination suggérèrent la conception d'un *double*, d'un corps subtil, plus ou moins séparable du corps mortel, d'un simulacre inaccessible à la maladie et à la mort. De ce *dédoublement* sont issues toutes les croyances et les pratiques funéraires. Mais, bien qu'il éludât, qu'il écartât les terreurs de la séparation définitive, cet expédient idéal ne pouvait supprimer l'impression vraie causée par l'évidente extinction de la sensibilité, de la parole et du mouvement. Si bien que, partout, le culte universel des morts fut, et est resté, un compromis entre deux convictions presque égales : la certitude de l'évènement lamentable et sans remède ; et la foi craintive à la vie d'outre-tombe. C'est ce conflit et ce mélange de deux sentiments contraires que le Folk-lore retrouve dans les traditions et les usages qui intéressent au plus haut point le philosophe, l'ethnographe et l'historien : car, en tout pays, chez tous les peuples, l'organisme de la famille, de la tribu, de la cité est intimement lié au culte des morts ; on en pourra juger par l'étude que nous consacrons aujourd'hui aux croyances et aux pratiques funéraires chez les Latins. Bien que foncièrement identiques chez toutes les nations qui ont reçu, à un degré quelconque, la culture indo-européenne, ces croyances, ces pratiques ont pris dans l'antique Italie, dans la vie privée et publique des Latins, un développement, une importance dont la Chine seule nous offrirait l'image et le pendant.

L'ordonnance des funérailles latines reproduit la marche même de l'esprit. On y sent tour à tour l'effroi, le dégoût, le respect, le chagrin et l'espérance.

Durant sept jours le mort reste dans sa maison, où, d'après Ser-

Digitized by Google

vius, on le laissait se dissoudre jadis. C'est la *collocatio* (de *locus*, lieu ; le cadavre demeure sur place). Pendant cette période, nul ne peut toucher le corps sans contracter une souillure ; les parents, la maison sont réputés impurs, *domus funesta*. De là toute une série de purifications expiatoires : la salle est balayée avec un balai sacré ; devant la porte est fiché ou suspendu un rameau de cyprès ou de sapin, ancêtre de notre goupillon ; une truie, qui trouvera bientôt son emploi, est immolée en l'honneur du mort, c'est la *porca præsentanea* — un terme assez vague ; la truie offerte en présence du défunt, ou bien préliminaire, préparatoire — car le moment est venu du convoi, des obsèques, *exsequiæ* (de *sequi*, suivre, *ex*, hors de la maison). Le cortège, qui devint si somptueux, défilant sur les places avec ses pleureuses, ses musiciens et ses mimes, se rendait au lieu de la sépulture, ordinairement très près de la maison, dans l'enclos même, pour que le mort se sentît encore chez lui, pour que le fils pût chaque jour rencontrer ses ancêtres.

Le mot qui signifie enterrement, *humatio* (de *humus*, terre, sanscrit *bhumi*), a survécu à l'usage, très postérieur, du bûcher. (Noterai-je que notre mot *inhumé* signifie le contraire du latin *inhumatus*, qui veut dire privé de sépulture. *In* est tantôt négatif, tantôt locatif ; c'est dans ce sens que le français l'a employé).

La fosse était arrosée de vin ; des fruits, des fleurs étaient déposés sur le cercueil, ainsi que deux béliers immolés ; il est certain que des créatures humaines, plus tard représentées symboliquement, accompagnaient l'hôte des séjours inférieurs. Une pelletée de terre, la première, celle qui nous remue encore le cœur, était jetée solennellement, — cet usage s'est conservé aux temps où l'incinération prévalut ; — puis sur la tombe comblée, parmi des arbustes fraîchement plantés, un banquet (*silicernium*) était offert aux assistants et au mort, présent bien que couché sous la dalle funéraire. L'idée d'impureté s'évanouissait dans une fumigation de baies de laurier. Le neuvième et le dixième jour après les funérailles, une nouvelle cérémonie, *sacrificium novemdiale*, un nouveau banquet, accompagné de jeux funèbres, *feriæ denicales*, fixaient définitivement la situation du mort, jusque-là fort indécise, et consacraient son retour et son installation favorables dans sa famille, sa maison, au foyer domestique, où les anniversaires, annuels ou mensuels, ramenaient d'autres commémorations, comprises sous le nom de *parentio*.

Tout en nous bornant à ces traits généraux, nous ne sommes pas sûr d'éviter tout mélange de coutumes plus récentes, étrusques notamment ; et il n'est pas, d'ailleurs, certain que des usages attribués aux Etrusques n'aient pas été par eux empruntés aux Umbro-

Digitized by Google

Latins. Il nous paraît, disions-nous, que la véritable situation du défunt restait quelque temps fort douteuse ou plutôt complexe ; les survivants étant à la fois persuadés qu'il était mort, que son double était, à vrai dire, vivant, mais descendu en des lieux inconnus et fermés ; et, plus fermement encore, que ce double, ce fantôme, voltigeait çà et là, rentrait la nuit dans son ancienne demeure, avec des intentions ambigües, inquiétantes. C'est que les pays d'en-bas, *inferi*, peut-être *hondum* (pour *fundum*), ne plaisaient guère aux anciens Latins ; ils s'en faisaient une idée aussi effrayante que vague. C'était un enclos souterrain peuplé de divinités nombreuses et presque sans nom, et surtout de spectres, de puissances actives, *Kéri*, *Kéres*, émanés des morts, enclos de *Uragus* ou *Orcus* (nom diversement expliqué), du démon nocturne aux ailes noires qui va frapper aux portes désignées, guerrier armé qui, lâchement, par derrière, porte au mourant le dernier coup. Au-dessous d'Orcus, dans les profondeurs, résidait Dis-pater (*dives*), le dieu des abîmes et des trésors, et naturellement en rapports intimes avec la Terre-mère, avec les semences, les germes (*Proserpina*), ce qui atténuait le caractère morose de sa majesté sévère. Mais nous n'avons à le mentionner ici que comme le père de tous les esprits favorables ou malveillants, *Dea muta* ou *Tacita*, *Libitina*, *Furiae* ou *Furinae*, *Lala*, et autres, dont les noms viendront à leur tour, enfin roi des *Manes*.

Le côté terrible du monde d'en-bas éclate dans l'antique usage de la *devotio*, sorte de formule par laquelle les ennemis étaient voués aux dieux infernaux, soit qu'un couple étranger, barbare, appartenant à la nation condamnée, fût enterré vivant sur la place publique, soit qu'une troupe entière s'offrit elle-même à Dis-pater en échange de l'armée adverse, soit enfin qu'un héros comme Curtius se sacrifiât, se jetât dans un gouffre pour exciter les Mânes à la vengeance, ou qu'un général, voyant la victoire hésiter, se précipitât, pour le salut de tous, au plus épais des bataillons. Les plus célèbres de ces dévouements furent accomplis par les Décius, pendant les guerres latines et samnites : Le consul avait été averti par une apparition nocturne ; au moment critique, il fait venir le pontife, et la main au menton, la tête voilée, les pieds sur une épée qui ne devra jamais tomber aux mains des ennemis, il prononce la fatale formule ; aussitôt il monte à cheval, s'élance en avant et meurt. Aussitôt qu'il est tombé, la terreur s'empare des ennemis et la bataille est gagnée. Si le général *dévoué* échappait, par grand hasard, même vainqueur, il ne pouvait plus prendre part au culte des dieux. Tite-Live parle aussi d'une image haute de sept pieds qui, dans une place désormais sacrée, devait être ensevelie et arrosée du sang des victimes. En

Digitized by Google

effet, le *dévoué* ayant survécu, il était juste que les enfers reçussent quelque compensation.

Une cérémonie d'un caractère antique était spécialement consacrée aux hôtes des régions infernales; c'était, à coup sûr, un ancien mode de sépulture Une fosse était creusée en forme de ciel renversé : on l'appelait *mundus*, mot qu'on a rapproché de la divinité étrusque *Mantus*, et qui fait songer au *mund* germanique, la bouche. C'était bien en effet la bouche des enfers. Au fond du trou, une dalle, la porte de mort, figurait l'entrée du pays des ombres. Sur cette pierre étaient répandus le sang et les libations expiatoires : de là peut-être le sens de *pur* qui s'est attaché au mot *mundus*, et aussi celui de *monde*, monde des vivants, séparé de l'Orcus par la pierre du sépulcre. Trois fois par an, la terre ramenée sur le *mundus* était fouillée, aux temps des semailles et de la moisson, et la pierre, *lapis manalis*, soulevée comme pour aérer l'abîme et donner la volée aux esprits.

Les avertissements donnés par des revenants n'ont jamais été ares, mais ils se multiplient à mesure que nous remontons vers le passé ; les Latins les ont toujours redoutés.

Des lieux souterrains où règnent Dîs et Orcus, sortaient quelquefois, à moins que faute d'expiations suffisantes ils n'y fussent jamais entrés, des fantômes lugubres, *Lemures*, *Larvæ*, qui hantaient au milieu de la nuit leur ancienne demeure terrestre. C'étaient des spectres d'apparence effroyable, ombres maigres et efflanquées, squelettes qui torturaient les morts et frappaient les vivants de folie, *mania ;* on leur donnait pour mère, par une fausse étymologie grecque, la déesse inoffensive des Mânes. Ovide nous raconte comment, de son temps encore, on conjurait ces hôtes incommodes qui choisissaient pour leurs visites le doux mois de mai, parce que, dit le poëte, « on portait alors des offrandes à la cendre des morts et le petit-fils faisait des expiations sur la tombe de son aïeul... »

« Vers le milieu de la nuit, quand le silence amène le sommeil, étouffant les cris des chiens et les voix des oiseaux, le timide observateur des vieux rites s'éveille en sursaut. Les deux pieds nus, il rapproche les doigts et le pouce, écartant d'un claquement léger l'ombre qu'il pourrait rencontrer par mégarde. Par trois fois, il purifie ses mains dans une eau de source. Puis il se retourne et prend dans sa bouche des fèves noires qu'il crache en arrière, disant : Je jette ces fèves, et par elles je rachète moi et les miens. Il répète neuf fois ces paroles sans regarder en arrière. On pense que l'ombre ramasse les fèves et suit l'homme sans être vue. Il plonge encore ses mains dans l'eau, frappe un vase d'airain et prie

Digitized by Google

'ombre de quitter la maison. Il dit neuf fois : Mânes paternels, sortez ! et se retourne alors, assuré d'avoir accompli purement les rites prescrits. »

Ainsi les superstitions nous conservent souvent les plus antiques soucis et les actes les plus naïfs de l'enfance humaine. Mais laissons les Lémures et les Larves ; nous les retrouverions au besoin dans nos campagnes.

Les *Manes*, *inferi*, *silentes*, les infernaux, les silencieux, dont le nom est inscrit sur tous les tombeaux, *Divis-Manibus*, ce sont les morts purifiés par les cérémonies rituelles, d'ordinaire, et des esprits sereins et bienveillants. *Kérus Manus*, tel est leur nom le plus antique, le Génie propice. On reconnaît dans *Kérus* la racine *Kr* ou *Kar*, faire, créer, qui a donné aux Grecs les *Kéres* et peut-être Kronos, aux Italiotes *Kerus*, *Kérès*, *Kerka* (Circé), le dieu sabin *Caranus*, et le verbe *creare*. On trouve, sur un vase de Vulci, l'inscription *Keri pokolom*, coupe dédiée au Ker. Le mot *Cerimonia*, cérémonie, est dérivé de Ker, ou plutôt *Keri-mo* (comparez Tellu-mo, dieu de la terre, et *Lucu-mo* (titre des chefs toscans, d'où *Lucumonia*). Quant à Manus, à Mana Genita ou Mania — la bonne mère, la mère des Mânes — est-il possible de remonter à un sens plus primitif que bienveillant et doux ? Il existe un dieu fort ancien, Summanus, encore adoré à Rome et associé à Jupiter, qui préside aux éclairs nocturnes et aux lueurs du matin, *mane*, dont le fréquentatif *matuta*, a été divinisé sous le nom de *Mater Matuta*, l'aurore.

Que *Sub-manus* soit proche parent de *Manus*, on n'en peut guère douter, même si on l'explique, comme certains mythologues, par *Summus manus* ou *manium*, le plus élevé, le roi des Mânes. Il y aurait donc dans *manus*, dans *manes*, quelque chose de lumineux, rapide sillage de l'éclair nocturne, aube crépusculaire émanée de la nuit du tombeau, comme l'eau qui coule, *manat*, du sein de la terre, lueur d'heureux présage qui manque à l'être qualifié d'*immanis*, de monstrueux, de cruel : *monstrum immane cui lumen ademptum*, « monstre odieux auquel est ravi l'éclat du regard. »

Si vous songez aux infinis détours de l'association des idées, aux sens divergents que chaque langue a su obtenir d'une même racine, d'une même syllabe pourvue de quantités et de suffixes divers, vous ne vous étonnerez pas de voir rattacher des idées de lumière et de bonté à ces fantômes du sépulcre, jadis honorés de victimes humaines qu'on a représentées plus tard par des poupées, *maniæ*, *maniolæ*, même par des têtes d'oignons et de pavots, suspendues aux maisons et aux tombes comme les têtes humaines aux portes des villes ; — les Tarquins sacrifiaient encore des enfants aux mânes.

Digitized by Google

Chaque groupe de mots ressemble à un labyrinthe. Le fil en est embrouillé ou rompu, mais on en ressaisit parfois des fragments utiles qui vous ramènent au point de départ.

J'interroge encore *manus*, ce mot mystérieux, et je suis frappé d'une ressemblance qui aurait pu m'éclairer tout d'abord. N'est-ce pas la copie exacte du sanscrit *manas*, du grec *menos*, deux fils immédiats de la vieille racine *man*, « penser », elle-même issue de *ma*, « mesurer » et « créer » (*matar*, *mater*), *man*, qui a donné ssc. *manu*, *manushya*, germ. *mannu*, *mannisk*, *man*, l'homme, lat. *men-ti-s*, *mens*, l'intelligence ? Sans compter une foule de noms et de verbes qui ont le sens de souvenir, d'avertir, d'éclairer : car y a-t-il avertissement plus direct pour le Latin superstitieux que l'éclair, pour le Latin pâtre et laboureur matinal et matois (*matutus*), que l'aube qui l'appelle aux travaux journaliers, l'aube si douce, si bienveillante, qui le délivre des terreurs nocturnes ? *Moneta*, épithète de Junon, qui est la lumière du ciel (*Lucina*), Junon qui avertit, qui se souvient ; *Menerva*, beaucoup moins étrusque sans doute qu'Italique (malgré l'abréviation sauvage *Mnrfa*)), et qui a fourni le vieux verbe *promenervare*, avertir ; Menerva *apta*, de *Caput*, épithète obscure qui justifie peut-être l'assimilation postérieure de Minerve à Athènè, la brillante lumière de la pensée jaillie de la tête de Zeus.

Ne vous croyez pas perdus dans ce dédale, où s'ouvrent à chaque pas des percées nouvelles embranchées sur d'autres réseaux de passages hasardeux. Nous ne nous sommes égarés qu'en apparence et nous allons en sortir plus instruits, je pense, de l'origine et du rôle des Mânes, forme alourdie, épaissie, de *Manus*. *Manus* est donc l'esprit de l'homme enseveli, qui a gardé une lueur de vie dans la tombe, et qui remonte avec l'aube, ressuscité et divinisé, à la lumière du jour. En tant que *Mâne*, il reste un dieu silencieux et triste de la nuit, errant dans les dessous du monde, dans les demeures d'Orcus. Nous le verrons, sous d'autres noms, participer gaîment aux réjouissances de la famille et de la cité.

Ce double caractère est nettement marqué dans les deux principales fêtes consacrées aux morts. Les premières, les *Féralia*, se passaient à l'extérieur. Les sanctuaires de tous les dieux étaient fermés : toute cérémonie suspendue ; on ne pouvait sacrifier que sur les tombes, et il n'y avait d'autres dieux que les morts cachés sous la terre. On apaisait les Mânes par toutes sortes de mets et de cadeaux. Ils n'étaient pas, à vrai dire, fort exigeants, et ils faisaient bien ; les riches alors l'étaient si peu et en si petit nombre ! « Honorez, dit Ovide, les âmes des aïeux ; les Mânes ne demandent guère ; un souvenir pieux plutôt qu'un riche présent : quelques couronnes éparses

Digitized by Google

sur le couvercle du tombeau ; des épis, quelques grains de sel, des violettes çà et là ; du pain trempé dans du vin pur, et cela même en un tesson ramassé dans la rue. On peut faire mieux, mais l'ombre est aisément satisfaite. Toutefois, les morts ne veulent pas être oubliés. Une fois, pendant une guerre longue et acharnée, le peuple négligea les jours réservés aux Mânes. Prompte fut la vengeance. Dans la ville éclairée de funèbres bûchers, les cadavres abandonnés sortirent des tombeaux, effrayant de leurs plaintes lugubres, de leurs apparitions terribles, les rues et les campagnes du Latium. » Une peste fut attribuée à de pareilles omissions. Mais les prodiges cessèrent à la reprise des cérémonies.

Si les *Feralia* étaient un véritable jour des morts, triste ou du moins attendri, les *Caristia*, dès le lendemain, respiraient la joie des banquets familiaux. On appelait cette fête *Cara Cognatio*, d'où l'on peut inférer que l'*agnatio*, la parenté par les mâles, seule légale chez les Romains, n'avait pas remplacé chez les Latins antiques la parenté générale et naturelle, *cognatio*. Ovide nous a laissé un aimable tableau des *Caristia* (ainsi nommées, dit-il, par les parents affectionnés, *cari cognati*, réunis autour d'une table commune). « Après la visite aux tombeaux et aux proches qui ne sont plus, il est doux de se tourner vers les vivants ; après tant de pertes, il est doux de voir ce qui reste de notre sang et les progrès de notre descendance. Venez donc, cœurs innocents ; mais loin, bien loin, le frère perfide, la mère cruelle à ses enfants, la marâtre qui hait sa bru, et ce fils qui calcule les jours de ses parents obstinés à vivre ! Loin, ceux dont le crime accroît la richesse, et celle qui donne au laboureur des semences brûlées. Maintenant, offrez l'encens aux dieux bons de la famille (ce sont les Mânes) ; mettez à part sur le plateau, *patella*, des mets arrosés de libations, et que ce gage de piété reconnaissante nourrisse les Lares qui résident dans l'enceinte de la maison *(incincti Lares)*. »

Ce nom de Lares, que portent de préférence les Mânes sortis du tombeau et considérés comme protecteurs de la famille, de la maison, du domaine, de la tribu et de la cité, paraît avoir signifié maître, chef, roi. C'est dans ce sens que les Etrusques l'ont adopté pour leurs Lucumons : Porsena, *Lars* de Clusium. Mais la forme *Lases*, conservée dans le Chant des Arvales, avait déjà substitué *R* à *S* avant l'arrivée des Etrusques et engendré toute une famille de divinités et de génies : Lara et Lala, peut-être Laverna, pour *Lasverna* (comme *Camena* pour *Casmena*), Larva, Larundo, Acca Larentia. Or tous ces êtres vagues ont gardé un caractère inquiétant et funéraire. On les invoque autour des tombeaux, on craint de les rencontrer la nuit

Digitized by Google

dans les lieux solitaires. Il faut donc admettre que le mot dont ils dérivent avait la même acception, et que les *Lases* n'ont pas été à l'origine autre chose que des esprits errants, les âmes des ancêtres, comme les Mânes. C'est l'usage, c'est le temps qui a introduit entre eux des nuances, souvent oubliées d'ailleurs. Car dans la langue commune Lares et Mânes sont demeurés synonymes. L'idée de mort s'était donc peu à peu retirée du culte des Lares, et l'on voyait surtout en eux des gardiens, des protecteurs de la vie. Ils formaient comme la transition entre les Mânes et les Génies qui président à la naissance *(gignere)* et qui transmettent aux choses de la nature et aux enfants des hommes le germe ancestral engourdi chez les Mânes et réveillé chez les Lares. Ainsi se perpétue la vie.

Les Lares de la famille habitaient la salle commune, l'*atrium*, humbles images de cire ou statues de bois, puis de pierre et de métal, commises aux soins de la ménagère. Mais leur puissance invisible et tutélaire résidait dans le foyer domestique, entretenu dans un état de propreté parfaite, balayé tous les soirs, Caton le recommande instamment. Tous les jours, à chaque repas, une part était prélevée et déposée devant le foyer sur un plateau ; l'offrande, vin et aliments, était jetée dans le feu, au cri de *Dii propitii!* et le repas pouvait alors continuer. On citerait chez tous les peuples des coutumes analogues, et je n'y insiste pas. Toutes les Calendes du mois, les Ides, les Nones, surtout les Calendes de Mai, dites *Laralia*, ramenaient des prières, offrandes et libations spéciales.

« Les Lares, considérés comme bons génies de la maison, prennent part à toutes les fêtes. Quand le jeune homme revêt la robe virile, on leur consacre la *bulle*, ornement de son enfance ; quand un parent revient de la guerre, ils reçoivent une portion du butin. »

Le *Lar familiaris*, qui les résume tous, est un conseiller indulgent, dont l'affection encourage la familiarité. De maître, il devient serviteur, comme le follet du bon Lafontaine. C'est presque dans ce rôle que Plaute nous le représente dans l'*Aulularia*, expliquant l'intrigue de la pièce. « Je suis, dit ce dieu complaisant, le Génie protecteur de la maison. Le père et le grand-père du propriétaire ont été mes bons amis. Le grand-père m'a confié un trésor que je garde soigneusement près du foyer pour le donner maintenant à la fille de la maison, une bonne et pieuse enfant qui me fait des cadeaux tous les jours. »

A tous et en toute occasion ces lutins du foyer font bonne figure, comme il sied à d'anciens morts consolés qui aiment les vivants. Leur inoffensive bonhomie devait survivre à la désuétude et à l'oubli ; de l'armoire — *Lararium* — où l'on finit par les reléguer, ils conti-

Digitized by Google

nueront, jusqu'au ve siècle, à veiller sans bruit sur leur négligente postérité.

Les Lares n'étaient pas tous entrés dans les maisons. Beaucoup, d'innombrables, étaient restés dans les champs, dans les rues *(viales)* au croisement des routes, dans les carrefours (*compitales*) et partout protecteurs bienveillants, *præstites*. Chacun ou plutôt deux par deux, fils jumeaux de Mercure et de Lara, ils avaient leur région, leur quartier, leur chapelle et leurs offrandes d'aliments, de fruits, de fleurs et de feuillage. Toute jeune femme, entrant pour la première fois sous le toit conjugal, devait faire offrande d'un as, non seulement à son mari et aux Lares de la maison, mais aussi aux Lares du carrefour voisin. Tous les habitants du quartier contribuaient d'un gâteau à leur fête annuelle. Ces réjouissances populaires, pleines de gaîté, même de licence, accompagnées de jeux, de pantomimes, rappelaient encore par plus d'un trait l'origine funéraire des Lares. Ainsi les gens du peuple suspendaient aux chapelles et aux portes ces *ex-voto*, ces poupées de laine, ces têtes de pavots et ces gousses d'ail que les Mânes acceptaient comme des souvenirs d'anciens sacrifices sanglants. Le culte des Lares publics était si solidement établi qu'Auguste essaya, non sans succès, d'en faire le pivot d'une religion universelle, la religion civile de l'empire.

Des Lares aux Génies, le passage est aisé ; ceux-là conservent la famille, ceux-ci la propagent. Comme les Lares, les Génies reçoivent un culte privé et un culte public. Dans la maison, le Génie est, et le protecteur du lit conjugal, *lectus genialis*, qui naturellement lui est consacré, et l'esprit tutélaire de chaque membre de la famille. Dans ce dernier emploi, il s'identifie avec les individus, et, comme de juste, l'anniversaire de la personne est la fête de ce dieu qui lui a transmis l'existence et qui s'est attaché à elle pour la vie. Ce jour-là, on offre au Génie de l'encens, du vin, des couronnes, évitant avec soin les offrandes sanglantes, parce que le jour où l'on a reçu l'existence ne doit coûter la vie à aucune créature vivante. C'est le Génie qu'on remercie de tout ce qu'on éprouve d'heureux ; c'est par lui qu'on jure et qu'on supplie. Compagnon assidu de nos plaisirs et de nos peines, il s'associe parfois, souvent, à nos passions, à nos faiblesses, lorsqu'il ne les encourage pas lui-même. Il y a des Génies forts et des Génies timides : « Mon Génie étonné tremble devant le sien », dit le poëte. Le Génie est parfois moins brave qu'on ne voudrait ; quand il voit la mort inévitable, il abandonne son protégé, de même qu'Apollon, dans Homère, délaisse piteusement Hector condamné par le destin.

Digitized by Google

Les personnalités collectives et les personnifications avaient aussi leurs Génies. On cite le Génie de Pouzzoles, fort en honneur, celui de Stabies qui ne l'a guère préservée du Vésuve, celui de Bénévent, de la colonie d'Ostie, etc. Sur une monnaie italienne de la guerre sociale on voit le Génie de l'Italie foulant aux pieds un étendard. Le Génie du peuple romain, puis de l'empereur, prit fatalement le pas sur tous les autres et devint le Génie par excellence, *Genius*, auquel, dès le début de la seconde guerre punique, cinq grands animaux furent sacrifiés, sur l'ordre des livres Sibyllins ; *Genius*, tantôt adolescent, tantôt homme fort et barbu, diadémé, portant le sceptre et la corne d'abondance. Au reste, le culte officiel de *Genius* n'arrêta nullement la diffusion des Génies dans les bourgades et les villes, dans les marchés et les légions. Des rues, des maisons avaient leur Génie dont la figure peinte sur une muraille la préservait de toute souillure. Enfin partout dans la campagne le Génie du lieu, *Genius loci*, invisible et doux, soupirait dans le bois, faisait verdoyer la prairie et jaunir la moisson ; et là encore il avait son autel rustique, et son image, l'image d'une couleuvre inoffensive.

Il est vraiment curieux de voir partout le serpent associé à l'idée de puissance bienveillante et cachée. Nos fées sont aussi couleuvres. Quoi qu'il en soit, le serpent en Italie était l'emblème du Génie non seulement champêtre, mais aussi domestique, et on le laissait sous cette forme pénétrer et pulluler librement dans les maisons et dans les chambres à coucher. Il y eut des Génies des dieux, comme des des Génies des hommes, et, ce qui a plus d'intérêt, des Génies des tombeaux, adorés comme les Mânes. Ainsi les Génies revenaient à leur point de départ. Et le culte de ces Génies funèbres se substitua si bien à celui des morts que les *Feralia* prirent le nom de *Genialia*, Fête des Génies.

« Génie et Lare, dit Apulée, c'est le même être ». Et Servius, le commentateur de Virgile, ne nous laisse pas ignorer qu'une parfaite synonymie existe entre Lares et Pénates, entre Pénates et foyer. Mais de même qu'il existe quelques nuances entre les Mânes, les Lares et les Génies, les Pénates ont eu, plus qu'ils ne conservent, à côté des trois autres, une certaine personnalité.

Les Lares et les Génies étaient les ancêtres revenus à la maison, les Pénates n'en étaient pas sortis, et s'ils la quittaient ce n'était qu'avec la famille changeant de domicile. Peut-être étaient-ils les âmes des morts ensevelis jadis sous le foyer, dans leur demeure. Leur nom se retrouve dans *pénès*, « proche, auprès, dans la puissance de », dans *penitus*, à fond, profondément, dans *penetrare* et *penetralia*, pénétrer, intérieur, sanctuaire, mais surtout dans un

Digitized by Google

terme bien latin et de même origine sans doute : *penus*, le butin, les provisions, ce qu'on a sous la main, ce que les Lares, les Pénates étaient instamment priés de garder ; les *Pénates* surtout, comme leur nom l'indique. Ils partageaient avec les Lares les honneurs de l'atrium, les offrandes journalières d'aliments et de couronnes ; ils reçurent même comme eux — par extension — des emplois publics — *Penates publici*, — patronages de corporations, de quartiers, de cités, d'armées et de navires ; mais le vrai Pénate était le gardien constant, incorruptible et invariable de la maison et de la race. Nulle divinité n'est restée plus présente à l'esprit des Latins et aussi des Romains. Virgile a bien compris cet attachement lorsqu'il a placé dans les mains du vieil Anchise « les objets sacrés et les Pénates paternels » *Sacra manu patriosque Penates, teucros que Penates*, ces Pénates teucriens qui doivent présider aux destins d'Albe, de Lavinium et de Rome.

Il semble ou plutôt il est certain, pour diverses raisons, à cause peut-être de la persistance des Pénates primitifs à ne quitter ni le corps ni la demeure de l'ancêtre défunt, il est certain que les Pénates sont restés plus intimement associés au foyer. Et qui dit foyer — quand il s'agit de l'homme qui garde encore un vague souvenir des bienfaits du feu (l'homme, avant le feu, n'est qu'un animal inférieur à beaucoup d'autres), — qui dit foyer dit tout ce que la famille possède de vénérable et de cher. La flamme c'est l'habitant par excellence, *Vesta*, de la racine *vas*, demeurer, comme la grecque Hestia, Vesta qui attend au retour le laboureur ou le guerrier fatigué, tandis que Pénates et Lares penchés au-dessus de la ménagère soufflent doucement sur les charbons où mijote la polenta de farine d'orge, où grille le chevreau qu'un loup a blessé, Vesta qui ranime, assouplit les membres raidis, et rend au jeune époux la force de protéger et accroître sa jeune famille, le courage d'égaler ses aïeux en vertus et en gloire. Oui Vesta réjouit le corps et parle au cœur ; et chaque jour c'était elle-même, c'était le foyer, qui recevait l'offrande jetée au feu pour les Mânes, les Lares et les Pénates.

Le culte du foyer domestique, c'était le culte même des ancêtres, de la *Gens*, exclusif de tout contact, de tout regard étranger. Toute cérémonie de cette religion secrète devait être recommencée en cas d'interruption du dehors. Nul magistrat, nul prêtre n'avait le droit d'intervenir par des prescriptions ou des défenses. Chaque famille avait ses rites, soigneusement cachés. Le feu sacré d'une maison n'était pas celui d'une autre. Notez que le foyer n'était jamais placé hors de la maison ni près de la porte où il aurait été trop en vue. Les Latins le cachaient au milieu du logis, près des dieux intérieurs,

Digitized by Google

Penates, dans l'atrium, dans le *Vestibulum*, demeure de Vesta. *Suo quisque ritu sacrificia faciat* (Varron), *sacrificia occulta*, dit Cicéron Que chacun accomplisse selon son propre rite les sacrifices secrets, elle était la loi absolue du culte domestique. Les formules, les prières, les hymnes qui en faisaient partie essentielle étaient un patrimoine sacré. Le père, seul interprète et seul pontife de sa religion, avait seul le pouvoir de la transmettre et de l'enseigner à son fils. « Cette religion, dit très bien Fustel de Coulanges, ne pouvait se « propager que par la génération. Le père, en donnant la vie à son « fils, lui donnait en même temps sa croyance, son culte, le droit « d'entretenir le foyer, d'offrir le repas funèbre, de prononcer les « formules de prière. La génération établissait un lien mystérieux « entre l'enfant qui naissait à la vie et tous les dieux de la famille. « Ces dieux étaient sa famille même, c'était son sang. L'enfant ap- « portait donc en naissant le droit et le devoir de les honorer ; « comme aussi, plus tard, quand la mort l'aurait divinisé lui-même, « il devait être compté à son tour parmi ces dieux de la famille », ces ancêtres dont les effigies étaient rangées autour de l'atrium et du foyer sacré.

La religion domestique ne se propageait que de mâle en mâle, non seulement parce que dans les idées des anciens indo-européens, surtout des Aryas, des Grecs et des Latins, le principe reproducteur résidait exclusivement dans le père ; mais encore parce que la fille, en quittant la maison paternelle pour celle de son époux, adoptait nécessairement un foyer et des dieux nouveaux. Ce sont ces considérations qui déterminent tout l'organisme de la famille, du mariage, des successions, sur lequel ont été et sont encore calquées les institutions de notre droit privé.

Le mariage latin, devenu le mariage romain, *connubium*, comportait trois actes solennels — et il en était de même chez les Grecs — la *traditio*, la *deductio*, la *confarreatio* : la livraison ou abandon de la jeune fille, la conduite de la mariée à la maison nuptiale, la communion des deux époux. La jeune fille n'est pas attachée au foyer paternel par son propre droit, mais par la volonté du père de famille ; elle n'en peut donc être détachée que par la volonté du père, qui la *livre*, qui la *donne* à la famille étrangère. Conduite à la maison de son époux, voilée, couronnée, précédée du flambeau nuptial, aux chants d'un vieil hymne dont on ne comprend plus le refrain : *Talassie, Talassie*, elle reçoit devant le seuil le feu, emblême du foyer domestique, et l'eau lustrale qui sert à la famille pour tous les actes religieux. Alors, souvenir du rapt primitif, l'époux l'enlève dans ses bras et lui fait franchir le seuil sans qu'elle l'ait effleuré du pied. La

Digitized by Google

conductio se termine dans l'atrium, devant le foyer autour duquel sont groupés les Pénates, les Lares et les images des ancêtres. Là les deux époux sacrifient, versent la libation, prononcent quelques invocations, enfin mangent ensemble un gâteau de fleur de farine, *panis farreus*. Cette communion sous les yeux des divinités de la famille associe les époux dans le même culte : *uxor socia humanæ res et divinæ*. La femme, entrée en partage des choses humaines et divines, a désormais les mêmes dieux, les mêmes fêtes, les mêmes ancêtres que son mari. Déliée de tout lien religieux avec son père (à elle), car on ne peut appartenir ni à deux familles ni à deux foyers, elle est maintenant devant son mari — qui résume en lui toute la lignée ancestrale, — elle est *loco filiæ*, comme une fille, comme une pupille perpétuelle.

Vous le voyez, c'est du culte du foyer et des ancêtres que procèdent — depuis trois mille ans — la puissance paternelle et la puissance maritale, pleinement consacrées, d'ailleurs, par le christianisme, et vous concevez que de pareils courants ne s'endiguent pas en un jour, ni en un siècle peut-être.

Nul doute que le culte du foyer ancestral n'ait franchi de bonne heure l'étroite enceinte de la maison ; les tribus ne sont que des agglomérations de *gentes* remontant à un ancêtre commun, les cités qu'une juxtaposition de tribus. Chaque enceinte, qu'elle contienne une bourgade ou une ville, doit posséder un centre sacré, un feu et des Pénates publics, une flamme vivante, nous dit Ovide, qui symbolise les aïeux, la patrie, l'unité morale et religieuse des citoyens assemblés.

Les circonstances qui ont accompagné la fondation de Rome nous montrent l'intime relation qui existait entre les Mânes, les ancêtres et le feu national. Tant d'auteurs, Caton, Ovide, Tacite, Verrius Flaccus, Plutarque, Denys d'Halicarnasse les ont décrites d'une façon concordante qu'il est difficile d'en suspecter l'authenticité. Elles étaient d'ailleurs célébrées chaque année, à date fixe, le 21 Avril, avec une fidélité toute traditionnelle. Et qu'il s'agisse d'Albe, de Lavinium ou de Rome, les origines ont été pareilles. Le fondateur, appelons-le Romulus, — bien que ce nom, dérivé de *Roma*, ait été forgé après coup, — Romulus donc, après avoir consulté les oiseaux, choisi l'endroit favorable et célébré un sacrifice, allume un feu de broussailles, puis saute, suivi de ses compagnons purifiés, à travers la flamme légère. Il creuse ensuite une fosse circulaire ; vous avez reconnu le *mundus*. Il y jette une motte de terre apportée d'Albe ; et chacun à son tour jette un peu de terre du pays d'où il vient. Pourquoi ? C'est que l'homme, attaché par la religion au sol où repo-

Digitized by Google

saient ses ancêtres divins, ne pouvait se déplacer sans impiété si, par une fiction, il n'emportait avec lui son foyer et ses aïeux ; il fallait qu'il pût dire, en montrant la place nouvelle qu'il allait adopter : « Ceci est encore la terre de mes pères, *terra patrum, patria ;* ici sont les Mânes de ma famille, réunis en ce lieu purifié pour y recevoir un culte perpétuel et veiller sur leurs descendants. » Sur la dalle du *mundus*, ou sur l'autel placé au-dessus, un feu est allumé, feu éternel et sacré, foyer commun et central de la cité future, autour duquel doit s'élever la ville comme la maison autour du foyer domestique. Et dès qu'à une certaine distance l'enceinte, ici carrée, ailleurs irrégulière, a été tracée avec un soc de cuivre (selon un rituel sans doute contemporain de l'âge du bronze), n'y eût-il pas une hutte, pas un toit, la ville est fondée, puisqu'elle a son foyer et ses Pénates. Partout où l'on n'a pas soulevé la charrue pour indiquer une porte, la muraille et le fossé (*Pomœrium*, *post-murum*, derrière le mur) sont sacrés ; celui qui les franchit est digne de mort. Rémus lui-même, le jumeau légendaire, périt pour avoir sauté par-dessus le sillon. Quelque jour, l'esprit du fondateur ira rejoindre les Lares de la cité, qu'il résumera en lui, et le feu de l'autel sera la substance impérissable du héros éponyme.

Chaque ville donc avait sa Vesta et ses Pénates ; et chaque colonie allumait le feu de sa Vesta au foyer de la métropole. C'est ainsi que Rome honora spécialement la Vesta et les Pénates d'Albe-la-Longue, puis, après la destruction d'Albe, ceux de Lavinium, considérés comme les Pénates mêmes de Troie, *Sacra principia populi romani,* c'est-à-dire les objets sacrés auxquels se rattachaient les origines de Rome et de toute la nation latine. Un temps vint où Vesta, sans cesser de résider dans le feu, et non seulement dans celui du foyer national, mais encore dans les feux allumés sur l'autel de toute divinité, prit une figure humaine, et présida en personne au culte qu'on lui rendait dans son *atrium*, devenu son temple. Une partie de l'édifice, entourée de nattes, était encore appelée *penus*, magasin de Vesta, et renfermait le mobilier nécessaire aux cérémonies. Ailleurs, d'autres objets sacrés (à Rome le fameux *Palladium*), des figures, statuettes, talismans, emblèmes génésiques, accessibles seulement aux Vestales et aux Pontifes, étaient soigneusement nettoyés la veille des fêtes, des *Vestalia*. Une grande simplicité, une grande propreté, une grande pureté, tels étaient les points dominants du culte. De là les nombreuses purifications, les minutieuses précautions avec lesquelles était puisée et apportée l'eau sainte du Numicius ou du Tibre; et les lois sévères, cruelles, auxquelles les Vestales étaient astreintes. Ces vierges gardiennes du feu, choisies dès l'enfance

Digitized by Google

parmi les plus nobles familles de la cité, étaient revêtues, il est vrai, d'une inviolable dignité ; la première place leur était partout réservée ; mais leurs moindres fautes entraînaient la mort. L'oubli de leur chasteté, l'extinction du feu sacré étaient des crimes inexpiables ; les malheureuses étaient enterrées vives. Cependant, de gré ou de force, l'institution des Vestales se perpétua jusqu'aux temps de Constantin, de Gratien même. Symmaque a pu voir encore des Vestales albaines et des Vestales romaines.

Il n'y a point de culte dans le paganisme qui ait gardé plus longtemps le caractère animique. Bien que Vesta fût une déesse, c'est le feu qui était adoré, et avec lui les ancêtres. Aux *Vestalia*, le 9 Juin, fête du pain, fête des meuniers et des ânes, c'étaient les antiques offrandes des Lares et des Pénates, des mets placés sur de simples plateaux, que les matrones apportaient, pieds nus, au temple de Vesta.

L'extinction du feu était une calamité publique. Ce feu ne pouvait être rallumé qu'à sa source naturelle, soit par la concentration des rayons du soleil, soit par le mode primitif, par le frottement de rameaux, de bâtons consacrés. C'est ainsi qu'on le renouvelait chaque année, le premier Mars.

La persistance du sentiment animiste est bien marquée dans une anecdote que rapporte Tite-Live. — Durant la seconde guerre punique, le temple de Vesta faillit périr dans un incendie. Rome est en alarmes, le Sénat prescrit une enquête, et, sans aucune preuve, le consul accuse quelques citoyens de Capoue. Et voici son raisonnement, que j'abrège : « Cet incendie, qui devait arrêter nos destinées, ne pouvait profiter qu'à nos plus cruels ennemis. En avons-nous de plus acharnés que les gens de Capoue, cette ville qui aspire à l'hégémonie, qui est présentement l'alliée d'Annibal ? Ce sont donc ces hommes-là qui ont voulu détruire notre Vesta, notre foyer éternel, ce gage et ce garant de notre grandeur ! »

Nous avons essayé de grouper, d'enchaîner dans un ordre naturel et logique toute cette série de croyances et de pratiques dévotes qui relie la crainte, l'amour et le culte des morts, des ancêtres divinisés, Mânes, Lares, Génies, Pénates, à l'adoration du foyer domestique, du feu privé et national. Ce n'est pas à tort que Fustel de Coulanges a vu dans cette religion animiste la base de la famille, du mariage, de la cité et de la nation antiques.

ANDRÉ LEFÈVRE.

Digitized by Google

LES ALMANACHS POPULAIRES

I

PARMI les almanachs publiés chaque année, il en est plusieurs qui présentent de l'intérêt au point de vue de nos études, et renferment des matériaux, parfois intéressants, qu'il est utile de signaler, parceque, sans cela, ils risqueraient d'échapper à l'attention des chercheurs, surtout lorsque la brochure est purement locale, et n'a pas comme *l'Armana prouvençau* par exemple, un public de lettrés assez nombreux. Nous serions obligés à nos collègues, de vouloir bien nous signaler ceux parus dans leur région.

L'*Almanach des Bonnes gens du pays de Montbéliard, 1894.* Montbéliard, Petermann, in-8 carré, publié par M. de Résener, qui l'a illustré de très-intéressants dessins, soit de lui, soit de ses amis, se propose, ainsi que le dit un avis aux lecteurs « de former la collection de nos souvenirs populaires. » Il contient plusieurs histoires en patois, les Ditons de mai grand' mère Bîcheli (une quarantaine de proverbes en patois) et un certain nombre d'adaptations d'airs populaires sur des rimes modernes ; ces airs sont destinés à la fête locale des Campenottes. Les chansons populaires proprement dites sont représentées par Lai Diaichotte endiablaie, version patoise de la fille pressée, et par une version en français de « Là haut sur la montagne j'ai entendu pleurer » (tous deux avec musique).

Le *Conteur de la Veillée*, Almanach du Maine et du Perche, malgré son aspect archaïque tant au point de vue du texte qu'à celui des gravures ne remonte qu'à six ans. Il est publié par A. Filleul, à Nogent-le-Rotrou. Quelques-uns des sujets qui y figurent se rattachent un peu à nos études, telle est l'histoire du « Revenant puni » (tel est pris qui croyait prendre) ; la lettre, en patois manceau, de la maîtresse Piraudeau (avec des bois naïfs), et d'assez curieux détails sur un mariage, et un rajeunissement de la farce des trois aveugles.

Le *Messager de la Beauce et du Perche* (catholique) est à sa 44e année ; il est publié à Chartres par J. Langlois. Il contient le conte de Requiescat in pace, publié par V. Brunet dans la *Revue des traditions populaires*, qu'il cite honnêtement du reste, et, à propos d'un accident survenu à Châtillon-en-Dunois, on lit quelque détails sur la journée

Digitized by Google

de l'ouvrier marneron. Il est averti la nuit de se rendre au puits par le son monotone d'une cornemuse de saule qui se faisait autrefois entendre à la messe de la Sainte-Barbe, qu'on ne dit plus maintenant

L'*Ami du Foyer*, Almanach du Perche et du Saounois, Orne, Eure-et-Loire et Sarthe, par Perchon (de l'Orne). Mortagne, Daupeley, 29e année, présente quelques échantillons de patois du Perche, parmi les quels un amusant récit des mésaventures de la maîtresse Piroteau, au cours d'un voyage à Paris. P. S.

MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN (1)

XXVIII

Treize

Il y a 102 strapontins sur tout le pourtour de la Bourse de Paris ; ils sont numérotés de 1 à 103. Le numéro 13, en effet, n'existe pas : les esprits forts de la Bourse n'échappent à aucune sotte superstition, et pas un n'eût voulu s'attacher la guigne en prenant un strapontin de ce matricule fatidique. Le strapontin qui aurait dû porter ce numéro a reçu le numéro 70.

La Libre Parole (18 janvier 1894).

G. Fouju.

XXVII

Formulettes (*suite*)

Dans le numéro de Décembre 1893, M. Girard de Rialle a publié trois formulettes dont il a gardé le souvenir depuis son enfance. Tout comme notre collègue, je suis né à Paris, vers la même époque, et ma mère, une parisienne fille de parisiens, ainsi que ma grand'-mère, me distrayaient avec les mêmes formulettes. Seulement, la deuxième formulette (voy. p. 593), était un peu différente et accompagnée de gestes (2).

Préchi, précha, (on croise les mains sur la poitrine)
Ma chemise entre mes bras, (on ouvre les bras)

1. Cf. les tables de la Revue.
2. On exécute soi-même les gestes, puis on les fait répéter à l'enfant en lui conduisant les bras.

Digitized by Google

Mon *bonnet* sur ma tête, (on place ses mains sur la tête)
En vous disant Préface, Messieurs. (on laisse retomber les bras)

Ici une pose ; puis, sur un ton plus bas et d'un air mystérieux, on dit très lentement :

Je suis entré dans un p'tit cabinet *noir*
J'ai vu la Mort qui rôtissait,
J'lui ai *d'mandé* un *p'tit* lardon
Elle m'a donné cent coups *d'bâton !*

Une petite pose, puis très vivement :

Est-ce bien fait, not'maît ?

L'enfant finit par s'accoutumer à répondre très vite, souvent trop vite :

Oui ! grosse bête !

On a déjà reconnu que cette formulette était une bénigne parodie de sermon ; la chemise est une allusion au surplis de l'abbé prédicateur.

J'ai souligné les mots différents de la version de M. Girard de Rialle.

A. Certeux.

Autres formulettes

Bateau
Ciseau
La rivière tomb' dans l'eau
Mon bateau est renversé,
Dans la rue Saint-Honoré
Chicorée sauvage (*bis*)

(Apprise à l'école de la rue Liancourt, par la jeune Arnaud).

Non Nini n'aura pas
La tablette (*bis*)
Non Nini n'aura pas
La tablette de chocolat.

(Chantée à l'école de la rue Liancourt, par la jeune Arnaud).

A. C.

Digitized by Google

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET COUTUMES DU MENTONNAIS [1]

(Alpes-Maritimes)

IV

Les Fêtes

90 — *Le jour des morts.* — En se couchant la veille on laisse une lumière pour les morts, et on l'entretient pendant l'octave. Elle est faite, selon l'ancien usage, avec une mèche soutenue par un morceau de sel dans une assiette d'huile. Pour l'usage des défunts, la table est mise et fournie de pain, de vin et de sel.

91 — Si on reste tard au lit, sans aller à la messe, les morts enlèvent les couvertures, et tiraillent les habits toute la journée.

91 — Les morts viennent parfois en procession dans la maison le matin de bonne heure, tenant à la main des os allumés en guise de chandelles.

92 — Au cimetière on place des lumières sur le tombeau de ses parents.

93 — Il y en a qui vont d'une maison à l'autre demander *des morts*, c'est-à-dire à manger ; on leur donne des fruits secs, du pain, du fromage, du vin, de l'argent.

94 — Il ne faut pas aller à la pêche, on pourrait retirer un cadavre. Une fois des pêcheurs ont trouvé dans leur filet une tête de mort qui leur reprochait de travailler ce jour. Toute personne qui n'aurait pas assisté à la messe aurait probablement quelque aventure lugubre pendant la journée.

95 — *Avent.* — Voir 56 *a*.

96 — *Noël.* — Les bergers apportent à la messe de minuit un agneau orné de rubans, dans les bras ou sur un plateau, pour le faire bénir, et un autre en cadeau pour le curé. Les bergers ont le droit de baiser l'enfant Jésus avant le clergé. L'agneau béni protège le troupeau contre les mauvais esprits.

97 — Il y a fête la veille, appelé le *Cacha fueg ;* on y mange des beignets de pomme (*fraichoué*), on allume un grand feu, et on chante des noëls en attendant la messe de minuit. Les débris du

1. Cf. le t. IX p. 111.

Digitized by Google

repas sont jetés au feu, autrement il faudrait revenir après sa mort les chercher.

98 — Les parrains donnent aux enfants des gâteaux (*fougassé*) en forme de coq.

99 — *Jour de l'An.* — Il est heureux de rencontrer d'abord un bossu. Aussi qu'un homme entre dans la maison le premier.

100 — Les enfants demandent des cadeaux à leurs parrains.

101 — *Les Rois.* — On dit aux enfants qu'ils verront les Rois passer sur le Pont de Carei, s'ils y vont à minuit, en chemise mouillée, et tenant un roseau vert à la main.

102 — Le gâteau de la fève se mange en compagnie. Celle qui la trouve devient la reine. Il y a aussi un haricot pour le roi. Les deux sont obligés de donner quelque chose pour le repas. A Gorbio, on les mange à Noël.

103 — On fait des plaisanteries. Les enfants sont envoyés avec un panier demander *les clefs de l'Alleluia*, on y met des paquets de pierres lourdes et on les fait promener longtemps d'une maison à l'autre. A Gorbio ceci se fait à Pâques. Les Mentonnais sont très donnés aux plaisanteries, en toute saison.

104 — *Chandeleur.* — Les cierges bénits protègent contre tout, maladies, tempêtes, douleurs, mauvais esprits, sorcières.

105 — *Cendres.*— Il y en a qui croient que le prêtre se procure les cendres en brûlant des os provenant du cimetière.

106 — A Menton, on brûle des branches bénies à la fête des Rameaux de l'année passée. On les demande dans les rues en criant : *a ramouriva* (*les branches d'olivier*), ces branches étant beaucoup employées.

107 — *Rameaux.* — Les trésors cachés se révèlent.

108 — Des branches d'olivier bénies sont suspendues ou jetées sur les oliviers.

109 — *Jeudi-Saint.* — Le pain bénit et les œufs frais du jour se conservent longtemps.

110 — *Vendredi-Saint.* — Dans l'église et dehors on fait du bruit avec des crécelles, des boîtes remplies de pierres et d'autres appareils tapageurs. Au soir, le corps de N.-S. est transporté en procession, accompagné de musique, sur la place du Cap et posé sur un catafalque.

111 — Il est dangereux de grimper sur les arbres.

112 *a*) — *Samedi-Saint* — Il faut semer les courges quand le Gloria sonne.

b) — Se laver le visage au même moment.

Digitized by Google

c) — On se lave aussi les pieds dans la mer, ou on s'y jette sans danger de se noyer. (Voir n° 115).

113 — *Pâques.* — Les enfants cassent des œufs, en les frappant l'un contre l'autre. L'œuf cassé est perdu dans le jeu.

114 — Un gâteau (*cavaynet*), en forme de panier et garni d'œufs rouges entiers, le tout cuit au four, est donné aux enfants. Sur les œufs il y a une croix en pâte. (Voir n° 103).

115 — *Lundi de Pâques.* — Quand on bénit une maison, le prêtre donne un morceau de cire du cierge Pascal qu'on attache sur le derrière de la porte d'entrée pour protéger la maison. On fait cadeau au prêtre d'œufs ou d'argent. C'est le jour du lundi à Gorbio, mais à Menton les bénédictions commencent le Samedi-Saint.

116 — *Ascension.* — Les œufs pondus ce jour ne pourrissent pas.

117 — *Trinité.* — Ce jour-là a lieu le principal pélerinage à N.-D. de Laguet, près la Turbie. Il est populaire sur toute la Rivière, mais moins qu'il y a quelques années. Son image fut trouvée à Laguet dans des ronces; transportée plusieurs fois à la Turbie elle y retourna toujours, comme celle de N.-D. de Virtu à Vintimille.

118 — *Corpus.* — On se sert de coquilles d'escargot pour illuminer le soir.

119 — *St-Blaise.* — On guérit le mal de gorge en tenant un cierge béni allumé de chaque côté du cou.

120 — *St-Marc.* — Ce jour-là il faut semer les haricots afin d'en avoir à la St-Jean.

121 — Les femmes de Gorbio portent à la bénédiction, dans leur sein, la graine des vers à soie pour s'assurer une bonne récolte. Parfois elles portent aussi de la même manière d'autres petits objets quelconques, comme des dragées qui servent après à les protéger contre les mauvais esprits. L'essentiel est que les objets soient cachés sur la personne.

122 — *Ste-Croix* (L'invention). — S'il pleut ce jour il n'y aura pas de noix.

123 — *St-Michel* (Apparition). La procession commémore le jour où l'archange apparut en 1720, pour délivrer Menton de la peste. Il a été vu sur le clocher de la paroisse. Les jeunes gens jettent alors *a péireta*, (voir 50 b).

124 — *St-Jean-Baptiste* (Nativité). — On fait des feux de joie la veille et on saute par dessus. Le lendemain matin, de bonne heure on trouve dans les cendres les cheveux du saint qui a passé pendant la nuit dans le ciel se peignant.

125 *a*) — Si on mange alors de l'ail cuit daus ces feux, on sera préservé de la fièvre.

Digitized by Google

b) — Se laver à la fontaine guérit le mal aux yeux.

c) — Les branches d'un figuier malade sont brûlées sous l'arbre pour le guérir.

126 — A Vintimille il y a une image du saint dont quelques-uns croient qu'il faut couper les cheveux et faire la barbe de temps à autre.

a) — Il faut cueillir la camomille le matin avant la levée du soleil.

127 — *Notre-Dame des Neiges.* — La fête de Roquebrune. On représente dans la procession toute la Passion, en costume, avec pantomime.

128 — *St-Roman.* — Fête et pélerinage à sa chapelle dans le Val de Carei.

129 — *St-Furien.* — On bénit les animaux à Gorbio, en leur donnant après du sel bénit. Il est un Saint imaginé par la population, l'église ne le connaît pas. C'est la veille de St-Barthélemi. Le Sacristain demande *l'aumône à qui veut faire du bien à Saint-Furien.*

130 — *St-Barthélemi.* — La fête du village de Gorbio. On y *tire à la poule.* Ce jeu à remplacé, il y a peu, le *tir au sabre* ; il fallait, les yeux bandés, tuer une poule suspendue, en trois coups de sabre. Le maire l'a supprimé pour la raison *qu'il était dangereux.* A présent on touche seulement la poule avec un bâton.

A la procession religieuse on porte sur la pointe d'une épée une pomme dans laquelle sont enfoncées des nombreuses pièces d'or, prêtées pour l'occasion. Le même usage existe au village de Ste-Agnès le jour de sa fête.

131 — *St-Jean-Baptiste* (Décollation). — Celui qui monte sur un figuier tombera. — Les branches *se décollent* facilement. Sous cet arbre aurait eu lieu la décollation du Saint.

132 — *Ste-Catherine.* — Les vieilles filles, réunies, font des beignets, dont un est rempli d'étoupes pour se moquer de celle à qui il échoit.

132 *bis.* — Les collines font farine (neige).

133 — *Dimanche.* — Travail de festa
S'en va per a fenestra.

134 — Prières sur le chapelet d'un autre ne profitent qu'à lui.

V

Professions et métiers

135 — *Les Bergers.* — Ils ne sont pas du pays, la plupart viennent de la vallée de la Roya ; leur rôle à la messe de minuit de Noël a été déjà décrit.

Digitized by Google

136 — *Blanchisseuses.* — Elles mettent des épingles en croix dans l'eau pour la désensorceler avant d'y laver le linge.

137 — Celles qui ne se mouillent pas en lavant sont des sorcières.

138 — La nouvelle lune est défavorable à la lessive, il est à craindre que le linge ne se rétrécisse, ne s'use, ou ne se déchire.

139 — On *coule* la lessive en y versant de l'eau sans attendre l'écoulement de celle qui y était déjà.

140 — Quand une tache persiste à la lessive on dit : *celle-là sera la lessive de ma tante, quand elle sera sèche elle sera blanche.*

141 *a)* — Généralement le soleil luit le samedi, car alors la Sainte Vierge sèche les linges de son enfant.

b) Beau temps continu pendant tout le travail, prédit mariage ou bon ménage.

142 — *Bouchers.* — Leur métier est mal vu. Anciennement ils faisaient fonction de bourreau. On ne boit pas volontiers avec eux. Leurs enfants se marient moins facilement que les autres.

143 — *Boulangers.* — Quand on pétrit, il ne faut pas parler avec quelqu'un qui est au dehors.

144 — Il ne faut pas laisser voir la pâte avant qu'elle soit levée ou elle ne lèvera pas.

145 — Le premier morceau de la pâte fait le meilleur levain, on y trace une croix.

146 *a)* — Les anses du four se refroidissent quand le pain est cuit, malgré la chaleur du four

b) — Il faut prendre garde de ne pas laisser fermer la porte du four jusqu'à ce que la chaleur ait fait monter son pain au niveau de celui qui y était déjà.

c) — Manger du pain cuit dans un coin mal nettoyé du four fera avoir une belle voix.

d) — Quand le pain est cuit il sera vite mangé si, pour l'emporter, on permet au fournier de vous le poser sur la tête (Gorbio).

147 — *Croyances champêtres.* — Il faut couper, tailler et greffer les plantes à feuilles persistantes pendant la nouvelle lune ; les plantes à feuilles annuelles pendant la vieille lune ; excepté les plantes faibles qu'on coupe pendant la nouvelle lune pour les fortifier.

148 — Les légumes pour la plupart sont semés pendant la vieille lune.

149 *a)* — La vieille lune est également propice pour cueillir les fruits qu'on voudrait garder pendant l'hiver, ou ils se gâteraient; excepté les sorbes et les nèfles pour lesquels la pleine lune est plus propice.

b) — Sortir le fumier de l'écurie.

Digitized by Google

c) — Engraisser la terre, sans quoi l'engrais serait détruit par les vers.

d) — Couper les bois de construction.

e) — Mettre les figues en boîtes, transvaser le vin ; le mettre en bouteilles et le boucher.

f) — Tondre les brebis.

g) — Préparer les semailles. Le blé est mouillé avec de la lessive, de l'eau salée, et saupoudré de chaux vive (Gorbio).

h) — Bâter un âne la première fois.

150 — Moudre à la pleine lune.

151 — Le figuier doit être planté le troisième jour de la vieille lune, ou l'arbre se cassera.

152 — Un figuier reste autant d'années sans fruit, qu'il a été planté de jours avant la vieille lune.

153 — Un chou planté à la nouvelle lune perdrait les feuilles inférieures.

154 — Le trentième jour de la lune est *une lune perdue*, impropre pour les plus importants travaux.

155 — Le premier vendredi de la nouvelle lune sert comme nouvelle ou vieille, elle est bonne pour toute espèce de travail.

156 — Semer les haricots au St-Marc pour les récolter au St-Jean.

157 — En greffant on mouille l'écusson avec de la salive et on prononce les paroles de St-Benoit : *que le vert prenne sur le sec*, en se recommandant au Saint.

158 — On pose sur les oliviers des branches bénies le jour des Rameaux pour les faire fructifier.

159 — L'arc-en-ciel prédit, outre le beau temps, des bonnes récoltes selon l'intensité des couleurs, le rouge pour le vin, le vert pour le blé, le jaune pour l'huile.

160 — Si ses deux bouts touchent un arbre il mourra.

161 *a*) — Une femme pendant ses règles fait souffrir les plantes qu'elle touche.

b) — Elle fait aigrir le vin en cuve.

c) — Elle fait tourner les crêmes et manquer les mayonnaises.

162 — Quand le vin est dans la cuve l'huile est dans l'olive.

163 — Qui taille la vigne en Avent — boit tout le temps.

164 — Ne pas transvaser le vin le mercredi ou le vendredi.

165 — Si l'on montre une courge avec le doigt elle sèchera.

166 — Semer les courges le samedi saint, quand le Gloria sonne. Semées le vendredi saint, elles seront amères.

167 — Pour trouver des champignons ou des escargots, mettre sa veste à l'envers.

Digitized by Google

168 — A la Chandeleur ; pour pouvoir bien vivre toute l'année il faut être seulement à la moitié du pain et à la moitié du foin.

169 — Ne pas couper les ongles du pied à côté de l'âtre, ou les bœufs auront des onglons longues (Gorbio).

169 *bis*. — Ne pas enlever les toiles d'araignée d'une écurie, ou l'on risque de rendre les bêtes gravement malades.

170 — Un bœuf qui lèche habituellement une ânesse la rend malade, elle peut même en mourir (Gorbio).

170 — *Vers à soie*. — Une seule personne, toujours la même, doit les soigner. Ils souffrent des blasphèmes. Pour les faire prospérer les femmes portent la semence, cachée dans leur sein, à la procession de la fête de St-Marc à Gorbio. Leur culture est abandonnée à Menton depuis quelques années.

171 — *Chasse*. — En sortant la rencontre d'une femme d'abord porte malheur. Aussi un bon souhait.

173 — On ne doit chasser ni le jour de la Toussaint ni le Jour des morts.

174 — *Couturières*. — Lorsqu'une apprentie se pique le doigt, *le métier entre*. Si le sang sort elle sera embrassée ce jour-là.

175 — Fil cassé, signe de malheur.

176 — Un travail refait deux fois sera refait trois fois, car *jamais deux sans trois*.

177 — Le travail qui tombe par terre réussira.

178 — Une faufilure oubliée indique que l'habit n'a pas été payé.

179 — Il ne faut pas raccommoder un habit sur quelqu'un, il mourrait dans l'année.

180 — S'habiller en noir, sans être en deuil, porte malheur.

181 — *Croquemorts*. — Leur métier est mal vu, comme celui de boucher. Dans les villages chaque famille enterre les siens.

Maçons. — V. 322.

182 — *Marchands*. — Refuser de faire la première vente de la journée à crédit, ou on ne vendrait pas comptant toute la journée. Cependant la marchandise refusée se vendra mal. Il en serait de même au commencement d'un commerce.

183 — *Pêcheurs et marins*. — Un bateau est brûlé par les pêcheurs à la fête de St-Pierre, et par les marins à la fête de St-Elme. A Monaco, cette cérémonie a lieu à la fête de Ste-Devote.

184 *a*) — Il ne faut pas dire à un pêcheur bonne chance, plutôt : Dieu t'en envoie ; mieux encore ne pas lui faire aucun bon souhait.

b) — La présence d'un prêtre est nuisible.

185 — Le pêcheur retourne chez lui s'il lui arrive de prendre un charran (serranus argus) dans le filet ; ce poisson est la *malédiction*

Digitized by Google

de la mer. Il vit au fond de l'eau, sa présence sur la surface annonce une tempête.

186 — En coupant la tête à un requin on dit :

Requin qui perd la tête,
Tempête.

Si la tête résiste :

Requin qui se défend,
Grand vent.

187 — Le dauphin près de la côte annonce une tempête. Il amène les thons dans le filet, et se sauve.

188 — Où se trouve la perche à côté sera le pourpre.

189 — Les œufs des oursins sont plus grands à la vieille lune.

190 — N'embarquer rien le vendredi ou le bateau fera naufrage.

191 — Le mousse est toujours le premier à voir le feu St-Elme qui annonce les tempêtes. Si le feu se pose sur le mât le bateau sera sauvé ; mais s'il tombe dans l'eau tout sera perdu, corps et biens.

192 — *Les prêtres*. — Ils ont le pouvoir de désensorceler.

a) — Ils conjurent les tempêtes. Sur la demande de deux personnes le prêtre doit amener les reliques à la porte de l'église, on fait en même temps sonner les cloches, et donnant alors la bénédiction il éloigne souvent l'orage. Mais il ne doit pas dépasser la porte, car dans ce cas il est arrivé que les mauvais esprits lui ont fait un méchant parti.

On a vu les mauvais esprits tomber par terre après la bénédiction, sous la forme d'outres.

b) — Un curé absent de sa paroisse peut la protéger quand même, à condition d'avoir porté avec lui un peu de sa terre.

193 — Il a le don de voir les mauvais esprits. Celui qui touche son pied, à son insu, avec le sien les verra également.

194 — Il peut dire à un mourant le moment précis de son trépas.

195 — Hors l'église sa personne porte généralement malheur ; à la pêche, comme on l'a déjà dit, en bateau, en voiture, dans les rêves, au jeu. On voit des joueurs, allant au casino de Monte-Carlo, éviter un compartiment de train où se trouvait un prêtre.

(*A suivre*). J.-Bruyn Andrews

Digitized by Google

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES [1]

XLIV

Le sang d'Abel

(Syrie)

Un auteur anonyme cité par Yaqout [2] prétend que ce fut sur le mont Qâsioun, près de Damas, que Caïn tua Abel en le frappant à la tête avec une pierre. Il ajoute qu'on montre là encore une pierre avec des marques rouges et que les habitants soutiennent que ce sont les traces du sang d'Abel.

XLV

Le cheval de S. Georges

(Grèce)

Une tradition rapporte que près du village de Giannitsa, en Messénie, un *stikhio* (sorte de dragon) apparaissait tous les ans le 23 avril et exigeait une victime humaine qu'il dévorait. Ce sacrifice dura longtemps si bien que les gens avaient fini par négliger la fête de S. Georges. Une année, sept jours avant la date fatale, le saint leur apparut en songe et leur annonça qu'ils n'avaient plus rien à craindre et qu'ils pouvaient célébrer sa fête, car le *Stikhio* était emmuré dans sa demeure. Effectivement, ils trouvèrent que l'ouverture était fermée par une énorme pierre sur laquelle on voyait l'empreinte d'un fer à cheval *(pétalon)*. C'était celle du pied de la monture du saint qui reçut dès lors le surnom de *Pétalôtis* [3]

XLVI

Les pierres a empreintes en Portugal

On rencontre fréquemment des pierres sur lesquelles il existe, dit-on, une empreinte, ou de saint (S. Gonzalo, à Penedo da Moira, au pied de Falgueiras) ou d'un âne (dans le rocher de ce saint à

1. Suite, Voir t. XVIII, p. 505.
2. *Geographisches Wœrterbuch*, éd. Wustenfeld, t. II, Leipzig, 1867, in-8 p. 588.
3. Politis, *Meleti* I. 135 cité dans les notes de Schmidt, *Griechische Märchen, Sagen und Volkslieder*, Leipzig, 1877, in-8 p. 247-248.

Digitized by Google

Paraizo au pied du Guimarâes : cette dernière est à peine un éclat, naturel ou irrégulier), ou des Maures (dans le rocher des Maures au pied de Braga) ou même de Jésus (empreinte de Jésu s, à Cabeceiras de Basto). Au pied de Lamego, il y a la roche du Diable, avec des traces d'animaux et de gens. Dans la Galice, on trouve diverses empreintes de la Vierge (*au Ferrol*). Au pied de Taboaço, il y a une pierre de la Moresque où l'on voit une pantoufle gravée. [1]

XLVII

Le cheval de Castor

(Italie)

Un passage de Cicéron [2] nous apprend que de son temps, on montrait, auprès du lac Régille, une pierre sur laquelle se voyait l'empreinte d'un pied de cheval : c'était, disait-on, celui de Castor, qui avait apparu, ainsi que son frère Pollux, aux Romains dans la bataille où ils défirent les Tarquins et leurs alliés.

René Basset.

XLVIII

Le rocher du diable

(Ecosse)

Parmi les collines situées entre Glenbucket et Cabrach, deux paroisses du comté d'Aberdeen, est un pic appelé Craigenscore ; c'est un rocher un peu aplati, au milieu duquel est une ouverture. Un jour que le diable se querellait avec sa mère, celle-ci, pour éviter sa colère, tournait autour du rocher. Au lieu de la suivre, sa majesté satinique fit un trou dans le rocher, pour être plus sûr de l'attraper.

(Conté par un vieillard des environs).

Walter Grégor.

XLIX

La fontaine de l'homme au sabre

La fontaine d'Aïn-bou-Sif est située près du bordj de ce nom, entre Médéa et Aumale, sur le territoire de la tribu des Ouled Alen, cercle de Médéa. Cette fontaine est une source d'eau très pure qui sort de la fente d'un rocher.

1. Leite de Vasconcellos, *Tradições populares de Portugal*, Porto, 1882, in-12 209, p. 93-94,
2. *De naturâ Deorum*. l. III, ch. V.

Digitized by Google

Les indigènes racontent ainsi l'origine de cette source d'autant plus précieuse qu'elle est unique dans la contrée où l'eau est très rare.

A l'époque où le nord de l'Afrique fut envahi par les hordes barbares, un chef de bande, à la tête de plusieurs milliers d'hommes, errait depuis plusieurs jours sans avoir pu trouver une goutte d'eau ; hommes et chevaux, épuisés étaient couchés sur le sol attendant la mort. Pris d'un accès de délire furieux, le chef éperonne son cheval, se précipite contre la paroi rocheuse et, en même temps qu'il prononce ces paroles : « Terre maudite, veux-tu rendre l'eau que tu as bue », il assène un coup de sabre si formidable que le roc est fendu dans toute sa hauteur. Une eau claire et limpide en jaillit aussitôt avec abondance.

Le cheval du conquérant était arrivé sur le rocher avec une telle furie, en se cabrant, que ses sabots laissèrent dans la pierre des empreintes que l'on voit encore. Depuis lors, la source n'a cessé de couler et a été nommée par les arabes *Aïn bou Sif* (Fontaine de l'homme au sabre).

(Cette légende a été recueillie, en 1864, par M. le colonel Barberet, commandant supérieur du cercle de Médéa, qui vient de me la raconter).

A. Certeux.

L

Le Pas de Saint Cloud

Les pèlerins ne manquent pas d'aller voir au coin d'une petite rue qui conduit à la place de l'Hôtel-de-Ville un pavé un peu plus grand que les autres, sur lequel on distingue une dépression.

Ce serait saint Cloud, dit la légende, qui y aurait laissé l'impression de son pied. De là le nom de « Pas de saint Cloud » donné à la pierre vénérée.

(*Le Figaro*). G. Fouju.

Digitized by Google

LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

Conte du pays de Tréguier.

Une fois, était malade le vieux lion, et tous les animaux des forêts venaient chaque jour le voir.

Le renard à *queue* (1) cependant n'approchait pas.

Un jour, Jean Le Loup (2) dit au roi : « Moi, Sire, je viens souvent vous voir ; je ne suis pas comme le renard à *queue* ; celui-là, par exemple, préfère aller étrangler quelque poule que de venir voir comment vous êtes (3).

— « Eh bien ! dit le vieux Lion, il faudra l'étrangler aussi ».

— Oui, dit Jean Le Loup, mais il est plus joli de le dire que de le faire. »

Juste alors, le renard à *queue* vint à passer, entendant le loup, et lui de se dire à lui-même : « Toi, Jean Le Loup, es celui qui sera étranglé le premier. »

Et le renard à *queue* de souffler fort comme s'il avait eu fait un long écheveau de chemin et qu'il eût très chaud : Heu, heu, heu.... Et lui d'entrer mouillé et rompu.

— « Eh bien ! failli renard, dit le Lion, qu'est-ce qui est cause que tu n'étais pas encore venu me voir. » — « Heu, heu, heu..... Bon Seigneur, heu, heu, heu.... comme j'ai entendu dire que vous étiez malade, je suis allé en pélerinage pour vous. J'en suis encore tout rompu, heu, heu, heu... Et savez-vous ce que m'a dit le vieux sorcier : « Le vieux Lion, dit-il, a une forte fièvre ; de beaucoup de chaleur il a besoin, et, s'il veut guérir, il aura le sang chaud d'un loup à boire et sa peau pour s'en envelopper. »

Et aussitôt le vieux Lion d'étrangler Jean Le Loup, et le renard de pouffer de rire.

Nota. J'ai entendu raconter ce conte il y a une trentaine d'années par Lise Le Beller, couturière au Port-Blanc (4).

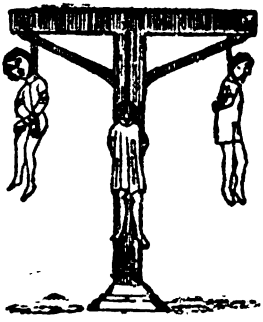
G. Le Calvez.

1. *Louarn Lostek*, renard *à queue*. *Lostek* voudrait dire particulièrement *à grande queue*.
2. *Jean Le Loup*, *Yann ar Bleiz*. Dans le pays de Tréguier, le Loup est appelé *Yann*, c'est le surnom que l'on donne ordinairement aux individus peu doués de finesse ou d'intelligence.
3. *Comment vous êtes*. La vraie traduction mot à mot serait *comment vous faites*, comme en anglais.
4. A comparer avec le début du conte de la Haute-Bretagne, t. IX, p. 103.

Digitized by Google

LE FANTOME DE LA LONGUE-RAIE.

Légende de la Haute-Bretagne.



Tout près du petit bourg de St-M'hervon (Ille-et Vilaine) se trouve la lande de La-Longue-Raie, bien célèbre dans les filois (veillées).

Depuis bien longtemps on voyait et on entendait dans la lande de la Longue-Raie, mais chacun racontait son histoire à sa façon : les uns prétendaient avoir vu un revenant vêtu de beaux habits ; d'autres avoir entendu un bruit de clochettes. Tous s'étaient sauvés, peut-être même avant d'avoir aperçu quelque chose.

— J'en aurai le cœur net, se dit un jour Mathurin. — Il s'en revenait un soir de la batterie, faisant un détour pour passer dans la lande. C'est le bon moment, pensa-t-il, la claire (la lune) est belle, marchons. — Tout en se faisant de beaux raisonnements pour se rassurer, plus Mathurin approchait, plus son courage faiblissait.

Enfin arrivé à la lande : baste, dit-il, il n'y a rien du tout. Il n'avait pas achevé ces mots, qu'il entendit distinctement le son d'une petite cloche, telle que l'on en a pour servir la Messe.

Notre homme trembla de tous ses membres. Il était resté planté là, n'osant avancer, lorsque tout à coup, il aperçut s'avançant vers lui, à l'extrémite de la lande, un prêtre. Un prêtre revêtu de ses ornements, mais, ô terreur ! Un prêtre sans tête ! De chaque côté des cierges allumés que portaient des mains invisibles.

Pour le coup s'en était trop pour Mathurin, les cheveux lui dressèrent sur la tête, et il se mit à courir de toutes ses forces vers sa demeure.

Quand il revint chez lui, les traits bouleversés on lui demanda ce qui lui était arrivé ?. — C'est bien, vrai, répondit-il qu'on y voit dans la lande de la Longue-Râ.

(*Recueilli à St M'hervon, 1888*)

Louis de Villers.

Digitized by Google

J'AI PLUMÉ LE BEC DE MON ALOUETTE.

II

Gascogne

M. Julien Tiersot (Revue, t. VIII, 586) donne les paroles et le chant de ce morceau tel qu'il l'a entendu à Paris. M. Paul Sébillot ajoute qu'en Bretagne on le chante aussi, mais sur un air différent. Je l'ai entendu également chanter à Saint-Vincent-de-Tyrosse (Landes) en 1892, par des jeunes gens du pays se tenant par le bras, un dimanche soir vers minuit. L'air était analogue à celui que communique M. Tiersot ; mais le refrain était celui-ci.

Oui nous la plumerons, l'alouette (*bis*)
Oui nous la plumerons, l'alouette, sans façon.

L'énumération était analogue aussi, mais avec des variantes obscènes.

D. Bourchenin.

BIBLIOGRAPHIE

Henri de Kerbeuzec. *La légende de Saint Rou.* Rennes, F. Simon, in-8 de pp.

Saint Rou est cité dans Albert de Morlaix, qui ne connaissait rien sur lui. M. K. a recueilli, dans la forêt de Rennes, une légende que voici en substance : Ce saint était un grand chasseur : un jour qu'il luttait contre une troupe de sangliers, son cheval s'abattit et vint se noyer dans une fontaine, où l'on montre sur une pierre l'empreinte de ses pieds. Le saint se noya aussi, c'est pour cela que l'eau a une vertu miraculeuse. D'après M. K., ce saint ne serait autre que Raoul de la Fustaye, un des compagnons de Robert d'Arbrissel, qui se retira dans la forêt de Rennes et y fonda l'abbaye de Saint-Sulpice. J'ai parlé de ce saint t. I, p. 322 des *Trad. et sup. de la Haute-Bretagne ;* ce saint, d'après le récit qui me fut fait en 1880, a une statuette avec un chapeau à trois cornes. On a voulu la transporter à Liffré, mais il est toujours revenu auprès de sa fontaine. P. S.

Jyttié i Slovo, *vistnyk literatoury, istorii i folklorou* (Vie et Parole, revue de littérature, d'histoire et de folk-lore), publiée par Mme Olga Franko, Lviv (Leopol), 1894, t. I (janv. et févr.).

C'est avec une grande satisfaction que nous pouvons annoncer l'apparition d'une nouvelle revue qui vient d'enrichir la littérature ukraïnienne. N'étant pas

Digitized by Google

consacrée exclusivement au folk-lore, elle contient toutefois, dans sa première livraison, toute une série des choses très intéressantes concernant nos études. Nous y trouvons la *Chanson de Roland*, traduite par M. Chtchourate, les *Matériaux pour l'histoire des poésies spirituelles*, l'article de M. Dragomanov, *Les nouvelles méthodes de recherches mythologiques*, de M. Biegeleisen, et enfin une série de documents inédits : des chansons, des légendes, etc. Parmi les légendes, celle *sur l'origine du crapaud*, recueillie dans les Carpathes, par M. Kralitzky, présente un intérêt tout particulier. « Un jour Jésus-Christ, en se promenant sur la terre en compagnie de Saint-Pierre, rencontra un bonhomme qui pleurait, parce qu'étant très pauvre, personne n'a voulu tenir son enfant sur les fonds de baptême. Jésus-Christ se chargea de la besogne, prit ensuite le repas dans la maison de son nouveau compère (*koum* en ukraïnien) et, s'en allant, lui donna une paire de bottes, après lui avoir enlevé les vieilles, qu'il accrocha au clou, en lui recommandant de les garder toujours. Le bonhomme s'enrichit bientôt, devint orgueilleux et jeta dehors sa vieille chaussure. Quand Jésus-Christ se présenta de nouveau chez lui, il le chassa en lui disant qu'il aille au diable, malgré que celui-ci lui rappelait qu'il est son *koum*. « C'est le diable qui est mon koum, s'écria le bonhomme, et non pas toi !... » — « Alors, va au diable, ton koum », dit Jésus-Christ, et il jeta le bonhomme dans un lac. A peine plongé dans l'eau, le bonhomme se transforma en un crapaud et se mit à crier : *koum, koum, koum!...*, ce que les crapauds crient jusqu'à présent. »

La première livraison de la Revue de Mme Franko est ornée du portrait très réussi de M. Dragomanov et contient sa biographie. L'édition est très soignée et bien correcte, et nous n'avons qu'à souhaiter à notre nouveau confrère un bon succès.

T. V.

Hippolyte Marlot. *Le Merveilleux dans l'Auxois.* emur, Millon, 1894, p. in-8 de pp. 55. (1 fr. 50).

Dans l'Auxois, la croyance aux sorciers qui jettent des maléfices, aux sorcières qui se rendent au sabbat, est encore vivace ; il est peu de communes dans la Côte-d'Or où l'on ne montre les lieux où se tenaient les réunions. Dans les prairies, on rencontre des espèces de cercles ou anneaux sur lesquels l'herbe est toujours rabougrie, et que les paysans désignent sous le nom de ronde du diable ou de sabbat. M. H. M. leur donne le nom d'anneux mystiques. Dans plusieurs, qui sont verts au printemps et secs à l'automne, on récolte des champignons. Ces cercles ont parfois une régularité géométrique. Les paysans disent que ce sont les lutins, froles, follets, sorciers et sorcières, fées ou diables, qui, formant des rondes infernales, impriment ces ronds magiques, où l'herbe se dessèche sous leurs pieds. On a cherché diverses explications de ce phénomène; on a analysé la terre, les herbes, les insectes, etc., et il semble maintenant démontré que les cercles sont produits par le *thalle* ou *mycelium* du champignon, qui forme sous terre une sorte de toile végétale blanchâtre, qui s'allonge peu à peu sous le sol à d'assez grandes distances, et produit à ses extrémités des champignons, affectant une curieuse disposition circulaire. D'un vert intense au printemps, le sol se dessèche au bout de quelques mois. Telle est l'explication toute physique que M. H. M. a trouvée dans le *très complet almanach des foires de l'Est*, publié en 1883 à Pontarlier, et qui lui paraît, avec raison semble-t'il, satisfaisante. M. M. donne ensuite de curieux détails sur les esprits frappeurs, les bruits surnaturels, dont l'explication n'est pas toujours facile, mais que l'on finit par découvrir, avec un peu de patience et de sagacité.

P. S.

Digitized by Google

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Giuseppe Pitrè. *Bibliographia delle tradizioni popolari d'Italia.* Torino, Palermo. Clausen, gr. in-8 à 2 colonnes de pp. XX-603. (25 fr.)

Maria Savi Lopez. *Miti e leggende degli indigeni americani.* (Extrait de Natura ed. Arte. Milan, in-4 de pp. 12).

E. Sydney Hartland. *Welsh Folk lore, its collection and study* (A paper read at Liverpool Welsh Association). Liverpool in-8 de pp. 27.

Carl Voretzsch. *Uber die sage von Ogier dem Danen.* Halle, in-8 de pp. 41.

Paul Sébillot. *Les Travaux publics et les Mines dans les Traditions et les Superstitions de tous les pays.* Les Routes. — Les Ponts. — Les Chemins de fer. — Les Digues. — Les Canaux. — L'Hydraulique. — Les Ports et les Phares. — Les Mines et les Mineurs. In-8 de pp. XX-620 avec 430 illustrations dont trois en couleur et huit planches hors texte. Rothschild éditeur, 13, rue des Saint-Pères, Paris.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Jivaïa Starina. (Organe de la Section d'Ethnographie près la Société-Impérial Russe de Géographie, paraissant 4 fois par an sous la rédaction du professeur W. J. Lamansky), Saint-Pétersbourg 1893. — *Sommaire du livre III.* — Observations éthnographiques en Abchasie *N. M. Alboff.* — Lettres de voyages *I. I. Sreznevsky.* — Dialectes du sud de la circonscription Tchérépovetz, gouvernement Novgorod, *Guérassimoff.* — Dialectes du nord-est de la circonscription Wytegra, gouvernement Olonetz, *A. Melnitzay.* — Dialectes de la circonscription Welisko-Oustyoug, gouvernement Wologda, *A. Dmitrieff.* — Yablonowsky. La population de l'Oukraine au XVIe siècle. — *A. I. Sobolewsky.* — Mikkola. Beruchrungen zwischen den westfinnischen und slavischen Sprachen. — R. R. bar. Slackelberg. Les rapports lexicaux irano-finnois.... A. S. — Cerny Ad. Mythiske bytoscé luzirkich Serbow — *W. Pertz.* — Lopareff H. M. Parole du saint patriarche Festirikte N, T. — N. F. Soumtzoff. Légende de la mère fautive N. T. — N. F. Soumtzoff, Bylines de Dobrynïa et Marina et les contes apparentés de la femme-sorcière N. T. — E. O. Karsky. De l'ancien dialecte ouest russe. — N. F. Soumtzoff. L'éthnographie actuelle petite russienne... N. T. — *A. Certeux.* Les Cris de Londres au XVIIe siècle. H. Wissendorff. — I. Sozonovitch Lénore de Burger et les sujets apparentés dans la poésie populaire européenne et russe Pr. D. — Le mauvais esprit chez les Korliakes... *N. Leskoff.* — Observations sur l'ethnographie des Blancrussiens... *M. Dovnare-Zapolsky.* — Prières, formulettes, etc., inscrites au gouvernement de Yaroslaff. — Au quel

Digitized by Google

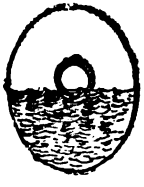
saint et en quel cas on doit prier. — Légendes des miracles des saintes icones. — Légende d'Arseny... — Légende de Féodora *A. Baloff*. — Rapport du voyage au gouvernement d'Olonetz en été 1892. *N. Léskoff*. — Latwjn dainas, recueil des chansons lataviennes à paraître (80,000 chansons).

The Fishing Gazette (New-York), 26 octobre, 2 nov. 93. — Fisherman's folk-lore. *Fletcher S. Bassett*. (Read at World's fair Fishermen meeting).

Ons Volksleven. VI. 1. — I. Les Cierges dans les croyances et les coutumes populaires, *Joseph Cornelissen*. — II. Les Hünengraber de Peccatel, *J. Th. de Raadt*. — III. Schelle. Notes d'histoire locale, *J.-B. Veroliet*. — IV. Pratiques superstitieuses, Traits de mœurs, etc,, *J.-T. Raadt*. — V. Légendes du pays de Termonde : 2/ Le Chariot embrasé. 1/ La Griffe du Diable, *P. van den Broeck*.

Revue de philologie. VII. 3-4. — L'origine des Contes de fées, *P. Regnaud*. — Dictionnaire du patois du Bas-Gâtinais (supplément), *C. Puichaud*. — Essai sur le patois d'Alençon, *H. Viez*. — Termes du patois de Jons (Isère, *A. Ferrand*. — Notes sur le patois de Grézieu-le-Marché, *Bruyère*.

Rivista delle tradizioni popolari italiane, I. 3. Le sommosse italiane e il Folk-lore, *A. de Gubernatis*. — La festa di Sant Antonio e la leggenda di Prometeo : Sant'Antonio de ssu focu ; Prometeo e Sant'Antonio Abate ; Altra leggenda popolare au Sant'Antonio Abate, *F. Valla*. — La leggenda di Santa Cristina, *F. Quintavalle*. — Bovo d'Antona, tradizione popolare epica zaratina, *R. Forster*. — Il Marahito e le sue leggende, *S. Ragguglia*. — Il tesoro di Manfria leggenda siciliana, *C. Venturo*. — Il tesoro della Conca, leggenda siciliana, *F. Neri*, — Della potenza del destino, leggenda ebolitana, *A. Stornniello*. — La leggenda della Cornara, *C. Buffoni Zappa*. — La leggenda dit Sant Elena, *P. Vincenzi*. — La leggenda dei lupini, dei ceci e del granone, *G. Soraci*. — La cavalla del re, *F. Renzetti*. — La redenzione di Accia, novellina popolare calabresse, *V. Bilotta*. — Elisabetta, *P. Vincenzi*. — Novelline di Gorbio, *Andrews*. Preghiere sarde : (dialetto di Mores, Logudoro), *G. Calvia Secchi*. — Filastrocca che si fa recitare ai bambini. — Dietro alle lucciole, *F. Renzetti*. — Le Polesane della Valcamonica (con musica), *A. Furlanetto*. — La rosa ès il più bel fiore, *F. Pellegrini*. — A proposito di un inno sardo, *Id*. — Credenze e superstizioni del Friuli orientale e Gorizia : *Peteani*. — Il segno di Salomone in Calabria, *R. Martire*, — Tradizioni, superstizioni e credenze sarde, *G. M. Cossu*. — Superstisioni, cosmache, *A. Pozzi*. — Usi e credenze funebri del bolognese (continuazione, v. fasc. II), *C. Coronedi Berti*. — Ancora delle uova senza guscio, *G. Faucher*, *G. Nerucci*. — Usanze e tradizioni pyglissi : La cena dei morti ; Altro banchetto funebre ; Giuochi fanciulleschi tradizionali, *A. Gabrielli*. — Una festa e il volo del-l'Angelo in Torre del Greco, *G. Amalfi*. — Le ntuppate a Catania, *E. Del Cerro*. — Il Capodanno a Castel Bolognese, *B. Mavena*. — Sant'Antonio in Canavese, *R. Migliardi*. — I morti di Sicilia, *V. Sacca*. — Sorso e « l'eba di la Billellara », *G. Bonnelli-Luchese*. — Jugale, *I. C. Calbo*. — Il Signorre tra gli Albanesi ; Il trono fra gli Albanesi, *A. Argondizza*. — Son frittole che si rendono, *S. Coppola*.



Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Dîner de ma Mère l'Oye.* — Le 91e dîner de ma Mère l'Oye a eu lieu le 28 février au restaurant des sociétés savantes, sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la société. Les autres convives étaient MM. O. Beauregard, le Docteur Bérillon, le docteur Raphaël Blanchard, A. Certeux, H. Cordier, G. Doncieux, le baron de Guerne, Morel-Retz, N. Quellien, Arthur Rhôné, Raoul Rosières, Paul Sébillot,

Au dessert, M. O. Beauregard a exibé un tryptique russe de petite dimension, destiné à être porté en voyage ; puis on a parlé des Noëls et en particulier de ceux de la Monnoye, dont quelques-uns ont été chantés. MM. Morel-Retz, A. Certeux, N. Quellien, ont chanté des chansons de divers pays. Plusieurs des convives se proposent d'apporter au prochain dîner des objets populaires, et M. Morel-Retz (Stop) qui a dessiné quelques portraits sur l'album fera une nouvelle carte de menu pour le dîner de ma Mère l'Oye.

⁂ *Nominations et distinctions.* — American Folk-Lore Society a élu treize membres honoraires, pris dans différents pays du monde, qui sont MM. Batchelor (Japon), Brinton, Horatio Hale, major Powell (Etats-Unis), Coelho (Portugal), Henri Gaidoz, *Paul Sébillot* (France), Laurence Gomme, Edward B. Tylor (Angleterre), *Jan Karlowicz* (Pologne), F. S. Krauss (Autriche), *Kaarl Krohn* (Finlande), Giuseppe Pitrè (Italie). Les noms en italiques sont ceux des élus qui font partie de la société des Traditions populaires.

Notre collègue le docteur Raphaël Blanchard a été élu membre de l'Académie de médecine, dont il est actuellement le plus jeune membre.

Notre collègue M. Albert Meyrac a été promu officier de l'Instruction publique

⁂ *La vierge des glaciers.* — Dans un conte littéraire d'Andersen, il est longuement parlé d'une vierge des glaciers, sorte de fée fascinatrice. Quel est au juste son rôle ? Le récit d'Andersen paraît être basé sur un thème populaire ; l'action se passe en Suisse. Nous avions posé la même question, t. VIII, p. 239, à propos de la fée des neiges, qui figure dans le ballet la Maladetta.

⁂ *Rencontres sur l'escalier.* — Lorsque deux personnes se dépassent sur un escalier sans que l'une d'elles s'arrête, on dit qu'il y en a une qui est sûre de mourir avant la fin de l'année. Cette superstition qu'on nous signale comme anglaise, existe-t-elle ailleurs ?

⁂ *La voile et l'aviron.* — Dicton des marins : Le bon Dieu a fait la voile et le diable l'aviron. — (Entendu à Brest). (Com. de M. A. Certeux).

⁂ *Prusco=Prussien.* — Ce diminutif, un peu péjoratif est-il d'un usage courant, et à quelle époque remonte-t-il ?

⁂ *Noms des boueurs d'Angers.* — A Angers on donne, à l'entreprise chargée de l'enlèvement des boues et balayages des rues, le nom de *Jaille* ; et ceux chargés de ce travail sont appelés *les jailloux*. D'où peuvent venir ces expressions?
(Com. de M. Prosper Boux).

Digitized by Google

⁂ *Surnom du Mont-de-piété.* — On sait que l'un des noms donnés à cette institution en France est celui de « ma tante », est-il usité dans les pays où l'on ne parle pas français, lui ou un similaire ? Le P. Adrien de Boulogne, qui écrivait en 1642, dit que de son temps on donnait familièrement aux usurier2 des pays wallons le surnom de « mon oncle ».

(Com. de M. Alfred Harou).

⁂ *Transmission de propriété.* — Dans la Nouvelle-Zélande quand un chef cède à un autre une portion de son territoire, par une restriction singulière, il se réserve comme une sorte de redevance féodale la *graisse de tous les rats qui seront tués dessus.* Tuer un rat sur une terre qui n'a pas de maître, c'est en prendre possession : le Zélandais dit vulgairement : « J'ai tué des rats sur cette terre » pour dire : Cette terre, c'est ma propriété.

Revue Nationale de Belgique, XV, 258. Cet article est le compte-rendu de l'ouvrage anglais : « Voyage à la Nouvelle-Zélande, par Ernest Dieffenbach Londres, 1846, (en anglais).

(Com. de M. Alfred Harou).

⁂ *Un manuscrit de contes à retrouver.* — Alexis Monteil dans son traité des matériaux manuscrits, publié en 1836, raconte t. II, p. 181, qu'il possède un manuscrit de l'année 1618 (in-4 basane bleue, filets), qui a pour titre *Contes de Fées*, et dont le style (pour la forme et la gracieuse naïveté), ressemble dit-il, à celui de Perrault. Deulin dans son introduction aux Contes de Ma Mère l'Oye, dit qu'il a vainement recherché ce manuscrit. Quelqu'un de nos lecteurs en a-t-il eu connaissance et que contient-il ?

⁂ *Folk-lore Society.* — A la suite de la dernière Assemblée générale de Folk-Lore Society la revue « Folk-Lore » est dirigée par un comité composé de MM. G. L. Gomme, E. Clodd, J. Jacobs, W. J. Kirby, miss Roalfe Cox et Alfred Nutt, (président) et toutes les communications intéressant la société ou la revue doivent être adressées à M. J. A. Milne, secrétaire, 11, Old square, Lincoln's In, Londres.

⁂ *Ce qu'on dit aux personnes ennuyeuses.* — En Hainaut. Aux personnes qui à tout moment dans la conversation disent : *Quoi ?* on répond : Que les fèves ne sont pas *des pois.*

(Com. de M. Alfred Harou).

⁂ *Le Benedicite picard au banquet de la Mi-Carême des dames de Temple.* — M. Achille, président, prononce l'allocution suivante : « Dans mon pays de Picardie on a conservé l'usage de dire le *Benedicite* avant le repas, et voici en quoi consiste cet usage : chacun embrasse sa voisine, et si la voisine est satisfaite du baiser reçu, elle le rend à son voisin qui le repasse à sa voisine de sorte que le baiser fait le tour de la table et que pendant tout le temps du dîner, l'entrain et la gaieté ne cessent de régner. » (*Le Temps*, 4 Mars 94).

⁂ *Se prendre le nez.* — En Haute-Bretagne quand on se prend le nez, on dit « ma cane a-t-elle soif ? » si l'on répond oui, on tire sur le nez, et si l'on dit non, on frappe sur le nez trois coups.

(Com. de Mlle Marie Cochery).

⁂ *Les Perles*, leur origine. — Légende Abyssinienne de tradition égyptienne : « Parlez de perles à un Abyssinien, il vous répondra que ce sont les œufs du Phénix, fécondés par un rayon de soleil ». — (Ch. Didier, *cinquante jours au désert*).

(Com. de M. A. Certeux).

Digitized by Google

RÉPONSES

.*. *La Physique, livre de sorcellerie.* (T. IX, p. 58 et suiv. — M. Le Carguet nous décrivant les *Superstitions et Croyances du Cap Sizun*, consacre quelques pages à ce qu'on nomme dans ce pays *la Physique*, qui est une façon de sorcellerie. Il n'y a point qu'au fond de la Bretagne que cette expression est usitée dans ce sens, elle l'est ou du moins l'était encore il y a quelques années, à Paris et dans sa banlieue, à ma connaissance exacte dans la région de Pierrefittes, Villiers-le-Bel, Gonesse, c'est-à-dire au nord de Saint-Denis, où j'ai entendu conter l'histoire d'une maison hantée, dont les meubles étaient agités et remués, dont les sonnettes tintaient sans qu'on sût pourquoi, et les gens du pays disaient que tout celà était causé par « *la Physique* », tout comme au Cap Sizun.

(Com. de M. Girard de Rialle).

.*. *Faire sa poire* (t. VIII p. 576, 624. t. IX p. 72). — Au régiment, on dit de quelqu'un qui se serre pour se faire la taille fine qu'il « fait sa poire » ou « sa gourde. »

(Com. de M. Léo Desaivre.)

.*. *Etres fantastiques qui font dormir les enfants* (t. IX. p. 72). Dans plusieurs des provinces belges, lorsque l'heure du sommeil sonne pour les enfants, on les envoie coucher, en leur disant que l'*homme au sable va venir*. Cette locution proverbiale, usitée aussi en Allemagne, a fourni à Hoffmann le sujet d'un de ses contes fantastiques.

(Comm. de M. Alfred Harou).

.*. *La paille et les croix* (t. VIII, p. 575). — Un de nos confrères demande le sens d'une tresse de paille suspendue à une croix qu'il a aperçu du chemin de fer aux environs du Mans. J'ai interrogé sur ce point un de mes amis, natif et habitant du Maine qui m'a répondu n'avoir jamais remarqué la chose. Toutefois, si notre confrère a fait cette observation en traversant le Perche et non le Maine, je suis en mesure de lui dire qu'en temps de chasse dans cette région le propriétaire qui veut faire connaître que celle-ci est réservée sur ses terres, suspend de la paille aux arbres et aux poteaux bien en vue dans ses champs.

(Com. de M. Girard de Rialle).

.*. *Les araignées et les étables* (t. IX, p. 66). — Dans les environs de Tournai (Hainaut), on croit que les araignées purifient l'air des étables.

(Com. de M. A. Harou).

.*. *Sur un proverbe* (t. IX, p. 134). — En Bourgogne on dit couramment à quelqu'un qui ne tient pas une promesse : « T'es comme les Auvergnats. Te dis : Che que j'ai dit, je m'en dédis ».

(Com. de M. H. H. Bibliothèque de Mâcon).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 5 — Mai 1894.

MŒURS ÉPULAIRES

I

La Cuisine des enfants dans les campagnes du pays Messin

Les champs, les prés, les haies, les vergers, les bois, les chenevières, les jardins, les vignes, les ruisseaux, les fontaines, voilà le garde-manger abondant et varié des enfants de nos villages.

Dans les sillons, derrière la charrue, ils ramassent le *maç'hon* (1) (*tubercule du macjon*, *Macusson*, *gesse tubéreuse*, *lathyrus tuberosus*) à la chair ferme comme celle de la noisette, et le *chiroui* farineux (les racines tendres et allongées du *Sium sisarum*, Berle des potagers ou Chervis). Plus tard, ils vont cueillir les *moures* (les fruits parfumés de la ronce des champs, *Rubus cæsius*, *Rubus arvensis*).

Dans les prés, ils mangent les jeunes pousses ondulées et tortillées de la *bombarbe*, *fora* (salsifis des prés, *Tragopogon pratensis*), l'al'hatte, al'hatte de crépauds (oseille sauvage, *rumex acetosella)*, petite oseille, commune dans les prés secs ; dans les prés humides, quelques espèces de *carex*, fort abondantes d'ailleurs, font les délices des enfants (ce sont les *laiches*, *carex vulpina*, *C. meduricata*, *C.-leporina*, *C.-capitosa*, etc.), ils en arrachent les premières feuilles au printemps, feuilles engaînantes, formant une espèce de tige triangulaire,

1. Toutes les plantes ou fruits sont nommés par leur nom en patois du pays messin.

Digitized by Google

qui, poussant en terre, offrent à cette partie de la feuille la plus rapprochée du collet une substance blanche et tendre, ayant un goût de beurre et singulièrement friande pour les palais de nos jeunes dégustateurs.

Les haies leur fournissent, l'été, des *moures* (*Rubus dumetorum* et *R.-fruticosus*), fruits de la ronce des haies, plus gros, moins sucrés, moins aromatisés que ceux de la variété plus grêle, qui vient dans les champs ; en été, puis en automne, les feuilles d'abord, puis les fruits du *berbelin* (baies rouges, ovales, cylindriques de l'Epine-vinette commune, *berberis vulgaris*), les *patches* ou *pochettes* (fruits rouges, ovales, de l'aubépine commune, *cratægus oxyocantha*), les *greselles* (la petite groseille épineuse sauvage, *ribes grossularia*), que les enfants croquent verte ; les *ponelles*, prunelles (fruits de l'épine noire ou prunier épineux, *prunus spinosa*), singulièrements astringents, et qui, comme les *gréte-culs* (*cynorodons*, fruits de toutes les variétés du rosier de chiens, *rosa canina*), ne sont estimés des jeunes amateurs que lorsque, comme ils disent, la gelée « a passé dessus ».

Les bois sont pleins de ressources friandes : les fraises parfumées (*fragaria vesca*), les *comielles* ou *conieulles* (joli fruit et fort appétissant du cornouiller, *cornus mascula*), la *chourbe* (corme ou sorbe, fruit du sorbier domestique, *sorbus domesticus*), ressemblant à une petite poire ; les *oliges* (alises ou alosses, fruits de l'alisier, *sorbus torminalis*), fruits bruns, ovales, arrondis, bons à manger quand ils sont amollis par la maturité, les *nuh'hates*, noisettes (*corylus avellana*), les *feyènes* (faînes, fruit du hêtre des bois, *fagus sylvatica*) ; les *pains de coucous*, petite feuille fort désaltérante d'une petite plante qui se trouve souvent au pied des chênes dans les bois humides et qui est aussi appelée *surette, alleluia*, c'est l'*oxalis oseille*, *oxalis acetosella*, enfin les baies bleu-noirâtres de l'*airelle* ou *myrtile* (*vaccinium myrtillus*), avec lesquelles on a le double plaisir de se régaler et de se barbouiller la figure.

Dans les vergers, nos vauriens se régalent de *trons de Jacques*, (m.... de Geais), gomme qui découle le long des tiges des pruniers, des abricotiers, cerisiers ; ils sucent le suc mielleux qui se trouve au fond de la corolle monopétale de la fleur du trèfle, *trifolium pratense*.

C'est fort bien, mais dans ces mêmes vergers, les cerises, les prunes, les poires, les pommes, les noix, les *poérates* (renards), petites poires dures, les *nèpes* (nèfles), dont ils font des *biassis* [1], offrent des tentations auxquelles ils ne résistent pas toujours. Mais

1. Petits amas de fruits que les enfants cachent dans le foin ou la paille pour les faire *blétir*.

Digitized by Google

parlez-moi surtout de ces pommes de terre cuites en plein air, sous la cendre, de ces succulentes marmelades de prunes, de poires ou de pommes tombées, confectionnées par nos petits bergers et nos petites bergères, quand ils conduisent et gardent en pâture leurs vaches dans les prés. Deux pierres et un léger creux dans le sol servent de fourneau, une boîte de fer blanc ayant contenu des sardines ou autre chose, voilà la marmite, des bâtons pointus servent de *cueuriattes* (cuillers), et voilà le festin organisé. Chacun, attentif à la cuisson, petit garçon ou petite fille, plonge son bâton dans la marmelade, pour soi-disant en reconnaître le degré, et le lèche à mesure fort consciencieusement.

Dans les jardins, la *carotte* commune (*daucus carota*) a des amateurs, ainsi que les *pois verts* avalés avec leurs cosses, les *tocs* de salade de *chicon* (*lactuca sativa*) sont râclées au couteau et grignottées avec délices, les *graines de pavots*, écoulées dans la main et lampées à grands coups de langue, constituent un dessert avalé souvent avant le corps du repas.

Le long des chemins, on récolte les pains d'*janes* (pains d'oiseaux) fruits des deux variétés de mauves appelées en patois fromgeons (*malva sylvestris* et *malva rotundifolia*); on cueille les *sess'nions*, *ortie blanche* en fleurs (*lamium album*), pour en sucer la goutte de liqueur miellée contenue au fond de la corolle.

Quand la vendange est faite, on va *grapiller*, et quand, avec les grives, on a ramassé le dernier raisin, on s'amuse à sucer les *crampons* ou *vrilles* de la vigne. C'est, ma foi, fort bon, quand on a soif, et, en chassant dans les vignes pendant les journées chaudes de l'arrière-saison, je me suis souvent désaltéré en sensualiste à cette auberge sans enseigne et sans écot.

L'enfant est naturellement braconnier. Le gibier qu'il convoite, et qu'il atteint souvent, grâce à son peu d'agilité, se compose, à la sortie de l'hiver, des escargots, encore operculés, et qu'il fait griller sur des charbons ardents. En été, en certains villages de sol sableux, c'est une petite espèce de hannetons qu'il pourchasse dans les prés, le *rhizotrogus solstitialis*, fort abondant en certaines années, et dont il croque la tête !! elle a, paraît-il, comme les araignées de M. de Lalande, le goût de la noisette. Au bois, proie coupable et défendue, mais d'autant plus estimée, nos polissons enlèvent aux nids les œufs d'oiseaux, pour les *hômer* (humer, gober) d'un seul coup : ils n'épargnent même pas les jeunes oiseaux, à peine vêtus de leurs plumes, et les font frire tels quels, mais ce crime est commis surtout par les grand garçons, les petits moins cruels,

« *Cet âge est sans pitié* »

Digitized by Google

séparent en deux les *bondons* (bourdons) et les *taons*, et se font un régal du miel très doux que renferme leur abdomen. Dans les pays à ruisseaux, on cherche sous les pierres de leur lit les *petites écrevisses*, que l'on démembre toutes vives et que l'on mange crues, toutes pratiques fort mauvaises, et que les parents malheureusement ne songent nullement à réprimer.

Au logis paternel, en dehors de la cuisine légale, on se dispute les *rézis* espèce de récolte dérobée ; ce sont les gratins attachés par la cuisson aux parois de la casserole où l'on fait cuire le *riz*, la *semoule*, les *poussates* (bouillie de farine au lait) ; l'obtention de cette friandise, ou sa capture, est fort recherchée de nos petits sybarites.

Mais ce ne sont pas seulement les satisfactions de l'estomac que nos petits vauriens savent se procurer dans les champs. Ils y ont d'autres distractions. Avec les fleurs des primevères, ils confectionnent des pelotes odorantes. qu'ils se lancent les uns aux autres et qu'ils rattrapent avec habileté. Cette même fleur leur procure un spectacle plus tranquille et non moins intéressant, celui des *marionnettes*. Ecoutez ! Une petite fille dépouille une fleur de primevère de sa corolle et n'en garde que le pistil et le style, qui leur représente une toute petite poupée qu'elles appellent la *marionnette*. Elles la déposent délicatement sur l'eau tranquille d'une anse du ruisseau en chantant l'incantation suivante :

Vas ! vas ! ma petite marionnette !
Vas ! vas ! trois p'tits tours et puis t'en vas !

La marionnette tourne un instant puis disparaît, submergée dans ce petit océan, ou emportée par le courant vers des destinées inconnues. Et l'on continue avec d'autres, en poursuivant le chant consacré

Vas ! vas ! ma petite marionnette !
Vas ! vas ! trois p'tits tours et puis t'en vas !

Mais des petits garçons viennent troubler l'innocente représentation. Ils se sont façonnés des *flûtes*, ou plutôt des sifflets, avec des branches de saule, dont la sève printanière a aidé à vider l'écorce de leur bois, et ils en tirent des sons discordants, qui pourraient leur valoir, à juste titre, l'apostrophe de Ménalque à Damœtas dans la 3e églogue du Mantouan

Non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum, stipula, disperdere carmen ?

Que vous dirai-je ? Ces petits gaillards ont su se donner avec le repas, les jeux, le spectacle, la musique, et pour finir ils y ajoutent un cigare fumé voluptueusement. Les sarments de la *coûne de geiss*,

Digitized by Google

clématite des haies, découpés en fragments de longueur convenable, en font l'office et, creux et spongieux dans leur intérieur, allumés à un bout, permettent d'en aspirer la fumée et d'en entretenir la combustion.

E. AURICOSTE DE LAZARQUE.

II

FORMULETTES POUR TRINQUER

Pays de Dol (Ille-et-Vilaine)

Les jours de fête on pousse le couvercle de la Table à Tabatière (ainsi nommée à cause de sa forme). On exhibe la miche de pain, le beurre et le lard. Puis commence le régal. Si l'on veut trinquer solennellement (ce qui arrive six ou sept fois dans les grands repas), on se lève, on place le verre à la hauteur du menton, l'on s'incline en disant : « De tout mon cœur je vous salue » et l'on boit d'un trait. A la fin du diner viennent les toasts populaires.

I

Formule simple.

A ta, A ma,
Veux-tu bère une fa [1] ?

II

Formule solennelle.

A ta santé, ma reine,
A ta santé, Christophe,
Retape ton chapiau, (*tout le monde se découvre*)
Entonne dans ta gorge
De ce bon cidre nouviau ;
Car j'entends nos pressoirs
Qui crient miséricorde,
Qui disent qu'à toute l'année
On en boira core. [2]
A ta santé, ma reine

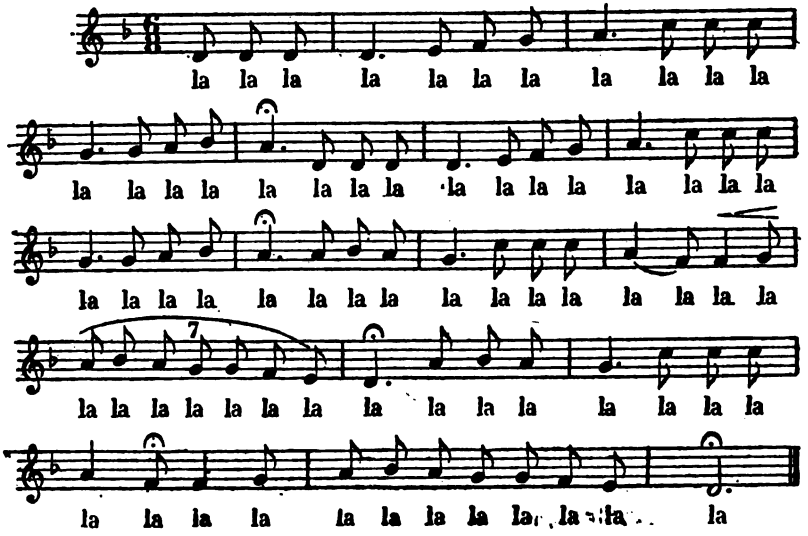
FRA DEUNI.

1. Boire une fois.
2. Encore.

Digitized by Google

CHANSONS POUR ENDORMIR LES ENFANTS

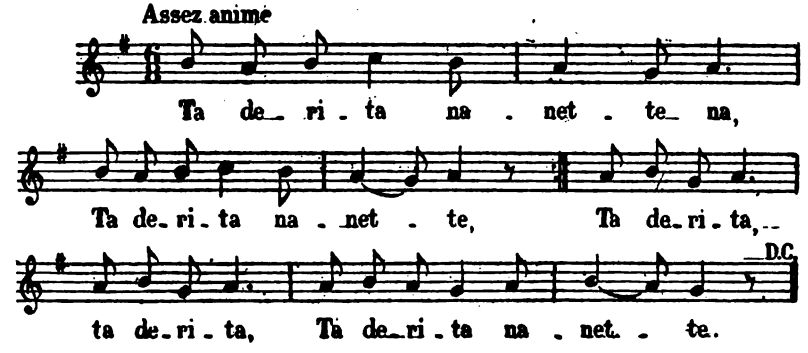
V. — (*Environs du Mans*).



Chanté par Marie Gobil, nourrice, venue de la Sarthe (environs du Mans), la mélopée étant dite tantôt lentement pour endormir l'enfant, tantôt vite pour l'égayer. La dernière phrase changeait souvent d'aspect, car la nourrice mettait des points d'orgue à tout instant.

Mme F. MAQUAIRE.

VI. — (*Bresse*).



Cette mélodie est la première, assurément, qui ait frappé mes oreilles. Par son rythme bien accusé, elle semble plutôt convenir

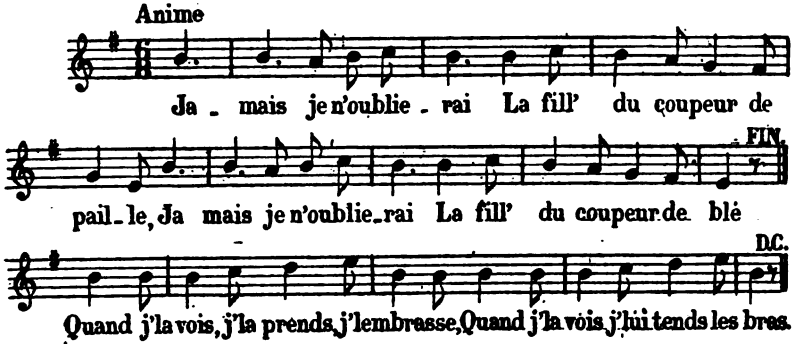
Digitized by Google

à une chanson à danser qu'à une berceuse. Mais si l'on songe que cette courte formule mélodique, évoluant sur quatre notes seulement, est destinée à être répétée un grand nombre de fois de suite, l'on concevra aisément que la monotonie qui en résulte ne tarde guère à produire l'effet cherché, qui est d'endormir l'enfant.

VII

La Fille du coupeur de paille.

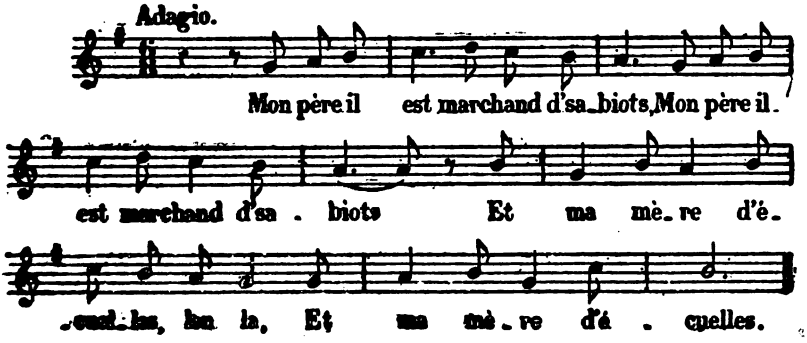
Ronde d'enfants recueillie et dansée à Bourg-en-Bresse, vers 1865.



Julien Tiersot.

VIII

Berceuse des environs de Saint-Malo.



Mon père il est marchand d'sabiots (*bis*)
Et ma mère d'écuelles, lon la,
Et ma mère d'écuelles.

Et un petit frère que j'ai, (*bis*)
Qu'il est à la Rochelle, lon la,
Qu'il est à la Rochelle.

Si mon petit frère i revient, (*bis*)
Je serai demoiselle, lon la,
Je serai demoiselle.

Si mon petit frère il est mort, (*bis*)
Je resterai bergère, lon la,
Je resterai bergère.

H. Harvut.

Digitized by Google

THÉATRE POPULAIRE [1]

III

Les Contes de Perrault chez les forains

Cette année on a pu voir les contes de Perrault dans plusieurs endroits de la foire au pain d'épice. Dans une petite baraque, des vues représentent l'histoire du Petit Poucet. Le théâtre des Variétés Amusantes a imaginé de faire deux pièces, qui sont jouées par des marionnettes très gentiment faites et costumées, le *Petit Poucet* et *Cendrillon*. Le Petit Poucet n'est pas tout à fait le conte de Perrault que tout le monde pourrait raconter par cœur. On l'a changé un peu, pour que cela fasse plus de plaisir aux spectateurs.

Voici comment est la pièce du Petit Poucet, qui est en un acte et quatre tableaux. Les personnages sont : Mathurin, Mathurine, le petit Poucet et ses six frères, les six filles du roi, l'Ogre, le Roi, un soldat du roi.

Premier tableau. La maison du bûcheron.

Mathurin : Nous voilà dans la misère, nous n'avons plus de pain à donner à nos enfants ; il faudra aller les perdre dans la forêt.

Mathurine : Oh ! non, tu ne le feras pas ; voudrais-tu perdre les enfants, surtout mon aîné, le petit Pierrot qui est déjà si courageux. Les mauvaises bêtes les mangeraient. Tu ne le feras pas, mon homme, tu ne les abandonneras pas ; tu en aurais du remords toute ta vie.

Mathurin : Je te dis que si, la Mathurine, puisque la huche est vide, demain nous irons les perdre dans la forêt ». Ils sortent, et le Petit Poucet qui s'était caché dans un coin dit : — Je sais bien ce que papa veut faire, il veut nous perdre, moi et mes frères dans la forêt ; mais je suis malin, et je vais aller chercher des cailloux blancs dans le ruisseau.

1. Cf. le t. III p. 221, 429. Le résumé de la pièce a été fait par mon petit garçon, âgé de huit ans et demi. (P. S.)

Digitized by Google

SECOND TABLEAU. La forêt, avec un arbre isolé.

Mathurin dit à sa femme : Que fait donc ce Petit Poucet à rester toujours en arrière. Puis il s'en va avec sa femme. Il dit aux enfants : Soyez bien sages ; ils répondent : Oui, papa !

Le petit Poucet dit : Mes frères, papa a voulu nous perdre ; mais avec mes petits cailloux blancs, je pourrai vous reconduire chez nous. Et ils partent pour retourner chez leur papa.

Dès qu'ils ont disparu, les six filles du roi arrivent et l'aînée dit : Nous étions à nous promener dans le jardin du roi notre père lorsqu'un Ogre s'est élancé sur nous et nous a mis dans sa hotte, et nous a emportées chez lui : il nous avait enfermées dans une sombre pièce et le lendemain il entra pour nous tuer ; heureusement qu'il était ivre, et qu'il fit un faux pas et s'endormit. Nous profitons de cela pour lui échapper. Oh ! j'en tremble encore ! Et les sœurs répètent : Oh ! j'en tremble encore.

Les princesses entendent du bruit, et croient que c'est l'ogre ; alors elles se sauvent.

Mathurin et sa femme arrivent avec les enfants et leur disent de s'amuser pendant qu'ils iront couper du bois. Ils leur recommandent d'être bien sages, et Mathurine en s'en allant dit : Ah ! nos pauvres petits enfants ! Le Petit Poucet essaie de retourner chez lui ; mais il ne retrouve plus ses miettes de pain, et il dit : Cette fois nous voilà bien perdus. Alors les enfants s'agenouillent et se mettent à chanter :

Grand Dieu, que la nuit est sombre,
Il fait noir autour de nous.
On ne voit plus rien dans l'ombre,
Et l'on entend les cris des loups :
. . . . . .
Faites, bon Dieu, que nous n'ayons plus peur,
Et vite ramenez-nous chez nous.

Les princesses arrivent alors, Poucet s'adresse à elles pour savoir comment sortir de la forêt ; l'aînée des princesse répond : On vous rendrait ce service avec le plus grand plaisir, mais nous aussi nous sommes égarées. Et elle raconte comment elles ont été prises par l'Ogre. Poucet leur dit : Nous sommes les enfants d'un pauvre et honnête bûcheron, il nous a perdus dans cette sombre forêt parce qu'il ne pouvait plus nous donner de pain.

Les princesses et les enfants s'agenouillent et chantent en chœur :

Grand Dieu, que la nuit est sombre, etc.

On entend du bruit, et l'une des princesses dit qu'elle voit l'Ogre qui saute d'une colline à l'autre avec ses bottes de sept lieues. Pou-

Digitized by Google

cet grimpe dans un arbre pour voir s'il ne trouverait pas quelque endroit où se cacher. Après avoir regardé, il dit qu'il voit une espèce de grotte.

TROISIÈME TABLEAU. La grotte.

Les petits garçons et les princesses se cachent chacun dans un coin, Poucet dit : Je vais tâcher de prendre les bottes de l'Ogre et de lui couper la tête.

L'Ogre arrive avec un grand coutelas. Il dit : Je sens la chair fraîche ; mais je suis lassé, mes bottes me font mal, et je vais m'endormir.

Il disparaît, puis le petit Poucet va lui couper la tête.

QUATRIÈME TABLEAU. Le jardin du roi.

Le roi dit : Je suis bien malheureux, quelqu'un m'a enlevé mes filles ; je donnerais dix ans de ma vie pour savoir où elles sont. Un garde arrive et dit : Sire, il y a là un petit bonhomme qui voudrait vous parler. Le roi dit de le faire entrer. Le Petit Poucet arrive botté et dit : Sire, vos filles ont été enlevées par un Ogre. *Le roi* : Je vais mettre mon armée en campagne et aller combattre cet Ogre. Le *Petit Poucet* : Sire, il n'y a pas besoin de réunir votre armée, car je l'ai tué, et je lui ai pris ses bottes, et comme elles sont fées, elles sont devenues à ma taille, et je les ai mises pour venir vous avertir.

Un peu après les princesses et les six frères de Poucet arrivent. Le roi est bien content de les voir, et l'on chante :

Dansons, chantons le retour des princesses,
Dansons, fêtons cet heureux jour.

Quand la chanson est finie le roi dit : Comme je n'ai pas d'héritier masculin, je donne mon héritage à ce brave Petit Poucet, et je marie mes filles avec ses frères, puis ils chantent :

Dansons, chantons, le retour des princesses, etc.

La toile tombe. PAUL-YVES SÉBILLOT.

Le petit Poucet, vignette de l'édition des Contes de Perrault, publiée par Collin de Plancy, 1825.

Digitized by Google

NAVIRES ET MARINS

XI *(suite)*

Le baptême de la ligne (1)

u commencement du XVIIIe siècle, cette coutume était en pleine vigueur à bord des bateaux espagnols, et le P. Cat, missionnaire envoyé à la Plata, nous rapporte en détail la cérémonie dont il fut témoin le 18 février 1729, et qui surpassait, dit-il, en fait de plaisanteries originales, celles des autres nations.

« On célébra une fête qui vous surprendra par sa singularité. Nous n'avions dans le vaisseau que des Espagnols : vous connoissez leur génie romanesque et bizarre, mais vous le connoîtrez encore mieux par la description des cérémonies qu'ils observent en passant la ligne. La veille de la fête, on vit paroître sur le tillac une troupe de matelots armés de pied en cap et précédés d'un héraut qui donna ordre à tous les passagers de se trouver le lendemain à une certaine heure sur la plate-forme de la poupe pour rendre compte au président de la ligne des raisons qui les avoient engagés à venir naviguer dans ces mers et lui dire de qui ils en avoient obtenu la permission. L'édit fut affiché au grand mât ; les matelots le lurent les uns après les autres, car tel étoit l'ordre du président, après quoi ils se retirèrent dans le silence le plus respectueux et le plus profond. Le lendemain dès le matin on dressa sur la plate-forme une table d'environ trois pieds de large sur cinq de long ; on y mit un tapis, des plumes, du papier, de l'encre et plusieurs chaises à l'entour. Les matelots formèrent une compagnie beaucoup plus nombreuse que la veille ; ils étoient habillés en dragons et chacun d'eux s'étoit armé d'un sabre et d'une lance. Ils se rendirent au lieu marqué au bruit du tambour, ayant des officiers à leur tête. Le président arriva le dernier. C'étoit un vieux Catalan qui marchoit avec la gravité d'un roi de théâtre ; ses manières ridiculement hautaines, jointes à son air original et burlesque qu'il soutenoit du plus grand sang-froid, faisoient bien voir qu'on ne pouvoit choisir personne qui fût plus en état de jouer un pareil rôle.

1. Cf. le t. IX, p. 119.

Digitized by Google

« Aussitôt que le digne personnage fut assis dans le fauteuil qu'on lui avoit préparé, on fit paroître devant lui un homme qui avoit tous les défauts du Thersite d'Homère. On l'accusoit d'avoir commis un crime avant le passage de la ligne. Ce prétendu coupable voulut se justifier, mais le président, regardant ses excuses comme autant de manque d'égards, lui donna vingt coups de canne et le condamna à être plongé cinq fois dans l'eau.

« Après cette peine, le président envoya chercher le capitaine du vaisseau, qui comparut tête découverte et dans le plus grand respect. Interrogé pourquoi il avait eu l'audace de s'avancer jusque dans ces mers, il répondit qu'il en avoit reçu l'ordre du roi son maître. Cette réponse aigrit le président qui le mit à une amende de cent vingt flacons de vin. Le capitaine représenta que cette taxe excédoit de beaucoup ses facultés, on disputa quelque temps, et enfin le président voulut bien se contenter de vingt-cinq flacons, de six jambons et de douze fromages de Hollande, qui furent délivrés sur le champ.

« Les passagers furent cités à leur tour, les uns après les autres. Le président leur fit à tous la même demande qu'au capitaine ; ils répondirent de leur mieux, mais toujours d'une manière plaisante et digne des interrogations absurdes du président qui finit sa séance par mettre tout le monde à contribution.

« Quand la cérémonie fut achevée, le capitaine et les officiers du vaisseau servirent au président des rafraîchissements de toute espèce dont les matelots eurent aussi leur part. Mais la scène n'étoit point encore finie. Dès qu'on fut sur le point de se séparer, le capitaine du vaisseau qui s'était retiré quelque temps auparavant, sortit tout à coup de sa chambre et demanda d'un ton fier et arrogant ce que signifiait cette assemblée ? On lui répondit que c'étoit le cortège du président de la ligne. « Le président de la ligne ! reprit le capitaine en colère, de qui veut on parler ? Ne suis-je point le maître ici ; et quel est l'insolent qui ose me disputer le domaine de mon vaisseau ? Qu'on saisisse à l'instant ce rebelle et qu'on le plonge dans la mer ». A ces mots, le président troublé se jeta aux genoux du capitaine, qu'il pria instamment de commuer la peine ; mais tout fut inutile, il fallut obéir. On plongea trois fois dans l'eau sa risible excellence, et ce président si respectable, qui avoit fait trembler tout l'équipage, en devint tout à coup le jouet et la risée. Ainsi se termina la fête » (1).

RENÉ BASSET.

1. *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin. Orléans et Paris, 1875-1877. *Missions d'Amérique*, t. II, p. 232-233.

Digitized by Google

USAGES ET SUPERSTITIONS DE MAI [1]

V

Le Vin de Mai [2]

II

En Allemagne

L'*usage de boire du « Vin de Mai »* est encore fort répandu en Allemagne, du moins en Saxe. Dès que Mai a paré les bois et les champs de leur beauté printanière, on arrange des parties de campagne pour aller cueillir du « Waldmeister » c'est ainsi que l'on appelle communément « l'aspérule odorante ». Les jeunes gens se répandent dans les bois pour cueillir la plante pendant que les parents étalent sur de belles nappes blanches les provisions emportées dans le coffre de la voiture. Puis on apporte la récolte odoriférante, — la plante ne doit pas être en fleur pour avoir tout son parfum ; — on en fait de grands bouquets qu'on met dans du vin blanc faiblement sucré ; on prend soin de fermer le vase (une soupière la plupart des fois pour un pique-nique, un élégant bocal en cristal, appelé « *Bowle* » si on prépare le vin à la maison) et on laisse infuser pendant environ une heure.

Ce vin que nous appelons « *Maitrank* » est moins connu dans l'Allemagne du sud ; nous en avons cependant préparé une fois à Heidelberg et on l'a trouvé délicieux.

Dans un long poème, intitulé « *Waldmeisters Brautfahrt* — « tournée de fiançailles du maître Aspérulus » — Otto Roquette, un de nos meilleurs poètes lyriques, a chanté spirituellement la vertu de ce vin aimable qui donne à ceux qui en boivent une petite pointe de gaieté, moins par les qualités toxiques qu'il contient que par l'humeur enjouée que tout le monde apporte à ces réunions.

On nous dit qu'aux environs de Reims et de Nancy on prépare aussi du « *Vin de Mai* » avec une petite plante verte qui ne doit être autre chose que l'Aspérule, que les maîtresses de maison aux environs de Paris appellent communément « du *muguet* ». On en trouve presque dans tous les jardins à l'état sauvage.

Hedwige Heinecke.

1. Cf. le t. III, p. 246, le t. IV, p. 265, le t. V, p. 261, le t. VII, p. 314.
2. Cf. le n° de Mai 93.

Digitized by Google

Notre collègue M. Paul Ristelhuber a fait allusion à cette coutume dans l'un de ses poëmes[1].

Par le train de plaisir emportés vers Mayence
Nous voyions défiler les champs pleins de rumeurs
Les coteaux verdissant où fidèle à ses mœurs,
Le gai Palatinat travaille, boit et danse.

A peine descendus, le *Vin de Mai* nous rit
Dans la coupe où flottait l'aspérule odorante,
Muguet-reine des bois, dont l'haleine enivrante
Promet la joie au cœur et ravive l'esprit.

Tu bus et la liqueur mouilla ta claire ombrelle,
Bah ! c'était Pentecôte : au-dessus des amants,
Le soleil sur le Rhin semait les diamants,
Le printemps éclatait et la vie était belle.

Dans le fond des forêts, au chant du rossignol,
La plante refleurit et parle de jeunesse....
Hélas ! le souvenir est ma seule richesse
Et vers d'autres climats l'amour a pris son vol.

(*Amours et voyages*, Paris, 1889, p. 44).

A. C.

VI

Les Mais en Belgique

En témoignage de leur futur bonheur, les amoureux et les courtisans dressent devant la maison de leurs maîtresses des arbres ou des branches qui varient suivant les cantons de la Flandre. Dans celui de Gand, c'est presque toujours un pin ; les branches de ces arbres de joie sont ornées de devises de toutes sortes, qui portent le nom de *beloften*.

(*Messager des sciences*. — XXVIII, 319).

Aux Estinnes (Hainaut) les jeunes gens plantaient jadis l'arbre de Mai au faîte des habitations, le 1er Mai, pour rendre hommage à leurs bien-aimées ; mais ils se rassemblent encore la *nuit de Mai* et de *l'Ascension* pour peindre les portraits des amantes sur les murailles bien blanches.

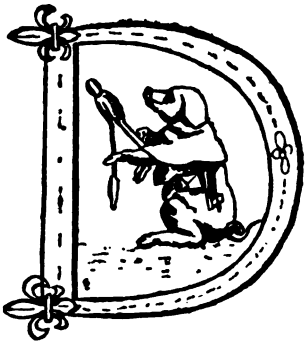
(*Th. Lejeune*. Histoire des Estinnes, dans les Annales du Cercle archéologique de Mons, XV, 149-50.)

Alfred Harou.

1. L'usage du *Vin de Mai* est répandu en Allemagne et depuis vingt ans en Alsace.

Digitized by Google

UN JEU MAROCAIN



DANS sa relation, le pseudo Alibey el Abbassi (Badia y Lieblich) décrit un jeu en usage au Maroc, dont les autres voyageurs ne font pas mention. « L'unique jeu qui présente un peu d'intérêt est celui qui consiste à mettre une douzaine de tasses renversées sur un grand plat. La compagnie se divise en deux bandes : l'une met une bague ou une pièce de monnaie sous une tasse, et l'autre bande doit trouver l'objet caché dans la première tasse ou dans la dernière qu'elle lèvera. Si elle ne la trouve que dans une tasse intermédiaire, celui qui a levé la tasse est puni par un coup que chaque personne de la bande opposée lui applique sur la main avec un mouchoir noué ; mais si la bague est trouvée dans la première ou dans la dernière tasse levée, alors chaque bande change de rôle.

« Ce jeu est assez intéressant, et amuse par les disputes qui s'élèvent parmi les personnes de la bande qui doivent lever les tasses, et l'opposition des faibles et des forts ne laisse pas de produire quelques bons tableaux. A peine un des chercheurs avance-t-il la main pour lever une tasse que ses camarades se jettent sur lui pour le retenir, le baisent et le prient au nom de Dieu de ne pas la toucher. Un autre découvre tout d'un coup quatre ou six tasses, les croyant libres et reste pétrifié en voyant la bague fatale. Comme le secret de la tasse qui cache la bague est connu par tous ceux d'une bande, les individus de la bande opposée cherchent à le deviner sur leurs visages ; et tous se trompent par de fausses apparences ».

RENÉ BASSET.

(*Voyages d'Alibey El Abbassi en Afrique et en Asie. Paris*, 1814, 3 v. in-8, t. I, ch. XI, p. 194-195).

Digitized by Google

LE BONHOMME MISÈRE DANS L'ICONOGRAPHIE [1]

II

J'ai, il y a cinq ans, à l'occasion de l'iconographie du Bonhomme Misère, parlé du projet qu'avait eu Champfleury de faire une série d'images populaires, qui auraient, comme au début de cet art, été dessinées par des artistes véritables ayant le sentiment de la simplicité et de la naïveté qui convient au genre. Des images populaires scandinaves exposées à Paris en 1867, et conçues dans la manière, légèrement modernisée, des imagiers du XVIe siècle, montraient que l'on pouvait réussir dans cette voie. Je savais qu'il en avait parlé à Léonce Petit, et la Mort dans l'arbre, que nous reproduisons à

1. T. IV, p. 645. Cet article était accompagné de plusieurs autres dessins.

Digitized by Google

nouveau, avait été dessinée et coloriée par Petit, que cette tentative séduisait, pour faire une sorte de spécimen. Je croyais qu'il n'avait traité qu'un seul épisode, lorsque dernièrement mon vieil ami Jean Even, maire de Dinan, ayant vu chez moi l'aquarelle de la Mort dans l'arbre, me dit qu'il possédait un dessin de Petit, non signé, représentant une autre scène de la légende (fig. 2). J'écrivis à Paul

Eudel, qui à la mort de Champfleury mit en ordre ses papiers, et dressa trois excellents catalogues, si dans les notes de son ami, il avait trouvé quelque trace de ce projet. Il me répondit qu'il n'avait vu aucune note à ce sujet ; que Champfleury ne lui en avait jamais parlé, et que le numéro spécimen (et unique) de *l'Imagerie nouvelle* ne contenait rien qui touchât de près ou de loin à la Légende de Misère, et aux projets de collaboration avec Léonce Petit. Il est très vraisemblable que ce dernier n'a fait que les deux scènes que nous reproduisons.

En Allemagne nous trouvons dans une anthologie de contes

Digitized by Google

populaires, intitulée *Das Buch der schœnsten Kinder-und Volksmærchen Sagen und Schwanke*. Leipzig, 1880, in-8, une représentation de la mort dans l'arbre, épisode d'un conte de Bechstein, le Forgeron de Jüterbogk, qui appartient à la série, assez nombreuse à l'étranger et en France, dans laquelle le rôle du bonhomme Misère, dupeur de la mort, à l'aide de dons qui lui ont été accordés, est rempli par un forgeron.

P. S.

SUPERSTITIONS DU COMTÉ DE NOTTINGHAM

Angleterre

Les Plumes et les agonisants.

Parmi les superstitions du peuple du Nottinghamshire, (autrefois formant une partie du Danelagh), est la croyance qu'il ne faut pas faire des lits, ou des oreillers, avec des plumes de pigeon. C'est parcequ' « *on ne peut pas mourir dessus* ». Cette idée est répandue partout parmi les paysans et même parmi les domestiques assez instruits. On ne veut pas utiliser les plumes de pigeon dans les maisons fort pauvres, pour cette raison.

Une femme du village d'Oxton dans l'ancienne forêt de Sherwood, m'a raconté en 1892, comment un homme de sa connaissance, « ne pouvant pas mourir », on soupçonna la présence des plumes d'un mauvais caractère dans son lit, on les tira dehors, et les jeta par terre après quoi, le mourant finit tranquillement.

Peut-on expliquer cette croyance par une idée, d'origine orientale, de la sainteté des pigeons, les oiseaux de Vénus, le messager de Noé, et plus tard, le Saint-Esprit des Chrétiens ?

Mme Chaworth-Musters.

Digitized by Google

LES VILLES ENGLOUTIES [1]

CX

La ville d'Herbadilla (Herbauges)

trois kilomètres de Bouaye (Loire-Inférieure), le lac de Grand-Lieu recouvre la ville d'Herbadilla (Herbauges). Les habitants s'étant livrés à tous les vices, Dieu, pour les punir, transforma subitement la vallée qu'ils habitaient en lac [2]. On prétend même que les cloches de la vieille église d'Herbauges s'entendent chaque année, au jour de Noël.

CXI

Le Chateau de Bex [3]

En Suisse, près de Bex, sur la route qui grimpe à la *Dent de Morcles*, on remarque, au pied d'une paroi rocheuse presque à pic, une petite mare entourée d'une barrière en bois. Les montagnards redoutent de passer près de cette mare, d'où ils entendent sortir, disent-ils, des plaintes étouffées qu'ils attribuent aux habitants d'un château, englouti à cet endroit depuis des siècles.

Jadis ce château égayait la région et les fêtes qu'on y donnait étaient célèbres; mais c'est en vain que les pauvres venaient solliciter une obole, la châtelaine surtout méprisait tant les mendiants qu'elle défendait qu'on leur donnât le plus petit morceau de pain.

Un jour, pendant que le seigneur était à la chasse, un vieillard se présente : « Par pitié, dit-il, donnez-moi un peu de pain et d'eau, je meurs de faim ». Un domestique allait lui faire la charité, quand la maîtresse du logis, qui achevait de festoyer avec des amis, voyant du haut de son balcon ce qui se passait, se met en colère, ordonne de bâtonner le domestique et fait lâcher ses chiens de garde sur le

1. Cf. la table des années 1892, 1893.
2. Voir t. VII, p. 556, la légende rapportée par Albert Le Grand.
3. Le château englouti, étant d'après la légende, situé près de Bex, il est naturel que nous le désignions par le nom de cette localité.

Digitized by Google

pauvre solliciteur. Le vieillard fuit comme il peut, franchit la grille, traverse la route, et montant sur un tertre, il étend le bras vers le château en prononçant des paroles de malédiction. La châtelaine, ses hôtes et la valetaille, s'esclaffent de rire. Mais voilà qu'un orage terrible éclate, l'eau inonde le sol, le recouvre, et tandis que le vieux mendiant tient toujours le bras étendu, le château s'engloutit.

Quand le maître du château revint, il ne trouva qu'une mare à la place de sa résidence seigneuriale. Sur le tertre où s'était tenu le justicier un sac en cuir plein d'or était déposé à côté d'une petite pièce de monnaie écornée qu'il reconnût pour l'avoir donnée la veille, pendant qu'il chassait, à un vieillard en haillons.

(Cette légende m'a été racontée par une vieille demoiselle de Genève qui, depuis son enfance, réside pendant un ou deux mois, chaque année, à Bex).

A. Certeux.

LES ONGLES [1]

VII

En Floride

En parlant des superstitions des naturels de la Floride, Marc Lescarbot signale celles des gens, qui craignent de se rogner les ongles le vendredi, ou qui ne veulent point être treize à table [2].

VIII

A la Mekke

Les femmes de la Mekke, d'après Badia y Lieblich (le pseudo Ali bey el Abbassi) ont grand soin d'enterrer leurs rognures d'ongles, lorsqu'elles se les coupent, de peur qu'on ne s'en serve pour faire des maléfices contre elles. Cette coutume a d'ailleurs été signalée chez plusieurs populations musulmanes [3].

René Basset.

1. Suite, voir Tome VIII, p. 375.
2. *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1866, 3 v. in-8, t, 112 p. 725
3. *Voyages d'Ali bey el Abbassi en Afrique et en Asie*, Paris, 1814, 3 v. in-8, t. II, p. 411.

Digitized by Google

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET COUTUMES DU MENTONNAIS [1]

VI

ÊTRES SURNATURELS

196 — *Le diable.* — Il accomplit les désirs des personnes qui se donnent à lui, se signant dans le *Livre rouge*. On dit des menteurs qu'ils l'ont signé.

197 — On l'évoque en allant vers minuit avec une poule ou un chat noir dans un sac à un endroit où quatre chemins se croisent, et en l'appelant trois fois.

198 — Il préside les réunions des sorciers, et désigne leur œuvre.

199 — *Les mauvais esprits.* — Quand ils furent chassés du paradis la moitié est restée dans l'air, d'où ils persécutent les hommes.

200 — Une femme ne doit pas se peigner en marchant sur le chemin ; les mauvais esprits pourraient la saisir par les cheveux.

201 — En marchant dans la nuit ne pas répondre à qui vous parle, ni tourner la tête pour regarder en arrière, quelque mauvais esprit pourrait saisir l'occasion pour vous nuire.

202 — Quand l'angelus sonne, si on est en chemin se mettre sur le côté, car les mauvais esprits courent au milieu chassés par l'ange. Ils sont redoutables pendant les demi-heures avant les angelus et avant minuit [2].

203 — L'eau courante leur déplait à cause du baptême de N. S. dans le fleuve. Il y en a beaucoup aux moulins, en colère bruyante contre le mouvement continuel de l'eau.

204 — Ils sont invisibles, excepté aux prêtres (v. 193), mais on les entend.

205 — *La magou.* — Un monstre terrible qui habite les eaux, les forêts, les souterrains, ou les caves. Il est très malicieux, cherchant à effrayer les gens. Parfois il épouvante les pêcheurs en tirant leur ligne de dessous l'eau, et leur adressant des paroles moqueuses, comme : *tire d'en haut que je tire d'en bas.*

206 — *Le matagan.* — Un être malin, invisible. Il fréquente les

1. Cf. le t. IX, pp. 111 et 213.
2. *Les marié ouré* (mauvaises heures). Le mot est parfois usité pour désigner les mauvais esprits eux-mêmes.

Digitized by Google

maisons où il fait du bruit et des dégâts. Il casse la vaisselle, vole et mutile les enfants.

207 — *Le couss.* — C'est le sorcier. Il a les qualités qu'on verra à propos de la sorcière (v. 208), mais il est plus rare et moins actif. On en aperçoit parfois la nuit dansant au son de tambours dans la vallée de Gorbio, à la Collettà près de la Plaine de Saint-Sauveur.

208 — *La Masca* est le nom de la sorcière. Elles se réunissent la nuit, sous un noyer à la montagne, sous un caroubier à Menton, car là il n'y a pas de noyers. Elles y dansent et tiennent leur conseil en racontant leurs exploits. Le diable, qui les préside, leur désigne à chacune les méfaits qu'elle devrait exécuter. Leurs moments plus propices pour le coup mortel sont les demi-heures avant les angelus et avant minuit; quand la cloche sonne, leur puissance cesse [1]. Elles peuvent se transformer en chat, en mouton, en poule ou en plante. Quand elle dort, son « double » parfois s'envole de sa bouche en forme de papillon noir ou de taon pour exécuter des maléfices. Si on la change de place pendant son absence, elle meurt, mais cela arriverait difficilement, car son âme est aux aguets pour revenir à temps. Si elles sont mariées, pour cacher leur absence, elles se remplacent au lit par un balai ou quelque autre objet.

209 — Elles ont la baguette traditionnelle, et aussi une petite marmite contenant un onguent magique, des objets qui leur permettent de voler dans l'air à leurs affaires.

210 — Les plus anciennes ont une autorité et une puissance supérieures. Elles peuvent défaire les ensorcellements des autres.

211 — Elles ne peuvent rien sur les esprits plus fort qu'eux. Elles sont plus puissantes à jeun.

212 — Elles font du mal surtout aux enfants. Des jeunes filles tombent malades de peur en les rencontrant. Elles causent une maladie de langueur, on en meurt sans cause visible, le corps s'épuise *comme le sel dans l'eau.* Elles occasionnent des chûtes à la campagne en se mettant à travers les jambes en forme de chat, de mouton noir, ou en se transformant en racine pour faire culbuter. Elles sont très redoutées : les mères, quand elles sont obligées de passer à côté, couvrent avec leurs robes le visage des enfants. On s'adresse aux prêtres pour les désensorceler. Souvent les personnes suspectes sont maltraitées, on croit qu'on les forcerait ainsi à défaire leur œuvre. On évite de parler avec elles.

1. Selon quelques-uns, quoique les sorcières puissent rendre malade à tout moment, elles n'arrivent à donner la mort que dans ces demi-heures. Quant à ces incertitudes et à ces inconséquences, il est souvent plus sûr de ne pas exiger des éclaircissements.

Digitized by Google

213 — Elles ensorcellent en touchant, en donnant quelque objet, même en regardant. En ayant un morceau du vêtement de quelqu'un, elles pourraient le rendre malade. Elles y arrivent aussi en mettant un pot rempli d'eau sur le feu, couvert de petits morceaux de bois ; elles nomment la personne visée, disant : *Je te fais et je te refais*, et appelant le diable trois fois.

214 — On les découvre à l'église en plaçant des épingles en croix dans le bénitier, elles seraient empêchées de sortir de l'église. Ou on pourrait mettre des épingles en croix sur le vêtement de la personne souffrante, la sorcière se fera reconnaître quand elle essayera vainement de la toucher. On les distingue également par leurs yeux cernés.

215 — On se protège contre elles en portant un sachet de sel fin ; la sorcière sera obligée de compter les grains d'abord, entre temps on pourrait être secouru. Aussi en portant des objets bénits, ou des gousses d'ail, ou une noix à trois coques, ou en laissant des couteaux en croix par terre à l'entrée de la maison pendant la nuit. Aux enfants, ou pourrait donner de l'eau bénite à boire ([1]).

216 — Un coup de fusil ne les atteint pas ; l'arme risquerait d'éclater. Mais en mettant un poil de la tempe ou de la poitrine (des endroits bénits) dans le canon ou sur la capsule, on les blesserait.

217 — Une sorcière mourante ne peut trépasser sans avoir transmis son pouvoir à un autre, qui devient alors sorcier ou sorcière, même malgré lui, et qui sera obligé d'aller à la danse et au conseil. Elle le fait parfois par stratagème, comme en priant quelqu'un de lui serrer la main. On l'a trompée parfois en mettant un balai dans sa main, lequel, après sa mort, s'est mis à danser autour de la chambre. Dans une occasion semblable, le balai, jeté au feu, a brûlé avec des détonations terribles.

218 — On désensorcellerait un animal en lui faisant manger des légumes volés à la sorcière.

219 — Les sorcières traversent l'eau courante avec peine. Les aider porte malheur.

220 — Ne pas se baigner dans un réservoir sans y avoir jeté des pierres en forme de croix ; il y aurait danger d'ensorcellement.

221 — Eviter les fontaines après minuit, de peur qu'elles n'aient été ensorcelées.

222 — *Les Fées*. A Menton, les fées semblent inconnues. Mais tout près, à Gorbio, on croit à l'existence de la *féda*. Les fées habitent surtout les fontaines. Elles font des plaisanteries, mais aussi parfois elles se montrent secourables.

1. Voir 44 pour quelques procédés de désensorcellement.

Digitized by Google

223 — *Apparitions nocturnes.* Des blanchisseuses mystérieuses ont été vues, la nuit, à Menton dans le Fossan ; et des fileuses à Sospel, sur le pont. Mais cette croyance paraît n'être pas très répandue.

224 — Les *Feux follets* poursuivent, ou égarent parfois les gens.

225 — Les *Revenants* sont assez fréquents. Il en a été question en parlant de la mort et du jour des morts.

226 — Ils font parfois des méchancetés à ceux qui auraient négligé leurs devoirs envers eux.

227 — Parfois une âme, à l'instant de la mort, en avertit une personne très éloignée, par des bruits, des voix, ou par une apparition.

228 — Les *Maisons hantées* ne font pas défaut. L'une des plus remarquables est celle où une dame paraît avec sa tête sous le bras. Un tombeau, de l'époque romaine, se trouvant sur son emplacement, un ouvrier, en faisant des fouilles, décapita accidentellement le cadavre qu'il renfermait.

229 — *Trésors cachés.* Au Tour Valletta et à Saint-Roch dans la ville de Menton ; à l'Ubag Foran, sur la route de Menton à Sospel ; à la chapelle ruinée de Saint-Pancrace sous Gorbio ; à la Madonetta, sur le Col de Peille. Ils sont attribués aux païens.

A Nice, comme en Provence, on cherche une chèvre d'or enterrée par les Sarrasins. Cette légende est inconnue à Menton.

VII

Magie et Divination

230 — Pour porter malheur à quelqu'un, mettre un balai renversé derrière la porte, ou à la fenêtre.

231 — Mettre des cheveux d'un ennemi dans un œuf, quand l'œuf pourrit, il tombera malade.

232 — Faire des nœuds dans ses vêtements.

233 — On devine en comptant des graines prises dans un sac, hors vue, ou une poignée de cailloux ramassée derrière soi pour ne pas les voir, selon que le nombre soit pair ou impair.

234 — Faire un paquet de deux longues feuilles de blé ou d'avoine, placées à angle droit et pliées l'une sur l'autre, puis le déplier, on a deviné juste si à la fin une feuille se trouve seule en dehors du dernier pli.

235 — Pour découvrir un voleur, on lui fait *passer au tamis* par un adepte. Il vous le fera voir derrière le tamis, traîné, avec une corde au cou, par le diable.

236 — Pour connaître la vérité de quelqu'un, mettre la main sur son cœur pendant qu'il dort, il la dira.

Digitized by Google

237 — Tirer la courte paille pour se décider.

238 — Les cartomanciens et les somnambules sont très populaires. On se fie beaucoup aux rêves.

239 — On devine la présence des eaux souterraines avec une baguette de noisetier ou d'olivier. Quand le devineur se trouve sur l'eau, la baguette tourne dans ses mains. A chaque tour, il fait placer dans sa main une paille ou un caillou. Quand elle a cessé de tourner, il compte ces objets ; l'eau se trouvera à autant de mètres sous la surface de la terre.

240 — On la devine aussi en tenant une ficelle à la main, avec un poids suspendu à l'autre bout, comme celle des maçons. Arrivée au-dessus de l'eau, elle balancera comme un pendule. Autant de balancements, autant de quarts de mètre sous terre on trouvera l'eau Quand le balancement cesse, la ficelle fera des tours.

241 — On la devine aussi à quarante ou cinquante mètres de distance par un tremblement de l'air au-dessus de l'eau causé par le soleil. Le tremblement se voit de plus près, mais moins bien.

242 — La présence de l'or, ou d'autre trésor caché, est devinée par les mêmes moyens.

243 — *Présages favorables* (1). *a*) Renverser du vin.

b) — Rencontrer un homme d'abord en sortant.

c) — Trouver une fourmi sur sa personne le soir.

244 — Trouver du fer le matin est de meilleure augure que de l'argent le soir ; une aiguille, *ma journée est gagnée.*

245 — Se tromper en s'habillant. Si on a mis la chaussette à l'envers, une lettre chargée arrivera dans la journée.

246 — Eplucher un fruit ou un légume sans casser le morceau, bon ménage (pour les femmes).

247 — Le papillon *pourselana porta nova* (macroglosse) dans la maison, bonnes nouvelles.

248 — *Présages mauvais. a*) Cadeau d'épingles ou d'objets tranchants.

b) — Cadeau d'objets achetés à crédit.

c) — Rencontre d'une femme d'abord en sortant le matin.

d) — Trois chaises alignées. Une lampe sur la table en ligne avec deux autres objets.

e) — Verser du sel ou de l'huile.

f) — Couteaux ou fourchettes en croix, ou les faire tourner sur la table.

g) — Outil qui tombe des mains le matin.

1. Quelques actions qui portent bonheur ou malheur sont aussi mentionnées ici. Beaucoup de présages sont classés ailleurs.

Digitized by Google

h) — Objets trouvés par terre en croix. La première, seulement, serait conjurée en l'écartant.

i) — Prêter du sel ; il faudrait le donner.

j) — Trouver une araignée sur sa personne le matin.

k) — Se coiffer le soir (des femmes).

l) — Coucher les pieds vers la porte.

m) — Poser son chapeau sur le lit, ou ses souliers sur une table.

n) — Eparpiller ses vêtements en se couchant.

o) — Dormir sur une table.

p) — Manger étant couché.

q) — Faire tourner une chaise sur une jambe.

r) — S'arrêter au croisement de trois ou de quatre chemins.

249 — Qui marche au milieu d'un chemin n'a pas d'argent.

250 — Une femme qui balaye le soir aura un mauvais ménage.

251 — *Présages divers.* Rencontrer de bonne heure une charrette de foin, lettre dans la journée.

252 — Si la lampe s'éteint presque et puis se rallume, lettre ou visite avant trois jours.

253 — Tison de lampe ou un feu qui souffle, nouvelles.

254 — Quand les oreilles sonnent, quelqu'un parle de vous. Si c'est la gauche on parle mal ; il faut alors mordre le petit doigt.

255 — *Rêves bons.* — *a*) Si l'on rêve de poux, on aura de l'argent.

b) — D'un voyage en chemin de fer, une lettre arrivera dans la journée.

c) — D'un mort qui vous désignerait un bon numéro pour la loterie.

256 — *Rêves mauvais.* — *a*) De souris, il y a des envieux.

b) — D'un prêtre, on comparaîtra en justice.

c) — D'un enfant, malheur.

257 — Quand on désire rêver, manger le soir des choux montés, et au matin en se levant ne pas porter sa main à la tête au risque d'oublier les rêves.

258 — *Talismans.* — *a*) *Un grugn de sa, seira pasca, un nuaz à tré canté*, un morceau de sel, de la cire pascale, une noix à trois coques, ou un de ces objets, portés sur la personne.

b) — Une pièce de monnaie trouée.

c) — Un objet bénit.

d) — Une peau de vipère cousue dans le vêtement, à l'insu, donnera un bon numéro dans le tirage au sort.

e) — La coiffe desséchée d'un nouveau-né.

259 — Des oiseaux ou des animaux gardés à la maison souffrent d'abord du mal que l'on vous aurait souhaité, ensuite les enfants. Les autres échapperaient.

260 — Retourner son chapeau pour avoir bonne chance aux cartes.

Digitized by Google

VIII

Médecine Populaire [1]

261 — Notre corps même contient des remèdes pour toutes nos maladies, comme on le verra par la suite.

262 — *Mal de tête.* — *a*) Une fève coupée en deux, une moitié sur chaque tempe.

b) — Des oignons.

c) — Le blanc d'un œuf sur un morceau de toile.

263 — *Coup de soleil.* Un verre d'eau sur la tête, matin et soir ; s'il guérit l'eau bouillera.

264 — *Coup de sang à la tête.* Moutarde, vinaigre et limaçon écrasé, en sinapisme aux pieds.

265 — *Yeux. a*) La sève de la vigne.

b) — De l'eau où les chevaux ont bu.

c) — L'eau de la source de St-Thomas, au quartier des Cuses.

d) — Excrément de lézard en poudre, soufflé dedans.

e) — *La pierre ou œil du poulpe*, nom donné par méprise à l'opercule du gastéropode Turbo pugosus. Elle est employée contre le *pourpre*, une maladie dans laquelle l'œil est injecté de sang. Ou bien essuyer les yeux avec une racine ayant trois, cinq ou neuf branches, du Ranunculus acris, appelé l'*herbe du pourpre.*

f) — Souffler de la rue dans les yeux pour la cataracte.

g) — La salive à jeun.

h) — L'urine.

i) — Pour les bêtes, y souffler du sucre. On y ajoute parfois de la sèche râclée.

266 — *Saignement de nez. a*) Faire le signe de la croix avec une clef, puis la poser sur le cou. Ou y verser de l'eau.

b) — Mettre des pailles en croix sur le dos.

267 — *Oreilles. a*) Lait d'une femme qui allaite son premier enfant, tiré directement de son sein dans l'oreille, guérit la surdité.

b) — Pâte d'anchois dans l'oreille pour la débarrasser d'une tique ou d'une punaise.

268 — *Mal de dents. a*) Le fruit de la morelle écrasé et brûlé dans un entonnoir sur de la ouate et le grelot appliqué aux dents.

b) — Infusion de lierre.

c) — Emplâtre d'escargots.

d) — Gargarisme de sureau.

1. Anormale pour la plupart.

Digitized by Google

e) — La frotter, pour la faire tomber, avec de la *venseilla*, clématite des haies.

269 — *Mal de gorge. a*) Mettre la tête dans un sac à farine en criant trois fois : l'enflure reste dans le sac.

b) — Cierges bénits de la fête de Saint-Blaise à chaque côté du cou.

c) — Fruits bénits de la Chandeleur,

d) — Excrément d'enfant de lait.

e) — Pomme cuite dans des cendres et enveloppée dans du papier bleu.

270 *a*) — *Esquinancie* (*Strangouillou*). Tenir un coude dans une main en tirant l'oreille du côté opposé avec l'autre main.

b) — Pousser avec force sur le poignet avec le pouce.

271 — *Bronchite*. Sirop d'escargots.

272 — *Toux. a*) Du lard aux oreilles.

b) — Tisane du jus d'une racine de roseau dans laquelle on a mis du sucre.

c) — Tisane de queues de cerises sauvages.

273 — *Rhume*. Mettre de la graisse de poule sur du papier et l'appliquer à la poitrine.

274 — *Refroidissement*. Tisane de pariétaire, de liseron épineux avec violettes, ou de chicorée sauvage.

275 — *Mal de ventre. a*) Frotter une assiette avec des gousses d'ail et l'appliquer au creux de l'estomac, v. 308.

b) — Prendre du lierre en lavement.

c) — Envelopper un enfant dans la chemise que son père porte.

276 — *Mal d'estomac. a*) Manger des escargots crus.

b) — Se faire piquer par des fourmis, les décapiter ensuite sur place.

c) — Un soulier ferré, ou des clefs, sur le creux de l'estomac.

d) — Regarder fixement des couteaux ou des fourchettes en croix, ou les doigts, pouce, index et majeur, très rapprochés aux yeux. Remède pour la douleur dite *ma de crava* (mal de chèvre), causée en buvant du vin, après avoir mangé des figues ou bu du lait.

277 — *Vers. a*) Frotter le nez, les tempes et le gosier avec du neroli, ou de l'ail ; ou suspendre un collier d'ail au cou.

b) — Cataplasme de chanvre et de blanc d'œuf sur l'estomac. Ou bien un morceau d'étoupe (*scudet*) gros comme un écu, trempé dans l'eau-de-vie et poudré avec de l'encens et appliqué au nombril. On le laisse jusqu'à ce qu'il se détache lui-même.

278 — *Diarrhée. a*) Tisane de fleurs de molène.

b) — Œufs bouillis durs.

c) — Manger des sorbes.

Digitized by Google

279 — *Maladie de la rate.* Compresse de verveine officinale (*l'herbe de la rate*), puis uriner sur une de ces plantes huit fois. La compresse est faite en neuf couches, et changée chaque soir pendant trois, cinq ou neuf jours. Pour une guérison, il faut que l'extrait de la plante ait traversé la compresse en colorant l'extérieur.

280 *a*) — *Jaunisse.* Boire de l'écorce de sureau brûlée, pilée et mélangée avec du vin.

b) — Tisane de grenadier sauvage prise trois, cinq ou neuf matins consécutifs, et chaque fois marcher deux kilomètres pour uriner sur une plante de l'Helleborus féticlus (*pichacan*). On sera guéri si la plante meurt.

c) — Faire ses besoins secrètement avant le lever du soleil pendant quatre matins, puis s'essuyer avec du mulein.

d) — Manger un coq à pattes jaunes.

281 — *Hydropisie.* Tisane de liseron épineux, d'asperge sauvage, ou de chiendent.

282 — *Pissenlit.* Faire manger des rats rôtis.

283 — *Plaies. a*) Romarin bouilli avec du vin.

b) — Racine de quintefeuille bouillie dans de l'huile (plaies gangrèneuses).

c) — Eau de mer pour les jambes. Elle est moins bonne pour la tête.

d) — Une cuvette d'eau sous le lit empêche les plaies d'alitement.

284 — *Meurtrissures. a*) Salive à jeun.

b) — Urine.

285 — *Contusions.* Figues de Barbarie en emplâtre.

286 — *Coupures. a*) Cire d'oreille.

b) — Toile d'araignée et roseau râclé.

c) — Mouiller avec de l'huile où on aurait frit des vers de terre.

287 — *Brûlures.* Pommes de terre grattée.

288 — *Piqûres de guêpes ou d'abeilles.* De l'urine avec de la terre fine.

289 — *Morsure d'un rat.* Une peau de rat à l'endroit.

290 — *Gale.* Frotter avec du souffre mélangé avec du jus de tabac et de l'urine. *Une gale prise d'un chien dure neuf ans.*

291 — *Eczéma.* La salive.

292 — *Dartres. a*) Le nid de la mante.

b) — Mettre du sel dans la bouche, à jeun, puis appliquer de la salive à l'endroit.

293 *a*) — *Verrues.* Faire des nœuds dans les feuilles de jeunes genêts qui se trouveraient sur un bout de chemin, les genêts mourront et les verrues disparaîtront.

Digitized by Google

b) — Ecume de torrent.

c) — Eviter de compter les étoiles.

294 — *Cors aux pieds.* — Faire des nœuds aux genêts comme pour les verrues.

295 — *Panaris et doigts pourris. a*) Plonger le doigt dans de l'eau bouillante, ou mieux encore dans du café bouillant.

b) — Envelopper le doigt dans de l'excrément d'enfant.

c) — Fromage du pays et pain mâché, seulement pour les doigts pourris (Gorbio).

296 — *Ulcères.* Faire lécher par un chien.

297 — *Erysipèle.* Il y a des hommes et des femmes qui ont le don de le guérir en le signant d'une croix avec une pièce d'argent. Quand la pièce devient chaude, elle devrait être jetée par terre, ou elle perdrait de sa vertu. Les pièces italiennes sont estimées à cause de la croix gravée dessus. On signe parfois avec un couteau.

On risque de l'attraper si on traverse de l'eau quand on a mal aux dents.

298 — *Rougeole et scarlatine.* Envelopper le corps dans une flanelle rouge.

299 — *Rhumatismes. a*) Enterrer jusqu'au cou dans du fumier de cheval.

b) — Décoction d'écorce prise entre les deux tiges d'un pêcher double.

c) — Figues de Barbarie coupées en deux et mises au feu, appliquées.

d) — Graisse de marmotte, de blaireau, de serpent, de tortue ou de poule.

e) — Fumée de sarments de vigne brûlés avec du thym et de la lavande.

300 — *Crampe musculaire.* Faire une croix avec de la salive. Pour les engourdissements aussi.

300 *bis* — *Foulure au poignet* (*roussignolou*). Lier autour un ruban rouge.

301 *a*) — *Fièvre tierce.* Suie, safran, sel et vinaigre pilés et appliqués au premier joint du petit doigt ; il en résulte une vessie, quand elle crève, la fièvre disparaîtra.

b) — Tisane de mauve, fleurs de violettes et excréments de rats.

302 — *Fièvre typhoïde.* Couper en deux un lapin ou un pigeon et l'appliquer sur la tête. La fièvre sera absorbée.

303 — *Epilepsie. a*) Enlever un de ses souliers, le frapper sur la terre trois ou quatre fois, puis le mettre sous son nez.

b) — Graisse de porc en pommade.

Digitized by Google

c) — Tisane des os de cimetière. (Vintimille).

304 — *Somnambulisme*. Tisane de peaux de vipères.

305 — *Règles*. Une infusion d'orties les arrêtent.

306 — *Pertes de sang* (des femmes). Ligatures aux coudes et aux genoux, et un cataplasme d'excréments de chèvre pétris avec du vinaigre sur l'épine dorsale.

307 — *Accouchement*. Tisane de la sabine pour le hâter.

307 *bis* — La racine de roseaux jeunes fait sécher le lait aux femmes.

308 — *Uterus* (Maladie de l'). *a*) Frotter une assiette avec des gousses d'ail et l'appliquer sur l'estomac.

b) — Se mettre à cheval sur un morceau d'amadou allumé au milieu de la chambre, avec un morceau allumé aussi dans chacun des quatre coins.

308 *bis* — *Crises de nerfs*. Enterrer jusqu'aux épaules dans du fumier chaud.

309 — *Entorses*. *a*) Excréments de vache chauds.

b) — Blanc d'œuf avec du savon qui n'a pas touché l'eau.

c) — Les rebouteurs sont très recherchés pour les remettre, et aussi pour les dislocations.

(*A suivre*). J. BRUYN ANDREWS.

ALLUSIONS A DES CONTES POPULAIRES [1]

XIII

LA BELLE ET LA BÊTE

En 1810, le peintre français Dubost, pour se venger du banquier anglais Hope, qui avait coupé en deux un de ses tableaux, exposa dans Pall Mall un tableau dont le sujet était la Belle et la Bête. Le peintre avait représenté une espèce de monstre, moitié singe et moitié homme assis près d'un amas de richesses qu'il montrait à une femme de la plus rare beauté, et sur un rouleau était écrit: « Je donnerai tout cela à la beauté qui m'épousera. »

(*Journal des Artistes*, 1827, p. 73.)

P. S.

1. Cf. le t. I, p. 343, le t. IV, p. 30, le t. V, p. 485, le t. VI, p. 30, 243, 665, le t. VII, p. 313, 757.

Digitized by Google

GARGANTUA (1)

VI

Rabelais et la légende de Gargantua.

Pierre Gauthiez vient de publier sous ce titre : *Etudes sur le XVIe siècle*, un livre de critique littéraire dans lequel il apprécie tour à tour la vie et l'œuvre des trois grands génies qui personnifient, à cette époque, l'esprit français dans ses diverses manifestations : Rabelais, Montaigne et Calvin. Rabelais, « l'humanisme réjoui », Montaigne, « le dilettantisme sceptique », Calvin, « le pharisaïsme scolastique », y sont analysés finement, avec un sens très judicieux et très net du rôle que chacun a tenu dans la formation définitive de notre langue et de notre caractère national.

Rabelais a naturellement toutes les préférences. Vigoureuse et puissante, sa verve intarissable s'est alimentée aux sources les plus variées, et la tradition populaire, sous toutes ses formes, lui a grandement servi, comme l'auteur se plaît à le reconnaître. Nos patois provinciaux, surtout ceux du Berry, de la Lorraine, du Poitou, de la Gascogne et de la Provence sont mis largement à contribution, et les termes locaux se rencontrent en foule, toujours appropriés aux personnages et aux circonstances. Ce sont aussi des accumulations de proverbes et de dictons, des énumérations de jeux populaires, des entremêlements curieux de facéties et d'expressions triviales, chansons de métiers et refrains de nourrices qui fournissent parfois à M. Gauthiez l'occasion de rapprochements inattendues avec telle scie d'atelier, tels propos faubouriens conservés dans notre argot moderne. Des mêmes origines procèdent encore ces chapelets de vocables bizarres, aux syllabes heurtées, aux sonorités étranges, sortes de litanies baroques et le plus souvent vides de sens, comiques onomatopées, singulières harmonies imitatives où l'imagination débordante de Rabelais se prodigue volontiers et se perd.

1. Cf. les t. I, p. 198, t. II, 165. 186, le t. III, p. 422, le t. IV, p. 472, le t. VI, p. 384, le t. VII, p. 83, 86, 670.

Digitized by Google

Plus loin, M. Gauthiez nous montre également Montaigne occupé à confondre dans ses Essais tout le bric à brac scientifique et les préjugés de son temps, dissertant d'autre part gravement des loups-garous et de leurs faits et gestes, goûtant le charme naïf des chansons du peuple, enfin ne dédaignant pas non plus d'enchâsser dans sa prose les pittoresques provincialismes, les piquantes locutions, les traits caractéristiques de toute nature et de toute provenance.

Vient en dernier lieu Calvin, le bilieux sectaire, âpre et froid destructeur des superstitions papistes, et dont l'irascible despotisme semble méconnaître, à force de rage, jusqu'au fond même de l'instinct populaire, en dépit des mots populaciers qui émaillent pourtant çà et là sa terrible harangue.

Nous extrayons du livre si nourri de M. Gauthiez la page dans laquelle il expose le mythe originel de Gargantua. (1)

A. T. R.

« Le héros dont le nom baptisa le livre, Gargantua père de Pantagruel, était un personnage épique, par son caractère d'allure » démesurée, par la force de sa renommée, répandue à travers le pays » entier.

» Le géant n'a, dans la légende, que très peu de chose d'humain ; » c'est une manière de Croquemitaine colossal. Une de ces antiques » femmes qui sont les bonnes fées de tous les enfants destinés à garder le sens de la vie, quelque paysanne ou servante avait imprégné » son image dans la cervelle encore tendre du marmot, à Chinon, ou » dans les grandes cheminées de la Devinière ; il avait ouï peut-être, » à la veillée d'automne, peindre le bonhomme qui s'asseyait sur le » clocher de Fontenay-le-Comte, un pied posant sur la Tour de Niort, » l'autre s'étalant sur celle de Luçon, distante de cinq lieues. Promeneur émérite, ainsi qu'il sied à une créature aussi largement fendue » pour la marche, ce fabuleux sire éparpillait son mobilier et sa garde-robe : avant de reposer sous le grand dolmen de Poitiers, ou, suivant de mieux informés, sous la pierre couverte à Saumur, il avait » bâti, çà et là, des collines, en décrottant ses souliers ; une paire de » bottes laissée à Châtillon-sur-Seine avait figuré les Monts Jumeaux. » Sa cuiller et ses galoches, car décidément il usait force chaussures, » se trouvaient à l'île d'Oléron ; connaîtrait-on Verdes, s'il n'eût oublié » sa soupière en cet endroit ? Vorace, à dévorer six bœufs, la charretée de bois et le conducteur, il fut un des premiers à bénir la poudre

1. *Etudes sur le seizième siècle* : *Rabelais, Montaigne et Calvin.* Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-12.

Digitized by Google

» à canon et sans doute le seul qu'elle ait remis sur pied ; il avait » avalé d'un coup un bateau chargé de matières explosibles, et le bâ- » timent ne passait pas sans embarras ; on fit sauter la poudre, et » meilleure purgation ne se retrouva depuis oncques pour le bien- » heureux seigneur (1).

» C'est de ce grossier fantoche que Rabelais a pris le nom, mais le nom » seul ; il n'a pas plus songé à rester fidèlement dans les données du » conte rustique qu'il n'eût souci de savoir si le géant était un mythe, » solaire, lunaire ou stellaire, ou de n'importe quel acabit. Seule- » ment il empruntait un nom déjà répandu dans le peuple, un type » tenant au terroir, et en même temps assez vague pour que le roman- » cier pût agir avec toute liberté. Ce Gargantua, que le Bugey croyait » voir assis sur sa chaise, — une âpre montagne, — il apparaissait » dans le Beauvaisis aux bûcherons attardés vers les alentours de la » Pierre Turquaise, et les marins bretons le devinaient sur les falaises » qui marquent la passe, à la pointe dernière de l'Armorique.

» Rabelais, qui savait beaucoup et lisait tout, aurait sans doute pu » faire une œuvre de grimoire, accumuler les incidents qu'il ramassait » dans les vieux contes et les livres vermiculés. Il fit mieux ; il suivit » sa verve, et par là se mit en rapport plus intime avec le fond même » des traditions nationales. N'est-ce donc pas elles qui forment l'âme » générale des hommes vivant dans un même temps ? Que savons- » nous de nos voisins ? nos plus proches, et nos amis, et nos parents, » nous sont obscurs ; chacun est un monde fermé ! Mais la fable ailée » vient et vole, donnant, empruntant, animée par les mille instincts de » la race, elle va les semer ensuite des vieux aux nouveaux, elle » garde le trésor, le filet de vie, de voix spontanée. Et c'est là que » s'abreuve le vrai génie. »

PIERRE GAUTHIEZ.

1. Voir pour les épisodes populaires de la légende : Sébillot, *Gargantua dans les traditions populaires*. Maisonneuve, 1883, p. in-12.

Digitized by Google

CONTES RÉSUMÉS DE LA HAUTE-BRETAGNE [1]

XXII

La fille qui devint mère d'un chat

1). Il y avait une fois une domestique ; ses maîtres l'aimaient bien, car c'était une bonne personne. Mais un jour elle mangea une tête de chat et devint enceinte.

2). Ses maîtres la chassèrent de la maison et la mirent dans une cuve qu'ils jetèrent à la mer. Pendant qu'elle flottait au gré des flots, elle mit au monde un chat, et elle aborda dans une île.

3). Elle était bien désolée et disait : — Est-ce possible d'avoir un chat pour fils, et de ne savoir quoi manger ! Le chat lui dit : — Ne vous désolez pas, je vais vous chercher du pain.

4). Il traversa l'eau et vint à la maison d'où sa mère avait été chassée ; il prit du pain et le rapporta à l'île. Il revint à la maison et dit au fils : — Il y a dans une île une princesse jolie comme les amours, si vous voulez je vous la montrerai. Le jeune garçon y consentit, et arrivé au bord de la mer, il monta sur le dos du chat pour traverser l'eau ; mais comme c'était lui qui était cause que sa mère avait été chassée, le chat le noya.

6). Et il vint dire à son père : — Votre fils a plu à la princesse et il va se marier avec elle, venez assister aux noces. Il prit le bonhomme sur son dos, et au milieu de la mer, il le noya aussi ; il noya pareillement sa femme, et quand il se fut vengé, il prit sa mère sur son dos et lui fit traverser la mer, puis il alla vivre avec elle dans la maison d'où elle avait été chassée.

(Conteur. *François Marquer, de St-Cast*, 1880).

Type : Conception merveilleuse.

Episodes, (1). Le mariage de Jean le Diot. I. 20. Le roi des Poissons, I, 18. (2). Le cordon enchanté. III. 1. Contes de Marins, extr. de l'Archivio, nos 5, 7.

Episodes inédits, (3, 4, 5, 6).

XXIII

Le Batelier, Notre-Seigneur, Saint Jean et Saint Pierre

1). Un batelier passe les deux voyageurs, et voyant leur mine pauvre, ne leur demande rien. Notre Seigneur lui donne à choisir deux dons. Saint Pierre lui conseillait de demander le Paradis.

1. Suite, v. t. IX, p. 167.

Digitized by Google

2). Il demande un *sac* où tout ce qu'il désirera entrera.

3). Et une *flûte* qui force tout le monde à danser.

4). Il passe devant un hôtel où beaucoup de gens étaient attablés, et ordonne que tout passe dans son sac, il ordonne aussi à tout l'argent d'une banque de s'y mettre.

5). Pour ce vol, il fut condamné à mort : il demanda comme grâce dernière qu'on le laissât jouer de la flûte : tout le monde se mit à *danser* jusqu'à ce qu'on lui eût accordé sa grâce.

6). Il recommença ses méchancetés ; mais un jour qu'il s'était arrêté dans la forêt, il oublia son sac et ne put le retrouver. Alors il reprit son métier de batelier : il n'était pas riche, puisqu'il n'avait pas de quoi acheter du tabac. Il se rappela que trois ans auparavant il avait jeté une chique au pied d'un arbre ; en la cherchant, il *retrouva* son sac, et se mit de nouveau à vivre joyeusement.

7). Dieu envoya le *diable* le chercher ; il lui demanda s'il ne pourrait se fourrer dans son *sac*. Le diable ayant été s'y mettre, il le fit battre par un maréchal-ferrant, et ne lui laissa la liberté qu'à la condition de ne plus venir le chercher.

8). Dieu envoya la Mort ; il lui demanda de mettre son *sac* avec lui dans sa *châsse*.

9). Il alla à la porte du Paradis où saint Pierre refusa de le recevoir ; quand il voulut entrer en enfer, tous les diables se mirent derrière la porte pour l'empêcher d'entrer.

10). Alors il revint à la porte du Paradis et demanda à saint Pierre la permission de regarder dedans « rien qu'un petit. » Que c'est beau, disait-il. — Il fallait le demander comme je te disais, répondait saint Pierre. — « Ouvrez donc la porte un peu plus large. » Saint Pierre ayant consenti, le batelier lance son sac et dit : « Moi-même sur mon sac ! »

11). Il y fut aussitôt, et saint Pierre voulut le faire sortir, mais le batelier dit qu'il était sur son bien, et, qu'au surplus, il ne gênait personne.

12). Et il est resté en paradis.

(Conteur, *J. M. Comault, du Gouray*, 1883).

Type : Le sac où tout se fourre, La flute magique. Le Paradis conquis par surprise.

Episodes (1, 3, 5), le mariage de Jean le Diot, I, 20. Les trois dons. 1, 7. (19), Misère, Litt. Or. p. 175. Le diable attrapé. 1, 41. (1, 2, 7, 9), Misère, II, 52. (10, 11), Litt. or. p. 208.

Episodes inédits (4, 6, 8, 10 partie).

Digitized by Google

XXIV

Le Maréchal

1). Un maréchal se donne au diable, après avoir porté à un carrefour une poule noire qu'il avait tuée, et dont il devait rebrousser la plume jusqu'à l'arrivée du Biquion (diable-bouc).

2). Le diable lui donne de l'argent, une blague où tout entre, et lui accorde que personne ne puisse descendre de son poirier.

3). Au bout de dix ans, quand le diable vint le chercher, il le fait monter dans son poirier, se fait encore accorder dix ans ; au bout de ce temps il le met dans sa blague, le cogne ferme et obtient un délai nouveau de dix ans.

4). Au bout de ce temps, il va à la porte de l'enfer, car il était fidèle à sa promesse Le diable refuse de le recevoir ; de même le portier du purgatoire.

5). Il demande à saint Pierre de le laisser regarder le paradis par la fenêtre ; il y jette sa blague et demande à aller la chercher, puis il reste en paradis.

6). Saint Pierre fait crier à la porte qu'il y a du cidre de première qualité à quatre sous le pot. Le maréchal sort pour en boire, et saint Pierre ne le laisse plus rentrer.

(Conteur, *Joseph André, de Trébry*, 1882).

Type : Pacte. Paradis conquis par surprise.

Episodes (1 partie, 3, 4). Misère, Litt. orale, p. 175. (5), Le diable attrapé, I, 41. ibid, p. 208. (6) Les trois violoncux, I, 65. (2, 3). Misère, II, 52.

Episodes inédits (1, 5 partie).

XXV

Le Meunier en Paradis

1). Il y avait une fois un meunier qui mourût, et il vint frapper à la porte du Paradis. Saint Pierre vint lui ouvrir et dès qu'il vit son bonnet couvert de farine, il lui dit :

2). — Comment, c'est toi qui oses frapper à cette porte ? Ne sais-tu pas que jamais meunier n'est entré ni n'entrera en Paradis ?

— Ah ! saint Pierre, je ne suis pas venu pour y entrer, mais seulement pour regarder un petit, et voir comme c'est beau. Laissez-moi voir un peu et je m'en irai sans faire de bruit.

3). Saint Pierre ouvrit la porte pour que le meunier pût regarder ; mais celui-ci, qui avait son quart sous le bras, le lança entre les jambes du portier, qui tomba, et, avant qu'il eût eu le temps de se

Digitized by Google

relever, il entra dans le Paradis, et s'assit sur son quart. On voulut le faire déguerpir ; mais il assura qu'il était sur son bien et qu'il ne s'en irait pas.

4). Il resta là longtemps ; mais saint Pierre qui lui gardait rancune, fit un jour publier à la porte du Paradis qu'il y avait un bidet à acheter et un moulin à louer. Le meunier sortit pour aller les voir ; mais quand il voulut rentrer, saint Pierre lui rit au nez et refusa de lui ouvrir la porte.

(Conteur, *J. M. Comault, du Gouray,* 1883).

Types. Le Paradis conquis par surprise.
Episodes (1, 2, 3). Litt. orale, Misère, p. 268. (4) Les trois violoneux, I, 65.
Episodes inédits (partie de 1 et 2 pour le meunier).

XXVI

La Ramée

1). La Ramée revenant de la guerre s'égare dans une forêt ; il aperçoit une lueur, et arrive à un château d'or et d'argent ; il y vit une belle personne qui avait *la tête de femme* et *le corps d'une bête.* Elle lui dit qu'elle était au pouvoir des démons, mais qu'elle pouvait être délivrée, s'il voulait souffrir *trois nuits* pour elle sans parler. Elle lui remit une petite *bouteille* qui devait le guérir. La Ramée accepta.

2). A minuit vint une méchante *petite fée* qui lui enfonçait des clous dans la chair en disant : « Tu vas parler ou je te tue ». A une heure elle s'en alla.

3). Mais alors vinrent des *démons* qui mirent La Ramée à la broche ; ils avaient commencé à le rôtir lorsque deux heures sonnèrent. La princesse vint frotter La Ramée avec sa bouteille et le guérit.

4). Le lendemain, la fée lui enfonça des *éclats de verre* dans le ventre, puis les démons vinrent le descendre et le remonter du grenier à la cave et de la cave au grenier, en lui cognant la tête sur *l'escalier.*

5). La troisième nuit, la fée se mit à *couper en morceaux* La Ramée ; les diables le jetèrent ensuite dans *le puits* ; mais La Ramée qui avait sa bouteille se frotta et il fut guéri.

6). La princesse le tira du puits ; elle n'avait plus sa peau de bête et il l'épousa.

7). Elle lui dit qu'elle avait une sœur qui elle aussi était en puissance des démons, mais qu'il avait assez souffert comme cela, et qu'il ne fallait pas essayer de la délivrer.

8). Elle lui recommanda aussi de ne jamais *boire* lui disant que

Digitized by Google

s'il le faisait, il mourrait. Un jour que La Ramée avait soif, la fée se déguisa en marchande d'oranges, et vint les crier devant le château. La Ramée en acheta une et quand il y eut goûté, il tomba comme *mort*. La princesse ordonna de l'enterrer.

9). Mais ceux qui étaient chargés de le faire le laissèrent dans la forêt.

10). La Ramée se réveilla, et se mit à marcher ; il arriva devant une *porte rouge*, à laquelle il frappe. Un corbeau vint lui ouvrir, et il lui demanda s'il savait où était le palais des Heures.

11). Il ne savait pas, non plus que les autres corbeaux qui furent appelés. Mais le maître des corbeaux vint, et dit qu'il en avait entendu parler autrefois, mais qu'il ne s'en souvenait plus. « Allez, dit-il, au *palais des Vents*, et on vous le dira.

12). La Ramée arriva à une porte noire, qu'il crut d'abord être celle de l'enfer. Un des *vents* vint lui ouvrir, mais il ne savait pas où était le palais des Heures.

13). *Le maître des vents* qui le savait l'y transporta sur son dos.

14). La princesse était sur le point de se remarier. La Ramée se déguisa en mendiant, faisant mine d'avoir des poux, et il demanda à parler à la princesse. On ne voulut pas d'abord. Mais il attira un mouchoir sur lequel étaient brodées les armes de la princesse.

15). On alla alors la chercher, et la princesse dit à son père « La clé que vous m'avez donnée ne va pas à mon armoire, celle-ci va mieux. Voici celui qui m'a délivrée ». Et elle reprit La Ramée pour mari.

(Conteur, *Mlle E. Bernard*, *Dinan*, 1884).

Type : Métamorphose détruite par le martyre d'autrui.

Episodes (1, 2, 3, 11). Le Pillotous, II, 14, 28 (1, 4, 8, 11, 13, 14). Décampe. Alm. du Ph. 1891, 114. (8) Princesse Félicité, II, 22. (1, 3, 14, 15). Tribord Amures, III, 4.

Episodes inédits (1, 3, 4, 5, en partie, 6, 7, 8, 9, 10, 11, en partie, 12, 14, 15).

XXVII

La Serviette, le Manteau et la Bourse

1). Un bonhomme pauvre reçoit de trois cavaliers qui ont pitié de lui une serviette magique, une bourse inépuisable et un manteau d'invisibilité.

2). Il élève ses enfants, et leur demande quel métier ils prendront ; l'aîné veut être négociant, le second prêtre, le troisième bambocheur. Il donne la serviette à l'aîné, le manteau au second et la bourse au troisième.

Digitized by Google

3). Celui-ci se met tellement à bambocher qu'on l'appelle Milord l'Arsouille.

4). La fille du roi le voit, et lui dit de venir lui faire la cour ; le roi, le voyant toujours saoul, veut se débarasser de lui à la guerre ; il n'est pas tué, mais quand il revient au palais chercher sa bourse on lui ferme la porte au nez.

5). Il va alors emprunter la serviette à son frère aîné, le manteau au second.

6). Il s'établit maître d'hôtel devant le palais du roi, et grâce à sa serviette, il a bientôt de la renommée. Le roi lui demande de lui servir un repas ; il y consent à condition d'être seul à faire la cuisine. La princesse le voit par un trou et demande à lui acheter sa serviette.

7). Elle lui donne rendez-vous dans sa chambre, et veut le faire massacrer par ses soldats ; il prend son manteau, tue les soldats, et menace d'en faire autant à la princesse si elle ne lui rend pas sa bourse.

(CONTEUR, *Pierre Depais*, *St Cast*, 1882).

TYPE : Talisman, objets magiques.

EPISODES (1). Serviette, bourse (2, 4, 5). Jean de la Grange. Alm. du Phare 1891. p. 118, (1), Les Cornes enchantées I. 5. (3. Bambocheur), Milord l'Arsouille. Alm. du Phare. 1891 p. 119.

EPISODES INÉDITS (6, 7).

XXVIII

LE BERGER QUI ÉPOUSA LA FILLE DU ROI

1). Un roi de France avait promis de donner sa fille qui n'avait jamais ri, à celui qui aurait pu la faire rire.

2). Un berger partit pour Paris, et fit la charité à une vieille femme. C'était une fée qui lui passa au doigt un *anneau d'or* qui devait l'éclairer la nuit, et lui donna une baguette qui lui procurerait tout ce qu'il demanderait.

3). Il alla coucher dans une auberge, et comme les filles de la maison lui apportaient une lampe, il leur dit qu'il n'en avait pas besoin, parcequ'il avait un anneau pour l'éclairer. Les deux filles éteignirent leur lampe, et se couchèrent à droite et à gauche du berger, pour lui enlever son anneau.

4). Il dit alors : Par la vertu de ma baguette, que ces deux demoiselles restent collées à mes côtés ! Et il se disposa à partir avec elles. Elles crièrent au secours, et leur père et leur mère qui accouraient en chemise furent également collés.

Digitized by Google

5). Sur sa route il rencontra un bonhomme qui avait sur les épaules un faix de choux. Il alla pour décoller les autres qui criaient au secours ; mais par la vertu de la baguette, il fut aussi collé, ainsi que deux vaches qui voulaient manger les choux, un bœuf qui donna aux vaches un coup de corne pour avoir sa part des choux.

6). Le berger entra dans Paris, et les habitants, qui avaient d'abord eu peur, se rassurèrent quand le berger leur dit qu'il était venu pour faire rire la fille du roi, et ils le suivirent. Il alla droit au palais, et la princesse qui était à sa fenêtre ne put s'empêcher de rire.

(Conteur, *François Marquer, qui le tient d'Isidore Poulain*, 1882).

Type. La fille qu'il faut faire rire.
Episodes (1) Le Berger qui épouse la fille du roi, II. 35.
Episodes inédits (1, partie 2 pour l'anneau, 3, 4, 5, 6).

XXIX

Le Berger qui devient roi

1). Un roi qui n'avait pas d'enfant, promit son royaume à celui qui aurait pu lui faire dire : *Ce n'est pas vrai.* Pendant trois ans, il vint des milliers de gens qui ne purent réussir.

Un jeune berger vint au palais, et dit au roi : — Je viens pour causer avec vous. — Volontiers, dit le roi, en prenant une grosse chique, tu peux commencer.

2). Vous ne prenez que cela de tabac à la fois ; dans mon pays la moindre chique que puisse prendre un homme est grosse au moins comme un fût de cinq barriques. — Cela se peut bien ; je suis allé une fois dans une forêt de ton pays, qui était plantée en pieds de tabac, et chaque feuille était grande comme trois jours de terre.

3). Vous voyez bien, sire, que les hommes sont forts dans mon pays ; il y a dix ans le seigneur de mon pays, qui était de Venise, voulait y retourner et emporter son château. Des hommes le déplacèrent avec des leviers, et dix le chargèrent sur un chariot qui arriva à Venise. — Je crois bien cela, dit le roi ; un jour que j'étais dans une forêt de chez toi, il y avait des charrons occupés après un chariot, et ils ne s'entendaient pas travailler d'un bout à l'autre.

4). Ce château n'alla pas toujours sur le chariot ; on le mit sur un navire ; dans les hunes, il y avait des villes, et des trains de chemin de fer allaient de l'une à l'autre par dessus les cordages. — Cela se peut bien ; j'ai vu chez toi un cordier qui faisait des cordes grosses comme mon palais. — A quoi pouvaient-elles servir ? — Je pense que

Digitized by Google

c'était pour faire passer les trains de chemin de fer sur les cordages.

5). C'est bien vrai, sire ; je me rappelle que ce château avait été apporté d'Italie par un homme de mon pays, qui l'avait volé à Rome, et que pour que personne n'en ait connaissance, il l'avait apporté dans une de ses bottes.

6). Diable de menteur, s'écria le roi ; il y a cent ans que cela s'est passé, et tu dis t'en rappeler, toi qui n'as que treize ans !

Le berger se mit à rire, et le roi aussi, et il le fit son héritier.

(CONTEUR, *François Marquer, de Saint-Cast*, 1882).

TYPE : Démenti à faire donner.

EPISODES (1) Le Berger qui épousa la fille du roi, II, 35. Dans ce conte, c'est la princesse qui joue le rôle du roi. (4). Le Grand Chasse-Foudre, Alm. du Phare, II. 85, et Archivio, t. V, p. 247.

EPISODES INÉDITS (2, 3, 4, 5).

XXX

LA VOITURE QUI ROULE SEULE

1). Trois frères allaient voir la fille du roi ; il la promet à celui qui amènerait *une voiture marchant toute seule*.

2). Les deux aînés partent successivement, et rencontrent une bonne femme qui leur demande où ils vont, et les prie de lui donner du pain. Ils refusent, l'un ne fait que des *battoirs*, l'autre que des *sabots*, en frappant sur le chêne de la forêt.

3). Le *troisième* donne du pain à la vieille femme, et du premier coup, il fit une voiture qui marchait seule.

(CONTEUR, *Zoé Ledy, d'Ercé*, 1880).

TYPE : Le Bateau qui va sur terre et sur mer.

EPISODES. (1, 2, 3). Jean de L'Ours, Litt. orale, p. 247. Le Bateau qui va sur terre comme sur mer, III, 7.

EPISODES INÉDITS. 1. La voiture substituée au bateau.

XXXI

LE FRÈRE JALOUX

1). Un garçon jaloux va dire au seigneur que Pierre prétendait qu'il aurait bien enlevé la montagne qui était devant le château, et l'empêchait d'être éclairé par le soleil pendant la plus grande partie de la journée.

2). Le jeune homme passa par la lande de Crokélien où il rencontra une petite bonne femme bossue ; elle lui dit qu'en rentrant, il fallait déborder la fontaine qui était près de chez lui et en mettre

Digitized by Google

l'eau à courir, puis elle lui donna une petite baguette pour faire disparaître la montagne. Il réussit.

3). Le jaloux va dire que Pierre s'est vanté de faire baigner par la mer les murs du château et de le faire saluer par tous les navires de France.

4). La vieille lui dit de reborder la fontaine dont il avait mis l'eau à couler, et, quand elle serait pleine, de frapper dessus avec cette baguette en prononçant le souhait.

Quand Pierre l'eut accompli, il alla trouver Margot la fée pour la remercier. Elle lui dit de se venger d'eux.

4). Le conte se termine par une série de personnages qui se collent les uns aux autres quand Pierre dit : Tiens bon !

La femme de Jean et Jean se collent à leur pot de chambre, puis le seigneur qui veut les décoller, sa femme, sa servante, une vieille bonne femme qui tenait une brassée de choux, une vache, un bœuf, qui viennent la manger.

5). Pour être délivré, le seigneur dut signer un billet par lequel il donnait à Pierre la moitié de son bien.

(Conteur, *J.-M. Comault, du Gouray*, 1884).

Type : Travaux difficiles.
Episodes (1). La Belle aux clés d'or, III, 13.
Episodes inédits (2, 3, 4, 5).

XXXII

Petit-Jean

1). La mère de Petit-Jean étant malade, son mari rencontre un grand homme — c'était le diable — qui dit qu'elle ne pourra guérir que si elle boit le bouillon fait avec la chair d'un enfant de sept ans.

2). Petit-Jean entend le père le dire à sa mère, il se sauve chez sa marraine.

3). Celle-ci le ramène chez ses parents, et il voit dans la marmite sa petite sœur qui cuisait.

4). Il se sauve et va dans une forêt, où il voit un monsieur haut comme les chênes qui avait à côté de lui un petit cheval, pas plus grand qu'un chien, et une biche de moyenne taille. Il l'emmène à son château qui était sous terre.

5). Le monsieur, qui était le diable, le met à faire du feu sous une grande chaudière à laquelle on montait par des échelles de fer.

6). Pendant une absence du diable, il monte, malgré sa défense, et voit la chaudière pleine de personnes, — et parmi elles sa mar-

Digitized by Google

raine — qui lui crient de ne faire du feu que quand le diable sera prêt de revenir.

7). Il soignait bien son petit cheval, qui un jour lui demande s'il a bientôt sept ans, et lui dit qu'à cet âge, il sera changé en cheval comme lui, mais qu'il peut se sauver s'il se procure l'étrille et le peigne du diable.

8). Celui-ci les lui donne, après s'être fait beaucoup prier.

9). Il part alors sur le dos du petit cheval et suivi de la biche.

10). Le diable les poursuit ; l'étrille jetée à terre se transforme en une grande rivière, puis le peigne devient un grand grillage de fer ; pendant que le diable les franchissait, ils arrivent sur la terre sainte.

11). Ils entrèrent dans une sombre forêt où Petit-Jean, malgré la défense du petit cheval, prend un objet qui jetait de la lumière comme un ver luisant.

12). Sur le conseil du petit cheval, il demande de l'ouvrage au château et le petit cheval se retire en disant de l'appeler trois fois (mon petit cheval, viens ici) quand il aurait besoin de lui.

13). A l'écurie, Petit-Jean s'éclairait avec la plume, il la donne à son maître ;

14). Mais celui-ci exige qu'il aille chercher l'oiseau d'où elle était sortie.

15). Il part avec le petit cheval et la biche, et arrive à une belle fontaine.

16). Le cheval ordonne à Petit-Jean de lui couper la tête, de prendre l'oiseau qui viendra becqueter son corps, puis de plonger trois fois la tête dans la fontaine pour la recoller.

17). A son retour les valets, jaloux de lui, disent qu'il s'est vanté d'aller chercher une princesse qui n'avait pas voulu venir avec lui.

18). Le petit cheval lui indique la route, et la princesse le suit sur un navire ; elle jette à la mer son anneau d'or.

19). Au château, elle déclare qu'elle ne se mariera que si elle a son anneau.

20). Le cheval dit à P.-J. de lui couper la tête, de la baigner trois fois dans la mer et d'y jeter son corps ; tous les poissons viendront pour le manger, le dernier qui passera aura la bague sur le bout de la langue. Cela s'accomplit, et le petit cheval est de nouveau recollé.

21). La princesse ne veut épouser le seigneur que s'il tue Petit-Jean ; il s'y résout avec peine ; elle le recolle, et il redevient plus beau qu'avant.

22). Elle lui dit qu'il faut qu'il soit tué à son tour. Petit-Jean le tue, mais la princesse ne le ranime point ; elle se marie avec lui, et

Digitized by Google

le temps du petit cheval et de la biche étant fini, ils devinrent un beau garçon et une belle demoiselle, dont les noces eurent lieu le même jour.

23). Le jour des noces je me trouvai à passer par là ; je vis une marmite qui ne bouillait pas si fort que les autres ; j'allai souffler le feu qui était dessous. Petit-Jean arriva et me donna un grand coup de pied. Je partis pour m'en revenir. Je passis (passai) par le moulin de mon jambon où il y avait un petit chien qui m'aurait mangé la jambe sans mon bâton.

(Conteur, *J. M. Comault, du Gouray*, 1881).

Type : Le Domestique du diable. La Princesse qu'il faut amener.

Episodes (5, 6, 20, partie 16). Légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne. Vannes, 1892, p. 22. (9, 10). Jean le Teignous. III, 9. (7, 9, 10, 12, 13, 16, 17, 18, 19). La Belle aux clés d'or. III, 13. (11, 17, 18, 19, partie de 21 et de 22). Petit-Jean. III, 13 bis.

Episodes inédits (1, 2, 3, 4, 6, partie, 7, 8 14, 15, 16, 20, partie 22, 23).

XXXIII

Le prince d'Avigny

1). Au temps où les aînés recueillaient tout l'héritage de leurs parents, un cadet partit pour aller chercher fortune.

2). Il vit dans un fossé une vieille jument, qui semblait crevée. Un petit oiseau lui dit : « Tire-lui la queue ». Elle se releva à moitié « Appuie-la », elle se releva tout à fait, « Prends-la par la bride et monte dessus ». Dès que le garçon fût sur son dos, elle partit au galop.

3). Le garçon rencontra un oiseau gelé sur une branche, la jument lui dit d'aller le dépendre, ou qu'elle ne marcherait plus. Il le délivra.

4). Plus loin sur le conseil de la jument, il délivra encore un poisson pris dans la glace sur un rocher de la mer : le poisson lui dit : Si tu as besoin de mes services dis : « Roi des poissons, accours ici ».

5). Il détache les chaînes qui liaient à un arbre Lucifer de l'enfer, qui lui dit : Quand tu auras besoin de moi dis : « Si le roi des enfers a quelque service à me fendre, qu'il accourre ici ».

6). Il alla pour se gager comme domestique dans un château, mais comme il mettait comme condition qu'on aurait nourri sa jument, on le lui refusa.

7). Il partit et alla se louer chez le prince d'Avigny, qui accepta de nourrir la jument.

Digitized by Google

8). Le prince part pour la guerre, le lendemain, le domestique part, et, sur le conseil de la jument, il ramasse un vieux bout de sabre tout rouillé.

9). Le prince lui donne un plus beau sabre, mais à la guerre, il ne se sert que de son vieux, avec lequel il tue les trois quarts des ennemis.

10). Le prince part pour retourner à son château un jour avant son domestique ; celui-ci voit sur la route un beau portrait étendu par terre ; il le ramasse malgré les conseils de la jument qui lui dit que s'il désobéit, il aura à s'en repentir.

11). Il le montre à son maître, qui lui ordonne en le menaçant de le tuer d'aller chercher la princesse d'Avigny.

12). Elle était dans un château dont les murs étaient très hauts. Il partit sur sa jument qui allait *comme le vent* et arrivé au château, il persuada à la princesse de venir se promener en croupe sur sa jument.

13). Elle y consentit, et ils se promenèrent dans la cour. Au troisième tour, la jument sauta par dessus les hauts murs, et il amena la princesse au château.

14). Mais elle ne voulait se marier avec le prince que si on lui apportait ses anneaux qu'elle avait laissés dans son château au pied de son lit.

15). Le prince ordonne à son domestique d'aller les lui chercher. Le garçon appelle, par la formule indiquée, le roi des oiseaux qui lui apporte les anneaux.

16). La princesse ne veut se marier que si on lui apporte sa bague qui est tombée dans la mer. Il implore le roi des poissons qui lui dit : « Quel service exigez vous de moi », et va lui chercher la bague.

17). La princesse demande qu'on lui apporte son château et toutes ses terres ; il y parvient à l'aide du diable.

Le reste du conte manque.

(Conteur, *J. M. Comault, du Gouray,* 1883).

Type : Animaux reconnaissants. La princesse qu'il faut amener.

Episodes (2 partie). Le taureau bleu, I, 3 ; Rodomont, I, 48. (7, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17). La Belle aux cheveux d'or, III, 13. (10, 17, 18, 19, 20). Petit-Jean, III, 13 bis. (3, 4). Point du jour, II, 38.

Episodes inédits (1, 2, 3, 5, 6, 12, 13, 15 partie).

XXXIV

Le Coq, le Chat et la Faucille

1). Trois frères héritent d'un coq, d'un chat et d'une faucille ; ils partent se donnant rendez-vous au bout d'un an.

Digitized by Google

2). Celui qui avait le coq est réveillé une nuit par des gens qui se lèvent pour aller « chercher le point du jour ». Il le leur vend 12000 fr. en disant que la troisième fois qu'il chantera au matin le *point du jour* sera venu.

3). Celui qui avait le chat le vend 15000 fr. dans un pays où l'on était dévoré par la vermine.

4). Le troisième vend sa faucille à des gens qui coupaient *le blé à coups de fusil* et ne pouvaient en couper qu'un brin à la fois.

(Conteur, *J. M. Comault, du Gouray*, 1882).

Type. Les héritiers chanceux.
Episodes (1, 2, 3, 4). Almanach du petit Rennais, Rennes, 1884.
Episodes inédits, aucun.

XXXV

Le Prince loup

1). Un bonhomme qui avait trois filles rencontre un loup assis le derrière sur un fossé, qui lui dit : Tu as trois filles, je veux en épouser une ou je te mangerai.

2). Le lendemain l'aînée refuse ; le surlendemain la seconde,

3). Le père ne veut pas dire à la troisième pourquoi il a du chagrin. Quand elle le sait, elle dit qu'elle veut bien se marier avec le loup.

4). Après le mariage, le loup lui dit de lui couper le cou avec une hache. Elle le fait, et au lieu d'un loup, elle voit un beau prince.

(Conteur, *J. M. Comault*, 1883).

Type : Métamorphose détruite.
Episodes (1, 2, 3). Jean le laid. Littérature orale, p. 66. (4). La Belle aux clés d'or, III, 13.
Episodes inédits. Le loup substitué à l'homme.

XXXVI

La Fileuse

1). Il y avait une fois une fille qui ne voulait pas filer ; un jour que sa mère était à la gronder, un monsieur qui passait par là lui demanda pourquoi elle la grondait. — C'est, répondit-elle, parce qu'elle ne cesse de filer.

2). Le monsieur l'emmena dans un grand magasin de lin, et lui dit qu'il l'épouserait si elle pouvait tout filer.

3). Elle restait à se désoler quand elle vit paraître une femme qui avait une grande langue pendante sur les lèvres. — Qu'as-tu à

Digitized by Google

te désoler ? demanda-t-elle. — J'ai tout ceci à filer et je ne sais point. — Je vais tout te filer en beau fil, à la condition que tu m'inviteras le jour de tes noces. La fille accepta ; la bonne femme disparut ; mais le lin se filait à vue d'œil.

4). Quand elle eut tout filé, le marchand de lin arriva, et il dit qu'il voulait se marier avec cette bonne filandière. Voilà le jour des noces arrivé et l'on se mit en route pour le bourg. Au milieu du chemin la jeune fille se souvint de sa promesse, et elle se dit.

5). Ah ! j'ai fait une grande *oubliance*. Il faut que je m'en retourne. Elle alla appeler la bonne femme et lui demanda pardon de l'avoir oubliée. — J'irai à tes noces, répondit-elle, mais ce soir seulement.

6). Au soir la bonne femme à la grande langue arriva, et la mariée dit que c'était sa tante. — Ah ! disaient les invités ; la vilaine bonne femme, elle fait *donger* (répugnance). A la fin du dîner, la femme à la grande langue leur dit : — Si je suis vilaine, c'est à force d'avoir filé. — Ah ! s'écria le marié, puisqu'il en est ainsi jamais ma femme ne filera.

(Conteur. *Joseph André, de Trébry*, 1882).

Type. Besogne faite moyennant une condition.
Episodes (3, 4, 5,) Peau d'ânette. Litt. orale p. 73.
Episodes inédits (1, 2, 6).

XXXVII

Trente-six Couleurs

1). Un petit bonhomme s'appelait Trente-six couleurs parce qu'il vendait des filets de 36 couleurs. Il se gagea pour garder le troupeau du roi.

2). Un jour qu'il s'amusait avec ses filets, un monsieur *vert* lui demanda comment il jouait à ce jeu. Il lui dit d'entrer dedans, et il l'étrangla. Il fit la même chose à un monsieur habillé de rouge.

3). Le lendemain une bonne femme en blanc lui demanda si elle n'avait pas vu ses fils l'un en vert, l'autre en rouge. Il lui dit d'entrer dans le filet pour les voir, et il l'étrangla aussi :

4). Alors il fut à leur *château*, où il vit beaucoup de chevaux.

5). Le lendemain, il vit une demoiselle qui devait être mangée par la *Bête à sept têtes*. Il s'habilla en *rouge*, et lui coupa deux têtes. Il s'habilla en *vert* et lui abattit deux têtes ; le surlendemain, il s'habilla en *blanc* et coupa les trois autres têtes.

6). La demoiselle retourna chez son père. Un jour Trente-six couleurs habillé en *rouge* passa devant le château. La fille dit à son

Digitized by Google

père : « Voilà celui qui m'a délivrée ». Le lendemain, il passe, vêtu de *vert*, elle dit : « Voilà celui qui m'a délivrée ». Le surlendemain, il revint vêtu de blanc et la fille dit : « Voilà celui qui m'a délivrée ».

7). Le roi le fit alors prendre au moment où il s'enfuyait, la fille le reconnut et ils se marièrent.

(CONTEUR. *Mme Gesnys, d'une domestique*, 1884.)

TYPE : Princesse délivrée.
EPISODES (5). Jean Sans Peur. I. 114.
EPISODES INÉDITS (1, 2, 3, 4, 7).

XXXVIII

LA JEUNE FÉE

1). Une petite fille de neuf ans qui était *fée*, voit en regardant dans une *fontaine* deux hommes qui se battaient, et l'un avait coupé le *nez* à l'autre, qui voulait le tuer.

2). Par la vertu de sa baguette, elle fit le *nez* qui avait été coupé se recoller, les deux hommes sortirent de la fontaine ; elle ordonna qu'une prison avec cinquante gendarmes s'élevât à la place de la fontaine.

3). En revenant dans son parc, elle entendit pousser des cris. C'étaient les deux hommes qui s'étaient échappés de prison. Elle alla chercher sa marraine qui était aussi *fée*.

4). Elle coupa les deux hommes en cinquante morceaux, et elles les mangèrent.

(CONTEUR, *Mme Gesnys, d'une domestique*, 1884).

TYPE.
EPISODES DANS MES CONTES, aucun.
EPISODES INÉDITS (1, 2, 3, 4).

XXXIX

LES RATS QUI SE VENGENT

1). Une bande de rats et de souris qui s'ennuyaient d'être toujours en France firent marché avec un navire qui partait pour les Indes.

2). Les rats et les souris eurent dispute, parceque les souris buvaient toute l'eau-de-vie des passagers. Les rats tuèrent les souris, puis ils résolurent de boire de l'eau-de-vie du capitaine. Ils enlevaient la bonde des barriques, trempaient leurs queues, puis les suçaient ; au bout de trois mois les barriques étaient vides. Alors le capitaine fit jeter les rats par-dessus bord.

Digitized by Google

3). Les rats arrivèrent à une île déserte, et construisirent un petit navire pour aller rejoindre dans l'Inde les *Deux Empereurs*. C'était le navire à bord duquel ils s'étaient embarqués. Ils finirent par le rencontrer, et comme ils se dirigaient vers lui, ils sauvèrent la fille de la reine de l'Amérique qui allait se noyer.

4). La reine fut bien contente, et ayant appris que les rats voulaient se venger, elle fit venir une *fée* de ses amies et changea les rats en hommes, puis elle leur conseilla de faire un trou dans le dessous du navire pour le faire couler.

5). Ils percèrent le navire qui coula en effet, et revinrent trouver la reine à laquelle le chef demanda la main de sa fille. Elle se fâcha, et la fée les fit *redevenir rats* et leur ordonna de quitter la ville sous trois jours.

6). Les rats mirent le feu à la ville et retournèrent dans l'Inde, où il n'y avait pas de chats.

(CONTEUR, *François Marquer*, *de St Cast*. 1883).

TYPE.
EPISODES, (1). Les rats et les souris. I. 53.
EPISODES INÉDITS (2, 3, 4, 5.)

XL

L'ABBÉ SANS-SOUCI

1). Il était une fois un prêtre qui avait de l'argent et 99 moulins ; comme il était sans gêne, on l'appelait l'abbé Sans-Souci :

2). Le roi lui ordonna de venir à son château et de lui dire combien pèse la terre, ce que valait le roi et ce qu'il pensait. Sans-Souci était bien marri ; le lendemain un de ses meuniers promit de le tirer d'affaire, s'il voulait lui donner son moulin.

3). Le meunier prit l'habit de Sans-Souci, et vint trouver le roi qui lui demanda combien pesait la terre. — Sire, ôtez les *pierres* qui sont dessus, et je vous le dirai. — Dis moi ce que je vaux. — Le bon Dieu a été vendu 30 deniers, en vous mettant à 29, je ne vous fais pas tort. — Dis-moi ce que je pense ? — Vous pensez parler à l'abbé Sans-Souci, et vous parlez à l'un de ses meuniers.

(CONTEUR, *Isidore Poulain*, *de Pluduno*, 1881).

TYPE : Questions à résoudre.
EPISODES. (Aucun).
EPISODES INÉDITS, (1, 2, 3).

Digitized by Google

XLI

Le seigneur Sans-Souci

1). Un seigneur qui était sans gêne avait reçu le sobriquet de Sans-Souci, qui lui déplaisait beaucoup. Un jour un chasseur fut assez hardi pour écrire ce nom sur la porte du château.

2). Le seigneur lui envoya dire qu'il fallait, sous peine de mort, venir à son château, ni à pied ni à cheval, ni vêtu ni nu, pour répondre à trois questions.

3). Un fermier du chasseur monta sur un âne, prit pour tout vêtement un filet, et vint au château.

4). Le seigneur qui était à table dit que c'était bien, et demanda :

— Où est la moitié du monde ? Le fermier alla dans la salle du festin, compta la moitié de ceux qui y étaient, et dit : Voilà la moitié du monde.

5). — Combien y a-t-il de mètres dans toute la terre ? — Dix. — Il y a en plus que cela. — Si vous voulez le savoir au juste, il vous faut la mesurer.

6). En quelle année Jésus Christ est-il né ? — En 1806 ; et si vous ne voulez pas me croire, allez le demander à sa mère ou bien à lui.

(Conteur, *François Marquer*, *de Saint-Cast*, 1881).

Type : Vêtement invraisemblable. Questions à résoudre.
Episodes (Aucun).
Episodes inédits (1, 2, 3, 4, 5. 6.)

(*A suivre*). Paul Sébillot.

Digitized by Google

LES MÉTÉORES

V

Le feu Saint-Elme [1]

On a vu que d'après les croyances des marins espagnols, le feu Saint-Elme annonçait la fin d'un orage. L'auteur de la relation de Figueroa [2] en cite un exemple dont il fut témoin en 1624, dans la mer des Indes, peu de temps avant de doubler le cap de Bonne-Espérance : « Les feux ordinaires de S. Elme, que l'on appelle aussi en Espagnol *Cuerpo santo* (corps saint), paroissans au haut de la hune du grand mast, et au debout la mizaine, que les matelots salüerent d'une oraison, laquelle ils prononcèrent d'un ton tragique et lugubre, le vent et la pluye commencerent à cesser, en sorte que quand il fut iour, il n'y eut ny de l'un ny de l'autre ».

Un missionnaire du XVIIIe siècle nous donne quelques détails sur les pratiques des marins espagnols en cette circonstance. « Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle manière les matelots reçoivent ces feux follets que les anciens appeloient Castor et Pollux lorsque l'on en voyoit deux et Hélena quand il n'en paroissoit qu'un. Je vous ai dit que tout notre bord gardoit un morne silence. Nos matelots le rompirent vers minuit lorsqu'ils aperçurent Hélena sur la dunette du grand mât.

« Ce feu est semblable à la flamme d'une chandelle d'une grosseur médiocre et de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les litanies de la sainte Vierge, et quand ils les ont achevées, si le feu continue, comme il arrive souvent, le contremaître le salue à grands coups du sifflet dont il se sert pour commander à l'équipage. Lorsqu'il disparoît, ils lui crient tous ensemble : Bon voyage ! s'il paroît de nouveau, les coups de sifflet recommencent et se terminent par le même souhait d'un heureux voyage.

« Ils sont persuadés que c'est Saint-Elme, protecteur des gens de mer qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse et descend jusqu'à la poupe, ils se croient perdus sans ressource.

1. Suite. Voir t. VIII p. 444, t. IX p. 121.
2. *L'Ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa en Perse*, trad. par de Wicquefort. Paris, 1667, in-4, p. 503.

Digitized by Google

Ils prétendent que, dans un certain navire, St-Elme ayant paru sur la girouette du grand mât, un matelot y monta et trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent St-Elme qui étoit de l'ordre de St-Dominique, tenant à la main un cierge allumé.

« Ils sont si entêtés de cette idée que le chapelain du navire *Saint-François* ayant voulu les désabuser, ils s'en offensèrent extrêmement et peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique (1) ».

« D'après le P. Cat qui aperçut le feu St-Elme dans son voyage à la Plata en 1720, les matelots (espagnols), qui prétendent que son apparition annonce la fin de la tempête « ont toujours avec eux une image du saint dont ce feu porte le nom (2) ».

RENÉ BASSET.

LES BOSSUS ET LES NAINS (3)

II

A Hautfays (Luxembourg belge) on fait encore allusion aux Sorcières de Bricheau. Bricheau est un taillis perdu au milieu d'un bois de haute futaie. C'est à cet endroit que se rassemblaient autrefois les sorcières pour tenir conseil — elles étaient habillées de blanc. On rapporte qu'un bossu passant certain jour par cet endroit entendit chanter les sorcières et qu'il s'amusa à leurs chants. Il eut la bonne fortune de plaire à ces dames, car elles tinrent conseil de suite et lui enlevèrent sa bosse.

Celui-ci alla raconter l'aventure à un de ses compères, qui tenta la même chose, mais mal lui en prit, car furieuses d'être interrompues dans leurs chants, elles tinrent conseil et proposèrent de lui ajouter la bosse qu'elles avaient enlevée à l'autre la veille ; ce qui eut lieu.

Le pauvre bossu s'en retourna donc avec ses deux bosses.

ALFRED HAROU.

1. Lettre du P. Chomé S. J. Las Corrientes, 26 septembre 1730, *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin. Orléans et Paris, 1875-1877, 4 v. in-8, t. II, *Missions d'Amérique*, p. 103.
2. Lettres du P. Cat, Buenos Ayres, 13 mai 1729. *Lettres édifiantes*, t. II, *Missions d'Amérique*, p. 234.
3. V. le t. VIII, p. 549.

Digitized by Google

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES (1)

LI

Le pied de Moh'ammed a Jérusalem

n a vu plus haut (2) que les pèlerins allaient vénérer à Jérusalem l'empreinte d'un pied de Jésus-Christ, exposée au sommet du Mont des Oliviers, dans une petite mosquée qui avait remplacé une église chrétienne. D'après une tradition recueillie par le P. Néret (3), il aurait existé autrefois une empreinte des deux pieds, mais les Musulmans enlevèrent celle du pied droit et la placèrent dans la grande mosquée de Jérusalem, où ils le font voir comme celle du pied de Mohammed. Peut-être est-ce une confusion avec celle du turban du Prophète qui a déjà été indiquée (4). C'est du moins dans les mêmes circonstances, suivant les Musulmans, que l'empreinte aurait été faite, lors de l'ascension de Mohammed. « Au moment où le Prophète s'arrêta sur El Sahhara (Es Sakhrah), la roche sensible au bonheur de porter ce saint fardeau, s'affaissa, et comme une cire molle, reçut l'empreinte de son pied sacré, à sa partie supérieure, vers le bord du S. O. On a couvert ensuite cette empreinte d'une espèce de grande cage en fil de métal doré, travaillé de manière qu'on ne voit pas l'empreinte à cause de l'obscurité intérieure ; mais au moyen d'une ouverture pratiquée à cette cage, on peut toucher l'empreinte avec la main, et on se sanctifie en posant la même main sur la figure et la barbe : preuve manifeste, ajoute avec malice Badia y Lieblich (le faux Ali bey) que c'est véritablement l'empreinte du plus grand des prophètes (5) ».

LII

Le pied de Jésus-Christ a Rome

D'après Beausobre (6) on montrait à Rome, sur la voie Appienne l'empreinte d'un pied. C'était, dit-on, celle de Jésus-Christ, lors-

1. Suite. Voir t. VIII, p. 498, 565, 589, t. IX, p. 221.
2. T. VII, 1892, p. 499-500 : *Les Empreintes merveilleuses*, § V.
3. *Lettres édifiantes. Mission de Syrie*, éd. A. Martin. Orléans et Paris, 1875-1877. 4 v. in-4, t. I p. 281.
4. T. VII, 1892, p. 678 : *Les Empreintes merveilleuses*, § VIII.
5. *Voyages d'Ali bey el Abbassi en Afrique et en Asie*. Paris, 1814, 3 v. in-8, t. III p. 141.
6. *Histoire critique de Manichée et du Manichéisme*. Amsterdam, 1734, in-4, IIe partie, l. I, ch. V. p. 395-396.

Digitized by Google

qu'il apparut, selon la légende, à St Pierre, quand celui-ci voulait fuir la ville pour échapper à la persécution de Néron.

LIII

Le genou de la vierge a Nazareth.

Le P. Néret raconte encore qu'il vit à Nazareth une roche portant la trace d'un genou. « Les chrétiens disent avoir appris de leurs pères, que la Sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son fils, et que c'est la figure même de son genou qui y est demeurée empreinte. Sainte Hélène y avait fait bâtir une église qui ne subsiste plus (1).

René Basset.

LIV

La marque des pieds et du baton de Saint Gildas

A Préfailles, on raconte que saint Gildas, abordant un jour sur la pointe de ce nom, laissa sur le rocher qu'il foulait la marque de ses pieds et de son bâton. En commémoration de ce fait, une chapelle fut élevée pour honorer Saint-Gildas; mais, elle fut détruite à l'époque de la Terreur. Il est avéré qu'avant 1793, cette chapelle était un lieu de pèlerinage pour toutes les paroisses environnantes. On cite même celle de Chauvé pour y être venue processionnellement. Aujourd'hui, sur ses ruines, s'élève une maisonnette où les pêcheurs de coquillages et les promeneurs trouvent des rafraîchissements et un abri. Le bénitier de l'ancienne chapelle de Saint-Gildas se trouve dans une des fermes voisines et sert à un usage fort éloigné de sa primitive destination. Quant à la pierre marquée de l'empreinte du saint et qui était jadis pieusement entourée d'un grillage, les vieillards du pays assurent qu'elle fut portée processionnellement à Préfailles et qu'elle servit de première pierre à la petite église actuelle, bâtie sur la dune.

LV

Le lit de Saint Goustan

Sur la rive droite de la Loire, au Croisic, en face de Saint-Gildas, s'élève la chapelle de Saint-Goustan. A l'intérieur, un petit rocher qui se dresse de 0m 50 à 0m 60 au-dessus du sol, attire l'attention

1. *Lettres édifiantes*. t. I, p. 384.

Digitized by Google

C'est sur ce rocher que le saint se reposa et s'endormit à la suite d'une tempête qui le jeta sur la côte, et le rocher conserve depuis l'empreinte miraculeuse de son corps.

On vient en pèlerinage à cette chapelle, à certains temps. Les vieilles femmes y vont prier Saint-Goustan de changer l'orientation des vents trop persistants du sud. Les jeunes filles, à la recherche d'un mari, y viennent implorer le saint en leur faveur. Une fenêtre murée de la chapelle est percée d'une petite fente à travers laquelle elles essayent de faire passer une épingle lancée d'une certaine distance. Si l'épingle franchit la fente du premier coup, la jeune fille se mariera dans l'année ; sinon, il lui faudra attendre autant d'années qu'elle a dû jeter de fois l'épingle pour la faire entrer.

A. CERTEUX.

LÉGENDE NAPOLÉONIENNE (1)

VII

NAPOLÉON ET LE CORSAIRE DE SAINT-MALO

N corsaire ayant fait une fortune si considérable qu'il ne savait trop qu'en faire (se fit bâtir un palais de marbre et voulut que les parquets fussent de louis d'or. Il en demanda l'autorisation au grand empereur, qui la lui accorda, à la condition que le riche marin ne marchât ni sur le lis, ni sur la couronne, ni sur la face auguste des rois. Le Malouin, qui, comme tous ceux de son pays, avait de la malice, se dit : La chose est fort simple. Il fit des planchers composés de pièces dont les faces étaient collées les unes aux autres de telle façon que l'on ne posait le pied que sur l'arête des monnaies. Mais il arriva que le corsaire fut ruiné. Tout le monde s'en réjouit, car sa demande était une ingratitude à la mémoire des Louis (2) qui avaient fait nobles tous les bourgeois de St-Malo.

FRANÇOIS DUYNES.

(*Recueilli à Dol, d'un ouvrier de cette ville*).

1. Cf. le t. VI, p. 25, 385, 505, le t. VII, p. 690, le t. VIII, p. 378, 380.
2. Acte de Louis XIV à la suite d'un emprunt fait à cette bonne ville.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Giuseppe Pitrè. *Bibliographia delle tradizioni popolari d'Italia.* Torino, Palermo. Clausen, grand in-8 à 2 colonnes de pp. xx-603 (25 fr.)

Il n'est guère de pays qui ait été mieux fouillé que l'Italie au point de vue des traditions populaires : aussi ne sera-t-on pas surpris que la Bibliographie que vient de lui consacrer M. G. Pitrè comprenne un très gros volume, dont l'impression a duré près de quatre ans. Le nom seul de l'auteur, un des meilleurs traditionnistes de notre siècle, est un sûr garant de la valeur des matériaux qu'il contient. M. G. Pitrè divise son ouvrage en six parties dont les cinq premières se rattachent à la littérature orale. L'ordre adopté est l'ordre alphabétique par noms d'auteurs, et aucune de ces grandes divisions ne comprend de sous-section, soit en ce qui regarde les pays de provenance, soit pour les divers genres qui peuvent être compris dans la rubrique générale ; deux des trois tables qui terminent le volume donnent l'indication des sous-divisions ainsi que le pays d'origine. La troisième est consacrée aux noms d'auteurs ; elles rendent les recherches faciles. La première partie : Novelline, Racconti, Leggende, Facezie, correspond aux contes populaires, aux récits, aux légendes et aux facé ties ; elle v du n° 1 au n° 1047, et, dans l'Appendice du n° 5725 au n° 5896. La deuxième partie : Canti e Melodie de 1048 à 2170, occupe aussi dans l'appendice une place considérable. La troisième partie : Guiochi et Canzonette infantile n'a guère que 100 numéros. Les Italiens sont un des peuples les plus sentencieux du monde, et la récolte parémiologique y a été particulièrement fructueuse. M. G. P. à lui seul a recueilli quatre gros volumes de proverbes ; cette section avec l'appendice, comprend 1500 numéros. La cinquième partie est presque aussi grosse à elle seule que tout le reste. L'appendice, comprenant pour la plus grande partie les ouvrages publiés pendant que l'on imprimait le volume, donne une idée de l'activité, assurément considérable, que les Italiens ont apportée à la récolte de leurs traditions de tout genre. Dans la Bibliographie on trouvera non-seulement des ouvrages sur le folk-lore de l'Italie politique, mais sur celui des pays qui, parlant des dialectes apparentés à l'italien, n'en font pas politiquement partie ; M. G. P. est même allé un peu loin en ce sens, puisqu'il a fait entrer dans son cadre Nice, dont le dialecte se rapproche beaucoup plus du provençal que de l'italien.

J'ai éprouvé quelque surprise, en feuilletant ce livre si documenté, si utile, de ne rien trouver sur l'imagerie populaire, et presque rien sur les livres de colportage (4 numéros seulement). Il me semble qu'il y a là une double lacune, et je suis certain que M. G. Pitrè s'efforcera de la combler dans un supplément à son excellent ouvrage. Qu'il me permette de lui signaler comme amorce à une enquête sur l'imagerie italienne, les pièces suivantes, coloriées, que l'un de nos collaborateurs, M. Bonnardot, a rapportées de Milan ; elles proviennent de la Stab. litog. Lebrun-Boldetti, Milan. *Il piccolo Pusse* (n° 4), seize sujets du conte français du Petit-Poucet ; *Il mugnajo suo figlio e l'asino* (n° 2), neuf sujets sur la fable de Lafontaine ; *Martino ed il suo cane*, neuf sujets (n° 5). *Costumi di teatro.* Le nom de l'éditeur semble accuser une pénétration française ; mais il est vraisemblable qu'il y a eu et qu'il y a en Italie d'autres images ; à la p. 68 de son catalogue de la Mostra etnografica siciliana, M. Pitrè lui-même a relevé des affiches de théâtre populaire, et p. 93 du même catalogue, il a donné une liste de 23 livres populaires siciliens. P. S.

Digitized by Google

Gallina, *Indovinelli tigraï.* Naples, s. d. (1894), 6 p. in 8.

Schreiber, *Manuel de la langue tigraï.* Vienne, 1893, in-8, IIe partie, p. IV-98-227.

La littérature (si l'on peut employer ce mot) du tigrinia ou tigraï, l'une des langues parlées en Ethiopie, si peu représentée jusqu'à présent (1), vient de s'enrichir par deux publications puisées en partie aux sources populaires. La première est une collection de douze énigmes recueillies et publiées par un élève de M. Guidi, M. Gallina, professeur à l'Institut Oriental de Naples, et qui s'est déjà fait connaître par quelques mémoires sur l'Abyssinie. On sait qu'en matière de folk-lore, les énigmes tiennent une place importante, et à l'aurore de l'histoire légendaire de l'Ethiopie, on trouve celles que posa à Salomon la reine de Saba, dont se font gloire de descendre les rois d'Abyssinie. M. Gallina a accompagné son texte d'une traduction et d'un commentaire philologique très détaillé et très utile.

En 1887, le P. Schreiber, missionnaire Lazariste en Abyssinie, avait fait paraître la première partie d'un manuel tigraï (2) : il le complète par le fascicule qu'il publie aujourd'hui et qui comprend 62 textes accompagnés d'une traduction française et d'un vocabulaire. La plus grande partie de ces textes se compose d'extraits de l'histoire sainte (nos I-XIX), d'un chapitre de l'Imitation de J.-C. (No XX), de dialogues (XXI-XXIII), de lettres (XXIV-L), mais aussi de fables (LIII-LVII) et de proverbes (LVIII-LXI). Le renard est le héros de cinq fables sur sept, elles ont un caractère indigène bien marqué. La première, où le lion s'adjuge l'agneau tué par deux léopards qui se le disputent (*Le jugement du lion*), rappelle la fable de l'Huître et des Plaideurs ; dans la seconde (*l'Orgueil du loup*), le renard en flattant la vanité du loup, l'amène à lui abandonner tout le gibier ; le lièvre, fuyant l'ombre de ses oreilles, est le héros de la troisième (*La peur du lièvre*). La compassion du renard qui montre, devant un poulailler, là même philosophie que celui qui trouvait les raisins trop verts, et sa charité qui le pousse à dévorer une poule qui a les jambes cassées et à mettre ainsi fin à ses souffrances, sont les sujets de la quatrième et de la cinquième fable (*La compassion du renard* et *la charité du renard*). Dans la sixième (*La pénitence du renard*) il fait lâcher un morceau de viande par un épervier en lui persuadant que c'est mercredi jour de jeûne. Quand il s'en est emparé, il reconnaît s'être trompé et le mange en disant que c'est peut-être jeudi. La dernière (*La précaution du renard*) est la fable bien connue : *Le lion malade et le renard* (3). — Les

1. Cf. mon article sur les *Contes populaires d'Abyssinie,* (*Revue des Traditions populaires,* juillet 1892).

2. *Manuel de la langue tigraï parlée dans le centre et au nord de l'Abyssinie* Ire partie. Vienne, 1887, in-8.

On peut regretter que le P. Schreiber, de même que M. Gallina, ait employé au lieu du mot *tigriña* consacré par la grammaire de Pratorius, celui de *tigraï* qui prête à une confusion avec le tigré (confusion qui s'est produite dans la *Bibliografia Etiopica*, d'ailleurs fort bonne, de Fumagalli), langue de même famille, parlée sur la côte, à Massaoua et à Dahlak.

3. Cf. les rapprochements indiqués dans mon *Loqmân berbère* (Paris, 1890, in-12) p. 39-40, auxquels il faut ajouter : Corrozet, Emblèmes XIV, (*Deffiance non moins utile que prudence* ; Haudent, Ire partie, f. 54, *D'un Lyon et d'un Regnard*, Reinisch, *Die Nuba-Sprache.* Vienne, 1879, in-8, t. I, p. 202. *Le lion et le renard* (Dialecte fadidja) ; *Touti-Nameh*, texte turk, Boulaq, 1254, hég. p. 142, *Le loup et le chacal ;* Rosen, *Touti-Nameh, das Papagaienbuch.* Leipzig, 1858, 2 v. in-12, t. II, p. 125, et les parallèles cités dans Robert, *Fables inédites des XIIe, XIIIe* et *XIVe siècles*, Paris, 1825. 2 v. in-8, t. II p. 36 ; La Fontaine, *Œuvres*, éd. Regnier, t. II, Paris, 1884, in-8, p. 44-47 ; Jacobs, *The fables of Æsop.* Londres, 1889, 2 v. in-8, t. I, p. 250 ; t. II, p. 117.

Digitized by Google

proverbes (Nos LVIII-LXII) complètent ceux qu'a publiés, il y a quelques années, M. Pratorius (4).

Ces deux travaux, comme on le voit, sont aussi utiles pour le moins, au folklore qu'à la linguistique et l'on doit en remercier leurs auteurs.

René Basset.

F. C. *Mon petit jardin. Les choux de Vendée et trois pieds de tabac. Fontenay-le-Comte*, L. P. Gouraud, p. in-8 de pp. 105. (1 fr. 50).

Ce livre, dont la couverture a un aspect coquet, est, ainsi que le dit l'auteur, un essai humoristique ; on y trouve pourtant bien des détails qui intéressent nos études, surtout dans la partie consacrée au tabac.

Les choux de Vendée fournissent à l'auteur l'occasion de faire l'éloge, semé d'anecdotes et de coutumes curieuses, du chou en général et de celui de la Vendée en particulier. La Vendée n'a pas, toutefois, le monopole de l'amour du chou : en Bretagne on appelle le chef-lieu des Côtes-du-Nord Saint-Brieuc-des-Choux, à cause de la grande culture qui s'en fait dans les environs ; à Paris, les Auvergnats ont le Dîner de la « Soupe aux choux », qui, naturellement, a sur sa carte ce potage, cher aussi aux Bretons.

Dans la monographie du tabac, on trouvera un assez grand nombre de traits que nous avons déjà relevés ; mais elle contient, en ce qui concerne la prise, d'amusantes anecdotes empruntées surtout au monde ecclésiastique (l'auteur est un prêtre). Beaucoup de personnages, missionnaires, papes, évêques, ont été des priseurs fameux, l'ancienne interdiction ayant été levée. Il y a un peu de tout dans ces pages, dont la lecture est attrayante, et qui donnent des détails sur le tabac en Vendée, patrie de l'auteur. P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Auricoste de Lazarque. *Une toute petite curiosité de linguistique locale,* in-8 de pp. 34. (Extrait des Mémoires de l'Académie Messine 1890-91).

A propos du terme messin « Jean Boudique, tu n'es qu'un Jean Boudique » qui désigne un personnage de petite taille, d'où « boudique » employé pour désigner un jouet destiné aux enfants.

M. Pugliesi Pico. *Le Origini di una leggende* (Ποσειδαῶν ἵππιος). Acireale. V. Nicale, in-8 de pp. 16.

The first nine books of the Danish History of Saxo Grammaticus, translated by Olivier Elton, with considerations by F. York Powel. Londres, David Nutt, in-8 de pp. CXXVIII-435.

(Publication de Folk-lore Socièty).

4. *Tigriña-Sprüschwörter, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XLII.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. XIII. 1. — Capodanno nel Monferrato, nell'Emilia e in Sardegna, *Giuseppe Ferraro.* — Il Natale a Cetraro in Calabria, *G. de Giacomo.* — Il Natale in Sardegna, *G. Calvia.* — La « Vecchia » dell' Epifania ed i pronostici d' amore di S. Giovanni nel Piceno ed altrove. *Michele Angelini.* — A Noite de Natal, o Anno bom e os Santos Reis na cidade de Elvas, em Portugal, *A. Th. Pires.* — Usanze marinaresche in Napoli, *Eduardo Migliaccio.* — Mutos in dialetto campidanese, logudorese e gallurese, *A. Mocci.* — Calendario di Giuochi fanciulleschi romagnoli, *Ignazio e Ciro Massaroli.* — Usi e Costumi della Basilicata, *Fr. Pulci.* — Sacra Rappresentazione della Passione di Gesù Cristo in Boemia, *C. Schmollis.* — Impronte maravigliose in Italia, *G. Pitrè.* — Formole di Imprecazioni in Calabria, *G. de Giacomo.* — Formole di Imprecazioni, Giuramenti e Saluti in Napoli, *G. Amalfi.* — Formole di Imprecazioni, Giuramenti e Saluti in Piemonte, *F. Seves.* — Formole di Imprecazioni in Messina, *Fr. A. Cannizzaro.* — Melodie popolari abruzzesi. I canti della mietitura. Con tavole musicali, *G. Finamore.* — Appunti di Letteratura popolare da antiche opere letterarie, *Benedetto Croce.* — In quanti modi si domanda la elemosina in Venezia, *Cesare Musatti.* — Leggende plutoniche in Sicilia (La Truvatura), *Fr. Pulci.* — Miscellanea : Mirabili facoltà di guarire le malattie, *S. Salomone-Marino.* — Deliri popolari d'oriente e d'occidente, *Giacomo Lumbroso.* — La carità, costume del Canavese, *Fil. Valla.* — La focaccia di G. Cristo, leggenda pop. piemontese di Paesana. — Usi natalizi nel Friuli, *V. Ostermann.* — La festa delle cipolle in Berna. — L'abeille, le fourmi et l'araignée, fable du Poitou, *Léon Pineau.* — Popular estimate, *Alberto Lumbroso.*

Folk-lore. V. 1. — St. Valentine's Day Custom at Northrepps, *W. B. Gerish.* — Cursing-Stones in Counties Fermanagh, Cavan, etc., *G. H. Kinahan.* — Religious Tableaux in Italian Churches, *W. H. D. Rouse.* — Italian Votive Offerings, *W. H. D. Rouse.* — South Indian Murder Trials, *E. Sewell.* — Early Races of South India, *F. Fawcett.* — Guy Fawkes on the South Coast, *Miss Burne.* — Masock, *Mrs. Murray-Aynsley.*

Ons Volksleven. VI, t. 2.-3. — I. Les Cierges dans les croyances popu- et les coutumes populaires (*suite*). 4-7, *Jozef Cornelissen.* — II. Superstitions laires : 1/ La Lune. 2/ Les Comètes. 3/ La Marée. *Alph. J. C.* — III. Les Oiseaux dans les croyances populaires. VI (*suite*) : L'Hirondelle, *Alfred Harou.* — IV. Contes populaires : L'Héritage qui porte bonheur, *Frans Zand.* — V. Légendes du pays de Termonde (*suite*) : 3/ La Promesse accomplie. 4/ Origine de la Vierge Rouge, *P. van den Broeck.* — VI. Jeux populaires de la ville d'Anvers. 1-4. *J. B. Vervliet.* — I. Pratiques superstit. Cléidomancie ou Divination par le moyen d'une clef : *Jozef Cornelissen.* — II. Contes populaires : 2. (49). La Fille « blanche comme la neige » : *Alfred Harou.* — III. Usages et Coutumes populaires. — Usages des moissonneurs ; coutumes de mariage ; *Alph. J. C.* — IV. Linguistique. Mots et idiotismes du dialecte de la Campine anversoise : *Jozef Cornelissen.* — V. Chansons populaires : Chanson des buveurs de la bière d'orge (air noté) : *Jozef Cornelissen.* — VI. Le « Schansken » ou « Schransken » et le « Nonnenboschken » à Itegem : *J. Th. de Raadt.* — VII. Légendes campinoises

Digitized by Google

(suite) : 5. (167.) Un sabbat de sorcières. 6. (168). Le Chien-fantôme. 7. (169). L'Auberge enchantée : *Frans Zand.* — VIII. Médecine populaire : prières ou formules superstitieuses des guérisseurs. *X.*

Rivista delle tradizioni popolari italiane. I. 4. — Ricerche ufficiali sulle tradizioni e costumanze popolari nel regno italico, *T. Casini*, — Marzo, leggenda calabrese, *Avv. G. Cipriani.* — Un po' di Folk-lore leggendario a Tropea, *D. T. G.* — La grotta di San Michele, *C. Cimegotto.* — Leggende su Gesù Cristo e la Vergine, *P. Vincenzi.* — Leggende di Valstagna, *Luisa Faggion.* — La leggenda di Giove Tonante, *S. Pellini.* — La leggenda de' lupini, *G. Amalfi.* — Rutilio Benincasa. — La mano di San Vigilio, *L. Cesarini Sforza.* — Ru cunte de Sant' Antoneje e de San Pietre, *L. D'Amato.* — Canto quaresimale, *Avv. G. Fiore.* — Canzonetta popolare di Casacalenda, *F. Montuori.* — Le laudi eterne, *Francesca Renzetti.* — Filastrocca che corre per la bocca dei bambini in Piemonte, *R. Migliardi.* — Cantilena da bambini nella Valdinievole, *G. V.* — Maramao è Maramaldo, *N. De' Colli.* — Maramao, *G. Nerucci.* — Maramao, Maramaldo, *G. Amalfi.* — Maramao o Maramaldo? *P. Tedeschi.* — I lupi mannari, *I. A. Trombatore.* — Come si distruggano le verruche, *Id.* — Folletti calabresi, *I. C. Falbo.* — Credenze e superstizioni popolari raccolte a Piè di Castello e Villazzano, *G. Pedrotti.* — Medicina popolare in Calabria, *A. Renda.* — Il temporale, *Id.* — Perchè Sant' Antonio è dipinto col porco e col campanello? *G. Amalfi.* — Il porco di Sant' Antonio, *P. Tedeschi.* — Sant' Antonio dal porco, *G. Nerucci.* — Il fuoco di Sant' Antonio, *Jack la Bolina.* — Sant' Antoni prutetur di matrimoni, *R. Migliardi.* — Sant' Antonio e la benedizione degli animali, *Id.* — Sant' Antuono e Sant' Antonio, *P. De Luna.* — Credenze meteorologische del Cremonese, *A. Mandelli.* — Tesori incantati, *G. Amalfi.* — Pronostici atmosferici, *G. Nerucci.* — Usi, costumi e credenze popolari di Mottola (in Terra d'Otranto), *M. Lupo.* — Usi tradizionali negli amori marchigiani, *G. B. Compagnoni Natali.* — Le processioni a Bagnoroa, *March. T. Venuti.* — La zucca di San Raimondo in Sardegna, *Cocco Solinas.* — Credenze ed usanze chioggiotte, *F. Panaiotti.* — Altri usi nuziali di Chiogga, *S. Chiarelli.* — Di un rito sepolcrale messapico, *Barone F. Casotti.* — Credenze, superstizioni e usi popolari in Rimini e suoi dintorni, *C. Guerrieri.* — Usanze per l' Epifania in Piemonte, *G. B.* — Il Natale a Molfetta, *M. Altomare.* — Banchetto funebre, *G. Nerucci.* — E di nuovo delle uova molli, *V. D. Palumbo.* — La batterella veneta, *E. Del Maino.* — Il segno di Salomone in alcuni paesi del Veneto. — Usanze, credenze e superstizioni pugliesi, *Duchessa d'Este.* — Del panizzare alla sarda e di un pane classico tradizionale di alcuni villaggi del Logudoro, *M. Cossu.* — Il croccante veneto, *E. Del Maino.* — I « morti » siciliani mangiati, *G. Nerucci.*

Wallonia. II. 2. — Le tirage au sort. I. Un bon moyen (Jupille). *E. Jaque motte.* — II. Chanson de conscrits (Ardenne). Air noté. *Edouard Monseur.* — Le Merle blanc, conte du pays de Namur, *Aug. Gittée.* — Le loup garou. I. Djihan-Close, li leupwèrou di C'manster (Vielsalm), *Joseph Hens.* — Chanson novelle, pus amusante què belle (Charleroi). Air noté. *Jos. Defrecheux.* — Notes et enquêtes. 1. Le voyage à Gomegnies, *Aug. Gittée.* — 2. Le folklore dans les journaux wallons. — 3. Les abeilles. — 4. Dessins sur les mois, *O. C.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Diner de ma Mère l'Oye.* — Le 92e dîner a eu lieu le 31 Mars, au restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de notre collègue M. V. Bogisic, ministre de la Justice du Monténégro. Les autres convives étaient MM. Olivier Beauregard, J. F. Bladé, Henri Cordier, le marquis Régis de l'Estourbeillon, N. Quellien, Raoul Rosières, Clément Rubbens, Paul Sébillot. M. Clément Rubens a parlé de chansons pour aller en mesure qu'il a entendues tout récemment dans le quartier des Halles ; des ouvriers qui enfonçaient des pilotis chantaient : « En voilà une, la jolie une, ça va bien, etc. Il serait intéressant de recueillir les divers modes usités pour les travaux de force qui nécessitent de l'ensemble. M. Bogisic demande si quelques-uns de nos collègues ont fait des collections d'ex-voto ; M. Sébillot répond que M. G. Fouju en a quelques-uns. Les ex-voto ne sont pas extrêmement communs dans certaines parties de la France ; en Bretagne par exemple, il y en a fort peu. M. de l'Estourbeillon que ses études archéologiques appellent dans beaucoup d'endroits de la Bretagne dit qu'en effet, on n'en voit guère que dans quelques sanctuaires. M. J. F. Bladé fait une causerie très amusante sur la tragédie d'*Athalie* considérée dans ses rapports avec le Seize Mai ; Abner étant comparé à Mac-Mahon.

⁂ *Nominations et distinctions.* — Parmi les distinctions accordées à l'occasion de la réunion des sociétés savantes, nous enregistrons avec plaisir la nomination comme officier d'académie de notre collaborateur M. le marquis Régis de l'Estourbeillon, auteur des *Légendes du pays d'Avessac* et de nombreux travaux archéologiques.

⁂ *Règlementation de l'appétit et des danses en Suisse.* — Lorsque les Bernois, en 1536, prirent possession du pays de Vaud, ils publièrent des ordonnances où l'on remarque, entre autres dispositions, les suivantes :

« Les gloutons ou gourmands paieront 10 florins d'amende, les femmes 5 florins. Les danses et spectacles sont interdits, sous peine de 3 florins d'amende ; néanmoins, *trois danses honnêtes* sont permises les jours de noces. »

(*Souvenirs de voyages*, par Frédéric Dollé, Paris, 1843).

(Comm. de M. A. Certeux.)

⁂ « *C'est son père, c'est sa mère tout craché* ». — Cette expression pour dire que quelqu'un ressemble à son père ou à sa mère, est-elle usitée ailleurs qu'en Wallonnie ?

(Com. de M. Alfred Harou.)

Digitized by Google

.*. *Expressions employées pour définir le visage.* — D'une personne qui a le visage émacié, on dit dans le peuple : « Une figure en lame de couteau ou de rasoir » ; et si le nez et le menton ont une tendance à se rejoindre ; « *Son nez fait carnaval avec son menton* » ; mais, quand le malheur veut qu'un individu, dans ces conditions, n'ait plus de dents, ce qui force au rapprochement, on entend cette irrévérencieuse réflexion : « *Quel beau casse-noisettes !* ».

(Comm. de M. A. Certeux).

.*. *Remède contre la rage.* — On lit dans les *Mémoires du Marquis de Sourches,* publiés par M. le comte de Cosnac et M. Edouard de Pontal, t. VII, p. 179 :

« Le 6 janvier 1702, le duc de Vendôme prit congé du roi pour aller à la mer ayant été léché par un barbet qu'il aimoit fort et qui s'étoit trouvé enragé. » Cf. sur l'emploi de l'eau de mer comme anti-rabique, Sébillot, *Légendes et superstitions de la mer*, t. I, p. 99 et suiv.

(Comm. de M. A. Tausserat-Radel).

.*. *Histoire du boucher.* — Voici ce qu'on raconte en Ille-et-Vilaine. Un boucher entend dire que dans son village l'on a vu un certain taureau qui a sur le front une seule corne. Il jure de la prendre. Il se met à la recherche de l'animal avec deux haches et cent couteaux. Enfin il trouve la bête qui, avec une complaisance parfaite, lui offre sa tête. Le boucher use en vain tous ses instruments. Alors le taureau donne à l'homme un coup de corne dans la poitrine, l'étend raide mort et retourne tranquillement dans son pays qu'on n'a pu encore découvrir.

(Comm. de M. Fra Deuni).

.*. *Les chansons épiques slaves au Collège de France.* — M. Louis Léger, professeur de langues et de littératures slaves au Collège de France a commencé cette année la lecture et l'interprétation d'une série de chansons épiques slaves. Après avoir étudié quelques *bylines* grand-russiennes, M. Léger s'occupe à présent des *doumas* historiques de l'Ukraine : *L'évasion des trois frères de l'Azov*, *Samiylo Kichka*, etc., Pour donner à ses auditeurs l'idée exacte de la prononciation, le professeur a recours à des personnes de différentes nationalités slaves, qui ne manquent jamais à ses cours.

T. V.

RÉPONSES

.*. *Coutumes de mariage* (t. VIII p. 622, t IX p. 136). — Les fermiers de la Vendée et les propriétaires ruraux se marient d'ordinaire après Pâques, vers le mois de mai, avant la rentrée des foins, par la raison toute simple que les granges sont vides et libres. Dans le Bocage surtout, les foins sont généralement serrés dans de longues et vastes granges, qui, ornées de verdure et tendues de draps fleuris, forment des halls rustiques et intéressants pour les noces.

Les domestiques, au contraire, se marient ou à la St-Jean, ou à la St-Michel, (29 septembre), époques auxquelles ils quittent leur service.

(Comm. de M. F. Charpentier).

.*. *Formulette enfantine.* (t. VIII. p. 593). — Voici une formulette qu'on récite dans la province de Liége (Ardennes) en touchant les différentes parties du visage :

Minton, minton,
Bokedi mignon,
Nézet, nézet,
Ouyet, ouyet,
Cila po l'tchet,

Digitized by Google

et on ajoute, en donnant une chiquenaude :

Tchik la ribinette.

« Menton, menton, bouche de mignon, petit nez, petit nez, petit œil, petit œil, celui-là pour le chat... » à rapprocher de la formulette publiée par M. Girard de Rialle.

(Comm. de M. M.-L. P.)

.*. *Randonnée enfantine.* (t. VIII. p. 437). — J'ai souvent entendu à Liège et j'ai moi même répété, étant enfant, une randonnée assez semblable à celle publiée dans la Revue des Tr. Popul. (Octobre 1893, p. 437). Je ne me rappelle plus que la finale que voici :

— Où est-elle ?
— Dans la chapelle.
— Qu'y fait-elle.
— De la dentelle.
— Pour qui ?
Pour monsieur,
Pour madame,
Et pour la reine d'Espagne.

On retrouverait sans peine, à Liége, le commencement.

(Comm. de M. M.-L. P.)

.*. *Passer sur une échelle* (t. IX p. 135). — Cette superstition était assez commune autrefois dans certains pays de la Vendée. J'ai connu dans mon enfance des vieillards qui, pour tout l'or du monde ne seraient pas passés sur une échelle. Cette répugnance venait peut-être de ce que l'échelle servait à la pendaison ; elle disparait maintenant.

(Comm. de M. F. Charpentier).

.*. *L'ail et le Croup* (t. IX p. 135). — Dans le Bocage vendéen, j'ai vu beaucoup de mères faire des chapelets avec de l'ail, et qui avaient beaucoup de confiance dans ce préservatif.

(Comm. de M. F. Charpentier).

.*. *Les Êtres fantastiques qui font dormir les enfants* (t. IX p. 72, 232).

Gardez-vous, petits enfants,
De pleurer en vous couchant ;
Autrement la Cordonnière,
De vous n'aurait pas pitié
Et pendant la nuit entière
Vous mettrait dans un soulier,
Loin de votre lit bien blanc
Et des baisers de maman.

Ces vers sont en haut d'une chromolithographie intitulée la méchante Cordonnière, où l'on voit un soulier gigantesque surmonté d'une toiture et percé d'une porte à laquelle montent par une échelle des enfants en chemise de nuit. La cordonnière avec une grande verge frappe sur d'autres enfants qui pleurent. Quelle est cette cordonnière ? Ce dessin est dans un album intitulé La Mère l'Oie ; imprimé à Amsterdam chez I. Van Leer ; sur le frontispice une oie qui porte une sorcière avec un balai. Au verso de la couverture, est l'oie, également montée par une vieille, reproduite, très réduite, p. 294.

(Comm. de M. Paul-Yves Sébillot).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 6 — Juin 1894.

D'SUR L'PONT DU NORD (1)

Essai de littérature populaire comparée

D' sur l' pont du Nord, un bal y est donné,
Adèl' demande à son père à y-aller.
« Oh non, ma fill', tu n'iras pas danser ! »
Adèl' mont' dans sa chambr', s'est mise à tant pleurer.

Son frère arrive dans un bateau doré :
« Qu'avez, ma sœur, qu'avez à tant pleurer ?
— Oh, c'est papa qui veut pas qu' j'aill' danser !
— Oh si, ma sœur, je vas vous y mener :
Prends ta rob' blanche et ta ceintur' dorée ! »
Fir'nt pas deux pas et les voilà noyés.
Les cloch's de Ni s'en sont mis's à sonner.
Le pèr' d'Adèl' demand' pour qui c'était :
« C'est pour Adèle, aussi son frère aîné ! »

Autre version. Au lieu de : Firent pas deux pas, etc... on dit :

Au premier coup, Adèl' s'est amusée ;
Au deuxièm' coup, Adèl' s'est amusée ;
Au troisièm' coup, Adèl' s'est amusée ;
Au quatrièm' coup, le bal a défoncé :
Les cloch's du Nord (de Ni) se sont mis's à sonner...

Chaque vers se chante deux fois.

Cette jolie ronde de notre Poitou est, en même temps, l'une des plus populaires des provinces de France.

Déjà bien des versions en ont été publiées qui, assurément, ne sont point toutes parvenues à ma connaissance : celles que j'ai eues

1. L. Pineau, *Le folk-lore du Poitou* (E. Leroux, édit.), p. 227.

Digitized by Google

entre les mains suffisent à en attester l'extension ; les autres n'apporteraient sans doute rien qui pût en amoindrir l'intérêt.

Ces différentes versions sont d'inégale valeur. Celle que *M. Ch. de Sivry* (1) a recueillie dans l'Ile-de-France est sensiblement la même que la mienne, avec moins de détails cependant. En outre, les personnages y sont un peu différents : la sœur d'Adèle est aussi là présente et ce n'est pas son père, mais sa mère qui demande pour qui les cloches ont sonné. Enfin elle se termine par ce vers qui n'est pas dans la mienne :

Tel est le sort des enfants obstinés.

Moralité qui a, évidemment, été ajoutée après coup.

Néanmoins, on la rencontre aussi en Champagne (2). Il s'agit là du pont de Londres, et la jeune fille s'y appelle Aline. Sa mère lui refuse la permission d'aller danser parce que, lui dit-elle :

J'ai fait un songe que vous serez noyée.

Le bateau doré, la robe blanche et la ceinture dorée de la version poitevine s'y retrouvent aussi. Ces deux versions, d'ailleurs, sont presque identiques.

Mme Paul Sébillot en a donné une de la Haute-Bretagne qui diffère davantage : l'écho s'est affaibli ; à peine reconnaît-on le chant primitif ; et de nouveaux éléments, absolument étrangers, s'y sont superposés. Puis, est survenue l'influence du clergé : et Saint-Pierre refuse d'ouvrir les portes du Paradis aux noyés, parceque

Ce n'est point aux danses
Qu'on gagne le Paradis.
C'est à servir
Not'-Seigneur Jésus-Christ.
Allez, pauvre âme,
En enfer y brûler.

La version de *M. Jérôme Bujeaud*, dans les *Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest*, beaucoup plus longue et plus artistique, est encore plus éloignée du texte primitif que celle de la Haute-Bretagne. C'est à La Rochelle que le « bal y est donné ». En vain Jeannette a supplié son père de lui permettre d'aller danser ; sa mère aussi lui a refusé, parcequ'elle a fait un rêve, lui dit-elle,

Qui pourrait arriver.
C'est que ton frère
Dans la mer est tombé.

1. *La Tradition*. Février 1889.
2. *Revue des Traditions populaires*. Juin 1890.

Digitized by Google

Jeannette

Va dans sa chambre
Et se met à pleurer ;
R'garde à la f'nêtre,
Voit son frère arriver ;
Celui que j'aime, je n'saurais l'oublier.

R'garde à la f'nêtre,
Voit son frère arriver ;
Va-t-à son frère,
Lui demande congé.

.....

« Congé, mon frère,
D'aller ce soir danser.
— Oui, oui, Jeannette
Tu iras ce soir danser ! »

Même, à la première danse, il sera son cavalier ;

Et la seconde
Ce s'ra ton bien-aimé.
Celui que j'aime, je n' saurais l'oublier.

On le voit, l'idée première, le fait premier plutôt y est complètement oublié : la jeune fille ne se noie pas.

Mais nous y revenons avec la version du pays messin :

Au pont des Morts nous irons voir danser (1).

Annette et son frère

Sur le pont des Morts ont allé voir danser,
Elle fait trois tours et la voilà tombée.

Elle crie, appelle son frère à son secours ; il se précipite pour la retirer.

Les cloches des morts se sont mises à sonner.
La mère demande : qu'ont-elles donc à sonner ?
C'est votre fils et votre fille noyés.

M. de Puymaigre la fait suivre d'une note intéressante. « Il se peut dit-il, que le pont des Morts soit une variante messine. Il ne faudrait cependant pas s'étonner de voir ce pont désigné comme un lieu propre à des danses. Dans un intéressant travail, *Les principaux ponts de Metz au Moyen-âge* (Mémoires de l'académie, 1864), M. Raillard dit que le pont des Morts « était le pont principal du vieux Metz, celui dont le nom revient le plus souvent dans les Chroniques de la cité, le lieu ordinaire des exécutions judiciaires et souvent le théâtre des fêtes de la république messine. » Il se peut que dans une

1. Cte de Puymaigre. *Chants pop. du pays messin*. I. p. 102.

Digitized by Google

fête publique, les danses aient attiré sur le pont des Morts une jeune fille dont la fin tragique aura frappé les esprits. Cependant nos chroniqueurs, à ma connaissance du moins, ne parlent d'aucune catastrophe à laquelle notre chanson pourrait faire allusion et nous avouerons que cette chanson se retrouve dans bien des provinces avec la différence déjà signalée au commencement de cette note et quelques autres variantes. »

C'est l'origine de cette chanson que M. de Puymaigre est, à mon avis, si loin d'avoir soupçonnée, que j'essaie ici de retrouver ; c'est à sa source lointaine que je voudrais remonter.

Il y a dans notre ronde trois points essentiels : le lieu où se tient la danse ; le fait que la jeune fille, après avoir reçu de son père et de sa mère défense d'y aller, y est emmenée par son frère ; enfin celui que l'un et l'autre se sont noyés, et que les cloches s'en sont mises à sonner.

Dans toutes les versions que nous avons vues — celle de M. J. Bujeaud exceptée, où la scène se passe à La Rochelle, sur le bord de la mer, il faut bien le remarquer — le bal est donné sur un pont. Que ce soit celui de Londres ou celui des Morts, le pont du Nord ou le pont de Ni, il importe peu. Chaque pays, chaque province désigne celui qui lui est le plus connu, si même le souvenir ne s'est conservé d'un nom, maintenant imaginaire, et plus mystérieux. Cet endroit nous paraît, à première vue, assez mal choisi. Cependant, nous ne devons pas en être trop surpris, si nous nous rappelons cette autre ronde non moins répandue :

Sur le pont d'Avignon,
On y danse, on y danse,
Sur le pont d'Avignon
On y danse en rond.

C'est qu'autrefois c'était bien réellement la coutume de danser sur les ponts. Nous en avons plusieurs témoignages. Jacob (Croyances populaires au Moyen-Age, p. 83) dit qu'en 1277, à Utrecht, *une troupe de jeunes gens qui dansaient sur un pont*, n'ayant pas interrompu leurs danses pour laisser passer le Saint-Sacrement, furent précipités dans la rivière et se noyèrent. Sans doute même, cela existe encore de nos jours dans certaines contrées du Nord. En effet, Jonas Stolt nous raconte que, dans le pays de Kalmar, vers 1820, on dansait, les soirs d'été, dans les cours couvertes d'herbe et, le dimanche après-midi, sur les ponts qui traversaient la rivière : « Som-

Digitized by Google

meraften gik der Dans paa de grasklædte Gaardspladser og Sondag Eftermiddag paa Broerne, som förte over Aaen » (p. 114).

Mais, pourquoi aller danser précisément sur un pont ? Ce choix était-il arbitraire ? C'est vraiment peu probable. Les inconvénients en sont trop nombreux, et dont le moins grave ne serait sans doute pas le peu d'espace qu'une troupe de danseurs avait pour ses évolutions sur un pont à dos d'âne, raboteux et étroit, au Moyen-Age.

Il a donc dû y avoir un motif à ce choix : et, ce motif quel peut-il être ?

La danse qui, peut-être, est le premier de tous les arts [1], j'entends le plus primitif, n'était pas, à l'origine, un simple divertissement, mais un acte solennel, un acte religieux. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir ce qu'elle est de nos jours chez les sauvages. Associée aux moments principaux de l'existence, ils ont des danses pour les naissances, pour les mariages et pour les morts ; et elle accompagne tous les actes importants de leur vie : la chasse, la pêche, la récolte, la guerre. Elle y est éminemment religieuse. Les Hottentots, peuple pasteur, voulant demander de la pluie aux astres qu'ils adorent, se réunissent, ordinairement à la nouvelle et à la pleine lune, pour accomplir une de ces cérémonies chorégraphiques. Quelquefois, ces danses sont, tout simplement, la représentation, pour ainsi dire, scénique des phénomènes de la nature. C'est ainsi que le tonnerre y a sa chanson-danse avec solos et chœur alternant. Une personne figurant l'éclair, conçu comme étant une femme, chante son solo auquel le chœur répond. Le chœur joue le rôle des habitants d'un *Kraal* dont un membre aurait été tué par l'éclair. D'autres fois, et le plus souvent peut-être, elles miment tout simplement l'action qu'elles accompagnent, ou à l'occasion de laquelle elles ont lieu ; nous en avons un exemple curieux dans la ronde [2] :

Savez-vous comme on sèm' l'avoine ?
Mon père la sème comme ça :
Tape des pieds, tape des mains,
Fais un tour avec ton voisin.

Egalement connue des Germains et des Slaves, elle doit certainement son origine à quelque antique fête de l'agriculture. Car ces pantomimes viennent de loin. Elles sont traditionnelles. Et chaque tribu a les siennes.

1. Cf. Ch. Letourneau. *L'évolution littéraire dans les diverses races humaines.*
2. L. Pineau. *Le Folk-lore du Poitou*, p. 216.

Digitized by Google

Communes à tous les sauvages, nous retrouvons les danses mimiques chez les peuples de l'antiquité classique. Les Hébreux avaient des danses hiératiques ; et nous savons que chez les anciens Mexicains[1], les victimes humaines qu'ils sacrifiaient avec une sanglante prodigalité à leurs horribles divinités devaient danser et chanter en s'avançant vers l'idole, en l'honneur de laquelle on allait leur arracher le cœur.

D'autre part, il est établi que parmi les primitives divinités du paganisme, il y en eut chez nous peu d'aussi populaires que celles des eaux. « Les Celtes, dit H. d'Arbois de Jubainville [2], adoraient les cours d'eau. Le Rhin, la Seine, l'Yonne ont été l'objet d'un culte sous l'empire romain. Au VIIe siècle, dans l'Irlande chrétienne, la Shannon, Sinna, était encore surnommée la déesse, *ban-dea* ».

Sans nombre sont les lacs et les rivières qui en ont, en maint pays, conservé le souvenir. Ainsi, dans le duché de Bade, le Mummelsee et la petite rivière le Mümling, dans l'Odenwald, ont gardé le nom de l'esprit qui les habitait, le Mummel ; de même le Nekar a été dénommé d'après le Neck, selon Grimm, le terme le plus ancien qui ait servi à désigner ces esprits. On peut croire que chaque rivière, chaque cours d'eau possédait ainsi sa divinité ou son génie.

Ces divinités avaient de fréquents rapports avec les hommes. Les noyés étaient, pensait-on, des gens qu'elles avaient attirés. Tantôt elles s'y prenaient d'une façon cruelle : le prince du Danube [3], quand il rencontre quelqu'un, lui demande ce qu'il désire et le précipite alors au fond de l'eau, assurant qu'il y trouvera la réalisation de tous ses souhaits. On dit même qu'un jour il attacha au cou d'un enfant un collier de corail avec lequel il l'étrangla : plus tard, on retrouva le cadavre sur la rive. Tantôt, elles obéissent à un motif plus doux : l'amour de la fée a attiré au fond de l'eau plus d'un bel adolescent. Le plus souvent, elles se montrent bienfaisantes aux hommes. Un Nixe montra une fois un trésor à un pauvre pêcheur, à la condition qu'ils se le partageraient. Le pêcheur fit les parts. Comme il restait encore un liard, de son crochet il le cassa en deux. A la vue de ce loyal partage, le Nixe laissa là tout l'argent et disparut. Mais elles pouvaient être terribles aussi : causer des inondations désastreuses, ou vous faire périr en voulant passer d'une rive sur

1. Ch. Letourneau. *L'évolution littéraire dans les diverses races humaines*, p. 146.
2. *Les premiers habitants de l'Europe*, II, p. 271.
3. K. Simrock. *Deutsche Mythologie*, p. 447. — Jacob Grimm. *Deutsche Mythologie*, I, 411.

Digitized by Google

l'autre. Toutes, elles voulaient avoir au moins leur victime annuelle. En Suisse, le lac des Quatre-Cantons exigeait la sienne tous les ans à la Saint-Simon (28 octobre). Ce jour-là, malheur à l'imprudent qui se serait hasardé sur ses flots ! En vain Werni, Kuoni, Guillaume Tell pressent Ruodi de passer sur l'autre rive Baumgarten, poursuivi par les cavaliers du bailli qu'il vient de tuer ; le batelier, tout désireux qu'il serait de sauver son compatriote, refuse absolument de détacher sa barque :

Und wær's mein Bruder und mein leiblich Kind,
Es kann nicht sein : s'ist heute Simons und Judæ,
Da rast der See und will sein Opfer haben.

« Et quand ce serait mon frère et mon propre enfant, cela est impossible : c'est aujourd'hui la Saint-Simon et Saint-Jacques ; le lac est furieux et veut sa victime ».

Si cette victime avait fait défaut, le pays eut été exposé aux plus dures calamités : d'où, afin de les prévenir et de s'assurer la bienveillance du dieu, la nécessité d'un sacrifice annuel, volontaire.

Ces sacrifices ont existé.

Des peuples, de race absolument différente et habitant les contrées les plus éloignées, les ont pratiqués.

De nos jours encore nous en trouvons dans nos campagnes des traces assez nombreuses, mais allant toujours s'effaçant. On ne sacrifie plus au saint de telle ou telle fontaine miraculeuse, de telle ou telle source renommée que des objets absolument sans valeur, des épingles ou des lambeaux d'étoffe : en échange de quoi, il doit vous guérir de vos maladies.

Ainsi font les Finnois pour apaiser le dieu des eaux ou lui demander la guérison de quelque mal. Et telle est la prière qu'ils lui adressent en cette occasion [1] :

« Eau pure ! Maîtresse de l'eau ! Maîtresse de l'eau ! Maître de l'eau ! Rends-moi à la fois la force et la santé, et la beauté, comme j'étais autrefois. Pour cela je chante en langage choisi ; pour cela je t'offre du sang afin de t'apaiser, du sel pour te réconcilier ! ».

Les objets du sacrifice sont ici du sel et du sang. Est-ce le sang d'un animal quelconque ? Peut-être. Mais autrefois c'était certainement le sang du suppliant : il sacrifiait une partie de lui-même pour sauvegarder sa personne. De même que, tout à l'origine, la société, la cité ou le clan offrait aux dieux un de ses membres pour attirer leur protection sur les autres.

1. Folk-lore, 1890. *Magic Songs of the Finns*. Hon. J. Abercromby.

Digitized by Google

C'est ce qui s'est fait chez les Latins.

En effet à Rome, le jour des Ides de Mai (15 Mai), le pont Sublicius était le théâtre d'une cérémonie singulière et sur laquelle on a beaucoup écrit [1]. Après un service solennel, les Vestales y jetaient dans le Tibre 24 mannequins d'osier ou de jonc, ayant la forme humaine, que l'on appelait les *Argées*. L'institution de cette cérémonie était rapportée au roi Numa. Ennius qui en fait ressortir le caractère clément, doux et familier, l'oppose, sans aucun doute aux pratiques sauvages et cruelles d'une époque antérieure où ce n'étaient point des mannequins, mais bien des hommes que l'on jetait à l'eau. C'est d'ailleurs l'avis de Plutarque. D'après Macrobe, les Pélages fugitifs étant venus s'établir en Italie, sur la foi d'un oracle de Dodone, ils auraient de cette façon sacrifié des têtes à Hadès ; et ce serait Hercule qui leur aurait appris à donner à l'oracle un sens moins sanguinaire.

Peu importe ici le but de cette cérémonie des *Argées*: qu'elle fût une lustration (Klausen), ou une purification (Schwelger). Nous n'en avons à retenir qu'un fait : dans des temps très reculés on a jeté dans le Tibre des victimes humaines qui, plus tard, les mœurs s'étant adoucies, ont été remplacées par des mannequins. Deux points de détail méritent cependant de fixer encore notre attention, à savoir : que c'étaient les Vestales qui précipitaient ces mannequins dans le Tibre, — par conséquent, il est probable que les victimes devaient être à l'origine des jeunes filles — et que la procession qui précédait le sacrifice était conduite par les Saliens « et n'était peut-être qu'une de leurs rondes destinée à porter aux antiques lares d'une société disparue le tribut d'un souvenir [2]. »

Cette cérémonie n'a pas dû être particulière au Tibre.

Il y a quelques années à peine, en Poitou, le jour du mercredi des Cendres, jeunes gens et jeunes filles, déguisés, en habits de deuil, se rendaient processionnellement sur les bords de la Vienne où ils jetaient, du haut du pont dans la rivière, un mannequin représentant un homme, en dansant et criant : Carnaval est mort ! Carnaval est mort !

Il peut se faire qu'il y ait eu là fusion de souvenirs différents ; mais cette originale coutume ne nous en semble pas moins indiquer que, chaque année, au retour de la belle saison, ces sacrifices devaient exister partout où il y avait un cours d'eau.

1. Bulletin de la faculté des lettres de Poitiers. 1888-1889, H. J.-A. Hild. *Les fables et les superstitions pop. dans la poésie latine. Les Argées.*
2. *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio. Argées.

Digitized by Google

Les sacrifices humains étaient, on le sait, en usage chez tous les peuples de l'antiquité. Nous n'en voulons relever d'exemples que ceux qui touchent directement à notre sujet. Procope dit des Francs qu'au passage du Pô, s'étant emparé d'un pont, ils tuèrent des femmes et des enfants dont ils jetèrent les corps dans le fleuve. Ainsi faisaient les Grecs. Ainsi les Abyssiniens, quand une caravane d'esclaves doit franchir une rivière, sacrifient aux dieux une jeune fille, la plus belle.

Ce fait historique étant établi d'une façon indiscutable : que des victimes humaines ont été sacrifiées aux divinités des eaux, voici maintenant comment nous nous en imaginons l'ordre de la cérémonie.

Tous ces sacrifices autrefois, comme maintenant chez les sauvages, avaient lieu au milieu du bruit et des chants, au son des instruments de musique et étaient accompagnés de danses, pour étouffer dit-on, les cris des victimes, « ne flebilis hostia immolaretur », mais surtout, pensons-nous, dans le but de célébrer la divinité par ce qu'on sait lui être le plus agréable. Or, les esprits des eaux aimaient par dessus tout la danse, le chant et la musique. Les Nixes sortent du fond de leurs aquatiques palais pour venir prendre part aux danses des enfants des hommes et y fréquenter leurs amoureux; et c'est par leurs chants qu'elles ont attiré dans leurs demeures les jeunes imprudents qui se sont laissés aller à les écouter. Aux îles Feroé, la « Meerfrau » chante si bien que les hommes en tombent fous : aussi, quand ils l'entendent, doivent-ils se boucher les oreilles, sinon ils se jetteraient de leur barque dans la mer pour aller la rejoindre.

Mais eux-mêmes, ces esprits, ne peuvent résister à l'influence de la musique : par elle vous pouvez les attendrir et leur arracher leur proie.

Un jeune homme emmène chez lui sa fiancée : celle-ci tremblante et inquiète, parcequ'il lui a été prédit que le jour de ses noces lui serait funeste. Or, il y a un pont à traverser ; et c'est ce qu'elle redoute. En vain son cheval a été ferré d'argent ; en vain douze cavaliers vont devant elle, et douze derrière. Arrivée au milieu du pont, le cheval se cabre ; l'infortunée est précipitée dans le courant. Aussitôt le jeune homme envoie chercher sa harpe.

« Och första slaget, han paa gullharpan slog,
Da satt der Necken paa vattnet och log.

Och andra slaget, paa gullharpan læt,
Da satt der Necken pa vattnet och gret.

Digitized by Google

« Hör da, ungersven, du spela ej saa hardt,
Du skall væl faa igen din unga brud andaa ! »

Det tredje slag, paa gullharpan klang
Liten jungfru ræckte upp sin snöhvita hand (1).

« Et au premier accord qu'il tira de sa harpe d'or, le nixe apparut à la surface de l'eau en riant.

Et au deuxième accord qu'il tira de sa harpe d'or, le nixe apparut à la surface de l'eau en pleurant.

« Ecoute, ô jeune homme, ne joue pas si fort, je vais te rendre ta jeune fiancée !

Au troisième accord qui résonna sur la harpe d'or, la jeune fille lui tendit sa main blanche comme la neige. »

Et, heureux, il la reçut dans ses bras.

Donc, c'est tout naturellement par le chant, la danse et la musique qu'on aura cherché à se rendre propices ces esprits. Et, ainsi que nous avons vu les Mexicains le faire, on aura conduit la victime au milieu des danses et des chants jusqu'au lieu du sacrifice : au bord de l'eau, primitivement, comme les refrains de nombreuses chansons en ont conservé le souvenir, et, plus tard, sur le pont d'où elle était précipitée, pendant que tournait une ronde, au rythme d'une chanson alternée, un chef de chœur chantant un vers que toute la troupe reprend après lui.

C'est à ce chant préhistorique que je crois possible de faire remonter notre ronde de petites filles :

D'sur l'pont du Nord un bal y est donné.

A l'origine, que chantaient le sacrificateur et les personnes qui l'accompagnaient ?

Le chant primitif a dû être presque exclusivement interjectionnel, intimement associé à la danse scénique, pantomimique. Puis, peu à peu, de ces gestes, de ces cris, un sens s'est dégagé : en même temps qu'il exprimait les sentiment de la foule, il a dit ce qui se passait ; il a montré la victime, parée pour le sacrifice,

Prends ta robe blanche et ta ceinture dorée !

Le dieu arrive, l'emmène et tous deux disparaissent sous les flots.

Le récit s'est ainsi trouvé constitué.

1. E. v. Quanten. *Sveriges Shönaste Folkvisor* : Harpens kraft, p. 145.

Digitized by Google

Et, pendant des siècles, on l'a chanté, sans y rien changer, comme un hymne traditionnel.

Cependant, les peuples se sont civilisés ; les mœurs se sont adoucies, et le christianisme est venu. Partout traquées par les missionnaires, les divinités païennes ont fuit de retraite en rétraite et ont fini par disparaître. Mais leur souvenir est resté, quoique vague, défiguré ; les anciennes cérémonies du culte se sont perpétuées en de superstitieuses coutumes, désormais incomprises. Ainsi à de certaines époques, au solstice d'été, par exemple, on a continué de danser sur les ponts et au bord des rivières :

Dett war om en midsommersnatt,
— Ved Strande —
Ridder och svene skulde gaa paa vacht,
Vell er den, som aldrig kommer i Vaande !

I lunder ganger den rider-dantz,
De dantzer med blus och rosen-krands... (1)

« C'était la nuit du solstice d'été, — sur le rivage — chevaliers et pages vont à la veillée. Heureux celui qui ne tombe jamais dans l'embarras !

Dans les bois tourne la danse des chevaliers — ils dansent avec des flambeaux et des couronnes de roses... »

Et toujours la même chanson a accompagné la même ronde.

Maintenant cette chanson, qui raconte des choses passées il y a si longtemps, personne plus n'en a la signification. On a oublié l'existence d'un sacrifice. Cependant, on croit se rappeler encore qu'autrefois une jeune fille a été emmenée par l'esprit de la rivière, par le Nixe, et le récit se transforme selon les croyances nouvelles, plus d'à moitié païennes toujours.

Ce sont les pays scandinaves qui nous offrent les meilleurs spécimens de notre chanson à cette deuxième période.

Agnete hun ganger paa Höjelands Bro,
Da kom der en Havmand fra Bunden op.
— Haa ja ! —
Da kom der en Havmand fra Bunden op (2).

Agnès va sur le pont d'Höjeland. Voici qu'un Nixe sort du fond de l'eau. Il lui demande si elle veut être sa bien-aimée, et il

1. Svend Grundtvig. *Danmarks gamle Folkeviser* IV. 2. 220. Stôlt Elselille.
2. Svend Grundtvig. *Danmarks gamle Folkeviser*. II. 38. Agnete ogg. Havmanden.

Digitized by Google

l'emmène avec lui. Ils restent ensemble huit ans ; elle lui donne sept fils.

Agnete hun sad ved Vuggen och sang,
Da hörte hun de engelandske Klokkers Klang.

Agnès était assise près du berceau et chantait ; tout à coup elle entendit sonner les cloches d'Angleterre...

La suite de l'histoire ne nous intéresse plus : le récit s'allonge et se complique.

Il ne nous semble déjà plus possible de nier le rapport étroit qu'il y a entre cette « Vise » danoise et la ronde française. Néanmoins, aux points de rapprochements qui s'imposent d'eux-mêmes dans les chansons des deux pays nous en voulons ajouter encore deux autres tout aussi importants Nous les avons relevés dans une version que le cand. théol. C.-F. Grove a recueillie en 1858 de la bouche d'un pêcheur de Kœrrebræck.

C'est d'abord la permission que la jeune fille va demander :

Agnete hun ganger for sin Fostemoder at staa :
« Og maa jeg mig lidet ved Stranden udgaa ?
— Aa ja ? —
Og maa jeg mig lidet ved Stranden udgaa ? »

« Agnès va trouver sa mère nourricière : « Ne puis-je pas sortir un peu sur le rivage ? — Aa ja ! — Ne puis-je pas sortir un peu sur le rivage ? »

La mère refuse :

« Nej saamænd det maa du ej.
For saa kommer Havmanden og tager dig ! »

« Non, tu n'iras pas ! sinon le Nixe viendra te chercher ! »

N'est-ce pas exactement ce qui s'est passé entre Adèle et sa mère ? Cependant Adèle a été emmenée au bal par son frère ; aussi Agnete se trouve sur le pont, mais sous la conduite de nous ne savons qui.

Agnete hun stander paa Höjeloftsbro :
Der saa hun en Havmand kom sejlende frem.

« Agnès est sur le pont d'Höjeloft : tout à coup elle voit un Nixe voguer vers elle ».

Tel le frère d'Adèle.

Ces nouvelles similitudes suffisent à faire tomber les derniers doutes, s'il est vrai qu'il y en eût encore.

D'autres siècles s'écoulent ; le fait fondamental s'enfouit de plus en plus ; de nouvelles idées le recouvrent, de nouvelles explications le

Digitized by Google

dénaturent. Et la chanson, subissant une troisième transformation, devient ce que nous la connaissons. On danse sur un pont : c'est une habitude. Une jeune fille s'y est noyée : comment ? dans quelles conditions ? Le peuple, comme les enfants, veut un pourquoi à tout. Comme les enfants aussi, souvent il se contente d'une raison toute fictive. Si cette jeune fille s'est noyée, c'est que

Ils ont tant dansé
Qu'les ponts ont défoncé !

C'est aussi parcequ'elle avait été désobéissante, puisqu'elle y était allée malgré la défense de son père et de sa mère. Quel est alors ce personnage qui l'a entraînée au fond de l'eau, ce Nixe auquel on ne croit plus ? Qui cela pourrait-il être, sinon celui qui l'a emmenée danser, son fiancé ou son frère, sans doute ? Et tous deux se sont noyés. Mais seulement, notons-le bien, après que la ronde a tourné trois fois, l'antique nombre sacramental :

Elle fait trois tours et la voilà tombée.

Déchéance des dieux ! Ce frère n'a conservé de son ancienne majesté que bien peu de choses :

Son frère arrive dans un bateau doré !

Tout juste assez pour nous rappeler qu'il vient de l'eau ou il va retourner, après avoir pris celle qu'il est venu chercher : assez assurément pour que nous ne puissions pas douter de son identité.

Ainsi la chanson est arrivée à cette troisième phase où les évènements semblent naturels et logiques. Pourtant, tout n'est pas expliqué encore : le souvenir du passé est toujours là, mystérieux comme l'écho de ces cloches du Nord qui se sont mises à sonner !

Ces cloches sont-elles de celles que la tradition populaire dit être englouties au fond de tant de lacs et d'étangs et que, dans la nuit de Noël, à minuit, quand le temps est calme, ou à midi à la Saint-Jean, généralement le jour où l'esprit exige sa victime, on entend sonner à travers les profondeurs des eaux, et qui, tous les sept ou neuf ans, reparaissent à la surface ?

Les chansons scandinaves diraient que non, puisque Agnès, à leur appel, demande à son époux la permission de remonter sur la terre pour aller à la messe.

Pourquoi, juste au moment où Adèle et son frère se noyaient, ces cloches, quelles qu'elles soient, ont-elles sonné ?

Il est connu que les esprits n'aiment pas les entendre ; et, d'autre part, il y a de nombreux exemples de cloches qui d'elles-mêmes se

Digitized by Google

sont mises en branle. Mais c'est là tout ce que nous pouvons dire pour le moment : leur rapport avec le reste de notre « ronde » demeure inexpliqué.

Je crois donc absolument démontrée la parenté de l'Agnès danoise et de l'Adèle française. Mais quelle est la nature ou le degré de cette parenté ?

L'aventure d'Agnès et du Nixe ou d'Adèle et de son frère noyés n'est pas seulement connue en France et dans les pays scandinaves : on la chante aussi dans mainte province d'Allemagne. L'héroïne s'y appelle d'ordinaire « die schöne Hannele », et le Nixe, pour s'emparer d'elle, y emploie la ruse : il lui aurait construit un pont qui, à peine fût-elle arrivée au milieu, se serait écroulé. Elle n'est pas moins populaire chez les Slaves, Vendes et Slovènes. Il y a même dans une version de ces derniers une tendance morale qui la rapproche de certaines de nos chansons françaises : Mizika veut aller danser, mais sa mère n'a pas voulu le lui permettre. Mizika désobéit. La mère, fâchée, exprime le souhait que le Nixe puisse venir la chercher. A la danse, un jeune monsieur vient à elle et l'invite. Il la fait tourner si fort qu'elle est obligée de l'en reprendre ; mais, lui, la fait tourner plus fort encore. Alors Mizika reconnaît que c'est le Nixe, et elle s'écrie : « Le Nixe est après moi ! » Il s'enfuit avec elle par la fenêtre, et tous deux disparaissent dans les flots.

Toutes ces chansons offrent une grande ressemblance avec les chansons suédoises où un esprit des montagnes enlève une jeune fille, l'emmène dans sa demeure souterraine et en a des enfants ; après quoi elle obtient la permission de revenir sur la terre pour voir sa mère : on en a conclu qu'elles n'en devaient être qu'une imitation. C'est l'avis d'*Afzelius* (I, p. 22) ; c'est aussi celui d'*Arwidsson* (I, p. 275) : « La chanson danoise, Agnete og Havmanden, est une espèce d'imitation faite par un peuple habitant les bords de la mer d'après les chants d'un peuple montagnard ». De même *Landstad* (p. 432) : « Dans les recueils danois, dit-il, on ne trouve pas de ces chansons où des jeunes filles sont enfermées dans les montagnes ; elles y sont attirées et gardées au fond des eaux. C'est un trait caractéristique de la poésie nationale. Tandis que les chansons norwégiennes et suédoises placent un monde merveilleux dans les montagnes, les danoises le mettent au fond de la mer ».

Svend Grundtvig lui-même, qui ne connaissait sans doute pas la ronde d'Adèle ou qui n'en a pas vu la relation avec la chanson d'Agnès et du Nixe, trouvant dans cette dernière des détails qui lui paraissaient trahir une influence étrangère, et la plus ancienne

Digitized by Google

rédaction danoise ne remontant qu'à la fin du XVIIIe siècle, bien qu'il n'admette pas toutes les conclusions ci-dessus, pense que cette chanson a réellement dû venir en Danemark de l'Allemagne par le Jutland. Mais, elle n'est pas connue dans l'Allemagne du Sud ; on n'en a trouvé des versions que dans les provinces qui confinent aux pays slaves : c'est donc de ces derniers qu'elle leur serait parvenue, lesquels, au XIe ou au XIIe siècle, l'auraient eux-mêmes reçue des Scandinaves, avec lesquels ils étaient alors en rapports très fréquents. Bien étrange migration et toute supposée ! Grundtvig reconnaît que, si elle est possible, elle n'en reste pas moins inexplicable. Il n'est pas d'ailleurs très fixé ; de nouvelles versions danoises lui étant arrivées, toujours plus nombreuses, son jugement a été à la fin moins affirmatif. Cependant, au fond, il l'a toujours crue importée et à une époque relativement récente. C'est également l'opinion de M. Joh. Steenstrup (1).

Et la chanson fraançaise, d'où viendrait-elle ? Il ne semble pas que ce soit des chansons allemandes : elles offrent avec les nôtres beaucoup moins de ressemblances que les danoises. Alors, de celles-ci ? — Nous n'osons dire que non.

Mais voici ce que nous croyons plutôt :

La ronde d'Adèle est née à une époque très reculée : peut-être alors que les Indo-Européens d'Europe ne formaient encore qu'une famille, puisque nous retrouvons le culte d'où elle est issue chez les Hellènes, les Italiotes et les Celtes aussi bien que chez les Slavo-Germains ; c'était, à ce moment, un chant religieux, qui accompagnait une danse traditionnelle à l'occasion d'un sacrifice humain offert à une divinité des eaux. Puis, la séparation s'est faite ; les peuples se sont disséminés, emportant avec eux cette cérémonie de leur culte originel : les uns la négligèrent, sous l'influence de diverses circonstances, et l'oublièrent bientôt ; chez les autres, elle se conserva plus longtemps, coutume plus ou moins incomprise. Ici la chanson s'est à peine transformée ; là, on ne la reconnaîtrait pas au premier abord : mais le fond est bien le même qu'il y a des siècles. Les versions slaves, allemandes, scandinaves et françaises sont les filles d'une mère vénérable ; et, si la ressemblance n'est pas chez toutes également frappante, toutes ont reçu d'elle, avec son sang généreux, les couleurs et la vie.

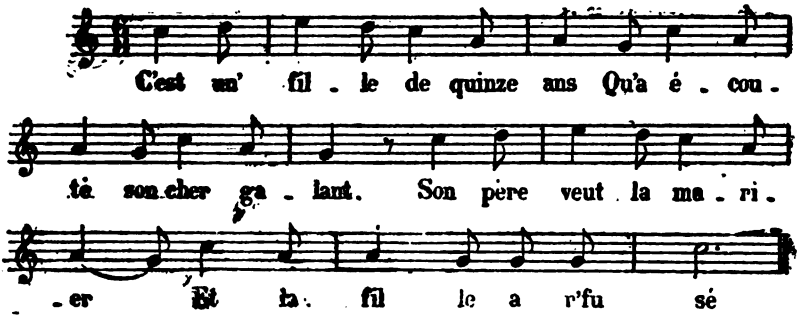
LÉON PINEAU.

1. Johannes C. H. R. Steenstrup. *Vore Folkeviser fra Middelalderen*. 89. 195.

Digitized by Google

C'EST UNE FILLE DE QUINZE ANS

(*Chanson du Poitou*)



C'est une fille de quinze ans
Qui a écouté son cher galant ;
Son père veut la marier,
Et la fille elle a refusé,

Un gendarme veut lui donner
Et la fille a refusé,
Pourquoi repousses-tu donc
Ce gendarme, de la maison ?

Alors le gendarme est entré,
A pris le coin de son tablier ;
Mais la fille sur son banc
N'a pas bougé tant seulement.

Le gendarme s'est mis à genoux,
— Pourquoi-donc me repoussez-vous ?
Ma veste est galonnée d'argent,
Et vous aurez de beaux rubans.

— Oh ! gendarme relevez vous,
Car j'en aime un autre que vous.
Celui que vous aimez est un brigand,
Je le tuerai certainement.

Alors le gendarme est sorti,
A mis deux balles dans son fusil.
Dans la campagne il est allé ;
Le brigand il a rencontré,

Il a tiré sur le brigand
Ses deux balles à bout portant ;
Puis au village est revenu.
Devant la jeune fille il a reparu.

— Sur ton bras galonné d'argent
Oh ! gendarme, je vois du sang. —
C'est le sang de celui que vous aimez,
Vous ne pourrez plus l'épouser.

Puisque celui que j'aimais est mort,
Ah ! je suivrai son sort.
Alors, poussant un grand soupir,
La pauvre fille s'est laissé mourir.

Oh ! jeunes filles à marier,
Vos pères faut toujours écouter,
Et n'acceptez jamais de galants
Qu'avec leur consentement.

Dr SERVIER.

Cette chanson est certainement moderne : le gendarme amoureux et le brigand romantique pour qui les belles meurent d'amour sont évidemment des personnages fort différents de ceux de la tradition populaire. Il nous paraît néanmoins intéressant de la faire connaître,

Digitized by Google

afin de montrer la transformation subie en notre siècle par la chanson populaire sous l'influence de l'esprit nouveau, les formes rythmiques et les formules traditionnelles de la poésie et de la mélodie populaire restant d'ailleurs assez exactement ce qu'elles étaient autrefois.

J. T.

USAGES ET SUPERSTITIONS DE MAI [1]

VI

En Alsace

A Obernai, chef-lieu de canton, district de Basse-Alsace, le premier mai est annoncé à minuit par le son des cloches. Le dimanche suivant, il y a la fête laïque. Les membres de la société de musique vont sur le Nationalberg et exécutent, à partir de minuit, les plus beaux morceaux de leur répertoire; ils ne s'arrêtent que lorsqu'ils voient poindre à l'orient, l'Aurore rougissante qui leur envoie ses baisers de feu.

Dictons alsaciens

— Mai frais et mouillé remplit la grange et les tonneaux.
— Pluie en mai donne pain et foin pour toute l'année.
— Pentecôte mouillée, Noël grasse.
— Orages en mai, année fertile.
— Rosée de mai fait la prairie verte.
— Pancrace et Urbain sans pluie promettent du vin.
— Point de gelée après Servat, point de neige après Boniface.
— Après Servat plus de gelées dangereuses pour la vigne.

P. Ristelhuber.

1. Cf. le t. III, p. 246, le t. IV, p. 265, le t. V, p. 261, le t. VII, p. 314, le t. IX, p. 245.

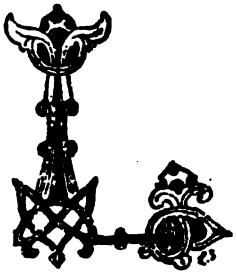
Digitized by Google

LE TABAC DANS LES TRADITIONS, LES SUPERSTITIONS ET LES COUTUMES [1]

VIII

Le Tabac en Amérique

§ I [2]



Le grand *Sagamo* (prêtre) des Algonquins racontait à Marc Lescarbot : « Qu'vne autre fois il y avoit un homme qui avoit quantité de *Tabac* (qui est vne herbe de quoy ils prennent la fumée), et que Dieu vint à cet homme et lui demanda où estoit son petunoir (sa pipe) : l'homme print son petunoir et le donna à Dieu, qui petuna beaucoup. Après avoir bien petuné, Dieu rompit ledit petunoir en plusieurs pieces, et l'homme lui demanda : Pourquoy as-tu rompu mon petunoir, et tu vois bien que je n'en ay point d'autre ? Et Dieu en print vn qu'il avoit et le lui donna, lui disant : En voilà vn que je te donne, porte-le à ton grand *Sagamo*, qu'il le garde, et, s'il le garde bien, il ne manquera point de chose quelconque, ni tous ses compagnons. Ledit homme print le petunoir, qu'il donna à son grand *Sagamo*, lequel tandis qu'il l'eut les Sauvages ne manquerent de rien du monde ; mais que du depuis ledit Sagamo avoit perdu ce petunoir, qui est l'occasion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmi eux. Ie lui demanday, ajoute Lescarbot, s'il croyoit tout cela. Il me dit qu'oui, et que c'estoit verité. Or je croy que voilà pourquoy ils disent que Dieu n'est pas trop bon [3] ».

§ 2

Le même auteur, dans son *Histoire de la Nouvelle France* [4] nous donne les détails suivants sur l'usage du *petun* (tabac) chez les sauvages et la manière rapide dont il se propagea chez les Français bien avant que W. Raleigh, à qui on en attribue le mérite, ne l'im-

1. Cf. tome VIII p. 259, 312, 544.
2. Conte du Canada recueilli au XVIe siècle.
3. Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, Paris, 1866, 3 v. in-8, t. I, l. III, ch. XI, p. 284-285.
4. T. III, p. 811-812.

Digitized by Google

portât en Angleterre. « Noz Sauvages font aussi grand labourage de *Petun*, chose très-pretieuse entr'eux, et parmi tous ces peuples universelement. C'est vne plante de la grandeur de *Consolida major*, dont ils succent la fumée avec vn tuyau en la façon que je vay dire pour le contentement de ceux qui n'en sçavent l'vsage. Après qu'ils ont cuilli ceste herbe ils la mettent secher à l'ombre, et ont certains sachets de cuir pendus à leur col ou ceinture, dans lesquels ils en ont toujours, et quant vn calumet ou petunoir, qui est vn cornet troüé par le côté, et dans le trou ils fichent vn long tuyau duquel ils tirent la fumée du petun qui est dans ledit cornet, apres qu'ils l'ont allumé avec du charbon qu'ils mettent dessus. Ils soutiendront quelquefois la faim huit jours avec cette fumée. Et noz François qui les ont hanté (*sic*) sont pour la pluspart tellement affolez de ceste yvrognerie de petun qu'ils ne s'en sçauroient passer non plus que du boire et du manger, et à cela dependent de bon argent, car le bon Petun qui vient du Bresil coute quelquefois vn écu la livre... Pour les Sauvages, il est plus excusable, d'autant qu'ils n'ont autre plus grande delice en leurs Tabagies, et ne peuvent faire fête à ceux qui les vont voir de plus grand'chose : comme pardeça quand on presente de quelque vin excellent à vn ami : de sorte que si on refuse à prendre le petunoir quand ils le presentent, c'est signe qu'on est point *adesquidés*, c'est à dire ami. Et ceux qui ont entre eux quelque tenebreuse nouvelle de Dieu, disent qu'il petune comme eux, et croyent que ce soit le vray Nectar decrit par les Poëtes.

Cette fumée de Petun prise par la bouche en succçant comme vn enfant qui tette, ils la font sortir par le nez, et en passant par les conduits de la respiration le cerveau en est rechauffé, et les humiditez d'icelui chassées. Cela aussi étourdit et enïvre aucunement, lache le ventre, refroidit les ardeurs de Venus, et endort, et la fueille de cette herbe, ou la cendre qui reste au petunoir, consolide les playes. Ie diray encore que ce Nectar leur est si suave, que les enfans hument quelquefois la fumée que leurs peres jettent par les narines, afin de ne rien perdre. Et d'autant que cela a vn gout mordicant, le sieur de Belle-Forest recitant ce que Iacques Quartier (qui ne sçavoit que c'estoit) en dit, il veut faire croire que c'est quelque espece de poivre. Or quelque suavité qu'on y trouve je ne m'y ay jamais sceu accoutumer, et ne m'en chaut pour ce qui regarde l'vsage et coutume de le prendre en fumée.

§ 3

La même superstition existait au XVIIe siècle chez les Crecks et les Assiboines, au dire du missionnaire Marest : « Ils ont comme les

Digitized by Google

autres l'usage de la pipe qu'ils appellent calumet ; ils font fumer le soleil, ils font aussi fumer les personnes absentes ; ils ont fait fumer notre fort, notre vaisseau » (1).

§ 4

Déjà Jacques Cartier dans la relation de son second voyage (2), avait signalé l'usage du tabac chez les Canadiens, mais sans le nommer. « Ilz ont aussi une herbe de quoy ilz font grand amastz l'esté durand pour l'yuer. Laquelle ilz estiment fort et en vsent les hommes seulement en façon que ensuit. Ilz la font seicher au soleil, et la portent à leur col en vne petite peau de beste en lieu de sac, auec vng cornet de pierre ou de boys : puis à toute heure font pouldre de ladicte herbe, et la mettent en l'ung des boutz dudict cornet, puis mettent vng charbon de feu dessus, et sussent par l'autre bout, tant qu'ilz s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche, et par les nazilles, comme par vng tuyau de cheminée : et disent que cela les tient sains et chauldement, et ne vont iamais sans auoir lesdictes choses. Nous auons esprouué ladicte fumée, apres laquelle auoir mis dedans nostre bouche, semble y auoir mis de la pouldre de poyure tant est chaulde » (3).

§ 5

Les renseignements de Thevet sur l'usage du tabac au Brésil, d'où il était passé aux Espagnols, ne sont pas moins explicites : « Autre singularité d'une herbe, qu'ils nomment en leur langue *Petun*, laquelle ils portent ordinairement auec eux pour ce qu'ils l'estiment merueilleusement proffitable à plusieurs choses. Elle ressemble à notre buglosse.

« Or ils cueillent sogneusement cette herbe et la font seicher à l'ombre dans leurs petites cabannes. La maniere d'en user est telle. Ils enueloppent, estant seiche, quelque quantité de ceste herbe en une fueille de palmier, qui est fort grande, et la rollent comme de la longueur d'une chandelle, puis mettent le feu par un bout, et en reçoivent la fumée par le nez, et par la bouche. Elle est fort salubre, disent-ils, pour faire distiller et consumer les humeurs superflues

1. *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin. Orléans et Paris, 1875-1877, 4 vol. gr. in-8, t. I. *Missions d'Amérique*, p. 645.
2. *Bref récit et succinte narration de la navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI par le capitaine Jacques Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres*, éd. D'Avezac, Paris, 1863, in-8, p. 31.
3. On voit que la critique dirigée par Lescarbot contre la comparaison faite par J. Cartier était injuste.

Digitized by Google

du cerueau. Dauantage prise en ceste façon fait passer la faim et la soif pour quelque temps. Parquoy ils en usent ordinairement, mesmes quand ils tiennent quelques propos entre eux, ils tirent ceste fumée, et puis parlent : ce qu'ils font coustumierement et successiuement l'un apres l'autre en guerre, ou elle se trouue tres commode. Les femmes n'en usent aucunement. Vray est, que si l'on prend trop de ceste fumée ou parfun, elle enteste et ennyure comme le fumet d'un fort vin. Les Chrestiens estans auiourd'huy par delà sont deuenus merueilleusement frians de ceste herbe et parfun : combien qu'au commencement l'usage n'est sans danger auant que l'on y soit accoustumé : car ceste fumée cause sueurs et foiblesses, iusques à tomber en quelque syncope : ce i'ay experimenté en moymesme » (1).

§ 6

Jean de Léry, sur ce point, est tout à fait d'accord avec son contradicteur et ennemi André Thevet : les observations qu'il fit au Brésil confirment ce que dit ce dernier (2) : « Pour l'esgard des simples, que ceste terre du Bresil produit il y en a un entre les autres que nos *Toüoupinambaoults*, nomment *Petun*, lequel croist de la façon et un peu plus haut que nostre grande ozeille, a les fueilles assez semblables, mais encore plus approchantes de celles de consolida maior. Ceste herbe, à cause de la singuliere vertu que vous entendrez qu'elle a, est en grande estime entre les sauvages : et voici comme ils en usent. Apres qu'ils l'ont cueillie, et par petites poignees pendue et fait secher en leurs maisons, en prenant quatre ou cinq fueilles, lesquelles ils enveloppent dans une autre grande fueille d'arbre, en façon de cornét d'espice : mettans lors le feu par le petit bout, et le mettant ainsi un peu allumé en leurs bouches, ils en tirent en ceste façon la fumee, laquelle, combien qu'elle leur ressorte par leurs narines et leurs levres trouees, ne laisse pas neantmoins de tellement les sustanter, que principalement s'ils vont à la guerre, et que la necessité les presse, ils seront trois ou quatre iours sans se nourrir d'autre chose. Vray est qu'ils en usent encor pour un autre esgard : car parceque cela leur fait distiller les humeurs superflues du cerveau, vous ne verriez gueres nos Bresiliens sans avoir, non seulement chascun un cornet de ceste herbe

1. *Les Singularitez de la France antarctique*, éd. Gaffarel, Paris, 1878, in-8, ch. XXXII, p. 157-159.
2. *Histoire d'un voyage faict en la terre du Brésil*, éd. Gaffarel. Paris, 1880, 2 vol. in-12, ch. XIII, t. II, p. 23-25.

Digitized by Google

pendu au col, mais aussi à toutes les minutes : et parlant à vous, cela leur servant de contenance, ils en hument la fumee, laquelle, comme i'ay dit (eux resserrans soudain la bouche), leur ressort par le nez et par les levres fendues comme d'un encensoir : et n'en est pas la senteur mal plaisante. Cependant ie n'en ay point veu user aux femmes, et ne scay la raison pourquoy ; mais bien diray-ie qu'ayant moy-mesme experimenté ceste fumee de *Petun* i'ay senti qu'elle rassasie et garde bien d'avoir faim.

« Au reste, combien qu'on appelle maintenant par deçà la *Nicotiane*, ou herbe à la Royne *Petun*, tant s'en faut toutesfois que ce soit de celuy dont ie parle, qu'au contraire, outre que ces deux plantes n'ont rien de commun, ny en forme ni en propriété [1], et qu'aussi l'auteur de la *Maison Rustique*, liv. 2, chap. 79, affirme que la *Nicotiane* (laquelle dit-il retient ce nom de Monsieur Nicot, qui premier l'envoya de Portugal en France) a esté apporté de la Floride, distante de plus de mil lieues de nostre terre du Bresil (car toute la zone Torride est entre deux) encore y a-il que quelque recherche que i'aye faite en plusieurs iardins, où l'on se vantoit d'avoir du *Petun*, iusques à présent, ie n'en ay point veu en nostre France. Et à fin que celuy qui nous a de nouveau fait feste de son *angoumoise* [2], qu'il dit estre vray *Petun*, ne pense pas que i'ygnore ce qu'il en a escrit : si le naturel du simple dont il fait mention ressemble au pourtrait qu'il en fait faire en sa *Cosmographie*, i'en di autant que de la Nicotiane : tellement qu'en ce cas ie ne lui concede pas ce qu'il pretend : assavoir qu'il ait esté le premier qui a apporté de la graine de *Petun* en France : ou aussi à cause du froit, i'estime que malaisement ce simple pourroit croistre » [3].

§ 7

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher les observations faites par P. Yves d'Evreux [4] sur l'emploi du tabac chez les Topinambous du Brésil, de celles d'A. Thevet et de Jean de Léry qu'elles complètent sur plusieurs points : « Ils (les sauvages) ont toujours l'herbe de *Petun* en la bouche, la fumee de laquelle ils attirent par la bouche, et le rendent par les narines afin de vuider les humiditez du

1. Erreur de Léry.
2. Dans les notes de son édition (t. II, p. 188) M. Gaffarel rappelle le passage de la *Cosmographie* de Thévenet auquel il est fait allusion ici, et dans lequel il s'attribuait le mérite d'avoir introduit en France le tabac auquel il donnait le nom d'herbe *angoumoise*.
3. Autre assertion erronée de Jean de Léry, démentie par l'expérience.
4. *Voyage dans le nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*, éd. Denis, Leipzig, 1864, t. I de la *Bibliotheca Americana*, p. 110-111.

Digitized by Google

Cerueau, et en aualent, pour nettoyer l'estomach de cruditez, lesquelles ils font sortir par eructations. Ils n'ont pas si tost acheué de manger qu'ils prennent leur Petun, comme ils font aussi du grand matin, à la sortie du lit, et auant de se coucher. Mais a propos du *Petun*, il est bon que ie rapporte icy l'opinion supersticieuse qu'ils ont de cette herbe, et de sa fumee. Ils croyent que cette fumee les rend diserts, de bon iugement et eloquens en paroles, tellement que iamais ils ne commencent vne harangue qu'ils n'en ayent pris. Et me semble que leur opinion n'est point tant supersticieuse, qu'elle n'aye quelque raison naturelle ; car ie l'ay experimenté moymesme, que cette fumee esclaircit l'entendement, dissipant les vapeurs, qui possedent l'organe du Cerueau, et affermit la voix, en ce qu'elle desseiche les humiditez et crachats de la bouche, qui se rencontrent à la sortie de la veine vocale tellement que la langue en est bien plus libre à faire sa fonction. La verité de cecy est bien aisee à experimenter, pourveu qu'on en prenne auec modestie, et au temps convenable : car l'abondance et continuation n'en est pas, à mon aduis, trop bonne et salubre à ceux qui viuent de boissons et viandes chaudes ; mais à ceux qui sont humides et froids de cerueau et d'estomach, la prise de ceste fumee ne leur peut estre que saine ; Et c'est vne autre raison, pourquoy les Sauuages qui habitent sous cette zone tres-humide, et qui pour l'ordinaire ne boiuent que de l'eau, prennent continuellement de ceste fumee, à sçauoir pour descharger leur Cerueau des humiditez et froidures, et l'estomach de cruditez: ce que font semblablement les matelots et les gens habitans sur le riuage de la mer. Ce *Petun* aussi ayans (*sic*) trempé 24 heures dans du vin blanc, opere de grands effects pour nettoyer le corps de ses infections. On ne prend seulement que le vin. Ils ont aussi vne autre opinion que la fumee qu'ils aualent du *Petun*, les tient gaillards et ioyeux contre la tristesse et melancolie qui leur peut suruenir. Ie vous le feray voir par exemples, outre ce que i'en ay peu apprendre par leurs discours. Vn Sauuage supplicié à la bouche du Canon (duquel ie parleray au Traicté du Spirituel) [1] auparauant que de s'acheminer au supplice, il demanda un cofin de *Petun,* disant, que l'on me donne la derniere consolation de cette vie, par laquelle ie puisse fortement et ioyeusement rendre l'Ame : et de faict si tost qu'on luy eu *(sic)* donné ce *Petun*, il s'en alloit ioyeux, et chantant à la mort ; et quand ses semblables l'attacherent à la bouche du Canon, il les pria de ne luy lier le bras droict si bas et si court qu'il n'eust moyen de porter

1. Le P. Yves d'Evreux raconte encore ce fait d'une manière plus détaillée, p. 262-263.

Digitized by Google

en sa bouche son cofin de *Petun,* tellement que la balle du canon ayant diuisé le corps en deux, vne partie portée dans la mer, et l'autre tombee au bas du rocher, à laquelle le bras droit estoit ioint, on trouua encore dans la main droicte le cofin de *Petun.*

« Les Sauuages iugez à mort, selon la coustume du pays, ne vont iamais au lieu où ils doiuent estre assommez, qu'on ne leur donne le *Petun*, ny mesme les Sauuages, quelque maladie qu'ils ayent, ne laissent ce regime. Les Sorciers du pays se seruent de cette herbe au seruice des Diables ». Le P. Yves d'Evreux en cite l'exemple suivant d'un « barbier » ou sorcier du pays de Miari sur le fleuve Maragnon (Amazones) : « Il prit vne grosse canne de roseau creuse qu'il emplit d'herbe de *Petun*, et y mettant le feu par vn bout, il souffloit la fumée sur ces Sauuages, disant, Prenez la force de mon esprit, par laquelle vous serez tousiours sains de corps et vaillans de courage contre vos ennemis » (1).

L'offre du tabac faisait aussi partie de l'hospitalité (2). « Si tost que vous auez mangé, il (le Sauvage) faict tendre son lit pres du vostre et commence à deuiser avec vous, vous presentant vn coffin de *Petun* , qu'il allume luy mesme et succant trois fois de cette fumee qu'il faict sortir par ses narines, il vous le donne pour en prendre, comme chose tres-bonne et dont il faict plus d'estat, et telle est leur coustume generallement, comme en France on a accoustumé de vous presenter à boire. Il allume aussi son coffin, et apres en auoir pris cinq ou six bonnes gorgees, il s'enqueste de vostre voyage.

§ 8

Les missionnaires nous rapportent que chez les Natchez, population détruite au XVIIIe siècle, le tabac servait à honorer la divinité et les hôtes. « Tous les matins, dit le P. Le Petit (3) le grand chef honore de sa présence le lever de son frère aîné (le soleil), et le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horizon ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet, et il lui fait une offrande des trois premières gorgées qu'il tire ; puis élevant les mains au-dessus de la tête et se tournant de l'Orient à l'Occident, il lui enseigne la route qu'il doit tenir dans sa course. »

Le tabac jouait encore un rôle considérable à l'arrivée d'ambassadeurs. « Quand le chef leur fait dire de s'approcher ils s'avancent : ceux qui ont les calumets chantent et dansent avec beaucoup de

1. P. 137, cf. aussi p. 307-308.
2. P. 222
3. *Lettres édifiantes, Missions d'Amérique*, t. I, p. 757.

Digitized by Google

légèreté, tournant tantôt autour les uns des autres, et tantôt se présentant en face, mais toujours avec des mouvements violents et des contorsions extraordinaires. Quand ils sont entrés dans le cercle, ils dansent autour du siège sur lequel le chef est assis ; ils se frottent de leurs calumets depuis les pieds jusqu'à la tête ; puis ils vont à reculons retrouver ceux qui sont à leur suite. Alors ils chargent de tabac un de leurs calumets ; et tenant du feu d'une main, ils avancent tous ensemble auprès du chef, et le font fumer : ils poussent la première gorgée vers le ciel, la seconde vers la terre, et les autres autour de l'horizon ; après quoi ils présentent sans cérémonie la pipe aux princes et aux autres chefs.

« Cette cérémonie étant achevée, les ambassadeurs en signe d'alliance, vont frotter leurs mains sur l'estomac du chef, et se frottent eux-mêmes tout le corps ; puis ils posent leurs calumets devant le chef sur de petites fourches. Celui des ambassadeurs qui est chargé particulièrement des ordres de sa nation, harangue pendant une grosse heure. Quand il a fini, on fait signe aux étrangers de s'assoir sur des bancs rangés près du grand chef qui leur répond par un discours d'égale durée. Ensuite le maître de cérémonie allume un grand calumet de paix, et fait fumer les étrangers qui avalent la fumée du tabac » (1).

§ 9

La relation de Nicolas Perrot qui parcourut l'Amérique du Nord à la fin du XVIIe siècle, confirme ces détails et en ajoute de nouveaux.

Quand les Algonkins se mettaient en voyage, ils ne manquaient jamais d'invoquer en ces termes la divinité du Mississipi : « Toy, qui es le maître des vents, favorise nostre voyage et donne nous un temps calme — Cela se dit, ajoute Perrot, en fumant une pipe de tabac dont ils jettent la fumée en l'air » (2) — A mesure que les Illinois tuent un ours, « ils alument leur pipe, et, luy en mettant le tuyeau dans la gueule, ils poussent la fumée dehors par les narines de cet animal » (3). C'était par respect : de même, lorsque Perrot fut reçu par les Miamis, après le repas « on ralluma le calumet et les fumeurs vinrent, chacun à leur tour, lâcher une bouffée de tabac au

1. *Ibid*, p. 763.
2. *Mémoire sur les mœurs, coustumes et relligion des sauvages de l'Amérique septentrionale*, éd. Tailhan S. J. t. III de la *Bibliotheca Americana*, Leipzig, 1864, in-8, p. 20. Au moment de s'aventurer sur la glace, les Algonquins pratiquaient la même cérémonie en l'honneur d'une divinité nommée Mateomek. Les Amikouas rendaient le même honneur à l'endroit où était mort le Castor qu'ils regardaient comme leur ancêtre (*ibid*, p. 21).
3. *Ibid*, p. 66.

Digitized by Google

visage de Perrot. C'était le plus insigne honneur qu'on pût lui rendre ; force lui fut donc de se laisser *boucaner* sans rien dire » (1). La même tribu faisait du tabac une offrande aux dieux. « Le premier des chefs élevant vers l'objet de son culte ses deux mains remplies de tabac : Aie pitié de nous, lui disait-il, tu es notre manitou, nous te donnons à fumer. Nous sommes souvent malades, nos enfans meurent, nous avons faim : écoute-moi, manitou, je te donne à fumer. Que la terre nous fournisse du blé, et les rivières du poisson ; que la maladie ne nous tue point et que la famine ne nous maltraite plus si rudement. A chacune de ces demandes, les vieillards présents répondaient par un *Ooh !* vigoureusement accentué. La prière finie, le chef répandait par terre, en l'honneur de son Dieu le tabac qu'il venait de lui offrir » (2).

§ 10

A. Thevet nous décrit précédemment le cigare ou la cigarette, tels que s'en servaient les Brésiliens, d'une manière primitive (voir § 5) : il décrit également la pipe des Canadiens. « Ceste herbe (le tabac) est merueilleusement estimée, aussi la font ils secher au soleil apres en avoir fait grand amas : et la portent à leur col ordinairement en de petits sachets de peaux, de quelque beste auec une maniere de cornet persé, où ils mettent un bout de ceste herbe ainsi séchée ; laquelle ayans frottée entre leurs mains, y mettent le feu, et en reçoiuent la fumée par la bouche par l'autre bout du cornet. Et en prennent en telle quantité, qu'elle sort par les yeux et par le nez : et se perfument ainsi à toutes heures du iour » (3).

§ 11

On a vu que suivant plusieurs superstitions indiennes, remontant à l'époque de la découverte, les divinités elles-mêmes fumaient. Dans le *Chant de Hiawatha* (4) Longfellow s'est servi avec bonheur de cette tradition, en mettant en scène le Grand Esprit convoquant les Indiens :

« Sur les montagnes de la Prairie — sur la Grande Carrière de la pierre de pipe rouge, Gitche Manito le puissant — le maître de la vie

1. La Potherie et le P. Gravier, cités par le P. Tailhan, *ibid*, p. 772 cf. aussi p. 259, 272. C'était aussi suivant La Potherie, la coutume chez les Ayoës (*ibid*, p. 198).
2. Relations de 1670 et de 1674, citées par le P. Tailhan (*ibid.* p. 276-277).
3. Les *Singularitez de la France antarctique*, ch. LXXVII, p. 411-412.
4. *Poetical Works*, Londres, 1887, in-16 ; *the Song of Hiawatha. I, the Peace-pipe*, p. 115-117.

Digitized by Google

descendit. — Sur les rouges, rochers de la Carrière — il se tint debout et appela les tribus de tous les hommes

. . . . . .

« De la pierre rouge de la Carrière, — il brisa avec sa main un fragment — Il en forma une tête de pipe, la façonna et l'orna de figures ; — sur le bord du ruisseau — il prit un long roseau pour tuyau de pipe — avec des feuilles d'un vert sombre — il bourra la pipe avec l'écorce du saule rouge — souffla sur la forêt voisine — échauffa ensemble ses grandes branches — jusqu'à ce qu'elles s'enflammèrent et s'embrasèrent ; — et droit au dessus des montagnes — Gitche Manito le puissant — fuma le calumet, la pipe de la paix — comme un signal pour les nations (1).

« Et la fumée montait lentement, lentement — à travers l'air tranquille du matin — d'abord une simple ligne de ténèbres — puis une vapeur plus épaisse, plus bleue — ensuite un nuage blanc comme la neige se déploya — pareil à la cime des arbres de la forêt — toujours montant, montant, montant — jusqu'à ce qu'elle toucha le faîte des cimes — jusqu'à ce qu'elle se brisa contre les cieux — et se roula extérieurement tout autour d'eux (2).

1. Il existe, de Hiawatha, une traduction française dont je ne connais que le titre : *Hiawatha, poème indo-américain* (*sic*) trad. par H. Goumont, Nancy, 1860, in-8. — Mais on sait que Baudelaire a imité, en le suivant d'assez près, le poème de Longfellow et je crois intéressant de citer les strophes correspondant à celles qui sont traduites ici — (Ch. Baudelaire, *Les fleurs du mal*. Paris, A. Lemerre, éditeur, pet. in-12, 1888 (CXLVIII, *Le calumet de paix*, p. 362-366).

Or Gitche Manito, le Maître de la vie,
Le Puissant, descendit dans la verte prairie.
Dans l'immense prairie aux coteaux montueux ;
Et là, sur les rochers de la Rouge Carrière,
Dominant tout l'espace et baigné de lumière,
Il se tenait debout, vaste et majestueux.

Alors il convoqua les peuples innombrables,
Plus nombreux que ne sont les herbes et les sables,
Avec sa main terrible, il rompit un monceau
Du rocher dont il fit une pipe superbe,
Puis, au bord du ruisseau, dans une énorme gerbe,
Pour s'en faire un tuyau, choisit un long roseau.

Pour la bourrer il prit au saule son écorce ;
Et lui, le Tout-Puissant, Créateur de la Force,
Debout, il alluma, comme un divin fanal
La Pipe de la Paix. Debout sur la Carrière,
Il fumait, droit, superbe et baigné de lumière,
Or, pour les nations, c'était le grand signal.

2. Et lentement montait la divine fumée
Dans l'air doux du matin, onduleuse, embaumée,
Et d'abord ce ne fut qu'un sillon ténébreux ;
Puis la vapeur se fit plus bleue et plus épaisse,
Puis blanchit ; et montant, et grossissant sans cesse,
Elle alla se briser au dur plafond des cieux.

Digitized by Google

« Depuis le val de Tawasentha, — depuis la vallée de Wyoming, — depuis les bosquets de Tuscaloosa, — depuis les lointaines Montagnes Rocheuses, — depuis les lacs et les rivières du Nord, — toutes les tribus aperçurent le signal — virent la fumée lointaine qui montait, — le Puckwana de la Pipe de la paix (1).

« Les Prophètes des nations disaient : — Voyez le Puckwana. — Par signal, de très loin — courbe comme une baguette de saule — s'agitant comme une main qui fait signe, — Gitche Manito le puissant — convoque ensemble toute les tribus des hommes — convoque les guerriers à son conseil (2).

« Par les rivières et les prairies, — vinrent les guerriers des nations — vinrent les Delawares et les Mohawks — vinrent les Choctaws et les Comanches, — vinrent les Shoshonies et les Pieds-Noirs — vinrent les Pawnees et les Omawhaws — vinrent les Mandans et les Dacotahs — vinrent les Hurons et les Ojibways ; — tous les guerriers se rassemblèrent, — au signal de la Pipe de la paix, — aux montagnes de la Prairie — à la grande Carrière de la pierre de pipe rouge (3).

. . . . . .

« Et, en silence, tous les guerriers — cassèrent la pierre rouge de la Carrière — la polirent et en firent des pipes de paix, — brisèrent les longs roseaux près de la rivière — les couvrirent de leurs plumes les plus brillantes — et partirent chacun chez eux — tandis que le Maître de la vie remontant — par l'ouverture des rideaux de nuage — par le portail des cieux — s'évanouissait devant leurs faces — dans la fumée qui s'enroulait autour de lui, le Puckwana de la Pipe de la paix (4) ».

1. Des plus lointains sommets des Montagnes Rocheuses,
Depuis les lacs du Nord aux ondes tapageuses,
Depuis Tawasentha, le vallon sans pareil,
Jusqu'à Tuscaloosa, la forêt parfumée,
Tous virent le signal et l'immense fumée
Montant paisiblement dans le matin vermeil.

2. Les Prophètes disaient : Voyez vous cette bande
De vapeur, qui, semblable à la main qui commande,
Oscille et se détache en noir sur le soleil ?
C'est Gitche Manito le Maître de la Vie,
Qui dit aux quatre coins de l'immense prairie ;
« Je vous convoque tous, guerriers, à mon Conseil ».

3. Par les chemins des eaux, par la route des plaines,
Par les quatre côtés d'où soufflent les haleines
Du vent, tous les guerriers de chaque tribu, tous,
Comprenant le signal du nuage qui bouge,
Vinrent docilement à la Carrière-Rouge
Où Gitche Manito leur donnait rendez-vous.
. . . . . .

4. Chacun creuse une pipe et cueille sur la rive

Digitized by Google

§ 12

D'après le rapport des missionnaires, les Indiens païens du Paraguay invoquaient les Isituns (*seigneurs de l'eau*) divinités inférieures qui avaient pour mission de remplir de poissons les rivières et les lacs, et les encensaient avec de la fumée de tabac [1].

§ 13

Si les Indiens de l'Amérique du Nord connaissaient le tabac au moment de la découverte de l'Amérique, il n'en était pas de même de leurs voisins, les Dènè Tchippewayans. D'après une de leurs traditions, recueillie par le P. Petitot [2], ce ne fut qu'en 1789, quand ils entrèrent pour la première fois en relations avec les employés de la compagnie canadienne du Nord-Ouest qu'ils en apprirent l'usage. « Alors il (le chef du détachement) donna une pipe et du tabac à tous les sauvages et leur apprit comment on se servait de ces objets nouveaux pour eux.

Mais dès qu'ils eurent commencé à fumer :

— Que c'est mauvais ! s'écrièrent-ils.

Ils firent la grimace, ils crachèrent, il en est qui vomirent ».

§ 14

Chez les Micmacs de la Nouvelle Ecosse, c'est encore avec le tabac qu'on accueille un étranger. « Aussitôt que le visiteur est assis, le chef du camp bourre sa pipe, l'allume, en tire quelques bouffées et la tend à un autre ; s'ils sont plusieurs, elle circule à la ronde. [3] »

§ 15

Le tabac est employé chez les Cris du Canada occidental pour convoquer à la fête de sorcellerie qui a lieu deux fois par an. « A l'approche des équinoxes du printemps et de l'automne, le plus âgé et le plus fort en médecine des Jongleurs, le *Sokaskew*, convoque

Un long roseau qu'avec adresse il enjolive
Et l'esprit souriait à ses pauvres enfants !

Chacun s'en retourna, l'âme calme et ravie ;
Et Gitche Manito, le Maître de la Vie,
Remonte par la porte entrouverte des Cieux.
— A travers la vapeur splendide du nuage —
Le Tout-Puissant montait, content de son ouvrage,
Immense, parfumé, sublime, radieux.

1. *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin. Orléans et Paris, 1875-1877, 4 vol. in-8, t. II. *Missions d'Amérique*, p. 176.
2. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*. Paris, 1886, pet. in-8 p. 429-433.
3. Silas Rand, *Legends of the Micmacs*. New-York, 1884, in-8, introduction, p. XXXIII.

Digitized by Google

tous les Cris du voisinage à la cérémonie du *Mitéwi*, en leur envoyant, par ses députés, de petits présents de tabac. Si le tabac est accepté par un Cris, il est lié par cet acte qui équivaut à une promesse de se rendre au Mitéwi. Mais il est loisible à tous de refuser le tabac. Cependant, fort peu de gens le refusent, par la crainte qu'ils ont des magiciens, dont ils redoutent la colère [1] ».

RENÉ BASSET.

SUPERSTITIONS DE CIVILISÉS [2]

III

LES FÉTICHES D'IBSEN

IBSEN est très superstitieux. Sur sa table de travail, dans un plateau, se trouvent un petit ours en bois, un petit diable noir qui tient une allumette et deux ou trois petits chats et lapins en cuivre.

— Que faites-vous de ces bêtes-là? questionna un jour un visiteur. La réponse fut: — « Je n'écris jamais une ligne de mes drames sans que ce plateau et ses habitants soient sous mes yeux; je ne *pourrais pas* écrire loin d'eux. Cela peut paraître ridicule, sans doute, mais c'est ainsi. Quant à l'usage que j'en fais, c'est un secret que je ne révélerai point. »

Gazette (Belge) du 3 Avril 1894.

ALFRED HAROU.

1. E. Petitot. *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*, p. 477.
2. Cf. t. II, p. 133, t. V, p. 648.

Digitized by Google

LE DIABLE ET L'ENFER DANS L'ICONOGRAPHIE (1)

V

Les deux images qui suivent ont trait aux représentations du diable et de l'enfer, dont nous nous sommes occupés plusieurs fois ; la première est reproduite d'après une photographie que nous retrouvons dans nos dossiers, et qui nous a été remise, il y a quelques années par un de nos collègues ;

nous n'avons pas pris note de son nom ; elle représente toute une

1. Cf. le t. II, p. 440, le t. IV, p. 129, 509, le t. V, p. 20, le t. VI, p. 99.

Digitized by Google

série de diables, avec la gueule d'enfer dans laquelle ils introduisent les damnés, que nous avons déjà vue dans quelques autres images publiées précédemment. Ainsi qu'on peut le remarquer, les noms de plusieurs personnages sont écrits au-dessus de leur figure, et Satan et Lucifer forment deux personnes distinctes. L'image de saint Eloi est dans un coin, à l'entrée de l'enfer.

La seconde est un croquis de M. Alfred Briend, d'après une belle tapisserie de la collection Davillier au Louvre. (XVe siècle).

On peut la rapprocher du vitrail de Saint-Mathurin de Moncontour où le diable brise le mât du navire qui porte saint Mathurin, reproduit dans le t. II, p. 440.

P. S.

LES FÉES CHRÉTIENNES [1]

III

La cathédrale de Fortrose située dans la partie du Moray Firth, qui fait face au Fort George, a été, suivant la croyance, complètement bâtie par les fées en une seule nuit.

WALTER GREGOR.

1. Cf. t. IV, p. 509, t. VII, p. 569.

Digitized by Google

SIDI MOUSSA, L'HOMME VOLANT

Légende Touareg

idi Moussa, qui vivait il y a une centaine d'années, était un Targui, fils de Hadj Fagui, propriétaire de la petite oasis de Timassinin. Il fit des miracles pendant sa vie et il avait l'habitude de se promener dans le désert, dont il franchissait les espaces en volant.

Un jour qu'il était ainsi parti en s'élevant dans les airs, il alla jusqu'auprès de Ghadamès, où la mort le surprit dans un ravin. Il était alors âgé d'environ vingt ans.

Ses parents, inquiets, ayant été à sa recherche, trouvèrent son corps qu'ils ensevelirent.

Quelque temps après, Hadj Fagui eut un songe dans lequel il vit son fils qui lui disait : « Mon père, change-moi de l'endroit où tu m'as mis, car le soleil me brûle dans ce ravin. »

Le père demanda alors aux gens qui étaient avec lui d'aller chercher le corps de son fils.

— Comment le trouverons-nous, répondirent-ils, les os sont consumés et il n'y a plus rien ?

Ils partent néanmoins et, arrivés, ils fouillent la sépulture, qu'ils trouvent vide.

Ayant passé la nuit dans le ravin, ils virent le lendemain matin le corps tout mouillé d'eau dans sa tombe. On le mit sur un brancard que l'on chargea sur un chameau qu'on laissa aller à sa fantaisie.

Le chameau vint droit à Timassinin et se coucha tout seul à un certain endroit.

Les gens de Hadj Fagui s'écrièrent alors : « C'est ici que Sidi Moussa veut être enterré ». On construisit à cette place la Kouba où repose ce saint.

Les Touaregs invoquent Sidi Moussa avant d'entreprendre leurs razzia et lui en donnent une part. S'ils manquaient à ce devoir, la razzia leur serait reprise. Le territoire de la zaouïa est un terrain neutre sur lequel on ne peut se battre, et les partis ennemis qui s'y sont rencontrés ont toujours observé cette trève.

Digitized by Google

Sidi Moussa n'était pas marié et n'a pas laissé d'enfants ; ses parents viennent camper à Timassinin à l'époque des dattes ; ils ont le droit de prendre celles de l'oasis, mais s'ils le faisaient sans le demander aux prêtres, ils seraient piqués par un scorpion.

(*Racontée, en 1881, par un Mokhaddem de la zaouia de Timassinin, à M. Arnaud, interprète*).

A. CERTEUX.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN (1)

VIII

DANS LA CORRÈZE

Le feu de St-Jean a, semble-t-il, dans toute la Corrèze, une grande importance :

Celui qui passe dans le feu, neuf fois de suite, les pieds nus, ne souffre pas de toute l'année de douleurs aux pieds et les blessures qu'il peut s'y faire guérissent rapidement.

Les ails qui ont été passés neuf fois dans le feu ont la propriété de guérir les douleurs de ventre.

Quelques tiges de blé passées neuf fois dans le feu et attachées ensuite à la ceinture pendant quelques instants donnent de la force aux moissoneurs et préservent des douleurs de reins.

JULES CHOSSAT.

1. V. le t. I, p. 171, le t. II, p. 26, 336, 538, le t. III, p. 328, 440, le t. VI, p. 732.

Digitized by Google

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET COUTUMES DU MENTONNAIS [1]

IX

Divers

310 — *Le Corps* [2]. *a*) Oreilles grosses, longue vie.

b) — Se méfier d'une femme à barbe et d'un homme avec une barbe rouge.

c) — Taches blanches aux ongles, menteur.

d) — Ne pas couper les cheveux ni les ongles le vendredi. Couper les cheveux à la nouvelle lune pour les fortifier.

e) — Les bossus et les estropiés ont de l'esprit.

f) — Les difformités sont des signes de Dieu qu'il ne faut pas fréquenter ceux qui les ont.

g) — Du sang, soit humain, soit animal, mélangé avec du souffre, du suif et de la farine, sert à coller la vaisselle cassée, ou à étancher un tonneau.

h) — Des doigts, le pouce s'appelle le gros doigt (*ou dé grosse*); le petit doigt, *pequelin* à Menton, *marmelin* à Gorbio. Selon plusieurs, le doigt du cœur est le petit doigt, mais il y a désaccord.

311 — *La Lune* [3]. *a*) Elle a une puissante influence presque universelle.

b) — On y voit trois personnes ; aussi des ronces.

c) — Lune nouvelle le dimanche, larron ou assassin (*ladra o assassina*).

d) — Une peau de renard tué à la nouvelle lune perd son poil.

e) — La lune et le soleil se battent aux éclipses, on pourrait les voir dans un miroir.

f) — Les idiots sont plus agités et les bègues balbutient davantage à la nouvelle lune.

311 bis. — *La Terre*. Elle est soutenue, selon quelques-uns, sur quatre piliers réunis deux à deux par des arceaux. Selon d'autres, elle nage, comme une barque, sur la mer qui l'entoure.

312 — *Le Temps*. Bons présages. *a*) L'huile brûlant sur l'eau sans pétiller.

1. Cf. le t. IX, p. 111, 213, 253.
2. Beaucoup de superstitions qui s'y rattachent ont été classées ailleurs.
3. V. 147 et suivants.

Digitized by Google

b) — Le chant de la pie annonce la fin de l'hiver.

313 — Mauvais présages. *a*) Le chant du hibou ou de la chouette.

b) — Quand la draine chante en février.

c) — S'il tonne avant qu'on ait entendu le chant du coucou.

d) — *Le temps arrangé la nuit, dure comme un œuf cuit.*

314 — *Tempêtes. a*) On a accusé les Jésuites de les causer. Surtout une qui a fait de grands dégâts il y a peu d'années, pendant l'été.

b) — Quand le soleil est *en œil de chèvre*, on en attend.

c) — On les conjure en allumant un cierge de la Chandeleur ; par une bénédiction du curé, v. 192 ; ou en mettant du pain bénit dans la fenêtre.

d) — Quand il tonne, *c'est Baraban qui jette sa femme par la fenêtre..*

315 — *Pluie. a*) Quand les escargots sortent.

b) — Quand les poules restent au poulailler

c) — Lampe qui charbonne.

d) — Un chat qui passe sa patte sur ses oreilles, ou qui tourne son dos au feu, léchant les pattes et frottant le nez.

e) — L'eau séjournant sur la grave.

f) — Vers de terre couverts de poussière sur le sol.

g) — Quand le soleil est jaunâtre le matin.

316 — *Grêle. a*) Pour l'éloigner, fourrer une poignée de sel dans le dos d'un enfant.

b) — On s'adresse au curé, comme pour les tempêtes.

317 — *Froid. a*) Lorsque les oiseaux se mettent par terre pour chercher leur nourriture, le froid va venir.

b) — Il ne gêle pas à minuit ni à la pleine lune.

318 — *Vent. a*) Quand il fait mal de passer la main dans ses cheveux.

b) — Des étoiles filantes.

c) — Quand la suie brûle sur la marmite.

d) — Le manche d'un outil glissant dans les mains.

e) — Fil cassé souvent en cousant.

f) — Vers de terre nus sur le sol.

g) — Mettre des couteaux en croix pour l'éloigner.

h) — On guillotine quelqu'un quand il souffle avec violence.

319 — *La Neige* engraisse les champs.

320 — Beau temps à Noël, mauvais temps à Pâques.

321 — Quand le soleil luit pendant la pluie, *les sorciers tiennent conseil.*

322 — *Jours.* — Avec un *r* à la fin, *Mercré*, *Venré*, mauvais.

323 — Lundi. Toute la semaine lui ressemblera.

Digitized by Google

324 — Mercredi. Ne pas transvaser le vin. Il est presque aussi mauvais que vendredi.

325 — *a*) Vendredi. Ne pas transvaser le vin, changer d'habits ni les draps de lits, voyager, chasser, pêcher, couper les ongles, les cheveux, siffler ni chanter.

b) — Qui rit vendredi pleurera samedi.

326 — Samedi. *a*) Il ne peut plus rester sans soleil qu'une jeune fille sans amour.

b) — Le soleil manque rarement, car ce jour *la Sainte Vierge fait sa lessive.*

327 — Dimanche. Le travail n'est pas heureux. *Travai de festa s'en va per a fenestra.*

328 — *Nuit.* En chemin ne pas répondre à qui vous parle, surtout ne pas détourner la tête pour regarder en arrière, ce pourrait bien être une sorcière ou un mauvais esprit, qui saisirait l'occasion pour vous faire du mal.

329 — *Heures.* — Midi. *a*) *La messe du pain* a lieu alors.

b) — Pour connaître l'heure de midi tenir entre le pouce et l'index un épi d'avoine, cracher dessus, alors les pailles se mettront à tourner jusqu'à ce qu'elles soient en ligne avec midi.

330 — *Ave Maria sounaià bela fia retiraia*, à l'angelus du soir toute bonne fille est entrée.

330 *bis* — Aux demi-heures avant les angelus, et avant minuit, les sorcières et les mauvais esprits sont plus puissants.

331 — *Mois*[1]. — Janvier *a*) Le jour de l'an présage l'année entière.

b) — Les douze premiers jours indiquent le temps pour chaque mois.

c) — Mars. Tourner le dos au soleil en sortant de la maison, ou il noircirait le visage. Il y a même effet de coucher au soleil alors.

d) — Août. Les œufs de sa lune se conservent toute l'année.

332 — *Nombres.* — *a*) Les impairs paraissent avoir un caractère mystique, et être plus puissants. La sorcellerie et la médecine les emploient de préférence, on agit, trois, cinq, neuf fois ; mais jamais sept ; *sept est comme les pairs.*

b) — Les mensonges se font avec les impairs généralement. Si un enfant recevait un cadeau en nombre pair, ses parents lui en ôteraient un.

c) — Mêler les cartes à l'impair pour avoir plus de chance.

d) — Onze est mauvais.

e) — Treize est le pire de tous.

1. Voir la Grammaire Mentonnaise, chez Leroux.

Digitized by Google

332 *bis*. — *Maison*. — Le maçon qui pose la première pierre devra faire une prière ou il aura quelque malheur. On ne manquera jamais de poser une pièce de monnaie sous les fondements, sur le sol, une pièce à croix de préférence.

333 — En entrant dans une nouvelle maison pour la première fois il faut baisser les verroux.

334 — On fait bénir une nouvelle maison par le prêtre avant de l'habiter.

334 *bis*. — On attache à la porte d'entrée, en arrière, une croix ou un morceau du cierge de la Chandeleur.

335 — *Ménage*. — Nettoyer les lits chaque vendredi du mois de mars, ils resteront toujours propres toute l'année.

335 *bis*. — Ne pas être trois pour faire le lit.

336 — S'il y a treize à table, ajouter un chien ou un chat.

336 *bis*. — Silence à table, *il naît un pape*.

337 — Balayer le soir, il y aura mauvais ménage.

338 — Éplucher un fruit ou un légume sans casser le morceau, bon ménage.

338 *bis*. — *a*) La soupe est faite quand les anses de la marmite sont devenues froides, et quand même la soupe bout encore.

b) Le pain est cuit quand les anses du four deviennent froides, même que le four reste au plus chaud.

339 — Ne pas mettre les couteaux ou fourchettes en croix sur la table.

339 *bis a*) — Qui laisse tomber son pain ne l'a pas gagné.

b) — Ne pas le couper, ni planter son couteau dedans, il perce le cœur de N. S.

c) — Ne pas le mettre à l'envers, les sorcières viendraient danser dessus.

d) — Ramasser le pain qui tombe en le baisant, car le pain est *la grâce de Dieu*.

e) — Des graines de fenouil empêchent le pain de moisir.

340 — Brûler les miettes qui tombent de la table, autrement il faudrait revenir après sa mort les ramasser avec ses paupières ou dans un panier sans fond.

341 — Verser du vin *à la traitre* (à revers) est une insulte.

342 — *Faune* [1]. Ne pas dire, auprès du feu, l'endroit où se trouve un nid d'oiseaux, parce que les fourmis, l'entendant, iraient manger les petits. Ne pas le dire auprès de l'eau, à cause des serpents. (Gorbio).

343 — Si le coucou ne chante pas avant le 15 avril, il est mort ou mourant, ou sa femme accouche.

Digitized by Google

343 *bis*. *a*) — Les hirondelles ne sont pas mangées, parce que, à la Crucifixion, elles ont participé dévotement au sang de Notre-Seigneur, en suçant ses plaies.

b) — On les encourage à faire leurs nids dans les maisons, elles y portent bonheur.

344 — Une grenouille séchée, pilée et bue avec du vin ou de l'eau, endort comme le chloroforme.

345 — Un crapaud écrasé sous le pied empoisonne.

346 — *a*) La couleuvre descend à la mer pour faire l'amour avec la murène, qu'elle appelle en sifflant.

b) — Si l'on réussit à cracher dans la bouche d'une couleuvre, elle meurt; notre salive est un poison pour les animaux à sang froid.

c) — Quand la couleuvre suce le lait de la bouche d'un enfant (v. 30), elle se réfugie parfois dans son estomac, d'où elle tête la mère. On pourrait l'attrapper en tenant l'enfant renversé, avec la tête au-dessus d'un baquet de lait.

347 — La mante. La serrant entre les doigts et soufflant dessus, on lui dit : *Priez pour moi ou je vous tue!* L'insecte lève alors ses pattes dans l'attitude de la prière.

348 — Le dauphin. Il pleure quand on le frappe. Il secourt les hommes. V. 187 *bis*.

349. — Les callosités aux jambes de la race chevaline sont où le diable avait leurs yeux, Dieu les a déplacées et mises à la tête.

350 — *Flore* (2). Le noyer est l'arbre néfaste par excellence. Il nuit à la santé, il est le rendez-vous des sorciers. Sur le rivage de la mer, où il fait défaut à cause de la douceur du climat, le caroubier le remplace pour leur usage. La noix à trois coques est, au contraire, un porte-bonheur très apprécié.

351 — L'euphorbe brûlé sous une marmite fait tomber le fond.

Les renseignements sur Gorbio m'ont été donnés, en grande partie, par François Lottier, de cette commune. Ma reconnaissance est grande envers les nombreux Mentonnais qui m'ont obligeamment aidé, surtout à M. le Docteur Paul Farina, pour avoir bien voulu vérifier le recueil entier.

Menton, ce 20 février 1894.

J. Bruyn Andrews.

1. De plus, la Faune, comme la Flore, apparaît fréquemment dans tout le recueil.
2. Voir *Médecine populaire*.

Errata : N° 265, lire *rugosus* au lieu de *pugosus ;* 280 *bis*, *fetidus* au lieu de *felicius*.

Digitized by Google

CONTES RÉSUMÉS DE LA HAUTE-BRETAGNE (1)

XLII

Laurent Vaillant

1). Un jour que les mouches le tracassaient, il répand du lait; elles y viennent; d'un premier coup de balai, il en tue seize, du second, il en blesse dix-sept.

2). Le roi et les autres crurent qu'il s'agissait de dix-sept hommes, le roi qui avait la guerre lui demanda de faire partie de son armée.

3). Laurent à l'approche de l'ennemi voulait s'en aller, mais en entendant le tambour, son cheval suivit les autres. En passant près d'une croix, Laurent s'accrocha après, et l'emporta. Les ennemis crurent voir le Messie et ils s'enfuirent.

4). Le roi lui demande de le débarrasser de la Licorne. Il va à la forêt, s'amuse à faire des trous avec une tarière dans les arbres. Il répond à la bête qu'il s'amuse. Elle veut l'enfiler, il se cache derrière l'arbre et la bête a la corne prise dans un des trous.

5). Un géant dévorait tous ceux qui allaient dans une forêt. Laurent se met encore à percer des trous, et à les boucher avec de la mousse. Il cacha sa tarière, et quand le géant vint, il mit le doigt dans un des trous qui céda. Le géant crut qu'il perçait les arbres avec son pouce.

6). Le géant lui dit de venir jouer avec deux meules de moulin qui étaient dans un coin de la forêt. Le géant les lança, puis quand vint le tour de Laurent, il cria : gare ! de toutes ses forces ! Pourquoi ? demanda le géant. — C'est que je vais peut-être les lancer dix lieues loin. — Laissons ce jeu, tu pourrais perdre mes palets. — Viens jouer à autre chose, dit Laurent.

7). Il conduisit le géant à un pressoir qu'il avait arrangé de façon à n'avoir aucun mal. Il dit au géant de se mettre à tourner la gabarre, puis il disait que cela lui faisait du bien. Quand le géant fut sur le tablier, Laurent fit tomber les susbout et se mit à tourner. Le géant qui se sentait pressé criait. — Laisse, dit Laurent, c'est dans quelque temps que cela te fera du bien. Quand le géant fut écrasé, il alla chercher le roi pour le voir.

(Conteur, *J.-M. Comault*, 1884).

Type : L'équivoque ; la ruse contre la force.

1. Suite, v. le t. IX, p. 167, 267.

Digitized by Google

EPISODES. (7), Le pressoir et la bête, V, 6. (4). Galette de Biscuit, *Contes des Marins* ext. de l'Archivio, n° 10.
EPISODES INÉDITS, (1, 2, 3, 4, (trous de tarière, 6.).

XLIII

LE CORDONNIER

1). Il tue avec son tablier cent mille mouches qui étaient venues se poser sur sa galette.

2). Puis il se met en route portant une plaque sur laquelle il y avait : « J'en tue cent mille ».

3). Des chasseurs lui demandèrent de leur aider à tuer un cerf très-méchant ; il se cacha derrière un arbre, et le cerf y enfonça ses cornes.

4). L'un des chasseurs le prit avec lui, et lui acheta un chien. Le sien et celui du chasseur se battirent un jour si fort qu'il ne resta que les deux queues.

5). Le chasseur alla dans son jardin et prit deux coques de noix ; il donna une des écales au cordonnier, et prit l'autre pour lui. Ils les gréèrent en côtres, et allèrent chacun de son côté, mais ils firent naufrage, et jurèrent de ne plus naviguer.

6). Ils allèrent se promener à cheval ; il tombait de la neige, et ils attachèrent leurs chevaux à un piquet qu'on voyait sur terre, et allèrent se promener. Quand ils revinrent, ils virent leurs chevaux à 150 pieds attachés à un clocher. Le cordonnier d'un coup de fusil coupa le licou des chevaux, et ils tombèrent sans se faire de mal.

TYPE : L'équivoque, la ruse contre la force ; M. de Crac.
EPISODES. (3) Galette de biscuit. *Contes de marins*, ext. de l'Archivio, n° 10.
EPISODES INÉDITS. (1, (pour le tablier) 2, 4, 5, 6).

XLIV

LE PETIT TAILLEUR

1). Deux petits tailleurs mangeaient des poires ; l'un d'eux trouva sept mouches sur la sienne, et paria qu'il les tuerait d'un coup. Puis il écrivit sur sa manche : J'en tue sept d'un coup.

2). Un seigneur qui le vit lui proposa sa fille s'il tuait un géant. Il va le trouver, et l'invite à venir manger de la bouillie. Il mettait la sienne dans un sac en caoutchouc, et le géant en mangea tant qu'il était gonflé.

Digitized by Google

3). Le petit tailleur le défia à courir ; mais le géant avait tant mangé qu'il creva.

(CONTEUR, *Marie Laffichet, de Meillac.* 1885).

TYPE : L'équivoque, la force contre la ruse.
EPISODES. (1) Galette l. c. ; (2) Gargantua dans les trad. pop., p. 65.
EPISODES INÉDITS. (1, (pari) 3).

XLV

L'ANE QUI PÉTE ET L'HOMME QUI TUE SEPT BOURDONS

1). Un farceur prédit à un homme qu'il mourra au troisième pet de son âne.

2). L'homme lui bouche le derrière, d'abord avec de la mousse, puis avec du bois ; mais il ne peut l'empêcher de péter trois fois.

3). Il se couche alors, et répond à tout venant qu'il est mort.

4). Un géant auquel il fait la même réponse lui envoie des bourdons pour le taquiner ; il en enfile sept avec une aiguille.

5). Il va dire au roi qu'il est si fort qu'il en a tué sept d'un coup.

6). Le roi lui ordonne d'aller tuer la Gaboulle qui avait deux cornes sur le front et la forme d'un cheval. Il se cache derrière un arbre et la bête y enfonce ses cornes et il la tue.

7). Il lui ordonne de tuer sept chats marcous qui sont dans une cave ; mais ils le griffent et le tuent.

(CONTEUR, *Joseph Macé, de St-Cast.* 1880).

TYPE : Le 3e pet. L'équivoque.
EPISODES. (2). Le Navet. Litt. orale, p. 135 (4, 6). Galette l. c.
EPISODES INÉDITS. (1, 3, 5, 7).

XLVI

LE TROISIÈME PET DE L'ANE

1). Un homme qui émondait un arbre était près de couper la branche sur laquelle il était assis.

2). Un jeune homme lui dit : « Vous allez tomber ». Il tomba en effet. « Pourriez-vous me dire quand je mourrai ? » — Quand votre âne aura pété trois fois, dit-il en riant.

3). Au troisième pet, l'homme se crut mort, et se laissa choir à la porte de la maison. Quand le menuisier vint pour l'ensevelir, il dit : « Il est tout chaud, il n'est pas mort. » — Mais si, répondit l'homme, je suis mort et même bien mort. Le menuisier l'ensevelit donc.

Digitized by Google

4). Le lendemain comme on passait par un chemin où il y avait de la boue jusqu'au genou. — Quand j'étais en vie ! dit-il, je passais par les champs ». Ils le laissèrent là, et il revint à la maison.

5). Il rencontra de nouveau le jeune homme, et lui demanda quand il re-mourrait. — « Au premier pet de votre âne ».

6). Le bonhomme alla chercher une bonde de tonneau et lui boucha le derrière ; l'âne fut trois jours sans péter, mais alors, il péta si fort que la bonde tua net le bonhomme.

(CONTEUR, *Isidore Poulain*. 1884).

TYPE : Le troisième pet.
EPISODES. (6 partie). Le navet. Litt. or. p. 135.
EPISODES INÉDITS. (1, 2, 3, 4, 5, 6 partie).

XLVII

LE TROISIÈME PET DE L'ANE

1). Un homme répond malhonnêtement à une vieille femme qui lui prédit qu'il mourra au troisième pet de son âne.

2). Il lui bouche le derrière avec un morceau de bois, que l'âne renvoie avec tant de force qu'il le frappe et qu'on le croit mort.

3). On le porte en terre par une mauvaise route, et il parle pour indiquer la bonne.

(CONTEUR, *Joseph Macé de St-Cast*. 1880).

TYPE : Le troisième pet.
EPISODES. (2 partie). Le Navet. Litt. or. p. 135.
EPISODES INÉDITS. (1, 2, partie 3).

XLVIII

AU PREMIER FACHÉ

1). Un seigneur gageait des domestiques, à la condition que le premier fâché aurait l'oreille coupée.

2). L'aîné des fils d'un bonhomme va chez lui, mais au bout de deux jours, il se fâche de n'avoir pas à déjeûner, et il est « sorin » (a l'oreille coupée).

3). Son frère y va ; en s'y rendant, il délivre un petit poisson pris sous la glace, qui le remercie et lui promet assistance ;

4). Le diable enchaîné au pied d'un chêne.

5). Un roitelet le mène dans un champ où un cheval était abattu sur le dos, et lui ayant indiqué le moyen de le relever, lui dit de monter dessus.

6). Le cheval le conduisit au château, où il se gagea. Sachant que

Digitized by Google

le seigneur n'avait pas donné à manger à son frère, et voyant que sa chambre était près du grenier à blé, il fait marché avec un boulanger qui lui apporte du pain la nuit. Au bout de deux jours le seigneur vint lui demander s'il était content, et il répondit que oui.

7). Le seigneur le mena sur le bord d'un étang et lui dit d'aller y chercher une pièce d'argent, le petit poisson la lui rapporta ; il lui ordonna d'assembler tous ses parents en une heure ; le diable les lui amena.

8). Il l'envoya garder ses cochons ; le garçon les vendit, et piqua toutes les queues dans un marais, vendit ses vaches, à la condition de monter la plus maigre dans un arbre. Il vint dire au seigneur qu'il n'y avait pas moyen de les tenir, puis il lui fit accroire qu'elles s'étaient envolées.

9). Il tue les bœufs pour boucher une brèche.

10). Alors le seigneur se fâcha, et ce fut lui qui eût l'oreille coupée.

(Conteur, *J.-M. Comault*. 1883).

Type : Premier fâché.

Episodes. (1, 2, 3 partie). Les trois balais. Litt. or. p. 152. (1, 6 partie). Le fermier et son domestique. Litt. O. p. 159. (3, 7 partie) Petit-Jean, III, 13 *bis*.

Episodes inédits. (4, 5, 6, 7, 9, 10).

XLIX

La courroie de peau

1). Un domestique se loue chez un maître à la condition que le premier qui ne serait par content aurait une courroie enlevée sur son dos.

2). Il se fâche. Son frère vient à son tour se gager.

3). Le maître l'envoya aux champs en lui disant de couper autant de paquets de litière que de moutons, et il y en avait cent. A chaque glane, le garçon coupait une jambe de mouton et la mettait dessus ; il la coupa aussi au chien qui voulait l'en empêcher. Le seigneur ne voulut pas dire qu'il n'était pas content.

4). Le lendemain, il l'envoya ferrer ses chevaux ; il leur coupa les pieds et les rapporta ferrés dans un sac ;

5). Il vendit ses vaches en se réservant le bout de la queue qu'il planta dans un marais.

6). Il avait été convenu qu'ils se sépareraient quand le coucou chanterait. Le seigneur fait monter sa femme dans l'arbre ; il la tue.

7). Le lendemain le seigneur l'envoie chercher une bêche qui était dans la chambre de ses filles. Il veut les embrasser. L'avez-vous dit ? demanda-t-il au seigneur. — Oui. Il les embrassa toutes.

Digitized by Google

8). Quand le seigneur l'apprit, il se mit en colère, alors on lui tailla une courroie sur le dos.

(CONTEUR, *Aimé Colleu, du Gouray, 10 ans.* 1882).

TYPE : Au premier fâché.
EPISODES. (1, 2, 6). Les Trois Balais. Litt. O., p. 153.
EPISODES INÉDITS. (3, 4, 7, 8).

L

LE PETIT OISEAU

1). Il y avait une fois un homme qui avait dans une cage un petit oiseau auquel il tenait beaucoup.

Un jour il partit pour aller en voyage, après avoir bien recommandé à son fils de soigner l'oiseau et de l'empêcher de s'envoler. Mais le petit oiseau disait à chaque instant au petit garçon : — Mets moi à m'en aller, tu me rendras service, et je ferai ton bonheur. — Non, répondait-il, mon père ne veut pas.

— Laisse-moi m'envoler, je t'en prie, et je te rendrai service toutes les fois que tu auras besoin de moi.

— Non, petit oiseau, mon père tient trop à toi : s'il ne te trouvait plus ici, il me battrait et serait capable de m'envoyer chercher mon pain.

2). A la fin cependant, le petit garçon ouvrit à l'oiseau la porte de la cage ; il en sortit joyeusement, et dit au petit garçon :

— Je te remercie de m'avoir rendu la liberté ; si ton père te met à la porte, viens au pied du premier arbre de la prairie, et appelle-moi.

3). Quand le père ne vit plus son bel oiseau dans la cage, il se mit en colère, et il mit son fils à la porte.

4). Le petit garçon alla à l'arbre de la prairie, et dit : — Petit maraquin, viens ici, j'ai besoin de toi.

— Qu'as-tu, mon ami? dit le petit oiseau en accourant à tire-d'ailes. — Je pensais bien qu'il m'arriverait malheur si je te laissais t'envoler ; mon père ma chassé de la maison, et je ne sais que devenir. Tu avais promis de faire mon bonheur, je viens te rappeler ta promesse. — Suis-moi, répondit l'Oiseau.

5). Il le mena à un beau château, entouré d'un grand jardin où il y avait un poirier chargé de poires d'argent. — Va en cueillir une, dit l'oiseau, et n'aie pas peur de ce que tu verras ; je viendrai à ton secours, si tu en as besoin. Dès que le petit garçon eut pris la poire

Digitized by Google

d'argent, il accourut toutes sortes de bêtes pour le dévorer ; mais le petit Oiseau vint à son secours et leur creva les yeux avec son bec.

6). Un peu plus loin, il y avait un poirier couvert de poires d'or.

— Il va peut-être encore venir des bêtes féroces, dit le petit garçon, mais j'en cueillerai bien une tout de même.

(*La suite manque*).

Episodes. (1 partie) l'Oiseau bleu I. 14, (4) Point du Jour III, 38.
Episodes inédits : (1, partie, 2, 4, partie 5, 6).

LI

Le sot seigneur et ses fils sots

1). Un seigneur qui n'était jamais sorti de son château, alla un jour dans son jardin, puis il s'enhardit à se promener dans la campagne. Il frappa à la porte d'un moulin, une jeune fille lui dit que le moulin était à lui.

2). Il lui demande son nom. — Il est drôle, dit-elle, je m'appelle Mannequin. Le seigneur lui dit qu'il l'enverra chercher le soir pour coucher avec lui.

3). Mannequin c'était un vieux cheval maigre ; on l'amène : — Mannequin est là — Faites-le souper. Faites-le monter. Il fera du bruit. On dira que l'on monte une barrique de vin.

On le met au lit ; le seigneur ordonne de « tuer les chandelles », et de ne pas venir si on entendait crier. Il se mit au lit, mais au lieu de la fille, il trouva le vieux cheval qui le frappa.

4). Il resta trois ans sans sortir, puis il se maria. Il eut trois enfants qui à vingt ans ne savaient parler aucune langue.

5). L'aîné part pour apprendre le français ; il entend des hommes qui avaient tué un cochon dire : « Nous l'avons tué entre nous ». Le second entend des gens qui mettaient du vin en bouteilles dire : « A coup de bouteilles ! » Le troisième entend un marchand de toile dire « Pour de la toile ». Les voilà partis. Ils rencontrèrent un homme qui avait été assassiné, et comme ils regardaient, la justice survint. — Qui a tué cet homme ? — Nous l'avons tué entre nous — Comment ? — A coups de bouteille — Pourquoi ? — Pour de la toile.

(Conteur, *Joseph Macé, de St Cast.* 1879).

Type : Equivoque sur le nom. Les sots qui répètent.
Episodes. (2) Le fin larron 1, 22. (5) C'est nous autres messieurs. Litt. orale, II p. 114, les réponses diffèrent.
Episodes inédits. (1, 3, 4).

Digitized by Google

LII

La Jeannaie

1). Un seigneur tue la vache de la Jeannaie qui était passée en dommage.

2). Il l'écorche, et avec sa peau effraie des voleurs qui comptaient leur argent.

3). Il fait accroire au seigneur qu'il l'a vendue cent écus le poil ; le seigneur fait tuer les siennes, mais on se moque de lui.

4). Il revient chez La Jeannaie qui fait mine de tuer sa mère, et la ressuscite avec un soufflet. Il le vend au seigneur qui tue sa domestique et essaie en vain de la ressusciter.

5). Il dit à La Jeannaie qu'il le tuera s'il ne peut lui enlever ses draps de lit. La Jeannaie fait un bonhomme de paille, le seigneur tire dessus, et lui, contrefaisant sa voix, vient demander des draps pour l'ensevelir.

6). Le seigneur lui impose d'enlever ses chevaux dans la prairie où des hommes armés les gardent. La Jeannaie porte des broies dans la prairie, les couvre de draps blancs, et mène un tel bruit, que les gardes s'en vont.

7). Le seigneur lui dit de voler ses chevaux ; les domestiques étaient à cheval dessus ; il trouva moyen de les saouler, d'accrocher avec des crocs les selles au plafond, et de les faire sortir.

8). Le seigneur lui dit d'enlever un rôti de son four ; il fit venir un de ses amis que les soldats se mirent à poursuivre, pendant que La Jeannaie perçait le four et enlevait le rôti.

9). Le seigneur le fait mettre dans un sac ; pendant qu'il y est, passe un chaudronnier qui prend sa place pour épouser la fille du seigneur.

Quand celui-ci vient de jeter le sac dans l'étang, il rencontre La Jeannaie avec le cheval du chaudronnier et les bassins, qui lui dit qu'il est tombé dans une carrière de chevaux et que plus loin est une carrière d'or.

10). La Jeannaie y jette le seigneur d'après son ordre, qui criait : — Je me noie !

11). Qu'est-ce qu'il dit ? demanda la dame du château ? — Il dit qu'il en a. — Jetez-moi dans l'étang, je vais lui aider.

(Conteur, *Isidore Poulain*. 1881).

Type : Voleur habile.

Episodes. (4, 3, 5, 7, 8, 9, 10). Le fin voleur. Litt. orale p. 112. (2, 5, 7, 8, 9). Le fin Larron. I, 32.

Episodes Inédits : (partie de 6, 10 et 11).

Digitized by Google

LIII

Les trois garçons habiles

1). Leur père promet 30.000 fr. à celui qui sera le plus adroit dans son métier.

2). Le maréchal-ferrant ferre un cheval au galop. Le perruquier rase un lièvre. Le maître d'armes fait le moulinet avec son sabre et n'est pas mouillé.

3). C'est à lui que le père donne les 30.000 fr.

(Conteur, *Isidore Poulain, de Pluduno*. 1881).

Type : Garçons habiles.

Episodes. (1). Les quatre fils du Meunier I. 4. Les preuves d'habileté diffèrent.

Episodes inédits : (1 partie, 2, 3).

LIV

La fille attrapée

1). Trois couturiers allaient voir la même fille. Elle commande au premier d'aller faire le mort toute la nuit dans le grenier, au second de garder le prétendu mort, au troisième d'aller faire peur aux deux autres.

2). Celui-ci s'affubla d'une peau de vache ; à sa vue le mort et son gardien sautèrent par la fenêtre, et lui tomba évanoui.

3). Ils se racontent leurs aventures et complotent de lui jouer un tour.

4). L'un d'eux s'habille en blanc, dit qu'il est un ange de Dieu et ne mange que ce que Dieu lui envoie. Les autres qui étaient sur la cheminée, lui envoient un panier de provisions.

5). On le mit à coucher avec la fille.

Type : Gens attrapés qui se vengent.

Episodes : (1, 3, 4, 5). La Coquette et ses bons amis. Litt. orale, p. 142.

Je n'ai pas retrouvé en Haute-Bretagne l'épisode n° 2 ; dans les similaires, il s'agit pour les trois galants de se rendre au cimetière.

LV

Le recteur attrapé

1). Un homme qui avait volé des poires va dans le cimetière attendre son camarade qui est à voler un mouton ; pour se distraire il croque des poires.

2). Le bedeau l'entend et vient dire au recteur que le diable était en train de manger son père qui était mort depuis peu.

3). Il porte sur son dos le recteur qui était paralysé. L'autre

Digitized by Google

croyant que c'est son camarade qui revient avec le mouton volé lui crie « L'as-tu? » Le bedeau effrayé laisse tomber le recteur.

(CONTEUR, *Jean Rillet, du Gouray, 33 ans.* 1881.)

Dans une autre version, le voleur qui attend son compagnon croque des amandes.

EPISODES : (1, 2, 3). Le fin voleur. Litt. orale, p. 113.

LVI

LE MEUNIER

1). Un meunier qui avait écorché sa vache, s'enveloppe dans la peau, et des jeunes gens qui conduisaient une charrette chargée d'or, s'enfuient le prenant pour le diable.

2). Il fait croire à un monsieur des environs qu'il est devenu riche en vendant chaque poil 20 fr.

3). Le meunier lui vend une marmite qui bouillait quand on la fouettait.

4). Un chien-loup « un chie-mouton » qui dévore ses brebis.

5). Un sifflet qui ressuscite.

6). Mis dans un sac, il persuade à un chaudronnier qu'il y est pour avoir refusé la fille du roi, au seigneur qu'il a trouvé des chaudrons.

7). Le seigneur fait jeter à l'eau ses domestiques, puis les voyant se débattre, le meunier lui persuade que c'est qu'ils ont besoin d'aide, et le jette lui-même.

(CONTEUR, *J.-M. Comault.* 1882).

TYPE : Voleur habile.

EPISODES. (1, 2, 5, 6, 7). Le fin Voleur, Litt. orale, p. 129. (1, 6, 7). Le fin larron, I, 32.

EPISODES INÉDITS. (1, partie 4, 7 partie).

LVII

MOI-MÊME

1). Moi-même trompe un seigneur chez lequel il est domestique, en disant, suivant les personnes, qu'il s'appelle Bonne-Sauce, Moi-Même, etc.

2). De là il va à un presbytère, et dit à la servante qu'il s'appelle Dominus vobiscum, au recteur il dit qu'il se nomme Sans Cheveux. Un dimanche où il y avait grand dîner au presbytère, il le mange pendant la grand'messe avec ses camarades et s'enfuit.

3). Il s'engage comme militaire, et un jour qu'il passait avec son capitaine dans ce village, il veut l'empêcher d'aller à la messe en disant que tout le monde y est fou. Ils y entrent, et la servante du

Digitized by Google

recteur dit en le reconnaissant : Dominus. vobiscum, monsieur le recteur. — Il n'est pas encore temps, répondit le recteur. Quand il fut temps, il se détourna et vit Sans-Cheveux ; alors il s'écria : Ceux qui Sans-Cheveux m'attraperont, cent écus ils auront. Voilà tous les paroissiens qui se précipitent sur le recteur et se mettent à lui arracher les cheveux.

(CONTEUR, *Marie Juhel*. 1885).

TYPE : Equivoque sur nom.
EPISODES. (1). Le fin larron, I, 32.
EPISODES INÉDITS : (2, 3).

LVIII

LE DIABLE DUPÉ

1). Pierre lui demande de lui emplir sa maison d'or — A mesure qu'il tombait par la cheminée, lui et ses voisins le jetaient à la porte.

2). Ils cultivent des choux de moitié et le diable prend ce qui est en terre, puis des carottes, le diable prend le bout au-dessus de terre.

3). Pierre fait accroire au diable qu'il fait bouillir sa marmite avec un fouet et la lui vend très-cher.

4). Gageure pour amener une bête et deviner le nom : le diable dit : Sacré bouc ! Pierre enduit sa femme de miel et la couvre de plumes. Pierre devine le nom et le diable ne le peut.

5). Le diable tue la vache de Pierre qui était passée en dommage dans sa prairie ; Pierre l'écorche, laisse tomber la peau sur des voleurs, s'empare de leur argent et fait croire au diable qu'il l'a vendue un sou le poil. Le diable tue ses vaches, met les peaux en vente à la foire, et tout le monde se moque de lui.

6). Il enferme Pierre dans un sac ; celui-ci fait accroire à un pillotous (chiffonnier) que c'est pour avoir refusé de se marier avec la fille du roi : le diable le jette à l'eau.

7). Pierre fait accroire qu'il a trouvé un trésor dans la rivière ; le diable y fait jeter ses domestiques qui se mettent à crier : Je me nâ, je me nâ (je me noie).

8). Le diable entendant cela crut qu'ils disaient : J'ai la monnâs (monnaie) ; et il s'y jeta à son tour et on ne l'a plus revu.

(CONTEUR. *Elie Ménard, de Plévenon*. 1882.)

TYPE : Diable dupé.
EPISODES. (1). Misère, Litt. O. p. 178. (2). Le diable laboureur, III. 44. (4). Diable et les femmes. I, 44. (3, 4, 6, 7, 8). Le fin Voleur, Litt. O. p. 129.

Digitized by Google

LIX

Jean le Diot

Comme il disait : Comme il la traîne la vieille chienne! il rencontre le roi avec sa petite fille qui lui ordonne de dire :

— Que le bon Dieu la veuille grandir! il le répète devant une ferme incendiée. — On lui dit de dire : Que le bon Dieu le veuille éteindre ! Il le répète en passant devant un four, on lui dit : — Que le bon Dieu veuille que tout le bois soit sec!

Il passa en le répétant dans un champ où un homme plantait des pommiers.

— Qu'est-ce que tu dis, moi qui aime tant le cidre ! s'écria l'homme.

Et il le tua

Type : Jean le Sot.

Episodes : Ces épisodes sont à ajouter au conte de Jean le Diot qui répète. I. 33

LX

Les Métiers du diable

1). Le diable vient sur terre pour demander de l'ouvrage ; il entre chez un musicien qui ne tarde pas à s'apercevoir que son élève était plus fort que lui.

2). Le diable demanda le violon du professeur, et dit aux élèves de poser leurs instruments sur la table, l'archet placé comme quand il joue. Il touche les violons, et aussitôt ils se mettent à jouer d'eux-mêmes d'accord avec le sien. Quand le morceau fut fini, les violons allèrent d'eux-mêmes se placer entre les mains de leur maître. Ils s'aperçurent que le diable avait un pied difforme, et ils le chassèrent. Il s'en alla en fumée.

3). Et se loua chez un tailleur ; mais il brisa la machine à coudre ; on lui enfonce des aiguilles dans le derrière, et on le mit à s'en aller.

4). Il voulut apprendre le métier de tisserand ; le tisserand l'ayant refusé, il l'aurait emporté, sans un prêtre qui vint à son secours.

5). Reconnu à ses pieds par un maréchal-ferrant, chez lequel il s'engage comme ouvrier, il est battu, et le curé du village finit par lui faire signer un écrit où il s'engage à ne plus venir sur terre.

(Conteur, *François Marquer*, *St-Cast.* 1883).

Type : Diable dupé.

Episodes. (1). Le diable attrapé. I. 41 ; (2 partie, 5 partie). Le Pacte. I. 42.

Episodes inédits. (2 partie, 3, 4).

Digitized by Google

LXI

Le seigneur et le soldat

1). Un seigneur des environs de Rennes s'amusait à faire monter les pauvres sur ses chevaux qui étaient très fringants; quand ils s'étaient cassé bras ou jambe, il les faisait soigner.

2). Il s'amusait aussi à se faire raser par des gens qu'il rencontrait, en leur disant qu'il les tuerait s'ils le blessaient; mais il y renonça lorsque l'un deux lui eût dit que s'il avait été maladroit, il lui aurait coupé la gorge afin de ne pas être tué.

3). Il force un soldat à manger ses excréments; mais le soldat, profitant d'un moment de distraction, reprend son sabre, et force le seigneur à achever le repas. Depuis ils furent amis.

(Conteur, *Julien Rillet, du Gouray*. 1881 et 1882).

Type : Seigneur méchant.
Episodes inedits : (1, 2, 3).

LXII

Saint Berlue

1). Saint Berlue aimait beaucoup les femmes; un jour un faucheur l'aperçut qui caressait la sienne.

Il s'en alla sans rien dire, et sa femme qui l'avait vu vint trouver une de ses commères.

— Laisse-moi arranger cela, dit-elle.

2). Elle emporta un pot de cidre, et en arrivant à la prairie, elle dit :

— Bonjour les fauchoux. — Dites-donc : bonjour le fauchoux.

— C'est vrai, dit-elle, je ne me rappelais plus que c'est aujourd'hui le jour où l'on voit double. — Je suis bien aise de le savoir, dit le faucheur, j'avais cru voir un homme avec ma femme et je l'aurais battue.

Cela est maintenant passé en proverbe, et l'on dit de quelqu'un qui voit double qu'il a la berlue.

(Conteur, *J.-M. Comault, du Gouray*. 1882).

Episodes inédits (1, 2).

LXIII

Les Blanchisseuses

J'ai entendu maintes fois conter en plusieurs pays de la Haute-Bretagne très éloignés les uns des autres cette histoire qui semble un écho lointain de la Barbe-Bleue ; à Ercé où le conte est intitulé

Digitized by Google

Monsieur du logis Vert, à Saint-Cast, où il s'appelle le *Bras coupé*, etc. La variante qui suit porte le nom du conte des *Blanchisseuses*, elle m'a été contée en 1879 par une femme de Plévenon. « Trois jeunes personnes blanchissaient le linge d'un monsieur, et elles remarquaient que les torchons et les serviettes étaient tachés de sang. Elles allaient à tour de rôle porter le linge, et l'une d'elles entendit un jour des cris. Un jour une des blanchisseuses étant partie tard n'arriva au château qu'à la nuit close ; elle déposa son linge dans une chambre ; mais n'osa plus redescendre. Trois messieurs arrivèrent et l'un d'eux s'étonna de ne pas avoir vu les blanchisseuses. — Si elles savaient, dit l'autre, ce qui les attend, elles ne seraient pas si pressées. La blanchisseuse se sauva, et la semaine d'après celle qui rapportait le linge en arrivant au bas de l'escalier, entendit des cris et sentit quelque chose de chaud qui lui dégouttait sur la main. C'était du sang, et presqu'aussitôt une main tomba sur la sienne ; elle la ramassa et se sauva. Peu après, le monsieur les invita à dîner ; elle acceptèrent, mais à la condition que d'abord le monsieur et ses amis viendraient manger chez elles. Elles préviennent la justice, et à la fin du repas, celle qui avait ramassé la main conte ce qu'elle avait vu, en disant que c'était un rêve ; à la fin la justice arriva et emmena les trois assassins ».

LXIV

Les Chats-Sorciers de la Croix des Cinq-Chemins

1). Un jeune homme qui revenait de voir les filles vit auprès de cette croix une bande de chats qui paraissaient soigner un des leurs. Tout à coup, ils se levèrent ensemble et crièrent : Renaud est mort !

2). De retour chez lui, il raconta cela. Son chat s'écria :

— Renaud est mort ! il faut que j'aille à son enterrement.

3). Le jeune homme le suivit de loin : il y avait la moitié plus de chats qu'avant. Il les vit s'embrasser et ils disaient : « Il faut enterrer Renaud ». Aussitôt la croix fut soulevée à cinq ou six mètres au-dessus de la terre ; un chat vêtu de rouge et chaussé de bottes vertes fit les cérémonies de l'enterrement, puis l'on plaça sur la fosse un coffre rempli d'or et le chat dit :

4). Si la nuit de Noël, quand tous les chats des pays voisins seront sur la tombe de Renaud, un homme peut venir jusqu'à cette croix

Digitized by Google

en marchant à reculons, tous les chats partiront et le coffre d'or sera à lui.

(CONTEUR, *François Marquer, de Saint-Cast.* 1881).

Cette croix est au village de la Corvée en St-Cast.

EPISODES (1, 2). Trad. et sup. de la Haute-Bretagne, t. II, p. 47, 49.
INÉDITS (3, 4).

LXV

LE LOUP ET LE RENARD

1). Ils cultivent du blé ; Glaume le Loup choisit ce qui est sous terre, Pierre le Renard le dessus ; l'année suivante ils sèment des navets, et Glaume choisit le dessus

2). Ils se battent dans un four, Glaume avait une grande gaule, et compère le Renard avait une alène avec laquelle il piquait le loup.

(CONTEUR, *J.-M. Comault.* 1884).

EPISODES. (1). Le diable laboureur et marin. III. 44. (2). Trad. et sup. de la Haute-Bretagne, t, I, p. 328.

LXVI

LA BÊTE CHIMPANT AVEC SA PATTE

1). Un homme en allant à la chasse au clair de lune vit une grosse bête qui « chimpait » du tabac avec sa patte.

2). Il alla trouver son confesseur qui lui dit de tâcher de la blesser. Il tira dessus et aussitôt elle se mit à crier, et il s'élevait des tourbillons de feu. Il ramassa la tabatière de la bête.

3). Un jour qu'il était à l'auberge, et qu'il offrait du tabac à ses amis, un homme lui demanda où il avait pris la tabatière. Il le lui raconta, et découvrit que c'était lui qu'il avait délivré de la haine du diable.

(CONTEUR, *A. Pringault, de Plenée, 17 ans.* 1883).

TYPE : Loup-garou.
Episodes (2, 3). Trad. et sup., t. I, p. 292.
INÉDITS : (1, 3, partie).

LXVII

LES TROIS VEAUX

C'est la farce jouée au curé, au vicaire et au bedeau par la femme d'un boucher que son mari avait chargé d'acheter des veaux. Elle leur donne successivement rendez-vous, et quand le second se pré-

Digitized by Google

sente, elle fait cacher le premier dans l'étable aux veaux, et ainsi de suite.

Le mari rentré, elle lui dit qu'elle a trois veaux dans l'étable, le curé et le vicaire lui donnent de l'argent. Il en demande au bedeau, qui ne peut lui en donner ; alors il le déshabille tout nu, et le fait faire le chêne fourché, une chandelle dans le derrière pendant qu'il arrange ses veaux.

(CONTEUR, *Ange Rault, St-Glen.* 1892).

LXVIII

LE RICARDEAU

1). Un pêcheur qui était à la pêche aux ricardeaux (coquille St-Jacques) n'en avait pris aucun, lorsqu'il vit « clisser » de l'eau ; il alla à l'herbier, et prit un ricardeau si gros qu'il avait de la peine à le porter.

2). C'était le roi des poissons qui promet de lui faire pêcher tout ce qu'il voudra s'il le lâche.

3). Mais les poissons, furieux contre lui, ne le voulurent plus comme chef ; c'est depuis que le rouget est le roi des poissons.

(CONTEUR, *François Marquer, de St-Cast.* 1883).

EPISODES (2). Le roi des Poissons. I, 18.
EPISODES INÉDITS (1, 3).

LXIX

LA BONNE FEMME MÉDECINE

1). Un jour un monsieur dit à une bonne femme qui cherchait son pain, qu'elle pourrait gagner sa vie en se donnant comme *médecine*.

2). Elle va voir les malades, et leur murmure tout bas aux oreilles : « Si tu as de mourir, meurs-en ; si tu as de t'en guérir, guéris-t'en. »

3). Sa réputation s'établit assez vite dans le pays, et on venait la chercher de tous côtés.

4). Le monsieur qui lui avait donné ce conseil avala une arête, et tous les médecins essayèrent en vain de l'en débarrasser.

5). On alla chercher la bonne femme en disant au monsieur qu'elle avait une très grande réputation comme médecin. Dès qu'il la vit entrer, il s'esclaffa tellement de rire, que l'arête qu'il avait dans le gosier s'en alla.

(CONTEUR : *J.-M. Comault. 1884*).

EPISODES INÉDITS. (1 à 5).

Digitized by Google

LXX

Croquemitaine

Le marquis de Croquemitaine qui habitait le château du Lièvre, dans les environ de Bobital, fait venir pour douer son fils les fées les plus renommées, la fée des Lilas, Gracieuse et Furie, et les trois fées qui étaient en train de bâtir la tour de Cesson. Il avait fait faire pour chacune d'elles des étuis, mais ils n'étaient pas tous pareils, ceux des fées de Cesson étaient en or massif, ceux des autres fées en vermeil ou en argent ; quant à la fée Bricquet qui survint il lui en donna un en marbre blanc. Elles ne le douèrent pas de qualités bien brillantes ; mais le petit Sibeau, que sa mère nommait ainsi, était laid, et d'un esprit assez tardif.

Pour le dégourdir, on fit venir les trois fils de Cadet-Rousselle et l'astucieux Cartouche ; mais le marquis ne tarda pas à congédier ces gamins.

Il fit son service militaire dans le régiment de son père, le régiment des Fanfelus, et il fut promu au grade de halefessier. Quand on fut en face de l'ennemi, le Grand Argousin dit : Voilà l'ennemi. Le petit marquis leva les yeux en l'air et vit dans un chêne un épervier qui tenait un pivert ; il quitta le rang et tua l'épervier avec son arbalète. Ses chefs pour se moquer de lui le décorèrent de l'ordre du pivert et le renvoyèrent dans ses foyers.

Alors il se maria avec Sibelle, fille de monsieur du Buchon qui demeurait au château du Chêne-Malytourne aux environs de Bodéo ; sa mère la trouvait belle, bien qu'elle fût très laide. Bobeline sa bonne, lui dit que pour trouver un mari, il fallait la faire voyager ; la fée des Roses, marraine de Sibelle, l'envoya chercher quatre lézards sous un poirier du jardin, et les changea en quatre chevaux qui furent attelés à son carrosse. Ils vinrent à passer devant le château du Lièvre, et le marquis devint amoureux d'elle. Ils se reconnurent comme parents, le marquis étant petit-fils de Gargantua, et Sibelle descendant de Sirène, sœur de Gargantua. Ils se marièrent, mais ainsi que les fées l'avaient prédit, il ne tarda pas à mourir.

Sibelle devenue veuve se mit à aimer à la folie une jument, et quand celle-ci eut un poulain, elle l'aima, et le mit à manger avec elle.

Au bout de deux ans le poulain se mit à parler et dit qu'il voulait se marier. Elle alla chez ceux de ses fermiers qui lui devaient de l'argent ; il y eut une fille qui accepta d'être la femme du poulain. La veille de la noce, comme elle était au doué, avec les autres lavandières,

Digitized by Google

elle chantait plus haut que les autres ; un monsieur qui passait par là lui dit : Si vous saviez ce qui vous attend, vous ne chanteriez pas. — Qu'est-ce que cela peut vous faire ? passez votre chemin. Quand après les noces, elle entra dans l'endroit où était le poulain, il se mit à ruer et il la tua. La même chose arriva à la fille d'un autre fermier.

Une troisième consentit et la veille de la noce, elle était à chanter ; le monsieur lui dit : Si vous saviez ce qui vous attend, vous ne chanteriez pas. — Comment faire ? — Ce n'est pas difficile, demain soir avant d'aller avec le poulain, faites bouillir de l'eau, prenez ces deux paquets, et mettez-les à bouillir, puis frottez avec le poulain en disant : Il sera doux. Elle lava le poulain elle-même, mais elle s'était trompée de paquet ; et il devint homme ; elle en fut si contente que les noces durèrent trois jours.

Au bout de six mois, le poulain dit à sa femme qu'il était obligé de partir, parcequ'elle s'était trompée de paquet, mais qu'il reviendrait dans six mois. Au bout de six mois, elle partit à sa recherche ; un soir elle entra chez une bonne femme qui lui dit qu'elle avait vu passer son mari et la renvoya à une autre femme à six lieues de là. L'autre lui donna une boule pour la conduire, de la viande et une épée pour se défendre des bêtes féroces. Elle retrouva son mari qui gardait deux ogres géants. Elle les tue, et ils reviennent chez eux. Il y eut de belles noces ; j'y étais. Je passai sur le pont de Gouédi, et le conte est fini.

Ce conte, qui était fort long, m'a été conté en 1879 par Joseph André, de Trébry. Il est très incohérent, et l'on semble s'être amusé à y amalgamer des souvenirs locaux et des héros populaires de la littérature du colportage. L'épisode de l'homme poulain que je n'ai pas rencontré en Haute-Bretagne est populaire en pays bretonnant (cf. l'Homme-poulain de Luzel. Contes, t. I, p. 295).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LES ÉPINGLES (1)

II

Les Epingles et l'amour (*suite*)

Champagne

ur un tertre assez élevé, près de Troyes, route de Sens, se trouve la Croix-la-Beigne ou Croix-la-Motte. D'après un antique usage, les jeunes filles désireuses de se marier n'avaient qu'à jeter une épingle en cet endroit pour voir leur vœu s'accomplir dans l'année.

L'emplacement de la croix élevée sur la montagne Sainte-Germaine, près de Bar-sur-Aube, à l'endroit où la patronne de cette ville subit le martyre, jouissait du même privilège.

Louis Morin.

Finistère

D'après une note de Fréminville, (*ou plutôt de Cambry lui-même*), sur Cambry, édition Le Fournier, 1836. « La Fontaine de Bodilis, à trois quarts de lieue de Landivisiau, a la propriété d'indiquer aux « amants si leur maîtresse a conservé son innocence : il faut lui dé- « rober l'épingle qui ferme sa collerette, la plus voisine de son cœur ; « on la pose sur la surface de l'eau : tout est perdu si l'épingle « s'enfonce. Surnage-t-elle ? elle est encore pucelle ». Au bas de la page se trouve cette note, marquée d'un C, par conséquent de Cambry : « Les femmes de ce pays se servent d'épingles pour atta- « cher leurs vêtements ».

Dans le Cap, des jeunes filles jettent des épingles dans la fontaine de Ste Eveth, pas comme criteruim de leur virginité, (cette chose ne peut être mise en doute ici), mais pour savoir si elles se marieront dans l'année. Si l'épingle surnage, bonne affaire : le oui sacramentel sera prononcé bientôt. Si l'épingle va au fond, elles ont encore un petit espoir. La source, qui est très forte, rejette quelquefois l'épingle hors de la cupule qui est creusée dans la dalle de la fontaine ; cela leur donne un peu d'espoir de voir leur arriver un épouseur.

1. V. le t. I, p. 82 ; le t. II, 528, 439 ; le t. III, p. 560, 580 ; t. VII, p. 383. t. IX, p. 12.

Digitized by Google

Il y a aussi des accommodements : souvent on enduit l'épingle de beurre ou on la pose dans les cheveux. L'épingle graissée surnage un peu de temps avant de s'enfoncer, et cela suffit pour leur donner bonne confiance.

Nous aurons certainement des mariages après Pâques. J'ai vu, les jours derniers, une douzaine d'épingles, dans la fontaine de Ste Eveth, et presque toutes éloignées de l'endroit d'où sort la source.

H. Le Carguet.

III

Les Epingles et la sorcellerie (*suite*)

Il ne faut jamais accepter *comme cadeau,* une *épingle*, une *aiguille*, un couteau, sans donner en échange une pièce de monnaie, car ces objets *piquent* ou *coupent l'amitié.*

En donnant une pièce de monnaie, si minime qu'elle soit, en échange de ces objets on *les paie*, ce n'est plus alors un cadeau qu'on vous fait, on peut les accepter dans ces conditions.

(Dans toute la Belgique.)

Alfred Harou.

SÉANCE DU 30 AVRIL

Présidence de M. Charles Ploix.

M. Paul Sébillot présente de la part des auteurs les ouvrages suivants : Un recueil de chants populaires de la Dalmatie, par V. Bogisic ; une série d'articles de L. Morin parus dans le *Petit Troyen* ; dix-neuf *Contes populaires de la Haute-Bretagne,* par Paul Sébillot (Extrait de la Revue de Bretagne et d'Anjou).

Il annonce la mort de notre collègue M. Auricoste de Lazarque, né à Metz en 1829 et décédé le 26 avril à Retonfey près Metz. Notre collègue a publié plusieurs ouvrages intéressants, entre autres la Cuisine populaire messine ; la Revue lui doit plusieurs bons articles et il se proposait d'en écrire plusieurs autres à notre intention.

Digitized by Google

M. Charles Ploix lit un *Mémoire sur le Mythe des Argonautiques,* au sujet duquel MM. de Charencey, V. Bogisic, George Doncieux, Paul Sébillot, T. Volkov font diverses observations.

M. T. Volkov lit une notice sur l'*Usage des traineaux funéraires* en Ukraine et chez plusieurs autres peuples.

BIBLIOGRAPHIE

N. Soumtzov. Piesni i skazki o jivom mertvetzié. (*Chansons et contes d'un mort vivant*). *Kievskaïa Starina.* 1894. Mars.

Ce sont les chansons et les contes sur l'homme qui feint la mort, que M. le professeur Soumtzov a choisis pour sa monographie très intéressante, publiée tout récemment dans la Kievskaïa Starina. Comme point de départ M. Soumtzov prend une chanson ukraïnienne dans laquelle un jeune homme, pour attirer l'attention d'une jeune fille dont il est amoureux, construit suivant le conseil de sa mère une église, en espérant que la belle y viendra, puis il bâtit une auberge, mais la jeune fille ne vient pas ; enfin il feint d'être mort ; ayant appris que le jeune homme est mort sa belle vient et le mort vivant l'épouse. En confrontant cette chanson avec une autre de la Russie hongroise et avec les chansons pareilles des autres peuples : bulgares, serbes, hongroises, italiennes, danoises, suédoises et anglaises, l'auteur trouve qu'elle est connue dans toute l'Europe, que les variantes ukraïniennes reproduisent celles de l'Europe occidentale et que la variante recueillie dans l'Ukraïne montre plus de ressemblance avec celle de la Bulgarie, tandis que l'autre appartenant aux montagnards ukraïniens de la Hongrie ressemble plutôt aux variantes germaniques. La chanson est connue depuis le XVIe s. et il est bien probable qu'elle a dans son origine une novelle ou un fabliau quelconque. Quant aux contes et fabliaux sur le même sujet, M. Soumtzov trouve que la variante ukraïnienne se rapproche beaucoup de celles de la France et de l'Allemagne. L'étude de M. Soumtzov se distingue par l'érudition peu commune et par l'amour tout particulier aux travaux de folklore qui caractérisent tous les ouvrages de ce savant ukraïnien.

TH. V.

Digitized by Google

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Heli Châtelain. *Folk-Tales of Angola*, fifty tales, with kimbundu text literal english translation, introduction and notes. Boston and New-York, Houghton, 1894, in-8 de pp. IX-305. Volume I des « Memoirs of the American Folk-lore Society. »

A. de Cock. *Volksgenceskunde in Vlanderen*. Gent. J. Vuylsteke, in-8 de pp. VII-368.

Marquis de l'Estourbeillon. *De l'importance des archives particulières des châteaux bretons*, rapport lu à la réunion des Sociétés savantes. Redon, Bouteloup, in-8 de pp. 12.

Dans ce mémoire M. de l'E. qui vient de publier l'inventaire du château de Penhoët, le second de la série qu'il a entreprise, Vannes Lafolye, in-8, fait ressortir l'importance que présentent ces dépôts particuliers au point de vue de l'histoire locale. Il existe plus d'archives particulières qu'on ne le suppose ; ce sont surtout celles des grandes seigneuries qui ont été brûlées à la Révolution, alors qu'on ne touchait pas à celles de beaucoup de châteaux. M. de l'E. qui s'intéresse aux traditions populaires, ne manquera pas de relever les traits de mœurs qui se rencontrent dans les documents qu'il publie.

Paul Sébillot. *Contes de la Haute-Bretagne*. Paris, Lechevalier, in-8 de pp. 52 avec une table. (2 fr.). Extrait de la Revue de Bretagne et de Vendée.

Collection de 19 contes inédits. I. Les chercheurs d'aventures (12 contes). II. Le diable et ses hôtes (7 contes).

Gaston Paris. *Le Conte de la Rose dans le roman de Perceforest*, in-8.

Extrait sans pagination spéciale de Romania, t. XXIII, p. 78-140.

Achille Millien. *Ballades et chansons populaires tchèques et bulgares*. Paris, Lemerre, in-18 de pp. IV-118. (3 fr.).

Dr Domenico Merlini. *Saggio di ricerche sulla satira contra il villano*. Torino. Ermanno Loescher, 1894, p. in-18 de pp. 230 (5 fr.).

G. Ferrand. *Contes populaires Malgaches* recueillis, traduits et annotés par M. G. Ferrand, Résident de France à Madagascar. Introduction de M. René Basset. Paris, E. Leroux, in-18. (5 fr.).

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Cesky lid. III. — Maison paysanne en Silésie, *V. Hauer.* — Le peuple et ses contes (à suivre), *V. Tille.* — Noms du costume national des Slovaques, *F. Pastrnek.* — Sur la préparation des purées de « Polygonum fagopyrum L. » dans les environs de Novy Jicin (Moravie), *K. Cervinka.* — Les devinettes des anciens Tchèques (fin), *C. Zibrt.* — Peintures des Maisons slovaques en Moravie (fin), *J. Koula.*

Journal of American Folk-lore Society. VII. 7. — The Fall of Hochelaga, *Horatio Hale.* — Items of Ainu Folk-Lore, *John Batchelor.* — Eskimo Tales and Songs, *Franz Boas.* — Retrospect of the Folk-Lore of the Columbian Exposition, *Stewart Culin.* — A Remarkable Oath.

Ons Volkleven. VI. 1. — Les Gildes de nos jours : 1. Règlement de la Gilde de Saint-Hubert à Schilde : *J. Michielsen.* Quelques notes sur la Gilde de Saint-Hubert à Saint-Antoine : *Jozef Cornelissen.* — Coutumes populaires de la Campine anvernoise : 1. Le Jour de l'An. Le Jour des Rois. 2. La Saint-Grégoire. 3 La Saint-Thomas : *Frans Zand* et *Jozef Cornelissen.* — Folklore des Rivières, des Puits, des Sources, des Fontaines, etc. (suite) : *Alfr. Harou.* Rimes populaires : *Lenaard Lehembre* et *Alfr. Harou.*

The Review of Folk-Lore. Au mois de juillet paraîtra à Chicago sous la direction de M. Frédérick Starr, professeur à l'Université de Chicago, une « revue des revues » du folk-lore, dont nous parlerons avec détail au moment de son apparition.

Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou. XI. 1. — Hersart de la Villemarqué, *Louis Tiercelin.* — Contes de la Haute-Bretagne. I. Légendes locales ou historiques, *Paul Sébillot.*

Revue de Champagne et de Brie. Arcis-sur-Aube, nov. déc. 93. — Note sur les anciens moules à gâteaux, *L. Maxe Werly.*

Volkskunde. VII. 1. — Usages et croyances populaires relatifs aux animaux domestiques, aux produits agricoles et au temps, *A. de Cock.* — Blason populaire. — Rimes populaires.

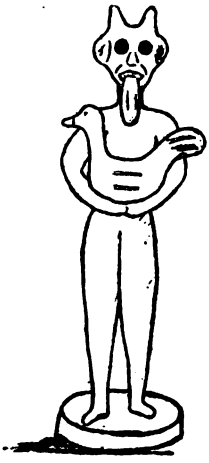
M. Auguste Gittée a cessé d'être l'un des directeurs de cette revue ; il est remplacé par M. A. de Cock. Désormais elle publiera son sommaire en français et en flamand.

Wallonia. II. 3. — La Saint-Grégoire. I. Au pays de Namur, *Louis Loiseau.* — II. En Hesbaye, Condroz, Hainaut, Brabant, *O. C.* — Légendes du Bas-Condroz. 1. Gotte-Maïon. 2. Li battis des macralles. 3. Le bon Dieu et son hôte, *Fr. Renkin.* — Histoires du bon vieux temps. *A. Gittée.* — (Ce numéro contient des lettrines et des dessins très intéressants de M. *Aug. Donnay*).

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde. IV. 1. — Das deutsche Volkslied in Osterreich-Ungarn, *Adolf Hauffen.* — Das Maerchen vom Gevatter Tod, *Johannes Bolte.* — Der Schuh im Volksglauben. I. *Paul Sartori.* — Wiegenlieder aus dem Spessart, *Anton Englert.* — Negermaerchen von der Goldküste, *J. G. Christaller.* — Buddhistische weibliche Heilige, *S. Singer.* — Bastlösereime. Gesammelt von *K. Ed. Haase.* — Auf einem Bauernhofe im Gsiessthal in Tirol, *Dr. med. Thomas Hell.* — Verschiedenes vom Aberglauben, von Sitten und Gebrauchen in Mittelschlesien, *August Baumgart.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES



.·. *Dîner de Ma Mère l'Oye.* — Le 93e dîner a eu lieu le 30 avril, sous la présidence de M. Charles Ploix ; les autres convives étaient MM. Charles Beauquier, V. Bogisic, Clément Rubbens, Ch. Marillier, Morel-Retz, Napoléon Ney, N. Quellien, Arthur Rhoné, Paul Sébillot, Julien Tiersot, T. Volkov. A propos des conférences faites à la Bodinière, par notre collègue Napoléon Ney, sur les chansons militaires, on en a chanté quelques-unes, et l'on a parlé de cette branche de la littérature orale, ainsi que des images qui accompagnent un certain nombre de ces chansons quand elles sont reproduites sur les placards de colportage ; l'une des plus répandues est celle qui représente le départ du conscrit de 1810. Il serait intéressant de connaître les chansons militaires en usage à l'étranger et de les comparer aux nôtres.

M. Volkov exhibe un diable tchèque que nous reproduisons, il lui a été donné par Mlle Braunezova, artiste peintre tchèque, qui habite actuellement Paris; il représente le diable qui va tordre le cou au coq de saint Pierre. Il est possible aussi que ce soit une représentation catholique d'une ancienne divinité tchèque, le Svantovit, qui fut transformé par les chrétiens en saint Vitte, patron de la Bohème et qui est aussi représenté avec un coq dans la main.

.·. *A propos de souliers et de jambes.* — Pourquoi dit-on : Il n'a pas de souliers dans les pieds ; les jambes me rentrent dans le corps ?

.·. *Sorcellerie et diablerie.* — Le comte de Pontchartrain à Foucault de Magny, A Versailles, le 8 décembre 1706. « Le nommé Lemercier, que vous avez vu à Caen, est effectivement secrétaire de M. le Meunier, et il a esté esloigné de Paris pour avoir eu la sottise de composer avec de faux sorciers et avec le diable pour estre aymé d'une gueuse dont il estoit entesté, adjoustant à cela plusieurs discours insolens contre le roy et le gouvernement. Il n'y a nul inconvénient de le laisser à Caen, où il sera bon, s'il vous plaist, que vous fassiez observer sa conduitte. »

Reg. Secr. (*Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, p. 856).

(Comm. de M. L. Morin.)

.·. *La foire aux baisers.* — A Nagialmagy, dans le comtat d'Arad, règne la coutume que les jeunes mariées se rassemblent, le jour de la Saint Joseph et le suivant, sur la place du Marché pour offrir des baisers moyennant finance, aux messieurs comme aux paysans. Comme le prix des baisers était fort modéré et l'aspect des vendeuses fort engageant, la marchandise s'écoulait comme les petits pâtés. Le taux variait de 4 à 20 deniers, selon l'âge et l'air des marchandes (Lloyd de Pesth).

(Comm. de M. P. Ristelhuber).

.·. *La Turquoise.* — Les Arabes de l'Arabie Pétrée attribuent à la turquoise, qu'ils nomment *firouzeh*, toutes sortes de forces merveilleuses. A les entendre

Digitized by Google

« elle détourne le malheur de ceux qui la portent, fortifie la vue, gagne la faveur des princes, procure la victoire sur les ennemis et éloigne les mauvais rêves. » CHARLES GRAD, *Voyage dans l'Arabie Pétrée*. Tour du monde, 1er sem. 1892, page 106.

(Comm. de M. AMÉDÉE DESCUBES).

.*. *Les Cornes de bélier et les maléfices.* — En Sardaigne, à Semori, on suspend aux branches des arbres fruitiers des cornes de béliers afin de les préserver des maléfices qui les rendraient stériles. (GASTON VUILLIER, *Voyage en Sardaigne*. — Tour du monde, 1891, 2e sem., page 160).

(Comm. de M. AMÉDÉE DESCUBES).

.*. *Société Dauphinoise d'Ethnologie et d'Antropologie.* — Cette société qui vient d'être fondée à Grenoble fait entrer dans son programme un certain nombre de sujets de folk-lore : les générations, dit-il, qui se sont succédées chez nous avaient des armes. des objets de parure, des cultes, des coutumes, des usages, en un mot, des habitudes ethniques, dont quelques-unes n'auront laissé que peu de traces, d'autres, au contraire, sont, malgré le temps, encore reconnaissable. Beaucoup de témoignages ethniques, malgré certaines métamorphoses plus ou moins considérables, se sont perpétués jusqu'à nous : nos études se compléteront, par exemple, par la recherche des vieux chants populaires, des divers patois locaux, des légendes, proverbes, vieux contes narrés pendant les longues veillées d'hiver et qui, confiés à la mémoire plus souvent qu'à l'écriture. disparaissent chaque jour avec les derniers conteurs.

Le secrétaire général est M. le Dr Bordier, au Bachais, près Grenoble, auquel les demandes doivent être adressées. Il y a beaucoup à faire dans la région dauphinoise, l'une des plus négligées de France au point de vue des traditions populaires.

RÉPONSES

.*. *L'épouvantail des oiseaux* (t. VIII, p. 304, 576, 629, t. IX, p. 72, 136). — Dans certaines parties de la Vendée, il se nomme l'épourail do moinias ou do zozias — épourail vient d'épourer, faire avoir peur. — Beaucoup l'appellent le bounhomme de paille. De grosses pommes de terre piquées de plumes tournoyantes et fixées à un bâton ; des ficelles qui s'entrecroisent sur la surperficie des carrés de mil et auxquelles sont attachées près à près de longues lamelles de papier ; de petits moulinets criards et des sortes de bonshommes grotesques armés d'une faux ou d'autre objet, solidement assujettis à la cime des cerisiers, figuiers, etc., tels sont avec bien d'autres variétés, les genres d'épouvantails les plus adoptés contre les pillards de l'air, les moineaux.

(Comm. de M. F. CHARPENTIER).

.*. *Charcuterie familiale* (t. VIII, p. 624, 627, t. IX, p. 136). — C'est une coutume encore très en honneur en Vendée. Le soir, assez tard, on « ramasse comme l'on dit le chaudron de « la frésure », avec accompagnement de chansons, rires, danses. On invite les parents, les voisins, les amis, et souvent les maîtres de la ferme, pour leur faire honneur.

Les invités, à tour de rôle, et quand se fait chez eux la cuisine du petit môssieu » donnent la même représentation et convient la même assistance.

(Com. de M. P. CHARPENTIER).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 7 — Juillet 1894.

LA LITTÉRATURE ORALE, LES LIVRES DE COLPORTAGE ET L'IMAGERIE

La littérature orale, dont les chercheurs essaient de fixer la forme actuelle, se compose sans doute pour la plus grande partie, des récits ou des chants transmis de bouche en bouche depuis des époques lointaines, et qui, à travers les âges, au cours des migrations, des évolutions sociales, ont nécessairement éprouvé des transformations. Mais ce n'est pas là sa source unique : elle a aussi subi l'influence de certains livres populaires. Quelques-uns furent à l'origine empruntés à la tradition ; mais leurs rédacteurs en modifièrent les éléments, souvent d'une façon considérable, suivant leurs idées personnelles ou le goût du jour. D'autres s'inspirèrent de livres étrangers, qui reflétaient déjà, avec des modifications littéraires, des récits de civilisations voisines ou différentes. En France, on peut citer parmi eux les *Mille et une Nuits* et *Til Ulespiègle*.

Les gens de culture assez rudimentaire qui lisaient les productions des imprimeries populaires, auxquelles on peut donner le titre de Bibliothèque Bleue, ou ceux tout à fait illettrés qui les entendaient lire, ou raconter d'après les lectures, en retenaient certaines parties et les ajoutaient aux épisodes des contes populaires pour les embellir ou les allonger. On a comparé ceux-ci à un kaléidoscope qui, avec un nombre assez restreint d'éléments primordiaux, reproduit des variantes presque infinies.

Digitized by Google

La littérature orale, comme toutes les choses qui ont vie ou ne sont pas fixées une fois pour toutes par l'écriture, est en état d'évolution incessant ; elle est influencée par des éléments complexes : transmission orale directe, livres lus, puis racontés, imagerie, etc. C'est ainsi qu'à notre époque on a pu constater dans les contes des marins des infiltrations de romans à la mode, *Rocambole*, *Monte-Cristo* et quelques autres, qui n'y entraient toutefois qu'après avoir subi une certaine assimilation et des modifications, grâce auxquelles ils ne détonnaient pas trop dans le milieu traditionnel où on les intercalait.

Aux époques qui ont précédé la diffusion des romans par le journal à bon marché, le livre populaire était la grande lecture du peuple, et son influence était d'autant plus considérable que souvent dans un village il y en avait deux ou trois seulement qu'on se prêtait, et que les personnes, assez peu nombreuses, qui savaient lire répétaient ensuite, avec plus ou moins de fidélité à leurs auditeurs illettrés. Ils ont certainement exercé une influence notable sur la littérature orale, surtout ceux qui, comme certains des contes empruntés au Cabinet des fées, avaient été à l'origine puisés aux sources populaires, et auxquels les paysans, pour les faire rentrer comme épisodes dans les contes, n'avaient à faire subir qu'une toilette sommaire.

Il serait très intéressant de constater, dans les provinces où la littérature de colportage a été florissante, quels sont les contes le plus souvent réimprimés, en y ajoutant les chansons, les héros populaires et les autres sujets qui sont du ressort de la littérature orale. Dans un ordre d'idées voisin, mais un peu différent, on peut ranger les livres qui se rattachent à la superstition, livres de sorcellerie, de médecine populaire, qui, reflétant des idées plus ou moins scientifiques des siècles passés, se trouvaient être à un niveau relativement peu éloigné des idées populaires, et dont, pour cela même, l'influence était d'autant plus considérable. Un grand nombre des notions scientifiques ou médicales erronnées qui courent actuellement parmi le peuple des campagnes, et que relèvent les observateurs, se retrouvent dans des traités qui, à d'autres époques, ont pu passer pour scientifiques.

A diverses reprises, et presque dès son origine, la Revue s'est occupée de la question des livres populaires et de l'imagerie destinée au peuple. Il suffit de parcourir les tables pour voir que nous avons essayé, soit en publiant des monographies comme celle de l'*Imagerie en Bretagne*, soit en donnant des dessins ou des descriptions, de provoquer une enquête sur ce sujet, qui est intéressant même au

Digitized by Google

point de vue général [1]. C'est toutefois tout récemment que nous avons pu, par nous ou nos collaborateurs, recueillir assez d'éléments pour constituer pour un certain nombre de pays, un inventaire des livres populaires, limités à leurs rapports avec la littérature orale et l'ethnographie traditionnelle, et aussi une description des images de quelques groupes provinciaux. Ce n'est sans doute qu'un commencement, mais il y a lieu d'espérer que nos collaborateurs ou les collectionneurs locaux voudront bien nous aider à reconstituer cette partie de l'histoire du livre et de l'imagerie.

*
* *

L'imagerie populaire ne doit pas uniquement s'entendre des feuilles volantes destinées à amuser les enfants, à tapisser les murs des chaumières, ou à être vendues à l'occasion d'un événement remarquable, crime, désastre, victoire, etc. Il convient, selon nous, d'y joindre les bois qui illustraient les livres de la Bibliothèque Bleue et de ses congénères, et les almanachs à l'usage de ceux qui ne savaient pas lire ou lisaient avec difficulté.

A la fin du siècle dernier, il n'était pas d'imprimerie de province qui n'eût sa collection, parfois très considérable, de bois gravés. Ils faisaient partie intégrante du matériel et le public pour lequel on faisait les livres à bon marché n'aurait pas été content si on ne lui avait donné une vignette en frontispice et quelques culs-de-lampe. Il n'était pas difficile sur le sujet ; il lui suffisait qu'il eût un rapport apparent avec le livre ; parfois même ce rapport n'existait pas. C'est ainsi qu'en tête de la *Princesse Carpillon* de Madame d'Aulnoy, Milan (Troyes), 1803, in-12, est placé un bois, assez gentil d'ailleurs, qui représente Bethsabée au bain et le roi David qui la regarde du haut de la terrasse de son palais. C'est d'ailleurs un sujet qui a été traité au moins trois fois par les imagiers de Troyes. Sur le verso de la seconde page de couverture de *l'Almanach de Liège* pour l'année 1835, à Rennes, chez Madame Ve Frout, in-12 de 24 pages, qui fait partie de la Bibliothèque de Rennes, est placée la figure ci-jointe (p. 364). Il est facile d'y reconnaître une scène de la Barbe-Bleue, et l'image est de la fin du siècle dernier. C'est une copie réduite et assez grossière d'une des plus jolies compositions de Marillier, Cabinet des fées, t. I, et elle a été gravée par Pierre-François Godard, né à Alençon en 1768, mort en 1838, qui pendant un demi-siècle a

1. Cf. t. III, p. 11, 33, 76, 221, 287, 652, t. IV, p. 75, 108, 559, t. V, p. 281, (imagerie flamande), t. VI, p. 99, 174, 720.

Digitized by Google

approvisionné de bois les imprimeurs de l'Ouest[1]. Elle a été imprimée uniquement pour satisfaire le goût des lecteurs de l'almanach pour les images, car il n'y est en aucun endroit parlé de la Barbe-Bleue. L'épreuve qui a servi à reproduire notre gravure nous a été communiquée par M. Lucien Decombe, conservateur du Musée archéologique de Rennes, qui l'avait fait tirer sur un bois provenant de l'imprimerie Frout, à Rennes. Il suppose que Frout a, comme les imprimeurs de Troyes, édité des livres de contes ; mais ni lui ni la bibliothèque de Rennes ne possèdent d'exemplaires de ce genre sortis de ses presses.

Lorsqu'une imprimerie disparaissait, il y avait des ventes de bois qui les faisaient passer d'une région à une autre ; sans doute un bois qui plaisait était gravé plusieurs fois et pouvait se retrouver en des pays parfois assez éloignés. Les scènes en rapport avec les mois qui se trouvent dans les « Heures au grand possible » imprimées à Rouen au commencement du XVIe siècle, dont nous avons reproduit

1. Je dois ce renseignement à M. de la Sicotière qui prépare pour nous une note détaillée sur les imagiers d'Alençon.

Digitized by Google

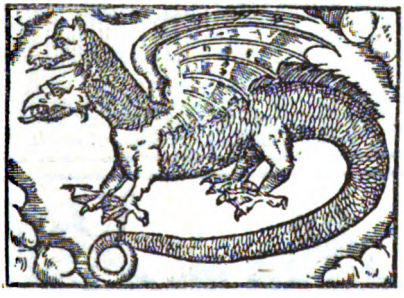
quelques-unes, figuraient, identiques, dans les collections des imprimeurs troyens (v. *Xylographie*, p. 12, n° 41 et 42 p. 72, n° 587. Album Baudot, 1840, p. 14, n°s 362, 367, p. 19, 441, 444).

La valeur artistique de ces bois, lieux communs de l'impression des livres à bon marché, était très variable : les plus anciens sont d'une naïveté d'exécution presque enfantine, ou sont l'œuvre d'imagiers qui avaient une certaine entente de la composition et du dessin, tels sont les quatre ci-dessous, tirés des « Histoires prodigieuses » de Belleforest (1).

Combat crvel et batailles veues diuerses fois de nostre temps en l'air, p. 342.

Diverses apparitions d'esprits aux hommes, p. 429.

Estranges et effroyables apparitions du malin esprit tant iadis que maintenant en plusieurs endroits de la terre ; p. 297.



Serpent ov dragon volant, grand et merueilleux, apparu et veu par chacun, sur la ville de Paris, le mercredy XVIII feburier 1579, depuis deux heures après midi iusques au soir, p. 483.

Dans les estampes troyennes on remarque plusieurs gravures bien traitées, qui sont des XVIe et XVIIIe siècles, mais à mesure qu'on approche de notre époque, ces qualités deviennent plus rares ; la

1. *Les dix Histoires prodigieuses de nouueau adiouslee aux precedentes*, par François de Belle-forest, Comingeois ; avec les Pourtraicts et Figures, tome troisième, A Paris, chez Gabriel Buon au Clos-Bruneau, à l'enseigne Sainct-Claude, 1581. p. in-12.

Digitized by Google

naïveté a disparu, la science du dessin aussi, et il ne reste plus qu'une assez plate médiocrité.

Il est relativement assez facile de se procurer des livres populaires, bien que toutefois des bibliothèques publiques, comme celles de Troyes par exemple, qui a eu des bibliothécaires auxquels cette question paraissait intéressante, soient loin de posséder tout ce qui est sorti des presses des imprimeurs locaux. Pour les images proprement dites, la difficulté est autrement grande ; il en est qui paraissent avoir complètement disparu, et dont on ignorerait l'existence si un hasard n'avait conservé les planches.

Le Musée de Quimper possède quelques bois, vermoulus et fendus, que le donateur a trouvés chez une revendeuse, et qui ont servi à des impressions brestoises. Nous en avons parlé t. III, p. 316. Ceux que nous reproduisons, réduits, d'après une épreuve que le conservateur, M. Beau, a bien voulu faire tirer pour nous, contiennent quatre scènes de la Barbe-Bleue.

Il est vraisemblable que six, peut-être huit scènes, composaient un placard, qui était entouré d'un texte ; mais ce n'est là qu'une conjecture, puisque nous ne connaissons que le fragment. (L. 0m272, H. 0m194).

Digitized by Google

Pourtant cette image ne remonte pas au-delà des dernières années du siècle dernier. C'est l'une des imageries les plus anciennes représentant des scènes de contes que nous connaissions ; mais il est à présumer qu'il y en eut d'autres que celles-ci.

Si la recherche de ces images est difficile, avec de la persévérance on peut arriver à former une collection importante. Ce sont surtout les amateurs habitant les départements qui peuvent arriver à reconstituer cette partie de l'histoire locale ; il serait très désirable que les sociétés d'archéologie voulussent bien ne pas considérer comme trop humble cet art populaire, et diriger leurs recherches de ce côté, en mettant la question à l'ordre du jour de leurs séances, ou, lorsqu'elles organisent des expositions rétrospectives, en ouvrant une section d'imagerie populaire. Et il nous semble qu'à la grande Exposition de 1900, une place pourrait être réservée à ces productions, qui forment un des côtés, et non négligeable, de l'histoire populaire.

La persévérance des chercheurs est parfois récompensée. Nous pouvons citer comme un exemple tout à fait encourageant celui de M. Lucien Decombe. En 1882, sa collection comprenait 14 pièces, en 1888, 40, en 1894 elle se monte à 150 pièces, imprimées en Bretagne, principalement à Rennes, en y comprenant des images prises dans les livres.

Dans les monographies qui suivront, nous nous occuperons des livres et des images qui sont en relation avec la littérature orale, scènes empruntées à des contes, à des chansons, à des épisodes de roman de chevalerie ou de héros populaires.

PAUL SÉBILLOT.

Adam et Eve, chassés du Paradis terrestre, avec la Mort qui joue de la vielle, gravure troyenne.

Digitized by Google

I

La Bibliothèque bleue de Troyes et les contes populaires

La Bibliothèque Bleue, destinée à la récréation du peuple, ne pouvait manquer de réserver une large place aux contes, qui en forment la partie la plus saine et la plus intéressante. Tout en consacrant plusieurs volumes aux Noëls et aux chansons, elle accueillit, à une époque qui ne paraît pas remonter plus haut que la moitié du siècle dernier, les meilleures affabulations de Perrault, de Madame d'Aulnoy et d'autres, avec quelques-unes des merveilleuses créations des Mille-et-une-Nuits ; ces textes, recueillis par les conteurs populaires et écoutés à l'envi dans les veillées ou écreignes, se sont transmis en partie jusqu'à nous, à côté de contes plus rustiques dont l'origine ne peut être rattachée à aucune source écrite.

Si la Bibliothèque Bleue est riche en textes intéressant la Tradition populaire, peu des ouvrages de ce genre adoptés par elle sont accompagnés de gravures. Les éditeurs les réservaient pour les almanachs, les livres religieux, les recueils de fables, où elles pullulent. La Xylographie troyenne [1], si importante, au moins par le nombre

1. Indépendamment des études spéciales sur l'imprimerie locale, la xylographie troyenne a été complètement mise à jour, au moins pour ce qui en reste, par les publications suivantes :

Album Baudot, 1840, in-folio oblong. — Environ 520 bois en 24 planches.

Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne. 210 gravures sur bois des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, publiés par V. L. (Varlot-Langossard). — Troyes, Varlot père, 1850.

Xylographie de l'imprimerie troyenne pendant le XVe, le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècles, précédée d'une lettre du bibliophile Jacob sur l'histoire de la gravure sur bois, publiée par Varusoltis de Troyes (Varlot, antiquaire). — Troyes, Varlot père, 1859. — 571 bois en 72 planches.

Supplément à la Xylographie et à l'Illustration de l'ancienne imprimerie troyenne, publié par Emile Socard. — Paris, Henri Menu, 1880. — 125 bois gravés.

Livres liturgiques du diocèse de Troyes, imprimés au XVe et au XVIe siècles, par Alexis Socard et Alexandre Assier. — Paris, Auguste Aubry, 1863. — Nombreux bois gravés.

Livres populaires imprimés à Troyes de 1600 à 1800. Hagiographie, Ascétisme, par Alexis Socard. — Paris, Auguste Aubry, 1864. Nombreux bois gravés.

Livres populaires. Noëls et Cantiques imprimés à Troyes depuis le XVIIe siècle

Digitized by Google

des pièces (la maison Garnier en possédait 1200 en 1830), est à peu près nulle pour les contes. On verra plus loin, dans les titres relevés parmi les 260 numéros qui composent le fonds de la Bibliothèque Bleue à la Bibliothèque de Troyes, combien rares sont ceux accompagnés de la mention : bois gravés.

Encore faut-il avouer que les éditeurs, peu scrupuleux, ne se faisaient pas faute d'insérer parfois dans leurs productions des bois n'ayant aucun rapport avec les textes qu'ils accompagnaient, de même qu'il leur arrivait de répéter le même bois dans le cours d'un ouvrage, comme cela se voit surtout dans les romans de chevalerie, où telle vignette à effet illustre plusieurs épisodes différents.

Nous allons dresser la liste, par noms d'auteurs, de ceux des livres qui intéressent les contes, en marquant d'un (*) les ouvrages ou les éditions qui manquent à la Bibliothèque de Troyes et dont nous avons connaissance, soit par d'anciens catalogues, soit par des communications.

Perrault et attribués

— *Barbe-Bleue* (*La*). *Cendrillon. Les Fées. Riquet à la houpe. La vertu.* — Sans titre (Imprimé à Troyes, chez veuve André, s. d. (2). In-18.

* — *Les Contes des fées*, par M. Perrault, avec des Moralitez. — Troyes, veuve de Jacques Oudot, 1756, 90 pages. (Bibl. Techener, n° 257).

* — *Huit contes des fées.* Ces contes, dont chacun est accompagné d'une image, sont ceux de Perrault dont les noms suivent : Barbe-Bleue, le petit Poucet, les Fées, Cendrillon, la Belle au bois dormant, Riquet à la Houpe, Le petit Chaperon rouge, Le Chat botté. — Le volume, petit in-12, a paru chez Baudot après 1830. Nous reproduisons, p. 371, quatre des figures de cette édition.

— *Histoire de Peau d'âne.* — A Troyes, chez Antoine Garnier, s. d. In-12.

* — *Peau d'âne.* — Catalogue Baudot (3).

jusqu'à nos jours, avec des notes bibliographiques sur les imprimeurs troyens, par Alexis Socard. — Paris, Auguste Aubry, 1865. — Nombreux bois gravés.

Etude sur les almanachs et les calendriers de Troyes (1497-1881), par Emile Socard. Troyes, imp. et lith. Dufour-Bouquot, 1882. (Extrait des *Mémoires de la Société Académique de l'Aube*, année 1881). — Nombreux bois gravés.

La Bibliothèque Bleue de Troyes a eu aussi son historien :

La Bibliothèque Bleue depuis Jean Oudot Ier jusqu'à M. Baudot (*1600-1863*), par Alexandre Assier. — Paris, Champion, 1874.

Une partie des anciens bois gravés de Troyes ont été détruits ; les autres sont disséminés dans les collections publiques ou d'amateurs. La Bibliothèque de Troyes, pour sa part, en possède sept à huit cents qui figurent presque tous dans les publications mentionnées ci-dessus.

1. La veuve André exerça de 1808 à 1828.

2. Inséré par M. A. Assier dans *La Bibliothèque bleue*.., p. 27. — D'après une note de M. Assier (p. 31), M. Baudot, dernier éditeur à Troyes de la Bibliothèque bleue, s'est contenté d'imprimer la couverture des ouvrages laissés en grand nombre par ses prédécesseurs, ce qui explique pourquoi l'on voit souvent au bas de la couverture le nom de cet éditeur et à la dernière page ceux des Oudot ou des Garnier. — MM. Baudot père et fils ont exercé de 1830 à 1863. Nous tenons de ce dernier que son père a réimprimé lui-même les livres les plus courants de la Bibliothèque Bleue, notamment les *Huit contes des fées*.

Digitized by Google

— *Nouveau Contes de Fées*, contenant : Peau d'âne, la Petite aux grelots ou la Tour du Sommeil, Brimborion et la fée Berliquette, avec gravures. — A Troyes, chez Baudot. S. d., in-18. (Pet. grav. en bois au front.).

— *Adroite (L') princesse ou les aventures de Finette*, tirées des Contes des Fées, par Perrault. — A Troyes, chez Baudot. S. d., in-18. (Bois gravés).

— * *Adroite Princesse.* — Cat. Baudot.

Madame d'Aulnoy

* — *Babiole.* — Cat. Baudot.

* — *Belle-Belle ou le chevalier Fortuné.* — Cat. Baudot.

— *Belle (La) aux cheveux d'or*, tirée des contes de Fées. A Troyes, de l'imprimerie de femme Garnier, imp.-lib., rue du Temple. S. d., in-12.

— *La même*, chez Baudot. S. d., in-18. (Petit bois gravé au front.).

— *Biche (La) au bois.* Conte nouveau tiré des Fées. A Milan (Troyes), M.DCCC.LXXXIV. In-12.

— *Bonne (La) petite souris.* Conte par Madame D*** (d'Aulnoy), suivi des *Proverbes Français.* — A Troyes, de l'Imprimerie de Garnier, cour Saint-Martin-Essert. S. d. (1), pet. in-12.

La même. — A Troyes, chez veuve André, s. d., in-18.

* — *La même.* — Cat. Baudot.

— *Conte des fées*, contenant le Prince Lutin et Fortunée par Madame D*** (d'Aulnoy). — A Troyes, chez la veuve de Jean Oudot, imprimeur-libraire, rue du Temple, s. d., (2) in-12.

— *Contes des Fées*, contenant la Chatte blanche et Blanche belle. — A Bruyères, chez la veuve Vivot (Troyes, Baudot), 1806. In-12.

* *La Chatte blanche.* — Cat. Baudot.

— *La Grenouille bienfaisante*, conte nouveau, tiré des Fées. — A Troyes, chez Garnier, imprimeur-libraire, place Saint-Jacques, s. d. (3), pet. in-12.

* *La Grenouille.* — Cat. Baudot.

— *Le Mouton*, Conte nouveau, tiré des Fées. A Milan (Troyes), M.DCC.LXXXX. In-12.

* *Prince Mouton* (?) — Cat. Baudot.

— *Le Nain Jaune*, conte nouveau, tiré des Fées. — A Milan (Troyes), M.DCCCLXXXII. In-12.

* *Le même.* — Cat. Baudot.

* *L'Oiseau bleu.* — Cat. Baudot.

* *L'Oranger et l'Abeille.* — Cat. Baudot.

— *Le Pigeon et la Colombe*, conte nouveau, par Madame D*** (d'Aulnoy). — A Troyes, de l'impr. de la cit. Garnier, s. d., pet. in-12.

* *Le même.* — Cat. Baudot.

— *Le Prince Lutin et Fortunée*, contes tirés des Fées, par Madame D*** (d'Aulnoy). — A Troyes, de l'impr. de Garnier, s. d., in-12.

* *Prince Lutin.* — Cat. Baudot.

— *Le Prince Marcassin*, conte par Madame D*** (d'Aulnoy). — A Troyes, chez Garnier, s. d., in-12.

* *Le même.* — Cat. Baudot.

1. Garnier imprima dans ce local de 1794 jusqu'à 1814 au moins.
2. La veuve Jean Oudot imprima de 1745 à 1768. (Corrard de Breban).
3. Pierre Garnier demeurait place Saint-Jacques au commencement du XVIIIe siècle.

Digitized by Google

Gravures des éditions Baudot

Digitized by Google

* *Princesse Belle-Etoile.* — Cat. Baudot.
* — *La Princesse Carpillon.* A Milan (Troyes), 1803 (avec un bois représentant David et Bethsabée).
* *Le même.* — Cat. Baudot.
* *Le Rameau d'or.* — Cat. Baudot.
— *Serpentin vert*, conte nouveau, tiré des Fées. A Milan (Troyes), M.DCC.LXXXII. In-12.
* — *Le même.* — Cat. Baudot.

Mademoiselle de La Force

— *Vert et Bleu, suivi de Persinette,* contes nouveaux par Mademoiselle de La Force. — A Troyes, de l'impr. de la cit. Garnier, s. d., in-12.
* — *Vert et Bleu.* — Cat. Baudot.
— *Tourbillon, suivi du Prince Désiré* (de Selis), contes nouveaux. — A Troyes, de l'impr. de la cit. Garnier, s. d., pet. in-12.
* *Tourbillon.* — Cat. Baudot.

Illustres fées. — Ducray-Duminil, etc.

— *La Princesse Lionnette et le Prince Coquerico* (Mademoiselle de Lubert), conte tiré des Livres des Fées. — A Troyes, Garnier, imprimeur-libraire, place Saint-Jacques.
* — *Lionnette et Coquéricot.* — Cat. Baudot.
— *Le Roy magicien, conte fantastique* (Illustres fées), *suivi de Gourmandinet et la fée Beurlinguette* (Ducray-Duminil). — A Troyes, chez Baudot, s. d., in-12. (Bois gravé au front.).
* — *Le Roi magicien.* — Cat. Baudot.
— *Le parfait amour*, conte nouveau, tiré des fées. A Troyes, chez Garnier, s. d., in-12.
* — *Le même.* — Cat. Baudot.

Madame de Murat

— *La fée Anguillette*, conte nouveau. — Troyes, chez la citoyenne Garnier rue du Temple, s. d., in-12.
* — *La même.* — Cat. Baudot.
— *L'Heureuse peine*, conte. Sans titre (Troyes), in-12.
* — *La fée Formidable ou l'Heureuse peine.* Troyes, Baudot, s. d.
* — *La même.* — Cat. Baudot.
— *Jeune et Belle*, conte nouveau, tiré des Fées. — A Troyes, chez Jean Garnier, s. d. (1), in-12.
— *La même.* — A Troyes, chez la cit. Garnier, s. d., in-12.
* — *La même.* — Cat. Baudot.
— *Le Palais de la Vengeance, suivi du Prince des feuilles*, contes nouveaux, tirés des fées. — A Troyes, chez Garnier, s. d., pet. in-12.
* — *Palais de la Vengeance.* — Cat. Baudot.

1. Jean Garnier exerça de 1754 à 1765 (C. de B.).

Digitized by Google

Madame Leprince de Beaumont

* — *La Belle et la Bête.* — Cat. Baudot.

Bergère (La) *des Alpes, suivie de Laurette*, contes nouveaux. — A Troyes, chez veuve André, 1820, in-18.

* — *Bergère des Alpes.* — Cat. Baudot.

* — *La Biche blanche.* — Cat. Baudot.

* — *Laurette.* — Cat. Baudot.

— *Bonne* (La) *Mère*, conte nouveau. — A Milan (Troyes), M.DCC.LXXXV. In-12. (A la suite, *Tout ou rien* et deux petits contes). 2 bois gravés.

* — *La Bonne Mère.* — Cat. Baudot.

— *L'Ecole des Pères, suivie de la Mauvaise Mère*, contes nouveaux. — A Milan Troyes), M.DCC.LXXXIV. In-12.

* — *L'Ecole des Pères.* — Cat. Baudot.

Mille et une Nuits

— *Lampe merveilleuse ou Histoire d'Aladin.* — A Troyes, chez Garnier, s. d. Pet. in-8.

* — *Lampe merveilleuse.* — Cat. Baudot.

* — *Histoire des quarante voleurs.* — Cat. Baudot.

LOUIS MORIN.

II

L'IMAGERIE DE WISSEMBOURG

CETTE imagerie n'est pas très-ancienne, puisqu'elle fut créée par F. Wentzel. Celui-ci était en 1834 relieur et comme tel il faisait aussi le commerce des images. Voyant ce commerce prospérer, il acquit en 1838 une presse lithographique à bras et s'en servit d'abord pour une société de chant locale. Encouragé par des amis, il entreprit la production de portraits de saints et étendit bientôt son établissement de telle sorte qu'en 1845 il faisait fonctionner dix presses à bras et trois presses à levier. Les produits étaient colportés et vendus à la campagne tant en France qu'en Bavière rhénane. A l'Exposition de 1867 Wentzel acheta une presse mécanique Voirin. Il mourut en 1869. Son fils était entré dans la maison en 1864. Après la guerre il reçut des commandes de l'administration des chemins de fer, aussi fit-il l'acquisition d'une grande presse lithographique et d'une presse de Johannisberg, mais depuis, ce genre de travaux est échu à des maisons de Strasbourg.

Après 1870 on commença à pratiquer l'impression en couleur, mais cette branche ne fut pas développée parce que Wentzel fils mourut en 1877. Sa veuve dirigea la maison jusqu'en 1880, année où

Digitized by Google

elle la céda à son premier employé Burckardt. Celui-ci ne disposait pas de grandes ressources, de sorte que la maison s'en tint au système des images peintes à la main, auxquelles l'oléographie vint bientôt faire une rude concurrence. Burckardt mourut en octobre 1888 et, en 1889, son industrie passa aux mains de MM. Jungk et Schencck. Ceux-ci exportent leurs produits dans les colonies espagnoles et dans l'Amérique du sud. Ils entretiennent aussi des relations avec la Hollande. Ils se sont mis en mesure de perfectionner leur matériel et tiennent à honneur de continuer les traditions léguées par Wentzel père et fils. L'établissement occupe une quarantaine d'ouvriers.

Voici ce que disait Champfleury dans la *Revue germanique* du 1er août 1864, à propos du Juif errant : « Un modeste imagier de Wissembourg, après tant de fatras, de commentaires, d'équivoques sur ce personnage fantastique, a donné la véritable leçon.

« Le peuple fait quelquefois de ces heureuses trouvailles. Un pauvre artisan, se révoltant contre le châtiment éternel du Juif errant, en a tenté la réhabilitation. Sur un Evangile, en tête de l'estampe est écrit : *Frappez, on vous ouvrira.* Une idée a traversé l'esprit du pauvre imagier. Que faisait le Juif errant de ses éternels cinq sous ? Dans un cartouche au bas de l'estampe un pauvre au crâne chauve tend son chapeau au Juif errant qui passe. Et le Juif laisse tomber ses cinq sous dans le feutre du pauvre. Touchante conclusion qu'avait indiquée Béranger dans son poème.

Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'au passant j'aime à tendre

« Ainsi pour la première fois la gravure a montré le Juif errant humain. Son rôle finit, il est sauvé. Puni pour son manque de charité, il est relevé par la charité... Il existe au ministère de l'intérieur une société de colportage qui censure les livres populaires et en biffe les parties mauvaises, mais récompense-t-elle les bonnes ? Un homme d'état devrait avoir connaissance des œuvres modestes qui font acte de haute morale. Si j'étais ministre, je n'hésiterais pas à payer de ses efforts l'homme qui, par le dessin, a fait comprendre à des milliers de citoyens la chrétienne et touchante interprétation de la légende du Juif errant, l'imagier de Wissembourg. »

P. Ristelhuber.

Digitized by Google

Voici au point de vue des traditions populaires le dépouillement du catalogue de l'imagier de Wissembourg.

Contes

a). Perrault.

1). Le Petit Poucet. — Cendrillon. — Le Chaperon-Rouge. — Le Chat botté. — Peau-d'âne. — Barbe-Bleue. (Histoires petit format colorié. 6 fr. les 100 feuilles).

2). Le Chat botté. — Cendrillon. — Le Chaperon rouge. — La Belle au bois dormant. — Peau d'âne. — Riquet-à-la-Houppe. — La Barbe-Bleue. — Le petit Poucet. (Contes illustrés pour les Enfants avec 8 belles images en noir ou en couleur. Noir 0 fr. 75, colorié 1 fr.).

3). Peau d'âne. — Le Chaperon Rouge. — Barbe Bleue. — Le petit Poucet. — Le Chat botté. — Cendrillon. (Histoires, format moyen, noir 7 fr. 50 la rame, 10 fr. colorié).

4). Le petit Poucet. — Le Chat Botté. (Histoires petit format noir ou colorié, 6 fr. ou 9 fr. 50 la rame).

5). Le Chaperon Rouge. — Le petit Poucet. — Le Chat Botté. — Cendrillon. (6e série. Album pour enfants. 3 fr. la douzaine).

b) Madame d'Aulnoy, etc.

3). Le Nain jaune (Hist.). — La Belle aux cheveux d'or.

c) Madame de Beaumont

3). La Belle et la Bête. (54)

d). Contes divers

3). Les Ecus du ciel. (52) et c. ill. — La fée des broussailles. (89). — Jean sans Peur (87). — Jean le Malin (84).

Proverbes

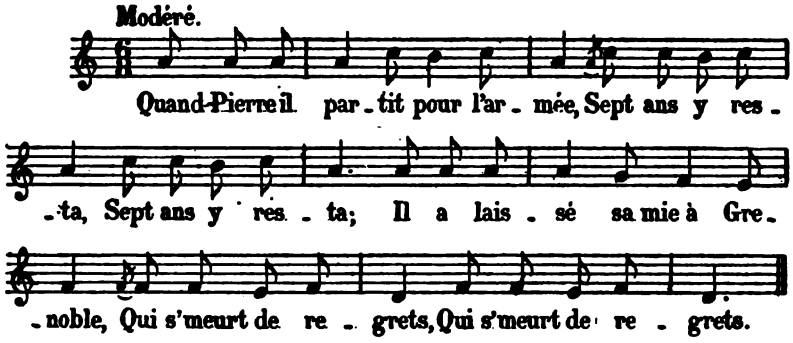
Proverbes illustrés (deuxième série, col. 1 fr.). — Livre d'énigmes (quatrième série, col. 0 fr. 50).

Chansons

3). Jean de Nivelle. (42). — Cadet Rousselle. (43). — La Mère Michel. (45).

Digitized by Google

PIERRE ET SA MIE



Quand Pierre il partit pour l'armée,
Sept ans y resta ; (*bis*)
Il a laissé sa mie à Grenoble (1)
Qui s'meurt de regrets. (*bis*)

La première lettr' que reçoit Pierre,
L'était plein' de fleurs ; (*bis*)
La deuxième lettr' que reçoit Pierre
L'était plein' de pleurs ! (*bis*)

S'en va trouver son capitaine :
Donnez-moi mon congé (*bis*) (2)
Pour aller voir ma mie à Grenoble
Qui s'meurt de regrets. (*bis*)

Quand Pierre il fut sur la colline,
L'entenda sonner. (*bis*)
A ceux qui la portaient en terre :
Laissez-moi l'embrasser, (*bis*)

La première fois que Pierr' l'embrasse,
Pierre il soupira ; (*bis*)
La deuxième fois que Pierr' l'embrasse,
Pierre il expira. (*bis*).

Que direz-vous, gens de Grenoble
D'un amour si constant ? (*bis*)
Ils s'aimaient trop, dir'l'un, dir'l'autre ;
Sont morts tous les deux (*bis*).

Mme René Millet.

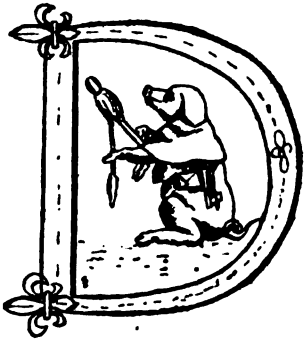
1. Le mot *mie* s'élide complètement devant la voyelle *à*, *mie à* formant ainsi une seule syllabe ; de même au 3me couplet.
2. Dans ce vers qui a six syllabes au lieu de cinq, la première doit presque s'élider, redoublant rapidement l'*ut* qui commence la formule mélodique du vers. Il en est de même pour les vers correspondants des couplets 4 et 6.

Digitized by Google

NOTES SUR LES MILLE ET UNE NUITS

I

La Montagne d'aimant



Dans les Mille et Une Nuits, le troisième calender borgne raconte ainsi un épisode de ses aventures : « Nous dîmes à la vigie : Examine la mer avec attention. L'homme monta sur le mât, puis descendit et dit au capitaine : J'ai vu à droite un poisson à la surface de l'eau ; puis j'ai regardé au milieu de la mer et j'ai vu de loin quelque chose de noir qui brillait et s'obscurcissait par intervalle. En entendant ces paroles de la vigie, le capitaine frappa le plancher de son turban, s'arracha la barbe et dit aux passagers : Apprenez que nous sommes tous perdus : aucun de nous n'échappera. Puis il se mit à pleurer et nous pleurâmes sur nous-mêmes. Capitaine, lui dis-je, renseigne-nous sur ce qu'a vu la vigie. Seigneur, répondit-il, sache que nous nous sommes égarés le jour de la tempête et quand le vent ne s'est calmé qu'au point du jour. Nous sommes restés deux journées et nous nous sommes égarés sur mer : depuis onze nuits, nous n'avons cessé d'errer : il n'y a point de vent qui puisse nous ramener où nous nous dirigions : demain soir, nous arriverons à cette pierre noire qu'on appelle la montagne d'aimant vers laquelle les flots nous entraînent de force : le vaisseau se disloquera ; chacun des clous ira vers la montagne et s'y attachera, car Dieu l'a douée de cette propriété d'attirer tout le fer. Il y en a une quantité considérable que Dieu seul connaît, tellement, depuis les temps anciens, il s'y est brisé de vaisseaux à cause de cette montagne. Près de cette mer, il y a une coupole de cuivre jaune, appuyée sur dix colonnes, surmontée d'un cavalier de cuivre. Il tient à la main une lance de cuivre et sur sa poitrine est suspendue une tablette de plomb, sur laquelle sont dessinés des noms de talismans, à savoir : Tant que ce cavalier sera monté sur son cheval, les vaisseaux qui arrivent au-dessous seront brisés ;

Digitized by Google

ceux qui les montent périront tous, et tout le fer qui est dans le vaisseau s'attachera à la montagne : point de salut que lorsque ce cavalier tombera de cheval (1). Ensuite le capitaine se mit à pleurer fort, et chacun de nous fut persuadé de sa perte irrémissible et fit ses adieux à son compagnon » (2).

Cette légende ne se trouve pas seulement dans les romans arabes : elle a été recueillie par des naturalistes et des géographes : « La meilleure pierre d'aimant est celle qui est noire avec des taches rouges : on la trouve sur le rivage des mers de l'Inde. Lorsque des vaisseaux passent par là, s'ils s'approchent de la montagne d'aimant, tout ce qu'ils contiennent de fer s'envole comme un oiseau et s'attache à l'aimant (3) ». Un géographe arabe a même indiqué l'emplacement de quelques-unes de ces montagnes : Entre Khanfou, bourg de la Petite Chine, et Khamdou, bourg de la Grande Chine, coule un fleuve sur les rives duquel sont des montagnes d'aimant. « C'est pourquoi l'on ne peut y naviguer avec des navires contenant du fer que ces montagnes attireraient. Les cavaliers qui les parcourent ne ferrent pas leurs montures ; leurs selles n'ont aucun ferrement ; leurs étriers et les mors des chevaux sont en bois (4) ».

Il est à remarquer cependant qu'une légende de ce genre existait à la Chine : « La connoissance qu'ils (les Chinois) ont de cette propriété (de l'aimant) à donné lieu à la fable qu'ils racontent d'un lac où l'on n'ose pas exposer des vaisseaux, parce qu'il y a, disent-ils, au fond de ce lac une si grande quantité de pierres d'aimant, que tous les ferremens qui lient ensemble les membres du bâtiment étant attirés en bas, il faut nécessairement qu'ils s'en aille en pièces » (5).

1. L'épisode de la balle ou de la flèche à lancer contre un talisman pour faire cesser un charme est étranger au fond de la légende de la montagne d'aimant. On le trouve dans le roman d'Antar : En No'mân doit abattre un oiseau vert au bec rouge, sur un croissant d'or rouge, placé au haut d'une colonne. L'oiseau atteint fera trois tours et jettera de son bec un papier roulé dans lequel est renfermée la délivrance des génies gardiens du trésor (cf. G. Dugat. *Le roi No'mân, ses jours de bien et de mal. Journal asiatique*, janvier 1853, p. 21-23).

2. *Mille et Une Nuits*, éd. de Beyrout, t. I, 1889, in-8, N. XIV, p. 86-87 ; éd. du Qaire. 1302 hég., 4 vol. in-8, t. I, p. 41. éd. de Habicht, t. I. Breslau, 1824, in-12, nuit 53, p. 261-244 ; éd. de Bombay, t. I, 1300 hég. in-4, nuit XIV, p. 81-82 ; trad. de Galland, *M* *e*, is, 1846, gr. in-8, nuit LIII, p. 82, trad. Habicht, *Tausend und eine Nacht*, Ve édition, t. II. Breslau, 1840, in-16, nuit LVII, p. 90-91 ; trad. Weil, *Tausend und eine Nacht*, t. I, Stutgard, 1889, in-8, p. 85-86 ; trad. Lane, *The thousand and one Nights*, t. I, Londres, 1889, in-8, p. 161.

3. Qazouini *'Adjâib el Makhlouqât*, éd. Wüstenfeld, Gœttingen, 1849, in-8, p. 29, reproduit par Ibn el Ouardi, *Karidat el 'adjâib*. Le Caire, 1302 hég., p. 9.

4. *Les Merveilles de l'Inde*, tr. Devic, § XLVI. Paris, 1878, in-16, p. 79-80.

5. *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin, t. III. Paris, 1877, in-8 ; *Missions de la Chine*, Lettre du P. d'Entrecolles au P. Duhalde, p. 694.

Digitized by Google

Cette légende d'une montagne d'aimant passa sans doute avec les croisades en Occident : on la rencontre plus ou moins modifiée dans plusieurs romans et chansons de geste. Ainsi dans celle de Gui de Bourgogne, la forte ville de Montorgueil où règne Huidelon, est entourée par une mer où sont des pierres d'aimant qui en interdisent l'accès à tout homme armé de fer :

De pierres d'aymant i est grans la plentés ;
Onques Diex ne fist home, s'il i estoit antrez.
Por coi éust hauberc ne ceint le branc letré,
Que jamès an issist an trestot son aé (1).

Un roman de chevalerie dont des extraits ont été publiés dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* est intitulé *Berinus et son fils Aigres de la Montagne d'Aimant* (2). Elle figure encore dans les voyages merveilleux du duc Ernest de Saxe, ouvrage attribué à Henri de Veldeke qui vivait à la fin du XIIe siècle, dans un remaniement en prose d'Ogier de Danemark et dans une version en prose de Huon de Bordeaux, terminée en 1454 (3). Un ouvrage populaire russe datant de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe et emprunté à la littérature tchèque, en fait aussi mention ; il est intitulé : *Touchante histoire de Brounsvig, roi de la contrée tchèque ; sa grande intelligence et sa bravoure, ses errements à travers les contrées maritimes en compagnie du grand animal appelé lion.* « A la mort de son père, Brunswig, désireux de s'acquérir une renommée parmi les chevaliers, abandonne sa jeune femme et prend la mer avec des compagnons choisis. Une montagne d'aimant attire ses vaisseaux ; les compagnons périssent dans le naufrage : Brunswig reste seul avec son oncle » (4).

Cette légende n'est que l'interprétation d'un fait naturel. Les Arabes et les habitants de l'Asie occidentale remarquèrent que les jonques qui venaient de l'extrême Orient, Chine, Indo-Chine et Malaisie (5), ne portaient pas de ferrures. Marco Polo les décrit ainsi, « Leurs nefs (de Hormuz) sont mauvaises et périssent assez, pour

1. *Gui de Bourgogne*, éd. Guessart et Michelant, vers 1511-1514, t. I de la collection des *Anciens poètes de la France*, Paris, 1859, p. 46.
2. Cf. Köhler, *Ueber J. F. Campbell's Sammlung gælischer Mærchen*, ap. Benfey. *Orient und Occident*, t. II, Gœttingen, 1864, in-8, p. 310-311.
3. Cf. Loiseleur des Longchamps, note de la traduction des *Mille et Une Nuits* de Galland, p. 82.
4. Cf. Sichler, *Histoire de la littérature russe*, Paris, 1887, in-18 jés., p. 115.
5. Il en était de même aux Comores. « Les vaisseaux sont joints et cousus avec du Cairo, au lieu de clou ». *Voyage de Pierre Van den Broeck au Cap Vert, à Angola et aux Indes Orientales. (Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces Unies des Païs-Bas*, t. VII, Rouen, 1725, in-12, p. 443).

Digitized by Google

ce qu'elles ne sont clouées de fer, mais il sont cousues de fil que il font d'escorces d'arbres des noix d'Inde, car ils font battre l'escorce et devient comme poil de cring de cheval, de quoi il font fil et en cousent leur nefs. Il dure assez et ne se gaste pas à l'aigue de la mer ; mais à une fortune, il ne dure pas » (1). Cette absence de ferrure s'expliqua par l'existence, dans les mers de l'Orient, de montagnes d'aimant qui auraient disloqué les vaisseaux. C'est l'interprétation donnée par Qazouini, Ibn el Ouardi et El Ibchihi (2) : c'est encore celle qu'un pèlerin italien ; le frère Alessandro Ariosto présentait au milieu du XVe siècle en parlant des embarcations qu'il vit sur la mer Rouge : « Terra rubra.... magnetum fortasse lapidibus plurimum immixta. Quod et periculo liquet quotidiano, cum naves omnes aut triremes aut scaphæ parvæ, ferro structae, quam primum ejus attingerint undam, illico dissolvuntur, et archana vi quadam totae protinus discerpunt Hanc ob causam cunctæ naves, quibus illum (*sic*) mare enavigant nullo ferro aut ære nexæ sunt. Sed lignis tali modo iunctæ, ne magnetum vi disjectæ atquæ (*sic*) divulsæ periclitentur » (3). Une autre explication avait été donnée par le frère Jordanus, évêque de Columbum dans la Grande Inde vers 1330. « Comme les vaisseaux sont très grands, ils ne sont pas unis avec du fer, mais cousus à l'aiguille et un fil fait d'une sorte d'herbe » (4).

RENÉ BASSET.

1. Pauthier, *Le livre de Marco-Polo*, Paris, 1865, 2 v. gr. in-8, t. I, ch. XXXV, p. 87-88. Cf. les auteurs cités en note : Chardin, Niebuhr, Legentil, Dupré, Ker-Porter. On peut y ajouter *Discours des Palmiers* dans le *Recueil de divers voyages faits en Afrique et en Amérique*, Paris, 1674, in-4, p. 241-242.
2. *Mostat'ref*, Le Qaire, 1292 hég. 2 v. in-4, t. II, p. 175.
3. *Viaggio nella Palestina e nell' Egitto*, éd. G. Ferraro, Ferrare, 1878, in-8, p. 51-52.
4. *The Wonders of the East*, éd. Yule (Hakluyt Society, t. XXX). Londres, 1863, in-8, § 6, p. 53-54.

Digitized by Google

NAVIRES ET MARINS [1]

XII

Le vent et les nœuds des sorcières [2]

En Ecosse, sur la côte Nord-Est c'était jadis une croyance très répandue qu'en faisant un nœud d'une façon particulière que je n'ai pas pu savoir au juste, les sorcières avaient le pouvoir d'exciter le vent et de faire du mal, soit par elles-mêmes, soit en donnant ces nœuds à ceux qui avaient le désir de les posséder.

Les récits qui suivent, que je tiens de personnes âgées, sont relatifs à cette croyance.

Un jour des pêcheurs de Campbeltown étaient à pêcher en mer quand ils furent surpris par une tempête qui les força d'aller chercher un abri à Jarbetness. Ils y furent retenus si longtemps par le vent debout que leur provision et leur argent étaient épuisés. Les pêcheurs allèrent dans leur détresse consulter l'hôtesse d'une petite auberge, qui était réputée sorcière. Elle leur dit que le lendemain les vents leur seraient favorables, et qu'ils pourraient se préparer à partir. Elle leur donna un écheveau sur lequel il y avait des nœuds, et leur recommanda de les conserver avec soin. Le lendemain matin le vent devint favorable et les pêcheurs retournèrent facilement chez eux. Ils eurent alors la curiosité de défaire un des nœuds, le vent fraîchit ; peu après ils en défirent un second, et le vent se mit à souffler plus fort. Pour voir si les nœuds avaient vraiment du pouvoir, ils défirent le troisième. Alors le vent se déchaîna et le bateau fut forcé de retourner à Jarbetness, d'où il était parti le matin.

(*Conté par un pêcheur âgé de 59 ans*).

1. Cf. le t. IX, p. 119.
2. Cf. sur cette pratique. Sébillot, *Légendes, croyances et superstitions de la mer*, t. II, p. 235.

Digitized by Google

Le gros James Macleod avait coutume, avec d'autres compagnons, d'aller à l'île de Skye pour acheter du bétail. Lorsqu'ils retournaient avec leur troupeau du côté du bateau qui devait les repasser sur la terre ferme, ils rencontraient d'ordinaire quelques vieilles femmes qui leur souhaitaient bon voyage et auxquelles ils donnaient quelques pièces de monnaie. Un jour le gros James donna à l'une de ces femmes une pièce, en retour de laquelle elle lui remit un lacet de soulier avec trois nœuds, et lui dit d'en défaire un s'il n'avait pas de vent, que s'il en désirait davantage il pouvait dénouer le second, mais que s'il défaisait le troisième, il aurait une tempête. Il se mit en mer avec sa cargaison de bétail ; il n'y avait pas de vent, et le bateau n'avançait pas. Il défit un des nœuds, et le vent fraîchit, il en dénoua un second, et il eut bonne brise. Mais en approchant du rivage, il voulut voir l'effet du troisième, et dès qu'il l'eut défait, le vent souffla avec une telle violence que le navire faillit se perdre avant d'atteindre le port.

(*Conté par un homme âgé de 73 ans*).

A Portessie, village de pêcheurs sur la côte du Banffshire, on croyait que le premier nœud devait être défait au moment où l'on se mettait en route, le second au milieu du voyage. Si l'on dénouait le troisième, jamais on ne revoyait son pays.

WALTER GREGOR.

XIII

LE BRULEMENT DU BATEAU

Dans le Midi, chaque petite localité est placée sous le patronage d'un saint ou d'une sainte quelconque, choisis sur le calendrier du 1er juin au 31 septembre. — Quand le village est situé assez loin de la mer, la fête est champêtre exclusivement, ce qui ne veut pourtant pas dire, que lorsqu'il est situé sur la plage, la fête est nautique. Seulement dans ces derniers, les réjouissances sont précédées d'une cérémonie pittoresque. — Tous les pêcheurs du village se réunissent, et, après avoir fait choix d'une des plus vieilles barques hors d'usage, on la goudronne et on l'enduit de pétrole en grande pompe, et, le soir consacré, le jour de la fête du saint patron, on la brûle en effigie sur les galets de la plage.

C'est une façon comme une autre de conjurer la mer mauvaise, mais c'est surtout un prétexte à bamboches et à danses, toutes choses dont on est très friand, là-bas.

(*Le Siècle*, 3 avril 1894).

Digitized by Google

XIV

Les saints insultés et blasphémés [1]

Lorsqu'il fait calme, les pêcheurs italiens, surtout ceux de Naples, prennent leur bonnet et l'ayant ouvert, ils le tiennent d'une main, ils crient alors :

San Antonio di Padua venite qui !

et avec l'autre main ils font le geste de mettre quelque chose dans le bonnet.

Ils crient, en faisant les même gestes :

San Gennaro, venite qui.

Puis quand ils ont appelé une douzaine des saints les plus révérés, ils ferment le bonnet en lui donnant la forme d'une sorte de sac, et le frappent de toute leur force avec un bois quelconque sur le bordage du bateau. Quand ils ont suffisamment cogné les saints qu'ils ont enfermés dans le bonnet, ils jettent celui-ci à la mer en criant :

Andate al diavolo

V. Bogisic.

XV

Moyen d'obtenir du vent

A Anvers et aux environs, les mariniers ont coutume de jeter une pièce de monnaie dans la mer ou le fleuve *afin d'obtenir le vent* qui leur permettra de carguer leurs voiles.

(*Recueilli à St Bernard, près d'Anvers*).

Alfred Harou.

1. Cf. sur des pratiques analogues. Sébillot. l. c. t. II, p. 229 à 248.

Digitized by Google

LES PROVERBES DANS L'ÉPOPÉE FRANÇAISE

Dans un article qui date de quelques années déjà, puisqu'il a paru dans la *Revue des Traditions populaires* du 15 août 1890, M. Raoul Rosières a rassemblé une série de proverbes recueillis au cours de ses lectures dans les œuvres d'écrivains du xve siècle restées longtemps inédites et que Leroux de Lincy n'avait pu consulter lorsqu'il réunit les matériaux de son répertoire parémiologique.

Depuis 1859 bien des œuvres enfouies dans la poussière de nos bibliothèques ont été remises en lumière ; un nombre considérable de chansons de geste, qui constituent le vaste ensemble que M. Léon Gautier a si bien appelé l'Epopée française, a été publié avec un zèle justifié par l'intérêt qu'il présente pour la connaissance de notre littérature du moyen-âge, et là aussi il y a une riche moisson à glaner pour le folk-loriste désireux de découvrir, jusque dans le plus lointain passé de notre histoire littéraire la trace, la filiation de proverbes que nous citons encore bien souvent aujourd'hui en les modifiant à peine.

Au lieu de se borner à consulter les auteurs du xve siècle, M. Rosières eût pu facilement remonter davantage vers les origines ; sa récolte était assez riche pour qu'il s'en contentât ; mais ce qu'il s'est abstenu de faire, nous voudrions l'essayer aujourd'hui pour une branche encore mal exploitée de la littérature proverbiale et nous voudrions rapprocher les uns des autres, un certain nombre d'adages épars dans nos chansons de geste.

Ne nous y trompons pas en effet. Bien que nos vieilles épopées aient été surtout composées, du xiie au xive siècle, pour charmer la société aristocratique du moyen-âge et rappeler, plus ou moins exactement, des épisodes de la vie féodale, le trouvère avait grand soin d'intercaler dans son œuvre des scènes de la vie populaire et celles-là, il les choisissait de préférence pour les déclamer à la porte d'une ville, à l'entrée d'un pont, au croisement d'un chemin.

Il en résulte que l'Epopée française contient fréquemment des allusions et des vérités empruntées, sous forme de proverbes, au fonds

Digitized by Google

commun de la sagesse des nations ; mais elle contient autre chose encore, qui, pour ne pas se rattacher aussi étroitement au domaine propre du folk-loriste, n'en présente pas moins un réel intérêt, elle fournit, en leur donnant la forme d'adages, des renseignements curieux sur les mœurs, les idées, les habitudes du monde féodal.

Dans un travail étendu il serait facile de suivre, en s'appuyant sur le témoignage de la littérature, les lentes modifications opérées avec le temps sur ces mœurs, ces idées, ces habitudes. Nous ne pouvons le tenter ici, et la sagacité du lecteur suppléera en parcourant les citations qui vont suivre aux réflexions que le défaut d'espace nous empêche de formuler.

Laissons maintenant la parole à nos trouvères. Cependant, pour introduire un peu d'ordre dans un aussi vaste sujet, nous donnerons d'abord les proverbes généraux, puis ceux qui s'appliquent plus particulièrement à l'organisation féodale, c'est-à-dire à l'honneur et à la félonie, aux lois confraternelles de la chevalerie, enfin nous en citerons quelques-uns qui font allusion au mépris de la mort, aux conditions des combats, au sort des prisonniers. Là, sont posées des règles superbes auxquelles la pratique répondait bien rarement mais qu'il importe de signaler car, en théorie du moins, le rude baron des temps féodaux n'admettait pas sans protester la prédominance de la force sur le droit.

*
* *

Cheli qui a deniers fet auques son talent.
(*Gaufrey*, v. 5111).

Chen voit on avenant
Que tout hon qui tot donne le sien en retraiant
Le pert tout en la fin et si couste en avant
(*Doon de Maience*, v. 6405-7).

Et quand le cheval quiet, chen dient li auquant
Le mestre n'en puet mez se il va trebuchant
(*Gaufrey*, v. 6788-9).

Bien savez qu'on ne puet pas trestous jours durer ;
Il fait moult bon bien faire, plus n'en peut-on porter
Car nus ne vient à vie ne conviegne finer.
(*Berte*, édit. P. Paris, p. 6).

Pour ce fait bon bien faire chascun en doit penser
Qu'en la fin pert le bien, tant ne puet demourer
(*Berte*, p. 185).

Nus ne puet toujours vivre, fols et qui à ce bée
Et cil qui ci ara sa vie en bien usée
Richement l'en sera l'uevre guerredonnée.

Digitized by Google

Mult sera eureux qui bien ara usée
La vie que nous a Diex au siècle prestée.
(*Bueves de Conmarchis*, v. 3880-84).

On prise moult petit le chose habandonnée
La chose qui est chière est toudis désirée.
(*Bastars de Buillon*, v. 2597-98).

Le hons coureciés fait souvent tel mehain
De quoi il se repent souvent le lendemain.
(*Id.*, v. 3861-62).

Tel est ore joians et maine chière lie
Qui ne verra demain en santé la complie.
(*Id.*, vers 4090-91).

Puisqu'hom est mort et il est enfois
C'est une chose tantôt mise en obli.
(*Girard de Viane*, édit. Tarbé, p. 16).

Conseil d'orgueill ne vaut mie un boton :
Laist-on le fou, au sages se teigne-on.
(*Roncevaux*, édit. Michel, v. 468-69).

Che que la truie fait, les pourchiaus demand-on
(*Bastars de Buillon*, v. 5355).

Encor dit le vilains en reprovier ses gas
Qu'assez vaut miex I tien que IIII tu l'auras.
(*Aye d'Avignon*, v. 2864-65).

Tels cuide autrui dechoivre qui devant le sera.
(*Bastars de Buillon*, v. 974).

Et li vilains le dist piécha ou reprouver
Que tés se cuide bien ensignier et garder
Que de son droit meisme se doit bien encombrer.
Il est lius de taisir et s'est lius de parler.
Et de l'un et de l'autre puet on fol resanbler.
(*Fierabras*, v. 493-97).

Souvent ai oï dire la gent en reprouvier
Que une bonne gueite ne puet nus esproisier,
Cil qui se garde bien nul ne puet engignier.
(*Gaufrey*, v. 623-25).

Li vilains le dits pièche en reprouvé
Que moult a grand descorde entre faire et pensé.
(*Fierabras*, v. 4515-16).

Moult vaut miex boins taisirs que folement parler.
(*Id.* v. 2120).

Et qui conseil refuse, bien avenir voit on
Que souvent en mesquiet, piécha que le dit on.
(*Gaufrey*, v. 9239-40).

Fols est ki fame croit, on l'a dit grand piècá
(*Fierabras*, v. 5286).

Digitized by Google

Li corages de fame si est vains et legiers
Car ensement se torne comme li esperviers :
Qui mieus le cuide avoir est tost senestriers.
(*Aye d'Avignon*, v. 1148-50).

Chieus qui se fie à femme à bien coer de bricon.
(*Bastars de Buillon*, v. 2097).

Molt liés doit estre hom qui bone feme a
Et, s'il est bons, de fin cuer l'amera
Li bon conseil que li done crera.
(*Aliscans*, v. 8406-8).

Hom qui est bien cauchiés n'est mie denués.
(*Aiol*, v. 1689).

Poverte fait à home son corage muer.
(*Id.*, v. 7012).

Poverte si fait faire à home maint meskief.
(*Id.*, v. 7068).

Poverte si fait traire maint home en sus.
(*Id.*, v. 2078).

Et il vaut mieus à l'homne, che dient li pluisour
A perdre son avoir que perdre son honnour.
(*Bastars de Buillon*, v. 5659-60).

Miex vaut mors à honneur que ne fait honteus vis.
(*Bueves de Comnarchis*, v. 479).

Car d'estriange boiel, che dist on par usage,
A loier fort au s'en souvent en vient domage.
(*Id.*, v. 2290-91).

Estrange boyel fait mais au sien à liier.
(*Baudouin de Sébouc*, 1-39).

Puis ke li hom se prent à truander
Malvaisement se puet puis deporter.
(*Aliscans*, v. 3354-55).

Dehais ait fruit qui ne veut meurir
Et honis soit qui n'a soing d amender.
(*Id.*, v. 4914-15).

Qui mal fet, mal acquiert et mal le doit trouver.
(*Doon de Maience*, v. 9230).

Nus traistre ne peut pas vivre longuement
Et se il longues vit, che est honteusement.
(*Id.*, v. 7949-50)

Mout est faus gentieus hom qui en laron se fie.
(*Elie de Saint Gilles*, v. 1303).

A traistours haster avient moult de peris.
(*Bastars de Buillon*, v. 4491).

Digitized by Google

Qui bon conseil ne croit, se puis l'en vient folie,
C'est bien drois et raysons qu'il boive sa sotie.
(*Id.*, v. 5331-32).

Hons qui croit bon conseil, si bien l'en vient, ch'est drois.
(*Id.*, v. 5736).

Au besoing puet on bien son ami esprouver.
(*Aye d'Avignon*, v. 221).

Juges doit jugier droit, ou point n'a le coer vrai.
(*Bastars de Buillon*, v. 4040).

Li soffisant escapent et les petis pent-on.
(*Id.*, v. 6519).

Qui Dex aime de cuer ne se doit esmaier,
Ja honni ne sera, pour qu'il voist droit sentier.
(*Doon de Mainece*, v. 6689-90).

Tousjors l'an oï dire souvent et raconter
Que la bonne créanche si fait homme sauver.
(*Gaufrey*, v. 6188-89).

Fins cuers ne puet mentir.
(*Raoul de Cambrai*, v. 4582).

Il fait malvais joer à vieil chael.
(*Id.*, v. 469).

Tex hom quide sa grant honte vengier
Qui tos esmuet I mortel encombrier.
(*Id.*, v. 4829-30).

Hons sans mesure ne vaut un alier.
(*Id.*, édit. Le Glay. p. 83).

Puis que li hom n'aimme crestienté,
Et il het Dieu et despit carité,
N'a droit qu'il vive, je le di par verté
Et qui l'ocist s'a destruit un malfé.
(*Aliscans*, v. 1058-61).

Diable font homme meller
Quant il ne set de chose achiver.
(*Id.*, v. 7753-54).

Qui son père courrouce, drois est qu'il le compère
N'est pas sages qui n'a en lui ceste matère
Le sachiez sans doutance.
(*Bueves de Commarchis*, v. 3126-27).

On ne doit pas douter
Chose que on no puist a blame atourner.
(*Berte*, édit. Paris, p. 61).

Diex consent mainte gent leur traison afaire
Mais puis leur fait il si déclore leur aumaire

Digitized by Google

Que trestous leur malice leur retourne à contraire
Et peut-on clairement connoistre leur afaire.
(*Id.*, p. 95).

Hom abatus n'est mie toz matez.
(*Raoul de Cambrai*, v. 4985).

Hom sans mesure est molt tost empiriés.
(*Id.*, v. 222-12).

Malvaise char n'est preus à chevalier
Qui veut s'onnor accroistre et essaucier.
(*Id.*, v. 4537-38).

Qui à regart de lyon n'a pas coer de villain.
(*Bastars de Buillon*, v. 3849).

Orguelz nous aprent a dire fauz latin.
(*Hugues Capet*, v. 2878).

Li villains le dist el reprovier
Belle parole fait le fol eslecier.
(*Raoul de Cambrai*, v. 7556-57).

Et cil qui bien ne fait en la fin le compere.
(*Berte*, v. 143, édit. Scheler).

Amistet de feme fait tout muer
Le corage de l'home et trestorner.
(*Aiol*, v. 2220-21).

Souvent voit-on grant mal par fame alever
Maint preud'homme ai v'eu par fame a mal aler.
(*Fierabras*, v. 2073).

Fame a en petit d'eure sa pensée fenie.
(*Id.* v. 2854).

Molt est li hom fox et musarz provez
Qui fame prant outre ses volontés
Jà si li hom n'est de sa fame amez
N'en sera bien serviz ni onnorez.
(*Aimeri de Narbonne*, v. 2393-96).

Qui en femme se fie petis est son savoirs.
(*Bastars de Buillon*, v. 4251).

Qui trop se fie a femme, poy en poet amender ;
Uns hom en est honnis, par moi le puis prouver.
(*Id.*, v. 6334-35).

Qui maise femme prent, bons tamps li est tolus.
(*Id.*, vers. 5552).

Poverte si fait home molt angoisous.
(*Aiol*, v. 231).

Teus a perdu ki regaaiguera,
Et teus est povres qui riches devenra,

Digitized by Google

Teus ri au main, au vespre ploerra
Ne se doit plaindre li lhom ki santé a.
(*Aliscans*, v. 8393-96).

Gardes que nul povre home vos ne gabes
Ancoisi poriez perdre que conquester.
(*Aiol*, v. 778-79).

Par le foi que tu dois a Sainte Marie
Si tu povre le vois nel gabe mie
Car che seroit pechié et vilenie.
(*Id.*, v. 2004-6).

Li hom qui plus tenche, plus est honis.
(*Id.*, v. 2796).

Onques de grant deul faire ne vit on rien gaaignier
(*Id.*, v. 8715).

Ains por grant doel à faire ne vi preu conquester.
(*Id.*, v. 9066).

Qui va une vies voie souvent est messere.
(*Gaufrey*, v. 3011).

Ser ton signor, Dieu en gaaingneras.
(*Raoul de Cambrai*, v. 1387).

On dist un parler souvent en reprouvier
A destruer son maistre ne poet on gaaigner.
(*Bastars de Buillon*, v. 3920-21).

Qui son droit signeur faut, il n'a droit de parler
(*Fierabras*, v. 218).

Qui sert bon seignor s'en atent bon louier.
(*Doon de Maience*, v. 8178).

J'ai oï souvent dire en Franche la vaillant
Que un jor de respit vaut bien cent mars d'argent.
(*Gaufrey*, v. 1818-19).

Ja d'homme qui est mort ne se doit mis vanter ;
En terre n'en pais ch'est honte du parler.
(*Id.*, v. 6249-50).

Lorche n'i a mestier que trop de gent i a.
(*Id.*, v. 435).

Nous pourrions encore grossir beaucoup le nombre de nos citations, il faut se borner ; celles qui précèdent suffisent pour montrer avec quelle concision énergique les trouvères savaient rendre les maximes du droit féodal et combien souvent aussi ils intercalaient heureusement dans leurs récits chevaleresques les adages les plus répandus de la sagesse populaire. Alors même qu'ils ne sont pas

Digitized by Google

littéralement reproduits, l'allusion à un proverbe connu est tellement manifeste que l'auditoire, dont l'attention était ainsi tenue en éveil, ne pouvait manquer de la saisir. C'est par ce côté que notre glanage peut intéresser le lecteur de la *Revue des Traditions*.

EMILE BOUCHET.

MŒURS ÉPULAIRES (1)

III

CHANSONS APRÈS LE REPAS

J'AI entendu dans mon enfance un refrain qui me revient avec obstination.

Il était chanté, à la cuisine, par les domestiques des deux sexes et appuyé, en mesure, aux finales, par des coups de fourchettes sur la table, des coups de poing pour ceux qui n'avaient ni fourchette, ni couteau, parmi les hommes ; de sabots sur les dalles, pour les jeunes filles, debout, comme il convient à celles qui ont été créées pour obéir :

Eh ! ben ! oua !
Allen, oua !
M'nargua, oua !
Z'émon ben miu la sope au vin
Qu'un bollion de borrache !

Une traduction en français me semble inutile. Cependant pour M'narga, ou me narga, je puis dire que de même que *Babet* vient de *Clovis*, ce mot veut dire : mon âme ! par mon âme ! menama, et enfin : Me narga, très usité comme invocation ou ornement du discours, dans toutes les montagnes.

Si les paroles sont restées dans ma mémoire, c'est grâce à l'air qui est vibrant. Connait-on les couplets de cette chanson ?

AIMÉ VINGTRINIER.

1. Cf. t. IX, p. 233.

Digitized by Google

LES LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES [1]

XXII

Monthault en Cogles (Ille-et-Vilaine) se trouve une grosse pierre inclinée et très lisse (ce doit être un menhir), sur laquelle les jeunes filles qui y glissent en robe d'Eve (*sic*) sont certaines de se marier dans l'année. Celles qui, malgré l'épreuve, restent célibataires, attribuent leur mauvaise chance à une sorcellerie dont elles doivent être victimes plus ou moins longtemps.

(*Conté par un habitant de* ***Rennes***).

XXIII

Le Palet de Gargantua (*dolmen*)

A Belesbat, près des Sables-d'Olonne, on rencontre deux dolmens, sur les bords du Goulet : le *Grand-Douillac* ou *Palet de Gargantua* et la *Pierre*. On raconte que Gargantua allait jouer souvent au palet, son jeu favori, sur la plage des Sables, très propice à cet effet ; il jouait aussi aux ricochets et retrouvait son palet à marée basse, car la mer se retire fort loin. En s'en retournant, il replaçait sa pierre plate sur les deux supports du dolmen, afin de retrouver plus facilement son jouet.

XXIV

La Cornelière (*menhir*)

A Avrillé, une dame blanche vient à minuit laver son linge sur le menhir de la *Cornelière* ; elle agit de même près du ruisseau de St-Gré, éclairée par un flambeau éblouissant.

1. Cf. le t. VIII, p. 76, 249, 448, le t. IX, p. 123-124.

Digitized by Google

XXV

La Crulière *(menhir)*

Un monolithe, le menhir de la *Crulière*, qui se dresse à St-Nicolas-de-Brem, écrasa, dit-on dans le pays, un garçon qui s'était donné au diable avec sa vache (1).

XXVI

Le Dolmen d'El' Aroussa (*la fiancée*)

(*Kabylie orientale*)

Chez les Beni-Fetah, dans la Kalybie orientale, un dolmen, dressé sur le versant d'un plateau vaste et découvert, et orienté de l'est à l'ouest, est désigné par les indigènes sous le nom de *El' Aroussa* (la fiancée).

L'imagination fantastique des Kabyles a brodé sur ce monument une légende à peu près analogue à celle d'Hammam-Meskoutin (2).

Un homme voulait épouser sa sœur. Dieu, pour empêcher ou punir cette union incestueuse, transforma en pierre le couple criminel, au moment où il se transportait vers le toit conjugal.

Les deux blocs perpendiculaires, qui servent de pieds à la table, représentent, selon eux, le corps et les jambes de la mule montée par la fiancée. La table serait El' Aroussa elle-même, et enfin la pierre qui ferme le monument du côté ouest serait le mari.

Plusieurs autres blocs informes jonchent le sol aux environs. Ce sont là les parents, les témoins et les amis conviés à la noce.

Le Kadi qui aurait présidé au mariage figure aussi au nombre des coupables métamorphosés ; on le remarque à son ampleur et à une certaine blancheur que n'ont pas ses compagnons d'infortune.

D'après une autre version (3), la légende d'El' Aroussa s'appliquerait à un énorme monolithe, en forme de pain de sucre, qui se dresse non loin du dolmen et auquel on donne alors le nom de *El-*

1. Les détails sur le dolmen de *Gargantua* et les menhirs de la *Cornelière* et la *Crulière*, m'ont été fournis par M. Bonfante, de Nantes, qui les tenait de M. R. Vallette, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest. — Cf. *Guide de Nantes à l'Océan*, par E. A. et G. V., 1888.
2. Voy. Revue, t. II, 1887, *Origine des Eaux thermales et minérales*, p. 258-261.
3. Cf. Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine, 1863, p. 234.

Digitized by Google

Metabkha, le fourneau ou la cuisine. Mais le Metabkha, ainsi que son nom l'indique, ne peut être que le complément de la légende puisque le festin de noce fut préparé sur le lieu du châtiment.

A. CERTEUX.

XXVII

LE PALET DE GARGANTUA

Entre le hameau de Rebours et Villecerf (Seine-et-Marne), près d'un affluent du Lunain s'élève un dolmen appelé le Palet de Gargantua ou la Pierre lourde. Voici la légende que l'on raconte à ce sujet :

Gargantua, après s'être baigné dans l'étang de Villeron, s'amusa à jouer au palet en prenant comme but la Pierre Droite (menhir près d'Ecuelles) au bord du canal du Loing. A la fin de sa partie, il oublia sur le sol son palet qui est toujours resté là depuis.

ARMAND VIRÉ.

XXVIII

LES PIERRES DE FOUDRE

Au voisinage de la fontaine Sauve à Cernois, près Semur, station de l'âge de pierre, on a trouvé abondamment des silex et des haches polies, on sait que ces dernières sont appelées pierres de Tonnerre. Il règne sur la fontaine Sauve une légende, on dit qu'elle doit sa découverte à la foudre qui a fait jaillir l'eau. Cette légende doit avoir été motivée par les nombreuses haches en pierres polies trouvées autour.

XXIX

PIERRES APPORTÉES PAR UN SAINT

Sur les limites des communes de Genay et Viserny existe un beau menhir en granit de 3m 27 de haut, on raconte qu'une discussion sur la limite des deux territoires s'étant engagée, la sainte apporta une nuit, cette pierre (dite aussi la grande borne) sur le point où elle est placée et que les habitants s'empressèrent d'accepter le jugement de cette sainte qui est aussi la patronne de la paroisse de Viserny. On nous a raconté au sujet d'autres gros blocs qui existent sur d'autres points, une variante. Ste-Christine apportait ces pierres dans son tablier, mais l'attache ayant cassé, elle la laissa à cette place.

Digitized by Google

XXX

Pierres du Diable

A Laroche, en Brenil, (Côte-d'Or), existe un énorme rocher dit le *Poron* (1) Merger, couvert de cavités circulaires. C'est une pierre à bassins de grandes dimensions. Le diable avait été chercher cette roche dans un pays éloigné avec le dessein d'en fermer la porte de l'église de Laroche. Le bon Dieu lui avait promis que s'il pouvait le faire avant que la cloche ne sonnât, tous ceux qui étaient dans l'église lui appartiendraient. La cloche ayant sonné quand il n'était encore qu'à cette place, il fut obligé de laisser tomber son fardeau. Les creux et bassins sont les empreintes de ses épaules ou les marques des efforts que dans sa colère il fit pour la ressaisir. Un lieu dit voisin s'appelle le *Rebraiement* ; c'est là, qu'à la suite de cette déconvenue il se retira et où on l'entend quelquefois pousser la nuit des cris affreux qui n'ont rien d'humain. Dans une commune voisine, à Saint-Léger-de-Fourcheret, on raconte au sujet d'une roche semblable couverte de bassins, une variante. Le diable s'était engagé par un pacte entre lui et les habitants à transporter à St-Léger, entre messe et vêpres, un énorme rocher pris dans une forêt voisine. Il le charge en effet sur ses épaules et marche en toute hâte, mais arrivé à l'endroit où on la voit encore, il entendit sonner les vêpres à toute volée : aussitôt il laissa tomber son fardeau et s'enfuit.

A St-Andeux (Côte-d'Or), on montrait la pierre Sassedin. C'était encore une pierre avec un bassin qui était attribué à la pression du pouce du diable sur le bout qu'il avait saisi pour l'apporter et qu'il fut obligé de laisser tomber.

Hippolyte Marlot.

1. *Perron-pierres.*

Conjuration à un carrefour, fleuron du Bulletin de Folk-lore wallon (réduit).

Digitized by Google

TALLEMANT DES RÉAUX FOLKLORISTE (1)

En recherchant dernièrement quelques menus faits dans les *Historiettes* de Tallemant des Réaux je m'arrêtai par hasard sur ces lignes concernant le chevalier de Miraumont : « Mon père, disoit-il, fit un jour apporter une demy-douzaine d'œufs frais pour desjeuner : j'en mangeay quatre. Mon père me dit : Vous estes un sot. Je luy respondis : Vous avez menty, vieux bougre, et quelques autres petites paroles de filz à père » (2). Comme je venais justement de relire les Contes et Joyeux devis de Bonaventure des Périers ce passage éveilla aussitôt dans ma mémoire cet autre passage d'une de leurs nouvelles, écrites plus de cinquante ans avant la naissance du chevalier de Miraumont : « Un Gascon, après avoir esté à la guerre, s'estoit retiré chez son père, qui étoit un homme des champs desjà vieulx et qui estoit assez paisible ; mais son filz estoit escarabilhart, et faisoit du soudart à la maison, comme s'il eust esté le maistre... Son père et luy avoyent mis cuir trois œufs au feu, dont le Gascon en prend un pour l'entamer et tire l'autre à soy, et n'en laisse qu'un dedans le plat ; puis il dit à son père : Choisissez, mon père. Auquel son père dit : Eh ! que veux-tu que je choisisse ? il n'y en ha qu'un. Lors le Gascon lui dit : Cap de bieu ! encore avez-vous à choisir à prendre où à laisser » (3). Les deux anecdotes n'étaient pas identiques, mais elles offraient tant de points communs qu'il m'était bien difficile de ne pas leur croire quelque parenté. Je tenais là, sans nul doute, une de ces traditions populaires qui vont flottant de héros en héros jusqu'à ce qu'elles aient réussi à s'introduire définitivement dans l'histoire en s'accrochant à l'un deux. L'idée me vint de suite qu'il se pouvait fort bien que le livre de Tallemant eût absorbé inopinément bon nombre de pareilles traditions

1. L'article que nous insérons ici est la préface d'une étude que notre collaborateur M. Raoul Rosières, publie à la librairie Laisney, sous ce titre : *Une historiette de Tallemant des Réaux annotée par un folkloriste.*
2. Les Historiettes de Tallemant des Réaux (éd. Monmerqué et P. Paris. Paris 1862) t. III p. 130, note 2.
3. *B. Des Périers : Contes ou nouvelles recréations et Joyeux devis.* Nouvelle L.

Digitized by Google

au passage. A peine en effet, eus-je commencé à le feuilleter avec attention que je parvins à en distinguer quelques-unes. Dès lors, une enquête plus minutieuse me tenta. Je me déterminai à faire choix d'une *historiette* et à l'examiner tout entière phrase par phrase. Celle d'Henri IV, parce qu'elle était la première du livre et parce qu'elle me mettait en présence d'un personnage illustre sur lequel les documents d'information abondaient, me parut propice à mon dessein. La discuter, la commenter, l'annoter fut l'affaire de quelques semaines et c'est ce travail, incomplet encore mais déjà probant à souhait, que je publie.

On sait l'histoire du livre de Tallemant. Riche bourgeois, hôte assidu des meilleurs salons, bel esprit et volontiers poète, Tallemant (1619-1692) passa la première partie de sa vie à tenir recueil de bons mots et de bons contes, puis jugeant sa moisson suffisante, se mit vers 1657, à les classer méthodiquement de façon à pourvoir d'une courte biographie anecdotique intitulée *historiette*, c'est-à-dire petite histoire, chacun des personnages célèbres de son temps. Pendant plus d'un siècle son manuscrit sommeilla inconnu dans les archives de ses héritiers. En 1803 le marquis de Chasteaugiron l'acquit à la vente de la bibliothèque du château de Montigny-Lencoup, l'ouvrit à plusieurs érudits qui s'empressèrent de le mettre à contribution, et en 1833, le fit imprimer avec l'aide de Monmerqué et de Taschereau. Sept ans plus tard (1840) une seconde édition en fut donnée par les soins de Monmerqué [1]. Enfin Paulin Paris, revisant soigneusement ces deux éditions, établit le texte définitif qui parut de 1854 à 1860.

Si Tallemant n'a puisé ses renseignements qu'aux sources les plus sûres, s'il ne les a admis qu'après avoir vérifié leur authenticité, et s'il les a consignés sans altération, son livre est une des plus précieuses mines de petits faits que nous possédions. A toutes ces conditions on a cru jusqu'ici qu'il avait satisfait, et les historiens — celui qui écrit ces lignes s'en accuse le premier — ont toujours tablé sur ses dires sans la moindre méfiance. Mais à présent que voilà mon enquête terminée, je change de sentiment et je n'hésite plus à déclarer qu'il convient de bien se tenir en garde et de ne jamais invoquer le témoignage de Tallemant sans le plus sérieux contrôle.

Ce n'est point qu'il ne soit de la meilleure foi du monde. Il ne laisse pas, comme l'a démontré Paulin Paris, de rectifier ou de raturer toute assertion dont une information nouvelle vient lui prouver la

1. Voir sur tout cela : la *Notice biographique et littéraire sur Tallemant des Réaux* par M. de Monmerqué, et *l'avis sur cette nouvelle édition* de Paulin Paris, dans la dernière édition de 1854, ou dans la réimpression de cette dernière (1862) in-12, t. I et t. VI.

Digitized by Google

fausseté. Mais un riche bourgeois, hôte assidu des salons et, qui pis est, bel esprit et poète, n'est pas obligatoirement doué des aptitudes scientifiques de l'historien. Ces informations ultérieures qui pourraient l'amener à des corrections indispensables il les accueille volontiers lorsqu'elles viennent s'offrir à lui, mais il ne songe pas même à les rechercher. Rien n'indique au reste qu'il ait jamais eu l'intention de s'astreindre à la grave besogne de rassembler des documents solides pour la postérité. Il n'est, en réalité, qu'un simple amateur collectionnant les anecdotes curieuses à seule fin de jouir du plaisir qu'elles lui donnent et faisant bien plus cas de leur agrément que de leur exactitude. Peut-être, en quelque village, avez-vous parfois rencontré de ces bons compagnons qui, des diverses facéties lues tant bien que mal dans quelque cahier acheté au colporteur, des contes venus de leurs pères et des mots plaisants glanés un peu partout, se sont fait un répertoire intarissable de joyeusetés dont ils se plaisent à égayer les veillées et les réunions des cabarets ? Tallemant, toute révérence gardée, est l'un d'eux. Ses qualités et ses défauts dans l'élaboration de ses historiettes sont identiquement ceux du peuple dans l'entretien de ses traditions. L'étudier est besogne de folkloriste plutôt que d'historien.

Des bons mots et des anecdotes qu'il rapporte il n'a presque jamais été témoin. D'ordinaire il les tient d'autrui, par ses conversations ou par ses lectures.

Or, sur les mésaventures habituelles des on-dit le folklore nous renseigne amplement.

Dès qu'une phrase mémorable commence à circuler de bouche en bouche elle perd un à un ses détails accessoires et s'adjoint de nouvelles particularités propres à augmenter la signification qu'elle a réellement ou celle que le populaire entend lui donner : c'est toujours elle, mais déjà sous une autre forme et bientôt avec un sens différent. Grâce à des textes antérieurs nous pourrons retrouver dans l'historiette d'Henri IV quelques paroles ainsi métamorphosées.

Deux accidents plus graves peuvent encore advenir à un bon mot en pérégrination. Tantôt il se transforme si complètement que, n'ayant plus aucun rapport avec le fait qui l'a occasionné, il est obligé d'aller se greffer sur un autre fait. Tantôt il s'égare si loin de celui qui l'a prononcé que force lui est de se pourvoir d'un nouvel auteur. Parfois même, en ces deux cas, il se dédouble de façon à se caser en même temps sous deux formes en deux biographies. De tels désarrois seront non moins visibles dans les historiettes de Tallemant.

Mais c'est surtout à travers l'amas confus des ressouvenirs du

Digitized by Google

passé que l'historien risque de se fourvoyer quand il s'oriente à la légère. Ils vont rôdant de siècle en siècle autour de tout épisode et de tout héros susceptible de leur rendre un peu de vie. Ceux-ci viennent du Moyen-Age, ceux-là de l'ancienne Rome, d'autres encore de l'Arabie ou de l'Inde. Tallemant, soyez-en sûrs, n'est ni assez savant ni assez perspicace pour les démêler. Innocemment il attribuera à Henri IV une anecdote déjà familière aux Romains ; sous sa forme primitive est un calembour prêté sept cents ans plus tôt à Charles-le-Chauve.

Ce n'est pas seulement, il est vrai, en écoutant que Tallemant se renseigne. Bien qu'il prétende nejamais se « servir de ce qu'on trouve dans les histoires et les mémoires imprimés » (1) nous le surprendrons maintes fois s'informant dans les livres. Plus volontiers encore il se plaît à feuilleter chez ses amis les correspondances intimes, les libelles secrets, les petits vers confidentiels et les relations inédites. Pour rédiger l'historiette d'Henri IV, par exemple, il a certainement consulté les *Œconomies royales*, car, à propos du projet de mariage de ce roi avec Gabrielle, il inscrit en marge « voyez-en les raisons dans M. de Sully » (2) ; il a lu aussi les *Remarques* de Marbault, secrétaire de Duplessis- Mornay, puisque plus loin il avouera leur avoir emprunté les principaux faits de l'historiette consacrée à Sully (3) ; enfin s'il écrit en note dès les premières lignes : « Je ne me serviray point ici d'un manuscrit intitulé : *Les Amours d'Alcandre,* c'est-à-dire d'Henry IV*, dont j'ay la clef (4), » ce ne peut-être que pour dépister le lecteur, car il ne se fera pas faute d'en tirer quelques épisodes. Peut-être même a-t-il encore compulsé d'autres documents. Certains indices notamment nous porteraient à croire qu'il a eu entre les mains le *Journal* de Pierre de l'Estoile. En outre lorsque nous verrons quelques-unes de ses anecdotes reparaître subitement chez divers écrivains du XVIII* siècle qui ne pouvaient les tenir ni de son manuscrit, dont nul alors ne soupçonnait l'existence, ni de la tradition qui n'aurait pu les transmettre intactes à travers deux siècles, il nous sera bien difficile de ne pas les croire surgies de quelque source écrite qu'il a connue comme eux.

Sans doute, dira-t-on, il ne peut manquer d'être plus exact lorsqu'il travaille ainsi, les textes sous les yeux. Eh bien ! non. Ici encore, avec ses prédispositions insouciantes d'amateur, il s'enquiert et rapporte à la légère. Sa façon de faire de l'histoire reste, en dépit

1. *Les historiettes de Tallemant des Réaux* (1862.) t. I, p. I.
2. *Les historiettes...* (éd. 1862). t. I, p. 4, note 3.
3. *Ibid.* t. I, p. 75, note I.
4. *Ibid.* t. I, p. 3, note

Digitized by Google

de sa volonté, celle de la foule. Il confond les évènements entre eux, s'embrouille dans les dates, prête aux faits le sens qui lui agrée le mieux, et fait dire à ses personnages plutôt ce qu'il aurait dit à leur place que ce qu'ils ont dit.

Vais-je, après cela, conclure que toutes les historiettes de Tallemant contiennent à peu de chose près la même somme d'erreurs que celle-ci. Je ne l'ose. Un arrêt si catégorique réclamerait au préalable la vérification ligne par ligne des six volumes de l'ouvrage et c'est là un fastidieux travail pour lequel je ne me sens ni goût ni loisir. Assurément lorsque Tallemant parle d'un fait qui vient de s'accomplir ou répète le récit d'un témoin oculaire, ses chances d'erreurs doivent devenir moindres : cependant, connaissant bien ses habitudes d'esprit, je n'oserais pas estimer que, même en ces deux cas, il n'a pas encore parfois défiguré quelque peu la vérité rien que par sa manière d'entendre et de redire. Ce que je puis seulement affirmer, c'est que je sais quelques historiettes sur lesquelles je me sentirais presque en mesure d'entreprendre dès maintenant le même travail que sur celle d'Henri IV, et que j'en sais bien peu où je n'aie relevé à première vue quelque erreur.

*
* *

Nous extrayons ici de l'étude de notre collaborateur quelques-uns des passages se rapportant de la façon la plus immédiate à l'objet de nos études. — Nous imprimons en gros caractères le texte même de Tallemant, et, en lettres plus petites, les notes de son commentateur.

Ce prince a eu une quantité estrange de maitresses ; *il n'estoit pourtant pas grand abatteur de bois* ; aussy estoit-il toujours cocu. On disoit *en riant que son second avoit esté tué*. Mme de Verneuil l'appela un jour *Capitaine Bon vouloir* ; et une autre fois, car elle le grondoit cruellement, elle luy dit que bien luy prenoit d'estre roy, que sans cela on ne le pourroit souffrir, et qu'il puoit comme charogne. Elle disoit vrai, il avoit les pieds et le gousset fin, et quand la feue Reyne-Mère coucha avec luy la première fois, quelque bien garnie qu'elle fust d'essences de son pays, elle ne laissa pas d'en estre terriblement parfumée. Le feu Roy pensant faire le bon compagnon disoit : « Je tiens de mon père, moy, je sens le gousset ».

Une chose curieuse, c'est que tous les écrivains modernes qui ont lu cette dernière phrase dans Tallemant l'ont crue d'Henri IV lui-même. Or, dans la pensée de Tallemant, puisqu'il écrivait en 1657, le feu roi ne pouvait être que Louis XIII. Mais passons. Dans les *Aventures du baron de Faneste* (L. IV, ch. VII), D'Aubigné parle d'un gentilhomme écervelé de la cour d'Henri IV, nommé Renardière, qui « à force d'estre noble, dès la première veue, connoissoit fort bien un gentilhomme, et au sentir mesme, car il vouloit qu'un noble eust un peu l'aesselle surette et les pieds fumants ». Il est même à croire que, sous Louis

Digitized by Google

XIII, cette théorie avait fait quelque fortune, car dans l'*Histoire comique de Francion*, par Charles Sorel (1622), lorsque les héros du livre ont persuadé au régent de collège Hortensius que les Polonais viennent de le choisir pour roi, un de leur premiers soins est de lui faire croire qu'il commence déjà à sentir mauvais : » Le lendemain au matin, Audebert, s'étant réveillé, s'habilla et appela ce valet, pour aider Hortensius à se vêtir (car il ne le fallait plus traiter qu'avec respect), et il voulut avoir l'honneur de lui donner sa chemise blanche. En lui ôtant la sale, il lui vint au nez une si mauvaise odeur, qu'il ne se put tenir de dire : Hélas ! comme vous sentez ! Comment ! Je sens ? reprit Hortensius ; ne considères-tu pas que je commence à paroître roi en toutes choses ? Ne vois-tu pas que je sens déjà l'Alexandre. Mais si vos aisselles sentent l'Alexandre, répliqua Audebert, j'ai peur que vos pieds ne sentent aussi le Darius, qui, avant d'être roi, avoit esté messager » (*Hist. com. de Francion. L. XI*). Tallemant n'aurait-il pas ici prêté à Henri IV les qualités nobiliaires requises par Renardière et à Louis XIII l'idée de les revendiquer ? Il est bien extraordinaire, en effet, que nul des contemporains d'Henri n'ait signalé chez lui ce défaut physique, ni sa femme Marguerite de Navarre en ses *Mémoires*, ni même son familier Agrippa D'Aubigné en exposant l'étrange opinion de Renardière. En tout les cas il ne parait pas qu'Henri IV estimait beaucoup les mauvaises odeurs, puisqu'on l'entendit un jour reprocher au comte de Soissons de sentir « l'espaule de mouton, pour ce qu'il est rousseau » (*Journal* de l'Estoile, dans Michaud et Poujoulat : t. XV, p. 524).

* * *

A la Rochelle, le bruit estoit parmy la populace qu'un certain chandelier avoit une *main de gorre*, c'est-à-dire une mandragore : or communément on dit cela de ceux qui font bien leurs affaires. Le Roy, qui n'estoit alors que le roy de Navarre, envoya quelqu'un a mynuict chez cet homme demander à achepter une chandelle. Le chandelier se lève et donne une chandelle. « Voilà », dit le lendemain le Roy, « la *main de gorre*. Cet homme ne perd point d'occasion de gaigner, et c'est le moyen de s'enrichir ».

Si Henri IV a gratifié ses courtisans de cette petite leçon de morale en action, il a fort bien fait, comme le Laboureur de la Fontaine (*Fables*, V, 9).

« De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor ».

Par malheur, sa réputation d'homme ingénieux ne saurait beaucoup s'en accroître, car pareille leçon, sous des formes plus ou moins différentes, avait été déjà maintes fois donnée avant lui. Après la forme grecque, celle d'Ésope que rajeunira la Fontaine, on connaît la forme romaine : « C. Furius Crésinus, raconte Pline, tirant d'un très petit champ des récoltes beaucoup plus abondantes que ses voisins n'en tiraient de champs très considérables, était l'objet d'une grande jalousie et on l'accusait d'altérer les moissons d'autrui par ses maléfices. En conséquence, il fut cité par Sp. Albinus, édile curule. Craignant d'être condamné quand les tribus iraient aux suffrages, il vint sur le forum avec tous ses instruments rustiques, des gens robustes et, comme dit Pison, bien nourris et bien vêtus, des outils parfaitement faits, de fort hoyaux, des sacs pesants, des bœufs bien repus ; puis il dit : « Voilà, Romains, mes maléfices ; et je ne puis vous montrer ni faire venir sur le forum mes fatigues, mes

Digitized by Google

veilles et mes sueurs ». Il fut absous d'un suffrage unanime ». (Pline, *Hist. Nat.*, l. XVIII, c. 8, éd. Littré, t. I, p. 659). — Mieux vaut croire, semble-t-il, que la tradition populaire, dont Tallemant est ici le greffier, a tout simplement attribué à Henri IV une de ses histoires préférées qui lui semblait indispensable à la renommée d'un aussi sage roi.

*
* *

On luy dit que feu M. de Guise estoit amoureux de Madame de Verneuil ; il ne s'en tourmenta pas autrement et dit : « Encore faut-il leur laisser le pain et les p... : on leur a osté tant d'autres choses ».

Un mot quelque peu semblable a aussi été prêté à Henri IV dans une circonstance qui n'est pas non plus sans analogie avec celle-là. Laissons l'écrivain qui l'a rapporté le premier, Moisant de Brieux, nous le dire à la suite d'une première anecdote qu'il conte d'abord et que nous pouvons omettre : « Ce mesme prince ayant surpris cette mesme femme, dont il n'étoit pas trop piqué, avec un de ses autres galants qui s'étoit caché sous le lit : comme on lui eut servi la colation il se mit, faisant semblant de badiner, à jeter quelques morceaux de pain et quelques fruits sous ce lit ; puis se tournant vers cette dame : « Encore faut-il, dit-il, que tout le monde vive ! » Je tiens ces deux historiettes d'une personne autant illustre par son esprit et par sa vertu, comme elle l'est par sa naissance. » (Moisant de Brieux ; *Les origines de quelques coutumes anciennes*, Caen, 1672, p. 120). Ménage racontait volontiers aussi à ses amis cette anecdote, lui donnant pour héros Gabrielle d'Estrées et le duc de Bellegarde et remplaçant le pain par une boîte de confitures. (*Ménagiana*, édit. 1715, t. II, p. 71). Le bon mot rapporté par Tallemant pourrait bien n'être que la forme rudimentaire de l'historiette contée par Moisant. En ce cas il faudrait se demander s'il a été réellement prononcé par Henri IV, car cette historiette elle-même a été encore attribuée à d'autres personnages. Tallemant lui-même, qui la connaît, la raconte aussi dans une note de la notice qu'il consacre au maréchal de la Meilleraye (*Historiettes*, éd. 1862, t. II, p. 68) : « Le premier mareschal de Brissac fit sa fortune par les femmes. Madame d'Estampes l'aimoit, et François Ier venant chez elle, il se cacha sous le lict. Le Roy ne l'ignoroit pas, et comme il mangeoit du cottignac il en jetta une boiste sous le lict en disant : « Tiens, Brissac, il faut que tout le monde vive ». Plus tard, Dreux du Radier (*Tablettes et anecdotes historiques*, t. II, p. 183), tout en maintenant le rôle de l'amant au maréchal de Brissac, donnera celui du roi à Henri II et celui de la maîtresse infidèle à Diane de Poitiers. Notons aussi que dans un autre récit, écrit en 1716, la princesse Palatine avait transformé en une perdrix cuite le pain déjà transformé en confitures par les récits précédents (*Correspondance de Madame la duchesse d'Orléans*, édition G. Brunet, 1869, t. I, p. 265).

Un jour, passant par un village, où il fut obligé de s'arrester pour y disner, il donna ordre qu'on luy fist venir celuy du lieu qui passoit pour avoir le plus d'esprit, afin de l'entretenir pendant le repas. On luy dit que c'estoit un nommé Gaillard. « Eh ! bien, dit-il, qu'on l'aille quérir ». Ce paysan estant venu, le Roy luy commanda de s'asseoir vis-à-vis de luy, de l'autre costé de la table où il man-

Digitized by Google

geoit. « Comment t'appelles-tu ? » dit le Roy. — « Sire », respondit le manant, « je m'appelle Gaillard. — Quelle différence y a-t-il entre Gaillard et paillard ? — Sire », respond le paysan, « il n'y a que la table entre deux. — Ventre-saint-gris ! j'en tiens », dit le Roy en riant. « Je ne croyois pas trouver un si grand esprit dans un si petit village ».

Tout le monde connaît la très ancienne anecdote du moine Jean Scot mangeant un jour à la table de Charles-le-Chauve. Comme La Monnoye (1641-1728) va bientôt la mettre en vers, quoique en substituant un prélat quelconque à ce roi, laissons-le nous la conter (La Monnoye, *Œuvres choisies*, édit. 1780, p. 118) :

« Scot Érigène, illustre personnage
Chéri des rois pour ses doctes devis,
Était un jour à table vis-à-vis
D'un fier prélat qui lui tint ce langage :
« Apprenez-moi, maître prudent et sage,
Vous qui pesez le sens de chaque mot,
Quelle distance est entre Scot et sot ?
— Je n'en sais point, dit l'autre, de notable ;
Sot, Monseigneur, approche fort de Scot,
Et je ne vois entre deux que la table ».

C'est évidemment la même histoire que vient de nous redire Tallemant. Resterait cependant à expliquer la transformation de Scot en Gaillard et de sot en paillard. Inutile de chercher bien longtemps, car nous allons voir de suite qu'elle était elle-même assez ancienne. En 1584, c'est-à-dire six ans avant qu'il ne soit question du Béarnais comme roi, Étienne Tabourot, dit le Seigneur des Accords, nous la montre déjà accomplie en ses *Bigarrures*. « A propos, raconte-t-il, le grand Roy François (Ier), curieux de tout sçavoir et entendre, ouït un jour dire qu'il y avait un certain Secrétaire en sa chancellerie qui se nommoit Gaillard, lequel estoit fort gaillard pour dire le mot, de manière qu'il estoit bien reçeu en toutes compagnies joyeuses. Le Roy donc le voulut voir : et comme il se présenta audit seigneur qui estoit assis sur un long banc près d'une cheminée, à raison qu'il faisait lors froid, le Roy lui demanda en tels termes : « Qui es-tu ? — Sire, respondit-il, on m'a fait commandement de me présenter devant votre Majesté. — Comment t'appelles-tu ? (dit le Roy). — Sire, dit-il, je me nomme Gaillard. — Ho, ho ! je suis joyeux de te connoistre, répliqua le Roy : car tu fais parler de toy pour estre gaillard en tout et par tout, mesmes à l'endroit des dames. Mais vien-ça, dy moy quelle différence mets-tu, ou quelle distance y a-t-il entre gaillard et paillard ? L'autre voyant qu'il estoit pris, s'il ne respondoit, sans autrement songer : Sire, il y a seulement distance de la largeur du banc et de la table que je voy, et le lieu où je suis présentement. — Foy de gentilhomme, j'en ay tout le long de l'aune, dit le roy. Et vous laisse à penser si ce fust sans rire ». (*Les Bigarrures du Seigneur des Accords*, Paris, 1584, t. I, f° 37).

*
* *

Harlequin et sa troupe vinrent à Paris en ce temps-là, et quand il alla saluer le Roy, il prit si bien son temps, car il estoit fort dis-

Digitized by Google

pos, que Sa Majesté s'estant levée de son siège, il s'en empara, et comme si le Roy eust esté Harlequin : « Eh bien ! Harlequin, » luy dit-il, « vous estes venu icy avec vostre troupe pour me divertir ; j'en suis bien aise, je vous promets de vous protéger et de vous donner tant de pension, etc. » Le Roi ne l'osa dédire de rien, mais il lui dit : « Hola, il y a assez long-temps que vous faittes mon personnage ; laissez-le moi faire à cette heure. »

De pareilles histoires d'inférieurs se mettant à la place de leur supérieurs pour leur donner une leçon de générosité sont fréquentes dans les traditions de tous les pays et, selon les circonstances, l'esprit populaire n'a qu'à les accommoder un peu pour les glisser dans la biographie de tout personnage un peu avare, mais assez bon enfant, auquel il s'intéresse. Chez les Romains, c'était Auguste qui jouait le rôle prêté ici à Henri IV. « Un petit Grec avait coutume de présenter à César, lorsqu'il descendait du palais, quelque épigramme élogieuse. Comme il l'avait fait souvent en vain, Auguste, voyant qu'il allait recommencer, écrivit promptement de sa main une épigramme grecque sur un feuillet et la lui fit remettre lorsqu'il s'approcha. Le petit Grec la lut, la loua, et autant de la voix que du geste exhala son admiration. Alors, s'approchant de la chaise de l'empereur, il fouilla dans sa pauvre bourse, en tira quelques deniers et les lui offrit, disant : « Le présent, ô César, n'est sans doute point digne de ta richesse, mais si je possédais plus je te donnerais plus » (Macrobe, *Saturn.* II, 5). Tous les ans, d'ailleurs, à la fête des Innocents, lorsque, dans les églises, les enfants de chœur et les clercs inférieurs célébraient leur office burlesque à la place des prêtres et des prélats, ils ne manquaient point de solliciter ainsi les dons et les privilèges dont ils avaient envie. Si l'histoire rapportée par Tallemant est authentique, c'est qu'Arlequin a voulu rejouer au roi une ancienne scène qu'il avait probablement dans son répertoire comique. Mais Tallemant, ici encore, sait si bien le caractère traditionnel de son conte qu'il va nous en donner une autre version.

Cela me fait souvenir d'un conte d'Angleterre. Milord Montaigu estoit mal satisfait du roi Jacques, et un jour qu'un gentilhomme escossois, que le Roy avoit plusieurs fois évité, venoit pour lui demander rescompense, il luy dit : « Sire, vous ne sçauriez plus fuir ; cet homme-là ne vous connoist point, j'ay votre ordre, je feray semblant que je suis Roy, mettez-vous derrière. » L'Escossois fait sa harangue ; Montaigu luy respondit : « Il ne faut pas que vous vous estonniez que je n'aye rien fait encore pour vous, puisque je n'ay rien fait pour Montaigu, qui m'a rendu tant de services. » Le roy Jacques entendit raillerie et luy dit : « Ostez-vous de là, vous avez assez joué. »

RAOUL ROSIÈRES.

Digitized by Google

CHANSONS POPULAIRES FRANÇAISES RECUEILLIES EN BASSE-BRETAGNE (1)

I

Le Déserteur

L'amour et la boisson
Font faire grandes folies ;
Quittant ma garnison
Pour l'amour d'une fille,
Elle m'écrivait des lettres :
— Reviens, mon bien aimé,
J'ai de l'argent en bourse
Pour acheter ton congé.

Et de là je m'en fus
En congé en semestre,
Sans avoir permission,
Même de mon capitaine
Suivant les fausses routes
Les chemins écartés,
Là je croyais sans doute
Y être en sûreté.

Dans mon chemin rencontre
Quatre bons cavaliers
Ils m'ont dit : Camarade
Avez-vous votre congé ?
— Oui, je l'avais sans doute
Il m'a été volé
Avec mon portefeuille
Et bien d'autres papiers.

— Tout ce que vous nous dites
Il n'y a rien de certain.
Ils m'ont saisi bien vite,
M'ont mis les fers aux mains,
Suivant les ordonnances,
M'ont conduit promptement
Tout droit à Lille en Flandre,
Rejoindre mon régiment.

Le lendemain matin,
L'on me conduit sur place,
Et le surlendemain,
A l'interrogation.
Un grand conseil de guerre
M'a bientôt condammé
De passer sous les armes
D'avoir la tête tranchée.

1. Nous donnons ces chansons telles qu'elles ont été recueillies, sans les accompagner de commentaires et de rapprochements, et sans essayer d'en corriger les défectuosités de métrique et autres. Les sept premières ont été dictées au collecteur par une jeune fille de Guéméné-sur-Scorf, nommée Marie Le Briz, qui était bonne à Quimper. La huitième, *l'Amant noyé*, a été recueillie par M. Ary-Renan, et communiquée par M. Mezzara qui habitait l'île de Brehat, en 1891. La neuvième et dernière provient d'un instituteur de l'arrondissement de Loudéac (Côtes-du-Nord).

Nous regrettons vivement de ne pouvoir donner les airs notés, qui n'ont pas été recueillis.

Digitized by Google

II

Le Mendiant rebuté

C'est un pauvre mendiant,
A la porte d'une église :
— Madame, donnez-moi l'aumône
Ainsi que la charité,
Car voilà trois jours ou quatre
Que de pain j'nai mangé.

— Hors d'ici, vilain manant!
S'écrie la dame en colère,
Ou j'appelle mes servantes
Pour qu'on te mette en prison.

La dame appelle tous ses gens,
Pour monter en diligence,
Et dit au pauvre mendiant :
— Reviens dans trois jours ou quatre,
Pour avoir la qualité.

Le domestique vient, tremblant :
— Madame, vos chevaux sont malades,
Ils ne mangent plus de foin,
Mais du pain ils en mangent bien.

Quand la dame revint
De sa messe accoutumée,
Elle entendit une voix
Sous terre qui lui dit :
— Dans mon repos,
Je n'ai plus besoin d'aumônes,
Puisque je suis dans mon tombeau.

III

La fille avisée

Un jour, il lui prend une envie
De faire mourir sa bonne amie,
De la faire mourir si loin,
Que personne n'en saurait rien.

Le traitre il la prend et l'embrasse,
Sur son cheval la fait monter
Et lui dit : — Belle, tenez bon,
Car nous allons piquer de l'éperon.

Voilà qu'au bout d'une grande route,
Il dit à la belle de descendre :
— Venez, venez au bord de l'eau,
Venez, la belle, car il fait chaud.

La belle qui connait son dessein,
L'embrasse et le prend par la main :
— Venez bien vite au bord de l'eau,
Car sur la route il fait bien chaud.

— Mon beau galant, si vous m'aimez,
Déchaussez-moi, je vous en prie,
Tout en lui déchaussant les pieds,
Dedans l'a mer elle l'a jeté.

Digitized by Google

IV

Les filles de Port-Louis

Ce sont les filles du Port-Louis joli,
Ce sont les filles du Port-Louis, [lire lan
Grand Dieu, qu'elles sont gentilles ! [la.
Grand Dieu qu'elles sont gentilles ! lan la.

Elles s'en vont toutes se promener, joli,
Elles s'en vont toutes se promener,
Le long de ces grandes routes, lan lire la.
Le long de ces grandes routes, lan la.

Elles aperçoivent un régiment joli,
Elles aperçoivent un régiment,
Et le tambour qui sonne, lan lire la.
Et le tambour qui sonne, lan la.

Arrive arrive, beau régiment joli
Arrive arrive, beau régiment,
Je te souhaite bonne arrive, lan lire la.
Je te souhaite bonne arrive, lan la.

Surtout si mon amant est là, joli,
Surtout si mon amant est là,
Encore meilleure arrive, lan lire la.
Encore meilleure arrive, lan la.

— Belle, votre amant n'est pas ici, joli,
Belle, votre amant n'est pas ici,
Il est resté dans l'île, lan lire la !
Il est resté dans l'île, lan la.

Belle, j'ai une lettre a vous donner, joli,
Belle, j'ai une lettre a vous donner,
Que vous soyez ma mie ! lan lire la,
Que vous soyez ma mie, lan la.

— Oh ! j'ai bien espéré quatre ans, joli,
Oh ! j'ai bien espéré quatre ans,
J'espérerai encore quatre ! lan lire la,
J'espérerai encore quatre, lan la.

Au bout de ces quatre ans finis, joli,
Au bout de ces quatre ans finis,
Je me rends Ursuline ! lan lire la,
Je me rends Ursuline, lan la.

Dans le couvent de St. François, joli,
Dans le couvent de St. François,
Là on marie les filles ! lan lire la,
Là on marie les filles, lan la.

Les filles avec les garçons jolis,
Les filles avec les garçons,
Les garçons avec les filles ! lan lire la,
Les garçons avec les filles, lan la.

V

La Belle a la fontaine

J'avais une belle-mère,
J'avais une belle-mère,
Trop matin, ma lon lan la tira !
Trop matin me fait lever.

Pour aller à la fontaine,
Pour aller à la fontaine,
Avant que, ma lon lan la tira !
Avant que le jour fut né.

Je croyais être seulette,
Je croyais être seulette,
Mais mon amant, ma lon lan la tira !
Mais mon amant s'y est trouvé.

— Oh ? que dirai-je à ma mère,
Oh ! que dirai-je à ma mère
D'avoir si, ma lon lan la tira !
D'avoir si longtemps tardé ?

— Vous lui direz, ma belle fille
Vous lui direz ma belle fille,
Que la fontaine, ma lon lan la tira
Que la fontaine était troublée.

Que le rossignol sauvage
Que le rossignol sauvage,
Se baignait, ma lon lan la tira !
De la tête juqu'aux pieds.

Nous causâmes deux heur' ensemble
Nous causâmes deux heur' ensemble
Sans jamais, ma lon lan la tira
Sans jamais, nous ennuyer.

Digitized by Google

VI

Quand la illefe u était verte

Quand la feuille était verte,
Tra la la la la la la tira
Quand la feuille était verte,
J'avais trois amoureux (*ter*).

Maintenant qu'elle est sèche,
Tra la la la la la la tira.
Maintenant qu'elle est sèche,
Je n'en ai plus que deux (*ter*).

Mon père me demande
Tra la la la la la la tira
Mon père me demande
Lequel j'aime le mieux (*ter*).

— C'est mon ami Pierre,
Tra la la la la la la tira !
C'est mon ami Pierre
Que mon cœur aime le mieux (*ter*).

Il m'embrasse et il danse,
Tra la la la la la la tira
Il m'embrasse et il danse
Il ne peut faire mieux (*ter*).

Il m'amène à la danse,
Tra la la la la la la tira !
Il m'amène à la danse
Me ramène quand je veux (*ter*).

VII

La Fille enfermée

Jeune capitaine,
Revenant de guerre
Et cherchant ses amours.

Il les a tant cherchées,
Qu'il les a trouvées,
Au haut dans une tour.

— Dites-moi, Marianne,
Qui vous a donc mis
Là-haut dans cette tour ?

— C'est mon cruel père,
C'est ma cruelle mère,
Par rapport à vous.

Jeune capitaine,
Demande à mon père
Quand je sortirai.

— Maréchal de France,
Votre fille demande
Quand ell' sorti'ra.

— Jeune capitaine,
Ne sois pas en peine,
Tu n' l'auras pas.

— Je l'aurai par terre,
Je l'aurai par mer
Ou par trahison.

Le père en colère
En passant la mer,
La jeta à l'eau.

Son amant si brave
Se jette à la nage,
Pour la rattraper.

A la premièr' vill'
Son amant l'habill'
En rob'de satin blanc.

Dans la deuxièm' vill'
Son amant l'habill'
En or et en argent.

A la troisièm' vill'
Son amant l'habill'
En rob' d'épousement.

On la trouva si belle,
Qu'on la nomma Reine
Du cinquième régiment.

Digitized by Google

VIII

L'Amant noyé

C'est une fille de quinze ans,
Ou quelque chose davantage,
Son père l'a mis' dans une tour
Pour pas qu'on lui ferait l'amour. } *bis*

Son cher amant qui était là
Les yeux, les yeux baignés de larmes ;
— « Belle, donnez-moi le rendez-vous,
Belle, j'irai vous voir à la tour. » } *bis*

Vers les onze heures et les minuit,
A l'heure que le galant se réveille,
Il aperçoit flambeau d'amour,
Allumé au haut de la tour. } *bis*

— « Flambeau brillant, flambeau d'amour,
Il est temps d'aller voir la belle,
Il n'est plus temps d'y retarder,
Le beau flambeau est allumé ». } *bis*

La mer montait, la mer baissait,
La mer était en furie,
La mer était z'en grand courroux
Il s'est noyé, au pied de la tour. } *bis*

Lendemain matin z'au point du jour,
A l'heure que la belle se réveille,
Regarde en haut, regarde en bas
Elle voit son amant z'au trépas. } *bis*

— « Servante, servante, apportez-moi
Une belle chemise blanche,
Pour couvrir le corps de mon amant.
Celui que mon cœur aime tant. } *bis*

Si j'étais fille en liberté,
Je m'en irais dans un bocage,
Je prierais Dieu pour mon amant.
Celui que mon cœur aime. } *bis*

Avec les pointes de mes ciseaux,
Je percerais une de mes veines,
Je laisserais couler mon sang
Pour restituer mon amant. } *bis*

Voilà la vie des deux amants,
Qui ont fait comme la tourterelle :
Quand ils ont perdu leur mari,
De branche en branche il se détruit.

IX

Passant par Paris

Ronde

Passant par Paris, vidant la bouteille, (*bis*)
Un de mes amis m'a dit à l'oreille :
Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille.

Un de mes amis m'a dit à l'oreille (*bis*)
— Prends y garde à toi, je te couperai l'herbe,
Le bon vin....

Prends y garde à toi, Je te couperai l'herbe (*bis*)
L'herbe de sous les pieds de ta jolie maîtresse.
Le bon vin....

L'herbe de sous les pieds de ta jolie maîtresse. (*bis*)
– Coupe, quand tu voudras, je ne m'en soucie guère.
Le bon vin....

Digitized by Google

Coupe, quand tu voudras, je ne m'en soucie guère, (*bis*)
Jamais tu n'auras ce que j'ai z'eu d'elle.
Le bon vin....

J'amais tu n'auras ce que j'ai z'eu d'elle, (*bis*)
J'ai z'eu de son cœur la fleur la plus belle.
Le bon vin....

J'ai z'eu de son cœur la fleur la plus belle (*bis*)
J'ai z'eu de son sang trois fils capitaines.
Le bon vin....

J'ai z'eu de son sang trois fils capitaines (*bis*)
L'un est à Paris, et l'autre à la Rochelle.
Le bon vin....

L'un est à Paris, et l'autre à la Rochelle (*bis*)
Et l'autre en garnison à caresser les belles.
Le bon vin....

L'autre en garnison, à caresser les belles, (*bis*)
Quand ils ont cinq sous, s'en vont boire bouteilles.
Le bon vin....

Quand ils ont cinq sous, s'en vont boire bouteilles (*bis*
Quand ils en ont dix, s'en vont voir les belles.
Le bon vin....

Quand ils en ont dix, s'en vont voir les belles (*bis*)
Quand ils en ont quinze, caressent les plus belles.
Le bon vin m'endort,
L'amour me réveille.

Cette ronde est fort commune à St-Mayeux, à Saint-Martin-des-Prés, à St-Gilles-Vieux-Marché et dans les environs (Côtes-du-Nord).

F.-M. Luzel.

Digitized by Google

LES CHASSES FANTASTIQUES (1)

IV

La chasse-Gallery en Vendée

C'est dans le canton de Mout-les-Maufaits que le passage de Gallery est signalé d'une manière toute particulière, par une légende du pays.

Le seigneur Gallery était sans entrailles pour le paysan, et il profanait ouvertement le jour du Seigneur.

Un dimanche, à l'heure de la grand'messe, avec ses chiens, il lance un cerf, malgré les remontrances de sa famille. Forcé par la meute, le cerf se réfugie au moment du *Sanctus* dans une grotte habitée par un ermite ; celui-ci défend son hôte et refuse de le livrer à son ennemi. Il fait plus, il le menace de la vengeance céleste, si, à cette heure sainte et solennelle, il ne fléchit pas le genou pour réparer sa faute, en adorant son Créateur ; Gallery méprise l'avertissement, il veut continuer sa chasse scandaleuse, mais la justice divine l'attendait là. « Va, Gallery, lui crie le pieux anachorète, va et poursuis le cerf, le Tout-Puissant te condamne à le chasser toujours du coucher du soleil à son lever. »

Depuis lors, Gallery chasse toutes les nuits, tantôt sur la terre et tantôt dans la région des nuages. La chasse est ouverte par le cerf, suivi de la meute et du piqueur qui crie : taïaut ! taïaut ! (2)

Un homme de St Sornin (canton de Moutiers-les-Mauxfaits) l'entendit un soir passer. « Gallery, s'écria-t-il, avec un air incrédule et moqueur, je me mets de part avec toi, tu m'apporteras la moitié de ta chasse, allons à demain matin ; en attendant fais bien ton devoir. » Quel ne fut pas son effroi lorsqu'à l'aube du jour, il trouva à sa porte la moitié du cadavre d'une femme tuée par la bête pharamine (être noir et hideux qui se repaît de serpents et de crapauds). Il se tint pour averti et n'insulta plus Gallery dont le triste sort est

1. Cf. le t. VIII p. 566 et le t. IX. p. 91.
2. Il y a certains oiseaux qui poussent ce cri et qui s'abattent sur le continent principalement à la fin de l'automne. Les villageois vendéens qui les entendent disent que c'est la Chasse Gallery qui passe.

Digitized by Google

de brûler le jour dans les enfers et de combattre la nuit les Turcs ou les Anglais, les ogres ou les ours. On montre près du calvaire de St Sornin le champ où il se bat contre les Sarrasins, avec son sabre de verglas. Ce champ fait partie de la métairie dite de Sarrasins.

Voici les couplets qui se chantaient, jadis, à cette occasion. C'est la mère qui a la parole, et qui pour retenir ses enfants au foyer paternel et les empêcher de courir à des veillées dangereuses, leur dit :

REFRAIN

Ontondez-ve la Sarabonde ?
O l'est la Chasse-Gallery.
Qui aulong va passer pre bonde
Et la Garâche et l'Aloubi (1).

Mes fails, rontrez bé vite
V'assike près de ma ;
Prenez l'ève bénite
Et priez saint Micha.

Gallery va-t-en tête
Munté sus in chevaau
Qu'a le cou d'ine bête
Et la pea d'un crapaaud.

La Grolle (2) de ses ales,
Cope le vent gllacé,
Et de frédes rafalles,
Rassoillent le damné.

Dare li la sorcère
Le lutin, le garou,
Golopant la houlère (3),
Le pitois et le loup.

La bête pharamine (4)
Quitte les cahurauds (5)
Pre trecher la vremine
Au long daux mazureaux (6).

Pis le bége fantôme (7)
Tôt habeillé de bllonc,
Frère-fadet de bôme,
Ché roge et revenont (8).

Le nain d'himur pllaisonte,
Sivé dau fu-follet,
Trelande, saaute et c'honte (9)
Queme in amirollet (10).

Cremeilloux de ragage
Le maître d'au soula (11)
Demene pllein de rage
Sen sabre de verglla.

1. *Aloubi*, vampire. Les légendes vendéennes le représentent sous l'aspect d'un homme affreusement maigre, décharné et insatiable qui traîne à sa suite la famine et la misère.

Le nom de *garâche*, qui n'est que le féminin de garou et a la même origine, s'emploie aussi comme synonyme de vieille.

2. Sorte de corbeau.

3. Truie qui vient de mettre bas ; pris au figuré.

4. *Les bêtes faramines* sont des êtres fantastiques, noirs, horribles, dont on menace les enfants quand ils crient, en leur disant qu'elles viendront les manger et dont on leur montre la tête ou une partie du corps dans les formes bizarres des nuages orageux. Sous Louis XIV, l'adjectif *pharamineux* fut à la mode pour signifier étrange, étonnant.

Malheur à l'homme injuste ou de mauvaise conscience que rencontre la chasse maudite ; il est saisi au passage, dit-on en Vendée, et jeté sur le cheval Mallet. Son âme est entraînée en enfer et son corps meurtri et mutilé est retrouvé au milieu des landes ou dans un chemin creux, comme dans la ballade allemande de Burger « Le sauvage chasseur » ; à l'aube tout disparaît.

5. Nuages orageux où la bête se réfugie pendant le jour.

6. Vieilles maisons.

7. Gris.

8. Chien rouge, qui fait un cercle de feu autour de celui qu'il veut dévorer.

9. Fait de la musique.

10. Esprit chanteur qui prend la forme d'un rossignol.

11. Troupeau de moutons.

Digitized by Google

Gle vut douner bataille
Oque le Sarrasin
Dan'in chomp de buaille (1)
D'au bourg de Saint-Sornin.

Le fourache infidèle
Devont li trejou fouit,
Et si le maître appelle
En brouë s'évanouit (2).

Gallery torne, torne,
Emporté pre sen sort,
A que ni triste et morne,
Gle demonde la mort.

Mais l'aaube désiraie
Onfin fait le tomps cllair,
Et la troupe gelaie
Va routir on onfer.

Pre passer qui'es nits bllanches
Gallery, mes onfants,
Chassit tots les dimanches
Et battit les paisans.

V

Pays de Retz et Blaisois

Au pays de Retz, la chasse est conduite par un roi David. Il chassait tous les dimanches pendant la grand'messe et ne tenait aucun compte des plaintes des paysans. Lancé à la poursuite d'un cerf dans un point où le Tenu est encaissé entre des rochers, il tomba dans la rivière avec toute sa suite, et revient la nuit reprendre sa chasse infructueuse. Le lieu pittoresque où il disparaît, appelé le Saut du Cerf, est situé entre Saint-Même et Port-Fessan.

Au Blaisois, la chasse est dite des Machabées, et le chasseur maudit devient Thibault le Tricheur, comte de Blois, puni pour avoir méconnu les lois de l'Eglise et celles de l'humanité.

F. Charpentier.

VI

En Limousin

1. Jean de la Mérou rentre de la foire de Sainte-Ferréole seul, à pied, par une nuit sans lune. Pour raccourcir, il coupe à travers un bois de châtaigniers. Soudain, au-dessus de sa tête, retentissent de grandes clameurs : « C'est mon parrain ! — Non, c'est le mien ! — Ce n'est pas le tien ! » Et Jean de la Mérou, bien avisé de répondre : « Je suis votre parrain à toutes deux ! » Par ainsi il délivra deux âmes : « car c'étaient les innocentes âmes de deux pauvres petits enfants morts sans baptême », affirme Jean de la Mérou, avec une bonne foi profonde. (3)

1. Champ dont le chaume n'est pas coupé.
2. Vapeur.
3. Cf. avec les enfants dans les Limbes, légende de l'Auvergne dans Sébillot. Contes des provinces de France, p. 194

Digitized by Google

2. Bernard de chez Guinot, revenant d'Argentat à cheval, passe, vers minuit, contre le pré du Barry : « Qu'est-ce que j'entends ? raconte-t-il ; un bruit de chiens qui aboient, de chevaux qui hennissent, de chasseurs qui galopent. Ha ! ha ! la chasse volante ! » J'étais mort d'effroi, ou plutôt j'étais fou. Aussi bien, je me prends à crier, la bouche au ciel : « Iau ! iau ! iau !... » A l'instant tout bruit cesse dans l'espace, et j'aperçois là, près de moi, un, deux, trois loups !... Des loups ? Je me trompe peut-être ; mais si ce n'était des loups, c'était, à coup sûr, des mâles bêtes, énormes, hideuses, plus noires que la nuit. J'entends leurs pas, je vois leurs yeux, je sens leur haleine. Elles marchent, quand je marche ; quand je m'arrête, elles s'arrêtent : « Je suis un homme perdu ! » pensais-je. Par bonheur, j'avais mon cheval. La pauvre bête, effarée elle aussi, prend le galop, et fuit ventre à terre. J'arrive chez moi en rien de temps. Alors, et seulement alors, j'ose me retourner. Plus de males bêtes : « Merci, mon dieu ! » me suis-je écrié....

3. Sirice, le métayer de Langlade, prenant la parole, raconte ceci :

« C'était l'an passé, dans les premiers jours du mois mort, lorsque les feuilles tombent des arbres. Un vent froid soufflait. Afin de me réchauffer le sang, afin, aussi d'arriver moins tard, je marchais vite. A droite un étang, et au bout de cet étang, dans le fond d'une vallée, un moulin ; à ma gauche, des montagnes chevauchant les unes sur les autres. La lune, dans son plein, se soulevait, se balançait sur la cime, prête à monter vers le ciel, semblable à un homme qui flotte sur l'étrier avant de sauter à cheval. Je repassais dans mon esprit certain marché récemment conclu, quand, tout à coup, un grand fracas ébranle les airs. Les cheveux me dressent sur la tête ; que se passe-t-il là-haut ? Y a-t-il chasse ? Y a-t-il bataille ? La peur fait dire des hardiesses qu'on n'oserait pas de sens rassis : « Tiaut ! tiaut ! tiaut ! » criait une multitude d'hommes, de chiens... Et moi : « Holà ! vous autres ; si vous chassez, jetez-moi un peu de votre chasse ! » Je n'avait pas dit, qu'une chose lourde tombe à mes pieds. Je la ramasse. « Bonté de Dieu ! Une jambe ! une jambe d'homme, fraîche coupée, et saignante encore, palpitait sur un tas de feuilles !... Je prends la fuite. Le lendemain, je me réveille dans mon lit, sans pouvoir m'expliquer comment j'étais revenu chez moi ni quand je m'étais couché. »

JOSEPH ROUX. (*Le Limousin de Paris, 8 Mars 1894*).

Digitized by Google

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES (1)

XXXI

Ballades et chansons populaires des Tchèques et des Bulgares

Notre collaborateur publiait l'an dernier les Chants oraux du peuple russe ; cette année il nous offre une anthologie de ceux de deux autres branches de la famille slave, chez lesquels la poésie populaire n'est pas moins riche et moins intéressante ; dans ce numéro même nous parlons du recueil considérable dont M. Kouba a donné un échantillon à notre dernier dîner.

Voici une des pièces de ce recueil, qui roule sur un thème bien connu en France.

Les Métamorphoses.

« Je veux me marier, ma blonde,
Mais avec qui tu n'en sais rien.
Je vais le dire, écoute bien :
Je t'aime, toi, toi seule au monde...
Cher amour, tu m'appartiendras
Quand même tu ne voudrais pas ! »

— « En tourterelle à plumes blanches
Alors, moi, je me changerai ;
Au taillis je m'envolerai,
Je me cacherai sous les branches...
Non, non, je ne veux pas, vraiment,
T'appartenir, fût-ce un moment ».

— « J'ai mon fusil, une arme sûre
Qui porte juste en visant bien,
Et j'abattrai par ce moyen
La colombe dans la ramure...
Cher amour, tu m'appartiendras,
Quand même tu ne voudrais pas ».

1. Achille Millien. *Ballades et chansons populaires tchèques et bulgares.* Paris, Lemerre, in-18 de pp. IX-118. (3 fr.).

Digitized by Google

— « Cela ne te servira guère :
Aussitôt je vais me changer
En poisson d'or et me plonger
Dans l'eau de la fraîche rivière...
Non, non, je ne veux pas, vraiment,
T'appartenir, fût-ce un moment ! »

— « Et mon filet à mailles fines ?
Je l'aurai vite préparé
Pour pêcher le poisson doré
Au fond des ondes cristallines...
Cher amour, tu m'appartiendras,
Quand même tu ne voudrais pas ! »

— « Encore là tu perds tes peines,
Car en lièvre me transformant,
En lièvre agile librement,
Je m'enfuis à travers les plaines...
Non, non, je ne veux pas, vraiment,
T'appartenir, fût-ce un moment ! »

— « Moi, j'ai mon chien qui court si vite,
Mon petit chien qui sait chasser,
Assez habile pour lancer
Et prendre le lièvre en sa fuite...
Cher amour, tu m'appartiendras,
Quand même tu ne voudrais pas ! »

ACHILLE MILLIEN.

LE TABAC DANS LES TRADITIONS, LES SUPERSTITIONS ET LES COUTUMES (1)

IX

Le tabac à Formose

ÊME après le mariage, les époux vivent séparés à Formose et le mari ne va voir sa femme, restée chez ses parents, qu'à la dérobée. « S'il veut du tabac, il n'ose en demander. Il faut qu'il tousse doucement, et sa femme qui l'entend, va savoir ce qu'il veut et le lui porte secrètement ; puis elle retourne avec le reste des gens de la maison, pour n'aller auprès de son mari que lorsqu'ils se seront retirés (2) ».

RENÉ BASSET.

1. Cf. le t. VIII, p. 259, 312, 544, et le t. IX, p. 314
2. *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces-Unies des Païs-Bas*, Rouen, 1725, 10 v. in-12, t. IX, p. 234-235.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Dietrich Behrens. *Bibliographie des patois gallo-romans.* 2e édition, revue et augmentée par l'auteur et traduite en français par Eugène Robert. Berlin, Wilhelm Gronau, 1873, in-8 de pp. V-255.

Ce volume rendra de grands services à ceux qui s'occupent des patois français, en leur présentant la bibliographie la plus complète qui ait été faite jusqu'ici sur cette matière ; je crois même qu'il est difficile d'oublier moins d'ouvrages que les auteurs ne l'ont fait ; il y a pourtant quelques omissions : *Les lettres à Grégoire*, publiées dans la Revue des langues romanes par Gazier, 3e série, t. I, p. 53-67, contiennent une note sur le sous-dialecte de l'Artois, un petit glossaire et deux chansons ; je n'y trouve pas non plus : le *Vocabulaire maubeugeois*, par Edmond Beuge, 1889, in-12 de pp. 48 ; le *Vocabulaire des mots rustiques et populaires usités dans le Bas-Maine* Bull. de la Société d'industrie etc. de la Mayenne, t. III, p. 119-175 ; *Lés piaoulets d'un réipetit*, recueil de poésies patoises par J.-B. Veyre, instituteur à Saint-Simon. Aurillac, 1860, in-8 ; et pour la Haute-Bretagne, *Les locutions populaires du bon pays de Rennes en Bretagne*, par H. Coulabin. Rennes, Caillière, 1891, in-12 elzévir de pp. VI-378 ; le *Patois fougerais* de A. Dagnet est cité incomplètement dans les Additions ; voici le titre : Le patois fougerais (dialecte Haut-Breton), essai de grammaire par Armand Dagnet. Laval, imprimerie Ve Camille Bonnieux, 1890, in-8 de pp. 90 ; les *Chansons populaires de l'Ille-et-Vilaine* de Lucien Decombe. Rennes, Caillière, 1884, in-12 elzévir de pp. XXVIII-464, contiennent à la fin un petit glossaire bien mieux orthographié que celui de M. Orain, que M. B. s'étonne à bon droit de voir bibliographié avec éloges dans *Mélusine* ; il y a aussi quelques mots patois dans les *Jeux populaires de l'Enfance à Rennes*, par Louis Esquieu. Rennes, Caillière, 1890, in-16 de pp. 75. On pourrait encore citer parmi les omissions, tout au moins de vocabulaire, le t. II de mes *Traditions et Superstitions de la Haute-Bretagne*, Faune, Flore et Météorologie, qui contient de nombreux termes patois. On trouve aussi dans le *Redstone's royal guide to Guernsey*, by Louisa Lane Clarke, Guernesey, 1852, in-12, un chapitre intitulé Guernsey french, p. 118-126, qui contient beaucoup de mots guernesiais et des spécimens de ce patois. A la p. 193, on est surpris de trouver la rubrique *Lothringish* au lieu de *Lorraine*, alors qu'il s'agit uniquement de la Lorraine gallo-romane. La citation des ouvrages pourrait être faite sur un plan un peu plus uniforme, mais ce sera l'œuvre d'une nouvelle édition, alors que l'auteur aura pu être rectifié ou complété par ses correspondants ou par ceux qui feront la critique de son livre. Tel qu'il est il sera utile aux linguistes et aussi aux traditionnistes.

P. S.

J. Hardy. *The Denham Tracts. A Collection of Folk-Lore reprinted from the Original tracts a. pamphlets,* printed by M. Denham betwen 1846 a. 1859, edited by J. H. Vol. I. London, D. Nutt, in-8, pp. XI-366.

Dans la courte, mais substantielle introduction, placée en tête de ce volume, M. L. Gomme nous dit que Denham fut un des précurseurs du folk-lore, et qu'il s'occupa à recueillir, à une époque où l'on n'y faisait guère attention, certains

Digitized by Google

« menus suffrages » de la tradition populaire qui étaient alors considérés comme des quantités négligeables. Les monographies de D. parues dans des périodiques locaux ou publiées en brochures tirées à petit nombre étaient devenues d'une extrême rareté ; si bien que jusqu'à une période assez récente il était impossible de les trouver, même dans les collections publiques. M. G. lui-même en a donné une liste, d'après diverses communications, dans *Folk-Lore Journal*, t. II, p. 20 et suiv. M. J. Hardy avait été en relations personnelles avec D. et il possédait beaucoup de ses brochures avec des annotations de la main de l'auteur, et c'est lui que le conseil de Folk-lore Society a chargé de la publication. Voici les traités réédités dans le présent volume, qui sera suivi d'un autre : I. *Saying characteristics etc. relating to Northumberland, North Durham, Berwick, etc.*, p. 1-38. II. *A collection of rare and popular rhymes, Proverbs sayings of reproach and praise relating to the city of Durham and his inhabitants*, 38-120 avec les appendices. IV. *A collection of Cumberland rhymes, proverbs and sayings in connection with the border and feudal periods*, 141-186. V. *Popular rhymes, proverbs, sayings, prophecies peculiar to the isle of Man and the Manks people*, 187-204. VI. *A Collection of Westmoreland rhymes, etc., relating to the older time*, 205-226. VII. *Rare and popular rhymes, etc., relating to the inhabitants of Northumberland*, 227-353. Ces divers traités qui forment la plus grande partie du volume sont composés d'éléments puisés directement à la source orale, et d'autres qui proviennent d'ouvrages imprimés. On y trouve, à côté de proverbes et de rimes de diverses natures, des légendes, des superstitions, des traits de mœurs et des anecdotes. Les blasons populaires y sont relevés en grand nombre et l'on peut dire que c'est la dominante du volume ; elle fournira d'abondants matériaux au folk-loriste qui voudra écrire un blason général de l'Angleterre comme celui que nous avons fait M. Gaidoz et moi, il y a quelque dix ans, pour la France. Le chapitre III, *Slogans or gathering cries of the North of England* (121-140), se rattache à un ordre d'idées différent ; c'est une collection des cris de guerre suités au moyen âge dans le nord de l'Angleterre, alors que les combats entre voisins étaient fréquents. La table alphabétique détaillée qui termine le volume rend les recherches commodes, et montre la diversité des sujets qui ont été abordés par Denham. P. S.

Latwju dainas. Chansons nationales lataviennes, publiées par *Kr. Baron et H. Wissendorff*. 1re livraison in-8 96 pag., chez H.-J. Drawin-Drawneeks, Mitau. — 1894. Sommaire : Préface-Index du nombre des chansons, des contrées où les chansons sont recueillies et des noms des personnes, par qui elles sont inscrites.

I. La partie publiée traite des chansons et du chant. Les chansons et le chant sont un bien commun de la nation et les compagnons de la vie humaine, elles sont un bien commun de la Latavie (Lettonie).

1. On commence, continue et achève la vie en chantant. — 2. Qui enseigne les chansons ? — 3. Comment on les apprend et la richesse des chansons. — 4. Caractère joyeux naturel et le plaisir des chansons dans la jeunesse. — 5. Les chansons et le caractère joyeux bravent la tristesse, le malheur et les mauvais jours. — 6. On ne chante pas toujours par joie, on chante pour calmer son cœur, on chante par passe-temps. Il y a les chansons des orphelins, et celles du dernier été chez les frères, dans la couronne. (N.-B. La couronne-vaïnags est

Digitized by Google

portée par les jeunes filles. Oter, prendre la couronne, signifie se marier). — 7. On loue aux fiançailles le caractère joyeux de la fiancée du frère et ses chansons. — 8. Une grande chanteuse mariée à l'étranger, où l'on aime pas les chansons. — 9. Les chansons joyeuses cessent, s'en allant chez le mari étranger, passant une vie dure, réprimandée par l'étranger et dans les mauvais jours. — 10. La mère, les frères écoutent les chansons de la jeune fille, emmenée à l'étranger et celle-ci leur envoie de ses nouvelles en chantant. — 11. Aux femmes et aux vieilles gens est passé le véritable plaisir sincère et les joies de la jeunesse.

II. *Chansons du printemps et de l'été, surtout en jouant et en chantant aux diverses époques.*

1. On chante de loin l'un contre l'autre. — 2. Les jeunes filles s'assemblent pour jouer ou chanter, les jeunes gens pour écouter et observer.

Les sections principales du recueil complet seront :

Le cours de la vie humaine, les rapports de la famille et des parents.

1. L'enfance. La naissance, le baptême, l'éducation et l'instruction. — 2. La vie chez les siens. Père et mère, les enfants, le frère et la sœur. — 3. L'adolescence. Epoque de l'amour. — 4. Fiançailles et noce. — 5. La vie chez le mari étranger. — 6. La vie des gens mariés. — 7. La vieillesse et la fin de la vie. — 8. La mort et les funérailles.

II. *Les rapports des gens dans sa signification plus étendue et la situation sociale.*

III. *Le travail et les métiers* — 1. Travaux généraux à la maison. — 2. Travaux qui se subdivisent par les saisons de l'année.

IV. *Les fêtes et les jours et moments à fêter. Chansons mythologiques.*

V. *Différentes chansons générales sans place précise.*

L'importance du recueil est évidente. Le registre des chansons qui occupe les pages XXVIII à LIV nous montre les dimensions gigantesques de ce travail qui sera la gloire de la nation latavienne (lettonne) et une contribution précieuse aux traditions des peuples indo-européens.

Il a été recueilli :

En Livonie	65.192	chansons
En Courlande	65.548	»
En Livonie et Courlande (sans indications des endroits, où les chansons ont été inscrites)	16.043	»
Dans la partie latavienne du gouvernement de Witebsk	6.648	»
En tout	153.431	chansons

Mais, d'après ce qu'on nous communique, on continue activement à inscrire les chansons, de nouveaux manuscrits affluent et, à la fin de la publication qui prendra plusieurs années, le nombre des chansons pourra bien atteindre le chiffre de 200.000. Un pareil recueil doit intéresser non-seulement le peuple lithuano-latavien, mais aussi les savants du monde tout entier. En effet, les traditions du peuple latavien (lettonien) sont d'une fraîcheur toute particulière et d'une antiquité comme on n'en trouve plus guère chez les autres peuples européens.

W. S.

Silas Tertius Rand. *Legends of the Micmacs* (Wellesley Philological publications). New-York and London, Longmans Green, 1894, in-8 de pp. XLVI-452.

Le « colligeur » de ces contes, pour employer une expression de George Sand, a vécu quarante ans au milieu de la peuplade canadienne indigène de ce nom qui habite la Nouvelle-Ecosse et l'île du Prince Edouard, pays jadis colonisés par les Français ; après sa mort (1889), ses manuscrits devinrent la propriété de

Digitized by Google

la Bibliothèque des Linguistes américains au collège de Wellesley ; c'est d'après eux que miss Helen L. Webster a fait cette édition. Elle a mis dans l'introduction, outre de précieuses notes sur la bibliographie des publications relatives à cette tribu, un résumé de ses manières, de ses coutumes, de son langage et de sa littérature (p. XXX-XLVI) d'après les publications ou les notes de Rand. Les légendes sont au nombre de 87 ; quelques-unes d'entre elles sont précédées d'un argument qui explique certaines croyances des Micmacs auxquelles le récit fait allusion. En tant que forme, R. semble avoir parfois un peu brodé, tout en respectant le fond, mais sa récolte est, à tout prendre, très importante. Les Micmacs ont été pendant près de trois siècles en contact avec les Européens, soit Français soit Anglais, ce qui fait qu'à côté de légendes qui paraissent purement américaines et racontent des traits de l'histoire de la tribu, ils s'en trouve qui ressemblent singulièrement à des contes de l'ancien continent, adaptés à la mode indienne ; dans d'autres se sont infiltrés, au milieu de traits indigènes, des épisodes qui proviennent évidemment des civilisés. De même que dans la plupart des recueils de pays non civilisés, les animaux jouent dans ces histoires un rôle considérable ; dans celles-ci on voit figurer assez fréquemment des poissons, ce qui n'a d'ailleurs rien de surprenant, les Micmacs ayant habité sur les rives des fleuves et de la mer. On peut regretter que l'éditeur n'ait pas terminé le livre par une table analytique des incidents et des personnages qui figurent dans les nombreux récits de S. R. Il aurait ainsi rendu service aux travailleurs, en leur facilitant les comparaisons d'ensemble, et celles avec les légendes et contes soit de l'Amérique, soit des anciens pays. P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Paul Sébillot. *Les travaux publics et les mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays.*

Les Routes. — Les Ponts. — Les Chemins de fer. — Les Digues. — Les Canaux. — L'Hydraulique. — Les Ports et les Phares. Les Mines et les Mineurs.

In-8 de pp. XX-620 avec illustrations dont trois en couleur et huit planches hors texte. *Rothschild*, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris. (Prix : 40 fr. 30 fr. pour les membres de la Société des Traditions populaires (rendu franco).

Dr Chervin. *Faut-il couper le frein de la langue ?* Paris, Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, — in-8, de pp. 16.

A Dictionary af British Folk-Lore, edited by G. Laurence Gomme. Part I. *The traditional Games of England Scotland and Ireland* with tunes, singing-rhymes and methods of playing according to the variants extant and recorded in different parts of Kingdom. Collected and annotated by **Alice Bertha Gomme**. Vol. I. Accroshay-Nuts in May. London. *David Nutt*, gr. in-8 de pp. XIX-433.

Digitized by Google

Paul Sébillot. *Légendes du pays de Paimpol.* Paris, Lechevalier, in-8 de pp. 8.

(Extrait de la Revue de Bretagne et de Vendée). Collection de cinq légendes.

Cenek Zibrt. *Seznam pover azvyklosti pohanskych z VIII Veku.* (Indiculus superstitionum et paganiarum. Praze (Prague). 1894, in-8 de pp. 176.

Georgian Folk Tales. Translated by Marjory Wardrop. London, David Nutt. In-8 de pp. X-175.

Forme le premier volume de *The Grimm Library*, publiée sous la direction de notre collègue M. Alfred Nutt.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. XIII. 2. — Alterazione di alcuni proverbi in Sicilia, *G. Pitrè.* — Formole di Imprecazioni, Giuramenti e Saluti della Sardegna, *Giuseppe Calvia.* — Della poesia popolare sarda. Appunti, *Filippo Valla.* — Lu cuntu di li tri arrigordi lassati pri tistamentu. Novellina popol. siciliana, *Fr. M. Mirabella, G. Pitrè.* — Il Diavolo ed il Vento. Leggende popolare, *G. Pitrè.* — Indovinelli inediti in Noto, *M. Di Martino.* — Domenico Beccafumi detto Mecherino nella tradizione popolare senesse, *G. B. Corsi.* — Le due leggende di S. Leo e di S. Secondo, *Cesare Gimegotto.* — Pregiudizii calabresi. U cuccu, *G. de Giacomo.* — La vita dei contadini siciliani del tempo andato descritta da essi, *S. Salomone-Marino.* — La festa dei Quattro Altari in Torre del Greco e Torre Annunziata. *Gaetano Amalfi.* — Feste sarde sacre e profane, *G. Ferraro.* — Appunti di Folk-Lore, *Alberto Lumbroso.* — El Fulesta. Saggio di una nuova raccolta di Favole in dialetto bolognese, *C. G. Sarti.* — Ioggeli. Racconto-filastrocca popolare di Berna, *Fr. A. Cannizzaro.* — Contes de prêtres et de moines recueillis en Haute-Bretagne, *Paul Sébillot.* — La trebbiatura nella Turchia Europea nel sec. XVIII.

Bulletin de la Société d'Anthropologie. V. 3. — Une cérémonie religieuse en Annam ; le Têt, *Paul Denjoy.* — La littérature synthétique des premiers âges, *Ch. Letourneau.*

Cesky Lid. III. IV. — Ancien recrutement à Prague, *V. Novacek.* — Notre chanson nationale. II, *O. Hostinsky.* — Cortège de noces envoyé du district de Prachatice en 1836, *C. Zibrt.* — Recettes magiques slovaques, *Mme L. Riznerova Podjavorinska.* — Le peuple et ses contes, *V. Tille.* — Quelques superstitions relatives aux travaux rustiques du siècle passé, *M. Dvorak.* — Comment parlent les animaux. Traditions slovaques. Contes de trésors cachés dans le sud de Bohême, *J. Cizmar.* — Instructions magiques dans les environs de Tyn sur Vltava, *M. Stanèk.* — L'ombromètre (superstitions de civilisés), *C. Zibrt.* — L'eau, le feu et la terre d'après les traditions paysannes en Heralecko (Bohême), *A. Tomicek.*

Digitized by Google

Folk-lore. V. 2. — Saga-Growth, *F. York Powell.* — St. Nicolas and Artemis, *Eugène Anichkof.* — The Roman van Walewein, By Prof. *W. P. Ker.* — The Problem of Diffusion : Rejoinders, *Joseph Jacobs, and A. Nutt.*

Ons Volksleven. I. 5. — Les Cierges dans les croyances et les coutumes populaires (suite), *Jozef Cornelissen.* — L'Histoire des « Bottes de sept lieues » dans l'Inde, *L.* — Contes populaires : 3. (50). « Le Pêcheur du bord de la mer », *J. B. Vervliet.* — Blason populaire (suite) : 1. (33). Les « Spilzakken » de Hoogstraten. 2. (34). Les Criards de Meir, *Jozef Cornelissen.* — Coutumes populaires de la Campine anversoise : 4. Le « Heiluizen », *E. Adriaensen.* — De quelques Procès instruits contre les animaux en Belgique, *Alfr. Harou.* — Proverbes et dictons populaires du Petit-Brabant, *Alfr. J. C.* — Légendes campinoises (suite) : 8. (170). Les « Heisessen », *Frans Zand* et *J. C.*

Volkskunde. VII. 2. — Chez les Nègres du Haut-Congo, *A. de Cock.* — Deux locutions proverbiales relativement à Sainte-Anne, *A. de Cock.* — Le Compère de la Mort, contes, *G. Staes.* — Bibliographie (Histoire de la Belgique en images).

Zeitschrift des Vereins für Volkskunde. IV. 2. — Aus Gossenssas. Arbeit und Brauch in Haus, Feld, Wald und Alm, *Marie Rehsener.* — Gracowalachische Sitten und Gebrauche, *Georg Sajaktzis.* — Der Schuh im Volksglauben, *Paul Sartori.* — Das Kinderlied vom Herrn von Ninive, *Johannes Bolte.* — Der Tod im Munde des mecklenburgischen Volkes, *R. Wossidlo.* — Beitrage zur deutschen Volkskunde aus älteren Quellen, *Friedrich Vogt.* — Tirolische Volksdichtung, *Adolf Pichler.* — Die Sitten der Türken in Bulgarien. Aus dem Volke selbst gesammelt von, *S. Ivanoff.*

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Dîner de Ma Mère l'Oye.* — Le 94e dîner a eu lieu le 31 Mai au restaurant des Sociétés savantes sous la présidence de M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société. Les autres convives étaient MM. Jules Agostini, O. Beauregard, A. Certeux, N. Kouba (de Prague) Louis Leger, Eugène Müntz, Arthur Rhoné, Raoul Rosières. M. Sébillot a souhaité la bienvenue à M. Kouba qui a recueilli un grand nombre de chansons populaires slaves et en a déjà publié cinq volumes avec la musique, et à M. J. Agostini, récemment élu. M. Kouba, en regardant le pain en forme d'oie qui figure sur la carte du menu, a fait remarquer qu'en tchèque on donne aux petits pains le nom de « oie ». Au dessert, M. Agostini a montré deux albums très intéressants ; ils se composent de photographies prises par lui, les unes pendant son séjour aux Nouvelles-Hébrides, les autres pendant qu'il était au Cambodge ; plusieurs représentent des scènes populaires ; puis il a exhibé des amulettes du Cambodge, deux de tigre dans un sachet, deux sculptées en forme d'éléphant, des pièces trouées et portées au cou, et des amulettes composites dans la confection desquelles entrent des écailles de tatou.

Digitized by Google

M. Kouba a chanté un assez grand nombre de chansons de son recueil, en s'accompagnant au piano. Avant chaque chanson M. Louis Léger en donnait la traduction en français. Plusieurs de ces chansons sont très belles comme mélodies, les paroles de quelques-unes sont gracieuses ou touchantes, et ne perdent pas trop à la traduction.

Avant de se séparer on a bu du Champagne à la santé des traditionnistes tchèques en général et en particulier à celle de M. Kouba. M. Louis Léger s'est fait l'interprète des sentiments de tous les convives en remerciant M. Kouba de la charmante soirée qu'il leur avait fait passer, et l'a chargé de transmettre à ses compatriotes l'expression de la sympathie du dîner de Ma Mère l'Oye. M. Kouba a remercié et promis de revenir l'hiver prochain, au moment où le centième dîner sera célébré.

⁂ *Nominations et distinctions.* — Notre collègue M. J. Leite de Vasconcellos, auquel on doit d'importants travaux sur les traditions populaires du Portugal et l'Ethnographie de ce pays, a été nommé Conservateur du Musée Ethnographique portugais institué par décret du 20 décembre 1893, à Lisbonne. M. L. de V. est en même temps qu'un traditionniste éminent, un collectionneur d'objets populaires. Nous avons déjà parlé de ses amulettes portugaises dans l'Annuaire des Traditions populaires.

⁂ *Expressions et dires populaires.* — Du pain, le peuple a faim ! (se dit à table, pour demander du pain).

— Encore un que les Prussiens n'auront pas ! (se dit quand on achève le repas).

— Onze heures, et pas de soupe ! (se dit en entendant sonner une heure quelconque).

— Ah ! quel malheur.... d'avoir une vache et pas de beurre !

(Comm. de M. L. Morin).

⁂ *Mener une vie de bâton de chaise.* — D'où vient cette expression, pour dire vivre d'une façon déréglée, en prodigue, mener une vie dissipée.

⁂ *Sortie d'Hôpital.* — Il faut avoir soin avant de quitter l'hôpital, où l'on a été en traitement, de *défaire son lit*, sinon on est assuré d'y retourner bientôt.

(Comm. de M. Alfred Harou).

⁂ *Ce qu'on dit quand on laisse une porte ouverte.* — Un récent voyage à Paris m'a fait songer à la disparition fatale d'un dicton qui a cours ici. Quand une personne n'a pas fermé une porte par laquelle elle est entrée, on lui dit : « Vous n'êtes donc pas allée à Paris ». Il paraît qu'autrefois on y fermait les portes. Or, j'ai constaté l'autre jour, dans plusieurs établissements, notamment à la Bibliothèque nationale, qu'il est recommandé de laisser les portes se fermer seules.

(Comm. de M. Louis Morin).

⁂ *Remèdes populaires* — En Limousin pour guérir les enfants atteints du muguet, on leur donne à manger la chair d'un poisson qui, entraîné par le courant, a passé par dessus les roues d'un moulin.

(Comm. de M. Fra Deuni).

⁂ « *Il a vu son père* » — dit-on de quelqu'un qui a passé par de rudes épreuves, qui a beaucoup souffert. — Cette expression, qui fait partie de l'argot militaire (Belgique), a franchi les limites de l'armée et est aujourd'hui

Digitized by Google

connue tant en Flandre qu'en Wallonnie. — Quelle serait l'origine de cette expression ? Est-elle connue ailleurs ?

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.*. *Normands et Bretons : ordalies.* — Lorsqu'un enfant naît en Normandie, son père le lance au plafond ; si le marmot a les doigts assez crochus pour s'y suspendre, il est *vrai Normand.* Cette épreuve est bien connue ; celle-ci l'est moins : Quand un enfant naît en Bretagne, son père le lance contre un rocher ; si le poupon à la tête assez dure pour résister au choc, *c'est un vrai Breton.*

(Comm. de M. FRA DEUNI).

.*. *Sarrasins.* — En Wallonie on donne le nom de *Sarrasins* à toutes les races de déprédateurs qui ravagèrent le pays à des époques reculées.

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.*. *Le grisou et un refrain populaire.*

Il court, il court, le grisou,
Le joli grisou, mesdames,
Il court, il court, le grisou,
Le furet sort de son trou.

Il passe comme un éclair,
Broyant tout sur son passage :
Le meilleur chemin de fer
N'en ferait pas davantage.

(RAOUL PONCHON. *Courrier français,* Déc. 91).

RÉPONSES

.*. *C'est son père tout craché* (t. IX, p. 294). — Cette expression est d'un usage courant en France : on dit aussi devant un portrait, « c'est lui tout craché ». Plusieurs correspondants écrivent que l'on subtitue souvent à « craché » un synonyme scatologique, que l'on devine suffisamment sans qu'il soit besoin de l'écrire.

— En Vendée, en Anjou, dans la Loire-Inférieure et généralement dans tout l'Ouest, on dit encore pour représenter la ressemblance fidèle d'un enfant avec les auteurs de ses jours : « C'est son père, c'est sa mère tout *piacré* ou tout *pacré.* — Pour signaler la ressemblance parfaite de frères ou de sœurs, on dit : ils se ressemblent *comme deux gouttes d'eau* ou comme deux *gouttes de lait.*

(Comm. de M. F. CHARPENTIER).

.*. *Etres fantastiques qui font dormir les enfants* (t. IX, p. 72, 232). — La librairie Dentu a publié un volume illustré intitulé : *Contes du marchand de sable,* par Maurice Cauroy, dont nous ne connaissons que le titre. P.-S.

.*. *Passer sur une échelle.* (t. IX., p. 135, 296). — A Anvers passer *sous* une échelle porte malheur.

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.*. *Couper le filet.* (t. VIII, p. 310). — Le Dr Chervin vient de publier une très curieuse brochure intitulée. *Faut-il couper le frein de la langue ?* et il l'a envoyée aux douze cents traditionnistes portés sur notre annuaire. Plusieurs lui ont adressé des réponses : En voici une qui nous est envoyée par M. Alfred Harou : En Wallonnie, on coupe le frein de la langue — vulgairement le filet — aux oiseaux qu'on veut faire parler ou siffler. Ainsi on le coupe aux perroquets, à la pie, au merle, au sansonnet.

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire, imprimerie Daloux

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — Nos 8-9 — Août-Septembre 1894.

L'ÉPOPÉE ARGONAUTIQUE

Mémoire lu à la séance du 30 Avril 1894

J'AI exposé, devant le Congrès international de folklore tenu à Londres en 1891, quelques considérations générales sur l'épopée, considérée au point de vue du mythe, et j'en ai fait l'application à l'un des grands poèmes homériques, à l'odyssée. J'ai dit que le fond de l'épopée reposait sur un fait mythique et qu'à ce mythe, premier point de départ, déjà allongé par une tradition orale plus ou moins prolongée, quelque littérateur avait donné d'amples développements, soit en y ajoutant d'autres mythes, soit en puisant dans sa propre imagination. Je me propose ici de faire une étude analogue sur l'épopée argonautique d'Apollonius de Rhodes [1].

I

LE MYTHE

Le sujet des Argonautiques est bien connu. Pelias, roi d'Iolchos en Thessalie, ordonne à son neveu Jason d'aller en Colchide conquérir la toison d'or. Le poème raconte le voyage de Jason et son ex-

1. M. de la Ville de Mirmont, maître de conférences à la faculté des lettres de Bordeaux a publié récemment une excellente traduction de ce poème. Nous la lui emprunterons à l'occasion. Il y a joint des notes nombreuses sur les personnages et les localités de l'épopée Jasonienne. Pour ne pas multiplier les citations, je renverrai le lecteur à ces notes où l'auteur a fait preuve d'une intelligente et savante érudition et qui sont accompagnées d'un index alphabétique qui rend les recherches d'une extrême facilité.

Digitized by Google

ploit. Il se compose de quatre chants. Les deux premiers sont consacrés aux préparatifs du départ et au voyage de Grèce en Colchide; le troisième est consacré à la conquête de la toison ; le quatrième au voyage de retour. Le principal évènement se trouve donc exposé dans un seul chant (le troisième) qui a 1407 vers. Tout le reste a été ajouté.

Dans nos contes, voici à peu près comment l'histoire pourrait être racontée.

Il était une fois un vieux roi. Une fée l'avait prévenu qu'il serait un jour détrôné par quelqu'un qui se présenterait à lui avec un seul pied chaussé ; or il arriva qu'un de ses neveux, en traversant à pied une rivière laissa un de ses souliers embourbé dans la vase et vint dans cet état au palais du roi. A partir de ce moment, le vieux roi fut saisi d'une inquiétude continuelle et médita par quel moyen il pourrait se débarrasser de son neveu. Il lui commanda d'aller chercher la toison d'or. (Nous n'avons pas besoin de rappeler que dans nos contes, l'un des travaux imposés au héros consiste à aller chercher le cheval d'or, ou l'oiseau d'or, ou tout autre objet merveilleux).

Cette toison était de l'autre côté de la mer, suspendue à un chêne dans une forêt sombre et gardée par un dragon terrible. L'oncle pouvait donc espérer que son neveu ne réussirait pas à enlever la toison, outre qu'il lui serait déjà fort difficile d'atteindre le pays où elle était déposée. Le jeune homme fut très perplexe en recevant un pareil ordre, mais il ne pouvait ne pas obéir. Il n'avait pas même à sa disposition un bateau pour s'embarquer et aucun marin du pays ne voulait le conduire, à cause des écueils et des dangers de toutes sortes auxquels les navigateurs étaient exposés dans la mer qu'il fallait traverser. Un jour pourtant qu'il se lamentait sur le rivage, une bonne fée vint à son secours et lui promit de lui construire un navire qui le conduirait droit au pays habité par le dragon. Le lendemain, il trouve en effet une barque toute neuve accostée à la rive ; et munie de tout ce qui est nécessaire, et à peine y est-il entré qu'elle se met d'elle même en mouvement et le conduit en quelques jours à la rive opposée de la mer. Une forêt est voisine, le jeune homme y pénètre et après avoir erré un certain temps, il aperçoit enfin une maison qui n'est autre que la demeure du monstre. Il y entre sans crainte et questionné par le dragon, lui expose sans détour le but de son voyage. Le dragon se met d'abord dans une violente colère et menace de le dévorer ; puis se ravisant, il lui dit : Ecoute moi bien. Je possède deux taureaux vigoureux que je sais soumettre au joug et je laboure avec eux quatre arpents de terre. Je sème alors des dents de dragon et du sol sortent des géants qu'il faut combattre. Si

Digitized by Google

tu peux accomplir ce travail, je consens à ce que la toison t'appartienne. Alors le dragon fit partager son repas au jeune homme et le fit coucher dans son antre, mais le héros ne dormait pas et songeait aux dangers qu'il allait courir le lendemain, lorsque la fille du dragon qui l'avait aperçu et qui avait été séduite par sa bonne mine, s'approcha de son lit et lui dit : sans mon secours, tu ne pourras exécuter ce que demande le dragon ; mais si tu veux m'emmener avec toi et me prendre pour épouse, je te donnerai les moyens d'accomplir ta tâche. Voici une fiole pleine d'un liquide magique dont tu t'oindras tout le corps : il te donnera une force invincible et tu seras invulnérable. Tu pourras dompter les taureaux et lorsque tu auras labouré la terre et que les géants en sortiront, tu n'auras qu'à leur lancer des pierres et ils tourneront leurs armes les uns contre les autres.

Tout se passa comme l'avait dit la jeune fille et le jeune homme sortit vainqueur de l'épreuve qui lui avait été imposée. Mais lorsqu'il réclama le prix de sa victoire, le dragon se mit en fureur et lui dit : Tu as, il est vrai, dompté mes taureaux et échappé aux géants, mais je n'ai nulle envie de te donner la toison. Tout ce que je puis faire pour toi, c'est de ne pas t'ôter la vie, comme cela me serait facile ; retourne chez toi le plus promptement que tu pourras, c'est mon dernier conseil. La fille du dragon, présente à l'entretien, fit signe au jeune homme de ne pas répondre. Elle connaissait des formules magiques qui pouvaient endormir le dragon ; elle plongea le monstre dans un profond sommeil. Puis elle enleva la toison de l'arbre auquel elle était suspendue et, munie de ce précieux trésor, elle s'embarqua promptement avec son amant pour retourner dans le pays du roi son oncle. Le dragon réveillé et constatant leur fuite voulut les poursuivre, mais il ne put les atteindre, et le jeune homme, dès qu'il fut arrivé dans sa patrie, épousa la fille du dragon.

On trouvera facilement dans nos contes populaires des histoires analogues à celle que l'on vient de lire. Ce n'est pas le mythe primitif, car, sous cette forme, nous n'en saurions comprendre le sens ; mais le mythe a du se présenter sous cette forme à un certain moment de son évolution et c'est ainsi que l'antiquité grecque nous l'a transmis.

La légende grecque diffère de nos légendes populaires sous un point essentiel. Dans nos contes, les personnages, les localités, sont toujours désignés d'une façon abstraite. Dans le mythe hellénique, au contraire, êtres et lieux portent un nom qui leur est propre. C'est pourquoi les grecs ont pu croire à la théorie évhéméristе. Le héros des Argonautiques s'appelle Jason. Le vieux roi qui l'envoie conqué-

Digitized by Google

rir la toison se nomme Pelias. Il habite une ville d'Iolchos située dans une région nommée la Thessalie. La toison est au pouvoir d'Aiétès qui règne sur un pays qu'on nous dit être la Colchide. C'est Médée, sa fille, qui épousera le héros. La désignation des personnages par des noms déterminés n'a pas une grande importance. Il n'en est pas de même, en ce qui concerne les lieux, et nous en verrons plus loin les conséquences.

Nous allons maintenant étudier le mythe et chercher quelle en est la nature.

Dans le travail que j'ai publié sur le *Surnaturel des contes populaires*, j'ai expliqué comment l'exploit mythique représentait toujours la lutte de la lumière contre l'obscurité. Le héros est un lumineux, un dèva; le monstre, son ennemi, personnifie les ténèbres. L'objet à conquérir figure la lumière elle même. La légende de Jason rentre dans le cas général.

Jason est donc un lumineux. Nous ignorons si Apollonius en avait conscience, nous serions même disposé à en douter. Et cependant il parle de son héros dans des termes qui semblent très significatifs. Au vers 774 du chant premier, il le compare à un astre brillant dont l'éclat rouge resplendit au milieu d'un ciel obscur. Le ciel obscur indique nettement qu'il s'agit ici de la lumière naissante. La couleur rouge, seule, n'est pas à sa place ; mais elle s'est introduite dans le mythe à la place de la couleur blanche par suite de la confusion qui s'est faite entre l'aube et l'aurore. Ailleurs (III. v. 957), Jason apparait à Médée beau et resplendissant comme Sirius, au moment où il s'élève de l'Océan, (n'est-ce pas encore la lumière naissante ?). — Il est beau comme Apollon (le dieu par excellence de la lumière) (III. v. 1285). — D'ailleurs, le divin Jason (Θεῖος Ἰήσων), comme l'appelle Mimnerme, est de la race des héros et les héros, dit le poète, brillent comme des astres éclatants au milieu des nuages (I. v. 240).

Peut-être objectera-t-on que ce sont là des métaphores poétiques auxquelles il ne faut pas accorder tant de précision. C'est en effet ce qu'on nous enseigne dans nos études classiques, faute d'une meilleure explication, mais croit-on couper court ainsi à toute recherche ? Nous serions disposés à penser qu'une métaphore poétique n'est autre chose qu'une métaphore inexpliquée ou qui semble inexplicable. Il y a des métaphores que les lois de notre entendement développent naturellement. La comparaison dont il s'agit ici est trop étrange pour ne pas être due à des raisons particulières. Un homme ne ressemble pas à un astre.

La toison, avons nous dit plus haut, représente la lumière. Le fait a déjà été reconnu par un certain nombre de mythographes. Il suffit

Digitized by Google

d'ailleurs de lire Apollonius. « Les éclats de la toison mettent sur les joues de Jason au moment ou il l'emporte un rouge ardent semblable à celui du feu (IV, v. 172) et le sol resplendit au loin devant lui (id. v. 178). — Ailleurs : « Les nymphes sont entourées d'un éclat semblable à celui du feu, si vive était la splendeur que lançait la toison (IV, v. 1145) ». « Elle brille comme l'éclair de Zéus (IV. v. 185) » par conséquent comme la lumière au milieu de la nuit. « Elle est semblable aux nuages qui surgissent des rayons enflammés du soleil levant (IV. v. 125) ». Ces deux vers donnent la véritable définition de la toison. A l'origine, elle est un nuage brillant qui se montre à l'horizon et annonce l'aube matinale. Le bélier, comme tous les animaux mythiques, est la représentation du nuage. C'est parce qu'il est un nuage, qu'il peut transporter Phrixos et lui faire traverser l'espace au dessus de l'Océan. Celui dont il est ici question fait partie des troupeaux solaires, qui sont les vapeurs qui accompagnent le soleil levant. S'il s'agit d'un nuage doré par le soleil, on peut dire que c'est un bélier d'or. Pourquoi dans le cas actuel, la toison a-t-elle remplacé l'animal ? Nous ne chercherons pas à l'expliquer. Comme la toison est seule apparente, un bélier d'or est un bélier qui a une toison d'or.

C'est donc la lumière solaire que le héros va chercher en Colchide ; c'est là en effet qu'elle était cachée, comme nous l'apprend le poète Mimnerme (fr. 11) lorsqu'il dit que les rayons du soleil sont enfermés dans une chambre d'or, chez Aiètès, sur les bords de l'Océan.

Ce bélier d'or constitue encore un exemple de la confusion qui s'est opérée entre l'aube et l'aurore, de l'identification du soleil avec la lumière. Si le nuage est représenté par un bélier, la couleur de l'animal prouve nettement qu'il est question d'un nuage blanc. Nous retrouvons d'ailleurs la racine *Ar* qui exprime l'idée de lumière (et la lumière est blanche) dans le nom du bélier, Ἄρνὸς en grec, *aries* en latin. A l'origine, la toison que Jason va conquérir ne devait pas être dorée et il est intéressant de constater que, suivant le Scoliaste d'Apollonius, si la plupart des auteurs s'accordent pour la dire d'or, quelques uns cependant ont des versions différentes et que, suivant Simonide, elle aurait été blanche. C'est là, à notre avis, la couleur originaire.

Etudions maintenant les exploits de Jason. Il semble qu'il n'avait pas autre chose à faire que de combattre le dragon et de lui enlever son trésor. Mais le roi Aiètès le soumet à d'autres épreuves et ces épreuves semblent étranges, si l'on considère qu'elles n'ont aucun rapport avec le sujet du mythe et qu'elles ne sont d'aucune utilité

Digitized by Google

pour celui qui les ordonne. Le narrateur a-t-il réuni ici plusieurs légendes différentes qui avaient cours sur le compte du personnage ? Nous l'ignorons. Quoiqu'il en soit, Jason accomplit trois exploits. C'est là d'ailleurs une particularité que l'on retrouve souvent dans nos contes et l'on sait le rôle qu'y joue si souvent le nombre trois. Notre héros a trois genres d'ennemis à combattre : des taureaux, des géants, et un dragon. Ces adversaires du héros légendaire sont bien connus ; ils sont tous des représentations de l'obscurité. Les géants ont été en guerre contre les dieux. Apollon, Hèraklès et d'autres encore ont vaincu le dragon. La tradition hellénique nous parle du taureau de Marathon, du taureau de Crète et d'autres taureaux généralement suscités par Posidon, dieu de l'obscurité et des nuages. Apollonius nous dira que les taureaux d'Aiètès ont des pieds d'airain, sont enveloppés de vapeurs et lancent par la bouche des torrents de fumée. Certaines expressions sembleraient indiquer que des flammes sortent de leur bouche. Dans ce cas l'auteur n'a pas compris la légende ; le plus souvent, c'est le traducteur. L'expression ordinaire en parlant des monstres, est : πῦρ πνέοντες, qui soufflent du feu, mais il faut comprendre que πῦρ désigne le feu terrestre, qui produit toujours de la fumée. Aucune équivoque n'est possible.

Nous ajouterons pourtant quelques observations à propos des géants. Lorsque Aiètès prévient Jason qu'il sera exposé à leurs coups, il parle seulement d'hommes armés, mais ce sont bien de vrais géants ; le poète nous dit qu'ils sont des fils de Gaia et, au vers 1070 (ch. III), les désigne explicitement sous le nom de géants. Ces monstres ont ceci de particulier qu'ils sortent de la terre lorsqu'on y a semé des dents de dragon. On comprend facilement que la légende les fasse sortir de la terre puisqu'ils sont les fils de Gaia, mais pourquoi surgissent-ils après qu'on a semé des dents de serpent, nous ne le devinons pas. Le même phénomène s'est produit aux yeux de Cadmus lorsqu'il sema les dents du serpent qu'il avait tué en Béotie et, suivant Apollonius, ce seraient les dents du même serpent qu'Aiètès avait remises à Jason. La légende avait probablement attribué un même exploit aux deux personnages et, pour concilier ces deux versions, on dut supposer que Cadmus n'avait semé que la moitié des dents et que l'autre moitié recueillie en Béotie par Arès et Athèna aurait été donnée à Aiètès par ces deux divinités. C'est ainsi que le besoin d'explications développe toujours le récit.

Examinons maintenant comment Jason réussit à l'emporter sur ses ennemis. Il emploiera pour cela trois moyens différents : la force, la ruse et la magie.

Digitized by Google

Il dompte les taureaux en luttant directement avec eux. Mais comme ce sont des monstres surnaturels, il ne saurait les vaincre que par une force surnaturelle et Médée a du donner préalablement à celui qu'elle aime la liqueur magique qui rend à la fois invincible et invulnérable et notre héros a eu soin de s'en enduire, lui et ses armes. — Pour échapper à la fureur des géants, Jason use d'un singulier procédé, qui lui a été enseigné par Médée et dont Cadmus d'ailleurs s'était déjà servi dans les mêmes circonstances. Il lance une grosse pierre au milieu de ses ennemis et ceux-ci, tournant leurs armes les uns contre les autres, se massacrent entr'eux. Apollonius ne donne pas l'explication du fait, mais nous la trouvons dans Phérécyde (f. 44) à propos de la légende de Cadmus. Le géant qui reçoit un coup de pierre croit qu'elle lui a été lancée par un de ses congénères et tourne sa colère contre eux. C'est ainsi que dans le conte germanique, le vaillant petit tailleur qui n'a affaire qu'à deux géants endormis, grimpe sur un arbre, jette une pierre à l'un d'eux qui se réveille et, ne voyant que son compagnon, engage le combat avec lui. Nous aurions donc là un exemple d'une facétie introduite dans le mythe. Cependant la facétie est assez rare dans la légende grecque et l'on peut se demander si l'interprétation n'aurait pas été imaginée après coup et si la forme de l'incident étudié n'aurait pas une autre origine.

Enfin Jason enlève la toison après que le dragon a été endormi. Mais il a fallu, pour le plonger dans le sommeil, l'intervention de Médée qui a du employer toute sa connaissance de la magie. Après avoir appelé à son aide Hypnos, le dieu du sommeil, et Hecate, la reine des nuits, la jeune fille, au moyen d'une branche de genèvrier a aspergé les yeux du monstre d'une préparation magique. — Phérécyde dit simplement que Jason tua le dragon et le mythe primitif n'en disait certainement pas davantage. Les narrateurs postérieurs ont imaginé les moyens pour allonger le récit.

Pour terminer ce qui concerne le mythe fondamental des Argonautique, nous ajouterons une observation au sujet d'Aiètès. Dans notre récit supposé sous forme de conte, nous avons fait de la jeune fille qui épouse le héros la fille du dragon, Médée a pour père le roi qui gouverne le pays. Mais nous croyons qu'à l'origine, Aiètès est la dénomination du monstre ou de l'être démoniaque qui a la toison en sa possession. Le gardien de ce trésor lumineux est nécessairement une personnification de l'obscurité.

D'ailleurs Aiètès est l'ennemi de Jason, du dèva, puisqu'il le poursuit, comme le dragon de nos contes poursuit le héros ravisseur. Aiètès est le frère de Circé, une sorcière, qui détient aussi dans

Digitized by Google

son île un autre héros, Ulysse. La fameuse plaine de Circé, πεὶδίον κιρκαῖον, est voisine du Phare. Il y a eu certainement dans la légende certaines confusions géographiques dont la discussion nous entraînerait trop loin, mais à notre avis, Aiètès est de la race opposée à la race des dieux.

Le développement du récit fit plus tard d'Aiètès un personnage humain ; on supposa qu'il était le roi du pays qu'il habitait. On put dès lors lui supposer une famille, une cour, des sujets, un palais, une capitale. Et le narrateur put allonger sa composition en ajoutant aux exploits de Jason, l'histoire de sa réception par le roi, de ses entretiens avec lui et les personnages de sa famille, de l'amour naissant de Médée pour le héros, lorsqu'il paraît à la cour, des moyens qu'emploie la jeune fille pour se trouver seule avec lui, de l'entente des deux amants pour la réussite des épreuves imposées par Aiètès etc., etc. Apollonius développe tout le drame colchidien dans le 3e chant de son poème qui ne compte pas moins de 1407 vers. Mais il y joint encore trois autres chants d'une étendue considérable et l'on peut se demander d'où il a tiré les matériaux d'un aussi long travail. Ils résultent en grande partie du fait de la localisation terrestre des régions fabuleuses. Nous avons ici un exemple frappant de la manière dont se développe l'épopée.

Le héros hellénique étant devenu avec le temps, comme le héros de nos contes, un personnage humain, habite la terre. Il doit aller dans la région extra terrestre et fabuleuse, pays des êtres surnaturels où se passe toujours, à l'origine, l'action mythique. Tout ce que l'on sait de ce pays, c'est qu'il se trouve au delà de la mer ou ceinture liquide qui baigne la terre dans tout son pourtour et sur les rives de cette mer à laquelle les grecs donnaient indifféremment les noms d'Okeanos ou de Pontos. Le héros doit donc traverser le Pontos. Un conte germanique, par exemple, ne saurait nous en dire davantage, car personne n'a jamais navigué sur cette mer fabuleuse et nous ne la connaissons pas. Les grecs étaient ou se croyaient mieux renseignés à cet égard.

Lorsque leurs ancêtres, venus probablement de la Russie centrale, arrivèrent sur les bords de la mer noire, ils n'avaient jamais vu la mer. Ils se figurèrent parvenus aux extrémités de la terre, crurent reconnaître le Pontos de leurs légendes et donnèrent le nom de Pontos au grand bassin liquide qu'ils avaient sous les yeux. Il y eut dès lors un Pontos terrestre et réel. Le théâtre des exploits héroïques était, dans la tradition, au delà du Pontos, du côté où le soleil se lève. On le chercha sur la rive orientale de la mer noire, on donna à

Digitized by Google

cette rive le nom de Colchide qui était probablement un nom légendaire, et on localisa dans cette région les histoires de Prométhée, de Jason et autres personnages de la fable.

Voilà donc la toison d'or placée dans un lieu géographique nettement déterminé. La patrie de Jason avait été fixée à Iolchos, en Thessalie. Le point de départ et le point d'arrivée sont désormais réels et connus. La route pour aller de l'un à l'autre passait par des régions que les grecs navigateurs avaient traversées. Si on voulait entrenir plus longtemps l'intérêt des auditeurs, on pouvait décrire avec détails ces divers pays, avec les incidents éventuels du voyage. Et si, après avoir conduit les héros en Colchide, on les faisait revenir par une autre route, on se donnait encore la faculté de passer en revue de nouvelles localités. C'est ainsi qu'Apollonius a pu consacrer deux chants entiers à la traversée de Grèce en Colchide et tout un chant au retour.

Quand la Colchide était fabuleuse, Phrixos dut s'y rendre à travers les airs sur le dos d'un bélier. Dans les plus anciennes formes de nos contes, le principal personnage a recours également à des moyens surnaturels pour se transporter au pays inconnu qui sera le théâtre de ses exploits. Dans le cas actuel, Jason s'embarque simplement sur un navire, ainsi qu'il convient pour une traversée maritime terrestre. Et pourtant ce ne sera pas un navire ordinaire. Celui-ci a été construit par Argos (dont il portera le nom) d'après les conseils d'Athèna. Une des pièces de la carène a été coupée par la déesse elle-même dans la forêt de chênes de Dodone. Cette poutre a le don de la parole ; elle peut donner des conseils à Jason s'il se trouve dans l'embarras et le navire le conduirait certainement tout droit en Colchide s'il en ignorait le chemin,

Jason ne saurait manœuvrer seul ce bâtiment. Soit qu'il navigue à la voile ou à la rame, un pilote et des matelots lui sont nécessaires. La légende d'ailleurs lui en accorde un nombre assez grand. Dans Apollonius, les Argonautes, c'est-à-dire ceux qui s'embarquent sur le fameux Argo, sont au nombre de cinquante-quatre. Les autres versions du drame Jasonien en diffèrent peu sous ce rapport et l'on a supposé, peut-être avec raison, que le chiffre légendaire devait être cinquante, nombre qu'on retrouve assez fréquemment dans la mythologie hellénique.

Mais il y a un point qui doit ici fixer spécialement l'attention. Aucun de ces personnages n'est un mortel ordinaire. Tous, sans exception appartiennent à une espèce fabuleuse et surnaturelle ; ils sont de la race des héros, et des acteurs habituels des récits traditionnels. Quelle peut en être la raison ? Nous devons la chercher dans la na-

Digitized by Google

ture originaire du mythe. Lorsque le héros de nos contes voyage, il ne rencontre sur sa route que des êtres surnaturels, nains, fées, sorciers, géants, etc. ; jamais être humain ne se montre à sa vue parcequ'aucun homme ne saurait fréquenter les lieux qu'il parcourt. C'est parce qu'il est lui-même un héros qu'il lui est permis d'y passer. C'est parceque Jason est un héros, qu'il pourra naviguer sur le Pontos et des héros seuls sont capables de l'accompagner dans son expédition.

On peut croire qu'Apollonius n'avait pas conscience de ces raisons, mais telle est la force de la tradition qu'elle oppose une résistance prolongée à l'altération et il n'est pas inutile de constater avec quelle persistance la poésie grecque la respecte.

Nous trouvons au nombre des Argonautes les héros les plus fameux de la Grèce, Héraklès avec son favori Hylas, Castor et Pollux, Zétès et Calais, fils d'Aiolos, Pélée, Méléagre, le divin chanteur Orphée, Lynkeus, Telamon, etc. Ceux qui regardent ces héros comme historiques peuvent se demander si le narrateur a bien réfléchi en réunissant sur un même navire et dans une même expédition des personnages qui n'ont peut-être pas tous vécu à la même époque. Mais s'ils sont fabuleux, la question ne présente pas de difficulté. L'époque du mythe est très ancienne, c'est tout ce que l'on nous en dit. Elle n'a pas de date et ne saurait en avoir ; les évènements ne comportent aucune chronologie. Sans doute, lorsque les Grecs eurent imaginé des généalogies pour les dieux et les héros, certains rapports de temps entre les faits personnels à chacun d'eux en furent la conséquence. La tradition orale n'en eut pas souci. Il y a eu une époque mythique, tous les êtres fabuleux ont vécu dans ce temps là ; on peut remarquer d'ailleurs que ces êtres ont toujours le même âge ; les uns sont toujours jeunes et vigoureux, d'autres toujours vieux.

Le moment est venu d'une étude détaillée du voyage des Argonautes. Nous ne devons pas supposer qu'Apollonius fera la description des points géographiques réels ; nous ne sortirons pas du domaine de la fable. Remarquons seulement que, lorsque les Grecs eurent identifié une première fois quelques uns des lieux de leurs légendes à des lieux réels, ils s'efforcèrent peu à peu de retrouver sur la terre tout ce que leur mythologie leur avait fait connaître. Ils n'y réussirent pas toujours ; les positions assignées aux pays légendaires ne s'accordent pas toujours exactement avec la légende, mais on n'y regardait pas de si près. Quoiqu'il en soit, ce sont des régions mythiques que visitent les Argonautes ; seulement elles seront rangées dans l'ordre géographique des lieux réels auxquels on les a

Digitized by Google

identifiées. Elles ne seront pas habitées par des hommes ; avec un peu d'attention, on peut reconnaître que l'on a toujours affaire à des êtres surnaturels, et les évènements de la traversée seront des évènements fabuleux. On reportera à l'époque du voyage de Jason les faits que la fable indique comme s'étant passés dans les pays dont le navire Argo longe le littoral, et comme nous l'avons remarqué plus haut, cette concordance supposée des faits mythiques est sans inconvénient, puisque la fable ne comporte aucune chronologie. Les histoires qu'elle raconte sont reportées indistinctement à une époque ancienne, aussi ancienne qu'on voudra, puisqu'il n'y a aucun souvenir de quelqu'un ayant assisté à un évènement surnaturel et qu'il ne s'en produit plus. Nous n'en savons pas davantage. — Jason n'a pu voir que des faits fabuleux, visiter que des contrées fabuleuses. Qu'Apollonius en eût ou non conscience, il s'est conformé à ces conditions. D'ailleurs, il n'a pas inventé son récit ; il a du suivre le plan tracé par ses devanciers. Le mythe et la religion se touchaient d'ailleurs de trop près pour qu'il fût permis de défigurer l'un ou l'autre. Nous pourrons seulement admirer, dans le poème, l'érudition mythologique étendue qui en a fourni les éléments et l'esprit de systématisation qui les a ingénieusement coordonnés.

II

De Grèce en Colchide

Suivons maintenant le navire Argo dans sa course vers l'Orient. Iolchos, lieu de résidence de Pelias et de Jason est situé au fond du golfe de Pagases. C'est donc dans le port de Pagases, à peu de distance de cette ville, que s'embarquent les Argonautes. *Namque ferunt*, dit Properce, *olim Pagasæ navalibus Argos egressam* (1). Le navire passe en vue du Pélion, la demeure du centaure Chiron (dans le poème orphique, les héros vont faire visite au centaure). Les nymphes de la montagne se réunissent sur le plus haut sommet pour assister au départ.

Lorsqu'on sort du golfe de Pagases, on longe la côte Sud de Magnésie, le cap Tisée, le promontoire Skepias, vis à vis l'île de Skiathos. Arrivés en ce point, les Argonautes devraient se diriger sur Lemnos, pour aller droit à leur destination. Mais, dans le voisinage, se trouvent d'autres localités mythiques et le poète ne saurait perdre l'occasion d'en parler. Le navire remonte donc vers

1. I, 20, 17.

Digitized by Google

le Nord, le long de la côte de Magnésie, passe en vue de Peiresias et de Magnésa, puis va atterrir sur une grève où s'élevait le tombeau de Dolops, fils d'Hermès. La tradition exigeait en effet une station des Argonautes en cet endroit qui, dans certaines variantes, était même considéré comme le lieu de leur embarquement, et Apollonius rapporte que, de son temps encore, ce point du littoral se nommait ἀφέται Ἀργοῦς.

Partant de là, le poète nous fait remonter encore plus au Nord afin de nous parler de Meliboia qui a vu naître Philoctète et de toute la région voisine qui passait pour avoir été le théâtre de la guerre des dieux et des géants. Le souvenir de cette lutte fameuse se rattache au mont Ossa, à l'Olympe, à Homolé (ville dans Apollonius, mais montagne et demeure des centaures dans Virgile [1]), au fleuve Amykos (qui porte le nom d'un géant, fils de Posidon), à Pallènes, patrie de Protée suivant le scoliaste et demeure des géants, dans Pausanias [2]). Les héros voient toutes ces localités défiler sous leurs yeux ; puis ils se dirigent enfin vers l'Est, passent en vue du mont Athos et vont aborder à Lemnos.

Ici se place le premier épisode de la traversée.

L'existence d'une Lemnos géographique ne doit pas nous tromper sur le caractère du récit. Si nous pouvions oublier que tout se passe dans le domaine de la fable, l'histoire de l'escale faite à Lemnos nous le remettrait en mémoire. Les grecs avaient donné le nom de leurs îles mythiques à un certain nombre d'îles réelles et tel était le cas de Lemnos. C'est dans la Lemnos fabuleuse que nous conduit le poète, celle où tomba Dionysos lorsqu'il fut précipité par Zeus du haut du ciel. Les héros qui viennent y aborder sont des êtres fabuleux, les habitants qu'ils y rencontrent ne sont pas d'une espèce différente. L'île est alors en effet la demeure des Amazones. Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une digression au sujet de ces femmes célèbres dans la légende ; mais nous ne saurions les considérer que comme une race mythique. Lorsque les anciens en eurent fait une race réelle, cette population de femmes sans maris fut toujours pour eux un problème embarrassant. Dans la légende, la difficulté n'existait pas. Comme tous les personnages mythiques, à l'origine, les Amazones étaient immortelles ; elles n'avaient nullement besoin de se reproduire. Devenues des êtres humains, soumises par conséquent à la loi de la vieillesse et de la mort, elles durent avoir des enfants pour continuer l'espèce et l'esprit grec s'ingénia à trouver

1. En. VI, v. 675.
2. I, 25, 2.

Digitized by Google

des expédients pour les rendre mères. Jason et ses compagnons étant débarqués à Lemnos, l'occasion était tentante pour supposer entre eux et les Amazones des unions temporaires. Tel est en effet l'incident du séjour des Argonautes dans l'île.

Au sortir de Lemnos, au lieu de faire route directement vers l'Hellespont, le navire fait un nouveau crochet vers le Nord. Il y a encore de ce côté une localité mythique à visiter. C'est une île Electris qui doit son nom à Electra, la fille d'Atlas. Ce nom rappelle les îles Electrides, dont il est fait parfois mention dans les auteurs grecs et auxquelles on a vainement essayé d'assigner une position géographique. Celle dont il est ici question avait été identifiée avec Samothrace. Les Argonautes visitent donc Samothrace, qui passait aussi pour la demeure des Cabires et était célèbre par des mystères religieux auxquels Jason et ses compagnons se font initier. Cette cérémonie accomplie, ils reprennent la mer, traversent le golfe Mélas, passant entre la Thrace et l'île d'Imbros, et arrivent à la pointe Ouest de l'Hellespont.

Dans la traversée du détroit, Apollonius nous fera passer en revue toute la cote Asiatique : le rivage Rheteien (Rheteia est la fille de Protée, suivant le scoliaste) ; Abarnis, où Aphrodite accoucha de Priape ; Percote, où Melanippos faisait paître les bœufs [1] ; Pitya, où Phrixos avait déposé un trésor ; puis la terre de l'Ida, la ville de Dardanie, Abydos patrie de Léandre. Toutes ces localités sont nommées dans la légende.

Parvenus dans la Propontide, les Argonautes suivent la côte d'Asie et vont d'abord mouiller près de la presqu'île de Cyzique. De nombreux souvenirs traditionnels semblent rattachés à ce point du littoral. La presqu'île devait sans doute son nom à Cyzicos, roi des Dolions, qui gouvernait le pays au moment du passage du navire Argo. Les Dolions avaient pour voisins et pour ennemis des géants, sauvages et féroces, fils de Gaia, et possédant chacun six bras vigoureux. Ces monstres avaient été suscités par la déesse Hèra et leur défaite était reservée à Hèraklès. Ce nouvel exploit n'est qu'une variante de tous ceux qui sont attribués à ce héros. Avec l'aide de ses compagnons, il purge en effet la contrée de ces géants et il semble qu'il ne se soit embarqué sur l'Argo que pour remporter cette victoire, car il quittera bientôt l'expédition.

Le passage supposé des Argonautes dans ces lieux y avait laissé de nombreuses traces, si nous en croyons Apollonius. Dans un sanctuaire d'Athèna, on montrait une pierre qui passait pour avoir

1. Hom. Iliad. XVI, v. 398, 5 col.

Digitized by Google

servi à mouiller le navire et qui aurait été déposée par les héros en cet endroit. Ce sanctuaire était voisin d'une source Artakié dont le nom est probablement mythique, car Homère cite une source Artakié dans le pays fabuleux des Lestrygons (1). On montrait encore une autre pierre, appelée la pierre sacrée, autour de laquelle les Argonautes auraient attaché leurs amarres. Certaine route portait encore, du temps d'Apollonius, le nom de route de Jason. — Jason ayant tué le roi Cyzicos par erreur, la reine Cleitè se pendit de désespoir. Les habitants de Cyzique, dit le poète, continuent de célébrer un certain anniversaire dont les rites religieux conservent le souvenir de cette mort. Une source voisine, appelée Cleitè, passait pour s'être formée des larmes répandues par les femmes des Dolions à l'occasion de cet évènement.

Le sommet de la presqu'île de Cyzique s'appelait le mont des Ours, parceque, dit le scoliaste, les nourrices de Zeus y avaient été changées en ourses. A côté, un autre sommet, le Dindymos était consacré à Rhéa. Les Argonautes construisirent sur ce dernier un autel en cailloutage (un temple, suivant Strabon) et les cérémonies que célébrèrent les Phrygiens dans les temps postérieurs conservèrent, dit Apollonius, quelques uns des rites pratiqués par les compagnons de Jason. La déesse manifesta sa protection en faisant jaillir une source que l'on dénomma plus tard la source de Jason.

La retraite du navire Argo dans cette région est le second épisode de la traversée. On continue ensuite la route vers l'Est, et après avoir dépassé le fleuve Rhindakos et le rivage où se trouve le tombeau d'Ægœon (un géant), les Argonautes s'enfonçent dans une baie où le fleuve Kios a son embouchure. C'est là que la tradition faisait disparaître Hylas, le compagnon chéri d'Hèraklès, enlevé par les Nymphes. Nous n'avons pas à insister sur cet incident mythique. L'enlèvement des beaux jeunes gens par les êtres surnaturels qui habitent les eaux est un fait qui se répète souvent dans nos contes comme dans les récits helléniques. Hèraklès et Polyphèmos qui ont voulu aller au secours d'Hylas manquent le départ du navire et sont abandonnés chez les Mysiens. La volonté de Zeus avait décidé qu'ils n'iraient pas plus loin. Hèraklès devait retourner promptement à Argos pour continuer la série des exploits que lui imposait Eurysthée. Polyphèmos devait fonder une ville à l'embouchure du Kios et les habitants de cette ville, si nous en croyons le poète, continuent encore de son temps à chercher Hylas.

Le narrateur qui a fait embarquer Castor et Pollux avec Jason,

1. Od. X. v. 108.

Digitized by Google

avait certainement un motif. Il leur destinait un rôle et pour qu'ils puissent le remplir, il fait aborder le navire sur la côte de Bithynie, dans le pays des Bebrykes. Amycos, roi des Bebrykes, est tué par Pollux dans une lutte corps à corps, au pugilat, et le peuple qui veut venger sa mort, est complètement défait par les Argonautes. Nous avons ici une variante du combat des dieux contre les géants.

Les Bebrykes sont un peuple fabuleux. Il habite, dans notre poëme, la côte de l'Asie Mineure, mais la légende connaît aussi des Bebrykes en Ibérie, c'est-à-dire à l'extrême Ouest, tandis que nous pouvons considérer ceux des Argonautiques comme voisins des limites orientales du monde connu des Grecs. Le combat de Pollux et d'Amycos figure le combat de la lumière contre l'obscurité et Apollonius ne l'ignore pas. Il raconte qu'Amycos, fils du dieu des nuages, Posidon, ressemble au monstre Typhœus ou à l'un de ses enfants, tandis que le fils de Tyndare est comparé à un astre céleste dont la vive lumière resplendit dans les ombres de la nuit.

Le navire Argo s'engage ensuite dans les eaux du Bosphore. Ici se place l'épisode, bien connu, de Phinée. Phinée est devenu aveugle pour avoir dévoilé les desseins des dieux. Il est par suite devenu l'objet de la persécution des Harpyes qui enlèvent tous les mets de sa table ou infectent le peu de nourriture qu'elles lui laissent. En récompense de l'hospitalité qu'il donne aux Argonautes, Zetès et Calais, les fils de Borée, le débarrassent de ces monstres en les chassant tous de son pays. Ce mythe est assez obscur. Quoiqu'il en soit, Phinée connaît l'avenir ; il remplira ici le rôle que, dans nos contes, joue le nain rencontré par le héros dans la forêt. Il expose aux Argonautes le sort qui les attend, la route qu'ils doivent suivre, les dangers qu'ils ont à courir et les moyens de s'en préserver.

Dans la tradition ordinaire, Phinée n'habite pas les rives du Bosphore. Le lieu de son séjour est Salmydesse, sur la mer Noire, en dehors du Bosphore et sur la côte du Pont Euxin au nord, par conséquent en dehors de la route suivie par les Argonautes, qui longent, comme nous le verrons tout à l'heure, la côte d'Asie. Mais il n'y a pas lieu de trop se préoccuper de ce changement d'habitat. Toute cette géographie des légendes n'est jamais nettement fixée. Tantôt Phinée demeure en Thrace, tantôt il règne sur les Paphlagoniens ou même sur les Bithyniens. La position de la Bithynie est elle-même incertaine et le scoliaste d'Apollonius dit qu'il y a deux Bithynies, l'une en Europe, l'autre en Asie. Le texte du poème ne dit pas même clairement sur quelle rive du Bosphore les Argonautes ont trouvé Phinée. Ces incertitudes sont communes à tous les récits fabuleux.

Digitized by Google

Jusqu'au point où nous sommes arrivés, sauf un vent plus ou moins fort et plus ou moins favorable, rien n'a interrompu la navigation des Argonautes. Elle s'est accomplie dans les conditions terrestres ordinaires. Un seul danger sérieux et en même temps surnaturel les attend à leur entrée dans la mer Noire. Pourquoi le mythe a-t-il choisi de préférence l'extrémité est du Bosphore pour en rendre le passage dangereux. La raison en est facile à trouver. En réalité, la sortie du détroit n'est gênée par aucun écueil et les bâtiments ordinaires n'éprouvent aucune difficulté spéciale à traverser ces parages. Mais la mer Noire s'appelle le Pontos et s'il est permis aux mortels d'y naviguer, il ne leur était pas permis de naviguer sur le Pontos primitif et fabuleux, demeure d'êtres surnaturels, bassin extra terrestre interdit aux humains, et Argo n'y pénètre que parcequ'Argo est un navire surnaturel, construit par les dieux et monté par des êtres divins. Le mythe devait donc supposer à l'entrée du Pontos une barrière infranchissable, menaçant d'une mort certaine ceux qui voudraient tenter l'aventure.

La barrière se présente ici sous la forme de deux roches, κυάνεαι πέτραι (les roches noires) ou συμπλέγαδες (celles qui s'entrechoquent, suivant la traduction admise), roches mobiles, qui s'écartent et se rapprochent tour à tour, s'écartant pour attirer le navigateur et se rapprochant pour l'écraser s'il a l'imprudence de s'engager dans l'espace un moment laissé libre, soulevant dans leurs mouvements d'énormes vagues capables d'engloutir tout ce qui s'en approche. Le poète laisse courir son imagination pour décrire les mouvements de la mer, les vagues soulevées et les tourbillons d'eau qui s'élèvent jusqu'aux nues. Argo n'échappe au danger que grâce à l'intervention de la déesse Athéna qui saisit le navire de la main gauche pour lui faire franchir le passage, encore y laisse-t'il quelques-uns des ornements de sa poupe. Et pourtant, suivant les conseils de Phinée, les Argonautes avaient prudemment lancé d'abord une colombe ; la colombe avait passé et c'était pour eux l'indice du succès assuré. Il est vrai que la colombe y avait laissé aussi quelques plumes de sa queue. Le détail relatif à la colombe aurait besoin d'une explication.

Dès que les Argonautes eurent passé, les roches cessèrent d'être mobiles et demeurèrent fixées dans la mer. A partir de ce moment, le Pontos fut accessible à tous les humains. Les dieux avaient en effet décidé que la voie serait libre pour tous, dès qu'un mortel (et Jason était devenu un mortel) l'aurait une fois traversée sur un navire. Car Phrixos était déjà allé en Colchide, mais il était porté par un bélier.

Digitized by Google

On a voulu retrouver les roches Cyanées représentées par deux petits rochers qui se trouvent à l'embouchure orientale du Bosphore et expliquer le mythe par les dangers qu'elles feraient courir aux bâtiments qui entrent dans la mer Noire. En réalité, ces rochers sont sans importance et ne gênent nullement la navigation.

Voici donc les Argonautes dans le Pontos ; ils y continueront tranquillement leur route, le long de la côte d'Asie, la mieux connue ou mieux la seule bien connue des Grecs. Au sortir du Bosphore, c'est d'abord le fleuve Rhébas, puis le rocher de Colonè, le cap Mélas, les embouchures du Phyllis (où Dipsacos reçut Phrixos et son bélier), le temple élevé à Phrixos, le fleuve Calpé, l'île Thynias, où Apollon apparaît aux héros et où ceux-ci élèvent un monument à la Concorde, le fleuve Sangarios (père d'Hécube suivant certaines traditions) et le pays des Mariandyniens, le fleuve Lycos et le marais Anthémoessa, enfin le cap Achérousis.

Ici, nouveau mouillage de l'Argo. Nous sommes arrivés à un lieu mythique, le fleuve voisin porte le nom de l'Achéron. Dans la vallée se trouve l'antre d'Hadès, l'antre par lequel Hèraklès a fait sortir Cerbère de l'enfer. C'est là, suivant Hérodore, que Cerbère vomit son venin qui produisit la plante aconit. On disait encore qu'Hèraklès y avait accompli l'un de ses exploits en tuant le géant Titias au pugilat. Peut-être est-ce là une variante de la lutte de Pollux et d'Amycos, car Lycos, le chef des Mariandyniens qui gouverne ce pays, est en lutte depuis longtemps avec les Bébrykes.

Pendant cette escale, deux Argonautes disparaissent : le pilote Tiphys est emporté par une maladie ; le prophète Idmon est tué par un sanglier. On reconnaît, dans ce dernier évènement, l'incident mythique ; le sanglier est l'ennemi ordinaire du héros de la légende.

Les Argonautes reprennent ensuite la mer, traversent l'embouchure de l'Achéron, dépassent le fleuve Callichoros et l'antre Aulion où le dieu Dionysos, à son retour de l'Inde, avait célébré des orgies et institué des chœurs. Plus loin ils voient le tombeau de Sthénélos, compagnon d'Hèraklès, qui l'ayant accompagné dans sa lutte contre les Amazones, vint mourir là sur le littoral, percé d'une flèche. L'ombre de Sthénélos se montre aux navigateurs et ceux-ci font un sacrifice en son honneur. Plus loin encore, ils élèvent un autel à Apollon, et Orphée ayant consacré sa lyre au dieu, la localité porta désormais le nom de Lyrè.

L'Argo croise ensuite l'embouchure du Parthénios, le fleuve où Artémis a coutume de baigner son corps divin ; il passe devant Sésamos, les rochers Erythiniens, les villes de Crobialos, Kromna et

Digitized by Google

Kutoros ; contourne le cap Carambis, longe la côte étendue de l'Aigialos et vient aborder à Sinope.

Sinope doit encore son nom à un personnage légendaire. Sinope était une fille du fleuve Asopos qui, suivant certaines versions, avait su conserver sa virginité et échapper aux poursuites amoureuses de Zeus et d'Apollon. Il n'y a pas lieu d'y insister ici. Les Argonautes rencontrent en ce lieu trois fils de Deimachos, un ancien compagnon d'Hèraklès, et les embarquent avec eux. Puis, favorisés par la brise, ils dépassent les fleuves Halys et Iris, doublent le cap des Amazones et vont s'arrêter près de l'embouchure du Thermodon.

Dans la partie du voyage que nous venons d'analyser, on peut reconnaître une certaine dose de géographie réelle ; elle est le fait d'additions postérieures au mythe primitif. Ce mythe se passait entièrement en dehors de la terre ; on le racontait et il était populaire avant que les progrès de la navigation eussent renseigné les Grecs sur les mers et les côtes que nos héros viennent de parcourir. La traversée des Argonautes se développa et se modifia avec les notions acquises par les courses maritimes. Au point où nous sommes parvenus, nous allons entrer dans le domaine presqu'exclusif de la fable. Les géographes qui ont voulu plus tard dresser la carte du Pont Euxin y ont peut-être inscrit tous les noms qui se trouvent dans le poème, mais cette inscription n'en garantit nullement la réalité.

Si nous lisons quelque part sur la carte le nom des Amazones, l'existence de ces femmes guerrières n'en sera pas mieux démontrée. Si le nom de Thermodon est écrit le long d'un fleuve, l'identification a été faite postérieurement. Les montagnes d'où il s'épanche pourront être dites montagnes des Amazones ; ce fleuve ne sera pas celui dont parle la légende, qui se dirige vers la mer en donnant naissance à quatre-vingt-seize cours d'eau différents.

Après le pays des Amazones, les Argonautes côtoient le littoral habité par les Chalybes, les Tibaréniens, les Mossynoiciens. Les Chalybes sont un peuple fabuleux. N'en est-il pas de même des Tibaréniens qui, suivant Ephore et Scymnus de Chio, passent la vie à rire et à s'amuser, pensant que c'est là le bonheur suprême ? Xénophon croit avoir vu les Mossynoiciens ; mais il ne nous dit pas s'ils ont réellement l'habitude d'enfermer leur roi dans une tour de bois et s'ils le condamnent à un jeûne de 24 heures toutes les fois qu'il rend un arrêt injuste, comme Apollonius le raconte.

Les Argonautes font ensuite escale dans l'île d'Arès (Aretias). Cette île est habitée par des oiseaux ennemis des hommes et qui les blessent de leurs propres plumes, en les lançant comme des traits.

Digitized by Google

Ce sont ces mêmes oiseaux qu'Hèraklès a combattus sur les bords du lac Stymphale. Dans certaines versions de cette légende, ces oiseaux n'auraient pas été tués par le héros, mais seulement mis en fuite, et se seraient réfugiés dans le Pont Euxin. Jason et ses compagnons s'en délivrent par le même moyen dont a usé Hèraklès, mais, n'ayant pas à leur disposition la fameuse crotale d'airain, ils font du bruit et effraient les oiseaux en frappant sur leurs boucliers.

Le navire Argo continuant sa route côtoie l'île Philyréide. C'est là que, suivant Apollonius (d'autres auteurs transportent l'évènement ailleurs), Kronos, trompant Rhéa, s'unit à l'Océanide Philyra. Surpris par son épouse dans le lit de sa maitresse, il s'échappa sous la forme d'un cheval et Philyra enfanta le centaure Chiron. Si les Grecs, avant d'imaginer leurs légendes, avaient connu les deux petits îlots auxquels, faute de mieux, les géographes se sont vus forcés de donner les noms d'île d'Arès et d'île de Philyra, ils eussent probablement choisi d'autres emplacements pour les exploits de Kronos et des Argonautes. Mais la mer Noire est très pauvre en îles et l'on n'avait pas à choisir.

Enfin nos héros côtoient le littoral habité par les Macrones, les Bécheires, les Sapeires et les Byzères, toutes populations inconnues. Comme ils passent en vue du Caucase, le poète profite de l'occasion pour leur faire apparaître l'aigle de Prométhée. Il leur fait entendre encore les gémissements du malheureux dont le foie est déchiré ; puis il les conduit à leur destination, à l'embouchure du Phase. Nous pourrions faire au sujet du Phase une réflexion analogue à celle que nous venons de faire plus haut relativement aux îles. Ce fleuve fameux, auquel les anciens assignaient un cours si considérable, que les uns font descendre des monts d'Arménie et les autres de l'intérieur de la Celtique, qui (suivant Denys le Periégète) se jette en écumant dans le Pont Euxin, n'est qu'une petite rivière sans importance. Ceux qui ont cru à la réalité de la légende ont cherché une explication et supposé qu'il avait perdu, depuis l'époque grecque, une partie de ses affluents et que ces affluents se déversent aujourd'hui dans la mer Noire par d'autres canaux. Cette hypothèse est enfantine. La légende existait avant qu'on eût exploré les côtes du Pont-Euxin ; le Phase actuel a été choisi pour représenter le Phase mythique parcequ'il se trouve placé à la limite orientale de la mer Noire.

Digitized by Google

III

Le retour de Colchide en Grèce

Il nous reste à étudier le retour des Argonautes dans leur patrie. On sait que pour revenir *par eau* de la Colchide en Grèce, il n'existe qu'une seule route, celle que le navire Argo a suivie à l'aller, qu'il faut donc repasser par le Bosphore, par la Propontide et l'Hellespont. Tel est en effet le chemin que quelques auteurs font suivre à Jason, par exemple Hécatée et Hérodore. Une pareille version leur a évidemment été imposée par une nécessité logique, l'impossibilité d'une autre solution leur étant démontrée par leurs connaissances géographiques.

Si Apollonius dirige ses personnages d'un autre côté, ce ne saurait être par pure fantaisie ; l'itinéraire que son poème développe n'aurait jamais été accepté si la donnée ne s'en était déjà trouvée antérieurement dans le mythe. La plupart des auteurs, en effet, s'accordent avec lui sur ce point. Le scoliaste d'Apollonius nous dit que, suivant Héraclée de Milet, les Argonautes passèrent du Phase dans l'Océan, de l'Océan dans le Nil et revinrent de là en Hellade ; qu'Hésiode, Pindare et Antimaque les font aussi arriver par l'Océan en Libye et que là, ayant porté à bras leur navire, ils parvinrent dans la Méditerrannée. Timagète les fait passer par le nord de l'Europe et les pays Celtiques.

Cette partie du récit doit avoir son point de départ dans les très anciennes versions du mythe. La légende ne connait pas la géographie ; elle remonte probablement à une époque où les Aryens n'étaient pas encore parvenus en Grèce. Toute sa localisation est fabuleuse et extra-terrestre, jusqu'au jour où l'on crut pouvoir identifier les localités fabuleuses avec les localités réelles. Mais on comprend facilement que cette identification doit produire dans le récit des contradictions qui passent d'abord inaperçues, mais qui, plus tard, embarrassent le narrateur et le conduisent parfois à modifier la légende.

La Colchide fut d'abord un pays mythique, donc extra-terrestre ; il fallait traverser le bassin liquide qui entoure le monde, Océan ou Pontos, pour s'y rendre et de même pour en revenir. Quand la Colchide devint un pays réel, le Pontos réel (Pont-Euxin) devint la route naturelle pour y arriver. Le mythe racontait probablement que les Argonautes étaient revenus par l'Océan ; on avait oublié

Digitized by Google

qu'Océan et Pontos étaient synonymes et on dut chercher les moyens de faire passer le navire Argo dans cet Océan extérieur qui se trouvait dès lors au-delà de la Colchide, puisque la Colchide faisait partie de la terre. Certains narrateurs furent ainsi conduits à supposer que le Phase communiquait avec l'Océan extérieur, puisque Hecatée et Artémidore s'appliquent à réfuter cette opinion.

Quoiqu'il en soit, et de quelque manière que les Argonautes aient pénétré dans cet Océan, on dut les en faire revenir. L'Océan faisant le tour de la terre, on avait le choix de la direction de la route de retour. Deux solutions furent proposées. Les uns firent évoluer le navire du côté du midi et le conduisirent dans la partie de l'Océan qui était censée baigner la Libye du côté du sud. Mais, pour rentrer dans la Méditerranée, il était nécessaire de traverser la Libye et comme on ne connaissait pas de communication par eau entre la Méditerranée et l'Océan, on dut admettre que les navigateurs transportèrent à force de bras le navire jusqu'à ce qu'ils l'eussent amené dans l'un des fleuves africains qui se déversait dans la mer de Grèce.

D'autres narrateurs font tourner les Argonautes du côté du nord. Timagète rapporte (et peut-être n'était-il pas le premier à imaginer ces détails géographiques) que le Phase descend des monts Celtiques, situés dans la Celtique et se jette dans un marais des Celtes ; puis qu'il se partage en deux fleuves dont l'un va au Pont-Euxin, l'autre dans la mer Celtique, et c'est par ce dernier qu'il fait naviguer Jason et le conduit en Tyrrhénie. Nous verrons tout à l'heure qu'Apollonius fait aussi passer ses héros par la Celtique.

Voilà, à notre avis, quelle est l'origine des différentes versions du voyage que nous trouvons chez les auteurs anciens. Nous nous étions d'abord demandé si ce changement de route n'avait pas été déterminé par ce fait que les Colchidiens poursuivaient les Argonautes et si ceux-ci ne s'étaient pas écartés du chemin direct pour mieux échapper à leurs ennemis. Mais, tout bien considéré, nous croyons devoir écarter cette supposition. On sait, d'ailleurs, que dans nos contes nous trouvons des exemples analogues du monstre poursuivant le héros qui enlève sa fille.

Revenons à Apollonius. Pour allonger son poème et faire étalage de son érudition, il promènera son héros à la fois au nord et au sud. Il le fera sortir du Pont-Euxin par le Nord et il le ramènera en Grèce par la Libye. Il fera visiter à Jason, non pas tous les pays connus de son temps, mais toutes les localités maritimes qui ont un rapport quelconque avec le mythe, toutes celles qui ont été dénommées d'après un des noms de la légende. La route suivie

Digitized by Google

sera, autant que possible, conforme aux données de la géographie, ou, si elle s'en écarte, elle respectera toujours les opinions reçues, c'est-à-dire qu'elle concordera avec les données plus ou moins erronées que les Grecs possédaient sur certaines contrées. Nous retrouverons, dans les Argonautiques, tous les lieux visités par le héros de l'Odyssée et tous ceux que l'érudition de l'auteur aura pu y ajouter.

Sur la côte de Paphlagonie, en avant du fleuve Halys, on voyait, du temps d'Apollonius un monument que la tradition disait avoir été élevé en l'honneur de la déesse Hécate par les Argonautes, à leur retour de Colchide. Le poète est donc obligé, pour expliquer ce monument, de faire d'abord revenir ses personnages par la même route qu'à l'aller, le long de la côte d'Asie. Parvenu au point que nous indiquons, c'est alors seulement que Jason se souvient des paroles de Phinée. Le vieux prophète l'a prévenu qu'il ne pourrait assurer son retour qu'en changeant de direction; alors commence la difficulté géographique.

Le problème consiste à aller, par eau, du Pont-Euxin dans la Méditerranée, sans passer par le Bosphore. Le fleuve Ister va heureusement tirer nos héros d'embarras. Les anciens Grecs croyaient, en effet, que l'Ister (dont ils avaient donné le nom au Danube actuel) se déversait à la fois dans le Pont-Euxin et dans la mer Ionienne (Adriatique). On pouvait donc en suivant ce fleuve passer d'une mer dans l'autre. Telle était, notamment l'opinion de Théopompe et d'Hipparque. Strabon et Diodore se sont appliqués à les réfuter. N'osant pas nier toutefois le voyage de Jason, ces derniers auteurs sont assez disposés à admettre l'existence d'un deuxième Ister qui se jetterait dans l'Adriatique et qui aurait été confondu avec le premier. S'ils ont raison au point de vue de la géographie, ils ont tort au point de vue de la tradition. Dans la tradition, l'Ister est un bras de l'Océan, c'est-à-dire qu'il était l'un des noms de la ceinture liquide extraterrestre, et que ce nom s'appliquait plus particulièrement à la partie de l'Océan au Nord de la Grèce. Toute cette partie de l'Europe resta longtemps inconnue aux Hellènes et on n'a pas à s'étonner s'ils ont appliqué le nom d'Ister à plusieurs fleuves venant du Nord.

Quittant la côte de Paphlagonie, les Argonautes, éclairés d'ailleurs par un rayon céleste qui leur indiquait la route, se dirigent donc en ligne droite sur le point où l'Ister débouche dans le Pont-Euxin. Ils ont été devancés par les Colchiens. Ceux-ci en effet les poursuivent et connaissant les deux routes qui conduisent en Grèce se sont divisés en deux groupes. L'un se porte sur le Bosphore; l'autre,

Digitized by Google

commandé par le frère de Médée, Apsyrtos, va droit à l'Ister où il arrive avant les Argonautes. Là, au lieu de les attendre, il remonte le fleuve, traverse une région habitée par des Scythes, des Thraces, des Siginnes, des Graucéniens, des Sindes (peuplades plus ou moins fabuleuses), parvient au mont Angouros (lieu de partage des eaux de l'Ister ?) et redescend la branche occidentale du fleuve pour ne s'arrêter que dans la mer Ionienne, à l'embouchure, et ils y attendent leurs adversaires, près de deux îles Brygiennes consacrées àArtémis (les Bryges passent dans Strabon, pour une peuplade de la côte d'Illyrie).

On peut remarquer, en passant, avec quelle facilité les Grecs décrivent des pays qu'ils n'ont jamais vus et assignent des dénominations à des lieux qui n'existent pas.

C'est donc au fond du bassin de l'Adriatique que les Argonautes, qui ont suivi la même route, trouvent les Colchiens. C'est là que Médée attire dans un piège son frère Apsyrtos et que celui-ci est tué par Jason. — Si l'on s'étonne que la rencontre des deux partis ennemis ait lieu dans un pays aussi éloigné de la Colchide, nous ajouterons que ce n'est pas le hasard ou la simple fantaisie qui avait fait choisir à Apollonius l'Adriatique ou mer Ionienne, pour théâtre de ces évènements. La légende, en effet, racontait qu'il y avait des Colchiens qui habitaient le littoral de cette mer. La meilleure explication qu'elle ait pu donner de leur séjour sur la côte d'Illyrie fut de supposer qu'ils avaient poursuivi Jason jusque là et qu'ils s'y étaient établis après le meurtre d'Apsyrtos. Apollonius parle d'une forteresse qu'ils auraient bâtie dans le pays des Enchéliens, peuplade gouvernée par les descendants de Cadmos et d'Harmonia ; il parle aussi des Monts Cérauniens, aux environs desquels Strabon prétend qu'on montrait encore de son temps des vestiges du passage des Argonautes. — Pomponius Mela dit que Pola fut autrefois habitée par les Colchiens.

Ajoutons encore que les Grecs avaient cru devoir donner à quelques îles de la mer Ionienne le nom d'îles Apsyrtides ou Apsyrtiennes. Ce fut là qu'Apsyrtos fut supposé tué et enterré.

Revenons aux Argonautes. Nous les voyons d'abord atterrir à l'île Electris, près du fleuve Eridan. La côte orientale de l'Adriatique est bordée par de nombreuses îles et les Grecs pouvaient trouver là l'occasion d'utiliser leurs dénominations fabuleuses. Mais si l'Eridan s'identifie ici avec le Pô, il n'y a pas d'îles dans son voisinage. Les anciens citent les îles Electrides sans qu'on ait jamais réussi à leur assigner une position déterminée. On a vu plus haut que l'île de Samothrace passait aussi pour une île Electride ; il s'agit ici des Electrides rattachées au mythe de Phaéthon.

Digitized by Google

Après la mort d'Apsyrtos, débarrassés de leurs ennemis, les Argonautes se dirigent vers le Sud de l'Adriatique. Ils visitent le pays des Hylléens, pour que le narrateur puisse raconter la légende du héros éponyme de cette peuplade, Hyllos, fils d'Hèraklès et de la nymphe Mélitè, fille du fleuve Aigaios, puis la légende du trépied donné par Phoibos à Jason et laissé par ce dernier sur le territoire de la ville hylléenne d'Aganè. Ils passent devant les îles Liburniennes d'Issa, Dysclados et Pityeia, devant Kerkyra où Posidon avait établi la belle Kerkyra, fille du fleuve Asopos ; ils longent l'île de Mèlité qui devait son nom à la fille du fleuve Aigaios, Kérossos et Nymphaia, l'île habitée par Calypso. »

Les navigateurs se rapprochaient de leur patrie et pouvaient bientôt apercevoir les montagnes de la Grèce. Mais le poète va leur faire rebousser chemin ; après nous avoir exposé tout ce que son érudition mythique connaît de la mer Ionienne, il va transporter ses héros dans la mer qui baigne l'Italie à l'occident. Le navire Argo, ou plutôt la fameuse poutre, détachée du chêne de Dodone qu'Athèna a placée au milieu de la carène, se met à parler. (C'est probablement ce don de la parole qui a introduit dans la légende le chêne prophétique de Dodone). Les Argonautes apprennent qu'ils ne pourront revoir leur patrie qu'après avoir été purifiés pour le meurtre d'Apsyrtos et que Circé est seule capable d'opérer cette purification. Or il est dans la tradition que Circé habite à l'est de l'Italie.

Il semble qu'à cette nouvelle, le pilote d'Argo n'avait qu'à continuer à se diriger vers le sud pour aller contourner la pointe méridionale de la péninsule italique ; c'était d'ailleurs la seule voie maritime. Mais la légende ne connaît pas cette voie. Le navire s'était déjà transporté du Pont dans la mer Ionienne en traversant les régions septentrionales ; pourquoi ne prendrait-il pas un chemin analogue pour passer de la mer Ionienne dans la mer de Tyrrhénie ? Il avait trouvé un fleuve, l'Ister, pour opérer le premiet trajet ; il allait trouver un autre fleuve, l'Eridan, pour opérer le second. Car la légende se répète toujours.

De même que l'Ister prenait sa source au nord de la Thrace et se divisait en deux bras pour se déverser dans deux mers, de même on racontait que l'Eridan prenait sa source dans le pays des Celtes et se divisait en deux bras dont l'un se jetait dans l'Adriatique et l'autre dans la mer à l'ouest de l'Italie. Mais ces deux bras portaient deux noms différents ; le premier était l'Eridan, le second s'appelait le Rhodanos et fut identifié avec le Rhône. Peut-être aussi le Rhodanos et l'Eridan étaient pour quelques-uns des cours d'eau distincts ; mais alors ils se réunissaient quelque part chez les Celtes

Digitized by Google

et confondaient un moment leurs eaux. En réalité, l'Eridan et l'Ister sont deux fleuves fabuleux Du moins s'accordait-on pour retrouver l'Ister dans le Danube. La position de l'Eridan était beaucoup plus incertaine. Tantôt les auteurs anciens le placent en Iberie, tantôt en Italie, quelquefois dans les contrées septentrionales de la Celtique ou plus tard en Germanie. Chez Apollonius, il se confond avec le Pô.

Le vent souffle à propos pour renvoyer les Argonautes à l'embouchure de l'Eridan ou du Pô. Sur ses rives avait été localisé le mythe de Phaéthon. On connaît l'histoire de ce fils d'Hélios précipité dans le fleuve pendant qu'il conduisait le char de son père, des Héliades ses sœurs qui pleurent sur sa tombe et de leurs larmes qui se transforment en ambre. A l'instar d'autres fleuves ou marais fabuleux, l'Eridan exhale une épaisse fumée et les oiseaux ne sauraient voler au-dessus de ses eaux sans être précipités dans l'abîme incandescent. Strabon et Hérodote ont nié l'existence de ce fleuve ; on ne saurait douter que le récit est en dehors de toute réalité.

Les Argonautes pénètrent dans l'Eridan ; ils entendent les gémissements et les cris des Héliades ; ils sont fortement incommodés par l'odeur des vapeurs qui s'exhalent du corps fumant de Phaéthon. Ils remontent vers le Nord, traversent les lacs Celtiques, redescendent dans le pays des Ligyens et débouchent enfin de nouveau dans la Méditerranée par le Rhodanos.

Ils visiteront alors les îles de la côte occidentale d'Italie ; d'abord les Stœchades, que l'on a identifié avec les îles d'Hyères ; puis Æthalia (l'île d'Elbe), où l'on voit encore, dit Apollonius, les disques de fer et les armes merveilleuses qu'y a laissés Jason et dont un port a conservé le nom d'Argoos. Ils atterrissent ensuite à Aia, l'île habitée par Circé.

Les anciens ne semblent pas avoir jamais pu retrouver Aia sur la côte d'Italie. Le poète transporte ici son lecteur et ses héros dans la géographie homérique de l'Odyssée. Jason et ses compagnons vont repasser par tous les lieux par où a passé Ulysse ; les mêmes dangers qui ont menacé le fils de Laerte les menaceront également. On pourrait dire que cette partie du récit est encore plus fabuleuse que le reste ; il n'y a même plus de localisation possible. Les Argonautes voient d'abord l'île des Sirènes, moitié oiseaux, moitié femmes, dont les chants faillirent causer la mort de l'un d'entre eux, Boutès ; puis le rocher de Scylla ; puis le gouffre de Charybde ; ensuite les roches errantes (πλάγκται πέτραι) qui ne sont qu'une variante des roches Cyanées. Ils côtoient l'île de Trinacria où

Digitized by Google

paissent les troupeaux du soleil et les mugissements des génisses parviennent jusqu'à leurs oreilles. Ils abordent enfin dans l'île des Phéaciens.

Cette île était fabuleuse et ses habitants n'étaient pas plus réels. Aussi avait-elle porté dans la tradition des noms divers. Elle s'était appelée Schéria, Macris, Drépanè et suivant leur habitude, les Grecs avaient cherché des étymologies pour ces dénominations en les rattachant au mythe. Ceux qui voulurent la localiser l'identifièrent avec Corcyre (aujourd'hui Corfou) et Apollonius adopte cette localisation, puisqu'il rapporte que l'on voit encore dans cette île l'antre de Médée et que l'on continue d'immoler chaque année des victimes à Apollon Nomios sur l'autel élevé par cette héroïne.

Voilà donc les Argonautes encore détournés de leur route et remontant la mer Ionienne pour se retrouver non loin du point où ils y étaient parvenus lorsqu'ils durent retourner vers l'Eridan. Mais le mythe exigeait que Jason visitât l'île des Phéaciens. Une des versions de la légende racontait en effet que l'union de Jason et de Médée s'était accomplie chez les Phéaciens. Ce fut là également que les Argonautes se rencontrèrent avec la partie de la flotte colchienne qui avait pris le chemin direct du Bosphore et de l'Hellespont. L'antiquité ne connaissait probablement qu'un roi des Phéaciens. C'est Alkinoos et sa femme Arétè qui reçurent les héros, comme ils reçoivent Ulysse. Le mariage de Jason et de Médée est célébré, et, comme dans l'Odyssée, les époux reçoivent du roi et de la reine de nombreux cadeaux.

Alors les Argonautes se réembarquent de nouveau et ce ne sera pas la dernière fois. Ils traversent le golfe d'Ambracie, longent le pays des Courètes (encore une race fabuleuse) et les îles qui sont plus au sud, notamment les Echinades (pourquoi le poète ne parle-t-il pas d'Ithaque?) ; ils sont déjà presque en vue du Péloponnèse lorsqu'une effroyable tempête assaille le navire et le jette, après neuf jours de mer, sur les côtes de Libye.

La tradition ne disait pas que Jason était rentré dans sa patrie en passant à la fois par l'Europe et par la Libye, mais seulement par l'une ou par l'autre de ces régions. Apollonius qui semble avoir accepté d'abord la version septentrionale va maintenant nous conduire en Afrique, conciliant ainsi les deux versions et prenant surtout plaisir à allonger son récit.

C'est sur la côte de la Syrte (il ne dit pas laquelle) qu'il fait échouer Argo. Le navire semble n'avoir éprouvé aucune avarie ; c'est d'ailleurs un navire divin qui ne saurait probablement être détérioré. La tempête passée, nous trouverions naturel qu'il reprît immédiatement

Digitized by Google

la mer et la route de la Grèce. Mais on ne doit pas oublier la légende. Cette légende exige que le navire soit porté à bras par ceux qui le montent et parcoure ainsi un certain espace sur le sol libyque. Il est vrai que, lorsque ce mode de transport fut imaginé, Argo arrivait sans doute en Libye par l'Océan extérieur et qu'il lui fallait traverser ce continent pour atteindre la Méditerranée. Quoiqu'il en soit, les Argonautes doivent porter leur navire, et alors le poète imaginera que la mer, dans le golfe de la Syrte, est parsemée de tant d'écueils, que les mouvements du flux et du reflux y sont si violents, qu'il est absolument impossible de remettre le navire à flot. Les Argonautes sont donc obligés de porter Argo et de s'enfoncer dans l'intérieur du pays jusqu'à ce qu'ils rencontrent quelque rivière, et se retrouvent dans la même situation que s'ils étaient venus par l'Océan extérieur. Pendant douze jours et douze nuits, ils marchèrent sans relâche; ils aperçurent enfin les eaux du lac Triton, et y déposèrent leur fardeau.

Le fleuve ou lac Triton devait être mentionné dans les plus anciennes légendes. Les Grecs l'avaient localisé en plusieurs endroits, notamment en Libye, et c'était sur ses bords qu'était née la grande déesse Athèna. L'idée d'y faire passer Argo venait donc naturellement à l'esprit de l'auteur du poème. En quel endroit du littoral déversait-il ses eaux ? La question n'était pas très facile à résoudre, mais la solution importe peu lorsqu'on n'écrit pas de l'histoire.

Quoiqu'il en soit, le fameux jardin des Hespérides était dans son voisinage et Apollonius y conduit les Argonautes. Ils y arrivent précisément le jour où Hèraklès accomplit son exploit, et le héros vient d'emporter les pommes merveilleuses. Le cadavre du serpent qui gardait ces fruits et qu'a tué Hèraklès est encore gisant sur le sol et les nymphes Hespérides pleurent leur trésor enlevé. L'apparition de ces nymphes dans le récit n'est pas complètement un hors-d'œuvre ; les Argonautes sont menacés de périr de la soif et elles leur montreront le chemin de la source où ils pourront boire.

L'incident est fort étrange. Il semble que sur les bords du lac ou du fleuve Triton, il soit facile de se désaltérer en puisant dans ses eaux. Ces eaux seraient-elles salées ? L'auteur n'en dit rien. Les anciens ont fait, il est vrai, de Triton, un compagnon de Posidon et un dieu marin ; mais nos personnages sont ici dans l'intérieur des terres et l'eau du Triton n'a aucune raison de ne pas être potable. D'un autre côté, le jardin des Hespérides avait une végétation trop merveilleuse pour qu'on ne la supposât pas entretenue par des sources limpides et abondantes. Nous n'ignorons pas que la légende ne recule pas devant la contradiction ; encore est-il nécessaire que les détails qui s'y trouvent aient une certaine base.

Digitized by Google

Or nous savons, d'autre part, et les Grecs le savaient aussi, que la grande Syrte est voisine du désert et que l'eau dans le désert est absolument rare. Quelque narrateur, instruit de cette particularité et faisant voyager Hèraklès dans cette région, à la recherche des pommes divines, dut se préoccuper de la situation pénible qui pouvait en résulter pour son personnage. Il fallait donc se procurer de l'eau par quelque moyen surnaturel. Hèraklès employa le procédé ordinaire, si souvent reproduit dans le mythe ; il frappa la terre du pied et une source jaillit immédiatement à l'endroit qu'il avait frappé. C'est à cette source, sortie la veille, que les Argonautes allèrent se désaltérer.

Ils s'embarquèrent sur le lac, mais ils ignoraient de quel côté était le passage pour en sortir et le dieu Triton dut apparaître en personne et diriger lui même le navire jusqu'à la Méditerranée. A l'endroit inconnu où ils reprirent la mer, Apollonius rapporte qu'il existe un port nommé Argoos et qu'on voit des autels élevés en l'honneur de Posidon et de Triton.

Enfin les Argonautes pouvaient rejoindre directement leur point de destination. Mais l'auteur ne nous fera grâce d'aucun des faits légendaires qu'il peut avoir occasion de citer à propos de cette traversée dernière. En passant le long des rives de la Crète, Talos, l'homme d'airain, lance des pierres sur le navire et menace de le submerger. Médée réussit heureusement à le fasciner par ses enchantements. Plus loin, Jason élève un autel à Apollon dans l'île Anaphè (une des Cyclades). Euphèmos jette dans la mer une motte de terre que lui a donné Triton et une île s'élève tout à coup au-dessus des eaux. C'est l'île Callistè (plus tard Théra). Le navire va faire de l'eau à Ægine et certains rites religieux de l'île ont gardé des traces de son passage. De là les Argonautes parviennent sans incident à Pagases, d'où ils étaient partis.

Conclusion

Le voyage de Jason, sous des apparences de réalité, est donc, ainsi que nous l'avons fait remarquer en commençant, un voyage purement mythique. Sous ce rapport, on peut le comparer aux voyages d'Ulysse. Les Argonautiques ne sont autre chose qu'un conte mis en vers, conte composé de nombreuses légendes que l'auteur à su réunir et disposer de manière à former un ensemble systématique.

Les Grecs avaient puisé, dans leurs mythes, l'idée que l'homme est le jouet absolu de la destinée. Il ne se passe pas d'évènement

Digitized by Google

dans l'histoire Jasonienne sans que l'auteur ne constate explicitement que la cause en est la volonté du destin et des dieux. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de montrer que le héros de nos contes est toujours un personnage absolument dénué d'initiative et de volonté ; ce caractère est encore plus fortement marqué dans les Argonautiques d'Apollonius. Jason ne possède et n'a besoin de posséder aucune des facultés que nous supposons à ceux que nous appelons des héros. Nous demanderons au lecteur la permission de nous étendre un peu longuement sur ce sujet, afin de le mettre en relief.

Lorsque Jason reçoit de Pélias l'ordre de conquérir la Toison d'or, compte-t-il sur son courage pour atteindre le but ? Il est au contraire effrayé à la pensée des difficultés qu'il devra surmonter. Et pourtant il n'a qu'à se laisser conduire par les évènements. Athèna et Hèra surtout, et aussi Aphrodite, trois grandes déesses de l'Olympe, veillent sur lui et ne le quitteront pas des yeux. Orphée, le chantre divin, dont les prières sont toujours écoutées, l'accompagne. Les dieux lui enverront des présages et il n'a pas besoin de savoir les comprendre. A bord de son navire, des interprètes tels qu'Idmon, Mopsos, Pélée, lui en expliqueront le sens. Athèna lui construit un vaisseau qui défie toutes les tempêtes et du haut du ciel toutes les divinités assistent à son départ.

Suivons-le dans sa course maritime. Nous verrons que, non seulement les puissances surnaturelles interviennent chaque fois qu'un danger menace les Argonautes, mais elles déterminent encore la route qu'ils suivront. C'est la déesse Cypris qui détourne Jason de sa route directe pour le faire aller à Lemnos, et si le héros paraît s'y endormir dans les plaisirs de la volupté (comme Ulysse chez Calypso), Hèraklès le rappelle à son devoir et presse son rembarquement. Si Hèraclès est abandonné par ses compagnons sur le littoral de Kios, le dieu marin Glaukos sort du fond des ondes pour annoncer que telle est la volonté des dieux, qu'Hèraclès et Polyphèmos ne doivent pas aller plus loin. Zètès et Calais ne sauraient poursuivre les harpyes si Zeus ne les douait pas momentanément d'une vigueur surnaturelle ; mais, lorsqu'ils sont sur le point d'exterminer ces monstres, Iris, la messagère divine, descend en personne du ciel pour arrêter leur main meurtrière. Phinée a prévenu les héros de la difficulté de franchir les roches Cyanées et leur a donné des instructions à cet effet. Athéna intervient cependant et, au moment où le navire se trouve pris entre les rochers, elle le soulève et le rejette dans le Pont Euxin. C'est encore la volonté des dieux immortels, dit Apollonius, qui a opéré la rencontre de Jason avec les fils de Phrixos dans l'île d'Arès.

Digitized by Google

Parvenus en Colchide, les héros sont embarrassés de décider comment ils se présenteront devant Aiètès. Mais pendant leur discussion, une colombe tombe à propos dans le sein de Jason et Mopsos, l'interprète des dieux, comprend qu'il faut suivre l'avis du dernier qui vient de parler. Jason se dirige donc vers le palais du roi avec deux de ses compagnons, et alors Hèra les enveloppe d'une nuée pour les rendre invisibles aux yeux des habitants et empêcher que ceux-ci ne leur fassent un mauvais parti [1]. On a vu précédemment avec quelle facilité Jason accomplit ses exploits, grâce aux conseils de Médée, à son onguent qui le rend invulnérable et au sommeil dans lequel elle plonge le dragon. Le premier mortel venu l'aurait aisément imité. Médée agit sous l'impression de l'amour ; mais, si elle est tombée à première vue amoureuse du héros, c'est parce que Eros, à la demande de sa mère Aphrodite, sollicitée elle-même par Athèna et Hèra, lui a décoché dans le sein une de ses flèches fatales. Eros avait aussi donné à Jason l'éclat de la plus merveilleuse beauté. Et lorsque le héros a conquis la toison d'or, Héra vient encore jeter l'effroi dans le cœur de Médée et lui inspirer l'idée de fuir avec les Argonautes.

Au retour de la Colchide en Grèce, toute la traversée est dirigée par des interventions surnaturelles. Les Argonautes ne savent quelle route ils ont à faire ; comme on l'a dit plus haut, un rayon de lumière céleste trace sur la mer un sillon ; le navire s'y engage et est ainsi conduit à l'embouchure de l'Ister. Dans la mer Adriatique, on se trouve dans le voisinage des Colchiens ; mais ceux-ci n'osent poursuivre leurs ennemis, effrayés par les éclairs que la déesse Hèra fait briller dans le ciel. Les Argonautes peuvent donc continuer leur route ; déjà ils aperçoivent les terres de la Grèce, quand Hèra qui connaît les desseins de Zeus suscite un vent violent qui les rejette dans le Nord à l'embouchure de l'Eridan. La fameuse poutre Dodonienne prend à propos la parole pour leur annoncer qu'ils doivent se purifier du meurtre d'Apsyrtos dans l'île de Circé. Une fois engagés dans l'Eridan, ils vont encore s'écarter du chemin que leur impose la destinée ; Hèra pousse des cris perçants pour leur signaler leur erreur. Elle les enveloppe d'une nuée lorsqu'ils traversent le pays des Celtes et des Ligyens.

Mais le péril sera plus grand encore lorsque Argo parcourra les parages qu'a visités Ulysse, la région de Charybde, de Scylla, des Sirènes, des roches errantes. Hèra appelle tous les dieux au secours

1. De même, dans l'Odyssée, et pour les mêmes raisons, lorsqu'Ulysse arriva dans la ville des Phéaciens la divinité qui le protège le rend invisible.

Digitized by Google

de ses protégés. Elle envoie Iris chez Eole le prier d'enchaîner tous les vents ; elle va trouver en personne Héphaistos afin qu'il arrête le travail de ses forges ; elle s'adresse à Thétis qui, avec ses Néréides veillera au salut du navire. Les Argonautes n'ont qu'à se laisser conduire par la destinée. Chez les Phéaciens, c'est encore Hèra qui inspire à la reine Arétè l'idée et le moyen de sauver Jason et Médée des Colchiens en déterminant leur mariage.

Pendant l'excursion en Libye, Hèra ne paraît plus, mais les divinités locales du pays la remplaceront. Quand Argo est envasé dans la Syrte, les déesses tutélaires de la Libye indiquent à Jason la conduite à tenir pour sortir d'embarras. Lorsque les Argonautes vont mourir de soif, les nymphes Hespérides les conduisent à la source où ils pourront se désaltérer. Enfin, s'ils ne trouvent pas l'issue du lac de Triton, le dieu en personne viendra la leur indiquer et conduira lui-même le navire.

Nous n'avons pas épuisé l'énumération des circonstances où les puissances surnaturelles interviennent dans l'action; mais les faits précités sont plus que suffisants pour montrer que le poème d'Apollonius est conçu et développé dans le même esprit que toutess nos légendes traditionnelles. Jason n'est nullement un héros, dan le sens que nous attribuons à ce mot. Il semble que l'intérêt que l'on prend à ses aventures devrait, en conséquence, être notablement affaibli. Et pourtant sa renommée ne laissait rien à désirer. La raison en est que les Grecs n'admiraient pas et n'enviaient pas en lui l'homme doué de facultés extraordinaires, mais le favori des Dieux.

CHARLES PLOIX.

Digitized by Google

LA BELLE A LA FONTAINE OU UNE MÉCHANTE MÈRE

II

Version de la Sarthe [1]

J'ai une méchante mère,
Trop matin me fait lever,
Elle m'envoie à la fontaine,
Pour de l'eau aller chercher.
Trop matin sont-ils levés, les moines,
Trop matin sont-ils levés.

Elle m'envoie à la fontaine
Pour de l'eau aller chercher,
Dans mon chemin fais rencontre
D'un beau jeune recollet.
Trop matin, etc.

Dans mon chemin fais rencontre
D'un beau jeune recollet,
Il me prend par ma main blanche
Dans sa chambre m'a menée.
Trop matin, etc.

Il me prend par ma main blanche,
Dans sa chambre m'a menée.
— Hélas ! que dira ma mère
De voir que j'ai tant musé.
Trop matin, etc.

Hélas ! que dira ma mère
De voir que j'ai tant musé,
— Vous lui direz, ma brunette,
Que je vous ai confessée.
Trop matin, etc.

Vous lui direz ma brunette,
Que je vous ai confessée ;
— Confesse-t-on les fillettes
Quand elles ont bien déjeuné ?
Trop matin, etc.

Confesse-t-on les fillettes
Quand elles ont bien déjeuné ?
— On les confesse à tout heure
Quand elles ont la volonté.
Trop matin, etc.

On les confesse à tout heure
Quand elles ont la volonté.
— Je voudrais te tenir moine
Dessus le bord d'un fossé.
Trop matin, etc,

Je voudrais te tenir moine
Dessus le bord d'un fossé,
J't'y ferais faire le saut de carpe
Et t'apprendrais à nager.
Trop matin, etc.

Mme Destriché.

1. Cf. le t. IX, p. 407.

Digitized by Google

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA CORSE

I

Les Stree ou Sorcières

Les *Stree* [1] sont des espèces de sorcières qui sucent le sang des enfants. Ceux-ci meurent sans maladie apparente. Lorsqu'elles ne peuvent entrer dans un appartement par la porte ou par les fenêtres, elles se glissent dans le grenier ou dans les mansardes ; à travers les fentes du plancher, elles allongent leur langue qui devint mince comme un fil d'araignée, et c'est ainsi qu'elles sucent le sang du bébé endormi près de sa mère.

D'autres fois elles prennent la forme d'un animal ; celle d'un chat est la plus ordinaire, la plupart du temps on ne les voit pas. Si l'on a soin de placer au chevet du lit une arme blanche, elles ne peuvent en approcher ; mais elles enchantent les armes à feu qui deviennent inoffensives à leur égard. Lorsqu'on frappe une stregha avec un instrument tranchant, il faut avoir soin de donner un nombre de coups impairs, elle est tuée ; mais si elle est frappée en nombre pair, elles ne ressent aucun mal.

Cette croyance n'est pas toutefois absolue ; on assure que si une sorcière reçoit deux coups de poignard, elle crie : Un autre ! Si on ne le lui donne pas, elle meurt.

A Carticasi, arrondissement de Corte, on avait empilé le blé le soir dans l'aire pour terminer la besogne le lendemain, et un jeune homme s'était couché auprès pour le garder, avec un petit garçon d'une dizaine d'années. Vers minuit l'enfant dit à son compagnon de se réveiller, parceque des truies étaient en train de manger le blé. Le garçon donna deux coups de couteau à l'une des truies. Celle-ci cria : Un autre ! mais il ne voulut pas la frapper. Le lendemain, en rentrant au village, il apprit qu'une jeune fille, bien portante la veille au soir, était à l'agonie. Il alla la voir, et, restée seule avec lui,

1. Strea au singulier en Corse, au pluriel Stree. — En italien Stregha, Streghe.

Digitized by Google

elle lui fit comprendre qu'elle mourait parcequ'il ne l'avait pas frappée d'un troisième coup de couteau.

Il y a des stree qui ont sucé le sang de leurs propres enfants, jusqu'au jour où, le poignard sur la gorge, on les a menées à l'église, où le curé les exorcise et leur fait jurer de renoncer à leurs pratiques.

Pour reconnaître les sorcières, il faut mettre dans le bénitier de l'église trois poignées de gros sel de cuisine, pendant que le prêtre célèbre la messe ; elles ne peuvent bouger de place, et sont obligées de dire au curé qu'elles sont sorcières : alors celui-ci les délivre, après les avoir fait promettre de ne plus faire acte de streghe.

Le bateau et les sorcières

Il y avait une fois à Calvi un pêcheur qui tous les soirs avait soin de bien attacher son bateau, et il était surpris de voir que chaque matin il était obligé de l'aller chercher au large. Pour savoir quel était celui qui lui jouait ce mauvais tour, il se cacha un soir dans le fond du bateau. Vers onze heures, il vit arriver treize chattes qui se mirent à faire des conjurations pour faire marcher le bateau en disant : Vaga per una, etc., va pour un, jusqu'à treize. Voyant qu'il ne bougeait pas, elles pensèrent que l'une d'elles était enceinte à son insu, elles ordonnèrent au bateau de marcher pour quatorze.

Il alla si vite qu'en peu de temps il les mena jusqu'en Egypte ; elles sautèrent à terre, et allèrent, chacune de son côté, sucer le sang des petits Egyptiens. Le pêcheur débarqua aussi, mangea des dattes et rapporta sur le bateau de magnifiques régimes de dattes. On était au samedi. Lorsque les chattes revinrent, elles recommencèrent leurs conjurations, le bateau ne bougea que lorsqu'on lui eut ordonné de marcher pour quatorze ; avant le jour, il était devant le port de Calvi. Le lendemain le pêcheur alla à l'église, mit du sel dans le bénitier, et raconta sa traversée nocturne au recteur. Quant la messe fut finie, il y avait treize des principales dames de la ville qui ne pouvaient quitter leur place ; c'étaient elles qui avaient été en Egypte sous forme de chattes, et elles durent promettre, avant d'être délivrées, de renoncer à leurs pratiques de stree.

La stregha mariée

Lorsque Cecé Lépidi était tout jeune homme, il s'amusait à jouer du violon ; un soir qu'il était assis sur la fenêtre au rez-de-chaussée de sa maison, il vit arriver plusieurs jeunes filles habillées de blanc, qui se mirent à danser au son de son instrument. La danse finie, elles allaient s'en aller, lorsque Lépidi sauta par la fenêtre et s'em-

Digitized by Google

para d'une des danseuses, et l'emmena dans sa maison où elle vécut avec lui, et devint enceinte, mais ne desserrait pas les dents, et ne donnait aucun signe d'intelligence. Elle eut un garçon, auquel elle ne faisait jamais aucune caresse. Le père de l'enfant en était étonné, ainsi que la famille ; ils en parlèrent au curé qui dit au jeune homme : Lorsque l'enfant sera à téter, arrachez-le du sein de sa mère, placez-le sur une table et faites mine de le tuer avec un couteau, en disant que vous ne voulez pas de l'enfant d'une muette et d'une brute.

Le père suivit les conseils du curé ; quand la mère vit son enfant menacé, elle se précipita entre Lépidi et lui, et s'écria : — Ne touche pas à cet innocent, il ne t'a rien fait. Et elle raconta qu'elle était venu en Corse avec d'autres jeunes filles de son pays pour faire le métier de stree. Le curé la délivra de sorcellerie, et l'on écrivit à Rome à sa famille, qui répondit que depuis tel jour la jeune fille avait disparu ; et il se maria avec elle, qui était très riche, et elle fit la fortune des Lépidi.

II

Le fullettu

Le fullettu est un petit homme qui a une main en fer ou en plomb, et l'autre en étoupe ; il s'attaque surtout aux gens qui sont couchés ; il les met tout nus en hiver, et frappe sur leurs fesses avec sa main de plomb. Quelquefois il jette de l'eau dans le lit pour forcer à se lever. Lorsqu'il a joué ces tours, il se met à éclater de rire et à battre des mains ; mais on ne le voit pas.

Une bergère qui revenait de l'étable portant sur la tête sa planche chargée de fromage et de broccio, sentait le poids s'augmenter de plus en plus, tellement qu'elle ne pouvait la porter. Elle finit par la jeter par terre en s'écriant. « On dirait que le diable est dedans ! » Ce n'était pas le diable, mais le follet qui se montra et se mit à gambader en frappant dans ses mains.

Parfois il se présente, et prend la voix plaintive d'un enfant, pour se faire porter sur les bras. Un soir dans un moulin près de Tralonca, dans la montagne, le meunier était occupé à moudre le blé, lorsqu'il entendit les pleurs d'un enfant. Il sortit et lui cria de venir. La voix répondit : « J'ai froid et je ne puis marcher. » Le meunier alla le chercher et le déposa près du feu en lui disant d'approcher ses pieds des tisons. Mais il se garda bien de le faire, car il aurait montré ses pieds de lutin qui sont fourchus. Le meunier retourne à son travail, l'enfant disparut. Peu après le moulin s'arrêta, parcequ'il n'avait plus

Digitized by Google

d'eau ; il sortit, et vit l'enfant qui battait des mains en riant, et qui lui disait : « Tu ne moudras pas cette nuit, tu peux aller te coucher ».

Si le follet revient souvent dans une maison faire ces farces, on prend un sac de blé et un sac d'avoine, d'orge ou de riz, et on les mélange ensemble par terre. Lorsqu'il arrive, on lui dit : « Tu vas me trier cela, et mettre le blé dans le sac ! »

Il est obligé de le faire, mais à partir de ce moment on ne le voit plus.

III

La Scherponchia

Il y a une bête qu'on appelle *Scherponchia* en patois corse ; elle a la forme d'un chien ou d'une belette et porte sur la tête une assiette en or. Celui qui la voit est sûr de devenir riche.

Beaucoup de personnes affirment qu'ils l'ont rencontré !

IV

Les Revenants

La croyance aux revenants est générale ; en plusieurs pays on croit que lorsqu'une personne doit mourir, les morts habillés en pénitents viennent la prendre pendant son sommeil la placent sur une civière et la conduisent au cimetière, où avec toutes les cérémonies usitées, il font le simulacre de l'enterrer. Ils battent le tambour deux fois pour les femmes et trois fois pour les hommes.

Les « mortalaie » ont le don de voir les revenants dans l'exercice de leurs fonctions, et de les montrer à n'importe qui, mais seulement à minuit sonnant. Il s'est trouvé des femmes curieuses qui ont voulu voir la procession des morts revenants à minuit sonnant ; quelquefois les mortalaie ont cédé à leur désir ; à minuit sonnant, ils leur disent : « Mettez votre pied sur le mien et regardez » ; elles ont vu la procession, mais elles n'ont pas tardé à mourir ou à devenir folles.

Si deux personnes jurent que la première qui mourra viendra dire à l'autre ce qui se passe au-delà de la tombe, celle qui est morte revient sûrement, et celle restée vivante sent avec effroi une main se poser sur elle pendant la nuit ; elle ne tarde pas à être malade, souvent à mourir.

Les bruits insolites qu'on entend dans la maison sont causés par les âmes en peine qui viennent demander des messes ou qui sont forcées de révéler quelque secret qu'elles ont oublié, ou qu'elles n'ont pas voulu dire. Ces âmes sont obligées de faire du bruit, car elles ne peuvent parler que si on leur a dit : *Anima benedetta della*

Digitized by Google

parte di Dio parla e dii to bisoqui. Ame bénie, de la part de Dieu, parle et dis ce dont tu as besoin. Il faut que cette formule soit répétée trois fois.

Après sa mort, le général de G. est apparu trois fois à son pêcheur, pour le prier de dire quelque chose à sa veuve ; comme celle-ci ne voulait pas y ajouter foi, il revint et lui fit dire que pour s'assurer qu'il était revenu, elle n'avait qu'à faire desceller le marbre de l'autel de leur chapelle, et qu'elle y trouverait un sac d'argent caché. La dame prit l'argent, mais elle ne voulut pas croire, au moins obstensiblement, au conte du pêcheur.

Lorsqu'une personne avant de mourir a fait un *legato pio* (legs pieux), laissant ce qu'elle possède à la condition que le légataire fera dire par an tant de messes pour le repos de son âme, si le légataire ne s'en acquitte pas, il est menacé des plus grands malheurs, et l'on cite des familles qui ont été malchanceuses et maudites pour ne s'être pas acquittées du « legato pio ».

Il faut faire la veille de la fête des Morts une provision d'eau ; qu'on laisse devant la porte d'entrée de la maison, car les morts reviennent cette nuit-là ; s'ils ne trouvent pas d'eau, les plus grands malheurs arrivent dans la maison, et quelqu'un est assuré de mourir. Aussi on a soin de remplir le soir tous les seaux, afin qu'en arrivant les morts puissent boire.

V

Le Diable et le Calice

Il y avait à Carticasi, ancienne piève de Vallerustic, un homme qui avait de fréquents entretiens avec le diable. Un jour qu'ils étaient ensemble, le diable lui dit : « Tiens, voilà un grand as d'or et un autre d'argent ; prends celui qui te conviendra ; mais ne touche pas au calice qui est aumilieu ». Cet homme qui était venu au rendez-vous sur un bon cheval, prit le calice, sauta à cheval et partit à bride abattue. Lediable le rattrapa devant une chapelle de Saint-Antoine, et mit la main sur la croupe du cheval qui, à l'instant, devint immobile comme une pierre. L'homme s'écria : « Saint Antoine, délivre-moi ; je te donnerai le calice ! » Aussitôt le diable disparut. On montre encore le calice dans la chapelle.

VI

Le mauvais œil

Si quelqu'un vous dit : Comme vous êtes joli, bien portant, ou gros, sans ajouter : Que Dieu vous bénisse, on devient malade, et

Digitized by Google

l'on est perdu, à moins qu'avant de dormir on ne vous fasse la prière que voici : On prend une assiette qu'on remplit d'eau, une lampe dont l'huile à déjà brûlé. La conjureuse jette trois, six, neuf gouttes d'huile qu'elle prend dans la lumière avec le bout du doigt et les laisse tomber dans l'assiette ; si les gouttes disparaissent dans l'eau, on est atteint du mauvais œil. Et l'on fait trois fois le signe de la croix, et après on dit mentalement : Jesu, Guiseppe e Maria, che quistu male vada via (ter) o mio caro e buon Jesu che quiestu male si ne vad e non torni piu (trois fois).

Le mal s'en va, si l'on a dormi là dessus, il faut renouveler les prières à trois reprises différentes, le matin, le soir et le midi.

Le mauvais œil peut être jeté aux animaux ; pour en préserver un beau cheval on place du sel dans un coin de sa selle ; il est moins facile de garantir les autres animaux.

Un brigadier des forêts de Sartène avait cinq enfants. Un jour que l'aîné était dehors avec son père, une vieille inconnue se présenta à la maison forestière où les quatre enfants étaient à table avec leur mère. On lui donna à manger, et on remplit son panier de toutes sortes de provisions. Avant de s'en aller, la vieille alla cracher sur la tête des quatre petits en disant : Vous êtes sauvés ; on peut remercier Dieu. Puis elle disparut sans que l'on sût comment ; (Je tiens ceci de la mère).

VII

Les Ensorcellements

Les Possédés. — Jadis les personnes atteintes de troubles nerveux étaient considérées comme possédées des malins esprits. On menait le malade à l'église, et le curé sommait le démon de quitter immédiatement la place et de s'en aller dans le corps d'une bête ou d'aller se noyer à la rivière, ce qu'il faisait avec beaucoup de bruit et des grondements de tonnerre. Ces esprits malins étaient envoyés aux femmes par des hommes qu'elles ne voulaient pas aimer. Ils jetaient un charme dans la fontaine où elles allaient puiser de l'eau, ou ils se procuraient un cheveu. Lorsqu'ils en avaient un ils faisaient faire aux jeunes filles les plus grandes folies et les contraignaient à venir chez eux ou à se rendre à des endroits désignés.

Un jeune homme qui aimait une jeune fille et ne pouvait rien obtenir d'elle, la pria de lui donner au moins l'un de ses cheveux ; elle lui envoya un poil de chameau qu'elle avait tiré de son petit tamis qui était pendu à un clou dans la cuisine. Vers minuit, le tamis quitta sa place avec un grand bruit, et se mit à rouler dans

Digitized by Google

la maison, passa la porte et se rendit chez l'amoureux qui fut bien surpris de le voir arriver au lieu de la belle qu'il attendait.

Gli Incantesimi. — Gli incantesimi s'apprennent la veille de Noël, quand la bûche est allumée ; et seulement ce jour-là.

Il y a encore des vieilles femmes, et aussi des hommes qui, en prononçant certaines paroles, font s'ouvrir les portes des maisons où ils veulent entrer. Mais il faut qu'ils soient très prompts, car les portes s'ouvrent et se referment avec la rapidité d'un éclair, et ils peuvent mourir pris entre les deux battants.

Les Livres de Magie. — Il y avait autrefois des gens qui au moyen de certains livres pouvaient accomplir tous leurs désirs. Les curés s'en sont emparés, et les ont fait flamber en pleine église. Depuis, il n'y a plus de possédés du démon.

VIII

Croyances en rapport avec la religion

Statues miraculeuses. — A Corte, lorsqu'il y a une sécheresse persistante, on fait sortir l'*Ecce Homo*, c'est un Christ de grandeur naturelle avec une barbe et des cheveux. Les prêtres devaient le porter eux-mêmes en procession, et lorsqu'ils avaient fait le tour de l'église, il pleuvait à verse, avant même qu'ils fussent rentrés. Mais l'un des prêtres mourait dans le courant de l'année, aussi on avait renoncé à cette pratique dangereuse.

En 1877, un missionnaire qui avait prêché le Carême à Corte demanda que l'on fît la procession du Christ : les prieurs des deux églises s'offrirent pour le porter, et l'on fit la procession à neuf heures du soir ; l'un des prieurs mourut dans l'année (M. Com).

Un évêque a eu le bras paralysé pour avoir voulu relever la robe de Ristituda à L'Ostile ; il voulait s'assurer si réellement la sainte était en chair et en os.

Une dame de Calvi, chargée d'habiller la sainte Vierge qui porte une chemise avec une inscription disant que personne ne doit soulever cette chemise, la leva pour savoir pourquoi cette défense ; elle fut immédiatement privée de la vue.

Maladies et fêtes. — Si vous avez la fièvre intermittente, faites vœu d'aller à Tralonca le jour de la Saint-Laurent, et vous serez guéri immédiatement.

Pour les rhumatismes, il faut aller à Saint-Pancrace, pour les plaies à Saint-Roch, pour les maux d'yeux à Sainte-Lucie ; il faut faire ces pélerinages pieds nus et un cierge à la main. Le jour de la Saint-Laurent,

Digitized by Google

avant le lever du soleil, une grande partie de la population va gratter la terre et ramasse le charbon qui a servi à brûler le saint, on le met dans des scapulaires que l'on porte au cou.

Lorsqu'un enfant est malade et en danger de mort, on le voue à Saint-Antoine. S'il guérit on l'habille pendant trois ans en petit moine, avec un habit marron, un cordon blanc à la ceinture, et il marche pieds nus.

Pour guérir l'érysipèle, on fait d'abord sur la partie malade le signe de Salomon, puis on la recouvre d'une bonne couche d'huile qu'on recouvre de farine ou de poudre d'amidon ; à la deuxième ou à la troisième prière on fait disparaître l'huile et la farine.

Pains de St-Roch. — A la Saint-Roch, on fait de petits pains que l'on bénit dans l'église Sainte-Croix à Corte ; ces pains ne moisissent jamais, et chaque famille en a toujours un chez elle en prévision d'une épidémie, car il guérit alors les hommes et les bêtes.

Insectes conjurés. — Lorsqu'on rentre le blé et que les fourmis viennent le prendre pour leur hiver, on va chercher le curé, qui les conjure de s'arrêter et de rapporter le blé volé ; aussitôt elles s'exécutent.

Les sauterelles conjurées ne font plus de ravages et vont se noyer à la rivière la plus proche ou à celle qui leur a été désignée par le curé.

IX

Croyances et Superstitions diverses

Les Ongles. — Si on coupait les ongles à un enfant avant qu'il ait accompli sa première année, il deviendra voleur.

Quand un petit signe noir apparaît sur les ongles, si c'est dans la maison qu'on s'en aperçoit, quelqu'un de la famille mourra ; si c'est sur l'escalier, c'est un proche parent ; si c'est à l'extérieur, c'est un parent éloigné ou un ami que l'on aime bien.

Les signes blancs présagent des cadeaux ou un héritage.

Les Poules et les Œufs. — On conserve précieusement les œufs pondus le jour de l'Ascension ; lorsqu'il s'élève une grande tempête ou qu'il y a un fort orage, on les place sur la croisée et l'orage cesse bientôt : si on les jette dans la rivière il s'apaise instantanément. Ces œufs ne pourrissent jamais ; on pourrait les conserver cent ans.

On a coutume de porter les œufs qui présentent des signes anormaux, tels que des ronds, des lignes ou des taches chez certaines femmes qui savent les interpréter, et qui, d'après leur inspection prédisent ce qui doit arriver. Au commencement de 1848 on porta un de ces œufs chez la vieille Lucietta qui, après

Digitized by Google

l'avoir regardé, prédit que dans trois jours la France serait en République. Cela fit quelque bruit, et l'on arrêta la Lucietta qui fut mise en prison dans les sous-sols du collège Paoli. Quand arriva la nouvelle que la République avait été en effet proclamée, on s'empressa de la remettre en liberté.

Lorsqu'une poule chante comme un coq on la tue et on la pèse ; sans cela il meurt un membre de la famille.

Jours. — Si le jour de l'an la première personne que l'on aperçoit est un curé, il y aura une mort dans la maison. (Voir Morts, pronostics).

Ce qu'on entreprend le vendredi réussit toujours mal.

Glace. — Si on casse une glace, on est certain d'avoir pendant sept ans toutes sortes de malheurs.

Repas. — Quand on ne peut avaler sa nourriture comme d'habitude, c'est le présage d'un grand malheur pour la famille.

Doigts repliés. — Un vieillard de 85 ans et son petit-fils âgé de treize ans avaient été assassinés dans la montagne. Le gamin, après sa mort, ferme l'annulaire et le petit doigt, laissant les autres ouverts pour montrer que les assassins étaient au nombre de trois ; on arrêta trois individus qu'on avait vu rôder de ce côté, mais ils furent acquittés faute de preuves.

X

La Vie humaine

La Naissance et l'Enfance. — Si on refuse quelque chose à une femme enceinte, elle peut faire venir aux yeux des grains d'orge (orgelets).

Une demoiselle n'accepte jamais d'être marraine d'une fille, si c'est la première fois qu'elle est marraine ; car si elle se mariait, elle serait assurée de n'avoir que des filles et pas de garcons.

Si un enfant est baptisé dans les vingt-quatre heures qui suivent sa naissance, il fait sortir du purgatoire l'âme d'un de ses parents défunt.

Si au moment du baptême le parrain ou la marraine se trompent d'un seul mot en récitant le *Credo*, l'enfant devient stregho ou stregha, ou bien Mortolaio : en ce dernier cas, il voit tout ce que font les revenants dans leurs courses nocturnes. Cette croyance aux streghe est très répandue sur plusieurs points de l'arrondissement de Corte.

Toutes les mères placent au cou de leurs enfants une branche de corail ou leur mettent un bracelet pour les préserver du mauvais œil ou de l'œil d'envie, et les empêcher de mourir. Celles qui n'ont pas de corail cousent dans un coin de la robe de l'enfant quelques

Digitized by Google

gros grains de sel de cuisine, qui a aussi la propriété de conjurer le mauvais œil.

Au Niolo, jadis les jeunes filles à partir de sept à huit ans jusqu'au jour de leur mariage étaient habillées en garçons ; ce costume les préservait des attaques des streghe et aussi des entreprises des jeunes gens.

Mariage. — Dans l'arrondissement de Sartène, lorsqu'il est question d'un mariage, les deux familles se réunissent chez les parents de la jeune fille qui offrent un dîner ; ils discutent ensuite les questions d'intérêt, lorsque tout est bien entendu, les parents du jeune homme se retirent, et celui-ci couche avec sa petite femme ; cela s'appelle *l'abracia.* Il n'y a pas d'exemple d'abandon par le fiancé après l'abracia. Quinze jours après, le maire et le curé les marient.

Quand la jeune fille a reçu la bénédiction nuptiale, elle a soin de se relever la dernière ; car des deux mariés, le premier qui meurt est celui qui se lève le premier.

A Asco lorsque les nouveaux époux arrivent à la porte de l'église, le marié va seul jusqu'à l'autel, puis il se retourne et dit : A calane. La mariée prend sa robe et la relève un peu à droite et à gauche, puis elle va à l'autel en disant : « Ca ne cabe, sema sancu che ne pargue una sposade. Moi je montre sagement que j'ai l'air d'une mariée ».

Lorsque le curé leur demande s'ils sont contents de s'épouser, il dit : E souche tallera, les mariés répondent : E souche ; c'est leur manière de dire oui.

La cérémonie terminée, toutes les femmes du village sont là chacune avec un pot de miel et une cuiller ; elles donnent aux nouveaux mariés une grande cuillerée de miel qu'ils sont obligées d'avaler bon gré mal gré, et cette cérémonie se renouvelle depuis l'église jusqu'à la maison.

Si l'on se marie le mardi, la mariée est une martyre.

Pour savoir si une fille ou un garçon se marieront dans le courant de l'année, on jette dans le feu des feuilles d'olivier, une, deux, trois, les unes après les autres ; si la feuille danse et se retourne, ils se marieront, si elles brûlent, il n'y aura pas de mariage.

Mort ; pronostics. — Si les chiens aboient la nuit devant une maison, il est certain qu'avant peu il y mourra quelqu'un ; ils aboient deux fois pour une femme, trois fois pour un homme.

Un grand bruit entendu la nuit, est le présage de la mort de quelqu'un dans la maison. Une lampe qui se casse prédit la mort d'une personne de la famille ; si on renverse de l'huile, il y aura une grave maladie d'un parent ; si la bouteille se casse, c'est la mort. On ne doit jamais balayer la maison le soir, si on le faisait quelqu'un

Digitized by Google

de la famille mourrait. Si l'on ne peut fermer l'un des yeux du mort, quelqu'un de la famille le suivra au tombeau, si les deux restent ouverts, il meurt deux personnes.

Pour ne pas avoir peur d'un mort, on va lui toucher les pieds.

Dans certaines parties de l'arrondissement de Sartène, les femmes parentes du mort défont leurs cheveux et se déchirent la peau du visage ; s'il arrive une visite, les femmes de la maison et celles qui viennent se tirent réciproquement les cheveux et s'égratignent le visage, jusqu'au moment où arrivent de nouvelles visiteuses qui sont l'objet de ces démonstrations. Elles n'ont lieu que dans cet arrondissement, et ne sont pas pratiquées par les vrais Corses, mais par les gens d'origine sarde, qui y sont assez nombreux.

En revenant d'un enterrement, on ne va faire visite à personne ; on porterait malheur à celui que l'on irait voir, et il mourrait quelqu'un chez lui dans le courant de l'année.

JULIE FILIPPI.

LES RITES DE LA CONSTRUCTION (1)

XX

AU SÉNÉGAL

Lorsqu'on construisit le pont de Bagouko, sur la ligne de Médine à Bafoulabé, le câble métallique sur lequel était appuyée la première partie du pont se rompit et deux indigènes furent écrasés. L'opération fut reprise quelques jours après et réussit parfaitement, mais auparavant les ouvriers indigènes demandèrent un mouton noir pour le sacrifier au génie du marigot. « Ils prétendaient que c'était un oubli qui avait amené le premier accident. Ils avaient donc immolé l'animal, à l'endroit même où leurs camarades avaient été tués. Ils avaient enterré dans le sable l'estomac, le cœur, la tête et les cornes du mouton, fait prononcer par un marabout quelques paroles sacramentelles, puis s'étaient régalés avec la chair qui restait » (2).

RENÉ BASSET

1. Suite, voir t. VI, p. 172, 278, t. VII, p. 37, 207, 315, 353, 489, 692, t. VIII, p. 49, 194, t. IX, p. 90.
2. Galliéni, *Deux campagnes au Soudan français*. Paris, 1891, gr. in-8, ch. VIII, p. 152-153.

Digitized by Google

USTENSILES ET BIBELOTS POPULAIRES (1)

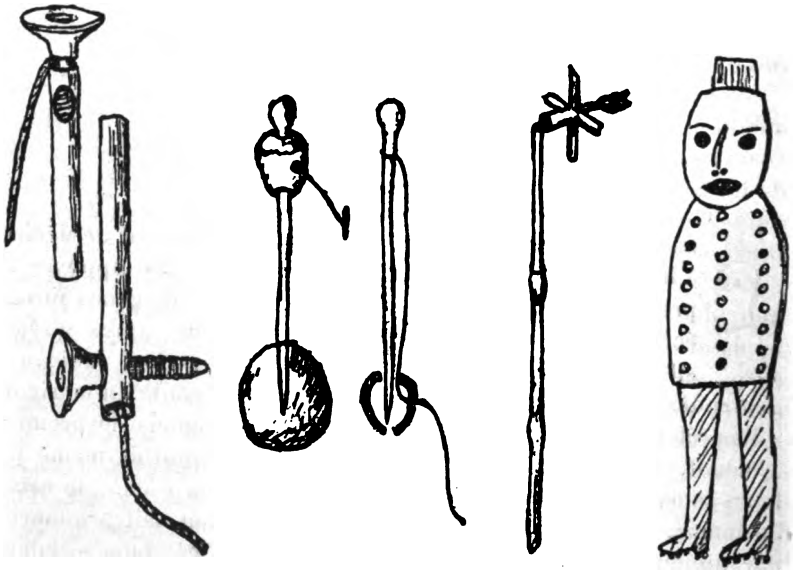
VI

En Picardie

Autrefois, avant que la Somme fût sillonnée de chemins de fer, les paysans de l'Amiénois qui savaient faire toutes sortes de jouets n'étaient pas rares et, à une veillée, j'ai entendu une femme reprocher à son mari de n'être pas habile, comme quelqu'un qu'elle lui nommait, à confectionner des jouets pour amuser ses enfants.

On faisait alors, en Picardie, des jouets qui se rapprochaient beaucoup de ceux que M. Sébillot a reproduits t. VIII, p. 154, 159, 161.

Avec la pomme, la poire et surtout la pomme de terre, les enfants de l'Amiénois confectionnent ou confectionnaient des ustensiles de cuisine enfantine : marmites, pots, assiettes, seaux, tables, boîtes,



1 2 3 4

etc. — Avec le jonc des marais : la cravache, le fouet, le bonnet d'évêque (t. VIII, p. 152), le tablier, ceinture (p. 153, fig. 2). Avec le sureau : le mirliton, le buquoir, le lancé-pois p. 149, fig. 4), le toupion que nous reproduisons ici (fig. 1), les éclichouères (petites seringues).

1. Cf. le t. III, p. 27, 78, le t. IV, p. 415. le t. VII, p. 457, le t. VIII, p. 148 et 255.

Digitized by Google

Les écailles de noix sont aussi très employées ; elles servent à faire les pipes, les balances et les lunettes ; ces dernières sont percées au milieu comme celles que font les petits pêcheurs de la Manche avec les valves des bucardes.

La noisette coupée par le milieu et placée convenablement entre l'index et le majeur fermés, fait un sifflet ; percé d'un trou latéral, et traversée au moyen de deux ouvertures verticales, par un bâtonnet elles forment un rouet ; le croquis ci-contre dispense de les décrire plus au long (fig. 2).

Pour faire marcher le rouet, il faut tenir la noisette entre le pouce et l'index de la main gauche, puis de la main droite, par un mouvement un peu brusque et mesuré, tirer le fil de façon à ce qu'arrivé à l'extrémité de sa course il puisse rentrer seul dans la noisette. Les mêmes mouvements répétés font tourner continuellement le rouet, qui bruit, qui *wongue*, comme on dit en patois picard, en parlant un peu du nez.

Le chaume sert à faire des trompettes et le moulin à vent. Celui-ci (fig. 3) se compose d'une tige de seigle ou de blé, d'un épi coupé et ployé, et de la roue faite d'un bout de chaume fendu aux deux tiers de sa longueur.

Avec la tige nouvelle du tremble ou du frêne, on confectionne les sifflottes, les sifflets ; avec l'écorce du tremble et des épines : le cornet du pâtre, des diadèmes et aussi avec celle du peuplier blanc de Hollande ; avec l'écorce de la *caroline* ou peuplier de Virginie, nouvellement abattu : le claquoir, les balances, les cuirasses, brassards et cuissards, les cabotins.

Ces cabotins, qu'on appelle aussi marmousets, sont des bonshommes, que les enfants s'amusent à sculpter vers mars ou avril, au moment de la sève montante. Le dessin (fig. 4) fait par un de mes élèves, très habile à sculpter les bonshommes, donne une idée assez exacte de ce que peuvent être ces rustiques ébauches, que chaque artiste varie suivant son plus ou moins grand degré d'habileté.

Je n'ai jamais vu de quenouilles sculptées analogues à celles de la Haute-Bretagne ; mais j'ai souvent vu des bâtons à tricoter, dont se servent encore les femmes âgées pour maintenir l'une de leurs aiguilles. Ils étaient façonnés au couteau par les artistes villageois ; on y remarquait des ornements semblables à ceux qui sont reproduits t. VIII p. 157 ; c'étaient les bergers, qui en gardant leur troupeau, les sculptaient, et c'étaient eux aussi qui tressaient les belles petites corbeilles en paille de seigle dans lesquelles les enfants mettent les fleurs qu'ils jettent devant le Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu.

Digitized by Google

Avec des branchettes, les enfants confectionnent les frondes pour lancer 1° les pierres, 2° les petites pommes; les moulins à eau, les arcs, arbalètes, les sabres, les crosses, les fiches pour le jeu du fique in qu'ch'ul ; avec les fruits de l'églantier et surtout du fusain : les colliers, les bracelets ; avec la terre gâchée : les flans, flamiches, matinons (petits pains) et quelques vases de forme toute primitive.

A. Ponchon.

MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN

XXVIII

Les Chiffonniers

II

l'argot des chiffonniers [1], il convient d'ajouter: Dans certains quartiers les chiffonniers sont appelés *Tafouilleux*. Pas n'est besoin de rechercher l'étymologie de ce mot. Un loustic qui passe près d'un chiffonnier en train de fouiller dans les ordures, avec sa hotte sur le dos, ne manque pas d'imiter ce cri d'animal *Bé !* et d'ajouter cette apostrophe : *Eh ! berri !* — La hotte représente un gros mouton du Berri qui saute à chaque mouvement de son porteur, et les bouts de papiers qui dépassent entre les mailles d'osier, en sont la toison. — *Sans-beurre*. Désignation récente du chiffonnier en gros, qui n'aime pas les papiers graisseux. — *Triquer*. C'est trier les chiffons, on dit aussi le *triquage*. Le chiffonnier qui recherche spécialement les peaux de lapin est un *Troleur* (?) Quand un chiffonnier veut empêcher sa femme de parler, il l'invite à ne pas *balancer son chiffon rouge*, et lorsqu'il est fatigué, il ne manque pas de se plaindre d'avoir *mal aux arpions*. Dans les débits du quartier Mouffetard, l'eau-de-vie la plus commune est connue sous le nom populaire et très ancien de *Parfait amour de chiffonnier*. En allant au travail et à son retour le galant chiffonnier ne manque jamais de régaler son épouse ; il se sert alors d'une abréviation consacrée par l'usage et commande au *mannezingue* deux verres de *parfait amour*.

A. Certeux.

1. Voy. Revue, t. VIII, 1893, p. 112.

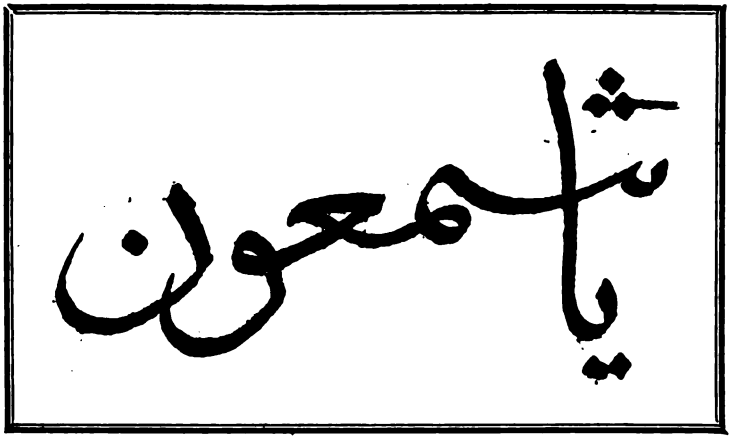
Digitized by Google

AMULETTES ET TALISMANS [1]

IX

Les amulettes des Tartares de la Crimée

ademoiselle O. Podobiédov, étudiante de la Faculté de Médecine, originaire de la Crimée, a bien voulu nous communiquer un charme qui est très répandu en Crimée et est distribué par les Moullah Tartares à ses correligionnaires. Il est surtout destiné à calmer les maux de dents. C'est un petit morceau de papier qui porte l'inscription suivante :



Pour s'en servir il faut prendre un clou, une aiguille, ou une autre chose pointue, à condition toutefois qu'elle soit toute neuve et n'ait jamais servi. Avec cet instrument il faut en perforer un premier œil (en commençant à droite) ou plutôt une boucle formée par l'inscription. Si le mal ne passe pas il faut perforer un autre. En cas extrême on perfore le troisième et le mal aux dents quelqu'irrésistible qu'il soit, passera sans faute.

1. Cf. le t. III, p. 331, 359, 404, 408, 528, le t. IV, p. 576, le t. VI, p. 153, 219, le t. VIII p. 222.

Digitized by Google

Pour nous expliquer le sens de cette inscription, nous nous sommes adressé à notre collègue M. René Basset, savant arabiste français, qui a bien voulu nous communiquer la note suivante : Si l'inscription que vous m'envoyez a un sens en arabe, ce ne peut-être que : In Cham'oun, ô Siméon. Ce que Siméon vient faire ici, je n'ai pu le trouver, à moins que son nom ne soit invoqué contre la cécité, parcequ'il peut se rattacher à la racine arabe chamaa, qui à la IVe signifie : briller, brûler. D'un autre côté, la présence de la lettre (ain) empêche de voir là un mot tatare ou turc.

En confrontant l'explication que nous donne obligeamment M. Basset avec la manière d'appliquer ce charme nous croyons pouvoir conclure que l'action de perforer des *yeux* de l'inscription doit être comprise comme étant dirigée contre le *mauvais œil*, qui devrait être la cause première de la maladie.

Les Tartares de la Crimée ont aussi l'habitude de porter diverses amulettes. Ils portent par exemple cousue dans leurs chapeaux une petite plaque en argent avec une inscription également arabe. Cela s'appelle *mashallah*. Sur la poitrine ils portent en sautoir un *amaïl*, un étui en argent, contenant un petit livre de prières. Contre le mauvais œil les enfants tartares ont aussi la *douva*, une sorte de triangle en bois couvert d'inscriptions et cousu dans une espèce de sachet aussi triangulaire, avec trois ou quatre perles d'argile bleue.

TH. VOLKOV.

X

A L'EXPOSITION D'ANVERS

DANS le compartiment de l'Etat indépendant du Congo, la « *Baptist Missionary* » expose quelques objets qui intéressent particulièrement nos études. En voici quelques-uns :

1) *Collier de dents de léopard* avec cette indication : « Les dents de léopard sont censées donner à celui qui les porte la force du léopard ».

2) *Sifflets employés par les faiseurs de pluie.*

3) *Amulettes des sorciers.* — Peau de chat sauvage. Verroteries (importées d'Europe comme article de traite) enfilées sur des poils de queue d'éléphant. (Bopoto, Haut-Congo)

4) *Fétiches employés comme amulettes*, abandonnés par des indigènes de San-Salvador, lors de leur conversion au Christianisme (parmi les fétiches on remarque un coquillage d'escargot).

5) *Amulette pour porter au cou* et cordelette indigène grossière :

Digitized by Google

coquille d'escargot contenant peut-être du poison, bouchée avec de l'argile à poterie. (Bopoto, Haut-Congo).

6) *Amulettes pour porter au cou : Petit croc monté* en peau d'iguane, contenant probablement du poison, accessoire puissant des amulettes ; *vertèbres* enfilées. (Haut-Congo).

7) *Boîtes d'écorce cousues*, remplies d'une poudre vénéneuse et employées dans les incantations des sorciers. (Bopoto, Haut-Congo).

8) *Crécelle de danse* employée par les exorciseurs pour évoquer l'esprit d'un ancêtre défunt, qu'on croit devoir dévoiler un sorcier (Bopoto).

ALFRED HAROU.

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES (1)

LVI

LE PIED DE MOH'AMMED A CONSTANTINOPLE

DANS la mosquée ou est enterré 'Abd ul H'amed I, on vénère dans une niche une pierre noire garnie d'argent et sur laquelle se voit l'empreinte de deux pieds qu'on dit être ceux de Moh'ammed (2).

LVII

LA MAIN D'ADAM

D'après une légende roumaine, d'origine bogomile, Satan maître de ce monde, réussit à obtenir d'Adam la promesse de lui appartenir, ainsi que ses descendants, puisqu'il était le créateur de cette terre. Pour affirmer ce pacte, Adam plaça sa main sur une pierre où son empreinte resta marquée. Satan la fit garder dans le Jourdain par quatre cents démons, mais lorsque Jésus-Christ se fit baptiser dans ce fleuve, il se plaça sur cette pierre et effaça l'empreinte et par suite l'obligation contractée par Adam (3).

RENÉ BASSET.

1. Suite, voir t. IX, p. 286.
2. *Voyages d'Ali bey el Abbassi en Asie et en Afrique.* Paris, 1814, 3 v. in-8, t. III p. 336.
3. Gaster. *Literatura populara romana*, Bucharest, 1883, in-12, p. 273 ; *Ilchester Lectures on greeko slavonic literature*, Londres, 1877, in-8, p. 33.

Digitized by Google

CONTES DE L'EXTRÊME-ORIENT (1)

V

L'ORIGINE DES HOMMES

UIVANT Cornelius Matelief (2), les Chinois « croient que le Ciel, la Terre et la Mer étoient joints ensemble de toute éternité ; mais qu'un des habitans du Ciel, nommé Tayn, sut, par sa grande pénétration, séparer le Ciel de la Terre, le Ciel demeurant le plus élevé, et la terre dans le plus bas lieu. Ce fut ce même Tayn qui créa un homme, qu'ils nomment Panson, et une femme qu'ils nomment Pansonne. Ce Panson en aiant reçu le pouvoir de Tayn, créa un autre homme nommé Tanhom et lui créa treize frères.

« Tanhour se trouva pourvu de beaucoup d'esprit et de savoir. Il donna les noms à tous les animaux, et par le secours de Tayn, il eut la connoissance des propriétés et des vertus de toutes les choses créé(e)s, et de la manière de les appliquer à l'entretien du corps. Il eut plusieurs enfans, aussi bien que ses frères. Son fils aîné, qui se nommoit Tayncom, en eut douze, desquels douze l'aîné nommé Tuhucom en eut neuf. Ils croient que cette génération dura 90000 ans, au bout desquels les hommes cessèrent d'engendrer, à cause de certaine insulte qu'ils avoient faite à Tayn, ou par la jalousie qu'il avoit conçuë contr'eux, parce qu'ils étoient parvenus au point d'être presque aussi savans que lui, et qu'ils ne vouloient plus le reconnoître pour leur Souverain, ainsi qu'ils le lui avoient promis.

« Ce ne fut pas là toute leur punition. Il arriva que le ciel tomba et les fit tous périr. Mais Tayn l'ayant aussitôt relevé, créa sur la terre un autre homme nommé Lotzizam, qui avoit deux cornes qui exhaloient une excellente odeur, et desquelles furent engendrez plusieurs hommes et femmes. Enfin Lotzitzam étant sorti du monde, laissa sur la terre plusieurs hommes et femmes, dont tout le genre humain est descendu.

1. Suite, voir t. IX, p. 73.
2. *Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrez de la Compagnie des Indes Orientales formée dans les Provinces-Unies des Païs-Bas.* Rouen, 1725, 10 v. in-12, t. VI, p. 170-171.

Digitized by Google

« C'est par un des descendans de Lotzizam, qui se nommoit Vitei, que la Chine a été assemblée et réduite en Roïaume, c'est-à-dire lorsque les hommes se furent perfectionnez en toutes sortes d'exercices. Ce sont là les doctrines des Chinois, sur le sujet de la création et de l'état où le monde se trouve. »

C. Matelief n'ayant pas indiqué la source de ses renseignements, il n'est pas inutile de remarquer la similitude qu'offre certains traits de cette légende avec les traditions chrétiennes : les hommes voulant s'égaler à Dieu ; la destruction de tout le genre humain à l'exception d'un homme, etc., qui semblent un écho des prédications des missionnaires portugais. Quant à la destruction du monde par la stérilité des femmes, c'est une croyance des Soubbas du Bas-Euphrate, que ce sera un des signes précurseurs de la destruction de l'univers (1).

VI

Souvenir d'une vie antérieure

« A l'ouest de la ville royale (de Khotan) à plus de 300 *li*, est la ville de Phou-Kia-i. On y voit une statue de Bouddha assise, haute de sept tchhi. Sa figure est belle et remplie de majesté. Sur sa tête est une tiare enrichie d'ornemens qui la rendent toute resplendissante. C'est une tradition généralement répandue dans le pays qu'elle était d'abord dans le royaume de Kaschemir (*Kachmîr*), et que l'on a obtenu qu'elle fût transportée en cet endroit. Voici à quelle occasion. Il y avait autrefois un Rahan, dont le Chami ou disciple, étant à l'extrémité, demanda à goûter du pain de riz fermenté. Le Rahan, par un effet de sa perception divine, connut qu'il y avait de cette espèce de pain dans le pays de Kiusatanna (Khotan); et s'y étant transporté par les moyens surnaturels que lui fournissait sa nature, il parvint à se procurer ce que lui demandait le Chami. Celui-ci en ayant goûté, désira pouvoir renaître dans ce pays. Ses vœux furent exaucés, et même il naquit fils du roi du pays, auquel il succéda par la suite. Devenu roi lui-même, il leva des troupes, et ayant traversé les montagnes de neige, il vint attaquer le royaume de Kaschemir. Le roi de Kaschemir, de son côté, assembla son armée pour repousser cette attaque. Mais en ce moment le Rahan l'avertit de ne point livrer bataille au roi de Kiusatanna. Je sais, dit-il, les moyens de l'engager à s'en retourner, car il est instruit

1. Siouffi. *Etudes sur la religion des Soubbas ou Sabéens*. Paris, 1880, in-8, ch. XXIV, p. 135.

Digitized by Google

dans les préceptes de la loi. Le roi eut quelque peine à le croire, et il voulait toujours livrer bataille. Mais le Rahan prit le vêtement que portait le roi de Kiusatanna, dans le temps qu'il était Chami, et alla le lui montrer. En le voyant, le prince se rappela sa vie passée ; et ayant demandé pardon au roi de Kaschemir, il fit la paix et s'en retourna avec son armée, emmenant avec lui la statue de Bouddha, devant laquelle, étant Chami, il avait célébré les cérémonies du culte. Quand cette statue fut arrivée dans le pays, on ne put la faire ni avancer ni reculer, et on l'entoura d'un *Kia-lan*, dans lequel vinrent habiter des religieux. La tiare précieuse qu'on voit encore aujourd'hui sur la tête de la statue est la même dont le roi lui fit offrande, au temps dont on vient de parler[1] ».

VII

Le jugement du tableau

« On raconte que le roi de Chine entendit parler d'un artiste très habile en peinture, qui vivait dans le pays de Roum (la Grèce). Il le fit venir et lui ordonna de donner de son talent un spécimen qui serait exposé à la porte du palais, suivant l'usage. L'artiste représenta sur une feuille un épi vert sur lequel était posé un moineau. Le dessin était si frappant que nul de ceux qui le voyaient ne doutait que ce ne fut réellement un moineau sur un épi vert, à qui il ne manquait que la voix et le mouvement. Le roi en fut émerveillé, le fit exposer et assigna une pension à l'artiste jusqu'à la fin de l'exposition. Une année moins quelques jours s'écoula sans que personne n'y signalât un défaut ou une négligence. Un vieillard chargé d'années se présenta, examina l'image et dit : Il y a là un défaut. On l'amena devant le roi ainsi que le peintre et le tableau. — Quel défaut y a-t-il ? demanda le prince. Expose-moi clairement ton reproche, sinon tu t'en repentiras et tu recevras un châtiment exemplaire. Le vieillard répondit : Que Dieu favorise le roi et lui inspire la justice ! Qu'est-ce que ce tableau représente ? — Un épi de blé sur sa tige et un moineau par dessus. — Que Dieu protège le roi ! le moineau est sans reproche, mais la critique porte sur la position de l'épi. — Quelle critique ? demanda le roi, déjà en colère contre le vieillard. Celui-ci reprit : C'est une faute de représenter l'épi comme se tenant droit, car on sait que lorsqu'un moineau se pose dessus il le fait pencher à cause de son poids : car

1. A. Rémusat. *Histoire de la ville de Khotan*, Paris, 1820, in-8, p. 45-47.

Digitized by Google

la tige est trop faible [1] ; si l'épi avait été penché, c'eût été le comble de l'habileté. Le roi tomba d'accord avec lui et le renvoya ».

Ce conte rapporté par Ahmed ech Chirouâni [2], se trouve déjà dans la relation d'Abou Zeïd Hasan, peut-être d'après Ibn Ouahab, qui visita la Chine en l'an 872 de notre ère [3]. Ce dernier récit présente les variantes suivantes : Il n'est plus question d'un artiste du pays de Roum, et la durée d'un an pour exposition de l'œuvre d'art quelle qu'elle soit s'explique par ce fait que si, dans l'intervalle, aucune critique sérieuse n'est formulée, le gouverneur d'une province, et non pas seulement le roi, prend l'artiste à son service. En outre, le vieillard est remplacé par un bossu. Le fond de l'histoire est identique. Abou Zeïd ajoute « Le but des Chinois, dans cela et dans les choses du même genre, est d'exercer le talent des artistes, et de les forcer à réfléchir mûrement sur ce qu'ils entreprennent et à mettre tous leurs soins aux ouvrages qui sortent de leurs mains ».

VIII

Comment Sang-Souperba devint roi de Menang Kaban

Le *Sedjarat Malayou*, chronique légendaire de l'archipel malais, rapporte de la manière suivante l'avènement de Sang-Souperba, issu de Dzou'l Qarnaïn, au trône de Menang Kabau. Quand il arriva dans ce pays, les gens « émerveillés de sa belle figure et de sa couronne qui scintillait, demandèrent aux gens de sa suite : » Qui êtes-vous ? Qui est ce roi ? Quelle est sa race ! Comme il est magnifiquement vêtu ! — Les compagnons du prince répondirent : Notre roi se nomme Sang-Souperba ; il est de la lignée du roi Iskender Dzou'l Qarnaïn. Il est descendu sur la colline de Sagantang Mahamirou. Puis ils contèrent toutes les circonstances des aventures du prince.

« Après avoir ouï ce récit, les grands de Menang Kabau tinrent conseil, disant : S'il en est ainsi, nous ferons bien de le prendre pour roi, puisque nous n'en avons pas. Mais les plus âgés d'entre eux répliquèrent : Faisons d'abord une épreuve. Voyons si le prince tuera le serpent Sakhi-Mouna qui détruit nos récoltes. Alors nous le ferons roi.

« Les grands allèrent donc au prince et lui dirent : L'arrivée de Votre Majesté en ce pays nous a transportés de joie. Mais, seigneur,

1. Cf. le vers de La Fontaine :
« Un roitelet pour vous est un pesant fardeau »
2. *Nefh'at el Yemen*, Le Qaïre, 1302, hég. in-4 p. 22.
3. *Chaîne des Chroniques* ap. Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, 2 vol. in-12, t. I, p. 77-79 ; t. II, p. 75-76.

Digitized by Google

il y a ici un serpent énorme, qui, lorsque nous avons cultivé et quand notre riz arrive à sa maturité, vient et détruit notre récolte. Ce serait une faveur de votre part, si vous vouliez bien le tuer. Car nous, nous ne pouvons en venir à bout. Plusieurs l'ont frappé du tranchant ou de la pointe ; il n'en est point mort et n'a pas même été blessé. Sang-Souperba répondit : C'est bien. Montrez-moi où se tient le serpent.

Il y avait un des officiers du prince qui se nommait Permaskou-Membang ; c'est à lui que Sang-Souperba donna l'ordre de tuer le serpent, en lui faisant la faveur de lui confier l'épée *Tchoura-Sémandang-Kina*. L'officier partit. Lorsqu'il parvint près du repaire de l'animal, le serpent flaira l'odeur de l'homme et commença à se dérouler. Permaskou-Membang l'aperçut, formant avec ses anneaux comme un gros monticule (de fourmis blanches). A la vue de l'homme, le reptile se mit en mouvement. A l'instant Permaskou-Membang le coupa en trois tronçons. Le serpent était mort.

« L'officier revint au roi, lui apprit la fin du serpent et rendit l'épée. Le prince joyeux le combla d'éloges et lui fit don d'un vêtement tels qu'en portent les fils des rois. Mais l'épée Tchoura-Sémandang-Kina avait cent quatre-vingt-dix brèches [1] ».

IX

La Délivrance d'Akinipar

La légende suivante est extraite, d'après le P. Bouchet [1] d'un livre indien intitulé « *Palmapouranam.* » Un fameux brame appelé Kedanidi, avoit un fils nommé Akinipar. Ce jeune homme alloit tous les jours se laver dans une eau sacrée qu'on nomme Achoditirtam. Cinq jeunes déesses descendoient souvent du ciel pour y prendre le bain : elles aperçurent le jeune pénitent et en furent éprises. Celui-ci s'en offensa et, jetant sur elles sa malédiction, il les changea en démons et leur ordonna de voltiger dans les airs.... La malédiction eut son effet, mais les déesses, indignées de l'audace d'Akinipar, le maudirent à leur tour et le condamnèrent à être démon comme elles. Ces six démons, tout ennemis qu'ils devoient être, conspirèrent néanmoins la mort d'un grand pénitent qui se nommoit Chomoucharichi ; mais celui-ci rendit leurs efforts inutiles et les chassa honteusement de sa présence. Kedanidi se trouva là par hasard, et ayant reconnu son fils qu'il cherchoit de-

1. *Lettres édifiantes, Missions de l'Inde*, t. II, Paris et Orléans, 1877, in-8, p. 472.

Digitized by Google

puis longtemps, il pria le pénitent de le lui rendre sous une forme humaine. Le pénitent y consentit, pourvu que Kedanidi allât se baigner dans le Prayagatirtam (c'est le confluent de trois rivières qui se réunissent dans les Etats du Mogol) et pour l'engager à suivre son conseil, il lui raconta l'histoire suivante.

« Une sainte fille appelée Malinei, fit autrefois plusieurs années de pénitence et mérita de renaître dans le palais des Dieux et d'être changée en déesse : elle venoit tous les jours se laver dans le Prayaga : comme elle se retiroit, une goutte d'eau tomba de ses cheveux sur un géant d'une grandeur énorme qui étoit caché dans un bois de bambous. Cette seule goutte fit une telle impression sur le géant qu'il comprit que dans une autre vie, il avoit été un des plus grands scélérats de l'univers, et que c'étoit pour cela qu'il avoit été condamné à naître sous cette figure affreuse. Aussitôt il se prosterna aux pieds de la déesse, et il la conjura avec larmes de lui ôter la vie et de lui obtenir une nouvelle naissance, qui lui procurât un état plus heureux. La déesse, touchée de ses pleurs, l'assura que, pour le faire renaître heureux et même pour le placer dans le palais des Dieux, elle lui cédoit tout le mérite qu'elle avoit acquis pendant trente jours qu'elle s'étoit lavée dans le Prayaga, et le géant fut aussitôt changé en une autre forme.

« Kedanidi ayant entendu cette histoire alla sur le champ au Prayaga où il se baigna trente jours de suite, après quoi il obtint ce qu'il souhaitoit et son fils redevint brame. »

X

Les résurrections de Lakchoumi

Elle naquit d'abord lorsque les dieux et les géants firent tourner dans la mer la fameuse montagne de Meroua : il en sortit des choses prodigieuses ; mais la plus excellente de toutes fut Lakchoumi, qui éblouit tous les dieux par sa beauté et qui de leur consentement fut donnée à Vichnou. Longtemps après elle naquit d'un fruit dont l'odeur infiniment douce et agréable se répandoit à dix lieues à l'entour. Cette jeune fille fut élevée par un pénitent appelé Vedamamouni, qui lui enseigna toutes les sciences ; mais comme elle surpassoit en beauté toutes les personnes de son sexe, il souhaita qu'elle devînt femme de Vichnou, changé alors en Ramen, roi célèbre dans les anciennes histoires des Indes. Cette princesse s'appeloit pour lors Sida : elle faisoit une rude pénitence sur le bord de la mer, se tenant sur un mât, au bas duquel elle entretenoit un feu fort actif. La réputation de sa beauté vint aux oreilles d'un géant

Digitized by Google

qui étoit roi de Ceylan : il se transporta sur le lieu où elle avoit fixé son séjour, dans le dessein de l'épouser ; mais une pareille proposition lui ayant déplu, elle se jeta dans le feu et fut réduite en cendres. La pénitence ne fut pourtant pas inutile ; car Vedamamouni ayant recueilli ses cendres les renferma dans une canne d'or, enrichie de diamans et de pierres précieuses d'un prix inestimable. On porta cette canne au géant Ravanen, qui la fit mettre dans son trésor. Quelque temps après, comme on entendit sortir de cette canne une voix semblable à celle d'un enfant, on l'ouvrit et on y trouva Sida changée en petite fille. Les astrologues, consultés sur ce prodige, répondirent que cet enfant seroit la cause de la ruine de Ceylan ; c'est pourquoi on l'enferma dans un coffre d'or et on la jeta dans la mer pour l'y faire périr. Mais le coffre, au lieu d'être entraîné par sa pesanteur au fond de l'eau, surnagea et avança vers la mer de Bengale ; étant entré dans un bras du Gange, il fut porté sur un champ ; les laboureurs l'ayant trouvé le donnèrent à leur roi, qui éleva Lakchoumi jusqu'à ce qu'elle fut mariée à Ramen. » (1)

XI

La punition du roi d'El Qomar

On raconte qu'autrefois le royaume d'El Qomâr appartint à un prince jeune et impétueux. Un jour, il était assis dans son palais, près d'une rivière d'eau douce et courante, comme le Tigre de l'Irâq ; entre son palais et la mer, il y avait une distance d'une journée de marche. Son vizir était devant lui : le roi lui dit tout à coup — or il avait été question du royaume du Mihrâdj (Maha-radja), de son éclat, de sa nombreuse population, des îles qui lui appartenaient : « Il m'est venu un désir que je voudrais satisfaire. » Le vizir qui était expérimenté et connaissait la précipitation de son maître lui demanda : Quel est-il, prince ? — « Je voudrais voir la tête du Mihrâdj, roi du Zabedj (Java), devant moi, sur un plateau ». Le vizir reconnut que c'était l'envie qui avait produit cette pensée dans âme et il reprit : « Prince, je ne voudrais pas voir le roi s'entretenir de pareilles choses : puisqu'il n'y a pas de haine ni en paroles ni en actes entre nous et ce peuple : jamais il ne nous a fait de mal : il habite dans une île éloignée, il n'a pas de rapports de voisinage avec notre pays, il ne convoite pas notre royaume : il ne faut pas que quelqu'un connaisse ces paroles ni que le roi les répète. » Le prince fut irrité, n'écouta pas son conseiller et redit la même chose à ses

1. Lettre du P. Bouchet à Huet, évêque d'Avranches. *Lettres édifiantes, Missions de l'Inde*. t. II. Orléans et Paris, 1875, in-8, p. 471.

Digitized by Google

officiers et aux grands qui se trouvaient là. Le propos passa de bouche en bouche jusqu'à ce qu'il s'ébruita et parvient jusqu'au Mihrâdj. Celui-ci était un homme ferme, vif, expérimenté : il manda son vizir et lui apprit ce qui était arrivé jusqu'à lui. Il ajouta : « Il ne convient pas, après tout ce qui s'est dit sur cet ignorant, les désirs qu'il a formés dans sa jeunesse et sa folie et les propos qui se sont répandus, que nous le laissions en repos : car c'est une des choses qui nuisent à un souverain, l'abaissent et le déprécient ». Il lui ordonna de dissimuler ce qui s'était passé entre eux, d'équiper mille vaisseaux de grandeur moyenne avec tous leurs appareils de guerre et de remplir chaque vaisseau d'armes et de braves, autant qu'il en pourrait contenir. Il feignit ensuite de vouloir se promener parmi les îles qui formaient son empire et écrivit à leurs rois qui étaient sous son autorité, qu'il avait l'intention d'aller les voir et de se divertir dans leurs îles ; si bien que la chose se répandit et que le chef de chaque Etat fit des préparatifs pour recevoir convenablement le Mihrâdj.

Quand tout fut disposé et préparé, il s'embarqua et se rendit avec sa flotte et ses soldats dans le royaume d'El Qomâr. Lui et ses compagnons se servaient continuellement de cure-dents et l'employaient plusieurs fois par jour : chacun avait le sien dont il ne se séparait pas ou qu'il confiait à son page. Le roi d'El Qomâr ne connut l'attaque que lorsque la flotte eut pénétré dans le fleuve qui conduisait à la capitale. Les soldats du Mihrâdj débarquèrent et se saisirent du roi d'El Qomâr à l'improviste ; il fut fait prisonnier, son palais occupé : ses officiers s'étaient enfuis. Le Mihrâdj fit proclamer la sécurité, s'assit sur le trône du roi d'El Qomâr et le fit venir ainsi que son vizir. Qu'est-ce qui t'a porté à désirer une chose qui n'était pas en ton pouvoir ? lui dit-il, qui ne t'aurait procuré aucun avantage si tu l'avais obtenue, et que rien de ce qui en aurait facilité le succès n'aurait rendue nécessaire ? » — Il ne répondit rien. Le Mihrâdj continua : « Si, outre ton désir de voir devant toi ma tête dans un plat, tu avais souhaité ravager ma terre et mon royaume ou d'y commettre quelque part des dégâts, j'en aurais fait autant de tout ce qui t'appartient. Mais ce tu as désiré réellement, je l'exécuterai sur toi-même et je retournerai dans mon pays sans avoir étendu les mains sur tes provinces, ni peu ni beaucoup, pour que tu serves d'enseignement à ceux qui viendront après toi, de façon à ce que personne n'excède les limites de son pouvoir et de ce qui lui est assigné et qu'il se contente de la santé ». Ensuite il lui fit trancher la tête, et s'adressant au vizir : « Puisses-tu être bien récompensé d'avoir bien agi comme vizir : je sais que tu avais donné un bon con-

Digitized by Google

seil à ton maître, s'il l'avait accepté : examine qui mérite de régner après cet ignorant, et mets-le à sa place ». — Ensuite il partit sur le champ pour rentrer dans son pays, sans que lui ni personne des siens ne s'emparassent de la moindre chose dans le pays d'El Qomâr. Quand il fut de retour dans ses Etats, il s'assit sur son trône, dominant l'étang (1) ; il fit placer devant lui un plat contenant la tête du roi d'El Qomâr. Puis il manda les grands de son royaume, leur raconta ce qui s'était passé et pourquoi il l'avait attaqué. Ses sujets firent des vœux pour lui et lui souhaitèrent tous les biens. Après quoi il fit laver et parfumer cette tête : on la mit dans un vase ; il l'envoya au prince qui régnait dans El Qomâr à la place du mort et lui écrivit : « Ce qui nous a porté à agir ainsi envers ton prédécesseur, c'est la haine qu'il avait contre nous et le désir d'instruire ses pareils. Nous avons réussi à lui appliquer le traitement qu'il nous préparait. Nous avons été d'avis de te rendre sa tête que nous n'avons pas d'intérêt à conserver et nous ne nous glorifions pas d'avoir triomphé de lui » (2).

XII

Les nymphes de la source

Une légende, rapportée par Ibn Khordâdbeh (3), raconte que dans le Turkestan, il existait « une source peuplée d'êtres aquatiques ayant la forme humaine et d'une beauté extraordinaire. Les bergers du village n'osaient pas y conduire leurs moutons, à l'exception d'un jeune homme, musicien habile, qui y faisait boire son troupeau et s'asseyait au bord de la source en jouant du luth, du chalumeau ou de la flûte. Au son de la musique, les habitants de la source apparaissaient à la surface de l'eau pour entendre et se réjouir. Or, un jour, le berger après avoir joué de son instrument à cordes, s'étant endormi sur le bord de la source, les naïades sortirent entièrement de l'eau et l'enlevèrent de force. Les parents du berger, ne le voyant pas revenir le soir suivant, commencèrent à s'inquiéter et, suivant sa piste, arrivèrent enfin près de la source.

1. Où chaque Maharâdja faisait jeter, chaque jour de son règne, une brique d'or.

2. *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, éd. Langlès et Reinaud. Paris, 1845, 2 v.in-18, t. I p. 98-104 ; t. II, p. 94-108. Le même récit est rapporté par Mas'oudi ; Cf. Gildemeister. *Scriptorum Arabum de rebus indicis*. Bonn, 1838, in-8, p. 18-23, du texte, 156-159 de la traduction. Bel Kassem ben Sedira, *cours de littérature arabe*. Alger, 1829, in-12, n° CXCI, p. 244-248.

3. Ibn Khordâbeh, *Kitâb al Masâlik wa'l Mamâlik*, éd. De Goeje, t. VI de la *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leiden, 1889, in-8, p. 181-182 du texte ; 142-143 de la traduction.

Digitized by Google

Là, ils le virent qui marchait sur la surface de l'eau, entouré par les naïades qui le forçaient à jouer pour elles du luth et de la flûte. En vain, les parents les supplièrent de le mettre en liberté ; pendant huit jours, ils ne quittèrent pas ces lieux, sans que personne osât se hasarder dans la source pour le délivrer. Le matin du neuvième jour, le berger avait disparu avec toutes les naïades, et on n'a jamais su ce qu'il était devenu ».

XIII

La fée protectrice du Cambodge

Un officier chinois qui composa à la fin du XIIIe siècle une relation du royaume de Cambodge où il avait été envoyé en mission, y recueillit la légende suivante sur un être surnaturel qui passait pour veiller autrefois sur ce pays : « Plusieurs personnes, d'un rang très distingué, m'ont raconté qu'anciennement il y avait dans la tour (d'or du palais royal) une fée sous la forme d'un serpent à neuf têtes, laquelle était la protectrice du royaume ; que, sous le règne d'un des rois du pays, cette fée prenait chaque nuit la figure d'une femme, et venait trouver le prince pour s'unir à lui ; et quoiqu'il fût marié, la reine sa femme n'osait entrer chez lui avant une certaine heure ; mais au signal de deux coups, la fée se retirait, et le prince pouvait recevoir la reine et ses autres femmes ; si la fée était une nuit sans paraître, c'était un signe de la mort prochaine du roi ; si le roi de son côté manquait au rendez-vous, on pouvait être sûr qu'il y aurait un incendie ou quelque autre calamité. (1)

XIV

Le canal de Namengan

« Jadis, sur l'emplacement de Namengan (Turkestan) vivaient, chacun à part, dix anachorètes, dont deux se distinguaient particulièrement par leur sainteté ; Hazret-i-Langar-Baba, qui habitait là où se trouve aujourd'hui le mazar de ce nom, et Hazret-i-Khysyr (Khidhr), dont la retraite était sur le site actuel du quartier de Labbaï-Taga. Un jour, le premier, souffrant du manque de bonne eau, héla l'autre de cette façon : Hé ! Khysyr ! A quoi celui-ci répondit : Labbaï-Taga ? ce qui veut dire : *Plaît-il, oncle ?* d'où l'appellation donnée plus tard au quartier de la ville. Mets-toi à cheval, reprit

1. A. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*. Paris, 1829, 2 v. in-8, t. I, p. 107.

Digitized by Google

Hazret-i-Langar, sur ton bâton et pars vers le Nord ; avec l'aide de Dieu, tu trouveras de la bonne eau à amener ici. De fait, Khysyr, à cheval sur son gourdin, le traîna jusqu'aux sources de Naoukènd, et puis s'en revint à son point de départ : l'eau elle-même ne tarda pas à y arriver, en suivant la trace qu'avait laissée le bâton sur la terre. » (1)

XV

Les jugements de Mariadi-ramen

« Celui-ci étoit regardé autrefois comme le chef des castes, quelques-uns disent qu'il étoit brame. Jamais personne n'eut plus de sagacité et de pénétration. On prenoit quelquefois plaisir de feindre des causes très-épineuses et très-embarrassées, et l'on ne croyoit pas qu'il pût jamais s'en tirer. Mais on étoit bien surpris de voir avec quelle netteté il développoit les affaires les plus embrouillées et avec quelle facilité il prononçoit des décisions où l'on n'avoit rien à répliquer.... Je me contente d'en choisir deux (jugements) qui ont quelque chose de remarquable. Le premier a du rapport au jugement de Salomon, le voici :

« Un homme riche avoit épousé deux femmes ; la première, qui étoit née sans agrémens, avoit pourtant un grand avantage sur la seconde, car elle avoit eu un enfant de son mari, et l'autre n'en n'avoit point. Mais aussi en récompense, celle-ci étoit d'une beauté qui lui avoit entièrement gagné le cœur de son mari. La première femme, outrée de se voir dans le mépris, tandis que sa rivale étoit chérie et estimée, prit la résolution de s'en venger, et eut recours à un artifice aussi cruel qu'il est extraordinaire aux Indes. Avant que d'exécuter son projet, elle affecta de publier qu'à la vérité elle étoit infiniment sensible aux mépris de son mari qui n'avoit des yeux que pour sa rivale, mais aussi qu'elle avoit un fils et que ce fils lui tenoit lieu de tout. Elle donnoit alors toute sorte de marques de tendresse à son enfant, qui n'étoit encore qu'à la mamelle : C'est ainsi, disoit-elle, que je me venge de ma rivale : je n'ai qu'à lui montrer cet enfant, j'ai le plaisir de voir peinte sur son visage la douleur qu'elle a de n'en avoir pas autant.

« Après avoir ainsi convaincu tout le monde de la tendresse infinie qu'elle portoit à son fils, elle résolut, ce qui paroît incroyable aux Indes, de tuer cet enfant : et en effet elle lui tordit le cou pendant que son mari étoit dans une bourgade éloignée, et elle le porta près

1. Nalivkine. *Histoire du Khanat de Khokand,* trad. Dozon. Paris, 1889, in-8, ch. I, p. 38.

Digitized by Google

de la seconde femme qui dormoit. Le matin, faisant semblant de chercher son fils, elle courut dans la chambre de sa rivale et l'y ayant trouvé mort, elle se jeta par terre, elle s'arracha les cheveux en poussant des cris affreux qui s'entendirent de toute la peuplade : La barbare ! s'écrioit-elle, voilà à quoi l'a portée la rage de ce que j'ai un fils et de ce qu'elle n'en a pas. Toute la peuplade s'assembla à ses cris, les préjugés étoient contre l'autre femme. Car enfin disoit-on, il n'est pas possible qu'une mère tue son propre fils, et quand une mère seroit assez dénaturée pour en venir là, celle-ci ne peut pas être même soupçonnée d'un pareil crime, puisqu'elle adoroit son fils et qu'elle le regardoit comme son unique consolation. La seconde femme disoit pour sa défense qu'il n'y a point de passion plus cruelle et la plus violente que la jalousie, et qu'elle est capable des plus tragiques excès. Il n'y avoit pas de témoin et l'on ne savoit comment découvrir la vérité. Plusieurs ayant tenté vainement de prononcer sur une affaire si obscure, elle fut portée à Mariadi-ramen. On marqua un jour auquel chacune des deux femmes devoit plaider sa cause. Elles le firent avec cette éloquence naturelle que la passion a coutume d'inspirer. Mariadi-ramen les ayant écoutées l'une et l'autre prononça ainsi : Que celle qui est innocente et qui prétend que sa rivale est coupable du crime dont il s'agit fasse le tour de l'assemblée dans la posture que je lui marque. Cette posture qu'il lui marquoit étoit indécente et indigne d'une femme qui a de la pudeur. Alors la mère de l'enfant prenant la parole : Pour vous faire connoître, dit-elle hardiment, qu'il est certain que ma rivale est coupable, non seulement je consens de faire un tour dans cette assemblée de la manière qu'on me le prescrit, mais j'en ferai cent s'il le faut. — Et moi, dit la seconde femme, quand même tout innocente que je suis, je devrais être déclarée coupable du crime dont on m'accuse faussement et condamnée ensuite à la mort la plus cruelle, je ne ferai jamais ce qu'on exige de moi ; je perdroi plutôt mille fois la vie que de me permette des actions si mal séantes à une femme qui a tant soit peu d'honneur. La première femme voulut répliquer, mais le juge lui imposa silence, et, élevant la voix, il déclara que la seconde femme étoit innocente, et que la première étoit coupable : Car, ajouta-t-il, une femme qui est si modeste qu'elle ne veut pas même se dérober à une mort certaine par quelque action tant soit peu indécente n'aura jamais pu se déterminer à commettre un si grand crime. Au contraire, celle qui ayant perdu toute honte et toute pudeur s'expose sans peine à ces sortes d'indécences ne fait que trop connoître qu'elle est coupable des crimes les plus noirs. La première femme, confuse de se voir ainsi découverte,

Digitized by Google

fut forcée d'avouer publiquement son crime. Toute l'assemblée applaudit à ce jugement et la réputation de Mariadi-ramen vola bientôt dans toute l'Inde.

« Le second exemple a quelque chose de singulier ou plutôt de fabuleux. On sait que les Indiens admettent les dieux sulbalternes qui, quoique d'un génie fort inférieur aux dieux d'un ordre plus élevé, sont néanmoins beaucoup plus habiles que tous les hommes ensemble. Cela supposé, voici le fait [1] :

« Un homme appelé Parjen, recommandable par sa force et par son adresse extraordinaire, s'étoit marié et avoit vécu quelque temps fort paisiblement avec sa femme. Il arriva, je ne sais comment, qu'un jour s'étant fort emporté contre elle, il l'abandonna et s'enfuit dans un royaume éloigné. Pendant ce temps là, un de ces dieux subalternes dont j'ai parlé prit, ainsi que le racontent les Indiens, la figure de Parjen et vint dans sa maison, où il fit sa paix avec le beau-père et la belle-mère. Il y avoit déjà trois ou quatre mois qu'ils demeuroient ensemble lorsque le véritable Parjen arriva. Il alla se jeter aux pieds de son beau-père et de sa belle-mère pour leur redemander sa femme, avouant de bonne foi qu'il avoit eu tort de s'emporter aussi légèrement qu'il l'avoit fait, mais enfin qu'une première faute méritoit bien d'être pardonnée. Le beau-père et la belle-mère furent fort étonnés de ce discours, car ils ne comprenoient point que Parjen leur demandât une seconde fois le pardon qui lui avoit été accordé quelques mois auparavant. La surprise fut bien plus grande lorsque le faux Parjen arriva. Se trouvant tous deux ensemble, ils commencèrent par se quereller réciproquement, et ils vouloient se chasser l'un l'autre de la maison. Tout le monde s'assembla et personne ne pouvoit démêler quel étoit le véritable. Ils avoient tous deux la même figure, le même habit, les mêmes traits du visage, le même ton de voix. Enfin, pour dire en peu de mots ce que les Indiens racontent fort au long, c'étoit justement les deux Sosies dont parle Plaute. On plaida devant le palleacarien, et il avoua qu'il ne comprenoit rien à cette affaire. On alla au palais du roi : il assembla ses conseillers, et, après avoir bien conféré ensemble, ils ne surent que dire. Enfin l'affaire fut renvoyée à Mariadi-ramen. Il ne se trouva pas peu embarrassé lorsque le véritable Parjen ayant déclaré son nom, celui de son père, de sa mère, de ses autres parens, du village où il avoit pris naissance et les autres évènemens de sa vie, le faux Parjen dit : Celui qui vient de parler est un fourbe, il s'est informé de mon nom, de mes parents, de ma

1. Cf. ce même conte défiguré par Voltaire, ap. Gudin, *Contes*. Paris, 1806, 2 vol. in-8, t. I, p. 258-260.

Digitized by Google

naissance et généralement de ce qui me regarde, et il vient ici faussement se déclarer pour Parjen ; c'est moi qui le suis, et j'en prends à témoin ceux qui sont ici présens, surtout ceux qui ont vu quelles étoient ma force et mon adresse. — Hé ! c'est moi, reprenoit le véritable Parjen, c'est moi qui ai fait ce que vous vous attribuez faussement. Une multitude prodigieuse de personnes qui entendoient ces discours crurent que pour le coup Mariadi-ramen ne se tireroit jamais d'une affaire si embarrassée ; néanmoins il fit bientôt voir qu'il avoit des expédiens toujours prêts pour éclaicir les faits les plus obscurs et les plus embrouillés ; car voyant une pierre d'une grosseur énorme que plusieurs hommes auroient eu de la peine à mouvoir, il parla ainsi : Ce que vous dites l'un et l'autre me met hors d'état de rien décider ; j'ai pourtant un moyen de connoître sûrement la vérité : celui qui est véritablement Parjen a la réputation d'avoir beaucoup de force et d'adresse ; qu'il en donne une preuve en soutenant cette pierre dans ses mains. Le véritable Parjen fit ses efforts pour remuer la pierre, et l'on fut surpris qu'effectivement il la souleva tant soit peu, mais de l'effort qu'il fit il tomba par terre. Il ne laissa pas d'être applaudi de toute l'assemblée, qui jugea qu'il étoit le vrai Parjen. Le faux Parjen s'étant approché à son tour de la pierre, il l'éleva dans ses mains comme il auroit fait une plume. Il n'en faut plus douter, s'écria-t-on alors, c'est celui-ci qui est le véritable Parjen. Mariadi-ramen au contraire prononça en faveur du premier, qui avoit simplement soulevé la pierre, et il en apporta aussitôt la raison. Celui, dit-il, qui le premier a soulevé la pierre a fait ce qu'on peut faire humainement quand on a des forces extraordinaires ; mais le second qui a pris cette pierre, qui l'a levée sans peine et qui étoit prêt de la jeter en l'air, est certainement un démon ou un des dieux subalternes qui a pris la figure de Parjen, car il n'y a point de mortel qui ose tenter de faire ce qu'il a fait. Le faux Parjen fut si confus de se voir découvert qu'il disparut à l'instant. Cette fable a sans doute été inventée pour faire connoître jusqu'où alloit la sagacité de ce Mariadi-ramen. J'en ai retranché plusieurs circonstances, rapportées par les Indiens, qui seroient plus ennuyeuses qu'elles ne vous feroient plaisir ». (1)

René Basset.

1. Lettre du P. Bouchet à Huet, évêque d'Avranches. *Lettres édifiantes, Missions de l'Inde,* t. II p. 487-489.

Digitized by Google

PÈLERINS ET PÉLERINAGES [1]

XIII

Saint Georges (Aube)

Saint-Georges, hameau de la commune de Vallant-Saint Georges, canton de Méry-sur-Seine, arrond. d'Arcis-sur-Aube, on voit encore « le seul contrefort extérieur qui reste de l'église d'un prieuré qui fut vendu et démoli en 1792. On rapporte que les pèlerinages étaient fréquents à la chapelle de ce prieuré, où il existait un puits dans lequel les enfants jetaient des épingles et des boutons (*piroiles*), genre d'offrandes qui garantissaient de la fièvre et de la colique.....

« Les reliques mêlées de saint Melain et de saint Bobain..... faisaient des miracles, guérissaient de la fièvre et du rachitisme, ainsi que l'assure Philippe, évêque de Troyes en l'an 1090, en confirmant aux religieux de ce prieuré la dévotion de l'église de Notre-Dame de Droupt. »

(Hariot. *Recherches sur le canton de Méry-sur-Seine*. Mém. de la Soc. Acad. de l'Aube, 1863, p. 159.)

Louis Morin.

XIV

Saint Céneré

Près les Grottes de Saulges existe une petite chapelle. Un saint vêtu d'une robe rouge domine une fontaine et il tient un enfant qui parodie le Manneken-Pis de Bruxelles.

C'est saint Céneré qui a la vertu de guérir les infirmes et surtout les enfants boiteux. Des centaines de béquilles en témoignent.

(*Le Siècle*, 23 février 1861).

G. Fouju.

1. Cf le t. VII, p. 308.

Digitized by Google

XV

Pélerinages pour les morts

A Saint Vaast et à Trivières (Hainaut) lorsqu'on fait un pélérinage à l'intention d'une personne décédée, il faut en se mettant en marche, jeter un objet quelconque à terre en disant : « *Marche en avant ou derrière* ».

Si on omettait cette formalité on devrait porter le mort sur le dos.

Dans le Hainaut, à Havré, quand un mort a promis de son vivant de faire un pélérinage et qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir sa promesse, il *revient sur terre*. On l'aperçoit souvent entouré de flammes et faisant un grand bruit.

Les membres de la famille l'interpellent alors, sans lui donner la main (la main serait brûlée), en ces termes ;

« Si vous venez au nom de Dieu, parlez !

« Si vous venez au nom du Diable, partez !

Le mort manifeste alors son désir, qui une fois accompli, lui ouvre les portes du ciel.

XVI

Ordalie des cierges

A Buvrinner, dans le Hainaut, lorsqu'on fait un pélérinage pour un malade, on brûle des chandelles à l'autel du saint qu'on invoque.

Si la flamme des chandelles est droite, c'est signe de guérison, si au contraire elle est vacillante, c'est un mauvais indice.

Alfred Harou.

XVII

Environs de Moncontour

Actuellement, l'on va à la chapelle Saint-Malo, (2 kilom. de Moncontour) en Bréhand, pour les clous et furoncles. On dépose sur l'autel une poignée de clous que l'on ne doit pas compter. Les offrandes suffisent, dit-on, à la réparation du toit de la chapelle.

Cela me remet en mémoire le puits de la Poterie (près l'école communale de Moncontour) qui, depuis une vingtaine d'années est recouvert. Autrefois on y jetait une poignée de petits pois (sans compter), et en les lançant, on répétait trois fois : Petits pois, petits pois ; quand mes petits pois pourriront, mes verrues s'en iront.

Digitized by Google

Les verrues devaient disparaître d'elles-mêmes si l'on avait eu le temps de dire cela trois fois avant que les petits pois n'eussent atteint l'eau.

En Plémy, au village de Saint-Laurent (4 kilom. de Moncontour) il y a près de la chapelle dédiée à ce saint, une fontaine surmontée d'une statue de saint Laurent. Quand les enfants sont atteints du *feu Saint Laurent*, on porte une offrande à la chapelle, puis on se rend à la fontaine, et on jette une poignée de boue à la tête du saint pour que l'enfant guérisse.

J.-M. Carlo.

XVIII

Saint Gobrien

Dans le pays de Vanves tous les *clous de sang* sont appelés *clous de S. Gobrien*, et les scrofules et les maladies qui leur ressemblent sont appelées *mal de S. Gobrien : droug sant Gouvran*. A Camors il y a une petite chapelle gothique du XVIe siècle dédiée à S. Gobrien. Elle est bâtie sur le versant nord d'une colline, auprès d'une fontaine, sur la lisière d'un bois. Avant la révolution, c'était un pélerinage bien fréquenté. *L'assemblée* ou *pardon* s'y fait le 8 septembre. On y vient encore en pélérinage des paroisses voisines et surtout de Lorient, Plomeur et environs. Les pélerins visitent la chapelle, et y font quelque fois dire la messe ; on fait quelques offrandes au saint et, très souvent, on lave, avec de l'eau de la fontaine, les linges qui servent aux malades. Assez rarement on vide ou l'on fait vider la fontaine. — Une partie de linge ayant servi aux malades est abandonné sur les buissons voisins de la chapelle, après avoir été bien lavé.

P.-M. Lavenot.

Digitized by Google

PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES (1)

VII

POURQUOI LES GARS DE SAINT-SERVANT N'ONT PLUS DE FESSES

C'EST à une punition céleste que les gars de Saint-Servant dans le canton de Josselin, doivent d'être privés de leurs *sietons*, racontent ceux de Campénéac et des paroisses voisines. Quand saint Gobrien, qui a sa chapelle dans la paroisse de Saint-Servant, quitta Vannes pour venir évangéliser le pays, les gens de Saint-Servant le virent arriver d'un mauvais œil, comme cela a lieu souvent pour tout *hors venu* qui se mêle de déranger les vieilles habitudes de chacun. Mais ce fut le comble, lorsque le saint manifesta son intention de bâtir une chapelle (qui lui fut consacrée depuis), dans l'un des plus frais vallons de la paroisse. Aussitôt, chacun de crier et répéter partout qu'en construisant un nouvel édifice, le pieux évêque voulait *réduire à rien* leur ancien bourg, dont les habitants ne voyant plus venir la même quantité de monde à l'office de leur église, seraient bientôt réduits à la mendicité. Ils résolurent donc de s'en venger et un jour que le saint évêque était occupé à charroyer de la pierre pour la construction de sa chapelle, ils profitèrent de ce que, accablé par la chaleur du jour, il avait mis quelques instants ses bœufs à se reposer à l'ombre et s'était endormi à côté d'eux, pour lui jouer un mauvais tour. S'approchant en sourdine des pauvres animaux, avec leurs faulx à la main, ils tranchèrent d'un seul coup, les fesses des bœufs de saint Gobrien. Mais le saint fut réveillé aussitôt par les mugissements de son attelage, et indigné de la méchanceté d'un peuple auquel il ne voulait que du bien, il montra aux coupables l'iniquité de leur action et leur prédit que la Providence à sa prière priverait à l'avenir tous les descendants des

1. Cf. le t. VII, p. 154, 390, 672; le t. VIII, p. 35, 179.
Fouquet, *Légendes du Morbihan*, p. 67-68, raconte que saint Gobrien, chassé de Vannes, alla dans un pays écarté, mais que personne ne voulut l'aider à construire son ermitage : il fabriqua une charrue, à laquelle il attela un bœuf ; mais un jour que le saint était en prière, les paysans enlevèrent un morceau de chair à la cuisse du bœuf. Le saint demanda vengeance, et les habitants de ce lieu eurent, comme le bœuf, une plaie au même endroit et, si l'on en croit la légende, leurs descendants ont un côté moins formé que l'autre.

Digitized by Google

paroissiens de Saint-Servant de la partie du corps qu'ils avaient voulu retrancher à ses bœufs. Saint Gobrien remit alors en place *le fessier* à ses animaux, mais depuis ce temps, tous les Servantais durent se passer du leur.

(*Raconté en février 1894 par un paysan de Campénéac*).

MARQUIS RÉGIS DE L'ESTOURBEILLON.

LE GARÇON VENDU AU DIABLE.

Conte de l'Ouest de la France.

Il y avait une fois dans la Vendée des moissonneurs qui ramassaient du blé ; comme le temps devenait noir, chacun se pressait de son mieux ; il y avait là un domestique, depuis longtemps au service du fermier, qui au lieu de s'occuper avec les autres, avait la mine triste. Son maître lui demanda ce qu'il avait :

— Ah ! répondit-il, je n'ai pas besoin de ramasser du grain ; je n'ai plus longtemps à être ici.

— Pourquoi ? tu veux donc me quitter ?

— Il le faudra bien. Il y a quatorze ans que je suis chez vous. La première année je me vendis au diable qui devait venir me chercher au bout de quatorze ans, et c'est ce soir que finit mon temps.

— Mais, n'y aurait-il pas moyen de te tirer de là ?

— Si ; cette nuit nous allons être quinze, sous la forme de chevaux, je serai le quatorzième ; il faudrait me frapper le plus fort que vous pourrez avec une grippe (râteau) à dent de fer et frapper aussi le quinzième cheval.

Le maître frappa le quatorzième cheval, puis voyant que tout était en feu, il se jeta la face contre terre, sans frapper le dernier cheval. Quand la bande fut bien loin, il entendit des gémissements : c'était son domestique qui se plaignait. Il l'emmena à la maison, où on le rebaptisa ; mais il mourut quinze jours après.

(Conté par un ouvrier qui revenait de la Vendée).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LES VÊTEMENTS

I. — La Chemise

Expressions, proverbes et dictons.

L'enfant qui laisse passer le pan de sa chemise est averti charitablement de cette situation par ses camarades dans les termes suivants :

Pagna (le pan de la chemise) *passe*,
R'mettez vo nape (remettez, enlevez votre nappe),
Les t'chie ont deinné (les chiens ont dîné).

Godarville

A Liège on dit : « *I n'vout pus esse borguimaisse, i piède ses papis* » (Il ne veut plus être bourgmestre, il perd ses papiers).

A Anvers, la vue d'une chemise, passant par le fond d'un pantalon, fait dire : « *C'est Kermesse.* » (A. Harou. *Le Folkl. de Godarville*, p. 132).

A St Antoine (*Brecht*) on dit : « *Het vaantje steekt uit, 't is morgen Kermis* », le drapeau flotte, c'est demain Kermesse.

Se mettre *en pur*, c'est ôter son habit et son gilet.

Une femme sans soin lave sa chemise le samedi soir pour le Dimanche. (*Bull. de la soc. liég. de litt. Wall.*, t. XVII, 2e série, p. 256).

Vendre sa dernière chemise, être réduit à la dernière misère.

Qui gagne un procès, garde encore une chemise, mais celui qui le perd est tout à fait nu (Wallonnie).

Het hemdeken is nader als het roksken (littéral. : « La chemise est plus proche du corps que le jupon »). En d'autres termes : Il faut soigner ses intérêts ou ceux de ses proches avant de songer à ceux des étrangers.

C'est « *cul et chemise* » pour désigner deux amis inséparables (Hainaut).

Alle dagen een draadje gesponnen, is op het einde van 't jaar eene hemdsmouw gewonnen. Littéral. « En filant chaque jour un fil, on aura une manche de chemise à la fin de l'année. » Ce qui signifie : Il faut ménager les petites choses comme les grandes.

Pour que les chemises soient blanches, il faut mettre du sel dans la savonnée (Anvers).

Les vieillards de Godarville se souviennent encore d'une dame dont la chemise se déchirait toutes les nuits. Elle avait beau

Digitized by Google

renouveler ce vêtement intime, elle le retrouvait aussitôt transformé en charpie. (A. Harou. *Le Folkl. de Godarville*, p. 50).

On a tant parlé du philtre de *Tristan et Iseult* que nous avons eu la curiosité de consulter le dictionnaire, « d'après les adeptes, « pour se débarrasser d'un amour occasionné par un philtre, il « suffit de prendre *sa chemise* à deux mains, puis de pisser par la « têtière et par la manche droite ; aussitôt on est délivré du « maléfice ».

D. — De quel objet le sacristain se trouve-t-il le plus rapproché en sonnant la cloche ?

R. — Du pan de sa chemise. (Anvers).

Dans le sud de l'Allemagne mettre chaque Vendredi une chemise neuve et porter des bas rouges, est un remède efficace contre l'érysipèle. (Dr Lammert. *Volksmedizin und medizinischer aberglaube in Bayern*, p. 220. — Dr Fossel, *Volksmedizin und medizinischer Aberglaube in steiermark*, p. 150, dans la Styrie une chemise nouvellement lavée est le remède contre le mal de ventre. (Dr Fossel, ouv. cit. II, 188.) Pour guérir la gale il faut porter sur le corps nu, durant trois jours, la chemise couverte de sang d'une femme après la menstruation. (Dr Fossel, op. cet p. 185).

Pour guérir la retention d'urine, il faut faire un nœud dans le pan gauche de sa chemise. (A. Hock. *Croyances et Remèdes popul.* I, 52).

En France, on faisait autrefois passer un enfant, malade du mal de St Gilles (cancer) dans la chemise de son père et on portait ensuite cette chemise sur un autel du Saint. (De Reinsberg-Duringsfeld. *Calend. belge*, II, 130).

En Souabe si un enfant est rachitique, on doit, le Vendredi Saint, à la Saint Jean ou à la Noël, fendre un arbre en deux, de préférence un chêne. On passe ensuite trois fois l'enfant nu par la fente de l'arbre, après quoi on lie l'arbre avec la chemise de l'enfant et on l'enduit d'argile. Quand la fente se sera refermée en croissant, l'enfant sera guéri. (Bon Sloet. *Het Volksgeloof aan het bovennatuurlijke in het rijk der planten.* (De Gids, juin 1881, p. 440).

Dans le Sud de la Russie on porte l'enfant malade dans la forêt, où l'on fend pour lui le tronc d'un chêne vert ; on passe trois fois le petit malade par la fente de l'arbre, après quoi on lie l'arbre avec un fil. On fait ensuite avec l'enfant trois fois neuf fois (le nombre de jours dont se compose le mois lunaire) le tour de l'arbre, aux branches duquel on suspend sa chemise. (A. de Gubernatis. *La mythologie des Plantes*, II, 86).

Pour guérir les enfants du rachitisme (en Flamand : *Engelsche Ziekte* ou *Oude Man*), on fait le pélerinage à Weisbeek (dépendance

Digitized by Google

de Quenast), à Akkergem, près Gand, à Steenhuffel, ou au couvent des Thérésiennes, à Anvers. En se rendant à un de ces lieux de pélérinage, on doit prendre avec soi une *chemise* et un *bonnet* de l'enfant malade et jeter ces vêtements dans un puits qui se trouve à proximité. Si ces vêtements surnagent l'enfant guérira, sinon il mourra au bout de sept jours. A Anvers les vêtements ne sont pas jetés à l'eau, mais on les fait bénir. Au retour du pélérinage il faut mettre immédiatement le *bonnet* et la *chemise* mouillés à l'enfant et les lui faire porter durant neuf jours sans les ôter. (A de Cock. *Volksgeneeskunde in Vlaanderen*). A Chapelle-lez-Herlaimont (Hainaut) on trempe dans l'eau de la fontaine St Germain la chemise des enfants malades. La partie de la chemise qui se mouille, en premier lieu, indique le siège de la maladie. A St Germain (province de Namur) on trempe également dans l'eau d'une fontaine la chemise des enfants malades, afin de connaître le genre de maladie dont ils sont atteints. Là, où la chemise se mouille en premier lieu, se trouve le siège de la maladie. De plus, si la chemise surnage, c'est que l'enfant guérira, si au contraire elle disparaît dans l'eau, il succombera bientôt. (A. Harou. *Contrib. au Folkl. de la Belg.* p. 18).

Tirage au sort (Conscription). Relever la manche gauche de *sa chemise* jusqu'à l'épaule et prendre le numéro de la main gauche. (A. Harou. *Le Folkl. de Godarville*, p. 98).

Chemise de Nécessité. Les sorcières allemandes portaient autrefois des chemises faites d'une façon détestable et chargées de croix mêlées à des caractères diaboliques, par la vertu desquelles elles se croyaient garanties de tous les maux. (Bodin. *Démonomanie*, liv. 1er, chap. 3). On l'appelait chemise de nécessité.

Les habitants du Finistère conservent encore quelques idées superstitieuses sur les chemises des jeunes enfants. Ils croyent que si elles s'enfoncent dans l'eau de certaines fontaines l'enfant mourra dans l'année ; il vit longtemps au contraire si ce vêtement surnage. (Collin de Plancy. *Dictionnaire Infernal*, p. 146).

Conte. — Il y avait une fois une mère qui avait un petit garçon, âgé de sept ans, qu'elle chérissait tendrement. Un jour l'enfant tomba dangereusement malade et mourut au bout de quelque temps. Inconsolable de cette perte cruelle, la pauvre mère pleura jour et nuit. A peine l'enfant eut-il reçu la sépulture, qu'il apparut pendant la nuit aux endroits où il jouait autrefois. En voyant pleurer sa mère il pleurait aussi. A l'aube le petit revenant disparaissait. Une nuit, sa mère le vit apparaître, vêtu de la *chemise blanche*, avec laquelle il avait été enseveli, tandis que sa tête était ceinte d'une couronne blanche. S'étant agenouillé au pied du lit de sa

Digitized by Google

mère, le petit défunt prononça ces paroles : « Ah ! ma mère ! cessez de pleurer, car il m'est impossible par vos pleurs de fermer l'œil dans mon cercueil. Regardez, ma *chemise* est mouillée des larmes que j'ai versées ». Effrayée de ces paroles la mère cessa de pleurer. La nuit suivante l'enfant se montra encore une fois à sa mère et lui dit : « Mère, regarde ma chemise, elle est sèche, je pourrai dorénavant dormir dans mon cercueil ». La mère était consolée et son enfant ne lui apparut plus. (Am. Joos. *Vertelsels van het Vlaamsche Volk*. I, 126).

II. — Bas et Chaussettes

Les bas noirs sont appelés « bas de curé. »

Avoir des chaussettes de capucin « c'est aller nu-pieds. »

Marcher sur ses chaussettes se dit marcher à *pieds de bas* (Flandre).

Chaussettes d'Afrique, bandes de toile dont les troupiers entourent fréquemment leurs pieds pendant les *marches*.

A Anvers lorsqu'on aperçoit les doigts de pied d'un enfant, sortant de sa chaussette trouée, on dit : « *C'est la saison des fèves de marais* (1) » (allusion à la ressemblance qui existe entre ces fèves et les doigts de pied).

Avoir une chaussette, c'est avoir des économies, de l'argent caché. C'est ordinairement dans de vieilles chaussettes que le paysan enfouit son argent.

On dit en guise de plaisanterie que le sac à café, confectionné avec une *vieille chaussette*, donne d'excellent café (Hainaut et Anvers).

Il existe un jeu appelé « *jeu de la couleur des bas* », connu en Wallonnie.

A Liège, la jeune fille qui désire voir en rêve son futur mari, doit, le jour de St André, à minuit, s'asseoir sur son lit, enlever *ses bas* et les jeter, sans se retourner, derrière le chef du lit, en même temps qu'elle achève de se coucher et qu'elle dit en wallon ou en français la formulette reproduite dans le Quest. de Folkl. wall., p. 36.

Avant de vous coucher, placez vos bas en croix, afin que les sorcières ne troublent pas votre sommeil. (Anvers).

Lorqu'un homme met ses bas à l'envers, il perdra sa femme. (Anvers).

(1). Les fèves de marais se nomment à Anvers, doigts de pied de *capucin*, doigts de pied de *paysan*, etc.

Digitized by Google

Allez les jambes en haut (*en l'air*), *vous ne perdrez pas vos bas*, (manière de renvoyer quelqu'un honteusement). (Bull. de la Soc. lièg. de litt. Wall., XVIII, 2 juin, 1862 440).

Marcher nus-pieds pour épargner ses bas (s'astreindre à des désagréments pour une économie mal entendue).

Devinette. D. — Les femmes le cherchent et lorsqu'elles l'ont trouvé, elles sont fâchées.

R. — Un trou dans les bas ou les chaussettes.

III. — Chaussures

Bottines, souliers, bottes, sabots, pantouffles, etc.

A Anvers, rêver de bottines, c'est signe qu'on va entreprendre un voyage.

Placer des bottines sur la table, dispute dans le ménage. (Revue des Tradit. popul., VIII, 575).

Il faut étrenner, à Pâques, ses souliers neufs ; sinon les pies vous chieront sur la tête. (Liège). (Quest. de Folkl., p. 144).

Dans certaines parties du Hainaut, il y a un dicton pour ceux qui courent nus-pieds :

« A la Saint-Bartholomé
« Prends tes bas et tes *souliers*.
(Environs de Ragnies).

A Anvers, on dit de quelqu'un dont les bottines sont déchirées, qu'il marche sur ses « *gencives*. »

Des pièces aux bottines se nomment des *mouches*.

De quelqu'un qui met son pantalon dans ses bottes, on dit : « *c'est un chat botté*. » (Hainaut).

A quelqu'un qui va entreprendre un voyage, on demande s'il a *graissé ses bottes*. On dit aussi d'un mort qu'il a *graissé ses bottes* (allusion à la mort qui est un voyage dont on ne revient plus).

De quelqu'un qui chausse de grandes bottes, on dit qu'il a mis *ses bottes de sept lieues*. (Hainaut).

Devinettes. D. — Quel est l'habillement le moins bien soigné ?

R. — Les bottines, parce qu'on marche dessus. (Nieuw Raadselboek, devin., 26834).

D. — Que je sois petit, ou que je sois grand, j'ai toujours un pied de long.

R. — Une bottine.

En Wallonnie, les ouvriers frottent les chaussures de la personne

Digitized by Google

qui va visiter un chantier, un champ. C'est leur façon de souhaiter la bienvenue et de se faire octroyer un pourboire.

Dans la province d'Anvers, des souliers de grande dimension et grossiers sont appelés ironiquement des *barques*. (Schuiten).

Avant de se mettre au lit, il faut avoir soin de placer ses souliers ou ses sabots en T, afin d'éviter que pendant la nuit une sorcière ne vienne troubler votre sommeil (cauchemar). Anvers.

La croyance générale est que la *mark* ne peut monter sur le lit qu'après avoir chaussé les souliers et qu'on l'empêche de le faire en ne les plaçant pas dans leur position normale. (*Quest. de folk-lore*, p. 92).

Moyen employé contre le cauchemar : Placer ses sabots sous le lit, la pointe dirigée vers la personne qui entrerait dans la chambre. La *Nachtmaar* (jument nocturne), qui n'est autre qu'une sorcière, ne peut de cette façon atteindre le dormeur, car elle devrait chausser ses sabots. Or, si on les place comme nous venons de l'indiquer, la sorcière éprouvera les plus grandes difficultés, à cause de l'obscurité, à les chausser. Si on plaçait les chaussures en croix, il lui serait tout à fait impossible de les mettre.

Devinettes. D. — Il est une chose parfois longue, parfois courte, mais qui a toujours la longueur d'un pied.

R. — Le soulier.

D. — 'S Nachts hol, Overdog vol. (Litt. Il est vide la nuit et plein le jour).

R. — La Chaussure.

D. — Bij dage gelijk eene leer, bij nachte gelijk eene slang.

(Trad. Le jour il ressemble à une échelle et la nuit à un serpent).

R. — Les lacets des bottines).

— *On vous voit arriver avec vos gros sabots*, c'est-à-dire, il est facile de deviner vos intentions. (Hainaut).

— *Il a de la paille dans ses sabots* (il a des ressources). (Jodoigne Brabant).

— *Il a du foin dans ses bottes* (même signification). (Hainaut).

Les petites filles chantent en dansant à la corde :

Bateau, batelier,
Mes *sabots* sont tout cassés
Dans la rue des Chevaliers, n° 29.

(A. Harou, *Le Folk-lore de Godarville*, p. 106).

— C'est une *pantoufle de Cendrillon*, pour désigner une petite pantouffle.

Digitized by Google

— D'un petit pied, on dit qu'il chausserait la pantoufle de Cendrillon.

— D'une position sédentaire, facile à occuper, on dit que c'est une position en pantoufle.

— A Liège, lorsque deux jeunes gens font la cour à une jeune fille, le préféré dit à l'autre :

« Tu te sers de savattes, faute de souliers.

Devinettes. D. — Holderkabolder Liep over den zolder met zijn bakkes vol menschenvleesch (traduct. Holderkabolder courait au grenier la gueule pleine de chair humaine).

R. — Le Sabot.

D. — Qui croît dans du bois mort ?

R. — Le jeune homme qui porte des sabots.

— Mettez vos sabots, dit-on, aux chiens qui crient lorsqu'on leur marche sur la patte.

— Dans certains bals de la campagne, on affiche cette annonce ; « *On est prié de déposer ses sabots à la porte* ».

— Lorsqu'un gamin veut courir rapidement, il ôte ses sabots, les prend en mains et commence sa course.

IV. — Coiffure

Les chapeaux

Le chapeau à *haute-forme* est appelé aux environs d'Anvers *Stoofbuis* (tuyau de poële), *kot* ou hondekot (chenil).

Si les paysans aperçoivent quelqu'un qui porte ce chapeau, ils disent : Die heeft zijnen hond verkocht, want hij heeft zijn kot op. (Celui-là a vendu son chien, car il a mis le chenil sur sa tête).

En Wallonnie ce chapeau se nomme aussi buse, tuyau de poële.

A Mons lorsqu'un ouvrier endimanché se promène, le chef surmonté d'un chapeau de haute-forme, on dit qu'il a mis sur sa tête *el' cahutte* (niche) ou bien *el' gaijolle de' s'kiè* (la cage de son chien).

A Anvers, on appelle ce chapeau, cage à chien, cabane de chien.

Le chapeau de paille se nomme panama, planteur, nid de poule.

On nomme en Wallonnie chapeau « mosette » (1), les chapeaux mous qui présentent un creux, un sillage à leur partie supérieure.

Les chapeaux, dits melons, de qualité inférieure, se nomment Trois-François, nom donné par un chapelier bruxellois à ses produits

1. Appareil génital de la femme. Voyez Namur (Blason popul.). Vive Nemur po l'toubac, etc.

Digitized by Google

qu'il débitait au prix modique de 3 fr. 60 (trois francs soixante) dont on a fait *3 François*. Jeu de mot assez risqué.

— Le curé peut détourner le vent (Court St-Etienne-Brabant), en plaçant la pointe de son tricorne du côté où il veut qu'il souffle (Dochamps) (*Questionnaire de Folk-lore Wallon*, p. 68).

(*A suivre*).

A. Harou.

SUPERSTITIONS DE CIVILISÉS (1)

V

Pour monter à l'Académie de Rome, où conduisent deux grands escaliers, Carle Vernet ne prenait jamais celui de gauche, et et il se fut troublé s'il n'eut pas atteint la dernière marche avec le pied droit. Il avait peur du sel, du nombre treize; il donnait avec une étonnante bonne foi dans toutes les vulgaires superstitions. (Charles Blanc, *Hist. des peintres*).

P. S.

LA FEMME OBSTINÉE (2)

VI

En Picardie

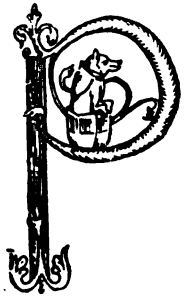
Dans l'Amiénois, le mari de la femme, irrité de son entêtement, lui coupe la langue ; mais alors elle fait encore avec les lèvres Pou ! Pou ! Pou ! Il creuse une fosse et l'enterre; elle continue à faire Pou ! Pou ! Pou ! avec les lèvres jusqu'au moment où la terre lui couvre la bouche. Elle sort de terre ses bras et avec ses deux pouces elle faisait le geste de tuer des poux.

A. Ponchon.

1. Cf. le t. II, p. 133, t. V, p. 648, t. IX, p. 326.
2. Cf. t. II, p. 380, t. VIII, p. 196, 378, 529.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS



ARMI les articles parus dans les neuf volumes de la *Revue*, on trouvera un assez grand nombre, dans lesquels il est parlé — tout au moins épisodiquement, parfois explicitement — des métiers et de professions, sans qu'il y ait eu une suite d'enquêtes sur ce sujet. Il vaut pourtant la peine d'être étudié; mais jusqu'ici, il ne l'a guère été au point de vue traditionniste, et même dans de gros livres où l'on a écrit de nombreuses pages sur les autres matières du folk-lore, on en rencontre peu qui s'occupent des métiers. C'est une lacune que sans doute les collaborateurs de divers pays tiendront à combler.

Pour le moment je désirerais appeler leur attention sur ce qu'on peut appeler le Blason des Métiers.

On sait que depuis les temps les plus reculés, il y a eu rivalité entre les divers corps d'état, chacun voulant s'attribuer la supériorité sur l'autre, et adressant à ses voisins des dictons ou des refrains moqueurs. De leur côté, les consommateurs, comme l'on dit aujourd'hui, ont à diverses reprises manifesté leur mécontentement de la façon d'agir des ouvriers ou des corps de métiers, et s'en sont vengés en les blasonnant. C'est ainsi que d'après les légendes, jamais des gens appartenant à certains corps de métiers ne sont entrés en paradis ; tels sont les meuniers, les huissiers, les avocats, et aussi, d'après un récit que La Mésangère dit être populaire dans le Midi, les tailleurs.

Le reproche d'improbité s'est traduit par des proverbes. Parmi les *Questions tabariniques* est celle-ci : Qu'y a-t il de plus hardi au monde? Tabarin répond : C'est la chemise d'un meunier, parce qu'elle prend un voleur tous les matins.

— De la mouture vit le meunier.

— Tirer d'un sac deux moutures.

— Sept tailleurs, sept tisserands, sept meuniers, comptez-bien, cela fait vingt-et-un trompeurs. (Limousin).

— Mettez un tailleur, un meunier, un tisserand dans un sac et secouez. Le premier qui en sortira sera larron. (Anglais).

— Du baston ferré des yvrongnes,
De la fronde des escoliers,
Du tire-pied des savetiers,
De la griffe des harangers,

Digitized by Google

Du croc des dames chifonières,
Et du levier des portefaix,
Dites-nous adieu pour jamais.

(*Variétés historiques et littéraires*, t. III, p. 342).

Il y a aussi des formulettes injurieuses :

Alleluia pour les tailleurs !
Les cordonniers sont des voleurs.
Dans peu de temps on les pendra,
Alleluia !

La malice populaire accuse aussi la vanité ou la paresse des gens des métiers. — Glorieux comme un barbier. — Sans le pot à colle le tessier serait noble.

Une semaine célèbre est celle des cordonniers ; mais les chansons prétendent que les tisserands et les sabotiers,

Sont pires que des évêques,
Car du lundi, ils en font une fête,

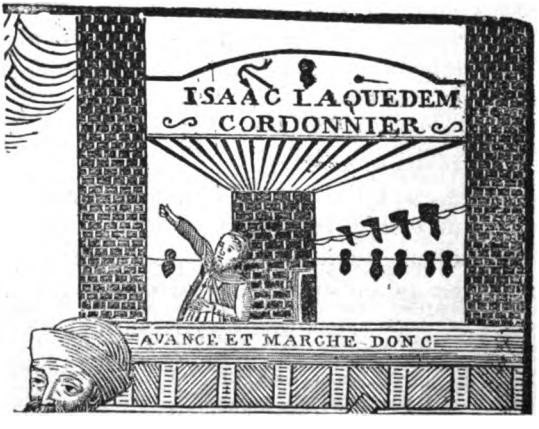
Et qu'ils ne commencent à travailler que le vendredi

D'autres sobriquets dérivent de l'attitude ou de la profession. En Basse-Bretagne, le charbonnier est un marchand de froment noir. En Haute-Bretagne le tisserand est appelé cu de châ (de colle) ; dans les villes les savetiers sont des bijoutiers en vieux, des bijoutiers sur le genou, des porte-aumusse (à cause du tablier de cuir).

Les outils ont aussi des noms plaisants : La seringue de l'apothicaire était appelée une escopette ; le baquet des cordonniers est un baquet de science.

L'imagerie les a aussi blasonnés : tel est ce fragment d'un bois du Musée de Quimper qui représente le Juif errant dans une boutique de savetier.

PAUL SÉBILLOT.



Digitized by Google

LES ENSEIGNES

I

Les enseignes de Perruquiers-Coiffeurs

Tout le monde connaît la fameuse enseigne :

Demain on rasera gratis.

Elle avait une variante que beaucoup de personnes peuvent encore avoir vue, tout au moins en province :

On rase aujourd'hui pour de l'argent
Et demain pour rien.

A Nantes, place Royale, se balançait entre deux brillants plats à barbe de cuivre, l'écriteau suivant :

Passant, contemple la douleur
D'Absalon, pendu par la nuque ;
Il eût évité ce malheur
S'il eût voulu porter perruque.

A Bouguenais, un perruquier qui tenait en même temps un débit de vin, avait pris pour enseigne :

Par devant, on se rajeunit,
Par derrière, on se rafraîchit.

Sur une estampe du commencement de ce siècle non signée, on voit un perruquier qui rentre dans sa maison au-dessus se balancent trois plats et une enseigne sur laquelle on lit : Ici on rajeunit (coll. Sébillot).

A Rome, il y avait : L'Ours coiffé.

Urus pileatus, ad ursum pileatum.

(Dr Patay, *Enseignes, emblêmes et inscriptions du vieil Orléans*).

A Dourdan, un perruquier-coiffeur avait fait peindre l'inscription suivante, sur un tableau qui trônait au fronton de sa boutique entre deux superbes plats à barbe en étain :

Au Blaireau de Louis XIII
Lejuglard Barbier
Rase au pouce et à la cuillère.

Au dessus de la caisse, dans une vitrine parée et enguirlandée, se dressait un vieux vilain blaireau, que le propriétaire prétendait avoir eu l'honneur insigne de savonner l'auguste face du fils d'Henri IV, ce qui justifiait son enseigne.

Digitized by Google

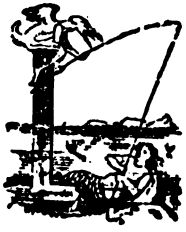
Quand un client choisissait d'être rasé au pouce, le barbier lui mettait son pouce ou un doigt dans la bouche afin de faire gonfler la joue : autrement, c'était le dos d'une cuillère qui remplissait cet office.

A. CERTEUX.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE (1)

VIII

LES LANCES QUI REVERDISSENT



Le village d'Ecurat (Charente-Inférieure), à cinq kilomètres de Saintes, est le chef-lieu d'une commune qui porte son nom. Ce qui suit m'a été raconté, il y a fort longtemps, soixante ans environ, par un prêtre du diocèse de la Rochelle, faisant, en même temps que moi, en bateau à vapeur, le voyage de Cognac à Saintes.

Il m'a dit : « Le soir de la bataille de Taillebourg, août 1242, l'armée du roi Saint-Louis, victorieuse du comte de la Marche et des Anglais coalisés, traversa la Charente, en remonta quelque peu le cours et s'établit aux environs de Saintes, bloquant ainsi le roi d'Angleterre et ses alliés renfermés dans la ville.

Maître désormais du passage et du cours de la Charente, le roi Louis IX s'arrêta sur la rive droite du fleuve et son escorte militaire en occupa le voisinage immédiat La sécurité du roi assurée, les chevaliers français, harassés de fatigue, plantèrent leur lance en terre, dit la légende, et, couchés sur le sol, s'endormirent d'un profond sommeil. Ce qu'ils virent en songe, la légende ne le dit pas, mais à leur réveil, ils eurent le spectacle et le charme d'un miracle de délicieuse valeur. Chargés de fraîches et luxuriantes frondaisons les bois de leurs lances les abritaient d'une voûte de verdure.

Dans leur ravissement, attribuant à la protection divine le bienfait dont ils avouent le bénéfice, ces hommes d'armes élèvent sur l'heure, un autel de reconnaissance et le consacrent à la mère de Dieu, sous le vocable de Notre-Dame d'Ecurat — *è curare*, prendre soin de. Une église s'est élevée sur le lieu de divine sélection, et, autour de cette église, s'est formé le village qui en a pris le nom d'*Ecurat*, étymologie que nous ne garantissons pas. »

G.-M. OLLIVIER BEAUREGARD.

1. Cf. le t. IV, p. 65, 207, 522, le t. V, p. 433, 635, le t. VI, p. 385, 531.

Digitized by Google

LÉGENDES LATAVIENNES

PERKOUNS ET LE DIABLE

XXII

Un soir, les garçons qui étaient allés avec leurs chevaux au pâturage, étaient juste à leur repas. Tout d'un coup, on ne sait d'où, vient le diable qui se met à avaler le manger. Les garçons se plaignirent au « vieux père ».

Le vieux père répondit : « Bien, bien — je l'aurai ! »

Le lendemain soir le diable apparut de nouveau au repas et se mit à l'avaler. Mais voilà qu'en un instant le ciel devint noir.

Le vieux père arriva au galop et porta sur la tête du diable un coup si terrible que les éclairs étincelèrent et que le diable s'enfonça dans la terre ; puis il mit le plat (la vaisselle) sur la tête du diable et du pied gauche l'enfonça encore plus profondément dans la terre. A la fin il écrivit quelque chose de son doigt : — au même instant le diable se transforma en pierre.

XXIII

Un orage terrible s'approcha avec des grondements et des fracas formidables. Les bergers se hâtèrent de rentrer avec leur bétail. A peine le bétail était-il sur la route de l'étable qu'un monsieur noir (melnskungs), venu on ne sait d'où, courut à travers le champ dont le sable vola autour de sa tête, et cria : « Fuyez, bergers ! fuyez, bergers ! Le persécuteur vient, le persécuteur vient ! (Tschamda nàk, tschamda màk !) » Ainsi le noir s'enfuit et disparut dans la grange du domaine. En même temps Pèrkouns (ou Pèrkons) foudroya la grange en mille morceaux.

P. S. — Le monsieur noir est, comme on le voit, le diable qui partout et toujours est poursuivi par Perkouns, le vieux père. On raconte que des spectres se montraient constamment autrefois dans la grange et dans son voisinage. Quand elle eut été foudroyée on ne vit plus de spectres.

XXIV

Une femme était allée dans la forêt chercher des champignons. Un orage éclata : partout des éclairs et des grondements. Voilà

Digitized by Google

qu'accourut un bouc, criant lamentablement; la femme le prit sur ses genoux et le choyait : « Pauvre petite bête, pauvre petite bête ! »

Mais au même moment le tonnerre frappa tout près et le bouc s'enfuit, secouant la queue. Et la femme de s'écrier : « Ah! ce n'était pas un bouc, c'était le mauvais lui-même ! »

H. WISSENDORFF DE WISSUKUOK.

MŒURS ÉPULAIRES (1)

III

CHANSON APRÈS LE REPAS (*suite*).

Un couplet d'une chanson en patois bressan.

Le couplet en patois bressan (ou bugiste) qu'a cité M. Aimé Vingtrinier dans le n° de juillet dernier (t. IX, p. 391 de la *Revue*) fait partie d'une des chansons les plus populaires en notre pays. Le thème en est commun à plusieurs provinces, et, chose singulière, c'est presque toujours en patois qu'on la chante, quelque divers que soient les dialectes des pays où elle est populaire.

C'est l'histoire, bien gauloise, de la femme malade pour avoir... un peu trop bu. On a été quérir le médecin : l'homme de l'art a connu la maladie et prescrit un bouillon de bourrache. C'est ici que s'intercale le couplet mentionné par M. Vingtrinier. Je termine la citation par les derniers couplets que j'écris de mémoire :

M'n homenou, si j'venais à mori, Enterro m'à la côva.	Mon homme, si je venais à mourir, Enterre-moi à la cave.
Lé dou pié contre la parai, La tita sous la guilla.	Les deux pieds contre la paroi, La tête sous le robinet.
Toutes les gouttes qui cherront M'arroseront la lingua.	Toutes les gouttes qui tomberont M'arroseront la langue (2).

1. Cf. t. IX, p. 233, 391.
2. Ces couplets rappellent aussi ceux de la chanson si connue :

Si je meurs que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin,
Les pieds contre la muraille
Et la tête sous le robin.
S'il en tombe quelques gouttes
Ce sera pour me rafraîchir, etc. (P. S.).

Digitized by Google

L'air a une rudesse rustique très remarquable.

Le juron populaire *M'narga* est en effet, ou plutôt était jadis très usité en Bresse et Bugey. Edgar Quinet le met dans la bouche d'un paysan (une espèce de Jacques Bonhomme), dans une page de *Merlin l'enchanteur*, dont il a placé la scène, non dans la traditionnelle forêt de Brocéliande, mais dans la forêt de Seillon, aux portes de Bourg, non loin de Certines, où il avait passé lui-même toute son enfance.

JULIEN TIERSOT.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DES PONTS ET CHAUSSÉES (1)

VII

LES PONTS MERVEILLEUX

Au Paraguay

Les populations païennes qui habitaient le Paraguay au moment de la prédication de l'évangile, telles que les Tapacuras, les Zibacas, les Boures, etc., croyaient qu'après la mort de chaque homme, son âme était conduite par un prêtre ou *mapono* à travers des forêts et des lacs, jusqu'à une grande rivière « sur laquelle est un pont de bois gardé nuit et jour par un dieu nommé Tatusiso, qui préside au passage des âmes et met le *mapono* sur le chemin du ciel. Ce dieu a le visage pâle, la tête chauve, une physionomie qui fait horreur. Il ne va point au temple pour y recevoir les hommages de ses dévots, son emploi ne lui en donne pas le loisir parce qu'il est continuellement occupé à passer les âmes. Il arrive quelquefois que ce dieu arrête l'âme au passage, surtout si c'est celle d'un jeune homme afin de la purifier. Si cette âme est peu docile et résiste à ses volontés, il s'irrite, il prend l'âme et la précipite dans la rivière afin qu'elle se noie. » (2)

RENÉ BASSET.

1. Suite, voir t. VIII, p. 423.
2. *Lettres édifiantes*, éd. Aimé Martin, Paris et Orléans, 1875-77, 4 v. in-8, *Mission d'Amérique*, t. II, p. 176.

Digitized by Google

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XXXII

En relisant les Contes de Perrault

En relisant ce très vieux livre,
J'ai revécu pour un instant
L'âge heureux où, petit enfant,
J'ignorais la douleur de vivre.

Alors, le soir, pour m'endormir,
Mon père me contait « Peau d'Âne » ;
Je m'intéressais à Sœur Anne :
« Ma sœur, ne vois-tu rien venir ? »

Puis, c'était le « Chaperon Rouge »,
« Cendrillon », le « Petit-Poucet » ;
Un terrible effroi me glaçait
Quand l'ogre sortait de son bouge.

Hélas ! depuis j'ai bien souffert ;
J'ai vu s'enfuir mes espérances ;
J'ai vu d'implacables souffrances
S'acharner sur mon cœur ouvert.

Mes illusions sont parties,
Et « Peau d'âne » ne pourrait plus,
Clore comme aux beaux jours perdus
Mes paupières appesanties.

Pourtant, en parcourant, ce soir,
Ces pages où j'appris à lire,
Dans mon pauvre cœur en délire,
J'ai senti renaître l'espoir.

Et follement j'ai fait ce rêve
De m'en aller, audacieux,
Reconquérir sous d'autres cieux
L'amour et la volupté brève.

Je sais qu'il existe là-bas,
Là-bas, dans la forêt profonde,
Une princesse chaste et blonde
Qui sans doute ne m'attend pas.

Depuis cent ans elle sommeille
Dans les chambres d'un vieux castel :
Et jusqu'à ce jour nul mortel
N'a baisé sa lèvre vermeille.

Digitized by Google

J'irai me mettre à ses genoux,
Et doucement, d'une voix lente,
Je lui dirai : « Chère indolente,
Ma princesse, réveillez-vous.

Réveillez-vous, belle endormie ;
L'amour m'a montré le chemin ;
Voici mon cœur, voici ma main :
Voulez-vous être mon amie. »

Alors la belle au Bois-Dormant
Se soulèvera sur sa couche,
Et rieuse, offrira sa bouche
Aux baisers du Prince charmant.

LOUIS BOIVIN (*L'Hermine*).

ALLUSIONS A DES CONTES POPULAIRES (1)

XIV

PRÉFACE DES HISTOIRES SUBLIMES DE MADAME DE MURAT

LORSQUE en 1699, un an après la publication à la librairie de Barbin des Contes de ma mère l'Oye et de ceux de Mme d'Aulnoy, parurent les « Histoires sublimes et allégoriques par Madame la Comtesse D*** dédiées aux Fées Modernes ». (Paris, chez Florentin et Pierre Delaulne, ruë Saint-Jacques à l'Empereur et au Lion d'or), leur auteur, Mme de Murat, les fit précéder d'une Epître aux Fées Modernes, dont nous reproduisons le début. « Mesdames, les anciennes Fées vos devancieres ne passent plus que pour des badines auprés de vous. Leurs occupations étoient basses et pueriles, ne s'amusant qu'aux Servantes et aux Nourrices. Tout leur soin consistoit à bien ballayer la maison, mettre le pot au feu, faire la lessive, remuer et endormir les enfants, traire les vaches, battre le beurre, et mille autres pauvretez de cette nature et les effets les plus considérables de leur Art se terminoient à faire pleurer les perles et des diamants, moucher des émeraudes et cracher des rubis. Leur divertissement étoit de dancer au clair de la Lune, de se transformer en Vielles, en Chats, en Singes, et en Moynes bourus, pour faire peur aux enfants et aux esprits foibles.

1. Cf. le t. I, p. 343, le t. IV p. 39, le t. V p. 485, le t. VI p. 30, 665, le t. VII 313, 757, t. IX p. 263.

Digitized by Google

C'est pourquoy tout ce qui nous reste aujourd'hui de leurs Faits et Gestes ne sont que des Contes de ma Mere l'Oye. Elles étoient presque toûjours vielles, laides, mal vétuës et mal logées ; et hors Melusine et quelques demy douzaines de ses semblables, tout le reste n'étoient que des gueuses. Mais pour vous Mesdames, vous avez bien pris une autre route : Vous ne vous occupez que des grandes choses, dont les moindres sont de donner de l'esprit à ceux et à celles qui n'en ont point, de la beauté aux laides, de l'éloquence aux ignorans, de la richesse aux pauvres et de l'éclat aux choses les plus obscures. Vous estes toutes belles, jeunes, bien faites, galament et richement vétuës et logées et vous n'habitez que dans la Cour des Rois ou dans des Palais enchantez. »

Les Contes de ce recueil sont : Le Roy Porc, l'Isle de la Magnificence, le Turbot. Quoique Mme de Murat dise qu'elle a puisé dans les Facétieuses Nuits de Straparole, elle les a librement imités, et le Roi Porc par exemple, ne ressemble que très peu, quant aux détails, au conte de Straparole.

XV

Poucet

Vous diriez que ce petit homme ait esté trouvé sous une feuille de choux comme Poussot. (*Histoire du poète Sibus*, 1661. Variétés historiques et littéraires, t. VII, p. 92 (Bibl. elzévirienne).

C'est, à notre connaissance, l'allusion la plus anciennes à ce conte — qui n'est pas celui de Perrault ; — le nom de Poussot, est, à la prononciation près d'une lettre, identique à celui de Peuçot, héros d'un conte apparenté à celui de Perrault (*Littérature orale*, p. 53) et d'un autre conte où Peuçot se cache sous une feuille de chou, publié par moi dans la *Revue des Patois*, t. I, p, 219.

P. S.

Digitized by Google

LES FÊTES POPULAIRES DE L'ANJOU AU XVIe SIÈCLE

Il y a de cela quelques années déjà, le monde des lettres s'émut lors de la découverte faite par M. Joseph Denais des poésies de Germain Colin Bucher, un Angevin, qui fut un des plus brillants émules de Clément Marot [1]. On les croyait à tout jamais perdues, quand un très heureux hasard les fit retrouver par mon savant compatriote au cours de recherches qu'il avait entreprises à la Bibliothèque Nationale en vue d'un travail d'un tout autre genre.

Dans plusieurs de ses pièces, le bon Germain Colin a parlé des fêtes qui, de son temps, avaient lieu en Anjou.

La mode des œufs de Pâques y existait, ainsi que le prouve la petite poësie suivante adressée *A deux sœurs*.

Tenez, mes sœurs, vela vos œufs de Pasques ;
Ils ne sont pas de nos poulles communes.
Jamais n'en vint que dix ou vingt caraques,
Qui sans casser ont passé gran fortunes :
Ce sont des œufs ponnus (2) entre deux lunes
Dont le moyen est de telle efficace
Qu'Amour s'en paist et en casse les jeusnes.
Si, de par luy, ils sont en vostre grâce,
Je demourray, de par vous, en la sienne ;
Et vous et luy je diray ceste audace.
Aurez de rien beaucoup d'être en la mienne.

Le premier jour du mois de Mai on avait la gracieuse coutume d'envoyer des fleurs en cadeau à ses meilleurs amis.

Pour se conformer à cet usage, Germain Colin Bucher se plaisait à leur offrir des bouquets... en vers, ce qui était plus durable.

Dans le livre que j'ai sous les yeux je trouve le commencement suivant, d'un Rondeau adressé au sieur Abbé de Saint-Aulbin ;

Rondeau tenez, Monsieur, pour votre May,
Car je n'ay plus violettes ni fleurs.
Le Dieu d'amour qui me tient en émoy
A fait changer toutes mes fleurs en pleurs.
.....

1. *Les poësies de Germain Colin Bucher, Angevin* ; publiées en un volume, chez Techener, Paris.
2. Les paysans Angevins disent encore *ponnu* pour *pondu*.

Digitized by Google

Si notre poëte Angevin n'a point parlé de la Fête du *Sacre*, en revanche il a chanté avec conviction la Saint-Martin qui ramenait, chaque année, avec elle, une occasion de joyeuses « beuveries. » Il paraîtrait, d'après la pièce que l'on va lire que « la vigile Saint-Martin » était chômée par « les amys de la bouteille » dans de gais réveillons.

Gentilz pions, amys de la bouteille,
Qui vous levez pour mieulx boire matin.
Je vous requers que chascun s'apareille
Pour célébrer la feste Saint-Martin !

Gens savourans liqueur blanche et merveille,
Acourez tous au solennel festin
Que Bachus faict soubz une verde treille,
Pour boire en grec, en flamand, en latin !

Meurtriers de vin, dont la gorge traveille
Depuys le jour jusques au vespertin,
Buvez si fort que le vin s'en merveille
Pour célébrer la feste Saint-Martin !

Gens saphirez qu'un dint de verre esveille,
Ausquelz le boire eschauffe l'avertin,
N'espargnez pas le creux de vostre beille
Pour boire en grec, en flamand, en latin !

Beuveurs d'aultant, beuveurs pour la pareille,
Vuydeurs de potz et tasses à butin,
Chascun de vous en ce jour se reveille
Pour célébrer la feste Saint-Martin !

Gros taverniers, beuvans à pleine seille,
Filz du pressoir ayans cerveau mutin
Monstrez qu'avez alaine nompareille
Pour boire en grec, en flamand, en latin !

Prince Bacchus, le grand Dieu, vous conseille,
Quand vous aurez avallé maint tatin,
Que reprenez goust en une autre fueille
Pour boire en grec, en flamand, en latin,
Puys soubs la table ung chascun s'assommeille
Pour célébrer la feste Saint-Martin !

La fête de la Saint-Martin n'est plus du tout célébrée en Anjou. Peut-être cependant est-ce à cause d'elle que, tous les ans, au chef-lieu de notre département, il se tient une foire très renommée, à l'époque où jadis elle était si gaîment chômée.

LIONEL BONNEMÈRE.

Digitized by Google

QUELQUES LOCUTIONS DE L'ARDÈCHE [1]

Ces locutions ont toutes été recueillies de la bouche même des habitants. Pour la plupart, nous les maintenons encadrées dans les phrases où nous les avons entendues. Chacune est, en quelques mots, accompagnée d'une interprétation ou d'un commentaire.

— La maison a deux portes. *Vous êtes entré par l'une... vous pouvez sortir par l'autre.* — Manière un peu serrée d'indiquer le chemin à quelqu'un que l'on congédie.

— *Bon et bête, ça commence par la même lettre.* = Se dit pour blâmer soi ou un autre de trop de bonté.

— *On te voudrait toute.* — Formule dont chacun peut saisir la tendre signification.

— Le vieux *a tombé* sa pipe. — Sens actif donné au verbe. Une des formes les plus usitées de la localité.

— Il *marque pas mal.* Il *marque bien.* — Se dit de quelqu'un de bonne apparence, d'une personne sympathique.

— Il *marque mal.* — Egalement employé pour dire le contraire.

— Je *m'ennuie de toi.* — Exprime le regret que l'on a de l'absence de quelqu'un.

— *Langue trompée n'est pas coupée.* — Signifie que l'on peut réparer une chose mal dite.

— Cet animal-là, il m'agace. *Je lui couperai chemin.* — C'est-à-dire : Je lui ferai obstacle dans l'exécution de ses projets.

— Vous êtes grand, mon Dieu ! *Soyez tout nôtre* ! — Chaleureuse invocation, qui sort fréquemment de la bouche des femmes.

1. Les locutions ardéchoises constituent un exemple intéressant de la manière dont le français est parlé par des personnes qui, s'exprimant sans mots patois en notre langue, calquent leur langage sur les constructions de leur langue maternelle. Les Ardéchois, dont M. F.-F. a recueilli les idiotismes, parlaient un français où n'intervenait que rarement le vocabulaire patois, mais ils pensaient en patois et non en français. En Basse-Bretagne, les Bretons qui parlent le français, ne font que très rarement intervenir des mots empruntés au patois gallo qui les touche, mais ils pensent en breton, d'où des constructions assez bizares. Envoyez-le avec vous = apportez-le. — Mettez le de contre = posez-le là. — Vous aurez du café = voulez-vous du café ? — Celui-ci est riche = il est riche. — Il l'a envoyé avec lui de retour = il l'a rapporté, etc. Il serait curieux de faire une étude sur ces façons de parler, non-seulement en Basse-Bretagne, mais dans les autres régions de France où le vocabulaire est correct, mais non la construction.
P. S.

Digitized by Google

— Va-t-en, *honte de nous* ! — Expression énergique, et d'un sens clair.

— Etendre un morceau de fromage *à la cime* d'un morceau de pain. — Image qui ne manque pas de pittoresque.

— Il ne sera pas *le dit* que ça lui dure longtemps. — Ce *le* parasite est essentiellement du cru.

— Il *a s'agi* de s'entendre. = Il s'est agi de ...

— Et maintenant *ça me fait mal* de le sentir si près de toi. — Expression de jalousie qui n'a rien de trop étrange.

— La chance *vire* souvent *d'ici, de là.* = ... tourne souvent de côté et d'autre.

— Sa *femmette* est si *bravoune.* = Sa petite femme est si gentille.

— Nul n'aurait osé contredire *l'ancien*, quand même il aurait *déparlé.* = .. parlé de travers, déraisonné.

— Ses *quatre-vingts moins trois* ne lui pesaient *pas guère.* = Ses soixante-dix-sept ans ne lui pesaient guère (singulière manière de compter.

— Il a beau demander ; il n'aura *pas rien.* = ... rien.

— Entre ses mains les arbres ne *déprofitaient* pas. — Ses fruits *appétissaient* plus que ceux des autres. = ... ne dépérissaient pas. — .... étaient appétissants. (D'un jardinier qui entretenait bien ses arbres).

— Il lui en fallait *d'argent* pour mener son train. = ... de l'argent.

— *Oh ! de nous !*

— *Oh ! de ce pauvre !*

— *Pauvre de moi !* — Exclamations des plus fréquentes. Le *oime* des Italiens.

— Il n'était *prodigue que de bonjours. Le bonjour n'est pas cher* ; *Dieu nous le donne.* — Pour constater qu'un avare (s'il le donne) ne donne que ce qui ne lui coûte rien.

— Le vieux père *a trop d'âge* pour supporter les privations. = ... est trop âgé.

— C'était *son biais*, à ce rapace. = ... sa manière de faire.

— Une personne *à peu près.* = ... bien, convenable.

— Chacun (*vend*) (*vante*) *son baume.* — Entendu ces deux variantes, qui ne changent pas beaucoup le sens fondamental de la phrase.

— J'aimerais mieux *qu'elle me mange la soupe que de me la souffler.* — Se dit d'une personne dont on suspecte la propreté, mais surtout la pureté de l'haleine.

— Elle vous a des *airs de languitude.* = ... petites mines langoureuses.

— *Qui cite l'auteur n'est pas menteur.* — Formule employée lorsqu'on appuie son dire d'une autorité quelconque.

Digitized by Google

— Cet homme-là, *je l'amérite.* = ... Je lui reconnais du mérite.

— Il a bien *tiré peine sur elle.* = Il s'est fort inquiété d'elle.

— Va donc te cacher, *nichoule !* = ... chouette !

— Toujours elle vous raconte ça *du côté que ça n'est pas vrai.* — Curieuse façon de parler d'une menteuse.

— Ta mère *n'aura plus de toi.* — Expression de tendresse affligée, pour dire : Elle va te perdre, tu vas mourir.

— Il est *cadavre.* Il a été *ployé* en trois jours. = Il est mort. Il a été enlevé en...

— Mon doigt *me chuchotte.* = J'ai mal au doigt. Mon doigt bat.

— Pour plaire à tout le monde, *il faut être bel oiseau.* — Et, comme tout le monde n'est pas bel oiseau, c'est donc difficile.

— *Erreur n'est pas faute.* = Erreur ne fait pas compte.

— Il a mangé une *castrolée* de *cousinat* (certains disent *cuisinat*). = ... une casserolée de châtaignes (cuites et écrasées dans l'eau).

— Va, va ; tu es *sorti par la bonne porte.* = ... tu as pris le bon chemin, la bonne route.

— Laissons-le faire. *Il marche dans sa destinée.* — Se rapproche de la locution précédente, et nous semble suspecte d'un peu d'arrangement.

— *Les épinards à la crême.* — Les gens de la localité appellent ainsi la petite herbe drue qui se dresse déjà sous la nappe blanche de la neige.

— *Mettre des jours et des jours* à faire une chose. = Employer à une besogne plus de temps qu'il n'en faut.

— *Combien en veux-tu ? Long comme ça... ou long comme ça ?* — Dans le Vivarais on se dispute volontiers, et, dans les querelles à vider, le couteau joue encore un grand rôle. Au moment de frapper, le combattant adresse presque toujours cette ironique demande à son adversaire.

— Il fait *tout ce qu'il veut de ses dix doigts.* — Se dit d'une personne très adroite.

— La maisonnée vivait unie *comme les cinq doigts de la main.* — Image naturellement trouvée d'une union parfaite.

— *Serrer d'une cran la boucle de sa ceinture.* — Précaution à prendre devant le manque de provisions.

— *Laisser dans le sac aux oublis.* = Oublier une chose promise. (Cette locution, ainsi que la précédente, pourrait bien ne pas tenir exclusivement à la contrée.

— *Payer ferme* à un loueur. = Avoir à loyer une maison, un appartement, etc. (Ici, *ferme* veut dire fermage, et non fermement).

Digitized by Google

— Il y a encore *des jours derrière la montagne.* — Se dit lorsqu'on croit avoir encore assez de temps devant soi.

— Cette salle a une belle *voûte poutrière.* = ... Plafond à poutres.

— La frayeur *le galoppe.* = Il a grand' peur.

— *Le coup de la digestion.* = Le dernier coup de vin du repas.

— Dans les affaires, il y a *des trous et des chevilles.* = ... Des pertes et des profits.

— Il fait *le tour et le retour* du marché. = ... Le tour en partant d'un point, et le tour dans le sens opposé.

— Le petit escalier qui mène au *bas-étage*, = ..., au rez-de-chaussée.

— *Dieu tient toujours quelque chose en réserve pour les honnêtes gens.* — Maxime réconfortante, qui encourage au bien.

— Un éclair *tréluit.* — Expression plus forte que *luit*, indiquant un éclat plus vif.

— Joset *la mire* à sa fenêtre. = ... la contemple.

— La *petitoune* est *bellasse. Il se l'aura*, le drôle ! = La petite est jolie. Il l'aura pour lui...

— Il ne faut pas *écouter lourd* les *disons* des voisines, qui vont babillant *d'une et d'autre.* = ... pas prêter trop d'attention aux caquetages des voisines, qui babillent de l'une à l'autre.

— *Péchaire ! elle maltourne.* = La pauvrette ! elle tourne mal !

— Enfants et logis étaient toujours propres *comme quatre sous.* — Ailleurs on dit ; comme cinq sous, dans le même sens de gentille propreté.

— *Deux sous et deux sous font quatre sous.* — Formule de précision, qu'on applique à toute chose juste.

— *Qui a des sous a de tout ; mais qui n'a rien n'est pas bien.* — Phrase proverbiale, qui se passe de traduction.

F. Fertiault.

Digitized by Google

NOMS ET GESTES DES DOIGTS (1)

XVII

MARIONNETTES DES DOIGTS

A Draveil (Seine-et-Oise), j'ai vu une jeune mère qui, pour attirer l'attention de son bébé, chantait en faisant tourner sa main devant les yeux du petit enfant :

Elles font comm' ça,
Les petites marionnettes :
Elles font comm' ça,
Trois petits tours et puis s'en va.

J'ai vu la même chose à Chartres (Eure-et-Loir), dans une salle d'attente du chemin de fer de l'Ouest. La mère faisait le même jeu, mais les paroles qui se chantaient sur le même air n'étaient pas exactement celles de Draveil :

Elles font, font, font,
Les petites marionnettes :
Elles font, font, font,
Trois p'tits tours et puis s'en vont.

C'est une façon d'amuser les tout petits enfants qui doit être bien populaire.

C. FOUJU.

XVIII

LA BÊTE QUI MONTE

Dans l'Amiénois la mère pose le pouce, puis l'index sur le pied, le genou, le bras ou le ventre du nourrisson, et déplaçant alternativement les doigts et les rapprochant en progressant elle dit : Une bête qui monte.... qui monte.... qui monte ! Arrivée au cou elle chatouille l'enfant en disant de six à dix fois, mais beaucoup plus vite : qui monte !

A. PONCHON.

XXIX

LES PIGEONS

Je connais de longue date l'amusette signalée dans le N° de Décembre 1893 (t. VIII. p. 622 de la *Rev. des T.-P.*), et qui consiste à

1. Cf. le t. VIII p. 223, 377.

Digitized by Google

replier les doigts les uns sur les autres et à les déployer ensuite. Vers 1844, mes parents m'emmenèrent dans un voyage qu'ils firent en Suisse et au retour s'arrêtèrent dans une localité voisine de Lons-le-Saunier où nous avions alors des parents ; là, on m'apprit ce petit jeu avec le dialogue suivant :

— Combien vos oies ?

— Tant (une somme quelconque en sous).

— C'est trop cher.

— Envolées au Pont-de-Savoie !

Disait-on en déployant les doigts.

GIRARD DE RIALLE.

XX

NOMS DES DOIGTS EN POLYNÉSIE

Dans le parler de Tonga (Polynésie) les doigts sont appelés Koou nima, littéralement les compagnons de la main (nima = main). (*Voir le Tome I des annales de la Société ethnographique*).

Le dialecte polynésien Mawi offre *Koro iti* = *doigt petit*. En tenant compte de la disparition si fréquente de l'*r* on a *compagnon petit*, *doigt petit*. De la comparaison d'un bon nombre de dialectes Océaniens, on peut ce me semble, inférer que le mot de *compagnon* = *doigt*, ici employé, a d'abord signifié *membre saillant*, — puis *membre saillant de compagnie*, d'où *doigt compagnon* de la *paume* de la main, comme membre est compagnon du tronc ; par la même association d'idées qui en Europe aussi a fait assimiler les doigts à une bande de petits camarades.

MARIA LECOCQ.

Digitized by Google

LES ORDALIES (1)

II

Par l'eau bouillante

g) *Chez les Barotsés*

La population bantoue des Barotsés emploie l'épreuve de l'eau bouillante pour convaincre ou justifier un homme accusé de vol ; mais l'accusateur et l'accusé doivent se soumettre en même temps à cette épreuve. (2)

IV

Par l'huile bouillante

e) *Au Cambodge*

Un officier chinois qui visita le Cambodge en 1795 et en a laissé la description (3) mentionne l'ordalie par l'huile bouillante : « Si un particulier a perdu quelque chose, qu'il soupçonne un homme de l'avoir volé,et que celui-ci ne veuille pas le laisser connaître, on met de l'huile dans un chaudron, on la fait bouillir et on dit à l'homme qu'on soupçonne d'y plonger la main ; si cet homme est véritablement le voleur, sa main est entièrement brûlée ; autrement la chair et la peau restent comme auparavant ».

XX

Par les sièges

a) *Au Cambodge*

Le même voyageur cite encore le procédé suivant : « Si deux familles ont un procès, tel qu'on ne puisse discerner le vrai du faux, il y a devant le palais de petites tourelles en pierres, au nombre de douze ; on fait assoir les deux parties, chacune sur une de ces tourelles ; les parens des deux familles sont placés dans l'intervalle. Les plaideurs restent ainsi assis, tantôt un jour ou deux, tantôt trois ou quatre jours ; celui des deux qui n'a pas le bon droit pour lui ne manque pas de tomber malade et d'être contraint de se retirer ; ou il lui vient sur le corps des ulcères et des furoncles, ou il est pris

1. Suite voir t. p.
2. Torrend, *A comparative Grammar of the South-African bantu languages.* Londre 1891, in-8, p. 284.
3. Elle a été traduite par Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques,* Paris, 1829, 2 v. in-8, t. I, p. 126.

Digitized by Google

d'un catarrhe ou d'une fluxion de poitrine, ou de toute autre incommodité ; celui qui a la justice pour lui se retire sans éprouver le moindre accident (1).

XXI

Par les dés

a) Chez les Tongas

Les Tongas, peuple appartenant à la famille bantoue de l'Afrique méridionale, emploient les dés pour reconnaître les gens coupables de sorcellerie. Voici de quelle manière un indigène de cette tribu décrit le procédé : « Lorsqu'un homme est mort, ses parents disent : Faisons-le flairer. Ils vont trouver le *nganga* (docteur) et lui disent : Nous désirons que vous veniez chez nous. Il part avec eux, et en s'approchant, il flaire de côté et d'autre. Si l'homme qui a ensorcelé le mort est près de là, le *nganga* dit : C'est le sorcier, et il lui dit : Vous êtes le sorcier ; vous avez ensorcelé le mort de telle et telle manière ; vous vous teniez à telle place. Si l'homme est loin, le *nganga* dit : Il n'y a pas de sorcier ici ; vous l'avez laissé dans votre village ; retournez à telle place. — Il leur dit son nom : C'est un tel, telle personne.

Les gens vont à la place indiquée, le font appeler ; il vient et ils lui disent ; Vous êtes le sorcier, vous avez ensorcelé tel et tel.

L'homme nie énergiquement en disant : Ce n'est pas moi le sorcier. Allons, disent les gens. Il ne peut pas refuser de partir avec eux : ils l'emmènent au *nganga*.

Ils arrivent juste au moment où le soleil se lève, car ils ne doivent pas venir au milieu de la journée. Quand l'accusé est amené, le *nganga* secoue les dés au nombre de cinq et une fois : Jio ! Jio ! Kua ! Ils tombent, ils se dispersent, ils s'arrêtent. Il dit : Prenez-les vous-même et secouez-les. Alors tous les prennent, les secouent, tandis que le *nganga* les étudie. (Auparavant il a lu leur science pour devenir *nganga* ; les autres gens ne comprennent rien à cela). Le *nganga* dit : Vous êtes le sorcier. — L'autre répond : Je ne suis pas sorcier. — Le *nganga* reprend : Alors secouez-les. L'accusé les prend et les secoue trois fois. Le *nganga* le regarda fixement pendant que sa main les agite. Quand il a fini, le docteur peint en blanc ceux qui ne sont pas sorciers ; ceux qui le sont, il les barbouille avec du charbon de bois ». (2)

René Basset.

1. A. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, I, 126-127.
2. Torrend, *A comparative Grammar of the South-African bantu languages*, p. 290-292.

Digitized by Google

LA BROUETTE QUI PARLE

I

Conte Bourguignon

Un beau matin, un peu avant le lever du soleil, un homme s'en allait avec sa brouette voler des pommes de terre dans le champ d'un voisin. Il montait une côte, et la roue, mal graissée, chantait : « J' s'rons pris, j' s'rons pris ! (1) (*Nous serons pris* !) — « Non, va, répondait l'homme, j' s'rons pas « pris ! »

Il se mit à arracher les pommes de terre ; mais avant qu'il eût achevé sa besogne, le tricorne dugarde-champêtre parut à l'horizon. Notre voleur détale sans demander son reste, et la brouette, en descendant la côte à toute vitesse, lui disait à demi voix : J' l'avôs bé dit, j' l'avôs bé dit, j' l'avôs bé dit ! (*je l'avais bien dit !*)

(Conté par l'abbé Thomas, curé de Gilly-les-Citeaux, Côte-d'Or.)

L. Morel-Retz.

II

Conte de la Haute-Bretagne

Il y avait une fois un bonhomme qui voulait voler des navets, et pour en emporter davantage, il poussait devant lui sa *bouttesoule*, ou si vous aimez mieux sa brouette.

En sautant par dessus les sillons, la brouette disait : — Je serons *prins*, je serons *prins*.

Quand le bonhomme était en train d'arracher les navets, ceux à qui appartenait le champ survinrent, et le bonhomme se sauva traînant après lui sa bouttesoule, qui disait :

— Je savais bien, je savais bien.

(*Conté en 1880, par Pierre Huchet, d'Ercé.*)

Paul Sébillot.

1. Pour bien faire comprendre le sel de l'histoire, il faut dire : *j' s'rooons pris* en trainant sur la syllabe *ons* et en faisant *pris* très bref, de cette façon : *j' s'-roóóóns pri*. De même : *j' l'avô bé dit* doit se prononcer très vite en appuyant sur l'*a* de cette manière : *j' l'avobédit, j' l'avobédit*. On a ainsi une sorte d'onomatopée du bruit de la roue mal graissée qui chante en montant lentement la côte et de ses tours rapides en la redescendant.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Paul Sébillot. Les Travaux publics et les Mines dans les traditions et les superstitions de tous les pays. — Les routes. — Les ponts. — Les chemins de fer. — Les digues. — L'hydraulique. — Les ports et les phares, les mines et les mineurs. Paris, Rotschild, in-8, de pp. XX-620 avec 420 illustrations dont 3 en couleur et 2 planches dans le texte [1].

L'auteur commence par étudier les rites singuliers qui, chez les peuples anciens et modernes, présidaient à la construction des routes, ainsi que les croyances et les noms qui s'attachent aux voies romaines et aux autres chemins ; il s'occupe aussi des superstitions diverses et de la religion des voyageurs, aussi bien chez les civilisés que chez les sauvages ; il donne enfin les devinettes et les proverbes de tous pays qui sont en relation avec les routes. C'est le même plan qu'il a suivi dans chacune des monographies qui composent la première partie de ce volume, en leur donnant un développement plus ou moins considérable.

C'est ainsi que la monographie des ponts n'occupe pas moins de 180 pages ; ici les matériaux sont plus abondants, parce que les ponts sont une œuvre plus difficile que les routes, et que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, ils sont au premier rang des ouvrages qui font le plus d'honneur à l'art de l'ingénieur. Les Grecs et les Romains, surtout ces derniers, avaient pour les fleuves un véritable culte, et leur premier soin était de faire des sacrifices aux divinités qui y présidaient, afin de s'assurer leur bienveillance, ou tout au moins leur neutralité ; c'est pour cela qu'à Rome le collège des pontifes tenait à la fois du prêtre et de l'ingénieur ; au moyen-âge les frères pontifes sont aussi ingénieurs et religieux ; ce n'est qu'à une période assez moderne que les constructeurs des ponts perdent tout à fait leur caractère sacré.

Au moyen âge l'établissement d'un pont passait pour une œuvre si difficile que nombre de légendes qui sont restées dans la mémoire des hommes, beaucoup de noms qui subsistent encore, en attribuent la construction à un génie maudit, mais puissant. Presque partout on rencontre des ponts du diable ; celui-ci est accouru à l'appel d'un architecte désespéré des obstacles que lui opposaient les caprices du fleuve, et a mené l'œuvre à bonne fin, moyennant un salaire déterminé. Mais les architectes ne se montrent guère reconnaissants, et c'est à l'aide de toutes sortes de ruses qu'ils éludent la promesse faite au démon, qui tout au contraire exécute ses engagements avec une entière bonne foi. Au lieu de lui livrer la première personne qui passera sur le tablier, ils y lâchent des chats, des chiens, des cochons, des lièvres, ou des coqs, dont il est forcé de se contenter, parce que les termes de son contrat doivent être interprétés par lui dans le sens le plus étroit.

L'auteur n'a eu garde d'oublier les ponts fantastiques, ceux qui n'ont en d'existence que dans le monde des légendes, ceux qui servent de communication entre la terre et les mondes mystérieux, ceux que, d'après les idées religieuses d'un grand nombre de peuples, les âmes devaient franchir avant d'arriver à leur destination dernière.

Au moyen âge les ponts ont joué un rôle important dans la vie des cités ;

1. Voir la 4me page de la couverture.

Digitized by Google

beaucoup de cérémonies civiles ou religieuses se passaient sur leur tablier ; maintenant encore un grand nombre passent pour être hantés, à de certaines heures, par les puissances du monde diabolique ou féerique ; aussi bien des gens ne les franchissent-ils, à la nuit close, qu'avec une certaine appréhension.

Pont qui s'écroule sous les danseurs

Un chapitre des plus curieux est celui des chemins de fer, qui est fait à l'aide de documents très dispersés, et pour la plus grande partie entièrement inédits. Il ne faut pas se figurer que, pour être essentiellement modernes, puisque des hommes vivant encore ont pu assister à leurs débuts, ils soient exempts de préjugés et de superstitions. Même dans les pays de civilisation ancienne, des idées qu'on aurait pu croire disparues, tant elles sont en dehors de toute donnée scientifique et même logique, se sont attachées aux chemins de fer, qui pendant longtemps ont représenté aux illettrés et aussi aux poètes — les extrêmes se touchent parfois — quelque chose de diabolique et de haïssable. On lira avec intérêt les quarante pages qui leur sont consacrées, et sont accompagnées de reproductions et de gravures rares et bien choisies.

Les chapitres suivants parlent des chaussées, des digues, des canaux, des étangs et des écluses. L'hydraulique forme une section importante ; on y verra quelles singulières idées le moyen âge avait attachées aux aqueducs romains, œuvres du diable comme les ponts, ou destinés à amener dans les villes, non pas de l'eau, mais du vin.

Il semblerait que les ports et les phares devraient avoir été l'objet de superstitions nombreuses ; il n'en est rien cependant, et le chapitre qui leur est consacré est relativement court ; c'est que vraisemblablement il y en a peu, car l'auteur de ce livre a écrit les *Légendes et les superstitions de la mer*, l'ouvrage le plus complet et le plus documenté qui ait paru sur ce sujet.

Digitized by Google

Dans la seconde partie nous trouvons une monographie des mines et des mineurs qui occupe deux cents pages environ. Les mines ont une origine la plupart du temps surnaturelle qui n'a rien à voir avec les données de la physique moderne, et montre quelles singulières idées ont, jusqu'à une période assez récente, eu cours non seulement parmi le peuple, mais quelquefois parmi les savants. Leur découverte était attribuée à des circonstances mystérieuses, à l'intervention de divinités ou d'agents surnaturels.

La baguette de découverte, d'après Agricola

L'imagination craintive des mineurs peuplait ce monde sans soleil d'apparitions étranges, presque toujours d'une nature monstrueuse et terrible. Rarement on y voit les gracieuses fées qui se promènent sur la terre ou vivent dans les mers ou les forêts; c'est à peine si de temps en temps des lutins, presque toujours hideux ou malfaisants, se montrent bienveillants pour les mineurs. Habituellement leur rôle est méchant ; ils provoquent les éboulements, allument le terribles flammes du grisou, et s'amusent par des bruits trompeurs, à se moquer des ouvriers. Ceux-ci, pour s'en débarrasser, ont recours à des cérémonies qui tantôt sont purement superstitieuses, tantôt se rattachent aux religions, mais avec un caractère fétichiste assez prononcé. Tel est le culte de sainte Barbe et de saint Léonard, les deux patrons modernes de la mine, le premier surtout, qui est vénéré depuis les salines de la Pologne jusqu'aux houillères des bassins du centre de la France.

Jusqu'à ces derniers temps, les mineurs ont été très superstitieux, attachant une importance considérable aux rencontres faites au moment de se rendre à

Digitized by Google

la mine, aux bruits dont ils ne se rendaient pas compte et à une foule de circonstances futiles en apparence.

Leurs coutumes sont décrites dans le dernier chapitre, où l'on voit nettement indiquée la supériorité qu'ils s'attribuent sur les laboureurs qui les entourent, et dont ils sont si loin d'envier le sort, que si l'on constate que de nombreux ouvriers agricoles quittent chaque année le monde que le soleil éclaire pour descendre dans la mine, il est extrêmement rare que des mineurs reviennent à l'agriculture. Le côté imaginatif est bien peu développé parmi eux ; les légendes, les contes et les chansons de la mine sont, en tous pays, extrêmement rares, alors que tout à côté les paysans ont une littérature orale d'une grande richesse.

L'illustration joue dans cet ouvrage un rôle considérable ; elle est avant tout documentaire : beaucoup d'images sont empruntées aux anciens ouvrages qui ont traité des routes, des ponts et des mines, et il y en a parmi elles qui ont un véritable mérite artistique ; d'autres ont été faites d'après d'anciennes sculptures, des placards populaires ou des caricatures. Les relations de l'auteur avec le Musée Guimet et avec les japonisants lui ont permis de donner beaucoup d'images inédites, extraites d'albums rares ou empruntées à des tableaux ou à des sculptures de ce groupe si intéressant. La numismatique y tient une assez grande place, et l'on peut y voir une série de médailles, du XVIe siècle à nos jours, sans parler de celles de l'antiquité, qui sont en rapport direct avec les travaux publics et les mines. Les 430 illustrations de ce volume n'en forment pas la partie la moins intéressante, et c'est peut-être celle qu'il a été le plus difficile de réunir.

On verra en consultant la liste des principaux livres consultés, combien les matériaux mis en œuvre étaient dispersés. Un assez grand nombre proviennent aussi d'enquêtes faites directement, à l'aide de questionnaires rédigés par l'auteur, par beaucoup d'observateurs, qui ont constaté des croyances et des superstitions qui n'avaient pas été consignées jusqu'ici. Il sera facile, au reste, en lisant la table analytique très détaillée qui termine le volume, de se rendre compte de la quantité de sujets divers qui ont été abordés dans cette monographie, la première qui ait envisagé les travaux publics et les mines à ce point de vue spécial.

F. R.

Héro et Léandre, Médailles grecques

A. Socin. *Zum arabischen Dialekt von Marokko*, Leipzig, 1893, 56 p. grand in-8.

La littérature populaire du Maroc, même en ce qui concerne les contes, a été peu étudiée jusqu'ici. Si, pour le berbère, diverses publications ont fait connai-

Digitized by Google

tre quelques uns des récits qui courênt dans le Sous, le Rif, le Tafilelt, etc., (1) il n'en est pas de même pour ce qui concerne l'arabe. Je ne vois guère à signaler que les ouvrages de Cotte : *Le Maroc contemporain* (2), de J. Leclercq : *De Mogador à Biskra* (3), de G. Charmes : *Une ambassade à Maroc* (4) et surtout le livre de Hooker et Ball, *Marocco and the great Atlas* (5). Aussi devons nous être reconnaissants à M. Socin des deux contes qu'il publie aujourd'hui, d'après quelques Chelh'as des environs de Mogador, faisant partie d'une troupe d'acrobates qui donnait des représentations en Europe. En matière de récits populaires, la compétence de M. Socin est trop connue pour que j'aie à insister auprès des folk-loristes qui ont eu à apprécier ses travaux antérieurs dans ce domaine. (6)

Le premier des contes maghrébins qu'il publie ici est une variante du conte égyptien de *Moh'ammed l'avisé* (7) dont il reproduit les principaux épisodes : toutefois le sorcier maghrébin est remplacé par un juif : c'est de son plein gré, et non pour acquitter une dette, que le héros de l'histoire s'engage chez lui ; c'est de lui-même, d'abord, qu'il feint de ne pas apprendre les livres de magie, mais nous retrouvons la recommandation de ne pas vendre le t'aleb avec la bride quand il s'est métamorphosé (8), de même les transformations finales et la lutte avec le maître de magie. Dans le conte maghrébin, le héros se change en chien de chasse, puis en mulet ; dans le conte égyptien, en mouton, puis en chameau. Cette dernière version renferme un trait qui manque dans la première (le mouton disparaît en buvant dans une jatte d'eau), mais qui existe dans un autre conte maghrébin, berbère et non arabe, fort différent, du reste, pour le fond (9). Les disparitions de ce genre sont un des traits du conte de Cheikh Chihâb eddin, et je ne puis que renvoyer à l'étude complète et consciencieuse que M. Nœldeke a faite de ce cycle (10). Quand à la lutte du maître et de l'élève et leur combat dans leurs métamorphoses successives, c'est, comme on le sait, le sujet de la fin de l'histoire du deuxième calender fils de roi, dans les *Mille et Une Nuits* (11). Il est à remarquer que le fond du conte maghrébin et égyptien existait déjà en Europe au XVIe siècle et a été traité par Straparole (12).

1. Cf. leur liste dans la bibliographie jointe à mon *Manuel de langue Kabyle*. Paris, 1887, in-12 p. 1*-9* et mon *Loqmân berbère*, Paris, 1890, in-12 p. XCIV-XCV.
2. Paris, 1869, in-18 jés. ; deux contes : *L'anneau du sultan*, p. 65-69 ; *Edris et le solitaire chrétien*, p. 172-174.
3. Paris, 1881, in-18 jésus ; deux contes : p. 94-95 : *Le Juif et le marabout* ; p. 133, *La construction de Rabat*.
4. Paris, 1887; in-18 jés. ; p. 72-73, *Légende de Lalla Mimouna Taguenaout*.
5. Londres, 1878, in-8. L'appendice I, p. 468-478, dû à M. Freeman Rogers, contient quatre récits semi-historiques et six fables : 1. *Le hérisson et le renard*. — 2. *Le chameau, le hérisson et le lion*. — 3. *Le serpent, le hérisson, l'homme et les chiens*. — 4. *La brebis, le renard, le lion et le berger*. — 5. *Le pigeon et le singe*. — 6. *La hyène et le hérisson*.
6. *Arabische Sprichwœrter*, Tubingen, 1878, in-4, et en collaboration avec M. Prym : *Der neu-aramäische Dialekt der Tûr-Abdin*, Gœttingen, 1881, 2 vol. in-8 ; *Kürdische Sammlungen*, S. Pétersbourg, 1887, in-8.
7. Spitta-bey, *Contes arabes modernes*, Leiden, 1883, in-8 p. 1-12. Le texte arabe seul a été reproduit par Green : *Modern Arabic Stories*, Londres, 1893, in-12, p. 55-60.
8. Cf. un épisode semblable dans un conte albanais. Dozon, *Contes populaires albanais*, Paris, 1883, in-18, n° XVI. *Les diables dupés*.
9. De Rochemonteix, *Documents pour l'étude du berbère*, Conte IV, *Aventures de deux enfants perdus dans une forêt par leur père*. — *Journal asiatique*, avril-mai-juin 1889, p. 408-427.
10. *Das arabische Märchen vom Doktor und Garkoch*, Berlin, 1891, in-4.
11. Ed. du Qaire, 1302, hég. t. I. nuit XIV, p. 38-39.
12. *Les facétieuses nuits*, trad. Louveau et Larivey. Paris, 1857, 2 vol. in-12. — Nuit VIII, fable 5 : *Denys, apprenty de maistre Lactance tailleur ne tient compte*

Digitized by Google

Le deuxième conte (dont la fin manque) se trouve répandu, sous des formes plus ou moins variées, dans toute l'Afrique septentrionale. Un roi fait périr toutes ses filles au fur et à mesure qu'elles viennent au monde, son fils en sauve une, l'emporte dans le désert et l'élève dans une ville abandonnée. Devenue grande, elle s'éprend d'un géant et veut se débarrasser de son frère. Elle l'envoie, sur le conseil de son amant, chercher de l'eau du puits blanc, qu'il lui rapporte après avoir vaincu une amazone dont il fait sa femme et couru maintes aventures. Cette première tentative pour le perdre ayant échoué, sa sœur imagine de le lier comme par jeu : quand elle a réussi à trouver un lien qu'il ne peut briser, elle appelle le géant pour tuer son frère. Celui-ci demande seulement qu'après sa mort on attache les morceaux de sa chair sur son cheval et qu'on le lâche.

Le conte est interrompu ici, mais la suite se devine, car c'est la reproduction presqu'identique d'un conte berbère des Zouaouas (B. Jennad) publié par M. Mouliéras (1). Dans ce dernier toutefois, comme dans un conte arabe d'Egypte publié par M. Dulac (2), la mère du héros est substituée à sa sœur, mais c'est celle-ci que nous retrouvons dans un autre conte égyptien (3) tandis qu'un conte Zouaoua (B. Raten) met en scène la mère comme exemple d'ingratitude (4).

Ces rapprochements sommaires suffiront, je pense, pour montrer combien la publication de M. Socin est utile pour l'histoire de l'extension des contes dans le nord de l'Afrique. Je laisse de côté, bien entendu, le point de vue linguistique, qui n'est pas du domaine de cette Revue et qui a une grande valeur, même après les travaux de Lerchundi, de Meakin, etc., sur l'arabe vulgaire du Maroc.

RENÉ BASSET.

Ignazio Guidi. *Strofe e favole abissine* III, Naples, 1894, extraits de la revue l'*Oriente* p. 88-101.

J'ai déjà signalé dans la *Revue des traditions populaires* (5) les deux précédentes séries de fables et contes en amarina dont la publication est dûe au zèle infatigable de M. Guidi, et aussi précieuses pour le folk-lore que pour la linguistique. Le savant orientaliste italien nous donne aujourd'hui, avec le concours du Debtera Kefla-Guiorguis, une nouvelle série composée de six chants très courts (l'un d'eux est un dicton sur le mois de novembre, un autre est consacré à Théodoros II). Viennent ensuite deux fables : *l'homme et le serpent, le chien et son image dans l'eau* (6). La première est une variante très altérée et sans analogie, à ma connaissance du moins, d'un thème dont j'ai signalé les diverses versions dans une note de mes *Contes populaires berbères* (7). Contrairement à ce qui fait le fonds de ces dernières, il n'est pas question dans la fable amarina

d'apprendre son mestier de tailleur, mais bien la science secrète de son maistre. Grande haine entre eux à cette occasion, enfin Denis dévore son maistre, puis espouse Violante fille du roy ; p. 152-163.

1. *Légendes et contes merveilleux de la Grande Kabylie*, fasc. I, Paris, 1893, in-8, conte V, p. 87-104. *Histoire d'Ali et de sa mère.*

2. Dulac, *Contes arabes en dialecte égyptien*, n° IV. *Journal asiatique*, janvier 1885.

3. Spitta-Bey. *Contes arabes modernes*, n° X, p. 123-136. *Histoire du rossignol chanteur.*

4. Hanoteau, *Essai de grammaire Kabyle*, Alger, s. d., p. 274-281. *Conte du chasseur.*

5. Tome VII (1892) p. 391 ; t. VIII (1893) p. 292.

6. Cf. sur cette fable les rapprochements indiqués dans mon *Loqman berbère*, Paris, 1890, in-12, p. 191-193.

7. Paris, 1887, in-18, note 12, p. 140-144.

Digitized by Google

de l'ingratitude envers le sauveur, mais le conseil donné à l'homme par le chacal (soit le hérisson ou le renard) se retrouve ici « On raconte que l'homme et le serpent allèrent ensemble à la chasse. Quand ils furent revenus avec une proie, le serpent dit à l'homme : Je ne veux pas te donner une part de ce que nous avons pris. — Allons porter l'affaire devant le juge, dirent-ils. Ils s'en furent trouver le chacal. Celui-ci dit à l'homme : Tu as un bâton à la main et le serpent à tes pieds, qu'ai-je à te dire ? — Allons, pour l'homme, la mort est peu de chose (Proverbe). L'homme leva son bâton et tua le serpent ». Le dernier texte, en tigrina, est une explication assez singulière d'un dicton qui a cours en Abyssinie : La femme et le démon ne font qu'un ; l'homme et l'ange ne font qu'un. — En voici la raison (d'après les Ethiopiens bien entendu) : Quand une fille vient au monde, le démon entre en elle par les pieds, s'élève en elle au fur et à mesure qu'elle grandit, et quand elle est adulte, il occupe toute sa personne. Au contraire, quand un garçon vient au monde, le démon entre en lui par la tête et descend au fur et à mesure que le corps se développe, quand le garçon est adulte, il chasse aisément le démon qui est réfugié dans la plante des pieds et s'en débarrasse complètement. — Il serait à désirer que M. Guidi réunît dans un travail d'ensemble, plus accessible aux folkloristes, les publications du genre de celle-ci dont je signale une fois de plus l'importance.

René Basset.

O. Knoop. *Sagen und Erzæhlungen aus der Provinz Posen* (*t. II, du Sonder-Veræffentlichungen der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen*), Posen, 1893, in-8, XII-363 pages.

Il y a quelques années, M. Otto Knoop publiait sous le titre de *Volkssagen, Erzählungen, Aberglauben, Gebräuche und Märchen aus dem östlichen Hinterpommern* (1) un important recueil du folk-lore de la Basse Poméramie orientale. Le volume qu'il nous donne aujourd'hui et qui paraît sous les auspices de la société historique de Posen est consacré à la Posnanie Avant tout, l'auteur mérite la reconnaissance des folk-loristes qui ne savent pas le polonais, — et ils sont nombreux — pour avoir mis à leur portée, en le rédigeant dans une langue plus accessible, un ouvrage aussi important. L'analyser est une tâche impossible ; je me contenterai de signaler les principaux chapitres (il y en a 67) qu'il renferme. Les premiers sont consacrés aux divinités des Slaves de Pologne et aux superstitions populaires qui en ont conservé le souvenir : à cette occasion, il est traité du folk-lore du ciel et de la terre : vent, feu, esprits des eaux, sources, puits, villes englouties (ch. I-XVII) : viennent ensuite les récits étranges ayant parfois pour héros des personnages historiques, comme Charles XII, Napoléon Ier et le prince Sapieha (ch. XIX) : l'auteur passe alors aux personnages mythiques : héros endormis, dame blanche, géants, nains : je signalerai tout particulièrement les génies indigènes comme les Poluduices, les Wieczornices, etc. (ch. XX-XXVII).

Nous arrivons aux sorcières (ch. XXXIII) qui nous mènent directement au diable, aux esprits domestiques et au mauvais œil (ch. XXIX-XXXVIII). Le destin, les maladies, la mort, les vampires, les spectres errants, les loups-garous, les métamorphoses, etc. (ch. XXVIX-XLIX) forment une nouvelle série dont quelques chapitres auraient pu être reportés plus haut. Les légendes religieuses, catholiques et protestantes (L-LI) précèdent les contes (ch. LII) : ceux-ci sont au

1. Posen, 1885, in-8.

Digitized by Google

nombre de huit parmi lesquels nous retrouvons de vieilles connaissances comme Jean le Sot (*Der Dumme Hans*) et Jean le fort (*Der Starke Hans*). Les plaisanteries suivent naturellement (ch. LIII), ensuite viennent les traditions sur les villes, les ponts, les constructions, les cloches et les églises, ou châteaux engloutis (ch. LIV-LXI). Ici encore, l'auteur aurait pu modifier son classement. Il passe de là aux arbres (ch. LXIII : ce chapitre n'a que trois paragraphes c'est peu pour le folk-lore des plantes), aux collines, aux pierres et aux trésors (ch. LXIV-LXV, a) et se termine par des récits provenant d'une population importante numériquement en Pologne, les Juifs dont le folk-lore nous est si peu connu, au moins en ce qui concerne l'Europe Orientale (ch. LXVI), et par un calendrier des fêtes polonaises et allemandes (ch. LXVII). Un certain nombre de notes (p. 335-358) expliquent et complètent divers passages ; enfin un index des noms de lieux ajoute à la commodité de cet excellent volume que je me fais un plaisir de recommander.

René Basset.

Dr Cenek Zibrt. Dejiny kroje v zemich ceskych od dob nejstarsich az po valxy husitsxe (*Histoire du costume des pays tchèques depuis l'antiquité jusqu'aux guerres hussites*). Prague 1892, chez Simacek éd. (457 p. et 235 grav.).

Ce n'est que très rarement que nous avons l'occasion de parler des livres si soigneusement écrits et présentant un vrai pas dans la science que l'ouvrage de M. Zibrt. Ayant recueilli avec beaucoup d'érudition des faits épars un peu partout, dans les chroniques, dans les textes anciens, dans les monuments d'art, le savant professeur de l'université tchèque de Prague les étudia comparativement aux faits connus déjà dans l'histoire du costume et nous donne une recherche remarquable qui complète beaucoup ce que nous savons déjà pour l'Europe occidentale. Après avoir annoté quelques renseignements que lui fournit sur son pays l'archéologie préhistorique, l'auteur s'adresse à la paléontologie linguistique qui présente des preuves indiscutables que les Tchèques comme les autres slaves avaient employé déjà dans les temps préhistoriques, le lin, le chanvre et la laine pour leurs vêtements et avaient connu le filage, le tissage et l'art de coudre ; qu'ils préparaient déjà le feutre, quoique la plupart de leurs vêtements fussent encore faits de peaux des animaux surtout des moutons. Sur le costume thèque du Xe siècle, l'auteur trouva des indications chez l'écrivain arabe Al-Bekri qui cite les observations oculaires d'Ibrahim ibn Iakoub. Tous les faits concernant les Xe et XIIIe siècles, nous montrent que pendant cette époque le costume tchèque conservait encore tout son originalité et ne différait pas beaucoup de celui des autres peuples slaves, surtout des Polonais et des Russes. C'étaient les vêtements de couleurs simples, blanche ou grise, faits des étoffes locales consistant, chez les hommes de la chemise en toile portée au dessus du pantalon de même étoffe, du bonnet en peau de mouton, ou du chapeau en paille, du *souknia* — espèce de manteau en laine et de *postely* — espèce de sandales faites en écorce de tilleul ou en cuir ; les femmes portaient des chemises longues, supportées par une ou deux bretelles, une espèce de jupon, une chemisette à manches et le *souknia*, comme les hommes. Les étoffes étrangères étaient rares : les rois tchèques les recevaient comme cadeaux de la part des souverains voisins. Les croisades ont produit une révolution complète dans le costume des classes supérieures : on commence à porter les couleurs vives, on importe des étoffes étrangères et ce sont seulement les

Digitized by Google

classes inférieures qui conservent le costume du pays. L'arrivée de la reine Blanche, épouse du roi Charles IV est signalée par la domination des modes françaises ; l'importation des étoffes hollandaises, italiennes et allemandes devient très importante, les patriotes tchèques et surtout le clergé rebelle déjà au catholicisme commencent à critiquer amèrement les mœurs dissolues et les modes étrangères. Mais en même temps est signalée déjà l'influence dans le sens opposé : les costumes tchèques se répandent en Occident : en Allemagne, en France et même en Angleterre, surtout après le mariage de Richard II avec Anne de Bohème, fille du roi Charles IV. Outre les costumes ordinaires l'auteur donne aussi l'histoire des vêtements princiers et sacerdotaux. Ainsi l'histoire du costume tchèque arrive à l'époque des guerres hussites. M. Zibrt donne dans chaque chapitre consacré à chacune de ces époques la description très détaillée de tous les objets du costume, en les accompagnant de dessins très originaux et extrêmement intéressants. A signaler aussi la richesse peu ordinaire des indications littéraires recueillies avec une érudition remarquable. Si nous ajoutons que l'impression ne laisse rien à désirer, il ne nous reste qu'à féliciter l'auteur et son éditeur M. Simacek d'avoir publié un livre vraiment utile et très bien fait.

TH. VOLKOV.

Louis Bousrez. *Les Monuments mégalithiques de la Touraine.* Etude générale, inventaire et description. Tours, Louis Bousrez, in-8 de pp. 112 avec 2 cartes et plusieurs photographies (3 fr.).

M. Louis Bousrez, qui est membre correspondant de la commission des monuments mégalithiques, a décrit dans cette monographie 37 monuments dont 7 dolmens et 11 menhirs. Au point de vue de la description exacte, des mesures, des constatations des lieux-dits, cet inventaire peut prendre place à côté de celui que notre regretté collègue P. Bézier avait dressé pour l'Ille-et-Vilaine. M. L. B. a eu soin de constater les légendes et les superstitions qui se rattachent à ces monuments ; dans le trou au haut d'un petit menhir on trouve assez fréquemment des pièces de monnaie, du pain, des fruits, du fromage, offerts par des gens qui attribuent à la pierre des propriétés merveilleuses. Le menhir de Cangy, dit la Pierre à David, tourne à midi, d'autres disent à minuit, à l'époque de Noël ; les fées viennent danser la nuit autour de celui de Château-la-Vallière. Le menhir de Draché est le plus beau de la Touraine, il est, aux deux tiers de sa hauteur, percé d'un trou qui le traverse de part en part. Les paysans attribuent une valeur particulière aux serments échangés à travers cette ouverture ; les fiancés ne sont tranquilles que lorsque les promesses de mariage se sont faites au travers de la pierre. L'herbe qui pousse au pied constitue un préservatif contre les sorts. Un assez vaste espace, parsemé de grosses pierres, est appelé Cimetière des Fées ou des Pucelles. Plusieurs mégalithes portent le nom de palet de Gargantua, et l'on raconte à leur sujet les traditions que j'avais signalées dans mon *Gargantua dans les traditions populaires* en 1884, d'après une communication de M. l'abbé Chevalier. M. L. B. pourrait rechercher ou faire rechercher par ses collègues de la société archéologique quels sont les noms anciens de ces mégalithes auxquels s'attache le nom du géant illustré par Rabelais. M. L. B. signale aussi des arbres vénérés du peuple, le Chêne de la Vierge, le Chêne de l'Evangile, le Chêne Confessé, le Chêne du Paradis, etc., qui ont reçu des noms chrétiens ; peut-être y aurait-il à rechercher quel est le culte dont ils son actuellement l'objet. M. L. B. dit que les légendes sont peu nombreuses dans le

Digitized by Google

département, et que c'est à grand peine qu'on parvient à se les faire raconter, les gens de la campagne ne voulant pas toujours dire ce qu'ils savent, de peur d'être l'objet de plaisanteries. La Touraine est en effet un des pays les moins explorés de France au point de vue des traditions populaires ; c'est à peine si dans la Bibliographie de la France que je prépare, j'ai pu relever le titre d'une douzaine d'ouvrages dans lesquels se rencontrent des faits se rattachant à nos études. Je ne crois pas pourtant qu'il n'y ait rien à faire en Touraine : je suis au contraire persuadé qu'une exploration sérieusement poursuivi, donnerait des résultats curieux et peut-être inattendus. C'est une question de persévérance et d'entregent, l'obstacle à surmonter étant souvent la défiance du paysan.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Eugène Monseur. *La réforme de l'orthographe française.* Liège, Vaillant, Carmanne. In-8 de pp. 80.

Intéressante étude sur une question à l'ordre du jour. Les réformes préconisées par M. E. M., et qu'il applique dans le Bulletin de F. L. Wallon sont en somme très acceptables ; une poésie transcrite à la fin de ce mémoire, qui est à lire sérieusement, montre qu'en somme les changements ne portent que sur des lettres parasites ou sur des finales dont la transcription actuelle ne correspond pas au son.

A. Le Braz. *Au pays des Pardons.* Rennes, H. Caillière, in-18 de pp. XV-326 (3 fr. 50).

Ce livre n'a pas été écrit dans un but purement scientifique : c'est une étude autant pittoresque que traditionniste, d'une lecture agréable, sur quatre des principaux pardons de Bretagne : Saint-Yves, Rumengol, la Troménie de Saint Rouan, Sainte Anne de la Palud.

Ollivier-Beauregard. *La Caricature égyptienne, historique, politique et morale.* Description, interprétation, accompagnées de 5 caricatures en fac-similé et de 28 gravures dont 14 hors-texte. Paris, Thorin, in-8 de pp. VII-268.
(*Don à la Bibliothèque*).

Comte de Puymaigre. *Un recueil d'inscriptions* en l'honneur de Jeanne d'Arc. In-8 de pp. 12.

Ext. de la Revue des Questions historiques.

J. Walter Fewkes. *A study on certain figures in a Maya Codex.*

Ext. de American Anthropologist, t. VII-3.

Digitized by Google

Paul Sébillot. *Dix contes de la Haute-Bretagne.* Paris, Lechevalier, in-8 de pp. 20.

Extrait de la Revue de Bretagne et de Vendée. I. Légendes locales ou historiques. II. Féeries et aventures.

Braulio Vigon. *Antiguedades Romanas de Colunga.* (Apuntes para un libro). Villaviciosa, imprenta de la Opinion. In-8 de pp. 22. (*Don à la Bibliothèque*).

Fl. Van Duyse. *La Mélodie « Est-ce Mars, ce grand dieu des alarmes »*, Lecture faite à la séance de la Classe des Beaux-Arts à l'Académie royale de Belgique, le 7 juin 1894. Bruxelles, Hayez, in-8 de pp. 26.

Albert Bourdas. *Guide du golfe de St-Malo.* St-Malo, imp. du Commerce. In-32 de pp. 116 (50 centimes).

Dans ce petit guide, on trouve plusieurs termes patois et quelques dictons, entre autres celui-ci où il s'agit du rocher de Lémon.

La ousque les filles vont se dérubler.
Pour avoir un épouseux dans l'année.

Coutume dont on trouvera la description avec les similaires dans les *Trad. de la Haute-Bretagne* de Sébillot, t. I, p. 48-49.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Cesky Lid. III. 5. — Proverbes slovaques recueillis par M. Zaturecky, *J. Novak.* — Maison paysanne des Khodes en Bohême, *Fr. Hruska.* — Noms du costume national des Slovaques, *F. Pastrnek* — Etat du peuple soumis au domaine de Podebrady en XVIII. siècle, *O. G. Paroubek.* – Horia et Gloska, un drame populaire, *A. Kraus.* — Costumes nationaux des Slovaques en Moravie. Trois nouvelles anciennes sur le lutin, *J. Klvana.* — Danses tchèques, *A. Hajny.* — IX. Congrès d'archéologie à Vilna (Russie), *L. Niederle.*

Journal of American Folk-lore. VII. 25. — Popular American Plant-Names. *Fanny D. Bergen.* — Notes on the Folk-Lore of the Mountain Whites of the Alleghanies, *J. Hampden Porter.* — Three Epitaphs of the Seventeenth Century, *Sarah A. P. Andrews.* — Popular Medicine, Customs, and Superstitions of the Rio Grande, *John G. Bourke.* — Plantation Courtship, *Frank D. Banks.*

Ons Volksleven. VI. 6, 7. -- Linguistique, *Jozef Cornelissen.* — Les cierges dans les croyances et les coutumes populaires (suite), *J. C.* — Contes populaires 4. (51). Le rusé voleur. (suite), *Guldenvlies.* — Folklore des arbres et des forêts. (suite). III, *Alf. Harou.* — Usages et coutumes populaires du Petit-Brabant (suite). 6-7. Fêtes de la récolte. 8. Le septième fils de famille. 9. Un centenaire. 10. La veille du jour de l'an. 11. Le Charivari. 12. Inauguration d'une nouvelle école. 13. Achèvement d'un nouveau bâtiment. 14. Le Mardis-gras. 15. La Saint-Eloi,

Digitized by Google

Alfr. J. C. — Uusages et coutumes populaires de la Campine anversoise. 6. Un mariage à Achtel (Rijkevorsel), *Jozef Cornelissen.* — Folklore des cloches. VI (suite), *Alfr. Harou.* -- Folklore des rivières, des puits, des fontaines, des sources etc. (suite), *Alfr. Harou.* — Légendes campinoises (suite). 9. Le trésor enfoui. 10. Délivré d'un serpent, *Frans Zand.* — Linguistique, *Jozef Cornelissen.* — Folk-lore dos Tumuli (suite), IV, *Alfr. Harou.* — Chansons populaires. 1. (15) Randonnée (air noté), *Jozef Cornelissen.* 2. (16). Tu ne seras pas mon mari, *Alfr. Harou.* — Contes populaires. 4. (51). Le rusé voleur, *Guldenvlies.* — Pratiques superstitieuses. Les vierges de Brusthem et les malades, *Frans Zand.* — Humour populaire. 1. (14) L'Almanach des paysans de Ten Aart. 2. (15). Le ver de terre de Ten Aart, *Jozef Cornelissen.* — Rimes populaires. III, *E. v. C.*

Wallonia. II. 7. — La fête du coq en Hesbaye, *Mme C. Popp.* — Légendes du Bas-Condrez. 4. Li berbi-bàrhette. 5. Les rodjes moussis. 6. Le troupeau fantastique. 7. Un homme égaré. *Fr. Renkin.* — La fille délaissée, chanson liégeoise, *O. C.* — Li fàve da Pirot, qui div'na pàpe à Rome. *O. Colson.* — Notes et enquêtes. 11. L'entrepreneur, *A. Harou.* - 12. Les trombes, *O. C.* — 13. Les oies de Visé, *Jos. D.*

Zeitschrift des Vereins für Volskskunde. IV. 3. — Das Ei als kosmogonische Vorstellung. *Franz Lukas.* — Die Zahlen im danischen Brauch und Volksglauben. *H. F. Feilberg.* — Die Hölle auf Island, *Konrad Maurer.* — Die Sitten der Türken in Bulgarien. Aus deme Volke selbst gesammelt, S. *Ivanoff*, (Schluss). — Haus-und Hofmarken, *Franz Ilwof.* — Der Schuh im Volksglauben, *Paul Sartori.* (Fortsetzung). — Der volkstümliche Kalenderglaube in Ungarn. Mitgeteilt non *Anton Herrmann.*

NOTES ET ENQUÊTES

.·. *Diner de ma Mère l'Oye.* — Le 95e dîner a eu lieu le 30 juin au Restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Charles Beauquier, vice-président de la Société. Les autres convives étaient MM. Jules Agostini, O. Beauregard, A. Certeux, Henri Cordier, Gontard de Launay, Arthur Rhoné, Paul Sébillot. M. Jules Agostini, qui est originaire de la Corse, avait apporté du vin de Tellano, et à ce sujet on a rappelé qu'il y a huit ou neuf ans le prince Roland Bonaparte avait fait faire pour le dîner toute une série de plats corses. Il serait à désirer que l'on pût à chaque dîner avoir quelques mets ou quelques friandises populaires. M. Paul Sébillot a présenté notre collègue M. Gontard de Launay, qui habite ordinaire-

Digitized by Google

ment l'Anjou, et exhibé la photographie de M. le comte de Puymaigre, et un dessin de M. Beau, d'après le portrait de M. F. M. Luzel, exposé au salon de 1889, que nous reproduisons un peu réduit. A ce propos le secrétaire général invite nos collègues à lui envoyer leurs photographies pour l'album de la Société. Cet album en contient une centaine. En raison des douloureux événements de la semaine, il n'a pas été, contrairement à l'usage, chanté de chanson.

Le prochain dîner aura lieu le mercredi 31 octobre.

.*. *Nominations et distinctions.* — Notre collègue et collaborateur, M. Girard de Rialle, ancien Président de la Société, vient d'être promu officier de la Légion d'honneur.

.*. *Finale de Conte.* — La finale suivante : « Je jetai mon bonnet par dessus les moulins, et je ne sais ce que tout devint ! » citée par La Mésangère, est-elle encore populaire ?

.*. *Les tailleurs.* — Les tailleurs sont-ils, ailleurs qu'en Bretagne, l'objet d'un certain mépris ? sont-ils employés comme entremetteurs de mariage ? sont-ils l'objet de dictons satiriques et leur rencontre est-elle considérée comme fâcheuse ?

.*. *Amende infligée aux personnes qui s'endorment à la veillée.* — Dans les « Contes populaires du pays de Bitche », M. Ulysse Hinglais signalait la coutume aux veillées de condamner celui qui interrompait le conteur ou qui s'endormait à aller le lendemain chercher de l'eau pour les autres. Y a-t-il d'autres exemples d'amendes analogues ?

.*. *Les Contes et les légendes des Mauges* (Maine-et-Loire). — Les Mémoires de l'Académie Celtique, t. II, p. 177, signalent l'existence, lors de la visite faite dans le département en 1806 par L. M. Reveillère-Lepeaux, de nombreux contes de fées, de revenants et de loups-garous dans le pays des Mauges qui confine à la Vendée. Ce pays a-t-il été exploré par quelqu'un au point de vue légendaire ?

.*. *L'œuf muré.* — Dans un immeuble du passage de l'Hôtel-de-Ville à Mulhouse est un contemporain des vieilles superstitions qui voulaient que le monde fût peuplé d'esprits malins qu'il fallait apaiser par des sacrifices. Dans l'Estland (Russie), avant de faire sortir pour la première fois dans l'année, le bétail de l'étable et de l'envoyer au pâturage, on enfouit sous le seuil que les animaux vont franchir, des œufs. Cette pratique doit les protéger contre tout maléfice. On fixait, dans un même dessein, au Moyen-Age, à l'époque de l'*Ascension*, des œufs couvés, aux toits des maisons. Mais au Ve siècle de l'ère chrétienne, le Talmud babylonien, rédigé à cette époque, stigmatise, comme une superstition, la coutume des femmes d'introduire des œufs couvés dans un mur, et au IIIe siècle déjà, la *Tosefta*, un commentaire du Talmud, condamne comme superstitieux l'usage mis en pratique par les femmes, de mettre dans un mur des œufs et des herbes, de boucher le trou avec de la terre glaise et de compter le nombre cabalistique de sept.

Le fait que le coquetier était en fer s'explique par une tradition populaire qui attribue à ce métal le pouvoir de rompre le charme. C'est ainsi qu'on désensorcelait le loup-garou en jetant vers lui du fer.

(Comm. de M. P. Ristelhuber).

.*. *Avoir du nez.* — On sait que c'est avoir de la sagacité, prévoir les choses. Chez les Arabes, c'est avoir une juste fierté ; quand un arabe dit : « *C'est que j'ai du nez !* » cela signifie : « *C'est que je suis fier !* »

Digitized by Google

Nos dictionnaires (voy. Bouillet) tirent l'origine de l'expression *avoir du nez*, de l'acte du chien qui flaire, ce qui est peu flatteur pour l'homme. L'arabe, en se vantant d'avoir du nez, compare son appendice nasal à celui d'un homme bien doué sous ce rapport, car, à ses yeux, un grand nez est un signe de race noble.

(Comm. de M. A. Certeux).

⁂ *Folk-lore au Palais de Justice.* — « Les exigences d'une ville si polyglotte que Vienne, ont créé des spécialités très originales », dit M. Friedrich Krauss dans le N° VII-VIII de son *Am-Urquell :* « Elles ont fait du Directeur d'Am-Urquell, c'est-à-dire de moi un expert juré dans la matière des jurons. Il me semble que les tribunaux sont très contents d'avoir trouvé enfin un spécialiste de gros mots. J'ai ouvert dans notre publication une enquête sur les jurons, ce qui m'ennuyait moi-même, mais la situation que je me suis procurée par cette enquête reste à moi... Je l'accepte tranquillement parce qu'elle m'apporte des moyens pour notre publication ». « Le 19 juin », nous raconte plus loin M. Krauss ; j'ai paru en qualité d'expert en matière de jurons devant le Tribunal du Xe arrondissement de Vienne... Il s'agissait d'une conversation un peu vive entre deux rejetons de la tribu de Lioubouchа si riche de mélodies (M. Krauss veut dire *tchèques*). *Lui* disait : *ti auskfeilte néplodna ;* la réponse d'*elle* était : *ti mudjati.* En ma qualité d'expert j'ai expliqué que le mot *auskfeilte* c'est-à-dire *usé à force de travail* comprend ici la comparaison d'une femme avec la serrure usée dans laquelle la clé n'accroche plus le ressort, et le mot *néplodna* signifie *stérile* et s'applique aux femmes de mauvaise vie. Ensemble cela peut être traduit comme une femme usée de mœurs faciles. *Mudjati*, c'est celui qui a une hernie, ce qui d'après les croyances populaires cause aussi la stérilité... 10 florins d'amende et 3 jours d'arrêts pour tous les deux et 3 florins par dessus le marché pour l'expert. Le 23 juin j'ai reçu une citation (N. 7237) de paraître devant le tribunal d'Ottakring (un faubourg de Vienne). En cas d'absence, je devais payer 5 fl. d'amende et être conduit par la force, etc... Un jour pendant l'hiver j'ai décidé de ne pas paraître à cause du mauvais temps... Mais les insistances amicales d'un côté et d'autre côté les intérêts de notre Revue me faisaient aller au tribunal de nouveau... La plaignante bien blonde, les accusés — deux galants... L'affaire à huit-clos... et 3 florins dans la caisse d'Am-Urquell ».

T. V.

RÉPONSES

⁂ *Folk-lore électoral* (t. VIII, p. 511, 624). — En Corse on a coutume lorsqu'il y a eu un succès électoral, de planter un mai et de porter des tonneaux de vin sur la place commune ; c'est par un coup de fusil à balle que s'opère la mise en perce. Après les libations, on fait des farandoles au son du violon, et en accompagnant cette cérémonie de décharges de mousqueterie à blanc. Parfois les vaincus contre-manifestent et il s'en suit des rixes sanglantes.

(Comm. de M. Jules Agostini).

⁂ *Un talisman à déterminer. Le nid d'oiseau qui rend invisible* (t. VIII, p. 238). — Dans les *Veillées allemandes* de Grimm, trad. Lhéritier, t. I, p. 165, on dit que c'est une tradition répandue encore aujourd'hui dans diverses contrées qu'il y a certains nids d'oiseaux qui, invisibles eux-mêmes, rendent également invisibles celui qui les porte sur lui. Pour les trouver, il faut les voir par hasard dans un miroir ou dans l'eau. Grimm cite un passage assez long d'un roman

Digitized by Google

allemand du XVIIe siècle, où cette superstition est mise en scène et il dit qu'elle est sûrement puisée à une source populaire.

P. S

.·. *La Vierge des glaciers* (t. VIII, p. 239, t. IX, p. 230). — Dans les *Légendes des Pyrénées* de Karl des Monts, dont la 3e édition a paru chez Michel Lévy vers 1860, on lit que d'après les gens du pays chaque rocher dangereux, chaque gouffre, est sous l'invocation d'une fée malfaisante que le montagnard appelle la fée des vertiges. Elle fascine le voyageur qui ose contempler leur sauvage beauté, et quand elles l'ont entraîné dans l'abîme, on les entend rire dans le vent. Quel est au juste le degré de popularité de cette légende ?

.·. *L'Epouvantail des Oiseaux.* (T. VIII, p. 304, 576, 627, t. IX, p. 72, 136, 360). — En Flandre on nomme « Vogelschrik » littéralement terreur, effroi des oiseaux, ces mannequins qu'on met dans les champs pour empêcher les oiseaux de manger les semences. Quelquefois ces mannequins sont remplacés par de petits moulins dont les ailes sont agitées au moindre vent.

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.·. *Idées d'enfants, qui présentent de l'analogie avec des idées de sauvages* (t. IX, p. 134). — En voyant un gros crayon placé près d'un petit, une fillette de cinq ans disait : Celui-là c'est le plus gros, ce doit être le père crayon.

.·. *Les doigts dans le nez.* (t. VIII, p. 372, 512). — En argot, d'après Larchey, *Supplément*, se fourrer les doigts dans le nez, c'est : décrocher un tableau.

.·. *Etres fantastiques qui font dormir les enfants* (t. IX, p. 72, 232, 424). — Dans l'Amienois, quand le soir les enfants baillent et se frottent les yeux, on dit : Allons, le marchand de poussière va passer.

(Comm. de M. A. PONCHON).

.·. A Anvers. Quand un marmot n'est pas sage et qu'il ne veut pas aller se coucher, on le menace du *Slokkemann* (l'homme qui mange, avale les enfants). C'est le *Manducus* des Romains.

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

.·. *Ce qu'on dit aux personnes ennuyeuses* (t. IX, p. 231). — Dans la Somme, aux gens et aux enfants qui disent : quoi ? On répond : « Ché l'cornaille qu'al dit quoi ! » C'est le corbeau qui dit quoi !

(Comm. de M. A. PONCHON).

.·. *C'est son père tout craché* (t. IX, p. 294, 424). — Cette expression est usitée en Picardie. J'ai entendu ajouter quelquefois : « Ché sin vrai rétouére » ; c'est-à-dire son vrai portrait.

(Comm. de M. A. PONCHON).

.·. *Coq rouge* (t. VIII, p. 575, t. IX, p. 136). — On menace d'incendier la maison d'une personne, en lui tenant ce propos : « *Je mettrai le coq rouge sur votre toit* ». (A Holtz, Grand Duché de Luxembourg).

(Comm. de M. ALFRED HAROU).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 10 — Octobre 1894.

LA SCÈNE DE L'AVOCAT ET DU BERGER

De la farce : Maître Pathelin
dans les rédactions littéraires et populaires,
essai de novellistique comparée

Histoire de Protagoras et d'Evathlos

Evathlos se rend chez Protagoras pour apprendre de lui la réthorique. Le maître fixe ses honoraires, payables moitié comptant, moitié après le gain du premier procès de son élève. Le temps des études expiré, Evathlos est devenu un excellent rhéteur, mais pendant longtemps il ne prend aucune mesure pour gagner son premier procès. Protagoras impatienté lui dit un jour : « Evathlos, je vais te citer en justice pour obtenir payement de la seconde moitié de mes honoraires. Quelle que soit la sentence, tu devras me payer; car si je gagne le procès, l'obligation résulte pour toi de ce que j'ai gagné ; et si je le perds, comme tu gagnes ton premier procès, tu dois encore me payer ». — « Tu es dans l'erreur, Protagoras », lui réplique Evathlos. « Vois en effet : si je gagne le procès, par le fait de ce gain je n'ai pas besoin de te payer ; et si je le perds, comme je n'ai pas gagné mon premier procès, je ne te

Digitized by Google

dois rien non plus [1] ». Aulu-Gelle, *Nuits Attiques,* V, 10 ; voir aussi une autre anecdote, IV, 5, d'où serait venu ce vers proverbial répété par les enfants de Rome : « Malum consilium consultori pessimum est ». A.-Gelle y voit aussi une imitation d'un vers d'Hésiode (*Les Travaux et les Jours*, v, 266 :

Ἡ δὲ κακὴ Βουλὴ τῷ Βουλεύσαντι κακίστη.

Il y a un proverbe italien analogue : *Si va da Bergamasco a Romagnolo o da galeotto a marinajo* (On va de Bergamasque à Romagnole, ou de geôlier à marinier). Voir dans Antonio Cornazano. *Proverbiorum Opus* (ouvrage très rare). Milan, 1503, le conte IV, avec le titre : *La va da Fiorentino a Bergamasco.* (On va de Florentin à Bergamasque), et le titre aussi du conte imité par Aloyse Cintio dei Fabritii, *Origine degli Volgari Proverbi* (ouv. très rare). *Venise*, 1527, n° VIII. *La va da fristo a Cattivo.* (On va de madré à belître) [2].

La conclusion de ce conte, et des autres analogues relatifs à la *Scène de l'Avocat et du Berger* de la *Farce de Maître Pathelin*, et aussi de ces proverbes pourrait bien être le : « *Maledictus homo qui confidit in homine* », proverbe évangélique très connu. Cfr. aussi le proverbe du Grec : « *Maledictus corvus, qui tam malos genuit pullos* » (Maudit corbeau père de petits si méchants) et celui de l'autre Grec : « *Mali corvi malum ovum* » (Mauvais corbeau, mauvais œuf) rapportés par Ludovico Domenichi dans le récit analogue que nous extrayons de son ouvrage : *Facetie, motti e burle di diversi Signori et persone private*, Venetia, Domenico Farri, pag. 226-28 du livre IV.

La farce de Maître Pathelin

Scène de l'Avocat et du Berger

Résumé du trait

Le berger Agnelet venant raconter au drapier Joceaume les nouvaux malheurs, dont a été frappé son troupeau, le drapier courroucé d'avoir été volé d'une pièce de drap par Maître Pierre Pathelin, rend responsable le berger de ces pertes, comme aussi de toutes les précédentes, non sans raison d'ailleurs, et lui annonce qu'il veut le citer en justice. Alors Agnelet recourt à Pathelin, et ici commence la scène première entr'eux, dans laquelle l'avocat lui conseille, quel-

1. Après conclut Aule Gelle : « Sic ab adolescente discipulo magister... suo sibi argumento confutatus est. »
2. Pour ces deux ouvrages très rares voir : Alcide Bonneau, *Curiosa, essai critique de littérature ancienne ignorée ou mal connue.* Paris, Isidore Liseux, 1887 : XXXV et XL.

Digitized by Google

que question qui lui soit posée au tribunal, de ne répondre que « bée »... Mais lorsque l'avocat réclame à son tour au berger les honoraires stipulés, l'autre lui répond encore par « bée » et s'enfuit.

Biffiti, baffiti

Conte populaire ombrien de Todi

Il y avait un moine, qui s'appellait le Père Scarpetta, et qui devait aller prêcher dans un pays éloigné. Les villageois de ce pays avaient fait la convention avec le Père gardien de lui donner pour prix des sermons 100 *tabuloni* (?). Le Père Scarpetta se mit en route et après un long voyage il y arriva enfin. Il prêcha bien, puis il retourna à son couvent. Mais avant d'y arriver, il rencontra dans un bois le Père Nicolas, son compagnon, qui allait à la quête. Le Père Nicolas savait bien que le Père Scarpetta revenait de faire sa prédication, et qu'il devait porter dans sa poche les 100 *tabuloni* ; il lui dit de s'arrêter, et de lui donner ces 100 *tabuloni*. Le Père Scarpetta ne voulait pas les donner, mais le Père Nicolas lui dit qu'il allait le tuer s'il ne voulait pas, alors le Père Scarpetta lui indiqua où ils étaient ; le Père Nicolas les lui vola, et après lui fit jurer de ne le découvrir à aucune âme vivante, le menaçant s'il parlait de l'égorger ; le pauvre Père Scarpetta, plus mort que vif, s'en retourna à son couvent. Dès qu'il y fut revenu, il s'en alla saluer le Père gardien, et celui-ci lui demanda le succès de la prédication ; le Père Scarpetta lui répondit que la prédication avait très bien réussi. Mais, étant las, il s'en alla se coucher, et le Père gardien pensait : « Quand il sera réveillé, il me donnera les 100 *tabuloni*. » Cependant le Père Scarpetta se réveilla et ne lui donna rien, et après avoir attendu inutilement plusieurs jours sans que le Père Scarpetta ne lui dise rien, le Père gardien, chaque fois qu'il le rencontrait, avait coutume de lui demander ces 100 *tabuloni* ; et celui-ci répondait toujours : « Eh ! » Alors le Père gardien, fâché de cette tromperie, fit assembler tout le chapitre pour voir quelle peine on pouvait lui donner pour cette faute, et la peine lui fut appliquée. Mais le Père Scarpetta demanda au Père gardien de lui permettre de chanter une grand'messe devant tous les moines, avant l'application du châtiment. Le Père gardien y consentit, et le Père Scarpetta chanta cette grand'messe. Arrivé à la préface il commença à dire : « Je m'en allais par certains lieux escarpés, et le Père Nicolas me vola les cent *tabuloni*, je ne le

Digitized by Google

découvrirai à aucune âme vivante, mais seulement à Dieu Tout-Puissant ; Sanctus, Sanctus, Sanctus [1] ».

Ayant ouï ces mots tous les moines, se précipitèrent sur le Père Nicolas, et lui demandèrent s'il était vrai qu'il eût volé ces *tabuloni* et le Père Nicolas répondit qu'il n'en savait rien du tout. Alors ils lui firent un procès, et il dut se présenter devant le Président du tribunal. Le pauvre Père Nicolas ne savait pas comment faire pour se tirer de ce mauvais pas. Il s'en alla chez un avocat, et lui promit 50 *tabuloni*, s'il lui indiquait comment faire pour ne pas être condamné. L'avocat lui dit que, lorsque le président du tribunal lui demanderait quelque chose, il devrait toujours répondre : « *Biffiti, baffiti.* » Quand le Père Nicolas comparut devant le président du tribunal, celui-ci lui demanda : « Est-il vrai que tu as rencontré dans le bois le Père Scarpetta ? » — « Biffiti », répondit le Père Nicolas. — « Et est-il vrai que tu lui as volé les 100 *tabuloni* ? » — « Baffiti. » — « Eh ! père Nicolas, à quel jeu jouons-nous ? » — « Biffiti. » — « Mais, on se moque ainsi du président ? » — « Baffiti. » Alors ce président, lui avec tous les moines, l'envoya au grand diable, et ainsi le Père Nicolas ne fut point condamné. Quand il sortit du tribunal, l'avocat le suivit et lui dit : « Ne me donnes-tu pas les 50 *tabuloni* que tu m'avais promis, si le procès réussissait bien pour toi ? » — « Biffiti », lui répondit le Père Nicolas. — « Mais qu'est-ce que cela ? » — « Baffiti ». — De telle façon, le Père Nicolas avec biffiti et baffiti se moqua des moines, du président du tribunal et de l'avocat. Ainsi on alla bien d'un madré à un bêlitre [2].

Biffete, buffete

Conte populaire ombrien de Pérouse

Un homme, nommé Celto, porta un porc au marché ; pendant le chemin, il rencontra un sien compagnon, qui lui demanda où il allait ; il répondit qu'il s'en allait vendre ce porc, et son compagnon engagea

1. Puisque ces mots dans le texte italien et demi-patois ombrien sont rimés, je les reporte ici pour en faire goûter la plaisanterie :

« Jo annava annava per certi burroni ;
E fra Nicola me rubò i 100 tabuloni
Io nol rivelo ad anima vivente
Ma solanente a Dio Onnipotente ».

Ce même trait se trouve aussi dans les *Contes de la Haute-Bretagne* de Paul Sébillot, t. I, p. 252 : *Le recteur volé.*

2. Voir le proverbe reporté ci-dessus et ses références.

Digitized by Google

Celto à le lui vendre, et Celto y consentit. L'acheteur le pria de le porter chez lui et ajouta que le matin suivant il viendrait le prendre. Celto, au lieu de retourner à sa maison, poursuivit sa route pour s'en aller au marché, et il rencontra une deuxième personne, qui lui demanda aussi son porc, et il le lui vendit. Cet acheteur dit aussi à Celto de porter le porc chez lui et ajouta encore que le matin suivant il viendrait le prendre. Alors Celto lui emprunta le manteau fourré qu'il portait par dessus (1).

Celto, au lieu de s'en aller à sa maison, poursuit son chemin et il rencontra une troisième personne, à laquelle aussi il vendit son porc ; celui-ci de même pria Celto de le vouloir bien reporter à sa maison, pour qu'il puisse aller le prendre le matin suivant. Celto alors, voyant bien qu'il ne pouvait plus désormais vendre son porc à aucun autre, s'en alla chez lui, l'égorgea et le cacha. Le matin suivant, le premier acheteur partit pour aller prendre le porc acheté à la maison de Celto, et en chemin il rencontra le deuxième acheteur et lui demanda où il allait ; le compère répondit qu'il s'en allait à la maison de Celto pour y prendre un porc que celui-ci lui avait vendu le jour auparavant. Le premier alors ajouta : « Je m'en vais moi aussi à la maison de Celto pour la même chose. » — « Donc, il y aura deux pourceaux, » répliqua celui-ci. Et voilà qu'ils rencontrèrent le troisième acheteur, qui également leur dit qu'il s'en allait à la maison de Celto pour y prendre un porc acheté le jour devant. Alors, tous dirent qu'il devait avoir vendu trois pourceaux. Dès qu'ils furent arrivés à la maison de Celto, ils frappèrent à la porte. Celto se fit voir, et ils lui demandèrent le porc acheté par eux le jour devant. Il leur répondit qu'il n'avait vendu aucun porc à personne, et feignant de les menacer, les fit partir tout de suite. Alors ils recoururent à la Justice, et Celto y fut sommé. Il eût toujours à déclarer qu'il n'avait jamais rien vendu à personne. Le soir venu, et voyant que rien n'avait été conclu, le procureur (*sic*) renvoya Celto avec ses compagnons, les engageant à retourner chez lui le matin. Lorsque les autres se furent séparés de Celto, celui-ci, retournant en arrière, s'en alla de rechef chez M. le Procureur, et lui promit de lui faire le cadeau d'un jambon, s'il avait pu gagner le procès au moyen de ses conseils et de son intervention (2). Le procureur lui répondit qu'il

1. Peut-être il oubliait nos gracieux proverbes : *Chi presta tempesta, e chi accatta, fa la festa.* (A qui emprunte, tempête, et qui reçoit fait la fête). *Ti molesta il vicino ? Prestagli uno jecchino.* (Te gêne le voisin ? Emprunte-lui un sequin).

2. Ce trait du conte ombrien regardant la vénalité des juges m'en rappelle un autre dans une des nombreuses versions du conte populaire russe du Schemjaka, où, pendant le jugement, un paysan fait un signe au juge pour lui montrer qu'il serait disposé à lui donner de l'argent en cadeau, s'il eût pu gagner le

Digitized by Google

l'aurait satisfait à condition que celui-ci, à chaque demande qui lui fût adressée, eût dit toujours : « *Biffete*, *buffete* ». Voici que le matin les trois compagnons revinrent avec Celto chez M. le Procureur, qui demanda à Celto s'il avait vendu le porc à ces trois personnes, et lui, selon ce qui avait été convenu la veille, répondit : « Biffete. » Alors celui dont il avait emprunté le manteau fourré, le voulait aussitôt saisir de rechef, pourquoi Celto se mit à crier : « Voyez si celui-ci n'est pas un voleur ; toutefois il me voulait saisir ce manteau fourré, que je me suis procuré au prix du travail de mes bras ! » Mais le propriétaire de ce manteau rappela à Celto la route sur la quelle il le lui avait emprunté, après lui avoir vendu son porc, mais Celto répondit de rechef seulement : « Buffete ». Alors tandis que le troisième voulait parler, il lui coupa aussitôt la parole disant : « Buffete. » Cependant le premier acheteur rappella à Celto l'endroit où il lui avait vendu le porc et celui-ci répondit : « Buffete. » Le procureur du tribunal leur dit alors : « Que voulez-vous faire avec cet homme ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? » Et ils s'en allèrent. Ensuite le procureur appela Celto et lui demanda quand il lui porterait le jambon qu'il lui avait promis le jour d'avant, s'il eût gagné le procès par son intervention, et Celto lui répondit : « Biffete, buffete, Monsieur le Procureur du tribunal ».

Notes comparatives

Avant de venir à éclaircir la partie substantielle de notre récit par le rapprochement des versions populaires ombriennes de notre collection inédite avec les autres versions italiennes, françaises, allemandes, anglaises, qu'elles soient littéraires ou populaires, il serait bon de nous arrêter un peu sur un trait intercalé du premier conte et appartenant à d'autres contes ; celui dans lequel le Père Scarpetta en chantant la préface découvrit la friponnerie de l'autre moine le Père Nicolas, feignant de le dévoiler à Dieu Tout-Puissant, tandis qu'il chante très haut ces mots dans l'église en présence de tous les autres moines de son couvent.

Un trait semblable au nôtre se trouve dans un petit récit, qui me fut conté en 1867 à Vintimille par un de mes collègues du Gymnase Royal de cette ville, à présent directeur du même gymnase, le prof. Jérôme Rossi, et aussi le suivant, publié par le prof. Francesco Corazzini aux pages 26-27 de sa brochure intitulée : *Poesie popolari*

procès avec son aide, et le menaçant de lui lancer une pierre dans la tête (en ayant extrait une cachée sous ses habits) s'il ne l'eût pas voulu satisfaire.

Digitized by Google

calabresi, Livorno, P. Vannini, non mise dans le commerce, publiée à l'occasion des noces de la fille du prof. Comm. Giuseppe Chiarini, alors Président du R. Lycée Umberto Ier de Rome (et à présent Président de l'Inspectorat Central de l'Instruction Publique au Ministère de l'I. P.) Mlle Nella, avec M. Guido Mazzoni, Professeur de littérature italienne à la R. Université de Padoue. Le conte est intitulé : *Pagulu u Predicatura* (Père Paul le prêcheur) ; le voici reproduit entièrement (le conte a été recueilli à Cosence) :

Il y avait une fois dans un couvent de Catanzaro un moine professe (à messe) qui se nommait Père Paul. Celui-ci, qui était un célèbre prédicateur, fut une fois appelé dans la Basilicata pour y faire les sermons de carême. Il y alla, et un jour il s'en retourna à son couvent sur un petit baudet blanc avec une jolie selle neuve, que lui avait donné l'évêque de la ville où il avait prêché. Pendant le voyage, il arriva au village de Terranova, où il rencontra des voleurs. Ceux-ci le chargèrent de coups de bâton, lui ravirent le petit baudet avec la jolie selle et lui firent jurer dessus son bréviaire de n'en rien dire à ses compagnons du couvent. Celui-ci jura et après s'en retourna au couvent, et dit qu'il n'avait rien reçu. Un jour qu'il chantait la grand'messe, quand il fût arrivé à la préface il joignit ses mains et commença à chanter ainsi : Un jour m'en allant à la Basilicata / Je passais par un village appelé Terranova / Là sortirent dehors des marauds / Et me ravirent le petit baudet avec la selle neuve, / Et après me firent jurer dessus un bréviaire / De ne dire aucune chose dans le couvent, / Je te le dis à toi, Père Tout-Puissant, / Que me donnèrent des coups de bâton jusque *sine fine dicentes :* Sanctus, Sanctus, Sanctus (à ces mots, celui qui servait la messe répondit : Amen) (1).

Une variante catalane de ce petit conte se trouve dans Pau Bertran y Bros, *Rondallistica, estudi de literatura popular ab mostres catalanes inedites*, Barcelona, Imprempta la Renaixenca, 1888, pag.

1. Je reporte ici ce trait dans le texte en patois de la Calabre, dans lequel est dicté tout le conte, pour sa curiosité :

Nu jornu venendu à la Vasilicata
Passai e 'nu paiseddu chiamato Terranova,
Ddà mi nesciru li cammarati
E mi pigghiaru u ciucciareddu ccu la sedda nova,
Eppoi mi ficiaru juraru sùbbra u breviariu.
Ppe no mma dicu nenti alli cummenti
Eu ti lu dicu a tia, patri onnipotenti,
Ca mazzi mi nda dezaru sinu a fini dicendu :
Santus, Santus, Santus.

Digitized by Google

100, note au n° 23 : *Lo Cabrit de Pascua*, où est reportée une autre leçon de celle-ci ; la voici traduite de catalan en français :

Un recteur, auquel on avait volé une mule, feignit de jurer qu'il n'aurait dit aucune chose ni aux hommes ni aux femmes; un dimanche pendant qu'il chantait la grand'messe, ayant vu ses voleurs dans l'église près le siège épiscopal, sans faillir à sa promesse, arrive à la préface, et comme s'il en faisait partie, il commença à chanter (1) :

— Anant jo de cami — vers vall Prahona
dos lladres me van robar — la mula roja
y me feren jurar — sus ma corona
que no podia dir — à cap home ni à cap dona.
Y' à Vos Pare Etern vos ho dich — putx no sou home ni dona
Agafeulos, Joan Blanch — que s'estan sota la trona
y, perque 'ls coneguen millor — portan camisola groga
Per Christum Dominum nostrum. (2) (Massanet de Cabrenys).

Retournant à présent à notre sujet et commençant par la *Farce de Maître Pathelin* (3), dont nous avons résumé les scènes de

1. Je rapporte le texte catalan, pour en faire goûter toute la finesse.
2. Un autre petit récit, aussi de Vintimille, qui m'a été conté par le même prof. J. Rossi, renferme un trait presqu'analogue ; une variante catalane se trouve reproduite dans le même livre cité ci-dessus, deuxième variante, que j'ai entendu aussi à Livourne ; la voici : Un curé avait un jour plusieurs convives à son dîner ; sa servante Caterinette ne savait pas comment arranger deux chapons, ayant oublié de le demander au curé avant la célébration de la grand'messe. Donc, pendant qu'il la chantait et qu'il était en train de dire la préface, Caterinette par une fenêtre de côté, montra les deux chapons au curé, et alors il chanta la préface ainsi :

Vous avez fait très-bien ma Caterinette
De me montrer les chapons par la petite fenêtre,
Un bouilli et l'autre rôti
Per Christum dominum nostrum.

Voici le gracieux texte original :

Bene fecisti, Caterinella mea,
A mostrare i capponi dalla finestrella
Uno allesso e l'altro arrosto
Per Christum dominum nostrum.

Au contraire dans le récit catalan : *Lo Cabrit de Pascua*, au lieu de chapons on trouve un chevreau, que la servante du recteur ne sachant pas comment le cuisiner, a recours à la même ruse et le recteur lui en témoigne sa reconnaissance, lui chantant dans la préface de la grand'messe de Pâques : Dona nostra, dona nostra / vos que del cabrit feu mostra / mitx rustit y mitx bullit / cap y peus à la cassola... / Per Christum Dominum nostrum.
3. Quoique l'auteur de l'érudit mémoire sur cette farce ancienne écrive: *Patelin* sans l'*h*, j'aime mieux, suivant l'orthographie plus commune, l'écrire avec l'*h*.

Les hoirs (*) du défunt Patelin
Inconnus chez Plaute et Terence,

* Mot ancien signifiant : *héritier* ; provençal : *her ;* latin : *heres* et *herus*, maître ; sanskr. *har*, prendre. (Cfr. le préfixe latin *car* du verbe *carpere* et l'autre *har*, de l'ancien français *harper*, dans le sens de prendre, saisir).

Digitized by Google

l'avocat et du berger, avant de passer à d'autres variantes de ce récit, il sera bon de rappeler les remaniements et imitations françaises et étrangères de cette farce. Pour cette recension, nous nous sommes servi d'un ouvrage important sur ce sujet : *La Farce de Patelin et ses imitations par le Dr K. Schaumburg, avec un supplément critique de A. Banzer, traduit, annoté et augmenté d'un appendice* (1) *par L.-E. Chevaldin, professeur agrégé au Lycée et chargé de conférences à la Faculté de Lettres de Poitiers.* Paris, C. Klincksieck, 1889 ; les remaniements français sont : *Le nouveau Pathelin, le Testament de Pathelin*, et *L'Avocat Pathelin, Comédie en trois actes et en prose, par Brueys et Palaprat*, sans compter une traduction en iambes latines de la farce, faite au commencement du XVIe siècle par Alexandre Connibert, et une adaptation de la même, en français moderne par Edouart Fournier (2), un Opéra-comique a été écrit par A. de Leuven et F. Langlé ; on y pourrait joindre encore un « ramènement » de Charles de Guerrois de la comédie du Pathelin à la langue du XIXe siècle, Paris, 1855, et une traduction

Ont envahi toute la France,
Car ils sont bénis du malin
Les hoirs du défunt Patelin.
Génin, *Patelin*, Dédicace (*).

* Génin, *Maistre Pierre Patelin, texte revu sur les manuscrits et les plus anciennes éditions, avec une introduction et des notes.* Paris, 1854.

L'origine du mot *Pathelin* ou *Patelin* semble être *paterinus*. Dans le XIe siècle vécurent les hérétiques nommés Paterini, Patalini, Palatini et Paterini, selon Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, signifierait : deviseurs, parleurs, ceux qui trichent avec les mots (à peu près les *azzeccagarbugli* chez nous, en Italie ; en effet, dans le roman : *I Promessi Sposi* d'Alessandro Manzoni, un avocat tricheur est surnommé ainsi), comme précisément Pathelin ; à propos du changement de l'*r* dans l'*l*, rien de plus commun. Ce n'est pas invraisemblable que l'ancien verbe *pateller*, qui signifie le chant inarticulé d'un oiselet, ait rien de commun avec patelin.

To chytter as a yonge byrde dothe, byfore she can synge her tune.

Ce petit oiselet commence à pateller, mais il ne sçayt pas encore chanter son lay à playn.

Palsgrave, *Eclaircissements de la Grammaire française, suivis de la Grammaire de Giles du Guez, publiés par Génin.* Paris, 1857, pag. 484. Ce mot *Patelin* ou *Pathelin*, qui n'était autre qu'un nom forgé à caprice, comme Tartufe, est devenu après un mot synonyme de flatteur et trompeur avec des jolis mots, afin d'atteindre mieux son but, comme Tartufe, Ser Ciappelletto et Don Pilone à présent signifient en France et en Italie, des faux dévots, des hypocrites. En effet, l'homonyme personnage de l'ancienne farce de la fin du XIVe siècle ou du commencement du XVe, avec ses flatteries se fait vendre à crédit une pièce de drap et moyennant des vains mots et des coq-à-l'âne esquive le payement. Une épreuve du plein succès obtenu par la farce c'est qu'elle a donné, comme nous l'avons vu, des nouveaux mots à la langue et a produit des nouveaux proverbes.

1. Ce nom étant vraiment féminin on devait dire : *une appendice* au lieu d'*un appendice*.

2. Chez l'éditeur Ch. Delagrave, on a publié en 1889 encore un autre arrangement en vers modernes de notre pièce par Gassies de Brulies, avec 16 planches en taille-douce par Boutet de Monvel.

Digitized by Google

plus récente du remaniement de Brueys faite par Micromegas (de *l'Avocat Pathelin*, arrangement à l'usage des pensionnats, Paris, 1882). Les imitations allemandes sont : (Reuchlin de Pforzheim) *Henno, comoediola rustico-ludicra a Joanne Capnione Phorcense* (1), Magdebourg, 1614, une traduction d'Hans Sachs donnée sous le titre de *Comédie publiée par A. de Keller pour la Société littéraire* de *Stuttgard* dans le vol. VII des *Œuvres complètes de Hans Sachs*, pag. 124-53 ; Grégoire Wagner, *Eine hübsche deutsche Comedi ; die da leret das untrew seinen eigen Herrn schlecht* (Une jolie comédie allemande, qui enseigne que la perfidie retourne à son maître), Francfort-sur-l'Oder, 1547 ; *Le jeu du nouvel an de Lucerne* (2) paru dans Mone, *Schauspiele des Mittelalters* (Comédies du Moyen-Age), Carlsruhe, 1846, t. II, pag. 367-410 ; imitation très importante de *Pathelin-Henno : Wickram, Das Rollwagen büchlein von Schimpff und Ernst* (Le petit livre du chariot roulant d'histoires badines et sérieuses), publié par Henri Kurz, vol. VII. *Deutsche Bibliothek* (Bibliothèque allemande), pag. 59 : *Von einem, der ein fürsprechen über listet, und hat jn der fürsprechen das selbs gelert* (De celui qui a surpassé en ruse son avocat, et à qui son avocat l'a précisément appris) je laisse les traditions faites de la Farce en Allemagne ; au regard de l'Angleterre, on peut rappeler une pastorale, intercalée dans un Mystère, comme intermède. La pièce existe dans la collection : *The Thowneley Mysteries, edited by the Surtees Society*, London, 1836, pag. 13 et 14 ; on y pourrait aussi rapprocher quelques autres pièces, mais je les omets, parce qu'elles ont peu d'importance. Pour l'Italie, on peut rappeler Antonfrancesco Grazzini surnommé le Lasca, *L'Arzigogolo*, comédie, en voir l'acte IV, scènes Ve et VIe ; Ludovico Domenichi : ouvrage et lieu déjà cités ; enfin Girolamo Parabosco, *I Diporti* (recueil de contes) voir le n° 8e ; en voici l'argument : *Thomas, ayant promis vingt-cinq ducats à un notaire, qui lui donne le conseil coordonné à lui montrer comment il doit faire pour ne pas rendre certain argent injustement obtenu, et puis recherché du notaire des vingt-cinq ducats, contre lui-même se sert du conseil que le notaire lui avait donné pour s'en servir contre les autres.* De versions populaires je n'en connais que deux : un épisode, le deuxième d'un conte populaire de la Haute-Bretagne avec le titre : *Le prêtre qui n'a pas de chance*, de M. Paul Sébillot, pag. 138-39 de son intéressant livre : *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, Paris, Maisonneuve, 1881, t. Ier de la Collection : *Les littératures populaires de toutes les nations ;* et un conte populaire des Slaves du sud avec le titre : *Le paysan*, publié

1. Capnio Forcensis, grécisation de Reuchlin de Pforzheim.
2. Il a néanmoins ce titre plus spécifié : *Der Kluge knecht* (*le Valet Avisé*).

Digitized by Google

par M. Friedrich S. Krauss aux pages 10-13 de *l'Annuaire des traditions populaires*, Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1888.

Sans doute on peut reconnaître la *Farce de l'Avocat Pathelin* comme un exemple éclatant de poésie dramatique et de comédie. Certainement si le XVe siècle est signalé par une transition entre l'ancien français et le nouveau, il offre aussi, comme le prouve très-bien la pièce ci-dessus citée, dans le domaine littéraire, des productions, qui d'une part peuvent passer pour les plus parfaites de la poésie du Moyen-Age, mais que d'autre part il faut aussi considérer comme un premier chaînon dans le développement de la littérature moderne. Cette pièce est par excellence, sous tous les rapports, un modèle aussi bien dans la conduite du dialogue, que dans le comique véritablement moderne des situations. C'est à ce propos que Génin, dans *l'Introduction*, pag. 77 de son édition de cette farce, dit très justement : « En outre de la verve comique et de l'esprit des mots, l'auteur possédait à un degré peu commun, même aujourd'hui, l'entente dramatique, l'art de faire rendre à une situation tout ce qu'elle renferme sans la surcharger et la noyer en détails. » Et plus loin, pag 79 : « C'est de cette farce qu'est sortie la gloire réelle et durable du théâtre français, la comédie. »

Rien d'étonnant donc, si ce petit chef-d'œuvre a trouvé des imitations directes en dehors même de la France. A côté de ce pays, c'est surtout en Allemagne que le sujet de la farce française a subi les remaniements les plus variés. Génin cite, comme tel, le *Henno* de Reuchlin de Pforzheim (pag. 67 de son *Introduction*). Cependant on sait que ce n'est pas le seul : il en existe encore un autre dans le *Kluge knecht* (le Valet Avisé) ou le *Jeu du nouvel an de Lucerne*. En France les imitations se reconnaissent aussitôt par le titre et par le fond du sujet ; en Allemagne, au contraire, elles s'écartent en bien des points, souvent essentiels, de la pièce française : c'est ce qui a fait souvent déjà révoquer en doute que la farce française ait servi de modèle pour les pièces allemandes. Le premier, qui à notre connaissance ait émis ce doute, c'est Hermann Grimm. Dans son *Essai* sur le *Jeu du nouvel an de Lucerne* et le *Henno de Reuchlin de Pforzheim* (pag. 119-33), il éclaire de près cette question, et arrive à la conclusion suivante : « La pièce française, en sa qualité de plus ancienne, renferme les éléments des deux pièces allemandes, sans que ces éléments aient dû être tirés directement de la pièce française. Il me semble bien plutôt que toutes les trois ont pour original une pièce italienne inconnue, une *commedia dell'arte* [1]. » C'est à un

1. On sait que celle-ci, dont l'origine remonte peut-être jusqu'aux *Atellanes* romaines, se jouait *all'improvviso* (en improvisant), d'inspiration (de *chic*, diraient

Digitized by Google

résultat semblable, qu'est arrivé tout récemment M. Parmentier, professeur de littérature étrangère à la Faculté de lettres de Poitiers. Il dit : « Maître P. Pathelin est un ouvrage capital, un incontestable chef-d'œuvre. Le *Henno* en diffère absolument par la conception du sujet, la composition, le dialogue ; il n'en est reproduit en réalité aucun caractère, aucune scène. Si un humaniste comme Reuchlin avait connu la pièce française, il n'en aurait point fait une pauvre comédie, qu'il appelle lui-même un jeu de vieille femme, *ludum anilem*. Il a dû tirer son sujet d'une comédie italienne, une *commedia dell'arte* ; de cela il n'en pourrait déduire qu'une comédie italienne « à masque » (*Maskenkomodie* comme on dirait en Allemagne) ait servi de base au Pathelin [1]. » M. Parmentier croit devoir s'appuyer, avec Grimm, sur Goldoni qui, dans ses *Mémoires*, Paris, 1787, pag. 192, déclare posséder un manuscrit relié en parchemin, contenant 120 canevas de la *commedia dell'arte* du XVe siècle. Dans une de ces esquisses on devrait donc trouver la source du *Pathelin*, du *Henno* et de la *pièce de Lucerne*, mais M. L. Riccoboni ; *Storia del teatro italiano*, Paris, 1727, nous assure que : « On ne peut pas être renseigné (par ces canevas) vu que chaque scène ne contient pas plus de trois ou quatre mots. » Si le Pathelin original eût donc toujours été représenté, suivant la fantaisie des acteurs du moment, ce qui eût été nécessairement le cas pour ces pièces de la *commedia dell'arte*, il est invraisemblable que ses remaniements offrissent, dans les paroles et dans les scènes, de si grands rapports entr'eux [2]. Mais en quelconque façon que soit la chose, c'est-à-dire que ou Grazzini dans sa Comédie : *l'Arzigogolo*, L. Domenichi et G. Parabosco dans ses contes relatifs cités ci-dessus aient connu la pièce française de *Maître Pathelin*, et l'aient imité, quoiqu'y introduisant quelques notables modifications, selon la nature des esprits avisés, ou vraiment qu'ils aient connu et imité une *commedia dell'arte* d'Italie, quoiqu'elle soit perdue à présent, cela nous explique comment dans la tradition italienne, mais localisée dans l'Ombrie, ce récit d'origine littéraire se soit répandu, comme le montrent nos deux contes ombriens ci-dessus rapportés, d'autant plus qu'une connaissance suffisante de la tradition italienne dans l'Ombrie nous autorise à affirmer que ce ne soient pas seulement des contes d'origine littéraire ; en effet dans notre

nos artistes) sur un simple canevas, que devaient remplir des personnages traditionnels, comme Pantalon, le Docteur, le Capitan, le Valet, Zerbinetta, etc. On lui opposait la *commedia sostenuta* ou *erudita*, imitée des poètes classiques ou composée selon les règles d'Aristote.

1. Ce trait renfermant les observations sur la farce de Pathelin est puisé à *l'Introduction* de l'ouvrage de M. Schaumburg déjà cité pag. 1-4.

2. Voir le même ouvrage, Supplément critique, *Introduction*, pag. 122-23.

Digitized by Google

collection inédite nous en possédons deux autres, dont l'un d'origine orientale regardant le récit de *Joconde*, mais de telle façon qu'il s'approche plus, comme la version que nous a donnée Giovanni Sercambi dans ses *Nouvelles* écrites au XIVe siècle, du récit des *Mille et Une Nuits* (1), et l'autre le Conte du Diable qui avec la promesse d'une paire de bottes (qui dans le récit français de Nicolas de Troyes deviennent or, argent et pierres précieuses) engage une vieille à mettre la discorde entre deux époux, qui s'aimaient de cœur, conte parfaitement semblable à une farce d'Hans Sachs dont nous ne connaissons que quatre versions italiennes, dont une romaine, parue dans le *Folk-lore of Rome* de Miss R. H. Busk, pag. 411, avec le titre : *The Happy Couple* (Les époux heureux), et trois encore inédites recueillies par nous, dont une viterboise et deux campanes de Cellole-Fasani et Tuoro, villages des alentours de Sessa Aurunca, récits qui ne se rattachent à aucun conte littéraire italien connu. Si donc l'argument d'un conte littéraire français et d'une pièce allemande a pu se répandre dans la tradition populaire de Rome, de Viterbe et de deux villages des alentours de Sessa Aurunca, on peut conclure aussi bien avec probabilité que le fait contenu dans la comédie de Grazzini et dans les Contes de L. Domenichi et G. Parabasco ait pu se répandre de même dans la tradition populaire de l'Ombrie.

A présent, nous allons faire une comparaison entre les différentes versions littéraires et populaires pour ce qui regarde le « clou » principal du sujet. Nous avons vu, dans le premier des contes ombriens, que l'Avocat chez lequel se rend le Père Nicolas pour en apprendre la manière de pouvoir esquiver les suites désastreuses du procès, l'engage à répondre à toutes les demandes du Président du tribunal avec les mots dépourvus de sens : « Biffiti, baffiti », qui dans l'autre conte deviennent « biffete, buffete » et qu'avec ceux-ci Celto conseillé par le procureur se sauve aussi, mais que quand l'avocat et le procureur demandent l'un au Père Nicolas, et l'autre à Celto de leur donner les 50 *tabuloni* et le jambon, ils se voient payés avec la monnaie phonétique, avec laquelle ils avaient conseillé à leurs clients de payer les autres, faisant vérifier les proverbes évangéliques : *Qui gladio ferit, gladio pereat ; Hodie mihi, cras tibi ; Eadem mensura, qua mensi fueritis remetietur vobis.* Ce trait se reproduit aussi dans la Farce de Maître Pathelin, excepté l'usage d'un mot différent

1. Il faut noter aussi que ce conte est le seul qui existe dans la tradition populaire italienne, comme l'autre (publié par nous dans la Revue : *I Nuovi Goliardi*) de Pitigliano près l'Ombrie, le seul dans lequel nous avons découvert, quoique un peu changée, la *Légende de Nala* qui perd son royaume au jeu.

Digitized by Google

indiqué par l'avocat à son client pour gagner son procès, sauf ensuite de se voir trompé par son client au moyen de ses mêmes tricheries. Nous avons vu de même que dans la *Farce de Maître Pathelin*, le mot c'est « *Bée* [1]. » Ce mot devient « *Ble* » dans le *Henno* de Reuchlin de Pforzheim, dans la traduction qu'en a faite Hans Sachs, dans la Comédie de Grégoire Wagner, et dans le conte de Wickram ; au contraire, c'est « *Weiw* » dans le *Jeu du nouvel an de Lucerne*. Le conte populaire des Slaves du sud est le récit qui s'approche le plus de la scène de la farce de *Maître Pathelin*, parce que l'avocat conseille au paysan qui, pour se défendre des querelles des trois personnes [2] (à qui celui-ci a vendu en trois jours de suite le même lièvre, l'ayant porté chez lui, au lieu de le porter, comme il en avait eu l'ordre des acheteurs, à leurs maisons) doit devant le Kadi toujours dire : *Baer* (en slave *megjed* = bée). Au contraire offrent une très-frappante ressemblance l'épisode du conte haut-breton de M. Sébillot, la comédie : *L'Arzigogolo* de Grazzini, et le conte de L. Domenichi, parce que dans ces récits au lieu d'aucun mot à user, l'Avocat conseille au client de siffler au nez du juge. Et puisque la Comédie : *L'Arzigogolo*, et les deux contes de L. Domenichi et de G. Parabosco ne sont point connus en France, avant d'achever ces notes comparatives, nous en donnons un résumé, pour présenter aux lecteurs de la *Revue des Traditions populaires*, pour laquelle nous avons fait ce travail, un argument sûr pour juger des étroites relations entre l'épisode du conte haut-breton et les mêmes et peut-être aussi la susdite scène de la *Farce de Maître Pathelin ;* voici le trait, comme nous le donne dans l'*Introduction* M. Schaumburg, pag. 7-8 :

Ser Alesso, le vieil amoureux, adorateur d'une dame assez âgée, Madonna Papera, nourrit le désir de se rajeunir pour plaire aussi à de plus jeunes dames; à peine son rusé valet Valerio est-il venu à le savoir, qu'il s'arrange de manière à lui parler d'un élixir, qui a la vertu de faire d'un vieillard un jeune homme de 25 ans [3]. Ser Alesso veut à tout prix posséder la merveilleuse liqueur, et Valerio la lui procure pour une somme d'argent, qu'il emploie justement, comme l'esclave de la comédie romaine, à servir le fils du vieux.

1. Son qui mandent les brebis, et bien convenable au pasteur, qui l'use, et qui est leur gardien.

2. Aussi dans le conte haut-breton le paysan a vendu un seul veau à deux personnes, comme à trois le paysan du conte slave vend le lièvre, et comme Celto du conte ombrien de Pérouse à trois personnes vend aussi son porc, mais l'équivoque de la maison du vendeur et de celle des acheteurs du lièvre se trouve seulement dans le conte slave.

3. Cfr. Dans la tradition populaire la fameuse eau soi-disant de *Jouvence*, ou *acqua dell'eterna giaventù* de nos *fiabe* italiennes.

Digitized by Google

En même temps il prie les gens de son entourage, entr'autres Monna Papera même, de le seconder dans ce bon tour, c'est-à-dire de montrer un grand étonnement à l'aspect subitement juvénile de Ser Alesso. Monna Papera va encore au-delà ; elle déclare qu'elle ne veut rien avoir à démêler avec le jeune Ser Alesso, et qu'elle ne prendra que le vieux pour ami et pour futur époux (1). Cette déclaration et d'autres ennuis encore, que sa jeunesse supposée lui occasionne, l'amènent à prier Valerio de lui rendre, moyennant une bonne récompense, sa vieillesse. Le valet s'y prête de grand cœur, et lui dit qu'à ce moment-là même, il y a justement une occasion favorable de regagner le cœur de la dame : « Monna Papera a un laboureur (*Arzigogolo*) qui a vendu une paire de bœufs à crédit et a passé, pour ce marché, les écrits ordinaires par devant témoins, comme il est d'usage. Or il se repent de cette vente (2), parce que l'acquéreur des bœufs est en faillite, qu'on ne saurait en tirer le moindre argent et que la perte sera pour Monna Papera, la propriétaire. Si donc vous pouvez arrêter les suites d'une telle vente, vous ne sauriez actuellement lui faire plus grand plaisir » (3). Pour tirer de ce mauvais pas Monna Papera et Arzigogolo, Ser Alesso conseille à ce dernier, moyennant promesse de deux écus, de faire l'imbécile, conseil que Valerio interprète comme signifiant qu'il faut, à toutes les questions du juge, ne répondre que par un sifflement. L'instruction donnée par Ser Alesso est suivie ; quant à lui, on le paie également par *sff, sff*. Mais M. Schaumburg ne donne que les simples titres des deux contes italiens, sauf deux proverbes latins, et quelques remarques de L. Domenichi renfermés dans son conte ; je le donnerai donc, quoique en résumé, pour ne pas allonger trop mon travail ; le voici (l'ouvrage de L. Domenichi et l'endroit du conte ont été cités déjà ci-dessus) : Un berger conduisant un matin de bonne heure, avec l'intention de tromper la douane, un troupeau de brebis sur le détroit de Padoue, est surpris par les gardes de douane, qui les lui ôtèrent toutes ; mais un avocat, chez lequel se rend le berger, lui conseille de se feindre fou dès qu'il sera chez le bailli et de siffler devant lui ; ce que le berger fait et obtient la restitution de son troupeau ; mais au lieu de donner à l'avocat les vingt ducats à lui promis en échange du conseil reçu, dès qu'il a son troupeau en lieu sûr, il lui siffle au nez, le payant de la même monnaie, avec laquelle il l'avait conseillé de payer les autres.

1. Voir l'*Avare*, de Molière, acte II, scène VI.
2. A Livourne il y a un proverbe à cet égard ; le voici : *Chi dà e chi ripiglia, a casa il diavolo si scompiglia* (Qui donne et qui reprend, chez le diable est bouleversé).
3. *Arzigogolo*, comédie, Acte IV, Scène VI.

Digitized by Google

Dans le conte de Girolamo Parabosco, il y a une petite différence dans le moyen que l'avocat conseille au client pour se délivrer des questions de plusieurs personnes (desquelles il s'est fait donner de l'argent en gage d'une sienne maison et d'une ferme, qu'après il a vendu aussi secrètement à une autre personne), parce qu'il ne doit pas seulement, se feignant fou, siffler devant le bailli, mais aussi lui faire la niche, ce qu'il fait de même à l'avocat, dès qu'il s'est, avec son moyen, délivré des poursuites de ses créanciers. Néanmoins cette addition n'empêche pas de pouvoir rattacher le conte de Girolamo Parabosco avec celui de L. Domenichi et le trait de la comédie de Grazzini au conte haut-breton de M. Sébillot.

Dr Stanislas Prato.

LES MENDIANTS (1)

II

Chercher sa tête de loup

Ce dicton est usité dans la Côte-d'Or comme synonyme de mendier. Voici vraisemblablement son origine. Autrefois, lorsque les loups étaient nombreux, ils étaient la terreur des habitants des campagnes. Aussi l'on récompensait la destruction de chaque loup, et on le promenait de village en village, en faisant une quête, ordinairement très fructueuse. Lorsqu'un mendiant pouvait se procurer la dépouille d'un loup, c'était pour lui une bonne fortune. On faisait aussi peur aux enfants qui n'étaient pas sages des porteurs de peaux de loups, qui étaient considérés comme des espèces de Croquemitaines Nous avons vu des mendiants, à défaut de peaux de loups, faire des quêtes, couverts de peaux de renards, ou même de peaux de fouines ou de putois.

Hippolyte Marlot.

1. Cf. le t. VIII, p. 206.

Digitized by Google

LA MORT DU MARI (1)

III

Version de Joigny

Mon mari est bien malade,
En grand danger de mouri'.
Je m'en fus chercher pour li
Du plus biau pain de Paris.
Je l'aimais tant, tant, tant, tant,
Je l'aimais tant, mon mari !

Quand je fus sur la montagne,
J'entendis sonner pour li.
Sonne, sonne, brandillon !
Te v'la là, et moi ici.
Je l'aimais tant, etc....

Je retourne à la maison,
Où je l'trouv' tout ensev'li
Dans quatre aunes de ma toile,
Qui n'étions pas faits pour li...
Je l'aimais tant, etc...

Je pris mes petits cisiaux ;
Point à point je le découdis :
Quand j'en fus à son musiau,
J'avions peur qu'il me mordît.
Je l'aimais tant, etc...

Je pris mes petits sabiots ;
Trois quat' coups je y en baillis.
Et l'jour de son enterr'ment,
Au lieu de pleurer, je ris !
Je l'aimais tant, etc...

Cette variante, recueillie à Joigny, a été insérée dans un drame local, *Louise Fleuriot* ou *Le Beau Toquat*, cause célèbre, que M. Léopold Lacroix vient de faire représenter avec succès sur la scène troyenne. L'auteur a, de plus, communiqué la chanson à Mlle Irma Perrot, qui la chante en ce moment à Paris.

IV

Version de Troyes

Mon mari est bien malade
Et en danger de mouri',
Je m'en fus sur la montagne
Cueillir des pommes de Normandie.
Je l'aime tant, mon mari,
Je l'aime mieux mort qu'en vie.

1. Cf. le tome VIII, p. 607.

Digitized by Google

Quand je fus sur la montagne
J'entendis sonner pour lui,
Sonne, sonne, carillonne
T'es là-bas et moi ici.
Je l'aime tant, mon mari,
Je l'aime mieux mort qu'en vie.

De retour à la maison,
Je le trouve enseveli,
Je le trouve enseveli
Dans les plus beaux draps de lit.
Je l'aime tant, mon mari,
Je l'aime mieux mort qu'en vie.

Quand je fus au cimetière
Au lieu de pleurer je ris,
Ei quand il fut mis en terre,
Je ris et puis je dansis,
Je l'aimais tant, mon mari,
Je l'aime mieux mort qu'en vie.

Chanté par Madame L. Morin.

LOUIS MORIN.

LES MÉTÉORES

VI

LA MER PHOSPHORESCENTE

Les Ouahabites de l'Oman prétendent que la phosphorescence qui se manifeste souvent dans le golfe persique, provient des flammes de l'enfer qui est situé précisément au-dessous de cette partie de la mer des Indes [1].

RENÉ BASSET.

1. Cf. Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie centrale*. Paris, 1863, 2 v. in-8, t. II, ch. XIV, p. 296-297. Cf. sur la phosphorescence de la mer, Sébillot, *Légendes de la mer*, t. II, p. 110-116.

Digitized by Google

TRADITIONS, SUPERSTITIONS ET COUTUMES DU BOCAGE NORMAND ET DU CINGLAIS

I

Les notes qui suivent proviennent du Bocage normand, principalement de Champ-du-Bout, canton de Saint-Sever (Calvados), et de Croisilles, près Harcourt, dans le même département. Cette dernière commune fait partie de l'ancien pays de Cinglais, qui formait un doyenné ecclésiastique composé de 47 paroisses. Elles ont été recueillies en interrogeant diverses personnes au moyen des *Additions aux Superstitions, Traditions et Coutumes de la Haute-Bretagne*, publiées par M. Paul Sébillot dans le t. VII de la Revue ; elles m'ont servi de questionnaire, et j'ai marqué à la suite des faits constatés en Basse-Normandie ceux qui ont leur parallèle en Haute-Bretagne ; le chiffre avec la marque § renvoie à l'étude de M. Sébillot.

I

La Naissance

1. Si la lune ne change pas dans les trois jours qui suivent l'accouchement d'une femme, son prochain enfant sera du même sexe que celui qui vient de naître.

2. Lorsqu'une femme allaite son enfant étant enceinte, on dit de cet enfant qu'il suce les pieds de l'autre (§ 13).

3. Quand naît un deuxième enfant dans une famille, on dit que l'aîné a le nez cassé.

4. Quand il y a sept filles dans une famille, la septième porte sur une partie quelconque du corps *une fleur de lis* et *touche du carreau*, c'est-à-dire qu'elle guérit les inflammations d'intestins chez les enfants, à l'aide de certaines prières et de certaines pratiques.

5. L'enfant né le vendredi saint guérit les écrouelles (scrofules).

6. Le dernier né d'une famille (et même d'une couvée d'oiseaux) est le *clocu*.

Digitized by Google

7. Si une femme couche avec son mari avant de se faire relever, on dit qu'elle fait le curé cocu (§ 18).

II

Le premier age

8. Pour faire aller les petits enfants à la selle, bien des mères leur introduisent dans l'anus un petit morceau de savon *agussé*, (aiguisé en pointe) (§ 23).

9. Pour les préserver des vers, on leur met un collier d'ail au cou (§ 24).

III

Le Mariage

10. Il est d'usage [1], quand un jeune homme désire épouser une jeune fille, de l'envoyer demander à ses parents par une personne qui joue le rôle d'entremetteur et qui est désignée sous le nom de *bérouette* (brouette). Cette personne assiste de droit à la noce. (*Champ-du-Boult*).

11. Quand un amoureux va dans une maison pour faire sa cour à une jeune fille, il est agréé si on place les tisons debout dans la cheminée, le bout enflammé par en haut ; mais, si, au contraire, on les met debout, *la tête en bas* (la tête enflammée dans la cendre), il est refusé et n'a plus qu'à s'en aller. Cette manière de faire est très éloquente et tranche net une situation gênante de part et d'autre. (*Champ-du-Boult*, *Calvados*).

12. *Prière pour trouver un mari.*

Bon Dieu ! bonne Vierge,
Donnez-mé un homme,
J'vos donnerai un cierge ;
Donnez-m'lé pu tôt,
J'vos l'donnerai pu gros ;
Donnez-m'lé demain,
J'vos l'donnerai à pleine main !

1. Cet usage n'est cependant pas absolument rigoureux.

Digitized by Google

IV

Jeux

13. Formulette d'élimination (pour savoir qui va se cacher).

Petit ciseau
Doré d'argent
Ta mère t'attend
Au bas du pré
Pour y manger
Du lait *trutté* (caillé)
Que la souris
A garotté (*sic*) [1]
Pendant une heure,
Deux heures,
Trois heures,
Quatre heures,
Cinq heures,
Six heures,
Sept heures,
Huit heures,
Neuf heures,
Dix heures,
Onze heures,
Midi,
Tire petit.
Pomme, poire, abricot
T'es de trop.

A répéter jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un enfant (§ 56). (*Croisilles, près Harcourt, Calvados*).

14. — Sainte-Catherine, dors-tu ?

— Non, parce que mes petits enfants me réveillent.

— Combien en as-tu ?

— J'en ai tant que je n'en sais pas le nombre.

— Veux-tu m'en donner un ?

— Je t'en ai donné un hier soir ; qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai mis sur le bord de mon lit, le roi m'a dit que si je ne le lui donnais pas, il mettrait le feu à la branche.

— Eh bien, mets l'y.

Une des enfants passe alors son doigt sous le menton de toutes ses camarades en disant :

1. A Champ-du-Boult, on dit : *barbotté*.

Digitized by Google

— Kirikiki, si tu ris, tu mangeras du pain noir; si tu ne ris pas tu n'en mangeras pas!

Puis elle emmène toutes celles qui ont ri. (§ 82).

15. Formulette de la pluie :

I' pleut, i' grêle
Su' la méson au méle ; (merle)
L' méle qu'est d'dans,
Qui crie les dents ;
La femme qu'est dehors
Qui crie la mort ;
Les p'tiots qui sont dans les houx
Qui crient comm' des p'tits fous !

(*Champ-du-Boult, près Vire, Croisilles, près Harcourt*, § 106).

16. I' pleut, l'solet (soleil) rit :
C'est le diable qui bat sa femme. (*Croisilles*).

17. Arc-en-ciel du matin
Met la mare à chemin,
Arc-en-ciel du soir,
Bon espoir. (*Champ-du-Boult*).

V

Prière enfantine

18. Petit Jésus, petit agneau.
Faites de mon cœur votre berceau.
Petit enfant de Béthléem,
Je vous adore et je vous aime ;
Dormez, Jésus, dormez, Sauveur,
Dormez au milieu de mon cœur. (§ 298).

VI

Pour amuser les enfants

19. (En faisant tourner les deux mains comme si l'on faisait un peloton de fil).

Les petits chiens vont au moulin,
Les petits chiens vont au moulin.
Comme ils vont, comme ils vont !
Comme ils vont !

Digitized by Google

Ils reviennent, ils reviennent
Ils reviennent ! (*Croisilles*).

20. Maman, ma mignonne
Si vous m'aimez bien ;
Prenez une verge,
Et me fouettez bien
Car les petits enfants
Ont de la malice jusqu'au bout des dents !

21. Les papas et les mamans
Ne sont guère complaisants ;
A la moindre sottise,
Ils lèvent la chemise :
Mon petit cul, prends garde à toi.
On fait la guerre contre toi !

22. Quand l'horloge sonne :
Sonne, sonne,
Bienheureuse sainte horloge,
Pour les malheureuses gens de journée
Qui n'aspirent que la soirée !
(*Champ-du-Boult*).

23. Quand on se cogne : (§ 94).
Bon Dieu de bois ! que t'as les os durs !

24. A quelqu'un qui lâche un soupir incongru : (§ 95).
Prends-le par la main
Et fais-le danser !
S'il te pique, mords-le !

VII

Divers

25. Une personne qui pose le pain sens dessus dessous « ne sait pas le gagner ».

26. Si l'on est treize à table, il y en a un qui meurt dans l'année (§ 259).

27. Quand on laisse la tuile sur le feu après avoir fait de la galette, cela fait sécher les vaches (elles n'ont plus de lait).

28. Quand on donne des œufs à couver à une poule, on met avec un morceau de fer pour que le tonnerre ne tue pas les poussins.

29. Pour retrouver un objet perdu, il faut prier saint Antoine.

Digitized by Google

30. Quand on creuse une tombe le dimanche, on est certain qu'il mourra une personne dans la semaine qui suit. (*Champ-du-Boult*).

31. Quand un homme obtient sa séparation de biens, à la suite de mauvaises affaires (et pour ne pas payer ses dettes), on dit qu'il est déculotté, et que c'est sa femme qui porte les bretelles (§ 127). (*Croisilles*).

32. Le jeudi Ango,
Tue tan coq ;
Si tu n'as pas de coq,
Tue ta poule ;
Si tu n'as pas de poule,
Mange t'n andouille ;
Si tu n'as pas d'andouille,
Torch' té la goule ! (*Champ-du-Boult*).

33. Quand on brûle du bois mouillé, l'eau sort souvent par le bout opposé au foyer, et le bois fait entendre une sorte de sifflement : c'est signe de visite (c'est-à-dire que quelqu'un va venir dans la maison).

34. La fumée de genêt vert guérit les engelures. (*Croisilles*).

35. Pour être guéri de la gale, il faut boire de la tisane faite avec l'écorce intérieure jaune du nerprun (*Rhamnus catharticus*) ou encore se frictionner le corps avec de la ciguë.

36. La crapaudine (sorte de lichen qui a l'aspect du dos d'un crapaud et croît sur les chênes) s'emploie pour guérir les contusions, chutes.

37. Inscriptions sur des livres d'écoliers :

Ce livre est à moi
Comme Paris est au roi
Celui qui le trouvera,
Me le rapportera.
Je lui paierai une bouteille du vin
Qui passe par dessous les roues du moulin ! (*Ch.-d.-B.*

Si, tenté du démon
Tu dérobais mon livre,
Apprends que tout fripon
Est indigne de vivre.

38. Il faut semer la poirette (poireau) en croissant pour qu'elle n'oignonne pas.

Il faut au contraire semer les pois en décours pour que les vers ne s'y mettent pas.

Le bois coupé en décours se conserve longtemps ; coupé en croissant, il est rapidement mangé par les vers. ALBERT PATRY.

Digitized by Google

L'ENFANCE DU PÊCHEUR (1)

II

Dans les Asturies

Quand la mer monte, les petits enfants des Asturies tracent des lignes sur le sable, et prétendent que ces limites déterminent la plus grande hauteur des eaux.

Ils allument des feux sur la plage, et ils s'amusent à sauter par dessus.

Ils font des trous dans le sable, les couvrent de menues branches, puis d'une couche de sable, et s'efforcent d'y attirer les autres enfants qui, ne sachant pas le piège, tombent dans le trou ; ce jeu s'appelle la *trampa* (le piège).

Ils pratiquent des trous dans le sable, auxquels ils donnent la forme de bateaux ; les bords sont faits avec le sable tiré du creux. Lorsque la marée monte, ils entrent dans ces embarcations imaginaires, et imitent les manœuvres que font les hommes à bord, jusqu'à ce que la mer détruise leur œuvre. Lorsque cela arrive, ils disent que la barque a coulé au fond.

Ils dessinent aussi sur le sable, avec le bout d'un bâton, des navires avec toutes leurs voiles et leurs manœuvres, avec l'équipage à son poste et prêt à manœuvrer.

Les petits pêcheurs se jettent sur le sable les bras en croix comme font les petits garçons de l'intérieur quand la neige couvre la terre ; leur chute y produit l'empreinte d'un crucifié. Ils appellent ce jeu *hacen Cristos* (faire le Christ).

Avec des coquilles de diverses espèces ils font des colliers qui leurs servent de jouets.

Ils lancent des pierres horizontalement sur la crête des vagues de

1. V. l'article de M. Paul Sébillot, portant ce titre, t. I, p. 7 de la Revue ; cf. aussi dans *l'Homme*, t. II, p. 481-490, un article du même auteur intitulé *Jeux des enfants sur le rivage*.

Digitized by Google

manière à produire des ricochets en plus grand nombre possible. Les enfants de Lastres appellent ces ricochets des *sopas* (soupes).

Braulio Vigon. *Contribucion al Folk-lore de Asturias.* (Ext. de l'Archivio, t. VIII, p. 20-21).

III

Littoral de la Manche

Sur les plages de la Haute-Bretagne, les enfants s'amusent à faire sur le sable uni un dessin qui reproduit sur une très grande échelle, les circonvolutions de l'hélice, des coquilles d'escargot de mer ; il eur sert à jouer pour une sorte de marelle.

P. S.

USTENSILES ET BIBELOTS POPULAIRES (1)

VII

Allusions anciennes

Allongeant le cou comme ces marmousets dont la tête ne tient point au corps et que l'on élève tant que l'on veut avec un petit bâton, il regarde tout autour de lui.

N'avez-vous jamais vu une noix percée et un bâton mis dedans avec une corde qui fait tourner un moulinet quand on le tire.

Histoire comique de Francion, liv. I et III. P. S.

1. Cf. le tome III, p. 27, 78; t. IV, p. 415; t. VII, p. 457; t. VIII, p. 148 et 255; t. IX, p. 468.

Digitized by Google

LES RITES DE LA CONSTRUCTION [1]

XXI

En Ecosse

Lorsque la tranchée pour les fondations avait été creusée et que tout était prêt, la première pierre était placée à l'une des extrémités. Lorsqu'on démolit, il y a quarante cinq ans, le château de Corgarff (Aberdeenshire), les ouvriers trouvèrent, m'a dit un vieillard, un fragment de crâne enveloppé dans un morceau d'étoffe rouge.

Un homme du comté de Ross, âgé de 75 ans, m'a dit qu'il avait souvent entendu dire aux anciens, que lors de la construction des maisons importantes ou de manoirs des lairds, les maçons avaient coutume de saisir la première personne qui passait et de la placer au-dessous de la pierre.

Une femme, âgée de 70 ans, a entendu raconter que lorsqu'il s'agissait de constructions importantes, on avait coutume de faire toucher la première pierre à la tête de la première créature, personne ou bête, rencontrée le matin par les ouvriers lorsqu'ils se rendaient à leur chantier.

Suivant la croyance populaire, un château fort n'était assuré contre les entreprises des ennemis que si des ossements d'ennemis étaient placés dans ses murailles : un fragment suffisait. Il fallait que l'ennemi eût été tué par le chef.

Walter Gregor.

XXII

Pose de la première pierre en Belgique

C'est le propriétaire, ou à son défaut sa femme, qui pose la première pierre de la maison qu'il fait construire. Voici comment on procède pour cette cérémonie : Le propriétaire trempe un rameau

1. Cf. t. VI, p. 172, 278 ; t. VII, p. 37, 207, 315, 353, 489, 692 ; t. VIII, p. 49, 194, 454 ; t. IX, p. 90.

Digitized by Google

de buis bénit dans de l'eau bénite et en asperge la pierre qu'il va poser. Le rameau de buis est ensuite scellé dans le mur. La cérémonie terminée, on va boire la goutte.

(Environs de Dinant, province de Namur).

A Familleureux (Hainaut), c'est également le propriétaire qui pose la première pierre. Autant de fois il frappe avec la truelle sur la pierre qu'il pose, autant de *tournées* il offre aux ouvriers et aux personnes présentes à la cérémonie.

A. Harou.

XXIII

Le sacrifice du Coq [1]

Je me rappelle que dans mon enfance on ne bâtissait pas une maison dans ma ville natale sans arroser les fondations avec le sang d'un coq. Les maçons employés par le père de M. l'abbé Peyron vinrent un jour le trouver pour lui demander de se conformer à la coutume. — De quelle coutume parlez-vous ? leur dit-il. — De tuer un coq, Monsieur, et de verser son sang sur les fondations. M. Peyron a constaté que cet usage s'est perpétué à Quimper jusqu'à l'année 1862.

Hersart de la Villemarqué.

1. Cette note est extraite d'un article de notre éminent collègue, intitulé : Les Parties de coq, qui a paru dans le Bull. de la Soc. arch. du Finistère, t. XXI, p. 264 et suiv. Il y cite plusieurs exemples d'immolations réelles ou factices de coqs, dont deux ont lieu lors de la coupe des foins (Ille-et-Vilaine et Nord). Nos collaborateurs pourraient sans doute retrouver en d'autres pays des usages analogues.

Digitized by Google

COUTUMES DE MARIAGE (¹)

XVII

Le mariage du dernier enfant (Aube)

Chaque fois que l'un des deux époux se trouve être le dernier enfant de chez lui, il est d'usage, le lendemain du mariage, de procéder à un cérémonial moitié profane, moitié religieux, qui — particularité digne de remarque — ne saurait commencer avant que l'on ait préalablement réuni avec soin tous les invités. En voici le rite. Bon gré, mal gré, le premier garçon d'honneur est tenu de faire l'ascension, de la maison habitée, durant son célibat, par celui des deux époux qui motive la cérémonie. Il doit venir se jucher sur l'arête du toit, près de la cheminée. Il a aux mains un livre de messe et un bouquet de laurier. De plus on s'arrange, à l'aide d'une chaîne humaine, à lui faire parvenir du vin qui servira, tout à l'heure, à mettre comme une espèce de ponctuation au cantique d'actions de grâces qu'il va chanter et auquel on lui répondra. Au bas de la maison, les invités se rangent silencieusement, gravement. Les femmes, elles aussi, ont un livre de messe. Les hommes se découvrent la tête. Alors le garçon d'honneur entonne, d'une voix qu'il fait aussi retentissante qu'il le peut, le premier verset du *Te Deum*. En l'achevant, il plante après la cheminée de préférence ou après le toit, selon sa facilité la plus grande, le bouquet de laurier qu'il a hissé en même temps que lui-même, la cérémonie a lieu scrupuleusement. Ce serait appeler le malheur sur les nouveaux époux, ou sur leurs familles, que de ne pas l'accomplir ou que de la mener sans un grand sérieux.

Epuisé, sans doute, par sa laborieuse escalade pour atteindre jusqu'au faîte de la maison, et ensuite par sa préoccupation d'assurer la bonne tenue de ses pieds, le garçon d'honneur se verse une rasade, tandis que les assistants d'en bas chantent le second verset de l'hymne latin.

1. Cf. le t. II p. 527, le t. III, p. 107, 446, 609 le t. IV, p. 48, 157, 158, le t. V, p. 181, 221, 710, 421, 500, 614, 621, le t. VI, p. 625, le t. VII, p. 177, 272, 682, le t. VIII p. 249, 290, le t. IX, p. 51.

Digitized by Google

Pendant qu'il dira le troisième verset, ceux qui sont sur le sol boivent à leur tour ; et, ainsi jusqu'à la fin, dans une alternance tour-à-tour partie d'en haut, puis d'en bas et toujours opposée ; si bien que le chant semble toujours crier : « Loup y es-tu ? » et que la rasade, aussitôt paraît y répondre à sa manière : « Non ! non ! » comme au jeu du loup.

(Extrait d'un article sur *Saint-André*, près Troyes, publié par M. Emile Predl dans *Troyes et ses Environs*, *Souvenirs artistiques* (livraison 2, page 18), magnifique publication locale et illustrée, dirigée par M. Henri Boutiot, dessinateur).

LOUIS MORIN.

XVIII

DEUX MARIAGES LE MÊME JOUR

Il existe dans les montagnes d'Auvergne un singulier préjugé : les gens y sont convaincus que si deux filles se marient à la même messe, celle qui sort la première de l'église est assurée d'avoir un garçon.

De là, quand le cas se rencontre, lutte à qui sortira la première et quelque fois désordre, où, comme de raison, les pieds et les poings jouent leur rôle.

(*Le Siècle*, 23 Février 1861).

G. FOUJU.

XIX

LA PLANTATION DU CHÊNE

Mme Himbourg dans son joli roman « l'Autre », que je viens de traduire pour la « Saison », raconte que les jeunes mariés (propriétaires ruraux) quittent la table du festin pour faire un tour de jardin. Le marié alors prend un jeune chêne et le plante au milieu de la pelouse. La jeune femme dit à la fin du roman :

« Notre arbrisseau est devenu un chêne superbe ; nous l'avons entouré d'une grille de fer ornée d'un écriteau qui porte la date du jour où nous l'avons planté. Nous nous réunissons tous les ans autour de lui pour fêter cet anniversaire de joie et de paix ! »

L'usage de planter de ces jeunes arbres doit être encore assez répandu en Saxe et en Thuringe. Mme Himbourg (pseudonyme), est la fille d'un inspecteur des forêts, et née à Himbourg dans le Harz.

HEDWIGE HEINECKE.

Digitized by Google

XX

La chanson de la mariée

Basse-Normandie

Quel est votre caprice
De vouloir me faire chanter ?
D'une jeune novice
Qu'avez-vous à espérer ?
Oui, vraiment je chanterai
Comptant sur votre indulgence
Car on dit que l'obéissance } *bis.*
Est le lien de bien des talents }

Ah ! que vais-je vous dire ?
Par où vais-je commencer ?
Les airs qui m'inspirent
Vont peut-être vous ennuyer
Vont peut-être vous déplaire
Bien loin de vous amuser.
J'aimerais bien mieux me taire } *bis.*
Mais je ne puis vous refuser. }

J'adore la famille
De mon légitime époux,
Je lui serai soumise,
Je l'aimerai toujours,
Va, ne crains pas que je change
Mes désirs sont accomplis.
Le plus doux lien m'attache } *bis*
A l'époux que je chéris. }

Ne crains pas que je change
Je t'aimerai jusqu'à la mort
.....
.....
Ta sagesse et tes mérites
Ont déterminé mon choix
Mais j'espère bien par la suite
N'en avoir que de la joie.

De votre compagnie
Mon cœur en est enchanté ;
Non, jamais de la vie
Il n'avait été si flatté.
Mes parents et mes amis,
Prenez part à mon bonheur
Car pour une jeune fille
Quel spectacle flatteur !

Albert Patry.

Digitized by Google

XXI

Représentations théâtrales (1)

On ne célèbre guère en Allemagne un mariage sans réunir le jour même ou la veille (appelé *Polterabend* pour le bruit que font en tombant les plats et assiettes qu'on jette devant la porte afin qu'ils portent bonheur), la famille et les amis. Les jeunes amis et amies viennent alors offrir leurs cadeaux avec un boniment quelconque, costumés ou non selon la circonstance et l'importance que la fortune des parents de la fiancée donne à la fête. Nous avons assisté à des mariages charmants en Saxe, en Wurtemberg et aux bords du Rhin. Il y avait toujours des représentations théâtrales, relatant les faits de jeunesse des mariés ; nous avons nous-mêmes prêté souvent notre concours à toutes les noces que nous avons fréquentées.

Une fois nous avons représenté la Poésie, déclamant avec accompagnement de musique des vers qui expliquaient les tableaux vivants tirés de la vie des mariés et fort réussis. Une autre fois, dans un paysage charmant, cachées sous des arbustes, reposaient des fleurs que le Printemps réveillait de sa baguette magique l'une après l'autre ; chacune apportait son cadeau et disait des vers. Quand toutes les huit furent réveillées, un nombre égal de jardiniers enrubanés entrèrent, et l'on dansa un quadrille champêtre. Les vers sont généralement tournés par un ami de la famille, et le nombre de représentations varie de cinq à dix.

A Cologne, la sœur de la mariée, venait, entre autres, déguisée en nymphe du Rhin, regrettant le départ de sa compagne et formulant des vœux pour son bonheur ; la mariée partait pour l'Amérique où son mari était secrétaire d'ambassade.

A Stuttgart, les noces sont très gaies, et la coutume d'offrir pendant le repas des cadeaux à tout le monde, interrompt agréablement la longue séance du festin où ne manque jamais le plat de choucroute et avec des Spaetzle (des espèces de nouilles très friandes sautées au beurre). C'est un véritable chassé-croisé de ces « Hochzeite straüssle » offerts par tout le monde à tout le monde avec des couplets sarcastiques, adressés aux uns rien que pour être envoyés à un autre et ne contenant qu'une plaisanterie à la fin ; mais les cadeaux sont souvent de très bon goût et très coûteux. La coutume doit en être très ancienne, nous ne l'avons rencontrée nulle autre part.

Hedwige Heinecke.

1. Cf. dans Don Quichotte. Le mariage de Gamache.

Digitized by Google

XXII

Le tablier

Nous avons dit que, dans les Pyrénées, la demande en mariage se pratiquait par l'envoi d'un tablier (voy. n° 3-4, Mars-Avril 1893 de la Revue). Dans le Dauphiné la coutume est de *rouler le tablier* : — « J'ai roulé votre tablier dans mes mains. » — (T. L. p. 38, Barginet. *Les Montagnards*). — Le tablier est une partie essentielle du costume des femmes en Dauphiné, même parmi les classes élevées. On l'appelle *lo foudar* dans la langue vulgaire. Lorsqu'un amoureux est admis dans la maison paternelle de sa maîtresse, il vient se placer auprès d'elle, et, en lui parlant de leur prochain mariage, il *roule son tablier* en commençant par le pan du bas. Si la jeune personne permet que le pli passe le genou, c'est une preuve qu'elle consent à l'union projetée, mais si elle dérange avec sa main le pli commencé par l'amoureux, c'est un signe qu'elle a donné son cœur à un autre.

Il y a dans cet usage populaire, fait observer Barginet, quelque chose d'antique et de traditionnel dont la pudeur ne peut être alarmée.

A. Certeux.

XXIII

Danses après la messe

Après la messe de mariage, j'ai vu dans les communes de Genay et Millery, canton de Semur (Côte-d'Or), le principal garçon d'honneur organiser une ronde échevelée, sorte de farandole, dite le branle de l'épousée. Chaque danseur, pour avoir le droit d'embrasser une danseuse, devait verser une pièce d'argent dans un pot à vin, sorte de tire-lire, que les garçons d'honneur cassaient et qui leur servait à payer leur dépense au cabaret.

H. Marlot.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS [1]

II

BLASONS DE MÉTIERS

Ille-et-Vilaine

— Trinité en trois personnes
Trois tailleurs pour faire un homme.
Les tailleurs ont leur fête à la Trinité.

— Charbonnier caricaro,
Qui a pendu sa mère au cro' (croc)
Et son père à la cheville
Pour aller voir les belles filles.

P. S.

Côtes-du-Nord

Les Métiers et les Galants

Le premier c'est un meunier :
Celui-ci voudrait m'épouser,
Quand je le vois venir chez nous
O sa barbe farinouse,
Ah ! s'il venait à m'embrasser,
J'aurais la goule pâtouse.

Le deuxième c'est un tailleur :
Celui-ci voudrait bien mon cœur ;
Quand je le vois venir chez nous
Ses ciseaux, sa mesure :
Jamais tu ne sauras
Le tour de ma ceinture.

Le troisième c'est un cordonnier ;
Celui-ci voudrait bien m'aimer ;
Quand je le vois venir chez nous
Sa marche m'en dégoûte.
Jamais je n'épouserai
Une quette (jambe) si courte.

Le quatrième c'est un menuisier :
Celui-ci voudrait m'épouser ;
Quand je le vois venir chez nous
O sa joe (joue) girouflée,
Jamais je n'épouserai
De ces gens de journée.

1. Cf. le tome IX, p. 502.

Digitized by Google

Le cinquième c'est un charr'tier,
Celui-ci voudrait m'emmener.
Quand je le vois venir chez nous
O ses glètes (guêtres) touillées (salies):
Jamais je n'épouserai
De ces meneurs de harnais.

Le sixième c'est un sonneur :
Mais celui-là aura mon cœur,
Il jouera du violon,
Et moi de la vielle,
Ah ! nous irons de ville en ville,
Nous serons toujours en fête.

(*Chanté par J. André de Trébry, 1878*).

P. S

— Fils du tailleur,
Tu as bien du bonheur !
Le Dimanche, après Vêpres,
Tu vas te promener.
Le chapeau sur l'oreille
Et l'aiguille au côté.
Tout le monde se demande :
— Quel est donc ce petit effaré ?
— C'est le fils du bon larron couturier.
Oh ! que les couturiers sont *braves* ! (bien habillés).
Mais ce n'est pas de leur argent,
C'est des retailles des braves gens.

J.-M. Carlo.

Ecosse

Tailor, tailor tartan,
Geed (went) up the lum (chimney) fartin,
Nine needles in his arse (fundament),
An a' his thim'les rattlin.

(*Pitsligo*).

Tailleur, tailleur tartan (avec un habit de diverses couleurs, terme de mépris), — monta sur la cheminée, — neuf aiguilles dans son derrière, — et tous ses dés qui faisaient du bruit.

Tailor, tailor tartan
Geed up the lum fartin,
Nine needles in his arse,
An coudna (could not) sew a gartin.

(*Rosehearty, Pitsligo*).

Et il n'est pas capable de coudre une jarretière.

Tailor, tailor tartan
Geed up the hill fartin,
Nine needles in's arse,
Tied wi'a gairtin.

(*Pitsligo*).

Digitized by Google

Tailleur, etc. — Monta sur la colline, avec neuf aiguilles dans son derrière, attachées avec une jarretière.

The tailor hidna muckle stock
Bit twa or three needles in a pyock,
The shears belonged t'ither folk,
The beiken (bodkin) wiz his ain.

(*Pitsligo*).

Le tailleur n'a pas un gros bagage. — Mais deux ou trois aiguilles dans un grand sac ; — Les ciseaux ne sont pas à lui — Son poinçon est à lui.

The tailor fell throuw (through) the bed
Thim'les an a' ; thim'les an a',
The beddie (small bed) wiz (was) little,
The sheet it wiz sma' (small),
He got up wi'a reeshle (rattling noise),
An reeve (tore) them a' (all).

(*Pitsligo*).

Le tailleur tombe au travers du lit ; — avec tous ses dés, le petit lit était petit ; les draps étaient petits. — Il s'éleva de son lit avec beaucoup de bruit, — et il les déchire tous.

WALTER GREGOR.

III

INITIATIONS

Le Tablier des forgerons (*Sarthe*)

Dans la Sarthe, quand un apprenti forgeron met le tablier de cuir, on le baptise ; il va au cabaret avec ses camarades, chacun prend une *verrée* de vin rouge, puis le verre vide est enduit de vin et appliqué sur l'envers du tablier où il marque son rond, chacun écrit son nom au milieu, c'est une sorte de cachet.

Mme DESTRICHÉ.

Digitized by Google

CONTES DE L'EXTRÊME ORIENT (1)

XVI

L'ORIGINE DES ÉCLIPSES

UIVANT une légende tibétaine « lorsque le soleil et la lune furent créés, les dieux tinrent une assemblée dans laquelle le méchant Aracho se glissa sans être aperçu, but le nectar des dieux et remplit le vase vide d'un liquide immonde. Les dieux s'aperçurent bientôt qu'Aracho leur avait joué ce tour, et le cherchèrent pour le punir ; mais celui-ci s'était si bien caché, qu'il fut impossible de le trouver. On s'informa auprès du soleil, mais sa réponse ne fut pas satisfaisante ; on eut recours à la lune ; celle-ci indiqua le lieu où Aracho était caché. On le tira de son réduit et son audace fut punie par les autres dieux. Depuis ce temps, pour se venger, il poursuit le soleil et la lune, et chaque fois qu'il parvient à saisir l'un ou l'autre de ces astres, il y a éclipse. Pour sauver ces corps lumineux du danger, on fait dans le ciel un bruit avec des instruments de musique qui effraient Aracho ; il lâche alors sa proie pour la poursuivre de nouveau (2) ».

XVII

LES CHEVAUX DE KHOTTAL

« Un roi ancien appelé Byk possédait un grand nombre de juments qu'il faisait pâturer dans le voisinage de cette source. Vers l'heure de midi, le pâtre rassemblait ses bêtes sous l'ombre d'un grand arbre qui était là, pour s'y reposer pendant la chaleur du jour. Le bassin de la source est très vaste, ayant quatre cents coudées en long et en large ; l'eau est tranquille et claire. Un jour le pâtre, en s'éveillant de sa sieste, découvrit au milieu de ses chevaux un étalon de haute stature et dont le port lui semblait très remarquable. Il ne cessa de l'observer jusqu'au déclin du soleil, alors le coursier

1. Suite, voir t. IX, p. 474.
2. *Exposé des principaux dogmes tibétains-mongols*, extrait de l'ouvrage de B. Bergmann traduit par M. Morris. *Journal asiatique*, octobre 1823, p. 201-202.

Digitized by Google

plongea dans la source et disparut. Le pâtre ne savait que penser, mais continuait à passer ses après-midi auprès de la source pour voir ce qui arriverait. Quelques jours plus tard, il vit sortir de la source le même étalon, mais accompagné d'une jument et d'autres chevaux qui lui ressemblaient. Ces animaux s'étant mêlés aux chevaux du roi et pâturant avec eux, plusieurs juments du pâtre furent couvertes par ces étalons et mirent bas de forts beaux poulains de haute taille. Le pâtre joyeux en informa le roi son maître, qui, heureux de cette bonne aubaine, se rendit, un jour de chasse, accompagné de ses officiers, vers l'enceinte où le pâtre rassemblait les chevaux, et ordonna à son éleveur d'arrêter au lasso un des jeunes chevaux nés de l'accouplement de l'étalon de la source avec ses juments. Il en arrêta un, qu'il sella et monta. Il le trouva docile et plein d'ardeur ; lorsqu'il galopait, c'était comme s'il volait entre le ciel et la terre. Quand il fut descendu et que le cheval eût rejoint les autres, tous les chevaux de la source avec leurs poulains retournèrent subitement à l'eau et y disparurent pour n'en plus sortir. Il ne restait dans la prairie que les poulains isssus de l'accouplement des étalons de la source avec les juments du roi. C'est de ceux-ci que les coursiers Khottaliens sont descendus [1] ».

On remarquera l'analogie de cette légende avec l'anecdote des palefreniers du roi Mahrâdj (Maha-radja) telle qu'elle est rapportée dans le récit du premier voyage de Sindbâd le marin [2] : « Sache que nous sommes les palefreniers du roi Mahrâdj (var. El Maherdjân) et que nous avons l'autorité sur tous ses chevaux. Chaque mois au moment de la lune, nous amenons des juments de prix et nous les attachons dans cette île, puis nous nous cachons dans ce souterrain de façon que personne ne nous voie. Alors un étalon des chevaux de la mer arrive attiré par l'odeur de ces juments et monte sur le rivage : personne ne le voit ; il se jette sur l'une d'elle et la couvre, puis en s'en allant, il veut la prendre avec lui, mais elle ne peut le suivre

1. Ibn Khordadbeh. *Kitâb al Masâlik wa'l Mamâlik*, éd. de Goeje, t. VI de la *Bibliotheca geographorum arabicorum*, Leyde, 1889, in-8, p. 180-182 du texte, 140-141 de la traduction.

2. *Mille et Une Nuits*, texte arabe, éd. du Qaire, 4 vol. in-8, 1302 hég. t. III, p. 5-6 ; éd. de Beyrout, 5 v. in-8, 1889-1890, t. III, p. 297 ; éd. Habicht, Breslau, 12 v. in-12, 1825-1843, t. III, p. 383-386 ; éd. de Bombay, 4 vol. in-4, 1287 hég. t. III, p. 8-9 ; Langlès, *Les Voyages de Sindbad le marin*. Paris, 1814, in-18, p. 16 (rédaction très abrégée). Il est curieux de retrouver une tradition semblable chez les Vendes des bords de la Spree « A Burg, on dit que les rois laissent leurs cavales, attachées par les jambes de devant, auprès de la mer. Les étalons marins, qui sont à demi poissons arrivent alors. Il se produit beaucoup d'avortons ; mais quand les poulains viennent bien, ce sont les meilleurs chevaux de tous » (W. won Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebrauche aus dem Spreewald*, Leipzig, 1880, in-12, p. 129).

Digitized by Google

parce qu'elle est attachée ; alors il crie après elle et la frappe de la tête et des pieds. Nous entendons le bruit et nous savons qu'il a fini : alors nous remontons en poussant des clameurs contre lui ; il a peur de nous et descend dans la mer. Cette jument est fécondée et met bas un ou deux poulains qui valent un trésor : on n'en trouve pas de pareils à la surface de la terre ».

XVIII

Le miracle de Fo-thou-tchhing

Les annales chinoises rapportent un grand nombre de miracles accomplis par un samanéen du nom de Fo-thou-tchhing qui, originaire de l'Inde, vint dans le IVe siècle s'établir à Ho-nan (Lo-yang) où régnait la dynastie des premiers Tchas et contribua puissamment à l'établissement du bouddhisme en Chine. Il eut à surmonter l'hostilité de Chi-le, prince tatar, qui renversa la dynastie des premiers Tchas, et il n'y arriva que grâce à sa thaumaturgie. « La source qui fournissait de l'eau aux fossés de la ville de Siang-Koue où Chi-le faisait sa résidence, vint à tarir tout à coup. Fo-thou-tchhing fut prié d'y remédier. Il se rendit donc à la fontaine située à une demi-lieue au N.-O. de la ville. Il y fut suivi d'un peuple immense, et surtout d'une foule de Tao-sse, sorte de sectaires chinois, éternels rivaux des Bouddhistes, qui eussent été charmés de le surprendre en défaut. En présence de tout le monde, Fo-thou-tchhing se fit apporter des coussins, s'assit au-dessus de la fontaine, brûla des parfums de la Perse, et répéta plusieurs longues prières. Il fit ces cérémonies pendant trois jours. Au bout de ce temps, l'eau commença à couler en abondance, et alla remplir les fossés de la ville. On vit aussi sortir de la fontaine un petit dragon, long de cinq à six pouces, qui se laissa aller au fil de l'eau. En l'apercevant, tous les Tao-sse prirent la fuite précipitamment [1] ».

XIX

Le dévouement d'un ministre

« On raconte que Chammir, fils d'Ifriqous, fils d'Abrahah (roi du Yémen) partit pour la Chine à la tête de 500.000 combattants. La nouvelle en parvint au roi de cette contrée quand l'ennemi n'en fut plus qu'à quelque distance. Il convoqua ses ministres et leur demanda

1. A. Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*. Paris, 1829, 2 vol. in-8, t II., p. 182.

Digitized by Google

conseil. Le premier d'entre eux lui dit : Décide toi-même ou laisse-moi agir. — Le roi lui confia l'affaire. Le ministre se coupa le nez et s'enfuit se présenter à Chammir qu'il trouva à quatre stations après avoir quitté les postes des frontières de la Chine. Il entra chez lui et lui dit : Je suis venu te demander ta protection. — Contre qui ? — Contre le roi de Chine. J'étais de ses ministres favoris : il nous a réunis quand il a appris ton arrivée et nous a demandé conseil. Tous ont été d'avis qu'il te fît la guerre ; j'ai combattu cette opinion et je lui ai conseillé de te témoigner de l'obéissance et de t'apporter un tribut. Il m'a soupçonné et m'a dit : Tu penches pour le roi des Arabes. Alors il m'a traité comme tu le vois. Après cela, je n'étais pas sûr qu'il ne me tuerait pas : je me suis enfui près de toi. Chammir se réjouit, l'établit près de lui au même rang qu'il avait et lui promit de lui faire du bien. Le lendemain, quand il voulut se mettre en marche, il dit à cet homme : Connais-tu le chemin ? — Je le connais mieux que personne. — A quelle distance sommes-nous de l'eau ? — A trois jours, et je vous y ferai arriver le quatrième. Le roi ordonna aux soldats de se mettre en route et fit proclamer que chacun emportât de l'eau pour trois jours. Il partit à la tête de son armée ayant devant lui le fugitif. Le quatrième jour l'eau manqua et la chaleur fut violente. L'homme dit alors : Il n'y a pas d'eau, tout cela était une ruse de ma part pour t'éloigner de mon pays. Chammir ordonna qu'on lui tranchât la tête. L'armée souffrit de la soif. Lors de la naissance du roi, les astrologues avaient annoncé qu'il mourrait entre deux montagnes de fer. Le sol était si brûlant qu'il plaça sa cotte de mailles sous ses pieds et son bouclier de fer au-dessus de sa tête pour se protéger contre la chaleur. Il se rappela alors ce qu'on lui avait prédit à sa naissance. Il dit aux soldats : Dispersez-vous où vous voudrez, je vous ai amenés dans cet endroit fatal. Puis il mourut avec tous ceux qui étaient avec lui [1] ».

XX

Les fautes d'une autre vie payées dans celle-ci

D'après une légende chinoise empruntée à l'Inde, « une femme nommée Sun-tho-li avait accablé d'injures Chakyâ-bouddha (le

1. Mohammed Ech Chirouâni, *Nefhat el Yemen*. Le Qaire, 1305 hég. pet. in-4, p. 41-42. Le même conte dont on remarquera la ressemblance avec l'aventure de Zopyre telle qu'elle est rapportée par Hérodote et Diodore de Sicile, est raconté par En Noueiri (ap. Schultens. *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum*, Harderovici Gelrorum, 1786, in-4, p. 58), et par le commentaire de la *Qasidah himyarite*

Digitized by Google

Bouddha Sakya-Mouni) ; celui en apprit la raison à ses auditeurs en ces termes : Il y avait autrefois dans la ville de Bénarès, un comédien nommé *Tching-yan* (l'œil pur). Dans le même temps vivait une courtisane nommée *Lou-Siang*. Le comédien emmena cette femme avec lui dans son char et la conduisit hors de la ville, dans un jardin planté d'arbres, où ils se divertirent ensemble. Dans ce jardin, un Pratyeka bouddha se livrait à la pratique des œuvres pieuses. Le comédien attendit que ce saint personnage fût entré dans la ville pour y mendier sa nourriture et, ayant tué la courtisane, il l'enterra dans la chaumière du Pratyeka bouddha et mit sur son compte le crime que lui-même avait commis. Cependant, au moment où le saint allait être mis à mort, le comédien éprouva des remords, se fit connaître pour le véritable coupable, et fut livré au supplice par l'ordre du roi. Ce comédien, ajouta Châkya, c'était moi-même ; la courtisane, c'était *Sun-tho-li*. Voilà pourquoi, pendant une longue durée de siècles, j'ai souffert, en conséquence de mon crime, des peines infinies ; et quoique je sois maintenant devenu Bouddha, il me restait encore à endurer, comme reste du châtiment, les injures et les calomnies de la femme Sun-tho-li.[1] ».

XXI

L'ÉLÉPHANT ET LE PORC-ÉPIC

« Il y a bien des années, dit un conte de Bornéo, un éléphant venu d'outre-mer remonta le Kahayan afin de livrer combat aux animaux de l'île. Pour leur donner une idée de sa grosseur et de sa force et les effrayer d'avance, il remit une de ses défenses au messager qui portait son défi. Les animaux, en effet, remplis de terreur à la vue de la terrible dent, allaient reconnaître la supériorité de l'éléphant, lorsque le porc-épic vint les tirer d'embarras. Il les engagea à accepter le défi et à envoyer un de ses piquants à l'ennemi commun, afin qu'il pût juger de la puissance de l'animal qui avait de pareils poils. Trompé par cet artifice, l'agresseur n'osa pas attendre son redoutable adversaire st s'en retourna tout honteux [2] ».

RENÉ BASSET.

(A. von Kremer, *Ueber die Sûd-arabische Sage*. Leipzig, 1866, in-8, p. 69-70). Suivant une autre tradition (Ibn Khaldoun, *Kitâb el iber*, Boulaq, 1284, hég. 7 vol. in-8, t. II, p. 52), Chammir après avoir vaincu le roi de Perse et détruit Samarqand, alla rejoindre en Chine son frère Hasan qui l'y avait précédé. Il remporta plusieurs victoires et revint avec un butin considérable.

1. A. Rémusat, *Mélanges posthumes d'histoire et de littérature orientales*, Paris 1843, in-8, p. 54-55.

2. *Voyages dans l'île de Bornéo ;* Schwaner, *Voyage sur la rivière Kahayan*, § I. Tour du monde, t. V, 1862, n° 119, p. 137-138.

Digitized by Google

LES FÉES DE MONTRETEMPS

Légende Champenoise [1]

Les fées habitaient la côte. Elles étaient plusieurs ; mais personne ne les voyait jamais.

Cependant, chaque jour, une vache plus maigre que les autres descendait follement la côte de Montretemps, et se mêlait comme une ombre au troupeau du village.

Et le soir venu, lorsque chaque bête, la mamelle pendante, regagnait son étable, la vache des fées, plus maigre que les autres, gravissait en courant follement la côte de Montretemps. Et le mois écoulé, quand chacun des habitants payait de quelques pièces de monnaie le salaire du pâtre commun, la vache des fées descendait la côte avec un petit sac pendu à la corne, car les fées habitaient là-haut... elles étaient plusieurs ; mais personne ne les voyait jamais.

Et l'automne venu, le jour de Saint-Rémi chef d'octobre, c'est la fête du village ; les garçons font danser les filles, et chaque ménage paie le droit d'usage au pâtre en lui donnant un gâteau. Ce jour-là, dès l'aube, la vache des fées rejoignait le troupeau avec une galette dorée attachée à la corne.

Mais personne au village, ni pâtre, ni laboureur, ni femme, ni fille, ni garçon, personne ne voyait jamais les fées... cependant elles étaient plusieurs qui habitaient la côte de Montretemps.

Roger Graffin.

1. Cette légende est extraite d'un article de M. Roger Graffin donné dans la *Revue de Champagne et de Brie* (1893, p. 803. — Arcis-sur-Aube, Léon Frémont, imprimeur-éditeur. — Sept planches en phototypie et un plan accompagnent cette description), dans lequel la description des statues et débris des sculptures gallo-romaines recueillies dans une fouille à Belval-Bois-des-Dames (Ardennes), en 1892, en un endroit de la côte de Montretemps appelé communément « le jardin des fées » et « la fée d'or ».

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA CREUSE [1]

1. Si une fourchette et une cuillère sont placées en croix sur la table, c'est l'annonce d'une lettre pour le lendemain.

2. Le jour du carnaval, on enfile toutes les coquilles d'œufs qu'on a conservées, et l'on suspend ce chapelet à la cheminée pour préserver les poules d'être dévorées par le renard.

3. Au printemps, la première fois qu'on entend chanter le coucou, si on a de l'argent dans sa poche, on en aura toute l'année.

4. Le jour du carnaval, on lance du bouillon au plafond pour se préserver de la piqûre des moucherons toute l'année.

5. Quand on change de logement, il faut faire gratter la cheminée du logement qu'on quitte par les poules, les chiens, les chats, pour qu'ils ne la regrettent pas et qu'ils n'y reviennent plus.

6. Le jour de St-Martin, on ne doit pas faire travailler les bestiaux, sous peine d'en voir crever un le lendemain.

7. Les poules qui chantent comme le coq, et les femmes qui sifflent comme les hommes, portent malheur à une maison.

8. Le jour de la Fête-Dieu, s'il pleut sur les chapelles, il pleut sur les javelles.

9. Il faut toujours avoir un sou dans sa poche pour que les chiens n'urinent pas sur vous.

10. *Verrues.* — Si on veut faire disparaître des verrues, il faut prendre autant de grains de sel que l'on a de verrues, on les jette dans le feu en se sauvant vite pour ne pas les entendre pétiller.

On fait encore disparaître une verrue en cassant à moitié un morceau de genêt ; on frotte la verrue avec ce morceau de genêt que l'on laisse sécher sur pied.

J'ai vu chez mon frère un domestique dont les deux mains étaient couvertes de verrues. Sur la demande de son maître il consentit à les faire disparaître ; voici son moyen : il sortit avec mon

1. Après la mort de notre collègue M. Auricoste de Lazarque, ses manuscrits relatifs aux traditions populaires m'ont été remis par sa famille, suivant le désir qu'il avait exprimé. Ils contenaient plusieurs articles intéressants, non-seulement pour le folk-lore du pays messin, qu'il connaissait mieux que personne, mais pour celui d'autres contrées de la France. Il avait, semble-t-il, vers 1875, adressé des questionnaires à des parents ou amis habitant le sud de la France, et quelques-uns lui avaient envoyé de curieuses contributions. Celle-ci est l'une des plus courtes. Je la publie telle que je l'ai trouvée dans ses manuscrits, en la faisant suivre de sa signature. P. S.

Digitized by Google

frère et trouva un petit os qu'il ramassa avec précaution ; il s'en frotta les deux mains et remit l'os à sa place exactement comme il l'avait pris. Le premier animal qui trouva l'os le mangea et hérita des verrues; trois jours après le domestique n'en avait pas une. Ceci je l'ai vu ; si mon frère existait encore, je lui demanderais plus de détails, mais le remède est bien celui qui fût employé.

11. *Saint-Jean.* — La fête de St-Jean est en grand honneur, parmi les paysans surtout. Chacun doit apporter du bois pour faire le feu de St-Jean ; celui qui y manque est condamné à avoir le bout du petit doigt un peu brûlé ; les vieillards même sont obligés de faire la ronde autour du feu.

Il faut se chauffer les reins à ce feu pour n'avoir pas mal aux reins pendant l'année ; quand on a fini de sauter à travers le feu, on s'agenouille en rond et on fait la prière du soir ; après quoi chacun prend un petit morceau de bois, à moitié brûlé, pour l'emporter chez soi afin de se préserver du tonnerre ; on réunit toutes les cendres, on trace dessus une croix, et le lendemain matin on fait passer les bestiaux sur ces cendres pour les préserver de mal aux pieds et de maléfices.

12. *Mariage.* — Quand deux jeunes mariés reviennent de l'église ils trouvent à la porte du logis conjugal une soupière de soupe qu'ils sont obligés de goûter avec la même cuillère. La soupière fait le tour des convives, puis un verre de vin est pris de la même manière, après quoi on brise avec fracas la soupière et le verre pour préserver les mariés de la malice des sorcières.

13. Si la jeune femme laisse mettre le pied du marié sur sa robe, elle ne sera pas maîtresse au logis.

14. Lorsqu'elle entre chez elle, on jette un balai en travers de son passage ; si elle ramasse le balai, cela augure qu'elle sera bonne ménagère.

15. Si un prétendant qui se présente dans une maison ne plaît pas, la jeune fille met les tisons la pointe brûlée en l'air ; moyen muet de congédier le prétendant.

16. Si pendant un mariage à l'église un enfant en bas âge pleure et crie, c'est un pronostic de la fécondité de la jeune mariée.

17. S'il se fait deux mariages en même temps à l'église, le premier qui sortira aura un garçon comme aîné des enfants.

18. La jeune fille qui prend la première fleur d'oranger à la couronne d'une mariée, se mariera dans l'année.

19. *Rêves.* — Quand on rêve aux œufs, on se fâche dans la journée. Rêver aux cerises noires, c'est signe de deuil; de même

Digitized by Google

lorsqu'on rêve aux poissons, on apprend la mort de quelqu'un dans la journée.

20. *Fatalités et rencontres.* — Si l'on est treize à table, le plus vieux ou le plus jeune des convives mourra dans l'année.

21. Il faut éviter d'entreprendre quoi que ce soit le vendredi, cela porte malheur ; de même le 13 de chaque mois.

22. Si la première personne que l'on rencontre le matin a les yeux verts, on a du malheur toute la journée.

23. Si, en voyage, vous voyez un lièvre traverser la route, vous êtes sûr de verser en voiture.

24. Il y a des personnes qui ont le mauvais œil, elles enlèvent le lait aux vaches, et, si on les rencontre un jour de foire, elles empêchent de vendre le bétail.

25. *Baptême.* — Il ne faut pas porter, dans la même année, deux enfants sur les fonds baptismaux, sous peine d'en voir mourir un dans l'année.

26. *Ventes.* — Quand on vend un veau, il faut couper un peu de son poil et le faire manger à la vache, afin qu'elle ne regrette pas son veau et qu'on le vende plus cher.

27. *Présages et superstitions.* — Si l'on peut attraper un loup, il faut le tirer par la queue, cela porte bonheur.

28. Quand on souffre des dents, il faut mettre un vieux fer à cheval dans sa paillasse pour être guéri.

29. Le chant de la chouette, le soir, près d'une maison, est un signe de mort.

30. Si on marche sur la queue d'un chat, on ne se marie pas dans l'année.

31. Si, en tournant la salade, on fait tomber des feuilles autour du saladier, on restera sans se marier autant d'années qu'il y a de feuilles de tombées.

32. Il faut compter 9 étoiles pendant 9 jours, après quoi la première personne que l'on rencontre est celle que l'on doit épouser.

33. Si l'on fait tomber du sel à terre, on est obligé de venir, après la mort, le ramasser avec une fourchette.

34. Si l'on défait une fourmillière, le soir, on est sûr d'avoir de la pluie le lendemain.

35. Pour faire fortune, il faut porter dans sa poche la corne droite d'un *cornard*, la corne gauche donne le bonheur en ménage.

36. Le lutin, petit bonhomme habillé de rouge, la nuit peigne et natte les crinières des chevaux, si bien qu'on ne peut les défaire ; de plus il les fait tellement courir, que l'on ne peut s'en servir le lendemain.

Digitized by Google

37. La nuit de Noël, les bêtes se parlent le soir après l'angelus, les loups-garoux se promènent pour attraper les chiens et les manger.

38. Pour prévenir la visite des sorciers et les sorts dans son étable, le maître y apporte du chénevis en ayant soin de mettre son habit à l'envers.

39. Donner des ciseaux ou un couteau en cadeau c'est couper l'amitié, il faut ajouter une épingle pour remettre ce que les instruments tranchants auraient pu endommager.

40. Il ne faut pas s'arrêter la nuit entre quatre chemins, parce que le diable vous y attend sous la forme d'une poule noire.

41. *Dictons*. Année de noisettes, année de filles.

42. Les mouches en Janvier, autant voir les voleurs dans les greniers.

43. Chien qui hurle, mauvais signe.

44. Si l'on rencontre un loup, le premier des deux qui a vu l'autre, conserve sa voix, mais l'autre la perd.

E. Auricoste de Lazarque.

LES TRADITIONS POPULAIRES ET LES ECRIVAINS FRANÇAIS

XIII

Dufresny (1648-1724)

Superstitions

Le Chevalier. — Un fauteuil.... Je suis abîmé ; j'en ai l'obligation à un homme, un homme, Frontin, un seul homme qui me suit partout.

Frontin. — Est-ce un de ces joueurs prudents qui ne donnent rien au hasard ?

Le Chevalier. — Je n'ai jamais joué contre lui.

Frontin. — Hé ! Comment donc vous a-t-il abîmé ?

Le Chevalier. — Il a la rage de me porter malheur en s'appuyant sur le dos de ma chaise. C'est un écumeur de réjouissances, qui a la face longue d'une toise ; dès que je le vois, ma carte est prise.

Digitized by Google

Frontin. — Les Lansquenets sont pleins de ces visages climatériques, dont l'aspect change l'ordre des cartes ; rien n'est plus certain.

Le chevalier joueur, II, 3.

— Il faut convenir que le jeu est une charmante chose : J'ai remarqué que je gagne toujours sept fois de suite.

Le chevalier joueur, IV, 9.

La Joueuse. — Depuis le premier jour de ce mois-ci qui est mon mois climatérique, tout me porte malheur : hier encore je fus portée au flambeau, pour avoir vu entrer une figure d'homme ; ce maudit homme-là sçait que sa présence m'est fatale, et il a la rage de se venir mettre sur le dos de ma chaise, c'est un écumeur de réjouissances, il a la face blême, et longue d'une toise ; dès que je le vois ma carte est en l'air.

La joueuse, II, 3.

— J'ai remarqué que le bonheur m'attend toujours à ma dernière pistole.

La joueuse, II, 7.

— Achève de m'assassiner, jeu abominable.... ruinée, abimée, et toujours sur le même valet... ah ! traître de valet... tu es ma bête... tu es ma carte d'aversion... mon horreur... infâme valet de pique... homme ! que n'es-tu en vie !

La joueuse, V, 7.

— Nous sommes en décours et sur le déclin de la lune, les malades déclinent.

La malade sans maladie, I, 4.

— Notre visionnaire d'oncle appelleroit cela une fatalité d'étoile ; cela me feroit croire comme lui, aux conjonctions d'astres. Un vieillard épouse une jeune femme, une vieille veuve épouse un jeune homme ; vous voudriez épouser Valère ; voilà deux conjonctions malheureuses, qui en empêchent une heureuse.

Le faux instinct, I, 1.

— Dès que ce vieillard me vit, il jette un cri, il fut saisi d'effroi, comme s'il eût vu un spectre... lui n'osant s'expliquer, nous fit un récit obscur d'un songe qu'il avoit eu, ... mais ce qui mérite attention, c'est que ce vieillard superstitieux crut avoir lu dans les astres que j'étois passionnément amoureux.

Le faux instinct, I, 2.

Toinette. — Pour confirmer cette nouvelle au vieillard superstitieux, je le prendrai par son faible, je lui dirai que son enfant ne pouvait pas vivre, qu'il étoit né pendant l'éclipse ; il croit tout ce qu'on lui dit sur ce ton là. Il crut être mort une fois, parce qu'il

Digitized by Google

avoit été le treizième à table ; et il soupçonna un jour sa femme d'infidélité, parce qu'il avoit renversé la salière et qu'en rentrant chez lui il avoit vu le croissant à gauche.

Le Nourricier. — Bon bon ; je lui dirai que notre berger avoit ensorcelé le lait de la nourrice, et qu'il avoit dit des paroles veni meuses sur le mouton, d'où venoit la laine du maillot de l'enfant.

Le faux instinct, II, 1.

L'intendant. — Je gagerois qu'elle est morte la nuit du lundi au mardi.

Gusmand. — Justement.

L'intendant. — Car je me réveillai en sursaut ; je sentis une main froide.

Gusmand. — Elle vous disoit adieu.

L'intendant. — Je vis un fantôme invisible... là.. qui disparaissoit.

Double veuvage, II, 5.

La veuve. — Ah ! c'est la vraye voix de feu mon mari.

L'intendant. — Ingrate, perfide.

La veuve. — Son âme me reproche....

L'intendant. — Me trahir ainsi !

La veuve. — C'est son âme qui revient, fuyons.

Double veuvage, II, 19.

— Et tant d'autres (nations), sans compter la nation superstitieuse des coureuses d'horoscope ; on devroit renfermer celles-là, et détruire la nation des devineresses qui les abusent, et qui sous prétexte de deviner ce que font les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auraient jamais faites.

Amusements sérieux et comiques, VI.

— Ce misérable ! me venir dire comme si j'étois mort... cela m'a frappé ; il ne faut qu'un mot pour porter malheur.

Le faux instinct, II, 3.

— Le nombre de sept est climatérique, tout change dans la nature de sept ans en sept ans.

Le faux instinct, III, 3.

La veuve. — Hier, j'ai eu un pressentiment.

Le vieillard. — Voilà justement une dent qui me tomba l'autre jour. Je suis né sous une étoile bien malheureuse.

Le faux instinct, III, 4.

— Ne dites vous point hier, en vous couchant, certaines paroles magiques qui font voir en rêve celui que l'on doit épouser.

Le jaloux honteux, I, 4.

Digitized by Google

— Je ne me soutiens que par un petit sachet cordial qu'elle m'a mis à l'endroit du cœur. L'effet de mon cordial est visible. J'ai voulu quelquefois ôter le sachet pour un moment ; à mesure que je m'éloigne, je sens que mon cœur s'en va.

La malade sans maladie, III, 6.

Êtres surnaturels

— Les fées de l'Opéra enchantent comme les autres ; mais leurs enchantements sont plus naturels, au vermillon près. Quoiqu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes sur les fées du temps passé, on en a fait encore sur les fées de l'Opéra....

Amusements sérieux, V.

Blason

— C'est grand dommage
D'envoyer aux Normands une fille si sage ;
Car fille sage apparemment
Sera fidèle en mariage :
Et femme fidèle avec mari Normand
C'est grand dommage.

Double veuvage, III, 7.

— Votre générosité me feroit trembler si nous n'étions pas Normands ; mais nous nous sauverons par un faux-fuyant.

La malade sans maladie, II, 7.

— Une honnête fille et un Normand ne se disent oui que le plus tard qu'ils peuvent.

La malade, IV, 2.

— Tous les Normands se tiennent par la main, et je mène la clique ; comptez notre procès perdu.

La malade, IV, 4.

— En disant mal des deux je ne suis point menteur.
Quoique je sois natif de Falaise.

La réconciliation, I, 9.

— De Falaise il a l'air ; sa parure est normande,
Parure à double entente, on ne sçait ce qu'il est.

La réconciliation, II, 4.

— Il est brave guerrier et plaideur très habile ;
Tels étoient ses ayeux, la terreur des humains
A la plume à l'épée, exploiteurs à deux mains.
La noblesse Normande ainsi court à la gloire.

La réconciliation, II, 4.

Digitized by Google

— Se réconcilier veut dire en Normandie
Se le donner plus beau pour vexer l'ennemi.

La réconciliation, III, 8.

— Mais au pays Normand l'air est froid et malin,
Tout s'y ressent du vent de bize :
N'en attendons ni bon vin ni franchise.

Chansons, n° 2.

— *Falaise*... ..... Un non
Bien souvent veut dire, oui.
Nérine. — Dans le normand langage.
Oui, c'est-à-dire non.

La réconciliation, III, 11.

— Vérité souffrit mainte avanie.
Chez le Gascon la gêne on lui donna,
Et son procès fut fait en Normandie.

Le Puits de la Vérité.

— A Falaise on l'a vu marquis et procureur ;
Dans la ville du Mans il s'établit ensuite ;
Là les plus fins Manceaux admiroient sa conduite ;
Ce fut là qu'on en vit quelques échantillons :
Il achetoit sous main de petits procillons,
Qu'il sçavoit élever, nourrir de procédures,
Il les empâtoit bien et de ces nourritures
Il tiroit de bons et gras procès du Mans.

La réconciliation, IV, 3.

— Nous ne quitterons point Paris la bonne ville,
Pour épouser au Mans un marquis à dindons.
Et nous ne sçavons pas engraisser des chapons.

La réconciliation, V, 4.

— Il avoit pris cette eau de la Vérité en intention de la faire boire devant des témoins à un Manceau qui lui devoit un dépôt.

Le Puits.

— Nul généalogiste encore jusqu'à présent
N'a pu nous bien prouver, si là-bas vers le Maine
Autrefois le procès fut père de la haine,
Ou si la haine y fut la mère du procès.

La réconciliation normande, I, 2.

— On voit passer la haine au Mans de père en fils,
Comme à Paris l'amour passe de mère en fille.

La réconciliation, III, 11.

— J'emprunte en badinant ; mais jé rends tout dé bon.
Car en ce cas mon cher, jé né suis point gascon.

Le mariage fait et rompu, II, 5.

Digitized by Google

— C'est un Pérou, disoit-elle, que la langue d'une habile femme.

Le Puits.

Proverbes

— Vous soutenez tout cela comme un César.

Double veuvage, II, 5.

— Un père a, comme on dit, pu d'âge que sa fille.

La coquette de village, II, 8.

— J'irai rejoindre après ma chalouppe ;
Heureux qui suit sa femme avec le vent en poupe.

Le Mariage, II, 7.

— La faveur populaire est un flux et reflux.

Le Mariage, III, 2.

— Ma foi quand la honte et le vin sont tirez, il faut les boire.

La réconciliation, IV, 3.

— C'est de ce conte qu'est venu le proverbe arabe qui dit à propos des grands seigneurs que leur grandeur et leurs soins accablent, ils ont une vallée de corneilles dans la tête.

Conte arabe.

— Au public de bon cœur je redonne aujourd'huy
Tout ce que le public m'envoye.
Ce sont les étrennes de l'Oye.

Poésies diverses.

PAUL SÉBILLOT.

NÉCROLOGIE

JEAN FLEURY

Jean-François-Bonaventure Fleury était né le 14 février 1816 à Vasteville (Manche), il est mort le 17 août 1894, à Gréville (Manche), village dont le nom est bien connu comme pseudonyme de Mme Henry Gréville, fille de notre regretté collègue. Jean Fleury a laissé une œuvre pédagogique considérable et d'intéressantes études littéraires, parmi lesquelles *Rabelais et son œuvre*, 1877, 2 vol. in-8. Il avait été attiré de bonne heure par les choses populaires ; en 1841 et en 1842, il publia dans l'Annuaire de Cherbourg et de Valognes les *Traditions populaires de l'arrondissement de Cherbourg*. En 1883

Digitized by Google

parut dans la collection des littératures populaires de toutes les nations, la *Littérature orale de la Basse-Normandie* (Hague et Val de Saire) in-16, l'un des meilleurs ouvrages sur le folk-lore normand ; l'*Essai sur le patois normand de la Hague*, 1886, in-8, contient aussi beaucoup de renseignements qui intéressent nos études. Au congrès des traditions populaires de 1889, il envoya un mémoire sur les superstitions russes.

Il était chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, commandeur de Saint-Stanislas et de Sainte-Anne ; à St-Pétersbourg il a été chargé jusqu'à sa mort de la chaire de lecteur en langue française à l'Université. Jean Fleury fut l'un des premiers adhérents à la Société des Traditions populaires, dont il était membre perpétuel ; il faisait également partie de la Société de Linguistique et de Folk-Lore Society. Il fit pendant de longues années la critique littéraire dans le Journal de Saint-Pétersbourg, et nul n'a plus que lui contribué à faire connaître le traditionnisme français au public russe. C'était un excellent confrère, dont ceux qui ont eu des rapport avec lui garderont le meilleur souvenir, et son nom ne pourra être oublié par ceux qui s'occuperont du mouvement traditionniste en France au XIXe siècle. P. S.

BIBLIOGRAPHIE

L. Sudre. *Les sources du roman de Renart*. Paris, E. Bouillon, éditeur, 1893, VIII-356 pages in-8. (12 fr.).

L'une des compositions les plus originales du moyen-âge, le *Roman de Renart*, a été, dans ce siècle, l'objet de travaux importants consacrés à soutenir les thèses les plus opposées sur sa composition et son origine. Pour ne parler que des principaux érudits qui s'en sont occupés, tandis que J. Grimm prétendait y retrouver une épopée animale d'origine germanique (1), opinion adoptée par Rothe (2), P. Pâris (3) réduisait à néant cette théorie et lui en substituait une autre d'après laquelle le Roman de Renart aurait pour origine les fables ésopiques remaniées par les clercs : ce nouveau système, quoique énergiquement

1. *Reinhart Fuchs*, Berlin, 1834, in-8.
2. *Les Romans du Renard examinés*, Paris, 1845, in-8.
3. *Nouvelle étude sur le Roman de Renart*, à la suite des *Aventures de Maître Renart et d'Ysengrin*, Paris, 1861, in-12.

Digitized by Google

combattu par Jonckbloet (1) resta longtemps en faveur. Jusqu'alors les auteurs n'avaient eu à leur disposition que l'édition de Méon, complétée par Chabaille ; celle donnée par E. Martin (2) a mis aux mains des érudits un texte bien autrement satisfaisant. M. Sudre a pu, de la sorte, reprendre l'étude de la question avec plus de succès que ses devanciers ; en même temps, il possédait ce qui leur avait manqué à tous, la connaissance du russe, ce qui lui a permis de profiter des travaux de Kolmachevsky sur l'épopée animale (3).

Je n'examinerai pas en détail tout ce volume, je signalerai seulement d'une manière générale la méthode et la conscience apportées par l'auteur (4) dans cet article, je ne m'arrêterai que sur les points qui semblent démontrer que l'influence orientale, exercée sur la tradition orale, a eu sur la formation des contes dont la réunion a fourni plus tard le sujet des branches de Renart, une influence plus grande que M. Sudre n'est tenté de l'admettre. C'est donc, entre sa théorie et la mienne, une différence du plus au moins.

L'auteur accepte, dans son intégrité, la thèse de M. Krohn (5) pour une partie de l'origine des contes du renard, et, l'étendant au folk-lore animal de l'Europe centrale, il admet que « tel que nous le possédons, il est en grande partie composite et n'a rien de visiblement autochtone. Ses éléments sont doubles : une partie nous a été fournie par le nord ; l'autre, la plus considérable, nous vient du fond de l'Asie ».

Pour justifier cette théorie dans ce qu'elle a d'absolu, il faudrait que les contes d'animaux venus du nord fussent indépendants et différents de ceux venus de l'Orient ; qu'on ne rencontrât pas, parmi ces derniers, des thèmes identiques à ceux qui forment le sujet de quelques-uns des premiers. Evidemment, si telle

1. *Etude sur le Roman de Renart*, Groningue, 1863, in-8.
2. *Le Roman de Renart*, 4 vol. in-8. Strasbourg et Paris, 1882-1887.
3. *Jivotny epos na zapdie iou Slavian*, Kazan, 1882, in-8.
4. En particulier le soin donné à la liste bibliographique des sources qu'il à consultées. Il y aurait plus d'une lacune à relever, mais cette liste est un modèle d'exactitude si on la compare à celle publiée par M. Bédier à la suite de son volume sur les *Fabliaux* (Paris, 1893, in-8, appendice), et qui montre combien ses informations sont incomplètes, malgré sa prétention d'épuiser la question. Je n'ai pas ici à faire la critique du livre de M. Bédier, mais on me permettra de donner, entre cent, une preuve de ce que j'avance. P. 54, il annonce qu'il a dressé un tableau synoptique des traductions du *Pantchatantra* et du *Kalilah et Dimnah* et ses sources sont uniquement Lancereau (1870) et Landau (1884). Il eut été au moins convenable de choisir des informateurs plus modernes et surtout plus complets, soit le tableau placé par Attaï et Riabnine en tête de leur traduction du *Kalilah et Dimnah* (1889) ou celui donné par Jacobs avec sa réimpression de la version de North (1888), ou celui joint par Leith-Falconer à sa traduction de la version arabo-syriaque (1885). En réalité, le tableau de M. Bédier est aussi incomplet que celui de M. Muller, qui date, il faut le dire, de 1870. On n'y trouve mentionnées ni les deux versions slaves (imprimées toutes deux) dérivées du grec ; ni la version syriaque faite sur l'arabe, publiée par Wright et traduite par Leith-Falconer ; ni l'édition de Boulaq, du Kalilah et Dimnah, plus complète que le texte de Sacy ; ni la traduction du texte arabe par Attaï et Riabnine, la plus complète et la plus fidèle, ni l'édition de Jean de Capoue par Puntoni, etc., etc., etc. M. Bédier, à propos de la version grecque, ignore la seule édition complète qui en ait été donnée : celle de Puntoni ; il confond l'édition incomplète de Stark, avec celle des prolégomènes par Aurivillius et la traduction en grec moderne par Galanos, etc. J'en aurais trop long à dire rien que sur ce seul point et je dépasserais l'étendue d'une note ; mais on pourra apprécier la valeur des articles complaisants où l'on nous apprend que M. Bédier « a étudié *tous* les documents *avec un soin minutieux* ».
5. *Bär (Wolf) und Fuchs, Suomalais-ugrilaisen Seuran Aikakauskirja*, VI, Helsingfors, 1889.

Digitized by Google

aventure du renard et de l'ours, relevée dans les contes finnois, lapons, islandais, slaves ou lithuaniens, ne se rencontre là et dans les aventures de Renart en France, où ils ont pu être apportés par l'élément germanique, la thèse est exacte dans toute sa rigueur. Mais si ces contes existent aussi, avec les mêmes particularités, dans les littératures orientales, y compris celles des populations à demi-sauvages de l'Afrique, nous nous trouvons en présence d'une difficulté qu'il ne paraît pas possible de résoudre, à moins d'admettre un facteur commun de transmission. Il ne s'agit pas, bien entendu, de remonter à une origine indienne, vraie ou fausse de tous les contes, et je laisse absolument de côté la méthode trop simple, d'après laquelle toute fable, créée dans l'Inde, a été régulièrement transportée en Europe à une époque historique. La découverte de fables assyriennes et de contes égyptiens, antérieurs au bouddhisme longtemps considéré comme le créateur des récits d'imagination adaptés à son enseignement, nous a montré ce qu'il y a de faux dans cette théorie prise dans le sens le plus rigoureusement absolu. Dans bien des cas, toutefois, et même dans la plupart des cas, il faut reconnaître qu'elle est vraie, et l'étude approfondie des rapports des divers groupes de contes dans les littératures orientales, prouve que la théorie de Benfey, de Schiefner, de Cosquin ne saurait être contestée sur un grand nombre de points.

Je reviens à la réserve que j'ai faite toute à l'heure sur ce que la thèse de M. Sudre peut avoir de trop absolu et je citerai plusieurs versions orientales qui lui ont échappé dans les sujets qu'il a examinés (1).

Ainsi, il a eu raison de remarquer que la scène du *Lion malade*, n'a rien de commun, en dépit de l'assertion de Potvin, avec le premier livre du *Pantchatantra*, mais le sujet a été traité dans d'autres ouvrages orientaux. Je prendrai un des plus anciens, le *Kitâb al Azkia* d'Ibn el Djouzi, mort en 597 hég. (1200 de notre ère), car cette version présente des traits originaux (2).

« Le lion tomba malade et reçut la visite des bêtes féroces et des animaux sauvages à l'exception du renard. Le loup le dénigra et le lion lui dit : Avertis-moi quand il viendra. Lorsque le renard se présenta, le loup en informa le lion. Le visiteur savait ce qui avait été dit sur son compte. Où étais-tu, père du petit fort (var. père des cavaliers) ? lui demanda le lion. — Je cherchais un remède pour toi. — Et lequel as-tu trouvé ? — On m'a recommandé de te faire coudre dans la peau des jambes du loup (var. du père du poil ras). Aussitôt le lion frappa lui-même la jambe du loup et l'écorcha sans rien laisser. Le loup sortit : son sang coulait sur ses pattes ; en s'en allant, le renard passa près de lui et cria : Eh ! celui aux bottines rouges, quand tu seras chez un roi, fais attention à ce qui te sortira de la tête ». — Pour le conte du partage qui existe souvent avec des ressemblances frappantes entre diverses recensions orientales, je me permettrai de renvoyer à la liste comparative que j'ai donnée

1. La bibliographie de M. Krohn est également très incomplète en ce qui concerne l'Orient. Cf. *op. laud.* p. 127-129.

2. Le Qaire, 1304 hég., petit in-4, ch. XXXIII, p. 188. On le retrouve aussi dans les *Naouadir* d'El Qalyoubi, n. 85, p. 36 ; dans le *Mostat'ref* d'El Ibchihi (t. II, ch. LXII, p. 128) ; dans le *Nefhat el Yemen* d'Eh Chirouâni, reproduit par Arnold, *Chrestomathia arabica*. C'est d'après ce dernier texte qu'une version nouba en dialecte de Dar el Mahass a été publiée par Reinisch (*Die Nuba-Sprache*, t. I, Vienne, 1879, in-8, p. 249) : elle importe peu à l'histoire du conte, mais le même auteur en a donné une recension indigène en dialecte de Fadidja (t. I, p. 198) : *le lion, la hyène, le renard et le lièvre* : la hyène a calomnié le renard et celui-ci persuade au lion de manger, s'il veut guérir, du foie de la hyène.

Digitized by Google

dans un volume qui paraissait en même temps que celui de M. Sudre (1). — Pour cette première partie, où le lion joue un des principaux rôles, il admet une origine orientale (2), mais je la crois moins lointaine qu'il ne le pense (3).

Dans la seconde partie, celle qui dérive uniquement, d'après M. Sudre, du groupe septentrional où l'on rencontre l'ours, remplacé quelquefois par le loup, la donnée primitive de *Renard adultère* existe encore en arabe, adaptée aux mœurs orientales. — Je serais également désireux de connaître l'opinion de M. Sudre, à propos de l'aventure de Renart et du Vilain Liétard, sur la forme berbère de ce conte telle que je l'ai recueillie chez les Beni Menacer (4). Pour l'aventure de la pêche (Renard et l'ours), M. Sudre a conclu avec raison que le conte a eu pour but tout d'abord d'expliquer pourquoi tel ou tel animal n'a qu'une courte queue, et que plus tard, seulement, on introduisit un nouveau personnage qui devait inciter le héros à cette pêche, au cours de laquelle la mutilation devait avoir lieu. Il existe, sur des points très éloignés l'un de l'autre, deux variantes qui méritent d'être signalées. Chez les Ossètes du Caucase (5), le renard, poursuivi par le loup, a perdu sa queue ; ayant trouvé des poissons, il dit aux autres renards que c'est en la laissant pendre dans l'eau qu'il les a pris; ils veulent l'imiter, mais il gèle pendant la nuit, leurs queues sont prises dans la glace, et ils sont obligés de les laisser, en sorte que le loup ne peut reconnaître son ennemi. Dans un conte berbère que j'ai recueilli à Ouargla, il ne saurait être question de glace, mais le renard, pour éviter d'être puni par le lion qui le reconnaîtra à l'absence de sa queue, amène ses cousins dans un jardin rempli d'oignons et attache leurs queues à de jeunes palmiers ; elles sont arrachées dans les efforts qu'ils font pour échapper au maître du jardin (6).

A propos du chapitre consacré à Renart et Isengrin dans le puits (IIIe partie ch. II), M. Sudre, qui a connu par la *Disciplina clericalis* de Pierre Alphonse, la variante d'après laquelle le renart persuade au loup de descendre, en feignant que l'image de la lune est un fromage, au fond du puits, pense que cette forme du conte demeure étrangère au Roman de Renart, car dans celui-ci, il n'est pas

1. *Etude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*, Paris, 1893, in-8 p. 175-178. Aux sources indiquées, il faut ajouter Ech Cherichi, *Commentaire des Séances de Hariri*, Boulaq, 1300 hég., 2 v. in-4, t. I, p. 19.

2. P. 140. « Nous croyons avoir établi que les originaux de ces contes, orientaux quand on remonte très haut dans l'histoire, sont grecs si l'on se borne à envisager la filiation la plus proche ».

3. A cette occasion je citerai d'autres fables arabes où le lion joue un rôle important et qui ne sont guère connues : *L'homme et le lion* (El Meidâni, éd. de Boulaq, II, 111) ; *le lion et le renard*, cité d'après Younès (id. II, 161 ; cf. Marie de France, f. 60, *Du Goupil et de l'Ourse* et la dernière partie d'un conte souahili : *Le lion, la hyène et le lapin*, ap. J. Becker, *La Vie en Afrique*, (t. II, p. 260-262) : *L'homme, le lion et l'ours* (Ibn el Djouzi, *Kitâb el Azkia*, p. 190 et El Qalyoubi (*Natouddir* p. 39) ; *Le lion, l'ours et l'homme* (*ibid*, p. 39) ; *Le lion et les trois taureaux* (Meidani, I, 21) ; *Le lion et le chasseur* (*Mille et Une Nuits*, éd. Habicht, t. VIII, p. 74-75) ; *Les renards, le loup et le lion* (*Mille et Une Nuits*, éd. Habicht, t. VIII, p. 137-140), etc.

4. Cf. *Contes berbères*, Paris, 1827, in-18, p. 6, conte 3, *le lion, le chacal et l'homme*. Le texte a été publié dans la seconde série de mes *Notes de Lexicographie berbère*, Paris, 1885, in-8, p. 102 et suivantes. Certains détails (comme la légende sur le *nims*), montrent bien qu'il ne s'agit pas d'un emprunt moderne.

5. Schiefner, *Zwei ossetische Thiermärchen. Mélanges asiatiques de l'Académie Impériale de St-Pétersbourg*, 1864, t. V, conte II, p. 201 et suiv.

6. *Etude sur la Zenatia du Mzab, de Ouargla et de l'Oued Rir'*, p. 139-144. Ce trait est encore indiqué dans un conte berbère en dialecte de Bougie. — Bib. Nat., fonds berbère, n° 1 : *La panthère, le chacal et le hérisson.*

Digitized by Google

question de fromage. Mais une des versions arabes, telle que la donne Ech Cherichi, dans son *Commentaire des Séances* de Hariri, se termine précisément par une affabulation qui rappelle celle du poème et celle d'un conte des nègres de la Caroline cité par M. Sudre. « La hyène suivit ce conseil et descendit pendant que le renard montait dans l'autre seau. Ils se rencontrèrent au milieu du puits. Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle. — C'est ainsi que les marchands se succèdent, dit-il ; et ce mot passa en proverbe ». Une autre recension arabe a supprimé le fromage et la réverbération de la lune, se rapprochant ainsi du thème primitif suivant M. Sudre. La moralité est modifiée de la sorte : « C'est ainsi que les gens altérés se succèdent » (1). Pour le chapitre consacré à Primaut chanteur et glouton, c'est avec raison que l'auteur y reconnaît un des thèmes qui primitivement n'avaient pas pour base l'animosité, devenue plus tard traditionnelle, entre le renard et le loup. C'est ainsi qu'au Mzab, le même conte met en scène un lièvre et un chacal (2).

M. Sudre énumère ensuite (p. 274) quelques aventures du renard qui paraissent, suivant lui, faire partie de la collection des trouveurs. Il y aurait encore lieu de citer pour plusieurs d'entre elles un rapprochement avec des versions orientales : ainsi pour le nombre des ruses du renard (3) ; l'habileté du colimaçon en lutte avec le renard (4) ; de même pour le renard et le coq (5). Dans l'épisode de Renart et Drouin, le conte transilvanien de la mésange est composé, comme le fait remarquer avec raison M. Sudre (p. 305), de deux éléments (6) : la menace du renard d'abattre l'arbre où se trouve le nid de la mésange et la vengeance de cette dernière. Le premier élément se rencontre presque identiquement dans un conte en nouba (7) : *Le canard sauvage, le renard et le corbeau*, et dans un conte berbère : *Le chacal, l'alouette, la cigogne et la laie* (8), ce qui suppose une origine arabe, mais l'intervention du corbeau (dans Jean de Capoue, un moineau en berbère, une cigogne) n'existe plus qu'en finnois, et en nouba. Dans cette dernière version cet épisode est suivi de la ruse du renard qui fait le mort pour s'emparer du corbeau ; mais celui-ci lui échappe en le trompant et en le persuadant de le jeter du haut d'une montagne pour accomplir une prédiction.

La conclusion de M. Sudre, à laquelle on peut s'associer pour les grandes lignes, est que, sauf une branche qui est une transcription d'un ouvrage latin, les autres dérivent de la tradition orale. Celle-ci n'est ni purement classique, ni purement orientale : c'est un mélange de diverses sources. Les observations que

1. Meïdâni, II, 77. La suppression d'un point dans le mot arabe (*nedjâr* pour *tidjâr*) explique ce changement.
2. Cf. *Contes berbères*, n° 2, *le lièvre et le chacal*. Dans un conte de Ouargla, le lièvre est remplacé par le hérisson.
3. Cf. entre autres les versions berbères, arabe et sibérienne citées dans les notes de mes *Contes berbères*, p. 131-134.
4. Cf. la version Zouaoua : *le hérisson et le chacal*, dans mes *Contes berbères*, n° 6, et dans les rapprochements indiqués p. 139, un conte chinois et deux contes malgaches.
5. Cf. *Etude sur la Zenatia*, notes p. 182-183.
6. Il en est de même dans un conte finnois : E. Schreck, *Finnische Märchen*, L. II, ch. I, 3e aventure.
7. Reinisch, *Die Nuba-Sprache*, p. 213. Dans la version de Jean de Capoue (éd. Puntoni, Pise, 1884, in-8, ch. XVII, p. 264) le renard menace de monter sur l'arbre. — En nouba, en finois et en allemand de Transylvanie, d'abattre l'arbre avec sa queue.
8. Mouliéras, *Légendes et contes merveilleux de la Grande-Kabylie*, 2e fascicule, p. 227. Paris, 1894, in-8.

Digitized by Google

j'ai faites ne contredisent pas cette théorie : elles ont pour but d'indiquer, à l'occasion de la partie orientale (1), les versions que M. Sudre n'a pas connues et dont il aurait fallu, à mon avis, tenir compte pour que la démonstration fût complète. Le livre des *Sources du Roman de Renart* n'en demeure pas moins un des plus sérieux et des plus consciencieux qui aient été écrits, non pas seulement sur cette question spéciale, mais sur le folk-lore.

RENÉ BASSET.

V. Bogisic. Narodne piesme iz starijich naïviché primorskikh zapissa (*chansons populaires des anciens recueils manuscrits, surtout riverains*). Belgrad, 1878.

Mieux vaut tard que jamais.... Il y a plusieurs années déjà que nous avions à signaler l'apparition d'un livre remarquable de notre honorable collaborateur M. Bogisic (Bogichitch), éminent savant slave, ancien professeur de l'Université d'Odessa et aujourd'hui ministre de la justice au Monténégro. Le nom de l'auteur et ses hautes qualités si reconnus nous épargnent des louanges que nous pouvons faire à son ouvrage et nous n'avons qu'à donner son contenu. C'est un recueil des anciennes chansons épiques serbes qui s'appellent *bouharichtitzé*, c'est-à-dire les chansons bulgares, parce qu'elles étaient chantées par les rapsodes qui portaient en Serbie, on ne sait pas pourquoi, le nom de *Bulgares*. Ces chansons proviennent pour la plupart de la Serbie riveraine, c'est-à-dire de la Dalmatie et du Monténégro. Leur originalité extérieure consiste en ce que chaque vers ait quinze syllabes, avec la césure après la septième. Leur contenu, ce sont les exploits des héros de la nation serbe, la lutte contre les Turcs, etc. Parmi les noms de ces héros nous rencontrons ceux de Miloch Obilitch, de Kralevitch Marco, de Miloch Dragilovitch, du prince Lazar, d'Etienne, de Vouk Brankovitch, des princesses Militza, de Voukosava, etc., ainsi que les noms des souverains étrangers : de Soliman de Turquie, de Mathias et de Vladislas de Hongrie, etc. Ces noms nous indiquent déjà que les rapsodies sont bien anciennes. D'après l'opinion de M. Bogisic elles pouvaient être composées à partir du XIV-XVe s. jusqu'à la fin du XVIIe. A la moitié du XVIIIe elles commencent déjà à disparaître et en effet les dernières de ces chansons étaient recueillies à la fin du XVIIIe. M. Bogisic les exhuma des archives des anciens monastères serbes, des bibliothèques nationales de Zagreb, de Doubrovnik, etc., où elles étaient ensevelies parmi les autres manuscrits slaves. Le texte des chansons est précédé d'une préface de M. Bogisic où il les traite très largement et très savamment au point de vue philologique, littéraire, historique et géographique. Enfin le petit dictionnaire explique les mots anciens dont le sens est presque perdu même dans la langue serbe moderne. C'est un livre à étudier que nous ne saurons assez recommander aux savants et aux amateurs.

TH. V.

1. A propos de ce mot « oriental » je dois relever une confusion faite dans l'emploi de ce mot qui est pris pour synonyme d'indien (p. 62). Cette confusion, involontaire chez M. Sudre, paraît au contraire voulue chez M. Bédier pour qui c'était un moyen de simplifier la discussion à son avantage en n'ayant affaire qu'à la seule théorie indianiste contre laquelle il avait beau jeu.

Digitized by Google

M. A. Dikarev. Programma dla etnografitcheskaho izsliédovania narodnoi jizni etc. (*Questionnaire pour les recherches ethnographiques sur la vie populaire au point de vue de la famine et du choléra*). Ekaterinodar, 1894.

Parmi les problèmes les plus importants de nos études de folk-lore, c'est sans doute la *psychologie populaire* qui occupe une des premières places. En étudiant les superstitions et les croyances, en recherchant leurs origines, nous poursuivons le but principal qui consiste dans l'explication de mouvements psychologiques des masses populaires. Dans ce but, on ne peut pas assez insister sur l'importance des études du folk-lore moderne, des traditions qui se forment pour ainsi dire devant nos yeux. C'est à ce point de vue que nous intéresse avant tout le Questionnaire de M. Dikarev, consacré aux croyances et racontars divers qui ont paru tout récemment sous l'influence funeste des grands sinistres qui ont ravagé et ravagent encore l'Ukraine et en particulier le pays des Cosaques de la mer Noire.

On sait quels tristes évènements ont accompagné l'année passée les mesures prises par le gouvernement russe et par les conseils généraux (*zemstvo's*) contre le choléra. Dans plusieurs localités, les paysans ont refusé tout secours médical, ont chassé les médecins et dans quelques cas les ont maltraité de la manière la plus déplorable. Parmi les causes bien nombreuses de ces faits, les superstitions, les croyances et les racontars divers ont joué un rôle très important. Voici pourquoi nous trouvons sur les premières pages du Questionnaire de M. Dikarev des questions concernant non seulement le folk-lore, mais l'enseignement public, l'état des écoles, nombre des bibliothèques, etc. Après cela suivent les questions sur les signes de l'arrivée prochaine d'Antechrist et du jugement dernier. C'est parce que la crainte de la famine et du choléra est intimement liée dans l'imagination populaire avec l'idée de la fin du monde. Des questions de M. Dikarev, nous apprenons que par exemple les statisticiens ont été soupçonnés par le peuple d'être les apôtres d'Antechrist et même aux couleurs diverses de leurs fiches on a attribué une signification lugubre. Tous leurs travaux, ainsi que toutes les mesures des médecins et des vétérinaires, comme nous voyons dans la préface de l'auteur, ont pour but dans les yeux du peuple la diminution de la population ; ils empoisonnent l'eau, ils enterrent les vivants pour affaiblir les forces du Tsar... Ce sont ses ennemis : les juifs, les seigneurs, les jeunes gens instruits. Ils sont payés par les autres ennemis plus importants : par l'*Anglaise* (la reine), par les Allemands et surtout par la Chine. Cette dernière a une mission providentielle de conquérir le monde entier, après quoi viendra l'Antechrist et aura lieu le jugement dernier. Il y a d'autres signes encore : c'est par exemple un enfant qui se transforme dans les fonts de baptême en poisson, en cierge, ou en pain ; c'est une vache ou un coq qui annoncent d'une voix humaine l'approche des sinistres. Les questions spéciales sur le choléra nous racontent qu'il voyage sous diverses formes, qu'il était transporté dans le bonnet rouge d'une femme, que ce sont les Cosaques du Don, les sectaires qui le répandent, etc... Puis une série de questions sur le *sort* ou prédilection suprême, ses personnifications etc., sur les mesures diverses pour l'éviter. Dans les questions sur la mauvaise récolte, nous rencontrons par exemple la croyance que c'est à cause du changement de costume populaire que Dieu envoie la famine, que la mode est l'invention du diable vivant dans l'eau, que la mauvaise récolte est produite par les sorciers et les sorcières, que ce sont les femmes mariées

Digitized by Google

ne couvrant pas leurs têtes qui dissipent les nuages apportant la pluie, etc... Les questions consacrées aux insectes nuisibles pour les blés renferment aussi des indications sur l'existence de plusieurs superstitions très intéressantes : faut-il regarder comme un péché l'extermination des sauterelles et d'autres insectes ; quelles prières et quels charmes existent contre eux ; quels conseils a donné la Sainte Vierge aux paysans pour se débarrasser des insectes ; est-ce qu'on peut se débarrasser d'eux ayant enterré l'un d'eux dans un cercueil avec tous les rites funéraires ?... etc.

Le Questionnaire de M. Dikarev est très large ; il sort des limites du folk-lore en comprenant la géographie et la statistique de la localité où on recueille les faits, les mesures d'hygiène publique, l'activité du personnel médical, le fonctionnement des hôpitaux, les crimes et délits pendant la famine et le choléra, la bienfaisance, etc... L'auteur donnne même les indications philologiques pour conserver dans les récits recueillis leur caractère linguistique. Nous sommes bien loin de lui reprocher tout cela ; au contraire, nous croyons que de cette manière son enquête sera plus scientifique et plus fructueuse et donnera des matériaux très sérieux. L'abondance de ces matériaux est hors de doute si l'on peut juger par le questionnaire qui est composé évidemment sur le fond des faits déjà recueillis. Le nom de l'auteur qui est déjà très connu par ses travaux ethnographiques, garantit bien suffisamment que les matériaux seront confiés à un savant très sérieux et très dévoué.

TH. V.

G. Georgiakis et Léon Pineau. *Le Folk-lore de Lesbos.* Paris, Maisonneuve, 1894, p. in-12 elzevir de pp. XX-372.

Ainsi que le déclare M. Léon Pineau dans sa préface, la matière de ce volume est due à M. Georgeakis, et il a eu raison de constater, avec une franchise qui n'a pas toujours été observée, la part qui revient à son collaborateur. Il lui reste le mérite d'avoir donné à M. G. venu en France pour étudier le français, le goût du traditionnisme, et il n'y a qu'à le féliciter d'avoir formé un bon élève.

Les cinq sixièmes environ de l'ouvrage sont occupés par ce que j'ai appelé et bien d'autres après moi la littérature orale. Les Contes sont au nombre de 31. a) 13 féeries et contes merveilleux, b) 4 contes d'animaux, c) 3 enigmatiques, d) 5 contes satiriques, e) 6 c. et récits divers. Les chansons se divisent en Berceuses. (4) ch. de danse, (6) ch. de Kleftes, (7) chansons d'amour, (33) chansons nuptiales, (5) chants funèbres, (3) ch. diverses, (12) chans. de l'année, (4) Proverbes, Devinettes. Ces deux dernières séries ont été mises avec le folk-lore, alors qu'il était plus rationnel de les rattacher à la littérature orale. Cette légère critique ne porte que sur la classification ; j'en ferai une autre aux références qui sont souvent incomplètes, et qui parfois manquent totalement à des contes ou à des chansons, dont les parallèles existent cependant. Il aurait mieux valu s'abstenir de références, ou les borner aux contes et aux chansons de la presqu'île des Balkans et de la Grèce et des îles helléniques, ou bien aux souvenirs de l'antiquité qui sont souvent très reconnaissables en maints endroits du livre. J'aime mieux la table analytique et alphabétique des contes, qui facilitera les recherches, bien qu'elle eût pu être un peu plus détaillée. Il y a des contes où l'on retrouve beaucoup des épisodes des contes antiques qui nous ont été conservés ; ils sont, ainsi que tout le reste du livre, très bien recueillis. Pour les chansons, dont plusieurs sont jolies

Digitized by Google

et originales, il aurait été désirable de donner quelques textes avec des spécimens de mélodies. Il y en a beaucoup qui roulent sur des thèmes amoureux, ainsi qu'on devait s'y attendre d'un pays où le culte de Vénus a été si longtemps en honneur ; il en est même d'une nature érotique que nos mœurs modernes ne permettent de publier que dans des recueils spéciaux. La partie qui a trait au folk-lore proprement dit est très-curieuse ; on y trouve des coutumes relatives à l'armée, au mariage, aux animaux, et une série de « miettes », d'un grand intérêt. Cet ouvrage que nous ne faisons qu'analyser rapidement est très-digne de figurer dans la Collection des Littératures populaires de toutes les nations, dont il forme le trente-et-unième volume, et il est à souhaiter que cette précieuse collection, interrompue depuis quelque temps, s'enrichisse de plusieurs ouvrages de cette valeur.

J'apprends au dernier moment que le gouvernement turc a interdit la vente en Turquie du F.-L. de Lesbos ; je ne vois pas quelle raison a pu l'y déterminer.

P. S.

Slaviévi gori (Rodopi), spisanie za narodni oumotvorenia naouka, etc. (*Monts Rhodopes, revue des traditions populaires, des sciences sociales, etc., paraissant sous la direction de M. Chichkov, chaque mois excepté de Juillet et d'Août*). Plovdiv (*Philippopoli*), 1894, Nos I, II, III (Avril, Mai, Juin).

Un nouveau confrère encore... et pour cette fois au-delà des Balcans à la résidence fabuleuse d'Orphée lui-même. Malgré l'existence de l'excellent et volumineux Recueil du Ministère de l'instruction publique à Sophia, malgré la quantité d'autres publications consacrées aux traditions populaires, que nous avons mentionné plusieurs fois déjà, il y a donc une place en Bulgarie pour une Revue folkoriste, qui n'est pas du tout insignifiante, en contenant 52-56 pages chaque fascicule et paraissant mensuellement. Nous en avons devant nous les trois premiers. Il y a là-dedans un peu de belles-lettres, la description oro et hydrographique des Monts Rhodopes, un article sur l'organisation économique de la population locale, un autre article intéressant sur l'état sanitaire du pays et enfin presque la moitié de ces fascicules est consacrée au folk-lore local. *Les usages nuptiaux à Oriékhov*, par M. Chichkov, *les formules de salutation*, etc., *les chansons populaires*, par M. Chichkov aussi ; *les croyances populaires* par M. Mavrodièv ; *la médecine populaire*, *les charmes et les incantations* par M. Chichkov ; *les conjurations et les malédictions* par M. Chichkov, *les fêtes et les réjouissances populaires chez les Pomaques* par M. Constantinov, etc. Tout cela comme nous voyons ne sort pas des limites du pays des Rhodopes. Nous ne saurons jamais insister assez sur l'importance énorme de telles études locales et nous n'avons qu'à féliciter l'œuvre excellente de M. Chichkov en lui souhaitant tous les succès.

Th. Volkov.

Digitized by Google

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Comte de Charencey. *Le Folk-lore dans les deux mondes.* Klincksieck, 1 vol. in-8.

Abbé Vion. *M. Ernest Auricoste de Lazarque.* Metz, in-8 de pp. 24. Extrait des Annales de l'Académie de Metz.

Contient une Bibliographie des travaux de notre regretté collègue.

P. Fagot. *Folk-lore du Lauraguais*, sixième partie. Albi, G. Nougues, in-8.

Ce fascicule contient I. Légendes (Les pierres de Naurouse ; quand elles se rejoindront la fin du monde arrivera ; c'est pour l'empêcher que l'on jetait des cailloux entre leurs fentes. Las peiros de trouveire ; les traucs ou excavations ; les Motos ou tumali). — II. Superstitions (Enfantines, êtres fantastiques dont on fait peur aux enfants). Superstitions diverses (abeilles, œufs, oiseaux divers, rat, boulangerie, etc.), ces superstitions sont en patois ; elles auraient besoin d'être accompagnées de notes ou d'une traduction française. — III. Les êtres des superstitions (le drac, la fado, le fatiliero, le sourcie, le diable). Médecine populaire (remèdes de bonnes femmes).

Almanach des Bergers pour l'année 1895. — Bar-sur-Seine, imprimerie de Saillant (imprimé en réalité par Victor Martelet, à Troyes).

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. XIII. 3. — Novelle soprannumerarie alla Vetalapancaviçati, *Dr Vittorio Bettei.* — Necessità che si studii la vita del popolo romagnolo, *Carlo Lozzi.* — Saggio di una Nuova Raccolta di favole in dialetto bolognese : I. La fola d' Bindlein, *C. G. Sarti.* — Una tradizione popolare in Isnello, Prof. *Cristoforo Grisanti.* — La vita dei contadini siciliani del tempo andato descritta da essi Continuazione e fine *S. Salomone-Marino.* — Usi venatorii in Sicilia (*Gaetano Di Giovanni*). — La festa di S. Cono in Naso, *G. Crimi-Lo Giudice.* — La festa della Madonna della Neve in Torre dell' Annunziata, *G. Amalfi.* — Feste sarde sacre e profane, *G. Ferraro.* — Usi nuziali senesi, *G. B. Corsi.* — Usi nuziali di Caltanissetta, *F. Pulci.* — La Jettatura (ocru malu) in Sardegna (Barbagia), *Filippo Valla.*

Digitized by Google

— Indovinelli molisani, *C. Cimegotto.* — Indovinelli sardi logudoresi, *Antonio Mocci.* — Lauda sardo-catalana di Alghero, *F. de Simone Brouwer.* — Miscellanea : Del preteso « Jus primae noctis » in Sicilia, *G. Pitré.* — Per il Folk-lore militare d'Italia. — L'eremo di S. Marco in Umbria, *I. Bencivenni.* — « La Punga », ossia il talismano del celebre bandito sardo Francesco Derosas, *F. Valla.* — I neonati vestiti, credenza piemontese di Paesana. — Il sangue dei giustiziati in Ispagna. — Lo studio del Folk-lore in America.

Bulletin de Folk-lore, II, 3-4. — Flore populaire wallonne (suite), *J. Feller.* — Chansons populaires IV. La complainte de saint Alexis, *A. Doutrepont.* — Chansons populaires V. La fille qui se fait passer pour garçon, *H. C. Boclinville.* — Conte 60. Le sabre merveilleux, *H. C. Boclinville.* — Conte 61. Les trois fils du roi, *G. Doutrepont.* — Conte 62. La grande souris et la petite souris, *A. Vierset.* — Croyances et coutumes II. L'enfance (suite), *E. Polain.* — Enfantines 1. Priytr o fi Jèsu, *A. Doutrepont.* — Enfantines 2. Solo dè Bondyu, *E. M.* — Jeux d'enfants II. Madame, vot' fille n'a plus de bras, *G. Doutrepont.*

Bulletin de la Société archéologique du Finistère, XXI, 7. — Les parties de Coq, *Hersart de Villemarqué.*

Ons Volksleven. VI. 8. — Contes populaires : Le pauvre Cordonnier, *Frans Zand.* — Chansons populaires : Chanson à boire (air noté), *J. C.* — Devinettes, *J. C.* — De la Guérison des Hernies, *Alfr. Harou.* — Légendes campinoises (suite) : Mort de frayeur, Le Corbillard. Le Fantôme de la « Hellegatbeek ». Origine et Histoire de la Chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours à Thielen. Entre deux Feux. La Ferme hantée. Le Chasseur-magicien, *Frans Zand.* — Rimes enfantines. Cambrinus, le Roi de la bière, *J. C.*

Rivista delle tradizioni popolari italiane. I. 10. — Tradizioni popolari di Terranova Pausania : Isabella di Moncada, *F. De Rosa.* — Tradizioni popolari di Campochiaro (Molise) : I. La poesia popolare dell'Italia meridionale (cont. : vedi fasc. IX), *L. D'Amato.* — Tradizioni popolari di Nuoro in Sardegna, Giuramenti, *Grazia Deledda.* — Leggende sacre sarde, *F. Corona.* — La fata Alcina o l'uccello che parla, *S. Coppola.* — Novelline di Pesche (Molise) : La Borea e il Favonio ; Storia di mastro Giuseppe, *F. Montuori.* — Una sfida poetica in Olmedo, *P. Nurra.* — Canzoni popolari catanesi, *I. A. Trombatore.* — Driadi, lupi-minarii, streghe, fate (cont. e fine : vedi fasc. IX), *A. Argondizza.* — Credenze nel Friuli : La salamandra ; Per iscongiurare la grandine ; Stelle cadenti, *P. Gervasi.* — Il lago di piazza Navona, *A. Primanti.* — Voti e feste a San Calogero in Girgenti, *Isabellina De Luca.* — Alcuni bisticci geografici nei proverbi friulani, Prof. *V. Ostermann.* — Miscellanea folklorica, *A. Frontero.* Filastrocca ; Le streghe, *Luisa Ruglioni di Virth.* — Medicina, *C. Buffoni-Zappa.*

Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, XII-2. — Bibliographie des Traditions populaires de la Bretagne. — I. Haute-Bretagne, *Paul Sébillot.* — Le jeune meunier, dialecte de Vannes (avec musique), *Yan Kerhlen.*

Volkskunde, VII, 5. — La Bénédiction des Chevaux, *Virginie Loveling.* — Légendes chrétiennes, *A. De Cock.* — Le Blason populaire chez les Pêcheurs de Blankenberghe, *A. Wauters.*

Wallonia, II, 8. — Le pélerinage de Sainte Rolende à Gerpiene en Hainaut.

Digitized by Google

Les légendes, la marche, la procession et les musiques traditionnelles, *Camille Quesne.* — (Tout le numéro est occupé par cette monographie, qui est accompagnée de plusieurs dessins d'A. Donnay, et de reproductions d'anciens bois).

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Eon de l'Etoile.* — Souvestre assure dans le « Foyer Breton » que le souvenir de cet hérésiarque est resté vivant dans les paroisses voisines. A-t-on publié quelque légende qui confirme son dire ?

⁂ *Les pleurants des bois.* — En Franche-Comté, d'après X. Marmier, leurs gémissements épouvantent le voyageur solitaire : quelqu'un pourrait-t-il donner quelques détails sur le rôle qui leur est attribué ?

⁂ *La bénédiction des semences.* — M. Arsène Thévenot, homme de lettres à Lhuître (Aube), m'écrit ce qui suit (5 août) : « Aujourd'hui même, à la messe, plusieurs femmes avaient apporté des vases remplis de seigle nouveau pour la semence, et ornés de fleurs, pour être bénits, afin que la prochaine récolte soit abondante. Il paraît que cette bénédiction est faite sous l'invocation de saint Abdon....».

(Com. de M. L. Morin).

⁂ *Pour rompre avec un amoureux.* — Une jeune fille qui veut rompre ses relations avec un amant, lui renvoie ses lettres *brûlées aux quatre coins*. (Bruxelles).

(Com. de M. Alfred Harou).

⁂ *Passer la main sur le nez.* — *Ça est le plaisir*, dit-on, en laissant glisser la main sur le nez d'une personne dans le sens de la base du nez (arcade sourcillère) au sommet, et *Ça est le déplaisir*, en partant de la bouche pour accomplir le même trajet. Ce *déplaisir* s'explique assez aisément car la main *rencontrant le nez* produit un choc plus ou moins douloureux suivant la vivacité avec laquelle le mouvement s'accomplit. (Hainaut).

(Com. de M. Alfred Harou).

⁂ *Pourquoi après avoir mangé des œufs on en brise les coquilles.* — C'est parce que les sorcières pourraient y déposer une mèche de vos cheveux et vous jeter ainsi un sort. (Thuin et environs). — Parce que le diable danse dessus. (Brabant).

(Com. de M. Alfred Harou).

⁂ *Les Sauterelles.* — Les Arabes prétendent que les taches brunes imprimées sur les ailes des sauterelles sont des caractères qui signifient : « *Je suis la colère d'Allah !* »

(Com. de M. A. Certeux).

Digitized by Google

.·. *La Claudication.* — Dans le peuple on s'amuse de tout, même des infirmités, ce qui n'empêche pas d'avoir bon cœur, au contraire. Quand on voit un bancal marcher, celui qui, le premier, dit assez haut pour être entendu de ses voisins : « Cinq et trois... huit ! cinq et trois... huit ! etc. » est sûr de provoquer un fou rire.

(Com. de M. A. Certeux).

RÉPONSES

.·. *Êtres fantastiques qui font dormir les enfants.* (T. IX, p. 72, 232, 424, 536).

Je sais une chanson,
Sans terme, sans pareille,
Avant le dernier son
Toujours l'enfant sommeille.
Le petit homme va son chemin
Dormez, dormez jusqu'à demain.

Le p'tit homme en passant
Vous jette sa poussière ;
C'est un charme puissant
Enfant sur ta paupière,
Le p'tit homme va son chemin
Dormez, dormez jusqu'à demain.

J.-J. Porchat. *Comme frères ou tout est bien qui finit bien ;* Comédie-proverbe en un acte. Musée des familles. t. XX, p. 216.

.·. *Coq rouge.* (T. VIII p. 372, 512, t. IX, p. 136 et 536). — A Troyes, le feu de l'incendie est appelé le « Charpentier rouge ».

(Com. de M. L. Morin).

Ecosse. — Sir Walter Scott fait dire à sa bohémienne célèbre, Meg Merrilies, prophétisant vengeance contre un certain propriétaire campagnard, — « We'll see if *the red cock* craw not in his bonnie barn-yard ae morning before day-dawing ». (« Guy Mannering », chap. III).

Allemagne. — Dans le roman « Der Katzensteg », par Hermann Sudermann, on lit (p. 20), ce qui suit : — « *Den roten Hahn* haben sie ihm schon langst aufs Dach gesetzt, seit fünf Jahren soll er zwischen den schwarzen Brandmauern hausen wie ein Uhu ».

(Comm. de M. Mac Ritchie).

.·. *Noms de diverses parties du gigot.* (T. VIII, p. 464, 624). — L'os de l'Advocat, partie du gigot de mouton. *Aventures de Dassoucy.* L'os du maistre clerc, certain petit os au-dessous du manche d'un gigot. Oudin, *Curiosités.*

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 11 — Novembre 1894.

FOLK-LORE ANNAMITE [1]

III

La Mort

Si, à l'arrivée du bonze, le moribond n'est pas encore mort, on doit transporter ce dernier au milieu de la maison, et lui tourner la tête du côté de l'est, afin qu'il puisse aspirer le souffle vivifiant. Il est défendu de pleurer dans la maison, afin de ne pas effrayer le malade.

Pour transporter d'un endroit à l'autre les agonisants, il faut se servir de femmes pour les femmes, et d'hommes pour les hommes, afin d'observer la prescription bouddhique, laquelle dit qu'un homme ne doit pas mourir entre les mains d'une femme, et qu'une femme ne doit pas mourir entre les mains d'un homme.

Quand le malade entre en agonie, on lui place une baguette entre les dents, pour lui tenir la bouche ouverte, c'est afin de préparer le rite Phan-hàn, c'est-à-dire le repas du mort. Au moment du dernier souffle, on recouvre l'estomac d'une pièce de soie blanche qui doit avoir une longueur d'environ deux mètres; elle est destinée à

1. Cf. le t. VII, p. 177, t. VIII, p. 401.

Digitized by Google

recueillir le dernier soupir et à s'imprégner en quelque sorte du passage de l'âme; on appelle dès lors cette pièce d'étoffe l'*âme en soie;* on verra par la suite à quelles cérémonies particulières elle donnera lieu, pendant et après les funérailles.

Un peu avant le dernier soupir, il est prescrit de procéder au rite dit de Phò-chuc. Si le moribond venait à mourir tout à coup avant qu'on eût eu le temps d'accomplir ce rite, il faudrait laisser une nuit entière s'écouler et, le lendemain, ne pas manquer de procéder aux cérémonies prescrites. On devra, dans ce dernier cas, faire composer trois amulettes spéciales pour placer à côté du mort.

Pendant l'agonie, il faut observer avec attention de quel côté va sortir l'âme et frotter cette partie du corps avec une baguette d'encens, afin d'empêcher l'esprit mauvais de s'opposer au libre passage. L'endroit par où l'âme va sortir du corps est signalé par la persistance de la chaleur.

Quand le souffle a cessé, un homme monte sur le toit de la maison, au-dessus de la partie où se trouve la chambre mortuaire, tourne son visage vers le nord, et, tenant un vieil habit du mort, le collet dans la main droite et le pan dans la main gauche, il l'appelle trois fois à haute voix, après quoi il descend par l'autre côté et place le vêtement sur le cadavre, ou bien le suspend à la chaise d'honneur.

Voici des extraits de la prière dite du dernier soupir ou du passage :

« La mort prend les hommes par le pouce du pied gauche, les femmes par le pouce du pied droit, la mort monte par les jambes jusqu'aux organes générateurs, puis elle atteint l'ombilic ; de l'ombilic elle monte à la poitrine et de la poitrine à la gorge ; de la gorge la mort redescend dans les intestins et c'est alors qu'elle arrête les battements du cœur.

« A ce moment, les trois esprits vitaux se réunissent, parcourent les reins, se fixent un instant à la neuvième vertèbre, remontent au sommet de la colonne vertébrale, pénètrent dans la tête et sortent par les yeux.

« Ouvrez-vous, portes du ciel, et que les portes de la terre se ferment. Voici le pont d'or qui conduit au chemin de jade...

« Lorsque l'âme sera sortie du corps, elle rencontrera le Génie Tam-dôc qui l'interpellera sur quelques point de religion.

« Trois Génies transportent l'âme à la porte du Luru-ly, l'obscurité est complète, l'âme ne sait où elle est ; on lui fait ouvrir les yeux, fermer le nez et tourner le visage vers l'occident ; elle franchit trois fleuves et trois montagnes, et parvient au rivage où l'attend la

Digitized by Google

barque des diables ; c'est la barque jaune qui est la barque de Bàt-nha, celle-là seule conduit au pays de l'est.

« Pour franchir les torrents, elle rencontrera des ponts de différentes couleurs. Qu'elle évite les ponts violets, ils conduisent aux enfers ; le pont de Phât est rouge, il conduit au pays de l'est ».

Après la mort on enlève la pièce de soie blanche que l'on avait placée sur la poitrine du moribond, et on la noue d'une certaine manière qui la fait vaguement ressembler à une figure humaine, avec des bras et des jambes. A partir de ce moment, elle est l'âme du mort, on la place sur un lit, ou sur une table, pendant tout le temps que le cadavre reste à la maison ; puis elle l'accompagne à la sépulture, déposée sur un trône laqué, dans un char spécial, après quoi on la rapporte à la maison mortuaire où nous la retrouverons.

Le bonze fait ensuite disposer une petite table à la tête du lit mortuaire, et y allume quelques baguettes d'encens, puis il dit, à trois reprises différentes, la formule qui éloigne les diables.

Pour éloigner la foule des diables qui se précipite toujours dans les maisons des morts, il est encore d'usage de sortir dans la rue, de crier le nom du défunt, en priant l'âme de revenir animer le cadavre, puis on jette à la volée des poignées de sapèques et de riz en interpellant les diables et en leur disant : Allez-vous en, vous êtes rassasiés.

Ces diverses cérémonies étant accomplies, le bonze demande une marmite neuve pleine d'eau, dans laquelle il fait dissoudre ou macérer cinq parfums différents, à savoir : de la cannelle, de la badiane, de l'encens, du bois d'aigle, du bois de santal, et il dit : « Que cette eau devienne odorante comme une fleur épanouie, au-dessus se trouve le Génie de la constellation Dau du nord ; au dedans le Génie de la constellation Tam-thai. Que cette eau bénite lave les impuretés des âmes et les prépare à jouir des félicités de l'autre monde. C'est l'eau du bouddha Dai-bi, elle lavera les impuretés de mille générations et de dix mille existences ».

Il plonge l'extrémité de sa main droite dans l'eau et fait, de ses doigts mouillés, des impositions sur le cadavre en procédant dans l'ordre suivant : les yeux, les oreilles, la bouche, les narines, l'anus et les parties génitales, en répétant à chaque imposition : « *Nam mo a di da phât* ».

La famille se sert ensuite de cette eau pour laver le corps du défunt, les fils doivent laver le corps de leur père et les filles le corps de leur mère. On lave d'abord la partie supérieure du corps, de la tête à l'estomac, puis l'opérateur sort de la maison et se lave les mains ; il rentre ensuite et lave la seconde partie du corps, de l'es-

Digitized by Google

tomac à la ceinture, il sort de nouveau pour se laver les mains et revient terminer son opération. Après s'être lavé les mains une troisième fois, il coupe les ongles au mort et enveloppe ce qui tombe dans un papier que l'on placera dans le cercueil. L'eau qui a servi à laver le corps et les serviettes qui l'ont essuyé après chaque opération, sont enterrées dans un endroit convenable.

Après la mort, quand le corps devient rigide, si les pieds se conservent chauds, c'est l'indice que l'âme descend aux enfers. Si c'est le crâne au contraire qui conserve la chaleur, c'est une preuve que l'âme monte au ciel. Si le crâne, le ventre et les pieds conservent la chaleur un certain temps après la mort, c'est un signe favorable qui signifie que l'âme transmigrera dans une famille opulente et noble. Si la chaleur persiste au milieu du dos, l'âme transmigrera dans le corps d'un mendiant. Si l'anus se conserve chaud, l'âme transmigrera dans un corps d'oiseau.

Quand les yeux restent ouverts après la mort, c'est un signe favorable : l'âme du défunt transmigrera sous la forme humaine, mais cette seconde existence sera d'abord traversée par des malheurs sans nombre. Si les yeux, d'abord ouverts, viennent ensuite à se fermer, le mauvais présage disparaîtra et l'on pourra pronostiquer une seconde existence parfaitement calme. Quand la bouche reste ouverte, c'est en général l'indice d'une transmigration très inférieure ; mais le symptôme le plus mauvais, c'est quand le mort garde une main fermée, car c'est un signe certain que son esprit animera désormais le corps d'un diable Ra-soua, à la figure bleue et aux dents jaunes.

Quand le cadavre est lavé selon le rite, on le transporte sur un autre lit, on lui appuie la tête sur un coussin, et les neveux viennent l'habiller et lui mettre le turban et les sandales ; on place ensuite sur le côté gauche du lit, une table sur laquelle on dépose du riz, de l'eau-de-vie, des fruits et du thé. Pendant ces diverses opérations, lss fils et les neveux se tiennent debout et se lamentent bruyamment, après quoi ils se prosternent deux fois. On place alors une seconde table à droite du lit, et on y dépose du riz et trois sapèques pour le dernier repas.

Le dernier repas ou repas du mort est pratiqué de la façon suivante : le fils aîné s'approche du cadavre, lequel tient toujours la baguette entre ses dents, et lui introduit une sapèque et un peu de riz dans la partie gauche de la bouche. On procède ainsi pour la partie droite, et ensuite pour la partie centrale. Les familles riches se servent de sapèques d'or ou d'argent. Quand tout est terminé, on enlève la baguette qui tenait les mâchoires écartées. Le chef de la

Digitized by Google

famille alors vient s'asseoir à gauche de la table et un domestique apporte l'âme en soie pour essuyer les yeux du cadavre, puis on recouvre la face d'un suaire et on procède à la confection d'une bannière d'étoffe dont la richesse et la couleur varient avec la situation de fortune de la famille, et on y peint ou on y brode, à droite la date de la naissance du défunt, à gauche la date de sa mort, au milieu ses noms, titres et qualités.

A partir de ce moment, il faut observer de tenir en permanence, sur une petite table près du cercueil, des aliments variés que l'on renouvelle à l'heure des repas, en conviant chaque fois l'âme en soie d'en prendre sa part ; deux bougies de cire et des baguettes d'encens doivent brûler auprès, et, de chaque côté du plateau, on dispose deux bols de riz pour les diables.

Le cercueil a été apporté après le lavage du corps ; il est rectangulaire et formé de fortes planches. Les cercueils riches sont en bois précieux, soigneusement laqués de rouge et parfois sculptés et dorés ; aux deux extrémités sont toujours peints ou sculptés les deux caractères chinois qui signifient *bonheur* et *longévité*. L'intérieur est soigneusement enduit d'un mastic de laque, de poudre de charbon et de sable, et parfois de corne de cerf pulvérisée, auquel on ajoute, dans certaines provinces, de la résine de pin ; ce mastic le rend complètement étanche. On peint sur le fond, à l'intérieur, la figure de la Grande-Ourse ; dans les familles riches, cette constellation est figurée par une série de trous dans une planche mobile, on place sous cette planche des palmes de *cycas revoluta*, que les Annamites appellent l'arbre de dix mille ans, des papiers votifs représentant des sapèques et des racines de livèche.

On recouvre ensuite la planche mobile, et on garnit de même la face interne des parois et du couvercle du cercueil de très grandes amulettes imprimées, composées de signes et de phrases bizarres, enchevêtrés, et de phrases en sanscrit. On appelle ces amulettes des *bùa*.

L'ensevelissement se fait dans un long suaire de coton de couleur rouge ; le corps est d'abord enveloppé de bandelettes ; on place, à la hauteur de la poitrine, de la ceinture et des genoux, trois bandes de papier sur chacune desquelles est imprimée en gros caractères rouges une phrase sanscrite. Des amulettes, dont la forme et la rédaction varient, ainsi que nous le verrons plus tard, d'après une foule de circonstances, sont placées dans les vêtements et sur diverses parties du cadavre. On dispose tout autour du corps, afin de lui donner une forme triangulaire, des coins rembourrés, spécialement destinés à cet usage. On noue les coins du suaire ; les nœuds,

Digitized by Google

au nombre de trois, sont faits d'une façon spéciale, et les bouts de l'étoffe sont réunis et nattés.

Pendant l'ensevelissement, si un membre de la famille se trouve *hop tuoi* avec le mort, il doit quitter la maison sous peine de mourir sur le champ. On est hop-tuoi avec une personne quand les caractères cycliques des deux dates de naissance se suivent à un jour près, quel que soit d'ailleurs l'âge de l'un ou de l'autre.

Les Bùa funéraires. — Le bùa (cài bùa) est une amulette tracée par le bonze taoïque ou par le sorcier sur une feuille de papier ou sur toute autre matière, et à laquelle sont attachées des vertus.

Ils sont composés de caractères chinois, de forme cursive merveilleuse ou carrée, la plupart du temps déformés, et sans relation apparente les uns avec les autres. Ils sont de plus bizarrement enchevêtrés avec des dessins représentant le plus souvent des yeux, des bouches, des têtes humaines ou des corps humains tout entiers; on y trouve aussi des phrases en sanscrit, sortes de formules empruntées aux livres bouddhiques chinois, mais dont ni les bonzes ni les sorciers ne comprennent la signification.

On place en général les bùa dans les parties de la maison qu'il s'agit de protéger contre les démons; on les applique ou bien on les dessine sur les vêtements d'une personne qu'on veut guérir. On administre encore les bùa en guise de médecine, soit qu'on en fasse des boulettes, soit qu'on les brûle pour en avaler la cendre, ou qu'on en frictionne la partie malade, ou qu'on en fasse des infusions, des décoctions.

Lao-tse passe au Tonkin pour avoir inventé les bùa; il est des formulaires très compliqués pour la rédaction de ces grimoires, laquelle doit toujours être confiée à un bonze ou à un sorcier, et jamais à un particulier.

Les astres et les éléments doivent être représentés chacun par une amulette spéciale dans la série de grimoires dont on entoure le mort; on y joint aussi des amulettes particulières dont on étend à volonté la série suivant le degré de crédulité ou de fortune de la famille : tout cela est laissé à l'appréciation des bonzes.

Les bùa rituels, c'est-à-dire ceux dont il est difficile de se passer, quelque pauvre que l'on soit, sont ceux du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles, de la lumière, de l'eau, du bois, du métal et de l'air.

On doit en placer un sur une des parties suivantes du cadavre : le front, les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, la poitrine, le nombril, les deux mains, les pieds. On colle encore de très grandes amulettes, recouvertes d'un grimoire de caractères chinois et sanscrits entremêlés, sur chacune des parois internes du cercueil.

Digitized by Google

Il est interdit de placer, à côté du cadavre, dans le cercueil, des matières d'or et d'argent et des pierres précieuses.

Indépendamment des pratiques ci-dessus énumérées, il est encore d'usage de prendre trois feuilles de papier, d'environ trente centimètres carrés, d'écrire sur chacune d'elles un caractère sanscrit, et d'en recouvrir l'abdomen, la poitrine et la face du cadavre.

Après l'ensevelissement, les fils et les neveux disposent le corps dans le cercueil dont ils remplissent les vides avec les habits du mort. Quand tout est en place, on prend un pigeon blanc auquel on coupe la tête, et on asperge de son sang le cadavre enseveli. On dépose ensuite le corps du pigeon dans un coin du cercueil, avec un jeu de cartes et un calendrier.

Le bonze appelle l'âme et lui fait connaître que le corps repose dans le cercueil, puis il dispose une table sur laquelle il place un bonnet de papier, un plateau et une baguette odoriférante. Afin de se concilier l'esprit Ya, qui est le gardien du cadavre, il lui fait des offrandes, lesquelles consistent en un œuf et un bol de riz, que l'on sert dans une tasse avec des baguettes.

Les membres de la famille dressent au-dessus de la table la bannière dont il a été parlé plus haut et un phuon à trois pendentifs, d'étroites bannières qui portent chacune, brodée au centre, une devise sanscrite, transcrite en caractères chinois ; elles sont terminées à la partie inférieure par des pendentifs de trois couleurs, au nombre de quatre pour les phuons purement votifs et de trois seulement dans les circonstances mortuaires. Les quatre pendentifs sont en mémoire des quatre Génies gardiens du monde.

Pendant ce temps le bonze prend un couteau et pratique sur le cercueil trois entailles, une à la tête, une au milieu et une aux pieds en disant à chaque fois : « Coupons, coupons les malheurs que le ciel nous envoie, les morts obtiendront la félicité. — Coupons, coupons les malheurs que la terre nous envoie, les morts obtiendront la renaissance céleste. — Coupons, coupons les malheurs que le bois nous cause, que les méchants s'enfuient dans un autre pays, les morts obtiendront une sépulture convenable, la famille vivra longtemps ». Chacun doit alors répondre : « Qu'il en soit ainsi pendant mille ans, qu'il en soit ainsi pendant dix mille ans ! »

Libations aux mânes du défunt. — Le bonze, suivi de la famille, fait trois fois le tour du cercueil que l'on a placé au milieu de la maison. Après la troisième procession, la famille se place de chaque côté du cercueil, le fils aîné en face. Un membre de la famille doit alors faire l'office de maître des cérémonies et commander à haute voix certains mouvements qui sont immédiatement exécutés. Le fils

Digitized by Google

aîné s'agenouille et les assistants allument des baguettes odorantes. Le fils fait l'offrande du vin distillé.

Quand un chat passe par dessus le cadavre, on doit s'emparer de l'animal et lui couper la tête, sans quoi il est à craindre que le cadavre se lève et se livre à une course désordonnée, jusqu'à ce qu'il se heurte à un obstacle qui rompe le sortilège. Puis on fait un petit cercueil dans lequel on place une réduction de figure humaine, et on lie ce cercueil au moyen de sept tours de corde si le mort est un homme, et neuf tours si c'est une femme. On doit enterrer ce cercueil avec celui du défunt.

Pendant que, pour conjurer le maléfice, on cherche à s'emparer du chat, le bonze joint les mains et récite une oraison.

Cérémonies pour l'ensevelissement de ceux qui meurent de mort violente

Tué par la foudre. — Celui qui meurt foudroyé est victime de la vengeance du Ciel ; il convient de faire des sacrifices pour épargner à son âme de plus grands châtiments. Il faut prendre un peu de terre au milieu de la cuisine, de l'eau au nord de la maison, délayer la terre avec cette eau et modeler une figure humaine que l'on ensevelit avec le mort. Le bonze trace en l'air deux figures dites des neuf dragons (ciru-long) en disant : « Le fracas de la foudre se répercute jusqu'aux dernières limites des neuf cieux ». Puis on se procure de l'eau puisée à un confluent; quand c'est impossible on se contente de puiser au milieu d'un fort courant; on prend un rameau de carambolier et on s'en sert pour asperger de cette eau la partie du corps touchée par la foudre.

Décapité. — Il faut recoudre la tête au tronc ; on prend ensuite un morceau de bois du côté de l'est de la maison, on en fait un sabre que l'on place sur les pieds du cadavre, lequel doit avoir la tête tournée vers le nord. Le bonze alors étend le bras vers la constellation de la Grande-Ourse et dit : « La naissance et la mort sont des états contraires, par l'ordre du Ciel cet homme est mort au milieu du chemin. Suivez le vent, rapide comme la pensée ». A ce moment on fait faire au cadavre trois tours sur lui-même et le bonze reprend : « L'arbre le plus robuste est brisé par la tempête; l'homme est de même renversé par le malheur. La séparation disparaît par la réunion de la tête et du tronc, de l'âme et du corps. Que tous les malheurs disparaissent à mon ordre, rapides comme la pensée ».

Tué par un tigre ou par un serpent. — On prend de la terre à la

Digitized by Google

bifurcation de trois chemins, on la recouvre de papier jaune, on en fait un paquet lié avec du fil et on met ce paquet dans le cercueil. On se procure de l'eau puisée à un confluent, on en asperge le cercueil, on prend un faisceau de 36 baguettes d'encens que l'on allume et dont on se sert comme d'un pinceau de feu pour tracer dans l'air les neuf dragons magiques.

Phtisiques et hydropiques. — On doit couper avec un petit couteau les ongles des mains et des pieds du mort, un peu de ses cheveux, faire un paquet du tout, l'envelopper de papier et le lui mettre dans la bouche. Le bonze trace alors une amulette et dit : « Le démon de la phtisie doit s'éloigner au plus vite et délivrer le monde du fléau de sa présence ».

Au moment de l'enterrement, on détruit tous les objets qui ont appartenu au malade, puis on fabrique, en bois de pin, un petit cercueil dans lequel on met un paquet de douze lingots de papier d'argent, une feuille de bananier que l'on a découpée en figure d'homme et à qui on coupe la tête. On brûle sous ce cercueil du bois de cinq couleurs, on trace dessus des signes en forme de parafe et des *tôc*, et on enterre le tout avec le mort.

On place ensuite le cercueil hors des rayons de la lune et on trace aux quatre angles la figure des neuf dragons. Au moment de l'inhumation, on dessine une amulette sur un papier que l'on brûle en disant : « Ce bùa va suivre l'âme et lui servir de bouclier pour se défendre contre les diables ».

Suicidés, écrasés et en général tous ceux qui meurent de mort violente sur la terre nue. — Il faut prendre de la terre à l'endroit où ils ont été tués et en faire trente figures humaines, que l'on placera sous leurs pieds dans le cercueil. Puis, le bonze prenant place à droite du cadavre et se tournant vers la Grande-Ourse, tracera en l'air avec le doigt la figure des neuf dragons, en disant : « L'âme peut se rendre à l'est, au nord, au sud, à l'ouest, aucune voie n'est obstruée ». Il faut avoir soin de tourner le visage du mort du côté opposé à la lune pendant tout le temps de l'ensevelissement.

Noyés. — Réunir dans un même vase de l'eau de cinq provenances différentes et en asperger le cadavre ; puis, le bonze, tenant à la main une torche allumée, tracera en l'air la figure des neuf dragons en disant : « Il est mort sous les eaux, submergé par la vague du fleuve. Nous ordonnons aux éléments de ne plus faire mourir personne ».

Tués par un buffle ou un cheval. — Le bonze se place près du cadavre, le visage tourné vers la Grande-Ourse ; il frappe légèrement la tête du mort avec un bâton qu'il tient à la main, et dit : « Mourir

Digitized by Google

tué par un buffle (ou par un cheval) n'est pas une mort digne ; nous prions Thô-ky, le Génie du sol, et .... (le Génie particulier de l'endroit où cet homme a été tué), d'aller chercher l'âme pour qu'elle reprenne possession de son corps ».

Jours favorables pour les exorcismes et indication des offrandes et des mets préparés par les diables

Le jour Thân. — Favorable pour exorciser le diable Hô-sat-trùng-tang. Il est originaire du royaume de Luong, et réside dans l'étoile Thiên-dê-ma-hu-la. Il aime la carpe.

Le jour Dâu. — Favorable pour exorciser le diable Hinh-hô-câu-giao. Il est originaire du châu de Ky, royaume de Triêu. Il réside dans l'étoile Thiên-dao ou Chân-da-la. C'est le fils de Luong-vuong, le roi des eaux. Il faut lui offrir de l'anguille.

Le jour Tuât. — Favorable pour exorciser le diable Trùng-tang-trùng-phuc. Ce diable est originaire du châu de Giang, du royaume de So. Il est le neveu de Nam-tao qui habite l'étoile du sud. Il préfère comme aliments le chien noir, la carpe et l'amande.

Le jour Hoi. — Favorable pour exorciser le diable Trùng-thi-truyen-trai. Il est originaire du pays de Trù, dans le royaume de Tê. Il habite l'étoile Thiên-hy ou Cong-già-la. Il préfère l'anguille blanche, la carpe et le riz glutineux de couleur rouge.

Pour délivrer l'âme au cas où elle aurait été saisie à la sortie du corps par un de ces diables, il faut prendre trente-six lampes et les allumer au point de jonction de trois chemins, disposer sur un autel des barres d'or et d'argent en papier, faire des libations de vin de riz et lire les invocations.

Quand l'âme quitte le corps, elle se rend immédiatement devant ses juges, mais elle laisse derrière elle un esprit qui garde le corps et n'en sort qu'au bout de soixante jours. Si cet esprit, quand il sort, rencontre un homme dont la date de naissance coïncide avec la date du jour présent, il pénètre dans le corps de cet homme qui meurt de suite.

Chacun des yeux est la demeure d'un esprit vital particulier, celui de l'œil droit est mâle, celui de l'œil gauche est femelle. Si le défunt a rendu le dernier soupir un jour pair, l'esprit de l'œil mâle reste dans son cadavre et l'autre s'en va; c'est le contraire quand le décès a lieu un jour impair.

L'esprit des yeux, quittant la maison mortuaire, pénètre par les yeux dans le corps de la première personne qu'il rencontre, et déter-

Digitized by Google

mine chez elle de graves maladies, le plus souvent la folie. On s'en préserve en portant sur soi une amulette spéciale.

Ceux qui viennent rendre au mort une dernière visite doivent être vêtus de blanc ; ils se prosternent deux fois devant le cercueil en proférant trois gémissements : *Hô, hô, hô!...* — Le chef de la maison rend le salut en se prosternant s'il est le fils du défunt, ou en s'inclinant seulement s'il est un collatéral ou tout autre parent.

Il est d'usage que la famille réponde aux présents faits aux morts par des étrangers, par l'envoi de quelques gâteaux le jour de l'enterrement. Il est permis aux amis du mort de collaborer aux frais de ses funérailles.

Ceux qui ont, dans la journée, fait une visite ou porté des présents à un mort doivent, pendant cette journée, s'abstenir de tout plaisir. Il est trois catégories de décédés auxquels il n'est pas permis de faire des offrandes : les suicidés, les noyés par accident, et ceux qui ont été tués par la chute de leur maison.

Les femmes ne peuvent offrir de présents de funérailles que dans les limites de la province qu'elles habitent.

(*A suivre*).

G. Dumoutier

LA FEMME OBSTINÉE [1]

VII

Troyes (Aube)

Une femme traitait continuellement son mari de *pouilleux*. Celui-ci, irrité, la conduisit près de la rivière pour l'y jeter. Il lui demanda auparavant : « Le diras-tu encore ? » Et la femme de répondre : « Oui, pouilleux, pouilleux ! » Alors il la plongea dans l'eau en l'enfonçant graduellement, et à chaque degré il lui posa la même question, qui obtint la même réponse. Quand l'eau lui entra dans la bouche, elle dit encore : « Pou.. ! pou.. ! » et quand sa tête fut recouverte, elle sortit ses bras pour faire avec ses doigts le geste de tuer des poux.

Louis Morin.

1. Cf. le t. II, p. 380, t. VIII, p. 196, 378, 529, t. IX, p. 500.
L'Armoneeq del Marmite que nous analysons plus loin, contient une version en patois wallon de ce petit conte.

Digitized by Google

LES VILLES ENGLOUTIES (1)

CXII

Le lac de Massow

(*Poméranie*)

Dans le voisinage de Pest, dans la basse Poméranie orientale, il existe un lac appelé Massowsee. Sur son rivage, se serait élevé un château de brigands du nom de Massow où aurait séjourné un duc Bogislaw et qui plus tard aurait été détruit. Les terres du duc auraient existé là où l'eau écume aujourd'hui (2).

CXIII

La ville d'El Khadhra

(*Algérie*)

Suivant une légende arabe, à El Khadhra, qui est aujourd'hui une station de bivouac entre Saïda et Géryville, au sud du Chott ech Chargui, il existait une grande ville dont les habitants eurent la prétention de creuser une mer dans leur voisinage. Ils ne réussirent qu'à créer les Chotts, malgré tous leurs efforts, et en punition de leur présomption, leur ville fut abîmée par le feu du ciel : c'est ainsi qu'on explique le goût de soufre qu'a encore aujourd'hui l'eau des sources de cette station (3).

CXIV

Le chateau du Schlossberg

(*Prusse*)

Les traditions vendes des bords de la Spree racontent que près de Burg, sur le Schlossberg s'élevait autrefois le château du roi vende (*Serski Kral*). C'était un brigand qui exerça ses ravages dans tout

1. Suite, voir t. IX, p. 251.
2. Knoop. *Volkssagen, Erzählungen, Aberglauben, Gebräuche und Märchen aus dem östlichen Hinterpommern.* Posen, 1885, in-8, § 213, p. 101.
3. Cf. R. Basset. *Une semaine dans le Sahara oranais. Bulletin de la Société de Géographie de l'Est*, 1886 ; Trumelet ; *Les Français dans le désert*, 2e édition. Paris, 1885, in-8,d .223-224.

Digitized by Google

le pays environnant jusqu'au moment où son château s'abîma dans les profondeurs de la montagne [1].

CXV

Le Heppberg

(*Franconie*)

Une légende rapporte que la montagne du Heppberg près d'Ober-Elsbach, couverte de forêts est remplie d'eau dont on entend le bruit quand on place son oreille près du sol, sur le sommet. Une fois même la montagne s'ouvrit et tout le pays environnant fut englouti, mais la légende est muette sur la cause de cette catastrophe [2].

CXVI

La ville engloutie

(*Prusse*)

Entre Straupitz et la scierie, il existe un lac au fond duquel une ville aurait été engloutie. Un jour deux jeunes gens, à la suite d'un pari, se mirent à la nage : au milieu de l'eau, l'un d'eux se reposa sur un mur, et, regardant autour de lui, il vit une génisse qui nageait après lui : il en fut si effrayé qu'il mourut [3].

CXVII

Le village d'Otelshausen

(*Franconie*)

Non loin de Werneck s'étend une grande plaine, sans un village, sans un toit, sans une maison. Là s'élevait il y a bien des années, un village du nom d'Otelshausen où du temps du paganisme, on adorait une divinité. Les habitants se convertirent à la voix de saint Kilian, mais peu après, revinrent à leurs anciennes divinités. Le missionnaire les maudit et le village fut englouti subitement avec tous ses habitants. Son territoire fut partagé entre les gens des villages voisins, et dans celui de Theilheim, un porc trouva, long-

1. W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche aus dem Spreewald*. Leipzig, 1880, in-12, p. 1. Cf. aussi p. 8. où le roi vende est remplacé par des brigands.
2. Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges, Wurzbourg*, 1842, in-12, 1e partie, § 42, p. 94.
3. W. von Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 25.

Digitized by Google

temps après, une cloche qui avait appartenu à une chapelle du village englouti [1].

CXVIII

Le Koboldsee

(*Prusse*)

Le Koboldsee (lac du Kobold) est situé sur l'emplacement d'un château englouti qui reparaît tous les ans avant la Saint-Michel, pour s'abîmer de nouveau [2]. Sur ses bords se montre parfois un Nix coiffé d'un bonnet rouge.

CXIX

La prairie d'Ilzen

(*Franconie*)

En allant de Kissingen à Klaushof, on trouve une magnifique prairie où existait autrefois un charmant village appelé Brenersdorf qui fut englouti, il y a une centaine d'années, à cause de la méchanceté de ses habitants. Ceux-ci, sorte de Tsiganes, ravageaient pendant la nuit les champs de leurs voisins de Kissingen jusqu'au moment où leur village disparut ; on n'en aperçoit plus que quelques pans de mur [3]

CXX

Byhlegure

(*Prusse*)

Dans le lac de Byhlegure (*Biela gora*, montagne blanche), il y a un château englouti : à la clarté du soleil, on aperçoit encore les pointes de ses tours [4].

CXXI

Hélikè et Boura

(*Achaïe*)

La quatrième année de la Cl^e olympiade, 373 avant Jésus-Christ, un tremblement de terre joint à une marée extraordinaire détruisit

1. Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges*, p. 148-149.
2. W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 25.
3. Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges*, p. 134-135.
4. W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 29.

Digitized by Google

deux villes d'Achaïe, Hélikè et Boura (1), suivant d'autres Olène et Hélikè (2), ou encore Boura et Bizonè (3), et plusieurs siècles après on voyait encore au fond de l'eau, leurs murs penchés (4). Les physiciens, dit Diodore de Sicile, essaient d'expliquer cette catastrophe par des causes naturelles et fatales (5) : mais l'historien grec nous a conservé la légende populaire : comme dans la plupart des traditions de ce genre, nous avons un effet de la colère céleste. Les habitants d'Hélikè, ayant été avertis par un oracle qu'ils seraient menacés d'un grand danger si les Ioniens sacrifiaient sur l'autel de Neptune, refusèrent de prêter pour une cérémonie de ce genre, les statues des antiques autels qui existaient dans leur cité. Ils furent appuyés par les habitants de Boura, mais le reste de l'Achaïe autorisa le sacrifice des Ioniens. Alors la population de Hélikè et de Boura se souleva, dispersa les offrandes, arracha les théores de l'autel, et par ce sacrilège irrita Poseïdon qui détruisit les villes coupables (6).

CXXII

Byhlen

(*Prusse*)

Dans le lac de Byhlen est englouti Klein-Cottbus (Petit-Cottbus), dont les habitants furent punis de leur insolence. Un jour une grande cloche apparut près du bord et y demeura tant que des enfants qui avaient lavé des chiffons dans le lac, les laissèrent sur la cloche pour les faire sécher (7).

CXXIII

Le village d'Erbrechthausen

(*Franconie*)

A l'est du château de Kœnigsberg, dans la direction de Bramberg, entre le Sperbersheig et Rossberg, il existe au milieu d'une forêt une clairière où l'on voit un parc à moutons dominé par les ruines d'une chapelle. Auprès de là s'élevait un village nommé Erbrechts-

1. Pline l'ancien, *Hist. nat.* L. IV, ch. 6 ; Strabon, *Geogr.* L. I, ch. III, § 18, L. VIII ch. VII § 2 ; Sénèque, *Quest. nat.* VI, 23.
2. Polybe, *Hist.* L. II, ch. XLI.
3. Strabon, *Geogr.* L. I, ch. III § 10.
4. Ovide, *Métamorphoses*, L. XV, v. 293-295.
5. *Bibliothèque historique.* L. XV, ch. 48.
6. *Bibliothèque historique.* L. XV, ch. 49.
7. W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 29-30. On a vu plus haut que ce dernier trait se retrouve aussi dans la légende des cloches du château de Daskow en Poméranie.

Digitized by Google

hausen qui fut englouti subitement. Pendant certains clairs de lune le village reparaît à la surface de la terre et la chapelle de St-Jacques reprend son ancien éclat [1].

CXXIV

Le cabaret d'Eicho

(*Prusse*)

Autrefois il y avait à Eicho un cabaret où l'on dansait nuit et jour. En punition d'une telle corruption, il fut englouti : on y dansait encore aux étages supérieurs quand ceux d'en bas étaient envahis par les eaux. Aujourd'hui, c'est un étang, et quand le soleil est clair, on peut encore voir dans l'eau les briques de la maison [2].

CXXV

La plaine d'Eckartsdorf

(*Franconie*)

On donne aujourd'hui ce nom à une jolie vallée près les ruines de Geiersberg, en souvenir d'un village qui y existait autrefois, mais qui était rempli de haines et de querelles et dont les habitants étaient inhospitaliers, impies et ingrats. Aussi le village d'Eckartsdorf fut-il englouti en une nuit [3].

CXXVI

Le moulin de Boblitz

(*Prusse*)

Une tradition vende prétend que le vieux moulin de Boblitz fut englouti grâce à un Nix. Un jour deux hommes pêchaient sur l'emplacement du moulin, quand il y eut dans l'eau un choc violent ; c'était comme si deux meules s'entrechoquaient [4].

CXXVII

La montagne de Seefeld

(*Suisse*)

Sur l'alpe du Seefeld, en arrière du Beatenberg, au-dessus de la vallée de Habkern et du Justi, dans le canton de Bern, il existait, suivant la tradition populaire, une grande ville qui fut engloutie

1. Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges*, p. 189-190.
2. W. von Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 34.
3. Bechstein, *Die Sagen des Rhöngebirges*, p. 204.
4. W. von Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche*, p. 126.

Digitized by Google

avec tous ses habitants. De nos jours encore, on entend sous terre comme le bruit d'une foule se promenant dans les rues : c'est ce que les gens des environs appellent « la revue à Seefeld. » (1)

RENÉ BASSET.

CXXVIII

LA CITÉ DU SALZEE

Notre savant confrère, M. René Basset, nous a donné toute une série de légendes sur les villes englouties de l'Allemagne. La plupart de ces légendes reposent indubitablement sur un fond de vérité, quelque reculée que soit l'époque où la catastrophe ait pu avoir lieu. Les faits où ces ruines ensevelies reparaissent au jour pour prouver elles-mêmes de la vérité de leur existence légendaire, quoique fort rares, nous paraissent non moins intéressants à constater et appartenir ainsi au domaine de nos traditions. Or, voici ce que nous trouvons à ce sujet dans le journal de Halberstardt :

Près d'Eisleben, en Saxe, la ville natale de Luther, se trouve le lac salé (Salzee) au centre d'une riche contrée minière. Depuis quelque temps, sans aucune cause apparente, les eaux de ce lac marquaient un abaissement graduel très anormal, suivi peu après de la submersion subite des mines avoisinantes, et menaçant ainsi l'existence de toute la population des mineurs, car on a dû en renvoyer plus de mille, environ 200 par district. Une troisième phase, non moins imprévue, s'est produite récemment. Les eaux souterraines commencent à disparaître à leur tour, s'écoulant par de larges fissures de plus de 100 mètres de long dont on n'a pu sonder encore la profondeur, et qu'on croit produites, pour ainsi dire, dans l'enveloppe terrestre elle-même par un écroulement des cavités souterraines. Or, voici ce qui intéresse nos Traditions : Au fond de ce lac desséché, un pêcheur a découvert, près des premières maisons du village d'Unterröblingen (côté ouest), les fondations d'une construction importante en pierres et en mortier. Un grand château s'élevait autrefois en cet endroit selon la légende et la légende disait vrai : ces vestiges retrouvés sont les ruines du château de Rebeningen, domaine héréditaire des seigneurs de Rebeningen et de Crossorfs. Le dernier descendant, le comte Otto de Rebeningen, mourut vers 1150 à Calbe, sur la Saale, dans le couvent des Prémontrés qu'il avait fondé, laissant un grand renom de sainteté.

HEDWIGE HEINECKE.

1. Kohlrusch, *Schweizeriches Sagenbuch*, Leipzig, 1854, in-8, d'après Jahn, *Der Kanton Bern*, p. 316. Le même auteur rapporte que des récits semblables ont cours à propos d'Aellgau, un autre point de la vallée de Habkern.

Digitized by Google

PETITES LÉGENDES CHRÉTIENNES (1)

VIII

Saint-Robert d'Arbrissel

Dans la paroisse d'Arbrissel il est un champ qui ne porte pas de fougère, chose rare dans le pays. Cependant, au temps du bienheureux Robert, il y en avait en cet endroit, disent les bonnes gens, et même beaucoup plus qu'ailleurs, si bien que la fermière ne se gênait pas pour la couper le dimanche.

— Eh quoi ! s'écriait le saint, vous violez le jour du Seigneur !

— Hélas, Monsieur Robert, j'en ai grand regret, mais les six jours de la semaine ne suffisent point à détruire cette malheureuse plante.

— Voyons, si vous me promettez d'observer les commandements, la fougère ne vous embarrassera plus.

La paysanne jura d'être fidèle à la loi de Dieu et depuis ce jour son champ fut délivré des mauvaises herbes.

IX

Sainte-Armel

C'est une bienheureuse que l'Eglise ignore mais dont l'imagination populaire raconte l'histoire. Voici le grand prodige de sa vie : Un jour d'orage cette sainte avale un éclair. Son effroi. Se sentant consumée à l'intérieur, elle pousse des cris affreux. On s'attroupe autour d'elle. Spectacle : la fumée et la flamme sortent de sa bouche comme d'un four. Alors une idée géniale vient à un paysan : il apporte un réchaud et, en vertu du principe traditionnel que « le feu attire le feu », l'éclair sort de Sainte-Armel pour s'unir aux charbons enflammés.

X

Saint-Jacques de Montebourg

Chaque église tient naturellement à être illustre entre toutes. Les moindres paroisses attribuent à leurs patrons une puissance extraordinaire.

A Montebourg (Manche), saint-Jacques, titulaire de la paroisse, était à l'origine l'égal de Dieu, si bien que les habitants furent appelés à fixer par leur vote quel serait le souverain du paradis

1. Cf. le VII, p. 154, 390, 672, le t. VIII, p. 35, 139, le t. IX, p. 491.

Digitized by Google

saint-Jacques perdit cette place manque d'une voix, mais les Montebourgeois l'établirent leur patron, ce qui n'était guère moins.

FRA DEUNI.

XI

LA FONTAINE DE SAINT-MARTIN

Entre le Clion et Pornic, se trouve une vallée très agréable, recherchée par sa fraîcheur et l'ombrage qu'elle procure. C'est là que se trouve la fontaine dite de Saint-Martin, lieu de pélerinage pour beaucoup de gens de la région.

D'après la légende, Saint-Martin vint visiter le pays, monté sur son cheval ; celui-ci frappa la terre d'un coup de sabot et la source jaillit sous le choc.

On attribue à cette source des propriétés merveilleuses et multiples. Une quantité considérable de petites croix de bois entourent la source qui sort du rocher.

A. CERTEUX.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE (1)

XI

J.-J. ROUSSEAU ET GABRIELLE D'ESTRÉES

(*A Ermenonville*)

Un paysan qui nous accompagnait nous dit : « Voici la tour où était enfermée la belle Gabrielle. Tous les soirs, Rousseau venait pincer de la guitare sous sa fenêtre et le roi, qui était jaloux, le guettait souvent et a fini par le faire mourir ». Voilà pourtant comment se forment les légendes. Dans quelques centaines d'années on croira cela ; Henri IV, Gabrielle et Rousseau sont les grands souvenirs du pays. On a confondu déjà, à deux cents ans d'intervalle, les deux souvenirs, et Rousseau devient peu à peu le contemporain d'Henri IV. Comme la population l'aime, elle suppose que le roi a été jaloux de lui et trahi par sa maîtresse, en faveur de l'homme sympathique aux races souffrantes. (GÉRARD DE NERVAL. *La Bohême galante*).

P. S.

1. Cf. le t. IV, p. 65, 207, 522, le t. V, p. 433, 635, le t. VI, p. 385, 531, le t. IX, p. 78.

Digitized by Google

LÉGENDES DES OISEAUX [1]

(*Roumanie*)

Le Corbeau

u commencement, le corbeau avait le plumage blanc comme la neige, et ce ne fut qu'après le déluge que son plumage devint tout noir.

Lorsque les eaux du déluge commencèrent à diminuer, Noé envoya le corbeau pour explorer la terre. Celui-ci trouva le corps en putréfaction d'un cheval qu'il dévora sans relâche, pendant trois jours et trois nuits. Quand il rentra dans l'arche, Noé le maudit en disant : « Que ton plumage soit ainsi que mon cœur », et comme le cœur de Noé était noir, à l'instant même les plumes du corbeau changèrent de couleur, et devinrent noires.

La Corneille

Après que Dieu eut créé le monde, il rassembla tous les êtres vivants avec leurs rejetons, pour voir lui-même ce qu'avait produit chacun des êtres créés par lui.

Dieu avait déjà passé en revue tous les animaux, quand la corneille se présenta avec son petit. Quand il le vit si laid, Dieu dit :

— Il est impossible que ton petit soit ma créature ; il est trop laid et trop sale ; va en chercher un autre.

La corneille, pénétrée de douleur, chercha partout sur la terre, mais nulle part elle ne trouva un plus joli petit. Elle se présenta de nouveau devant Dieu, et lui déclara nettement que son petit était la perfection de la beauté, et qu'il était absolument impossible d'en trouver un plus beau.

— Tu as raison, dit Dieu ; ainsi sont toutes les mères.

Et il eut aussi égard à la corneille et à son petit.

1. Cf. le t. VIII, p. 40, 596.

Digitized by Google

La Pie

L'empereur des oiseaux invita à ses noces tous les oiseaux de la terre. Tous furent contents du repas, excepté la pie qui sautait d'assiette en assiette et criait : « Tzirc aussi à moi ! tzirc aussi à moi ! »

Le cuisinier, furieux, la frappa avec la cuiller qui se fixa à elle comme queue. C'est l'origine de la queue de la pie.

Le Geai

Il y avait une fois deux jeunes filles, très intimes amies : l'une s'appelait *Zaïca* et l'autre *Tourterelle*. Un jour Zaïca raconta à son amie le rêve qu'elle avait fait pendant la nuit :

— Dans mon rêve, dit-elle, j'étais un très bel oiseau, et je chantais de la manière de divers oiseaux ; en outre, j'aboyais comme les chiens, je hennissais comme les chevaux.....

— C'est le même rêve que je fis, dit Tourterelle. Je suis curieuse de savoir pour laquelle de nous s'accomplira le rêve.

Alors les deux amies décidèrent que celle qui se lèverait le plus matin, serait changée en oiseau. La nuit tombée, Zaïca se coucha, tandis que Tourterelle avait l'intention de veiller toute la nuit.

L'aurore commençait à poindre lorsque Tourterelle, fatiguée, s'endormit profondément, et Zaïca se leva bien reposée. Elle se changea en un oiseau très gai, qui imite tous les cris bizarres ; c'est le *geai*.

Quand Tourterelle se leva aussi, son amie chantait déjà dans l'air. Triste, elle s'en alla sur le champ et rencontra une vieille qui conduisait sa vache et criait : « Ptrrr ! ptrrr ! »

Alors Tourterelle se changea en un oiseau qui est toujours triste et qui ne chante qu'un même chant monotone ; c'est la tourterelle, tandis que le geai et vraiment gai : il imite tous les cris, il saute d'arbre en arbre et n'a jamais le temps de s'attrister.

L'Hirondelle

I

Il était une fois une jeune fille orpheline qui ne possédait d'autre fortune que quelques brebis et un chien de garde.

Un jour elle se vêtit en homme et partit avec ses brebis et avec son chien. Elle arriva à une montagne où elle rencontra le fils d'un ogre qui paissait aussi ses moutons. Ils étaient devenus bons amis ; mais le fils de l'ogre ne reconnut pas que son compagnon était une

Digitized by Google

fille. Ce ne fut que plus tard qu'il conçut des soupçons et il les confia à sa mère. Celle-ci pour s'assurer si le compagnon de son fils était garçon ou fille, décida de lui mettre sous le coussin une fleur de buis ; s'il était fille, la fleur devait être tachée le matin, et s'il était garçon, la fleur resterait intacte.

Le chien de la fille était *nazdravan* (omniscient : qui connaît même la pensée des autres ; être surnaturel) ; il avertit sa maîtresse de l'intention de la vieille. Quand celle-ci se coucha, elle mit la fleur au-dessus du coussin ; la fleur resta intacte, et le fils de l'ogre fut convaincu que son compagnon était garçon.

La fille, échappée à ce piège, partit avec ses brebis, et arriva sur les rives d'une mer, dont elle fendit les vagues au moyen d'un bâton, passa de l'autre côté et les eaux se réunirent. De là, elle fit voir au fils de l'ogre ses boucles dorées, longues jusqu'à la ceinture.

Le fils de l'ogre se plaignit à sa mère, qui lui fit construire un navire avec lequel il se décida à traverser les mers pour retrouver son compagnon chéri. Il chargea son navire de beaucoup de marchandises et d'objets précieux, et partit. Il alla et alla toujours, jusqu'à ce qu'il rencontra la terre. Une foule d'hommes visitèrent le navire et un jour la jeune fille vint aussi le voir. Le fils de l'ogre, dès qu'elle mit le pied sur son bord, donna un signal, et avant qu'elle eût eu le temps de descendre, le navire était déjà loin du bord de la mer.

— Tout ce que tu feras est en vain, lui dit-il ; maintenant je te tiens.

La fille ôta sa bague, la jeta à la mer et dit :

— Quand tu trouveras cette bague, alors je te parlerai. Arrivé chez lui, le fils de l'ogre se maria avec la fille. Mais elle tint sa promesse ; elle parlait à tout le monde, mais sitôt que son mari se présentait, elle ne soufflait mot.

Un jour, des marins apportèrent au fils de l'ogre un beau poisson qu'il acheta, et dans lequel il trouva la bague que sa femme avait jetée à la mer. Il la lui présenta et dit :

— Ma chère *hirondelle*, tu vas me parler, parce que enfin j'ai trouvé ta bague.

Et tout doucement il toucha le menton de sa femme avec sa main couverte du sang du poisson qu'il avait coupé.

Tout-à-coup elle se changea en *hirondelle* au gosier rouge, et s'envola sur la fenêtre.

L'ogre tendit la main et l'attrapa par le milieu de la queue ; dès lors la queue de l'hirondelle a la forme d'une fourchette.

Digitized by Google

II

Il était une fois une pauvre veuve qui avait trois filles, dont une avec les cheveux d'or. Celle-ci dit un jour à sa mère qu'elle voudrait s'engager au service de l'ogre voisin, comme pâtre.

— Ne fais pas cela, lui dit sa mère, tu sais bien que le fils de l'ogre a manifesté déjà, depuis longtemps, le désir de se marier avec toi.

— Ne craignez rien, répondit la fille ; et, vêtue en homme, elle partit.

Non loin de là, demeurait l'ogre. La fille se présenta chez lui et fut reçue à son service comme pâtre. Le fils de l'ogre soupçonna bientôt que ce jeune pâtre était la fille aux cheveux d'or qu'il désirait épouser, et il confia ce secret à sa mère. Pour se convaincre de la vérité de ses soupçons, elle conseilla son fils de montrer un arbre à la fille et de lui demander à quoi il pourrait être utile. Si elle répondait que l'arbre est bon pour des quenouilles, cela prouverait qu'elle était fille, et, si elle disait qu'il est bon pour des chariots, ce serait une preuve que c'était un garçon. La fille, interrogée, répondit que l'arbre était bon pour faire des chariots.

L'ogresse dit à son fils d'inviter le pâtre à se baigner avec lui dans la rivière : c'était la seule manière de connaître s'il était garçon ou fille. La fille invita le fils de l'ogresse à entrer le premier dans la rivière; et pendant qu'il se baignait, elle fit un signe à son chien qui chassa les brebis et la fille s'en alla à la hâte les chercher.

Le lendemain, le fils de l'ogresse répéta son invitation, mais cette fois la fille voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper, se jeta dans une barque et passa de l'autre côté de la rivière, d'où elle montra au jeune ogre sa chevelure d'or.

D'après les conseils de sa mère, celui-ci se procura une quantité de quenouilles dorées, les chargea sur un chariot et partit pour trouver la fille aux cheveux d'or. Il arriva dans une ville, où beaucoup de monde acheta de sa marchandise. Un jour vint aussi la jeune fille qui ne reconnut pas le fils de l'ogre, monta dans son chariot pour choisir une quenouille, et le jeune ogre partit à la hâte, en l'emportant.

En passant la même rivière, la fille jeta sa bague et dit qu'elle parlerait à l'ogre alors que sa bague reviendrait chez elle Pourtant, arrivé chez lui, le jeune ogre se maria avec la jeune fille, qui fut ferme dans sa décision, et ne parla à personne.

La belle-mère projeta de faire tuer sa bru, et l'envoya chez l'une de ses sœurs chercher quelques objets de ménage. Avant de partir,

Digitized by Google

le jeune ogre recommanda à sa femme de ne pas avaler le premier morceau qu'elle introduirait dans sa bouche, et de le garder sous la langue.

Arrivée chez la sœur de l'ogresse, la fille lui demanda les objets que sa belle-mère désirait. A l'entendre parler, celle-ci blâma sa sœur d'avoir calomnié sa bru, en disant qu'elle était muette ; elle tua un coq, en prépara un mets et lui donna à manger. La fille n'avala pas le premier morceau ; elle le garda sous la langue.

— Les objets que ma sœur demande, dit l'ogresse, sont chez mon autre sœur ; va les chercher chez elle.

L'autre sœur de l'ogresse lui donna à manger un mouton ; elle fit la même chose et, sur la recommandation de celle-ci, elle alla chez leur sœur cadette, pour demander les objets qu'elle cherchait.

La sœur cadette lui donna à manger une main de mort, et sortit de la chambre. La fille jeta la main sous le foyer. Rentrée dans la chambre, l'ogresse demanda :

— Main de mort, où es-tu ?

— Sous le foyer, répondit la main.

— Mange-la, dit l'ogresse à la fille ; si tu ne la manges pas, je te mangerai, moi.

Le fille cacha la main dans son corsage, sous le cœur.

— Main de mort, où es-tu ? demanda l'ogresse.

— Sous le cœur, répondit la main.

L'ogresse croyait que la fille avait mangé la main de mort, et lui présenta les objets demandés.

Avant de partir, l'ogresse lui dit :

— Retourne-moi la main de mort !

— La voici, dit la fille, en ôtant la main de sous son corsage, et elle partit, au grand regret de l'ogresse qui ne pouvait lui faire du mal.

Arrivée chez l'autre sœur, celle-ci lui demanda le mouton qu'elle avait mangé. La fille cracha et le mouton sortit tout entier de sa bouche.

La même scène se passa chez la sœur de l'ogresse qui lui avait donné à manger le coq, et toutes les deux étaient bien marries d'avoir perdu la bonne occasion de tuer la fille.

Pendant l'absence de sa femme, le jeune ogre se maria avec une autre fille, que celle-ci trouva dans la maison de son mari. La belle-mère l'envoya immédiatement lui chercher de l'eau. Docile comme toujours, elle s'en alla au puits, où la bague qu'elle avait jetée dans la rivière sauta tout-à-coup dans son seau. Alors elle se décida à parler à tout le monde.

Digitized by Google

Son mari découpait un mouton quand elle lui adressa le premier mot ; à l'entendre parler, il l'embrassa avec ses mains tachée de sang et cria :

— Ma chère hirondelle.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la fille se changea en *hirondelle* femelle et lui en hirondelle mâle, et tous deux s'envolèrent par la fenêtre.

III

Il était une fois une belle-mère qui demeurait dans la même maison que sa bru. Comme cela arrive toujours, les deux femmes étaient souvent en brouille, et, à la fin, la belle-mère tua sa bru.

Le mari comprit que sa mère avait tué sa femme, et, pour la punir, il la jeta dans l'intérieur d'un four.

La Mère du Seigneur (la Vierge) descendit des cieux, changea la belle-mère en hirondelle et la délivra. Mais, afin que tout le monde pût reconnaître aisément cette méchante femme, la Mère du Seigneur lui fit quelques signes distinctifs. Ainsi, sa queue en fourchette représente les deux couteaux qu'elle avait employés pour tuer sa bru ; la tache rouge de la gorge signifie le sang qui coulait pendant qu'elle commençait à brûler ; les plumes blanchâtres, sont les débris de la chemise avec laquelle elle était vêtue quand son fils la jeta dans le four.

IV

La *Sainte-Dimanche* avait, une fois, une servante. Un jour, qu'elle allait à l'église, elle recommanda à la servante de lui préparer à manger. « Prends garde, lui dit-elle, je veux que les mets ne soient ni trop chauds, ni trop froids ».

La servante oublia la recommandation de sa maîtresse, et, comme les mets étaient trop chauds, la Sainte-Dimanche se brûla.

— Parce que tu ne m'as pas obéi, et que je me suis brûlée par ta négligence, change-toi en oiseau, et que tu aies pour demeure les endroits et les pays les plus chauds.

Ces mots à peine prononcés, la servante fut changée en hirondelle, oiseau qui habite les pays les plus chauds.

L'Ortolan

I

Au commencement, l'oiseau que nous appelons *ortolan* était un juge hongrois ; mais, parce qu'il était injuste et qu'il vendait la justice, Dieu le punit et le transforma en oiseau.

Digitized by Google

L'ortolan chante toujours : « *Solgobiro* (juge, en hongrois) et *vitichpan* ».

II

Il était une fois dans le Levant un prêtre très riche, dont la renommée avait pénétré presque dans tout le pays des Turcs. Ce prêtre avait seulement deux enfants : un garçon et une fille : Sophie.

Un beau jour, une troupe de Turcs envahit la maison et enleva le prêtre et sa fille.

Le garçon, qui cueillait du thym et de l'anèth, rentré à la maison, ne trouva plus personne de sa famille. Il comprit que les Turcs avaient enlevé ses parents ; il s'habilla en Grec et traversa l'empire ottoman en criant toujours :

— Thym et anèth, sœur Sophie.

Toutes ses recherches étant inutiles, il pria Dieu de le transformer en oiseau. Dieu le changea en ortolan ; mais, comme il portait des vêtements grecs et que ces vêtements sont très bizarres, les plumes de l'ortolan sont coloriées de toutes les nuances.

La Huppe

I

Après avoir créé tous les oiseaux, Dieu indiqua à chacun de quoi il devait se nourrir. A la huppe, il destina le pain de maïs. Elle ne fut pas contente, et demanda encore quelque chose ; Dieu lui destina le pain de seigle. Non contente, la huppe en demanda encore, et Dieu lui destina le pain de blé. Mais comme ni cette fois la huppe n'était pas contente et demandait toujours quelque chose, Dieu, irrité, lui assigna comme nourriture tout ce qui est de plus sale au monde.

II

L'aïeul des Arméniens errait, un jour, dans une grande forêt, à cause des ennemis qui le poursuivaient. Monté sur un cheval maigre, il avançait avec difficulté à travers les marécages. Chemin faisant, il écoutait le coucou qui chantait au sommet d'un arbre. Tout-à-coup son cheval se laisse tomber par terre, et, malgré les peines que se donnait le cavalier pour le relever, son coursier ne bougeait point. Que faire ? Il fallait employer la ruse.

L'Arménien montra au cheval un grand morceau de viande sèche, et lui dit : « Lève-toi, mon brave coursier, je te la donne ! » Mais le cheval faisait la sourde oreille.

Digitized by Google

Pendant que l'Arménien se torturait le cerveau pour imaginer quelque chose de plus rusé, une huppe vint s'asseoir sur un arbre près du cheval et commença à crier : *Houppe, houppe, houppe ! oupoupou !*

Le cheval, effrayé par ces cris bizarres, sauta d'un bond et prit la fuite.

L'Arménien, pour témoigner sa reconnaissance à la huppe, l'appela son coucou ; et dès lors la huppe est le coucou des Arméniens.

III

Au commencement, la huppe n'avait pas son beau panache, qui lui sied si bien ; le panache appartenait au coucou.

L'alouette allait se marier et elle invita à ses noces tous les oiseaux. La huppe pria le coucou de lui prêter son panache pour cette cérémonie. Le coucou, bon comme toujours, lui prêta son panache qu'il ne revit jamais, malgré ses insistances répétées. A la fin il se vit forcé de rassembler tous les oiseaux chanteurs, pour leur dénoncer la mauvaise conduite de la huppe.

Les oiseaux élurent l'alouette pour présider l'assemblée, et, comme elle aimait beaucoup le panache de la huppe et lui savait bon gré de s'en être parée à ses noces, le jugement qu'elle fit favorisa la huppe, qui fut reconnue comme le vrai propriétaire de ce beau panache.

La Caille

Il était une fois un homme et une femme, qui se considéraient comme très malheureux parce qu'ils n'avaient pas d'enfants. Un jour que le mari n'était pas à la maison, se présenta une mendiante que sa femme accueillit très bien. La mendiante, qui avait remarqué la tristesse de cette bonne femme, lui en demanda la cause, et elle lui raconta ses malheurs. La mendiante lui recommanda de porter toujours sur elle telle herbe, ce qu'elle fit, et au bout de neuf mois, la femme accoucha d'une belle fille qu'ils nommèrent *Déesse* (Zina).

Après quelques jours, la pauvre mère mourut.

Quelques mois après, l'homme se maria avec une autre femme, qui ne vivait pas en bonne intelligence avec *Déesse*. La marâtre pour en finir, et comme elle était sorcière, la changea en un oiseau, la *caille*, et elle prit la fuite elle-même.

Rentré chez lui, l'homme ne trouva ni sa femme ni sa fille. Il cherchait partout et criait :

Digitized by Google

— Déesse, Déesse, où es-tu ?

L'oiseau commença à chanter, et l'homme fut surpris de trouver cet oiseau dans sa maison. A la fin, il prit l'oiseau avec lui et s'en alla dans le monde.

Un jour, il rencontra une petite fille qui lui raconta toute l'histoire de la transformation de sa fille en cet oiseau qu'il portait avec lui. Cette petite fille était la marâtre même.

Le pauvre homme cherchait inutilement quelque moyen pour transformer l'oiseau en fille ; et, marchant toujours, il entra dans un jardin pour se reposer. Un vieillard se présente et lui dit qu'il est venu pour le tuer. « Ce jardin est maudit, dit-il, et celui qui y entre doit mourir ».

L'homme le pria de lui accorder un an de vie, et il promit de revenir à cette époque dans ce jardin même pour mourir. Le vieillard le laissa partir et, après une année, l'homme ne pouvant pas changer l'oiseau en fille revint avec lui dans le jardin du vieillard, pour tenir sa promesse. Il attendait avec résignation la mort, la vie lui étant un lourd fardeau.

Trois hommes : un vieillard, un garçon et une fille qui passaient près du jardin, lui demandèrent ce qu'il cherchait dans ce jardin des diables. — Il leur raconta, avec force détails, toute l'histoire de ses malheurs. Les trois hommes entrèrent dans le jardin, décidés à braver tous les dangers pour sauver la vie à ce pauvre malheureux. Et, comme le gardien du jardin voulait le tuer, les trois hommes intervinrent pour lui demander sa grâce, et ils le prièrent avec tant d'insistance, qu'il céda.

Ce vieillard avait été maudit et condamné à tuer toute personne qui entrerait dans ce jardin, jusqu'à ce qu'il fût prié de l'épargner par trois individus qui n'auraient point de péchés. Ces trois hommes étaient de cette catégorie.

Après quelque temps, le père de *Déesse* mourut et elle resta toujours changée en oiseau.

II

Au commencement, la caille avait le plumage complétement rouge, et n'en étant pas contente, elle pria Dieu de changer la couleur de ses vêtements. Dieu étant de mauvaise humeur, la prit par la queue et la jeta sur un monceau de cendre. C'est l'origine du plumage gris et rouge de la caille.

Digitized by Google

La Cigogne

Dieu et saint Pierre se promenant sur la terre, ont été assiégés par tous les insectes qui ne les laissaient pas avancer.

Saint Pierre dit à Dieu :

— Seigneur ! tout est bon et beau ce que vous avez créé ; mais je ne comprends pas à quoi ces insectes peuvent-ils servir. Ne croyez-vous pas qu'il serait mieux de les détruire ?

— C'est cela, tu as raison, répondit Dieu ; et il amassa tous les insectes dans un sac qu'il remit à un vieillard pour le porter à la mer, en lui recommandant de ne pas le délier chemin faisant.

Pris par la curiosité, le vieillard délia le sac en route, et tous les insectes s'enfuirent. Dieu le transforma en un oiseau qui porte un sac à sa gorge, et il est condamné à rester cigogne jusqu'à ce qu'il ait pu attraper tous les insectes qu'il a laissés échapper.

II

Un jour les grenouilles prièrent Dieu de leur donner un empereur. Dieu prit un grand morceau de bois, le jeta dans le lac et dit aux grenouilles que c'était leur empereur.

Les grenouilles, effrayées par le bruit du bois tombant dans le lac, se cachèrent partout, redoutant un si puissant empereur. Mais comme le bois ne bougeait point au fond du lac, les grenouilles s'enhardirent, commencèrent à le toucher, et à la fin, elles se moquaient de leur soi-disant empereur, et même elles interpellèrent Dieu, et lui demandèrent un autre empereur, qui pût les gouverner selon les lois.

Dieu leur donna la cigogne pour empereur ; celle-là les gouverne selon les lois : sitôt attrapée, la grenouille ressent le gouvernement de l'empereur.

Le Canard

Il était une fois un homme et une femme très pauvres qui n'avaient pour toute consolation qu'une très jolie fillette : *Ileana*. Ses parents morts, Ileana s'engagea comme servante chez le seigneur du village ; mais bientôt un chef de brigands enleva Ileana et l'emmena au milieu d'une forêt, dans sa retraite ; et comme Ileana s'obstinait à refuser de devenir sa femme, il se décida à la tuer. Quand il était sur le point d'exécuter son projet, il se prit de pitié pour la jeune fille et, au lieu de la tuer, il la fit porter chez un aubergiste très méchant qui servait à ses hôtes de la chair humaine.

Digitized by Google

Cet aubergiste l'enferma dans une chambre dont les murs étaient garnis des têtes des hommes tués par lui. Chaque jour, elle assistait à la décapitation des pauvres malheureux qui tombaient entre les mains de cet affreux aubergiste. Elle attendait le moment de son exécution.

Un jour, on apporte dans cette chambre une vieille femme ; c'était la mère de l'aubergiste que celui-ci n'avait pas reconnue. Elle raconta à la vieille toute l'histoire de sa vie et celle-ci lui promit de la faire échapper à la mort. Elle lui donna une herbe que la jeune fille mangea, et à l'instant même elle se changea en canard et s'envola ; et la vieille disparut aussi.

ARTHUR GOROVEI.

TRADITIONS DE L'IMPRIMERIE [1]

II

LE PATÉ

Un typographe « met en pâte » ou « fait de la pâte » quand il laisse tomber une poignée de lettres composée ; le résulat de cet accident se nomme *pâté*, de même que l'assemblage sans ordre des lettres ainsi mélangées dans une composition postérieure.

Une anecdote, à ce sujet, cueillie dans le vol. manuscrit 22.064, f°s 106-107 de la Bibliothèque Nationale, collection Anisson-Duperron : Des compagnons imprimeurs s'étaient avisés de former une affiche avec deux paquets de « pâté » recomposé, le tout sur deux colonnes, précédé du titre AVIS AU PUBLIC et d'une initiale ornée, et terminé par une défense au public de déchirer ledit placard, et aux afficheurs de le couvrir avec d'autres. Une enquête ouverte pour rechercher les auteurs de cette gaminerie amena leur découverte ; on reconnut qu'ils avaient tiré de leur œuvres une douzaine d'exemplaires, dont un est joint à la note d'enquête, pour s'amuser à l'occasion du Carnaval.

L. MORIN

1. Cf. t. VII, p. 747.

Digitized by Google

LA LÉGENDE NAPOLÉONIENNE (1)

VIII

Quelques questions

Que sait-on sur Napoléon Ier dans la fantaisie populaire ? Et sur la légende napoléonienne chez le peuple français et chez les peuples étrangers ? En Sicile, sur les chars, des peintures représentent Bonaparte, a dit M. Vuillier dans le *Tour du Monde*. Connaît-on des peintures populaires analogues dans d'autres pays ? Le baron Larrey, dans son livre sur *Madame Mère*, parle (t. I, p. 51 ; t. II, p. 238 et *passim*) de comètes — présages du futur destin de l'empereur ; à Ravenne, on imprimait en 1810, pour les noces de l'Empereur avec Marie-Louise, un recueil de poésies, où figure un sonnet sur « deux comètes récemment découvertes, une par M. Messier, l'autre par miss Herschell, et qui correspondent respectivement à la naissance de Napoléon-le-Grand et de l'archiduchesse Marie-Louise ». Connaît-on d'autres comètes auxquelles on ait attribué un rôle dans l'histoire de Napoléon ?

Pourrait-on signaler des poésies populaires peu connues sur Napoléon, analogues à celles où il figure, publiées par le prof. Ferraro (*Canti popolari sardi*, 1892, p. 10-11) et par C. Nigra (*Canti popolari del Piemonte*, 1888, pp. 536 et 147) ? Mme de Rémusat (I, p. 394 ; II, p. 74) et la Dsse d'Abrantès (édition abrégée par Mme Carette, Paris, 1892, p. 165) parlent de l'influence de Napoléon sur le beau et sur le vilain temps. Ce fait (qui rappelle celui des Allemands d'aujourd'hui, appelant le beau temps *Kaiserwetter « temps de l'Empereur »*) est-il consigné ailleurs ? Aurait-on enfin à signaler des accidents naturels simulant le profil de Napoléon, qui ne soient pas ceux dont a parlé M. Sébillot dans cette *Revue ?*

Albert Lumbroso.

1. Cf. le t. V, p. 283, le t. VI, p. 35, 385, 505, le t. VII, p. 690, le t. VIII, p. 379, 380, le t. IX, p. 289.

Digitized by Google

IX

Bibliographie de l'époque Napoléonienne

Notre éminent collaborateur, auteur de la note ci-dessus, a comme on sait, publié dans l'*Archivio* de précieuses notes sur le folklore napoléonien. Il vient de faire paraître deux volumes sous ce titre : *Saggio di una Bibliografia ragionata per servire alla storia dell' epoca napoleonica* (1). Ils vont de la lettre A à Barlou. Cet énoncé seul montre combien l'entreprise est considérable. Le bibliographe ne se borne pas à l'indication des volumes et à leur description, il les accompagne souvent de notes curieuses, de comparaisons ou d'extraits caractéristiques du document cité. Lorsqu'il rencontre quelque trait se rattachant à nos études, il prend soin de le signaler. Nous recevons de l'un de nos collaborateurs la notice qui suit sur les livrets de la Bibliothèque bleue où il est parlé de Napoléon.

P. S.

X

Napoléon et la Bibliothèque bleue de Troyes

La Bibliothèque bleue de Troyes renferme un certain nombre de plaquettes in-12, toutes éditées par M. Charles-Louis Baudot (1830-1848), consacrées à la gloire du grand Napoléon, dont le culte était autrefois si vivace parmi le peuple.

La Bibliothèque de Troyes possède cinq de ces ouvrages ; en voici la description :

1. *Souvenirs de Napoléon. — Distribution des drapeaux, Sublime défense des Français contre les Anglais.* — A Troyes, chez Baudot, imprimeur. (Deux parties, d'après le catalogue Baudot).

Ce titre, que porte une couverture rose, est complété par un dessin représentant un artilleur et sa pièce ; derrière, des drapeaux, des mâts de vaisseaux ; à côté, un mortier et des boulets. L'intérieur, comportant 60 pages, est intitulé : *Souvenirs d'un grand Homme. Napoléon au camp de Boulogne.* Suit le buste de Napoléon et le nom de l'imprimeur : A Troyes, chez Baudot, imprimeur-libraire, rue du Temple.

2. *Passage du Niémen par les Armées françaises et polonaises sous les ordres de Napoléon Bonaparte, de Jérôme et du prince Eugène.* (Buste de Napoléon ? lauré). — A Troyes, chez Baudot, imprimeur-libraire.

Ce titre, sur couverture verte, est reproduit sur la première page.

1. Modena, Angelo Namias, p. in-8 de pp. XXIV-155 et 153.

Digitized by Google

On y a seulement ajouté les titres de Jérôme (roi de Westphalie) et du prince Eugène (vice-roi d'Italie). 10 pages.

3. *Le Bal et l'Incendie.* — Napoléon sauve Marie-Louise des flammes. Le roi Joseph, en voulant fuir par un escalier qui s'écroule sous ses pas, est précipité dans la fournaise. Plus de 200 personnes sont blessées. — Vignette : cavaliers courant. — A Troyes, chez Baudot, imprimeur-libraire.

Ce titre figure sur une couverture verte. A l'intérieur, on lit celui-ci : *Souvenirs de l'Empire. Anecdotes sur Napoléon.* — Buste de Napoléon. — A Troyes, chez Baudot, imprimeur-libraire.

A la troisième page, au-dessus du titre : *Le Bal et l'Incendie*, statue en pied du grand homme, reproduit en plus petit à la 23e et dernière page, sous la signature de l'auteur : Emile Marco de Saint-Hilaire.

4. *Les deux Frères. La Capote du soldat. Bienfait de l'Empereur, scènes militaires.* — Buste de Napoléon. — A Troyes, chez Baudot, imprimeur-libraire.

Couverture bleu foncé. A l'intérieur, pas de grand titre. — 12 pages, à la suite desquelles la signature : Jacques Arago.

5. *La fille du Capitaine Autrichien ou la belle Wilhelmine.* — Rendez-vous secret entre Napoléon et cette jeune fille. Générosité. — A Troyes, chez Baudot, imprimeur.

Couverture rose. — A l'intérieur, le titre : *Souvenirs de l'Empire. Anecdotes sur Napoléon.* — Buste. — *La fille du capitaine autrichien.* 12 pages.

Le catalogue Baudot contient encore les titres suivants :

Batailles de Napoléon ;

Revue de Napoléon ;

Vie de Napoléon.

M. H. Herluison, libraire à Orléans, me communique l'indication suivante :

La vérité et les triomphes du général Bonaparte. — Orléans, chez Letourneux, au huitième. — 96 pages in-12.

LOUIS MORIN.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS (1)

IV

Les Fileuses

En Ecosse

En Ecosse, à l'époque actuelle, l'usage de filer à la maison est presque tombé en désuétude ; mais, il y a cinquante ans, la plus grande partie de la laine et du lin était filée par les femmes, principalement pendant les longues soirées d'hiver. Pendant la nuit, on enlevait la corde de la roue pour empêcher les fairies de venir filer au rouet.

Sous aucun prétexte, le rouet ne doit être transporté d'un endroit de la maison à l'autre pendant la fête de Noël (Pitsligo).

A Corgarff, on ne doit pas filer pendant la Noël ; l'interdiction s'étend de Noël au premier jour de l'an à Cawdor et à Portknockie. Dans ce dernier village, on ne doit pas laisser la maison sans eau.

Atween Jeel an Yearsmas
Aul wives sidna spin ;
An hooses sidna be waterless
Jahr maidens lies within.

Entre Noël et le jour de l'an, les vieilles femmes ne doivent pas filer, et les maisons où sont des jeunes filles ne doivent pas rester sans eau.

A Aberchirder, la filerie est prohibée de Noël à la Chandeleur.

Atween Jeel an Can'lemas
Aul wives sudna spin
Nor hooses sudna be waterless
Jahr maidens lies within

1. Cf. le t. IX, p. 502, 570.

Digitized by Google

A Keith, on ne filait pas au Muckle Wheel, c'est-à-dire au grand rouet, pendant le Fastereven ou mardi-gras.

A Corgaff, on ne file pas le jeudi l'après-midi, ni les autres jours après quatre heures du soir.

A Portsoy, pour détourner la sorcellerie, il faut, le dimanche à midi, prendre sans dire un mot une poignée de lin, la filer et en entourer le cou de la personne sur laquelle le sort a été jeté. Je tiens ce détail d'une vieille femme de quatre-vingts ans, qui a vu faire cette cérémonie ; elle avait été ordonnée par une femme du pays connue comme « sorcière ».

Le lin était mis en paquets suffisants pour faire une poupée, chacun contenant un certain nombre de » dottles » ou « heps ». Si un homme brun ou ayant les sourcils qui se rejoignaient entrait dans la maison pendant qu'on disposait le lin en forme de poupée sur la quenouille, on ne filait pas un brin de fil avant d'avoir pris la précaution de passer le fuseau trois fois à travers le feu, c'est-à-dire d'avoir filé trois fois au-dessus du feu en s'en approchant aussi près qu'il était possible de le faire sans brûler le lin. En même temps, on récitait une formulette, que la personne qui m'a donné ces détails a oubliée.

(*Pitsligo*).

En Danemark

Pendant la semaine de Noël, aucun rouet ne doit fonctionner ; si on observe cette défense, les oies n'ont pas mal à la tête et sont préservées du tournis.

Si on file le jour de Noël, l'attelage de la charrue devient en morceaux. Ce jour-là, rien ne doit tourner en rond. La femme qui file pendant la Noël est exposée à avoir des gerçures ou des boutons aux doigts.

Ceux qui ont des oies doivent se garder de laisser tourner quelque chose en rond entre Noël et le premier de l'an : on ne peut ni filer, ni dévider, ni moudre, ou les oies portent peu de profit ; si l'on a quelque chose à moudre, il faut le faire faire par quelqu'un qui n'ait pas d'oies.

On ne doit pas filer l'après-midi du samedi, du dimanche, du jour Saint-Martin, et des autres jours fériés. Celui qui enfreint cette défense ne demeure pas tranquille dans sa tombe. Une femme qui ne l'avait pas observée, vint après sa mort mettre la main à travers la fenêtre en disant :

Der kan I se hvad till lön jeg fandt
Fordi jeg haver loverdag og sondagaften spandt.

Digitized by Google

Voyez le sort qui m'est échu pour avoir filé le samedi et le dimanche dans l'après-midi.

Une autre femme qui avait filé l'après-midi de la Saint-Martin revint après sa mort, et passa à travers la fenêtre sa main enflammée, en disant :

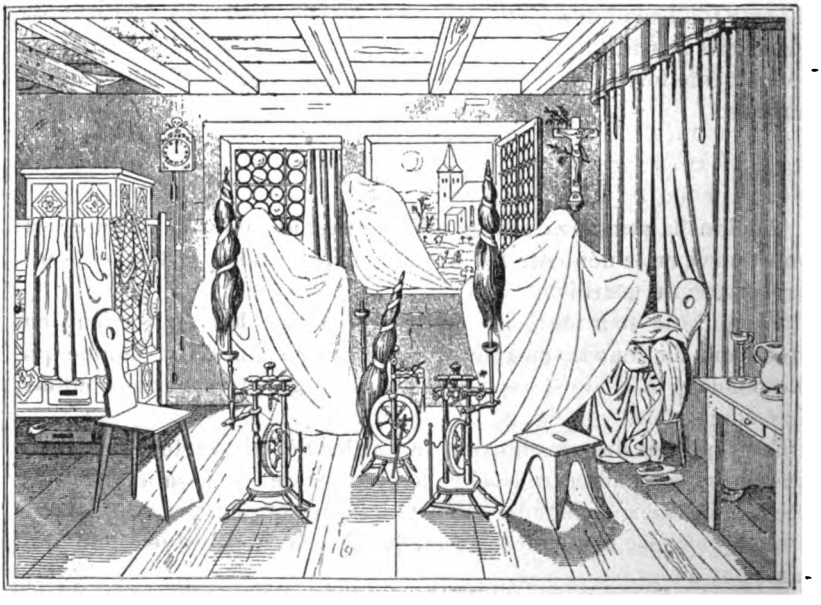
Her skal I se hvad jeg har vundet
Fordi jeg en mortens aften har spundet.

Voyez ce que j'ai gagné pour avoir filé l'après-midi de la Saint-Martin.

Skattegraveren etc., VII, 674 (449), 75 (451), III, 122 (539), 152 (842), VII, p. 83 (512-513-515).

WALTER GREGOR.

Les trois fileuses



Cette gravure, que nous avons réduite d'un peu moins de moitié, fait partie d'une suite intitulée : *Zwœlf Stahlstiche zum Elsæssichen Sagenbuch*, herausgeben von August Stœber, Strassburg Verlag von G.-L. Schuler 1842. Elles sont au nombre de 12, au trait, signées « Composition u J. Klein, Stich u R. August Schuler Sohn » (Collection Paul Sébillot).

Digitized by Google

Voici la traduction de la ballade alsacienne qui l'a inspirée :

A la veillée tout le monde jase et rit — et se souhaite une bonne nuit.

Trois filettes restent assises seules, — leurs mains et leurs pieds ne sont pas en repos.

Leurs joues roses brillent enflammées, — le lin sur les quenouilles est tendre et blanc.

Autour du lin à chaque quenouille — une main chérie a noué un ruban rose.

Toutes les trois filent des chemises de fiancée — « Ah ! que le printemps arrive bientôt !

La toile est blanchie dans le jardin — quand la tulipe et la giroflée se montrent.

Et quand les cerisiers rougiront — les fiancés nous conduiront chez eux. »

Et quand approche minuit, — elles disent : « Demain matin il faut s'éveiller de bonne heure,

Se mettre au rouet avant le jour ; — ce n'est qu'à ce prix qu'on arrive au but. »

Et lorsqu'a sonné minuit — pas une âme au village ne veille.

Alors trois spectres se glissent par la fenêtre — et s'asseyent aux trois rouets.

Ils filent, leurs bras s'agitent silencieusement — les fils bourdonnent rapidement sur les fuseaux.

Les rouets gémissent dans leur course désordonnée — et les trois spectres se lèvent.

Esprits de l'heure sombre de minuit, — la chouette crie dans le cimetière.

Qu'adviendra-t-il de la fine toile ? — y aura-t-il encore trois chemises de fiancée ?

Traduit de STOEBER, *Sagenbuch*, p. 281.

P. RISTELHUBER.

Anciennes croyances

Dans les pénitences marqués par Burchard, évêque de Worms, suivant les adoucissements du onzième siècle, reproduit par Le P. Lebrun. *Des superstitions autorisées par les savants*, ch. XV, on trouve toutes les superstitions suivantes : Avez-vous imité ceux qui la nuit de l'Octave de Noël, qui est la nuit du premier jour de janvier, filent, cousent, commencent autant d'ouvrages qu'ils peuvent

Digitized by Google

pour avoir du succès dans la nouvelle année ? Vous ferez pénitence quarante jours au pain et à l'eau.

Nos lecteurs pourraient sans doute nous dire si ces croyances ou d'autres, en rapport avec les jours, sont encore en vigueur.

Le fil qui se casse ou qui se noue

Dans la chanson de la Fileuse par Bélanger, faite pour une mélodie de Schubert, se trouve le couplet suivant qui fait allusion à une croyance qui peut-être est encore populaire :

Si mon fil soudain se cassait
Sous mon doigt rebelle
Ç'est lui qui me trahirait
Près d'une plus belle.

V

Les Redevances féodales et les Métiers

A Lamballe, tous les tanneurs, pelletiers et gantiers, ainsi que leurs femmes, étaient soumis au droit de Fleurette. Le mardi de Pâques dit mardi fevier, ils étaient tenus de se rendre à midi au logis du Roy de la voyrie et de le conduire pour quérir le mai au bois Olive du Val. Et lorsque le roy était entré dans le bois, il y choisissait le plus secrètement qu'il pouvait une fleur à sa dévotion, s'il s'en trouve ou un bois pour le mai, qu'il leur montrait par trois fois la tenant en sa main ; puis les tanneurs, pelletiers et gantiers et leurs femmes ayant cueilli chacun une fleur ou bois, devaient se rendre avec le roi sur le tertre Saint-Sauveur et s'assembler devant lui qui s'était assis sur le pied de la croix ; ils étaient tenus de faire paraître leur mai, pareil à celui du roi. Et ceux qui n'en avaient pas de semblables lui devaient une amende de deux sous six deniers, et même amende en cas de défaut. Après cela, ils venaient tous le conduire à son logis. Tous ceux qui prenaient le métier ou le quittaient devaient le prévenir et lui payer chacun une pareille somme de deux sous six deniers.

(Quernest. *Notices hist. et arch. sur la ville de Lamballe.* St-Brieuc, 1887, p. 41, acte du 16 mars 1619).

Digitized by Google

VI

Rivalités de métiers

Tous les ans de lundi de Pâques, à Churwalden, dans la Suisse allemande, on se livrait à un divertissement désigné sous le nom de *jet des œufs*. Les acteurs divisés en deux bandes étaient, d'un côté les garçons bouchers, de l'autre les garçons meuniers ou boulangers. Ils se rendaient dans une immense prairie qui avoisine la ville. On alignait sur la pelouse cent et un œufs que l'on espaçait entre eux d'un peu plus d'un mètre. Tous les œufs qui marquaient les dizaines étaient teints en rouge, ainsi que les 49e et 51e. L'un des meuniers s'asseyait à l'une des extrémités de cette file d'œufs et tenait une corbeille sur ses genoux. Aussitôt la lutte commençait. Tandis que l'un des boulangers s'évertuait à jeter un à un tous les œufs dans la corbeille du meunier, l'un des bouchers devait trouver le temps de se rendre dans un village situé à une demi-lieue de là, d'y avaler un verre de vin et de revenir sur ses pas. Tous les œufs que le boulanger lançait à côté de la corbeille étaient aussitôt remplacés par d'autres. Lorsqu'un œuf rouge lui tombait sous la main, il le jetait où bon lui semblait, mais presque toujours au hasard sur la tête des curieux. Si le boucher terminait sa course avant que le boulanger eût fini de lancer le dernier œuf, les bouchers remportaient le prix ; les boulangers au contraire étaient proclamés vainqueurs si le jeu des œufs était accompli avant le retour du boucher.

(Laisnel de la Salle, *Légendes du Centre*, I, 71).

L'auteur ne cite pas sa source ; il y a vraisemblablement des similaires de cette coutume. P. S.

VII

Jeux de Métiers

A Anvers, on assure que les tailleurs cousant, disent toujours :

Voilà le lard, voilà le lard.

Sur ce, le cordonnier tire son ligneul et répond en gémissant :

Je n'en veux pas, je n'en veux pas...

Et le tisserand, se démenant sur son métier, crie sans cesse :

Si je l'avais seulement ! Si je l'avais seulement !...

Digitized by Google

Ceci qui a été entendu à Turnhout est un jeu qu'on jouait dans ma jeunesse dans le Brabant et probablement un peu partout, et qui est encore joué à présent. Voici comment nous faisions :

Sur le pétrin était assis un jeune gars, qui représentait le tailleur. Il faisait semblant de coudre, et chaque fois qu'il levait la main, soupirant et se lamentant toujours plus fort, il disait :

« Voilà où pend le lard ! »

Un second gamin se trouvait sur un gros morceau de bois et était cordonnier. Celui-ci faisait semblant de tirer son fil par le cuir, et aussitôt que le tailleur avait gémi :

« Voilà où pend le lard ! »

il écartait les deux mains du corps, aussi loin que possible et criait, avec dédain :

« Je n'en veux paaas ! »

Mais dans un coin il y avait un troisième gars, avec une planchette sur les genoux ; lui il était tisserand.

Dès que le cordonnier avait répondu au tailleur, le tisserand secouait sa planchette, et, faisant semblant d'attirer vers lui le chassis du métier, il criait d'un ton bref :

« Je voudrais l'avoir ! »

Cette représentation ne durait pas longtemps. Notre public se mettait bientôt de la partie, et alors un tapage infernal régnait dans le fournil.

A. DE COCK. (*Volkskunde* VII, 92).

VIII

BRUITS DE MÉTIERS

Quant lou tchinanè ba teche,
Zigo zague, dab la naveto,
Dou bet hiu, don fin hiu,
Quauque goumichet praquiu.

Quant lou charroun be l'arrodo
Tico tac, dab la hocholo,
De l'arrai au boutoun
Espio se loutour est boun.

Quand le tisserand va tisser,
Zig zag avec la navette,
Du beau fil, du fin fil,
Quelque peloton par ici.

Digitized by Google

Quand le charron fait la roue,
Tic tac avec l'berminette,
Du rayon au bouton
Il regarde si le tour est bon.

(J.-P. Bladé. *Poésies pop. de la Gascogne. 268*).

IX

Superstitions des outils

Si le couteau des peintres se pique à terre, si les fers placés sur le fourneau des blanchisseuses remuent, c'est un signe certain d'ouvrage prochain.

Des épingles qui se renversent dans un atelier présagent des disputes entre les ouvriers ou les ouvrières.

(C. de Mensignac. *Superstitions de la Gironde*).

X

Le Commencement et la fin d'un ouvrage

Dans la Gironde, les ouvriers clouent un laurier au haut d'un édifice quand il est achevé, l'entrepreneur ou plutôt le propriétaire est tenu d'arroser ce bouquet.

(Daleau. *Trad. Croy. et Sup. de la Gironde*, p. 54).

XI

Métiers parias

En Berry, l'équarisseur est appelé l'équarisseur *de Bois rouge;* dans la Gironde, *le belet*, il est craint et méprisé pour les campagnards de la Gironde. Donner le nom de *belet* à un homme constitue une injure très grave.

On dit que le *belet* ne peut être cité en justice et qu'il ne peut voter.

Jamais un paysan ne lui offrira un verre de vin.

A aucun prix un paysan ne voudrait dépouiller un animal mort de sa belle mort.

(Laisnel de la Salle. *Lég. et Croy. du Centre*, t. II, p. 186, Daleau, p. 48.)

Digitized by Google

XII

Guérisseurs en raison de leur métier

Dans la Gironde les tonneliers qui ont exercé l'état depuis trois générations ont le don de guérir en le palpant le *fourcat,* grosseur qui vient entre les orteils, dans la fourche ils ont aussi le privilège de guérir le joble, maladie assez indéterminée, par une assimilation entre ce nom et le jable des tonneaux.

Daleau, p. 38-39.

II

Blasons des métiers (suite)

Chansons sur les tailleurs

— Bonjour, bonjour, bonhomme,
Bonjour te soit donné :
Ta fille en mariage
Si tu veux me la bailler.
Tra la la la, la la la lère, tra la la la, la la la la.

— Ma fille n'est point faite
Pour un gas coûturier.
Mais ma fille est bien faite
Pour un gas cordonnier.
Tra la la la, la la la lère, tra la la la, la la la la.

Le coûturier s'en va,
Maudissant son métier.
Sans ma maudite aiguille
Je serais marié,
A la plus jolie fille
Du bourg de Guéméné.

Environs de Loudéac.

Cette chanson a de nombreuses variantes : je connais celle ci-dessus depuis mon enfance. Une autre chanson assure que :

Les couturiers sont pires que des évêques,
Car du lundi ils en font une fête.

Une troisième se chante sur l'air de l'*Ave maris stella,* je n'en retrouve pas le texte exact; je sais qu'il est très méprisant : voici la fin du dernier couplet :

Digitized by Google

Les couturiers sauraient
Les qualités qu'ils ont
I n'demanderaient pas pour femme
La gardeuse d'un cochon.

(*Côtes-du-Nord*).

Une variante de la chanson des métiers (t. IX p. 570) qui m'est envoyée de Saint-Brieuc est encore plus satirique :

Le deuxième c'est un tailleur :
Encore un état de voleur :
Il vole son père,
Il coud les morceaux par devant
Et les place par derrière.

P. S.

DEVINETTES NORMANDES

II

Qui qui est en échelle le jour, et en landan la nuit ?
— Les lacets du soulier.

Quatre allants,
Quatre battants,
Fouet derrière,
Et fourque devant ;
Qui que c'est ?

— La vache avec ses quatre pieds, ses quatre trayons, la queue, et les cornes.

Quatre pattinettes,
Deux raidinettes,
Et un courtaud (ou courton) ;
Qui que c'est ?

— Le lièvre, ses quatre pattes, ses deux oreilles, et sa queue courte.

Qui qui vient au monde pendu au bout d'un fil et qui meurt sans enfants ?
— La chandelle.

ALBERT PATRY.

Digitized by Google

CONTES DE L'EXTRÊME-ORIENT [1]

XXII

Les montagnes punies

D'après une légende indienne, les montagnes « étoient autrefois si insolentes, qu'elles se mettoient devant les villes pour les couvrir. Devendiren les poursuivit avec une épée de diamant, et ayant atteint le corps de bataille de ces montagnes fugitives, il leur coupa les ailes ; c'est ce qui a produit cette chaîne de montagnes qui divise les Indes en deux parties. Pour ce qui est des autres montagnes qui se séparèrent de l'armée, elles tombèrent çà et là dans leur déroute, ainsi qu'elles se voient encore aujourd'hui ; celles qui tombèrent dans la mer formèrent les îles qu'on y découvre » [2]

XXIII

L'origine du Poussa (dieu de la porcelaine)

« On dit qu'autrefois, un empereur voulut absolument qu'on lui fît des porcelaines sur un modèle qu'il donna : on lui représenta diverses fois que la chose étoit impossible, mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les empereurs sont durant leur vie les divinités les plus redoutées à la Chine, et ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs désirs. Les officiers redoublèrent donc leurs soins, et ils usèrent de toute sorte de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine et ne recevoient que des coups. L'un deux dans un moment de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, et il y fut consumé à l'instant.

La porcelaine qui s'y cuisoit en sortit, dit-on, parfaitement belle et au gré de l'empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis

1. Cf. t. IX, p. 474, 573.
2. Lettre du P. Bouchet à Huet. *Lettres édifiantes. Mission de l'Inde*, éd. Aimé Martin, t. II. Orléans, 1875, in-8, p. 475.

Digitized by Google

ce temps-là, cet infortuné passa pour un héros, et il devint dans la suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine » (1).

XXIV

L'IDOLE DE LA CUISINE

Une tradition tonkinoise, rapportée par un missionnaire, donne l'origine suivante à une idole adorée au siècle dernier dans le Tonkin. « Une femme s'étant séparée de son mari pour quelques mécontentements, passa à de secondes noces, ce qui causa tant de douleur à son premier époux, que cet infortuné se jeta dans un brasier ardent pour y terminer ses jours. Le bruit ne s'en fut pas plutôt répandu que l'épouse infidèle, touchée de repentir, alla mourir dans le feu qui avoit consumé son mari. Son second époux, en ayant été informé, y courut aussitôt ; mais ayant trouvé sa femme réduite en cendres, il en fut si pénétré de douleur qu'il se précipita dans le même brasier où il fut brûlé à l'instant. Telle est l'origine de l'idole de la cuisine. L'esprit de cette divinité anime trois pierres dont les Tonkinois se servent pour faire leur cuisine, et ce sont ces pierres qu'ils adorent au premier jour de l'an » (2).

XXV

LE PEUPLEMENT DE LA TERRE ET L'ORIGINE DE LA MORT

Une légende des Carolines prétend que Ligobund, sœur d'Eliulep et fille de Saburour et de Halmelul, les deux plus anciens esprits célestes « se trouvant enceinte au milieu de l'air, descendit sur la terre, où elle mit au monde trois enfants. Elle fut bien étonnée de voir la terre aride et infertile. A l'instant, de sa voix puissante, elle la couvrit d'herbes, de fleurs, d'arbres fruitiers ; elle l'enrichit de toute sorte de verdure et la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencemens, on ne connoissoit point la mort, c'étoit un court sommeil. Les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de lune, et dès qu'elle commençoit à reparoître sur l'horizon, ils ressuscitoient comme s'ils se fussent réveillés après un sommeil paisible. Mais un certain *Erigiregers*, esprit malintentionné et qui se faisoit un supplice du bonheur des humains, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y eut plus de ressource : quand on étoit une fois

1. Le P. d'Entrecolle. *Lettre sur la fabrication de la porcelaine ; Lettres édifiantes Missions de la Chine*, éd. Aimé Martin, t. III. Paris, 1877, in-8, p. 221-222.
2. *Lettre d'un Missionnaire au R. P. Cibot. Lettres édifiantes. Mission de l'Indo-Chine*, éd. Aimé-Martin, t. IV. Paris, 1877, in-8, p. 572.

Digitized by Google

mort, on l'étoit pour toujours. Aussi l'appellent-ils *Elus Melabut*, c'est-à-dire *mauvais esprit, esprit malfaisant*, au lieu qu'ils appellent les autres esprits *Elus Melafirs*, qui signifie *bons esprits, esprits bienfaisans* » (1).

RENÉ BASSET

LES POURQUOI (2)

XCII

POURQUOI LES CHATS SE SECOUENT APRÈS AVOIR MANGÉ

Autrefois les rats réussirent, par surprise, à faire avaler au chat un grelot caché dans un morceau de viande. Dès lors, dès que le chat se mettait en campagne, les rats, avertis par le son du grelot, se cachaient dans leurs trous. Les chats, furieux, tinrent synode et résolurent d'immoler leur congénère porteur d'estomac à sonnette. De plus, chaque fois qu'ils mangent, ils ne manquent jamais de secouer les morceaux, de peur d'absorber un autre grelot.

(*Conté par un fermier de Villefranche-de-Rouergue*).

F. DUYNES.

XCIII

POURQUOI LES OULAD BARKA (ALGÉRIE) AVAIENT LES OMOPLATES PLUS SAILLANTES QUE LES AUTRES HOMMES

Dans les derniers temps de sa vie, Sidi Aïssa, cassé par l'âge, ne pouvait plus faire usage de ses jambes, ni supporter, dans les déplacements, les mouvements d'une bête de somme. Les Oulad Barka eurent le privilège de le transporter sur leur dos, lui étant assis dans une gueca. On assure, dans le pays, que cette insigne faveur a valu, aux gens de cette tribu, d'avoir des omoplates plus saillantes et plus développées que les autres hommes. On sait que Sidi Aïssa vécut, dit-on, jusqu'à l'âge de cent vingt ans et que c'est pendant la troisième période quarantenaire de sa vie qu'il révéla sa puissance par une foule de miracles.

A. CERTEUX.

1. Lettre du P. Cantova au P. d'Aubenton, 20 mars 1722, *Lettres édifiantes. Mission de l'Océanie*, t. IV p. 697.
2. V. la table des huit premières années.

Digitized by Google

PROVERBES POITEVINS

I

1. Vaut mieux t'ni que courrir.
2. Le promaie épargné est le promaie gâgné.
3. Cha p'tit vat loin.
4. Faut pas comptaie l'uff dans le tchiu de la poule.
5. Les louis d'or se ramassant à l'égail.
6. L'ageasse (pie) est pretout pigeaude (de plusieurs couleurs).
7. Farine de diablle retourne en bran.
8. Le patrouillé se moque dau rouablle.
9. Qui mal enfourne foait ses pains cornus.
10. Vaut meux luchaie (lécher) que mordre.
11. Thiau qui ne s'rat fessé que pre li, (par lui-même) n'arat-jà d'empoules aux fesses.
12. Faut pas petaie pus j'haut que le tchiu.
13. Oll'est pus aisé de dire dau menteries que de prétaie de l'argeont.
14. O vaut meux foaire vie qui dure, que vie qui rompt.
15. O n'est-jà facile de peignaie in diablle qui n'at pas de cheveux.
16. Ce qui cheut dons le foussé est pre le soudard (soldat).
17. Vaut meux léchaie sa grond'mère morchouse (morveuse) que de li copé le naie.
18. La chebre ne rontre jamais au tet, sans emportaie son fagot.
19. Belle feille et bon froument,
    Ne pardant jamoais leu temps.
20. Jeine femme, poain tendre et bois vert,
    Mettant la moaison à l'envers.
21. Non veut moais de piâs de chebréas (chevreaux) au marché que de piâs de chebres.
22. Mais n'on fait l'ouaille mais le louc la meinge [1].
23. S'entondre coumme cheins et chats.
24. Gueux coumme in rat d'égllise.
25. Raide coumme la mariaie de Benet.
26. Bab'llard coumme ine ageasse.
27. Sale coumme in Boime.
28. Le choume (ne rien faire) amene le jûne.

1. Plus on fait de concessions à un autoritaire plus il abuse de sa force.

Digitized by Google

29. L'aive vat trejous à la rivère.
30. Qui at tarme ne dait rein.
31. Tiraie le diablle pre la coue.
32. In p'tit chez sé vaut meux qu'in grond chez les autres.
33. O n'y at poué de si chétit fagot qui ne trouve bé sa riorte (bien)
34. On ne foait pas d'amelettes sans cassaie dau z'uffs.
35. O n'y at pas de bons routis sans qu'oll y èje bé in poâ de brulé.
36. Lavoure qu'o n'y at rein le diablle perd ses draits.
37. Partage de Goumery tout d'in couté et rein de l'autre [1].
38. Chevau baillé n'on li regarde pas dons la goule.
39. O ne faut pas uvrir la châre (entrée d'une pièce de terre) pre tapaie in pâs (passage dans une haie).
40. Presounne n'est pus fin que tout le monde.
41. O ne faut jamoais mettre in sot au pis (au défi).
42. O n'y at que les hontoux qui pardant.
43. Faute de parlaie n'on meurt sans confession.
44. O n'y at rein de pis que l'aive (eau) qui dort.
45. Oll'est pas l'habit qui foait le moine.
46. Sourit qui n'a qu'in crû (trou) est beintout prise.
47. La belle pllume foait le bel osiâ.
48. On n'est jamoais meux sarvi que pre sé même.
49. Goût de moaître vaut meux qu'ouvrage bein foaite.
50. L'ouvrage trop bein foaite foait crevaie son maître de foaim.
51. Ine bounne farme se foait à mété (à moitié fruits) prevu qu'on vole assez son moaître.
52. Vontre affamé n'a pas d'oreilles.
53. Coure l'enfant est baptisé, n'on sait son nom.
54. Chaqu'in le sein, le diablle n'y at rein
55. Sauve qui peut malheureux qui est pris.
56. Ménagé quem'in fremi (une fourmi).
57. Heureux coumme pésson dons l'aive (eau).
58. On n'engraisse pas les gorets à l'aive cllaire.
59. Qui soigne son bétail soigne sa bourse.
60. O ne sert à rein de ruaie (d'avancer, de s'élancer sur...) contre la pointe.
61. Qui ne dit rein consent.
62. Les gronds causoux (causeurs) sont souvent mentoux.
63. La feille qui se trimousse (remue, qui travaille) ne songe pat à foaire de mau.

1. Cf. le proverbe normand : Partage de Montgommery.

Digitized by Google

64. Le bon Dieu baille la robe selon le fraid.
65. In bon coq n'est jamoais gras.
66. Châque grole (corbeau) pique sa noix.
67. Coure on a marié sa feille n'on trouve daux z'amateurs.
68. O ne faut pas tant de beurre pre foaire in quarteron.
69. Besougne bein coummoinçaie est à mété foaite.
70. Pr'ine mauvaise annaie, o faut pas tuaie son chein.
71. A la mode dau Boîmes les pûs sales fasant la thiusine.
72. O vaut trejous meux ach'taie
Maison bâtie et veugne bârraie (plantée).
73. Les maladies v'nant à ch'vau et s'en allant à ped.
74. Le louc n'est pas pretout voure que l'ouaille paît.
75. Coure (quand) on parle dau louc on en veut la coue.
76. Les loucs ne se meingeant pas entre z'aux.
77. Chein onragé regarde pas voure que le mord.
78. Le renard qui dort ne preint pas de poules.
79. Chanter quem' in amirollet (esprit chanteur, rossignol).
80. Annaie de fein annaie de rein.
81. Tout foait ventre prevu qu'o rentre.
82. Tant moais le bouc put tant moais la chebre l'aime.
83. Quant in' âbre est cheut tout le monde court aux bronches.
84. In roi mort ne vaut pas in chein en vie.
85. Si tu ne le qu'neux (connais pas) pas jappe-l'ou (aboye après lui).
86. On est moais de temps couché que debout.
87. Baillaie in' uff (œuf) pr' avaie in buff (bœuf).
88. O n'est pas trejours l'âne qui gagne l'aveine qui la meinge.
89. Travail de fêite saute pre la fenêitre.
90. Les cordounaies sont trejous les pus mal chaussés.
91. O n'est pas les pirons qui menant les oies au champ.
92. Quand le fer est chaud, o faut le battre.
93. In bon paisant vaut meux qu'in chétit mocieu.
94. Dons les vieux pots o se foait de bounne soupe.
95. O ne faut pas moettre la charrue devont les buffs.
96. Qui ne risque rein n'at rein.
97. O n'y at pas de si belle compagnaie qui ne se quitte bé.
98. Lavoure que la chebre est attachaie, o faut qu'a broute.
99. Qui at b'sein de feut (feu) en charche.
100. Proches dents proches parents.
101. Poche crugeaie (percée) ne tint pas le meill (mil).
102. Le boun'heur est pas dons la têite.
103. O ne faut pas avarti in sot qui se brûle.
104. O n'y at pas de fumaie sons qu'oll'y èje bé in poâ de feut.

Digitized by Google

105. Jamoais prime ne vat rein demondaie à Tardif [1].

106. N'on veut bé trottaie l'âne mais n'on ne veut pas trejous voure que le bât le mache (blesse).

107. Si n'on sârre trot l'andjille (anguille) alle nous échappe.

108. Le troisième cott la chebre lutte.

109. Grole qui at groliâs
N'at jamoais meingé de bons mourciâs.

110. Pre les Rouzons (Rogations) les ouailles on tond.

111. Dons les vieux bâtimonts oll'y at trejous quieuques goutères.

112. In'an de chagrin poaye pas deux liards de dettes.

113. Si tu te moques de la terre alle se moquerat de té.

114. Femme maligne et poule qui pond
Foait grond brut à la moaison.

115. Le pus difficile est pas de foaire dau drôles oll'est de les nourrir.

R.-M. LACUVE.

BLASON POPULAIRE D'ILLE-ET-VILAINE [2]

II

Roz-Landrieux (canton de Dol). — L'on dit : Les budaux de Roz. Cette paroisse, d'origine bretonne, est très ancienne. La tradition locale veut même que saint Budoc, évêque de Dol, soit né à Landrieux, village de cette commune.

Dol. — Nos campagnards transforment Dol en Dou et disent en haussant les épaules : « Les pauvres villotains d'Dou ; — L'fouèrous d'Dou ! »

On voit, en lisant la *Chanson d'Aquin*, que le compliment des poètes est plus gracieux que celui des paysans. Le trouvère dit, en effet :

« Il est à Doul la cité seignouris (vers 354).

« Illec estoit le bon conte Ripé
« Quens est de Doul la mirable cité (vers 738-739).

1. Celui qui sème au commencement de la saison est plus certain d'obtenir une bonne récolte que celui qui est en retard.
2. Cf. t. VIII, p. 348, et le *Blason populaire de l'Ille-et-Vilaine*, par Paul Sébillot.

Digitized by Google

« Or vous diroy du bon clerc Ysoré
« L'arcevesque de Doul, l'arcevesché (vers 1371-1372).

A St-Guinoux, l'on dit en plaisantant : « Ah ! tu vas te promener à saint Dol ! »

A Cancale, Dol joue un rôle curieux dans les expressions du pays. Pour les Cancalaises, — vraies puristes, — « parler le français de Dol » c'est violer la syntaxe ; « prendre la route de Dol » c'est savoir se tirer d'embarras.

Dialogue entre deux Cancalaises.

— Bigre de chien, j'te voudrais la cathédrale de Dol dans le ventre.

— Ah, ma pauvre Mathurine, que tu serais embêtée pour aller à la messe !

Les gâs de Rimoux. — Trois choses les rendent très célèbres : d'abord leur attachement les uns pour les autres et pour monsieur le recteur ; puis leurs cheveux roux, enfin leur républicanisme connu.

Dire à un gâs de Rimoux qu'il pourrait bien être de Tremblay ou de St-Rémy-du-Plain, c'est lui faire la dernière injure.

FRA DEUNI.

Digitized by Google

LES ALMANACHS POPULAIRES (1)

II

Etrennes Fribourgeoises

Nouvelles Etrennes fribourgeoises, Almanach des villes et des campagnes. Fribourg, Fragnière, 1881, in-8 de p. 136-LXXII. Cet almanach contient les Coraules et chants populaires qui suivent.

Les filles de Romont (p. 117).

Dans Romont, dans ses faubourgs,
Les filles sont faites au tour.
Il y en a de petites et de grandes
Qui veulent se marier, personne les demande.

Les filles sont assemblées,
Une lettre est composée.
Elle l'ont portée dimanche avant la messe :
« Ah ! monsieur le curé, publiez cette lettre ».

Le curé n'a pas manqué,
Cette lettre a publié :
Ecoutez tous, garçons, je vous en prie,
Les filles de Romont veulent qu'on les marie.

Les garçons sont assemblés
Au cabaret ils sont attablés ;
Buvons, chantons, faisons réjouissance ;
Nous sommes à marier, les filles nous demandent.

On y lit aussi une chanson en patois, *Le Poia de Moléjou*, et une variante d'une chanson assez répandue dont nous avons publié une version t. V, p. 232.

L'autre jour trois dragons
S'en allant à la guerre,
En leur divertissant
La pipe est allumée
Leurs belles en regrettant.

Le plus jeune des trois
Regrettait bien la sienne,

1. Cf. t. IX, p. 210 et les tables annuelles.

Digitized by Google

Ne la pouvant quitter,
S'en va sous le feuillage
Pour la reconsoler.

Son capitaine lui dit :
« Prends ta cocarde blanche,
Voilà ton passeport,
Va revoir ta Nannette,
Tu reviendras d'abord ».

Quand il revient chez soi,
Demande après Nannette.
« Nannette n'est pas ici,
Son corps il est en terre,
Son âme en Paradis ».

Que maudit soit l'amour,
Maudite soit la guerre
Avec ceux qui la font.
Le cœur de ma Nannette
Jamais le reverrai.

Battez, battez tambours,
Sonnez, sonnez trompettes
Et cors et violons.
Ma maîtresse elle est morte,
Moi je reste garçon.

Chaque mois est accompagné de proverbes tirés d'un manuscrit du commencement du XVIIIe siècle. P. 25 et suiv. est le *Tsevroi*, les chevriers, conte gruyérien en vers patois, avec traduction française. Ces chevriers, amoureux de la même fille, font se battre leurs boucs, pour décider qui l'aura.

III

Armonaque del Marmite

Armonaque del Marmite, 1895, Malines, imprimerie L. A. Goderms, in-12 de pp. 120 (25 c., par la poste 35 c.).

Cet almanach, rédigé pour la plus grande partie — et souvent avec beaucoup d'esprit, — en wallon, contient beaucoup de renseignements qui intéressent nos études. Le calendrier qui indique la fête de plusieurs saints particuliers à la Belgique, donne aussi les fêtes patronales des métiers et corporations ; une suite de dictons météorologiques, et des histoires quelquefois assez gauloises, racontées en patois, et qui rappellent les *Contes balzatois*. Il y a aussi des contes ; une variante wallonne de la femme qui appelle son mari pouilleux, Li

Digitized by Google

bon Diet d'Dinant, variante de la « statue morte ou vivante » et sous le titre de « Saquans nom d'biesses es Wallon Namuroès avon quéquès notes de Folk-lore », le nom des bêtes en patois wallon. M. Louis Loiseau, l'auteur de ce petit glossaire, l'a accompagné de notes sur les superstitions et les coutumes, pour lesquelles il s'est servi du vocabulaire des noms wallons d'animaux de M. J. Defrécheux, le complétant par des notes personnelles.

IV

Armanack des quatre Mathy

Armanack des quatre Mathy, lo 1895 Poeseyes, Chansons, Contes et ravions di totes les cogues. Julien Wawige, rue Peranstice, Liège. — Prix : sept cents et d'useye.

Cet almanach est aussi rédigé en wallon ; il donne également les saints locaux en les accompagnant de dictons et de de facéties ; le folk-lore des jours de la semaine, des prédictions facétieuses pour les mois. Une série intéressante est celle des R'me'des de docteur « Setomy Kinante ». On y trouve également beaucoup de traits de mœurs racontés avec une verve souvent très-réjouissante. C'est la première année de cet Almanach, qui mérite de rencontrer un public parmi ceux qu'intéressent les patois et les traditions.

P. S.

Digitized by Google

LES MINES ET LES MINEURS [1]

Ouverture des mines sur le Haut-Niger

XXI

L'exploitation des mines d'or à Siguiri, sur le haut Niger, par les populations bambaras, est accompagnée de certaines cérémonies superstitieuses qu'il est intéressant de comparer avec celles qui sont employées dans la même région.

Pour creuser le puits de la mine et déterminer son emplacement, on s'adresse au sorcier du village. Il fait ses recherches ou calculs au moyen de cauris ou de petits trous pratiqués dans le sol avec ses doigts. Les calculs faits par le sorcier sont appelés *guissané* (*guisané* de l'arabe *gezzana*) par les Ouvlofs et *hianini* par les Maliakés. Cet indigène semble baser ses *hianini* sur la proximité d'un certain nombre d'arbres tels que le *diala* (cailcédrat) le *séré*, le *son*, le *bengué* qui poussent très souvent dans les anciens trous de mines abandonnés. D'après les indigènes, l'arbre appelé *Kouonini-Koroté* (malinké) ne pousse que dans les endroits où il y a de l'or.

« L'emplacement désigné est le théâtre d'une cérémonie qui précède les travaux et à laquelle ne prennent part que les hommes qui doivent travailler aux mines : le sorcier désigne l'animal (bœuf, mouton, poulet, etc.), qui doit être tué et mangé sur les lieux mêmes par les mineurs, sans qu'ils puissent en donner à d'autres personnes. La première journée est consacrée à ce festin, qui peut être remplacé par un cadeau fait au marabout, qui fixe la nature du cadeau (riz, mil, colza, etc.), constitué par parts égales apportées par chaque mineur....

« Le minerai aurifère qui n'est pas lavé au fur et à mesure de son extraction de la mine, est laissé sur place par chaque propriétaire de mine, pendant un certain temps, sans crainte de vol, grâce à une légende dans laquelle les indigènes ont la plus grande croyance et d'après laquelle, si l'un d'eux vole du minerai à son voisin, il est sûr de ne plus retirer la moindre parcelle d'or de ses nouvelles mines [2] ».

René Basset.

1. Suite. Voir les tables depuis 1887.
2. Galliéni. *Deux campagnes au Soudan français*. Paris, 1891, gr. in-8, ch. XXVI, p. 431-433.

Digitized by Google

XXII

Descente dans la mine de Wieliska [1]

On voit au milieu de la place de la ville (de Wieliska) un hangar sous lequel on n'est pas plutôt entré qu'on aperçoit une grande roue que les chevaux font tourner, et qui sert à élever les pierres qu'on tire de la mine. Proche de cette roue est un grand trou carré de la largeur d'un très grand puits et revêtu de toutes parts de grosses pièces de bois enclavées les unes dans les autres. Ce fut par là que nous descendîmes dans cet abîme. Mais avant que de faire ce voyage on nous revêtit d'une manière de surplis. On remua quantité de cordes et de sangles qu'on attacha au gros câble les unes sur les autres. Cinq ou six hommes se disposèrent pour descendre avec nous et allumèrent quantité de lampes, et d'autres entourèrent la bouche du trou et commencèrent à chanter l'endroit de la passion où sont ces paroles *Expiravit Jesus*, et continuèrent sur un ton plus effroyable le *De profundis*. J'avoue que pour lors tout mon sang se glaça : tous les préparatifs de cet enterrement vivant m'effrayèrent si fort que j'eusse voulu être bien loin du lieu où je me trouvois. Mais les choses étoient trop avancées, il fallut s'enterrer tout vivant et descendre dans cette sépulture. Un de nos guides se mit au bout du câble, la lampe à la main ; je me mis ensuite sur une sangle au-dessus de sa tête ; un de ces fossoyeurs se mit au-dessus de moi, mon camarade étoit au-dessus de celui-ci et étoit surmonté d'un autre, la lampe à la main, celui-ci d'un autre, en sorte que nous étions plus d'une douzaine les uns sur les autres, enfilés à ce câble comme des grains de chapelet, dans une posture qui n'étoit point du tout agréable, car non seulement on court le risque que le gros câble rompe ; mais encore on appréhende que les cordes qui vous portent ne viennent à manquer, et que celles des autres qui tomberoient sur vous ne viennent à se rompre. (Regnard. *Voyage de Pologne*, *1681*).

P. S.

1. Voir pour d'autres détails de descentes dans les mines, Sébillot, *Les Travaux publics et les mines*, p. 509, 515, 532, 539.

Digitized by Google

LA FRATERNISATION PAR LE SANG [1]

LIV

A Tripoli

DANS la relation de son séjour à Tripoli, Mss. Tully rapporte, à la fin du siècle dernier, que Sidi Hamed et Sidi Yousof, fils du pacha régnant Ali Qaramanli, se lièrent par « ce « que l'on nomme le mélange du sang. « Conformément à cet usage barbare, ils « s'approchèrent ensemble de l'autel de « Mahomet (*sic*) ; et, après avoir juré sur « l'Alcoran de respecter réciproquement la « vie l'un de l'autre, ils se blessèrent eux-« mêmes avec leurs couteaux, et ayant mêlé leur sang dans un vase, « le croira-t-on ? (*sic*) ils en burent tous les deux ». Cette cérémonie ne les empêcha pas d'ailleurs de tenter l'un et l'autre de s'assassiner à plusieurs reprises, jusqu'à ce que Sidi Yousof enleva le pouvoir à son frère [2].

LV

Dans le Katanga

Les habitants de Katanga, au sud de l'Etat libre du Congo, près des sources de ce fleuve, et qui appartiennent à la famille bantone pratiquent aussi ce mode de fraternisation. Il consiste chez eux à faire tomber dans un vase, que vident les contractants, quelques gouttes de leur sang [3].

LVI

Chez les Grecs

Diodore rapporte, sans citer ses autorités, qu'un certain Apollodore qui paraît avoir vécu au IIIe siècle avant J.-C., aspirant à la tyrannie et voulant s'assurer du dévouement de ses complices, invita à son sacrifice un jeune homme de ses amis ; puis il l'égorgea, fit manger de ses entrailles aux conjurés et leur donna à boire son sang mêlé à du vin [4].

RENÉ BASSET

1. Suite, voir t. VIII, p. 532
2. *Voyage à Tripoli*, traduit par J. Marc Carthey. Paris, 1819, 2 v. in-8, t. II, p. 123.
3. R. de Pont-Jest, *L'expédition du Katanga*, § III, *Tour du Monde*, n° 1711, 1893, 2e semestre, p. 261.
4. *Bibliotheca historica*, L. XXII frag. 5. (Ed. Dindof), t. IV, p. 302-303, Leipzig, 1867, in-12.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Cenek Zibrt. Seznam pover a zvyklosti pohanskych z VIII veku (*Indiculus superstitionum et paganiarum*) jeho vyznam pro vseobecnou kulturni historii etc. (Indice des superstitions et des usages païens du VIIIe siècle et son importance pour l'histoire de la civilisation et pour les études des survivances dans les traditions populaires modernes et spécialement tchèques. Prague, 1894. (Mém. de l'Académie Tchèque de l'Emp. François-Joseph à Prague, série I, n° 2).

On sait quel grand intérêt présentent pour les traditionnistes les *poenitentialia* du moyen-âge, c'est-à-dire les formulaires d'église qui ont servi aux confesseurs pour ordonner les pénitences aux fidèles pour divers péchés contre la religion et les mœurs. « Dans ces formulaires, dit M. Zibrt dans sa préface, se reflète comme dans un miroir l'état de la civilisation de l'époque. Les croyances et les usages païens y jouent un rôle très important et leur énumération qui se rencontre quelquefois dans les *poenitentialia* présente une source précieuse pour les études folkloristes ». L'éminent professeur de l'Université de Prague nous donne une étude sur l'une de des énumérations, conservée dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican (n° 577), écrit à Fulde, transporté plus tard à Heidelberg, enfin à Rome et connu sous le nom de *Codex Palatinus*. Elle porte le titre *Indiculus superstitionum et paganiarum* et contient trente articles. On a fait plusieurs fois déjà des recherches sur l'origine de ce document, on l'a attribué au Concile de Lestinne (742), à saint Boniface, etc. M. Zibrt croit plutôt qu'il a été composé sous le règne de Charlemagne. Quant à sa signification, l'auteur trouve que probablement ce n'est pas le sommaire d'une dissertation quelconque sur les superstitions et usages païens qui reste inconnue, mais plutôt une liste indiquant seulement ce qui était défendu par l'Eglise pendant cette époque. M. Zibrt a pris le soin de restaurer pour ainsi dire ces superstitions et usages prohibés et de les expliquer en se fondant sur la science moderne. Il serait trop long d'énumérer ici tous les articles de cet *Indice* : nous nous bornerons seulement à dire qu'il s'agit des sacrilèges sur les morts et sur les sépulcres, de fêtes païennes, du culte des arbres et des forêts, des sacrifices aux sources et aux rivières, des incantations, des augures de diverses sortes, du feu allumé par friction, des *ex-voto*, etc., etc. L'auteur explique tout cela avec son érudition si connue et nous donne l'histoire de ces superstitions, surtout dans les pays tchèques. En somme, c'est dans le cadre de l'*Indiculus* l'ouvrage très complet sur les croyances et les superstitions du moyen-âge qui est très instructif et qui sera beaucoup consulté par tous les folkloristes qui ont l'avantage de connaître les langues slaves. L'ouvrage est accompagné de l'index alphabétique des matières très soigneusement composé.

Th. V.

Digitized by Google

L. de Vito. *Ezercizi di lettura in lingua tigrigna.* Rome, 1894. Casa Editrice Italiana, 69 p. in-8.

L'occupation du littoral éthiopien a donné lieu à la publication d'un certain nombre d'ouvrages destinés à faire connaître les divers idiômes parlés par les indigènes de cette contrée. Certains de ces manuels, comme celui de Camperio (1), de Viterbo (2), de Perini (3), ne se distinguent pas de la masse de ceux qu'on emploie pour l'étude des langues européennes. Mais il en est d'autres qui nous font connaître la vie et les coutumes des populations en même temps que leur idiôme. Un des principaux à signaler est le volume publié par M. L. de Vito. Après les premiers exercices de lecture, l'auteur donne dans sa seconde partie une série de chapitres sur le berger (p. 22-25), le laboureur (p. 26-27), la levée des troupes (p. 28-29), les procès (p. 30-33), le mariage, avec les chants encore en usage (p. 34-39), la mort et les cérémonies funèbres (p. 40-43) : ces détails ont été fournis par un Ethiopien, Takla-Ab, dans sa langue maternelle. La troisième partie (p. 46-60) comprend deux chants recueillis auprès des soldats indigènes enrôlés au service de l'Italie ; le premier est une complainte sur la mort de Négousié, composée par sa mère ; le second est une composition sur Ras Ouelde-Mikâel, tour à tour aventurier, grand personnage et prisonnier. Dans la quatrième partie (p. 61-69), due aux communications de Takla-Ab, l'auteur a rassemblé neuf chansons populaires de longueur différente : elles se nomment en tigrinia *tchaffera* et se composent d'un ou plusieurs vers qui se chantent alternativement avec une ritournelle, ou de plusieurs strophes accompagnées d'une ritournelle. Le chanteur s'appelle *tcheffari* ; c'est lui qui « donne le chant » ou le rythme sur lequel le chœur (*taqabelti* = ceux qui reçoivent) l'accompagne en frappant des mains en cadence : et la ritournelle que le chœur répète à la suite du vers ou de la strophe. M. L. de Vito fait remarquer que dans ces chansons, les règles grammaticales sont souvent sacrifiées à la rime et à l'harmonie. Je citerai, comme exemple, le premier spécimen dont l'auteur ne donne qu'un extrait et qui a pour sujet l'état prospère de l'Abyssinie sous le dernier negouch Yoh'annës.

REFRAIN

Le chanteur : Aouayo mmâ lelé
Le chœur : Aouayo
Le chanteur : Aouayo mmâ lelé
Saouayo aouayo
Le chœur : Mmâ lelé

*
* *

Le chanteur : Si tu désires des chevaux
Le chœur : Aouayo
Le chanteur : Va au marché de Belessa
Aouayo, aouayo
Le chœur : Mmâ lelé

*
* *

Le chanteur : Si tu désires des boucliers
Le chœur : Aouayo

1. *Manuale tigré-italiano*, Milan, 1894, in-16.
2. *Grammatica e dizionario della lingua oromonica.* Milan, 1892, in-16.
3. *Manuale teorico pratico della lingua tigré.*

Digitized by Google

Le chanteur : Va dans l'Enderta
Aouayo, aouayo
Le chœur : Mmâ lelé

*
* *

Le chanteur : Si tu désires des talaris (1)
Le chœur : Aouayo
Le chanteur. Va à Godofelassi
Aouayo, aouayo
Le chœur : Mmâ lelé

*
* *

Le chanteur : Si tu désires des manteaux
Le chœur : Aouayo
Le chanteur : Va au marché de Chiré
Aouayo mmâ lelé
Saouayoha aouayo
Le chœur : Mmâ lelé

*
* *

Le chanteur : Si tu désires du fil
Le chœur : Aouayo
Le chanteur : Va au marché de Châkâ
Aouayoha saouayo
Le chœur : Mmâ lelé

*
* *

Le chanteur : Si tu désires des mules
Le chœur : Aouayo
Le chanteur : Va au marché de Segli
Aouayoha aouayo
Le chœur : Mmâ lelé.

Le livre de M. L. de Vito, malgré son apparence modeste, est ce qui a été publié de plus important jusqu'ici sur les chansons en tigrinia.

René Basset.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Georgian Folk Tales translated by Marjory Wardrop. Londres, D. Nutt, petit in-18 de pp., XII-175, t. Ier de Grimm Library. (5 sh.).

E. S. Hartland. *The legend of Perseus* a study of tradition in story custom and belief. I. The supernatural birth. Londres, D. Nutt, p. in-8 de pp. XXIV-228, t. II de Grimm Library.

1. De l'allemand *thaler* : seules pièces de monnaie en usage en Abyssinie, à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche, et qu'on frappe encore à Trieste.

Digitized by Google

D'Arbois de Jubainville. *Cours de littérature celtique*, t. VII. Etude sur le droit celtique, t. I. Paris, Thorin, in-8 de pp. XVIII-388.

Charles Beauquier. *Chansons populaires recueillies en Franche-Comté.* Paris, Lechevalier et E. Leroux, in-8 de pp. XVI-388. (6 fr.).

A Philological Essay concerning the Pygmies of the Anciens by Edward Tyson 1699, now edited, with an introduction by Bertram Windle. Londres, D. Nutt, in-18 de pp. CIV-103. (Bibliothèque de Carabas, t. IX).

Henry Carnoy et Jean Nicolaïdès. *Le Folk-Lore de Constantinople.* E. Lechevalier, petit in-12 de pp. VII-206. (7 fr.).

Joseph Jacobs. *More Celtic fairy Tales*, illustrated by John D. Batten. Londres, D. Nutt, p. in-8 de pp. XII-234.

Maxime Kovalewsky. *Coutume contemporaine et loi ancienne.* Droit coutumier ossétien éclairé par l'histoire contemporaine. Paris, L. Larose, in-8 de pp. X-520. (12 fr).

John C. Bourke. *Popular Medicin, Customs and superstitions of the Rio Grande,* in-8 de pp. 26. (Ext. de Journal of American Folk-Lore).

L'auteur que ses fonctions militaires ont mis pendant longtemps en rapport avec les descendants des Espagnols et des Aztèques, a recueilli avec soin leurs superstitions médicales, leurs croyances à des êtres surnaturels et leurs coutumes singulières.

C. J. Schepers, Aug. Deom, O. Colson. *Le Jeu de l'animal décapité au pays wallon*, in-8 de pp. 15. (Ext. de Wallonia).

C'est une contribution des plus curieuses à l'étude des jeux cruels, qui malheureusement sont très actuels à la fin du XIXe siècle ; un joli dessin de M. Donnay représente la façon dont l'oie, ou plutôt le jars, mâle de l'oie, est suspendue par le cou.

Paul Sébillot. *Légendes et Curiosités des Métiers.* I. Les Tailleurs (avec 9 gravures). II. Les Boulangers (avec 12 gravures). III. Les forgerons (avec 8 gravures). Paris, E. Flammarion.

Chaque monographie se compose de 32 pages grand in 8 (50 c. franco par la poste).

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Bulletin de Folk-lore. — Le directeur de ce recueil nous prie de signaler qu'il a appris que plusieurs abonnés étrangers n'avaient pas reçu le dernier fascicule (juillet-décembre 1893, t. II, fasc. III-IV), paru en août 1894. N'y en aurait-t-il pas d'autres que ceux qui ont réclamé ? — On doit savoir de plus qu'aucun fascicule de ce Bulletin ne portera la date de cette année, la société du Folk-lore wallon ayant décidé d'interrompre ses travaux pendant quelques mois.

Folk-lore. V. 3. — Further Notes from County Leitrim, *Leland L. Duncan.* — Water and Well-Worship in Man, *A. W. Moore.* — On the Classification of Proverbs and Sayings of the Isle of Man ; with a Collection of Proverbs in Manx and English, *G. W. Wood.* — Superstitions in the Canons, *W. R. Paton.* — Miscellanea. — Folk-lore items from *North Indian Notes and Queries*, *W. H. D. Rouse.* — Blood Covenant, *A. Nutt.* — Fire o'Stones, *Nora Hopper.* — Irish Folk-lore Items, *B. C. A. Windle.*

L'Hermine, 15 septembre. Chansons de Mai, *L. Tiercelin.*

Journal of American Folk-Lore, VII. 26. — Songs of Sequence of the Navajos, *Washington Matthews.* — A Kootenay Legend : The Coyote and the Mountain-Spirit. *A. F. Chamberlain.* — A. Pawnee Star Myth, *George Bird Grinnell.* — Two Algonquin Legends, *J.-C. Hamilton.* — Notes on the Eskimo of Port Clarence, *Franz Boas.* — Notes on Eskimo Traditions, *Harlan I. Smith.* — New England Funerals, *Pamela Mc Arthur Cole.* — Folk-Lore from Ireland, *Ellen Powell Thompson.* — American Versions of the Ballad of the Elfin Knight. Curious Relics of English Funerals, *Henrietta Irving Bolton.* — A Comparative Study of the Graven Gylphs of Copan and Quirigua, *Marshall H. Saville.*

Ons Volksleven, VI. 9. — Le Coq et la Poule dans les croyances populaires (suite), *Alfr. Harou.* — Blason populaire (suite) : Incendie de la tour de l'église St-Pierre à Turnhout, *A. O.* — Les Mangeurs de Poulets de Bruxelles. Les Hibous de Tourneppe, *Alfr. Harou.* — Le Vieillard dans la lune, *Jozef Cornelissen.* — Le Diable dans les croyances et les légendes populaires (suite), *Alfr. Harou.* — Usages et Coutumes populaires du Brabant septentrional : 1/ Chez les anciens Germains. 2/ Au Moyen-Age. 3/ Après la Réformation, *P. N. Panken.* — Les Epidémies, *Alfr. Harou.* — Légendes campinoises (suite) : Le Valet-magicien. Le soldat-magicien, *Frans Zand.*

Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, XII-4. — Autres chansons populaires de Haute-Bretagne. IV. La chanson du mois de mai. V. Chansons quintinaises, *A. de la Borderie.* — Chansons populaires bretonnes : Er hèh galand ; le pauvre fiancé, dialecte de Vannes, *Yan Kerhlen.* — Bibliographie de la Basse-Bretagne. Littérature orale. Contes et légendes. Chansons, *Paul Sébillot.*

Sezatoarea. Revue du Folk-lore roumain.
La Cosmogonie populaire, *J. Theodoresco* ; La médecine populaire, *M. Lupesco* ; Glossaire des montagnes du département de Suceava, *Arthur Gorovei* ; Chansons, *Lupesco et C. Teodoresco* ; Les trois frères, conte, *M. Vasilio.*

Wallonia. II. 10. — Le jeu de l'animal décapité. I. Le jugement de l'oie, *C. S. Schepers.* — Quelques festivités publiques, *C. I. S. O. Colson.* — Un jeu de cabaret, *Aug. Deom.* — Le loup mort, conte nivellois, *G. Willame.* — L'homme à poussière, *O. C.* — Les Pourquoi, V. Origine du feu, *Alph. Hanquet.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

Paul Sébillot, d'après une eau-forte de Desmoulin

⁂ *Dîner de ma mère l'Oye.* — Le 96e dîner de ma Mère l'Oye a eu lieu le 31 Octobre, au restaurant des sociétés savantes, sous la présidence de M. Paul Sébillot, secrétaire général de la société. Les autres convives étaient MM. O. Beauregard, Henri Cordier, J. Deniker, George Doncieux, Adrien Oudin, Raoul Rosières, Julien Tiersot. Plusieurs membres s'excusèrent de ne pouvoir assister à ce dîner, les uns restés à la campagne pour y jouir d'un automne exceptionnellement beau, les autres malades ou empêchés. Parmi ces derniers se trouvent M. A. Certeux, trésorier, qui a dû partir pour le midi accompagné de l'un de ses fils, et le président M. Charles Ploix, retenu à la chambre par une indisposition. Les convives expriment tous leurs souhaits de prompt rétablissement pour leurs collègues ou ceux qui leurs sont chers. Le 100e dîner aura lieu au mois de février prochain, et il a été décidé que cet aniversaire serait établi d'une façon toute spéciale. M. Sébillot constate que cette année, la société a reçu autant de membres étrangers que de membres français. C'est un résultat très flatteur pour les travaux de la société, et qui montre qu'ils sont très appréciés au dehors de la France ; il serait toutefois désirable que le recrutement se fît aussi plus activement dans notre pays.

Avant la séance, la commission de bibliographie s'était réunie pour adopter le type typographique de la Bibliographie générale des traditions populaires, dont le premier volume va être mis sous presse.

Le prochain dîner aura lieu le vendredi 30 novembre. *Prière instante de s'inscrire à l'avance.*

⁂ *Nominations et distinctions.* — Notre collègue M. Jules Agostini vient de partir pour Tahïti, où il a été nommé directeur des Travaux publics de la colonie ; M. Paul Sébillot a été nommé membre honoraire de Chicago Folk-lore Society. M. Julien Tiersot a obtenu l'un des prix Kastner-Boursault. M. René Basset a été nommé directeur de l'Ecole supérieure des Lettres à Alger.

⁂ *Laitière de Mai.* — J'ai dans ma collection une estampe non signée, mais qui d'après le costume remonte au XVIIe siècle. Elle représente un joueur de violon qui fait danser deux femmes : l'une d'elle, qui a un chapeau sur la tête relève son tablier, et de la main gauche fait un signe à une femme, qui de la main gauche tient une serviette, tandis que sa main droite soutient une sorte de panoplie posée sur sa tête, et composée de pots de lait, d'assiettes d'étain, de pots à anses entourés de fleurs. Au dessus est écrit : Laitière de May, p. 255. De quel ouvrage est tirée cette gravure, et à quelle coutume peut-elle faire allusion ?

P. S.

Digitized by Google

⁂ *Le sang du cheval.* — La fille d'une de mes voisines a, dit-on, porté son enfant dix mois pour avoir passé sans y faire attention par dessus le sang d'une jument qu'on venait de tuer. L'enfant est venu au monde avec des dents et y voyant clair.

(Com. de M. L. Morin).

RÉPONSES

⁂ *Êtres fantastiques qui font dormir les enfants* (t. IX, p. 72, 132, 424, 536, 600). — A Hingene (province d'Anvers) on menace les enfants qui ne veulent pas s'endormir du *Slokkebeer* (de l'ours avaleur, qui avale), et quelquefois aussi du *Kleude* (autre qualificatif de l'ours qu'on représente enchaîné).

On y parle aussi du *Pakkeman*, l'homme qui prend.

Le Slokkeber se retrouve également dans les eaux.

(Comm. de M. Alfred Harou).

⁂ *L'homme à poussire* est un vieil homme que le bon Dieu envoie pour rechercher les enfants qui ne vont pas au lit très tôt. Chaque soir, il se met en route avec sa brouette remplie de poussière, il passe dans toutes les rues, et s'il y a des enfants, il jette par la fenêtre, ou on ne sait par où, des poignées de poussière qui s'en vont tout droit dans les yeux et c'est ce qui les fait picotter. (O. Colson. *Wallonia*, t. II, 186).

⁂ *Coq rouge.* — (T. VIII p. 372, 512, t. IX, p. 136, 536, 600). — Mettre le coq rouge sur le toit de son ennemi est une expression toute populaire, en Allemagne (expression du peuple, non de la classe élevée). Nous l'avons trouvée dans bien des lectures sans nous y arrêter, puisque les traditions populaires s'en occupent nous l'avons relevée dernièrement dans une nouvelle très originale de M. Léo Goldammer (né à Berlin en 1817), intitulée « Au revoir ». — Dans la chambre du Juif, le plus jeune court à la fenêtre et regarde dans la rue. Le coq rouge y agite ses ailes et vole de toit en toit grandissant sous l'action du vent en un nuage de feu !

(Comm. de Melle H. Heinecke).

⁂ *Ce qu'on dit aux personnes ennuyeuses* (t. IX, p. 231, 536). — Quand une femme, un enfant surtout, s'avise d'interroger en disant : Qw'est-ce ? On lui répond en jouant sur les mots : Ci n'est nin des coisse c'est dè lard ». De même, à ceux qui demandent « *Di qwoi ?* l'on riposte : « Dè bois ». (*Bull. de la Soc. ling. de litt. Wall.* 2e série, XI, 189).

Il existe une certaine analogie entre cette dernière réponse et celle que cite Ph. Kuhff (Enfantines du bon pays de France, p. 73) :

Quoi ?
Coi-Coi
« Les corbeaux sont au bois ».

(Comm. de M. Alfred Harou).

⁂ *Epouvantail des oiseaux*, (t. VIII, p. 304.) — A Hingenne (près d'Anvers), l'épouvantail des oiseaux se nomme *Voddeman* (homme à loques). Ce terme s'explique aisément, si l'on songe aux vieux oripeaux qui recouvrent ce mannequin.

(Comm. de M. Alfred Harou).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

9e Année. — Tome IX. — N° 12 — Décembre 1894.

CONTES ET TRADITIONS DU HAUT-ZAMBÈZE

Les contes et traditions qui suivent proviennent de la région des chutes Victoria (*Mosi-oa-Thounya* ou *Siongo* dans les langues du pays) sur le Haut-Zambèze. C'est là que s'était fondé vers 1830 l'empire des *Ma-Kololo* de Sebetoané, auquel a succédé vers 1864 celui des *Ba-Rotsi*, dont le chef actuel se nomme Lewanika[1]. La langue officielle du pays est restée le *se-kololo*. Tous les conquérants Ma-kololo ont été massacrés, leur langue leur a survécu. Le se-kololo lui-même n'est autre que le se-souto, que parlaient Se-betoané et sa horde, originaires du Ba-Soutoland; mais c'est un se-souto corrompu et qui a fortement subi l'empreinte des langues environnantes.

A côté du se-kololo, les nombreuses tribus soumises à Lewanika ont conservé leurs langues particulières, comme elles ont aussi conservé leurs coutumes et leurs traditions. Ces tribus sont très nombreuses; les plus importantes sont les *Ba-Rotsi* (ou *A-Louyi*) et les *Ma-Mbounda* qui habitent la rive gauche du Zambèze, de Seshéké au sud jusqu'au confluent du Zambèze et du Kabompo au nord ; c'est là le *Ba-Rotsi* proprement dit, le centre de l'empire. De Se-

1. Les renseignements les plus sûrs concernant les Ma-Kololo et les Ba-Rotsi se trouvent dans les ouvrages de Livingstone et dans le *Journal des Missions évangéliques* de Paris à partir de l'année 1884.

Digitized by Google

shéké jusqu'au confluent du Zambèze et de la Kafuéfué, sur la rive gauche du Zambèze, vivent d'autres tribus tributaires ou sujettes, qui sont les *Ma-Totela*, les *Ba-Soubiya* et les *Ba-Tonga* (les *Ba-Toka* de Livingstone). Elles sont très rapprochées l'une de l'autre, et parlent des langues qui, sans être absolument identiques, sont cependant assez voisines pour être comprises par tous. Ce sont peut-être trois dialectes d'une seule langue plutôt que trois langues différentes. Mais elles sont encore trop peu connues pour qu'il soit possible de rien affirmer avec certitude. Une comparaison des textes *tchi-tonga* recueillis par Torrend (1) avec les textes *tchi-soubiya* collectionnés par moi met cependant hors de doute leur étroite parenté. Comme le se-souto, le se-rotsi, le cafre, etc., toutes ces langues appartiennent au groupe des langues *Bantou*.

Les textes dont on trouvera plus loin une traduction littérale ont été recueillis par moi directement de la bouche de deux jeunes Zambéziens de 18 à 19 ans, nommés *Samata* et *Kasara*. Ils me les ont dictés dans leur propre langue; je n'ai fait moi-même que les transcrire et les traduire en français. J'ai dû naturellement commencer par apprendre leur langue (le *tchi-soubiya*), mais elle est si rapprochée du se-souto, que cela ne m'a pas occasionné de grandes difficultés. Celui qui connaît pratiquement et scientifiquement un dialecte bantou n'a pas de peine à comprendre les autres.

Ces deux jeunes gens ont été envoyés au Ba-Soutoland par nos collègues de la mission française du Haut-Zambèze pour suivre les écoles de notre mission. Leur langue maternelle, celle qu'ils parlent entre eux, est le *tchi-soubiya*, bien qu'ils appartiennent tous les deux à d'autres tribus; mais ils ont été élevés parmi les Ba-Soubiya. Pendant le temps, trop court malheureusement, que j'ai pu les avoir chez moi, ils m'ont donné, outre une foule de renseignements intéressants sur leur langue, les 26 pièces suivantes Ce n'est certainement qu'un fragment de ce qu'ils connaissent et j'espère avoir dans quelques mois l'occasion de continuer mes recherches.

Je le désire d'autant plus que les contes et les traditions déjà recueillis me paraissent posséder un intérêt de tout premier ordre. En effet, ils proviennent de tribus éloignées, très primitives encore, et où l'influence de la civilisation et de la religion des Blancs n'a pas encore entamé le fond des anciennes mœurs et des vieilles croyances. Ils nous donnent le folklore du centre africain dans toute sa saveur et sa nudité primitives. C'est d'ailleurs, je crois, la

1. *A comparative grammar of South-African Bantu Languages*. Londres, 1871. Malgré certaines lacunes et de nombreuses erreurs, le livre de Torrend est encore ce qui a été écrit jusqu'ici de plus complet sur les langues *Bantou*.

Digitized by Google

première contribution au folklore du Centre africain. Pour conserver autant que possible à ces textes leur physionomie propre et leur valeur documentaire, je les ai traduits aussi littéralement que possible. J'ai même préféré conserver certaines crudités ; le lecteur comprendra sans doute que l'intérêt scientifique le demandait. Comme spécimen de la langue, je donne deux courts fragments dans le texte original (*tchi-soubiya*) avec traduction littérale interlinéaire. La valeur documentaire de ces contes n'en sera qu'augmentée.

Ma collection se compose de deux parties distinctes, les *traditions* et les *contes* ; chacune est intéressante dans son genre. Je désire surtout attirer l'attention sur la première partie, les traditions polaires sur Dieu, les origines de l'humanité, les croyances relatives à la vie future, etc. Il y a là une foule de traditions originales et curieuses (1). Je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé rien de pareil chez aucun peuple bantou. En tous cas, chez les Ba-Souto nous ne possédons rien qui les vaille. Et ce que j'en donne ici n'est certainement que fragmentaire. Si deux jeunes garçons ont pu m'en dire autant, quels trésors de renseignements et de traditions ne peut-on pas s'attendre à rencontrer chez les vieillards et les chefs, dépositaires officiels du folklore national chez les tribus africaines ? Comme une mission protestante française est établie maintenant dans ces parages, il faut espérer que nous en apprendrons bientôt davantage. Je ferai moi-même tous mes efforts pour compléter les renseignements déjà obtenus.

Quant aux contes, ils présentent des ressemblances remarquables avec les contes cafres, zoulous ou se-souto déjà connus (2). Ils ont cependant leur originalité propre, leur saveur particulière. Au Zambèze, comme parmi les Ba-Souto, les contes d'animaux sont particulièrement aimés ; parmi les animaux, c'est également le lièvre qui joue le rôle attribué au renard dans le folklore des peuples européens. Comme ici ces contes sont également coupés de parties chantées.

Les annotations et explications m'ont été fournies soit par Kasara

1. On pourrait se demander si pour l'une de ces légendes, au moins (n° 5 : l'homme descendu du ciel) il n'y a pas là une infiltration chrétienne. Je ne le crois pas. En tous cas, si tel est le cas, elle remonte à un temps très éloigné. Mes deux Zambéziens disent en effet que toutes ces traditions sont celles des gens *bakulukulu* (de l'antiquité). Ce que je puis affirmer avec certitude, c'est que cette tradition existait déjà bien avant 1884, l'époque où les premiers missionnaires se sont établis dans ces parages.

2. Pour les contes zoulous et cafres, il faut citer avant tout les deux recueils de Callaway et de Theal ; quelques-uns des contes des Ba-Souto ont été publiés par M. Casalis (*Les Bassoutos*, Paris 1861) ; d'autres l'ont été par moi ici-même ; une collection plus complète, traduite et annotée par moi, paraîtra prochainement dans la collection Leroux.

Digitized by Google

et Samata, soit par mon collègue M. Jeanmairet qui a passé plusieurs années à Seshéké. Il ne m'a pas été possible d'identifier tous les noms d'oiseaux, de quadrupèdes ou d'arbres; j'ai dû, dans ces domaines, me contenter de l'à peu près pour ma traduction ; on voudra bien me le pardonner. *T'haba-Bosui*, *Basoutoland* 11 juillet 1894.

Dans les textes *tchi-soubiya*, je me tiens pour la transcription autant que possible au système de l'alphabet universel de Lepsius. Il suffira de faire remarquer que *u* est identique au *ou* français ; *e* est toujours ouvert, *é*, ou fermé, *è*, jamais muet ; *s* est toujours dur ; *z* toujours doux (parfois il semble plutôt prononcé comme *dz*) ; *ts* est l'équivalent de *tch* ; *w* a la même valeur qu'en anglais. Les syllabes finissent toujours par une voyelle. Ainsi : *benga* ne se prononcera pas *ben-ga*, mais *be-nga*). Pour l'orthographe des noms propres dans la traduction, je me conforme à l'usage du français.

Textes tchi-soubiya avec traduction littérale interlinéaire

I

Leza a bekele hansi ; bantu ba ti Leza a bekele hansi. Ba ti a ba di muntu u'ena ingozu ; ba ti a bekele mu nkuta ya kwe, ku wana tsina hekele izuba ; hamwe ba ba di ku mu tiga haholo. Me busiku bumwe a ba tanti ku iyulu, ba ti wa tantiswa ni tsibobi. Ba ti tsi ba hosi luzizi lolelole a tantidi ho.

Me bamwe ba eleki kuti nabo ba tantile ku luzizi ulo. Ba kangwe, ba wele hansi. Diahano ba ti : Tu tolole tsibobi menso a tso. Ba tsi ondi, ba tsi tolodi Diahano ba ti : Ka tsi tsi boni.

Diahano ba saki butala bolebole, ba ti : Tu ka sike ku iyulu. Me ba kangwe, ba wele hansi.

Inkwèla ba tiya kuti mbu ba

Leza il demeurait à terre ; les hommes ils disent Leza il demeurait à terre. Ils disent il était homme, il est avec force ; ils disent il demeurait dans khotla de lui, pour trouver comme à là demeurait le soleil ; de plus ils étaient pour le craindre beaucoup. Et jour un il monta vers ciel, ils disent il fut fait monter par l'araignée. Ils disent elle tissa fil long, long, il monta par là.

Et quelques-uns ils essayèrent que aussi eux ils montent par fil celui-là. Ils furent incapables, ils tombèrent à terre. Alors ils dirent : Que nous crevions l'araignée yeux de elle. Ils la saisirent, ils lui crevèrent. Alors ils disent : Pas elle plus voit.

Digitized by Google

tsoke. Ba ba zakite mu ibozu, me ba ba di ku tsita misebezi umo mu ibozu. Ni ba huila mo, ni ba ti mo a bekele mfumwetu. Tsi ba toala imbèlèlè nimpene zingi, Leza a ka die; ba siki mu ibozu. Me bumwe busiku, Leza a wani mokwame mu ibozu, a ti kwa kwe: U zwa hi? A ti : Na leta impene za ho. Leza a ti : U ende ku muzi, u ka ti : Leza oa ti mu ku ti a mu bona malodi mu ribe kuti ndji Leza.

Muntu uzo a siki ku muzi, a ambi budio. Me bumwe busiku ba boni malodi, diaho ndji Leza. Ni kwa sika ihoho, me bantu ba zibi kuti ndji Leza. Ba putani, bekali mu nkuta, me Leza a Siki, ekali mu tsisamo. Ba zubwa o amba o ti buti : Neme Leza, ka mu tsi mboni hansi. Ni ba lola ku iyulu, ba kangwe ni ku mu bona. Muntu a a kumbila utombwe, u bona ingoma budio. A ba ambidi, a ti : Mu ku huila izubo ya ngo ; ime ka mu tsi mboni ; ime tsi na enda.

Mpo zi mane za Leza.

Alors ils cherchèrent échafaudage long, long, ils dirent : que nous arrivions vers le ciel. Et ils furent incapables, ils tombèrent à terre.

Ensuite ils craignirent que ils seront brisés. Ils avaient demeuré sans arbre, et ils étaient pour faire cérémonies là sans arbre. Et ils priaient là, ils disaient là où il demeurait chef de nous. Ils apportaient moutons et chèvres nombreuses, Leza qu'il mange ; ils arrivaient sous arbre. Et un jour, Leza il trouva un homme sous arbre, il dit à lui : Tu sors d'où ? Il dit : J'ai amené chèvres de toi. Leza il dit : Tu ailles vers village, tu dises : Leza il dit vous lorsque vous voyez grande poussière vous sachiez que c'est Leza.

Homme celui-là il arriva vers village, il parla ainsi. Et un jour ils virent grande poussière, cependant c'est Leza. Et il arriva vent d'orage, et hommes ils dirent que c'est Leza. Ils s'assemblèrent, ils s'assirent dans khotla, et Leza il arriva, il s'assit dans arbre. Ils entendent il parle il dit ainsi : C'est moi Leza, pas vous plus me voyez à terre. Et ils regardent vers ciel, ils furent incapables et de le voir. Homme si il demande tabac, il voit tabatière seulement. Il leur parla, il dit : Nous pour honorer maison de moi ; moi pas vous plus me voyez ; moi je pars.

Ici elles finissent celles de Leza.

Digitized by Google

II

Ntoo a wané usulwe a tutuma. Untoo : U tutu : ma nzi ? Sulwe a ti : A u mbona a ni tutuma buti, ni behaite bantoo bobele ; uzo u ni za ku ihaya suno, ngwa tatu. Untoo a a zubwa oa tiya.

Une hyène elle trouva un lièvre, il tremblait. L'hyène : Tu trembles pourquoi ? Le lièvre il dit : Si tu me vois si je tremble ainsi, je ai tué hyènes deux ; celle que je vais tuer aujourd'hui, c'est la troisième. L'hyène quand elle entendit elle s'enfuit.

Traditions et superstitions

I

Traditions sur Dieu (Leza) (1)

Leza demeurait sur la terre. Les hommes racontent qu'il demeurait sur la terre ; ils disent que c'était un homme très vigoureux. On dit que quand il se tenait dans son *khotla* (2), c'était comme si le soleil y était assis. Aussi les hommes en avaient-ils grand peur.

Un certain jour Leza monta au ciel ; on dit que c'est une araignée qui l'y fit monter. On raconte qu'elle tissa un fil très long, et que c'est ainsi qu'il monta au ciel. Quelques-uns essayèrent eux aussi de monter le long de ce fil. Ils ne réussirent pas et tombèrent à terre. Alors ils dirent : « Crevons les yeux de l'araignée ». Ils se saisirent de celle-ci, et lui crevèrent les yeux. On dit que depuis lors l'araignée ne voit plus.

Ensuite les hommes dressèrent un échafaudage très élevé, et dirent : « Il faut que nous arrivions jusqu'au ciel ». Mais ils ne réussirent pas, et tombèrent à terre. Alors ils y renoncèrent ayant peur d'être brisés.

Ils avaient jadis demeuré (avec Leza) sous un grand arbre, et c'est là sous cet arbre qu'ils accomplissaient leurs cérémonies religieuses. C'est là qu'ils faisaient leur culte (3), disant : « C'est ici que demeurait notre chef ». Ils y amenaient des chèvres et des moutons en

1. Le nom de *Leza* pour désigner Dieu est commun aux Ba-Tonga et aux Ba-Soubiya. Les Ba-Rotsé l'appellent *Nyambé*, nom qui rappelle le *Nzambi* des noirs de l'Angola.

2. Le *khotla* est le lieu où se tiennent les chefs africains pour rendre la justice, recevoir leurs visiteurs, etc.

3. C'est encore sous des arbres que les Zambéziens accomplissent les actes de leur culte ; chaque village a son ou ses arbres sacrés. Il m'est impossible de savoir à quelle essence ces arbres appartiennent ; les natifs les nomment *imbozu*.

Digitized by Google

grand nombre pour que Leza eût à manger ; ils les amenaient sous cet arbre.

Un jour Leza rencontra un homme sous cet arbre, et lui dit : « D'où viens-tu » ? Il répondit : « J'amène tes chèvres ». Leza lui dit : « Retourne au village et dis : Ainsi parle Leza ; lorsque vous verrez une grande poussière vous saurez que c'est Leza ».

Cet homme retourna au village et parla ainsi. Un certain jour les hommes virent une grande poussière ; c'était Leza. Un ouragan arriva ; les hommes surent que c'était Leza. Ils s'assemblèrent et s'assirent au *khotla*. Leza arriva et se tint sur un arbre. Ils l'entendirent parler ainsi : « C'est moi, Leza ; vous ne me verrez plus sur la terre ». Ils regardèrent en haut, mais ne pouvaient le voir. Même un homme qui lui demandait du tabac, ne put voir que la tabatière [1]. Leza leur parla ainsi : « Rendez un culte à ma maison [2]. Quant à moi vous ne me verrez plus, je m'en vais maintenant ».

II

Les hommes racontent que Leza avait une femme, au ciel, là où il était monté. De plus ils disent qu'il avait aussi un fils. On dit aussi que comme Leza dans sa colère voulait tuer tous ceux qui étaient ici-bas, sa femme s'y opposa. Leza écouta sa femme, et abandonna son dessein. Une autre fois, la femme de Leza dans sa colère voulut tuer les femmes, ses compagnes. Son mari s'y opposa à son tour. Une autre fois encore le fils lui aussi voulut tuer les enfants, ses compagnons. Son père et sa mère se mirent en colère contre lui, et le frappèrent de verges. Il se mit à pleurer.

Aujourd'hui lorsque les hommes voient des étoiles qui traversent le ciel [3], ils poussent des cris, et disent que c'est Leza, leur chef, qui vient examiner ses enfants qui demeurent ici-bas. Ils disent qu'ils n'ont pas été créés par lui, mais qu'ils sont tombés d'un arbre sec.

Leza dit à une certaine femme : « C'est toi qui seras la mère de tous les hommes ; tu mourras, et alors ils rendront aussi un culte à ton tombeau ».

Aujourd'hui, lorsqu'ils rendent leur culte (à Leza), ils apportent des perles rouges, et ils disent que Leza, leur chef, les entend. Là où ils lui rendent un culte ils dressent de petites tables [4].

1. C.-a.-d. la tabatière que lui tendait *Leza* pour y prendre une prise ; *Leza* lui-même restait invisible.
2. C.-a.-d. l'arbre où il demeurait.
3. C.-a.-d. des étoiles filantes.
4. Ou de petits autels, sur lesquels ils placent leurs offrandes.

Digitized by Google

Lorsqu'ils lui rendent un culte, ils frappent dans leurs mains, et disent : « Nous te rendons un culte, ô notre chef, exauce-nous : *oshoo*, *oshoo ; mankué*, *mankué !* [1] toi le grand chef, toi qui donnes avec tes deux mains ». Lorsqu'ils font ainsi leur culte, ils baissent leurs têtes vers la terre et lèvent leurs mains vers le ciel. Lorsqu'ils ont fini leur culte, ils retournent chez eux. Ils reviennent de nouveau, et disent : « *Oshoo*, *oshoo ; mankué*, *mankué !* nous te rendons un culte, ô notre chef ». Ils parlent ainsi en baissant leurs têtes vers la terre et en levant leurs mains vers le ciel.

Traditions sur les origines de l'humanité et les temps anciens

III

Le premier homme et la première femme [2]

L'homme avait un chien ; ce chien mourut. La femme vit que le chien était mort. Son mari lui dit : « Femme, ressuscitons notre chien ». La femme répondit : « Que dis-tu ? » L'homme dit : « Je dis qu'il nous faut ressusciter notre chien ». La femme répondit : « Non, ne le ressuscite pas, je n'en veux rien ; je ne veux pas que ce chien vive, c'est un voleur. Je n'en veux rien ; il faut le jeter dehors ». Le mari se tut et ne répondit rien. Quant au chien, on le jeta dehors ; on le jeta dans un trou, on l'y enterra. Puis l'homme et sa femme retournèrent chez eux.

Quelque temps après la mère de cette femme mourut. Elle pleura lorsqu'elle vit que sa mère était morte, et dit à son mari : « Ma mère est morte, ressuscite-la ». Le mari répondit : « Je ne veux pas, moi non plus. Pourquoi, lorsque mon chien était mort et que je voulais le ressusciter, t'y es-tu opposée ? C'est toi qui t'y es opposée ; moi à mon tour je ne veux pas ressusciter ta mère. Nous la jetterons dehors, elle aussi, comme on l'a fait pour mon chien ».

La femme dit : « Je t'en supplie, ressuscite ma mère ». L'homme consentit, et dit : « Porte-la dans sa hutte ». Elle la prit et la mit dans sa hutte. L'homme alla chercher une médecine, et l'apporta ; quand il fut arrivé, il la fit cuire dans un pot, et la donna à sa belle-mère. Lorsque celle-ci eut fini de manger la médecine, elle ressuscita, et s'assit au milieu de la hutte ; elle était grasse,

1. Ces mots sont de pures exclamations.
2. Parmi les Zoulous, les Ba-Souto, les Hottentots et d'autres peuplades sud-africaines, on trouve une tradition assez différente, mais de même nature (cf. Bleck, *Reynard the Fox in South-Africa* ; Callaway, *Nursery Tales of the Zulus* ; et *Journal des Traditions Populaires*, 1889, p. 396), qui a été observée jusque chez les Achantis et les Hausa (cf. Christaller : *Negersagen von der Goldküste*, dans *Zeitschrift fur afrikanische Sprachen*, 1887).

Digitized by Google

grasse [1]. Alors l'homme dit à sa femme : « N'ouvre pas la porte de cette hutte » : La femme consentit et dit : « Oui ». Le mari ajouta : « Si tu ouvres cette hutte, ta mère mourra de nouveau ». Il assujettit fortement la porte de la hutte, et s'en alla à la recherche d'une nouvelle médecine.

A peine était-il parti que la femme ouvrit la porte et entra ; elle vit sa mère assise au milieu de la hutte. Lorsque celle-ci vit sa fille, elle sentit un coup au cœur et mourut pour la seconde fois.

Quand le mari revint avec la médecine qu'il avait été chercher, il trouva sa belle-mère morte de nouveau. Il demanda à sa femme : « Est-ce que c'est toi qui as ouvert la porte de la hutte ? » La femme répondit : « Certainement ce n'est pas moi ». L'homme ajouta : « Qui donc a ouvert cette hutte ? » La femme répondit : « Je ne sais pas ». L'homme dit alors : « Je ne ressusciterai plus ta mère ».

La femme lui dit : « Je t'en supplie, ressuscite-la ». L'homme répondit : « Certainement pas ! Je suis fatigué de ressusciter ta mère (il disait cela par pure mauvaise volonté) ; je ne le veux plus maintenant ; enterre-la ! » Alors ils l'enterrèrent. Puis l'homme dit : « Dorénavant tous les hommes mourront définitivement [2], ainsi que ta mère est morte ».

Ce sont là les gens des temps très anciens, les premiers que Leza a créés.

Ici finit l'histoire de la première femme et de son mari.

IV

Les premiers hommes [3]

On raconte que les premiers humains, les hommes et les femmes, ne demeuraient pas ensemble. Les hommes avaient leur village à eux ; les femmes avaient le leur, à elles seules. Les hommes avaient leur bétail à eux ; les femmes aussi avaient le leur propre. Ils vivaient ainsi, les premiers hommes, seuls, éloignés des femmes ; ils ne savaient faire du feu qu'avec de la bouse de vache [4].

Un jour leur feu s'éteignit. Ils dirent : « Où trouverons-nous aujourd'hui du feu » ? Ils dirent : « Il faut que quelqu'un aille demander du feu au village des femmes ». Ils envoyèrent alors l'un

1. C.-a.-d. qu'elle ressuscite jeune et belle, et non pas vieille et ridée comme elle était lors de sa mort.
2. C'est-à-dire qu'ils ne ressusciteront pas.
3. Une tradition du même genre a été recueillie par moi chez les Ba-Souto et sera publiée dans mon recueil de Contes des Ba-Souto.
4. La bouse de vache sèche est employée encore aujourd'hui comme combustible dans l'Afrique Australe.

Digitized by Google

d'entre eux. Lorsque celui-ci fut arrivé, il vit que le village des femmes était très beau. Les femmes lui dirent : « Ne veux-tu pas goûter de notre nourriture, celle que *nous*, nous mangeons ? » Il la trouva excellente. Alors il resta là et ne retourna pas vers ses compagnons. Il épousa l'une de ces femmes.

Quand les hommes virent que leur compagnon ne revenait plus, ils en envoyèrent un autre. Lui aussi resta comme le premier. Petit à petit tous les hommes vinrent ainsi au village des femmes ; hommes et femmes habitèrent alors un même village.

Les femmes possédaient du bétail ; leur bétail se composait de buffles. Un jour, comme les bergères allaitaient leurs enfants, leurs buffles s'enfuirent. Elles dirent à l'une d'entre elles : « Va vite les arrêter ». Elle répondit : « Moi aussi, j'allaite mon enfant ». Elles répondirent : « Vas-y ». Elle y alla alors. Les buffles voulurent la percer de leurs cornes ; elle eut peur et retourna vers ses compagnes. Alors les femmes abandonnèrent leurs buffles et les laissèrent partir. Quant au bétail des hommes, c'est lui qui est encore là aujourd'hui ; ce sont les vrais bœufs.

V

On raconte, qu'il y avait un homme qui était descendu du ciel. C'était il y a très, très longtemps. Mais les gens prétendaient que cet homme venait d'ici-bas, et non du ciel. Alors cet homme s'envola et retourna tout seul au ciel.

Plus tard Leza se courrouça, et envoya cet homme vers les autres hommes. Lorsque cet homme arriva vers les autres hommes, ceux-ci ne purent voir d'où il venait. Ils le virent seulement paraître au milieu d'eux. Ils demandèrent : « D'où cet homme sort-il ? » Il leur répondit : « Je viens du ciel, d'auprès de votre chef Leza ». Ils lui dirent : « Et que dit Leza ? » Il leur répondit : « Leza dit qu'aujourd'hui il est courroucé, parce que vous n'accomplissez pas les cérémonies de son culte ». Lorsque cet homme eut ainsi parlé, il dit : « Et maintenant regardez-moi ; je m'en retourne vers mon chef, Leza ». Ils le contemplèrent partir dans les airs. Lorsqu'ils l'eurent vu partir ainsi, eux aussi essayèrent de s'envoler, disant : « Nous aussi, montons auprès de notre chef, Leza ». Mais ils ne purent s'envoler. Ils disaient : « Envolons-nous et arrivons jusqu'aux nuages ». Ils ne le purent, et cessèrent leurs efforts.

VI

On raconte que lorsque les hommes d'autrefois virent la lune,

Digitized by Google

ils crurent que c'était un *impandé* [1]. Alors ils coupèrent des arbres et les plantèrent en terre ; ils firent ainsi des mâts très, très longs, afin de monter ainsi au ciel. Ils montèrent le long de ces arbres ; quand ils furent arrivés en haut ils y assujettirent d'autres arbres encore. Quand ces arbres (ainsi attachés les uns aux autres) eurent atteint une très grande hauteur, ils tombèrent à terre. Les hommes qui y étaient montés furent tués dans la chute. Et bien que ceux-là fussent ainsi morts, les autres ne s'en effrayèrent pas.

Ils recommencèrent de grimper le long de ces arbres, ajoutant toujours arbres sur arbres, pour parvenir jusqu'au ciel. Lorsqu'ils furent parvenus tout près du ciel, il se trouva que les arbres d'en bas étaient déjà pourris [2] et se cassèrent. Les hommes tombèrent à terre et furent tous tués dans leur chute. Et bien qu'ils mourussent ainsi, les autres ne s'en effrayaient point.

Ils recommencèrent donc leur ascension, attachant de nouveau des arbres au bout des autres arbres. Eux aussi, lorsqu'ils furent parvenus bien haut, tombèrent à terre et furent tués dans leur chûte.

Alors seulement, quand ils virent qu'il seraient bientôt tous morts, ils cessèrent leurs efforts.

VII [3]

Les hommes d'autrefois ne mangeaient que la balle du sorgho. Lorsqu'ils avaient fait la moisson, de retour à la maison, ils cuisaient la balle du sorgho et la mangeaient. Lorsqu'ils battaient leur sorgho, ils laissaient le grain sur l'aire, ramassaient la balle et la conservaient dans de grands vases d'argile. Ils disaient que la balle c'était là le sorgho, ils ne savaient pas que ce qu'ils laissaient dans les aires, dans leurs champs, c'était le vrai sorgho.

Un jour une certaine femme accoucha d'un enfant. Elle refusa de manger de la balle de sorgho, et dit à sa mère : « Pour moi, je ne puis manger de cette balle ». Sa mère lui dit : « Que mangeras-tu donc ? » Elle répondit : « Leza m'a dit de ne pas manger de la balle

1. L'*impandé* ou *kopa* est un ornement que les chefs portent sur la poitrine. Il est considéré comme d'une grande valeur, puisqu'un seul vaut une tête de bétail. Les *impandé* ne se trouvent que dans le pays des *Ma-Shikouloumbwé*, au nord-est des Ba-Rotsi. Ce sont probablement des coquillages pétrifiés.

2. Ou rongés par les termites ; les hommes avaient mis des mois et des mois à leur ascension.

3. Parmi les Ba-Souto une légende pareille a cours. Ils racontent que jadis les hommes mangeaient de la bouse de vache ; une femme, pour tuer sa rivale, lui fit manger de la bouillie de soyho, qu'elle croyait être un poison. Voyant qu'au lieu de mourir son ennemie ne faisait qu'engraisser, elle en mangea elle-même. C'est ainsi que les hommes apprirent à se nourrir de grain.

Digitized by Google

de sorgho ». Le jour suivant cette femme essaya de moudre du sorgho ; quand elle l'eût moulu, elle mit la farine sur le feu et s'en fit de la bouillie. Elle la goûta, et trouva que c'était là une nourriture excellente.

Elle appela sa mère ; celle-ci vint, goûta de cette bouillie, la trouva bonne, et dit à sa fille : « Allons ensemble, ma fille, chercher du sorgho dans les champs ». Elles y allèrent de nuit, pendant que les autres dormaient, et rassemblèrent dans les aires tout le sorgho des gens du village, puis le portèrent chez elles. Arrivées à la maison elles jetèrent dehors la balle (qui se trouvait dans leurs pots d'argile), et mirent à sa place leur sorgho. Puis elles moulurent une grande quantité de farine et la mirent sur le feu ; quand leur pain fut cuit, elles le retirèrent du pot et le placèrent sur des plats de bois.

Alors elles appelèrent les gens du village et leur dirent : « Venez et goûtez de notre nourriture ». Les gens vinrent, goûtèrent cette nourriture et la trouvèrent excellente. Ils s'écrièrent alors : « C'est donc le sorgho qui fait une si bonne nourriture ! » Puis ils dirent : « Hâtons-nous d'aller chercher notre sorgho ». Ils trouvèrent que tout leur sorgho avait été enlevé. Ils se demandèrent : « Qui a enlevé notre sorgho ? » Ils demandèrent aussi à cette femme : « N'est-ce pas toi qui as enlevé notre sorgho ? » Elle répondit : « Ce n'est pas moi ».

Ils lui dirent alors : « Sois maîtresse sur nous tous ; nous tous serons tes serviteurs ; nous moudrons pour toi, puiserons de l'eau pour toi ». Elle leur répondit : « Qu'il en soit ainsi ».

Croyances concernant la vie future

VIII

On dit que quand les hommes sont morts, et ont été enterrés, quelques-uns d'entre eux vont au ciel. Ils disent que lorsqu'ils vont au ciel, ils y arrivent en rampant [1]. Lorsqu'ils arrivent là où se séparent deux chemins, on dit que celui qui prend le vieux chemin [2], et laisse de côté le beau chemin [3], celui-là ira mourir là où on meurt réellement ; en effet on dit que le vieux chemin est celui que hommes ne doivent pas suivre.

Quant à celui qui va par le chemin que les hommes doivent

1. C'est-à-dire que le cadavre sort en rampant de son tombeau et suit en rampant une voie souterraine qui le conduit au ciel.
2. Le vieux chemin, c'est-à-dire celui qu'on ne suit plus, qui n'est presque plus tracé.
3. Le beau chemin c'est-à-dire le chemin battu.

Digitized by Google

suivre [1] on dit que ce chemin le mènera à la vie. On dit que celui qui va par ce chemin le suit en rampant. A force de ramper il finit par arriver à une ouverture ; là est une grande plaine couverte de nombreux villages. Il arrive au bord d'un marécage, et s'arrête sur le bord. Il appelle alors ceux des siens qui sont de l'autre côté. Si un des siens l'entend, il vient le prend et l'emporte de l'autre côté. [2]. Là il trouve ses parents, ses amis ; il les reconnaît et les trouve ornés de colliers de perles rouges. On ajoute qu'ils ont bâti là de nombreux villages ; là où ils habitent c'est le ciel.

Celui qui n'a aucun des siens de l'autre côté du marais, quand il arrive et appelle, comme il n'y a aucun des siens qui lui réponde, les gens lui demandent : « Qui es-tu ? » Il répond : « C'est moi, tel ou tel. » Ils lui répondent : « Nous ne te connaissons pas ; d'ailleurs il n'y a ici aucun des tiens. » Cet homme reste là sur le bord du marais et y meurt.

Quant à l'autre chemin (le vieux), voici ce qui en est. On dit qu'il est très très mauvais. De plus il est très long ; on ne sait pas où il finit. On dit que ceux qui le suivent s'égarent, parce qu'ils ne voient pas où ils vont, ni où le chemin va. De plus quelques-uns disent que sur ce chemin on ne trouve pas d'eau on y souffre de la faim, c'est le chemin de la famine ; on dit aussi qu'on ne sait pas où il finit.

Ceux qui marchent par ce chemin deviennent des fantômes [3]. Ces fantômes retournent vers les hommes ; ils arrivent chez un sorcier, s'établissent chez lui et deviennent ses domestiques. Lorsqu'il désire ensorceler [4], il envoie ses fantômes vers la personne qu'il n'aime pas. Ces fantômes arrivent vers cette personne-là, se saisissent d'elle ; elle en meurt.

La victime morte, ses parents l'ornent de perles et de bracelets, et vont l'enterrer. De nuit, le sorcier arrive et ouvre le tombeau. Il prend cette personne, se saisit de son ombre et la change en fantôme. Il prend aussi tous les ornements du cadavre et les lave dans l'eau. Lorsque les parents du mort reviennent, ils trouvent le tombeau vide. Ils disent : « Un sorcier l'a pris ».

Le sorcier place le mort dans son vase de farine ; afin que lorsqu'il aura faim, le mort qui est dans le vase fasse augmenter la nourriture, s'il voit qu'elle va finir. Lorsque les gens s'en aperçoivent,

1. C'est-à-dire le chemin battu.
2. Probablement en bateau ; c'est ce que M. Jeanmairet me dit avoir entendu. Je n'ai pas posé la question aux deux Zambéziens qui m'ont raconté ces traditions.
3. En tchi-sobiya *masaku*, des ombres, des êtres sans muscles ni os.
4. Ensorceler, c'est-à-dire tuer au moyen de la magie noire.

Digitized by Google

ils disent : « La nourriture de cet homme ne finit jamais ; c'est un sorcier. » Alors ils se saisissent de lui et le brûlent [1].

Quant à ceux qui pleurent les morts ils se changent en lions [2] et grattent de leurs griffes la terre des tombeaux ; en disant : « *Noo! bo! noo! bo!* » Pour toute nourriture ils avalent des vers [3]. Lorsqu'ils ont fini de les avaler, c'est alors qu'ils deviennent des lions ; s'ils rencontrent alors de vrais lions, ceux-ci ne les tueront pas. S'ils avalent des vers c'est afin que, lorsqu'ils seront morts, ces vers se changent en lions ou en hippopotames, après être sortis de leurs corps. L'homme s'en va par le chemin dont il a été parlé [4] ; quant au lion il se rend vers la femme du défunt. Il arrive à sa hutte, s'y établit ; on l'y nourrit jusqu'à ce qu'il soit grand [5].

(*A suivre*). E. JACOTTET.

1. Comme on le sait, la croyance à la sorcellerie est répandue dans l'Afrique entière. Un homme convaincu de sorcellerie est généralement mis à mort ; au Zambèze, on brûlait vifs les sorciers encore ces dernières années.

2. Cela ne veut pas dire qu'ils deviennent réellement des lions ou d'autres animaux, mais qu'ils le désirent après leur mort, et font déjà semblant de l'être.

3. Cette coutume d'avaler des vers provenant d'animaux morts, afin de devenir des animaux semblables, après leur mort, est très-répandue chez les Zambéziens. M. Jeanmairet me racontait qu'un de ses domestiques ne voulait pas tuer de serpents, parce qu'il avait avalé le vers du serpent et pensait devenir serpent après sa mort. Ceux qui ont avalé le ver de l'hyène imitent les cris de l'hyène, etc.

4. Cela semblerait indiquer que l'âme même de l'homme va par une des deux routes dont il est parlé plus haut, tandis que son corps seul devient lion, hippopotame ou serpent, etc. Ou bien même c'est le ver qu'il a avalé qui devient un de ces animaux. Il y a peut-être là deux croyances irréductibles ; peut-être aussi sont-ce des traditions provenant de peuplades différentes. Des recherches ultérieures faites sur les lieux-même indiqueront mieux ce qu'il en faut penser. La croyance à cette survivance dans le corps d'animaux, à cette sorte de métempsychose, est si avérée chez les Zambéziens que certains hippopotames qui vivent dans le fleuve près de Seshéké portent les noms de chefs décédés. Quand un canot a été renversé par un de ces hippopotames, le chef du canot dit : « C'est tel et tel, décédé il y a longtemps, qui a renversé mon canot ». M. Jeanmairet me dit avoir souvent entendu parler ainsi.

5. Kasara m'a raconté que dans le village où il habitait, près de Kazungula, un homme mourut il y a quelques années. On l'enterra. Un ou deux jours après l'enterrement, un petit hippopotame arriva dans sa hutte. C'était le mort qui revenait chez lui sous cette forme. On nourrit et on éleva le petit hippopotame. Il jouait autour de la hutte et se baignait dans l'étang voisin. Quand il fut grand, il alla se jeter dans le Zambèze et on ne l'a plus revu. Kasara m'affirme avoir assez souvent entendu raconter des incidents du même genre !

Albor et Idem.

Digitized by Google

L'HABILLEMENT DES STATUES

I

Je prends la liberté de demander l'attention des lecteurs de la *Revue des traditions populaires* pour une branche des rites primitifs, pour l'éclaircissement de laquelle je désire bien de nouveaux faits.

L'offrande d'un vêtement à une image est symbolisée par la présentation du peplos à Athènes, pendant les Panathénées, mais il est probable que des rites similaires se trouvent dans toutes les périodes de la culture des peuples.

Peut-on citer d'autres preuves où des couvertures, ou des vêtements, ont été fournis pour les images ou les objets sacrés? et spécialement de l'emploi de telles couvertures dans les fêtes ou dans des occasions particulières ?

Pour l'habillement des images ou des objets sacrés, je cite : 1. L'habillement très primitif d'une pierre sacrée avec des branches « pour tenir chaud le dieu » à Samoa, où on renouvelait soigneusement les branches quand on priait à cause de guerre, de sécheresse, de famine ou d'une épidémie (1) ; 2. De vêtir d'un *arbre* = *plantain* avec les robes d'une femme pendant les cérémonies de la consécration d'une image de la déesse hindoue Dûrga (Parvati) (2) ; 3. Dans les anciens rites on enveloppait les images dans la peau des victimes sacrifiées; 4. La fête mexicaine de Huitzilopochli où une image faite de pâte et de bois fut vêtue avec les robes d'une idole (3); et la grande fête mexicaine de Tezcatlipoca à la veille de laquelle l'image fut habillée en des robes neuves (4)

De plus, on doit noter quand la divinité est spécifiquement représentée par une vivante, par exemple dans le rite hindou, l'adoration des filles d'une brahmine comme modèle d'une déesse et l'offrande du drap, des couleurs, des ornements, pendant la cérémonie à ces représentantes (5) ; et le rite mexicain où les victimes humaines furent

1. *Samoa*. Turner, p. 62.
2. *Hindoos*, Ward. 1817. Vol. II, p. 13.
3. *Native Races of the S. Pacific*, Bancroft, vol. II, p. 321.
4. Bancroft, ibid. vol. II, p. 318.
5. *Hindoos*, Ward. Ed. 1817, vol. I, p. 245-6.

Digitized by Google

parées avec les vêtements des dieux Thaloc, car on dit qu'ils étaient les images de ces dieux [1]. Les vêtements fournis pour de telles personnes auraient naturellement le même intérêt que les vêtements destinés à un dieu.

D'autres exemples de l'habillement rituel seraient de grande valeur lorsqu'ils sont en connexion avec la naissance, le retour, le mariage ou la mort d'un dieu; ainsi que tous les exemples qui se rapportent au culte des arbres.

G. M. GODDEN.

II

On peut citer, comme exemple de ces survivances, l'habillement des cloches au moment où on les baptise, et les vêtements dont les Vierges et les autres saints sont revêtus lors de certaines fêtes.

P. S.

MŒURS ÉPULAIRES [2]

IV

LE TRÉPIED ET LES CONVIVES

DANS l'arrondissement de Fontenay (Vendée), il faut que deux des pieds du trépied soient tournés vers le contre-cœur de la cheminée de façon à ce qu'il n'y en ait qu'*un seul en avant*.

Quand le trépied est ainsi disposé on dit qu'on fait la *soupe aux chiens*, et tout arrivant invité à prendre place au repas se garde bien d'accepter.

LÉO DESAIVRE.

1. Bancroft, ibid., vol. III, p. 342.
2. Cf. le t. IX, p. 233, 393.

Digitized by Google

LES MÉTIERS ET LES PROFESSIONS (1)

IV (*suite*)

Blasons de métiers

Dans la monographie des Tailleurs qui forme la première des *Légendes et Curiosités des métiers*, Flammarion, in-8 de 32 pages, j'ai fait entrer un assez grand nombre de blasons de tailleurs, dont plusieurs sont inédits. En voici d'autres qui m'ont été envoyés depuis que le fascicule a paru.

P. S.

Tailleurs (*Russie*)

— Le tailleur est toujours sans pantalon et le cordonnier sans chaussure.

— Le tailleur est toujours sans cafetan, le cordonnier sans chaussure et le menuisier sans portes.

— Le tailleur a toujours l'habit déchiré aux coudes.

— Ce que le tailleur a emporté sur ses ciseaux, c'est ce que le bon Dieu lui a donné.

— Le tailleur est comme une poule, il becquète toujours (boit).

— Le marchand n'emportera tant sur son archine (mesure, espèce de mètre) que le tailleur sur ses ciseaux.

— Le tailleur volera pour un *groche* (sou) et abîmera (fera des dégâts) pour un rouble.

— C'est un tailleur : l'aiguille en bois de chêne et le fil en bois de l'orme (brigand).

— Il n'y a pas de voleurs comme les tailleurs : ils mangent et boivent ce qui est déjà préparé pour eux et s'habillent de ce qu'ils ont volé.

— Le tailleur c'est un voleur, le cordonnier un noceur et le forgeron un ivrogne.

(Dal. *Dict. raisonné de la langue russe parlée*, t. III p. 332, t. III p. 216).

T. Volkov.

1. Cf. le t. IX, p. 502, 570, 634.

Digitized by Google

Aube, Champagne

Pauvre tailleur,
Que tu as du malheur
En faisant ton tour de France ;
Tantôt tu as du pain,
Tantôt tu n'en as pas (ou point) ?
Voilà ta récompense.

(*Chanté par mon père, qui ne se rappelle que ce couplet*).

On cite en plaisanterie deux garçons tailleurs qui n'avaient qu'un habit pour eux deux. Quand l'un allait porter l'ouvrage en ville, il était mis comme un seigneur, tandis que l'autre était obligé de rester à la maison.

« Faire une noce (dans le sens de débauche) de tailleur : faire des ricochets dans la rivière ».

On disait autrefois qu'un tailleur est honnête tant qu'il ne prend ou ne gratte sur le drap d'un vêtement que ce qui peut passer par l'anneau de ses ciseaux.

La qualification de *gobe-prunes*, qui a cours un peu partout, viendrait de ce que la morte-saison du tailleur se fait à l'époque où les prunes sont mûres.

LOUIS MORIN.

Maçons, Cordonniers, Menuisiers (*Haute-Bretagne*)

Alleluia pour les maçons !
Les cordonniers sont des fripons,
Les procureurs sont des voleurs,
Les avocats sont des liche-plats,
Alleluia !

Quand ces beaux *menuisiers* (1) s'en iront d'Moncontour,
Les filles de Moncontour seront sur les remparts,
Toujours en regrettant ces menuisiers charmants
Qui leur ont tant donné de divertissements,
Sur l'air de tire-moi le pied,
Sur l'air de lâche-moi le bras,
Sur l'air du traderidera,
Tra la la.

Chanson des Tailleurs de pierres (*Haute-Bretagne*)

Les tailleurs de pierres sont pis que des Evêques (*bis*)
Car du lundi ils en font une fête.

1. On répète indéfiniment ce couplet en substituant à *menuisiers*, cordonniers, charpentiers, etc.

Digitized by Google

Va, va, ma petite massette,
Va, va, le beau temps reviendra.

Car du lundi ils en font une fête (*bis*)
Et le mardi ils continuent la fête.

Et le mardi ils continuent la fête (*bis*)
Et le mercredi ils vont voir leur maîtresse.

Et le jeudi ils ont mal à la tête.

Le vendredi ils font une pierre peut-être,

Le samedi leur journée est complète.

Et le dimanche il faut de l'argent mettre.

J.-M. CARLO.

Chanson du Garçon charpentier (*Haute-Bretagne*)

Est-il rien de si drôle,
Parfanière, pertinguette et congreu,
Qu'un garçon charpentier ? (*ter*)

S'en vont scier d'la bruère (bruyère)
Pour faire des chevrons?

Des chevrons de bruère
Pour faire des maisons.

Le maire s'en fut les voir :
— Courage, mes enfants ;

Vous aurez de l'ouvrage
Pour toutes les maisons (*ter*)

Il n'y a que l'petit Pierre ;
Mais nous le marierons

Avec sa petite Jeannette
Qui travaille à son gré.

(*Ille-et-Vilaine*, 1880).

PAUL SÉBILLOT.

Chanson de la petite lingère (*Champagne*).

Il est à Paris
Un' petit' lingère,
Qui coud si menu
Qu'elle ne gagne guère.
Jamais je n'ai vu
Si menu, si menu coudre.

Jamais je n'ai vu
Coudre si menu.
Ell' coud des bonnets
Pour sa p'tit' grand'mère:

Digitized by Google

Ell' coud des culottes
Pour son p'tit grand'père.
Non, jamais j' n'ai vu, etc.

Cette chanson est incomplète. Il doit y avoir un troisième couplet.

LOUIS MORIN.

VIII (*suite*)

BRUITS DE MÉTIERS

Saint-Dié (*Vosges*). — Le bruit que font les tisserands est traduit par : Queterlic queterlac, queterlic, queterlac, etc.

IX (*suite*)

SUPERSTITIONS DES OUTILS

A Troyes, on recommande aux jeunes ouvrières de ne pas laisser tomber les épingles servant à fixer les rubans des chapeaux pour l'essayage, parce que « l'ouvrage serait mal fait ».

LOUIS MORIN.

XIII

LES MÉTIERS EN ENFER

La Sainte Vierge vit les hommes et les femmes qui étaient brûlés sur le feu sans pitié, tandis que les diables leur fourraient des morceaux de fer et des clous dans la bouche et dans les yeux, et que leurs vêtements flamboyaient et leurs corps brûlaient. « Ce sont les tailleurs, lui dit saint Michel, qui souffrent ainsi pour leurs escroqueries ».

Etant descendue aux enfers, elle vit des hommes liés avec les liens flamboyants aux poteaux ; les diables leur déchiraient les bouches et y fourraient les pelottes, tandis que des fils sortaient de leurs yeux, et leur vêtement étaient en feu. Et la Sainte Vierge demanda à saint Michel : Dis moi, quels péchés ont commis ces gens-là ? Et saint Michel dit : « Ecoute, Sainte-Vierge, ce sont les Tisserands malfaiteurs : ils ont volé les toiles et la filature d'autrui ; c'est pour cela qu'ils souffrent ainsi ».

Récit de la descente de Sainte-Vierge aux enfers (*Jitté i Slovo*, 1859, V, 232.) Th. VOLKOV.

XIV

FÊTES DE MÉTIERS

Jusqu'en 1870, les Cordonniers de Moncontour avaient continué à « faire la St-Crespin ». — Ils se réunissaient à 9 h. ½ dans une

Digitized by Google

auberge et se rendaient deux par deux à l'église pour y assister à une messe. Des corbeilles de gâteaux étaient apportées et bénies : pendant la messe, on en distribuait à l'assistance des petits morceaux en guise de pain bénit. Chaque cordonnier en recevait un entier pour sa famille, et les autres étaient portés à l'auberge où ils faisaient le principal dessert, car la cérémonie de l'église terminée, ils retournaient deux à deux dîner tous ensemble.

Sur leur passage les gamins chantaient :

C'est aujourd'hui lundi (ou mardi, etc.)
Mon ami,
Les Cordonniers se frisent
Pour aller voir Crespin,
Mon amin,
Qui a fait dans sa chemise.

Les enfants chantent encore ce couplet, et c'est le seul souvenir qui reste de cette cérémonie.

J.-M. Carlo.

XV

Iconographie des métiers

Avant d'entreprendre cette enquête, nous avons donné plusieurs images qui sont en relation avec les métiers. Il est une série sur

Histoire d'un Boulanger de Madrid qui a esté chastié pour auoir vendu son pain trop cher sur le chant escoutez Messieurs ie vous prie.

Digitized by Google

laquelle nous appelons toute l'attention de nos lecteurs, c'est celle des placards satiriques qui, accompagnés d'une chanson ou de vers malicieux et peu charitables, circulaient autrefois, et étaient propagés par le colportage, comme l'étaient naguère encore les complaintes des criminels de marque. Leur caractères de feuille volante les rend assez rares ; sur plus de 1500 images relatives aux métiers, j'en ai à peine une douzaine qui appartiennent à cette catégorie. Voici, à titre d'exemple, l'une d'elles qui figure dans la monographie des Boulangers que je viens de publier.

Le Musée de Troyes possède le tableau que nous donnons p. 687, d'après une lithographie publiée dans l'Annuaire de l'Aube.

C'est vraisemblablement l'une des dernières peintures où l'on retrouve une inspiration qui paraît dériver de la danse Macabre.

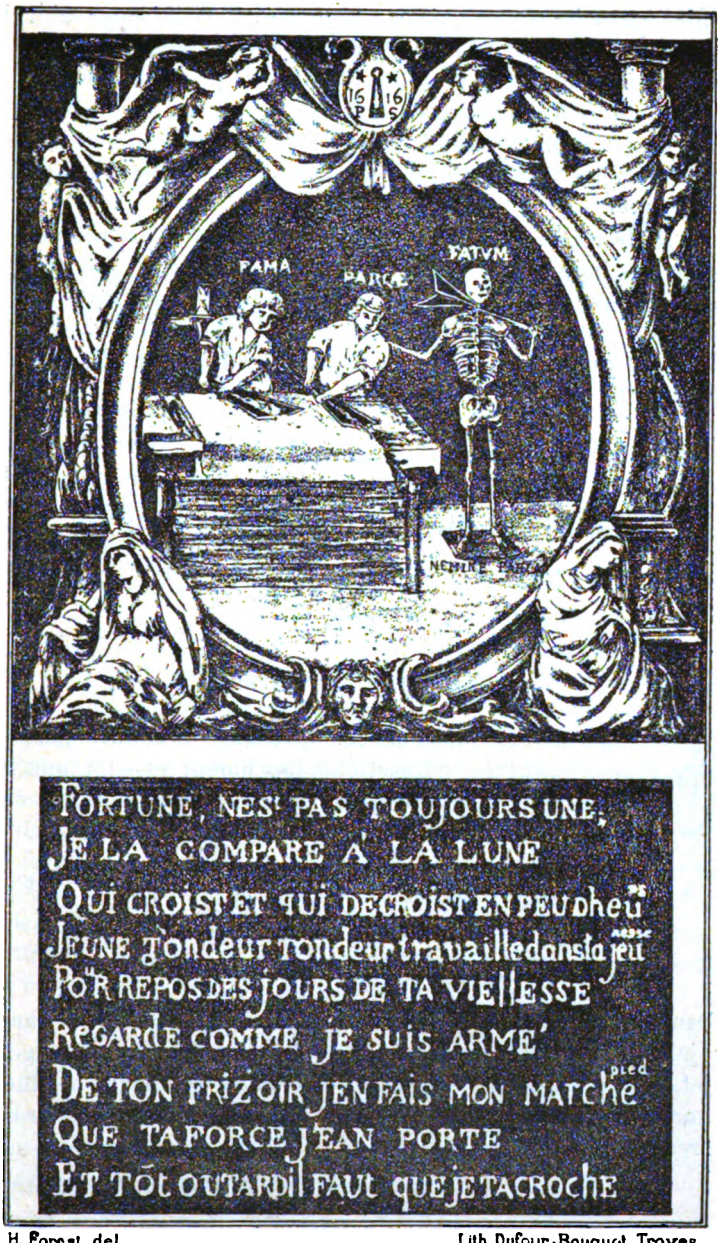
Dans ce même pays de Champagne, qui a été bien étudié au point de vue iconographique, on trouve une représentation d'une scène de la vie légendaire de saint Eloi. Voici la description qui accompagne la gravure : j'en dois communication, ainsi que celle de la pièce qui précède, à M. Louis Morin : elle est extraite de la *Statistique monumentale de l'Aube*, par Charles Fichot.

(Eglise Saint-Aventin, de Crenay, tome I, p. 9-10).

« La fenêtre à droite dans le chœur est occupée par six sujets. Le

Saint Eloi.

Digitized by Google



H. Forest, del — Lith. Dufour-Bouquot, Troyes

LA MORT ET LES TONDEURS
d'après un tableau du Musée de Troyes.

Digitized by Google

premier à gauche est un panneau rapporté. Il représente saint Eloi dans sa forge, ferrant le pied d'un cheval ombrageux, après l'avoir coupé pour faciliter son opération. Il tient le pied du cheval de la main gauche et frappe avec un marteau de la main droite. Il est vêtu d'un pourpoint rouge à collet bleu et de hauts-de-chausses violets. Il porte un petit tablier de peau et sa tête est couverte d'un béret rouge.

« A sa droite se trouve le cheval retenu par son propriétaire qui semble très inquiet de ce qui se passe. A sa gauche est le compagnon forgeron tirant le soufflet de la forge. Au-dessus de sa tête, on voit un châssis en laiton destiné à le garantir des éclats du foyer, détail intéressant qui a disparu de nos jours des ateliers de forgerons ». (XVIe siècle).

P. S.

MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN

XXIX

Le fer et les prêtres

'on m'avait dit plusieurs fois qu'à Paris certaines personnes rencontrant un ecclésiastique touchaient aussitôt une barre de fer (grille, réverbère) pour contrecarrer ce funeste présage. J'ai pu observer moi-même ce fait, à maintes reprises.

Fra Deuni.

XXX

Le souffle et les échanges

Dans les pensions enfantines qui conduisent leurs élèves s'amuser au jardin du Luxembourg, si deux écoliers veulent échanger un objet, contre un autre ; après les avoir déposés, chacun souffle sur la main de son camarade. Après cela, on n'a plus le droit de reprendre l'objet échangé.

Paul-Yves Sébillot.

Digitized by Google

LES EMPREINTES MERVEILLEUSES [1]

LVIII

Les pieds de la jument de Sidi Cheikh

(*Algérie*)

rès de Teniet ez Ziar (*le col des pèlerins*), dans le département d'Oran, on remarque, dans les rochers, des trous que la tradition prétend être l'empreinte des pieds de la jument de Sidi Cheïkh, l'ancêtre de la famille de marabouts du même nom [2].

LIX

Les empreintes de la gazelle

(*Arabie*)

Aux environs de Taïf, on voit quelques trous pratiqués dans le granit et à propos desquels les Musulmans racontent une légende. Après la prise de cette ville par Moh'ammed, celui-ci vit un Juif acheter une gazelle dont les mamelles étaient pleines de lait. Touché de pitié en songeant aux faons qui périraient de faim, il obtint du Juif de relâcher l'animal, en se portant caution qu'il reviendrait. C'est ce qui arriva, mais le Juif égorgea la gazelle pendant la nuit pour couvrir de honte le prophète. Celui-ci qui savait tout, alla chez le parjure, prit les os de la gazelle et la ressuscita en soufflant dessus : le Juif et sa famille se convertirent à l'islam. Ce sont les empreintes de la gazelle qu'on montre encore à Matman el Ghazal : on y voit aussi celles des pieds de Moh'ammed et du châle qu'il portait [3].

LX

Le pied du Prophète

(*Egypte*)

Une des mosquées du Qaire porte le nom d'Athar en Nebi (*trace du Prophète*) et on y vénère le pied de Moh'ammed [4].

1. Suite, voir t. IX, p. 473.
2. Trumelet, *Les Français dans le désert*, 2e éd. Paris, 1885, in-8, p. 88.
3. Tamisier. *Voyage en Arabie*, Paris, 1840, 2 vol. in-8, t. I, p. 330-334, 338-339.
4. X. B. Saintine. *Histoire de l'expédition française en Egypte*, Paris, 1830, in-8, t. I, p. 461.

Digitized by Google

LXI

Les vaches d'Hercule

(*Italie*).

Diodore de Sicile [1] rapporte une tradition d'après laquelle, près de la ville d'Agyre, dans le sud de l'Italie, on voyait un chemin pierreux dans lequel les vaches d'Hercule imprimèrent leurs traces comme sur de la cire. Il y consacra au héros Géryon une enceinte qui était encore en vénération auprès des indigènes au temps de l'historien grec.

LXII

Le chien d'Arthur

(*Angleterre*)

Près de Buelt, à ce que raconte le *De Mirabilibus Britanniæ*, joint à l'*Historia Britonum*, § 73 de Nennius [2] on voit un tas de pierres surmonté d'une autre qui porte les traces d'un chien. Alors qu'il chassait le sanglier Troynt, Cabal, un chien d'Arthur, imprima sa trace sur la pierre. Son maître éleva un tas de pierres qui prit le nom de Carn Cabal. On a beau transporter la pierre qui porte l'empreinte à la distance d'un jour et d'une nuit, le lendemain elle se retrouve toujours à sa place.

LXIII

L'empreinte de saint Kadok

(*Bretagne*)

Saint Kadok, ne pouvant réussir à cause des ruses du diable à construire un pont qui devait relier au continent une île où il avait bâti une école, eut l'idée de se servir de l'esprit malin : il lui promit comme salaire la première créature vivante qui passerait sur le pont. Quand celui-ci fut construit, le saint y lâcha un chat noir et rit tellement de la déconvenue du diable, qu'il tomba à la renverse et fit une glissade dont l'empreinte est restée sur le rocher [3].

1. Diodore de Sicile, *Bibliotheca historica*, éd. Vogel, t. I. Leipzig, 1888, in-12. L. IV, ch. XXIV, p. 434.
2. *Nennius und Gildas*, éd. San Marte (Schulz). Berlin, 1844, in-8, p. 78.
3. Hersart de la Villemarqué, *La légende celtique et la poésie des clottres*, Paris, 1864, in-12, p. 199.

Digitized by Google

LXIV

Le pas au Diable

(*Normandie*)

A la suite d'une lutte entre le diable et saint Michel, lutte dans laquelle le premier avait été constamment vaincu, il voulut rivaliser avec le mont saint Michel ; mais en s'élançant vers les rochers de Mortain, il tomba sur l'un d'eux et sa chute fut si violente que la pierre conserva l'empreinte de sa figure, de ses cornes et de ses pieds fourchus (1).

LXV

Les mains du diable

(*Prusse*)

Plusieurs légendes vendes des bords de la Spree attribuent une origine semblable à diverses traces qu'on voit sur des pierres. Ainsi à Goyatz, un meunier s'était engagé à suivre le diable si celui-ci rebâtissait sa maison avant que le coq chantât. Elle était sur le point d'être terminée, quand une vieille femme tira d'affaire l'imprudent. Elle imita le cri du coq : celui-ci réveillé se mit à chanter, et le diable qui n'avait plus qu'une pierre à placer la jeta sur le sol en y laissant l'empreinte de ses doigts qu'on y voit encore, larges comme des jambes.

Une grosse pierre, près de Schorbers, porte aussi l'empreinte des doigts de Satan. Ses griffes se voient encore près de Triebel, sur une pierre qu'on appelle rocher du Diable et qu'il portait sur la tête pour assommer les gens. Il la laissa tomber en entendant le cri du coq (2).

LXVI

Les traces du marabout

(*Sénégal*)

Près des rochers qui forment le barrage et les cataractes du Félou, dans le Haut-Sénégal, ont voit des traces assez vagues de pieds, de mains et de visage. Les Khassonkhés musulmans racontent que ce sont les empreintes d'un marabout venu, il y a très longtemps, du désert

1. Sauvage. *Légendes normandes*, Angers, 1869, in-12, p. 28.
2. Schulenburg. *Wendische Volkssagen und Gebräuche aus dem Spreewald*, Leipzig, 1880, in-12, p. 184-185.

Digitized by Google

en compagnie d'un seul homme de suite pour prêcher l'islamisme dans le Khasso. Arrivé sur la rive droite du Sénégal, il demanda vainement aux piroguiers de lui faire passer le fleuve : ils exigèrent de lui une somme exorbitante qu'il ne possédait pas. Alors il s'adressa à Dieu qui l'exauça : après un orage épouvantable, une pluie de roches s'abattit sur le fleuve, formant un pont naturel sur lequel passa le marabout en laissant ses empreintes sur le plateau où il fit son *salam* après être arrivé sur la rive gauche (1).

LXVII

Le soulier et la canne de Gargantua

(*Haute-Bretagne*)

Près de La Latte en Plévenon, dans la Haute-Bretagne, on voit sur une pierre l'empreinte d'un soulier long de 60 centimètres environ, pointu par le bout : à côté est gravé le bout d'une canne carrée. Cette pierre est appelée le bâton de Gargantua (2).

LXVIII

Les doigts de la damnée

(*Franconie*)

Au sommet du Sodenberg, près de Hammelburg, s'élevait un château où vivait une femme de chambre qui, afin de rejoindre plus facilement son amant, vendit son âme au diable pour pouvoir voler en l'air sous la forme d'un bouc. Le moment venu de tenir son engagement, la malheureuse essaya de résister au diable et elle saisit si fortement un support de statue que ses dix doigts s'y incrustèrent et qu'on en voit encore l'empreinte ; mais tout fut vain, elle dut aller en enfer. Le bloc de bois servit ensuite de support à une table en pierre où l'aventure était représentée : cette image finit par s'effacer, mais l'empreinte est encore visible (3).

LXIX

Les chaines de Prométhée

(*Inde*)

Diodore de Sicile raconte que lorsque Alexandre parvint dans le Caucase indien, les habitants lui montrèrent la grotte de Promé-

1. Cf. Galliéni, *Voyage au Soudan français*. Paris, 1855, gr. in-3, p. 58.
2. Sébillot. *Littérature orale de la Haute-Bretagne*. Paris, 1881, pet. in-8, p. 33.
3. Bechstein. *Die Sagen des Rhöngebirges*, Wurzbourg, 1842, in-12, p. 139-140.

Digitized by Google

thée, la demeure de l'aigle qui lui rongeait le foie et les traces des chaînes qui retenaient le demi-dieu attaché [1].

LXX

Le trou du Diable

(*Corse*)

A la suite d'une querelle entre S. Martin et le diable, la charrue de ce dernier qui labourait ses plaines de Campotile vint à se briser. En vain il fabriqua un énorme marteau pour la réparer, le saint, avec l'aide de Dieu, rendit vains tous ses efforts. A la fin, le diable, furieux, lança en l'air son marteau qui, allant frapper le mont Tafonato, y fit un trou énorme qu'on distingue encore au soleil levant et alla tomber du côté de Filosorna [2].

LXXI

Le pied du Capucin

(*Suisse*)

Près de Gsteig, dans le canton de Berne, on voit sur un bloc de rocher l'empreinte d'un pied. C'est celui d'un capucin que les habitants de Gsteig firent venir pour les délivrer des mauvais esprits. Il y réussit, dit la légende, grâce aux formules puissantes de conjuration qu'il avait apprises à Salamanque [3].

René Basset.

ALLUSIONS A DES CONTES POPULAIRES [4]

XIII

Tanquia, comme dit l'autre, vela eune petite douceur que nostre Mère Grand vous envoye, dit Gareau en présentant au pédant Granger une fressure de veau pendue au bout d'un bâton. (Cyrano de Bergerac, *Le Pédant joué*, IV. 9).

P. S.

1. *Bibliotheca historica*. L. XVII, ch. 83.
2. Ortoli. *Les Contes populaires de l'île de Corse*. Paris, 1883, pet. in-8, p. 315.
3. Kolrusch. *Schweizerisches Sagenbuch*. Leipzig, 1854, in-8.
4. Cf. le t. I, p. 343, le t. IV p. 30, le t. V p. 485, le t. VI p. 30, 243, 665, le t. VII p. 313, 757, le t. IX.

Digitized by Google

LE TSAR DANS LE PROVERBE RUSSE (1)

Il n'est pas, on le sait, de peuple sous le soleil qui témoigne, en toute occurrence, envers ses princes, d'une aussi humble soumission, d'un respect plus religieux, que le peuple russe. Cette caractéristique se traduit naturellement et par dessus tout dans ses proverbes. Après Dieu — on pourrait presque dire à côté de Dieu — le Russe ne reconnaît rien de plus majestueux, de plus vénérable, de plus omnipotent que son Tsar. Le fait seul de vivre sous une si haute domination le grandit lui-même à ses propres yeux. Pour illustrer et mettre en relief ce trait de psychologie populaire auquel les évènements donnent un si lugubre à propos, il nous suffira de grouper, en les puisant aux sources les plus pures, tous les proverbes ou dictons qui, dans le folk-lore moscovite, concernent le Tsar ou son entourage immédiat. On verra par l'exhibition de ce riche trésor sous combien d'aspects variés, familiers, pittoresques ou terribles, s'est reflétée dans la conscience de ses fidèles cette hypostase divine qui a nom le Tsar. Nous ne pensons pas qu'une collection aussi complète en ce genre ait jamais été présentée au public.

Et d'abord, ce qui frappe l'imagination populaire, c'est le niveau implacable qui courbe également le souverain et le plus humble de ses sujets devant la maladie ou la mort :

— Le Tsar meurt aussi quand son heure est venue.

— La Mort prend même le Tsar et la Tsarine sur son dos quand il lui plaît.

— La couronne du Tsar ne le protège pas contre le mal de tête.

— Les ailes tomberaient même au Tsar si Dieu voulait le prendre.

— Un Tsar gras n'est pas plus lourd à porter pour la Mort qu'un sec mendiant.

— Plus près du Tsar, plus près de la mort.

1. Cf. dans le t. IV, p. 91, quelques proverbes russes sur le Tsar.

Digitized by Google

— Quand le Tsar meurt, le mougik même ne change pas avec lui.

Puis, chez ce pauvre mougik, c'est cette idée assez humaine, assez excusable, que le puissant autocrate qu'il entrevoit de si bas est soumis, lui aussi, à nos infirmités, à nos misères, et que la garde qui veille aux portes du Kremlin ne le défend pas des mille et une vexations inhérentes à notre chétive nature :

— Le Tsar lui-même se crotte quand il met le pied dans une flaque.

— Le dos du Tsar lui-même saignerait s'il recevait des coups.

— Le grand-duc aveugle aura beau devenir Tsar, il n'y verra pas davantage.

— Un château, même appartenant au Tsar, peut brûler.

— Personne ne vénère le Tsar au point de prendre ses ordures pour du massepain.

— Quand le Tsar a soif, il ne réclame pas une coupe d'or.

— Quand le Tsar se casse la jambe, c'est lui-même qui souffre.

— Quand le Tsar tombe, il fait une grave chute.

— Les ordures du Tsar ne sont pas baume.

— Le cadavre du Tsar lui-même pourrira s'il n'est embaumé.

— Un Tsar nu ne méprise pas en hiver une peau de renard.

— On peut bien débarrasser le Tsar des plaintes, non des soucis.

— Devant un Tsar pieds nus personne ne retirerait son chapeau.

Parfois même on entend comme une timide leçon murmurée vers l'autocrate, du moins une plainte résignée:

— Mieux vaut être prince que s'appeler Tsar.

— Le Tsar ne demeure pas dans la cabane du pauvre, c'est pourquoi il n'en connaît pas la misère.

— L'Empire peut reposer en paix sous l'œil du Tsar, pourvu que Dieu veille.

— Si tu veux adorer le Tsar, demeure à Moscou.

— Le Tsar est loin et Dieu est haut.

Mais ce qui domine dans cette littérature orale, c'est par excellence l'expression du respect, de l'hommage, du loyalisme, la dévotion plénière à une puissance jalouse, exclusive, arbitraire, dont les caprices même sont sacrés. Ici la verve naïve se donne ample carrière, les comparaisons deviennent inépuisables :

— Honneur au Tsar et le knout pour ses ennemis.

— Un seul peut être Tsar, mais beaucoup peuvent l'aimer.

— Près du Tsar, près de l'honneur.

— Parler mal d'un Tsar même mort est dangereux.

— Le bonheur règne et avec lui le Tsar.

— Chacun ne voit pas le Tsar, mais chacun prie pour lui.

— Placer le Tsar au-dessus de Dieu.

Digitized by Google

— La tête c'est le Tsar, le cœur c'est l'Empire.
— Le Tsar mort entend encore.
— Le Tsar commande et Dieu montre le chemin.
— Le Tsar n'a pas besoin de flatter.
— Le Tsar tient la guerre dans sa main, Dieu tient la paix.
— Le Tsar a trois mains, mais une seule oreille.
— Le Tsar a raison.
— Le Tsar gouverne la terre, la destinée le Tsar, et Dieu la destinée.
— Le Tsar prend les kopecks et le Knez les roubles.
— L'amour du peuple est le Kremlin du Tsar.
— La voix du Tsar résonne loin.
— La parole du Tsar est un proverbe.
— La colère du Tsar est un messager de la mort.
— Les Knez coûtent plus cher au pays que le Tsar.
— Un Tsar aime mieux perdre la couronne que le titre de Majesté.
— Tous ceux qui sortent du Kremlin ne sont pas Tsars.
— Tous ceux qui demeurent dans le Kremlin ne sont pas Tsars.
— Nul Tsar n'est aussi fier qu'un staroste parmi les paysans.
— On demande au Tsar de faire d'un solotnik un pud (comme qui dirait, d'une livre un quintal).
— Qui sert le Tsar ne peut pas servir le peuple.
— Où est le Tsar, là est aussi la loi.
— Chevaucher sur le... soupir du Tsar.
— Notre petit père le Tsar soigne pour que les bouées ne contiennent pas de vin, sans quoi beaucoup de navires feraient naufrage.
— Quand le Tsar vient, approche-toi, mais éloigne-toi si c'est le quartalnik (commissaire réviseur):
— La tête n'est pas le Tsar de l'homme, mais le cerveau est le Tsar de la tête.
— Le sage est le Tsar de ses paroles, le fou en est l'homme-lige.
— Le Tsar n'est pas du feu, mais dans son voisinage on peut facilement se brûler.
— La voix du Tsar trouve un écho même là où il n'y a pas de montagnes.
— On ne peut vivre à la fois pour le Tsar et pour le paysan.
— Quand le Tsar te fera présent d'un œuf, il te redemandera une poule.
— Où le Tsar veut tailler des courroies, le paysan doit fournir sa peau.

Cette supériorité se communique à tous ceux qui entourent le souverain, c'est comme un soleil qui verse sur ses satellites, proches ou éloignés, quelques rayons de sa gloire :

Digitized by Google

— Un Tsar actif met des ailes aux pieds de son ministre.

— Le valet de chambre du Tsar croit avoir aussi quelque droit à la couronne.

— Les enfants du Tsar sont de petits Socrate.

Rien n'égale l'influence, en toute direction, d'un si haut suzerain. L'Empire n'est, pour ainsi parler, que son prolongement. Le moindre de ses actes détermine jusqu'aux confins du territoire de larges ondulations. Tout le corps social vit dans une telle dépendance de cette tête que dès qu'elle souffre, tous les membres s'en ressentent : dès que le chef revendique quelque aptitude, tout rival doit s'effacer.

— Une goutte d'eau dans l'œil du Tsar coûte au pays beaucoup de mouchoirs.

— Si le Tsar est un rimeur, malheur aux poètes !

— Quand le Tsar louche, les ministres sont borgnes et les paysans aveugles.

— Ne te heurte pas la main, petit père Tsar, sans quoi nous devrons porter le bras en écharpe.

— Les sages eux-mêmes marchandent la faveur du Tsar, mais les fous seuls marchandent ses ordures.

— Pour la jambe estropiée du Tsar tout le pays doit boiter.

— Ce dont le Tsar doute paraît incroyable au chambellan.

— Quand le Tsar rit, le ventre des ministres se trémousse.

— Quand le Tsar a la petite vérole, le pays en porte les trous.

— Quand le Tsar prise, le peuple doit éternuer.

— Quand le Tsar expose ses tableaux, tous les autres ne valent plus rien.

— Quand le Tsar se refroidit, toute la Russie est grippée.

— Qui compte sur la faveur du Tsar ne fasse pas fi de la bienveillance de son valet favori.

— Un changement de Tsar se fait sentir jusque dans les forêts de l'Hermelin.

— Le Tsar pense et le peuple l'apprend.

— Le langage du Tsar est compris même par le sourd.

— Tant que le Tsar prie, le peuple est à genoux.

— Même quand le Tsar sommeille, le pays ne dort pas.

— Quand le Tsar veut naviguer, il prend le vent d'Ouest pour le vent d'Est.

— Quand le Tsar mange du rôti, il reste beaucoup de petits os.

— Quand le Tsar étend la main gauche vers Pétersbourg, il peut saisir Moscou de la droite.

— Quand le Tsar est un nègre, ses sujets doivent se teindre en noir.

Digitized by Google

— Quand le Tsar est une torche, malheur aux sujets qui sont en paille.

— Quand le Tsar p... il faut dire : A votre santé !

— Quand le Tsar s'embarque, il trouve saint Georges sur le pont.

— Quand le Tsar péche, le peuple ne peut pas demander pardon, mais si le peuple péche, le Tsar peut l'absoudre.

— Quand le Tsar péche, l'Empire doit l'expier.

— Quand le Tsar veille, les sujets peuvent dormir en sûreté.

— Qui parle de ses yeux devant un Tsar aveugle, on les lui crèvera.

Les êtres de pur instinct, les brutes, que dis-je ? la nature inanimée elle-même, semblent subir ce prestige et témoigner à leur façon combien tout ce que touche l'Empereur prend une valeur particulière, combien devient précieux tout ce qu'il honore de son regard :

— Quand le Tsar crache dans la soupière, celle-ci éclate d'orgueil.

— Le cheval qui une fois a été monté par le Tsar hennit sans cesse.

— Les pas du Tsar doivent être évalués en verstes.

— La corde cassera si l'on veut y pendre le Tsar.

— Le buisson du Tsar porte toujours les plus belles roses.

— La troïka du Tsar laisse derrière elle une profonde ornière.

— Le pot de chambre du Tsar est plus fier que la marmite du paysan.

— Qui peut traire les vaches du Tsar en extrait aussitôt le beurre et le fromage.

— Au Tsar qui va en voiture avec un cheval loué, un pas est compté pour une verste.

— Le coin est fier que le Tsar y ait craché.

— Le Tsar trouverait des huîtres dans une forêt.

— Le poivre du Tsar est doux comme du sucre.

— L'anneau du Tsar sert de modèle à tous les anneaux.

— Le rouble du Tsar vaut plus de 100 kopecks.

— Tout vent enfle la voile d'un navire du Tsar.

— Les pas du Tsar vont plus vite que des roues de voiture.

Le corollaire de l'idée de puissance, c'est la conception des limites où cette puissance, si effrénée qu'elle soit, fatalement s'arrête. Mais ceci même est un hommage indirect qu'on lui rend, puisqu'on semble affirmer ainsi que ces pouvoirs, les plus discrétionnaires qu'un despote ait jamais réunis dans sa main, n'ont d'autres bornes que l'absurde, que l'impossible seul les tient en échec :

— Le Tsar non plus n'a pas une cave d'où il puisse soutirer n'importe quel vin.

Digitized by Google

— Le poumon du Tsar lui-même ne parvient pas à souffler le soleil.
— Le bœuf du Tsar lui-même n'a pas plus de deux cornes.
— Le Tsar est bien un cousin de Dieu, mais non son frère.
— Le Tsar peut bien ébranler le globe terrestre, non le faire dévier de son axe.
— Le Tsar a le bras long, mais pas jusqu'au ciel.
— Le vinaigre du Tsar lui-même ne sucre pas.
— La main du Tsar elle-même n'a que cinq doigts.
— L'étalon du Tsar lui-même ne mange que de l'orge.
— Les ukases du Tsar ne valent rien si Dieu ne dit : Amen.
— Un Tsar dans le désert vaut tout juste un homme.
— Le cheval d'un Tsar peut aussi broncher.
— Le Tsar a beau boire du vin et de l'hydromel, il ne coule que du sang dans ses veines.
— Ce qui ne réussit pas au Tsar réussit au temps.
— Ce qui vient de la vache du Tsar, ce ne sont aussi que des veaux.
— Quand le Tsar frotte la Tsarine, il n'en sort que des gouttes, non des étincelles.
— Quand le Tsar crache, ce n'est jamais qu'avec son gosier.
— Quand les chevaux ne veulent pas tirer, la voiture du Tsar elle-même ne se remue pas.
— Le Tsar est bien puissant, mais non le Tout-Puissant.
— Au pied du Tsar aussi s'attache l'ombre.
— Le Tsar lui-même n'est qu'un homme.
— Le Tsar n'est pas Dieu.
— Le Tsar peut bien accuser Dieu, mais non le juger.
— La main du Tsar atteint bien les nuages, mais ne peut pas prendre la semelle de Dieu.
— Dieu ne craint pas les ukases du Tsar.
— Petit père Tsar voudrait bien que Dieu le père se cachât devant lui, mais Dieu le père ne veut pas.
— Que sert-il au Tsar de dire : Non, si Dieu dit : Oui ?
— Ce qui plane au-dessus de tout le pays peut aussi atteindre le Tsar.
— Celui à qui le Tsar crève l'œil gauche, Dieu lui aiguise l'œil droit.
— Tout château n'est pas un palais du Tsar.
— Le Tsar même vit dans l'ombre de Dieu.
— Le Tsar blanc lui-même est noir devant Dieu.
— Tout le vin ne vient pas sur la table du Tsar.
— La vie du Tsar même ne se compose que d'années.
— Au borgne il ne poussera pas un œil, même s'il devient Tsar.

Digitized by Google

— Le Tsar lui-même n'en a que deux, mais chaque boyard croit devoir son origine à l'une d'elles.

— Le Tsar lui-même ne va que sur deux pieds.

— Le cheval du Tsar lui-même n'a que quatre pieds.

Mais ce respect est plus ingénieux encore. Quelqu'une de ces disgrâces qui sont le lot de notre humanité déchue dût-elle s'appesantir sur la tête royale, l'imagination populaire, fidèle à son point de départ, affirme qu'elle n'en tiendrait nul compte, et persisterait à vénérer en la personne de son souverain le prototype de perfection immuable qu'elle s'est formé :

— Un Tsar, fût-il lépreux, passerait pour sain.

— Même devant un Tsar aveugle il faut s'incliner.

— Un Tsar boiteux peut néanmoins faire de grands pas.

— Où le Tsar a des dartres, la gale n'est pas une maladie.

— Un Tsar mort continue à régner.

— Où le Tsar boite, les béquilles sont en grand honneur.

— Où règne un Tsar qui n'a qu'une jambe, un ukase ordonne de boiter.

De telles citations pourraient être multipliées à l'infini. Glanons pour terminer quelques proverbes ayant spécialement trait à la Tsarine, qui, à côté de sentiments analogues à ceux que nous avons tenté de définir, laissent percer ça et là une pointe de gauloiserie où se trahit un esprit assez voisin du nôtre, peut-être même quelque lointaine affinité de race.

— La poule de la Tsarine elle-même ne pond pas des œufs de cygne.

— L'âge est un dévidoir qui tire en bas même les seins de la Tsarine.

— La Tsarine elle-même doit se courber avant que le Tsaréwitch ne vienne au monde.

— Le corset de la Tsarine lui-même ne couvre que deux seins.

— Si la Tsarine pouvait enfanter par l'intermédiaire de sa dame d'honneur, elle le ferait.

— Celui que la Tsarine hait, la dame de la cour le méprise, la suivante l'exècre, et la femme de charge l'envoie au diable.

— Les seins de la Tsarine tomberaient-ils jusqu'à terre, elle passerait pourtant pour en avoir de superbes.

— Des seins de la Tsarine elle-même il ne coule pas de vin.

— La vache de la Tsarine met toujours au monde deux veaux à la fois.

— La punaise pue même sur la robe de la Tsarine.

— Une Tsarine nue rougira surtout de sa nudité parce qu'on ne verra pas ses précieux vêtements.

Digitized by Google

— La Tsarine aurait-elle une bouche d'or, ses enfants ne viennent pas par là.

— Quand la Tsarine est souffrante, ce n'est pas non plus de la pourpre qu'elle fournit.

— Quand la Tsarine veut accoucher, les douleurs s'installent aussi chez elle.

— Quand la Tsarine se promène dans le parc, elle l'emporte sur toutes les femmes, mais quand elle est en mal d'enfant, la dernière de ses sujettes lui est supérieure.

— Quand la Tsarine va toute nue, dépose le sarafan, petite mère.

— Quand la Tsarine est rousse, le blond vif devient recherché.

— La Tsarine elle-même tord la bouche quand elle vomit.

Enfin, il n'est pas jusqu'au petit Tsaréwitch lui-même qui, dans ce concert d'adulations quasi-oriental, ne reçoive, dès le berceau, son tribut de caresses. Astre naissant dont on salue la grandeur future :

— Quand un petit Tsar veut téter, mille poitrines se tendent pour l'allaiter.

— Quand un petit Tsar demande des maîtresses, il les trouve parmi les femmes honnêtes.

PAUL MASSON.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA LOIRE-INFÉRIEURE [1]

II

FORMULETTES

Préfailles (Loire-Inférieure)

— En marchant à deux :
Allons chercher
De la réglisse
Au bois délice
Pan ! Pan ! Pistolet (en tournant).

— En allant à la violette
J'ai perdu ma p'tite violette
En mettant mon pain au four
Vive l'amour !

— Julien, cours chercher
La chèvre et puis t'en viens,
Que t'attrapes froid
Que t'attrapes chaud
C'est p'us que la bique ne vaut.

— Gui n'an neuf pos chette
Un p'tit quartier d'galette
Un p'tit ça de bieure dessus
Si vous n'voulez pas
J'ch.... sus vot' contrue (porte).

A. CERTEUX.

1. Cf. le t. VIII, p. 542.

Digitized by Google

LES ONGLES [1]

IX

Dans les Vosges

Il ne faut pas se couper les ongles au déclin de la lune, cela fait naître des envies, c'est-à-dire de petites portions de peau qui se détachent autour des ongles, et causent une vive douleur quand on les arrache [2].

« Ne laissez jamais traîner ni rognures d'ongles ni de cheveux. Il faut les brûler pour empêcher les sorciers de s'en servir contre vous. Quelques rognures d'ongles jetées dans un breuvage donnent l'ivresse ; si la dose est forte, elle amènent la folie [3] ».

X

Dans Meurthe-et-Moselle

Une superstition, très répandue d'ailleurs, existe encore de nos jours à Lunéville et aux environs : on ne doit pas couper les ongles des très jeunes enfants, sans quoi on les rendrait voleurs, et celui qui se ronge les ongles devient infailliblement fou.

XI

Chez les Vendes

Si l'on peut couper, sans que personne s'en aperçoive, les ongles d'un mort et qu'on les cache dans sa poche ou dans sa botte, on aura du bonheur au marché, soit qu'on achète, soit qu'on vende [4].

On ne doit pas se couper les ongles le dimanche, c'est encore un plus grand péché que de charrier du fumier [5].

René Basset.

1. Suite, voir t. IX, p. 254.
2. Sauvé, *Le Folklore des Hautes Vosges*. Paris, 1889, pet. in-8, p. 6.
3. Sauvé, *op. laud*, p. 170.
4. W. von Schulenburg, *Wendische Volkssagen und Gebräuche*. Leipzig, 1894, p. 235.
5. W. von Schulenburg, *op. laud*, p. 256.

Digitized by Google

MÉDECINE SUPERSTITIEUSE (1)

XII

Anciennes recettes

(*Côtes-du-Nord*)

Les documents qui suivent sont extraits des pièces manuscrites des Archives des Côtes-du-Nord, Série F. Malheureusement ils ne portent aucune indicationde date ni de lieu d'origine; par le papier et l'écriture on peut cependant affirmer que ces pièces sont du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Pour prévenir les marques que laisse ordinairement la petite vérole. — Faites bouillir une pièce de lard fumé, comme andouille, goulier jambon (la plus vieille est la meilleure) jusques à ce que ladite pièce devienne comme en pâte. Laissez refroidir le bouillon ; ne serrez la crête qui étant fondue, fait une espèce d'huile, frottez de cet onguent les plaies que se font les malades en se grattant.

Pour la pleurésie. — Mettez de la fiente de cheval hongre à tremper dans de la ptisane, passez sans l'estreindre et en faites boire par trois fois à une femme, et pour un homme mettez de la fiente de jument qui n'est point en chaleur.

Pour la luette enflammée ou tombée, pendez au col de la racine de choux communs.

Pour fièvre quarte. — Faites infuser durant 12 heures une poignée de rüe et deux pincées de corne cerf rappée dans du vin blanc, que vous boirez un peu avant l'accès et durant trois jours d'accès ; aux jours libres vous ferez grand exercice.

Le remède suivant soulage les douleurs de dents. — Prenez maillette d'eau : écrasez la, ou la pilez, remplissez en une coque de noix, que vous appliquerez un pouce au-dessous de l'endroit affligé, pendant dix à douze heures. Sous la coque de noix il se forme une pustule, par laquelle distille l'humeur qui cause la douleur.

1. Cf. la table des premières années, le t. VIII, p. 344, 503 et le t. IX, p. 122.

Digitized by Google

Remède très souverain pour hydropisie. — Il faut prendre une chopine d'eau-de-vie de laquelle on retirera un verre ; dans la plus grande quantité d'eau-de-vie on mettra une once de jalap en poudre ; et dans le verre d'eau-de-vie on mettra une petite poignée de la seconde écorce de sureau, cinq à six grains de laurier écrasé dans un mortier, et demie once d'iris de Florence aussy en poudre, tout ce qui aura été mis dans le demi verre d'eau-de-vie sera pilé ensemble dans un mortier et infusera ainsy du soir au matin, on passera le tout pour jeter dans le reste de la chopine d'eau-de-vie où était le jalap ; on en donne une cuillerée aux plus faibles et faciles à purger, et deux ou mieux trois par jour aux plus forts, ou en un comme on le juge à propos, et suivant que le malade se trouve fatigué ou non ; estimant la force du malade pour la première dose, et l'augmentant s'il ne se trouve point fatigué ; tellement que si l'on ne se trouve pas faible et fatigué, en augmentant d'une cuillerée jusqu'à ce qu'on ne se sente fatigué, on peut boire toute la dose en quatre ou cinq jours ; quand l'enflure est marquée et qu'on n'a point fait la ponction, ce remède guérira ; il faut de plus faire faire plusieurs sachets qu'on remplit de sel, et que l'on pique comme des matelas, on en pose trois depuis le haut de la poitrine, jusqu'au bas de l'estomac, et sitôt qu'ils deviennent humides, il faut en changer et ne s'en plus servir qu'ils n'ayent été bien séchéz au four ; ces sachets s'appliquent pendant tout le temps qu'on use de la liqueur.

Le régime à garder est de boire le moins qu'on pourra et que ce ne soit que de bon vin blanc pur, il ne faut manger n'y potage, n'y bouilly, toujours viandes rôtie et sèche et pain bien quït, régime absolument nécessaire pendant l'usage de ce remède ; après l'enflure disparaîtra surement pourveu que la ponction n'ait pas été faite, et qu'on ne fasse auquun autre remède, celuy-cy est très-éprouvé et toujours avec succès.

Autre remède pour les fièvres opiniâtres. — Il faut se faire purger la veille du jour qu'on doit avoir la fièvre ; et vingt-quatre heures avant que l'accès doive prendre il faut mettre à infuser : pour six sol de bon quinquinac, et pour cinq sol de sel amoniaque dans une chopine de bon vin rouge, lorsque le froid de la fièvre prand, on passe le tout, et on fait prendre au malade quand le frisson est bien décidé, la moitié de cette infusion, et l'autre moitié lorsqu'il sera dans le chaud de sa fièvre ; on garde le mar que l'on fait sécher, et on le donne, en bol dans du pain à chand, au malade, l'accès suivant.

Pour la rage. — Une poignée de rue avec du sel pilés ensemble à mettre dans un verre de vin, le passer et en boire par trois fois le

Digitized by Google

matin à jeun. Egratignez la playe, qu'elle en saigne et appliquer le marc dessus

Recette pour faire la pierre vulneraire pour la guérison des hommes et des bêtes.

Vitriol vere	3 quarterons.
Alun	1/2 livre.
Verd de gris	1 once.
Sel almoniac	1/2 once.

Pulvérisez toutes ces drogues et les mettez dans un poelon de terre neuf vernissé ou profond et quy tienne au moins une grande pinte ou demy pot, faites cuire le tout sur un petit feu que vous augmenterez peu à peu en remuant toujours vos drogues, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement fondues. Alors vous continurez la cuisson jusqu'à ce qu'elle se soit fait cinq ou six bouillons qui en montant remplissent tout le vase, ensuite retirez du feu et la laissez refroidir pour retirer la pierre du pouellon et la casser. Lorsque vous voudrez vous en servir, vous pranderez la pesanteur d'un demy sols de la dite pierre que vous metterez dans une grande bouteille de pinte ou demy pot d'eau de rivière, elle sy dissoult très prontement ; vous aurez soin de remuer la bouteille toutes les fois que vous voudrez vous en servir.

Elle est souveraine pour les blessures freches ou anciennes, on doit la randre plus forte pour les vieilles blessures, et il suffit d'y mettre un peu plus de pierre.

Il faut en imbiber des compresses et même de la charpie selon le besoin et avoir soin d'humecter sans cesse l'appareil sans le serer que le moins possible. Elle est assez excelante pour toute espesse de contusion en y appliquant des compresses toujours humectées et pour les brûlures dont elle enlève la douleur très promptement, lorsqu'on peut en appliquer sur le champ elle empêche les cloches de se former. Enfin elle est très spécifique pour les fluxions et rougeur aux yeux. Ayant l'attention de diminuer la force de l'eau, il faut en porter un peu sur la langue et qu'elle la pique légèrement, on se sert également de compresses imbibées que l'on applique sur ses yeux.

Toute la différence que l'on observe pour la guérison des chevaux et des bestes à corne est de doubler la dose de la pierre dans tous les cas dans la même quantité d'eau.

Remède prouvé pour le haut mal ou caduc. — Il faut qu'il ny ait que 9 jours du decour de la lune dont il faut que l'on donne pour commencer une médecine à la malade, et le landemain elle prandera

Digitized by Google

une prise de ses poudres[1] qui sera destrempé dans un bon verre de vin blanc à jeun au lit où elle se ramassera bien, afin de suer si cela se peut une ou deux heures, en suitte elle poura déjeuner et puis se faire desseuer (dessuer?) et changer, et continuera trois jours à faire de même ayant trois prises à prendre. Le landemain qui sera le dernier jour de la lune, elle prendera encore une médecine, elle pourra après ses sueurs passées, se lever, et boire et manger, comme à l'ordinaire à sa près des salades et du lait dont il faut qu'elle s'abstienne durand quinze jours pour le moing et, Dieu aidans, elle voyera qu'elle sera quitte de son mal, pour veux qu'elle n'est pas tombé dans le feu ou dans l'eau, et sy par hasard elle resant quelques rechuttes, l'on pourra au mois de may, lui en redonner une seconde fois observant les mesmes régimes et qu'elle pourra se faire saigné au bras dans le mois de may, avant que de raitter (réitérer) son remède. Je prie cette personne d'avoir la charité de prié Dieu pour celle qui lui donne ce remède et qu'elle prenne garde d'être réglée dans le temps qu'elle le prendra, parce qu'elle se feroit un grand tort.

Remède pour les dartres vive ou farineuse. — Il faut prendre une poignée de moron rouge, une poignée de grande relaine avec une demi-poignée de gros sel et les bien piler ensemble et y mettre ensuitte un demi-verre de fort vinaigre et ensuitte bien frotter les dartres tous les soirs en se couchant d'un petit morceau de ces herbes et leurs jus, le matin l'on poura se lavez avec de l'eau ou l'on aura fait bouillir du liere teraisse.

Remèdes contre toutes sortes de fièvres.

Une once de quinquina.

Une once de rubarbe.

Un dragme de sel d'absinte.

Un dragme de sel de pettite centaurée.

Un dragme de sel de tartre.

Du sirop d'absinte pour faire l'opiate que l'on partage en quinze prises pour en prendre une le matin, l'autre deux heures après diner, la troisième en se couchant, et continuer en cinq jours, excepté les jours de fièvres. Il ne faut ny saigner, ni purger. Le remède n'empêche point de vaquer à ses affaires.

Contre les coliques. — Avalés un peu d'huile avec du sucre.

où

Mêlé un jaune d'œuf dans une cuillerée d'eau-de-vie avec du sucre, chauffé un peu et l'avalé.

1. Le manuscrit ne donne pas la recette de cette poudre.

Digitized by Google

où

Rapé la moitié d'un gland de chêne et l'avaler dans un verre de vin blanc.

où

Pilez trois grains de laurier et le mettez et avalé dans du vin blanc.

Contre la jaunisse. — Metté de l'éclaire dans le pot de chambre du malade sur laquelle il urinera.

Contre les chancres du nez et de la bouche. — Bassines le mal avec une soutée d'esprit de vitriol, et pour deux liards de sel rosat mêlés ensemble, 3 ou 4 fois soir et matin. Toucher le mal avec la seule pierre de vitriol peut suffire.

Pour arrêter le sang d'un artère. — Grillé une fève de marais et l'appliqué sur la piquûre où d'où le sang coule, il s'arrêtera ; ainsi que le jus et le marc d'orties mises sur une playe.

où

Prenés une poignés de persil, que vous approcherés du nés. — Epprouvé.

où

Pilé de la grande ortie et du jus et du marc en faitte un bandeau sur le front.

où

En appliqué sur la playe.

Contre les hémorroïdes. — Batté un jaune d'œuf, avec du sucre, et une once et demi d'huile de lin et graissé souvent le mal ; où avec du jus de cerfeuil, gros comme une noix de beurre frais, autant de mil, avec deux jaunes d'œufs sans germes, batté et mêlé le tout et appliqué de cet onguent avec du linge où du coton.

Autre. — Faite tremper du jour au landemain dans l'eau une feuille de tabac, et l'appliqué sur le mal.

Contre les rumatismes. — Frotté avec l'onguent de laurier de chez les maréchaux la partie affligée, et la couvré d'un linge chaud, où de la peau d'un lièvre.

Remède infaillible pour guérir des fièvres tierces et doubles tierces et journalière. Article premier. — On saigne le malade une ou deux fois, s'il n'a pas d'anfle, en suite on le purge et suivant l'indication on joint à la médesinne ordinaire deux grains de tartre stibié, le lendemain on met le malade à l'usage de l'opiatre composé en la manière qui suit :

Deux onces de quinquina réduit en poudre ;

Deux gros de sel d'apsxynte ;

Deux gros de sel de centaurée.

Le tout réduit en poudre subtile, et les bien melle ensemble, on

Digitized by Google

en formera l'opiatre avec le sirop d'absinte, on en donne trois fois le jour au malade, un bol pesent environ un gros, le premier le matin à jeun, avec un bouillon, et deux heures après il prendra un petit potage, à 4 heures après midi le second bol avec un bouillon, et à 6 heures un potage, et à 9 heures le troisième bol, le malade ne doit pas boire de vin pendant 3 à 4 jours mais de la tisane commune. Il ne doit prendre pour tout aliment que 3 potages par jour, et des bouillons entre jusqu'à ce que la fieuvre soit guérie, après la guérison il doit encore prendre le reste de l'opiatre il n'en prendra que le matin et le soir, et poura à midy prendre quelque nourriture légère, et un peu de vin et d'eau, il ne faut pas purgé après lusage de ces bols, qun mois aprais sy on a mal à lestomac.

Article second. — Pour guérir la fieuvre quarte, après la saigné et la purgation comme sy dessus avec le tartre stébié, il faut prendre deux onces de quinquina en poudre très fine, partager la susdite poudre en deux, dans l'une des ditte onces mette un gros de sel de tartre et dans l'autre once un gros de sel armoniacque, et en faite un opiatre avec la confession (confection) d'hyacinthe, et le maitre dans un pot à part, prendre ensuite l'autre once de quinquina, avec le sel de tartre et en faire un opiatre avec la confession (confection) d'hyacinthe et le maitre dans un autre pot à par, notez qu'il ne faut jamais mèler les deux opiatre, le remède ne réussirait pas.

Le lendemin que le malade sera purgé, il commencera à prendre ces bols, 3 fois par jour. Le matin à jeun il prendra 2 bols de la groceurs d'une noisette, c'est à dire un bol de chaque pot, pardessus il prandra un bouillon et 2 heure après un potage, à midy il prandra un potage, à 4 heures après midy il prandra un bol de ces deux opiatres, avec un bouillon, à 6 heure un potage, et à 9 heures les 3me bols avec un bouillon.

Durant le temps qu'il usera de cette opiatre il ne prendra pas d'autre aliment, mais de la tisane, comme autant qu'il en aura besoin.

La fieuvre ne manquera pas de s'éteindre tout à fait ou tout au plus le malade n'en aura qu'un sel (seul) accès. Le 4 jour, le malade prendra deux fois par jour les susdite bol le matin et le soir, et le 6 jour il prandra le matin seullement ces bols et continura pendant que l'opiatre soit finie. Il poura, passez les 4 premier jour, prendre quelque aliment solide et boira un peu de vin à ses repas. Il ne faut manger ny lait, ny fruit, ny salade, ny blénoir, qun mois après avoir fini luzage du quinquina et faire toujours gras pandant le mois.

Autre remède pour la fieuvre carte. — 2 once de quinquina, un

Digitized by Google

gros de petite centaurée, 1 gros de corail, 1 gros des yeux d'écrevice, le tout en poudre ; mettez les tout dans un pot de vin rouge, à infuser le soir sur la cendre chaude, il faut avoir égar à verser dans la bouteille bien doucement la poudre des yeux d'écrevisse et remuer beaucoup quand on la verse, car elle se pétrifirait. On prend un ver de ce remède le matin à jeun, le 2me vert trois heure après avoir diner et le 3me vert à 9 heures du soir, il faut bien agiter la bouteille afin que le mar se melle dans le vin. Quand on le veut prendre au plus sur, c'est le landemain de l'accez que lon choisy pour commencer ; la fieuvre cesse d'ordinaire dès les premiers jours, mais il faut prendre la dosse entière, il faut purger avant et non après.

Autre remède pour la fièvre tierce. — Prenez une chopine de vin blanc, mette y une demis once de quinquina en poudre, 3 cuillerez de sirop de limon. prenez deux gros de cannelle concassé que l'on fera bouillir dans un gobelet d'eau réduit à 3 cuillerez, laissez refroidir et passez, puis vous remettrez le tout ensemble dans une bouteille bien bouchée, le malade en prendra un petit gobelet deux heures avant l'accès de sa fieuvre, et en suitte même doze soir et matin tant que le remède durera, observant de prandre quelque alimant une demie heure après avoir pris ce remède. On brassera bien la bouteille chaque fois qu'on en prendra afin d'en prendre toutes les poudres ; le malade ne mangera ni fruit ny lait, ni salade que 3 semaines après avoir fini ce remède et fera gras pendant ce temps, il pourra prendre un peu de vin à ses repas.

Il se fera purger avant de prendre ce remède.

Dr Paul Aubry.

Digitized by Google

LES ORDALIES [1]

I

Par le fer rouge

m) *Chez les Bambaras*

Comme les Ouolofs du Bas-Sénégal, les Bambaras du Haut-Fleuve ont conservé ce mode d'épreuve : « Elle consiste à faire saisir une barre de fer par l'inculpé ; s'il ne consent pas à l'expérience, si sa main est brûlée par la barre de fer, il est déclaré coupable [2] ».

II

Par l'eau bouillante

n) *Chez les Khassonkhés*

Pour convaincre un Khassonkhé accusé de vol, on met sur le feu une marmite d'eau ; quand l'eau est en ébullition, on y jette une aiguille que le noir soupçonné est tenu de repêcher sans se brûler. Si l'épreuve réussit, l'accusateur y est soumis à son tour [3].

X

Par le feu

o) *En Irlande*

D'après la légende celtique, lorsque St. Patrice vint convertir l'Irlande, le roi païen, devant qui avait lieu une discussion entre le saint et un druide, proposa d'éprouver par l'eau, puis par le feu les livres renfermant les deux doctrines, mais le druide refusa. A la fin, le roi lui ordonna de subir l'épreuve lui-même en même temps qu'un disciple de St. Patrice : le champion du paganisme fut consumé [4].

René Basset.

1. Suite, voir t. IX, p. 519.
2. *Sénégal et Niger, la France dans l'Afrique Occidentale.* Paris, 1884, in-8, ch. II, p. 94,
3. Cf. P. Soleillet, *Voyage à Ségou.* Paris, 1887, in-8, p. 115.
4. Cf. La Villemarqué, *La légende celtique*, Paris, 1864, in-12 p. 84-86.

Digitized by Google

LE JEU DE LA CHAISE

Deux enfants, debout côte à côte, se tiennent réciproquement les mains, de façon à ce que leurs bras fassent une croix sur laquelle s'assied un troisième, qui passe ses bras autour de leur cou.

I

CHAMPAGNE

A la chaise de Dieu,
Comme on porte, comme on porte,
A la chaise de Dieu,
Comme on porte un p'tit bon Dieu.

LOUIS MORIN.

II

PAYS DE BLOIS

Deux enfants entrelacent leurs bras et en portent un troisième en récitant cette formulette :

A la chaise au lait,
Trois p'tits bonshommes dans n'un goblet,
L'un qui crie, l'aut' qui chante,
L'aut' qui babille en perroquet.

THIBAULT, *Glossaire du pays blaisois.*

III

SAINT-BRIEUC

Madame en chaise,
Portez bien la chaise.
Si la chaise écroule,
Madame la paiera
Sur son derrière à plat.

PAUL-YVES SÉBILLOT.

IV

PAYS DE LIÈGE

Porter à graind'sielle (Grande chaise).

A graind'sielle !
Tout le long du Ciel,
Tout le long du Paradis,
Saute petite *soris*.

(J. DEFRECHEUX, *Les enfantines liégeoises*).

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

SOLAIMAN (SALOMON) DANS LES LÉGENDES MUSULMANES [1].

VII

Les constructions de Salomon

§ 2. *Les Villes d'Afrique*

Les Musulmans ont transporté en Afrique les légendes qu'ils appliquaient aux constructions célèbres de l'Asie occidentale attribuées à Salomon. D'après les marchands arabes, on trouverait dans l'Ouvinza, à l'est du grand lac Tanganyika, une grande citerne couverte d'arches sculptées. Cette construction, dont les indigènes font honneur à une ancienne race de Vouasoungou (des blancs), serait l'œuvre de Solaïmân ben Daoud, pour qui les génies l'avaient construite [2].

Ce furent encore les djinns qui, sur l'ordre du prophète, élevèrent la ville de Ouargla. Une tribu divisée en trois fractions, voulant quitter la vie nomade, mais incapable de bâtir des maisons, envoya du fond du Sahara algérien, une ambassade chargée d'implorer l'aide du roi Solaïmân. Entre autres présents, ils amenaient une jeune fille dont le roi s'éprit rapidement ; elle obtint de lui qu'il envoyât trois génies pour aider ses compatriotes et quand les ambassadeurs rentrèrent dans leur pays, ils trouvèrent leur tribu établie dans la ville que les génies avaient bâtie en un clin d'œil et divisée en trois quartiers, comme elle l'est encore aujourd'hui : Beni Sissin, Beni Ouagguin et Beni Brahim ; c'était Ouargla [3].

La ville mystérieuse construite par les djinns dont il a été parlé dans le premier chapitre de cette étude, est placée par la plupart des légendes en Afrique.

René Basset.

1. Suite, voir t. IX, p. 190.
2. V. L. Cameron, *A travers l'Afrique*, Paris, 1878, in-8, ch. XXIV, p. 353.
3. Cf. Trumelet, *Les Français dans le désert*, 2e éd. Paris, 1885, in-8, p. 13-24.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Miss Marian Roalfe Cox. *Cinderella.* 1 vol. in-8, pp. LXXX-535. Londres, 1893, publication de la *Folk-lore Society.* David Nutt, éditeur.

Sous les auspices de la *Folk-Lore Society* de Londres, Miss Marian Cox a réuni et publié dans ce volume les squelettes, si j'ose m'exprimer ainsi, de 318 contes de divers pays ayant pour origine l'histoire de Cendrillon (*Cinderella*) A, ou bien celle de Peau d'Ane (*Catskin*) B, avec quelques contes sous la rubrique « *Cap o' Rushes* » (bonnet de jonc) C, qui est un peu la légende d'où Shakespeare a tiré son drame du Roi Lear ; si Miss Cox a mis ensemble les trois thèmes de ces contes, c'est que, la plupart du temps, les incidents caractéristiques qu'ils contiennent se retrouvent chez les uns et les autres ; elle y a ajouté aussi une série d'indéterminés, D, se rapprochant tantôt du type de Cendrillon, D*a*, tantôt du type de Peau d'Ane, D*b* ; enfin une cinquième série est composée des contes où un héros joue le rôle d'une héroïne, c'est-à-dire de Cendrillon, un jeune homme au lieu d'une jeune fille.

On ne saurait trop admirer la patience, l'érudition et la méthode de Miss Cox en étudiant cette copieuse recension d'une série de contes et de légendes qui se retrouvent un peu par tout le vaste monde, à l'exception de l'Amérique, où les trois versions du Brésil, du Chili et des Antilles (la Martinique) sont incontestablement d'importation européenne, ainsi que la version créole de l'Isle-de-France. Il résulte en effet du tableau dressé par l'auteur, que ces contes sont répandus seulement chez les peuples plus ou moins civilisés du vieux monde, car la seule exception à signaler, l'histoire cafre des *Cornes magiques* (p. 460), ne me paraît avoir que de très lointains rapports avec Cendrillon et Peau d'Ane, rapports peut-être fortuits, tant ce conte a un caractère bantou bien prononcé, conforme à l'état social de cette race noire ; en effet, le seul point commun avec Cendrillon qu'ait le jeune Cafre en question, c'est la malveillance pour lui des autres femmes de son père, quand sa mère est morte, ce qui doit fréquemment arriver chez les Zoulous et autres Bantous ; et bien mince est la ressemblance entre la peau de l'âne merveilleux du conte cher au bon La Fontaine et la paire de cornes magiques, véritables cornes d'abondance, que le bœuf du jeune Cafre lui recommande d'emporter avec lui quand il sera tué par les taureaux bruns qu'il va rencontrer. Au lieu d'être une importation du dehors, ce bœuf paraît bien la conception originale d'un peuple sauvage, très riche en animaux à cornes et pour qui, comme pour tous les primitifs, les animaux sont doués d'intelligence, de la parole et souvent de pouvoirs surnaturels. Quant aux autres versions de Cendrillon et de Peau d'Ane, ce sont tous des contes de civilisés, c'est-à-dire des contes dont les incidents et même la donnée principale n'ont pu être inventés que dans des groupes humains doués d'institutions sociales déjà avancées et d'une certaine culture.

En revanche, ces mêmes contes populaires entrent plus tard dans les poèmes, dans les romans et dans les chroniques. Miss Cox nous en donne d'abondants

Digitized by Google

exemples dans sa préface où elle relève certains fragments des sagas scandinaves, certains épisodes des histoires légendaires et des romans chevaleresques de notre moyen-âge, où se retrouvent les thèmes de Cendrillon et de Peau d'Ane. Il y a là des pages d'un vif intérêt qui jettent une lumière singulière sur les rapports du folk-lore et de la littérature, dont on reparlera tout-à-l'heure à propos de l'importante préface que M. Andrew Lang a bien voulu adjoindre à cet ouvrage.

L'éminent écrivain présente d'abord *Cinderella* aux lecteurs qu'il suppose naturellement bien instruits de ce conte : pour lui le thème originel est le même que celui du « Chat botté » : Une personne d'humble condition fait un beau mariage avec l'aide d'un être surnaturel : prenant le texte de Perrault comme type, on y trouve la méchante belle-mère, les sœurs jalouses, la découverte de l'héroïne au moyen d'un soulier, parfois d'un autre objet, un anneau par exemple, et la punition ou le pardon des coupables. Dans certaines versions, c'est un oiseau qui révèle le secret, rôle que joue d'ailleurs l'oiseau dans beaucoup d'autres contes. Quant à l'aide donné par un être surnaturel, celui-ci est l'esprit de la mère morte, sous forme d'un animal, d'un oiseau le plus souvent, dans les variantes qui paraissent les plus anciennes ; puis cet oiseau n'est plus que le messager de la mère, enfin la marraine-fée n'apparaît que dans les versions plus récentes.

M. Andrew Lang, on le sait, n'est point partisan de l'origine indienne des contes et dans l'espèce il montre que « Cendrillon » ne semble pas avoir eu l'Asie pour berceau : si les variantes de Bombay et de Salsette — ce qui revient au même, les deux localités étant très voisines l'une de l'autre — sont assez simples, celle de Madras est composite, c'est-à-dire mélangée d'incidents étrangers au type le plus simple, et celles de l'Annam et de l'Arménie le sont encore davantage.

Comme nous l'affirmons plus haut, le conte de Cendrillon est un conte de civilisés, suivant M. Andrew Lang : « Un chose est sûre, dit-il, c'est qu'une race nue et sans souliers ne pourrait avoir inventé Cendrillon ». Et nous ajouterons que le peuple qui l'a inventée devait avoir une organisation sociale et familiale analogue à la nôtre ; de même pour Peau d'Ane, dont l'horreur de l'inceste est la cause de la fuite, horreur qui n'existe guère ou est dominée par la sujétion de la femme par l'homme chez les primitifs.

« Ne pouvant jeter plus de lumière sur Cendrillon », M. Andrew Lang revient sur la question si controversée de la formation et de l'origine des contes ou *mærchen*, comme il dit souvent, empruntant à l'Allemand une expression équivalente au grec μῦθος, et dont le sens est plus large que l'Anglais *tale* ou que notre « conte ».

Donc, du *mærchen*, M. Andrew Lang nous présente une définition assez originale : « C'est un kaléidoscope : les incidents en sont les morceaux de verre coloré. Agités, ils prennent une grande variété de formes agréables ; quelques-unes le sont plus que les autres, survivent davantage et sont plus largement répandues. Telle est la limite de ma théorie au point de vue de l'affirmative. Du côté négatif, je ne vois aucune raison pour m'attendre à trouver un centre de diffusion, ni une preuve que l'Inde ait été ce centre. Du côté anthropologique, je pense que nous rencontrons l'origine de bien des incidents dans les concepts primitifs de l'humanité, et de quelques-uns dans des coutumes primitives ».

Unissant les dons du poëte charmant qu'il est aux sens affinés d'un critique littéraire de premier ordre, M. Andrew Lang fut féru dès son enfance d'un amour particulier pour les contes populaires et les récits traditionnels de son

Digitized by Google

pays, l'Ecosse. Il les aima en et pour eux-mêmes ; puis ce goût s'étendit au folk-lore tout entier. Mais un pareil lettré devait être piqué de la curiosité de savoir où et comment ces *mærchen* s'étaient formés : en premier lieu, se présenta à lui la théorie suivant laquelle les contes étaient comme les « détritus » d'anciens mythes religieux où la linguistique découvrait d'antiques explications des phénomènes naturels, de l'orage, suivant les uns, du jour et de la lumière, selon les autres, et ces mythes étaient essentiellement aryens. Ce système n'a pas satisfait M. Andrew Lang, pas plus que l'origine aryenne, retrouvant les incidents des légendes aryennes chez des peuples qui n'avaient rien de commun avec notre race. Il arriva donc à cette conclusion qu'une donnée très ancienne, probablement créée par une race tout-à-fait sauvage, s'est perpétuée, avec sa forme barbare, à peine atténuée, dans les contes populaires des paysans, qui sont très conservateurs des formes et même des mots. Nous ajouterons que l'on en a un exemple chez les enfants, qui, lorsqu'on leur répète un conte déjà connu, vous reprennent si vous y changez quelque chose, jusque dans la phraséologie. Mais, ces contes populaires, adaptés à la civilisation de ceux qui les récitent, de forme sauvage chez les sauvages, passent chez de plus civilisés qui les introduisent dans leurs poèmes héroïques, comme les Grecs l'ont fait dans les poèmes homériques et cycliques, ou bien revêtent une forme plus littéraire comme celle que leur a donnée Perrault, par exemple.

En effet, et cela vient à l'appui des idées de M. Andrew Lang, sans parler de la magie et de l'anthropophagie, certains détails des contes, tels que le rôle des animaux qui parlent, le tabou nuptial (voir le conte de Psyché), le prix et les épreuves pour obtenir une jeune fille, démontrent que, pour en retrouver l'origine, il faut remonter à l'état le plus sauvage de l'humanité. Ces contes ont-ils eu un pays d'origine unique, c'est ce que l'éminent écrivain ne peut fixer, tant ces récits ont pu suivre, en se répandant, des voies inconnues et inconnaissables. Toutefois « dans un état similaire de goût et d'imagination, dit-il, avec des croyances similaires, dans des circonstances similaires, on peut concevoir que des contes similaires soient nés et se soient développés dans des régions éloignées l'une de l'autre ». C'est ainsi que des poteries aztèques et la céramique mycénienne se ressemblent, et qu'au Mexique, à l'arrivée des Espagnols, ceux-ci remarquèrent dans la religion locale des cérémonies analogues aux rites catholiques : la même observation peut être faite avec le lamaïsme tibétain ; et nous suggérerons à notre tour la ressemblance surprenante au premier abord et cependant bien naturelle de formes architectoniques dans des régions qui ne se connurent jamais, ressemblance due à l'emploi des mêmes matériaux : on n'a pas pu tailler le granit ou le diorite autrement en Amérique qu'en Egypte.

Il ne paraît pas utile de suivre ici M. Andrew Lang dans sa critique des opinions de MM. Cosquin et Jacobs. Ce qui nous paraît plus expédient, c'est d'essayer de déterminer la sienne, qui, il nous permettra de le lui dire, ne nous apparaît pas très clairement. Au fond, si les systèmes des uns et des autres ne le contentent pas, son esprit critique ne lui permet pas d'en formuler un qui soit sans restrictions. Lui en ferons-nous un grave reproche ? A aucun prix, l'origine des contes nous semble très complexe, et les théories simplistes de la plupart de nos confrères en folk-lore ne tiennent pas assez de compte des mille et une circonstances qui ont présidé à la naissance des *maerchen* ; quand ce ne serait que les interprétations fantaisistes de l'imagination populaire en face d'images dont elle ne saisit pas le sens vrai, ce que M. Clermont-Ganneau a le premier appelé la mythologie iconographique. Mais pour revenir à M. Andrew Lang, sa conclusion peut bien être celle-ci : « J'ai soutenu que des institutions similaires

Digitized by Google

et un état d'imagination similaire peuvent donner lieu à des ressemblances dans les contes et même à quelques combinaisont d'incidents, comme il arrive souvent dans les romans modernes, tout en admettant en même temps que la diffusion de ces contes est parfaitement possible et convenable. Quant au pays et à la date des tout premiers contes, ils peuvent être polaire et pré-glaciaire. Chercher cette date et ce pays me paraît de la peine perdue ».

GIRARD DE RIALLE.

Lieder aus dem Metzer Lande. Franzosische Volkslieder verdeutscht durch EMIL ERBRICH, Metz, Paul Even, 1893, in-18 de VI-92 pp.

Un écrivain allemand, M. E. Erbrich, a choisi dans le riche recueil de notre collègue une soixantaine de chansons, et les a traduites en vers allemands. Il s'est acquitté avec succès de cette tâche, moins difficile dans sa langue que dans la nôtre, qui ne se prête pas aussi facilement aux traductions en vers. M. E. prétend dans sa préface que l'influence allemande est incontestable dans les chants du pays messin. C'est une assertion qu'il serait difficile de prouver ; j'ai retrouvé en Haute-Bretagne, avec des formes souvent voisines, la plupart des chansons recueillies aux environs de Metz par M. le comte de Puymaigre ; et leurs similaires existent dans les divers recueils faits dans les autres provinces de France. Le fait qu'il y est parlé une ou deux fois d'Allemand, et dans l'un des cas c'est d'une manière tout à fait satirique, ne prouve rien en faveur de la thèse germanophile de M. E. S'il fallait l'adopter, il faudrait l'appliquer aux chansons de la Haute-Bretagne, qui à ce compte refléteraient beaucoup plus que celles du pays messin l'influence allemande. J'en connais bien une douzaine dans lesquelles il est parlé d'Allemands ou d'Allemandes. La vérité est, qu'en dépit de toutes les affirmations intéressées, Metz n'a guère subi d'autre influence allemande que celle qui est résultée des évènements de 1870.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Alice B. Gomme. *Children's singing games with the tunes to which they au sung.* pictured in black and white by Winifred Smith. Second series, D. Nutt. Album oblong de pp. 70.

Ce bel album contient la description de six des jeux qui ont pris ou prendront place dans le livre que Madame Gomme écrit sur les Jeux en Angleterre. Ils sont accompagnés du texte des paroles chantées et de la musique notée. Les illustrations très curieuses de M. W. Smith commentent le texte. L'auteur a donné aux petits personnages qui jouent le jeu du *London Bridge is brocken down* le costume des petites filles de Pontaven en Bretagne, que Boutet de Monvel a employé chez nous dans ses illustrations de Chansons populaires. L'Album est fort joli comme impression et comme tirage, et ceux-mêmes qui ne savent pas l'anglais prendront plaisir à le regarder.

Digitized by Google

Achille Millien. *Etrennes Nivernaises*. En Nivernais chez tous les libraires. In-18 de pp. 94 (1 fr. 50).

Dans cet almanach, notre collègue a donné, ainsi qu'il fallait s'y attendre, une place très considérable aux traditions populaires : trois chansons, la fille du geôlier, l'âne et le loup, le galant noyé, sont accompagnées de la musique notée par M. G. Pénavaire. La légende des Crots de Berveille, le Coucou et la Margot, la Bergère aux champs, Pierry le laboureur et plusieurs autres contes, les uns ayant été publiés dans divers recueils, les autres inédits, font de cet Almanach un petit livre fort intéressant pour les folkloristes.

L. Quarré-Reybourbon. *Fêtes célébrées à Lille en 1727*. Paris, Plon, in-8 de pp. 30.

Notre collègue, dont on connaît le zèle et la compétence pour les antiquités lilloises, raconte d'après un ancien manuscrit les fêtes célébrées à l'occasion de la naissance du Dauphin, auxquelles prirent part les compagnies bourgeoises et les corps constitués. C'est une intéressante contribution à l'étude des fêtes d'autrefois, qui touche par certains points à nos études.

Carlo G. Sarti. *Il teatro dialettale bolognese*. Bologna, Nicola Zanichelli, in-8 de pp. 300 (avec un frontispice gravé). (3 fr.).

Le Messager boîteux de Berne et Vevey pour 1895. (188e année). Klausfelder frères (successeurs de Lœrtscher et Fils) éditeurs, Vevey. — Prix 30 centimes. — En vente dans toutes les librairies et papeteries.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Revista delle tradizioni popolari italiane, II, 1. — Folk-lore Albanese, *Pisko*. — Tradizioni popolari dell' Alto Polesine, *P. Mazzucchi*. — Tradizioni popolari di Nuoro, *Grazia Deledda*. — Leggende e Fiabe della Provincia di Cuneo, *Carolina Nebbiolo*. — Gli impiccati, *P. Vincensi*. — Il pastore dai tre cani, novella Maremmana, *T. Nencini*. — Due novelline messinesi per bambini, *V. Sacca*. -- Il uodo di Salomone in Sardegna, *G. Calvia*. — Usi e costumi del Friuli, *P. Gervasi*. — Proverbi piemontesi, *F. Seves*. — Raccolta di giuochi usati nel Bolognese, esposti per graazione di eta, *Carolina Coronedi-Berti*.

Sezâtoarea, III, 2-3 (1894). — Légendes populaires : la Création ; les espèces d'hommes ; la femme ; les pierres ; l'homme ; les montagnes ; Saint-Spiridon et la femme ; l'origine de la prostitution ; les Tzigans, par *T. Balasel*. — Chanson de mariage, *J. Bordiano*. — Superstitions, *J. N. Constantinesco*, *R. Marinesco*, et *P. Heresco*. — Refrains de danse de Transylvanie, *J. Moisilu*. — L'homme méchaussé, *N. Spirlea*. — Doïnas de Transylvanie, *N. Spîrlea*. — Chansons. — A cheval sur le bâton, *Grégoire Goïlav*. — Glossaire des montagnes du département de Succava, *Arthur Gorovei*.

Volkskunde, VII, 8. — *Nos chansons populaires*. — La petite dévote. — 2. Chanson de l'A-B-C. — 3. Autre chanson de l'A-B-C. — *Un souvenir de mon enfance*. — Saint-Éloi, patron contre les clous. — *Légendes*. — Les trois revenants. — Les enfants maudits. — La petite « bonhomme » dans la lune. — *La Légende du Vendredi Saint*.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

Charles Beauquier, d'après une photographie

.*. *Diner de Ma Mère l'Oye.* — Le 97e dîner a eu lieu le 30 novembre sous la présidence de M. E. T. Hamy, vice-président de la société. Les autres convives étaient MM. Charles Beauquier, O. Beauregard, Henry Cordier, Arthur Rhoné, Clément Rubbens, Paul Sébillot. M. Charles Beauquier offre pour l'album de la société sa photographie, et exprime le désir que les sociétaires qui n'ont pas encore envoyé la leur veuillent bien les adresser au secrétaire général. M. Clément Rubbens présente de la part de notre collègue Mlle Lecocq un jeton d'argent sur lequel est une branche de gui en relief ; au revers est l'inscription : Av gvi l'an nevf. Elle a acheté cette pièce chez un revendeur qui n'a pu lui en indiquer la provenance. Il paraît vraisemblable que c'est une sorte de joujou destiné à être donné en cadeau à l'époque des fêtes de Noël, où le gui joue un grand rôle. A ce propos, on peut remarquer que depuis quelques mois on voit des touffes de gui dans beaucoup de boutiques de fleuristes. M. Clément Rubbens exhibe le porte-veine fin de siècle, qui consiste en un petit arbre en métal argenté posé sur un socle en onyx ; le petit arbre très branchu, est dénudé de ses feuilles ; sur une des plus hautes branches, est perché un hibou, l'oiseau néfaste regardé comme le messager de la mort ; et, à une des branches inférieures, est un petit homme pendu haut et court. A la base de l'arbre, on a ménagé un espace dans lequel est un petit tiroir où se trouve un bout de corde de pendu.

.*. *Les Muselières pour Dames.* — La « Revue des Revues » a publié dans son numéro du 1er novembre un intéressant article dans lequel il est parlé de l'usage, en Angleterre et en Ecosse, d'appareils destinés à empêcher les femmes de parler. Quelqu'un de nos lecteurs pourrait-il nous citer des exemples d'autres pays ?

.*. *Le nombre 365 et les monuments.* — On dit que le château de Pont-sur-Seine a 365 fenêtres.

On dit — on imprime même — que l'escalier de la tour de la cathédrale de Troyes a 365 marches (en réalité, il en a davantage, 378, je crois).

On dit de l'escalier de la tour de la cathédrale de Sens qu'il a 365 marches.

M. Claudin (*L'imprimerie à Sisteron*) dit que le château de Servoules (Hautes-Alpes, avait 365 fenêtres.

N'y aurait-il pas, avec les autres exemples qui doivent exister, un rapprochement à faire au sujet de cette corrélation avec le nombre des jours de l'année ?

(Com. de M. Louis Morin).

.*. *Le plomb fondu et les amoureux.* — A Troyes pour connaître la profession qu'exerce son futur mari, une jeune fille doit faire fondre du plomb dans une cuillère et le verser ensuite dans un vase plein d'eau, où il prendra la forme des outils de cette profession.

(Com. de M. Louis Morin).

.*. *A propos d'une chanson.* — Dans mon enfance, mon père me chantait le couplet suivant :

Digitized by Google

Quand papa lapin mourra
J'aurai sa belle culotte,
Quand papa lapin mourra
J'aurai sa culotte de drap.

Quelqu'un de nos confrères connaîtrait-il l'ensemble de cette chanson ? Pourrait-il aussi en indiquer l'origine et l'historique ?

(Com. de M. Girard de Rialle).

.*. *Moyen de trouver un mari.* — A minuit sonnant, au moment où commence le jour de la Fête des Rois, prendre une paire de bas de soie noire ; les placer en croix sur un miroir, puis mettre le tout sous son traversin ainsi qu'une carte sur laquelle on a écrit avec une plume liée au quatrième doigt de la main gauche, le jour et l'heure de sa naissance, l'âge de la lune et le nom de l'étoile du matin. Déshabillée, un pied posé sur le bord du lit, lequel doit être un lit en bois, prononcer tout haut cette invocation :

Je mets le pied sur l'anti-bois ;
Je me couche au nom des trois Rois,
Je prie Gaspard, Melchior et Balthasar
De me faire voir,
En mon dormant,
Le mari que je dois avoir
En mon vivant.

Ensuite on se couche sur le côté gauche et l'on voit en dormant le mari que l'on doit avoir si quelque mauvais esprit n'y apporte entrave.

Une parisienne m'a assuré qu'après avoir accompli les prescriptions ci-dessus, elle avait vu en songe l'image d'un jeune homme qu'elle ne connaissait pas et qui devint son époux.

(Comm. de M. A. Certeux).

RÉPONSES

.*. *Ce qu'on dit quand on laisse une porte ouverte* (Cf. t. IX, p. 423). — On demande en Hainaut à la personne qui oublie de fermer la porte si elle va souvent à l'église. Celle-ci répond quelquefois : *Pourquoi* ? — Parce que vous oubliez de fermer la porte.

.*. *La Claudication* (cf. t. IX, p. 600). - A Taintignies (Hainaut), les enfants, lorsqu'ils aperçoivent un boiteux, disent : « *Cinq et quatre font onze* ».

(Com. de M. Alfred Harou).

.*. *Bénédiction des semences* (cf. t. IX, p. 599). — Jadis on faisait bénir à *Meerbeck* (Brabant) le froment que l'on voulait semer, le jour de Sainte Berlende (3 fév.) et la légende raconte que deux chevaliers, ayant enlevé à un paysan du grain bénit de la sorte, périrent frappés par la vengeance divine. (De Reinsberg, *Cal. belge*, I, 99).

(Comm. de M. Alfred Harou

.*. *Ce qu'on dit aux personnes ennuyeuses* (t. IX, p. 231, 536, 664). — A un enfant qui vous importune par la question : Quoi ? on dit : « Un coi, c'est un chien qui n'a pas de queue ! » Il y a aussi pour le même mot une réponse catalogique qu'il est inutile de citer. (Comm. de M. Louis Morin).

Le Gérant : A. CERTEUX.

Baugé (Maine-et-Loire), imprimerie Daloux.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

MYTHOLOGIE

		Pages.
Le prêt miraculeusement remboursé.	*René Basset.*	14
Kalevipoeg, épopée nationale estonienne (*Mémoire lu à la séance du 31 octobre 1893*). . .	*A. Dido.*	137
Solaïman dans les légendes musulmanes. VII. Les constructions de Salomon.	*René Basset.*	190-713
Le culte des morts chez les Latins.	*André Lefèvre.*	195
Notes sur les Mille et une Nuits.	*René Basset.*	377
D'sur le pont du Nord, essai de littérature comparée.	*Léon Pineau.*	297
L'épopée argonautique (*Mémoire lu à la séance du 30 avril 1894*).	*Charles Ploix.*	425
La scène de l'Avocat et du berger dans la farce de Pathelin.	*Stanislas Prato.*	537

FOLK-LORE

Les villes englouties. — CIX. Le loch Ericht. .	*Walter Gregor.*	79
CX-CXI	*A. Certeux.*	251
CXII-CXVII	*René Basset.*	612
CXVIII. La cité du Salzee.	*Hedwige Heinecke.*	617
Les chasses fantastiques. — III. En Angoumois.	*François Duynes.*	91
IV. En Vendée. — V. Pays de Retz et Blaisois.	*F. Charpentier.*	411
VI. En Limousin.	*Joseph Roux.*	413
Les Ordalies (suite).	*René Basset.*	109-519-710
Traditions, Superstitions et Coutumes du Mentonnais	*J.-B. Andrews.*	111-213-253-331
Les Pendus. — XIII-XIV.	*A. Certeux.*	118
Les Pourquoi. — XC. Pourquoi l'araignée des jardins a une croix blanche.	*G. Fouju.*	165
XC. Pourquoi les chiens se sentent.	*Alfred Harou.*	165
XC. Pourquoi les chats se secouent.	*F. Duynes.*	644
XCI. Pourquoi les Oulad-Barka ont les omoplates saillantes.	*A. Certeux.*	646
Les Almanachs populaires. I-IV.	*P. S.*	210-650
Les Pendus.	*A. Certeux.*	416
Le Tabac. — VIII. En Amérique. — IX. A Formose.	*René Basset.*	314-416
Tallemant des Réaux folk-loriste.	*Raoul Rosières.*	396
La littérature orale, les livres de colportage et l'imagerie	*Paul Sébillot.*	361
I. La Bibliothèque bleue et les Contes populaires	*Louis Morin.*	368
II. L'imagerie de Wissembourg.	*P. Ristelhuber.*	373
Légendes, croyances et superstitions de la Corse.	*Julia Filippi.*	457

Digitized by Google

Pages.

Les vêtements. — I. La chemise. — II. Bas et chaussettes. — III. Chaussures. — IV. La Coiffure . . . . . *Alfred Harou.* 493
Les métiers et les professions . . . . . *Paul Sébillot.* 501
I. Les enseignes de perruquiers . . . . . *A. Certeux.* 503
II. Blasons de métiers. — Les métiers et les galants . . . . . *P. S.* 570
Tailleurs, Côtes-du-Nord. Ecosse. Russie. Champagne. *J.-M. Carlo. P. S. T. Volkov. Walter Gregor. Louis Morin.* 571, 642, 682, 683
Maçons, cordonniers, tailleurs de pierres, charpentiers, la petite lingère. . . . . *J.-M. Carlo, Paul Sébillot, Louis Morin.* 682, 683
III. Initiations : Le tablier des forgerons . . . *Mme Destriché.* 572
IV. Les fileuses : en Ecosse, en Danemark. . . *Walter Gregor.* 634
Les trois fileuses, ballade alsacienne. . . . . *P. Rislelhuber.* 636
Anciennes croyances. — Le fil qui se casse . . *P. S.* 637
V. Les redevances féodales et les métiers. . . *P. S.* 638
VI. Rivalités de métiers. . . . . *P. S.* 639
VII. Jeux de métiers : Flandre. . . . . *A. de Cock.* 639
VIII. Bruits de métiers. . . . . *P. S., Louis Morin.* 640, 684
IX. Superstitions des outils. . . . . *P. S., L. Morin.* 641, 684
X. Commencement et fin d'un ouvrage. . . *P. S.* 641
XI. Métiers parias. . . . . *P. S.* 641
XII. Guérisseurs. . . . . *P. S.* 642
XIII. Métiers en enfer. . . . . *T. Volkov.* 684
XIV. Fêtes de métiers. . . . . *J.-M. Carlo.* 684
XV. Iconographie. . . . . *P. S.* 685
Les Ecrivains français et les traditions populaires. XXIII. Dufrény . . . . . *P. S.* 582
Traditions et superstitions du Bocage normand et du Cinglais. . . . . *Albert Patry.* 555
Traditions et superstitions de la Creuse. . . . *Auricoste de Lazarque.* 579
Folk-Lore annamite. — III. La Mort. . . . . *G. Dumoutier.* 601
La fraternisation par le sang. LIV-LVI. . . . . *René Basset.* 657
Les Ongles. — IX-XI. . . . . *René Basset.* 703
L'Habillement des statues. — I-II. . . . . *Gertrude Godden* et *P. S.* 679

TRAVAUX PUBLICS

Traditions et superstitions des Ponts-et-Chaussées. — VII. Les Ponts (suite). — Les emmurés. *G. de R.* 31
Les Ponts merveilleux au Paraguay . . . . . *René Basset.* 507
Les Rites de la construction. — XVII. Chez les Cédans . . . . . *Albert Basset.* 90
XVIII. Ciment en forme de croix. . . . . *P. S.* 90
XIX. La paie inépuisable . . . . . *Alfred Harou.* 90
XX. Au Sénégal. . . . . *René Basset.* 467
XXI. En Ecosse. . . . . *Walter Gregor.* 563

Digitized by Google

Pages.
XXII. Pose de la première pierre en Belgique. *Alfred Harou.* 563
XXIII. Le sacrifice du coq. . . . . *Hersart de La Villemarqué.* 564
Les Mines et les Mineurs. XXIV. Sur le Haut-Niger . . . . . *René Basset.* 654
XXII. Descente dans la mine de Wielicza. . . *P. S.* 656

ORIGINES. — LE MONDE PHYSIQUE

Les Montagnes. IV . . . . . *Alfred Harou.* 54
Les Météores. — IV, V. Le Feu Saint-Elme. — VI. La mer phosphorescente. . . . . *René Basset.* 121, 284, 554
Les empreintes merveilleuses. XLIV-XLVII. LI-LIII. LVI-LXXI. . . . . *René Basset.* 221, 286, 473, 689
XLVIII. Le rocher du diable. . . . . *W. Gregor.* 222
XLIX. La fontaine de l'homme au sabre. . . *A. Certeux.* 222
L. Le Pas de saint Cloud. . . . . *G. Fouju.* 223
LIV-LV. La Marque de Saint-Gildas. Le lit de saint Goustan. . . . . *A. Certeux.* 288

LA MER ET LES EAUX

Navires et Marins. XI. Le Baptême de la ligne. *René Basset.* 119, 243
XII. Le vent et le nœud des sorcières. . . . *Walter Gregor.* 381
XIII. Le brûlement du bateau. . . . . *Le Siècle.* 382
XIV. Les saints insultés et blasphémés . . . *V. Bogisic.* 383
XV. Moyen d'obtenir du vent. . . . . *Alfred Harou.* 383
Enfance du pêcheur. — II. Dans les Asturies. . *Braulio Vigon.* 561
III. Littoral de la Manche. . . . . *P. S.* 562

FOLK-LORE PARISIEN

Miettes de folk-lore parisien. — XXVIII. Les strapontins de la Bourse. . . . . *G. Fouju.* 211
Formulettes XXVII (suite). . . . . *A. Certeux.* 211
XXIX. Les chiffonniers . . . . . *A. Certeux.* 470
XXX. Le fer et les prêtres . . . . . *Fra Deuni.* 688
XXXI. Le souffle et les échanges . . . . . *Paul-Yves Sébillot.* 688

SUPERSTITIONS

Les Epingles. — I. Les Epingles et les saints (suite). . . . . *Alfred Harou.* 12
II. Les Epingles et l'amour (suite). . . . . *Alfred Harou.* 12
II (suite). Les Epingles et l'amour : . . . . .
III. Les Epingles et la sorcellerie. Normandie. *Olga de Bassilan.* 13
Belgique. . . . . *Alfred Harou.* 355
Champagne. . . . . *Louis Morin.* 354
Finistère. . . . . *H. Le Carguet.* 354
Croyances, légendes et superstitions du Cap Sizun. An drouk Awis (suite). . . . . *H. Le Carguet.* 58

Digitized by Google

		Pages.
Superstitions iconographiques (suite).	*Alfred Harou*	110
Médecine superstitieuse. — X-XI.	*Dr Paul Aubry.*	122-703
La pluie et le beau temps. — III.	*P. S.*	155
Superstitions du comté de Nottingham : les plumes et les agonisants.	*Mme Chaworth-Musters.*	250
Les Ongles. VII-VIII.	*René Basset.*	252
Le Diable et l'Enfer dans l'iconographie. — V.	*P. S.*	321
Superstitions de civilisés. — III. Les fétiches d'Ibsen	*A. Harou.*	326
IV. Carle Vernet.	*P. S.*	500
Amulettes et talismans. — IX. Amulettes de Crimée.	*T. Volkov.*	471
X. A l'exposition d'Anvers.	*Alfred Harou.*	472
Pélerins et Pélerinages. — XIII. St-Georges. . .	*Louis Morin.*	488
XIV. Saint Cenéré.	*G. Fouju.*	488
XV. Pélerinage pour les morts. — XVI. Ordalie de cierges.	*Alfred Harou.*	489
XVII. Environs de Moncontour.	*J.-M. Carlo.*	489
XVIII. Saint Gobrien.	*P.-M. Lavenot.*	490

COUTUMES

Coutumes, croyances et superstitions de Noël. — XII. En Auxois.	*Hippolyte Marlot.*	11
Coutumes de mariage. — XVI. La Bague au cou des fiancés.	*Louis Morin.*	55
XVII. Le mariage du dernier enfant.	*Louis Morin.*	565
XVIII. Deux mariages le même jour.	*G. Fouju.*	566
XIX. La plantation du chêne.	*Hedwige Heinecke.*	566
XX. La chanson de la mariée.	*Albert Patry.*	567
XXI. Représentations théâtrales.	*Hedwige Heinecke.*	568
XXII. Le tablier.	*A. Certeux.*	569
XXIII. Danse après la messe.	*Hippolyte Marlot.*	569
Souhaits et coutumes de bonne année. — XII. La Guilaneu en Vendée.	*F. C.*	120
Les gâteaux et les bonbons traditionnels. — VII. Bonbons de Saint-Nicolas.	*Hedwige Heinecke.*	156
Le premier dimanche de Carême. — III. Le dimanche des Abrandons.	*Léon Collot.*	164
Usages de Carnaval. — V. Le jeu du disque en Alsace	*Paul Ristelhuber.*	184
VI. Les feux des sorciers.	*Alfred Harou.*	186
Noms et gestes des doigts. — XVI. Montauban.	Mme *A. E.*	188
XVII. Marionnettes des doigts.	*G. Fouju.*	517
XVIII. La Bête qui monte.	*A. Ponchon.*	517
XIX. Les Pigeons.	*Girard de Rialle.*	517
XX. Noms en Polynésie.	*Maria Lecocq.*	518
Usages de la semaine sainte. — VI. Battre la carcasse	*G. Dumoutier.*	189
Les mystifications. — IV. Le Poisson d'avril en Belgique.	*A. Harou.*	194

Digitized by Google

Pages.

Mœurs épulaires. I. La Cuisine des enfants dans le pays messin. . . . . *Auricoste de Lazarque.* 233
II. Formulettes pour trinquer, pays de Dol. *Fra Deuni.* 237
III. Chansons après le repas. . . . . *Aimé Vingtrinier, Julien Tiersot.* 391-506
IV. Le trépied et les convives. . . . . *Léo Desaivre.* 681
Usages et superstitions de Mai. V. Le vin de Mai en Allemagne. . . . . *Hedwige Heinecke et P. Ristelhuber.* 245
VI. Les Mais en Belgique. . . . . *Alfred Harou.* 246
VII. Alsace . . . . . *P. Ristelhuber.* 313
Un jeu marocain I. . . . . *René Basset.* 247
Ustensiles et bibelots populaires. — VI. Picardie. *A. Ponchon.* 468
VII. Anciennes allusions. . . . . *P. S.* 563
Les fêtes populaires de l'Anjou au XVIe siècle. *L. Bonnemère.* 511
Les Mendiants. — II. Chercher sa tête de loup. *H. Marlot.* 552
L'enfance du pêcheur. — II. Dans les Asturies. *Braulio Vigon.* 561
III. Littoral de la Manche . . . . . *P. S.* 562
Traditions de l'imprimerie. II. Le pâté. . . . . *Louis Morin.* 630
Les feux de la Saint-Jean. — VIII. Corrèze. . . *Jules Chossat.* 330
Le Jeu de la chaise. — I. Champagne. — II. Blaisois. — III. Saint-Brieuc. — IV. Liège . . *L. Morin, Paul-Yves Sébillot, Alfred Harou.* 712

CONTES ET LÉGENDES

Contes de la Haute-Bretagne qui présentent des ressemblances avec des contes imprimés. — I. Contes de Perrault — II. Contes divers . *Paul Sébillot.* 36, 92
La toupie du géant Periferigerilérimini. . . . . *A. Certeux.* 56
Légendes et superstitions de la Kabylie du Djurjura. . . . . *Armand Viré.* 57
Contes de l'Extrême-Orient. I-XXV. . . . . *René Basset.* 73, 473, 574, 644
Contes résumés de la Haute-Bretagne. I-IXX. . *Paul Sébillot.* 167, 267, 336
La manière de choisir une femme, conte de la Franche-Comté. . . . . *A. Certeux.* 187
Le lion, le loup et le renard. . . . . *G. Le Calvez.* 224
Le Fantôme de la Longue-Raie . . . . . *Louis de Villers.* 225
Allusions à des contes populaires. XIII. La Belle et la Bête. . . . . *P. S.* 263
XIV. Préface des Histoires sublimes de Mme de Murat. — XV. Poucet . . . . . *P. S.* 509
XVI. Chaperon Rouge. . . . . *P. S.* 690
Les Bossus et les Nains. II. . . . . *Alfred Harou.* 285
Les fées chrétiennes. — III. Ecosse . . . . . *W. Gregor.* 328
Sidi Moussa, l'homme volant, légende touareg. . *A. Certeux.* 329
Légendes et superstitions préhistoriques. — XX. Les Mégalithes de Locqmariaquer . . . . . *Lionel Bonnemère.* 123
XXI. L'origine des dolmens en Algérie. . . . *A. Certeux.* 124
XXII-XXVI. Bretagne et Algérie. . . . . *A. Certeux.* 392

Digitized by Google

		Pages.
XXVII. Palet de Gargantua.	*Armand Viré.*	393
XXVIII-XXX. Côte-d'Or.	*Hippolyte Marlot.*	394
Petites légendes chrétiennes. VII. Pourquoi les gars de Saint-Servant n'ont plus de fesses. .	*Mlle de l'Estourbeillon.*	491
VIII. Saint Robert d'Arbrissel. XVII. Sainte Armel. X. St-Jacques de Montebourg	*Fra Deuni.*	618
XI. La Fontaine de Saint-Martin	*A. Certeux.*	619
Le garçon vendu au diable, ouest de la France.	*Paul Sébillot.*	492
La femme obstinée. VI. Picardie	*A. Ponchon.*	500
VII. Troyes	*L. Morin.*	611
Légendes lataviennes. XXII-XXV. Perkouns et le diable.	*H. Wissendorff.*	505
La brouette qui parle. I. Bourgogne.	*L. Morel-Retz.*	521
II. Haute-Bretagne	*Paul Sébillot.*	521
Les fées de Montretemps	*Roger Graffin.*	578
Légendes des oiseaux en Roumanie (suite). . .	*Arthur Gorovei.*	620
Contes et traditions du Haut-Zambèze. I-VIII.	*E. Jacottel.*	665

HÉROS POPULAIRES

Le peuple et l'histoire. — VIII. Le siège d'Alise.	*Hippolyte Marlot.*	78
IX. César et Anne de Bretagne.	*François Duynes.*	78
VII. 1814-1889 (suite).	*Girard de Rialle.*	74
X. Les lances qui reverdissent.	*O. Beauregard.*	50
XI. J.-J. Rousseau et Gabrielle d'Estrées. . .	*P. S.*	619
Le bonhomme Misère dans l'iconographie. II. .	*P. S.*	248
Gargantua. IV. Gargantua et Rabelais	*Pierre Gauthiez.*	264
La légende napoléonienne. VII. Napoléon et le Corsaire de Saint-Malo	*F. Duynes.*	289
VIII. Quelques questions	*Albert Lumbroso.*	631
IX. Bibliographie de l'époque Napoléonienne .	*P. S.*	632
X. Napoléon et la Bibliothèque bleue de Troyes.	*Louis Morin.*	632

CHANSONS

Les types mélodiques de la chanson populaire française. (*Mémoire lu à la séance du 30 novembre 1893*).	*Julien Tiersot.*	1, 80, 158
J'ai plumé le le bec de mon alouette.	*D. Bourchenin.*	226
Chansons pour endormir les enfants. V. Environs du Mans.	*Mme Maquaire.*	238
VI. Bresse. VII. La fille au coupeur de paille.	*Julien Tiersot.*	238
VIII. Berceuse des environs de St-Malo. . . .	*H. Harvut.*	239
D' sur l'pont du Nord, essai de littérature comparée	*Léon Pineau.*	297
C'est une fille de quinze ans, chanson du Poitou.	*Dr Servier.*	312
La mort des amants.	*Mme René Millet.*	376
Chansons françaises recueillis en pays bretonnant IX.	*F.-M. Luzel.*	405
La belle à la fontaine. II. Version du Maine . .	*Mme Destriché.*	456

Digitized by Google

Pages.

La Mort du mari. — IV. Version de Joigny. — V. Version de Troyes . . . . . *Louis Morin.* 553
Les métiers et les galants . . . . . *P. S.* 570
Chanson des tailleurs de pierres. . . . . *J. M. Carlo.* 682
Chanson des charpentiers . . . . . *Paul Sébillot.* 683
Chanson de la petite lingère. . . . . *L. Morin.* 683

PROVERBES, DEVINETTES

Devinettes estoniennes . . . . . *A. Dido.* 32
Devinettes normandes . . . . . *Albert Patry.* 186, 643
Les Proverbes dans l'épopée française . . . . . *Emile Bouchet.* 384
Quelques locutions de l'Ardèche. . . . . *F. Fertiault.* 513
Proverbes poitevins. I. . . . . *R.-M. Lacuve.* 647
Blason populaire de l'Ille-et-Vilaine. II . . . . . *F. Duynes.* 650
Le Tsar dans les proverbes russes. . . . . *Paul Masson.* 694

THÉATRE POPULAIRE

Perrault chez les forains. . . . . *Paul-Yves Sébillot.* 240

POÉSIE POPULAIRE

Poésies sur des thèmes populaires. — XXX. Le mercredi des Cendres. . . . . *F. Fertiault.* 166
Le vin de Mai. . . . . *P. Ristelhuber.* 246
XXXI. Les Métamorphoses. . . . . *Achille Millien.* 415
XXXII. En relisant les contes de Perrault. . . *Louis Boivin.* 508

IMAGERIE, BIBELOTS

Le Diable et l'enfer dans l'iconographie. V. . . *P. S.* 327
Gâteaux de Saint Nicolas. . . . . *Hedwige Heinecke.* 156
Ustensiles et bibelots populaires. VI. . . . . *A. Ponchon.* 468
La littérature orale et l'imagerie. . . . . *Paul Sébillot.* 361
L'imagerie de Wissembourg. . . . . *P. Ristelhuber.* 575

VARIÉTÉS

Séance du 30 avril. 355
Assemblée générale. 125

NÉCROLOGIE

Nécrologie. Flechter Bassett. . . . . *P. S.* 124
E. Auricoste de Lazarque. . . . . *P. S.* 355
Jean Fleury. . . . . *P. S.* 587

BIBLIOGRAPHIE

Les Almanachs populaires. . . . . *P. S.* 210, 650
Dietrich Behrens. Bibliographie des patois gallo-romains. . . . . *P. S.* 417

Digitized by Google

		Pages.
V. Bogisic. Narodne piesme iz starijich naïviché primorskikh zapissa. *Th. V.*		593
Louis Bousrez. Les Monuments mégalithiques de la Touraine	*P. S.*	530
Byzantinische Zeitschrift	*René Basset.*	128
F. C. Les choux de Vendée et trois pieds de tabac	*P. S.*	291
Mme Cocheris. Les parures primitives	*P. S.*	65
M. Roalfe Cox. Cinderella	*Girard de Rialle.*	714
M. A. Dikarev. Programma dla etnografitcheskako izliedovania narodnoijizni, etc	*T. Volkov.*	594
Georges Dottin. Contes irlandais	*P. S.*	130
Erbrich. Lieder aus dem Metzer Lande	*P. S.*	716
Gallina. Indovinelli tigraï. *René Basset.*	*P. S.*	290
G. Georgiakis et *Léon Pineau.* Le Folk-lore de Lesbos	*P. S.*	595
Al. de Gubernatis. Le tradizioni di S. Stefano.	*P. S.*	64
Ignacio Guidi. Strofe abissine	*René Basset.*	527
J. Hardy. Th. Denham tracts	*P. S.*	417
Henri de Kerbeuzec. Locutions populaires du pays de Dol	*P. S.*	131
H. de Kerbeuzec. La légende de Saint Rou	*P. S.*	226
O. Knoop. Sagen aus Provinz Posen	*René Basset.*	528
Jyttié i Slovo	*T. V.*	226
Latwju Dainos	*W. S.*	418
Hippolyte Marlot. Le merveilleux dans l'Auxois.	*P. S.*	227
Mémoires publiés par la Mission française du Caire	*René Basset.*	128
Giuseppe Pitrè. Bibliographia delle tradizioni d'Italia	*P. S.*	289
Silas Tertius Rand. Legends of the Micmacs	*P. S.*	419
Renard. Superstitions bressannes	*P. S.*	65
Maria Savi-Lopez. Leggende del Mare	*P. S.*	65
Schreiber. Manuel de la langue tigraï	*René Basset.*	290
Paul Sébillot. Les travaux publics et les Mines.	*F. R.*	522
Slavievi gori (Rodopi), spisanie za narodni oumotvorema naouka	*Th. V.*	506
A. Socin. Zum arabischen Dialekt von Marokko.	*René Basset.*	525
N. Soumtzov. Pizni i skazki	*T. V.*	356
L. Sudre. Les Sources du roman de Renart	*René Basset.*	588
Thibault. Glossaire du pays blaisois	*P. S.*	67
Tom-Tit. Pour amuser les tout petits	*P. S.*	66
L. de Vito. Ezercizi in lingua tigrigna	*René Basset.*	658
Cenek Zibrt. Dejny Kroje v Zenich	*T. Volkov.*	527
Cenek Zibrt. Seznam paver	*T. V.*	656

ILLUSTRATIONS

Imagerie et objets populaires

Crampus, le Ramoneur, Saint-Nicolas, boubons populaires autrichiens	*J. de la Nezère.*	156, 157

Digitized by Google

		Pages.
Diable tchèque	*T. Volkov.*	359
La Barbe-Bleue	*Godard.*	364
Combats en l'air, apparitions d'esprits, le diable, dragon volant	*Histoires prodigieuses.*	365
Quatre scènes de la Barbe-Bleue (Musée de Quimper)		366
Le petit Chaperon Rouge ; le Petit Poucet ; les femmes de la Barbe-Bleue ; les Fées	*Bibl. bleue.*	371
La Mort qui joue du violon	*Bibl. bleue.*	367
Talisman du Caucase	*T. Volkov.*	471
Jouets picards : Toupion, rouet, moulin en paille, marmouset en écorce	*A. Ponchon.*	468
Le Juif errant cordonnier (Musée de Quimper)		502
Le Boulanger sur l'âne		685
Saint Eloi, vitrail du XVIe siècle		686
La mort et les Tondeurs	*Musée de Troyes.*	687

Compositions, culs-de-lampe, lettres ornées, portraits

Fleuron du Cabinet des fées		134
Lettre I	*Paul Sébillot.*	189
Lettre I	*Paul Hercouët.*	211
Misère et la mort	*Léonce Petit.*	248
La Mort dans l'arbre	*Léonce Petit.*	249
Le Petit Poucet d'après l'édition de Collin de Plancy (1825)		242
Une mère l'Oye hollandaise		294
Le diable, frontispice du Livre de diablerie		327
Les diables, tapisserie, coll. Davilliers		328
Lettre I	*Paul Sébillot.*	492
Lettre O, l'Homme dans la lune		
Conjurations à un carrefour		395
Lettre E, d'après un livre du XVIIe siècle		381
Lettre J	*Paul Sébillot.*	248
Lettre M		471
Le pont qui s'écroule sous les danseurs		523
La baguette de découverte		524
Héro et Léandre, médailles		525
Portrait de F.-M. Luzel	*Alfred Beau.*	533
Les trois fileuses	*J. Klein.*	636
Portrait de Paul Sébillot	*A. Desmoulin.*	663
Portrait de Charles Beauquier		719

La Table alphabétique et analytique sera distribuée avec le numéro de Janvier.

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie DALOUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY PAIR>
32101 042541621

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google